DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

DICTIONAIRE

DES

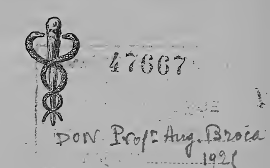
SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.



TOME SECOND.



PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXX.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

BARTSCH (Jacques), né à Lauban, dans la haute Alsace, et mort en 1633, paraît n'avoir guère écrit que sur les mathématiques, dont il devint professeur à Strasbourg. Nous ne connaissons du moins que les deux ouvrages suivans de lui, qui aient rapport à la médecine :

Decas exercitationum medicarum ex Fernelio. Strasbourg, 1624, in-4°.
Theses inaugurales Hippocraticæ. Strasbourg, 1630, in-4°.

(z.)

BARTSCH (Jean), médecin hollandais qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, fut conduit par son goût pour la botanique à rechercher la société de Linné, qui se trouvait alors en Hollande, et qui lui accorda son amitié. Ce fut à la sollicitation de ce grand homme, alors fort jeune, comme son nouvel ami, que Bartsch fut envoyé, par Boerhaave, à Surinam. Ce voyage qui comblait tous ses vœux lui devint fatal, car six mois après son arrivée, il succomba à l'insalubrité du climat et aux chagrins que lui causa la dureté du gouverneur. Linné a voulu perpétuer sa mémoire en donnant son nom à un genre de plantes (*bartsia*), de la famille des rhinanthoïdes, qu'il établit dans sa description du jardin de Cliffort, mais que d'autres botanistes, Lamarck par exemple, ont réuni avec les *rhinanthus*. Il n'a publié que l'opuscule suivant, probablement sa thèse de réception :

De calore corporis humani hygraulico. Leyde, 1737, in-4°.
que M. Portal attribue maladroitement à Georges Bartisch. L'auteur fait

dépendre la chaleur animale du frottement exercé par les humeurs contre les parois des vaisseaux qui les contiennent. Bartsch ne méritait guère l'honneur que lui a fait Linné, si on le juge par cette maigre dissertation, remplie de théories surannées et ridicules, que M. Portal cite néanmoins comme un ouvrage qui mérite d'être consulté. (J.)

BARUFFALDI (Jérôme), l'un des plus célèbres littérateurs de l'Italie moderne, prit naissance à Ferrare, le 17 juillet 1675. Il était fils de Nicolas Baruffaldi, historien savant et profondément versé dans la connaissance des antiquités. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il étudia la philosophie, la théologie et le droit canon, reçut la prêtrise en 1700, et obtint, en 1707, un bénéfice dans la cathédrale de sa ville natale. Son éloquence et la pureté de son style le firent bientôt connaître dans toute l'Italie, et portèrent même son nom jusqu'en France, où l'abbé Bignon essaya vainement de l'attirer. En 1711, il fut exilé de Ferrare sur la dénonciation de quelques ennemis qui firent craindre au gouvernement qu'il ne fît usage, contre les intérêts du souverain, des nombreux manuscrits et titres originaux dont il avait accru la belle et riche collection de son père sur les antiquités de Ferrare. Ce fut au bout de deux années seulement qu'il obtint son rappel et la restitution de la bibliothèque qu'on lui avait enlevée. Ses concitoyens, pour le dédommager de l'injustice qu'il avait éprouvée, créèrent en sa faveur une chaire honoraire de théologie, qu'il occupa jusqu'en 1724, époque où celle de belles-lettres étant venue à vaquer, on la lui accorda. Jérôme Crispi, archevêque de Ravenne, le nomma son vicaire-général à Ferrare, et, en 1729, on lui offrit l'archi-prêtrise de l'église collégiale de Cento, qu'il accepta. Une attaque d'apoplexie dont il fut atteint en 1753, anéantit ses facultés, et deux ans après, il mourut, à Ferrare, le 1er avril. Il n'a que des droits indirects à occuper une place dans ce recueil, puisqu'il n'exerça, ni n'étudia même la médecine : cependant les ouvrages suivans, qu'il a mis au jour, ne nous permettent pas de le passer sous silence.

Commentario all' iscrizione eretta nello studio di Ferrara 1704 in memoria del famoso Antonio Musa Brasavola. Ferrare, 1704, in-4°.

Dissertatio de præficis ad illustrationem urnæ sepulchralis Fl. Quartillæ præfixæ. Acc. Jos. Lanzoni adversaria de luctu mortuali veterum. Ferrare, 1713, in-8°.

Insérée aussi dans le tome III du *Novus Thesaurus antiquitatum Romanarum* de Sallengre.

Joseph Lanzoni de coronis et unguentis in antiquorum conviviis. Ferrare, 1715, in-8°.

Cette traduction de la Dissertation écrite en italien par Lanzoni est enrichie de notes. On la trouve aussi dans le *Thesaurus* de Sallengre. Elle est suivie d'une autre : *De armis convivalibus.*

De vitâ et moribus Josephi Lanzoni.

En tête de la collection complète des Œuvres de Lanzoni (Lausanne, 1738, in-4°.).

La tabaccheide, ditirambo. Ferrare, 1714, in-4°. - *Ibid.* 1716, in-4°. - Bologne, 1752, in-4°.

Poëme de deux mille cent-quarante-six vers de toutes mesures, dans le genre du *Bacco in Toscana* de Redi, mais moins bon.

Il canapajo, libri VIII. Bologne, 1741, in-4°.

Ce poëme est le meilleur de Baruffaldi, qui y décrit avec soin et fort au long la manière dont on cultive le chanvre à Cento, où l'on en récolte d'excellent.

La mammana istruita per validamente amministrare il santo sacramento di battesimo in caso di necessità alle creature nascenti. Venise, 1746, in-8°.-Trente, 1760, in-8°.

Les autres ouvrages de Baruffaldi sont étrangers à la médecine, et roulent sur la littérature; cependant nous croyons devoir en indiquer ici les titres, d'autant plus que Ginguené ne les a pas fait connaître, à beaucoup près, tous dans la Biographie universelle. Plusieurs ont paru sous le nom d'Enante Vignajuolo, que l'auteur avait pris dans l'Académie *de la Vigna*, établie par lui et chez lui, à Ferrare.

Dissertatio de poetis Ferrariensibus. Ferrare, 1698, in-4°.

Cette Dissertation se trouve aussi dans le *Thesaurus antiquitatum Italianarum* de Jean-Georges Graeve.

Della storia di Ferrara libri IX ne' quali si narrano le cose avvenute in essa dell' anno 1655 sino al 1700. Ferrare, 1700, in-4°.

Cette histoire fut la première cause de la disgrâce de l'auteur. Elle est très-détaillée, et fait connaître jusqu'aux moindres particularités des événemens qui ont eu lieu dans le période qu'elle embrasse, ce qui la rend très-précieuse pour l'historien. Baruffaldi s'y exprimait sur des faits relatifs à l'affaire du domaine de Ferrare avec une liberté dont il fut cruellement puni : aussi, dans la suite, appelait-il malignement cet ouvrage, *libro di verità, non di prudenza.*

Dichiarazione de' precetti di S. Chiesa, per uso delle scuole delle dottrina cristiana. Ferrare, 1704, in-12.

Lettera intorno alla pittura;
dans les *Pitture di Bologna* (Bologne, 1706, in-12.).

Vita della B. Cattarina Vegri detta da Bologna. Ferrare, 1706, in-8°.

Vita del B. Giovane Nepomuceno. Mantoue, 170.., in-12.

Osservazioni critiche sulla Lettera (del conte Montario) toccante le Considerazioni del Signore Gio.-Gios. Orsi, sopra la maniere di ben pensare ne' componimenti. Venise, 1707, in-8°. - *Ibid.* 1708, in-8°.-avec les *Considerazioni* d'Orsi, Modène, 1735, in-4°.

Lettera difensiva al Signore dottore Lod.-Ant. Muratori. Ferrare, 1709, in-8°.

Baruffaldi, dans cette Lettre, dont il ne s'avoua pas l'auteur, et qu'il publia sous le faux nom d'Antoine Tibaldeo, répond, au nom du Tibaldeo, à la critique sévère que Muratori avait faite de cet ancien poète Ferrarais, du quinzième siècle, dans son traité *Della perfetta poesia.*

Annotazioni sopra il Trattato delle particelle e dei verbi della lingua italiana del Cinonio.

Imprimées à la suite de l'ouvrage de Cinonio (Ferrare, 1709, in-4°. - *Ibid.* 1711, in-4°.). Baruffaldi n'y mit pas son nom : il ne prit que le titre d'*academico intrepido.*

Cinquante massime di cristiana perfezzione cavate dal libro delle battaglie spirituali di S. Catarina di Bologna. Ferrare, 1712, in-16.-Rome, 1712, in-12.

Ristretto della vita di S. Catarina di Bologna. Ferrare (sans date), in-16.

Rime scelte de' poeti Ferraresi antichi e moderni. Ferrare, 1713, in-8°. On lit en tête de ce recueil, précieux pour l'histoire littéraire, un discours de Baruffaldi sur l'origine de la poésie à Ferrare; l'auteur a joint des notices sur tous les poètes dont on y trouve des vers.

Lezione sopra un dubbio di lingua italiana. Utrecht (Ferrare), 1714, in-8°.

Le doute concerne le mot *soglio* pour *solio*. Baruffaldi ne publia pas cet opuscule sous son nom: il prit seulement, sur le frontispice, le titre d'*academico intrepido.*

Lezione sopra un sonnetto di Luigi Tansillo. Cologne (Ferrare), 1714, in-8°.

Massime di cristiana profezione ridotte in sonnetti. Ferrare, 1716, in-12.

Clizia, scena pastorale cantata in musica nel teatro Scroffa. Ferrare, 1716, in-4°.

Traduzione del ragionamento fatto dal cardinale Gozzadini al popolo di Ravenna. Ferrare, 1717, in-fol.

Cronologia de' cardinali legati, i quali hanno avuto il governo della città di Ferrara. Ferrare, 1718, in-fol.

Ezzelino, tragedia in versi sciolti. Venise, 1721, in-8°.-*Ibid.* 1722, in-8°.-*Ibid.* 1726, in-8°.-Ferrare, 1726, in-8°.-*Ibid.* 1727, in-8°.-Padoue, 1743, in-8°.

Vita della B. Beatrice Estense seconda. Venise, 1723, in-8°.

Studiorum ephemerides almæ Ferrariensis Universitatis ejusque collegiorum. Ferrare, 1725-1730, 6 vol. in-12.

Giocasta la giovine, tragedia di scena mutabile. Faenza, 1725, in-8°. -Venise, 1727, in-8°.

Vita di S. Cordola. Venise, 1726, in-8°.

Le cinque piaghe di G. C. meditate in cinque giorni. Modène, 1726, in-8°.

La Deifobe, tragedia. Pavie, 1727, in-8°.

Il concilio de' planeti, serenata per musica. Venise, 1728, in-4°.

Gli oracoli della colomba. Ravenne, 1728, in-8°.

Cette pièce a été publiée sous le nom d'Enante Vignajuolo.

Direttorio de' confortatori, nel quale s'insegna la pratica di confortare i condannati a la morte. Bologne, 1729, in-12.

Ragioni del Parroco di Roccano contra gli Agostiniani della villa Polesella. Ferrare, 1729, in-fol.

La via delle croce, rime sacre. Bologne, 1732, in-8°.

Memoria istorica delle missione fatte in Cento l'anno 1734. Cento, 1734, in-4°.

Il poeta, commedia. Bologne, 1734, in-8°.

Baruffaldi publia cette pièce sous le nom d'Enante Vignajuolo.

Novena della B. Beatrice II Estense. Bologne, 1735, in-8°.

Volgarizzamento del cap. 50 *di S. Ambrogio de officiis.* Bologne, 1736, in-8°.

Canto XV del poema intitolato: Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno. Bologne, 1736, in-4°.

Le Vigrie, rime varie in onore di S. Catarina Vegri. Bologne, 1737, in-12.

Il Grillo, poema. Vérone, 1738, in-8°.-Venise, 1738, in-8°.-Lucques, 1738, in-8°.

Poëme en dix chants, qui fut publié sous le nom académique d'Enante Vignajuolo.

Espozisione del salmo 78. Venise, 1739, in-12.

Il Sacrificio d'Abele, reprezentatione spirituale. Bologne, 1739, in-8°.

Al Reno, canzone. Venise, 1741, in-4°.

Canzoni anacreontiche, aggiontovi un proginnasmo sopra lo stile d'Anacreonte. Venise, 1743, in-8°.

Dissertazione intorno al significato delle parole fide constitutus nel sepolcro di un antico Cristiano. Bologne, 1755, in-12.

Insérée aussi dans le trente-septième volume du Recueil de Calogera. Philippe Mazzochi écrivit contre cette dissertation.

Voto sopra la retta intelligenza della clauzola seu alias iscrita nel Canone di Bonifacio VIII animarum. Venise, 1751, in-4°.

Del calpo di spada nel dar la morte ai martiri di Cristo. Modène, 1752, in-4°.

Inséré aussi dans la *Nuova raccolta d'opuscule scientifiche*, tome III.

Dizionario novo e copioso di tutte le rime sdrucciole. Venise, 1755, in-4°.

I Baccanali. Bologne, 1758, 3 vol. in-8°.

C'est un recueil de vingt-six poëmes dithyrambiques, dont le premier fut publié à part (Bologne, 1710, in-12.), les dix premiers ensemble (Venise, 1722, in-12.), et les seize derniers chacun à part (Venise, depuis 1727 jusqu'en 1750). Le troisième volume est rempli par la *Tabaccheide*, revue et augmentée.

Rime serie e giocose, opere postume. Ferrare, 1786, 3 vol. in-8°.

Vita dell' Ariosto. Ferrare, 1807, in-4°.

On a encore de Baruffaldi beaucoup d'opuscules en prose et en vers, de tous genres, dans la *Galeria di Minerva*, dans l'*Italia santa* d'Ughelli (édition de Venise, tome II), dans le *Giornale de' litterati d'Italia*, dans le Recueil de Calogera, et dans différens autres recueils. (I.)

BARWICK (Pierre), médecin ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, et frère du célèbre théologien Jean Barwick, naquit à Wetherslack, dans le Westmoreland, en 1619. Après avoir fait ses premières études au collége de Saint-Jean à Cambridge, il prit, dans sa vingt-quatrième année, le grade de bachelier ès-arts, et fut nommé, deux ans après, membre du même collége par l'évêque d'Esy; mais cette faveur lui ayant été accordée dans un temps où Cromwell jouissait du pouvoir, Barwick se garda bien d'en parler après la restauration. Il paraît d'ailleurs qu'il quitta le collége avant d'avoir pu être présenté, et, n'ayant point encore fait choix d'une profession, il accepta l'offre qu'on lui fit de diriger l'éducation d'un jeune gentilhomme du comté de Leicester, nommé Ferdinand Sacheverell. Ce n'est qu'en 1647 qu'il retourna à Cambridge, prit le titre de maître ès-arts, et embrassa avec ardeur l'étude de la médecine. Son élève étant mort vers cette époque, lui laissa une pension de vingt livres sterling. On ne sait point au juste ce qu'il devint, durant les années suivantes, jusqu'en 1655, qu'il se fit recevoir docteur en médecine; mais il est probable qu'il les employa au service du roi, puisqu'il est certain qu'il eut, en 1651, à Worcester, une audience de son souverain, qui lui témoigna sa gratitude pour la fidélité de la famille Barwick. Peu de temps après sa réception, il épousa la veuve d'un marchand, se fixa à Londres, et acquit une grande réputation par son habileté dans la pratique et par la manière judicieuse dont il défendit la découverte de la circulation du

sang, par Harvey. En 1660, il fut nommé médecin ordinaire du roi, et, l'année suivante, ce prince voulant reconnaître les services des deux frères, ordonna que leurs armoiries seraient augmentées d'une rose rayonnée d'or. Pierre Barwick se fit remarquer surtout par les succès qu'il obtint dans le traitement de la petite vérole et de la plupart des fièvres, et mérita la reconnaissance de ses concitoyens par le zèle qu'il mit à secourir, de tout le pouvoir de son art, les victimes de l'incendie de 1666. Sincère dans sa piété, loyal et modeste dans toutes ses actions, il s'empressa toujours de soulager les pauvres, non-seulement par ses conseils, mais encore en leur prodiguant des secours de toute espèce. En 1671, il écrivit en latin la vie du doyen, son frère, et prit la précaution d'en déposer un manuscrit, avec les pièces originales, à l'appui des faits, dans la Bibliothèque du collége de Saint-Jean à Cambridge. Un second manuscrit fut remis, par lui-même, au docteur Woodward, et il en laissa un troisième à sa famille. Vingt ans plus tard, et dans sa soixante-quatrième année, ayant la vue affaiblie au point d'être obligé d'avoir recours, pour écrire, à la main d'un ami, il ajouta à son premier ouvrage un appendice, en faveur de l'Εἰκὼν Βασιλικὴ et contre le docteur Walker, où l'on trouve beaucoup d'aigreur, occasionnée par les nombreux et grossiers libelles répandus dans le public contre la mémoire de Charles I. En 1694, devenu complétement aveugle, et tourmenté par les douleurs que lui occasionait la présence d'un calcul dans la vessie, il abandonna tout à fait la pratique de la médecine, et se consacra entièrement à un petit nombre d'amis intimes, dont la conversation faisait ses délices; mais le terme de ses souffrances ne se fit pas long-temps attendre, car il mourut au mois de septembre de la même année. La vie de son frère, écrite par lui, fut publiée à Londres, en latin, en 1721, in-8°., et en anglais, avec une notice sur l'auteur, en 1724. Ces deux éditions sont dues aux soins de Hilkiah Belford. On lui attribue aussi un ouvrage qui porte le titre suivant :

De iis quæ medicorum animos exagitant. Londres, 1671, in-4°.

(L.)

BARZIZZA (Christophe), appelé en latin *Barzizius* ou *Christophorus de Barziziis*, était fils du célèbre grammairien Gasparino, surnommé Barzizza, du nom de son endroit natal, village d'ailleurs obscur des environs de Bergame. Ce fut dans cette dernière ville que Christophe vint au monde. Il consacra sa vie à l'étude et à l'enseignement de la médecine, qu'il professa avec éclat, à Padoue, vers le commencement du quinzième siècle. Nous avons de lui :

Introductorium sive janua ad omne opus practicum, cum commentariis ad Nonum Rhasis. Pavie, 1494, in-fol.-Vienne, 1518, in-4°.
De febrium cognitione et curâ. Pavie, 1494, in-fol.-Lyon, 1517, in-4°.
(o.)

BAS (Jean le), né à Orléans, étudia la chirurgie à Paris, et fut reçu maître dans cette ville en 1756. Son savoir lui fit obtenir le titre d'adjoint au comité de l'Académie de chirurgie, puis celui de censeur royal, et enfin il fut nommé professeur d'accouchemens, en survivance de Barbaut. Lors du célèbre procès relatif à la légitimité d'un enfant né dix mois dix-sept jours après la mort du mari de la mère, et un an moins quatre jours après l'invasion de la maladie qui fit périr ce dernier à l'âge de soixante-six ans, Le Bas écrivit contre Bouvart avec beaucoup d'emportement et d'aigreur; il prétendit qu'on ne peut déterminer une époque invariable pour l'accouchement. On a de lui :

Ergo cataractæ tutior extractio forcificum ope. Paris, 1754, in-4°.
De fracturâ femoris theses anatomicæ et chirurgicæ. Paris, 1764, in-4°.
Question importante : Peut-on déterminer un terme préfixe pour l'accouchement? Paris, 1764, in-8°.
Cet opuscule ayant été attaqué, il répondit par le suivant :
Nouvelles observations sur les naissances tardives. Paris, 1765, in-8°.
Ces Observations se trouvent aussi dans le Journal économique (Paris, 1765, février).
Réplique à un ouvrage de M. Bouvart. Paris, 1767, in-8°.
Espèce de libelle.
De partu naturali theses : Resp. Desormeaux. Paris, 1775, in-4°.
(T.)

BASCARINI (Jean), citoyen de Ferrare, philosophe, médecin, astronome et poète, fit ses premières études au collége des Jésuites; parvenu ensuite au grade de docteur en médecine, il exerça cet art avec zèle, se rendit célèbre par plusieurs cures heureuses, et obtint même une chaire de médecine et de philosophie dans l'Université de sa patrie. Mort d'hydropisie, à Ferrare, le 22 mars 1673, il a laissé :

Dispensationum medico-moralium canones XII. Ferrare, 1661, in-16.-*Ibid.* 1673, in-16.-Mantoue, 1718, in-4°.
Cette dernière édition a été enrichie de notes par Jean-Dominique Benetti.
Piæ stirpis procerum elegia historica.
Discorso sopra la cometa barbata, comparsa nel solstizio jemale del 1654.
Ces deux derniers ouvrages ont été attribués à Libanori.
On trouve de lui quelques poésies dans la *Ferrara trionfante per la coronazione di Maria Vergine del Rosario;* un sonnet à la tête des *Decisiones selectæ* de Belmonte Belmonti, et deux autres sonnets dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi.*
(L.)

BASEILHAC (Jean), généralement connu sous le nom de *frère Côme*, naquit, le 5 avril 1703, à Poëjastruc, près de Tarbes. Quoiqu'il se soit fait un grand nom dans la chirurgie, ce furent encore moins ses talens et ses découvertes qui contribuèrent à établir sa réputation, que l'austérité de ses mœurs, ses vertus et surtout sa bienfaisance. Issu d'une famille dans laquelle l'art chirurgical était, pour ainsi dire, héréditaire, puisque François Baseilhac, son père, et Simon Baseilhac, son grand-père, avaient exercé tous deux la profession de chirurgien, il acquit les premières notions de la médecine, presque dès l'enfance, dans la maison paternelle. Mais bientôt il conçut le désir d'aller puiser l'instruction sur un plus grand théâtre, et il se rendit, en 1722, à Lyon, chez son oncle, qui pratiquait aussi la chirurgie avec beaucoup d'éclat dans cette ville. Les mêmes motifs le déterminèrent deux ans après à venir à Paris, sans que les instances de son oncle, ni la promesse que celui-ci lui fit de sa succession et de sa survivance pussent le retenir. Son zèle et son application furent bientôt remarqués, et on l'admit à l'Hôtel-Dieu, comme élève. A peine venait-il d'être reçu que Pierre-François Armand, prince de Lorraine, récemment nommé à l'archevêché de Bayeux, édifié de sa bonne conduite, l'attacha à sa maison en qualité de chirurgien ordinaire, espérant qu'il le seconderait dans ses projets de soulagement des pauvres, dont il comptait faire l'objet des premiers travaux de son épiscopat. Baseilhac suivit à Bayeux le prélat qui lui fournit tous les moyens d'augmenter ses connaissances, et qui fit bâtir un hôpital dont il lui confia la direction. La mort lui enleva, en 1728, ce protecteur, qui, voulant lui témoigner sa générosité, même après sa mort, lui légua un assortiment complet d'instrumens de chirurgie, et une somme qui lui permettait de se faire recevoir chirurgien à Paris. Mais le profond chagrin que lui causa cette perte irréparable pour lui, une certaine disposition mystique, et plus que tout cela peut-être un orgueil qui se révoltait à l'idée de se soumettre aux épreuves de la maîtrise, le déterminèrent à se jeter dans les ordres. Il revint donc à Paris, et se présenta aux Feuillans, qui l'admirent, en 1729, sous le nom de frère Jean de Saint-Côme. Cependant il ne fit profession que long-temps après, en 1740, lorsqu'il fut bien assuré que ses supérieurs lui laisseraient sa liberté, et ne le gêneraient pas dans l'exercice de l'état qu'il aimait avec passion. Rassuré sur ce point, il voulut aussi l'être du côté de la communauté des chirurgiens de Paris, qui pouvaient l'inquiéter, parce qu'il n'avait pas de titre; mais, aussi habile à saisir ou à faire naître l'occasion, que jaloux de conserver en tous points son indépendance, il employa l'intrigue avec tant d'habileté, que des ordres supérieurs obligèrent cette

compagnie à le regarder comme un de ses maîtres. Tranquille alors, le frère Côme, qui s'était perfectionné dans les opérations pendant son noviciat, consacra ses talens aux pauvres, et obtint des succès si brillans que bientôt il fut l'un des praticiens les plus répandus de Paris, et que sa réputation s'étendit jusque chez l'étranger. Sobre et austère à l'excès, il refusa constamment l'offrande modeste du pauvre : « gardez votre argent, disait-il au père de famille; en le recevant, je ferais tort à vos enfans. » Quant à celle des riches, qui, admirant son rare désintéressement, le récompensaient avec plus de générosité encore, il ne la considérait que comme un dépôt; ce fut du produit de toutes ces sommes qu'il établit, en 1753, et soutint, jusqu'à sa mort, un hospice destiné aux malades qui n'avaient pas le moyen de se faire tailler chez eux, employant ce qui lui restait d'excédant à établir des orphelins. Cependant, malgré les occupations nombreuses que lui donnait sa profession, il trouvait toujours le temps de satisfaire aux exercices de piété, et il ne cessa jamais de montrer l'exactitude la plus sévère à remplir les devoirs de sa règle. Un catarrhe, qu'il négligait depuis plusieurs années, et qui le tourmentait surtout aux approches de l'hiver, l'enleva, le 8 juillet 1781, aux pauvres, dont il était depuis long-temps le père, et qu'il institua ses héritiers, leur laissant tout ce qu'une charité industrieuse l'avait mis à portée d'épargner. Quelques taches légères déparèrent la noblesse de son caractère : il était brusque, repoussant même au premier abord, et pétri d'une vanité qu'on est bien tenté d'excuser quand on raisonne humainement, mais qui s'accordait fort mal avec l'humilité dont il avait fait vœu en prenant le froc.

Le frère Côme avait vraiment le génie chirurgical. On lui doit le trois-quarts courbe qui sert à faire la ponction de la vessie audessus des pubis, dans la rétention d'urine. Il pratiquait aussi l'opération de la cataracte par extraction, bien long-temps avant que David n'eût publié sa méthode. Mais c'est surtout dans l'histoire de la taille que son nom est devenu célèbre. Témoin, chaque jour, des infirmités qu'entraînait la taille pratiquée par le grand appareil, et convaincu de l'excellence de la taille latérale, il ne trouvait à cette dernière d'autre défaut que d'exposer à de grands accidens faute d'un instrument qui eût un appui et une mesure fixe dans son emploi. Ce motif seul, qui n'arrêterait pas un chirurgien aujourd'hui, mais qui présentait un grand obstacle dans un siècle où l'on faisait pour ainsi dire dépendre la perfection de la chirurgie de celle des instrumens, l'empêchait de tailler par l'appareil latéral. Enfin, après bien des méditations et des essais sur le cadavre, il imagina (en 1743) son fameux lithotome caché, construit d'après

les mêmes principes que le bistouri gastrique de Bienaise, corrigé par Thibault, ou plutôt qui n'en diffère que parce qu'il est exécuté dans de plus grandes dimensions. L'essai de cet instrument, aussi simple dans sa manière d'agir, que compliqué dans sa construction, fut fait à Melun, en 1748, sur un sexagénaire d'une complexion délicate, et couronné de succès. Le *Journal de Verdun* et le *Journal des savans* l'annoncèrent aussitôt. L'envie, dont Le Cat, lui-même, élève de Morand, et partisan de la méthode de Chéselden, ne sut pas se défendre, fit pleuvoir de toutes parts des critiques pour la plupart très-amères, mais auxquelles le frère Côme fit peu d'attention, parce qu'elles portaient presque toutes à faux. Il laissa au temps le soin d'établir la réputation de son lithotome caché, qui ne tarda pas en effet à être adopté presque universellement en France. Cet instrument incise sûrement les parties placées au devant de lui, qui ne peuvent en éluder l'action, et l'on est toujours sûr d'obtenir une ouverture suffisante pour permettre la sortie de la pierre; mais, ce que personne encore n'a songé à lui reprocher, c'est qu'il partage le défaut commun à tous les instrumens dont l'action est déterminée d'avance, et qu'il peut, par cela même, produire de graves accidens dans certains cas: en outre, il n'est pas vrai que la plaie faite par son tranchant soit toujours la même, au même degré d'ouverture de la lame; car pour peu qu'on ne se borne pas à le retirer simplement, et qu'on l'appuie, on obtient une plaie dont les dimensions surpassent celles qu'on avait l'intention de lui donner. Ce grave inconvénient ne devrait-il pas suffire pour faire préférer au lithotome caché un bistouri à tranchant convexe, qu'on pourrait guider à volonté?

Le frère Côme, qui tenta, en outre, mais vainement, vers la fin de sa carrière, de remettre le haut appareil en crédit, a publié les ouvrages suivans:

Recueil de pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché. Paris, 1751, 2 vol. in-12.
Réponse à M. Levacher. Paris, 1756, in-12.
Nouvelle méthode d'extraire la pierre par dessus le pubis. Paris, 1779, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BASELLI (Benoît), Bergamasque, et fils de Marc Baselli, médecin-chirurgien, exerça lui-même la profession de son père. Il fit ses études médicales à Padoue, où il eut pour maîtres les célèbres Jérôme Massala, Jérôme Fabrizio d'Aquapendente et Emile Campolongo. Trop d'application au travail ayant altéré ses facultés intellectuelles, il resta pendant quelque temps dans un délire furieux, et, quoiqu'il en fût parfaitement rétabli, cette maladie servit de prétexte pour l'exclure du collége des médecins de Padoue, dont il désirait devenir membre. Le vé-

ritable motif, à une époque où la médecine et la chirurgie se regardaient comme rivales, et où des hommes qui auraient dû toujours être unis entre eux pour les intérêts de l'humanité, ne cherchaient qu'à s'humilier réciproquement, le véritable motif fut, qu'il avait exercé la partie manuelle de son art. C'est ce qui lui fit écrire l'ouvrage suivant, où il cherche à relever le mérite de la chirurgie :

Apologia libros in tres distincta, quâ pro chirurgiæ nobilitate strenuè pugnatur. Bergame, 1600, in-4°. (L.)

BASI (Antoine), médecin de Padoue, a écrit :

Florida corona, quæ ad sanitatis hominum conservationem ac longævam vitam perducendam sunt necessaria, continens. Padoue, 1510, in-fol. (Z.)

BASILE VALENTIN, nom célèbre dans l'histoire de la chimie et plus encore dans celle de l'alchimie, qui appartient à un personnage, fabuleux peut-être, ou du moins fort obscur, sur le compte duquel on ne sait presque rien, et qui a fourni matière à une multitude de fables ou de récits contradictoires. Dans l'impossibilité où nous sommes de percer les ténèbres profondes qui enveloppent tout ce qui le concerne, nous nous ferons un devoir de rapporter scrupuleusement les diverses conjectures auxquelles il a donné lieu.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il n'exista jamais personne de ce nom ; celui-ci servit, suivant eux, de voile à un adepte, qui voulut, de cette manière, cacher le sien et indiquer allégoriquement le pouvoir de l'art hermétique. C'est là le sentiment de Kestner, de Stolle, et même de Boerhaave. Le docte Vincent Placcius, dans son catalogue des anonymes et des pseudonymes, assure, d'après l'autorité de Rasch, que le véritable nom de Basile Valentin était Tholden. D'autres prétendent qu'il s'appelait Jean Estchenreuter. Le célèbre polygraphe Jean-Daniel Morhof nous apprend qu'il partageait cette opinion avant d'avoir embrassé celle de Gudenus, sur laquelle nous ne tarderons pas à revenir. Tollius a poussé le scepticisme plus loin encore, puisqu'il a essayé de donner une explication mystique des deux mots *Basile Valentin :* il soutenait que *Basile* veut dire *royal*, que *Valentin* dérive de *valendo*, et que les deux mots réunis sont le symbole du pouvoir qu'a le régule de tout pénétrer. L'argument le plus fort peut-être en faveur de cette manière de voir, se tire, d'une part, de l'époque où parurent les écrits de Basile Valentin, qui n'obtinrent guère les honneurs d'une publicité générale qu'au dix-septième siècle, et, de l'autre, de la conception même de tous ces ouvrages, des idées, connaissances réelles ou erreurs qu'on

y trouve, et qui portent évidemment le cachet d'une époque postérieure à celle qu'on est dans l'usage d'assigner à Basile Valentin. Mais, comme le fait observer Jean-Frédéric Gmelin, n'est-il pas infiniment probable que le travail primitif de l'auteur aura subi de grandes et nombreuses modifications, en passant par les mains de tant de copistes, traducteurs et commentateurs? D'ailleurs, ajoute le même historien, si Basile ne diffère pas du solitaire dont Antoine Guainerus parle avec tant d'éloges, et qui, au quinzième siècle, se fit médecin, d'alchimiste qu'il était d'abord, ce serait là une preuve à la fois et de la réalité de son existence et de son ancienneté.

Suivant l'opinion la plus accréditée, Basile Valentin était moine. La difficulté consiste à déterminer dans quel monastère il vécut, et l'on assure que l'empereur Maximilien, malgré toute la peine qu'il se donna pour découvrir la vérité, ne put apprendre rien de positif à cet égard. Divers biographes lui ont donné pour séjour le couvent de Walkenried, dans le Hartz : nous ne nous arrêterons pas à cette conjecture, qui n'a réuni qu'un petit nombre de suffrages. Celle qui compte les plus nombreux partisans, le place dans le couvent des Bénédictins de Saint-Pierre, à Erford, dont l'existence n'est point une chimère, comme on est surpris de le voir avancer aux auteurs de l'article Basile dans la Biographie universelle. Gudenus l'a émise dans son Histoire d'Erford, et elle a été adoptée, d'après lui, par Adami, Morhof et Lenglet du Fresnoy. Cependant Valère-André Mollenbœck dit expressément avoir appris du prieur même, que le nom de Basile ne se trouvait point inscrit sur le registre matricule du monastère, et Placcius ajoute qu'il ne l'était pas non plus sur la liste générale des Bénédictins à Rome. Ces diverses assertions ont été ensuite répétées par le peuple des copistes et des compilateurs. Mais les Bénédictins n'avaient point de matricule générale à Rome, et, d'un autre côté, si Pierre Frederici, prieur du couvent de Saint-Pierre, convient bien, dans sa chronique manuscrite dont parle Just-Christophe Motschmann, que le nom de Basile n'est inscrit ni dans les manuscrits du monastère, ni sur les divers catalogues des moines décédés, il n'en est pas moins persuadé que ce célèbre alchimiste a vécu dans le couvent en question, et il pense seulement qu'on prit le plus grand soin de cacher son nom à la postérité, *ne in arte hâc, monachis minus competenti et nunc sacris canonibus prohibitâ, sectatores nancisceretur.* Cet écrivain ajoute que le portrait de Basile demeura suspendu dans la salle des cours de philosophie jusqu'en 1690, année où on l'enleva, et que, de son temps, la pièce qui lui avait servi de laboratoire était encore dans l'état où il l'avait laissée. On montrait encore, dit-on, à l'époque où la

ville d'Erford fut prise par l'électeur Jean-Philippe, les figures hiéroglyphiques et emblématiques dont il s'était servi pour représenter toutes les circonstances du grand œuvre sur les vitres de l'église du couvent. Les bénédictins de Saint-Pierre ont, à la vérité, débité bien des contes absurdes au sujet de ce personnage mystérieux, en disant, par exemple, qu'il avait caché la pierre philosophale dans deux endroits du cloître, que le hasard la fit découvrir une fois à des maçons qui abattaient un pan de mur, mais qui eurent la maladresse de briser le petit flacon dans lequel elle était contenue, et que ses manuscrits furent trouvés, avec une boîte remplie d'une poudre jaune, semblable à de l'or, soit dans un mur sous le réfectoire, soit sous la table de marbre du maître-autel, soit dans le centre d'une colonne de l'église mise en pièces par la foudre. Cependant on a de la peine à croire qu'il n'y ait pas quelque chose de vrai dans ce tissu inextricable de fables et d'absurdités. Georges-Wolfgang Wedel nous dit avoir appris de l'abbé Nicolas de Gouverneur, que les manuscrits de Basile Valentin furent enlevés et transportés en Suède, durant la guerre de trente ans, par ordre de la reine Christine; à l'exception de deux, dont l'un fut donné, par l'électeur Jean-Philippe, à Maximilien-Henri, électeur de Cologne, qui aimait beaucoup la chimie, et dont l'autre, traitant de la quintessence, fut prêté par lui-même au prieur du couvent des Chartreux, qui, ayant changé de retraite, ne se fit pas scrupule de l'emporter.

Si, comme on ne peut guère en douter, un alchimiste appelé Basile Valentin, a réellement existé, il naquit en Alsace, sur les bords du Rhin, et fit, dans sa jeunesse, un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre, ainsi qu'un pélerinage très-pénible à Saint-Jacques de Compostelle. C'est là tout ce que nous savons des événemens de sa vie, et lui-même nous l'apprend dans son Char triomphal de l'antimoine. Quant au temps où il vécut, on ne saurait le préciser : tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il doit être placé au quinzième siècle, et plutôt vers la fin qu'au commencement, à moins d'imiter les lexicographes qui, pour lever toutes les difficultés, lui ont fait fournir une très-longue carrière. Il parle de la maladie française sous les noms de *newe Frantzosen-Krankheit*, *Frantzosen*, *Frantzosen-Sucht*, *newe Krankheit der Kriegs-Leute*, *newe Kriegs-Sucht*. Or, cette affection se développa, comme l'on sait, à la suite de l'expédition des Français dans le royaume de Naples, ou du moins très-peu de temps auparavant. Les écrivains qui placent Basile Valentin au commencement du siècle, et qui le font écrire en 1415, se trouvant embarrassés pour concilier ensemble deux époques aussi éloignées dans la vie d'un seul homme, ont conclu ou que Basile devint très-vieux, ou que le mal français,

regardé par eux comme identique avec les maladies vénériennes, était connu des médecins avant l'époque qu'on assigne communément comme étant celle de son apparition en Europe. Cette dernière assertion est à l'abri de toute contestation, mais elle n'est point propre à lever les difficultés chronologiques qui se présentent à nous dans l'histoire de Basile Valentin; car, d'abord, il est bien certain que le mal français de la fin du quinzième siècle n'avait pas le plus léger rapport avec celui que nous appelons aujourd'hui la vérole, et, en second lieu, les noms que Basile lui donne ne permettent pas de douter que les passages au moins où il en est question n'aient été écrits postérieurement à l'expédition de Naples, c'est-à-dire dans les dernières années du quinzième siècle, ou même au commencement du seizième. Ces passages sont néanmoins trop nombreux, dans le Char triomphal de l'antimoine, pour qu'on puisse supposer qu'ils ont été intercalés par des écrivains postérieurs. Ils nous obligent de placer Basile Valentin un demi-siècle au moins plus près de nous qu'on n'a coutume de le faire.

Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, qui n'ont au fond qu'un degré assez faible d'intérêt, les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous le nom de Basile Valentin, sont remarquables en ce qu'on y trouve la première application un peu étendue qui ait été faite de la chimie à l'art de guérir. Mais la forme en est extrêmement singulière, et l'on y voit régner avec surprise un mélange inexplicable de dévotion, d'astrologie et de mysticisme. Le style est à la fois rude et grossier; il tient un peu de celui de Paracelse, toutes les fois surtout que l'auteur trouve l'occasion de parler des médecins, qu'il traite sans aucun ménagement, ainsi qu'on en pourra juger par la citation suivante. « Ah, vous autres, pauvres et misérables gens, vous, médecins sans expérience et prétendus docteurs, qui écrivez de longues ordonnances sur de grands morceaux de papier; vous, messieurs les apothicaires, qui faites bouillir des marmites aussi vastes que celles qu'on met au feu chez les grands seigneurs pour préparer à manger à plusieurs centaines de personnes; vous tous qui avez été pendant si longtemps aveugles, laissez-vous donc frotter les yeux et rafraîchir la vue, afin que vous guérissiez de votre aveuglement, et que vous puissiez enfin apercevoir les objets dans un miroir fidèle. »

Basile Valentin se vantait d'être parvenu à préparer la pierre philosophale; mais, plus adroit encore que les autres adeptes, il disait la révélation divine absolument indispensable pour acquérir ce précieux talent, et il avertissait de bien se garder des imposteurs qui prétendent convertir les métaux en argent, tandis qu'ils se bornent à en retirer les parcelles de ce métal qui

s'y trouvent alliées. Cependant il a le mérite d'être du petit nombre de ceux qui cherchèrent le grand œuvre hors de l'or et du mercure. D'ailleurs il admettait une semence commune pour tous les métaux, qu'il regardait comme des composés de trois élémens, de soufre, de mercure et de sel.

La purification de l'or lui paraissait avoir de l'analogie avec celle du corps de l'homme et des animaux, et il considérait l'antimoine comme l'agent le plus propre à opérer l'une et l'autre. Aussi s'exerça-t-il beaucoup sur ce métal, dont il eut seulement le défaut d'exalter trop les avantages. Il parle de ses usages dans les arts, et de la dureté qu'il communique aux autres métaux. Il a enrichi la médecine de plusieurs préparations antimoniales, dont il a le premier conseillé l'usage à l'intérieur. C'est ainsi qu'il parle de l'oxide obtenu par la combustion du métal, du verre d'antimoine, de l'émétique, de l'oxide préparé par la déflagration du métal avec le nitrate de potasse, du soufre doré d'antimoine, etc.

Ses connaissances en chimie étaient réellement supérieures à celles du siècle, et il a fait plus d'une découverte dont d'autres se sont attribué dans la suite tout l'honneur. Ainsi, par exemple, il indique l'éther sulfurique, quoique en termes assez obscurs, et d'une manière bien vague; il savait faire une sorte de vin artificiel avec du sucre, du marc de bière et de l'eau, et n'ignorait pas qu'on peut obtenir du vinaigre en laissant fermenter de l'eau qui a bouilli avec un peu de miel. Il parle de la litharge, et de l'utilité dont elle est pour vernisser les poteries, de l'acétate de plomb et de sa saveur sucrée, de la propriété qu'a le fer de précipiter le cuivre de ses dissolutions, de l'oxide de cuivre et de la belle couleur verte qu'il communique au verre, de l'or fulminant et de la violence avec laquelle ce composé détonne. Il indique le massicot, le blanc de plomb, le réalgar, l'arsenic, le zinc, le bismuth, et beaucoup de préparations mercurielles, entre autres, le nitrate, le sublimé corrosif et le précipité rouge. Il avait reconnu, dans la manganèse, la propriété de colorer le verre. Enfin, et ce qui mérite surtout d'être noté ici, il savait parfaitement que l'air est indispensable à l'entretien de la vie des animaux, qu'il est la source de la chaleur vitale, et que si les poissons périssent dans un étang dont la surface a été complétement gelée, c'est parce que la croûte glacée, interposée entre l'eau et l'atmosphère, empêche celui-ci de leur fournir les principes sans lesquels la vie ne saurait subsister un instant. Ses ouvrages, envisagés principalement sous le point de vue historique, offrent un intérêt réel, et la lecture en est plus profitable que celle de la plupart des autres traités écrits par les alchimistes. Ils portent les titres suivans:

Philosophia occulta. Léipzick, 1608, in-8°. - *Ibid.* 1611, in-8°.

Tractut von natuerlichen and uebernatuerlichen Dingen, auch von der ersten Tinctur, Wurzel und Geiste der Metallen. Eisleben, 1603, in-8°. - Léipzick, 1611, in-8°. - Trad. en latin, Francfort sur le Mein, 1676, in-8°.-en anglais, par Daniel Caple, Londres, 1671, in-8°. - en français, Paris, 1646, in-8°.

Von dem grosen Stein der Uhralten, daran so viele tausend Meister anfangs der Welt hero gemacht huben, neben angehaengten Tractactlein. Zerbst, 1602, in-8°. - Strasbourg, 1711, in-8°.

Traduit en latin dans le tome II de la Bibliothèque chimique de Manget.

Vier Tractactlein vom Stein der Weisen. Francfort, 1625, in-4°.

Kurzer Anhang und klare Repetition oder Wiederholung vom grosen Stein der Uhralten, durein das wahre Liecht der Weisen wahrhafftig fuer Augen gestellt, neben einem Bericht von Quecksilber, Spiessglass, Kupferwasser, gemeinen Schwefel, lebendigen Kalcke, Arsenico, Salpeter, Sulmiac, Weinstein, Essige und dem Wein. Léipzick, 1603, in-8°., à la suite de la *Philosophia occulta.*

Traduit en latin dans le tome II de la Bibliothèque de Manget.

De primâ materiâ lapidis philosophici. Eisleben, 1603, in-8°., avec le *Tructat von natuerlichen und uebernatuerlichen Dingen.*

On trouve aussi ce Traité dans le tome II du recueil de Manget.

Azoth philosophorum, seu Aureliæ occultæ de materiâ lapidis philosophorum. Francfort, 1613, in-4°.-Trad. en français, Paris, 1624, in-8°.

Dans le tome IV du Théâtre chimique, et le tome III de la *Bibliothèque des philosophes chimiques.*

Apocalypsis chemica. Erfort, 1624, in-8°.

Claves duodecim philosophiæ :
dans le tome II de la Bibliothèque de Manget, et le *Tripus aureus* de M. Maier (Francfort, 1618, in-4°.). - Trad. en français, Paris, 1659, in-8°.; *Ibid.* 1660, in-12; et dans le tome III de la *Bibliothèque des philosophes chimiques.*

Practica ;
dans le *Tripus aureus* de M. Maier.

Opus præclarum, ad utrumque, quod pro testamento dedit filio suo adoptivo ;
dans le tome IV du Théâtre chimique.

Letztes Testament. Iéna, 1626, in-8°., par Georges Clarmontanus. - Strasbourg, 1712, in-8°., par G.-P. Nenter.

De microcosmo deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis. Marbourg, 1609, in-8°.

Ce Traité avait déjà paru en allemand avec celui des choses naturelles et surnaturelles, et, dans la même langue, à Strasbourg (1681, in-8°.).

Von der grosen Heimlichkeit der Welt und ihrer Arzney ;
avec le Traité des choses naturelles et surnaturelles.

Von der Wissenschaft der sieben Planeten, ihrem Wesen, Eigenschaften, Krafft und Lauff, auch ihren verborgenen Gemeinnuessen und Verwunderung.

Cet opuscule, en vers, se trouve dans le même recueil que le précédent.

Offenbarung der verborgenen Handgriffe auf das universal und hohe Geheimniss der philosophischen Steins der Gesundheit und des Reichthums gerichtet. Erford, 1624, in-8°.-Trad. en latin, Paris, 1646, in-8°.

Conclusiones, oder Schlussreden aller seiner Schrifften und Tractaten, von Schwefel, Vitriol und Magneten, beydes der philosophischen als der gemeinen. Léipzick, 1611, in-8°., avec le Traité des choses naturelles et surnaturelles.

On trouve aussi ce Traité dans l'édition du *Currus triumphalis* donnée par Fabri.

Haliographia de præparatione salium. 1612, in-12.-Bologne, 1644.

Triumphwagen des Antimonii, allen, so den Grund der uhralten Medicin suchen, auch zu der hermetischen Philosophie Beliebnis tragen, zu Gut publiciret, und samt noch sieben andern gleichmaessig hoechst nuetzlichen Tractaclein an den Tag gegeben durch Johann Thœlden. Léipzick, 1604, in-8°.-Nuremberg, 1676, in-8°.-*Ibid.* 1724, in-8°.-*Ibid.* 1752, in-8°.-Francfort, 1770, in-8°.-en latin, avec un commentaire de Kerkring, Amsterdam, 1671, in-12; *Ibid.* 1685, in-12: avec des notes de Fabri, Toulouse, 1646, in-8°.

Einiger Weg zur Wahrheit. Nuremberg, 1718, in-8°.

Licht der Natur. Halle, 1608, par H.-C. Reichard.

Les œuvres de Basile Valentin ont paru réunies, en latin, sous ce titre:

Scripta chymica. Hambourg, 1700, in-8°.

et en allemand, sous celui-ci:

Chymische Schriften alle, so viel deren vorhanden sind, aus vielen sowohl geschriebenen als gedruckten Exemplaren vermehrt und verbessert, und in zwey Theile verfasset. Hambourg, 1677, in-8°.-*Ibid.* 1694, in-8°.-*Ibid.* 1717, in-8°.; en trois parties, par Benoît-Nicolas Petræus. -*Ibid.* 1740, in-8°.

L.-G. de Knoer et Jean-Joachim Weitbrett ont refondu, chacun à sa manière, les œuvres de Basile Valentin, et les ont publiées, le premier, sous le titre suivant:

Basilius Valentinus redivivus, sive astrum rutilans Alchymicum, das ist der wiederaufgelebte Basilius oder hellglaenzendes Gestirn der Alchemie, welches ganz hell und klar zeiget, sowohl der alten als neuen wahren Sophorum einhellige deutliche und unfehlbare Meynung von der erstern und andern Materie vor und nach der Arbeit des grossen Werks von den Eigenschaften der gemeinen und philosophischen Mineralien, aus den bewaehrtesten Schriften der Philosophen verfasset; dabey eine ganz leichte gewisse und accurate Methode angewiesen, wie die Vorarbeit vollbracht werden muss, welches von keinem bisher geschehen, nebst beygefuegten kurzen und deutlichen Raisonnement. Léipsick, 1716, in-8°.;

et le second, sous celui-ci:

Redivivus Frater Basilius Valentinus, das ist Erklaerung des von Basilio Valentino in seinem Buch ueber den grossen Stein der Uhralten Reimen-Weis gesetzten Process, allen armen Krancken auch verlassenen Wittwen und Waysen treuhertzig heraussgegeben. Léipzick, 1723, in-8°.

La seconde partie de ce dernier Traité est intitulée:

Explicatio Redivivi Fratris Basilii Valentini. Léipzick, 1723, in-8°.

Indépendamment de ces ouvrages, il existe dans les Bibliothèques une multitude de manuscrits que les partisans, assez nombreux encore aujourd'hui, de la philosophie hermétique et des arts occultes, conservent avec soin comme des trésors inestimables, ou même comme des reliques, quoiqu'il soit difficile de croire que ces écrits renferment autre chose que des rêveries semblables à celles qui remplissent la presque totalité des traités publiés sous le nom de Basile Valentin.

On attribue aussi à ce personnage fameux quelques ouvrages qui ne peuvent être de lui; tel est, entre autres, le suivant, traduction prétendue du latin faite par Trithemius de Sponheim:

Gueldenes Kleinod oder Schatzkaestlein, seiner Unschaetzbarkeit wegen von Bruder Basilius Valentini uebersetzt. Léipzick, 1782, in-8°.

Enfin, quelques écrivains se sont plus particulièrement attachés à

coordonner les idées de Basile Valentin, et à les ranger dans un certain ordre systématique. C'est ce qu'a fait entre autres Jean Grasshof, jurisconsulte poméranien, qui, après avoir été pendant quelque temps syndic à Stralsund, devint conseiller de l'électeur de Cologne, puis finit par aller vivre en simple particulier dans le fond de la Livonie. Grasshof, communément appelé Grassæus ou Chortalassæus, consacra presque toute sa vie à l'étude de l'alchimie, et passa même, parmi ses crédules contemporains, pour avoir réellement trouvé la pierre philosophale. Son travail, ou plutôt son commentaire sur les idées de Basile Valentin, porte le titre suivant :

Aperta arca arcani artificiosissimi, oder dess Grossen und Kleinen Bauers eroeffneter und offen stehender Kasten der allergroessten und kuenstlichsten Geheimnuessen der Natur, beneben der rechten und wahrhafftigen Physica naturali rotunda durch eine Visionem chymicam cabalisticam ganz verstaendlich beschrieben, und einer Warnungs-Instruction und Beweiss gegen alle die, so das Aurum potabile ausserhalb der Tinctur dess universal Lapidis philosophici per se in weniger Zeit zu verfertigen, andere faelschlich persuadiren, herausgekommen. Francfort sur le Mein, 1617, in-8°. *Ibid.* 1623. - Leipzick, 1658. - Hambourg et Stockholm, 1687. - Nuremberg et Halle, 1705, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN.)

BASKERVILLE (Simon), fils d'un apothicaire d'Exeter, nommé Thomas, naquit dans cette ville en 1573, fut reçu bachelier ès-arts, à Oxford, le 8 juillet 1596, prit le titre de docteur en médecine dans cette même Université, le 20 juin 1611, et vint ensuite s'établir à Londres, où il mourut le 5 juillet 1641. Jacques I l'avait choisi pour médecin. Il n'a point écrit, mais il a joui pendant sa vie de la réputation d'un praticien heureux, et d'un anatomiste habile. (z.)

BASS (Henri), appelé en latin *Bassius*, naquit, le 5 novembre 1690, à Brême, où son père, Gérard, exerçait la chirurgie avec beaucoup de succès et d'éclat. L'exemple du père détermina la vocation du fils. Le jeune Henri, après avoir terminé ses humanités dans le gymnase de sa ville natale, partit, en 1713, pour Halle, où il se proposait d'étudier la médecine, et où il s'attacha principalement au célèbre Frédéric Hoffmann. En 1715, il se rendit à Strasbourg, et après avoir passé près de deux années dans cette ville, il la quitta, en 1717, pour aller visiter Bâle, où il s'arrêta aussi pendant quelque temps. En 1718, il revint à Halle, où, la même année, il prit le titre de docteur, et obtint une chaire extraordinaire de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée, le 5 mars 1754, par suite d'une attaque d'apoplexie.

Bass passait pour un des plus grands anatomistes et des plus habiles chirurgiens de son temps. Tout entier à la pratique et à l'enseignement de son art, il n'a écrit qu'un petit nombre d'ouvrages, contre la coutume de ses compatriotes, mais tous annoncent la maturité du jugement, et la longue expérience d'un observateur attentif. Ils ont tous joui d'une grande célé-

brité à l'époque de leur publication, et quelques-uns seront pendant long-temps consultés avec fruit par les praticiens. En voici les titres :

Disputatio inauguralis medica de fistulâ ani feliciter curandâ. Halle, 1718, in-4°.-Trad. en français par Macquart, Paris, 1759, in-12.

Bass soutint cette thèse sous la présidence de Frédéric Hoffmann. Haller l'a jugée assez intéressante pour mériter une place dans son Recueil de thèses chirurgicales. L'auteur passe successivement en revue les diverses méthodes imaginées par les anciens et les modernes pour opérer la fistule a l'anus. Il pratiquait cette opération avec un bistouri qui diffère fort peu de celui de Félix, pour la forme.

Gruendlicher Bericht von Bandagen, darinnen enthalten: eine ausfuehrliche Beschreibung, wie sowohl ein Medicus' als auch Chirurgus bey allen aeusserlichen Schaeden und chirurgischen Operationen einen geschikten und zierlichen Verband nach der neuesten Façon und Erfindung bequem und leicht appliciren koenne. Leipzick, 1720, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°.-Trad. en hollandais par Henri Vylhoorn, Amsterdam, 1743, in-8°.; *Ibid.* 1748, in-8°.

C'est le premier traité dogmatique que les Allemands aient possédé dans leur langue sur les bandages, et on peut aussi le considérer comme un des livres, publiés dans le dix-huitième siècle, qui ont été les plus utiles aux progrès de l'art de guérir, chez cette nation. Schlichting en parle de la manière la plus avantageuse. Bass semble avoir pris le travail de Verduc pour base du sien; mais il l'a complété, perfectionné, et surtout enrichi de figures. L'édition hollandaise de Vylhoorn renferme quelques planches qui ont été corrigées, et qui sont, par conséquent, un peu meilleures que celles de l'original.

Erlaeuterter Nuck, oder gruendliche Anmerkungen ueber des beruehmten Anatomiæ und Chirurgiæ Professoris zu Leyden Anton Nuck's chirurgische Handgriffe und Experimente, worinnen viel neue Inventa und Instrumenta vorgestellet werden, nebst nœthigen Kupfertafeln und Registern, wie auch einer Vorrede Herrn D. Friedrich Hofmann's. Halle, 1728, in-8°.

Ce sont des Commentaires sur la Chirurgie de Nuck, qui ont joui d'une grande réputation, mais qu'on lirait avec peu de fruit aujourd'hui.

Observationes anatomico-chirurgico-medicæ, in quatuor decades digestæ, variis observatis rarioribus exornatæ, et solidis medicæ scientiæ principiis superstructæ. Halle, 1731, in-8°.

Parmi les quarante observations dont est composé cet intéressant recueil, on en distingue particulièrement une sur l'écartement du sacrum d'avec les os innominés, et une autre sur un testicule engagé dans l'anneau inguinal, qu'un ignorant chirurgien prit pour un bubonocèle. Bass pensait que la diastase de l'articulation sacro-iliaque est une cause fréquente de claudication chez les enfans. Il a fait des recherches sur les usages du thymus et des capsules surrénales, ainsi que sur la structure des vésicules séminales, sur les anfractuosités et courbures du colon, sur l'origine des os sésamoïdes, et sur les différentes variétés que présente la membrane hymen. Il a décrit avec soin un déplacement rare du cartilage semi-lunaire du tibia, et fait connaître un instrument de son invention pour scarifier l'intérieur du nez. Il avait imaginé, pour maintenir l'extrémité inférieure du rectum, un anneau qui remplissait très-bien l'usage d'un suppositoire, sans en avoir les inconvéniens. Il a donné l'histoire d'une gangrène qui détruisit les bourses entières, et cependant, après la chute des escarres, la peau des alentours s'allongea au point de recouvrir parfaitement les testicules, et de leur former, en quelque sorte, un

nouveau scrotum. La plupart des observations décrites par Bass sont intéressantes, et quelques-unes ont trait à des faits rares et curieux. Ce qui en fait surtout le mérite, c'est qu'elles sont exposées avec autant de candeur que de simplicité et de clarté : souvent même elles sont accompagnées de bonnes figures, et partout elles sont semées de réflexions judicieuses. Comme recueil de faits, l'ouvrage de Bass doit tenir une place distinguée dans la bibliothèque de l'anatomiste et du chirurgien.

Tractatus de morbis venereis, quem observationibus auxit, et in usum auditorum edidit J.-W. B. (Jean-Guillaume Baumer). Erford et Gotha, 1763, in-8°.

Ce Traité, qui n'est remarquable ni par son étendue, car il n'a que quatre-vingt douze pages, ni par son contenu, puisque c'est un simple extrait de celui d'Astruc, a paru après la mort de Bass, par les soins de Jean-Guillaume Baumer, professeur de médecine à Giessen, qui y a ajouté quelques observations.

Bass est encore l'auteur d'une Dissertation qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie de chirurgie sur la question suivante : Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, et d'autres simplement ouvertes? Cette Dissertation, très-bien faite et fort savante, est insérée dans le premier volume des Prix de l'Académie de chirurgie.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BASSI (FERDINAND), frère de la savante Laure-Marie-Catherine Bassi, et mort, le 13 mai 1774, à Bologne, sa ville natale, où il était médecin et professeur de botanique; s'est rendu principalement célèbre par son zèle pour les progrès de l'histoire naturelle : aussi Allioni a-t-il cru devoir lui rendre l'hommage flatteur de donner son nom à un genre de plantes (*bassia*) qu'on a depuis réuni aux *salsola*. Mais Linné a consacré ce nom générique à un arbre des Indes orientales observé et décrit par Kœnig. Bassi n'a rien fait imprimer à part, mais il a inséré plusieurs Mémoires intéressans parmi ceux de l'Institut de Bologne, dont il était membre. Ses observations ont contribué, avec celles de Vitman, à faire connaître une partie de la riche flore des Apennins. Il avait fait dans ces montagnes un voyage dont on lit la relation dans les Actes de l'Institut de Bologne. Ce Mémoire renferme la description de plusieurs plantes curieuses. (J.)

BASSIANUS LANDUS. *Voyez* LANDI (BASSIANO).

BASSIUS. *Voyez* BASS.

BASSO (JEAN-JACQUES), médecin de Pavie, a fait imprimer :

De Hippocratis et Aristotelis decretis libri tres, quibus agitur in quo conveniant atque dissentiant, inter ea quæ cum ad logicam physicamque scientiam, tum etiam ad rem medicam spectant. Pavie, 1594, in-4°. (L.)

BASSO (SÉBASTIEN), savant médecin italien, connu par sa haine pour la philosophie d'Aristote, a laissé :

Philosophiæ naturalis adversùs Aristotelem libri XII, in quibus abstrusa veterum physiologia restauratur, et Aristotelis errores solidis ra-

tionibus refelluntur : cum indice locupletissimo. Rome, 1574, in-4°. -Genève, 1621, in-12. (L.)

BASSOT (Jacques). On ignore qui était ce personnage, et si même il a jamais existé réellement; mais le nom de Bassot est devenu célèbre, dans les fastes de l'anatomie, parce qu'il se trouve en tête d'une brochure qui fit beaucoup de bruit à l'époque de sa publication, et qui est intitulée :

Histoire véritable du géant Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins, défait par Marius, consul romain, cent-cinquante ans avant la venue de notre Sauveur, lequel fut enterré auprès du château de Chaumont, maintenant Langon, proche la ville de Romans, en Dauphiné. Paris, 1613, in-8°. - Trad. en hollandais, Utrecht, 1614, in-8°.

Ce livre parut à l'occasion d'ossemens d'une grandeur prodigieuse, que Pierre Masuyer, chirurgien de Beaurepaire, montrait au public pour de l'argent, disant qu'ils avaient été trouvés à dix-sept ou dix-huit pieds en terre, dans une tombe en briques, longue de trente pieds, large de douze, sur laquelle était attachée une pierre fort dure, ressemblant à du marbre gris, et portant cette inscription en lettres romaines, *Teutobochus rex.* Bassot, ou plutôt Masuyer, sous ce nom emprunté, écrivit la brochure en question pour soutenir l'imposture, et, après avoir essayé de prouver l'existence réelle des géans dans les temps anciens, il établit que le corps du roi des Cimbres devait avoir à peu près vingt-cinq pieds de haut. A cette occasion, il parla de quelques autres ossemens gigantesques qu'on conservait à Valence, et fit l'histoire suivie de tous les géans dont les anciens ont parlé. Cet ouvrage fit sensation, et amena les curieux en foule chez l'avide imposteur. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est qu'il excita entre Habicot et Riolan une discussion très-vive, dans laquelle le premier fit preuve de la crédulité la moins pardonnable, et finit par succomber, en laissant tous les rieurs du côté de son redoutable adversaire. De pareilles disputes scandaleuses, qui nuisent à la médecine, ou du moins aux médecins, dans l'esprit des gens du monde, ne sauraient se renouveler aujourd'hui. L'anatomie comparée ferait reconnaître sur-le-champ à quel animal les ossemens fossiles devraient être rapportés, et il paraît que dans le cas dont il s'agit ces os appartenaient à un éléphant : c'est là un des exemples les moins frappans de l'utilité d'une science que tant de médecins affectent de dédaigner parce qu'ils ne l'ont pas étudiée, ou parce qu'ils en ont à peine une idée. (J.)

BASSUEL (Pierre), naquit à Paris, en 1706, fut reçu maître en chirurgie à l'âge de vingt-quatre ans, en 1730, et nommé membre de l'Académie royale de chirurgie en 1731, démonstrateur royal de thérapeutique en 1744, et commissaire des correspondances de l'Académie, en 1745, à la place de Hévin. Il jouit, comme praticien, d'une très-grande renommée : c'était un homme très-droit, très-franc, qui aimait assez les discussions, et qui les soutenait avec chaleur et politesse. Il mourut le 4 juin 1757. Morand a donné son éloge. On a de lui quelques Mémoires que l'Académie des sciences a publiés avec les siens. Le principal (1731) a pour objet de déterminer si le cœur se raccourcit ou s'allonge pendant la systole, c'est-à-dire lorsqu'il se contracte. Bassuel fut l'un de ceux qui prou-

vèrent que l'allongement est impossible. En effet, pendant le trajet du sang dans l'intérieur du cœur, les valvules restent appliquées contre les ouvertures artérielles, et il est à présumer que la cloison demeure immobile. Eloy, et à son exemple MM. Chaussier et Adelon, dans la *Biographie universelle*, ont écrit que les *Mémoires de l'Académie de chirurgie* contiennent plusieurs dissertations et observations de Bassuel relatives à son art, sur la hernie crurale, sur la fracture de la rotule, sur une sueur salivaire a la joue; je n'en ai trouvé aucune dans le recueil de l'Académie : M. Portal avait déjà fait cette remarque. Bassuel a très-bien décrit l'éperon des artères, ou la saillie que les rameaux font dans les troncs en s'y insérant obliquement. Son Mémoire est inséré dans le tome premier de ceux des savans étrangers. Pierre-Etienne Le Maire a soutenu, sous sa présidence, une thèse intitulée :

De hypopio. Paris, 1757, in-4°. (MONFALCON)

BASSUS (JULIUS), ancien médecin de Rome, étudia son art sous Asclépiade de Bithynie. Il avait écrit, en langue grecque, un ouvrage sur la matière médicale, qui est perdu depuis long-temps, mais dont Pline rapporte quelques passages en différens endroits de son Histoire naturelle. Galien nous a conservé les formules de plusieurs médicamens de son invention. Beaucoup d'autres anciens médecins ont porté le nom de Bassus : aucun ne mérite d'être connu. (O.)

BASTELL (ANDRÉ), docteur en philosophie et médecin qui vivait au seizième siècle, et qui était né à Melfi, ville du royaume de Naples, dans la Basilicate, a écrit :

Specimen medicinæ. Milan, 1579, in-4°. (O.)

BASTER (JOB), que divers biographes désignent, mal à propos, sous le prénom de *Jean*, était de Ziriksee, dans la Zélande, où il naquit en 1711, et mourut en 1775. L'histoire naturelle occupa sa vie presque toute entière, et, par le zèle avec lequel il cultiva cette science, il méritait l'honneur que lui firent plusieurs botanistes de donner son nom à divers genres de plantes, dont un examen plus attentif des caractères qui leur étaient assignés, n'a cependant permis de conserver aucun. On lui doit les ouvrages suivans :

De osteogeniâ disputatio. Leyde, 1731, in-4°.
Haller l'a insérée dans le tome I de ses Thèses choisies. Baster, qui paraît avoir fait usage des observations d'Albinus, a rassemblé dans cet opuscule une multitude de remarques curieuses et utiles sur le développement des os.

Natuurlyke uytspanningen behelzende eeninge waarneemingen over somige zee planten en zee insecten. Harlem, 1759, in-4°.
Cet ouvrage a paru aussi en latin, sous le titre suivant :

Opuscula subsecisa, observationes miscellaneas de animalibus et plantis quibusdam marinis, eorumque ovariis et seminibus, continentia. Harlem, tome I, 1761, in-4°.; tome II, 1762-1765, in-4°.

Dans cette production, remarquable à bien des égards, Baster réunit les sertulaires aux conferves, et les confond dans une même famille. On y trouve en outre beaucoup de faits précieux sur les plantes et les animaux qui vivent dans les eaux ou sur les côtes de la mer.

Verhandeling over de voortteeling der dieren en planten. Harlem, 1768, in-8°.

Baster soutient que l'embryon provient toujours et partout de la femelle, et que le mâle ne fait que lui donner l'impulsion vitale.

On a encore de lui, dans les *Verhandelingen der Holland. Maatschapp.* dans les Transactions philosophiques, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, un grand nombre de Mémoires, parmi lesquels nous en citerons un sur l'opium, et un autre sur la nature des poils et des écailles des animaux; dont les uns tirent leur origine de la peau, suivant lui, tandis que les autres proviennent du tissu cellulaire. Baster n'adopta qu'en partie l'opinion d'Ellis sur la nature des polypes corralligènes : il convient bien que les boutons ciliés sont des animaux, mais il ne les croit pas artisans de l'axe pierreux qui les loge. Le temps a rectifié cette erreur, et mis la théorie d'Ellis au rang des vérités démontrées.

(J.)

BASTIANI (Jacques-Philippe), natif d'Orbitello, dans la Toscane, a publié, à Monte-Fiascone, en 1733, un traité sur les vertus des bains de Saint-Casciano, dont il fut médecin jusqu'à sa mort arrivée en 1746.

Dell' efficacia de' bagni di S. Casciano. Monte Fiascone, 1733, in-8°.

(L.)

BASTWICK (Jean), médecin du dix-septième siècle, est plus célèbre par les châtimens injustes qu'il subit que par le mérite de ses écrits. Né à Writtle dans le comté d'Essex, en 1593, il fit ses études au collége Emmanuel à Cambridge; mais ayant quitté l'Université sans avoir pris ses degrés, il se fit recevoir plus tard docteur en médecine à Padoue. En 1624, il publia, à Leyde, un écrit intitulé : *Elenchus religionis papisticæ, in quo probatur, neque apostolicam, neque catholicam, imò neque romanam esse*, in-4°. Plus tard il fit imprimer en Angleterre : *Flagellum pontificis et episcoporum latialium.* Quoiqu'il eût déclaré dans sa préface, qu'il n'entendait point parler des évêques qui reconnaissaient tenir leur autorité des rois ou des empereurs, ceux d'Angleterre imaginant que l'auteur du livre avait eu l'intention de les désigner, le firent citer devant la haute cour, qui le condamna à mille livres d'amende, à être excommunié et privé du droit d'exercer la médecine, à voir son livre brûlé, à payer les frais de la procédure, et à rester en prison jusqu'à ce qu'il se fût rétracté. C'est en vertu de ce jugement qu'il fut renfermé pendant deux ans. Il les employa à écrire : *Apologeticus ad præsules anglicanos*, etc., et un autre ouvrage qu'il nomma *The new litany*, dans lequel

il accuse les évêques d'avoir du penchant pour la cour de Rome, et réclame contre la sévérité et l'injustice de la haute commission à son égard. Ce nouvel écrit le fit condamner à une amende de cinq milles livres, à être attaché au pilori sur la place du palais de Westminster, à avoir les oreilles coupées, et à être renfermé pour le reste de ses jours dans une partie reculée du royaume. Cette même année, 1637, la même sentence fut rendue contre deux autres individus, Prynne et Burton. Bastwick fut conduit d'abord au château de Launceston dans le comté de Cornouailles, et delà à celui de Sainte-Marie, dans l'île de Scilly, où toute communication extérieure lui fut interdite. Cependant, en 1640, la chambre des communes ordonna que ces trois victimes d'une vengeance sacerdotale fussent ramenées à Londres, et elles furent saluées sur toute leur route par les cris de joie de la multitude. C'est alors qu'ils obtinrent une réparation tardive. La manière dont ils avaient été traités, fut déclarée illégale, injuste, et contraire à la liberté individuelle; la sentence fut abolie, leur amende leur fut remise, et chacun d'eux reçut, à titre de dédommagement, une somme de cinq mille livres payable sur les biens de l'archevêque de Cantorbéry, des membres de la haute commission et des autres lords qui avaient voté contre eux dans la chambre étoilée.

Bastwick, ardent sectateur des idées démocratiques, consacra le reste de sa vie à s'efforcer de faire mettre en pratique les principes de la liberté. Il ne fut pas toujours d'accord avec les chefs de différens partis qui se formèrent dans ces temps de trouble. On en voit la preuve dans les pamphlets suivans sortis aussi de sa plume : *Independency not God's ordinance;* H. Burton répondit à cet écrit par un autre intitulé : *Vindiciæ veritatis; truth vindicated against calomny, in a brief answer to doctor Bastwick two late books intitled Independency not God's ordinance*. Londres, 1645, in-4°. *The utter routing of the whole army of all the independents and sectaries, with the total overthrow of their monarchy. Defence of himself against Lilburn.* Ces écrits multipliés et qui prouvent au moins le désir de faire parler de lui, ne purent l'empêcher de retomber dans l'obscurité. Il vécut tellement ignoré dans ses dernières années, que l'époque de sa mort est tout à fait inconnue. La seule chose qui paraisse certaine à cet égard, c'est qu'il vivait encore en 1648. (L.)

BATE (Guillaume), médecin et historien anglais qui a joui d'une assez grande célébrité au douzième siècle, naquit, en 1608, à Maid's Morton, près de Buckingham, dans le comté du même nom. Ses parens l'envoyèrent à Oxford, où il fit ses humanités, et prit le titre de maître ès-arts. Ensuite, il étudia la médecine, dont il fut fait bachelier en 1629. Quelque

temps après, il obtint la licence, et se mit à pratiquer son art parmi les puritains seulement. Le bonnet de docteur lui fut accordé en 1637. Sa réputation alla depuis lors en augmentant, et devint si grande que Charles I le choisit pour premier médecin durant son séjour à Oxford. Lorsque Bate vit la cause royale à peu près perdue, il s'empressa de se rendre à Londres, où le Collége des médecins l'admit dans son sein. Quoiqu'il se fût fait remarquer par son dévouement apparent au parti de Charles, il n'en fit pas moins tous ses efforts pour se concilier la faveur du parlement, qui l'envoya, en 1651, avec le docteur Wright, auprès de Cromwell, dangereusement malade en Ecosse d'une fièvre intermittente. Durant le règne de Cromwell, il fut son premier médecin; mais à l'époque de la restauration, on prétendit que, pour regagner la faveur de la cour, il avait avancé la mort du protecteur en lui donnant du poison. Sa mémoire n'est pas parfaitement lavée d'un soupçon aussi odieux, quoiqu'il ait pris soin de se justifier dans un rapport détaillé sur la dernière maladie de Cromwell. Cependant il eut l'habileté de maintenir son crédit, et de se faire nommer médecin de Charles II. Un succès aussi rare fait l'éloge de son adresse, et parle peu en faveur de sa probité. Il mourut, le 19 avril 1669, dans une maison de campagne près de Londres. On a de lui:

Elenchus motuum nuperorum in Angliâ, simul ac juris regii ac parliamentarii brevis narratio. Tome I, Paris, 1649; Francfort, 1650, in-8°.; Edimbourg, 1650, in-16.; Trad. en français, Anvers, 1650, in-16. - tome II, Londres, 1661; Amsterdam, 1662, in-8°. - tome III, Londres, 1676, in-8°.

Le troisième volume a été ajouté par le docteur Skinner. Cet ouvrage, écrit avec élégance, mais avec un peu d'affectation, passe pour l'histoire la plus impartiale de cette époque, si féconde en événemens remarquables. Les deux premières parties ont été réimprimées ensemble (Londres, 1663, in-8°.); les trois ont été traduites en anglais par Lovel (Londres, 1685, in-8°).

Observationes de rachitide, sive de morbo puerili qui vulgò de rickets dicitur. Londres, 1650, in-4°.

On trouve aussi ces Observations à la suite de l'ouvrage de Glisson sur le même sujet (Londres, 1668, in-8°. - La Haye, 1682, in-4°.).

The royal apology, or the declaration of the commons in parliament, feb. 11, 1647. Londres, 1648, in-4°.

Pharmacopœa Bateana. Londres, 1688, in-8°.-*Ibid.* 1691, in-8°.-*Ibid.* 1694, in-8°.-Lyon, 1704, in-12.-Londres, 1706, in-8°.-Amsterdam, 1709, in-8°.-Francfort, 1711, in-8°.- Londres, 1713, in-8°.-Venise, 1731, in-8°.-Louvain, 1755, in-12.-Venise, 1762, in-8°.

C'est le recueil alphabétique des médicamens dont Bate faisait usage dans sa pratique. Il a été composé par un apothicaire de Londres, nommé Jean Shipton. (J.)

BATEMAN (Thomas), médecin anglais, qui réside à Londres, où il est médecin d'un dispensaire. Elève de Willan, il

suit, mais d'assez loin, les traces de son maître, et ce qu'il a écrit sur les maladies de la peau est plus propre à embrouiller qu'à éclaircir l'histoire encore si obscure de cette branche de la pathologie. Une terminologie bizarre, des symptômes érigés en maladies, un étalage d'érudition mal digérée, une pratique purement empirique et par conséquent dénuée de tous principes certains, enfin une prévention aussi aveugle qu'injuste contre des écrivains français infiniment supérieurs, tels sont les principaux caractères des ouvrages les plus marquans du médecin anglais, qui n'a guère d'autre mérite que d'avoir senti la nécessité d'introduire une certaine uniformité dans la séméiotique des affections cutanées. On doit regretter que Willan n'ait pas laissé ses papiers entre des mains plus habiles, car Bateman n'a guère fait qu'ajouter à ses erreurs. Ce dernier a écrit les ouvrages suivans :

Reports on the diseases of London, and the state of the weather, from 1804 to 1816, including practical remarks on the causes and treatment of the former, and preceded by an historical view of the state of health and disease in the metropolis in past times, in which the progress of the extraordinary improvement in salubrity, which it has undergone, the changes in the character of the seasons in this respect, and the causes of these, are traced to the present periode. Londres, 1816, in-8°.

A succinct account of the contagious fever of this country, as exemplified in the epidemic now prevailing in London, with the appropriate method of treatment, as practised in the house of ricovery and pointing out the means of prevention. Londres, 1818, in-8°.

Delineations of the cutaneous diseases, comprised in the classification of the late doctor Willan, including the greater part of the engravings of that author in an improved state, and completing the series as intended to have been finished by him. Londres, 1817, in-4°. avec soixante-dix planches coloriées.

A practical synopsis of cutaneous diseases, according to the arrangement of doctor Willan, exhibiting a concise view of the diagnostic symptoms, and the method of treatment. Londres, 1817, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.-Trad. en français, par G. Bertrand, Paris, 1820, in 8°.

Les planches des ouvrages de Bateman ont le grand défaut d'avoir été faites sur une trop petite échelle. Elles sont en outre mal coloriées : or la couleur est la chose essentielle lorsqu'il s'agit de distinguer les maladies externes les unes des autres. Ce qu'il y a surtout de ridicule, et dont on a ri avec raison dans toute l'Europe, c'est une planche sur laquelle l'auteur a prétendu ranger les symptômes apparens des exanthèmes les uns à côté des autres comme des échantillons de drap le sont sur le livre d'un tailleur. (J.)

BATES (Thomas), chirurgien anglais du dernier siècle, a écrit :

Enchiridion of fevers incident to seamen. Londres, 1708, in-12. (T.)

BATHURST (Rodolphe), médecin, poète et théologien anglais, naquit à Howthorpe, petit hameau du comté de Northampton, en 1620. Son éducation fut commencée à l'école pu-

blique de Coventry, où son père paraît avoir passé les dernières années de sa vie. Il y fit des progrès si rapides, que, dès l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Oxford, et bientot admis au collége de la Trinité, dont son aïeul, le docteur Kettel, était alors président. Après avoir pris les degrés de bachelier et de maître ès-arts en 1637 et 1641, il fut ordonné prêtre par Robert Skinner, évêque d'Oxford, en 1644, et lut, en 1649, dans le même collége, plusieurs dissertations théologiques, qu'il nommait : *Diatribæ theologicæ, philosophicæ et philologicæ*, et qui annoncent un esprit de recherche et beaucoup d'érudition dans ce genre. Les troubles du temps paraissant peu favorables à l'exercice des fonctions sacerdotales, à l'exemple de son ami le célèbre Willis, il s'appliqua à l'étude de la médecine, et prit tous ses degrés en cette faculté, le 21 juin 1654. Avant de remplir cette formalité, il s'était déjà rendu recommandable dans sa nouvelle profession, et peu de temps après qu'il l'eût embrassée, il avait été chargé de soigner les malades et les blessés de la marine, et s'était acquitté de ces fonctions avec un zèle et une intelligence tels qu'il avait comblé de satisfaction les chefs militaires et les commissaires de l'amirauté. Bientôt après on le voit établi à Oxford, y exerçant la médecine conjointement avec son ami Willis, et se rendant régulièrement avec lui, chaque lundi, au marché d'Abingdon. Vers 1662, il prit part à la fondation de la Société royale, dont il fut nommé membre, le 19 août 1663; il fut même élu président du département d'Oxford en 1668. Bathurst était aussi regardé comme un savant distingué en matière classique, et il se fit toujours remarquer dans les luttes où les plus habiles étaient invités à faire preuve de leurs talens en ce genre. Il mit en tête du traité de Hobbes sur la *Nature de l'homme*, un Discours en vers ïambiques, écrit avec une force de pensée et une élégance d'expression qui établirent entièrement sa réputation comme poète latin, et le firent connaître du duc de Devonshire, à qui il dut, dans la suite, la place de doyen de Wells. Après la restauration, il rentra dans la prêtrise, reprit ses études théologiques qu'il avait abandonnées depuis si long-temps, et fut fait chapelain du roi en 1663. En 1691, il fut nommé, par le roi Guillaume et la reine Marie, à la recommandation de lord Somer, à l'évêché de Bristol, avec permission de conserver le doyenné de Wells, qu'il occupait depuis 1670; mais il ne voulut point accepter cette dignité dans la crainte qu'elle ne lui fît négliger son collége et interrompre la construction des bâtimens qu'il avait entrepris. Le reste de sa vie ne nous le montre plus que comme un homme d'une piété sincère, plein de zèle pour le succès de sa société, dont il contribua beaucoup à accroître la réputation, et n'hésitant point à faire, en sa fa-

veur, les plus grands sacrifices. Après avoir été privé de la vue pendant ses dernières années, il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et sa mort fut la suite d'une fracture de cuisse qu'il ne voulut point laisser réduire, prétendant qu'il n'y avait pas de moelle dans les os d'un vieillard. Si l'on en croit Carrère, il aurait laissé deux ouvrages de médecine, savoir : *Prælectiones tres de respiratione*. Oxford, 1654. *Nouvelles de l'autre monde*. Oxford, 1651 suivant Derham, et 1650 suivant Haller. C'est l'histoire, écrite en anglais, d'une femme qui, après avoir été pendue pour crime d'infanticide, fut rendue à la vie par les soins de l'auteur et de Willis, dans l'amphithéâtre anatomique. Mais ni Wood, dans ses *Athenæ Oxonienses*, ni la *Biographie britannique*, qui parle longuement de l'auteur, ne font mention de ces deux écrits. (L.)

BATSCH (Auguste-Jean-Georges-Charles), naturaliste assez distingué de l'Allemagne moderne, vint au monde, le 28 octobre 1761, à Iéna, où son père, Livonien d'origine, Georges-Laurent Batsch, exerçait la profession d'avocat. Entraîné, dès la plus tendre enfance, par un goût décidé pour l'histoire naturelle, il embrassa la carrière de la médecine aussitôt après avoir terminé ses humanités. Succow, Nicolaï, Gruner, Loder et Starke furent les principaux maîtres dont il suivit les leçons avec assiduité. Il fut reçu maître en philosophie en 1781, et, deux ans après, il se rendit auprès de ses parens à Weimar, où le manque de pratique lui permit et lui fit même une loi de consacrer tous ses instans à l'étude de la nature, pour laquelle sa passion n'était point refroidie. En 1784, le comte de Reuss le chargea de mettre en ordre, à Kœstritz, près de Gera, un riche cabinet d'histoire naturelle qu'il venait d'acquérir. Batsch employa une année entière à ce travail, si agréable pour lui, et revint ensuite à Weimar. Le duc lui accorda, en 1786, une pension, comme professeur extraordinaire d'histoire naturelle à Iéna, où il devint, cette même année, docteur en médecine, puis, en 1787, professeur extraordinaire de médecine, en 1792, professeur ordinaire de philosophie, et, en 1793, directeur de la Société pour l'avancement des sciences naturelles fondée par lui dans cette ville. Il mourut le 29 septembre 1802. Gmelin voulant perpétuer le souvenir des services importans qu'il a rendus aux sciences physiques, principalement à la botanique, lui a dédié un genre de la famille des borraginées (*batschia*). Nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont voici les titres :

Erano : comédie en trois actes, 1779, in-8°.
Bethlehems Bluttag. Iéna, 1779, in-8°.
Oden und Lieder und Gesaenge. Nuremberg, 1781, in-8°.
Elenchus fungorum : Gattungen und Arten der Schwaemme. Halle,

1783, in-4°. - *Continuatio prima*, Halle, 1786, in-4°. - *Continuatio secunda*, Halle, 1789, in-4°.

Cet ouvrage, un des plus remarquables de ceux que Batsch a publiés, est orné de deux cent trente-deux figures excellentes, qui représentent les champignons des environs de la ville d'Iéna.

Verzeichniss der Græflich-Reuss-Plauischen Naturaliensammlung zu Kœstritz. Iéna, 1785, 2 vol. in-8°.

Dissertatio inaugurulis botanica, sistens dispositionem generum plantarum Jenensium, secundùm Linnæum et familias naturales. Iéna, 1786, in-4°.

Naturgeschichte der Bandwurmgattungen ueberhaupt und ihrer Arten insbesondere, nach den neuesten Beobachtungen, in einem systematischen Auszuge. Halle, 1786, in-8°.

C'est une monographie estimée du genre tænia, avec cinq planches.

Versuch einer Anleitung zur Kenntniss und Geschichte der Pflanzen fuer akademische Vorlesungen entworfen und mit den nœthigsten Abbildungen versehen. Halle, tome I, 1787; tome II, 1788, in-8°.

Onze planches décorent ces élémens de botanique.

Versuch einer Anleitung zur Kenntniss und Geschichte der Thiere und Mineralien fuer akademische Vorlesungen entworfen, und mit den nœthigsten (5) Abbildungen versehen. Iéna, tome I, 1788; tome II, 1789, in-8°.

Versuch einer historischen Naturlehre, oder einer allgemeinen und besonderen Geschichte der koerperlichen Grundstoffe, fuer Naturfreunde entworfen. Halle, tome I, 1789; tome II, 1791, in-8°.

Erste Gruende der systematischen Chemie, zum Unterricht fuer Anfuenger, und zu leichterer Uebersicht tabellarisch vorgetragen. Iéna, 1789, in-8°.

Blumenzergliederung aus verschiedenen Gattungen der Pflanzen, in welchen alle aeussere und selbst die kleinsten Theile der Blumen gezeigt werden, und ihre mit den Gattungen zusammenhaengende Kennzeichen, ihr wesentliches Verhaeltniss unter einander und die feinen natuerlichen Verwandtschaften der Gattungen naeher zu bestimmen, etc. Halle, 1790, in-4°.

Cet ouvrage, fort curieux, et orné de vingt planches coloriées, est écrit en latin et en allemand, sur deux colonnes.

Versuch einer Arzneymittellehre nach den Verwandtschaften der wuerkenden Bestandtheile. Iéna, 1790, in-8°.

Testaceorum arenulæ marinæ sex priores, ad opus testacea minutiora hucusque nota, vel nondùm in scriptis divulgata, accuratiùs designata, complectens elaborandum, speciminis loco secundùm naturam delineatæ, et æri incisæ. Iéna, 1791, in-4°.

Botanische Bemerkungen. Halle, 1792, in-8°.

Botanische Unterhaltungen fuer Naturfreunden, zur Belehrung ueber die Verhaeltnisse der Pflanzenbildung. Iéna, tome I, 1792; tome II, 1793, in-8°.

Synopsis universalis analytica generum plantarum ferè omnium hucusque cognitorum, secundùm methodum sexualem, corollinam et carpologicam, adjunctis ordinibus naturalibus, adhibitis ultrà Linnæana monitis et adauctionibus meritissimorum Aubletii, Loureirii, Forskolii, Thunbergii, Forsteri, Vahlii, Gærtneri, Hedwigii, Schreberi, Jussieui, Swartzii et aliorum, exaravit. Iéna, tome I, 1793; tome II, 1794, in-4°.

Nachricht von der Gruendung einer Naturforschenden Gesellschaft zu Iena am 14ten Juli 1793, nebst der dabey gehaltenen Reden, den Statuten der Gesellschaft und dem Verzeichnisse ihrer Mitglieder. Iéna, 1793, in-8°.

Dispositio generum plantarum Europæ synoptica, secundùm systema sexuale exarata, adjunctis ordinibus naturalibus. Iéna, 1794, in-4°.

Conspectus horti botanici ducalis Jenensis, secundùm areolas systematicè dispositas, in usum botanicorum Jenensium. Iéna, 1795, in-4°.

Versuch einer Mineralogie, fuer Vorlesungen und fuer anfangende Sammler von Mineralien entworfen. Iéna, 1796, in-8°.

Umriss der gesammten Geschichte. Iéna, 1796, in-8°.

Uebersicht der Kennzeichen zur Bestimmung der Mineralien. Iéna, 1796, in-8°.

Geœffneter Blumengarten, zur Erlaeuterung der Frauenzimmer-Botanik, fuer Pflanzenliebhaber. Weimar, 1797, in-8°.-*Ibid.* 1798, in-8°. -Trad. en français, avec des notes, par Bourgoing, Weimar, 1799, in-8°. Cet ouvrage élémentaire est orné de cent planches coloriées.

Analytische Tabellen ueber die Arten der Mineralien. Iéna, 1798, in-4°.

Lilien der teutschen Dichtung fuer einsame Spatziergaenger zur Stimmung der Geistes fuer Innigkeit, Schœnheit, Erhabenheit und Wahrheit. Iéna, 1798, in-12.

Taschenbuch fuer topographische Excursionen in die umliegende Gegend von Iena. Weimar, 1799, in-8°.

Beytraege und Entwuerfe zur pragmatischen Naturgeschichte der drey Naturreiche. Weimar, 1800, in-4°.

Il n'a paru de cet ouvrage que le premier volume, contenant les terres et les pierres.

Tabula affinitatum regni vegetabilis. Weimar, 1802, in-8°.

Dans cet ouvrage remarquable, Batsch rapproche les végétaux d'après leurs affinités naturelles, mais en se bornant à donner les caractères des groupes et des familles, sans entrer dans le détail des genres en particulier. Il admet huit divisions principales parmi les plantes; les rosacées, les crucifères, les *ringentes*, les liliacées, les incomplètes, les monopétales, les composées et les cryptogames. Il range dans la première section les rosacées, les malvacées, les caryophyllées, les ombellifères et les térébinthacées, en un mot, les plantes dont l'organisation est la plus parfaite; dans la seconde, les crucifères, les onagraires, les siliqneuses, les capparidées et les guttifères; dans la troisième, les légumineuses, les orchidées et les scitaminées; dans la quatrième, les liliacées, les palmiers, les ménispermes, les laurinées et les annonacées; dans la cinquième, les joncacées, les cypéroïdes, les graminées, les naïades, les aroïdes, les amentacées, les tricoques, les urticées et les protéacées; dans la sixième, les labiées, les rubiacées, les personées, les jasminées, les gentianées, les contournées, les primulacées, les solanées, les éricoïdes, les cucurbitacées et les rubiacées. En examinant cette classification dans ses détails, on voit que Batsch a conçu les rapprochemens les plus heureux, et qu'il a fait des observations aussi précieuses par leur exactitude que par leur finesse. Mais, si l'on considère cette même classification sous un point de vue général, et dans tout son ensemble, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est arbitraire et vicieuse, qu'elle réunit les familles les plus disparates, et qu'elle éloigne les plus affines. C'est ainsi que les légumineuses sont étonnées de se trouver à côté des orchidées; les cucurbitacées non loin des labiées, ou les amentacées dans le même groupe que les graminées, tandis que les naïades sont placées à une grande distance des plantes cryptogames, qui sont cependant celles avec lesquelles elles ont le plus de rapports. D'un autre côté, Batsch est un des premiers qui aient conçu l'idée de commencer la série des familles naturelles par les plus parfaites en organisation : les rosacées sont celles qu'il place en tête.

On a encore de lui quelques Mémoires, épars dans divers recueils; tels qu'une sélénographie, dans le *Journal der Physik* de Gren, des

remarques sur le tissu élémentaire des corps organisés, dans le *Magazin fuer die Botanik etc.* de Rœmer et d'Usteri, etc. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BATT (CHARLES), fils du théologien flamand, Barthélemy Batt, et frère de Levinus Batt, exerça successivement la médecine à Anvers, à Hambourg et à Dordrecht; il resta dans cette dernière ville depuis 1593 jusqu'en 1598. On a de lui :

De morbo gallico. Rostock, 1569, in-4°.
Het secret boek van boomen, planten, bloemen, kruyden, en zaaden, van koecken, confyten, olyen. Leeuwarden, 1594, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1599, in-8°.
Epistola de Josepho Michelio; insérée dans les *Miscellanea medica* d'Henri Smetius, et attribuée faussement à Conrad Batt par Mercklin.
Handtboek der chirurgyen waarinn veele en secrete remedien tegens alle nytwendige Gebrecken verhaalt staan. Dordrecht, 1595, in-8°. - Amsterdam, 1634, in-8°. - Dordrecht, 1662, in-8°.
Secret boek van heerlyke konsten in veelerley Materien. Leeuwarden, 1664, in-8°.
Il a de plus traduit en hollandais l'*Arzneybuch* de Wirsung, la Chirurgie de Paré, et la Pratique de chirurgie de Guillemeau. (T.)

BATT (CONRAD), fils de Levinus, naquit à Rostock, le 13 mai 1573, fit ses études d'abord dans cette ville, puis à Kœnigsberg, et enfin à Helmstaedt. De retour à Kœnigsberg, en 1602, il se dévoua au traitement des habitans de cette ville, qui était ravagée par une épidémie meurtrière, et fut récompensé avec magnificence. Il voyagea en Italie et en France, prit ses grades à Bâle, en 1604, et revint à Rostock, où il allait se marier, lorsque, le 30 novembre 1605, il tomba dans l'escalier de la maison de son frère, avec tant de malheur, qu'il se perça l'abdomen avec un couteau qu'il tenait à la main. Il a laissé :

Oratio botanologica. Kœnigsberg, 1601, in-4°.
Oratio anatomica. Kœnigsberg, 1601, in-4°.
Ces deux opuscules sont réunis en un seul tome. (T.)

BATT (CORNEILLE), né à Ter-Veere, dans la Zélande, en 1470, était fils de Jacques Batt, dont Erasme, son ami intime, parle en termes assez honorables dans son discours *De virtute complectendâ*. Après avoir étudié les belles-lettres et la médecine, il devint, en 1498, précepteur du fils de la veuve de Philippe de Bourgogne. Dans la suite, il fut nommé médecin pensionné de sa ville natale, où il mourut, en 1517, ne laissant d'autre ouvrage qu'une description du monde, en langue hollandaise, qui fut publiée en 1512, et qu'il paraît avoir écrite pour son élève. (T.)

BATT (GUILLAUME), né à Collingborn, en Angleterre, le 18 juin 1744, fit ses premières études à la célèbre Université d'Oxford, et commença son éducation médicale à Londres. En 1770, il prit le bonnet de docteur dans l'école de Montpel-

lier. Pour augmenter et perfectionner ses connaissances, il voyagea en France, en Allemagne, en Suède, en Hollande, en Prusse et en Italie, visita Linné à Upsal, et Albinus à Leyde, et revint en Angleterre. Le climat de son pays natal ayant altéré profondément sa santé, il fut forcé de s'expatrier, et Gênes fut le séjour qu'il adopta. Le rétablissement de ses forces lui permit de se livrer à la pratique et de recueillir d'utiles observations. En 1778, il fut nommé professeur de chimie. Il a donné à l'Académie de Gênes des plantes rares et officinales; c'est en partie à lui que la Ligurie doit l'introduction et la propagation de la vaccine. Il sut s'acquérir l'attachement des Génois, lors de l'épidémie de typhus de 1800, par le zèle, le désintéressement, et le talent qu'il déploya pour le soulagement de ses compatriotes d'adoption. Il a été sincèrement regretté des Génois lors de sa mort, arrivée en 1812, le 9 février. Les seuls écrits qu'il ait publiés, sont des Mémoires insérés dans les *Memorie della Societa medica di emulazione di Genova*, sur l'ictère épidémique, sur les concrétions trouvées dans l'utérus, sur un empoisonnement par les cantharides, rappelé par le docteur Alibert dans le second volume de sa Thérapeutique, sur l'épilepsie, et sur l'histoire d'une famille épileptique. Tous ses écrits méritent d'être lus; il portent le cachet d'une saine observation et d'une érudition raisonnée. (s.)

BATT (Levinus), fils de Barthélemy, naquit, en 1545, à Rostock, suivant Adami, et à Gand, suivant Paquot, qui a fait voir que l'historien allemand s'est trompé, puisque Barthélemy Batt ne quitta la Belgique qu'en 1556 pour se soustraire aux fureurs de l'inquisition. Levinus commença ses études à Gand sous Jean Othon, et alla ensuite à Anvers pour étudier les mathématiques sous Jean Stadius. Deux ans après, il se rendit, avec son père, à Rostock, y continua ses études, puis alla les terminer, sous Mélanchton, à Wittemberg, où il fut reçu maître ès-arts en 1559. De retour dans sa patrie adoptive, il enseigna les mathématiques d'abord en particulier, et ensuite dans une chaire qui lui fut accordée, et qu'il occupa jusqu'en 1565. A cette époque, la guerre et les épidémies qui désolaient le Mecklembourg, l'obligèrent à passer en Italie; il prit le bonnet de docteur en médecine à Venise, puis revint à Rostock, où il enseigna et pratiqua l'art de guérir avec le plus grand succès pendant vingt-cinq ans. Il mourut d'apoplexie, le 1er avril 1591. Zélé partisan de Paracelse, il le défendit avec chaleur dans ses

Epistolæ aliquot medica tractantes, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smetius (Francfort, 1611, in-8°.). Batt recommande l'application du *polygonum persicaria*, mêlé à quel-

ques autres plantes, sur les parties douloureuses, comme un puissant préservatif contre la magie, il prétend que ce topique attire à lui les esprits malins, ainsi qu'un aimant attire le fer, et qu'il faut l'enterrer pour empêcher les esprits de s'échapper. Ce seul trait montre jusqu'à quel point le public est juste dispensateur de la renommée.

Levinus Batt a donné une édition de la Physiologie de Jacques Bording.

Il ne faut pas confondre avec les précédens :

BATT (GÉRARD), désigné par Haller comme un médecin italien, mais qui ne diffère pas de Conrad Batt.

BATT (HENRI), qui a laissé :

Ad Aphorismum Hippocratis XXXIII, sect. VI. Leyde, 1738, in-8°.

BATT (JEAN-THOMAS), médecin anglais, auteur de l'opuscule suivant : *Oratio anniversaria Harveiana.* Londres, 1754, in-4°. (T.)

BATTUS. *Voyez* BATT.

BATTARA (JEAN-ANTOINE), curé et médecin à Rimini, où il mourut en 1789, s'est principalement adonné à l'observation des plantes comprises dans la singulière famille des champignons. Son principal but a été de prouver que ces végétaux ne doivent pas leur origine à la putréfaction, comme on l'a cru pendant long-temps, mais qu'ils proviennent de véritables semences. Cette dernière proposition est plus que hasardée. Quant à l'autre, on peut la combattre avec avantage, et tout au moins ne répugne-t-il pas d'admettre que les matières végétales et animales en putréfaction, réunissent les conditions nécessaires pour le développement spontané, dans leur sein, de corps organisés nouveaux, d'une structure fort simple. La question si débattue des générations spontanées est loin encore d'être résolue, et réclame une examen aussi approfondi qu'impartial : elle a besoin d'être discutée à fond par un philosophe dégagé de tous préjugés, et profondément versé dans l'étude de la nature. Le nom de Battara a été donné, par Persoon, à un genre de champignons. Nous avons de ce savant ecclésiastique :

Fungorum agri Ariminensis historia. Faenza, 1755, in-4°.-*Ibid.* 1759, in-4°.

Ouvrage orné de deux cents figures assez mal gravées, mais toutes fort exactes, parce qu'elles ont été dessinées par l'auteur lui-même. On y trouve la description de plusieurs espèces nouvelles.

Epistola selectas de re naturali observationes complectens. Rimini, 1774, in-4°.

Practica agraria, distributa in variis dialogis. Rome, 1778, in-12. (J.)

BATTIE (GUILLAUME), né, en 1704, de parens pauvres, dans le comté de Devon, en Angleterre, étudia d'abord dans l'école d'Eton, et fut ensuite envoyé à l'Université de Cambridge, en 1722. Au bout de quelques années, il pratiqua la médecine dans cette ville, où il se fit connaître, en 1729, par un essai d'une nouvelle édition d'Isocrate, qu'il ne compléta

que vingt ans après. De Cambridge, il se rendit à Uxbridge, puis à Londres, où bientôt il obtint une assez grande réputation. La part qu'il prit dans une dispute qui s'éleva, en 1750, entre le collége des médecins de Londres et le docteur Schomberg, lui attira le désagrément de devenir le sujet d'un poème intitulé la *Battiade*. Ce poème, en deux chants, parut d'abord seul, et fut ensuite réimprimé dans une collection de pièces fugitives (Londres, 1776, 2 vol. in-12) qui porte le titre de *The repository*. Il passe pour avoir été écrit par Schomberg, Moyse et Paul Whitehead. La critique que Battie fit, en 1757, de la méthode employée pour le traitement de la folie, dans l'hôpital de Bedlam, lui attira une réponse fort aigre de Jean Monro, fils du médecin en chef de cet établissement, et le nouveau désagrément de se voir depuis lors appelé, par les plaisans, le *Major Battie*, de l'épigraphe suivante qu'avait choisie son adversaire : *O major tandem parce insane minori!* Il mourut, en 1776, à l'âge de soixante et douze ans, laissant les ouvrages suivans :

Isocratis orationes VII et epistolæ (IX), græcè et latinè : codicibus MS. nonnullis et impressis melioris notæ exemplaribus collatis, varias lectiones subjecit, versionem novam, notasque ex Hieronymo Wolfio potissimùm desumtas adjunxit. Cambridge, 1729, in-8°.

Orationes XIV varias lectiones, versionem novam, ac notas adjunxit. Londres, 1749, in-8°.

De principiis animalibus exercitationes in collegio regio medicorum. Londres, 1751-1752, in-8°, en 4 parties.

A treatise on madness. Londres, 1757, in-8°.

Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis nonnullis, ad principia animalia accommodati. Londres, 1762, in-8°. (J.)

BATTIER (Samuel), moins célèbre comme médecin que comme helléniste, vint au monde, le 23 janvier 1667, à Bâle. Son assiduité à l'étude fut telle, que, dès 1680, il se trouva en état de suivre les cours de philosophie, et qu'il prit le titre de maître ès-arts en 1683. Aussitôt après, il se consacra de son plein gré à la médecine, qu'enseignaient alors, à Bâle, Jean-Gaspard Bauhin, Burcard, Roth, Harder, Eglinger et Zwinger. Cependant il ne négligea pas non plus les langues, et il fit même de si grands progrès dans celle des Grecs, qu'il la parlait, dit-on, avec autant de facilité que la sienne propre. Il s'adonna également aux mathématiques, qu'il apprit sous un des plus grands maîtres, Jacques Bernoulli. Ce fut en 1690 qu'il reçut le bonnet de docteur. Six ans après, il vint à Paris, où il séjourna pendant quelques temps, et se lia d'amitié avec Mallebranche, Homberg et Tournefort. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé, en 1704, professeur suppléant, et, en 1705, professeur ordinaire de langue grecque, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 23 avril 1744. En vain

se présenta-t-il trois fois au concours pour une chaire vacante de médecine. Ses concurrens lui furent toujours préférés, soit parce qu'il leur était réellement inférieur en mérite, soit parce qu'on craignait de ne p uvoir trouver personne capable d'enseigner le grec avec autant de méthode que lui. En effet, il pratiquait l'art de guérir avec beaucoup de succès, et l'on avait tant d'estime pour lui, qu'on lui confia une fois le rectorat de l'Université. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de generatione hominis. Bâle, 1690, in-4°.
Cogitata de simplici apprehensione, cum adnexis notis in varios auctores græcos. Bâle, 1693, in-4°.
Specimen philologicum, sive observationes in Diogenem Laertium. Bâle, 1695, in-4°.
Hypomnemata de eloquentiâ, cum notis in auctores græcos. Bâle, 1696, in-4°.
Dissertatio I de mente humanâ. Bâle, 1697, in-4°.
Dissertatio II de mente humanâ. Bâle, 1701, in-4°.
Observationes in Diogenem Laertium. Bâle, 1705, in-4°.
Dissertatio de mundo. Bâle, 1710, in-4°.
Dissertatio de cognitione sui ipsius. Bâle, 1711, in-4°.
Descriptio œconomiæ corporis humani. Bâle, I, 1711; II, 1721, in-4°.
Positiones medicæ. Bâle, 1724, in-4°.
Disquisitio de ideâ dei non innatâ, in quâ Lockius adversùs Sherlockium vindicatur. Bâle, 1721, in-4°.
Battier fait preuve d'un grand esprit philosophique dans cette Dissertation. Il y traite une question épineuse, et qu'il est si souvent dangereux d'aborder, avec antant d'art que de talent.
Observationes in loca quædam Novi Testamenti.
Ces Observations ont été insérées dans la *Bibliotheca Bremensis* (cl. 6, p. 84; cl. 7, p. 56; cl. 8, p. 745).
Decas observationum in Novum Testamentum.
On trouve ces Observations dans le *Museum Bremense* (V. 2. P. 2., p. 181), et dans la *Bibliotheca Bremensis* (cl. 8, p. 941).
Prælectio de requisitis professoris linguæ græcæ.
Dans le *Museum Helveticum* (P. 10, p. 289).
Oratio de studii linguæ græcæ utilitate atque commodis, deque aptissimo modo et ratione facillimâ studium illud incipiendi.
Dans le même recueil (P. 12, p. 523).
Prælectio de iis ad quæ potissimùm attendi debeat, ut quis in antiquis Græcorum scriptis non solùm loca corrupta deprehendere, sed et eadem, si ullo modo id fieri possit, emendare valeat.
Dans le même recueil (P. 13, p. 1).
Oratio de literarum græcarum post inductam plurium sæculorum horrendam barbariem in occidentalibus Europæ partibus interitu, et quomodo ex singulari dei beneficio tandem illæ insigniter refloruerint.
Dans le même recueil (P. 14, p. 163).
On a aussi de lui, dans le même recueil, des notes sur plusieurs tragédies de Sophocle et d'Euripide. Il a pris part également à l'édition de Pollux publiée par Hemsterhuys, et à celle d'Hippocrate que nous devons à Triller. (J.)

BATTIFERI (Mathieu), natif d'Urbino, et fils de Jacques Battiferi, médecin, embrassa la profession de son père. Il enseigna la médecine à Ferrare, et pratiqua ensuite, vers la

fin du quinzième siècle, à Venise, où il publia l'ouvrage suivant :

Commentaria Alberti Magni in Lib. natural. Aristotelis. Venise, 1488, in-4°. (L.)

BATTISTA, de Rapallo, dans la rivière de Gênes, ou de Gênes même, enseignait la médecine à Ferrare vers la fin du quinzième siècle ; il était, en 1473, au service du marquis de Saluzzo, qui lui donna le titre de conseiller, et il assista, en 1504, à la mort du marquis Louis II. Malacarne conjecture qu'il ne diffère, ni du Battista, sous lequel Jean de' Romani dit avoir étudié à Saluzzo, ni du médecin génois dont parle l'historien de Gênes, Barthélemy Sanarega, sans le nommer. Si cette identité était bien constatée, et rien ne s'oppose à ce qu'on l'admette, il résulterait d'un passage fort important de Sanarega, que Battista de Rapallo, habile lithotomiste, fut le véritable inventeur du grand appareil, faussement attribué alors à Jean de' Romani. Nous allons rapporter ce passage : *Ligabatur languens pedibus reductis post nates, fascio medium corpus cingente (nam periculosum erat si æger moveretur), manus etiam ligabantur; coxæ, quantum fieri poterat, latè patebant. Novacula vulnus longum circiter quatuor digitis aperiebatur ab eâ parte, quâ calculus ægrum acrius infestabat, paululum ab inguine, ita ut vulnus medium esset inter inguen et podicem. Ferrum subtile inter ipsum membrum immittebatur, quod intra corpus penetrabat, quasi quærens aliquid, donec perquisitus lapis tangeretur. Erat et aliud ferrum tortum in unci modum, quod missum per vulnus fractum calculum apprehendebat. Insuper quo citius ac minori dolore evelleretur, digitum in anum immittebat, a quo ferrum premebatur. Tres aliquando ab uno ægroto vidi ego aut duos evulsos lapides ovo majores, saxo duritie equales, qui sub aere et cœlo positi statim obduruerunt lapidibus non dissimiles. Curatio tamdiu longa fuit, donec vulnus sanaretur. Qui autem curabantur, etsi senes essent, juventæ vires resumsisse videbantur.* (Z.)

BATTISTA (Pierre), médecin de Crémone, a fait imprimer :

Epistolæ tres, ut non indoctæ, ità nec ingratæ futuræ, doctis præcipuè medicis. Paris, 1504.

C'est l'exposé, probablement peu satisfaisant, d'une contestation littéraire qui eut lieu à cette époque entre un nommé Cappalla, médecin italien, et les professeurs de médecine de la ville de Nantes. (L.)

BATTISTI (Loreto de'), né à Urbino, devint proto-médecin de tout le duché du même nom, et publia un opuscule assez insignifiant, dont voici le titre :

Apologeticus discursus contrà Bartholomeum Petruccium, exorcistam civitatis Urbaniæ, mulierem juvenem virginem veneficiis obsessam appellantem. Urbino, 1703, in-4°. (z.)

BAUCYNET (Guillaume), médecin d'Orléans, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, n'est connu que parce qu'il soutint la cause des préparations spagyriques contre la Faculté de Paris, dans un opuscule intitulé:

Notationes in apologiam et censuram scholæ medicorum Parisiensium. Ces Réflexions ont été imprimées à la suite de la *Defensio chymiæ* d'Israël Harvet (Paris, 1604, in-8°.). (o.)

BAUDELOCQUE (Jean-Louis) fut le plus grand accoucheur du dix-huitième siècle, et l'un de ces hommes rares qui font faire d'immenses progrès aux sciences qu'ils cultivent. Né à Heilly en Picardie, département de la Somme, en 1746, il reçut de son père, lui-même chirurgien estimé, les premiers principes de l'art de guérir, vint à Paris commencer des études plus fortes, et s'adonna entièrement à l'art des accouchemens, à la chirurgie et à l'anatomie. Les savantes leçons de Solayrès, dont il fut l'élève le plus distingué, les cours de l'école pratique, qui lui accorda l'un de ses premiers prix, et plusieurs années de service dans l'hôpital de la Charité, développèrent ses heureuses dispositions. Disciple encore, il continua pendant six mois, avec gloire et à la satisfaction de ses nombreux auditeurs, un cours que Solayrès, atteint d'une maladie dont le premier symptôme était une extinction de voix presque complète, n'avait pu achever. Lui-même, l'année suivante, prit rang parmi les professeurs; il n'était point reçu, mais son mérite, et les bons offices de Houstet, lui tinrent lieu de dispenses. C'est à cette époque que commença la grande réputation de Baudelocque comme professeur. Il ne tarda pas à se faire distinguer par son habileté dans l'art des accouchemens, fut agrégé au collége de chirurgie en 1776, et peu de temps après nommé l'un des conseillers de cette compagnie. Les vandales révolutionnaires avaient anéanti toutes les corporations savantes; lorsque la nécessité de les rétablir eut été reconnue, lorsqu'on eut composé l'Ecole de santé de la Société de médecine et de l'Académie de chirurgie, on confia à Baudelocque la chaire des accouchemens, qu'il a occupée jusqu'à sa mort avec le plus grand honneur. Il fut nommé en même temps chirurgien en chef et accoucheur de l'hospice de la Maternité, établissement unique en Europe, dans lequel dix-huit cents à deux mille accouchemens sont pratiqués chaque année, et dont la renommée de Baudelocque assura la prospérité. Son mérite ne devait point rester caché dans les écoles et les hôpitaux; plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères, décorèrent de son nom les listes de leurs mem-

bres; il devint en peu d'années l'accoucheur le plus célèbre et le plus occupé de Paris, et obtiut successivement la confiance des reines de Hollande et de Naples, de la grande-duchesse de Berg, et de l'impératrice Marie-Louise. L'envie essaya à plusieurs reprises de punir Baudelocque de ses succès. Son bonheur fut troublé par des querelles violentes avec quelques chirurgiens, et sa réputation compromise par un procès scandaleux qu'il fut contraint de soutenir contre Sacombe, rival jaloux de sa gloire. Alphonse Leroy avait attaqué plusieurs fois ses ouvrages et ses principes avec une grande véhémence; Sacombe fit plus, il ne respecta même pas son honneur. Les tribunaux punirent le calomniateur qui, critiquant sans mesure et sans vérité la conduite de Baudelocque, avait osé porter contre lui une accusation équivalente à celle d'assassinat. Tant de haine n'avait d'autre principe qu'une différence d'opinion sur les avantages de l'hystérotomie. On sait que Sacombe, ennemi aveugle de cette opération, avait fondé une école qu'il nommait anti-césarienne : Baudelocque, en 1799, céda à ses demandes réitérées, en lui confiant l'accouchement d'une femme dont le bassin était très-difforme. La nature, qui devait tout faire, fut impuissante; il fallut briser la tête de l'enfant; mais on avait trop attendu; et la malheureuse mère succomba peu de jours après, victime de l'ignorance et de la présomption. Baudelocque, vengé par l'estime publique des insultes d'un indigne rival, mourut plein de gloire et d'années, le 1er. mai 1810.

Afiu d'avoir une idée juste de l'influence qu'exerça Baudelocque sur l'art des accouchemens, rappelons en peu de mots l'état de cette partie de la chirurgie dans la première moitié du dix-huitième siècle. Levret, Smellie et Solayrès, avaient beaucoup ajouté aux travaux de Mauriceau, de Deventer, de Lamotte, et substitué une connaissance exacte du mécanisme de l'accouchement naturel aux pratiques peu méthodiques des accoucheurs du dix-septième siècle. L'art fit un grand pas lorsque le forceps, heureusement corrigé, fut substitué aux instrumens barbares dont on se servait, souvent sans nécessité positive, pour extraire l'enfant du sein de sa mère; il subit une grande révolution lorsque les accoucheurs raisonnèrent leurs manœuvres, déterminèrent les rapports respectifs du bassin et du fœtus, ainsi que la part qui a été confiée à l'utérus dans l'enfantement, et précisèrent les cas dans lesquels la nature sans forces demande le secours de la main d'un chirurgien, seule ou armée d'un instrument. Baudelocque exposa avec une clarté lumineuse les principes généraux de son art; il prouva que la facilité et la difficulté de l'accouchement dépendent bien moins de la force ou de la faiblesse de l'action de quelques-unes des parties du canal qui est destiné au passage de l'enfant, que du rapport

des dimensions de ce même canal avec celles du corps qui doit le traverser, surtout avec celles de la tête. Il fit connaître, avec une exactitude inconnue avant lui, les divers rapports que la tête, les pieds, les genoux et les fesses de l'enfant peuvent contracter avec les divers points du bassin; et suivant que l'une ou l'autre de ces parties du corps se présente à l'orifice utérin, il distingua quatre espèces générales d'accouchemens naturels, subdivisées en espèces particulières. Après avoir déterminé les six positions que la tête et les autres parties du corps peuvent affecter, il étudia dans chacune les procédés que suit la nature pour terminer l'accouchement. Il montra comment, prévoyante, elle présente toujours les plus grandes dimensions de la tête à la plus grande capacité du bassin, dans les différentes directions qu'elle lui fait prendre, depuis le détroit supérieur jusqu'en dehors du vagin. On ne saurait trop donner d'éloges aux hommes qui ont décrit avec autant de détail le mécanisme de l'acconchement naturel, car qui le connaît bien possède la partie fondamentale de l'art. Baudelocque a fait beaucoup pour cet art, en persuadant à ses contemporains qu'il consiste uniquement à aider ou à imiter la nature. Parti de ce principe, il a montré l'abus et le danger d'une multitude de manœuvres et d'instrumens que les accoucheurs anciens, et ceux même du dix-septième siècle, avaient légués à leurs successeurs. La nécessité de l'hystérotomie était un sujet de discussions très-vives; il contribua beaucoup à fixer l'opinion des chirurgiens sur ce point important. Pendant le cours de sa longue carrière, il concentra toutes ses réflexions sur un art qu'il aimait, et, malgré une pratique immense, il eut le temps de publier, indépendamment de ses ouvrages élémentaires, un grand nombre d'observations neuves, de rapports et de mémoires sur divers objets relatifs aux accouchemens. Il fut l'un des membres les plus laborieux de la Société de médecine. Quelques médecins et chirurgiens qui n'impriment rien, croient justifier leur paresse en alléguant le grand nombre de leurs malades; l'exemple de Baudelocque et celui de plusieurs autres prouvèrent que l'on peut fort bien concilier les travaux du cabinet avec une grande clientelle. Comme professeur, Baudelocque se distinguait moins par l'élégance et la noblesse de son élocution, que par un jugement sain et l'excellence de ses principes. Ses ouvrages, extrêmement répandus en France et dans l'étranger, ont contribué beaucoup à multiplier le nombre des bons accoucheurs.

An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda? Paris, 1776, in-4°.

Sigaud abusait alors de la section de la symphyse du pubis; Baudelocque la proscrivit. Aujourd'hui on adopte une opinion mixte à cet égard.

Principes de l'art des accouchemens, par demandes et par réponses, en

faveur des élèves sage-femmes. Paris, 1775, in-12., figures; *Ibid*. 1806, in-12.; *Ibid*. 1812, in-12 - Trad. en allemand par C.-F. Cammerer, Tubingue, 1770, in-8°.

L'art des accouchemens. Paris, 1781, 2 vol. in-8°. - *Ibid*. 1789, in-8°. -*Ibid*. 1796, in-8°. - *Ibid*. 1807, in-8°. - *Ibid*. 1815, in-8°. - Trad. en allemand par P.-F.-T. Meckel, Léipzick, 1791-1794, 2. vol. in-8°.; *Ibid*. 1801. in-8°.

Mémoires, Dissertations, Rapports sur les accouchemens, les maladies des femmes et des enfans,
insérés dans différentes collections littéraires, spécialement dans le Recueil périodique de la Société de médecine de Paris.

La collection de ses observations, fruit de quarante années de pratique, n'a pas été publiée. (MONFALCON)

BAUDERON (Brice), né en 1539, à Paray, dans le département de Saône-et-Loire, étudia la médecine à Montpellier, y prit le bonnet de docteur, et s'établit à Mâcon, où il pratiqua pendant cinquante ans avec un rare succès; aussi acquit-il beaucoup de réputation et une grande fortune. Les ligueurs s'emparèrent de lui, et l'emmenèrent prisonnier, l'accusant d'avoir été visiter l'abbé de Cluny; pour se racheter, il lui en coûta une partie de ses biens. Bauderon mourut en 1623, âgé de quatre-vingt-quatre ans; il n'a pas seulement été un praticien habile, on a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels il en est un dont le succès prouve qu'il fut d'une grande utilité à l'époque où il parut :

Praxis medica in duos tractatus distincta : in primo de febribus essentialibus; in secundo de symptomatibus et morbis internis, à capite ad pedes usque. Paris, 1620, in-4°.-Trad. en anglais, Londres, 1657, in-8°.

Cet ouvrage, qu'il fit à Mâcon, à l'âge de quatre-vingts ans, après cinquante ans de pratique, contient des faits intéressans, et l'auteur y déploie une érudition bien digérée.

Pharmacopée. Lyon, 1588, in-8°. - *Ibid*. 1594, in-8°. - *Ibid*. 1596, in-8°. - *Ibid*. 1603, in-8°. - *Ibid*. 1607, in-8°. - *Ibid*. 1613, in-8°. - *Ibid*. 1614, in-8°. -*Ibid*. 1618, in-8°.-Rouen, 1622, in-8°.-Lyon, 1623, in-8°. -*Ibid*. 1628, in-8°.- *Ibid*. 1639, in-8°.- *Ibid*. 1648, in-8°.- Paris, 1650, in-8°.-Lyon, 1651, in-8°.- Toulouse, 1654, in-8°. -Lyon, 1655, in-8°. - Paris, 1661, in-8°. - Rouen, 1661, in-8°. - Paris, 1663, in-8°. - *Ibid*. 1680, in-8°.-Lyon, 1681, in-8°.-Paris, 1693, in-8°.-Trad. en latin par Philémon Holland, Londres, 1639, in-fol.; La Haye, 1640, in-fol.- en espagnol par Jean de Castillo, Cadix, 1671, in-4°.-en allemand par Olaus Sudenus, Strasbourg, 1595, in-8°. (T.)

BAUDERON (Gratien), seigneur de Seneci, et fils du précédent, naquit à Mâcon, en 1583; il étudia la médecine et pratiqua sous les yeux de son père. Il avait déjà beaucoup de réputation, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, en 1615, à l'âge de trente-deux ans. On assure qu'il écrivit sur l'anatomie et sur les maladies épidémiques du temps; mais ses ouvrages sont restés inédits. Il a joint quelques notes à la Pharmacopée de son père, dans les éditions de Lyon de 1628 et de 1648. (T.)

BAUDIS (Joachim), médecin allemand, né à Breslau, florissait au commencement du seizième siècle, et occupait la place de médecin du prince de Liegnitz. On ne connaît de lui que quelques *Consilia medica*, insérés par Laurent Scholtze, dans le recueil de consultations médicales qu'il publia en 1598 (Francfort, in-folio). (o.)

BAUDOUIN (Chrétien-Adolphe). *Voyez* Balduin (Chrétien-Adolphe).

BAUER (Jean-Frédéric), frère d'un jurisconsulte assez célèbre de l'Allemagne, naquit à Léipsick, fit ses études médicales dans l'Université de cette ville, y prit le titre de docteur en 1721, devint ensuite membre de l'Académie des Curieux de la nature, et mourut vers 1740, laissant les ouvrages suivans, qui ne sont tous que des opuscules académiques :

Dissertatio de hodiernorum empyricorum fraudibus. Léipzick, 1720, in-4°.

Dissertatio de nervis, eorumque præstantiâ in corpore humano. Léipzick, 1721, in-4°.

Dissertatio de usu medico exercitiorum corporis, potissimùm personis illustribus familiarium. Léipzick, 1726, in-4°.

Dissertatio de scarificatione, certo et securo remedio antipodagrico. Léipzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de inoculatione variolarum, in utramque partem disputatâ. Léipzick, 1737, in-4°.

Dissertatio de causâ fœcunditatis gentis circumcisæ in circumcisione quæritâ. Léipzick, 1739, in-4°.

Dissertatio de molis intestinorum. Léipzick, 1647, in-4°.

Bauer croyait à la palingénésie, comme le prouve une observation sur la régénération spontanée des roses rouges dans le vinaigre de roses, qu'il a insérée dans le premier volume des Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

BAUER (Jean-Guillaume), né à Bernsbourg, dans la principauté de Darmstadt, en 1719, servit, en 1776, dans la guerre de l'Amérique, en qualité de chirurgien en chef du corps des troupes hessoises, et, au retour de cette campagne, obtint une pension avec laquelle il se retira à Hersfeld, où il mourut, au mois de novembre 1793. On ne connaît de lui que l'opuscule suivant :

Zwô chirurgische Wahrnehmungen bey einer Kopfwunde und einem wahren Krebsgeschwuer. Hersfeld, 1773, in-8°. - Rothembourg, 1777, in-8°. (z.)

BAUER (Jean-Valentin), médecin du comte de Hohenlohe-Neustein, à OEhringen, a publié :

Bericht von dem zu Unter-Eppach entdeckten mineralischen Gesundbrunnen. Oehringen, 1726, in-8°. - *Fortsetzung desselben. Ibid.* 1727, in-8°. (o.)

BAUER (Joseph-Charles), médecin bavarois, né en 1745, a écrit l'ouvrage suivant, qui est sans doute sa thèse :

Pleuropneumonia cum quibusdam animadversionibus. Ingolstadt, 1774, in-4°.

Nous citerons encore plusieurs autres médecins du même nom :

BAUER (Jean-Christophe), qui a écrit :

De formatione avium ex terrâ ad Genes. II, 19. Léipzick, 1706, in-4°.

BAUER (Fulgence), auteur des deux ouvrages suivans :

Experimental-Abhandlung von der Theorie und dem Nutzen der Electricitaet, und von der Luft-Electricaet in dem menschlichen Kœrper. Lindau et Chur, 1770, in-8°.

Kleines Buch fuer Æltern und Lehrer. Lindau, 1771, in-8°. (z.)

BAUER D'ADELSBACH (Jean-Joseph-Henri), né en 1719, mourut le 27 février 1802, doyen de la faculté de médecine dans l'Université de Prague. Il avait pris le titre de docteur à Altdorf, en 1731. On a de lui les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis de cholerâ. Altdorf, 1751, in-4°.

Dissertatio de metallorum noxâ in ciborum, potuum et medicamentorum præparatione ac asservatione cavendâ. Prague, 1751, in-4°.

John a inséré cet opuscule dans ses *Dissertationes medicæ selectæ Pragenses* (Prague et Dresde, 1773, in-4°.), tome II, p. 8-13.

Tractatus de fonte minerali Teschnensi, in regno Bohemiæ. Vienne, 1770, in-8°. - En allemand, *Ibid*. 1770, in-8°.; Prague, 1771, in-8°.

On trouve l'extrait de cette Dissertation dans les *Beytraege zur Wassergeschichte von Bœhmen* (Prague, 1770, in-8°.).

Untersuchung nach der Naturkunde und Chemie des uralten mineralischen Sauerbrunnens zu Liebwerda in Kœnigreich Bœhmen, nahe bey der Stadt Friedland Bunzlauer Kreises. Prague, 1785, in-8°. (1.)

BAUERMUELLER (Jean-Simon), médecin allemand, professeur à Wurzbourg, où il avait pris le titre de docteur, après avoir étudié à Vienne et à Halle, mourut en 1737, laissant plusieurs opuscules, parmi lesquels nous citerons le suivant :

Dissertatio physicam Hippocratis exhibens. Wurzbourg, 1729, in-4°. (o.)

BAUGIER (Edme), médecin et conseiller au présidial de Châlons-sur-Marne, a écrit :

Traité des eaux minérales d'Attancourt, en Champagne, avec quelques observations sur les eaux minérales de Germaise. Châlons-sur-Marne, 1696, in-12.

Faible production, qui annonce un médecin peu instruit. (t.)

BAUHIN (Fréderic), huitième fils de Jean-Gaspard, fils de Gaspard, est fort peu connu. On sait seulement qu'après s'être fait recevoir docteur à Bâle, il pratiqua la médecine avec tant de succès et de réputation, que Sybille, duchesse douai-

rière de Wurtemberg, se l'attacha en qualité de médecin. Il mourut à l'âge de quarante-un ans, sans laisser aucun ouvrage de sa façon. (A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (GASPARD), fils cadet de Jean Bauhin le père, naquit à Bâle, le 17 janvier 1560. Ses parens auraient désiré qu'il se consacrât à la théologie; mais sa constitution faible et débile, l'état valétudinaire dans lequel il passa son enfance, et la difficulté avec laquelle il apprit à parler, puisqu'à peine pouvait-il articuler quelques mots à cinq ans, les déterminèrent à lui permettre de suivre une autre carrière, dont ils lui laissèrent sagement la liberté de faire choix. Entraîné par l'exemple de son frère aîné, Bauhin résolut d'embrasser la profession de médecin; à cet effet, dès l'âge de quinze ans, il étudia l'art de guérir, tant sous la direction de son frère, que sous celle de Théodore Zwinger et de Félix Plater. Au bout de deux années, en 1577, voulant se soustraire aux atteintes d'une épidémie meurtrière qui désolait sa ville natale, il se rendit à Padoue, où il suivit avec assiduité les cours de Fabrizio, de Piccoluomini, de Mercuriali, de Capivaccio et de Guilandini. L'anatomie et la botanique furent les deux sciences qui captivèrent principalement son attention. Passionné surtout pour l'étude des végétaux, il parcourut l'Italie presque entière, afin de visiter les jardins publics ou particuliers et de se former une collection de plantes. Il avait passé deux années dans cette occupation, lorsque, riche déjà d'un trésor immense de connaissances, il revint à Bâle; mais il n'y séjourna pas plus d'un mois, et partit pour Montpellier, où il fut immatriculé en 1579, et choisit Dortoman pour parrain. Son nom figura durant une année entière sur les registres de la Faculté; mais, suivant toutes les apparences, il s'absenta pendant quelque temps de Montpellier, et vint, comme lui-même nous l'apprend, à Paris, pour y entendre les leçons de Sévérin Pineau. En 1580, il alla voir son frère à Montbelliard, resta peu de temps auprès de lui, et partit dans l'intention d'aller visiter les principales Universités de l'Allemagne; mais il ne put pas exécuter son projet, car, à peine arrivé à Tubingue, son père, qui se sentait sur le point de mourir, le rappela auprès de lui. L'année suivante, l'Académie de Bâle lui accorda la permission de faire des cours particuliers de botanique, et de disséquer publiquement le cadavre d'un homme : depuis dix ans il n'y avait point eu de démonstration semblable à Bâle. Bauhin se fit recevoir docteur la même année, ce qui porte à croire qu'Astruc s'est trompé en disant qu'il prit ses degrés à Montpellier, puisqu'il suffisait, à cette époque, d'être agrégé à une Faculté pour entrer dans toutes les autres, sans passer par de nouvelles épreuves. Sa réputation alla toujours depuis lors en croissant, et les

dignités académiques furent la noble et juste récompense de ses travaux. En effet il fut nommé successivement, le 23 avril 1582, professeur de langue grecque; le 15 octobre 1589, professeur d'anatomie et de botanique, chaire créée exprès pour lui; en 1596, médecin de Frédéric, duc de Wurtemberg, conjointement avec son frère; le 13 octobre 1614, professeur de médecine pratique, en remplacement de Félix Plater, et peu de temps après, physicien ou premier médecin de sa ville natale. Il mourut le 5 décembre 1624. Les écrivains qui placent sa mort en 1623, commettent une erreur, ainsi que le prouve l'histoire de l'Académie de Bâle.

Gaspard Bauhin cultiva l'anatomie et la botanique, ses deux occupations favorites, dans le même esprit, et avec un succès à peu près égal; mais, quoiqu'il se soit rendu de fort bonne heure célèbre dans ces deux sciences, son nom brille cependant bien davantage parmi ceux des botanistes que dans les fastes de l'anatomie. Ses ouvrages sont remarquables surtout par l'esprit d'ordre et d'analyse qui y règne. Ce ne sont, à proprement parler, que des compilations; car, à l'exemple de ses prédécesseurs immédiats, Bauhin sacrifia l'examen des choses au désir de briller par l'étalage d'une érudition immense, et il étudia bien davantage les plantes dans les livres que dans la nature; aussi a-t-il fait faire peu de progrès à la botanique de détail, comme il n'a guère enrichi non plus l'anatomie descriptive. Sous le rapport de la méthode, son mérite est bien faible également: en botanique surtout, il a conservé l'arrangement de Lobel, sans l'améliorer d'une manière sensible. Mais la nomenclature et la synonymie lui doivent beaucoup. Ce fut lui qui essaya le premier d'établir une concordance complète et méthodique des différens noms donnés aux plantes et aux parties du corps humain; car, comme on avait déjà découvert un nombre très-considérable de végétaux, et que, dans les doubles emplois dont ils n'avaient pas su se garantir, les auteurs s'étaient, chacun, servi des noms qui leur avaient paru les plus convenables ou les plus commodes, le besoin d'une synonymie exacte commençait déjà à se faire sentir, pour porter de l'ordre dans la science et faciliter l'intelligence des livres. A peine devons-nous faire remarquer, en portant un jugement aussi général sur le compte de Bauhin, que sa synonymie est quelquefois douteuse ou même inexacte. Le mérite est assez grand déjà d'avoir tiré la science du chaos, d'avoir fixé enfin les vrais principes qui doivent lui servir de base, et, en un mot, d'en avoir posé les premiers fondemens. A lui appartient encore la gloire d'avoir le premier songé à établir des noms génériques pour les plantes, dont chacune portait avant son temps un nom particulier, et, tout en rappelant ceux qu'elles avaient reçus chez les anciens, de leur en assigner

qui établissent des rapprochemens entre les espèces voisines : il désigna les végétaux par des phrases très-courtes qui en donnaient la définition, ou qui indiquaient en quoi ils diffèrent de ceux qui leur ressemblent le plus. De même, en anatomie, la plupart des noms qu'il donna aux muscles, étaient tirés de leur figure, de leurs attaches, de leurs usages, ou de leur structure. Aussi sa nomenclature myologique s'est-elle maintenue à peu près jusqu'à M. Chaussier, et sa nomenclature botanique, tout incommode qu'elle nous paraît aujourd'hui, a-t-elle été généralement adoptée jusqu'au moment où elle fut corrigée par Ray, Plumier, Tournefort, et portée au comble de la perfection par l'immortel Linné. C'est là, quoi qu'aient pu dire d'enthousiastes historiens, le seul mérite réel de Gaspard Bauhin, le seul sur lequel se fonde l'autorité de législateur dont il a joui pendant long-temps en botanique; mais il justifie pleinement Plumier de lui avoir dédié, ainsi qu'à Jean, son frère, un genre de plantes (*Bauhinia*) de la famille des légumineuses. Ses ouvrages sont :

De humani corporis partibus externis, hoc est universalis methodi anatomicæ quam ad Vesalium accomodavit, liber primus, multis novis, iisdemque raris observationibus propriis refertus. Bâle, 1588, in-8°. - *Ibid.* 1591, in-8°.

Anatomes liber secundus, partium similium spermaticarum tractationem per quatuor causas ex Hippocratis, Aristotelis, Galeni et recentiorum doctrinâ traditam, continens. Bâle, 1592, in-8°.-*Ibid.* 1596, in-8°.

Anatomica corporis virilis et muliebris historia. Bâle, 1592, in-8°. - Lyon, 1597, - Berne, 1604, - Bâle, 1609, in-8°. - Francfort, 1616, in-8°. - *Ibid.* 1618, in-8°. - Oppenheim, 1629, in-8°.

Theatrum anatomicum infinitis locis auctum, ad morbos accomodatum, et ab erroribus ab auctore repurgatum, observationibus et figuris aliquot novis illustratum. Bâle, 1592, in-8°. - Francfort, 1621, in-4°.

C'est un abrégé fort bien fait de tout ce qu'on savait à cette époque sur l'anatomie, et, suivant toutes les apparences, une nouvelle édition de l'ouvrage précédent. Bauhin n'y a pas déployé moins d'érudition que dans ses autres productions, et, quoi qu'ait pu dire l'irascible Riolan, on reconnaît sans peine qu'il avait fait une étude approfondie de la structure du corps humain. On doit avouer néanmoins que ce livre renferme plusieurs idées bizarres, et entre autres des comparaisons fréquentes entre le macrocosme et le microcosme, qui rappellent celles dont les partisans de la *philosophie naturelle*, en Allemagne, sont si prodigues aujourd'hui. Les explications physiologiques, qui en font la majeure partie, sont, pour la plupart, puériles et même absurdes, et Bauhin n'abuse pas moins des causes finales que ses prédécesseurs. Parmi les observations qu'il rapporte, on en distingue quelques-unes qui ne sont pas sans intérêt pour l'anatomie pathologique. L'auteur a indiqué le canal de Sténon, mais très-vaguement. Il assure lui-même avoir aperçu à Paris, en 1579, la valvule iléo-cœcale, qui porte encore aujourd'hui son nom, et il attachait beaucoup d'importance à cette découverte, qui n'est cependant pas de lui, comme l'a fort bien prouvé M. Portal. En effet, Rondelet, dont il fut le disciple à Montpellier, connaissait déjà la valvule depuis vingt-quatre ans : elle avait été obscurément indiquée par Achillini, et décrite avec plus de clarté par Laguna : Fallope l'avait déjà vue aussi dans le singe.

Phytopinax, sive enumeratio plantarum (2460) *ab herbariis nostro sæculo descriptarum, cum earum differentiis, cui plurimarum hactenùs ab iisdem non descriptarum* (164) *succinctæ descriptiones et denominationes accessere : additis aliquot* (8) *hactenùs non sculptarum plantarum vivis iconibus.* Bâle, 1596, in-4°.

Cet ouvrage, dans lequel Bauhin annonçait, pour la première fois, la nature et le genre de ses travaux, est demeuré incomplet : nous n'en possédons que la première partie, et la seconde n'a jamais paru. A proprement parler, ce n'est qu'un catalogue pur et simple des plantes, avec l'indication de quelques-uns des noms donnés par les auteurs aux différens végétaux. Bauhin s'est attaché surtout à rappeler les dénominations mises en usage par Lobel. Son but, en publiant ce livre, était de connaître l'accueil qu'il devait espérer pour le grand traité de phytologie dont il méditait la rédaction. M. Du Petit-Thouars paraît se tromper, en disant qu'on y trouve la première description botanique connue de la pomme de terre, car ce végétal avait déjà été décrit par L'Ecluse ; Çarate ne l'avait pas non plus oublié en parlant des plantes du Pérou, et M. de Humboldt pense, avec assez de raison, qu'il faut y rapporter le *maglia*, indiqué par Molina dans son Histoire naturelle du Chili.

Πιναξ theatri botanici, sive Index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui à sæculo scripserunt opera, plantarum circiter sex millium ab ipsis exhibitarum nomina, cum earumdem synonymis et differentiis, methodicè secundum earum et genera et species proponens. Bâle, 1596, in-4°. - *Ibid.* 1624, in-4°. - *Ibid.* 1671, in-4°.

Cet ouvrage, éminemment classique, qui aurait suffi pour rendre le nom de Bauhin immortel, et dont tous ses travaux antérieurs n'avaient été pour ainsi dire qu'une introduction préparatoire, doit être considéré comme un véritable chef-d'œuvre d'érudition, quoiqu'il ne soit pas exempt d'erreurs. Il fut le fruit de quarante années de travaux assidus. On y remarque une distribution, méthodique en apparence, qui semble annoncer, dans l'auteur, une sorte de pressentiment de l'ordre naturel : en effet, il contient soixante-douze sections, rangées en douze livres, et subdivisées ensuite par chapitres, dont chacun porte en tête un nom commun à toutes les espèces, lesquelles sont désignées, chacune aussi, par un numéro, un adjectif, ou une courte phrase descriptive. Mais il ne faut pas s'en laisser imposer par ces dehors trompeurs. C'est la conformité de nom, et non celle de structure, ni même celle de forme extérieure, qui établit tous les rapprochemens. Cependant le *Pinax* est un travail non moins remarquable par les recherches longues et pénibles qu'il a exigées, qu'à raison de l'importance dont il a été pour la science. Les botanistes ne sauraient même s'en passer aujourd'hui, parce que nulle part ailleurs ils ne trouveraient une synonymie a la fois aussi exacte et aussi étendue ; car, quoique le nombre des phytologistes fût encore très-peu considérable, la science était hérissée de difficultés par les variations sans nombre de la nomenclature. Les noms des anciens avaient été expliqués d'une manière si bizarre, les modernes avaient imaginé des dénominations si ridicules, et ils les avaient multipliées avec tant de profusion pour la même plante, qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître. C'est ce chaos que Bauhin entreprit de débrouiller, et il y réussit merveilleusement. Tout ce qu'on regrette, c'est qu'il ait négligé de citer les titres des livres et l'indication des pages, à la suite du nom de chaque auteur, ce qui eût rendu les recherches de vérification plus faciles. Malgré ce défaut et d'autres moins graves, qui ont été relevés par Morison, le *Pinax* a été d'une grande utilité : aussi a-t-on toujours désiré, mais en vain, qu'il fût continué. Shérard, Dillen et plusieurs autres ont succombé dans cette entreprise ; quant aux modifications que Mentzel a fait

subir au travail primitif, elles sont peu importantes, et surtout fort peu utiles.

Præludia anatomica. Bâle, 1601, in-4°.

Animadversiones in Historiam generalem plantarum Lugduni editam: item, catalogus plantarum circiter quadringentarum eo in opere bis terve positarum. Francfort, 1601, in-4°.

En signalant les erreurs dont l'*Historia generalis plantarum* fourmille, Bauhin a rendu un véritable service à la science; et, quoique sa critique soit généralement amère, au moins doit-on convenir qu'elle ne porte que sur les erreurs. En effet, jamais il ne nomme Jacques Daléchamp, à qui tous les auteurs attribuent ce grand ouvrage, quoiqu'il n'y ait contribué qu'en fournissant les dessins et ses propres observations. On a reproché aux remarques de Bauhin de porter souvent à faux, et cependant il n'en est pas moins à regretter que Jean Desmoulins ne les ait point utilisées, aussi bien que celles de Jacques Pons, dans sa traduction française de l'*Histoire générale des plantes.*

De ossium naturâ. Bâle, 1604, in-4°.

De compositione medicamentorum, sive medicamentorum componendorum ratio et methodus in prælectionibus publicis proposita. Offenbach, 1610, in-8°. - Francfort, 1610, in-8°.

De lapidis bezoar, orientalis et occidentalis, cervini item et germanici, ortu, differentiis, veroque usu, ex veterum et recentiorum placitis, liber. Bâle, 1613, in-8°. - *Ibid.* 1625, in-8°.

Oratio de homine. Bâle, 1614, in-4°.

De hermaphroditorum monstrosorumque partuum naturâ, è theologorum, jurisconsultorum, medicorum, philosophorum et rabbinorum sententiâ, libri duo, hactenùs non editi, planè philologici, infinitis exemplis illustrati. Oppenheim, 1614, in-8°.-Francfort, 1614, in-8°.-*Ibid.* 1629, in-8°.

Le savant Ebert, d'ailleurs si exact, attribue faussement cet ouvrage à Jean-Gaspard Bauhin. Ce livre, plus curieux qu'utile, montre quels peuvent être les inconvéniens de l'érudition, lorsque le goût n'est point épuré par une saine critique. On y lit des citations sans nombre, extraites des auteurs les plus anciens, et toutes les histoires, même les plus étranges, sont accueillies sans examen. Non content d'admettre l'existence des hermaphrodites, Bauhin propose encore d'en reconnaître plusieurs espèces.

De remediorum formulis, Græcis, Arabibus et Latinis usitatis, exemplis ad plerosque morbos accomodatis, illustratis, pluribus ratione inventis, experientiâ confirmatis, secretique loco habitis, libri duo. Francfort, 1619, in-4°.

Vivæ imagines partium corporis humani, æneis formis expressæ, et ex Theatro anatomico G. Bauhini desumptæ. Bâle, 1620, in-4°. - Francfort, 1640, in-4°.

La seconde édition a été publiée par les soins de Mathieu Merian. Ces planches ne sont que celles du Théâtre anatomique, réunies en un volume à part. Peu sont originales, et la plupart ne sont que celles de Vésale, réduites. On en trouve cependant aussi huit d'Eustachi, et plusieurs autres de Fabrizio, de Varoli, de Jasolino, de Botalli, de Casserio et de Du Laurens.

Προδρομος *theatri botanici, in quo plantæ suprà sexcentæ, ab ipso primùm descriptæ, cum plurimis figuris proponuntur.* Francfort, 1620, in-4°. -Bâle, 1671, in-4°.

Bauhin ne publia ce Prodrome que dans l'intention de donner une idée de la manière dont il se proposait d'écrire, avec le temps, un ouvrage complet sur l'histoire des végétaux. Les six cents plantes qu'il décrit ne sont pas toutes nouvelles, quoiqu'il les regardât lui-même comme telles, car plusieurs avaient déjà été indiquées par L'Ecluse: il se trouve d'ail-

leurs beaucoup de variétés parmi elles. Sprengel réduit le nombre des nouvelles à deux cent cinquante, dont il donne la liste systématique. Cent quarante sont figurées. Les planches sont en bois, et les figures assez médiocrement exécutées : toutes d'ailleurs ne sont pas nouvelles, car plusieurs avaient déjà paru dans l'édition de Matthioli publiée par l'auteur. En outre, la plupart ont été faites d'après des échantillons secs, ce qu'on ne voit que trop à la première inspection seule.

Catalogus plantarum circà Basileam spontè nascentium, cum earumdem synonymis et locis in quibus reperiuntur, in usum scholæ medicæ quæ Basileæ est. Bâle, 1622, in-8°.

On peut, dit M. Du Petit-Thouars, regarder cet ouvrage comme le type de ce grand nombre de Flores et de catalogues qui ont surchargé la science sans contribuer à ses progrès. Vainement y chercherait-on autre chose qu'une énumération sèche et aride de végétaux : il faut convenir cependant que la synonymie de chaque plante y est fort *étendue.*

Theatrum botanicum, sive historia plantarum ex veterum et recentiorum placitis, propriâque observatione concinnata, liber primus. Bâle, 1658, in-fol. - *Ibid.* 1663, in-fol.

Cet ouvrage ne parut que trente ans après la mort de Bauhin, par les soins de Jean-Gaspard, son fils. Rédigé sur un plan immense, il devait former douze volumes, comprenant l'histoire générale des plantes et toutes les familles naturelles. Le premier volume seul a vu le jour. On y trouve la famille des cypérées, celle des joncs, une partie de celle des graminées, mêlée avec les deux précédentes, et une portion de celle des liliacées. Les figures sont assez bonnes : leur nombre s'élève à deux cent trente. La plupart avaient déjà paru, soit dans le Prodrome de Gaspard Bauhin, soit dans son édition de Matthioli.

Dialogus de morbo gallico, cum locupletissimis indicibus. Bâle, 1674, in-fol.

C'est également à son fils, Jean-Gaspard, qu'est due la publication de cet opuscule.

On a encore de Bauhin les productions suivantes :

Epistolæ aliquot medicæ ;
insérées dans la *Cista medica* de Jean Hornung (Nuremberg, 1625, in-4°. -Leipzick, 1661, in-4°.) ;

Stirpium aliquot obscuriùs officinis, Arabibus aliisque denominatarum explicatio,
qui a été insérée à la suite du *Hortus regius* de Denis Jonquet ;

Introductio, pulsuum synopsin continens,
imprimée, avec le traité *De pulsibus* de Jérôme Capivaccio, à la suite de l'*Ars sphygmica* de Joseph Struthius (édition de Bâle, 1602, in-8°) ;

Une édition des *Opera omnia* de Pierre-André Matthioli (Francfort, 1598, in-fol.-Bâle, 1674, in-fol.), enrichie d'un grand nombre de notes et de corrections, augmentée d'une synonymie complette, et ornée de figures, dont trois cent cinquante empruntées presque toutes à Camerarius, mais fort au-dessous des originales, et réduites, en outre, de moitié ;

Une édition du *Kraeuterbuch* de Jacques-Théodore Tabernaemontanus (Bâle, 1625, in-fol.) ;

Une traduction latine du *Traité de l'hystérotomotokie* de François Rousset (Bâle, 1586, in-4°.-*Ibid.* 1588, in-8°.-*Ibid.* 1591, in-8°.) : plus tard, il enrichit cet ouvrage d'un

Appendix ad Francisci Rousseti librum de partu cæsareo, varias et novas historias continens, quibus quæ in illo tractatu continentur comprobantur,
qui a été inséré dans les *Gyneciorum libri* d'Israël Spach, et qui renferme une foule d'observations analogues à celles dont Rousset avait donné les détails dans son traité ;

Une traduction latine des *Simplici* de Louis Augnillara;
Une édition des *Secreta medicinæ* de Guillaume Varignana (Bâle, 1597, in-8°.);
Enfin, une *Epistola anatomica curiosa ad Voglerum patrem*, insérée dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature (Dec. I, p. 590), et qui, suivant quelques bibliographes, a aussi paru à part (Léipzick et Francfort, 1673, in-4°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (JEAN), né à Amiens, le 24 août 1511, exerça la médecine et la chirurgie, dans sa ville, avec tant de succès qu'il s'acquit beaucoup de réputation, et que Catherine, reine de Navarre, se l'attacha en qualité de premier médecin. Ayant lu, en 1532, à Paris, la traduction latine du Nouveau Testament qu'Erasme venait de publier, il abandonna l'Eglise romaine, et embrassa le parti de la réforme; mais les troubles religieux qui survinrent à cette époque en France, l'obligèrent de se réfugier, avec beaucoup d'autres protestans, en Angleterre, où il exerça sa profession pendant trois années. Au bout de ce laps de temps, il revint à Paris, où il ne tarda pas à essuyer de nouvelles persécutions : il fut emprisonné, jugé et condamné à être brûlé vif. Marguerite, sœur de François 1, qu'il avait guérie d'une maladie grave peu de temps auparavant, et qui, pour lui témoigner sa reconnaissance, l'avait nommé son premier médecin, intercéda vivement pour lui auprès du roi, et obtint sa grace. Mais les persécutions ayant recommencé contre ses co-religionnaires, il quitta la cour et la capitale, d'après les conseils de la reine elle-même, se cacha d'abord dans la forêt des Ardennes, et se retira ensuite à Anvers. Peu s'en fallut qu'il ne tombât, en cette ville, entre les mains de l'inquisition espagnole; il ne dut son salut qu'à la femme du gouverneur, à laquelle il avait donné ses soins, et qui l'avertit à temps du danger qui le menaçait. Il partit donc en toute diligence pour l'Allemagne, où, après avoir erré de ville en ville, il finit par se fixer à Bâle. Le métier de correcteur qu'il exerça dans l'imprimerie du célèbre Jean Froben, le mit, durant les premiers temps de son séjour, à l'abri des horreurs de la misère; mais, comme il ne négligeait pas non plus la pratique de son art, il parvint bientôt à se faire connaître, et à acquérir même tant de considération, qu'après avoir été agrégé au collége des médecins de Bâle, il finit par en devenir le doyen. Il mourut en 1582, sans avoir rien écrit, mais laissant deux fils, Jean et Gaspard, qui immortalisèrent le nom de Bauhin, et dont la France aurait à s'enorgueillir aujourd'hui sans le fanatisme aveugle et sanguinaire qui la désola dans ces temps malheureux. Sa famille offre l'exemple peu commun de six générations successives, toutes consacrées au culte de la médecine, et, sous ce rapport, on l'a comparée assez heureusement à celle des Asclépiades.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (Jean), fils du précédent, et frère aîné de Gaspard, vint au monde à Bâle, en 1541. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie avec succès, il s'appliqua, d'après l'exemple et sous la direction de son père, à la médecine, dans laquelle il ne réussit pas moins. Fuchs fut son premier maître, et il suivit les leçons de cet habile professeur pendant toute l'année 1560; mais, en 1561, il quitta Tubingue pour se rendre à Zurich et s'attacher à Gesner, qu'il accompagna dans ses excursions botaniques, et avec qui il visita les sommets des Alpes, ainsi qu'une partie de la Suisse et de la Rhétie. Ces voyages lui firent faire de grands progrès dans la botanique, pour laquelle il conçut la plus vive passion : aussi, immédiatement après avoir terminé ses courses dans les montagnes, parcourut-il la Forêt noire, l'Alsace, la Haute-Bourgogne, une partie de l'Italie, et s'arrêta pendant quelque temps à Padoue. De là, il vint à Montpellier, en 1561, et choisit Rondelet pour parrain dans cette célèbre Université, où il prit l'année suivante tous ses degrés. Il profita de l'occasion pour parcourir les contrées méridionales de la France, et principalement les environs de Narbonne; ensuite il vint à Lyon, où il se lia d'amitié avec Daléchamp, qui le détermina sans peine à travailler à l'*Histoire générale des Plantes*. Les troubles religieux l'obligèrent bientôt de partir, et il se rendit en toute diligence à Genève, où il passa quelques mois, puis à Yverdun, dans le canton de Berne. Il ne quitta cette ville que pour venir à Bâle occuper la chaire de rhétorique, à laquelle on l'avait nommé en 1566. Les fonctions attachées à cette nouvelle place ne l'empêchèrent pas de continuer à se perfectionner dans la médecine, qui faisait son occupation favorite. Il s'y rendit même si habile que, quatre ans après, en 1570, le duc Ulric de Wurtemberg, prince de Montbelliard, l'appela auprès de lui en qualité de médecin, dans cette ville, où il passa le restant de sa vie et mourut en 1613.

M. du Petit-Thouars nous paraît avoir porté sur Jean et Gaspard Bauhin un jugement très-exact, que nous rapporterons ici tout entier, dans la crainte de l'affaiblir en le morcelant :

« Gaspard est inférieur à son frère pour les descriptions et la sagacité de la critique, mais ses figures sont meilleures que celles de Jean, et il est plus complet pour la synonymie. Si l'on compare les deux frères avec leurs prédécesseurs et leurs contemporains, on verra que, dans toutes ces parties, ils sont restés en arrière : ainsi, ils ont été surpassés pour les descriptions par L'Ecluse, et pour les figures par Matthioli, Fuchs, Lobel, Dodoens, et surtout par Camerarius. Quant à la disposition méthodique, Gaspard n'a fait que copier Lobel; Jean a un peu changé cet ordre, mais il ne l'a pas perfectionné. Ils avaient cependant sous les yeux de meilleurs modèles dont ils n'ont pas

profité; Gesner et Colonna, qui avaient fondé les vrais principes de la botanique, en annonçant qu'il fallait établir la classification sur la fleur et le fruit; mais surtout Césalpino, qui, de main de maître, avait déjà circonscrit les grandes familles naturelles. Leur mérite réel consiste donc à avoir fondu ensemble toutes les connaissances acquises jusqu'à eux; mais Daléchamp leur avait ouvert la route, et il avait posé les premiers fondemens de l'édifice. Il résulte de cet examen que la réputation des deux frères a été exagérée, puisque, loin d'être les premiers botanistes de leur siècle, il n'est aucune partie où ils n'aient été surpassés. Cependant il faut convenir qu'on leur a des obligations réelles, et que, si l'on ne peut les placer au premier rang parmi les inventeurs, ils doivent en occuper un très-distingué parmi ceux qui ont su renfermer dans un cadre général toutes les connaissances que l'on avait alors. »

Les ouvrages de Jean Bauhin sont :

De plantis à divis sanctisque nomen habentibus, caput ex magno volumine de consensu et dissensu auctorum circâ stirpes desumptum. Bâle, 1591, in-8°. - Arnstadt, 1703, in-8°.

Cet opuscule, remarquable par la vaste et profonde érudition que l'auteur y déploie, fut publié par les soins de Gaspard Bauhin, qui y joignit quelques Lettres de Conrad Gesner à son frère.

Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum, qui circà annum 1590 *apud Mompelgardum et Beffortum, multorum damno, publicè grassati sunt; additis medicamentis et auxiliis ad eam et ceterorum animnlium rabiem conferentibus.* Montbelliard, 1591, in-8°. - Trad. en allemand, Montbelliard, 1591, in-8°. - en français, *Ibid.* 1593, in-8°.

Traité des animaux ayant ailes qui nuisent par leurs piqûres ou morsures. Montbelliard, 1593, in-8°.

De plantis absinthii nomen habentibus. Montbelliard, 1593, in-8°. - *Ibid.* 1599, in-8°.

On trouve à la suite un petit Traité de Claude Rocard sur le même sujet. Quelques bibliographes ont attribué mal à propos cet opuscule à Gaspard Bauhin.

Historia novi et admirnbilis fontis balneique Bollensis, in ducatu Wittembergico, ad acidulas Gopingenses, mandato illustrissimi principis Wittembergensis ad subditorum omniumque vicinorum et exterorum emolumentum ob vires insignes adornata. Montbelliard, 1598, in-4°. - *Ibid.* 1600, in-4°. - Trad. en allemand par David Fœrter, Stuttgard, 1602, in-4°.

Historiæ fontis et balnei admirabilis Bollensis liber quartus, de lapidibus metallicisque, miro naturæ artificio, in ipsis terræ visceribus figuratis, necnon de stirpibus, insectis, avibus, aliisque animalibus, partim in putei penetralibus, dùm ejus venes aquileges perscrutantur, partim in vicinia inventis et observatis, quorum multa nunquàm visa vivis iconibus expressa hìc oculis subjiciuntur. Montbelliard, 1598, in-4°. - *Ibid.* 1600, in-4°.

De aquis medicatis nova methodus, quatuor libris comprehensa. Agitur in iis de fontibus celebribus, thermis, balneis universæ Europæ, et potissimùm ducatûs Wittembergensis, eorum mixtionibus, metallis, succis, investigandi et utendi modo, et eorum viribus. Item, de variis fossilibus, stirpibus, insectis, quorum plurimæ figuræ sive icones et regio-

num tabulæ adduntur. Montbelliard, 1605, in-4°. - *Ibid.* 1607, in-4°. - *Ibid.* 1612, in-4°. - Trad. en allemand par David Fœrter, Stuttgard, 1599, in-4°. - *Ibid.* 1602, in-4°. - *Ibid.* 1603, in-4°.

C'est une nouvelle édition des deux opuscules précédens, refondus ensemble, et auxquels l'auteur avait fait subir quelques légers changemens. Ce Traité est moins remarquable par le fond que par les accessoires. Ce qui le rend surtont précieux, c'est qu'on y trouve de grands détails sur les plantes, les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes, et même les minéraux du duché de Wurtemberg. On y remarque aussi d'assez bonnes fignres en bois, qui représentent cinquante-six espèces ou variétés de pommes, et trente-six variétés de poires, cultivées à Bollen et dans les environs.

De auxiliis adversùs pestem. Montbelliard, 1607, in-8°.

Historiæ plantarum prodromus. Yverdun, 1619, in-4°.

Dans cet ouvrage, qui fut publié après sa mort par Jean-Henri Cherler, son gendre, Bauhin développe le plan qu'il avait conçu, de réunir en un seul corps de doctrine l'histoire des plantes indiquées par tous ses prédécesseurs, de les mieux décrire, de les coordonner, et d'en donner des figures avec la synonymie. Les familles naturelles y sont exposées, à peu de chose près, dans le même ordre que celui qu'avait établi Lobel, et l'on y trouve les vrais rudimens de la méthode naturelle.

Historia plantarum universalis, nova et absolutissima, cum consensu et dissensu circà eas. Yverdun, 1650 et 1651, 3 vol. in-fol.

François-Louis de Graffenried, bailli d'Yverdun, éditeur de ce grand Traité, dépensa, dit-on, quarante mille florins pour le mettre en état de paraître. Dominique Chabræus, médecin de Genève, soigna l'impression, et fit quelques additions; mais cet homme peu capable ne rassembla les matériaux de Bauhin que d'une manière assez incorrecte. Cependant l'Histoire générale des plantes, but et résultat de tous les travaux de l'auteur, a remplacé, autant que possible, ce qu'on pouvait espérer de celle de Gesner. Elle est écrite avec beaucoup de goût et de méthode. On y trouve tout ce qui a été écrit sur les plantes dès la plus haute antiquité; les passages des anteurs y sont recueillis avec beaucoup de jugement, et les citations ont le mérite de l'exactitude. Ce ne sont d'ailleurs point de simples citations, car Bauhin disserte, avec autant de profondeur que de sagacité, sur le degré de confiance qu'on doit, suivant lui, accorder aux assertions de chaque écrivain. Cinq mille plantes y sont décrites, et trois mille cinq cent soixante-dix-sept figurées: dans le nombre, il y en a beaucoup de nouvelles, dont Sprengel a donné la liste. Les descriptions sont bonnes, quoique souvent un peu vagues; mais la distribution est fort mauvaise, car, malgré que Bauhin eût pressenti et même indiqué les familles naturelles dans son Prodrome, il ne jugea pas convenable d'exécuter ce plan dans son Histoire. Nulle part il ne s'en tient à un principe fixe et constant, et partout il perd un temps précieux à disserter sur les propriétés, vraies ou supposées, des plantes. Les figures, gravées sur bois, sont trop petites, mal exécutées, souvent transposées, et pour la plupart méconnaissables. Bauhin en avait acquis les planches de différentes personnes : elles avaient, par conséquent, déjà servi, et la plupart venaient de Fuchs. On pourrait aussi lui reprocher de s'être trop appesanti sur les propriétés médicales, presque toujours imaginaires, ou du moins exagérées, des plantes, si ce n'eût été là le défaut de ses contemporains, et s'il n'y avait pas de l'injustice à exiger, même du génie, qu'il soit entièrement exempt des vices de son siècle.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (JEAN-GASPARD), fils unique de Gaspard, naquit à Bâle, le 12 mars 1606. Elevé avec soin et tendresse, il marcha

sur les traces de ses ancêtres en choisissant la carrière médicale. Le gymnase de Bâle fut le théâtre de ses premières études : il y fut créé bachelier en 1620, et licencié en 1622. Alors il consacra deux années à l'art de guérir, et, au bout de ce temps, son père, jugeant qu'il avait déjà fait assez de progrès, l'envoya parcourir les universités étrangères. Il partit donc en 1624, et vint à Paris, où il suivait avec assiduité les leçons de nos grands maîtres, lorsque la mort de son père l'obligea de revenir en Suisse. Son séjour à Bâle ne fut toutefois pas de longue durée, car, aussitôt après avoir mis ordre à ses affaires, il reprit la route de Paris, et s'appliqua sans relâche à la botanique et à l'anatomie dans cette grande ville. En 1626, il se rendit à Londres, puis à Oxford et à Cambridge, et passa de là en Hollande, où il s'arrêta pendant quelque temps à Leyde. En 1628, il revint une troisième fois à Paris, et reprit la route de son pays en passant par Montpellier, Marseille, Avignon, Lyon et Genève. A peine arrivé à Bâle, il prit le titre de docteur en médecine, et se livra aux travaux de la pratique. L'année suivante, le 29 mai, il obtint la chaire d'anatomie et de botanique, qu'il occupa pendant trente années, au bout desquelles, le 30 août 1660, il passa à celle de médecine pratique, dans laquelle il mourut, le 14 juillet 1685. Il avait été nommé, en 1640, médecin de Frédéric, margrave de Bade-Durlach, en 1648, médecin de Léopold-Frédéric, duc de Wurtemberg, et en 1659, médecin ordinaire de Louis XIV, avec le titre de conseiller et une pension. Il eut huit fils, dont quatre embrassèrent la médecine. Les noms de deux seulement ont été conservés par l'histoire; ce sont Jérome et Fréderic, nés de deux femmes différentes.

Ses ouvrages peu nombreux sont :

Dissertatio de peste. Bâle, 1628, in-4°.
Dissertatio de morborum differentiis et causis. Bâle, 1670, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Bâle, 1672, in-4°.
C'est à lui qu'on doit la publication du premier volume du *Theatrum botanicum* de son père : on regrette toujours que ses occupations ne lui aient pas permis de mettre les autres au jour. Il a donné aussi la seconde édition des Œuvres de Matthioli, revues par son père.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (Jean-Gaspard), petit fils du précedent, et fils du suivant, naquit à Bâle, le 22 juin 1665, devint médecin et conseiller du duc de Wurtemberg, à Montbelliard, et mourut le 19 mars 1705, sans avoir rien écrit. (A.-J.-L. JOURDAN)

BAUHIN (Jérome), petit fils de Gaspard, et troisième fils de Jean-Gaspard, naquit à Bâle, le 26 février 1637, et y fut reçu docteur en philosophie, le 26 juillet 1653, après avoir fait ses humanités avec éclat. Il consacra ensuite cinq années entières à l'étude de la médecine, prit le bonnet de docteur en

1658, et alla parcourir les principales villes de l'Italie. Revenu à Bâle, il s'y arrêta peu, et partit pour la France, où il resta pendant quelque temps, d'abord à Lyon, puis à Paris. A son retour en Suisse, il pratiqua la médecine, obtint, en 1660, la chaire d'anatomie et de botanique, que son père lui céda, et passa, en 1664, à celle de médecine théorique. Il mourut le 27 janvier 1667. On a de lui :

Dissertatio de peripneumoniâ. Bâle, 1658, in-4°.
Dissertatio de odontalgiâ. Bâle, 1660, in-4°.
Prolegomena medica in succinctas theses redacta. Bâle, 1665, in-4°.
Theses medicæ de peste. Bâle, 1665, in-4°.
Il a aussi publié une nouvelle édition du *Kraeuterbuch* de Tabernæmontanus, revu par son grand-père Gaspard (Bâle, 1664, in-fol.).
(A.-J.-L. JOURDAN)

BAULOT ou BEAULIEU (JACQUES), plus connu sous le nom de *Frère Jacques*, qu'il prit en se couvrant de l'habit monacal, naquit en 1651, dans un hameau de la Franche-Comté, peu distant de Lons-le-Saulnier, et appelé l'Etendonne. Ses parens, obscurs et très-pauvres, ne lui apprirent d'autre état que le leur, et, journalier comme eux, il passa les seize premières années de sa vie à labourer la terre pour subvenir aux besoins de son existence. A cet âge, une sorte d'inquiétude naturelle aux habitans de sa province, lui inspira le désir de voyager. Il quitta donc la maison paternelle, sans savoir autre chose que lire et écrire. Le hasard seul décida de son sort. Une maladie dont il fut atteint l'obligea d'entrer dans l'hôpital de Lons-le-Saulnier, et, pendant sa convalescence, il soigna les autres malades qui l'entouraient. On fit peu d'attention au désir qu'il témoigna, dès-lors, d'apprendre à saigner, pour se rendre plus utile, et, ne voyant pas moyen de se tirer d'affaire de ce côté, il prit le parti de s'engager dans un régiment de cavalerie, où il servit en qualité de simple soldat. Ayant fait la connaissance d'un charlatan italien, appelé Pauloni, empirique qui s'était acquis une sorte de réputation populaire en parcourant les campagnes et y *taillant partout du boyau et de la pierre*, il demanda son congé, l'obtint, et s'attacha aux pas de ce guérisseur ambulant, auprès duquel il demeura pendant cinq ou six ans. On ignore ce qui put les brouiller ensemble; mais, soit qu'il se crût assez habile pour se passer de maître, soit par tout autre motif, Baulot quitta son guide en Italie, près de Venise, et prit la route de la Provence. Au bout de cinq ou six années, voyant que son nom commençait à se répandre, il imagina de se singulariser pour attirer encore davantage la confiance du peuple, et il prit un habit de moine, différent de ceux de tous les ordres connus, quoiqu'ayant quelque rapport avec celui des récolets. Ce fut sans

doute alors que, par scrupule religieux, il cessa de pratiquer la castration; mais il continua de tailler, et, de Marseille, il se rendit dans le Languedoc et le Roussillon. On prétend que ce fut dans cette dernière province, à Perpignan, qu'il commença à mettre en usage, pour la première fois, la méthode latéralisée. Cependant aucun fait positif n'autorise à le croire. Il revint, en 1688, dans son pays, d'où il passa, en 1695, à Besançon. Un chanoine de cette ville, qu'il avait délivré de la pierre, lui conseilla d'aller à Paris, en lui donnant une lettre de recommandation pour un autre chanoine de la cathédrale. Baulot n'eut pas de peine à se décider, et, muni de certificats qui attestaient ses nombreux succès, il arriva, au mois d'août 1697, dans la capitale, où le premier président du parlement chargea les médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu d'examiner la nouvelle méthode opératoire qu'il annonçait, et d'en rendre compte.

Placé sur un théâtre plus élevé, et sous les yeux d'hommes éclairés, dont une prévention bien naturelle, et peut-être aussi un peu de jalousie, rendaient le jugement plus sévère, Frère Jacques vit s'éclipser en peu de temps toute sa gloire provinciale. On s'aperçut aussitôt qu'il n'avait aucune notiou d'anatomie, que ses instrumens étaient fort grossiers, qu'il agissait par à peu près seulement, et qu'ainsi jamais il ne faisait deux fois de suite l'opération de la même manière, quoiqu'en général il coupât le col de la vessie par le côté, dans toute sa longueur. Sur soixante calculeux qu'il tailla, vingt-cinq perdirent la vie, et leurs cadavres offrirent des traces de lésions du rectum, du vagin, ou même de la paroi supérieure de la vessie. Des cris d'indignation s'élevèrent alors de toutes parts, et Méry, qui, sans louer précisément l'opérateur, avait préconisé les avantages d'une méthode dans laquelle on était à même de tirer la pierre par la partie la plus large de l'angle que décrivent les os pubis, fut obligé de céder au torrent, de revenir sur son premier jugement, et de condamner un procédé contre lequel les accidens qu'il avait causés révoltaient tous les esprits.

Baulot quitta donc Paris, au mois d'octobre 1697, reprit son ancienne vie errante, et dirigea ses pas vers Orléans, d'où il passa, en 1698, à Aix-La-Chapelle, et, en 1699, dans la Hollande. En 1700, Fagon, qui avait la pierre, le fit venir auprès de lui, à Versailles, et lui conseilla de suivre les avis de Duverney, qui lui proposait de substituer une sonde cannelée au cathéter plein dont il s'était servi jusqu'alors, afin de faire son incision plus sûrement. L'année suivante, il opéra plusieurs malades avec succès à Versailles, et obtint l'approbation des médecins de la cour. En 1702, Hunauld, médecin d'Angers, lui donna aussi d'autres conseils dont il fut assez sage pour

profiter; mais, malgré les éloges qu'on lui prodiguait alors, Fagon, qui l'avait appelé pour se faire tailler par lui, n'eut pas assez de confiance en son habileté pour se remettre entre ses mains, et s'abandonna prudemment à celles de Mareschal.

Ce désappointement et la mort du maréchal de Lorges, qui succomba l'année suivante, après l'opération qu'il lui avait faite, dégoûtèrent Baulot du séjour de Paris. Il retourna dans son pays en passant par Genève, et, en 1704, il se rendit dans la Hollande. Les habitans d'Amsterdam l'accueillirent de la manière la plus flatteuse, et frappèrent même une médaille en son honneur; mais Rau le censura avec beaucoup de sévérité, tout en convenant néanmoins, ce qui avait déjà été l'opinion des chirurgiens français, et ce que la suite des temps a prouvé, que sa méthode pourrait avoir des résultats avantageux entre des mains plus habiles.

En quittant la Hollande, Baulot traversa la Flandre, obtint de Fagon, à Versailles, une permission d'opérer dans tous les lieux du royaume où il serait appelé, et s'empressa de se rendre à Lyon, où il séjourna pendant à peu près un an. Nous le trouvons en 1709 à Genève, puis à Nancy, en 1711 à Liége, en 1712 à Strasbourg et à Vienne, en 1713 à Venise, Padoue et Rome. Las enfin de courir le monde, et tourmenté par le désir de revoir son pays natal, il revint en Franche-Comté, où, trouvant son père et sa mère morts, il entra dans un couvent de bénédictins, d'où il sortit dans la suite pour se retirer chez un ancien ami, auprès duquel il mourut, le 7 décembre 1714.

Baulot était simple dans ses manières, doux, pieux, frugal, et d'un désintéressement qui n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs, surtout parmi nos opérateurs modernes. Son nom, et même son histoire tout entière, ou celle au moins des deux principales époques de sa vie, sont maintenant presque inséparables de l'histoire de la taille. Il est l'inventeur de la méthode latéralisée, qui consiste à pénétrer dans la vessie en ouvrant l'urètre, et faisant, de droite à gauche et d'avant en arrière, une ouverture oblique à la prostate et au col de la vessie. Mais le hasard seul le conduisit à une découverte dont son ignorance totale en anatomie ne lui permettait pas d'apprécier pleinement les avantages. Il lui manquait une éducation médicale, dont il n'avait pas même reçu les premiers élémens, pour devenir peut-être un des chirurgiens les plus remarquables du dix-septième siècle. Sa place ne saurait être marquée parmi les charlatans, puisqu'il ne faisait point mystère de son procédé, et qu'il exerçait la profession de lithotomiste dans les vues philanthropiques les plus pures; mais on ne peut non plus voir en lui qu'un homme entre-

prenant, singulier, et plus heureux que prudent. L'aveuglement du peuple fut l'unique source de sa grande réputation, et peut-être même ignorerait-on aujourd'hui jusqu'à son nom, sans les discussions auxquelles il donna lieu entre les premiers chirurgiens du temps. Chéselden ne trouva qu'après lui la méthode latéralisée; mais l'honneur de cette découverte lui appartient tout entier, et elle l'a immortalisé à juste titre, puisqu'il y fut conduit par le raisonnement, et non par les combinaisons capricieuses du hasard. (J.)

BAUMANN (Gerard), médecin allemand, n'est connu que par quelques consultations médicales, imprimées dans le recueil de Brendel (Francfort, 1615, in-4°.).

Il ne faut pas le confondre avec un autre Baumann (*Jean-Nicolas*), auteur de l'opuscule suivant :

De tabaci viribus, usu et abusu. Bâle, 1629, in-4°. (Z.)

BAUMÉ (Antoine), l'un des pharmaciens les plus distingués dont la France s'honore, naquit, le 26 février 1728, à Senlis, où son père exerçait la profession d'aubergiste. La nature fit tous les frais de son illustration, car, entraîné par un charme irrésistible vers la carrière des sciences, qu'il parcourut avec autant de gloire que d'ardeur, il eut à vaincre les difficultés sans nombre que le défaut absolu d'études premières dut faire naître à chaque instant sous ses pas. Le zèle et l'application réparèrent avec le temps les torts de ses parens envers lui, et il fut reçu maître apothicaire en 1752, après ses exercices, qui durent faire présager qu'il ne tarderait pas à sortir de la foule, et à briller sur un théâtre plus élevé. Peu de temps après, le Collége de pharmacie lui offrit une chaire de chimie qu'il accepta sans balancer, et dans laquelle il développa cette excellente méthode, claire et précise, qui a donné tant de prix à ses ouvrages. Etabli pharmacien aussitôt après sa réception, il sut concilier les intérêts de sa fortune avec ceux de sa réputation, et tandis qu'il donnait une extension prodigieuse à son commerce, en préparant très en grand les produits chimiques employés dans les arts, il savait se ménager assez de loisirs pour mettre en ordre et rédiger les nombreux résultats de ses recherches et de ses observations. Les mémoires importans qu'il publia sur beaucoup de points encore obscurs de la chimie, répandirent bientôt son nom jusque chez l'étranger, et lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, qui l'admit, en 1773, dans son sein. Peu ambitieux, et satisfait d'une aisance honnête, Baumé quitta le commerce en 1780, pour ne plus s'occuper que de sa science favorite, et surtout des applications utiles et fécondes qu'on en peut faire aux

arts. La révolution, qui le ruina, le mit dans la nécessité d'ouvrir une nouvelle officine. Il supporta ce revers avec courage et résignation, devint membre de l'Institut en 1796, et mourut, le 15 octobre 1804, dans un âge très-avancé.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les services que Baumé a rendus à la chimie et à la pharmacie; cependant nous ne pouvons nous dispenser de signaler au moins les plus importans. Ses observations sur la cristallisation des sels sont fort intéressantes : il crut voir les molécules de ces substances douées des forces attractive et répulsive, lorsqu'elles se rapprochent pour donner naissance à des cristaux. Il supposait que l'argile est un composé de silice et d'acide sulfurique. L'influence délétère de l'acide carbonique et de l'acide hydrosulfurique sur les animaux qui respirent ces deux gaz, lui était bien connue. Il attribuait aussi aux vapeurs hydrogénées, qui se dégagent des marais, les fièvres de mauvais caractère qu'on observe si fréquemment dans les contrées arrosées par des eaux stagnantes. On lui doit en outre des recherches sur le quinquina, les phénomènes de la fermentation, les fécules, les oxides métalliques, les extraits, l'opium, le mercure, les préparations de soufre et les acétates alcalins. Les arts lui sont redevables de plusieurs procédés utiles. C'est ainsi qu'il enseigna le moyen de dorer les pièces d'horlogerie, et de teindre les draps de deux couleurs; qu'il perfectionna la teinture écarlate des Gobelins; qu'il imagina un procédé économique pour purifier le salpêtre; qu'il consacra beaucoup de temps et d'argent à corriger les aréomètres, dont un des plus usités, chez nous, a retenu son nom; qu'il apprit à retirer une fécule douce et alibile du marron d'Inde, et qu'il enseigna le premier procédé connu pour blanchir la soie jaune sans l'écruer. L'économie politique doit aussi le reclamer comme un de ceux qui ont contribué à affranchir la France du lourd tribut qu'elle payait autrefois à l'étranger, pour des substances qu'on prépare maintenant chez nous avec la plus grande perfection et avec beaucoup d'économie pour le consommateur. Le premier, en effet, il établit une manufacture de sel ammoniac, substance qu'on était auparavant obligé de tirer à grands frais de l'Egypte. Ses essais, combinés avec ceux de Macquer, ont aussi contribué à perfectionner notre porcelaine. En un mot, moins jaloux de briller que d'être utile, il tourna principalement ses vues vers les moyens de concourir au bonheur de ses semblables, en leur ouvrant de nouvelles sources d'industrie et de jouissance, ou leur rendant plus facile l'accès de celles dont ils étaient déjà en possession. On regrette qu'avec tant de belles et brillantes qualités, un amour-propre mal placé l'ait empêché d'adopter la nouvelle

nomenclature chimique. Ses ouvrages, dont nous allons faire connaître les titres, sont recommandables par l'ordre et la clarté qui y règnent ; le style en est simple, et le fond généralement écrit avec sagesse :

Dissertation sur l'éther, dans laquelle on examine les différens produits du mélange de l'esprit de vin avec les acides minéraux. Paris, 1757, in-12.

Imprimée aussi dans les Mémoires présentés à l'Académie des sciences par divers savans (tome III, p. 209, année 1760).

Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée, avec un Discours historique sur la chimie. Paris, 1767, in-12.

Baumé a publié cet ouvrage de concert avec Macquer.

Manuel de chimie, ou exposé des opérations et des produits d'un cours de chimie : ouvrage utile aux personnes qui veulent suivre un cours de cette science, ou qui ont dessein de se former un cabinet de chimie. Paris, 1763, in-12. - *Ibid*. 1766, in-12. - Trad. en allemand par François-Xavier de Wasserberg, Vienne, 1774, in-8°. - en anglais par Aikin, Londres, 1778, in-8°. - en italien, Venise, 1783, in-12.

Mémoire sur les argiles, ou recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles. Paris, 1770, in-8°. - Trad. en allemand, avec des notes, par Charles-Guillaume Pœrner, Leipzick, 1771, in-8°.

Mémoire sur la meilleure manière de construire les alambics et les fourneaux propres à la distillation des vins pour en tirer les eaux-de-vie. Paris, 1778, in-8°.

Elémens de pharmacie théorique et pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet art, avec leur définition, et une explication de ces opérations par les principes de la chimie ; la manière de bien choisir, de préparer et de mêler les médicamens, avec des remarques et des réflexions sur chaque procédé, les moyens de reconnaître les médicamens falsifiés ou altérés, les recettes de médicamens nouvellement mis en usage, les principes fondamentaux de plusieurs arts dépendans de la pharmacie, tels que l'art du confiseur et ceux de la préparation des eaux de senteur et des liqueurs de table ; avec une table des vertus et des doses des médicamens. Paris, 1762, in-8°. - *Ibid*. 1769, in-8°. - *Ibid*. 1773, in-8°. - *Ibid*. 1767, in-8°. - *Ibid*. 1818, 2 vol. in-8°.

L'édition de 1818 a été revue par Bouillon-Lagrange.

Chimie expérimentale et raisonnée. Paris, 1773, 3 vol. in-8°. - Trad. en allemand par Jean-Charles Gehler, Leipzick, 1776, 3 vol. in-8°. - en italien, Venise, 1781, 3 vol. in-8°.

Opuscules de chimie. Paris, 1798, in-8°. - Trad en allemand, Francfort sur le Mein, 1800, in-8°.

On trouve aussi beaucoup de Mémoires détachés de Baumé dans la Gazette salutaire, l'ancien Journal de médecine, le Journal de physique, les Annales de chimie et les Mémoires des savans étrangers. Il a rédigé, en outre, plus de cent vingt-huit articles dans le grand et beau Dictionnaire des arts et métiers. (J.)

BAUMER (Jean-Guillaume) naquit le 10 septembre 1719, à Rehweiler, où son père était inspecteur des eaux et forêts. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia la philosophie et la théologie à Halle et à Iéna, depuis 1739 jusqu'en 1741, et devint prédicateur évangélique, en 1742, à Krautheim, dans le

comté de Castell. Une hémoptysie habituelle dont il fut atteint ne lui permit pas de continuer cette profession : ayant donc obtenu l'agrément de ses supérieurs, il revint à Halle, en 1746, dans l'intention seulement d'y soigner et d'y rétablir sa santé; mais bientôt il conçut du goût pour la médecine, se mit à l'étudier, et prit le bonnet de docteur en 1748. Quelque temps après il vint à Erford, où une chaire de médecine et de philosophie lui fut accordée. De là il passa, en 1764, à Giessen, avec le titre de premier professeur de médecine; il y fut nommé, dans le même temps, conseiller des mines du duc de Hesse-Darmstadt, et médecin pensionné de Giessen, de Kœnigsberg et d'Allendorf sur la Lunda. Ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, le 4 août 1788. On a de lui :

Dissertatio de justitiâ divinâ. Iéna, 1741, in-4°.
Ce fut après avoir soutenu cette thèse, qu'il obtint la maîtrise.
Dissertatio inauguralis de hæmoptoi. Halle, 1748, in-4°.
Le titre de docteur en médecine lui fut conféré après qu'il eut soutenu cette thèse.
Dissertatio de transpiratione insensibili. Erford, 1748, in-4°.
Dissertatio de nexu rerum hypotheticè necessario, libertatem moralem non auferente. Erford, 1749, in-4°.
Vollstaendige lnteinische Sprachkunst, nach wissenschaftlicher Lehrart abgefasset. Erford, 1749, in-4°.
Dissertatio de potulentis. Erford, 1750, in-4°.
Dissertatio de pollutione. Erford, 1751, in-4°.
Dissertatio de gonorrhoeâ. Erford, 1751, in-4°.
Dissertatio de arthritide. Erford, 1752, in-4°.
Fundamenta psychologico-logica. Erford, 1752, in-4°.
Fundamenta physiologica,
qui ont été insérés dans la seconde partie de la *Physica experimentalis* de Gordon.
Programma de ratione, quâ sapientiæ studia ingredimur. Erford, 1753, in-4°.
Dissertatio de febribus epidemicis. Erford, 1753, in-4°.
Dissertatio de animali generatim, et speciatim de humanâ naturâ. Erford, 1754, in-4°.
Dissertatio de febribus intermittentibus. Erford, 1754, in-4°.
Programma de morbis articulorum. Erford, 1754, in-4°.
Dissertatio de febribus inflammatoriis. Erford, 1754, in-4°.
Programma de electricitatis effectibus in corpore animali. Erford, 1754, in-4°.
Dissertatio de febribus continentibus. Erford, 1758, in-4°.
Dissertatio de eo quod hæmorrhagiis proprium est et commune. Erford, 1758, in-4°.
Dissertatio de mineralogiâ territorii Erfurtensis. Erford, 1759, in-4°.
Dissertatio de memoriâ, ejusque lube et præsidiis. Erford, 1760, in-4°.
Dissertatio de mali hysterici verâ indole et ratione. Erford, 1763, in-4°.
Naturgeschichte des Mineralreichs, mit besonderer Anwendung auf Thueringen. Gotha, 1763-1764, 2 vol. in-8°., ornés de planches.
Dissertatio de laterum doloribus cum arthritide conspirantibus. Erford, 1764, in-4°.

Dissertatio de encephalo. Erford, 1764, in-4°.
Dissertatio de seri profluviis hæmorrhagiarum vices sustinentibus. Giessen, 1765, in-4°.
Dissertatio de glandulis et vasis lymphaticis. Giessen, 1765, in-4°.
Dissertatio de effectu acidorum salutari et noxio in corpore humano. Giessen, 1769, in-4°.
Dissertatio de re Cattorum metallicâ. Giessen, 1769, in-4°.
Dissertatio de aquis soteriis Carbensibus. Giessen, 1769, in-4°.
Dissertatio de funiculo umbilicari. Giessen, 1771, in-4°.
Via valetudinem secundam tuendi, et vitæ terminum propagandi compendiaria, in usum auditorum conscripta. Giessen, 1771, in-8°.
Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, nec non terrarum et lapidum hactenùs in usos medicos vocatarum. Francfort sur le Mein, 1771, in-8°.-Trad. en allemand par Charles de Medinger, Vienne, 1774, in-8°.
Programma de febre catarrhali epidemicâ malignâ. Giessen, 1774, in-4°.
Dissertatio de hydrope anasarcâ. Giessen, 1774, in-4°.
Dissertatio de veris tympanitæ causis ac rationali curatione. Giessen, 1774, in-4°.
Dissertatio de febre rubrâ. Giessen, 1775, in-4°.
Dissertatio de meningibus. Giessen, 1775, in-4°.
Programma de placentarum uterinarum in molas vesicarias mutatione. Giessen, 1776, in-4°.
Programma cautelas chimico-medicas de sacchari usu proponens. Giessen, 1776, in-4°.
Programma de hæmorrhoïdibus mucosis, earumque sympathiâ cum asthmate humoroso. Giessen, 1776, in-4°.
Programma monita quædam de variolis, earumque curatione et insitione proponens. Giessen, 1776, in-4°.
Programma de aquâ calcis naturali, vel soteriâ alcalinâ. Giessen, 1776, in-4°.
Programma de iis quæ spasmis rigidis particularibus communia sunt. Giessen, 1776, in-4°.
Programma de erroribus circà aquarum soteriarum usum, vulgò admitti solitis. Giessen, 1776, in-4°.
Dissertatio de calce vivâ. Giessen, 1776, in-4°.
Dissertatio de tetano. Giessen, 1776, in-4°.
Dissertatio de emprosthotono. Giessen, 1776, in-4°.
Dissertatio de verâ catalepseos notione, ac rationali curatione. Giessen, 1776, in-4°.
Programma de ecstaseos et catalepseos differentiâ. Giessen, 1776, in-4°.
Fundamenta politiæ medicæ, cum annexo catalogo commodæ pharmacopoliorum visitationi inserviente. Francfort et Léipzick, 1777, in-8°.
Dissertatio de convulsionibus tonicis particularibus. Giessen, 1778, in-4°.
Medicina forensis, præter partes consuetas, primas lineas jurisprudentiæ medico-militaris et veterinario-civilis continens. Francfort et Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de opisthotono. Giessen, 1778, in-4°.
Dissertatio de convulsionibus clonicis. Giessen, 1778, in-4°.
Fundamenta geographiæ et hydrographiæ subterraneæ. Giessen, 1779, in-8°.
Historia naturalis regni mineralogici, ad naturæ ductum tradita. Francfort sur le Mein, 1780, in-8°.
Dissertatio de febre catarrhali epidemicâ malignâ. Giessen, 1780, in-4°.
Dissertatio de nitri effectibus in corpore humano. Giessen, 1780, in-4°.
Dissertatio de fluxionibus sanguineis. Giessen, 1780, in-4°.

Programma de hydrargyro. Giessen, 1782, in-4°.
Programma historiam mercurii cornei Hassiaci naturalem et chimicam investigationem sistens. Giessen, 1782, in-4°.
Bibliotheca chimica. Giessen, 1782, in-4°.
Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ. Giessen, 1783, in-4°.
Anthropologia anatomico-physica. Francfort sur le Mein, 1783, in-8°.
Programma de signis vitæ neogeniti, à partu peracto ritè dijudicandis. Giessen, 1788, in-4°.
Programma de hæmorrhoïdibus arteriosis. Giessen, 1788, in-4°.
Programma de hæmorrhoidibus symptomaticis. Giessen, 1788, in-4°.
Baumer a publié aussi, avec des remarques, le Traité des maladies vénériennes de Henri Bass, et donné, en outre, divers Mémoires philologiques, littéraires, anatomiques, physiologiques, ou relatifs à divers points, soit de la pratique, soit de la médecine légale, tant dans les Actes de l'Académie d'Erford, que dans ceux de la Société philosophique et médicale de Giessen, et dans le Magasin de Hambourg.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BAUMER (JEAN-PHILIPPE), frère du précédent, naquit, en 1725, à Rehweiler, dans le comté de Castell, en Franconie. Il fit ses premières études à Halle, et vint ensuite prendre le bonnet doctoral dans l'Université d'Erford, où, bientôt après, on lui confia une chaire de médecine. Il mourut dans cette ville, le 19 septembre 1771, laissant quelques ouvrages intitulés :

Dissertatio exhibens prodromum novæ methodi surdos a nativitate faciendi audientes et loquentes. Erford, 1749, in-4°.
Beschreibung eines zur Ersparrung des Holzes eingerichteten Stuben-Ofens. Berlin, 1765, in-4°.
Ce Mémoire a été couronné par l'Académie des sciences de Berlin.
Unterricht wie man einen Menschen, so von einem tollen Hunde gebissen worden, auf eine leichte Art helfen soll. Erford, 1765, in-4°.
OEkonomisch-physikalische Abhandlung ueber die Bienenpflege, besonders in Thueringischen. Erford, 1765, in-4°. – Trad. en latin par J.-L. Eyrich, Anspach, 1774, in-8°.
Dissertatio de colore, densitate et crassitie pulmonum fœtûs qui respiravit et ejus qui non respiravit. Erford, 1768, in-4°. (J.)

BAUMES (JEAN-BAPTISTE THÉODORE), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, est très-connu par les tentatives qu'il fit pour établir une théorie pathologique fondée sur la chimie, lorsque Fourcroy se servait de tout l'ascendant de son éloquence pour faire de la médecine une section de la science des affinités. Baumes mérite à juste titre la réputation de bon praticien qu'il s'est acquise par la publication de nombreux ouvrages, où l'on reconnaît le médecin observateur. Il serait peu généreux de ne le signaler aujourd'hui que comme un fougueux chémiâtre. S'il est vrai que depuis long-temps il ait reconnu la faiblesse des fondemens de son système, il continue de déclamer contre les chirurgiens et de regretter le temps où ils étaient les esclaves avilis des médecins; et dans ses cours, il

suit la classification iatrochimique consignée dans sa Nosologie. Il est donc permis de douter de sa conversion. On a de lui :

De l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes. 1785, in-8°.

Mémoire sur la maladie du mésentère, propre aux enfans, que l'on nomme vulgairement carreau. 1788, in-8°.-Paris, 1806, in-8°.

Traité des convulsions des enfans, leurs causes et leur traitement. 1789, in-8°.-Paris, 1805, in-8°.

Mémoire sur les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes et des pays marécageux. 1789, in-8°.-Trad. en allemand, Léipzick, 1792, in-8°.

Traité de la phthisie pulmonaire. 1798, 2 vol. in-8°.-Paris, 1805, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand, par C.-P. Fischer, Hildburgshausen, 1809, in-8°.

Essai d'un système chimique de la science de l'homme. 1798, in-8°.-Trad. en allemand, par C.-J.-B. Karsten, Berlin, 1802, in-8°.

Traité élémentaire de nosologie. Paris, 1801 et 1802, 4 vol. in-8°.

C'est dans cet ouvrage que sont consignées les vues chimiques de Baumes sur les maladies, qu'il divise en oxigénèses, calorinèses, *etc.* Ce système n'ayant obtenu d'autre approbation que celle de son savant auteur, il est inutile d'en dire davantage.

Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue. 1802, in-4°.

Traité de la première dentition et des maladies, souvent très-graves, qui en dépendent. 1805, in-8°.

Traité sur le vice scrofuleux. Paris, 1805, in-8°., deuxième édition.

Traité de l'ictère ou jaunisse des enfans, de naissance. Paris, 1806, in-8°., deuxième édition.

Eloge de Barthez. Montpellier, 1807, in-4°.

Cet éloge mérite d'être lu : il est généralement très-bien pensé et écrit avec plus de soin que toutes les autres productions de Baumes.

De l'instruction publique dans ses rapports avec l'enseignement des sciences et arts appelés libéraux en général, et de la médecine en particulier. 1814, in-8°.

Examen des réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat. 1814, in-8°.

Baumes a donné de nombreux articles au Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier ; la plupart se font remarquer par la virulence du style. Il a placé un discours apologétique sur Sydenham en tête de la dernière édition de la traduction des œuvres de ce grand homme par Jault. Ce Discours est au-dessous du talent de l'auteur de l'Eloge de Barthez. (s.)

BAUMGARTEN (Jean-Chrétien-Gottlob), né le 7 avril 1765, à Luckau, dans la Basse-Lusace, prit le titre de docteur en philosophie et celui de docteur en médecine à Léipzick, et alla, en 1795, s'établir, en qualité de physicien, à Schaessbourg, non loin d'Hermannstadt, dans la Transylvanie. Il a publié les ouvrages suivans :

Brevis trepani coronati historia. Léipzick, 1789, in-8°.

Sertum Lipsicum, seu stirpes omnes præprimis exoticas circà urbem olim, maximèque nuperrimè, plantatas digessit atque descripsit secundùm methodum Linnæanam. Léipzick, 1790, in-8°.

Flora Lipsiensis, sistens plantas in agris circuli Lipsici tàm sponte nascentes quàm frequentius cultas, secundùm systema sexuale revisum atque emendatum descriptas. Léipzick, 1790, in-8°.

Dissertatio de arte decoratoriâ. Léipzick, 1791, in-8°.

Dissertatio de corticis ulmi campestris naturâ, viribus, usuque medico. Léipzick, 1791, in-4°.

Depuis son départ pour la Transylvanie, outre les ouvrages précédens, dont Eck donne la liste, Baumgarten a publié :

Enumeratio stirpium magno Transylvaniæ principatui indigenarum collecta ac secundùm ordinem sexualem descripta. Vienne, 1816, 3 vol. in-8°.

Ouvrage précieux, en ce qu'il fait très-bien connaître la flore d'une contrée dont les richesses botaniques étaient encore presque entièrement ignorées. (J.)

BAUMLER, ou plus exactement BAEUMLER (Godefroy-Samuel), médecin de Gemersheim, dans le Palatinat, mourut à peu près vers l'année 1740, après avoir publié :

Kurze Beschreibung des im November 1734 zu Gemersheim und andern Orten am Rheinstrom herumgegangenen bœsartigen Fiebers. Strasbourg, 1738, in-8°.-*Ibid.* 1743, in-8°. (Z.)

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du suivant, naquit à Schweinfurt, le 30 septembre 1605, et mourut dans cette même ville, le 17 novembre 1665. Il prit ses degrés à Altdorf, et passa ensuite deux années en Italie, au bout desquelles il revint pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale, qui lui accorda le titre de physicien, et lui conféra la dignité de bourgmestre. Son principal droit, on peut même dire le seul, à l'estime de la postérité, procède de l'éminent service qu'il rendit aux sciences en établissant la célèbre Académie des curieux de la nature, dont il fut le premier président, sous le nom de Jason. Cette Académie, fondée en 1652, avait pour but de diriger les travaux des savans vers un centre commun, et de contribuer ainsi de la manière la plus efficace aux progrès de chacune des branches des connaissances humaines. Elle ne fut consolidée et fermement établie qu'au bout de plusieurs années; mais une fois qu'elle eut été approuvée par l'empereur d'Allemagne, elle prit le titre d'*impériale*, et l'honneur d'être admis parmi ses membres fut recherché avec empressement, comme l'une des distinctions scientifiques les plus honorables. Elle obtint d'ailleurs de grands priviléges en 1687. Bausch n'a publié que quelques opuscules fort insignifians, dans le but principalement de faire connaître à ses collaborateurs la manière dont il souhaitait que leurs travaux fussent exécutés. Son successeur dans la présidence de l'Académie fut Jean-Michel Fehr.

Salve academicum, vel judicia et elogia super recens adornata Academia naturæ Curiosorum. Léipzick, 1662, in-4°.

Schediasmata bina curiosa de lapide hœmatite et ætite. Léipzick, 1665, in-8°.

Schediasma curiosum de unicornu fossili. Breslau, 1666, in-8°.

Schediasma curiosum de cæruleo et chrysocollâ. Iéna, 1668, in-8°. (J.)

BAUSCH (Léonhard), médecin de Schweinfurt, sur les événemens de la vie duquel on ne possède aucun détail, s'est rendu assez célèbre, au dix-septième siècle, par ses commentaires sur divers points des œuvres d'Hippocrate.

Commentarii in libros Hippocratis de locis in homine, de medicamento purgante, de usu veratri. Madrid, 1594, in-fol.
Epistolæ quædam medicæ;
insérées dans la *Cista medica* d'Halbmayer. (z.)

BAUSNER (Barthélemy), savant Transylvain, de race saxonne, ce qui a induit Carrère en erreur, et le lui a fait regarder comme saxon de naissance, naquit en 1629, alla faire ses études en Hollande, revint ensuite dans sa patrie, y fut nommé surintendant évangélique en 1679, et mourut en 1683, laissant les trois ouvrages suivans, dont deux roulent sur la médecine, quoique Bausner ne se fût cependant occupé de cet art que d'une manière accessoire et très-secondaire.

Disputatio philosophica de cordis humani actionibus. Leyde, 1654, in-4°.
Exercitationum metaphysicarum quinta, quæ est tertia de metaphysices definitione. Amsterdam, 1764, in-4°.
De consensu partium humani corporis libri III, in quibus ea omnia quæ ad quamque actionem, quoque modo in homine concurrunt, recensentur : actionum modus, ut et consensûs ratio explicatur, adeòque universa hominis œconomia traditur. Amsterdam, 1656, in-8°. (z.)

BAUSNER (Sébastien), médecin à Cronstadt, en Transylvanie, où il vint au monde, a publié :

De remediis adversùs luem pestiferam. Hermannstadt, 1550, in-8°. (z.)

BAUTZMANN (Christophe), médecin allemand, natif d'Erford, vint se fixer d'abord à Hambourg, puis à Otterndorf, dans le pays d'Hadeln. En 1625, Adolphe-Frédéric, duc de Méklenbourg, l'appela auprès de lui, à Schwérin, et, en 1658, il devint médecin provincial dans les duchés de Brême et de Verden. Mueller, qui nous donne ces faibles renseignemens sur son compte, assure qu'il avait publié plusieurs ouvrages sur la chimie, mais il n'en fait pas connaître les titres. (J.)

BAUTZMANN (Jean-Christophe), fils du précédent, naquit, le 5 octobre 1645, à Hambourg, et fit ses études à Erford, Iéna, Kiel et Leyde. Ce fut dans cette dernière ville qu'il obtint le doctorat, en 1673. Immédiatement après, il alla parcourir l'Italie et l'Allemagne, et, au bout d'un an, il revint à Stade, où il remplaça son père. En 1716, il passa à Hambourg, où il acquit une grande réputation. Nous ignorons l'époque de sa mort. On a de lui :

Dissertatio de peste. Leyde, 1673, in-4°.
Eilfertige Gedanken, betreffend die jetzo haeuffig im Schwange gehende Fieber. Stade, 1679, in-4°.
Vernuenftiges Urtheil von den tœdtlichen Wunden. Stade, 1711, in-12. – Leipzick, 1717, in-12.
Il a publié aussi vingt-trois observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

BAUX (Pierre), né d'une famille attachée à la religion réformée, vint au monde, à Nîmes, le 12 août 1679. Son père, Moyse Baux, médecin de profession, l'envoya faire ses études médicales à Montpellier et à Orange. Après s'être fait recevoir docteur dans cette dernière Faculté, il se rendit, en 1705, à Paris. Deux années passées dans la capitale, où il était venu contre le gré de son père, contribuèrent à développer en lui des talens supérieurs. De retour à Nîmes, il s'y donna tout entier à la pratique, dans laquelle il obtint de grands succès, et il eut, en 1721 et 1722, une belle occasion de prouver son dévouement à ses concitoyens en leur consacrant ses talens et ses soins durant la peste qui ravagea le midi de la France à cette époque. Ayant pris parti pour les médecins, dans le procès qui s'éleva entre ceux-ci et les chirurgiens, il publia, en 1727 et 1728, pour soutenir le parti des premiers, plusieurs Mémoires dans lesquels régnent une érudition et une force de raisonnement qu'on regrette de voir prostituées dans une affaire aussi scandaleuse. Baux mourut subitement à Saint-Denis, village des environs de Nîmes, le 3 septembre 1732, ne laissant qu'un ouvrage, dont voici le titre :

Traité de la peste, où l'on explique d'une manière naturelle les principaux phénomènes de cette maladie, et où l'on donne les moyens de s'en préserver et de s'en guérir. Toulouse, 1722, in-12.
Ce livre fut accueilli de la manière la plus flatteuse.
Baux a inséré aussi différens Mémoires dans le Journal des savans, et dans le Zodiaque de Nicolas de Blégny. Il a donné, dans ce dernier recueil, l'histoire d'une transposition générale des viscères, qu'il avait observée dans le corps d'un enfant. (J.)

BAUX (Pierre), fils du précédent, s'est rendu surtout recommandable par le zèle avec lequel il propagea l'inoculation dans les provinces méridionales de la France. Outre plusieurs Mémoires insérés dans la collection de l'Académie des sciences, il a publié :

Parallèle de la petite vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée. Avignon, 1761, in-12. (J.)

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles, le 25 février 1704, s'adonna presque exclusivement à la chimie, comme son père. Il était déjà marié et père de plusieurs enfans, lorsque, en 1735, il étudia le latin et la médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'on l'admit à la licence, à Louvain, en 1737. De

retour à Bruxelles, il se livra avec ardeur aux travaux anatomiques, surtout lorsque, en 1746, il eut été nommé médecin en chef des hôpitaux militaires. En 1749, Bavay professa l'anatomie et la chirurgie, en latin, en français et en hollandais. Il paraît que ce médecin avait un esprit peu conciliant; car il fut condamné à une amende par le collége de médecine de Bruxelles, et il eut avec plusieurs de ses confrères des discussions très-vives, à la suite desquelles il se retira à Dendermonde. Cependant, peu de temps après, il revint et mourut dans sa ville natale, le 20 février 1768. Il est l'auteur des ouvrages suivans :

Petit recueil d'observations en médecine sur les vertus de la confection résolutive et diurétique. Bruxelles, 1753, in-12.
On présume que la scille et l'iris de Florence sont les bases de cette confection.
Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins, et absolument nécessaire au public indigent pour la guérison de plusieurs maladies. Bruxelles, 1759, in-12.-*Ibid.* 1770, in-12., avec le *Petit recueil d'observations*.
C'est un panégyrique de la confection. Ces ouvrages accusent Bavay de charlatanisme. (MONFALCON)

BAVIERA ou BAVERIO, appelé en latin *Bavierus* ou *Baverius*, naquit à Imola, mais il descendait d'une famille bolonaise, et était fils de Raghinardo de' Bonetti. Il fut médecin du pape Nicolas V, et professa successivement la logique, la philosophie, la médecine et la morale, à Bologne, où il mourut le 19 novembre 1480. Le titre de docteur lui avait été conféré en 1428. C'est à tort qu'il a reçu des uns le prénom de Jean, et des autres celui d'Antoine. Alidosi fait un tableau peu agréable de son extérieur, car il le peint comme un homme *longo*, *magro e negro*; mais Baviera passait pour un des médecins les plus instruits du temps, et jouissait d'une grande réputation parmi ses contemporains. Morandi le loue avec si peu de réserve, qu'on dirait presque qu'il le regardait moins comme un homme que comme un dieu. Nous avons de lui :

Consilia medicinalia, sive de morborum curationibus liber. Bologne, 1489, in-fol.-Pavie, 1521, in-fol.-Strasbourg, 1542, in-4°.-*Ibid.* 1593, in-4°. (J.)

BAVISANO (FRANÇOIS-DOMINIQUE), médecin italien, né à Albi, dans le Montferrat, devint médecin du duc de Savoie, vers l'an 1570, et mourut à Turin, âgé de plus de quatre-vingts ans, laissant quelques ouvrages intitulés :

Prophylactica provisio pro vertiginosâ affectione. Coni, 1664, in-4°.
La piscina salutare ne' bagni de Valdieri, con trattado metodico d'ogni osservazioni e regola necessaria secondo la diversita de' mali. Turin, 1674, in-8°.
Magnus Hippocrates medico-moralis. Turin, 1682, in-4°. (O.)

BAWIER (Jean), médecin de Coire, dans le pays des Grisons, a publié :

Kurze und gruendliche Beschreibung des Sauerbrunnen und Bades zu Fideris in dem Thal Preutigoew. Banadutz, 1707, in-24.-Coire, 1744, in-24.

Beschreibung des Bades Gomey. Coire, 1741, in-16. (z.)

BAYEN (Pierre), pharmacien et chimiste distingué, était de Châlons-sur-Marne, où il naquit en 1725. Passionné dès sa plus tendre jeunesse pour les travaux des arts, il vint, en 1749, à Paris, résolu de se consacrer à l'art pharmaceutique, et il y fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Chamousset, dans le laboratoire de qui il travailla pendant quelque temps, l'aida de son crédit pour percer dans le monde, et lui fit obtenir, en 1755, la place de pharmacien en chef dans l'armée destinée à réduire Mahon, puis dans celle qui fit la guerre de sept ans en Allemagne. A la paix, il reprit ses travaux scientifiques que la mort seule put interrompre, en 1798. Il avait été nommé membre de l'Institut lors de la création de cette compagnie savante.

La chimie doit beaucoup à Bayen, qui, dans le cours d'un travail suivi sur les oxides de mercure, reconnut, en 1775, que l'augmentation du poids des métaux, lorsqu'on les calcine, est due à une substance aériforme qu'ils absorbent. Aussi modeste que laborieux, il fit voir que cette observation précieuse n'était pas de lui, mais qu'on la trouvait dans un ouvrage publié, en 1629, par un médecin du Périgord, nommé Jean Rey. Il s'attacha surtout aux applications qu'on peut faire de la chimie aux arts, et après avoir démontré la présence de la magnésie dans les schistes, il indiqua la possibilité de faire servir cette substance à l'établissement en France de fabriques de sel de Sedlitz que nous tirons de l'étranger. Il avait reconnu que l'oxide de mercure, précipité du nitrate par la potasse ou par la chaux, a la propriété de fulminer lorsqu'on l'expose à la chaleur après avoir été mêlé avec des fleurs de soufre. On lui doit une analyse fort exacte des marbres, dont il fit connaître ceux que les statuaires et les architectes peuvent employer avec le plus d'avantage. L'un des principaux services qu'il rendit à l'économie domestique, ce fut de dissiper les craintes inspirées par Marggraf au sujet de l'étain, dans lequel ce célèbre chimiste admettait la présence d'une très-grande quantité d'arsenic. Bayen, aidé de Charas, examina tous les étains du commerce, tant celui d'Angleterre que celui des Iudes, y trouva bien constamment un peu de régule d'arsenic, mais acquit aussi la conviction que ce dernier n'y est jamais dans une proportion supérieure à celle d'un grain par once, et que souvent même il n'y en a qu'un seul demi-grain. Il enseigna la manière de préparer l'acide

oxalique, dévoila la véritable nature du fer spathique, et fit voir que l'alun a besoin du concours d'un alcali pour cristalliser. Ses ouvrages sont :

Analyse des eaux de Bagnères de Luchon. Paris, 1765, in-8°.
Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophiles, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths. Paris, 1778, in-8°.
Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement. Paris, 1781, in-8°. - Trad. en allemand par Leonhardi, Leipzick, 1784, in-8°.
Opuscules chimiques. Paris, 1798, 2 vol. in-8°.
C'est le recueil des principaux Mémoires qu'il avait publiés dans les journaux scientifiques du temps. (J.)

BAYER (Ezéchiel), né à Ulm, dans la Souabe, fut admis en 1700 dans le collége des médecins de Nuremberg, et mourut dans cette ville, le 24 décembre 1706. Il paraît n'avoir écrit qu'une seule lettre, qui a été insérée dans la *Cista medica* de Jean Hornung. On trouve aussi son nom écrit Bayr, Beyer et Payr. (J.)

BAYER (Thaddée), né à Herrnbaumgarten, en Autriche, dans l'année 1737, s'est fait recevoir docteur en médecine à Prague, où il est devenu professeur et vice-directeur de la faculté de médecine. L'empereur le nomma, en 1778, médecin en chef des armées autrichiennes. Il a écrit :

Dissertatio de animi affectibus. Vienne, 1760, in-4°.
Dissertatio de naturâ crustæ inflammatoriæ in sanguine misso parentis. Prague, 1773, in-8°.
Grundriss der allgemeinen Pathologie. Prague et Vienne, 1769, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°.
Grundriss der allgemeinen Semeiotik. Prague et Vienne, 1787, in-8°.
Grundriss der allgemeinen Hygiene und Therapeutik. Prague et Vienne, 1788, in-8°.

On a d'un autre BAYER (Jean-Népomucène), encore vivant aujourd'hui :

Dissertatio de ramis ex arcu aortæ prodeundis. Salzbourg, 1817, in-4°. (Z.)

BAYFIELD (Robert), médecin et anatomiste anglais, né environ vers l'année 1629, a écrit :

A Treatise de morborum capitis essentiis ac prognosticis. Londres, 1663, in-8°.
Tractatus de tumoribus præter naturam, or a treatise of præternatural tumours. Londres, 1662, in-8°.
Exercitationes anatomicæ in varias regiones corporis humani. Londres, 1660, in-12. - *Ibid.* 1668, in-12. - *Ibid.* 1677, in-12. (O.)

BAYLE (François), né, en 1622, à Saint-Bertrand, ville du midi de la France, et mort, le 24 septembre 1709, à Toulouse, dans l'Université de laquelle il était professeur, a joui pendant sa vie d'une grande réputation, dont le temps l'a pres-

qu'entièrement dépouillé, et à laquelle il ne lui reste plus guère d'autre titre que celui de médecin fort érudit. Il ne fut pas du nombre de ces praticiens qui ne voient dans la médecine que l'étude de l'état maladif, et qui croient pouvoir connaître les aberrations de la nature en négligeant d'approfondir les phénomènes qui caractérisent sa marche la plus ordinaire. Il sentit toute l'importance de la physique pour arriver à une bonne théorie médicale; mais, entraîné par l'esprit du siècle, il s'engagea dans une fausse route, et se perdit en explications chimériques, semblables à celles qui ont fourni tant d'argumens et procuré un certain avantage aux détracteurs aveugles de l'application des sciences physiques à l'art médical. Sans doute il est ridicule de soumettre les phénomènes de la vie au calcul, comme il le serait de vouloir en faire autant pour ceux de l'affinité chimique; mais il n'en demeure pas moins constant que les résultats de la maladie sont comme ceux de la santé les effets d'une cause qui diffère par des nuances seulement de celle à laquelle sont dus les phénomènes généraux de l'univers, et qu'on ne parviendra point à créer une bonne théorie tant qu'on n'appréciera pas bien l'importance de cette vérité. Bayle, soumis à l'influence de l'école de Boerhaave, en suivit les principes, mais sans les adopter dans toute leur étendue, de sorte qu'on le range avec raison parmi les partisans les plus circonspects de la secte iatro-mathématique, dont il s'attacha principalement à combiner les dogmes avec ceux du cartésianisme, et même avec les idées des médecins chimistes. Ses ouvrages, dont nous allons rapporter les titres, sont donc peu estimables sous le point de vue de la théorie; mais on y trouve quelques faits précieux, et souvent même des idées assez ingénieuses.

Syntagma generale philosophiæ. Toulouse, 1669, in-8°.
Manuel de philosophie rédigé d'après les principes de Descartes.
Dissertationes medicæ tres : de causis fluxûs menstrui mulierum; de sympathiâ variarum corporis partium cum utero; de usu lactis ad tabidos reficiendos, et de venæsectione in pleuritide. Toulouse, 1670, in-4°. -*Ibid.* 1672, 2 vol. in-12.-*Ibid.* 1681, 2 vol. in-12.-Bruges, 1678, in-12. -La Haye, 1678, in-12.
Bayle combat l'influence de la lune sur la menstruation : ce phénomène dépend, suivant lui, d'un ferment accumulé dans les lacunes muqueuses de la matrice, qui relâche les vaisseaux sanguins. Il attribue les sympathies à la ressemblance de texture et de fonctions, au voisinage des parties, et aux nerfs et vaisseaux qu'elles reçoivent en commun.
Tractatus de apoplexiâ. Toulouse, 1677, in-12.-La Haye, 1678, in-12. Toulouse, 1681, in-12.-Trad. en français, Paris, 1677, in-8°.
Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Traité, ce sont les efforts que l'auteur fait pour enlever à la glande pinéale l'honneur d'être le siége de l'âme, et la description qu'il donne de plusieurs ossifications des vaisseaux de l'encéphale.
Problemata physico-medica. Toulouse, 1677, in-12.-La Haye, 1678, in-12.-*Ibid.* 1681, in-12.

Ouvrage presque entièrement consacré à la pratique, mais peu remarquable. Adoptant les idées de Bellini, Bayle pense que le mouvement du sang est accéléré dans la partie sur laquelle on a pratiqué la saignée.

Dissertationes physicæ sex, ubi principia proprietatum in œconomiâ corporis animalis, in plantis et animalibus demonstrantur. Toulouse, 1677, in-12.-La Haye, 1678, in-12.-Toulouse, 1681, in-12.

L'imagination de la mère, dit l'auteur, n'influe sur le fœtus qu'à raison de l'aliment que celle-ci lui fournit, et qui engendre en lui des esprits animaux semblables aux siens. Cette idée est assez ingénieuse. Bayle soutient avec raison que les penchans divers des hommes résultent de la diversité dans la formation première du fœtus; mais il a grand tort de vouloir prouver que toutes les parties du corps se développent en même temps, proposition dont la fausseté est évidente.

Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans. Toulouse, 1678, in-12.-Paris, 1679, in-12.-Trad. en latin, dans les *Opera omnia.*

C'est l'histoire d'un fœtus qui avait glissé dans l'abdomen par l'ouverture d'un ulcère survenu au fond de la matrice, dont le col était obstrué. On trouva ce fœtus bien conservé, mais enveloppé d'une couche de matière terreuse, et adhérent à l'épiploon.

Discours sur l'expérience et la raison. Paris, 1675, in-12.-Trad. en latin, La Haye, 1678, in-12.

Réflexions fort justes sur l'abus du raisonnement et sur la nécessité de lui donner l'expérience pour guide et pour base.

Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite d'autorité du parlement de Toulouse. Toulouse, 1682, in-12.-*Ibid.* 1693, in-12, avec l'*Histoire d'une grossesse de vingt-cinq ans.*

Il n'y a point de possessions : les phénomènes attribués par les fanatiques à l'influence du malin esprit dépendent d'une lésion organique ou d'une disposition particulière du système nerveux.

Dissertation sur quelques points de physique et de médecine. Toulouse, 1688, in-12.

Bayle croit les muscles intercostaux internes destinés à abaisser les côtes. Il n'attribue le vomissement qu'à la contraction des muscles du bas-ventre, et réduit l'action de l'estomac à rien, dans la production de ce phénomène. Son opinion, reproduite dernièrement par Magendie, a été combattue et renversée par Isidore Bourdon.

Institutiones physicæ. Toulouse, 1700, in-4°.-Paris, 1701, in-4°.

De corpore animato. Toulouse, 1700, in-4°.

Bayle répète ici ce qu'il avait déjà dit ailleurs de l'action des muscles intercostaux, et pense que la cornée transparente peut être rendue plus ou moins convexe par l'action des muscles oculaires, suivant la distance des objets qu'on regarde.

On a recueilli les opuscules de Bayle sous ce titre :

Opera omnia. Toulouse, 1700 et 1701, 4 vol. in-4°.

Bayle a publié dans le Journal des savans (1777) l'histoire d'une fille née avec une tumeur cystique attachée au petit doigt par un pédicule.

(A.-J.-L. J.)

BAYLE (Gaspard-Laurent) naquit, le 18 août 1774, au Vernet, petit village isolé dans les montagnes de la Provence. Ses parens, riches propriétaires de ce pays, l'élevèrent dans les principes de la religion, lui enseignèrent les élémens de la langue latine, et l'envoyèrent, à l'âge de douze ans, au collége d'Embrun, où il étudia les mathématiques sous le Père Rossignol, auteur d'une réfutation de la théorie de la terre de

Buffon. Sa piété l'appelait à l'état ecclésiastique. Bayle entra, en 1790, au séminaire, où il fit sa philosophie et sa première année de théologie. Au moment où il se préparait à recevoir les ordres, il craignit de ne jamais être assez parfait pour remplir les devoirs que la religion impose aux prêtres, et, se décidant pour la profession d'avocat, il entra chez un procureur. La lecture des ouvrages de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius, lui ravit bientôt le calme de ses opinions religieuses. Agé seulement de dix-neuf ans, il était estimé de ses concitoyens qui le nommèrent membre du conseil du département. Lorsque Barras et Fréron furent envoyés dans le midi par la convention, Bayle et M. Thomas, son ami, furent chargés par le district de les haranguer au nom de la ville de Digne; Bayle eut l'heureuse hardiesse de leur dire que sans doute ils étaient envoyés pour rétablir l'ordre et la justice dans les campagnes, et que les éloges, les félicitations et les remercîmens devant être le prix des services rendus, on attendrait, pour leur en décerner, qu'ils eussent fait ce dont on devait les croire chargés. Le soir, il ne montra pas moins de patriotisme et de hardiesse dans la société populaire. Le lendemain ses parens alarmés le firent partir pour Montpellier, et ce fut par hasard qu'il fut conduit à étudier la médecine. Doué d'un talent véritable pour l'observation, il possédait en outre des connaissances littéraires variées; il savait très-bien le latin, un peu le grec et la langue italienne; il avait beaucoup et bien lu. Mais il avait un goût excessif pour la poésie; il eut le courage d'y renoncer, il brûla ses manuscrits, et depuis ne fit pas un seul vers. La méditation assidue des écrits philosophiques l'avait rendu complétement incrédule, mais la diversité des opinions des philosophes l'embarrassant, il recommença ses études sur la religion, et relut les ouvrages écrits par les antagonistes de la philosophie; la lecture des écrits de Jean-Jacques Rousseau le persuada de l'existence d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme; il crut trouver les preuves du reste dans l'histoire du christianisme, dans les ouvrages des Pères de l'église et dans la Bible. Après deux ans d'examen, il revint à la religion catholique, et en remplit tous les devoirs avec une exactitude rigoureuse, rangeant parmi eux l'exercice de la médecine. Mais son zèle pour la religion ne le rendit pas intolérant, ce qui fait l'éloge de son caractère.

Bayle ayant terminé ses études à Montpellier, alla aux armées, revint à Paris en 1798, suivit les cours de l'Ecole, eut un prix, fut nommé aide d'anatomie, et fut reçu docteur en médecine en 1801. Il répondit avec un rare talent aux objections que lui firent les professeurs, et dès lors on distingua chez lui un homme d'un mérite peu commun. Il obtint une place d'élève interne à la Charité, et depuis lors il recueillit avec

la plus grande exactitude l'histoire de toutes les maladies qui se présentaient et des altérations morbides que lui offrait l'ouverture des cadavres, genre de recherches auquel il se livra avec la plus grande ardeur. C'est là qu'il puisa, au lit des malades, mais plus encore à l'amphithéâtre, les matériaux de son ouvrage sur la phthisie pulmonaire.

En 1807, il obtint la place de médecin-adjoint de la Charité; en 1808, il fut nommé médecin par quartier de la maison de Napoléon, et partit pour l'Espagne. De retour en France, il se livra assidûment à la pratique, préférant souvent le pauvre au riche, disant de celui-ci qu'il trouverait facilement un autre médecin, et que le premier ne savait peut-être pas à qui oser s'adresser. L'augmentation progressive et rapide de sa fortune ne le rendit pas fastueux; mais il put consacrer une plus grande somme à des actes de bienfaisance, qu'il cachait avec un soin extrême, et que la reconnaissance seule a révélés.

Il aimait à s'entretenir avec des hommes instruits, sur l'histoire, la philosophie, et les événemens politiques, et il était très-érudit. Il avait, dit M. Deleuze qui a eu la complaisance de nous fournir les matériaux de cet article, conservé une tournure simple, et cependant il avait une pénétration extraordinaire et la plus profonde connaissance des hommes. Personne ne savait mieux écouter avec attention, et n'était plus capable de donner un conseil dans les circonstances difficiles; il était recherché de la société, mais on l'y voyait peu, parce qu'il donnait ses journées à la pratique, et la plus grande partie des nuits à ses travaux de cabinet et à sa correspondance qui était très-étendue. Son caractère était calme, son jugement droit; il paraissait peu sensible, parce qu'il avait pris l'habitude de réprimer chez lui l'élan de toutes les passions.

Sa santé déclina peu à peu: un voyage qu'il fit dans son pays natal, lui fit d'abord éprouver du soulagement; mais il fut très-affecté des événemens de 1815, et mourut avec résignation, consolant sa famille, et lui présentant l'espoir d'un avenir éternel, le 11 mai 1816, à l'âge de quarante-deux ans.

Bayle est un des médecins les plus distingués qui ont paru en France depuis le renouvellement des Ecoles de médecine. Il fut excellent observateur, et reconnut l'extrême importance de l'anatomie pathologique, aux progrès de laquelle il a beaucoup contribué. On doit le placer au nombre des médecins judicieux qui, faisant servir l'anatomie aux progrès de la médecine, ont dignement marché sur les traces de Morgagni. On peut lui reprocher seulement de n'avoir pas suffisamment porté son attention sur l'étiologie des affections morbides et sur la dépendance mutuelle de chacune d'elles. Mais on ne saurait lui vouer trop de reconnaissance pour l'influence qu'il a exercée sur les

progrès de l'anatomie pathologique, et pour les résultats qu'il a su tirer de ses recherches en ce genre. Il n'est aucune de ses productions qui ne mérite d'être lue et méditée avec attention. On a de lui:

Considérations sur la nosologie, la médecine d'observation et la médecine pratique, suivies de l'histoire d'une maladie gangréneuse non décrite jusqu'à ce jour. Paris, 1802, in-8°.

Cet opuscule, qui servit de thèse à Bayle lors de sa réception, renferme une foule de vues profondes, dont plusieurs sont devenues en quelque sorte vulgaires parmi nous, mais qu'il a émises le premier. On y remarque aussi une bonne monographie de la pustule maligne, qui jusque-là n'avait pas encore été décrite avec soin. Les observations de Bayle sont remarquables par l'extrême exactitude qu'il apporte dans la description des maladies.

Recherches sur la phthisie pulmonaire. Paris, 1810, in-8°.

Cet ouvrage tout à fait original a été le fondement le plus solide de la réputation de Bayle; c'est un des plus importans de tous ceux qui ont paru depuis l'établissement des nouvelles écoles de médecine en France. Bayle y définit la phthisie : « toute lésion du poumon qui, livrée à elle-même, produit une désorganisation progressive de ce viscère, à la suite de laquelle surviennent son ulcération et la mort »; il lui donne pour caractère de produire de la toux, de la dyspnée, le marasme, la fièvre hectique et quelquefois une expectoration purulente. Ensuite il établit les différences qui distinguent la phthisie du *catarrhe pulmonaire* chronique, qui ne désorganise pas le poumon, de la *péripneumonie chronique*, qui n'en produit que la carnification; de l'*engouement du poumon*, variété de la péripneumonie, qui consiste dans l'engorgement sanguin et séreux de ce viscère; de la *pleurésie chronique*, qui n'affecte que la plèvre, et ne fait que comprimer le poumon en occasionant un épanchement; de l'*abcès intérieur*, qui se forme par l'amas du liquide purulent fourni par la plèvre entre les deux lames de cette membrane, adhérente de manière à former une loge qui en impose pour une vomique. Bayle distingue six espèces de phthisie pulmonaire, que l'on trouve ordinairement isolées, quelquefois réunies; il les désigne sous les noms de phthisie *tuberculeuse*, *granuleuse*, *avec mélanose*, *ulcéreuse*, *calculeuse* et *cancéreuse*. Dans la description de l'aspect que prend le tissu du poumon lorsqu'il est affecté d'une des nuances de la phthisie, Bayle déploie un rare talent. C'est là qu'il montra le premier quelle exactitude il faut apporter dans la description des pièces pathologiques, si l'on veut que les résultats des ouvertures de cadavres soient transmissibles aux élèves et aux praticiens. A mesure qu'il décrit une de ces lésions, il indique les symptômes qui peuvent en révéler l'existence. C'est lui qui, le premier, a fait mention de la phthisie avec mélanose, ou du moins qui en a fait une espèce distincte; il prouva que la phthisie ulcéreuse était très-rare. A l'histoire générale anatomique et symptomatique de la phthisie, il joint des tableaux sur la fréquence relative des diverses espèces, sur la mortalité absolue et relative aux âges, aux saisons, et sur la durée de cette affreuse maladie. Revenant ensuite sur l'état du poumon, il indique quel aspect il offre dans les diverses périodes de la maladie, et part de là pour diviser la phthisie en *occulte*, *commençante*, *confirmée*, et *portée au dernier degré*; puis il décrit l'état des diverses parties du corps chez les individus qui succombent, les complications de la phthisie avec d'autres maladies, avec les fièvres éruptives, la péripneumonie, la pleurésie, le catarrhe chronique, l'hémoptysie, les maladies du cœur et la syphilis. Cette partie de son livre est la seule qui soit susceptible de ré-

futation; encore un grand nombre de médecins partagent-ils son opinion. Ce qu'il dit du traitement, il faut l'avouer, est trop succinct, trop peu substantiel pour qu'on en tire un grand parti; ce n'est, à proprement parler, qu'une esquisse, mais cette esquisse renferme plusieurs erreurs. C'est ainsi qu'il ne recommande contre la toux et la douleur que les adoucissans, les narcotiques et les rubéfians de la peau. Il n'en pouvait être autrement, puisqu'il pensait que la phthisie est presque toujours incurable et mortelle; aussi sa méthode curative est-elle purement symptomatique. Dans tout son livre, on voit dominer l'idée que la phthisie est une maladie *sui generis*, qui peut enfanter l'inflammation, mais qui n'en est jamais le produit: erreur grave dans laquelle il tomba pour avoir négligé d'étudier physiologiquement l'influence des agens morbifiques qui occasionent la phthisie. Son ouvrage, riche de faits, n'en est pas moins une production du premier ordre. Si on le réunit au deuxième volume de l'Histoire des phlegmasies chroniques, on aura une monographie complète des phthisies thorachiques, dont la partie relative à l'anatomie pathologique aura été fournie par Bayle, et la partie physiologique et thérapeutique sera l'ouvrage de M. Broussais.

Outre ces deux écrits, Bayle a inséré dans le Journal de médecine de MM. Corvisart et Leroux les mémoires suivans:

Remarques sur les corps fibreux qui se développent dans les parois de la matrice, tome V;

Remarques sur la structure de l'estomac affecté de squirre simple ou ulcéré, tome V.

Remarques sur les ulcères de la matrice, tome V.

Notice sur les maladies qui règnent à Paris depuis le mois de janvier, tome V.

Remarques sur les tubercules, tome VI.

Remarques sur l'induration blanche des organes, tome IX.

Remarques sur la dégénérescence tuberculeuse enkystée du tissu des organes, tome X.

Observations sur une fièvre intermittente, d'abord irrégulière, puis quarte adynamique, tome XI.

Mémoire sur l'angine œdémateuse ou œdème de la glotte.

Ce Mémoire, laissé imparfait par l'auteur, a été inséré dans le nouveau Journal de médecine.

Bayle a fourni au Dictionaire des Sciences médicales les articles *anatomie pathologique*, *œdème de la glotte*, et *cancer*. Ce dernier ne lui a pas fait moins d'honneur que ses Recherches sur la phthisie pulmonaire. (s.).

BAZIN (Claude), né à Paris, créé docteur en 1571, et nommé professeur de pharmacie au Collége de France, en 1584, est mort en 1612.

Ergò vis conformatrix semini insita. Paris, 1596, in-4°. (j.)

BAZIN (Denis), reçu docteur en 1630, fut nommé, l'année suivante, professeur de chirurgie au Collége de France, et mourut le 5 septembre 1632.

Ergò senilis juventa ὠκυμοιρίας indicium. Paris, 1630, in-4°. (j.)

BAZIN (Gilles-Augustin), médecin de Strasbourg, mort au mois de mars 1754, a donné:

Traité sur l'acier d'Alsace. Strasbourg, 1737, in-12.

Observations sur les plantes et leur analogie avec les insectes, l'accroissement du corps humain, et les causes pour lesquelles les bêtes nagent naturellement. Strasbourg, 1741, in-8°.

Traité de l'accroissement des plantes. Strasbourg, 1743, in-8°.

Histoire naturelle des abeilles. Strasbourg, 1744, 2 vol. in-12.

Lettre au sujet des animaux appelés polypes. Strasbourg, 1745, in-12.

Abrégé de l'histoire naturelle des abeilles et des insectes, tiré en partie des Mémoires de M. de Réaumur. Paris, 1747, 6 vol. in-12. - *Ibid.* 1750, 6 vol. in-12.

Description des courans magnétiques. Paris, 1753, in-4°. (J.)

BAZIN (Guillaume), né dans les environs de Chartres, fut reçu docteur à Paris, en 1466, élu doyen de la Faculté en 1472, et mourut le 10 mars 1500. Il ne nous intéresse qu'à un seul titre, c'est parce qu'il prêta à sa compagnie l'argent dont elle avait besoin pour achever la construction du bâtiment dans lequel elle tint ses séances jusqu'à l'époque où la Faculté fut installée dans le bel édifice qu'elle occupe maintenant. (J.)

BAZIN (Simon), fils de Claude, fut reçu docteur en 1598, devint professeur de la Faculté de Paris en 1601, et fut nommé doyen en 1638.

Ergò ex carie pudendi callosa cicatrix syphilidis certissimum signum. Paris, 1628, in-4°.

Ergò magis ab aere quàm alimentis corpus mutatur. Paris, 1598, in-4°. (J.)

BAZZANI (Mathieu), né à Bologne, le 16 avril 1674, étudia, dans cette ville, la botanique sous Trionfetti, et la médecine sous Sandri. Ce fut en 1698 qu'il prit ses degrés. L'année suivante il fut nommé à une chaire de médecine qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 29 décembre 1749, après avoir été successivement membre, secrétaire et président de l'Institut de Bologne.

Bazzani s'est beaucoup occupé des plantes, mais seulement sous le rapport de leurs effets physiques et de leurs propriétés médicinales. Le seul ouvrage qu'il ait publié à part, porte le titre suivant :

De ambiguè prolatis in judicium criminationibus, consultationes physico-medicæ nonnullæ. Bologne, 1742, in-4°.

On trouve dans cet ouvrage quatre consultations sur l'infanticide.

Les autres écrits de Bazzani ne sont que des Mémoires insérés dans le *Giornale dei letterati d'Italia*, ou dans les Commentaires de l'Institut de Bologne. Il a fait des expériences sur la coloration des os des animaux qu'on nourrit avec de la garance. Les résultats auxquels il est arrivé ne diffèrent en rien de ceux de Duhamel : seulement les poulets sur lesquels il opéra résistèrent très-bien, au lieu de succomber promptement comme ceux de l'académicien français.

On a cependant encore de lui un éloge du comte de Marsigli, sous ce titre :

Oratio in obitu comitis Ludovici-Ferdinandi Marsigli. Bologne, 1732, in-4°. (J.)

BAZZICALVA (ASCAGNE-MARIE), médecin de Lucques, que quelques biographes appellent *Bazzicaluve*, adopta la plupart des explications de Borelli, et publia l'ouvrage suivant en faveur des dogmes de la secte iatromathématicienne :

Novum systema medico-mechanicum et nova tumorum methodus, quorum nomine comprehenduntur inflammationes veræ. Parme, 1701, in-4°.

Bazzicalva fait dépendre toutes les maladies de l'augmentation ou du ralentissement de la fermentation. Du reste, il les explique toutes aussi par la mécanique et par des figures mathématiques. Ainsi, par exemple, l'inflammation dépend, suivant lui, de ce que les globules sanguins se trouvant retenus dans les extrémités rétrécies du cône que représente le tube artériel, ils laissent échapper la matière ignée qui est combinée avec eux. (O.)

BEALE (BARTHÉLEMY), médecin anglais qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, est connu par la méthode singulière qu'il employait pour parvenir à la connaissance des maladies, et pour déterminer le traitement qui leur convient. Il a publié cette méthode dans l'ouvrage suivant :

An essay attempting a more certain and satisfactory discovery, both of the true causes of the diseases proceeding from vicious blood. Londres, 1706, in-8°.

Après avoir exposé les causes qui lui semblent avoir retardé les progrès de la médecine, Beale en vient à sa méthode, qui consiste à saigner, quelle que soit la maladie, afin de pouvoir examiner le sang encore chaud, en observer la consistance, la couleur, la saveur, l'odeur, etc. On renouvelle cet examen après le refroidissement du liquide, et on tient note des diverses remarques qu'on a été à même de faire. C'est sur elles que se fonde le choix des moyens thérapeutiques ; et, quand ceux-ci commencent à produire quelque effet satisfaisant, on réitère la saignée, afin de pouvoir comparer le sang résultant de cette nouvelle émission avec celui de la précédente. L'auteur veut même qu'on revienne plusieurs fois à cette opération, et jusqu'à la guérison complète. Il s'évertue à prévenir et à combattre les objections qu'on pourrait lui faire ; mais on pense bien qu'il a dû engager peu de praticiens à employer ce singulier moyen de parvenir au diagnostic des maladies. (L.)

BEALE (JEAN), autre médecin anglais du dix-septième siècle, a publié, dans les Transactions philosophiques, quelques Mémoires, parmi lesquels on en distingue un sur la phosphorescence des matières animales, et un autre sur la prétendue propriété qu'a l'apposition de la main froide d'un mort de procurer la guérison des tumeurs cystiques. On lui doit en outre plusieurs opuscules d'agriculture et d'économie rurale, dont le suivant a été publié à part :

The Hereford orchards a pattern for whole England. Londres, 1657, in-12. — *Ibid*. 1724, in-8°.

Ce livre a paru sous le voile de l'anonyme ; mais J. Evelyn l'attribue à Jean Beale. (Z.)

BEAUFORT (Antoine de), chirurgien de Sedan, n'est connu que parce qu'il a laissé l'opuscule polémique suivant:

Réfutation du discours de Charpentier. Sedan, 1646, in-4°. (T.)

BEAUFORT (Jean de), né à Joncquières, petite ville de Provence, se disait médecin du roi et premier professeur de médecine à l'Université d'Aix. On a de lui:

In Galeni de urinæ significatione ex Hippocrate libellum commentarii. Paris, 1581, in-8°. (T.)

BEAUFORT (Louis de), médecin de l'école de Leyde, s'est montré grand partisan du cartésianisme, dont il s'est efforcé de concilier les dogmes avec les notions grossières de physique générale et particulière qui sont éparses dans les livres attribués à Moyse. On a de lui:

Dissertatio de peste. Leyde, 1655, in-12.
Cosmopoeia divina, sive fabrica mundi explicata. Leyde, 1656, in-4°.
Fœderati Belgii alcyonia, sive dissertatio oratoria de pace Belgicá. Leyde, 1667, in-4°. (O.)

BEAUFORT (Régnier de), après avoir exercé pendant quelque temps la médecine, embrassa l'état ecclésiastique, prit l'habit de l'ordre de Citeaux, et se retira dans le couvent de Saint-Galgano en Toscane, dont il finit par devenir abbé. Il mourut en 1722, laissant plusieurs opuscules, qui existent manuscrits dans la Bibliothèque du Vatican, et parmi lesquels on distingue un livre sur les maladies des yeux. (O.)

BEAULIEU (Jacques de). *Voyez* Baulot (Jacques).

BEAUMONT (Blaise), premier chirurgien du roi d'Espagne au commencement du dernier siècle, membre de l'Académie royale de Séville et de l'Académie de chirurgie de Paris, était français. On a de lui:

Exercitaciones anatomicas y essenciales operationes de cirurgia con un breve resumen de bendajes y instrumentos. Madrid, 1727, in-4°.
Opuscule peu important.
El bien del hombre boscado en el mismo con las reflexiones de anatomia y cirurgia, casos practicos y muy particulares sobra las operaciones y el desenganno de la castracion, casos practicos para conservar las mugeres en los partos y malos partos, con la deliberacion de los doctores de la Sorbona sobre la representacion hecha por la occasion de la operacion cesarea; con la replica practica contra el abuso desta operacion. Madrid, 1739, in-4°. (U.)

BEAUMONT (Clément-Guillaume), médecin français du dix-septième siècle, a laissé:

Tractatus de peste. Toulouse, 1629, in-8°.

BEAUMONT (Jean), écrivain anglais, qu'il ne faut pas confondre avec le poète du même nom qui vivait avant lui, est auteur de l'ouvrage suivant:

Treatise on spirits. Londres, 1705, in-8°. -Trad. en allemand, Halle, 1721, in-4°.

Apparet ex eo, dit Walch, *auctorem fuisse nimis credulum et mediocrem judicandi facultatem habuisse.* (z.)

BEAUPRÉAU (Claude-Guillaume), membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, après avoir été reçu en 1760, s'adonna principalement aux maladies des dents et des gencives, et s'acquit la réputation d'un dentiste distingué de la foule des manœuvres qui s'adonnent à cette partie de la chirurgie. On a de lui :

Dissertation sur la propreté et la conservation des dents. Paris, 1764, in-8°.

Lettre à M. Cochois sur les maladies du sinus maxillaire. Paris, 1769, in-8°. (s.)

BEAUREGARD. *Voyez* Berigardus.

BEAUSARD (Pierre), né à Louvain, prit le grade de docteur en médecine dans cette ville, où il fut nommé professeur de mathématiques. Il était, dit Eloy, savant médecin, habile mathématicien, et parlait avec la plus grande facilité la langue grecque. Il mourut en 1577, le 12 août, laissant des traités d'arithmétique et d'astronomie estimés. (t.)

BEAUVAIS DE PRÉAU (Charles-Nicolas), né à Orléans, le 1er août 1745, était médecin en 1791, lorsqu'on le nomma député à l'assemblée nationale, où il se montra violent partisan des excès révolutionnaires. Il fut pris par les Anglais à Toulon, où la Convention l'avait envoyé en mission, et bientôt repris par l'armée française, puis nommé commissaire à l'armée d'Italie; mais les mauvais traitemens que les Anglais lui avaient fait subir, avaient tellement altéré sa santé, qu'il fut obligé de refuser cette mission. Il mourut, à Montpellier, le 27 mars 1794. Son buste fut placé pendant quelque temps dans la salle de la Convention. On a de lui :

Description topographique du mont Olivet, 1783, in-8°.

Une traduction du *Surdus loquens* de J.-C. Ammann, imprimée à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* de Deschamps, 1779, in-12.

Une nouvelle édition des *Essais historiques sur Orléans* de Daniel Polluche, 1778, in-8°. (t.)

BEBBER (Isaac), médecin hollandais, vit le jour à Dordrecht, le 8 août 1636, étudia l'art de guérir à Utrecht, reçut le bonnet de docteur dans cette Université, et revint exercer sa profession dans sa ville natale, où le destin lui réservait une carrière bien courte, puisqu'il mourut le 3 septembre 1668, ne laissant qu'un seul ouvrage, dont voici le titre :

Waare en vaste gronden der heelkonst. Amsterdam, 1685, in-8°.

Sorte de manuel ou d'abrégé d'anatomie, de physiologie et de médecine, écrit dans l'esprit de la philosophie de Descartes. (z.)

BECANUS. *Voyez* GORP (JEAN DE).

BECCARI (JACQUES-BARTHÉLEMY), savant physicien, médecin habile, et philosophe célèbre du siècle dernier, vit le jour, à Bologne, le 25 juillet 1682, et fit ses études, dans cette ville, sous les Jésuites. Il se sentit de bonne heure une grande inclination pour les sciences naturelles, et particulièrement pour la physique expérimentale. Aussi, après avoir achevé sa philosophie, se livra-t-il à la médecine, dont il prit le titre de docteur en 1704. Vers la même époque, la société savante, connue sous le nom d'Académie *degli Inquieti*, l'admit dans son sein, et il eut l'avantage de s'y trouver en rapport avec des hommes du plus grand mérite, comme Manfredi et Morgagni. Dégoûté néanmoins de la marche de cette compagnie, qui, par suite de son attachement aveugle aux formes scolastiques, renfermait ses travaux dans un cercle trop étroit, il parvint, avec le secours de ses deux illustres amis, à y introduire une réforme salutaire. Douze académiciens ordinaires furent créés, et les différentes branches des sciences naturelles, les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, la chimie, l'anatomie et la médecine furent distribuées entre eux. Beccari obtint l'histoire naturelle en partage, et justifia si bien ce choix par ses travaux que, quand l'Académie *degli Inquieti* fut transformée, par le comte Marsigli, en l'Institut des sciences et des arts, devenu depuis si célèbre, il y fut nommé professeur de physique expérimentale. Déjà, cependant, il occupait à l'Université, depuis 1709, la chaire de professeur de logique, et, depuis 1712, celle de médecine. Dans le même temps, il exerçait l'art de guérir avec le plus grand succès. Une longue et cruelle maladie vint suspendre ses travaux et ses cours pendant huit mois, en 1718; mais, une fois hors de danger, et rendu à la santé, il les reprit avec une nouvelle ardeur. Sa réputation ne demeura pas confinée en Italie, car la Société royale de Londres le nomma correspondant en 1728. Cinq ans auparavant, il avait été élu président de l'Académie des sciences de l'Institut, et non pas de l'Institut lui-même, comme l'ont écrit d'inexacts biographes, et il eut l'honneur de succéder à Valsalva dans cette dignité; mais, en 1750, à la mort de Bazzano, il fut porté sans opposition à la présidence de l'Institut, après un concours qui demeura ouvert pendant quatre mois. Cette place honorable ne lui fit pas discontinuer les leçons de chimie qu'il donnait depuis 1734, et qu'il n'interrompit que quand il y fut contraint par l'extrême vieillesse : il en profita seulement pour faire adopter des réglemens utiles qui ont été mis en vigueur jusqu'à ces derniers temps. Il mourut, le 30 janvier 1766, universellement regretté. Nous citerons de lui :

Parere intorno al taglio della macchia di Viareggio. Lucques, 1739, in-4°.

De quamplurimis phosphoris commentarius alter. Bologne, 1744, in-4°. Cet opuscule a été aussi imprimé dans les Commentaires de l'Institut de Bologne (tomes II et III).

C'est surtout dans les Actes de ce célèbre Institut, que Beccari a consigné les résultats de ses travaux et de ses recherches. Il y a fourni des Consultations, ou médicales, ou médico-légales, un Mémoire sur le lait, etc. Nous avons aussi de lui une Lettre au chevalier Derham, dans les Transactions philosophiques, et une Dissertation sur la constitution médicale de Bologne en 1729, dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. Enfin, et ce n'est pas son moindre titre à notre reconnaissance, il a prouvé par l'expérience et le raisonnement, que l'abstinence prolongée outre mesure est toujours l'effet d'une maladie, ou peut en produire une, et que le jeûne le plus long n'a jamais rien de miraculeux. Cette intéressante Dissertation, dans laquelle il se montre aussi bon physiologiste que philosophe exempt de préjugés, fut écrite à l'occasion de la demande que le cardinal Lambertini adressa à l'Académie de l'Institut de Bologne, pour savoir si la longue abstinence de toute nourriture pouvait être considérée comme un miracle. Lambertini l'a insérée en entier dans l'appendix de la première partie du quatrième livre de son traité *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione* (Padoue, 1743, in-fol.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BECCARIA (Jean-Baptiste), physicien fort célèbre de l'Italie, naquit, en 1716, à Mondovi, dans le Piémont, se rendit à Rome, en 1732, et y fut reçu dans la congrégation des clercs réguliers des écoles pies. Après avoir terminé ses études, il fut employé, d'abord à Palerme, puis à Rome, à enseigner la philosophie, qu'il professa, dans ces deux villes, avec beaucoup d'éclat. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie, et Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, lui confia, en 1748, une chaire de physique expérimentale. Les phénomènes de l'électricité, sur lesquels Franklin, Dalibard et Delor venaient d'appeler l'attention des physiciens, furent le principal objet de ses recherches, et devinrent pour lui un sujet d'expériences si nombreuses et si variées, que Priestley n'hésite pas à le ranger parmi ceux qui ont le plus contribué à l'avancement et aux progrès de cette branche importante de la physique. Ses travaux contribuèrent à abréger sa carrière, et il mourut le 27 mai 1781. Parmi les découvertes ou observations dont il a enrichi la science, nous citerons ses recherches touchant l'action de l'électricité sur l'air, l'eau, les métaux et les oxides métalliques, ainsi que celles qui ont pour objet l'électricité atmosphérique, et les phénomènes de la lumière électrique. L'astronomie le réclame aussi, comme ayant, en 1759, mesuré, par ordre de son souverain, un degré du méridien dans le Piémont, et s'étant trouvé engagé dans une discussion littéraire avec Cassini, à cause de l'impossibilité de concilier le résultat de sa mesure avec la longueur moyenne du degré à cette latitude déduite des autres opérations analogues, sans admettre que les Alpes

exercent sur le pendule une attraction supérieure à celle qui a été observée, en Amérique, par Bouguer. Nous sommes forcés de glisser très-rapidement sur l'histoire de Beccaria, dont nous ne pouvions nous dispenser de signaler les titres à la reconnaissance de la postérité, mais sur le compte duquel il ne nous est point permis de nous appesantir, puisqu'il ne fut pas médecin, et qu'il ne cultiva qu'une des branches accessoires de la science médicale. Ses ouvrages sont:

Dell' elettricismo artificiale e naturale. Turin, 1753, in-4°.
Beccaria développe la théorie de Franklin dans cet ouvrage, qui commença sa réputation littéraire, et qui lui ouvrit les portes des Académies de Londres et de Bologne. On trouve à la suite une Lettre à l'abbé Nollet, dont il a été publié une traduction française (Paris, 1754, in-12.).
Riposta ad una Lettera anonima intorno al primo capo del suo Elettricismo artificiale. Milan, 1753, in-4°.
Lettera sull' elettricismo artificiale. Bologne, 1758, in-4°.
Experimenta atque observationes, quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur. Turin, 1769, in-4°.
Cet ouvrage roule sur la théorie de Symmer : il abonde en faits de détail qui le rendent infiniment précieux.
Gradus Taurinensis. Turin, 1774, in-4°.
Dell' elettricità terrestre atmosferica a cielo sereno. Turin, 1775, in-4°.
Beccaria a inséré aussi quelques Mémoires dans les Transactions philosophiques. (A.-J.-L. JOURDAN)

BECH (PHILIPPE), né à Brisac, vint, en 1537, à Bâle pour y faire ses études. Il obtint le titre de maître ès-arts en 1541, et prit quelque temps après celui de licencié en médecine. Le doctorat ne paraît pas lui avoir été conféré. Il remplit la chaire de logique depuis 1553 jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1560. On a de lui:

Tractatus de metallifodinis, in quo omnia munera, instrumenta, etc. describuntur. Francfort, 1580, in-fol.-Bâle, 1621, in-fol.
Pachymeris epitome philosophiæ, latinitate donata. Bâle, 1560, in-fol.
Il a en outre publié les Consultations de Jean-Baptiste Montanus, des notes sur Virgile, imprimées avec les œuvres de ce poète (Leipzick, 1546, in-8°.), et une traduction allemande du traité des métaux de Georges Agricola (Bâle, 1557, in-fol.). (J.)

BECHER (DAVID), médecin à Carlsbad en Bohême, a publié les ouvrages suivans, après avoir pris les titres de maître en philosophie et de docteur en médecine dans l'Université de Prague.

Dissertatio inauguralis. Observatio methodico-rationalis necessaria ad formandam veram prognosin in febribus acutis. Prague, 1751, in-8°.
Neue Abhandlung vom Karlsbade. Prague, tome I, 1766; tome II, 1767; tome III, 1768, in-4°.-*Ibid*. 1772, in-8°.-*Ibid*. 1789, in-8°.
Untersuchung der neuen Sprudelquelle im Karlsbade nebst physischen und chemischen Gruenden.
Ce Mémoire a été inséré dans le troisième volume des *Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Boehmen* (Prague, 1777, in-8°.). (Z.)

BECHER (Jean-Joachim), sans contredit l'un des hommes les plus remarquables du dix-septième siècle, naquit à Spire, en 1635, et non pas en 1628, comme il est dit dans la Biographie universelle. Son père, prédicateur évangélique, était fort instruit, puisqu'à l'âge de vingt-huit ans il savait parler et écrire, outre le latin et le grec, l'italien, le hollandais, l'hébreu, le chaldéen, le samaritain, le syriaque et l'arabe. Malheureusement Becher le perdit de très-bonne heure. Le peu de bien qu'il laissa fut en grande partie dissipé par un homme que sa veuve épousa en secondes noces, et le restant disparut par suite des malheurs dont la guerre de trente ans accabla les provinces situées sur les deux rives du Rhin. Becher, quoiqu'à peine âgé de treize ans, fut obligé d'entreprendre l'éducation de quelques élèves, non-seulement pour se soutenir lui-même, mais encore pour faire vivre sa mère et ses deux frères. Tant d'obstacles furent impuissans pour paralyser la noble émulation dont la nature avait placé le germe dans son cœur. Il eut assez de fermeté pour se raidir contre le sort, et assez de bonheur pour réussir. Un goût décidé le portait vers les sciences : il s'y livra sans relâche, consacrant jusqu'aux nuits presque entières à la lecture et à la méditation. Sa pauvreté lui interdisait l'entrée des écoles, mais ses grandes dispositions naturelles ne tardèrent pas à lui ouvrir le sanctuaire de sciences qui semblent au premier abord peu compatibles ensemble. C'est ainsi qu'il s'appliqua successivement à la théologie, aux mathématiques, à la médecine et à la chimie : il ne négligea pas non plus les arts et métiers; la jurisprudence et la politique attirèrent aussi son attention. On ignore quels furent les motifs qui le firent renoncer à la religion de son père, pour adopter le catholicisme.

En 1666, il accepta une place de professeur de médecine qui lui fut offerte à Mayence, et, peu de temps après, l'électeur le nomma son premier médecin. Des propositions plus avantageuses lui ayant été faites par l'électeur de Bavière, il se rendit, sans balancer, à Munich, où, par la munificence du souverain, il eut, de son propre aveu, à sa disposition, un laboratoire de chimie très-commode et abondamment pourvu de tous les instrumens nécessaires. Des désagrémens qu'il éprouva, par sa faute, le privèrent de ces avantages qui devaient lui paraître si précieux, et il dirigea ses pas vers la résidence impériale. Des plans de finances, l'établissement de plusieurs manufactures, et le projet d'une compagnie des Indes qu'il proposa au comte de Zinzendorf, chargé alors du timon des affaires, le mirent fort avant dans les bonnes grâces du ministre, et lui concilièrent aussi les faveurs de la cour. L'empereur lui accorda le titre de conseiller aulique, et le désigna même parmi les membres du collége de commerce nouvellement établi. Le ca-

ractère turbulent de Becher ne lui permit pas de jouir en paix des dons que la fortune lui prodiguait. Il se fit beaucoup d'ennemis, et finit même par s'attirer l'inimitié du comte de Zinzendorf, de manière que, pour mettre sa liberté à couvert, il jugea prudent de quitter Vienne avec sa femme et ses enfans.

Ce fut en Hollande qu'il alla chercher un asyle. Il arriva, en 1678, à Harlem, et, sur-le-champ, il fit part aux autorités de cette ville, ainsi qu'aux états de la Hollande et de la Frise occidentale, d'une foule de projets d'amélioration ou de réforme, qui furent adoptés avidement. Ainsi, par exemple, il imagina une machine pour dévider la soie avec promptitude et sans employer beaucoup de bras. Il offrit en outre aux états généraux de la Hollande de leur procurer un revenu net de quatre millions par an avec le sable de leur mer. Il promettait d'en tirer chaque jour un as d'or, par des procédés de son invention et à l'aide d'un marc d'argent, sans que la moindre quantité de ce dernier fût perdue, de sorte que l'exécution en grand étant faite avec un million de marcs d'argent, le profit net par année serait la somme indiquée plus haut. Les états lui promirent une récompense de deux cent mille francs, et deux pour cent dans les profits de l'entreprise. Le 22 mars 1679, l'essai de la fonte du sable fut faite en présence de commissaires à Amsterdam : on obtint, par l'addition de quelques substances, un verre qui, fondu une seconde fois avec de l'argent, donna six as d'or pour un marc de ce dernier. Cependant, comme on craignit, dit Becher, que l'opération ne réussît pas aussi bien en grand qu'en petit, il fut résolu qu'on tenterait l'expérience avec cent onze marcs et demi d'argent, avant de passer outre. Mais, poussé alors dans ses derniers retranchemens, et se voyant sur le point d'être démasqué, Becher feignit de ne pas avoir été récompensé d'une manière assez libérale, ou d'être poursuivi par la haine de ses ennemis de Vienne, et prit, en 1680, le parti de passer en Angleterre. Il visita d'abord les mines de l'Ecosse, puis, en 1681 et 1682, celles de Cornouailles, et soumit, au gouvernement britannique, un plan pour l'amélioration de ces dernières. Cependant le comte de Zinzendorf ayant été disgrâcié, il ne craignit plus de reparaître en Allemagne, et accepta les offres du duc de Mecklembourg, qui l'appelait auprès de lui, à Gustrow, où une mort prématurée vint terminer sa carrière orageuse, en 1682. La plupart des biographes le font mourir à Londres, et quelques-uns même, Witte, par exemple, et divers autres d'après lui, en 1685. Le temps et le lieu que nous avons fixés à cet événement, sont indiqués par François Heyn, témoin oculaire des funérailles de Becher, dans ses Lettres, que Roth-Scholtz a mises en tête de son édition des *Opuscula chemica rariora* de ce dernier.

Becher fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, et l'on ne peut guère douter qu'il ne se fût placé au premier rang, sans la violence de ses passions, son orgueil effréné et son caractère inquiet et turbulent. La nature l'avait doué d'une persévérance, d'un esprit fertile en inventions, et d'une sagacité qui n'avaient besoin que d'être bien dirigés pour faire de lui un savant du premier ordre. Plusieurs de ses conceptions, celle, par exemple, de réunir le Rhin au Danube par des canaux, annoncent de grandes vues. Histoire, diplomatie, finances, économie politique, langues, mathématiques, mécanique, philosophie, toutes les branches, en un mot, du savoir humain lui étaient plus ou moins familières; mais une vanité puérile, et le défaut très-commun chez les hommes qui se sont formés eux-mêmes, de dire avec trop de franchise ce qu'ils pensent et d'ignorer l'art si utile de dissimuler ses émotions, le rendirent tellement ridicule qu'on perdit bientôt de vue son mérite réel, et lui suscitèrent tant d'ennemis que nulle part il ne put trouver ni le repos ni la tranquillité. Trop fier peut-être de sa supériorité, il communiquait, sans ménagement, ses plans de reforme et ses projets d'institutions meilleures, aux grands, dont il peignait les abus de pouvoir et la tyrannie avec trop d'énergie et trop de liberté pour ne pas révolter contre lui des esprits imbus de ces préjugés de supériorité dont la raison n'avait pas encore appris à connaître la futilité et le néant.

Il a surtout le grand mérite d'avoir exercé la plus heureuse influence sur la chimie, et d'avoir posé les fondemens de la théorie que Stahl développa ensuite avec tant de sagacité. Le premier, il réunit en corps de doctrine les faits épars de la science chimique, dont personne avant lui n'avait même soupçonné l'immense étendue, ni les applications avantageuses qu'on peut eu faire aux arts. Le premier aussi, il rapprocha ces faits de ceux de la physique, et essaya de trouver, dans ces deux branches réunies des connaissances humaines, les causes de tous les phénomènes que présentent les corps inorganiques. Ses principes étaient que tous les corps de la nature sont de nature terreuse et susceptibles de se mêler avec l'eau, qu'il y a trois espèces de terres, la vitrifiable, la combustible et la mercurielle, et que tous les métaux sont composés de ces terres, dont les proportions diverses produisent les différences qu'on observe entre eux. Quand on chauffe un métal, disait-il, le changement de forme qu'il subit, s'il en survient un, dépend de ce qu'on dégage la terre mercurielle, après le départ de laquelle reste seulement la chaux métallique. On ne saurait méconnaître là le premier germe de l'hypothèse du phlogistique, qui a régné si despotiquement en chimie jusqu'au temps de Lavoisier. Becher fut

aussi l'un des premiers qui, sans perdre de vue la forme extérieure des minéraux, divisèrent cependant ces corps d'après leur composition chimique. En disant que tous les minéraux ont de la tendance à la forme métallique, ne semble-t-il pas avoir pressenti ce que les chimistes modernes ont démontré jusqu'à l'évidence, d'autant plus qu'il regardait ces mêmes minéraux comme des composés terreux. Il signala l'abondance du fer dans la nature, où il est répandu presque partout, et la facilité qu'on éprouve à le tirer, sous forme métallique, de ses diverses combinaisons, en traitant seulement ces dernières au feu avec des matières combustibles. Il admettait un acide primitif (*acidum primigenium*) dont tous les autres ne sont que des modifications. La découverte de l'acide boracique lui appartient; il l'indique en disant qu'on se procure un sel volatil par la distillation du vitriol ou de l'huile de vitriol avec le borax: l'ambiguité avec laquelle il décrit la manière dont on doit s'y prendre pour obtenir cette substance, peut seule expliquer pourquoi personne n'y fit attention jusqu'à l'époque de Homberg. Il fut le premier qui enseigna aux chimistes à préparer le beurre d'antimoine, sans employer le sublimé corrosif, avec une partie d'antimoine, deux de sel marin, et quatre de vitriol ou d'alun calciné. Mais, d'un autre côté, il se montra partisan aveugle et champion déclaré de l'alchimie. Cette faiblesse, jointe à la tendance naturelle qu'il avait au charlatanisme, le conduisit à vanter, avec emphase, divers arcanes, particulièrement son or potable, ou muriate d'or, et son sel céleste, aussi bien que ses pilules polychrestes, qu'il érigeait presqu'en panacée universelle, et qui ont donné naissance depuis à tant d'autres préparations occultes du même genre, après avoir été modifiées à l'infini, surtout par David Kellner qui en fit le sujet d'un traité spécial: ces pilules, comme l'on sait, avaient pour base l'aloès.

Les ouvrages de Becher sont très-nombreux et écrits dans un style très-figuré. On en trouvera la longue liste dans Witte et dans Roth-Scholtz, comme aussi des détails plus étendus sur sa vie, dans Urbain-Godefroi Bucher, J.-F. Reimmann et Georges Paschius. Nous ne citerons ici, parmi ses écrits, que les suivans, qui sont les plus connus, ceux qu'on peut encore lire avec intérêt aujourd'hui:

Character pro notitiâ linguarum universali inventum steganographicum hactenus inauditum. Francfort, 1661, in-8°.

Ce livre, très-rare aujourd'hui, fut écrit en dix jours. M. de Firmas-Peries en a donné une notice assez détaillée dans sa *Pasitélégraphie* (Stuttgard, 1811, in-8°.). Il contient un vocabulaire d'environ dix mille mots, numérotés suivant l'ordre de l'alphabet latin. Becher y développe le plan d'une écriture applicable à toutes les langues, mais dont les caractères ont le défaut d'être trop compliqués.

Metallurgia, oder Naturkuendigung der Metalle, mit viel curiosen Beweissthuemern, naturlichen Gruenden, Gleichnuessen, Erfahrenheiten und bisshero ungemeinen Aufmerckungen vor Augen gestellt. Zur Erhaltung der Wahrheit, Erlaeuterung der spagierischen Philosophie, und Gefallen der Liebhuber in drei Theile abgetheilt. Francfort, 1661, in-8°.-*Ibid.* 1705, in-8°.

Institutiones chymicæ, seu manuductio ad philosophiam hermeticam. Mayence, 1662, in-4°.-Amsterdam, 1664, in-12.-Francfort, 1705, in-12. -*Ibid.* 1716, in-8°.

Musa, seu ejusdem scriptorum index. Francfort, 1662, in-8°.

Aphorismi ex institutionibus medicinæ Danielis Sennerti, magnâ diligentiâ collectis. Francfort, 1663, in-12.

Parnassus medicinalis illustratus, oder ein neues, und dergestalt vormals noch nie gesehenes Thier-Kraeuter-und Berg-Buch, samt der Salernitanischen Schule, cum Commentario Arnoldi Villanovani, und den præsugiis vitæ et mortis Hippocratis Coi; auch gruendlichen Bericht von Distilliren, Purgieren, Schwitzen, Schrepfen und Aderlassen. Alles in Hoch-Teutscher Sprach, sowohl in Ligatâ ac Prosâ lustig und ausfuehrlich in vier Theilen beschrieben, und mit zwoelff hundert Figuren gezieret. Ulm, 1663, in-fol.

Les figures des plantes usuelles sont tirées de Camerarius. Les préceptes de l'école de Salerne sont traduits en vers allemands. Ce livre, qu'on peut considérer comme une sorte de traité de matière médicale, n'est pas celui qui fait le plus d'honneur à Becher; il annonce surtout un homme qui n'avait pas même les notions élémentaires de la botanique.

OEdipus chymicus, seu Institutiones chymicæ, opusculum omnibus medicinæ et chymiæ studiosis lectu perquam utile et necessarium. Francfort sur le Mein, 1664, in-12.-Amsterdam, 1665, in-12.-Francfort sur le Mein, 1705, in-8°.-*Ibid.* 1716, in-8°.-Trad. en allemand, 1680, in-8°.

Acta laboratorii chymici Monacensis, seu Physica subterranea, libri duo, quorum prior profundam subterraneorum genesin, nec non admirandam globi terr-aque-aerei super-et subterranei fabricam; posterior specialem subterraneorum naturam, resolutionem in partes, partiumque proprietates, exponit. Accesserunt sub finem mille hypotheses seu mixtiones chymicæ, antehàc nunquam visæ. Francfort, 1669, in-8°.-*Ibid.* 1681, in-8°.-Léipzick, 1702 et 1703, in-4°.-*Ibid.* 1738, in-4°.-Trad. en allemand, Francfort, 1680, in-8°.; *Ibid.* 1690, in-8°.

Les éditions de Léipzick portent un titre un peu différent : *Physica subterranea profundam subterraneorum genesin e principiis hucusquè ignotis, ostendens.* On trouve à la fin un petit supplément de Georges-Ernest Stahl, sous le titre de *Specimen Beccherianum.* La seconde édition de la traduction allemande ne diffère de la première que parce qu'on a mis un nouveau titre à celle-ci. C'est le meilleur ouvrage de Becher.

Methodus didacticus, seu clavis et praxis super novum suum organon philologicum, das ist: Gruendlicher Beweiss das die Weg und Mittel, welche die Schulen bisshero insgemein gebraucht, die Jugend zu Erlernung der Sprachen, insonderheit der lateinischen zu fuehren, nicht gewiss, noch sicher seyen, sondern den Regulen und Natur der rechten Lehr-und Lernkunst schnurstracks entgegenlauffen, derentwegen nicht allein langweilig, sondern auch gemeiniglich unfruchtbar und vergeblich ablauffen, samt Anleitung zu einem bessern. Francfort sur le Mein, 1669, in-4°.-*Ibid.* 1674, in-8°.-*Ibid.* 1696, in-4°.

Experimentum chymicum novum, quo artificialis et instantanea metallorum generatio et transmutatio ad oculum demonstratur, loco supplementi in Physicam suam subterraneam, et responsi ad doctoris Rolfincii schedas de non entitate mercurii corporum; opusculum multis experimentis practicis, nec non præcipuis philosophorum dictis explicatis

refertum, lectori philochymico non ingratum futurum. Francfort, 1671, in-8°.-*Ibid.* 1679, in-8°.-Trad. en allemand, Francfort, 1680, in-8°.

Becher soutient avec force la possibilité de la transmutation des métaux, et il en apporte pour preuve qu'il avait produit du fer avec de l'huile de lin.

Supplementum secundum in Physicam subterraneam: demonstratio philosophica, seu theses chymicæ, veritatem et possibilitatem transmutationis metallorum in aurum evincentes. Francfort, 1675, in-8°.-Trad. en allemand, Francfort, 1680, in-8°.

Trifolium Beccherianum Hollandicum. Amsterdam, 1679, in-8°.-Trad. en allemand, Francfort, 1679, in-8°.; Léipzick, 1691, in-12.

Experimentum novum ac curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ, sive Prodromus historiæ, seu propositionis Præp. D. D. Hollandiæ ordinibus ab auctore factæ, circà auri extractionem mediante arenâ littorali per modum mineræ perpetuæ seu operationis magnæ fusoriæ cum emolumento. Loco supplementi tertii in Physicam suam subterraneam. Francfort, 1680, in-8°.

Becher a dédié cet ouvrage aux Etats de Hollande, qu'il engage à faire continuer les essais tentés en 1679 par leurs ordres et d'après son instigation.

Chymischer Gluecks-Hafen, oder Grosse chymische Concordanz und Collection von funffzehn hundert chymischen Processen, durch viel Muehe und Kosten auss den besten Manuscriptis et Laboratoriis in diese Ordung, wie hier folgendes Register aussweiset, zusemmengetragen. Francfort, 1682, in-4°.-Halle, 1726, in-8°., avec les *Gedanken von der Goldmacherei* de Georges-Ernest Stahl.

Ampel oder Lampe des Lebens und Todes. Breslau, 1682, in-8°.

Naerrische Weissheit und weisse Narrheit, oder ein hundert so politische als physikalische, mechanische und mercantilische Concepten und Propositionen, deren etliche gut gethan, etliche zu nichts werden. Francfort, 1682, in-12.-*Ibid.* 1686, in-12.-*Ibid.* 1706, in-8°., par J.-F. Reimmann, avec la vie de l'auteur.

Becher écrivit cet ouvrage sur mer, au milieu d'un orage violent.

De novâ temporis dimetiendi ratione, et accuratâ horologium constructionis theoriâ et experientiâ. Londres, 1680, in-4°.

Magnalia naturæ. Londres, 1680, in-4°.

Tripus hermeticus fatidicus, pandens oracula chymica, seu I Laboratorium portatile, cum methodo verè spagyrice seu juxtà exigentiam naturæ laborandi: accessit pro praxi et exemplo II Centrum mundi concatenatum seu Duumviratus hermeticus, seu magnorum duorum productorum nitri et salis textura et anatomia, atque in omnium præcedentium confirmationem adjunctum est. III Alphabetum minerale, seu viginti quatuor theses de subterraneorum mineralium genesi, texturâ et analysi: his accessit concordantia mercurii, lunæ et menstruorum. Omnia juxtà auctoris doctrinam et principia in Physicâ suâ subterraneâ, ejusque Supplementis conscripta, adeò ut hic Tripus hermeticus commentarius practicus super præfatam Physicam subterraneam verè dici queat, utpote scriptum raris experimentis, multis figuris, et profundis speculationibus innixum, ut lectori per se patebit. Exaratum in Cornubiâ, ad extrema Angliæ ora, inter ipsa mineralia, experimenta et autopsiam. Francfort, 1689, in-8°.

Le *Laboratorium portatile* avait déjà paru à part (Francfort, 1680, in-8°.), aussi bien que les deux autres opuscules contenus dans ce recueil (Francfort, 1682, in-8°.). C'est dans l'Alphabet minéral, ainsi appelé parce qu'il se compose de vingt-quatre thèses, que Becher a le mieux exposé sa théorie physico-chimique : ses idées y étant plus serrées, on a moins de peine à en saisir les rapports et l'enchaînement.

Kluger Hausvater, verstaendige Hausmutter, vollkommener Landmedicus, wie auch wohlerfahrner Ross-und Vieharzt. Léipzick, 1698, in-12-*Ibid.* 1702, in-12-*Ibid.* 1764, in-12.

Medicinische Schazkammer die Kinderkrankheiten gluecklich und geschwind zu curiren. Léipzick, 1700, in-8°.-*Ibid.* 1755, in-8°.

Philosophia, oder Seelen-Weissheit, wie nehmlich ein jeder Mensch aus Betrachtung seiner Seelen selbst allein alle Wissenschaft und Weissheit gruendlich und bestaendig erlangen kœnne. Hambourg, 1705, in-11.

Chymischer Rosengarten samt einer Vorrede und kurtzgefassten Lebens-Beschreibung Hernn D. Becher' s zum Druck befœrdert von Friedrich Roth-Scholtzen. Nuremberg, 1717, in-8°.
Inséré aussi dans les *Opuscula chymica rariora.*

Bericht von Polychrestpillen, samt J.-Dan. Gohl's Gedanken von ihrer Wuerkung, ausgefertigt durch Friedrich Roth-Scholtzen. Nuremberg, 1719, in-8°.

Pantaleon delarvatus;
dans les *Opuscula chymica rariora* et dans le *Philaletha illustratus* de Jean-Michel Faust (Francfort sur le Mein, 1706).

Epistolæ quatuor chymicæ. Amsterdam et Hambourg, 1673, in-4°.

Roth-Scholtz a recueilli les opuscules de Becher, et les a publiés sous le titre suivant :

Opuscula chymica rariora. Nuremberg, 1719, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BECK, nom commun à plusieurs médecins allemands ou hollandais qui sont connus seulement par quelques opuscules assez insignifians même, et dont voici les principaux :

Beck (*Adam*) a écrit :
Dissertatio de dysenteriâ. Marbourg, 1683, in-4°.

Beck (*Frédéric de*) est auteur de l'ouvrage suivant, indiqué par Wolferm :
Amœnitates medicæ. Francfort sur le Mein, 1687, in-8°.

Beck (*Janus*) a donné :
Æger asthmate scorbutico laborans. Giessen, 1679, in-4°.

Beck (*Jean*) a publié :
Dissertatio de picâ prægnantium. Leyde, 1653, in-4°.

Beck (*Jean-David*) est auteur d'une dissertation intitulée :
De conjugalis debiti præstatione. Nuremberg, 1706, in-4°.

Beck (*Jean-Georges*) a mis au jour :
De viro ex polypo cordis et asthmate violente mortuo. Bâle, 1718, in-4°.

Beck (*Jean-Rodolphe*) a fait imprimer :
Dissertatio de gonorrheâ virulentâ. Bâle, 1680, in-4°.

Beck (*Philippe*), professeur de logique et de médecine à Bâle, où il est mort au mois de septembre 1560, a traduit en latin les Elémens de philosophie de Georges Pachymeres. (J.)

BECKE (David van der), médecin de Minden, en Westphalie, naquit le 6 janvier 1648, et pratiqua son art à Hambourg, où il mourut, le 24 octobre 1684, à la fleur de l'âge. Il est auteur des ouvrages suivans :

Epistola ad Joelem Langelottum de volatilisatione salis tartari. Hambourg, 1673, in-8°.

Experimenta et meditationes circà naturalium rerum principia; quibus, quæ circà fixi et alcalisati salis, antè calcinationem in misto præexistentiam, ac causas volatilisationis obscura aut dubia esse poterant, clarè solvuntur. Hambourg, 1674, in-8°.–*Ibid.* 1684, in-8°.–*Ibid.* 1703, in-12.

Cette dernière édition, beaucoup plus considérable que la première, est enrichie de notes. Elle porte un nouveau titre, celui d'*Amœnitates physicæ*. Partisan de la secte iatro-chimique, Van der Becke attribuait presque toutes les maladies à la présence des acides. Il eut le bon esprit de comprendre et de dire que les plantes n'ont plus les mêmes propriétés après avoir été calcinées qu'étant fraîches, parce que le feu détruit leurs vertus particulières.

Jacobus Barnerus leviter et amicè castigatus. Hambourg, 1675, in-8°.

Dissertatio anatomico-practica de procidentiâ uteri, ab erroribus clar. Johannis Garmeri, Hamburg. et physic. patriæ primarii, vindicatâ. Hambourg, 1683, in-8°.

Garmerus ex Garmero ad vivrum et verbum descriptus. Hambourg, 1684, in-4°. (z.)

BECKER (Christophe-Louis), médecin allemand, est venu au monde, le 9 décembre 1756, à Ravensbourg, ville de la Souabe, et a terminé sa carrière, dans le mois de mai 1792, à Augsbourg, où il était médecin pensionné de la ville, président du Collége des chirurgiens, et médecin de l'hôpital des orphelins. Il n'a fait imprimer à part que sa thèse, intitulée:

Dissertatio inauguralis de sanguinis e pulmonibus rejectione. Tubingue, 1781, in-8°.,

et deux traductions, l'une du Recueil de tables anatomiques de Smellie (Augshourg, 1782, in-8°.), et l'autre du Traité des maladies qui règnent à la Jamaïque par Sloane (Augshourg, 1784, in-8°.).

Mais on a de lui quelques analyses d'ouvrages dans la Gazette médico-chirurgicale de Salzbourg, et plusieurs Mémoires sur différens points de pratique ou de pharmacologie, dans le *Neues Magazin fuer Aertze* de Baldinger. Nous citerons plus particulièrement, parmi ces derniers, ceux qui traitent de l'apoplexie, de la métrite, de la fièvre puerpérale, et de la ménorrhagie. (J.)

BECKER (Eberhard-Philippe), fils de Jean-Philippe Becker, vint au monde, le 31 octobre 1741, à Magdebourg, où il fit ses premières études. En 1760, il se rendit à Osnabruck pour y apprendre la pharmacie dans l'officine de Fréderic Mayer. Au bout de deux ans, il alla à Manheim, puis à Cassel, et, en 1765, à Berlin pour terminer ses cours de chimie. En 1768, il s'embarqua sur un vaisseau hollandais, avec un de ses frères, pour Batavia, d'où il revint au bout de quatre années en passant par la Chine. En 1772, il se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où le bonnet de docteur lui fut conféré l'année suivante, après quoi il reprit la route de la Hollande, bien résolu de faire un nouveau voyage aux Indes. Mais ayant appris la mort de presque tous ceux qu'il avait connus à Batavia, il craignit de s'exposer encore une fois aux intempéries de ce climat si funeste aux Européens, et prit le parti de rester à Amsterdam. Il se

maria dans cette ville, et y fixa son séjour. On a de lui divers opuscules, parmi lesquels nous citerons le suivant:

Verhandelingen over den witten vloed, benevens oven de Zanden. Amsterdam, 1787, in-8°. (1.)

BECKER (Georges-Philippe), professeur extraordinaire de médecine et médecin pensionné à Heidelberg, où il est mort, le 27 avril 1794, à l'âge de trente-huit ans seulement, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre :

Versuch eines kurzen medicinisch-praktischen Unterrichts der im Jahre 1786 epidemisch herrschenden Krankheiten, fuer die Landwundaertze im Oberamte Heidelberg, zum Nutzen der in demselben Oberamte befindlichen Unterthanen. Heidelberg, 1787, in-8°.

Cette Instruction a paru sous le voile de l'anonyme. Becker a inséré, en outre, dans le *Medicinisches Wochenblatt* de Jean-Valentin Mueller et de Georges-Frédéric Hoffmann, trois ou quatre Mémoires, dont les plus intéressans ont rapport aux funestes effets des baies de la belladone sur l'économie animale, et à l'emploi de l'extrait d'aconit en médecine. (1.)

BECKER (Jean-Germain), né, le 5 juin 1770, à Schwerin, prit, en 1793, le titre de docteur en médecine à Rostoch, et vint ensuite exercer sa profession à Altona. En 1797, il quitta cette ville pour venir se fixer à Parchim, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin. Nous connaissons de lui les ouvrages suivans:

Dissertatio inauguralis exhibens quæstionem : An phthisi pulmonali exulceratæ conveniant remedia tonica? Rostoch, 1793, in-8°.

Versuch einer allgemeinen und besonderen Nahrungsmittelkunde. Stendal, 1810 et 1811, in-8°.

Il a publié, de concert avec F.-G.-A. Bouchholz :

Auszuege aus den neuesten medicinischen Streitschriften. Altona, 1796-1797, 1 vol. in-8°., en quatre cahiers.

En outre, il a donné une traduction allemande du Traité des maladies des enfans de N. Chambon de Montaux (Berlin, 1800-1801, in-8°.). (1.)

BECKER (Jean-Conrad), médecin d'Alsfeld, s'est fait connaître par les ouvrages suivans :

Dissertatio de abortu. Giessen, 1696, in-4°.

Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine potu aquæ. Giessen, 1704, in-8°.-Iéna, 1720, in-4°., avec de nombreuses additions.

Becker soutient que l'eau ne s'introduit ni dans la trachée-artère, ni dans l'estomac de l'homme et des animaux qui périssent par submersion, assertion à l'appui de laquelle il rapporte les résultats de quatre observations de cadavres de noyés. Il a donné, dans la première édition de cet opuscule, qu'il a enrichie de douze observations, l'histoire assez curieuse d'un individu chez lequel on ne trouva qu'un seul rein.

Pædoctonia inculpata ad servandam puerperam. Giessen, 1729, in-4°.

Appelé auprès d'une femme en travail, qui avait de la peine à accoucher, l'auteur, voyant un bras du fœtus qui passait, l'arracha sans balancer, et sans s'assurer que l'enfant fût ou non mort : il excuse sa conduite, au moins imprudente, en disant qu'il vaut mieux sauver la mère que son fruit. (1.)

BECKER (Jean-Philippe), né, le 7 février 1711, à Borcken, petite ville peu éloignée de Fritzlar dans la Hesse, où son père était pharmacien, vint, en 1735, exercer la même profession à Magdebourg. Il est mort en 1799. La notice qu'il a insérée dans l'ouvrage d'Elwert, sur les événemens de sa vie, est remarquable par la manière dont il y développe les détails les moins intéressans pour le lecteur; une notice bibliographique aussi détaillée sur Alexandre ou Jules-César deviendrait rebutante, à plus forte raison l'est-elle quand elle concerne un personnage assez obsur, car les ouvrages de Becker, dont nous allons donner les titres, sont en général très-médiocres :

Entdeckte Salpeter-Saeure in den animalischen Ausleerungen, *nebst einer Abhandlung vom Salpeter*. Dessau, 1783, in-8°.

Supplement zu der Abhandlung ueber den Salpeter. Dessau, 1784, in-8°.

Abhandlung ueber den rothen Arsenik. Dessau, 1784, in-8°.

Becker a publié, dans la même année, un Mémoire sur le même sujet dans les *Chemische Annalen* de Crell.

Das Leben und die Gesundheit der Kreaturen und deren Erhaltung durch die Pflanze. Magdebourg, 1785, in-8°.

Chemische Untersuchungen der Pflanzen und deren Salze, *nebst andern dahin gehœrigen Materien*. Léipzick, 1786, in-8°.

Chemische Anekdoten, *oder Versuche ueber einige zweifelhafte und noch keine autentike Gueltigkeit erlangte Saetze*. Léipzick, 1788, in-8°.

Becker a encore donné quelques Mémoires dans le *Repertorium fuer Chemie und Pharmacie* d'Elwert.

Nous réunissons ici plusieurs médecins du nom de Becker, sur le compte desquels on ne possède point de renseignemens biographiques.

Becker (*André*) a écrit :

Dissertatio de pleuritide. Leyde, 1661, in-4°.

Becker (*Charles-Godefroy*), auteur d'nn opnscule intitulé :

De intussusceptione, *cum conjunctâ observatione*. Strasbourg, 1769, in-4°.

Becker (*Charles-Ferdinand*), dont on a :

De effectibus caloris et frigoris externi in corpus humanum vivum. Gœttingue, 1802, in-8°.-Trad. en allemand sous ce titre:

Abhandlung von der Wirkungen der aeusserm Waerme und Kaelte auf die lebendige menschliche Kœrper. Gœttingue, 1804, in-8°.

Becker (*Christophe*) a publié :

Resolutio casûs practici chemiæ sanguinis miros fructus repræsentantis. Leyde, 1663, in-4°.

Becker (*Daniel-Christophe*), dont on a :

De salubri potu calido. Kœnigsberg, 1686, in-4°.-Rostock, 1686, in-4°.

Becker (*Georges*), auteur d'une

Dissertatio de recto atque tuto mercurii sublimati corrosivi in variis morbis usu. Gœttingue, 1777, in-4°.

Becker (*Jean-Frédéric*) est auteur d'une

Dissertatio de fistulis urethræ virilis. Halle, 1728, in-4°.

Becker (*Jean-Henri*) a publié :

De vulneribus tibiarum à contusione ortis. Strasbourg, 1725, in-4°.

Becker (*Henri-Charles*), qui a publié :

Doctrina de vasis chyliferis et lymphaticis primordia. Halle, 1797, in-8°.

Becker (*Guillaume-Louis*), auteur d'une
Dissertatio de humorum mutationibus primariis. Gœttingue, 1812, in-8°.
Becker (*Pierre*) a écrit :
Nova hypothesis de duplici visionis organo, dioptrico altero, altero catoptrico, quorum hoc insectis, illud animalibus reliquis, natura concessisse videtur. Rostock, 1720, in-4°.
Becker (*Simon-André*) a publié :
Dissertatio de febre malignâ. Iéna, 1676, in-4°.
Dissertatio de singultu. Iéna, 1676, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Iéna, 1778, in-4°.
Becker (*Théophile*), auteur d'une thèse qui a pour titre :
Dissertatio de catarrhis. Leyde, 1675, in-4°.
Becker (*Wolfgang-Michel*) a soutenu une thèse intitulée :
Dissertatio de lue venereâ. Iéna, 1751, in-4°.
Il ne faut pas confondre avec aucun de ces médecins les deux suivans, dont le nom présente une légère différence dans l'orthographe :
Beckers (*Jacques*) a mis au jour :
Dissertatio de alimentorum fastidio. Leyde, 1669, in-4°.
Beckers (*Nicolas-Guillaume*) a écrit :
Florilegium Hippocraticum et Galenicum. Vienne, 1677, in-8°. - *Ibid.* 1688, in-8°.
Il a inséré, en outre, dans les Ephémérides des Curieux de la nature plusieurs observations, parmi lesquelles on distingue un cas de dégénérescence cartilagineuse de l'œsophage. (T.)

BECKETT (Guillaume), membre de la Société royale de Londres, pratiqua pendant long-temps la chirurgie dans cette capitale, et se retira, vers la fin de ses jours, à Abington, ville du comté de Berk, où il termina sa carrière en 1738. On connaît de lui plusieurs ouvrages :

Chirurgical remarks occasioned by a dead of a child, whose case was printed by D. Turner, and an account of the wound of the brain by a bullet. Londres, 1709, in-8°.
Ce qu'il y a de plus important dans ce livre, c'est la relation d'un coup de feu qui enleva une portion considérable de la substance du cerveau sans devenir funeste au blessé, dont la guérison fut assez prompte et complète.
Cure of cancers. Londres, 1712, in-8°.
Beckett se montre charlatan audacieux dans cette production, consacrée à exalter les prétendues propriétés d'un arcane qu'il dépeint comme un souverain remède contre le cancer.
Chirurgical observations. Londres, 1740, in-8°.
Collection of chirurgical tracts. Londres, 1740, in-8°.
C'est le recueil des opuscules précédens.
On a encore de Beckett plusieurs Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques. Ceux qui ont rapport à l'histoire de la syphilis sont d'une trop haute importance pour que nous n'en disions pas un mot. Beckett s'est élevé contre l'origine américaine de la syphilis, et Girtanner, partisan aveugle de cette hypothèse, avoue que personne n'a élevé des objections plus fortes et plus péremptoires pour la combattre. Il prouve par quelques passages de manuscrits conservés dans le collége de Lincoln, à Oxford, particulièrement par ceux du chirurgien Jean Ardern, et par les réglemens mis en vigueur, en l'année 1430, dans les maisons de joie de Southwark, que le catarrhe urétral était connu en Angleterre, sous le nom de *brenning* ou de *burning*, avant la découverte de

l'Amérique, et qu'il en était de même de tous les autres maux vénériens. Voici comment Girtanner croit le réfuter : « Beckett prouve qu'il y avait en Angleterre, avant l'époque en question, des écoulemens par l'urètre contagieux, susceptibles de se communiquer par le coït, et rien de plus. Or, de pareilles maladies ont été connues dans tous les temps ; la lèpre surtout en produisait ; mais ces écoulemens guérissaient en peu de jours, tandis que la blennorrhagie virulente dure quelquefois très-long-temps, *lorsqu'elle est mal traitée* : cette dernière n'a paru qu'en 1550, comme le disent Fallope et autres. » On est tenté de perdre son sérieux en lisant de pareilles rapsodies, qui cependant ont passé et passent encore, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour des vérités incontestables. Je connais un praticien fort estimable qui croit fermement aux époques assignées par Astruc comme étant celles de l'apparition moderne des divers accidens vénériens, dont il n'est pas un seul néanmoins qui ne se trouve décrit jusque dans l'Ecriture sainte. Le lecteur impartial et dégagé de préjugés sentira de suite qui peut avoir raison de Girtanner ou de Beckett. Celui-ci ne fut pas aussi heureux dans tous les points : au lieu de prendre la syphilis pour ce qu'elle est réellement, pour un être imaginaire, composé d'un assemblage incohérent de symptômes dont l'ensemble a été personnifié, il imagina que les anciens l'avaient méconnue, parce qu'ils la confondaient avec la lèpre, dont ils la considéraient comme une dégénération. Les progrès de la doctrine physiologique feront enfin, il faut l'espérer, briller le flambeau de la vérité sur un point de doctrine sur lequel des préjugés funestes au genre humain tiennent depuis si long-temps étendu le bandeau de l'erreur. (J.)

BECKHER (Daniel), célèbre médecin allemand, naquit à Dantzick, le 13 décembre 1594. Après huit ans d'études, tant dans les Universités d'Allemagne que dans celles du Danemarck, il obtint, en 1623, la chaire de physique et de chimie à Kœnigsberg, où il prit, dans la même année, le grade de licencié en médecine. La ville de Kneiphoff lui accorda le titre de médecin pensionné en 1625, et l'électeur de Brandebourg celui de médecin de la cour en 1629. Le titre de docteur lui fut conféré en 1640, et il mourut, quinze ans après, le 14 octobre. Manget et Moréri l'ont confondu mal adroitement avec le suivant. C'est à tort aussi que Lange le fait mourir en 1653 seulement. C'était un médecin fort instruit, mais très-crédule. Ses ouvrages renferment beaucoup de faits, observés par lui ou compilés dans les auteurs, et n'ont pas d'autre mérite. Une crédulité excessive enchaînait chez lui la faculté de juger. Tout ce qui tient au raisonnement dans ses ouvrages ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il croyait à la vertu attractive de l'aimant en poudre dans certaines affections, et à la puissance des démons sur l'homme, ainsi qu'à la vertu antihémorrhagique du jaspe, et admettait, sans restriction, la réalité des prétendues guérisons par les poudres de sympathie. Ses écrits, énumérés par Arnold, dans son histoire de l'Université de Kœnigsberg, sont assez nombreux ; voici quels sont les titres de ceux dont les années de publication sont parvenues à notre connaissance :

Dissertatio de affectu hypochondriaco. Kœnigsberg, 1623, in-4°.

Medicus microcosmicus, seu spagyria microcosmi, exhibens medicinam ex corpore hominis, tùm vivi, tùm extincti, doctè eruendam, scitè præparandam et dextrè propinandam. Rostock, 1622, in-12.-Leyde, 1633, in-4°.-Londres, 1660, in-12.

Dissertatio de calido innato. Kœnigsberg, 1624, in-4°.

Anatome infimi ventris duodecim disputationibus delineata. Kœnigsberg, 1634, in-4°.

Dissertatio de lacrymis. Kœnigsberg, 1634, in-4°.

De cultrivoro Prussiaco, observatio et curatio singularis, decade positionum, variis rariorum observationum historiis refertarum, illustrata. Kœnigsberg, 1636, in-4°.-Leyde, 1638, in-8°.-*Ibid.* 1640, in-8°.-Trad. en allemand, Kœnigsberg, 1643, in-4°.

Il s'agit du même cultrivore dont Georges Loth et Roger Hemsing ont tracé l'histoire ; mais la relation donnée par Beckher est plus détaillée, et enrichie d'un grand nombre de faits analogues, plus multipliés d'ailleurs dans la traduction allemande, qui, sous ce point de vue, mérite d'être préférée. Le sujet de l'observation est un jeune paysan, qui, s'étant introduit un manche de couteau dans l'arrière-gorge pour faciliter le vomissement, laissa échapper cet instrument, qui tomba dans l'estomac. Les efforts pour le rendre par la bouche étant inutiles, un habile chirurgien, nommé Schwab, fit (en 1635) une incision à l'hypochondre droit, deux travers de doigt au-dessous des fausses côtes, saisit l'estomac avec une érigne, l'ouvrit, retira le couteau, et ferma la plaie par cinq points de suture : le malade guérit parfaitement. C'est là tout ce qu'il y a d'intéressant, sauf quelques faits analogues, dans l'opuscule de Beckher, qui, de ce que les tentes n'empêchèrent point la guérison dans le cas dont il s'agit, en prend occasion de critiquer vivement la sage réforme que César Magati avait introduite dans le pansement des plaies. Il serait déplacé de chercher ici à le réfuter, quoique, pour le dire en passant, on ait peut-être trop exclusivement rejeté les bourdonnets, qui sont souvent utiles, et même indispensables.

Dissertatio de pipere et opio. Kœnigsberg, 1642, in-4°.

Dissertatio de asthmate. Kœnigsberg, 1642, in-4°.

Historia morbi academici Regiomontani. Kœnigsberg, 1649, in-4°.

C'est l'histoire d'une maladie qui régna, en 1649, parmi les élèves de l'Université de Kœnigsberg.

Commentarius de theriacâ. Kœnigsberg, 1649, in-4°.

Nuetzliche kleine Haus-Apotheke, oder Beschreibung des Holunders oder Wachholders. Kœnigsberg, 1642, in-8°.-*Ibid.* 1650, in-8°.-Giessen, 1665, in-8°.-Léipzick, 1685, in-8°.

C'est la traduction de l'*Anatomia sambuci* de Martin Blochwitz, à laquelle Beckher ajouta un petit Traité sur le genévrier. (J.)

BECKHER (Daniel), fils du précédent, naquit, le 5 janvier 1627, à Kœnigsberg. Son père lui donna les premiers principes d'une éducation libérale, et le fit voyager, en 1646, afin qu'il pût acquérir de plus amples connaissances en parcourant les Universités les plus célèbres de l'Allemagne. Le jeune Beckher se rendit d'abord à Hambourg, puis à Wittemberg, où il s'arrêta pendant toute une année. Il visita ensuite les écoles de Léipzick, d'Iéna, d'Altdorf, d'Ingolstadt et de Tubingue, ainsi que la plus grande partie de l'Italie et de la France. Ce fut à Strasbourg qu'il prit le bonnet de docteur en 1652. Aussi-

tôt après, il reprit la route de Kœnigsberg, en passant par la Hollande, et, l'année suivante, il fut agrégé à la Faculté de médecine de sa ville natale. En 1655, on lui donna une chaire de professeur ordinaire, et, en 1663, l'électeur de Brandebourg le choisit pour premier médecin. Il mourut, le 6 janvier 1670, revêtu de la dignité de recteur, dont il était honoré pour la seconde fois, comme aussi il avait été sept fois doyen de sa Faculté. Nous avons de lui:

Dissertatio de pestilentiâ. Strasbourg, 1652, in-4°.
Dissertatio de hydrope ascite. Kœnigsberg, 1655, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Kœnigsberg, 1666, in-4°.
Observatio de unguento armario, seu magneticâ vulnerum curatione; dans le *Theatrum sympatheticum variorum auctorum* (Nuremberg, 1662, in-4°.). Certains lexicographes attribuent cette Observation à son père. (J.)

BECKHER (Daniel-Christophe), fils du précédent, naquit, comme lui, à Kœnigsberg, le 10 février 1658. Il étudia la médecine dans cette ville et à Iéna, prit le titre de maître ès-arts dans cette dernière Université, se fit recevoir docteur à Utrecht, employa dix années à parcourir l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, et revint au bout de ce temps dans sa patrie, où il fut nommé, en 1686, professeur ordinaire de médecine, et mourut le 12 avril 1691, laissant plusieurs opuscules académiques, entre autres le suivant:

Dissertatio de respiratione. Utrecht, 1684, in-4°. (J.)

BECKMANN (Jean), l'un des savans dont l'Allemagne s'honore le plus, et que presque toutes les Académies du nord de l'Europe se sont empressées d'accueillir dans leur sein, mérite une place dans ce Dictionaire, quoiqu'il soit demeuré pendant toute sa vie étranger à l'art de guérir, et qu'il n'ait consacré son attention à divers points de la médecine, que pour les envisager sous le rapport de l'érudition. Sa vie entière fut consacrée aux sciences naturelles, particulièrement à l'application qu'on peut en faire à l'économie politique et privée, de sorte qu'il n'est pas permis au médecin philosophe d'ignorer l'histoire d'un homme aussi recommandable, et qu'il est de notre devoir de faire connaître, brièvement au moins, les principaux événemens de sa longue et laborieuse carrière, ainsi que ses titres à l'estime et à la reconnaissance du genre humain.

Beckmann naquit, le 4 juin 1739, à Hoya, dans l'électorat d'Hanovre. La mort prématurée de son père le laissa, jeune encore, sous la direction d'une mère qui ne négligea rien pour remplir envers lui les devoirs que lui imposait la nature. Envoyé, dans sa quinzième année, au gymnase de Stade, il y fit toutes ses classes, au sortir desquelles il se rendit, en 1759,

à Gœttingue, dans l'intention de s'y livrer à la théologie; mais la bienveillance amicale de Samuel-Chrétien Hollmann, professeur de philosophie, et les leçons d'Abraham-Gotthelf Kæstner et de Tobie Mayer, autres professeurs de la même Université, opérèrent bientôt un changement total dans ses dispositions. Il renonça au projet d'embrasser l'état ecclésiastique, et donna tous ses momens à l'étude de la nature, des mathématiques et de la philologie. Une application assidue au travail lui fit acquérir en peu de temps des connaissances fort étendues dans ces trois branches du savoir humain, qui devaient un jour établir si solidement sa réputation. La mort de sa mère, qu'il perdit en 1762, lui enleva une grande partie de ses ressources, et lui fit sentir le besoin de s'en créer de nouvelles. Il alla passer quelque temps en Hollande, pour se perfectionner dans la science du commerce et visiter les manufactures de cette contrée. En 1763, Buesching lui offrit une chaire de physique et d'histoire naturelle dans le gymnase de Saint-Pierre, que cet illustre géographe dirigeait alors à Pétersbourg. Beckmann accepta sans balancer; mais la retraite de Buesching et des désagrémens que lui-même éprouva, le décidèrent à donner sa démission en 1765. Jaloux d'acquérir une connaissance détaillée de l'exploitation des mines de la Suède, il passa dans ce royaume, où il profita des conseils et des leçons de Linné, qui l'accueillit à Upsal. Il visita ensuite les collections d'histoire naturelle, les bibliothèques et les manufactures du Danemarck, de Hambourg et des principales villes du nord. L'amitié de Buesching lui valut encore, en 1766, la place de professeur extraordinaire de philosophie à l'Université de Gœttingue, dont il ne devait pas tarder à devenir l'un des plus beaux ornemens. Ses leçons, qui avaient le piquant de la nouveauté, attirèrent un concours extraordinaire d'auditeurs. En 1770, il devint professeur ordinaire d'économie rurale et membre de la Société royale des sciences de Gœttingue. Le titre de conseiller lui fut aussi accordé en 1784. Il termina sa carrière, le 3 février 1811, sans avoir jamais interrompu ses cours pendant quarante-cinq années qu'il fut chargé d'enseigner, successivement, ou à la fois, la minéralogie, l'économie rurale, la technologie, l'art de connaître les marchandises, la science du commerce, la science caméralistique, ou celle dont on fait usage dans les fonctions remplies par les chambres administratives, l'oryctographie, et la littérature de toutes les sciences économiques.

Beckmann s'est frayé une carrière dans laquelle peu de personnes oseront suivre ses traces. N'attachant de prix au savoir qu'autant qu'il peut avoir quelqu'utilité pratique, il conçut et exécuta le projet presque gigantesque de puiser dans toutes les sciences les moyens de réunir en un corps de doctrine et de

soumettre à des règles positives, les arts et les parties de l'administration domestique ou politique, qu'on avait abandonnés jusqu'alors à la routine ou plutôt au hasard. C'est à lui que l'économie rurale, la police, la science commerciale, la technologie, la connaissance des marchandises et l'administration financière doivent la forme scientifique sous laquelle on les présente aujourd'hui, et qui a contribué d'une manière si puissante aux grands développemens qu'elles ont pris depuis. Les hommes d'état et les administrateurs les plus distingués de l'Allemagne ont puisé une grande partie de leurs principes dans ses savantes leçons. Mais en répandant ainsi le goût et simplifiant l'étude des connaissances usuelles, il eut encore le mérite de cultiver le champ épineux de l'histoire littéraire avec une persévérance infatigable et une sagacité profonde, qui l'ont placé au même rang que les Haller, les Mosheim et les Michaelis, ces prodiges d'érudition. Versé dans la plupart des sciences, et ayant au moins effleuré celles qu'il ne possédait point à fond, il consacra une partie de sa vie à fouiller les trésors inépuisables de la bibliothèque de Gœttingue, pour en tirer les matériaux de l'histoire des arts usuels, dont il suivit la marche depuis leur origine jusqu'au temps actuel, en accompagnant chaque article d'une bibliographie complète. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

De historiá naturali veterum libellus primus. Saint-Pétersbourg et Gœttingne, 1766, in-8°.

Cet opuscule est demeuré incomplet.

Anfangsgruende der Naturhistorie zum Gebrauch der Schulen. Gœttingue et Brême, 1767, in-8°.-Brême, 1785, in-8°.

Gedanken von der Einrichtung œkonomischer Vorlesungen. Gœttingue, 1767, in-4°.

Grundsaetze der teutschen Landwirthschaft. Gœttingue et Gotha, 1769, in-8°.- *Ibid*. 1775, in-8°.- *Ibid*. 1783, in-8°.- *Ibid*. 1790, in-8°.- *Ibid*. 1806, in-8°.

Physikalisch-œkonomische Bibliothek, worinn von den neuesten Buechern, welche die Naturgeschichte, Naturlehre, und die Land-und Staatswirthschaft betreffen, Nachrichten ertheilt werden. Gœttingue, 1770-1807, 23 vol. in-8°, composés chacun de quatre cahiers.

Caroli a Linne systema naturæ, ex editione duodecimá in epitomen redactum, et *prælection bus academicis accomodatum*. Gœttingue, 1771, in-8°.

Braunschweig-Lueneburgischer genealogischer oder Taschenkalender. Lanenbourg, in-16, 1771 et années suivantes, jusqu'en 1780.

Linnæi terminologia conchyliologiæ. Gœttingue, 1772, in-8°.

Anleitung zur Technologie, oder zur Kenntniss der Handwerke, Fabriken und Manufakturen, vornehmlich derer, die mit der Landwirthschaft, Policey-und Kameralwissenschaft in naechster Verbindung stehen. Gœttingue, 1777, in-8°.- *Ibid*. 1780, in-8°.- *Ibid*. 1787, in-8°.- *Ibid*. 1802, in-8°.

Grundriss zu Vorlesungen ueber die Naturlehre. Gœttingue, 1779, in-8°.- *Ibid*. 1785, in-8°.

Beytraege zur OEkonomie, Technologie, Policey-und Kameralwissenschaft. Gœttingue, 1779-1790, 12 vol. in-8°.

Beytraege zur Geschichte der Erfindungen. Léipzick, 1780-1805, 5 vol. in-8°., chacun de quatre parties.

Cette histoire des découvertes dans les arts les plus communs est peut-être ce que Beckmann a publié de plus utile. Elle réunit le mérite de la profondeur à l'attrait de la variété, et elle serait indispensable à qui voudrait écrire une histoire générale de l'origine et des progrès des arts usuels. Nous en avons depuis long-temps entrepris une traduction française, presque achevée en ce moment, et que nous nous proposons de publier un jour.

Sammlung auserlesener Landesgesetze, welche das Policey-und Kameralwesen zum Gegenstand haben. Francfort sur le Mein, 1783-1792, 10 vol. in-4°.

Aristotelis liber de mirabilibus auscultationibus explicatus. Additis annotationibus Henrici Stephani, Franc. Sylburgii, Joannis Casauboni, J.-N. Niclas; subjectis sub finem notulis C.-G. Heynii; interpretationibus anonymi, Natalis de Comitibus et Dominici Montesauri, atque lectionibus variis e cod. Cæs. bibl. Vindob. Gœttingue, 1786, in-8°.

Anleitung zur Handlungswissenschaft; nebst Entwurf zur Handlungsbibliothek. Gœttingue, 1789, in-8°.

Antigoni Carystii Historiarum mirabilium collectanea explicata; additis adnotationibus G. Xylandri, J. Meursii, R. Bentleii, J.-G. Schneideri, J.-N. Niclas, aliorumque; cum interpretatione G. Xylandri: subjectis ad finem annotationibus ad Aristotelis Auscultationes mirabiles. Léipzick, 1791, in-4°.

Vorbereitung zur Waarenkunde, oder zur Kenntniss der vornehmsten auslaendischen Waaren. Gœttingue, 1793-1800, 2 vol. in-8°.

Vorrath kleiner Anmerkungen ueber mancherley gelehrte Gegenstaende. Léipzick, 1795-1806, in-8°.

Le premier cahier de cet ouvrage est anonyme: on lit seulement au frontispice les initiales B. v. H., qui signifient Beckmann de Hoya. L'auteur a mis son nom au second et au troisième cahier.

Anweisung, die Rechnungen kleiner Haushaltungen zu fuehren, fuer Anfaenger aufgesetzt. Gœttingue, 1797, in-8°. - *Ibid.* 1799, in-8°.

Marbodi liber lapidum, seu de gemmis, varietate lectionis et perpetuâ annotatione illustratus. Additis observationibus Pictorii, Alardi, Cornarii. Subjectis sub finem annotationibus ad Aristotelis Auscultationes, et ad Antigonii Carystii Historias mirabiles. Gœttingue, 1799, in-8°.

Lexicon botanicum, exhibens etymologiam, orthographiam et prosodiam nominum botanicorum. Gœttingue, 1801, in-8°.

Entwurf der allgemeinen Technologie. Gœttingue, 1806, in-8°.

Literatur des aelterer Reisebeschreibungen. Nachrichten von ihren Verfassern, von ihren Inhalte, von ihren Ausgaben und Uebersetzungen. Nebst eingestreueten Anmerkungen ueber mancherley Gegenstaende. Gœttingue, 1807 et 1808, in-8°.

Beckmann a traduit en allemand, du suédois, l'Essai d'une histoire minéralogique de la Suède par Daniel Tila (Léipzick, 1767, in-8°.), et, de l'italien, le Traité de la différence qui existe dans la structure du corps de l'homme et des animaux, par Pierre Moscati (Copenhague, 1771, in-8°.).

Il a publié la troisième édition de l'Art de la police par Justi (Copenhague, 1782, in-8°.), le Traité des manufactures et fabriques, par le même (Berlin, 1780, in-8°. - *Ibid.* 1789, in-8°.), l'Essai d'une histoire de l'Université de Gœttingue, par J.-S. Hollmann (Gœttingue, 1787, in-8°.), et, avec Augustin-Louis Schlœzer, les Lettres de M. E. Laxmann (Gœttingue, 1769, in-8°.). Il a joint aussi des préfaces à plusieurs ouvrages, au Traité des maisons de travail et de réclusion, par Rulé (Gœttingue, 1783, in-4°.), à l'Histoire de l'art de la teinture, par

Jean-Nicolas Bischoff (Stendol, 1780, in-8°.), au Dictionaire technologique, par Jacobson (Berlin, 1781, in-4°.), et à l'Iconographie des plantes économiques, par J.-S. Kerner (Stuttgard, 1786, in-4°.).

On a encore de lui une foule de mémoires, notes ou critiques d'ouvrages, dans l'*Allgemeiner Litteratur-Anzeiger*, les *Gelehrte Abhandlungen von und aus Russland* de Buesching, les *Schriften der Churpfaelzischen œkonomischen Gessellschaft*, les *Hannœverische Beytraege*, *Sammlungen und Magazin*, les *Gottingische Unterhaltungen*, les *Beschaeftigungen naturforschender Freunde*, les *Nova commentaria Societatis scientiarum Gottingensis*, les *Chemische Annalen* de Crell, les *Gœttingische gelehrte Anzeige*, l'*Auserlesene Bibliothek* de Lemgo, l'*Historische Bibliothek* de Gatterer, l'*Allgemeine teutsche Bibliothek*, la *Neue Sammlung der œkonomischen Gesellschaft in Krain*, le *Naturforscher*, et autres écrits périodiques. Les plus remarquables et les plus intéressans de ces articles sont ceux qui traitent de l'art de disposer les collections entomologiques, de la gravure sur verre au moyen de l'acide fluorique, du blanchiment de la cire, de l'histoire du sucre, de celle de l'alun, de l'art de teindre les bois pour les ouvrages de marqueterie, des propriétés tinctoriales de la garance, et de celles des fleurs de carthame.

Le nom de Beckmann, légèrement modifié quelquefois, a été porté par quelques médecins :

Becmann (*Chrétien*), auteur d'une dissertation intitulée :

Περὶ ϖωγονοφυίας. Iéna, 1608, in-4°.

Becmann (*Jean-Christophe*) a écrit :

Dissertatio de prodigiis sanguinis. Francfort-sur-l'Oder, 1676, in-4°.

Bechmann (*Fridemann*) a soutenu une thèse dont voici le titre :

Dissertatio de termino vitæ humanæ. Iéna, 1673, in-4°. - *Ibid*. 1676, in-4°.

Bechmann (*Jean-Volkmann*) a écrit :

Dissertatio de coitu damnato. Iéna, 1684, in-4°.-Halle, 1733, in-4°.

Beckmann (*Fréderic*) a écrit :

Dissertatio de nephritide. Leyde, 1762, in-4°.

(A.-J.-L. JOURDAN.)

BEDDEVOLE (Dominique), docteur en médecine, reçu, à Bâle, en 1682, alla exercer à Genève, et y mourut au commencement du siècle dernier. Il a laissé :

De epilepsiâ. Bâle, 1681, in-4°.

Essais d'anatomie. Leyde, 1686, in-12. - *Ibid*. 1695, in-12. - *Ibid*. 1699, in-12.-Paris, 1721, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1696, in-8°.-en italien, par Bacchini, Parme, 1687, in-12.; Milan, 1690, in-12.; Padoue, 1713, in-12.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur se montre partisan des théories chimiques, n'offre rien de saillant, si ce n'est une description étendue de la capsule de Glisson. (T.)

BEDDOES (Thomas), médecin anglais, né à Shifnal, dans le comté de Shrop, en 1754, fut envoyé fort jeune à l'Université d'Oxford par son père, qui était tanneur. Après avoir terminé ses études médicales, il alla faire un voyage en Ecosse, où il se lia d'une amitié assez étroite avec Jean Brown. En 1786, il devint, à Oxford, premier professeur de chimie,

science qu'il avait cultivée jusqu'alors avec autant de goût que de succès. Un voyage qu'il fit en France, dans l'année 1787, le mit en relation avec notre illustre Lavoisier. A son retour en Angleterre, il reprit ses fonctions de professeur, mais il les quitta, en 1792, pour aller se fixer à Bristol, où la médecine absorba presque tous ses instans, et où il acquit la réputation d'un praticien très-habile. Il est mort en 1808.

Beddoes s'est fait surtout connaître par l'enthousiasme avec lequel il adopta les théories chimiques que la brillante imagination de Fourcroy avait conçu le projet d'introduire dans la physiologie. Il a fait, avec Davy et autres physiciens anglais, beaucoup d'expériences sur les propriétés attribuées à différentes espèces de gaz dans certaines maladies. Il a, en particulier, étudié avec soin les effets singuliers que le gaz oxide d'azote produit sur certaines personnes, et qui lui ont valu le nom vulgaire de gaz hilariant. Attribuant la phthisie pulmonaire à la surabondance de l'oxigène dans le corps, il crut qu'on pourrait la combattre efficacement par l'ingestion de l'acide carbonique dans l'organe pulmonaire. Le temps dissipa bientôt une illusion qui s'était emparée d'un grand nombre de praticiens distingués. Nous devons à Beddoes un très-bon traité de la phthisie pulmonaire, qui n'est plus, à la vérité, au niveau des connaissances actuelles, mais qui n'en contient pas moins beaucoup de détails précieux, et qui mériterait d'être connu davantage en France. Ce médecin a singulièrement préconisé les vertus de la digitale pourprée, qu'il a presque érigée en spécifique contre la pulmonie. Il s'est montré chaud partisan de la méthode imaginée par Guillaume Scott, de Bombay, ou plutôt par Simon Zeller, de Vienne, et qui consiste à substituer l'acide nitrique étendu d'eau au mercure dans le traitement des maladies vénériennes. Un des premiers il a prôné en Angleterre cette méthode, qu'Alyon a essayé aussi d'introduire chez nous, mais qui n'a pas fait fortune, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'elle ne soit quelquefois couronnée de succès. Les ouvrages, mis au jour par Beddoes, sont :

Observations on the nature and cure of calculus, sea-scurvy, consomption, catarrh and fever, together with conjectures upon several other subjects of physiology and pathology. Bristol, 1793, in-8°.-Trad. en allemand, Léipzick, tome I, 1794, in-8°.; tome II, 1796, in-8°.

A Letter to Erasmus Darwin, on a new method of treating pulmonary consomption and some other diseases hitherto found incurable. Bristol, 1793, in-8°.-Trad en allemand, Léipzick, 1793, in-8°.

Observations on the nature of demonstrative evidence, with an explanation of certain difficulties occurring in the elements of geometry and reflections on language. Bristol, 1793, in-8°.

Letters from D. Withering, of Birmingham, D. Ewart of Bath, D. Thornton of London, and D. Biggs, late of the isle of Santa-Cruz; together with some other papers supplementary to two publication on

asthma, consomption, fever and other diseases. Londres, 1793, in-8°. Beddoes a publié ces Lettres de concert avec Jacques Watt, de Birmingham.

Considerations on the medicinal use of factitious airs and on the manner of obtaining them in large quantities, published in association with James Watt, engineer of Birmingham. Bristol, 1794-1796, in-8°.-Trad. en allemand par Gaspard Zollikofer d'Altenklingen, Halle, 1796, in-8°.

Where would be the harm of a speedy peace? Bristol, 1795, in-8°.

A word in defence of the bill of rights, against the gagging bills. Bristol, 1795, in-8°.

A Letter to William Pitt, on the means of relieving the present scarcity and preventing the diseases that arise from meagre food. Bristol, 1796, in-8°.

Essay on the public merits of M. Pitt. Bristol, 1796, in-8°.

Reports principally concerning the effects of the nitrous acid in the venereal disease by the surgeons of the royal hospital at Plymouth and by other practitioners. Bristol, 1797, in-8°.-Trad. en allemand par Frédéric-Gotthelf. Friese, Breslau, 1799, in-8°.

Alternations compared; or, what shall the rich do to be safe? to which are prefixed remarks on the management of the navy and on several recent occurrences. Bristol, 1797, in-8°.

A lecture introductory to a course of popular instruction on the constitution and management of human body. Bristol, 1797, in-8°.

Contributions to physical and medical knowledge, principally from the west of England. Bristol, 1799, in-8°.

Notice of some observations made at the medical pneumatic institution. Bristol, 1799, in-8°.

Essay on the causes, early signs and prevention of pulmonary consumption. Bristol, 1799, in-8°.-Trad en allemand par L.-S. Kramer, Halberstadt, 1802, in-8°.; par C.-G. Kuehn, Léipzick, 1803, in-8°.

A collection of testimonies respecting the treatment of the venereal disease by nitrous acid. Bristol, 1799, in-8°.-Trad en allemand par F.-G. Friese, Breslau, 1799, in-8°.

Communications respecting the external and internal use of nitrous acid, demonstrating its efficacy in every form of venereal disease, and extending its use to other complaints, with original facts and a preliminary discourse. Bristol, 1800, in-8°.

Observations on the medical and domestic management of the consumption, on the powers of digitalis purpurea, and on the cure of scrophula. Bristol, 1801, in-8°.

A collection on testimonies respecting the treatment of venereal disease by nitrous acid. Bristol, 1801, in-8°.

Hygëia, or essays, moral and medical, on the causes affecting the personal state our middling and affluent classes. Bristol, 1802, 3 vol. in-8°.

An account of the discovery and operation of a new medicine for gout. Bristol, 1803, in-8°.

Beddoes a traduit, du latin en anglais, les Elémens de médecine de Jean Brown (Bristol, 1795, in-8°.-Trad. en allemand par T. Christie, Copenhague, 1797, in-8°.), et de l'espagnol dans la même langue, le Traité de Gimbernat sur la hernie fémorale (Bristol, 1795, in-8°.). Il a placé la vie de Brown en tête de la traduction des œuvres de son ami.

On a encore de lui des Mémoires détachés, dans les *Medical facts and observations* de Simmons, dans les *Annals of medicine* de Duncan, dans le *Monthly magazine*, dans les Transactions philosophiques, et dans le Journal de Nicholson. (A.-J.-L. JOURDAN)

BEDINELLI (François de Paule), chirurgien italien, pratiqua d'abord à Fano, ville du duché d'Urbino, dans laquelle il était venu au monde; il alla, vers 1750, s'établir à Rimini. On cite de lui trois ouvrages :

Epicrisis in errores quosdam vulgi, ad veritatis amatores. Pesaro, 1751, in-8°.
Bedinelli s'élève avec force contre les médecins qui condamnent la saignée dans le catarrhe urétral et dans l'inflammation du testicule, suite de la suppression de celle de l'urètre.
Nupera perfectæ androgynæ structuræ observatio. Pesaro, 1755, in-8°.
Observation d'un individu chez lequel on voyait à la fois une verge et un clitoris, une matrice et des testicules. Elle serait fort remarquable, dit Haller, si l'on pouvait ajouter foi au témoignage de l'auteur.
Diacrisi intorno la cura d'un male, che ebbe origine da un callo. Pesaro, 1758, in-4°. (o.)

BEDOYA Y PAREDES (Pierre-Gomez de), médecin espagnol à qui l'on doit l'ouvrage suivant sur les eaux minérales de l'Espagne:

Historia universal de las fuentes minerales dè Espanna. Santyago, 1764, in-4°. (s.)

BEER (Georges-Joseph), habile chirurgien de Vienne, et l'un des oculistes les plus expérimentés de l'époque actuelle, a publié les ouvrages suivans :

Praktische Beobachtungen ueber verschiedene, vorzueglich aber ueber jene Augenkrankheiten, welche aus allgemeinen Krankheiten des Kœrpers entspringen, oder œfters mit denselben verbunden sind, fuer Aertze und Wundaerzte. Vienne, 1791, in-8°.
Praktische Beobachtungen ueber den grauen Staar und die Krankheiten der Hornhaut, fuer Aertze und Wundaertze. Vienne, 1791, in-8°.
Lehre der Augenkrankheiten. Vienne, 1792, 2 vol. in-8°.
Geschichte eines geheilten vollkommenen, von zurueckgetretener Kraetze entstandenen schwarzen Staars. Vienne, 1798, in-8°.
Methode, den grauen Staar sammt der Kapsel auszuziehen, nebst einigen andern wesentlichen Verbesserungen der Staaroperation ueberhaupt. Vienne, 1799, in-8°.
Bibliotheca ophthalmica, in quâ scripta ad morbos oculorum facta, à rerum initiis, usque ad finem anni 1797, breviter recensuntur, oder Kritisches Repertorium aller bis zu Ende des Jahrs 1797 erschienenen Schriften ueber die Augenkrankheiten. Vienne, 1799-1800. 3 vol. in-8°.
Auszug aus dem Tagebuche eines praktischen Arztes. Vienne, 1799, in-4°.
Beant wortung der Fragen: Wie kann man seine Augen gesund erhalten? Wie muss man sie behandeln, wenn sie schon einmahl geschwaecht sind? Und wie kann man sich bey plœtzlichen Zufaellen an den Augen, welche keine eigentlichen medizinisch-chirurgischen Kenntniss fordern, an Orten, wo man aller aerztlichen Huelfe beraubt ist, selbst helfen? Mit einer Abbildung einer Douchebadmaschine? Léipzick, 1805, in-8°. - Trad. de l'allemand par Thiercelin, Paris, 1812, in-8°.; *Ibid.* 1816 (sixième édition). - En magyare par Samuel Varadi, Pesth, 1816, in-8°.
Uebersicht von seinem fuer die Augenkrankheiten errichteten Klinicum. Vienne, 1801, in-4°.

Kurze Anleitung zu einer zweckmaessigen Behandlung der Augen, waehrend der Blatternkrankheit. Vienne, 1801, in-8°.

Cet opuscule ne se vend pas : l'auteur l'a fait distribuer gratis.

Ansicht der staphylomatœsen Metamorphosen des Auges und der kuenstlichen Pupillenbildung. Vienne, 1805, in-8°.

Nachtrag zur Ansicht der staphylomatœsen Metamorphosen des Auges und der kuenstlichen Pupillenbildung. Vienne, 1806, in-8°.

Lehre von den Augenkrankheiten. Vienne, 1818, 2 vol. in-8°., avec neuf planches, dont deux coloriées.

Il serait à désirer qu'on nous donnât une traduction de cet excellent manuel.

Beer a inséré aussi quelques articles dans le *Magazin der Wundarzneywissenschaft* d'Arnemann, dans le *Journal fuer die Chirurgie* de Loder, et dans la Gazette médico-chirurgicale de Salzbourg.

Beer (*Frédéric-Christophe*) a soutenu la thèse suivante sous la présidence de Buechner :

De tendinis Achilli soluti sanatione. Halle, 1765, in-4°.

Il prétend que ce n'est pas le tendon, mais la gaîne dans laquelle il est renfermé, qui cause les douleurs dont le blessé se plaint.

Beer (*Henri-Léonard*), dont on a une

Dissertatio de qualitatibus occultis. Léipzick, 1640, in-4°.

Beer (*Jean-Wolfgang*) a écrit :

Dissertatio de febribus in genere. Bâle, 1620, in-4°. (J.)

BÉGIN (Jacques), né, à Dijon, le 8 mars 1659, de Pierre Bégin, chirurgien de cette ville, devint secrétaire de la chancellerie de Bourgogne, et mourut dans sa ville natale, le 23 août 1729. On n'a de lui que l'opuscule suivant :

Lettre à un ami sur les ecrits des sieurs Dupré et Guibaudet. Dijon, 1698, in-12. (s.)

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume), né à Pithiviers, petite ville de la Beauce, située aux environs d'Orléans, parvint au doctorat en médecine, à Paris, en 1760, fut censeur royal, et mourut, dans la capitale, le 18 mai 1807. Ce médecin écrivit sur un grand nombre de sujets relatifs à sa profession, traduisit divers ouvrages, fut l'éditeur de quelques autres, tenta l'œuvre impraticable de populariser la médecine, et cependant n'obtint jamais une grande célébrité. Un mémoire composé avec esprit, et quelques idées originales lui assurent une renommée que ne donnent pas les plus volumineuses compilations. Bègue de Presle a traduit, du latin en français, les observations de Stoerck, sur les propriétés admirables de la ciguë et d'autres plantes vireuses contre les affections cancéreuses. Ces observations sont appréciées aujourd'hui comme elles méritent de l'être; elles ont contribué indirectement aux progrès de l'art de guérir en servant de preuve à la nécessité de faire beaucoup usage de la critique en médecine. Un homme d'un nom distingué, un archiâtre du dix-huitième siècle, vante la ciguë comme un remède fort actif et souverainement efficace contre le cancer; il s'appuie d'obser-

vations nombreuses, ses écrits portent le caractère de la bonne foi, et cependant l'expérience donne le démenti le plus formel à toutes ses assertions. Combien de faits cités dans nos livres ne sont pas plus exacts que ceux dont le célèbre médecin de Vienne a parlé! combien de praticiens anciens et modernes, dont les noms font autorité, n'ont pas été plus véridiques que lui! Bègue de Presle est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages que par ses relations avec J.-J. Rousseau, à la santé duquel il prenait un grand intérêt. Ce fut lui qui décida ce célèbre hypocondriaque à accepter l'asile que M. de Girardin lui offrait à Erménonville. Rousseau le remercia beaucoup, entreprit bientôt de faire la collection des plantes des environs de son habitation, et, six jours avant sa mort, le pria de lui envoyer du papier pour continuer son herbier, des couleurs pour faire des encadremens, des livres de voyages, et plusieurs ouvrages de botanique qu'il se proposait d'étudier. On ne peut concilier ces remercîmens, ces commissions avec un projet de suicide, aussi Bègue de Presle a-t-il défendu la mémoire de son ami contre cette imputation, dans une relation des derniers instans de Rousseau, qui parut en 1778. On a dit que ce médecin, attaché à la famille de Girardin, comme médecin et comme ami, a dû écrire dans son intérêt; l'histoire de sa vie et son caractère déposent contre cette assertion injurieuse. Il fit l'ouverture de corps de Rousseau, et concourut à la rédaction du procès verbal de cette autopsie. On a de lui les ouvrages suivans:

Ergò ut sanguinis, ita lymphæ alibilis datur per arterias et proprias venas circulus: Resp. Hug. Gauthier. Paris, 1761, in-4°.

Le conservateur de la santé. La Haye (Paris), 1763, in-12.

Etrennes salutaires, 1763, in-16.

Ces écrits périodiques eurent peu de succès.

Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure sublimé corrosif. La Haye (Paris), 1763, in-12.

Mémoires et observations sur l'usage interne du colchique commun, les feuilles d'oranger, et le vinaigre distillé. Paris, 1764, in-12, fig.

Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs. Paris, 1766, in-8°.

Quel temps fera-t-il ce matin, ce soir, demain? ou pronostics utiles au laboureur et au voyageur, 1770.

Economie rurale et civile, 1789, 2 vol. in-8°.

Relation ou notice des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau, avec une addition par J.-H. de Magellan, gentilhomme portugais. Londres, 1778, in-8°., de 48 pages.

Il paraît qu'indépendamment de cette relation, Bègue de Presle est l'auteur d'une Lettre sur la mort de Jean-Jacques Rousseau, adressée, en 1778, au journal de Paris, mais non publiée. Elle est imprimée dans la correspondance littéraire de Grimm.

Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë, traduites du latin de Stœrck. Paris, 1762, in-12.

Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit, et de la pomme épineuse, traduites du latin de Stoerck. Paris, 1763, in-12, fig.

Les vapeurs et les maladies nerveuses hypocondriaques ou hystériques, traduites de l'anglais de Whytt, 1767, 2 vol. in-12, avec une exposition des nerfs, d'Alexandre Monro, avec fig.

Médecine d'armée, traduite de l'anglais de Monro, avec de nombreuses additi ns, 1768, 2 vol. in-8°.

Avis aux Européens sur les maladies qui règnent dans les climats chauds, traduits de l'anglais.

Connaissance des médicamens, traduite de l'anglais de Lewis, avec des additions, 1771, 3 vol. in-8°.

Bègue de Presle coopéra à la rédaction de la Bibliothèque physico-économique, de 1786 à 1792, 14 vol. in-12. Il a été éditeur de l'Avis au peuple de Tissot, Paris, 1762, in-12, et 1767, 2 vol. in-12.

(MONFALCON)

BEGUILLET (EDME), d'abord avocat au parlement de Dijon, ensuite notaire dans cette ville, où il mourut en 1786, a publié, sur l'économie domestique et l'agriculture, plusieurs ouvrages plus estimés que ses recherches historiques sur la Bourgogne. Nous allons énumérer brièvement ses productions littéraires.

De principiis vegetationis et agriculturæ, et de causis triplicis culturæ in Burgundiâ, disquisitio physica. Dijon et Paris, 1769, in-8°.

Des principes de la végétation et de l'agriculture. Dijon, 1769, in-8°. C'est à peu près la traduction de l'ouvrage précédent.

Mémoire sur les avantages de la mouture économique et du commerce des farines en détail. Dijon, 1769, in-8°. et in-12.

Discours sur les moyens de moudre les grains nécessaires à la ville de Lyon. Dijon, 1769, in-8°.

OEnologie ou discours sur la meilleure méthode de faire le vin et de cultiver la vigne. Dijon, 1770, in-12.

Dissertation sur l'ergot ou blé cornu. Dijon, 1771, in-4°.

Histoire des guerres des deux Bourgognes, sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV. Dijon, 1772, 2 vol. in-12.

Précis de l'histoire de Bourgogne. Dijon, 1772, in-8°.

Traité de la connaissance générale des grains. Dijon, 1775, 3 vol. in-8°.-*Ibid.* 1780, 2 vol. in-8°.

Manuel du meunier et du charpentier de moulins, ou abrégé classique du traité de la mouture par économie. Dijon, 1775, in-8°.-*Ibid.* 1785, in-8°.

Cet onvrage a été rédigé en grande partie sur les mémoires de César Bucquet. Il est orné d'nn grand nombre de planches gravées par F. Martinet.

Histoire de Paris et de ses monumens. Paris, 1780, 3 vol. in-4°.

Beguillet est auteur du texte de la première partie : celui de la seconde est de Poncelin, qui a continué et terminé l'ouvrage.

Traité général des substances et des graines qui servent à la nourriture de l'homme. Dijon, 1782, 6 vol. in-8°.

Onvrage utile, et dans lequel on puise une instruction solide.

Considérations générales sur l'éducation. Dijon, 1782, in-8°.

Beguillet a rédigé plusieurs articles d'économie rurale dans les supplémens de la grande Encyclopédie. (Z.)

BEGUIN (JEAN), médecin et habile chimiste français, florissait sous le règne de Henri IV. Il devint aumônier de Louis XIII. Le désir de bien connaître les mines et leur exploitation, lui

fit parcourir l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie. Un des premiers, il mit en ordre les préceptes épars de la chimie. On lui doit entr'autres la première description d'une méthode exacte et bonne pour préparer le mercure doux. Son manuel de chimie, que Conring appelle *elegans doctissimumque compendium hujus generis*, a dû jouir d'une grande vogue, si l'on en juge par les nombreuses éditions qui en ont été faites, mais n'intéresse plus aujourd'hui que l'historien de la science ; il porte le titre suivant :

Tyrocinium chymicum, è naturæ fonte et manuali experientiâ depromptum. Paris, 1608, in-12. - *Ibid.* 1611, in-8°. - Léipzick, 1614, in-12-Cologne, 1615, in-16 et in-12. - *Ibid.* 1625, in-12. - Avec des notes de Jérémie Barth, et par les soins de Christophe Gluecksradt, Kœnigsberg, 1618, in-8°.; Francfort, 1619, in-8°.; Léipzick, 1619, in-8°.; Vienne, 1619, in-8°.; Genève, 1625, in-8°.; Strasbourg, 1628, in-8°. - Avec les notes de Barth, de Gluecksradt et de J.-G. Pelshofer, Wittemberg, 1634, in-8°.; *Ibid.* 1640, in-8°.; Francfort, 1640, in-8°.; Venise, 1643, in-8°.; Wittemberg, 1650, in-8°.; Genève, 1652, in-8°.; Wittemberg, 1656, in-8°.; Genève, 1659, in-8°. - Avec des notes de Gérard Blaes, Amsterdam, 1659, in-12. - Avec des notes et un commentaire de Blaes, Amsterdam, 1669, in-12. - Trad. en français, par Jean-Lucas Le Roi, Paris, 1615, in-8°.; *Ibid.* 1620, in-8°.; *Ibid.* 1624, in-8°.; Genève, 1624, in-8°.; Rouen, 1626, in-8°.; *Ibid.* 1637, in-8°.; *Ibid.* 1660, in-8°.; Lyon, 1665, in-8°.-En anglais, Londres, 1669, in-8°. (o.)

BEHR (Georges-Henri), fils de Georges-Adam Behr, chirurgien habile de Strasbourg, vint au monde dans cette ville, le 16 octobre 1708. Il perdit son père l'année même de sa naissance, mais une bonne mère et des amis sincères rendirent cette perte moins sensible pour lui. La carrière médicale fut celle qu'il embrassa, et les études qu'elle exige ne l'empêchèrent pas de cultiver aussi la poésie allemande. En 1730, il entra, comme chirurgien, dans un régiment suisse au service de France, place qu'il quitta, dès l'année suivante, pour voyager en Allemagne et en Hollande. Il fut reçu docteur, en 1731, et devint, en 1738, médecin du prince de Hohenlohe-Waldenbourg. La ville de Strasbourg l'honora aussi de plusieurs magistratures. Il mourut, le 9 mai 1761, laissant les ouvrages suivans :

Thesium anatomicarum pensum V. Strasbourg, 1727, in-4°.
Dissertatio medica de variis diætæ, etiam nimis strictæ, noxis. Strasbourg, 1728, in-4°.
Dissertatio inauguralis de pancreate ejusque liquore. Strasbourg, 1730, in-4°.
Dissertatio medica de morbo herculeo, vulgo epilepsiâ : Resp. Joh-Martin Fries. Strasbourg, 1734, in-4°.
Physiologia medica, oder richtige und umstaendliche Beschreibung des menschlichen Leibes : darinn alle desselben Theile, nebst dessen natuerlichen und ordentlichen Verrichtungen, Nutzen und Wirkungen, aus denen besten physiologischen, anatomischen und andern Schriftstel-

lern, wie auch eigner Nachforschung in Teutscher Sprache abgehandelt werden. Strasbourg, 1736, in-4°.

Glueckwuenschungs-Gedicht, in welchem zugleich die verstuempelte Medicin, sammt Benennung derer so mancherley Gattung medicinischer Pfuscher, mit dahin gehoerigen Noten abgehandelt wird. Strasbourg, 1736, in-8°. -*Ibid.* 1743, in-8°.

Dissertatio medico-chirurgica de abscessuum rectâ et tempestivâ operatione : Resp. Joh.-Andr. Guelch. Strasbourg, 1737, in-4°.

Dissertatio de carduo benedicto : Resp. Georg.-Christ. Otto. Strasbourg, 1738, in-4°.

Lexicon-physico-chymico-medicum reale, iis præprimis utile, qui de hâc vel illâ materiâ, aliorum etiam doctorum virorum suffragia et observationes scire, sicque de suis simul opinionibus certiores fieri cupiunt. Cum præfatione D. Michel. Alberti. Strasbourg, 1738, in-4°.

Gottfried-Samuel Baeumler's praeservirender Arzt, oder gruendliche Anweisung, wie sich ein Mensch mit Verleihung gœttlicher Gnade, durch eine ordentliche Diaet bey gute Gesundheit erhalten, und folglich zu einem hohen und geruhigen Alter gelangen kœnne : aus Liebe fuer den Naechsten, aus dem Manuscript des seeligen Auctoris zum Druck befoerdert, auch mit einer Vorrede, etlichen Kapiteln und Registern versehen und vermehrt. Strasbourg, 1738, in-8°.

Die Nothwendigkeit und Nutzbarkeit der Teutsch geschriebenen Arzneybuecher, so statt einer Vorrede und Glueckwunsches dem ersten Theile des medicinischen Passe partout, den der gelehrte Strasburgische Doctor und Practicus Hrn. F.-B. von Lindern herausgegeben, vorgesetzt worden. Strasbourg, 1739, in-8°.

Dissertatio de aquâ Selteranâ : Resp. Joh. Kilian. Strasbourg, 1740, in-4°.

Dissertatio de sudore, præprimis nimio : Resp. Benjam.-Frid. Erhardt. Strasbourg, 1741, in-4°.

Dissertatio de infantum recens natorum mali regiminis correctione, eorumdemque morborum præcipuorum correctione : Resp. Joh.-Frider. Lichtenberger. Strasbourg, 1741, in-4°.

Dissertatio de vomitu cruento : Resp. Leonhardo Edel. Strasbourg, 1742, in-4°.

Dissertatio de colicâ spasmodicâ, seu potius convulsivâ : Resp. Carol.-Frider. Heidenreich. Strasbourg, 1742, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis, etiam reiteratæ, usu in febribus inflammatoriis imo exanthematicis : Resp. Frid.-Theophilo Mueller. Strasbourg, 1743, in-4°.

Gottfried-Samuel Baeumler's mitleidiger Arzt : welcher ueberhaupt alle arme Kranke und insonderheit abgelegene Landleute, gruendlich lehret, durch gemeine Hausmittel sich selbst zu curiren. Strasbourg, 1743, in-8°.

Wœchentliche politische und neue Welgeschichte. Strasbourg, 1744 et 1745, in-4°.

Behr ne mit point son nom à ce journal consacré à la politique.

Das Strassburger Muenster-und Thurnbuechlein; oder kurzer Begriff der merkwuerdigsten Sachen, so im Muenster und dasigen Thurn zu finden; mit neuen beygefuegten Kupfern hin und wieder vermehrt und verbessert. Strasbourg, 1746, in-8°.

Dissertatio de chlorosi, vulgò von der Jungfern-Krankheit : Resp. Jacob.-Lambert. Lahmen. Strasbourg, 1747, in-4°.

Dissertatio de cardiogmo, oder vom Anwachsen der Kinder : Resp. Joseph-Georg.-Adam Gnadefinger. Strasbourg, 1747, in-4°.

Dissertatio de partu naturali, ejusque verâ causâ : Resp. Phil.-Jacob. Walther. Strasbourg, 1748, in-4°.

Dus wegen seiner Tugend vom Himmel beschuezte Strassburgische Frauenzimmer. Strasbourg, 1748, in-fol.
Zwey Buecher von der Materiu Medica, oder vollstaendige Beschreibung aller und jeder Arzneymittel; sammt beygefuegter wohleingerichteten, und hoechst nutzbaren Therapie. Strasbourg, 1748, in-4°.
Dissertatio de flatuum fallaciis : Resp. Ant.-Joh.-Arnold.-Georg. Kielmann. Strasbourg, 1749, in-4°.
Dissertatio de cohibendis potius quam promovendis hæmorrhoïdalibus : Resp. Ant.-Christoph.-Philip.-Theoph. Draud. Strasbourg, 1749, in-4°.
Dissertatio de fungis articulorum : Resp. Joh.-Albert.-Frideric. Enckelmann. Strasbourg, 1749, in-4°.
Das frohlockende Elsass. Strasbourg, 1750, in-fol.
Die florirende Themis zu Strassbourg. Strasbourg, 1750, in-fol.
Ausfuehrliche Beschreibung des Gesundbrunnens zu St. Peters-Thal, sonsten auch das Welsche Thal genannt. Strasbourg, 1756, in-8°.
Medicina consultatoria, oder Sammlung einiger schweren und seltenen Zufaelle. Augsbourg, 1751, in-4°.
Die Gottheit oder Lob und Erkenntniss des Schœpfers aus seinen Geschoepfen. Strasbourg, 1751, in-8°.
Die schwache Wissenschaft der heutigen Aerzte. Strasbonrg, 1753, in-8°.

On a encore de Behr un assez grand nombre d'Observations dans le *Commercium litterarium Noribergense*, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature : on distingue surtout la description d'un œuf qui en renfermait un autre dans son intérieur. (A.-J.-L. J.)

BEHR (Isaschar-Falkensohn), né, en 1746, à Salantin, dans la Pologne, est allé se fixer et s'établir, comme médecin praticien, à Hasenpoth, dans la Courlande, après avoir pris le bonnet de docteur à Halle. On a de lui :

Gedichte von einem polnischen Iuden. Mietau, 1771, in-8°.
Anhang zu diesen Gedichten. Mietau, 1772, in-8°.
Animadversiones quædam ad illustrandum phrenitidis causam. Halle, 1772, in-4°. (Z.)

BEHRENS (Conrad-Barthold), médecin et historien, naquit, le 26 août 1660, à Hildesheim, dans la Basse-Saxe. Ses parens l'envoyèrent, en 1677, au gymnase de Brême, d'où il passa quelques années après à Helmstaedt. Au bout de trois ans d'études dans cette Université, il alla entendre les leçons des professeurs de Strasbourg et de Leyde, et revint, en 1684, à Helmstaedt, pour y prendre le double titre de maître ès-arts et de docteur en médecine. Immédiatement après sa promotion, il obtint la place de médecin dans les troupes de Brunswick-Lunebourg, avec lesquelles il fit une campagne en Hongrie. L'Académie des Curieux de la nature le reçut dans son sein, en 1695, sous le nom d'Eudoxe I, et celle de Berlin l'admit parmi ses membres en 1709. Il mourut, le 4 octobre 1736, avec le titre de conseiller et de médecin de l'électeur de Brunswick, dont il avait été décoré en 1712. Quoique sa pratique fût fort étendue, il trouva néanmoins assez de temps pour écrire l'his-

toire de la maison de Brunswick, et pour dresser les généalogies de plus de six cents familles, éteintes ou encore florissantes : il aurait pu employer ses loisirs d'une manière plus utile. La théologie déroba quelques instans à ces nobles occupations; mais les ouvrages qu'elle lui inspira n'ont pas eu les honneurs de l'impression. Ceux de ses écrits, relatifs à l'art de guérir, que la presse a reproduits, sont intitulés:

Dissertatio de suffocatione hystericâ. Helmstaedt, 1684, in-4°.
Bedenken von schleunigen Todesfaellen. Hildesheim, 1687, in-8°.
Gutachten wie ein Soldat im Felde vor Krankheit sich hueten kœnne. Hildesheim, 1689, in-8°.
De constitutione rei medicæ Hildesiensis. Hildesheim, 1691, in-8°.
Medicus legalis, oder gesetzmaessige Bestell und Ausuebung der Arzneykunst. Helmstaedt, 1696, in-8°.
Dissertatio epistolaris de certitudine artis medicæ. Helmstaedt, 1703, in-4°.
Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine. Francfort, 1708, in-4°.
Selecta diætetica de rectâ ad valetudinem tuendam ratione. Hildesheim, 1710, in-4°.
Gruendlicher Bericht von der Natur, Eigenschafft und dem wahren Ursprung der Pest. Brunswick, 1714, in-8°.
Behrens est aussi l'auteur d'un grand nombre de Mémoires insérés tant dans les Éphémérides des Curieux de la nature que dans les Actes de l'Académie des sciences de Berlin. (J.)

BEHRENS (Georges-Henning), médecin allemand, natif de Gosslar, où il vint au monde en 1662, reçut les premiers élémens d'une éducation libérale à Nordhausen et Osterode, alla ensuite étudier la philosophie et la médecine à Erford et à Iéna, prit, en 1687, le titre de docteur dans la première de ces deux Universités, et revint pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale, où il mourut en 1712. Un incendie qui consuma Nordhausen, en 1710, dévora tous ses manuscrits, de sorte qu'on n'a de lui que sa description du Hartz, intitulée:

Curiœser Harzwald. Nordhausen, 1703, in-4°. - *Ibid.* 1708, in-4°. - *Ibid.* 1717, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1730, in-8°. (J.)

BEHRENS (Jean-Adolphe), fils du suivant, naquit, en 1740, à Francfort sur le Mein. Après s'être fait recevoir docteur, il vint pratiquer dans cette ville, dont les magistrats le nommèrent médecin pensionné. Il a écrit :

Briefe ueber das Fauerbacher begeisterte Maedgen. Francfort sur le Mein, 1768, in-8°.
Die Einwohner in Frankfurt am Mayn, in Absicht auf seine Fruchtbarkeit, Mortalitaet und Gesundheit geschildert. Francfort sur le Mein, 1771, in-8°. (J.)

BEHRENS (Rodolphe-Augustin), fils de Conrad-Barthold Behrens, naquit à Brunswick, se fit recevoir, à Helmstaedt, en

1724, vint ensuite s'établir à Wolfenbuttel, et termina sa carrière à Francfort sur le Mein, où il mourut d'apoplexie, le 12 octobre 1747, laissant quelques ouvrages intitulés :

Examen aquarum mineralium Furstenau-et Vechteldensium. Helmstaedt, 1724, in-4°.
Epistola ad Conr.-Barth. Behrens. Wolfenbuttel, 1724, in-4°.
Triga casuum memorabilium. Wolfenbuttel, 1727, in-4°.
Dissertatio de affectionibus a comestis mytulis. Hanovre, 1735, in-4°.
De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejusque spontanea atque fortuita sanatio. Brunswick, 1734, in-4°.
Il s'agit d'une maladie de l'œil dont la guérison a été mise, par Carré de Montgeron, au nombre des miracles du diacre Pâris.
Oratio de fortunâ medicorum auctâ in terris Brunsvicensibus. Brunswick, 1748, in-4°.
Von der Ursachen des Alters, ein Glueckwunsch. Francfort sur le Mein, 1748, in-4°.
Behrens a inséré, tant dans la *Breslauer Sammlung* que dans le *Commercium litterarium Noribergense*, des Observations, dont plusieurs, comme celle d'une femme qui accoucha de huit enfans à la fois, seraient curieuses, si l'on pouvait y ajouter foi. Il parle d'une autre femme qui mit quatre enfans au monde d'une seule couche, et d'une troisième qui devint enceinte à quatre-vingt-six ans. Il a décrit aussi une grossesse abdominale, et divers monstres plus ou moins bizarres.
Nous citerons encore ici deux médecins du même nom.
BEHRENS (*Daniel-Sigismond-Théophile*), dont on a :
De vulneribus cerebri non semper absolutè lethalibus, oder Observation von einer grauelichen Verwundung des Gehirns. Francfort, 1733, in-4°.
C'est l'histoire d'une plaie de l'encéphale, avec fracture très-grave et enfoncement du crâne, qui guérit sans causer presqu'aucun accident.
BEHRENS (*Georges-Henri*), qui a écrit un opuscule sur la plique polonaise :
Dissertatio de lue pannonicâ. Erford, 1687, in-4°. (J.)

BEHRISCH (CHRISTOPHE-GEORGES-WOLFGANG), médecin allemand, né à Dresde, a publié :

Dissertatio de historiâ morbi, Ariadnaeo in praxi medicâ filo. Wittemberg, 1765, in-4°. (O.)

BEIMIRAM (ISAAC), médecin juif, contemporain d'Avicenne et de Constantin l'Africain, vivait au onzième siècle; il a écrit divers traités en arabe :

De definitionibus et elementis.
De victûs ratione.
De febribus.
De urinâ.
De diætis. (U.)

BEINTEMA (JEAN-IGNACE), nom sous lequel Jean-Ignace Worb, de Peima, médecin de la cour impériale, a publié les opuscules suivans :

Verhandelinge over de Tabak. La Haye, 1690, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1691, in-12.

Dissertatio de morbo regio, sive tractatus in quo sententiæ de ictero ejusque curatione examinantur. Vienne, 1697, in-12.

Historia constitutionis pestilentis annorum 1708 *ad* 1713. Venise, 1714, in-8°.

Untersuchung ob den Frauenzimmer nicht eben sowohl als denen Manns-Personnen Taback zu rauchen erlaubt. Nebst einer Vorrede von der Vortrefflichkeit des Thees und Kaffees. Iéna, 1743, in-8°. (z.)

BEIREIS (Godefroy-Christophe), né, à Mueblhausen, le 2 mars 1730, étudia la médecine à Helmstaedt, où il fut reçu docteur en 1762. Il devint ensuite professeur de philosophie et de chimie dans cette Université. Le duc de Brunswick lui accorda le titre de conseiller en 1802. Il est mort au mois de septembre 1809. C'était un homme instruit, mais fort original, et très-enclin au charlatanisme, qui perçait dans presque toutes ses actions. Il était parvenu à se former une très-belle collection d'objets d'arts, de sciences, de mécanique et d'histoire naturelle; et, pour expliquer comment il avait pu se procurer tant d'objets très-dispendieux, il disait quelquefois être en possession du pouvoir de faire de l'or. Ses bizarreries lui ont procuré un assez grande célébrité en Allemagne durant sa vie, mais il n'a rien laissé qui puisse la justifier aux yeux de la postérité impartiale, car tous ses opuscules, dont nous allons donner les titres, sont fort insignifians:

Programma de utilitate et necessitate historiæ naturalis. Helmstaedt, 1759, in-4°.

Dissertatio inaug. med. de paralysi gravissimâ femorum crurumque sanatâ. Helmstaedt, 1762, in-4°.

Dissertatio de intestinis se intus suscipientibus et rarissimâ hujus morbi congeniti observatione. Helmstaedt, 1769, in-4°.

Dissertatio de febribus et variolis verminosis. Helmstaedt, 1780, in-4°.

Dissertatio de febribus biliosis tertianis continuis. Helmstaedt, 1780, in-4°.

Dissertatio de debilitate corporis humani. Helmstaedt, 1780, in-4°.

Dissertatio de irritabilitate. Helmstaedt, 1791, in-4°.

Dissertatio de glossitide. Helmstaedt, 1791, in-4°.

Oratio de notis, quibus nummi antiqui genuini à fictis discerni queant. Helmstaedt, 1793, in-8°.

On a aussi de lui des Mémoires sur divers points de philologie et d'histoire naturelle dans les *Miscellaneen artistischen Inhalts* de Meusel, les Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, le Magasin d'histoire naturelle de Léipzick, les *Chemische Annalen* de Crell, et les Ephémérides littéraires d'Helmstaedt. (J.)

BEITHARIDES. *Voyez* Al Beithar.

BELCHIER (Jean), chirurgien anglais, élève du célèbre Cheselden, sous lequel il fit ses études à Eton, naquit à Kingston, dans le comté de Sussex, en 1706, et mourut à Londres en 1785, après avoir été successivement chirurgien de l'hôpital de Guy, directeur de cet établissement, ainsi que de l'hôpital

Thomas, et membre de la Société royale de Londres. Il a joui d'une grande réputation, comme praticien, parmi ses compatriotes. Nous n'avons aucun ouvrage de sa façon, mais bien des Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques. On distingue entre autres l'observation, citée tant de fois depuis, d'un homme à qui une aile de moulin arracha le bras et l'omoplate même, sans que le déchirement de l'artère axillaire, près de son origine, donnât lieu à la moindre hémorragie. Belchier fut un des premiers qui attira l'attention des physiologistes sur le mode de nutrition des os, et qui étudia les phénomènes de la coloration de ces parties par la garance mêlée avec les alimens des animaux soumis aux expériences.

(J.)

BELESTAT (Pierre-Langlois de), médecin français du seizième siècle, naquit à Loudun, et devint premier médecin du duc d'Anjou, qui lui conserva cette place, en montant sur le trône, où il prit le nom de Henri III. Belestat était fort instruit et assez érudit, comme on peut en juger par ses productions littéraires, dont aucune n'a rapport à sa profession.

Discours des hiéroglyphes des Egyptiens, emblêmes, devises et armoiries. Paris, 1583, in-4°.
Tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Egyptiens, par figures et images des choses, au lieu de lettres. Paris, 1583, in-4°. (Z.)

BELIDA (Jean), médecin du seizième siècle, a donné:

Tabula simplicium medicamentorum, septem linguarum nomenclaturam et facultates continens. Embden, 1576, in-8°.
Cet ouvrage offre l'indication sommaire des propriétés des médicamens et leurs noms latins, grecs, italiens, espagnols, français, hollandais et allemands. (S.)

BELL (Benjamin), célèbre chirurgien anglais, membre de la Société royale et du Collége des chirurgiens d'Edimbourg, a publié:

On the theory and management of ulcers. Edimbourg, 1779, in-8°. -*Ibid.* 1787, in-8°.-Trad. en allemand, Léipzick, 1792-1793, in-8°. - en français par Bosquillon, Paris, 1788, in-8°.
System of surgery. Edimbourg, 1783-1787, 6 volumes in-8°. - Trad. en français par Bosquillon, Paris, 1796, 6 vol. in-8°. - en allemand par E.-G.-B. Hebenstreit, Léipzick, 1784-1789, 7 vol. in-8°. - *Ibid.* 1792-1799, in-8°.; *Ibid.* 1804-1810, in-18.
Cet ouvrage avait eu déjà quatre éditions en Angleterre, lorsque Bosquillon le fit connaître à la France. L'état de la chirurgie au milieu de la seconde moitié du dernier siècle, y est fidèlement exposé; l'auteur s'était pénétré des saines doctrines, et il avait profité des travaux des plus illustres chirurgiens de l'Europe à cette époque. Le livre de Bell manque de régularité dans la description générale des articles; mais cha-

cun de ces articles est complétement et méthodiquement traité. Les progrès de la chirurgie, depuis Desault, ont fait vieillir, pour nous surtout, l'ouvrage du praticien anglais : la théorie de plusieurs affections chirurgicales, les opérations qu'elles nécessitent, les instrumens dont on fait usage, tout, on presque tout, a éprouvé tant de perfectionnemens, que son livre, que l'on consultera toujours avec fruit, n'est plus un ouvrage classique et propre à être recommandé aux élèves.

On gonorrhœa virulenta and lues venerea. Edimbourg, 1793, 2 vol. in-8°.-*Ibid.* 1797, in-8°.-Trad. en français par Bosquillon; Paris, 1802, in-8°.-en allemand, Léipzick, 1794, in-8°.

Cet ouvrage est remarquable sous plusieurs rapports. L'auteur y démontre que la gonorrhée a toujours existé, et qu'on la retrouve partout; il prouve qu'elle diffère entièrement de la vérole, et qu'elle a été décrite par Hippocrate, Celse, Galien, Cœlius Aurelianus, Mésué, Arnauld de Villeneuve, Rhasès, Valescus de Tarente et Jacques de Béthencourt. S'il admit contre le témoignage journalier de l'expérience que le mercure était le seul antidote de la syphilis, du moins il insista beaucoup sur les inconvéniens majeurs de ce remède dans beaucoup de cas. Au total, cet ouvrage est une excellente monographie dans laquelle Bell se montre habile médecin et profond érudit, ce qui est fort rare partout, mais plus encore en Angleterre que partout ailleurs. Les additions de Bosquillon méritent toutes d'être lues; elles décèlent un praticien d'une grande sagacité; celles qui ont trait aux engorgemens de la prostate sont surtout remarquables.

On the hydrocele, on sarcocele or cancer, and other diseases of the testes. Edimbourg, 1794, in-8°.-Trad. en allemand par E.-G.-B. Hebenstreit, Léipzick, 1795, in-8°. (J.)

BELL (Charles), l'un des plus habiles chirurgiens anglais de l'époque actuelle, a mis au jour les ouvrages suivans :

A system of dissections, explaining the anatomy of the human body, the manner of displaying the parts, and their varieties in diseases. Londres, 1800, in-fol. - *Ibid.* 1810, in-fol. - Trad. en allemand, Léipzick, 1800, in-8°.

A series of engravings, explaining the course of nerves. Londres, 1803, in-4°. - Trad en allemand, par Henri Robbi, Léipzick, 1809, in-8°.

Essays on the anatomy of expression in paiting. Londres, 1805, in-4°.

System of dissections explaining the anatomy of the human body, with the manner of displaying the parts, distinguished the natural from the diseased appearnnces, and pointing out to the student the objects most worthy his attention during a course of dissections. Londres, 1809, 2 vol. in-12.

A system of operative surgery, founded on the basis of anatomy. Londres, 1807, in-8°. - *Ibid.* 1814, in-8°. -Trad. en allemand, par Kosmely, Berlin, 1815, in-8°.

Letters concerning the diseases of the urethra, illustrated with plates. Londres, 1809, in-8°.-*Ibid.* 1810, in-8°.

Anatomy of the brain, explained in a series of engravings finely coloured. Londres, 1810, in-4°.

Engravings of the arteries. Londres, 1811, in-8°.-Trad. en allemand, par Henri Robbi, Léipzick, 1819, in-8°.

Engravings from specimens of morbid parts, preserved in the anthor's collection now in Windmill-street, selected from the division inscribed urethra, vesica, ren, morbosa et laesa. Londres, 1813, in-fol.

Dissertation on gunshot wounds. Londres, 1814, in-8°.

Surgical observations, being a quartely report of cases in surgery in the Middlesex hospital, in the cancer etablishment, and in private practice. Londres, 1816-1817, in-8°. (J.)

BELL (JEAN), frere du précédent, a publié, de concert avec lui :

The anatomy of the human body. Londres, vol. I, 1793 : vol II, 1797 : vol. III, 1802, in-8°. -*Ibid.* 1811, 3 vol. in-8°.- *Ibid.* 1816, 3 vol. in-8°. -Trad. en allemand et entièrement refondu par J.-C.-A. Heinroth et J.-C. Rosenmueller, Léipzick, 1806-1807, 2 vol. in-8°.

Il a donné en outre :

Engravings explaining the anatomy of the bones, muscles and joints. Londres, 1794, in-4°.- *Ibid.* 1808, in-4°.

Engravings of the arteries illustrating the second volume of the anatomy of the human body, by John Bell, and serving as an introduction to the surgery of the arteries. Londres, 1801, in-8°.

Discourses on the nature and cure of wounds. Edimbourg, 1793, in-8°. -*Ibid.* 1812, in-8°.- Trad. en allemand, par J.-C.-F. Leune, Léipzick, 1793, 2 vol. in-8°.

BELL (*Jean*), autre médecin anglais, qui a servi dans la marine, est auteur d'un opuscule intitulé :

An inquiry into the causes which produce and the means of preventing diseases among british officers, soldiers and others in the west Indies. Containing observations of the mode of action of spirituous liquors on the human body. Londres, 1791, in-8°.

BELL (*Georges*), chirurgien d'Edimbourg, a écrit :

A Treatise on the cow-pox. Edimbourg, 1802, in-12.

BELL (*Guillaume*), chirurgien employé par la compagnie anglaise des Indes au Bengale, à inséré, dans les Transactions philosophiques, quelques Mémoires sur divers points d'histoire naturelle. On distingue particulièrement sa description du rhinocéros bicorne de Sumatra.

BELL (*Jacques*), médecin anglais, mort le 15 janvier 1801, à la Jamaïque, fut, durant sa vie, médecin d'un dispensaire à Edimbourg, et président de la Société de médecine et d'histoire naturelle établie dans le sein de cette ville. Nous ne connaissons de lui que la relation d'un cas de rétroversion de l'utérus, qui fit périr la malade ; elle est insérée dans les *medical facts and observations* de Simmons.

BELL (*Thomas*) a écrit :

De diætâ seu materiâ diætelicâ. Edimbourg, 1783, in-8°. (J.)

BELLABOCCA (BENOÎT), médecin de Milan, paraît avoir joui durant sa vie de la faveur des ducs François II et Maximilien-Sforza VIII. Il n'est connu aujourd'hui que comme auteur de l'ouvrage suivant :

Diarium calculatum per D. Benedictum Bellabuccam, artium et medicinæ doctorem, civem Mediolanensem. Milan, 1507. (L.)

BELLACATO (LOUIS) exerça et professa publiquement la médecine à Padoue, où il naquit en 1501, et mourut en 1575. Tommasini prétend que, comblé des faveurs de plusieurs grands personnages, ce médecin fut tellement distrait de ses occupations, qu'il ne put laisser après lui aucun monument littéraire. Mais ce qui l'aura sans doute induit en erreur dans

cette occasion, c'est qu'aucun des écrits de Bellacato n'a été publié isolément. Ces ouvrages sont :

Consultationes aliquæ, pro variis affectibus ;
imprimées dans les Consultations de Jean-Baptiste Montanus (Bâle, 1583, in-fol.).

Consultationes ;
à la suite des Consultations médicales de Victor Trincavella (Bâle, 1587, in-fol.).

Lectiones medicæ practicæ ;
imprimées avec l'ouvrage de Georges-Jérôme Welsch, intitulé : *Exotic. curat. et observat. medicinal. chiliad.* (Ulm, 1676, in-4°.).

Enfin, Tommasini lui-même prétend qu'il existait, entre les mains d'un nommé Laurent Pignorio, des Aphorismes d'Hippocrate, accompagnés de notes de Bellacato. (L.)

BELLAGATTA (Ange-Antoine), fils d'un imprimeur de Milan, naquit en cette ville, le 9 mai 1704. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fit ses premières études dans le séminaire de sa patrie; mais le goût de la médecine s'étant développé en lui, il alla suivre les cours de l'Université de Padoue, où il fut reçu docteur. En 1733, la ville d'Arona lui offrit la place de médecin pensionné, qu'il accepta et remplit pendant neuf années, au bout desquelles il reprit l'habit ecclésiastique. Une attaque d'apoplexie termina prématurément sa carrière, le 2 février 1742. On a de lui :

Due littere filosofiche scritte ad un amico intorno alla cattarale influenza seguita in quest' anno universalmente per tutta Europa. Milan, 1730, in-4°.

Le disavventure della medicina, trattenimento fisico. Milan, 1733, in-8°.

Bellagatta attribue la décadence de la médecine à quatre causes : la fausse imitation, la multiplicité des systèmes, les préjugés des hommes, et la présomption des ignorans.

Ragguaglio dell' operato dal S. Francesco di Paola a 28 di Marzo 1735. Milan, 1735, in-4°.

Trattenimento fisicho sopra l'ignea apparenza osservata nella notte 16 dec. 1737. Milan, 1738, in-4°. (O.)

BELLAY (François-Philippe), ancien médecin des armées des Alpes et d'Italie, exerce aujourd'hui l'art de guérir à Lyon, et a obtenu, au concours, une place de médecin dans l'hôpital général de cette ville. On a de ce médecin quelques traductions :

Galatée des médecins, trad. de l'italien de J. Pasta, 1799, in-8°.

Histoire raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année 1764, par Michel Sarcone. Lyon, 1805, 2 vol. in-8°.

MM. Bellay et Brion établirent à Lyon, en 1799, un Journal de médecine qui eut peu de succès; voici quel en était le titre :

Le conservateur de la santé, journal d'hygiène et de prophylactique, 1799-1804, 5 vol. in-8°.

Les mêmes médecins ont publié l'ouvrage suivant :

Tableau historique de la vaccine pratiquée à Lyon depuis le 13 germinal de l'an IX jusqu'au 31 décembre 1809. Lyon, 1811, in-8°.

(MONFALCON)

BELLEFONTAINE (Louis), médecin français qui vivait au commencement du siècle dernier, a donné :

La médecine dogmatique en manière d'institution, expliquée par les principes de physique et de méchanique, et par le mouvement circulatoire du sang et des humeurs qui en dépendent. Amsterdam, 1712, in-12. (2 vol. in-8°., selon Portal).
Production tout à fait surannée. (s.)

BELLEGINGUE (Jean), médecin, né, à Besançon, vers 1759, a publié :

La philosophie du chaud et du froid, 1798, in-8°.
Il attribue les excès révolutionnaires à l'action du calorique.
Procès orthographique de la gent humaine, in-12.
Pamphlet. (s.)

BELLET (Isaac), médecin de Bordeaux, dont Haller a corrompu le nom en l'appelant Bellot, était inspecteur des eaux minérales de France, et mourut, à Paris, en 1778. Il a fait beaucoup de bruit par son sirop antivénérien, composé d'acétate et de nitrate de mercure avec de l'alcool et du sucre. On emploie encore quelquefois aujourd'hui ce sirop, dont la préparation a été modifiée depuis de plusieurs manières différentes. Bellet a écrit :

Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes. Paris, 1745, in-12. – Trad. en italien, par Jean-Fortuné Bianchini, Venise, 1751, in-fol. – en anglais, Londres, 1756, in-8°.; *Ibid.* 1772, in-8°.
Bellet ne mit point son nom à cet ouvrage. Il nie la puissance de l'imagination de la mère pour imprimer sur le corps de son enfant la figure des corps dont son esprit a été frappé. Il attribue les marques de naissance aux irrégularités ou dérangemens que des contractions plus ou moins fortes de quelque point de la matrice causent dans la circulation de l'endroit correspondant du corps du fœtus. Il a soutenu la même thèse dans le journal de Trévoux (1746).
Histoire de la conjuration de Catilina. Paris, 1752, in-12, qui contient une traduction des Catilinaires de Cicéron.
Exposition des effets d'un nouveau remède dénommé sirop mercuriel. Paris, 1768, in-12. - *Ibid.* 1770, in-12. (z.)

BELLEUS (Théodore), né en Sicile (à *Racusa*), et non pas en Illyrie (à *Raguse*), comme il est dit dans la Biographie universelle, d'après Eloy, enseigna, pendant plusieurs années, la médecine avec éclat dans l'Université de Padoue. Le bruit de sa mort étant venu aux oreilles de sa femme, qu'il avait laissée en Sicile, celle-ci se remaria sans autre information. Belleus, à cette nouvelle, retourna dans sa patrie pour s'assurer du fait, et ne l'ayant trouvé que trop certain, il reprit le chemin de Padoue, où le chagrin abrégea sa carrière, et le fit mourir vers l'an 1600. Mongitore lui attribue :

Commentarius in Hippocratis aphorismos. Palerme, 1571, in-4°. (o.)

BELLEVAL (Martin-Richer de), neveu du suivant, naquit à Blois, selon les uns, et à Châlons, si l'on en croit la version la plus vraisemblable. Son oncle l'appela auprès de lui, à Montpellier, et lui fit étudier la médecine, dont il fut reçu docteur en 1621. Le même Pierre de Belleval lui donna la survivance de sa chaire, suivant l'autorisation que Henri IV lui en avait accordée par lettres patentes, datées de 1604, et Martin fut installé le 11 janvier 1623. A la mort du chancelier François Ranchin, il fut désigné pour le remplacer, et il conserva cette dignité jusqu'en 1644, époque où il mourut sans avoir rien écrit. (J.)

BELLEVAL (Pierre-Richer de), médecin et habile botaniste, n'a repris qu'assez long-temps après sa mort, le rang qui lui appartient dans l'histoire des savans, et dont la partialité d'Astruc, observateur inflexible des dispositions réglementaires, était presque parvenue à le dépouiller. Il naquit à Châlons sur Marne en 1558, étudia la médecine à Montpellier, mais n'y prit point ses degrés, source première des dispositions peu favorables qui animaient à son égard l'historien de cette antique Université. Il alla se faire recevoir à Avignon, sans qu'on connaisse les motifs qui purent l'y déterminer. Lorsque Henri IV eut résolu, sur les représentations du duc de Ventadour, de fonder en France un jardin de botanique semblable à ceux qui rendaient les écoles de Padoue, de Pise et de Bologne si célèbres, et qui y attiraient la foule des élèves, Belleval employa le crédit de du Laurens, premier médecin, et la protection du duc de Montmorency, pour obtenir l'intendance de ce nouvel établissement, qui lui fut accordée en considération des services qu'il avait rendus dans une épidémie qui s'était déclarée à Pezenas. L'édit royal, daté de Vernon, en 1593, mais que le parlement de Languedoc, à Beziers, enregistra seulement en 1595, portait aussi création en sa faveur d'une cinquième chaire consacrée à l'enseignement de l'anatomie et de la botanique. Belleval ne pouvait remplir cette dernière place qu'étant membre de la Faculté de Montpellier : il se présenta donc pour obtenir une seconde fois le titre de docteur, qui lui fut donné en 1596, et peu de temps après, il fut installé comme professeur. Depuis lors jusqu'à sa mort, il ne cessa jamais d'être en discusion avec ses collègues. Tout entier à la botanique et à la création du jardin, qui devaient en effet absorber la plus grande partie de son activité, il refusa constamment d'enseigner l'anatomie qui entrait dans ses attributions : la Faculté l'en somma plusieurs fois ; on le priva de la présidence et des émolumens ; le premier médecin du roi lui fit de vives remontrances ; la chambre des comptes ordonna la suppression de son traitement, enfin un arrêt du parlement intervint pour l'obliger de remplir les dou-

bles fonctions de sa place, tout fut inutile : Belleval tint bon durant plusieurs années, et lassa la patience de la Faculté, qui voyant sa résolution inébranlable, prit le sage parti de confier les cours d'anatomie à un autre professeur. Il paraît avoir joui du repos depuis lors, et il mourut en 1623, quatre ans après avoir été élu doyen.

Richer de Belleval fut le premier en France qui enseigna la botanique sans se borner à envisager les végétaux sous le rapport de leurs propriétés médicinales, ce qui suffit pour le faire mettre au nombre des fondateurs de cette science chez nous, et pour justifier Villars de lui avoir consacré, dans sa Flore du Dauphiné, un genre de plantes (*Richeria*), de la famille des cynarocéphales, composé d'une seule espèce qui croît dans le département des Basses-Alpes. Tournefort a rendu un éclatant hommage à sa mémoire, et Linné parle aussi de lui en termes honorables. Il déploya l'activité la plus rare pour l'établissement du jardin de Montpellier, qui, après sa mort, tomba en décadence jusqu'à l'époque où l'intendance en fut confiée à François Magnol. On assure qu'il entretint, à ses frais, six jeunes gens, entre autres l'allemand Loesel, pour parcourir le Languedoc et la Guienne, et y recueillir des plantes vivantes; on dit même que le jardin ayant beaucoup souffert dans un siége que Montpellier soutint, il consacra cent mille francs de ses propres deniers pour le rétablir dans l'état où il était auparavant. On conçoit qu'avec tant de soins il soit parvenu à y porter le nombre des végétaux cultivés jusqu'à treize cents. L'incurie de ses héritiers nous a privés des résultats de ses longs travaux, qu'il leur avait laissés, et parmi lesquels ce qu'on doit le plus regretter, après des manuscrits contenant sans doute les matériaux de la Flore du Languedoc qu'il se proposait de publier, ce sont quatre cents planches de format in-4°., gravées sur cuivre, au simple trait, par Antoine Gouarin, qui furent vendues ou dispersées, de manière qu'on n'en a pu retrouver qu'un petit nombre, quoique Gouan, Sauvages, Haller et Linné les connussent. Gilibert en a publié seize, dans le premier volume de ses Démonstrations élémentaires de botanique. Les figures en avaient été presque toutes dessinées d'après nature; mais elles ne sont généralement pas d'une belle exécution; le dessin en est raide, et dur; elles représentent plusieurs plantes rares, quelques-unes qu'on ne saurait parvenir à déterminer, et certaines même qui sont entièrement imaginaires, comme la *scabiosa columbaria prolifera*. Villars et Gilibert n'ont pas réussi partout à les déterminer; on remarque surtout d'assez nombreuses erreurs dans ce qui concerne les orchidées. Plusieurs de ces plantes avaient été empruntées à Colonna, Gaspard Bauhin et l'Ecluse. Belleval avait imaginé de donner à chaque

plante un nom grec qui en exprimât le caractère : ainsi, par exemple, il appelait le *chondrilla* μικρομηλινοπολύκαυλος, le thlaspi ὀρεοκαυλοφυλλοστεφὴς, le tamaris χειμαῤῥοψαμμότροφος, etc. Chacun sent de suite les inconvéniens de ce système de nomenclature, qu'Ehrhart a tenté, dans ces derniers temps, de remettre en honneur, et sur les vices duquel Wolf a voulu renchérir encore, en représentant toutes les particularités de la structure végétale par des lettres, dans le nombre desquelles il choisissait ensuite et associait ensemble, pour désigner chaque plante, celles qui indiquaient les caractères distinctifs de cette dernière. Les seuls ouvrages que nous possédions de Belleval portent les titres suivans :

Onomatologia seu nomenclatura stirpium horti regii Monspeliensis. Montpellier, 1598, in-8°.-Paris, 1785, in-8°. avec 52 planches.

La seconde édition a été publiée sous le titre d'*Opuscules de Richer de Belleval*, par Pierre-Marie-Auguste Broussonet. Belleval y donne la liste de deux mille plantes rangées par ordre alphabétique.

Recherche des plantes du Languedoc. Montpellier, 1603, in-4°.

Dessein touchant la recherche des plantes du Languedoc, dédié à MM. les gens des trois états dudit pays. Montpellier, 1605, in 4°., avec 5 planches.

Remontrance et supplication au roi Henri IV touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier. Montpellier (sans date), in-4°., avec 3 planches.

(A.-J.-L. J.)

BELLI (Fulgence), médecin italien, a écrit en vers latins l'opuscule suivant :

S. Gaudentii episcopi et martyris miracula et translatio, metricè descripta. Rome, 1594. (L.)

BELLI (Honoré), médecin et habile botaniste de Vicence, exerça pendant quelque temps la médecine dans sa ville natale, et passa ensuite à la Canée, dans l'île de Candie. Son séjour dans cette île le mit à même d'observer les plantes de la Grèce. Il profita de l'occasion avec beaucoup d'habileté, et, comme il était très-bon helléniste, il s'efforça de reconnaître les végétaux dont les anciens ont parlé dans leurs ouvrages : il réussit même à retrouver les noms de plusieurs, quoique plus ou moins altérés et corrompus. C'est de tous les botanistes, dit avec raison M. Du Petit-Thouars, celui qui, sous ce rapport, a rendu le plus de services à la science. Il entretenait une correspondance fort active avec les botanistes les plus recommandables de son temps, et nous ne pouvons même juger des grandes obligations que la science lui a, que d'après les témoignages honorables qui lui sont rendus par eux. Ainsi Jean et Gaspard Bauhin, auxquels il envoyait des plantes et des notes, citent fréquemment son nom dans leurs voyages. Malheureusement il n'a rien publié par lui-même, mais Charles

de l'Ecluse fit imprimer les lettres qu'il lui avait écrites de la Canée, depuis 1594 jusqu'en 1598, sous le titre d'*Epistolæ de plantis Creticis, Ægyptiisque novis et rarioribus*, à la suite de son Histoire des plantes (tome II, page 299). Pona a fait aussi connaître une partie de ses Observations dans la Description qu'il a donnée des plantes du mont Baldo, près de Vérone. Belli ne fut pas le premier qui s'essaya sur les plantes de l'île de Crète; Anguillara, Odoni, Belon et Rauwolf l'avaient précédé dans cette carrière, mais ils avaient commis quelques erreurs qui ne lui échappèrent point, et qu'il eut soin de relever. Cependant, malgré tous ses soins, il ne put épuiser le sujet de ses recherches, et Tournefort trouva encore à glaner dans la belle et riche Flore de Candie. (o.)

BELLI DE BELLFORT (Zacharie), médecin allemand, né dans le pays des Grisons, fut pendant vingt ans inspecteur des eaux minérales de Pfeffers, auprès de Sargans. Il avait écrit en allemand, sur les propriétés et l'emploi de ces eaux, un opuscule, dont on trouve une traduction latine dans le *Nymphæus Fabariensis* d'Augustin Stoecklin. (z.)

BELLINGER (François), membre du Collége des médecins de Londres, a écrit:

Tractatus de fœtu nutrito, or a discourse concerning the nutrition of the fœtus in the womb by ways hitherto unknown. Londres, 1717, in-8°.

Bellinger prétend que le fœtus ne tire point sa nourriture de la liqueur amniotique; mais il soutient que le fluide nourricier est porté par les vaisseaux ombilicaux au thymus, d'où un canal particulier le conduit aux glandes maxillaires, qui le versent dans la bouche, et par suite dans l'estomac, hypothèse bizarre, qui ne mérite pas de réfutation. On peut seulement faire observer, que peut-être il y a été conduit par un examen superficiel du thymus dans le veau, où ce corps gangliforme est tellement alongé qu'il touche presqu'à la glande maxillaire. Autant l'anatomie comparée peut être utile à la physiologie quand on sait l'interpréter, autant elle est nuisible entre les mains d'un observateur superficiel et peu attentif.

A Treatise concerning the smal pox. Londres, 1721, in-8°. (r.)

BELLINI (Laurent), célèbre anatomiste italien, naquit à Florence, le 3 septembre 1643, d'une famille honnête, mais peu riche, originaire de Prato. Doué d'une imagination vive, d'une ame ardente, et entraîné vers les sciences par une véritable passion, il fut bientôt arrivé au terme de ses premières études; tel fut même l'éclat dont il s'environna à cette époque de sa vie encore si rapprochée de son enfance, que, distingué par le grand-duc Ferdinand II, et placé sous sa protection immédiate, Bellini trouva, dans les bontés de ce prince, un encouragement qui le soutint dans ses nombreux travaux, et un appui qui ne l'abandonna jamais durant le reste de sa vie.

Ardent ami des sciences et protecteur déclaré de tous ceux qui les cultivaient avec zèle et succès, Ferdinand ne pouvait abandonner le jeune Bellini, et ce fut par ses libéralités qu'il se rendit à l'Université de Pise, immédiatement après ses humanités, pour y entendre les leçons des hommes les plus savans de ce temps-là. Alexandre Marchetti lui enseigna la philosophie et les mathématiques; François Redi lui apprit la médecine et l'anatomie; Borelli lui donna des leçons de mécanique. En pénétrant son élève de ses idées sur la physiologie, ce dernier lui fit aussi partager ses erreurs sur la marche des phénomènes vitaux, auxquels il fit de la mécanique une application beaucoup trop rigoureuse; doctrines erronées qui ont fait un tort réel à l'étude de la physiologie, qui en ont sensiblement retardé l'avancement, et dont elle n'est cependant pas encore entièrement débarrassée.

Bellini fit des progrès si rapides dans chacune des parties auxquelles il se livra, que l'on crut pouvoir lui confier une chaire malgré son extrême jeunesse. Il avait à peine vingt ans lorsqu'il fut nommé professeur de philosophie et de médecine théorique. Il enseigna pendant quelque temps d'une manière brillante; mais, malgré ses succès, malgré l'étendue de ses connaissances, nous penchons à croire que le jeune professeur n'avait pas bien consulté le *quid valeant humeri*, *quid ferre recusent*, et qu'il s'était chargé d'un fardeau un peu au-dessus de ses forces. Dans notre manière de voir, cette précipitation à communiquer aux autres des idées qu'il ne pouvait point encore avoir suffisamment mûries, et qui demandaient une expérience impossible à son âge, a influé sur tout le reste de sa carrière comme médecin praticien, en donnant à ses opinions beaucoup plus de brillant que de solidité, et cette observation nous sera d'une grande utilité dans le jugement que nous porterons sur lui comme médecin. Toutefois il n'occupa pas ce poste pendant long-temps. Riche de ses connaissances en anatomie, il fut bientôt jugé capable de professer cette science, et reçut du grand-duc l'autorisation de l'enseigner publiquement. Là, Bellini se trouvait à sa véritable place; son goût l'entraînait d'une manière spéciale vers les études anatomiques, aussi s'y adonna-t-il tout entier, et se livra-t-il à des recherches continuelles que l'on peut regarder comme la véritable source de sa réputation, qui, aux yeux des hommes instruits, n'est fondée que sur les services qu'il a rendus à l'anatomie, par les découvertes qu'il a faites. Le grand-duc était si content de sa manière de professer, qu'il se faisait un plaisir d'assister à ses leçons, et qu'il érigea en ordinaire cette chaire qui n'avait été jusqu'alors qu'extraordinaire. Bellini occupa la place pendant trente ans avec un succès toujours croissant, et fit un grand nombre d'élèves dis-

tingués qui répandirent l'éclat de son nom bien loin des limites de l'Italie. A cette époque, vers l'âge de cinquante ans, il quitta sa chaire pour revenir à Florence, sa patrie, où il exerça la médecine avec la plus grande distinction, et jouissant d'une pension de retraite qui lui avait été accordée par son protecteur. Il fut le médecin de la cour, et ne tarda pas à être nommé premier médecin du grand-duc Cosme III. Lancisi, médecin du pape Clément XI, et qui faisait le plus grand cas de Bellini, lui fit donner le titre de premier médecin consultant du pontife.

Bellini ne se livra pas seulement à l'étude des sciences exactes et naturelles, à l'exemple de ses premiers maîtres Redi et Marchetti, et des médecins les plus marquans de l'Italie à cette époque; il y joignit aussi celle des lettres, et surtout de la poésie, qu'il cultiva par goût, et dans laquelle il réussit assez pour se faire remarquer. Il mourut à Florence, le 8 juin 1703, à l'âge de soixante ans. Il eut une gloire assez rare aujourd'hui parmi les médecins, et qui devait l'être bien plus encore parmi ceux de ce temps-là : ce fut de voir ses ouvrages traduits, et ses opinions adoptées et expliquées publiquement dans les Universités étrangères, surtout dans celle d'Écosse, par le célèbre Pitcarn qui professait pour lui une espèce de vénération, et que lui-même estimait beaucoup.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que Bellini a brillé dans plus d'un genre, et qu'un grand amour pour l'étude, joint à une extrême facilité, lui a fait obtenir des succès d'une nature bien différente; mais tout en rendant justice à ses grands talens, et tout en reconnaissant les services qu'il a rendus, on est forcé de reconnaître aussi qu'il laissa prise à la critique, et même à une critique assez sévère.

Pour avoir sur lui une opinion juste et précise, il est nécessaire de le considérer isolément sous plusieurs rapports, et c'est ce que je vais tâcher de faire en l'envisageant d'abord comme anatomiste, ensuite comme médecin, enfin comme poète et homme de lettres.

Comme anatomiste, Bellini a des droits réels à l'estime et à la considération des savans. Cette science à laquelle il s'adonna d'une manière particulière, parce qu'elle était plus en rapport avec son goût pour les recherches et les découvertes, lui doit beaucoup; ses travaux ont, sans aucun doute, été d'un grand secours à la physiologie, et lui auraient été bien plus utiles encore, sans cette manie si générale alors, de tout expliquer par les lois de la mécanique; mais on ne peut lui refuser du moins d'en avoir préparé les succès sous bien des rapports. Ses recherches les plus importantes, sont celles sur la structure des reins qu'il publia n'étant encore âgé que de dix-

neuf ans. C'est à lui que l'on doit la découverte et la description des conduits urinifères. Il s'occupa beaucoup aussi des nerfs et de leur grande influence sur les muscles. Il est un des premiers qui aient observé que l'action de ces organes cessait subitement dès que les gros troncs nerveux, qui leur envoient des rameaux, étaient coupés ou fortement comprimés, et il a appuyé cette remarque d'un grand nombre d'expériences sur le diaphragme, dont il suspendait les mouvemens en comprimant les nerfs diaphragmatiques, ou qu'il accélérait en les irritant. En général toutes ses descriptions sont remarquables par leur précision et leur exactitude : on est sûr alors de ne pas s'égarer en le prenant pour guide; mais il n'en est pas de même lorsque, quittant la partie anatomique et descriptive, et se laissant entraîner par la vivacité de son imagination, il s'abandonna à la partie spéculative et physiologique; il faut alors s'en méfier, et ne le suivre qu'avec réserve.

Comme médecin, il doit être jugé d'une manière plus sévère. Dans tous ses écrits sur la médecine, on reconnaît partout l'amour des théories nouvelles et des opinions hypothétiques. Ils sont remplis de raisonnemens, et très-pauvres d'idées pratiques, aussi sont-ils en général très-obscurs et très-diffus. Toujours on reconnaît une imagination brillante, plutôt que du jugement, qu'un esprit vraiment observateur. Aussi Bellini ne se montre-t-il pas toujours bon praticien. Ce défaut avait sa source dans ses premières occupations. Livré de bonne heure à l'enseignement d'une science qui exige une expérience qu'il ne pouvait point avoir encore, il ne s'occupa que de théories, dont il conserva le goût durant toute sa vie, parce qu'elles flattaient son imagination; il avait aussi le ton tranchant des théoriciens, et soutenait ses opinions, bien que souvent hypothétiques, avec une chaleur qui en imposait, et qui en a pendant long-temps imposé.

Comme poète, littérateur et savant, Bellini mérite des éloges. Un poème intitulé *la Bacchereide*, quelques sonnets, et d'autres poésies répaudues dans divers recueils, prouvent qu'il était poète, et même très-bon poète. Trois lettres contenues dans le premier volume, partie 2, des *Prose Forentine*, et qu'il consacra à la défense d'un de ses sonnets, que l'Académie *della Crusca*, dont il était membre, avait attaqué, prouvent également combien il était versé dans toutes les finesses de la langue et de la poésie toscanes. Enfin, le titre de savant ne saurait lui être contesté, lorsqu'on songe qu'outre l'étude des sciences naturelles, il s'appliqua encore à celles des mathématiques, de la physique, de la mécanique, de la philosophie, et qu'il se fit remarquer dans chacune de ces sciences.

On a fait à Bellini un reproche grave. On l'a accusé d'avoir eu une propension singulière à s'approprier les découvertes des

autres, pour élever l'édifice de la réputation. Sans rechercher ici jusqu'à quel point un pareil reproche est fondé, nous dirons que ce penchant, dans un homme aussi riche de son propre fonds, et avec tant de moyens de se faire distinguer, était plus blâmable que chez tout autre. Mais heureusement pour lui (si toutefois l'accusation est vraie), comme pour beaucoup de médecins famés de nos jours qui paraissent avoir hérité de son goût pour le bien d'autrui, on n'a pas songé ou l'on n'a pas su l'obliger à restitution, chose légère pour lui sans doute, mais non pas pour tant de ses successeurs, habiles à cacher leur nudité sous l'éclat d'une gloire étrangère et usurpée. Bellini est auteur des ouvrages suivans:

Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum. Florence, 1662, in-4°. -Strasbourg, 1664, in-8°.-Amsterdam, 1665, in-12.-Pavie, 1665, in-8°. Leyde, 1665, in-12. - Pavie, 1666, in-8°. - Leyde, 1711, in-4°. - *Ibid*. 1714, in-4°.

On trouve, à la fin des éditions hollandaises, plusieurs exemples de reins monstrueux, que Blaes y a ajoutés. Bellini publia cet ouvrage à l'âge de dix-neuf ans, ce qui lui fit le plus grand honneur, non-seulement en raison de sa jeunesse, mais encore à cause de ses belles découvertes et de la clarté de son style. C'est l'un de ses meilleurs écrits, mais la partie qui traite de l'usage des reins est presque toute entière de Borelli. Bellini ne connaissait pas encore le traité d'Eustachi sur le même sujet, qui est bien supérieur au sien. Cependant il y a consigné des observations précieuses qui en font un livre très-remarquable, et qui justifient les éloges sincères que Malpighi lui donne.

Gustûs organum novissimè deprehensum. Bologne, 1665, in-12.

Inséré depuis dans le tome II de la Bibliothèque anatomique de Manget. Imprimé aussi, avec le précédent, dans les deux éditions de Leyde, 1711 et 1714, in-4°.

L'auteur présente dans cet ouvrage une nouvelle théorie du goût. Il prétend que cette sensation n'a son siège ni dans les muscles, ni dans les membranes de la langue, comme on l'avait toujours pensé, ni dans les amygdales, ainsi que l'avait cru Wharton, ni même dans les nerfs qui se répandent dans cet organe, mais bien dans les petites éminences ou papilles qui couvrent la langue, que l'on trouve dans tous les animaux, et dont il donne la description d'après le bœuf. Cette remarque de Bellini est juste, elle a été reconnue telle depuis; mais l'anatomiste italien se trompe sous un autre rapport, car les papilles nombreuses de la langue sont évidemment de nature essentiellement nerveuse, en sorte que, à cet égard, la sensation du goût réside uniquement dans le système nerveux. Au reste, cette découverte ne paraît pas appartenir à Bellini: elle avait été faite déjà par Malpighi, du travail duquel il serait très-possible que Bellini ait eu connaissance avant de publier le sien. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il ne l'avait pas lu, Borelli lui en avait du moins parlé.

Gratiarum actio ad Etruriæ principem. Pise, 1670, in-12.

Ce petit ouvrage n'est autre chose qu'un monument de la reconnaissance de Bellini pour le prince qui avait été son protecteur. On y trouve cependant quelques-unes de ses opinions sur divers points de l'anatomie.

De urinis, de pulsibus, de missione sanguinis, de febribus, de morbis

capitis et pectoris, *opus*. Bologne, 1663, in-4°. - Léipzick, 1685, in-4°. -Leyde, 1718, in-4°.-Léipzick, 1731, in-4°.

L'édition de 1685 a été augmentée d'une bonne préface par Bohn, et celle de 1718 retouchée par Boerhaave.

Dans cet ouvrage Bellini fait briller son goût pour les théories. Il soutient que la saignée accélère le mouvement du sang, surtout dans l'artère qui correspond à la veine ouverte. Il prétend aussi que cette évacuation rétablit la contractilité des fibres, et appuie son opinion d'une foule de raisonnemens qui ne sont pas toujours faciles à suivre. Il est grand partisan des frictions, et il pense que les effets des bains sont dus entièrement à la compression exercée par le liquide; dans les fièvres, il ajoute peu de foi aux jours décrétoires, et règle presque toujours son jugement et sa conduite sur les divers degrés de la chaleur du corps.

Consideratio nova de naturâ et modo respirationis.

C'est une nouvelle façon de voir sur la manière dont la respiration s'exécute, insérée, sous forme d'observation, dans le 2ᵉ volume des Ephémérides des Curieux de la nature, année 1671. L'auteur prétend que l'air pénètre dans la trachée-artère par son propre poids et son élasticité. Il reconnaît que les muscles intercostaux sont inspirateurs, et que c'est dans le moment de leur action que le diaphragme s'abaisse et s'aplanit en se contractant. Il croit à l'existence des fibres musculenses dans la texture des poumons. Malgré le tort de Bellini d'avoir trop accordé à la mécanique et à la physique dans ses opinions physiologiques, cependant telle était la précision de ses connaissances anatomiques, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il s'est très-souvent rapproché de la vérité ; aussi est-ce surtout dans les écrits de ce genre que les anatomistes et physiologistes de nos jours lui ont rendu avec usure ce qu'on l'a accusé d'avoir fait pour les autres, en s'appropriant sans scrupule nombre de ses idées et de ses découvertes, comme il est facile de s'en assurer par la lecture de ses ouvrages.

Opuscula aliquot ad Archibaldum Pitcarnium. Pistoie, 1695, in-4°. - Leyde, 1714, in-4°. - *Ibid.* 1737, in-4°.

Un ton trop tranchant règne dans ces Opuscules. Bellini y émet d'ailleurs plus d'une proposition dont le temps a démontré la fausseté ; ainsi, par exemple, il prétend que l'unique force motrice des humeurs animales réside dans le cœur. Targioni, Nicolai et Fabroni prétendent qu'il soupçonna l'attraction newtonnienne, et que c'est cette force qu'il a désignée sous le nom de *contractio naturalis* : l'assertion est bien hasardée.

Les ouvrages que nous venons de citer, ont été réunis sous ce titre:

Laurentii Bellini opera omnia. Venise, 1708, in-4°.-*Ibid.* 1720, in-4°. -*Ibid.* 1747, in-4°.

Cependant on ne trouve pas encore dans cette collection toutes les productions du médecin italien. Les *Discorsi di anatomia* (Florence, tome I, 1742; tomes II et III, 1746, in-8°.) ne s'y rencontrent point, puisqu'ils n'ont été imprimés que plusieurs années après. Ce sont des discours, prononcés en 1696, dans les séances de l'Académie *della Crusca*, remarquables par l'élégance du style, et composés dans le goût des poésies burlesques, genre vers lequel Bellini était porté. Nous en devons l'édition au célèbre Antoine Cocchi. On ne trouve pas non plus, dans les *Opera omnia*, les deux lettres italiennes, à Antoine Vallisnieri, qui ont pour objet, la première, d'expliquer comment l'air pénètre dans les œufs, et la seconde, l'introduction de l'air dans le sang. Ces lettres sont contenues dans les volumes II et IV du *Giornale de' letterati d'Italia*. Enfin, il y manque le poème de la *Bacchereide* (Florence, 1729, in-8°.), dont la publication précéda cependant de plusieurs années la dernière édition qu'on en a donnée. Cet ouvrage singulier, mais remarqua-

ble, est divisé en deux parties. La première est dans le genre à demi burlesque, la seconde est subdivisée en quatre autres, dans lesquelles le ton burlesque règne souvent. En tête du poème se trouve un discours en prose tout aussi original, et dans lequel, à travers le ton, tantôt plaisant, tantôt sérieux qu'il prend à chaque moment, on découvre sans peine le savant, le profond moraliste, et le philosophe éclairé.

On trouve encore, dans divers recueils, quelques sonnets et autres poésies de sa façon. (REYDELLET)

BELLISARIO (LOUIS), médecin de Modène, qui vivait au seizième siècle, a traduit en latin quelques-uns des livres de Galien. On trouve ses traductions dans l'édition des œuvres du médecin de Pergame publiée par Cornaro, à Bâle, en 1549, in-fol. (O.)

BELLOC (JEAN-JACQUES; JEAN-LOUIS, suivant quelques biographes), chirurgien et médecin légiste recommandable, naquit à Saint-Maurin, près d'Agen, en 1730, d'un père qui, chirurgien lui-même, commença son éducation, et lui inspira un goût très-vif pour la profession qu'il exerçait. Belloc suivit, à Montpellier, les leçons des plus habiles maîtres, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il soutint, dans le collége de cette ville, une thèse qui portait ce titre : *Utrùm virtus sine timore dei adesse queat?* Il fut reçu maître en chirurgie, à Paris, en 1754, donna encore cinq années à l'étude, et revint à Agen recueillir le prix dû à ses veilles et à son mérite : la confiance des habitans de cette ville et une pratique très-étendue, tel fut ce prix. Belloc obtint le brevet, désiré alors, de lieutenant du premier chirurgien du roi, concourut à la création d'un amphithéâtre destiné à l'enseignement de l'anatomie et de la pathologie, et, comme professeur de médecine légale, acquit quelque célébrité. L'Académie de chirurgie lui accorda deux fois la médaille d'or dont elle récompensait l'auteur du meilleur Mémoire, après celui qui remportait le prix du concours. Il a inventé quelques instrumens de chirurgie, à peu près oubliés aujourd'hui; le plus connu est destiné à conduire, de la bouche dans les fosses nasales postérieures, un bourdonnet sec ou imbibé d'une liqueur styptique; c'est l'un des trois instrumens dont se servait Brasdor pour lier les polypes de l'arrière-gorge. La Société de médecine de Paris donna à Belloc des marques honorables de son estime; elle approuva son Cours de médecine légale, loua son mémoire sur la topographie médicale du département de Lot-et-Garonne, lui décerna une médaille, et le nomma son correspondant. D'autres sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Belloc, après avoir parcouru une longue carrière, et s'être livré avec succès à la pratique de

la chirurgie, à l'enseignement, et aux travaux du cabinet, mourut, à Paris, le 19 novembre 1807.

Il a donné, au Recueil des mémoires de l'Académie de chirurgie, les dissertations suivantes :

Description d'une machine pour arrêter le sang de l'artère intercostale. Cette machine est une sorte de tourniquet à vis qui arrête l'hémorragie sans exposer au danger de blesser la plèvre.

Description d'une machine pour les fractures obliques du corps du fémur, et celle de son col.

Mémoire sur quelques hémorragies particulières et sur les moyens d'y remédier.

On y lit plusieurs observations intéressantes; Belloc arrêta une hémorragie rebelle, qui avait succédé à l'extraction d'une dent, en remplissant l'alvéole avec un bouchon fait de cire molle. Il avait ouvert un vaisseau assez considérable des parois abdominales en faisant la paracentèse à un hydropique, le sang coulait, et la compression sur le ventre n'avait aucun succès; il détacha quelques parcelles d'une bougie qu'il ramollit, en fit un cylindre de la grosseur du trois-quarts, l'enfonça dans la piqûre, l'assujettit avec un bandage de corps, et se rendit ainsi maître de l'hémorragie.

Il est en outre auteur des ouvrages suivans :

Cours de médecine legale, judiciaire, théorique et pratique. Paris, an x, 1 vol. in-12. - *Ibid.* 1811, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.

Cet ouvrage a eu un grand succès, et il le méritait; la plupart des questions les plus importantes de la médecine légale y sont traitées avec sagacité, mais avec un peu trop de concision. On distingue surtout les articles consacrés à l'empoisonnement, à la suspension, et aux questions relatives à la virginité. C'est un manuel d'autant plus estimable, qu'il a précédé les ouvrages qu'ont publiés, sur le même sujet, Mahon et Fodéré.

Topographie physique et médicale du département de Lot-et-Garonne. C'est un modèle des écrits de ce genre. Belloc a divisé son travail en trois parties : considérations générales applicables à tout le département ou à sa partie principale, vérités particulières dépendant des localités, et observations météorologico-médicales. Cette topographie est complétée par une carte géographique du département.

Belloc préparait, peu de temps avant ses derniers momens, un Mémoire sur l'hydrocèle. (MONFALCON)

BELLONIUS. *Voyez* BELON.

BELLOSTE (AUGUSTIN), naquit à Paris en 1654, et mourut à Turin, le 15 juillet 1730. Quoiqu'il ne doive pas être placé au premier rang des chirurgiens célèbres qui ont honoré la France, cependant il occupe une place assez distinguée parmi les hommes qui ont rendu des services à l'art, pour qu'il en soit fait une mention particulière et honorable. Il eut de son vivant une grande renommée, justifiée par de nombreux succès dans la pratique; et si cette réputation ne s'est pas maintenue au même degré après sa mort, c'est que, dans les écrits qu'il a laissés, on n'a rien trouvé qui fût capable de la soutenir. Belloste n'était pas un homme de génie, mais un chirurgien judicieux; il n'a pas inventé des procédés nouveaux ou remar-

quables, mais il en a ressuscité et modifié d'anciens, dont la chirurgie a tiré de grands avantages. Il a beaucoup contribué à faire proscrire la méthode absurde et funeste de tamponner les plaies, et de les panser trop fréquemment. Il veut qu'on établisse un intervalle raisonnable, afin que, par des pansemens continuels, on ne s'oppose pas au travail de la suppuration, comme cela ne pourrait manquer d'avoir lieu. Il recommande en outre expressément de panser mollement, afin de ne pas ajouter à l'irritation déjà existante. C'était, il est vrai, dans César Magati qu'il en avait puisé l'idée première; mais on ne lui en a pas moins la même obligation, parce que le service qu'il a rendu n'en est pas moins grand. C'est aussi à lui qu'est dû le renouvellement de la méthode de hâter l'exfoliation des os cariés en les perforant avec la pointe du trépan, que Celse recommande. Il avait encore mis en faveur beaucoup d'autres pratiques, dont la sienne propre lui avait prouvé la grande utilité. Il servit pendant long-temps, avec honneur, dans les armées et les hôpitaux militaires de la France. Ce fut pour lui une source de connaissances dont il sut profiter de manière à se faire distinguer. Mais, en 1697, le duc Victor-Amédée de Savoie, roi de Sardaigne, instruit de son habileté, chercha à l'attirer auprès de lui, et le nomma premier chirurgien de sa mère. Ce fut à cette époque qu'il quitta la France pour aller se fixer à Turin. Il a laissé:

Chirurgien de l'hôpital. Paris, 1696, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-8°. - Amsterdam, 1707, in-12.-Paris, 1708, in-8°.-*Ibid.* 1716, in-8°.-Trad. en anglais, Londres, 1732, in-12. - en allemand par Martin Schurig, Dresde, 1705, in-8°.; *Ibid.* 1710, in-8°.; *Ibid.* 1724, in-8°.- en italien, Venise, 1710, in-8°.; *Ibid.* 1729, in-8°. - en hollandais, La Haye, 1701, in-8°.; Harlem, 1725, in-4°.; *Ibid.* 1729, in-8°.

Suite du chirurgien de l'hôpital, du mercure, des maladies des yeux, des tumeurs enkystées, des plaies de poitrine, des plaies tortueuses, des injections, du mot d'escarre, de la chute de l'intestin dans le scrotum, du sarcocèle et du miserere. Paris, 1725, in-8°.-*Ibid.* 1728, in-12.-*Ibid.* 1734, in-12.

Belloste a réuni à ce dernier traité ses observations sur les effets du mercure, dont il avait fait une étude particulière, et sur les avantages de la combinaison de ce minéral avec les purgatifs. C'est à tort qu'on le dit inventeur des pilules qui ont conservé son nom. Ces pilules qui ont eu pendant long-temps une si grande vogue, et qui se sont toujours maintenues dans les formulaires, quoique leur réputation ait cependant bien baissé, étaient déjà décrites dans la Pharmacopée de Renaudot, et l'on peut même dire qu'elles ne diffèrent presque pas des fameuses pilules de Barberousse; mais ce fut Belloste qui en répandit l'emploi. Il eut seulement le défaut d'en celer la composition, et de se ranger ainsi lui-même dans la classe des charlatans. Son petit traité de mercure fut réimprimé (Paris, 1738, in-12) plusieurs années après sa mort.

On a aussi deux lettres de Belloste, conservées dans les *Dilucidationes* de Sancassani, qui faisait le plus grand cas de ce chirurgien.

(REYDELLET)

BELLOSTE (Michel-Antoine), fils du précédent, et mort à Paris, a hérité du nom de son père, mais non de sa réputation, qu'il ne sut pas soutenir. Les pilules de son père continuèrent d'être pour lui l'objet d'une spéculation intéressée. Il a fait réimprimer une seconde fois le traité du mercure, sous ce titre :

Traité du mercure, avec une instruction sur le bon usage des pilules de M. Belloste. Paris, 1756, in-12.
Il existe un extrait de ce maigre opuscule, intitulé :
Dissertation de M. Belloste, docteur en médecine, sur ses pilules mercurielles. Paris (sans date), in-12. (REYDELLET)

BELLOT (Florent-Charles), né à Abbeville, au mois de mai 1724, fit d'excellentes études qui le mirent à même de suivre l'honorable profession de son père, médecin distingué, dont il soutint la réputation. A trente-un ans, il obtint la chaire de chimie au Collége royal de France, devenue vacante par la démission de Bouvart qui en était pourvu. Sa fin prématurée arriva le 14 décembre 1774. L'empressement qu'il mettait à remplir les devoirs qu'imposent les fonctions de médecin, en fut la cause. Souffrant depuis plusieurs jours, il ne voulut s'aliter que lorsque l'un de ses malades, qui l'inquiétait, fut hors de danger. Le retard qu'il mit à se donner des soins augmenta son mal, et, en rendant à la vie une personne, qui existe encore, il perdit la sienne. Sa famille possède plusieurs manuscrits sur la chimie et l'art de guérir, qu'il aurait sans doute publiés, si la mort ne l'avait pas empêché d'y mettre la dernière main. Il n'a fait imprimer que sa thèse, intitulée :

Utrum in cancro belladonæ usus tum internus, tum externus. Paris, 1760, in-4°.
Il faut le distinguer des homonymes suivans :
Bellot (*Louis-Charles*) sous la présidence de qui Pierre-Augustin Adet a soutenu la thèse suivante:
Ergò quo longius à corde distat organon secretionis, eò humor secretus subtilior. Paris, 1746, in-4°,
Bellot (*Louis-Florent*), autre médecin de la Faculté de Paris, sous la présidence duquel Louis-Jacques Pipereau a soutenu la thèse intitulée :
Ergò adtenuando sanguini motus arteriarum. Paris, 1735, in-4°.
(J.)

BELLOTTI (François-Xavier), né à Graetz, dans la Styrie, en 1748, et chirurgien-accoucheur à Lintz, dans la haute Autriche, a publié l'ouvrage suivant :

Fragsaetze ueber die Theile des menschlichen Kœrpers. Lintz, 1784-1785, 3 vol. in-8°. (Z.)

BELLUCCI (Thomas), appelé en latin *Bellutius*, né à Pis-

toie, était, vers le milieu du dix-septième siècle, professeur de botanique à Pise, et directeur du jardin de l'Université. Il a publié le catalogue des plantes cultivées dans ce jardin, sous le titre suivant :

Index plantarum horti Pisani. Florence, 1662, in-12.
Ouvrage à la suite duquel on trouve un *Catalogus plantarum Florentinos hortos ornantium* par Ange Donnini. (o.)

BELLUTIUS *Voyez* Bellucci.

BELO (Lucien), médecin italien. de Rocca-Contrada, a donné :

Quæstio de rhabarbaro. Bologne, 1533, in-4°.
Insérée aussi dans les *Comment. in Avicennam* d'Antoine-Marie Betti (Bologne, 1560, in-fol.).
De prandio et cœnâ libri adversus Oddum de Oddis. Milan, . . . , in-4°.
Mercklin et quelques autres lexicographes attribuent ce dernier ouvrage à Antoine-Marie Betti. (o.)

BELON (Pierre), illustre naturaliste que la France s'enorgueillit à juste titre d'avoir produit, naquit à la Soulletière, hameau situé auprès du bourg de Fouletourte dans les landes d'Oisé, au pays du Maine. On ignore en quelle année il vint au monde, et c'est par conjecture seulement qu'on place sa naissance en 1517, son portrait, mis en tête de ses Observations, le représentant âgé de trente-six ans, et paraissant être de la même date que l'ouvrage lui-même, qui parut en 1553. La fortune l'avait peu favorisé de ses dons, mais il trouva de généreux protecteurs, dont les bienfaits le mirent à portée de recevoir une bonne éducation. Le cardinal de Tournon, ami des gens de lettres, ayant remarqué en lui du goût pour l'étude de la médecine et de la botanique, lui fournit les moyens de s'y appliquer, l'attacha même à sa personne, le logea dans sa maison, et lui donna tous les secours dont il avait besoin pour se livrer à l'étude de la médecine. Belon, poussé par le désir de s'instruire dans la connaissance des plantes et des médicamens, conçut le désir de visiter l'Orient, et ce fut encore le prélat qui fournit généreusement aux frais de ce voyage. On assure qu'il avait déjà été entendre, à Wittemberg, les leçons de Valerius Cordus, et que cet habile naturaliste le distingua dans la foule de ses disciples.

Belon partit en 1546. Il parcourut d'abord l'île de Candie, dans laquelle il s'arrêta pendant quelque temps, et d'où il passa à Constantinople. Il ne fit pas un long séjour dans cette capitale, qu'il quitta bientôt pour aller chercher de la terre sigillée à Lemnos. La médecine fut une ressource pré-

cieuse pour lui dans cette île. Après avoir visité le mont Athos, il retourna, par terre, de Thessalonique à Constantinople. De là, il partit pour l'Egypte, alla voir le mont Sinaï et Jérusalem, et reprit ensuite la route de Contantinople, en passant par la Natolie. Déterminé pour lors à revenir en France, il s'embarqua à Gallipoli, et arriva à Venise, où, après avoir fait un court séjour, il se rembarqua pour Civita-Vecchia, d'où il passa à Rome. Ayant satisfait sa curiosité dans cette ville, et assisté à l'intronisation du pape Jules III, qui se fit au mois de février 1550, il revint en France, n'ayant pas employé trois années entières à son voyage.

A son arrivée, Belon se retira, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, auprès de son bienfaiteur, le cardinal de Tournon, dont il était le secrétaire et le médecin. La Croix du Maine dit qu'il reçut du roi, Henri II, une pension de deux cents écus, et Mizauld assure qu'il était chargé de la direction des jardins de la reine mère, Catherine de Médicis. En 1554, il se présenta pour obtenir la licence, à laquelle il ne put être admis, parce que, son voyage ayant interrompu ses travaux, il n'avait pas le temps d'études prescrit par les réglemens; mais, en 1557, il fut reçu bachelier extraordinaire, et, après avoir éprouvé de nouvelles difficultés pour la licence, il l'obtint cependant en 1560. Suivant Baron, il se contenta de ce titre. La Croix du Maine, son compatriote, qui écrivit peu de temps après sa mort, et qui avait eu communication de ses papiers, lui donne néanmoins le titre de docteur. Belon n'était âgé alors que de quarante-trois ans : il avait déjà publié un grand nombre d'ouvrages qui lui avaient acquis beaucoup de célébrité et d'ennemis; il s'occupait d'autres travaux, non moins importans, tels qu'un Traité d'agriculture, lorsqu'un jour du mois d'avril 1564, s'en retournant au château de Madrid, où Charles IX lui avait donné un logement pour qu'il pût travailler avec plus de repos et de liberté, il fut assassiné à l'entrée du bois de Boulogne.

Sa vie a été défigurée, d'une manière étrange, par les biographes. C'est à tort, par exemple, que beaucoup d'auteurs, entre autres Séguier, Haller et Jœcher, le font mourir à Rome. Mais cette erreur n'est pas la seule dans laquelle on soit tombé à son égard. Scévole de Saint-Marthe a prétendu qu'il était domestique de Pierre Gillius, d'Albi, et qu'à la mort de ce savant, il parvint à soustraire une partie de ses écrits qu'il publia ensuite sous son nom. Le président de Thou a adopté cette accusation dans son Histoire; il ajoute même que Belon écrivait sous Gillius, et l'avait accompagné pendant quelque temps dans ses voyages. On s'étonne que des auteurs estimables, et dont le nom fait autorité, aient pu avancer aussi légèrement

un fait aussi grave, qui ne repose sur aucune preuve, et qu'on ne doit pas hésiter à regarder comme entièrement faux, ainsi que l'a très-bien fait voir Niceron. En effet, Gillius ne mourut, à Rome, qu'en 1555, époque à laquelle Belon avait déjà publié la plupart de ses ouvrages, particulièrement ceux qu'on l'accuse d'avoir dérobés, et cependant le voyageur italien n'éleva aucune réclamation. D'ailleurs il ne paraît pas, par la relation des voyages de Belon et de Gillius, qu'ils aient jamais vécu ensemble : au moins est-il certain que depuis son retour en France le naturaliste français n'alla plus à Rome, quoiqu'en 1557, il ait fait un second voyage en Italie et en Savoie. Enfin, en 1562, Jean Tullerius, publiant trois ouvrages posthumes de Gillius, dit, dans l'épître dédicatoire, que ce voyageur avait été volé plus d'une fois dans ses courses au Levant; qu'en diverses occasions il avait perdu, en tout ou en partie, ses recueils qui lui avaient été enlevés; que des débris de sa mauvaise fortune il avait rapporté à Rome beaucoup de papiers, entre autres quelques dessins qu'il avait tirés d'animaux singuliers; que ces dessins lui furent volés par des gens inconnus, et qu'on donne maintenant ce qui a pu être sauvé du naufrage. Ce récit prouve qu'en 1562 on ignorait encore quels étaient les auteurs du vol, et qu'on n'attribuait rien de semblable à Belon, comme on s'est avisé de le faire depuis.

Belon mérite une place parmi ceux qui ont contribué aux progrès des sciences dans le seizième siècle, et l'on peut le considérer, avec Gesner, comme l'un des fondateurs de l'histoire naturelle à l'époque de la renaissance des lettres. Il a aussi le mérite d'avoir été le créateur de l'anatomie comparée. On lui doit de la reconnaissance comme voyageur, à cause de l'exactitude avec laquelle il a décrit les pays qu'il a parcourus; comme érudit, à cause de l'explication qu'il a donnée des passagcs des auteurs anciens relatifs aux objets d'histoire naturelle; comme naturaliste, à cause des descriptions et des figures qu'il a publiées d'animaux inconnus avant lui; enfin, comme cultivateur, à raison du soin qu'il a pris d'enrichir son pays d'arbres utiles. Plumier lui a consacré, sous le nom de *bellonia*, un genre de plantes d'Amérique, qui fait partie de la famille des rubiacées. Ses ouvrages sont :

Histoire naturelle des estranges poissons marins, avec leurs pourtraicts gravés en bois : plus la vraie peincture et description du daulphin et de plusieurs autres rares de son espèce. Paris, 1551; in-4°.

Cet ouvrage est devenu fort rare.

De aquatilibus libri duo, cum iconibus ad vivam ipsorum effigiem quoad fieri potuit. Paris, 1553, in-8°. oblong.

Il a paru de cet ouvrage trois traductions françaises; dont les titres suivent, mais qui, renfermant toutes des additions ou des changemens, méritent d'être considérées comme des ouvrages à part, et ne doivent

pas être confondues ensemble, ainsi que l'ont fait beaucoup de bibliographes.

La nature et diversité des poissons, avec leurs pourtraicts représentés au plus près du naturel. Paris, 1555, in-8°.

De la nature et diversité des poissons, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts, en sept livres. Paris, 1555, in-fol.

Histoire des poissons, traitant de leur nature et propriété, avec les pourtraicts d'iceux. Paris, 1555, in-4°., en français et en latin.

Belon a figuré tous les poissons qu'il connaissait. Les planches sont en bois. Ce petit traité contient la description de tous les poissons qu'il avait vus en traversant la Méditerranée, et de plusieurs qu'il avait recueillis dans les ports. Il recherche les noms que les anciens leur donnaient, et ses conjectures sont quelquefois heureuses. Il y joint aussi tout ce que les anciens avaient dit sur ces animaux; mais on peut lui reprocher, comme à tous les compilateurs, d'avoir plus d'une fois mêlé la fable à la vérité.

Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges, rédigées en trois livres. Paris, 1553, in-4°. - *Ibid.* 1554, in-4°. - *Ibid.* 1555, in-4°. - Anvers, 1555, in-8°. - Paris, 1588, in-4°. - Trad. en latin par Charles de l'Eclnse, Anvers, 1589, in-4°. - en allemand dans les tomes I et II de la *Sammlung der merkwuerdigsten Reisen in der Orient* de Paulus.

Les deux éditions de Paris, 1554 et 1555, dont l'impression est en caractères italiques, ne diffèrent l'une de l'autre que par l'impression, car le texte est le même dans toutes les deux; mais on y trouve une carte du mont Sinaï qui manque dans celle de 1553. L'édition d'Anvers est la plus rare, et cependant la plus utile et la plus commode, comme étant la seule qui contienne une table des matières; mais elle est moins belle que les précédentes, et les fignres en sont plus petites. L'édition de 1588, la plus belle et la plus complète, est ornée d'une carte de l'île de Lemnos et du mont Athos qui n'existe dans aucune autre édition. La traduction latine de Charles de l'Ecluse a été réimprimée dans le recueil *De exoticis* (Anvers, 1605, in-fol.).

Belon s'est montré bon observateur et grand naturaliste dans cet ouvrage, dont un style énergique et naïf rend la lecture attrayante, et rappelle celui qu'on admire encore dans Amyot. Il entre dans de grands détails sur la géographie, les usages et les mœurs des pays qu'il a visités. Il donne aussi la description de plusieurs animaux que les anciens avaient mal décrits, ou n'avaient même pas connus, tels que l'ichneumon, le crocodile, etc. Peu de voyageurs ont réuni une aussi grande variété de connaissances. On peut se fier à l'exactitude de ses observations et à la véracité de ses récits.

De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque nonnullis sempiternâ fronde virentibus, cum earumdem iconibus ad vivum expressis; item de melle cedrino, cedriâ, agarico, resinis et iis quæ ex coniferis proficiscuntur. Paris, 1553, in-4°.

Traité des arbres résineux et de toutes les substances qu'ils procurent.

De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum præstantiâ liber, quo de Ægyptiis pyramidibus, de obeliscis, de labyrinthis sepulchralibus et de antiquorum sepulturis agitur. Paris, 1553, in-4°.

Gronovius a inséré ce traité dans le tome VIII de ses Antiquités grecques.

L'histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions et naïfs pourtraicts, rétirez du naturel, écrite en sept livres. Paris, 1555, in-fol.

C'est la première ornithologie *ex professo* que nous possédons. Belon y a décrit et représenté par des figures en bois assez grossières, mais ce-

pendant reconnaissables, un grand nombre d'oiseaux de la France, tant de ceux qui y demeurent habituellement, que de ceux qui ne font qu'y passer en certaines saisons, indiquant toujours avec exactitude le temps et les lieux où ils viennent. Il s'est étendu assez longuement sur l'anatomie de ces animaux, qu'il compare avec celle de l'homme. Il avait recueilli avec soin les notions éparses dans les ouvrages de fauconnerie. La fauconnerie, si répandue durant tout le moyen âge, exigeait en effet que l'on fît une foule de remarques sur les oiseaux, de sorte qu'elle ne pouvait pas manquer de contribuer aux progrès de l'histoire de ces animaux. Tous les faits allégués par Belon ne sont pas exacts : plusieurs sont même invraisemblables, mais il les présente avec doute, et comme réclamant un examen ultérieur. Cet ouvrage est rempli d'observations, et orné d'une érudition immense.

Pourtraicts d'oiseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Egypte. Paris, 1557, in-4°. - *Ibid.* 1618, in-4°.

Abrégé de l'ouvrage précédent, qui ne contient que des figures, sans histoire, avec des noms au bas et de simples descriptions. Belon y a joint quelques planches qui avaient déjà servi à ses observations recueillies dans l'Orient. Cet ouvrage est fort rare.

Remontrance sur le défaut de labour et culture des plantes, et de la connaissance d'icelles, contenant la manière d'affranchir les arbres sauvages. Paris, 1558, in-8°. - Trad. en latin par Charles de l'Ecluse, Anvers, 1589, in-8°., à la suite de sa traduction des *Observations* de Belon; *Ibid.* 1605, in-fol.

Belon recommande la culture des plantes étrangères, comme objet d'agrément, et surtout comme moyen de contribuer aux progrès de la botanique. Il donne une liste d'arbres étrangers qu'il lui paraît utile de transplanter dans nos climats.

Belon nous apprend qu'il avait traduit Dioscoride, ainsi que l'histoire des plantes de Théophraste, et qu'il avait aussi écrit une histoire des serpens. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. (A.-J.-L. JOURDAN)

BELOW (BERNARD), né à Rostock, a joui, vers la fin du dix-septième siècle, d'une réputation assez grande, pour mériter de devenir premier médecin du roi de Suède, et président du Collége de médecine de Stockholm. On ne connaît de lui que quelques Observations insignifiantes imprimées dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. Les deux suivans étaient ses fils. (J.)

BELOW (CHARLES-FRÉDÉRIC) naquit, à Stockholm, le 10 octobre 1673. Il étudia la médecine successivement à Upsal, à Leyde, à Amsterdam et à Rostock. Ce fut en ce dernier endroit qu'il reçut les honneurs du doctorat, après avoir soutenu une thèse intitulée :

Disputatio de digitis manûs dextræ in quâdam fœminâ per conquassationem nodositate, spinâ ventosâ et atheromate monstrosis. Rostock, 1698, in-4°.

On a encore de lui :

Disputatio de caduco muliebri, vulgò Mutterbeschwerung oder Weiberschlag. Rostock, 1699, in-4°. (J.)

BELOW (JACQUES-FRÉDÉRIC), médecin et naturaliste suédois, naquit, à Stockholm, en 1669, et alla étudier la méde-

cine à Utrecht, où il prit le titre de docteur en 1691. Aussitôt après, il revint dans sa patrie, pratiqua pendant plusieurs années l'art de guérir dans la capitale de la Suède, et fut nommé, en 1695, professeur de médecine à l'Université d'Upsal. Au bout de deux ans, il passa, en la même qualité, à celle de Lund. Charles XII l'appela, en 1705, en Saxe, pour le faire médecin de son armée. Après l'affreuse déroute de Pultawa, il partagea le sort des débris des troupes suédoises laissées, par le roi, sous le commandement du comte de Lœwenhaupt, et fut conduit prisonnier de guerre à Moscou, où il pratiqua avec beaucoup de succès. Il mourut en 1716. On ne connaît de lui que des opuscules académiques, intitulés:

Dissertatio de vermibus intestinorum. Utrecht, 1691, in-4°.

Dissertatio de naturâ, arte et remediis in morborum curâ necessariis: Resp. Math. Ribe. Upsal, 1695, in-8°.

Dissertatio de vegetabilibus in genere: Resp. Ul. Rudberg. Lund, 1700, in-4°.

Dissertatio de respiratione humanâ: Resp. Canut. Bergsten. Lund, 1700, in-4°.

Dissertatio de coloribus: Resp. Christoph. Blanxius. Lund, 1700, in-8°.

Dissertatio exhibens medicum togatum, sive sanitatis custodem: Resp. Joh. Thomson. Lund, 1702, in-4°.

Dissertatio exhibens medicum sagatum, sive morborum vindicem: Resp. Joh. Thomson. Lund, 1703, in-4°.

Dissertatio de odoratu: Resp. Andr. Repplerus. Lund, 1703, in-4°.

Dissertatio de barometro Torricelliano: Resp. Guilh.-S. Bredh. Lund, 1705, in-4°.

Dissertatio de generatione animalium æquivocâ: Resp. Er. Giers. Lund, 1706, in-4°.

Dissertatio de transpiratione insensibili: Resp. Nic. Hellman. Lund, 1706, in-8°.

Liden nous a fourni les titres de ces diverses dissertations. Plusieurs biographes, Adelung et M. Du Petit-Thouars entre autres, prétendent, d'après Gadebusch, que Below fut nommé, en 1695, professeur à l'Université de Dorpat. C'est une grave erreur: il faut lire Upsal, au lieu de Dorpat. (J.)

BELTRAN (Louis-Amigo y), médecin espagnol du dix-septième siècle, a laissé:

Apologia en la defensa de la medicina substantial y universal del aqua de la vida, en que se han examen de los popeles que en orden á ella se han, publicado por D. Luis Alderete y el D. Juan Guerrero. 1682, in-4°. (U.)

BELUS. *Voyez* Belo.

BELZ (Urbain-Nathanael), médecin allemand qui exerçait sa profession à Neustadt-Eberswalde, où il est mort au mois de décembre 1776, a laissé les deux opuscules suivans:

Der teutsche Patriot, in fuenf Vorschlaegen zum allgemeinem Besten. Berlin, 1762, in-8°.
Ouvrage anonyme.

Dissertation sur le son et l'ouïe, qui a remporté le prix proposé par l'Académie royale des sciences de Prusse pour l'année 1762, *adjugé en* 1763. Berlin, 1764, in-4°.

Cette dissertation est écrite en allemand, quoique le titre soit en français (J.)

BENACCI (Lactance), médecin et astrologue, natif de Bologne, fut admis, en 1538, au nombre des membres du Collége de philosophie et de médecine établi dans cette ville. Mort, en 1572, le 1er octobre; il a laissé l'ouvrage suivant:

Conjunctiones et oppositiones, aspectusque alii. duorum luminarium pro civitate Bononiæ.

Alidosi qui avait, dit-il, en sa possession cet ouvrage imprimé, ne parle point de la date de l'impression. (L.)

BÉNALIO (Jacques-Antoine), citoyen de Trévise et médecin de profession, n'a rien écrit sur l'art de guérir. Il ne reste de lui que plusieurs poésies légères insérées dans divers recueils, ou parmi les œuvres de quelques autres écrivains. Né en 1490, il mourut en 1549. (L.)

BENAVIDES. *Voyez* Arias de Benavides (Pierre).

BENDITSCH (Etienne), médecin à Graetz, en Styrie, a fait imprimer:

Ueber die herrschende Konstitution und einige Krankheiten, welche anno 1797 *und* 1798 *in Steyermark beobachtet worden sind.* Graetz, 1799, in-8°.

Topographische Kunde von der Hauptstadt Graetz, oder Aufzaehlung der merwuerdigsten Gegenstaende, welche auf das Leben, die Geistescultur, und die Gesundheit der Einwohner dieser Stadt den naechsten Bezug haben. Graetz, 1808, in-8°. (J.)

BENEDETTI (Alexandre), célèbre médecin italien, naquit à Legnano, près de Vérone, en Lombardie, et non pas à Vérone même, comme l'ont avancé quelques historiens infidèles. On le trouve quelquefois désigné sous le nom d'*Alexander Benedictus Paeantius*. Nous ignorons en quelle année il vint au monde, quels furent ses parens, et dans quelle école il fit ses études: la lecture des ouvrages qu'il a laissés prouve seulement que ces dernières furent excellentes. Bien convaincu de l'utilité des voyages, il alla, en 1490, visiter la Grèce, pratiqua d'abord à la Canée, et s'arrêta ensuite, pendant quelque temps, dans le Péloponnèse. A son retour, en 1493, il obtint une chaire d'anatomie à Padoue, où ses leçons attirèrent un concours si prodigieux d'élèves, que lui-même se plaint de la gêne que lui causait la multitude d'auditeurs dont il était entouré. Suivant toutes les apparences, il ne tarda pas à quitter Padoue, pour passer à Venise; car nous le trouvons, en 1495, servant, comme médecin militaire, parmi les troupes que cette république envoya contre

Charles VIII, à son retour de Naples, et qui furent battues par ce prince à Fornuovo, sur le Taro. Le docteur Portal donne une preuve du peu de soin avec lequel est rédigée sa pitoyable Histoire de l'anatomie, en disant que Benedetti suivait l'armée du monarque français, et en mutilant son nom pour lui donner celui de Benedictini. On ignore à quelle époque précisément ce médecin mourut; mais il a dû fournir une longue carrière, et Astruc le fait, avec raison, vivre après 1511, puisqu'on trouve cette année citée dans ses ouvrages. Mazzuchelli place sa mort en 1525.

Le principal mérite de Benedetti consiste à avoir essayé de tirer la médecine de l'état de barbarie dans lequel ses prédécesseurs l'avait plongée, et de la faire participer aux bienfaits de la renaissance des lettres; mais on a singulièrement exagéré les services qu'il a rendus. Hensler a comparé son style à celui de Celse, et l'esprit qui règne dans ses ouvrages à celui de Sydenham. La vérité est que, si les ouvrages de Benedetti sont mieux écrits qu'on n'avait coutume alors de le faire, ils fourmillent encore de barbarismes, de locutions obscures, et de termes nouveaux, qui en rendent la lecture fatigante. Sprengel l'a, sous ce rapport, comparé plus heureusement à Alexandre de Tralles. Haller s'est trompé aussi, en disant qu'il négligea les Arabes, dont l'autorité avait paru si imposante à ses contemporains, erreur qu'ont ensuite répétée les copistes de ce grand homme, et qu'on retrouve dans la Biographie universelle. Benedetti ne rapporte pas moins les opinions des Arabes que celles des Grecs, mais il les sépare de ces dernières, et, sans qu'on puisse deviner pourquoi, il n'en nomme jamais, ou presque jamais, les auteurs. Cette circonstance, jointe à la forme nouvelle sous laquelle il présente les phrases généralement si barbares des arabistes, a pu en imposer aux lecteurs superficiels. De tous les anciens, Paul d'Egine est celui qui semble avoir eu le plus de poids dans l'esprit de Benedetti. Ce médecin avait lu et médité les écrits des anciens, et l'on doit avouer que, s'il le fit avec moins de goût et de critique que Leoniceno, toujours est-il vrai de dire qu'il se montra presque partout praticien bien plus expérimenté. Comme anatomiste, il n'a pas fait une seule découverte, mais on lui doit une physiologie, qui piquerait déjà la curiosité par cela seul qu'elle est la première connue, et qui mérite d'autant plus notre attention, qu'on y trouve le germe de plusieurs doctrines données depuis pour nouvelles, par exemple, celle de l'hypothèse célèbre que Buffon imagina pour expliquer les phénomènes de la génération. L'auteur est dans l'usage de commencer par une description plus ou moins succincte de chacune des parties du corps dont il expose les maladies. On lui doit un grand nombre d'observations rares et

remarquables, qui rendent ses écrits utiles à consulter. Il a vu une excroissance cornée, semblable à la corne d'une chèvre, naître au genou, après une plaie. Il parle d'une vierge, dont les seins donnaient du lait. Il a vu une phthisie pulmonaire se terminer heureusement par des urines purulentes et des abcès au périnée. Haller prétend qu'il a le premier fait mention des calculs biliaires. On peut le regarder comme un des créateurs du système admis aujourd'hui sur la syphilis; car, un des premiers, il a réuni, pour les faire dépendre d'une seule et même cause, beaucoup d'accidens, entre lesquels on n'avait pas trouvé de liaison avant lui. Cependant Astruc et Girtanner ont encore forcé le sens de ses paroles, pour lui faire dire plus qu'il ne dit réellement. Ses ouvrages sont :

1 *De pestilenti febre, sive pestilentiæ causis, præservatione et auxiliorum materiâ, liber.* Venise, 1493, in-4°. - Pavie, 1516, in-fol. - Bâle, 1531, in-12.

Réimprimé avec les ouvrages, sur le même sujet, d'Ange Bolognini, Jean Almenar, Dominique Massaria et antres (Bâle, 1538, in-8°.).

2 *Anatomiæ, sive historiæ corporis humani libri quinque.* Venise, 1493, in-8°. - *Ibid.* 1498, in-8°. - *Ibid.* 1502, in-4°. - Paris, 1514, in-4°. - Bâle, 1517, in-4°. - Paris, 1519, in-4°. - Cologne, 1527, in-8°. - Strasbourg, 1528, in-8°.

Réimprimé avec le traité, sur le même sujet, de Georges Valla (Bâle, 1527, in-8°.).

Benedetti commença, en 1483, la rédaction de cet ouvrage, dont la première édition parut en 1493, suivant Haller, et en 1497 seulement, selon Astruc. Hensler penche pour l'opinion du bibliographe français, parce qu'il prétend que Benedetti partit pour la Grèce en 1493. Mais la dédicace de son traité de la peste porte la date de 1493, et il y parle de son voyage comme d'un fait passé, d'où l'on voit clairement que Benedetti avait déjà fait le voyage de la Grèce en 1493.

3 *De medici et ægri officio aphorismorum libellus.* Paris, 1514, in-4°.

Imprimé aussi avec les *Libelli de medicinæ claris scriptoribus* de Symphorien Champier (Lyon, 1505, in-8°.).

Ces trois ouvrages ont été imprimés ensemble sous le titre suivant:

4 *De re medicâ, opus insigne et candidatis medicinæ apprimè utile ad Maximilianum Cæsarem Augustum Imperatorem, hoc ordine digestum: De omnium à vertice ad plantam, morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, tam simplicibus quam compositis, libri XXX; De medici et ægri officio aphorismorum, liber I; De pestilentiæ causis, præservatione et auxiliorum materiâ, liber I; Humani corporis anatomes libri V.* Venise, 1535, in-fol. - Bâle, 1539, in-4°. - *Ibid.* 1549, in-fol. - *Ibid.* 1572, in-fol.

Le traité *De omnium morborum signis*, aujourd'hui parfaitement oublié, a passé pendant long-temps pour un livre excellent, pour le meilleur guide du jeune médecin. Il ne faut pas s'attendre à le trouver exempt d'hypothèses, mais on est surpris d'y rencontrer des idées aussi lumineuses à une époque si reculée. Une chose assez plaisante, c'est qu'Eloy, qui donne d'abord en français le titre approximatif de cet ouvrage (*Traité général des maladies*), en fait un livre différent des antres productions littéraires de Benedetti. Cette bévue grossière a été copiée dans la Biographie universelle. Eloy n'a Eloy n'a connu aucune bévue mais Jourdan en fait une assez forte lorsqu'il dit que le n° 4 n'est que la réunion des n° 1, 2, n° 3, lesquels ne sont qu'une très petite partie. Le reste de ... [illegible]

Medicinalium observationum rara exempla,
avec les *Observationes medicinales* de Rembert Dodoens (Cologne, 1581, in-8°.).

Ce ne sont que des extraits de ses deux grands ouvrages et de son Traité de la peste. On aurait grand tort de juger Benedetti d'après ces lambeaux détachés.

De prodigiis inediis exempla duo. Berne, 1664, in-4°.

Diaria de bello Carolino;
dans le *Corpus historicum* d'Eccard, et dans l'*Historia rerum Venetarum* de Giustiniani.

Boerner, dont la notice biographique snr Benedetti est fort maigre, semble ne pas croire que cette relation de l'expédition des Français dans le royaume de Naples soit réellement du médecin dont il s'agit ici. Aucun doute raisonnable ne peut être élevé à cet égard. (A.-J.-L. JOURDAN)

BENEDETTI (DOMINIQUE), médecin de Venise, y professa d'abord publiquement l'anatomie, et fut reçu, en 1748, prieur du collége des médecins de cette ville. Nous avons de lui les ouvrages suivans, qui prouvent qu'il ne cultivait pas moins la poésie que la médecine :

De mortibus repentinis,
en vers héroïques latins.

Della natura delle febre,
en vers italiens.

Il Temistocle in Persia, dramme recitato da' comici nel teatro di S. Salvatore di Venezia l'anno 1732. Venise, 1732, in-12.

De communibus corporis humani integumentis elucubratio anatomica prima carminibus concinnata, habita in publicá anatomes exedrá.

Cet opuscule, écrit en vers hexamètres, se trouve dans les *Miscellanea di varie operette*, page 401 (Venise, 1740, 2 vol. in-12).

De ventriculo et omento, elucubratio secunda,
inséré dans le même recueil, page 412.

Illustrium virorum synopsis, qui de sacro D. D. medicorum physicorum Veneto Collegio extiterunt, et in præsens existunt, habita à Dominico Benedetti, philosophiæ et medicinæ doctore, cum præfatione adscriptá eidem Collegio, et adnexá funebri oratione ab eodem auctore enunciatá anno salut. 1738. *Prælusionis anatomicæ loco pro Jo. Dominico Sanctorini, optimæ recordationis viro*. Venise, 1753, in-4°.

La moda, dramma giocoso per musica, rappresentato in Venezia nel teatro di San Mose, l'anno 1754. Venise, 1754, in-12. (L.)

BENEDETTI (FLAMINIUS), docteur en philosophie et en médecine, occupa, jusqu'à sa mort, la chaire de médecine pratique dans l'Université de Sienne, sa patrie. Il est auteur de la dissertation suivante :

De humanæ vitæ brevitate atque imbecillitate fovendá et roborandá. Sienne, 1633, in-4°. (L.)

BENEDETTI (JULES-CÉSAR), né d'une famille noble, à Aquila, dans le royaume de Naples, devint professeur de médecine à Rome, où il mourut en 1656. Il a écrit :

De pepasmo seu coctione quæstiones ad mentem Hippocratis. Aquila, 1636, in-8°.

De loco in pleuritide. Rome, 1644, in-8°. - *Ibid.* 1693, in-8°.
Epistolarum medicinalium libri decem. Rome, 1649, in-4°.
Consultationum medicinalium opus. Venise, 1650, in-4°. (J.)

BENEDICT (Traugott-Guillaume-Gustave), professeur actuel à l'Université de Breslau, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivans sont parvenus à notre connaissance :

Versuch einer Geschichte der Schiffahrt und des Handels der Alten. Léipzick, 1806, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.
Ideen zur Begruendung einer rationellen Heilmethode der Hundswuth. Léipzick, 1808, in-8°.
Geschichte des Scharlachfiebers, seiner Epidemieen und Heilmethoden. Léipzick, 1810, in-8°.
De pupillæ artificialis conformatione libellus. Léipzick, 1810, in-4°.
De morbis humoris vitrei in oculo humano. Léipzick, 1810, in-8°.
De morbis oculi humani inflammatoriis. Léipzick, 1811, in-4°.
Annalen des clinisch-chirurgischen Institutes auf der Universitaet zu Breslau. Breslau, 1815, in-8°.
Chirurgische Monogrammen, ein Leitfaden zu akademische Vorlesungen ueber die Wundarzneykunst. Breslau, 1817, in-8°. (J.)

BENEDICTUS. *Voyez* Benedetti, Bennet, Benoît.

BENEDICTUS (Jean), médecin très-habile dans la langue grecque et dans la poésie, naquit, suivant Lizelius, en Allemagne, et fut nommé, sur la recommandation d'Isaac Casaubon, professeur de langue grecque à Saumur, où il mourut, en 1664, après avoir rempli sa chaire avec distinction. On lui doit une édition de Lucien, avec une traduction latine (Saumur, 1619, in-8°.), une très-belle édition de Pindare (*ibid.*, 1620, in-4°.), et une traduction d'Horace en vers grecs, qui n'a jamais été imprimée. On ne le confondra pas avec Jean Benedictus, autre médecin, italien sans doute de naissance, qui a publié :

Regimen de novo et prius Germaniæ inaudito morbo, quem passim Anglicum sudorem, alii gurgentionem appellant, præservativum et curativum hujus et cujusvis epidemiæ utilissimum. Cracovie, 1530, in-8°.
Libellus novus de causis et curatione pestilentiæ. Cracovie, 1531, in-4°. *Ibid.* 1552, in-8°.
De morbo gallico :
dans la collection de Luisini (Venise, 1516, in-fol.). (Z.)

BENEDICTUS (Liberius), nom vraisemblablement supposé d'un chimiste, auteur des deux ouvrages suivans :

Nucleus sophicus, seu explanatio in Tincturam physicorum Theophrasti Paracelsi, et Tractatus brevis de lapide philosophico. Francfort, 1623, in-8°.
Liber aureus de principiis naturæ et artis ; das ist : Ein guldenes Buechlein, so da beschreibet wie die Metallen in den Kluefften der Erde, durch die Natur in ihren Mineren gebohren, und daraus die Wissenschaft der primæ materiæ oder lapidis philosophorum erlernet, und durch Kunst moege zubereitet werden. Mit Anhang folgender Tractaetlein : 1 De-

finitio alchymiæ; 2 *Phœnix, von der Alchymie und Stein der alten Philosophen, wie derselbige zu bereiten*; 3 *Ein Tractaetlein aus dem Frantzoesischen ins Teutsche uebersetzt : authoritatis philosophorum, das ist unterschiedliche Zeugnuesse und Erklaerung etlicher beruehmten Philosophen von Zubereitung des lapidis philosophorum und seiner Wuerckung*. Francfort sur le Mein, 1630, in-8°. (o.)

BENESCIA (Jean), professeur de médecine à Livourne, se trouvant à Lucques, au mois de novembre 1749, fut appelé auprès d'un grand personnage qui se trouvait alors malade, et qui avait pour médecin le docteur Graziani. Benescia ayant regardé la maladie comme une inflammation du poumon, et l'ayant guérie au moyen de deux saignées, Graziani fit circuler une lettre manuscrite, dans laquelle il soutenait que le mal n'était autre chose qu'une fièvre double-tierce. C'est pour répondre à cette épître que le premier crut devoir publier l'opuscule suivant :

Difesa del dottore Giovanni Benescia Livornese, medico fisico, dalla Censura fattagli dall' eccellentissimo sig. dott. Gio.-Lorenzo Graziani, dedicata al gran merito dell' illustrissimo sig. dott. Gio. Lami, lettore di storia nello studio di Firenze. Pise, 1749, in-4°.

La vera idea dell' efficace della china-china. Livourne, 1761, in-8°. (L.)

BENETTI (Jean-Dominique), médecin de Ferrare, naquit dans cette ville, le 3 février 1658. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque le bonnet de docteur lui fut accordé, et bientôt après une chaire de médecine pratique dans l'Université. La célébrité que ses cours lui procurèrent, le fit nommer, en 1687, médecin de l'hôpital de Sainte-Anne. Au bout de quelques années, la ville de Fano, dans le duché d'Urbino, lui conféra la place de médecin stipendié; et le duc de Mantoue, Ferdinand-Charles, celle de premier médecin de sa personne. On ignore en quelle année il mourut; la reputation dont il a joui pendant sa vie ne lui a pas survécu. L'ouvrage suivant, le seul qui ait paru sous son nom, ne lui donne au moins pas de grands titres à notre estime :

Corpus medico-morale, divisum in duas partes. Prima continet adnotationes in Joannis Bascarini, medici Ferrariensis, Dispensationum medico-moralium Canones duodecim, totidemque explanationes de jejunio quadragesimuli. Secunda continet appendicem de missâ et de horis canonicis, additionem ad parochos monialium, confessores et medicos, ubi de confessione viaticâ et extremâ unctione, quantùm ad medicos attinet. Corollaria, Additiones et complementum de pœnitentiis ac de oratione. Mantoue, 1718, in-4°.

Benetti a réuni en un corps de doctrine tous ceux des préceptes médicaux qui peuvent avoir quelques applications aux cérémonies du culte catholique. (o.)

BENEVOLI (Antoine), célèbre professeur de chirurgie à Florence, allié à la famille des Accoramboni, qui s'est illustrée dans

les fastes de l'art chirurgical, naquit, en 1685, à Castello delle Preci, dans le duché de Spolète. Son père, qu'il perdit de bonne heure, le laissa sans fortune; mais un de ses parens, Jérôme Accoramboni, se chargea de l'élever, et l'envoya, dès l'âge de neuf ans, à Florence, pour y faire ses classes. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, il étudia l'anatomie et la chirurgie, sous Thomas Paccini et Ange Querci. Ses progrès furent si rapides, qu'il acquit en très-peu de temps la réputation d'un opérateur habile. Ce fut surtout à la médecine oculaire et à la herniotomie qu'il s'appliqua. Le grand duc de Toscane, Cosme III, lui accorda une pension en 1719. Après la mort de Santorelli, il fut nommé oculiste de l'hôpital de Sainte-Marie, place qui fut suivie, en 1755, de celle de premier chirurgien dans ce grand établissement, où il donna depuis lors des leçons publiques, qui attirèrent un nombreux concours d'auditeurs. Il termina sa carrière le 7 mai 1756, laissant les ouvrages suivans:

Lettere sopra due osservazioni fatte intorno alla cataratta. Florence, 1722, in-8°.

Ces Lettres sont adressées à Valsalva. Ayant trouvé le cristallin opaque chez deux personnes qui avaient été opérées de la cataracte par abaissement, Benevoli conclut de là que la maladie est causée par la perte de transparence de cette lentille, sans oser cependant affirmer qu'elle ne dépende pas quelquefois d'une membrane contenue dans les chambres de l'humeur aqueuse.

Nuove proposizioni intorno alle caroncula dell' urethra, volgarmente dette carnosità. Florence, 1724, in-4°, avec l'opuscule précédent.

Benevoli, se fondant sur les résultats de trois ouvertures de cadavres, nie l'existence des carnosités urétrales, et soutient que ce qu'on a appelé ainsi n'est qu'une intumescence du verumontanum. Il condamne hautement les bougies cathérétiques, et veut qu'on en introduise seulement de douces, dont on aide l'action par un bon régime. Jean Bianchi, sous le faux nom de Pierre-Paul Lapi, l'ayant attaqué, il fit paraître la réponse suivante:

Manifesto sopra alcune accuse contenute in un certo parere del signor Petro Paoli cerusico. Florence, 1730, in-4°.

Branchi, toujours sous le même nom, répliqua, et Benevoli lui opposa un écrit intitulé:

Giustificazione dalle replicate abuse del signor Petro Paoli. Florence, 1732, in-4°.

Opuscules polémiques, dont la science n'a retiré aucun fruit.

Tre dissertazioni, dell' origine dell' ernia intestinale: intorno alle più frequenti cagione dell' iscuria, sopra il leucoma, aggiuntivi quaranta osservazioni. Florence, 1747, in-4°. - Trad. en Hollandais, avec des notes de Jean-Bernard Sandifort, La Haye, 1770, in-8°.

Cet ouvrage, éminemment pratique, renferme une foule d'observations qu'on lit avec fruit et intérêt: la partie théorique est seule très-mauvaise. Ainsi Benevoli attribue les hernies à la trop grande laxité du mésentère, qui ne soutient plus assez les intestins. Il a vu plusieurs hernies vésicales, et il a été trois fois obligé d'inciser la membrane hymen, qui fermait le vagin. On lui doit la description d'une grossesse tubale: l'enfant se fit jour au dehors par l'ouverture d'un abcès. Il fait dépendre la dysurie de l'âcreté des urines, d'où il déduit une certaine analogie entre elle et le ténesme.

Due relazioni chirurgiche istruttivi, una dell' ultima mallatia del Sig. G.-G. Panciatici, l'altra dell' ultima malattia del S. Dominico Comparini. Florence, 1750, in-4°.

Le premier de ces malades mourut d'un abcès par congestion, résultat d'une carie vertébrale, dont le pus fusa le long des muscles psoas, et l'autre d'un étranglement interne de l'intestin grêle. (A.-J.-L. J.)

BENINI (VINCENT), né à Bologne, en 1713, obtint le doctorat à Padoue, où il avait fait ses études. L'époque de sa mort n'est pas connue. Ses occupations médicales ne l'empêchèrent point de cultiver les lettres, et surtout la poésie italienne. On lui doit :

La sifilide, Padoue, 1730, in-4°., traduction en vers libres du beau poëme de Fracastor, qui a été imprimée à la fin du second volume des poésies latines de Fracastor, d'Adam Fumano et de Nicolas d'Arco (Padoue, 1730, in-4°.), et dont il n'a été tiré à part qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Cette traduction est préférée à celle de Sébastien degli Antonj.

Annotazioni sopra la Coltivazione di Luigi Alamanni. Padoue, 1745, in-8°.

Benini a joint des annotations latines à l'édition de Celse publiée à Padoue (1750, in-8°.). (J.)

BENIVIENI (ANTOINE), médecin de Florence, mort le 11 novembre 1502, d'après l'inscription gravée sur son tombeau, dans l'église de Notre-Dame de l'Annonciation, était très-lié avec les savans distingués qui vivaient alors dans sa patrie, particulièrement avec Ange Politien et Marsile Ficin. Son histoire est à peu près inconnue, et les biographes ont beaucoup varié d'opinion, relativement au temps où il a vécu. C'est ainsi, par exemple, qu'Astruc le fait fleurir en 1502, l'année même de sa mort, tandis qu'Hensler, guidé par le silence qu'il garde sur les effets de l'onguent mercuriel contre les maux vénériens, le place un peu plus haut, en 1498, et fixe avec raison cette année comme la fin de sa carrière. Benivieni, outre la médecine, avait cultivé les belles-lettres et la langue grecque; mais c'est sans le moindre fondement que d'inexacts lexicographes l'ont mis au nombre des commissaires désignés par Cosme I[er], pour corriger le *Décameron* de Boccace; car, selon la remarque judicieuse de Ginguené, Cosme naquit seize ou dix-sept années après sa mort, et le *Décameron* ne fut corrigé qu'en 1573. Benivieni s'est rendu recommandable en médecine. Haller n'a été que juste à son égard, en le signalant comme le premier bon observateur qui eût paru depuis bien des siècles, et tout lecteur impartial partagera l'opinion de Lange, qui ne parle qu'avec respect de ce médecin, dans ses Lettres, qui mériteraient d'être consultées plus souvent qu'elles ne le sont. Benivieni ne sut certainement pas secouer tous les préjugés de son temps, mais il rappela ses confrères à l'étude de la nature, et les

dégoûta des chimères spéculatives dont la médecine était inondée depuis Rhazès. Le premier, en effet, depuis bien des siècles, il s'attacha principalement à décrire les symptômes des maladies, et, quoiqu'on puisse lui reprocher d'être parfois trop laconique, toujours doit-on convenir qu'il remit les médecins dans la bonne voie. Il entrevit aussi les avantages qu'on pourrait retirer un jour de l'anatomie pathologique. Parmi les observations qu'il nous a transmises, plusieurs sont relatives à des cas curieux et fort rares. Le seul ouvrage connu de lui a pour titre :

De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis. Florence, 1506 et 1507, in-4°.-Paris, 1528, in-fol.-Bâle, 1529, in-8°.
Les deux dernières éditions renferment en outre quelques autres Traités de médecine qui ne sont pas de lui, comme des opuscules de Galien, de Gonthier d'Andernach, et de Scribonius Largus. Le nombre des observations rapportées par Benivieni est de cent dix-sept. On remarque celles qui ont trait à la cataracte, à la lithotomie, aux calculs biliaires et aux abcès du mésentère. (A.-J.-L. JOURDAN)

BENNET (CHRISTOPHE), médecin anglais, dont Swiéten faisait le plus grand cas, et qui a joui pendant long-temps d'une réputation supérieure à celle qu'il méritait réellement, naquit à Raynton, dans le comté de Sommerset, vers l'année 1617. Ses parens l'envoyèrent, en 1632, au collége de Lincoln, à Oxford, où il prit ses degrés. Devenu membre du collége des médecins de Londres, où il était allé s'établir, la mort l'enleva, le 1er mai 1655, à une nombreuse clientelle, que des succès continuels dans la pratique lui avaient procurée. Sa mort fut causée par la phthisie pulmonaire, maladie dont il avait fait une étude spéciale, et sur laquelle il a écrit un ouvrage, beaucoup trop vanté par les compilateurs; car on y trouve peu d'observations exactes, peu de vues thérapeutiques admissibles, mais beaucoup de théories grossières, exprimées dans un style entortillé et obscur. Ce livre est intitulé :

Theatri tabidorum, seu Exercitationes dianoeticæ, cum historiis et experimentis demonstrativis. Londres, 1654, in-8°.-*Ibid.* 1657, in-8°. réimprimé sous ce titre :
Tabidorum theatrum, sive phthiseos, atrophiæ et hecticæ xenodochium. Francfort, 1665, in-12-Leyde, 1714, in-8°.-*Ibid.* 1733, in-8°.-*Ibid.* 1742, in-8°.-Leipzick, 1760, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1720, in-8°.
Il a publié le traité suivant de Thomas Muffett :
Healths improvement, or the nature, method, and manner of preparing all manner of food used in this nation, corrected and enlarged by Christopher Bennet. Londres, 1655, in-4°.-*Ibid.* 1746, in-8°.
BENNET (*Abraham*), né en 1750, et mort en 1799, a donné :
New experiments on electricity, wherein the cause of thunder and lightning as well as the constant state of positive or negative electricity in air or the clouds are explained. Londres, 1789, in-8°.
Il a inventé un électromètre qui diffère de l'ordinaire, en ce que les boules de liége ou de moelle de sureau, qui ont l'inconvénient, lorsqu'elles

sont une fois électrisées, de rester pendant long-temps adhérentes avant de se séparer, et de s'écarter ensuite l'une de l'autre avec un certain ressort, sont remplacées par deux lamelles d'or. Il a aussi imaginé un autre instrument, le duplicateur de l'électricité, dont l'usage est de multiplier les quantités les moins considérables d'électricité, jusqu'à ce qu'elles soient en état d'agir sur l'électromètre et de produire des étincelles. Ces instrumens sont décrits dans les Transactions philosophiques. Bennet a inséré également un Mémoire dans ceux de la Société de Manchester.

Bennet (*Etienne*) a écrit :

Beraettelse om lins planterande, spinning, waefning, etc. Abo, 1738, in-4°.

Bennet (*Parker*), médecin anglais, qui, s'étant allé établir à Kingston, dans l'île de la Jamaïque, y soutint une dispute des plus violentes avec Jean Williams, au sujet de la fièvre jaune. Les brochures polémiques que ces deux écrivains publièrent, et qui les aigrirent l'un et l'autre au point de les amener à un duel dans lequel ils succombèrent tous deux, ont été réunies et publiées ensemble sous ce titre :

Inquiry into the late essay on the bilious fever. Londres, 1753, in-8°. (J.)

BENNEWITZ. *Voyez* Bienewitz.

BENOIT de Norsie, ainsi appelé, parce qu'il était de Norsie, dans l'Ombrie, florissait vers la fin du quinzième siècle. Il a rempli les fonctions de premier médecin auprès du pape Sixte iv, et laissé un traité

De conservatione sanitatis. Rome, 1490, in-4°. (z.)

BENOIT (Pierre), né à Carcassone, prit, en 1658, le titre de docteur à Montpellier. Ayant succombé dans les épreuves du concours ouvert en 1659, pour la vacance de deux places de professeur dans l'Université, il acheta, en 1664, celle de Michel Chicoyneau, et fut installé en 1665, en vertu d'un arrêt supérieur, malgré l'opposition de la Faculté, qui repoussait avec un noble orgueil la vénalité des places, plus odieuse peut-être encore dans les corps enseignans que partout ailleurs. Benoît mourut en 1667. Haller cite de lui :

Quæstiones medicæ duodecim. Montpellier, 1659, in-4°.

Benoit (*Albert*), médecin de Berne, a laissé une *Dissertatio de dysenteriâ.* Bâle, 1674, in-4°. (o.)

BENSA (François-Xavier), médecin qui vivait à Vienne pendant la première moitié du dix-huitième siècle, a écrit l'ouvrage suivant sur la peste :

Historica relatio pestis, annis 1712-1714, Austriam et conterminas partes infestantis. Vienne, 1717, in-8°. (o.)

BENTIUS. *Voyez* Benzi.

BENTZIG (Matthieu) naquit, en 1697, dans le comté de Borsœd, en Hongrie, et prit le doctorat, à Halle, en 1731, sous la présidence du célèbre Frédéric Hoffmann. De retour dans sa patrie, il pratiqua pendant quelque temps en Transylvanie,

jusqu'à l'époque où la ville de Debreczin lui accorda le titre de médecin pensionné. Il rendit de grands services à ses habitans, durant la peste qui les désola vers la fin de l'année 1739, et mourut le 3 décembre 1749. Weszpremi nous apprend qu'il laissa plusieurs manuscrits, entre autres une description de la peste de Debreczin, qui n'ont point été imprimés. La presse n'a reproduit que sa thèse, intitulée :

Dissertatio inauguralis medica de dolore cephalico. Halle, 1731, in-4°. (J.)

BENVENUTI (Joseph), habile et savant chirurgien italien, né à Lucques, en 1728, fut admis, en 1756, parmi les membres de l'Académie impériale des Curieux de la nature. Nous ignorons l'époque de sa mort, et nous ne connaissons de lui que les ouvrages suivans :

Dissertatio historico-epistolaris quâ epidemicæ febres in Lucensis dominii quibusdam pagis grassantes describuntur, necnon mercurii atque corticis peruviani usus in earum curatione recto rationis examini subjicitur. Lucques, 1754, in-8°.
Dissertationes et quæstiones medicæ magìs celebres in Monspeliensi Lycæo et Parisiensis scholis discussæ. Lucques, 1757, in-8°.
De Lucensium thermarum sale tractatus. Lucques, 1758, in-8°.
Riflessioni sopra gli effetti del moto a cavallo. Lucques, 1760, in-4°.
Dissertatio physica de lumine. Vienne, 1671, in-4°.
De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ. Lucques, 1762, in-4°.
Observationum medicarum, quæ anatomiæ superstructæ sunt, collectio prima. Lucques, 1764, in-12.
Della condizione de' medici presso gli antichi. Pérouse, 1779, in-4°.

Benvenuti (*Charles*), jésuite et physicien assez célèbre de Livourne, né dans cette ville en 1716, le 8 février, et mort, en 1789, à Varsovie, a publié, entre autres ouvrages, les deux suivans, dont nous croyons devoir au moins donner les titres ici :

Synopsis physicæ generalis. Rome, 1754, in-4°.
De lumine dissertatio physica. Rome, 1754, in-4°. (O.)

BENZ (Jean-Georges), fils d'un ecclésiastique de Nuremberg, naquit à Etzelwang, où son père était prédicateur, et fit ses études à Altdorf, où il prit le bonnet de docteur en 1699. Le collége des médecins de Nuremberg se l'agrégea en 1704 ; mais des motifs inconnus l'ayant déterminé à quitter cette ville, il vint servir, en qualité de médecin, dans les troupes du cercle de Franconie, et mourut à Philipsbourg, en 1730, au mois de janvier. On a de lui :

De casu mulieris dolore capitis periodico laborantis. Altdorf, 1699, in-4°. (Z.)

BENZI (François), fils du suivant, enseigna la médecine à Ferrare, puisqu'on le trouve porté, en 1450, sur le catalogue des professeurs de cette Université. On ne sait rien sur son compte,

si ce n'est qu'il paraît avoir été regardé comme un praticien fort habile, qu'il passa de l'école de Ferrare à celle de Padoue, et qu'il mourut en 1487. Il n'a point laissé d'ouvrages. (J.)

BENZI (HUGUES), plus généralement connu sous les noms latins de *Bentius*, *Bencius*, ou *Hugo de Benciis*, et souvent aussi appelé *Hugues de Sienne*, *Hugo Senensis*, parce qu'il naquit à Sienne, fut l'un des philosophes et des médecins italiens les plus célèbres du quinzième siècle. Il passait de son temps pour un grand théologien et pour le prince des médecins. Son histoire est peu connue, et les biographes, même les plus estimés, ne sont point d'accord entre eux sur ce qui concerne les divers événemens de sa vie, qui paraît avoir été assez agitée et tumultueuse. On ignore en quelle année il vint au monde. Son père, André Benzi, noble siennois, l'envoya aux écoles de la ville, où il prit, après le laps de temps requis, le bonnet doctoral en médecine et en philosophie, et devint, suivant toutes les apparences, professeur. En 1399, il était attaché à l'Université de Pavie, lorsqu'elle fut transférée à Plaisance; la modicité du traitement qu'il y recevait prouve qu'à cette époque il était fort jeune, et n'avait pas encore acquis la haute réputation dont il jouit dans la suite. Il enseigna plus tard à Florence, puis à Bologne et à Parme, où Nicolas III, marquis de Ferrare, avait établi une Université en 1412; mais Nicolas ayant cédé Parme au duc de Milan, en 1420, Benzi vint à Padoue. Il quitta cette ville en 1428, avec la permission du sénat, fut, à ce qu'il paraît, professeur à Pérouse pendant deux ans, et revint, en 1430, à Padoue, d'où l'année suivante il se rendit à Ferrare, auprès du marquis Nicolas, qui l'avait nommé son médecin. Il habitait cette ville en 1438, époque de la tenue du concile général. Ayant invité à dîner tous les philosophes et théologiens grecs et latins, il leur proposa de discuter contre eux tous les points de philosophie qu'ils désireraient traiter, et de soutenir, suivant leur gré, ou la doctrine de Platon, ou celle d'Aristote; il se tira fort bien, dit-on, de cette épreuve délicate, et réduisit tous ses adversaires au silence. L'année de sa mort n'est pas bien connue. Ugurgieri, cité par Mazzuchelli, la place en 1439, à Ferrare, et dit que, le 10 septembre de l'année suivante, on lui fit des funérailles solennelles à Sienne. Les auteurs qui le font mourir à Rome, ou plus tôt ou plus tard, sont des écrivains dont l'autorité a peu de poids, et qui n'apportent d'ailleurs aucune preuve de ce qu'ils avancent.

Quoique Benzi ait joui d'une grande réputation, et que Fazio lui prodigue des éloges extraordinaires, on a peine aujourd'hui à concevoir comment il put acquérir une célébrité,

que ses ouvrages, simples commentaires sur Hippocrate, Galien et Avicenne, ne justifient nullement. Il nous reste de lui :

In Aphorismos Hippocratis et Commentaria Galeni, resolutissima expositio. Venise, 1498, in-fol.
Super quartam fen primi Canonis Avicennæ præclara expositio. Venise, 1517, in-fol.
Consilia saluberrima ad omnes ægritudines. Venise, 1518, in-fol.
In tres libros microtechni Galeni luculentissima expositio. Venise, 1523, in-fol.
In quarti Canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio, cum ejusdem subtilissimis quæstionibus in calce voluminis appositis. Venise, 1523, in-fol.
Les œuvres de Benzi ont été réunies et publiées ensemble (Venise, 1518, 2 vol. in-fol.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BENZI (Socino), autre fils d'Hugues Benzi, fut aussi un médecin assez renommé de son temps. Il vécut d'abord à la cour de Ferrare, et devint ensuite médecin pensionné du pape Pie II. Marini, qui nous a fourni ces renseignemens, s'étonne avec raison de ce que Barotti a révoqué son existence en doute. (J.)

BENZIIS (Hugues de). *Voyez* Benzi (Hugues).

BENZONI (Nicolas), fit ses études à Padoue, où il fut élu, en 1636, syndic et pro-recteur de la Faculté des arts de cette Université. Le doge de Venise le créa chevalier de Saint-Marc en 1637. L'année suivante, il prit le titre de docteur à Bâle, après quoi il alla pratiquer la médecine à Aalbourg, ville du Jutland. On a de lui :

De affectibus septentrionalibus. Bâle, 1638, in-4°.
Il a laissé aussi des observations que Thomas Bartholin a insérées dans les *Acta Hafniensia.* (O.)

BERAUD (Laurent), né à Lyon, le 5 mars 1701, s'est rendu célèbre comme physicien et comme astronome. Étant entré dans l'ordre des jésuites, il professa successivement les humanités à Vienne et la philosophie à Avignon et à Aix. La place de professeur de mathématiques et de directeur de l'Observatoire lui fut offerte à Lyon en 1740, et la même année il devint membre de l'Académie de cette ville. La douleur que lui causa la destruction de sa compagnie contribua beaucoup à abréger sa carrière : il mourut le 26 juin 1777, laissant un nom respecté, et des élèves qui devaient briller un jour au premier rang dans les sciences, comme Lalande, Bossu et Montucla. Nous ne dirons rien de ses travaux en physique et en astronomie, qui sont étrangers à notre sujet : nous ne lui avons même accordé une place dans ce Dictionaire, que parce que deux de ses ouvrages ont un rapport indirect avec la science médicale. Voici les titres des opuscules qu'il a publiés :

Dissertation sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans leur calcination. Bordeaux, 1747, in-4°.-Trad. en allemand, dans les *Mineralogische Belustigungen* (tome VI, n°. 1).

Cet écrit a été couronné par l'Académie de Bordeaux. Beraud y soutient que l'augmentation du poids des métaux qu'on chauffe est due aux corps étrangers tenus en suspension dans l'air, que l'action du feu oblige de s'unir à la substance métallique en fusion. On voit qu'il était bien loin de la vérité.

Dissertation sur le rapport des effets de l'aimant et des phénomènes de l'électricité. Bordeaux, 1748, in-4°.

Cette Dissertation a obtenu aussi le prix de l'Académie de Bordeaux.

Physique des corps animés. Paris, 1755, in-12.

Dissertation sur la question : La lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale? Bordeaux, 1760, in-4°.

On trouve encore plusieurs Mémoires du Père Beraud parmi ceux des Savans étrangers. (J.)

BERAULT (Jean), médecin de Paris, où il était professeur vers le commencement du dix-septième siècle, a laissé :

Oratio panegyrica in primam Hardi Villærii doctoratûs lauream. Paris, 1616, in-4°.

Pompa triomphalis regis Ludovici XIII, à Rupellâ captâ, et fugatis Anglis revertentis, carmen. Paris, 16.., in-4°.

Michel. le Masse, cantori et canonico Paris., nomine Facultatis medicorum, gratiarum actio. Paris, 1643, in-4°. (O.)

BERCHELMANN (Jean-Philippe), fils d'un ministre évangélique, vint au monde, le 3 juin 1718, à Darmstadt, et mourut le 13 août 1783. Il avait fait ses études et pris le bonnet de docteur à Giessen en 1750. La place de médecin pensionné de cette ville lui fut accordée l'année suivante, et, en 1764, le prince de Hesse-Darmstadt l'attacha aussi à sa cour, en qualité de médecin. On a de lui :

Dissertatio inauguralis de liene. Giessen, 1750, in-4°.

Tractatus de hydrope ascite in gravidâ cum febre quartanâ conjuncto, post abortum funesto. Giessen, 1753, in-4°.

Abhandlung vom Krebs, worinnen die Ursachen desselben untersucht und zwey bisher geheim gehaltene Mittel zu dessen Heilung bekannt gemacht worden. Francfort sur le Mein, 1756, in-8°.-*Ibid.* 1764, in-8°.

Fragmente zur Arzney-und Naturkunde und Geschichte. Francfort, 1780-1782, 4 cahiers in-8°.

Berchelmann a inséré trois articles, sur une rupture du fond de la vessie, un prolapsus de l'utérus, et une fièvre intermittente épidémique, dans les Actes de la Société philosophique et médicale de Giessen (1771). (J.)

BERENDS (Charles-Auguste-Guillaume), né à Anclam, en 1753, étudia la médecine à Francfort-sur-l'Oder, et prit le bonnet de docteur, en 1780, dans cette Université, où, huit ans après, on lui accorda une place de professeur. Il a mis au jour les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis sistens vomitoriorum historiæ periculum. Francfort, 1780, in-4°.

Ueber den Unterricht junger Aertze vor dem Krankenbette. Berlin, 1789, in-8°.
Dissertatio de suffocationis signis. Francfort-sur-l'Oder, 1793, in-8°.
Dissertatio de lethalitate vulnerum absolutâ atque relativâ. Francfort-sur-l'Oder, 1800, in-4°.
Dissertatio de dubio plicæ polonicæ inter morbos loco. Francfort-sur-l'Oder, 1801, in-4°.
On a aussi de lui quelques Mémoires relatifs à divers points de médecine légale, dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, les *Annalen der Staatsarzneykunde* de Metzger, et les *Aufsaetze und Beobachtungen* de Pyl. (J.)

BERENDS (Jean-Bernard-Jacques), est né, vers 1760, à Francfort-sur-le-Mein, où il obtint une chaire de professeur d'anatomie, après avoir soutenu la thèse suivante, pour prendre le doctorat :

Dissertatio quâ demonstratur cor nervis carere, additâ disquisitione de vi nervorum arterias cingentium. Mayence, 1792, in-4°.
Cette Dissertation a été réimprimée dans les *Scriptores nevrologicæ* de Ludwig (tome III, page 1). L'auteur prétend que les filets du plexus cardiaque ne se distribuent pas dans les fibres du cœur, qu'ils se répandent seulement à la surface de ses vaisseaux, que cet organe est insensible, et que partant l'irritabilité diffère de la force nerveuse. Il s'appuie surtout de la nullité de l'action de l'opium sur les mouvemens du cœur, du développement de ce viscère, antérieur à celui du cerveau, et du défaut d'influence du galvanisme sur ses contractions. Cette hypothèse a fait beaucoup de bruit, parce que Sœmmerring la défendit; mais elle n'a pas joui d'une longue faveur.
Berends est encore auteur de quelques articles dans le *Journal der praktischen Heilkunde* de Hufeland. (J.)

BERENGARIO (Jacques), appelé en français *Bérenger*, et en latin *Berengarius*, célèbre anatomiste et médecin du seizième siècle, naquit, on ignore en quel temps, à Carpi, ville peu éloignée de Modène, ce qui fait que les biographes l'ont souvent désigné sous le nom de sa patrie, en l'appelant, suivant l'idiome, soit *Carpi*, soit *il Carpi*, soit enfin *Carpus* ou *Carpensis*. Il dut les fondemens de sa réputation à Albert Pio, seigneur de Carpi, qui protégeait les sciences avec le plus noble empressement, et accueillait avec bienveillance tous les savans dans son palais. Albert, ayant résolu de ranimer l'étude de l'anatomie, conçut l'idée de faire disséquer un porc en public, et chargea de ce ministère Berengario, qui, fils d'un chirurgien assez habile, appelé Faustino, avait commencé de très-bonne heure à sentir combien il importe de bien connaître la structure du corps. Cet heureux essai ne fit qu'accroître l'ardeur et le zèle du jeune anatomiste, qui, après avoir été reçu docteur à Bologne, alla professer la chirurgie à Pavie, et revint ensuite l'enseigner à Bologne, où il occupa une chaire depuis 1502 jusqu'en 1527, suivant le témoignage d'Alidosi. On a prétendu que, par haine pour les Espagnols, et dans la vue d'observer les palpitations du cœur, il disséqua vivans deux

individus de cette nation, qui étaient atteints de la syphilis; et que, pour le punir, le sénat l'exila de Bologne à Ferrare. Cette accusation odieuse, dont on avait déjà voulu ternir la réputation d'Erasistrate et d'Hérophile, est un conte populaire, dont aucun ancien auteur ne parle, et dont Alidosi surtout ne fait point mention. M. Portal répète, d'après Douglas, que ce fut vraisemblablement pour avoir parlé trop librement sur les parties de la génération que l'inquisition inquiéta Berengario, qui, pour se soustraire aux châtimens qu'on lui préparait, prit le sage parti de se réfugier à Ferrare. C'est également là un conte dénué de tout fondement : non-seulement cette assertion a contre elle l'extension uniforme du tribunal sanguinaire de l'inquisition dans toute la haute Italie, mais encore on ne peut la concilier avec le voyage que Berengario fit vers la même époque à Rome, où il passa près de six mois, et où le pape n'épargna rien pour l'attacher à son service. Il est donc plus naturel de penser, avec Tiraboschi, que cet habile médecin, voyant sa ville natale passer, en 1527, sous la domination du duc de Ferrare, s'empressa de quitter Bologne et de se rendre à Ferrare, en profitant de l'occasion pour voir Rome, dans la vue de solliciter les bonnes grâces et la protection de son nouveau souverain. Rien n'est plus dégoûtant que la manière dont les biographes copient, sans pudeur, les détails inexacts et la plupart même imaginaires, que tous donnent sur ce personnage, dont l'histoire, qu'ils ont pour la plupart négligé d'aller puiser à sa source, est défigurée étrangement par eux. Berengario mourut à Ferrare, sans qu'on puisse déterminer à quelle époque, et Fallopio nous apprend qu'il laissa au duc sa fortune entière, montant à environ cinquante mille ducats. On est surpris que, disciple d'Alde Manuzio, et nourri de la lecture de Celse, il n'ait pas su polir son style, et ait eu une diction aussi barbare que la sienne.

Fallopio n'a point exagéré en l'appelant le premier des restaurateurs de l'anatomie, titre que lui donnent aussi Eustachi et Descartes. Au moins fut-il l'un de ceux qui commencèrent les progrès immenses que cette science fit au seizième siècle. Au lieu de se borner à copier et commenter Galien, comme ses prédécesseurs Mundino et Zerbi, il interrogea la nature sur les cadavres humains, dont lui-même se vante d'avoir disséqué plus de cent, nombre alors prodigieux. Il releva en outre plusieurs erreurs échappées au médecin de Pergame. Ainsi, par exemple, il enseigna le premier que la matrice n'a qu'une seule cavité : avant lui on la supposait partagée en deux lobes, comme chez certains animaux. De même il reconnut que le réseau admirable, formé par les artères à la base du cerveau des quadrupèdes, et qui a vraisemblablement pour but de diminuer le

choc du sang contre ce viscère, n'existe pas chez l'homme, où la station bipède le rendait inutile. Il est le premier qui ait parlé de l'appendice cœcal, des valvules connivantes, des vésicules séminales et des cartilages aryténoïdes. On lui doit aussi des détails plus précis sur la structure du laryux, sur celle des reins et sur celle de la moelle épinière. Enfin, c'est lui qui, le premier, a introduit l'usage des figures anatomiques. On en compte dix-neuf dans son Commentaire, et vingt-deux dans son Abrégé : on vit ensuite paraître celles d'Albert Durer, puis celles de Germain Ryff ; mais toutes ne sont que de grossières ébauches, en comparaison de celles de Vésale, qui furent ensuite surpassées par celles d'Eustachi, comme celles-ci le furent à leur tour par les magnifiques planches d'Albinus. On croit cependant que les figures de l'ouvrage de Berengario ont été gravées par le célèbre artiste Hugues de Carpi. On a prétendu que Berengario fut le premier ou l'un des premiers qui employa le mercure pour la guérison des maladies vénériennes. C'est une erreur, comme l'ont très-bien démontré Astruc, Bertini, Cotugno et Hensler, dont les argumens ne sauraient être renversés par les preuves contradictoires que Tiraboschi allègue dans sa Bibliothèque de Modène. Il y avait déjà plus de deux siècles qu'on se servait du mercure en médecine, et Schellig, Brandt, Widmann, Montetesauro, Steber, Benivieni, Almenar, etc., l'avait déjà employé ou vu employer contre la syphilis. Tous ces auteurs ne le louent même pas, et, si nous en croyons Cellini, Berengario fit prudemment de quitter, en diligence, Rome, où ses traitemens mercuriels avaient fait de nombreuses victimes. De même l'introduction du sublimé corrosif n'est pas due à Gilini, comme Astruc semble le croire : Arnauld de Villeneuve en parle déjà, et depuis long-temps on faisait entrer cette substance dans les onguens avec le soufre comme un excellent détersif et dessiccatif. Les ouvrages de Berengario sont :

De cranii fracturâ tractatus. Bologne, 1518, in-4°. - Venise, 1535, in-4°. -Leyde, 1629, in-8°.-*Ibid*. 1651, in-8°.-*Ibid*. 1715, in-8°.

Non-seulement ce Traité, dépourvu d'élégance et de méthode, ne renferme rien de particulier, mais encore l'auteur y suit pas à pas les traces et la méthode des Arabes, ce qui suffit pour donner une idée des erreurs qu'il doit commettre à chaque instant.

Commentaria, cum amplissimis additionibus, super anatomiâ Mundini, cum textu ejus in pristinum nitorem redacto. Bologne, 1521, in-4°.-*Ibid*. 1552, in-fol.-Trad. en anglais, Londres, 1664, in-12.

Ce Commentaire sur Mundino n'est pas le premier que l'on connaisse. Jean-Marie Ruzineato, de Vigone, dans le Piémont, et professeur de médecine à l'Université de Turin, avait déjà publié une édition plus correcte et enrichie de notes de l'Anatomie de son compatriote (Turin, 1501, in-4°.). L'on a d'autant plus sujet d'être surpris de l'incorrection du style de Berengario, qu'il fréquenta pendant long-temps Alde Manuzio chez

Albert, ainsi qu'il a pris la peine de nous l'apprendre dans son Epître dédicatoire à ce prince.

Isagogæ breves perlucidæ et uberrimæ in anatomiam corporis humani, ad suorum scholasticorum preces in lucem editæ, cum aliquot figuris anatomicis. Bologne, 1514, in-4°.-*Ibid.* 1522, in-4°.-*Ibid.* 1523, in-4°.-*Ibid.* 1525, in-4°.-Venise, 1525, in-4°.-Cologne, 1529, in-8°.-Strasbourg, 1530, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BERETZK (Georges), médecin de Vizakna, en Transylvanie, étudia son art à Francfort-sur-l'Oder, à Leyde, à Utrecht et à Franequer. Ce fut dans ce dernier lieu qu'il obtint les honneurs du doctorat. Revêtu de ce titre, il retourna dans sa patrie, et fixa son séjour à Clausenberg, où ses concitoyens lui confièrent, en 1703 et 1715, des places civiles aussi honorables qu'importantes. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, au mois d'août 1720. La presse n'a reproduit de lui que deux thèses intitulées :

Dissertatio de peripneumoniâ. Franequer, 1695, in-4°.
Dissertatio inauguralis de colicâ passione. Franequer, 1695, in-4°.
Il avait composé, au rapport de Weszpremi, un journal des événemens de son temps, qui est demeuré inédit. (I.)

BERGA (Antoine), philosophe et médecin piémontais, naquit à Turin. Il enseigna la philosophie et pratiqua l'art de guérir, d'abord à Mondovi, puis dans la capitale du Piémont. On a de lui :

Paraphrasis eorum quæ in quarto libro operis Meteorici habentur. Mondovi, 1565, in-8°.
Natales prælectiones. Mondovi, 1565, in-8°.
Paraphrases et Disputationes in libros Aristotelis de ortu et interitu. Turin, 1568, in-8°.
Disputatio de Phantasmate; de primo cognito; Responsio ad Logicam Aug. Bucii. Turin, 1573, in-4°.
Discorso della grandezza della terra et dell' aqua. Turin, 1579, in-4°.
Ce Discours est dirigé contre Alexandre Piccolomini. (O.)

BERGAMIO (César), médecin italien, qui jouissait d'un assez grand crédit à Milan, vers la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième, a laissé :

Decisio universalis super minoratione materiæ morbificæ in principio morbi faciendâ, et quo ordine, pro studiosis tyronibus. Milan, 1598, in-4°.
Rationalis discussio de præcautione à calculis renum et à lapillis vesicæ. Milan, 1605, in-4°.
Tractatus de podagrâ. Venise, 1605, in-4°. (O.)

BERGEN (Charles-Auguste de), célèbre anatomiste et botaniste allemand, naquit, le 11 août 1704, à Francfort-sur-l'Oder. Les premiers événemens de sa vie n'ont rien qui puisse intéresser. Il fit ses premières études dans le gymnase de sa ville natale, et, après avoir terminé ses humanités, il suivit, avec

beaucoup de zèle, les cours de son père et d'André-Ottomar Gœlicke. Dès qu'il eut acquis quelques connaissances, il résolut de parcourir l'Europe savante, à l'exemple de la plupart de ses compatriotes. Il se rendit d'abord à Leyde, où il arriva en 1727, et où la réputation colossale de Boerhaave, d'Albinus et de s'Gravesende le détermina à passer deux années entières. Au bout de ce laps de temps, il vint à Paris pour s'y perfectionner dans la chirurgie sous Boudou, et bientôt après, il prit la route de Strasbourg, dont Salzmann et Nicolaï faisaient alors briller l'école d'un vif éclat. Ce fut là qu'il termina ses excursions, et, en 1730, il revint à Francfort, où il se fit recevoir docteur l'année suivante, après avoir cependant été passer encore quelques mois à Berlin. En 1732, une place de professeur extraordinaire d'anatomie lui fut donnée. Au bout de six ans, il remplaça son père dans celle de professeur ordinaire d'anatomie et de botanique, et, en 1744, à la mort de Gœlicke, il fut nommé premier professeur de pathologie et de thérapeutique, chaire qu'il remplit avec beaucoup de distinction jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu le 7 octobre 1760.

Bergen mérite une des premières places parmi les anatomistes, et tient rang parmi les botanistes du second ordre. On distingue principalement ses recherches sur le nerf intercostal, les ventricules du cerveau, la pie-mère, l'arachnoïde et le tissu cellulaire. Partout il fait preuve d'une grande pénétration et d'un rare talent pour l'observation. Loin de chercher à multiplier les difficultés de la botanique, il voulut la simplifier en réduisant les notions élémentaires de cette science à un petit nombre de principes assez clairs et assez précis pour qu'on pût devenir botaniste sans maître et sans autre guide que la nature. Ce n'est pas là certainement la marche qu'on suit de nos jours. Adanson avait consacré à sa mémoire un genre de plantes (*bergena*), que Linné n'a pas adopté. On a lieu d'être surpris que personne n'ait songé depuis à lui rendre cet hommage; car il mérite, par ses nombreux et bons ouvrages, un honneur qu'on a prodigué si libéralement à tant d'écrivains obscurs, qui n'avaient rien fait pour qu'on informât la postérité de leur existence, à peine même remarquée par leurs contemporains. Tous les ouvrages de Bergen sont peu volumineux; nous allons en rapporter les titres :

Dissertatio inauguralis de nervo intercostali. Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°.

Haller a fait réimprimer cette thèse dans son recueil de Dissertations anatomiques (tome II, page 11). Elle méritait cet honneur, car on y trouve une fort bonne description du nerf grand sympathique, et des vues ingénieuses sur les sympathies.

Programma de membranâ cellulosâ, non membranâ. Francfort-sur-l'Oder, 1732, in-4°.

Bergen soutient avec raison qu'on a tort de regarder le tissu cellulaire comme une membrane distincte, puisqu'il s'insinue dans toutes les parties du corps, et qu'il en forme même la trame.

Programma quo anatomiæ præstantia ab obtrectatoribus vindicatur. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-8°.

Programma, seu Exercitatio splanchnologico-anatomica, quâ ventriculorum cerebri lateralium novam sistit tabulam. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.

Bergen prouve que la lyre, ou les sillons qu'on aperçoit à la face supérieure du corps calleux, sont destinés à loger de petites veines.

Programma sive Exercitatio meningologica, quâ de structurâ piæmatris inter alia novam nec hactenùs visam, tradit observationem. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°.

Remarques intéressantes sur l'arachnoïde et sur la pie-mère.

Dissertatio de coalitu viscerum : Resp. C.-L. Wessel. Francfort-sur-l'Oder, 1736, in-4°.

Programma de motu cordis, modoque quo vires motrices ejus ad calculum revocantur. Francfort-sur-l'Oder, 1737, in-4°.

Dissertatio I : Resp. J.-R. Runge; et II : Resp. eod. de perspiratione viscerum. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Dissertatio de nervis quibusdam cranii ad IX paria hactenùs non relatis. Francfort-sur-l'Oder, 1738, in-4°.

Réimprimée dans la Collection de thèses d'anatomie de Haller (t. VIII, p. 347).

Programma de alchymillâ incano folio flore majore baccisque circà radices ejus reperiundis. Francfort-sur-l'Oder, 1739, in-4°.

Dissertatio tertia de perspiratione viscerum : Resp. G.-A. Wysokinscky. Francfort-sur-l'Oder, 1739, in-4°.

Dissertatio de pulsu : Resp. B.-L. Huckel. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de præcipuis controversis medico-theoreticis, systematis organicorum et mechanicorum, cum earumdem ἐπικρισει : Resp. G.-A. Wysokinscky. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de αιμοσκοπια, sive judicio medico ex sanguine per venæsectionem emisso : Resp. J.-R. Oerio. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de palpitatione cordis : Resp. L.-D. Herrmann. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Schediasma de methodo cranii ossa dissuendi, cum machinæ hunc ad finem constructæ delineatione. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de vitando errore in dijudicandis phœnomenis antliæ pneumaticæ : Resp. J.-C. Lindner. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de inflammatione sanguineâ, ex principiis anatomicis et mechanicis deductâ : Resp. J.-F. de Haase. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de conceptione fœcundâ : Resp. T.-S. Hesse. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Programma quod ad demonstrationem anatomicam cadaveris masculi invitat, simulque partium anatomes plures esse hactenùs descriptis et ab auctoribus traditis, demonstrat. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Programma quod disquirit, utri systematum, an Tournefortiano, an Linnæano, potiores partes deferendæ sunt? Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Bergen préfère ici le système de Linné à celui de Tournefort. Son opinion changea dans la suite.

Dissertatio de morbo spasmodico convulsivo, contagii experte: Resp. J.-M.-F. Muller. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de lapide lydio medicamentorum bonæ notæ regni mineralis: Resp. C.-E. Brumbey. Francfort-snr-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de abusu et inefficaciâ terreorum: Resp. F.-E. Ludeci. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de gravitate metallorum specificâ, staticè et hydrostaticè exploratâ: Resp. J.-G. Rammelsberg. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio sistens pentadem observationum anatomico-physiologicarum: Resp. J.-S.-F. Wideburg. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Catalogus stirpium indigenarum æquè ac exterarum, quas hortus medicus Academiæ Viadrinæ complectitur, in quo præter selecta synonyma generum, specierum et varietatum limitationes ad mentem recentissimorum rei herbariæ scriptorum examinantur. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-8°.

Dissertatio de lapide lydio medicamentorum bonæ notæ regni vegetabilis, quoad radices, ligna, cortices, herbasque: Resp. J.-A. Wessel. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de venæsectione gravidis suadendâ: Resp. C. Krausse. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de lapide lydio medicamentorum bonæ notæ regni vegetabilis quoad fructus, semina, resinas et gummosa concreta: Resp. C.-A. Oehme. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Tractatus de thermometris mensuræ constantis. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.-Nuremberg, 1756, in-4°.

Dissertatio de pilorum præternaturali generatione et pilosis tumoribus: Resp. C.-C. Wiel. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Dissertatio de lapide lydio medicamentorum bonæ notæ regni animalis: Resp. J.-G. Rammelsberg. Francfort-sur-l'Oder, 1746, in-4°.

Dissertatio de lapide lydio medicamentorum bonæ notæ regni vegetabilis, quoad succos concretos, balsama et integras plantas: Resp. J. Reddel. Francfort-sur-l'Oder, 1746, in-4°.

Dissertatio de spinâ ventosâ: Resp. C.-G. Brukner. Francfort-snr-l'Oder, 1746, in-4°.

Oratio de rhinocerote, quam habuit, cùm tertium deponeret rectoratum. Francfort-sur-l'Oder, 1746, in-4°.

Dissertatio de maculis, punctulis et scintillis, aliisque corpusculis visui obversantibus: Resp. J.-H. Goedecken. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de dentibus qui sub nomine dentium hippopotami in officinis veniunt pharmaceuticis: Resp. C.-G. Bruckner. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de tracheâ: Resp. F.-G. Wachter. Francfort-snr-l'Oder, 1748, in-4°.

Dissertatio de febre quartanâ intermittente: Resp. A.-J. Blume. Francfort-sur-l'Oder, 1748, in-4°.

Epistola de alchymillâ supinâ ejusque coccis, ad F.-E. Bruckmannum. Francfort-sur-l'Oder, 1748, in-4°.

C'est le Programme qui avait déjà parn en 1739, mais refondn et rédigé sous une tout autre forme.

Elementa physiologiæ, juxtà selectiora experimenta. Genève, 1749, in-8°.

Mannel de physiologie, écrit dans les principes de Boerhaave.

Dissertatio de fuligine: Resp. G.-A. Isaac. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4°.

Dissertatio quâ probatur mensuram et proportionem corporis humani summam proportionem et rigorem mathematicam non admittere: Resp. J.-F. Geda. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens aphorismos de cognoscendis et curandis infantum morbis : Resp. J.-S. Schmid. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4°.

Flora Francofurtana, methodo facili elaborata. Accedunt cogitata de studio botanices, methodicè et quidem proprio Marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator, et necessarii indices. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-8°.

L'éditeur de l'*Hodoegus* ou *Vade mecum botanicum* du célèbre Johrenius, voulant publier une seconde édition de ce manuel, pria Bergen de la revoir, et d'y donner ses soins. Le professeur fit plus qu'on n'attendait de lui, et s'appropria en quelque sorte le travail de son prédécesseur par les additions nombreuses dont il l'enrichit. Au lieu de suivre, dans ce catalogue des plantes qui croissent aux environs de Francfort-sur-l'Oder, la méthode de Linné, pour laquelle il avait montré autrefois une prédilection bien marquée, il adopta le mode de classification de Tournefort, en lui faisant toutefois subir plusieurs changemens avantageux; par exemple, il supprima la division primaire des végétaux en arborescens et herbacés, et fit entrer dans l'établissement des caractères la considération des étamines, que l'illustre botaniste français avait négligée.

Dissertatio de animalibus hieme sopitis : Resp. F. Heyne. Francfort-sur-l'Oder, 1751, in-4°.

Dissertatio exhibens aphorismos de cognoscendis et curandis mulierum morbis : Resp. J.-A. Richter. Francfort-sur-l'Oder, 1751, in-4°.

Dissertatio de rubeolis : Resp. J.-F. Beda. Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-4°.

Positiones physicæ experimentalis in usus academicos conscriptæ. Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-4°.

Bergen n'a pas mis son nom au frontispice de ce manuel.

Dissertatio de lethalitate vulnerum hepatis : Resp. R.-F. Riedel. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio botanica de aloide. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de morbis auris externæ. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio de morbis auris internæ. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio de nyctalopiâ seu cœcitate nocturnâ. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio de visu nocturno. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio sistens chronologiam formularum medicarum et remediorum chirurgicorum. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio sistens cosmeticæ in artis formam redactæ Specimina I et II. Francfort-sur-l'Oder, 1754 et 1755, in-4°.

Dissertatio sistens anatomiæ experimentalis P. I et II. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de exercitatione, corporis primo sanitutis præsidio. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de phrenitide. Francfort-sur-l'Oder, 1756, in-4°.

Dissertatio de balbutientibus. Francfort-sur-l'Oder, 1756, in-4°.

Elementa anatomiæ experimentalis. Francfort-sur-l'Oder, 1758, in-8°.

Dissertatio sistens quæstionem ventilatam, cur dierum criticorum in morbis hoc nostro tempore observatorum non æquè ac olim sit series et ratio, certo deducta tenore. Francfort-sur-l'Oder, 1758, in-4°.

Dissertatio de petasitide. Francfort-sur-l'Oder, 1759, in-4°.

Classes conchyliorum. Nuremberg, 1760, in-4°.

Bergen a publié aussi un grand nombre d'observations dans le *Commercium litterarium Noribergense* et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (A.-J.-L. JOURDAN)

BERGEN (JEAN-GEORGES DE), père du précédent, et originaire de Dessau, où sa famille occupait un rang distingué, fit ses études médicales à Wittemberg, où il prit ses grades, devint professeur d'anatomie et de botanique à Francfort-sur-l'Oder, et mourut, dans cette ville, le 27 avril 1738, revêtu de la dignité de doyen de l'Université. On n'a de ce médecin que des opuscules académiques, parmi lesquels les suivans sont venus à notre connaissance :

Dissertatio de conceptione fœtûs humani. Wittemberg, 1688, in-4°.
Dissertatio de aeris per pulmones in cor sinistrum transitu. Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4°.
Bergen nie que l'air s'introduise dans le cœur avec le sang.
Dissertatio de circulatione sanguinis, aliàs à cordis prelo, hodiè simul à vi vasorum contractili deductâ. Francfort-sur-l'Oder, 1705, in-4°.
Dissertatio de morum et morborum transplantatione. Francfort, 1706, in-4°.
Dissertatio de scrofulis. Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°.
Dissertatio de bile, icteri causâ fictâ. Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°.
Bergen assure que ce n'est pas le reflux de la bile dans le sang qui occasione la couleur jaune de la peau chez les ictériques.
Dissertatio de plethorâ complicatâ cum cacochymiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°.
Dissertatio de insomniis secundùm et præter naturam. Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°.
Dissertatio de hæmoptysi. Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°.
Dissertatio de gangrenâ et sphacelo. Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°.
Dissertatio de conditurâ mortuorum, von Salbung der Todten. Francfort-sur-l'Oder, 1712, in-4°.
Dissertatio de lienis structurâ et usu. Francfort-sur-l'Oder, 1713, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Francfort-sur-l'Oder, 1713, in-4°.
Dissertatio : An in paroxysmo syncoptico venam secare liceat? Francfort-sur-l'Oder, 1714, in-4°.
Dissertatio de liquore acido, polychresto aceto. Francfort-sur-l'Oder, 1714, in-4°.
Dissertatio de vagitu uterino. Francfort-sur-l'Oder, 1714, in-4°.
Dissertatio de parotidibus. Francfort-sur-l'Oder, 1715, in-4°.
Dissertatio de purpurâ. Francfort-sur-l'Oder, 1716, in-4°.
Dissertatio de hydrope anasarcâ. Francfort-sur-l'Oder, 1716, in-4°.
Dissertatio de potu aquæ salubri et noxio. Francfort-sur-l'Oder, 1718, in-4°.
Dissertatio de vertigine ex ventriculo. Francfort-sur-l'Oder, 1719, in-4°.
Dissertatio de hepatite. Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°.
Dissertatio de diarrhœâ puerperarum. Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4°.
Dissertatio de vi deleteriâ fumi cinnabaris antimonii. Francfort-sur-l'Oder, 1725, in-4°.
Dissertatio de venæsectionis usu in senibus. Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ infantum ex lacte corrupto. Francfort-sur-l'Oder, 1728, in-8°.
Dissertatio de vi elasticâ corporum solidorum et fluidorum. Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°.
Dissertatio de inversione uteri. Francfort-sur-l'Oder, 1732, in-4°.
Dissertatio de aphthis. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.

Dissertatio de febribus puerperarum. Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.
Dissertatio de temperamentis. Francfort-sur-l'Oder, 1737, in-4°.
BERGEN (*Jacques de*) a écrit :
De naturæ humanæ efficaciâ, tam in præsenti sanitate conservandâ, quàm in amissâ restituendâ. Leyde, 1765, in-4°. (A.-J.-L. J.)

BERGER (CHRÉTIEN-JEAN), médecin danois, reçu docteur à Copenhague en 1759, devint, en 1774, professeur ordinaire de médecine, de chirurgie et d'accouchemens à l'Université de Kiel. Le roi de Danemarck l'honora, en 1776, du titre de conseiller, et lui confia, quelque temps après, le soin de sa santé. Né le 14 août 1724, il est mort le 2 avril 1789, après avoir livré à la presse les ouvrages suivans :

Semeiotica partûs legitimi, de perfectissimi enixûs signis : Præs. B.-J. de Buchwald. Copenhague, 1759, in-4°.
Super chirurgiæ genuinâ indole et rectâ discendi ratione, allocutio ad medicinæ studiosos. Kiel, 1776, in-4°.
Olympia, die Hebamme : ein Fragment. Léipzick, 1785, in-8°. Anonyme.
Berger a inséré un Mémoire dans le second volume de ceux de la Société de médecine de Copenhague. (J.)

BERGER (CHRÉTIEN-PHILIPPE), médecin allemand, mort, le 11 novembre 1739, à Bueckebourg, où il était pensionné par la ville, a publié :

Versuch einer gruendlichen Erlaeuterung merkwuerdigen Begebenheiten in der Naturhistorie. Lemgo, 1737, in-8°. (J.)

BERGER (CHRISTOPHE), partisan moderne de la chimie hermétique, a publié les ouvrages suivans sur cet art chimérique :

Handbuch fuer Apotheker und Scheidekuenstler, zum gruendlichen Unterricht die chemischen Arzneymittel auf die leichteste, geschwindeste und wohlfeilste Art recht zu verfertigen, nebst ganz besondern von ihm selbst erfundenen Vortheilen in Scheid-und Wiederherstellung der Metalle, ohne alle Hypothesen und Hyperbolen. Prague, 1794, 2 vol. in-8°.
Ueber die Frage : Ist es moeglich, aus Metallen, worin weder Gold noch Silber enthalten ein dichtes, in allen Proben bestandenes Gold und Silber hervorzubringen, in Erzaehlung einer sonderbaren Geschichte. Prague, 1794, in-8°.
Handbuch fuer Scheidekuenstler. Besonders von ihm selbst erfundene Vortheile in Scheid-und Wiederherstellung der Metalle. Prague, 1794, in-4°. (J.)

BERGER (CHRISTOPHE-JOSEPH), né, le 13 septembre 1743, à Ostheim, où il revint pratiquer la médecine, après avoir été faire ses études à Iéna, Université dans laquelle il prit le titre de docteur, n'a écrit que les ouvrages suivans :

Dissertatio de inflammatione, quatenùs per venæsectionem discutitur et gravior redditur. Iéna, 1766, in-4°.
Beobachtungen ueber den Gesundbrunnen bey Bocklet im Fuerstenthum Wuerzburg, und Anweisung zu dessen Gebrauch. Meinungen, 1775, in-8°.

Ueber das zu fruehzeitige Begraben, die zu seichten Graeber und das zu fruehzeitige Ausgraben der Leichen mit Rathschlaegen dagegen. Eisenach, 1804, in-8°. (J.)

BERGER (CLAUDE), médecin de la Faculté de Paris, fut reçu docteur en 1669, et devint, en 1692, doyen de sa compagnie, dignité dans laquelle il fut continué en 1693, 1694 et 1695. Nommé censeur en 1696, il mourut en 1705, laissant quelques opuscules académiques dont voici les titres:

Ergò causum superveniens rigor solvit. Paris, 1667, in-4°.
Ergò puerperæ febre correptæ purgamenti defectu, cædendæ cubiti venæ. Paris, 1669, in-4°.
Ergò calidiori impeditoque corpori non metallica sed simplex aqua. Paris, 1674, in-8°. (O.)

BERGER (CLAUDE), fils du précédent, naquit, à Paris, le 22 janvier 1679, embrassa la profession de son père, et se fit recevoir docteur en 1700. Fagon le chargea, en 1709, de remplir sa place de professeur de chimie au jardin du roi, et lui en fit obtenir la survivance deux ans après; mais Berger, attaqué de phthisie pulmonaire, succomba le 22 mai 1712. On a de lui:

Ergò ex tabaci usu frequenti vitæ summa brevior. Paris, 1699, in-4°.
Ergò felicior et tutior in balneo purgantium usus. Paris, 1700, in-4°.
Ergò solus inter medicos qui sapere potest et fari verus medicus. Paris, 1700, in-4°.
Il a inséré aussi, dans les Mémoires de l'Académie des sciences (1704), l'histoire d'une dilatation prodigieuse du colon et de la vessie. (O.)

BERGER (JEAN-GODEFROY DE), célèbre médecin allemand, fils de Valentin Berger, recteur du collége de Halle, naquit, en cette ville, le 11 novembre 1659. Il alla faire ses premières études à Iéna, passa trois années dans cette Université, et se rendit ensuite à Erford, où il séjourna pendant une année toute entière, au bout de laquelle il revint à Iéna, pour y prendre le bonnet de docteur, qu'il reçut des mains de Georges-Wolfgang Wedel. Revêtu de ce titre, il passa sur-le-champ à Léipzick, où il fut nommé professeur extraordinaire. Aussitôt après avoir été installé dans sa chaire, il entreprit un long voyage, en Hollande, en France et en Italie. A son retour, au lieu de passer par Léipzick, il se rendit directement à Wittemberg, où l'Université lui avait offert une place de professeur, qu'il accepta avec beaucoup d'empressement, et qu'il remplit avec la plus louable assiduité. Frédéric-Auguste, roi de Pologne, lui accorda le titre de conseiller, et la reine le prit pour médecin. Peu de temps après, il fut annobli en récompense de ses longs services. Il était premier professeur de médecine et doyen d'âge de toute l'Université, lorsqu'il mourut, le 2 octobre 1736, après cinquante ans de fonctions académiques.

Berger fut un des plus grands et des plus célèbres médecins allemands de son siècle. Il s'attacha principalement à combattre le stahlianisme, à renverser le dogme de l'autocratie de la nature, et à faire triompher les principes de la secte mécanique, qu'il avait embrassée, sans cependant admettre toutes les hypothèses des iatro-mathématiciens. En physique, il est remarquable comme s'étant élevé contre la théorie d'un feu central dans notre planète : c'était à l'inflammation des pyrites qu'il attribuait la formation des eaux thermales, et tous les phénomènes qui annoncent l'existence ou la production d'une grande chaleur dans les entrailles de la terre. Cette opinion a compté et compte encore aujourd'hui beaucoup de partisans. On a de Berger :

Dissertatio de maniâ. Wittemberg, 1685, in-4°.
Dissertatio de chylo. Wittemberg, 1686, in-4°.
Dissertatio de corde. Wittemberg, 1688, in-4°.
Dissertatio de animi deliquiis. Wittemberg, 1689, in-4°.
Dissertatio de cordis polypis. Wittemberg, 1689, in-4°.
Dissertatio de ovo et pullo. Wittemberg, 1689, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Wittemberg, 1690, in-4°.
Dissertatio de homine. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de comate vigili. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de ischuriâ. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Wittemberg, 1691, in-4°.
Dissertatio de suppressione catameniorum. Wittemberg, 1692, in-4°.
Dissertatio de hydrope. Wittemberg, 1693, in-4°.
Dissertatio de morbis senum. Wittemberg, 1693, in-4°.
Dissertatio de inflammatione. Wittemberg, 1695, in-4°.
Dissertatio de succi nutritii per nervos transitu. Wittemberg, 1695, in-4°.
Dissertatio de febribus malignis. Wittemberg, 1696, in-4°.
Dissertatio de respiratione. Wittemberg, 1697, in-4°.
Dissertatio de morbis oculorum. Wittemberg, 1698, in-4°.
Dissertatio de odoratu ejusque præcipuis læsionibus, coryzâ, polypo et ozænâ. Wittemberg, 1698, in-4°.
Dissertatio de motu et generatione ex ovo. Wittemberg, 1698, in-4°. Insérée par Haller dans sa collection de thèses sur l'anatomie.
Dissertatio de lienteriâ. Wittemberg, 1699, in-4°.
Dissertatio de tympanite. Wittemberg, 1700, in-4°.
Dissertatio de fluxione ventri chylosâ. Wittemberg, 1700, in-4°.
Dissertatio de hæmorroïdibus ultrà modum profusis et cœcis. Wittemberg, 1700, in-4°.
Dissertatio de difficultate respirandi. Wittemberg, 1700, in-4°.
Physiologia medica, sive de naturâ humanâ liber bipartitus. Wittemberg, 1702, in-4°.-Leipzick, 1708, in-4°.-Francfort sur le Mein, 1737, in-4°.

La dernière édition a été publiée par Frédéric-Chrétien Crégut, qui y a joint une histoire très-succincte de l'anatomie. Cet ouvrage a été lu pendant long-temps avec intérêt, et il n'en est même pas encore entièrement dénué aujourd'hui. On y remarque bien des erreurs et des hypothèses surannées, comme la croyance au fluide nerveux et l'admission du système des œufs, pour expliquer la génération; mais Berger a purgé la physiologie d'un grand nombre d'explications ridicules qui étaient en

vogue avant lui. Nous ferons surtout remarquer qu'il admettait la communication immédiate des lymphatiques avec les vaisseaux sanguins, ce qui le range au nombre des autorités favorables à l'hypothèse renouvelée dans ces derniers temps par M. Magendie au sujet de l'absorption.

Dissertatio de medico, naturæ adjutore. Wittemberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de palpitatione cordis. Wittemberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de naturâ, morborum medico. Wittemberg, 1702, in-4°.

Cette Dissertation est fort remarquable. Berger y combat avec avantage les principes de l'école de Stahl : il prouve qu'on ne doit entendre par le mot nature, que l'organisation et les facultés qui lui appartiennent.

Dissertatio de filo medicinali. Wittemberg, 1702, in-4°.

Dissertatio de vi opii rarefaciente. Wittemberg, 1703, in-4°.

Dissertatio de monositiâ. Wittemberg, 1704, in-4°.

Dissertatio de commodis exercitationis corporis. Wittemberg, 1705, in-4°.

Dissertatio de commodis vitæ sobriæ. Wittemberg, 1705, in-4°.

Dissertatio de auro potabili. Wittemberg, 1705, in-4°.

Dissertatio de somno meridiano. Wittemberg, 1706, in-4°.

Dissertatio de certitudine medicinæ. Wittemberg, 1706, in-4°.

Dissertatio de rheumatismo. Wittemberg, 1707, in-4°.

Dissertatio de tuendâ valetudine ex cognitione sui ipsius. Wittemberg, 1707, in-4°.

Prodromus commentationis de Carolinis Bohemiæ fontibus. Wittemberg, 1708, in-4°.

De thermis Carolinis commentatio, quâ omnium origo fontium calidarum, itemque acidarum, ex pyrite ostenditur. Wittemberg, 1709, in-4°. -Trad. en allemand, Dresde, 1709, in-8°.; *Ibid.* 1711, in-8°.

Dissertatio de nutritione. Wittemberg, 1708, in-4°.

Dissertatio de vitâ longâ. Wittemberg, 1708, in-4°.

Dissertatio de errore diætæ in potu. Wittemberg, 1709, in-4°.

Dissertatio de usu venæsectionis et clysterum. Wittemberg, 1709, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ superiori æstate infestâ. Wittemberg, 1709, in-4°.

Dissertatio de pestilentiâ verâ. Wittemberg, 1710, in-4°.

Dissertatio de fluore albo. Wittemberg, 1710, in-4°.

Dissertatio de usu venæsectionis et clysterum in curatione variolarum. Wittemberg, 1711, in-4°.

Insérée dans le tome V des thèses de pathologie de Haller.

Dissertatio de cinchinâ ab iniquis judiciis vindicatâ. Wittemberg, 1711, in-4°.

Insérée dans le tome V des thèses de pathologie de Haller.

Dissertatio de secretione. Wittemberg, 1712, in-4°.

Dissertatio de vitâ et morte. Wittemberg, 1713, in-4°.

Dissertatio de ardore ventriculi. Wittemberg, 1714, in-4°.

Dissertatio de acido insonte. Wittemberg, 1716, in-4°.

Dissertatio de inflammatione cordis. Wittemberg, 1717, in-4°.

Dissertatio de apoplexiâ. Wittemberg, 1717, in-4°.

Dissertatio de laude febris meritò suspectâ. Wittemberg, 1730, in-4°.

Berger a inséré quelques observations d'un intérêt assez médiocre dans les Actes des savans de Leipzick.

Berger (*Chrétien-Guillaume*) a publié :

Commentatio de præsagiis ex fulgore in febribus acutis. Gœttingue, 1751, in-8°.

Insérée dans le tome II du *Thesaurus semeioticus* de Schlegel.

Berger (*Jean*) est auteur d'une thèse intitulée :

Dissertatio de lue venereâ. Leyde, 1665, in-4°.

BERGER (*Jean-Samuel*) a soutenu une thèse sous ce titre :
Dissertatio de transitu sanguinis per vasa minima. Wittemberg, 1713, in-4°.
BERGER (*Samuel*), dont on a :
Von der Pæonien-Wurzel. Francfort, 1599, in-8°. (I.)

BERGHE (GÉRARD DE), médecin d'Anvers, mort dans cette ville, le 15 septembre 1583, a fait imprimer les ouvrages suivans :

De pestis præservatione. Anvers, 1565, in-8°.-*Ibid*. 1586, in-8°.-*Ibid*. 1587, in-16, avec le traité *De herbâ panaceâ* de Gilles Everard.
De præservatione et curatione morbi articularis et calculi, libellus. Anvers, 1584, in-8°.
De consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione. Item, de dolore penis. Anvers, 1586, in-8°. (I.)

BERGHE (ROBERT VAN DEN), plus généralement appelé *Montanus*, traduction littérale de son nom flamand, naquit à Dixmunde, petite ville des Pays-Bas, dans la Flandre occidentale. Il vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui :

Diætema, sive salubris victûs ratio; accessit nutritio fœtûs in utero matris. Louvain, 1640, in-12. (z.)

BERGHE (THOMAS VAN DEN), fils du précédent, et appelé aussi comme lui *Montanus*, naquit également à Dixmunde, vers l'an 1615, fut nommé, en 1645, directeur de l'hôpital de Bergues Saint-Winoc, et devint, en 1666, médecin pensionné de la ville de Bruges. Il a laissé :

Qualitas loimodea, sive pestis Brugana anni 1666, *opus pro hâc præsenti peste anni* 1669 *cavendâ et curandâ utilissimum*. Bruges, 1669, in-4°. (z.)

BERGIER (ANTOINE), né à Myon, près Salins, fut reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris en 1742, et mourut, le 28 mars 1748, âgé de quarante-quatre ans. On a de lui :

Ergò respiratio motus sympathico-mechanicus. Paris, 1743, in-4°.
Ergò tracheotomiæ nunc scalpellum, nunc trifidus mucro. Paris, 1748, in-4°.
Il a traduit en français la Matière médicale de Geoffroy (Paris, 1743-1750, 10 vol. in-8°.). (s.)

BERGIUS (BENOÎT), savant botaniste et médecin suédois, naquit à Stockholm en 1723, et mourut dans cette ville en 1784. Il était membre de l'Académie des sciences de Suède. Outre un assez grand nombre de Mémoires, dispersés dans les Actes de cette compagnie, il a publié :

Tal om Svenska aengskoetseln, och des Fraemjande genom loenande graesslag. Stockholm, 1766, in-8°.

Genono folkolags brukoch in billning. Stockholm, 1785-1787, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand, avec des remarques de Jean-Reinhold Forster et de Kurt Sprengel, Halle, 1792, in-8°.

Traité curieux et rempli d'érudition sur les friandises de tous les peuples. (T.)

BERGIUS (Pierre-Jonas), frère du précédent, et plus célèbre que lui, s'est fait connaître comme botaniste plutôt que comme médecin. Reçu docteur à Upsal en 1750, où il soutint, sous la présidence de Linné, une thèse (*Semina muscorum detecta*), dont cet illustre naturaliste était auteur: il devint, dans la suite, professeur d'histoire naturelle à Stockholm, et membre de l'Académie des sciences de Suède. La mort mit fin à ses travaux en 1790. Linné lui a consacré un genre de plantes (*Bergia*) de la décandie pentagynie. Parmi ceux de ses ouvrages qui ont été imprimés à part, nous citerons les suivans:

Foersoek til de uti Swerige gangbare sjukdomars utroenande for aer 1755. Stockholm, 1756, in-8°.

Ron om Spannemals bristen ersættjande medelst quickrot. Stockholm, 1757, in-4°.

Tal om Kalla bad i gemen, och loka badningar i synnerhet. Stockholm, 1764, in-8°.-Trad. en allemand par J.-G. Georgi, avec des remarques de J.-J. Rhades, Stettin, 1766, in-8°.; Marbourg, 1793, in-8°.

Descriptiones plantarum ex Capite Bonæ Spei. Stockholm, 1767, in-8°.

Cette Flore, assez estimée, a fait connaître beaucoup de végétaux qui avaient échappé jusqu'alors à l'attention des botanistes. Bergius la rédigea d'après un herbier considérable de plantes de Cap, que lui avait adressé Grobb, directeur de la Compagnie suédoise des Indes.

Materia medica è regno vegetabili, sistens simplicia officinalia, pariter atque culinaria. Stockholm, 1778, 2 vol. in-8°.-*Ibid.* 1782, in-8°.

Cette Matière médicale est faite sur un très-bon plan. L'auteur expose successivement, en style aphoristique, le nom botanique et la synonymie de la plante, puis son nom officinal et vulgaire, et le lieu où on la trouve; il la décrit ensuite telle qu'on la voit quand elle est récente, puis telle qu'elle est dans l'état de dessiccation. Il en indique avec soin, et en phrases très-courtes, les propriétés physiques et médicales, les cas où on l'emploie, et les préparations qu'on lui fait subir. Cependant cet ouvrage est écrit trop sèchement et d'une manière trop sommaire pour être d'une grande utilité: la partie thérapeutique en est surtout très-faible, et telle qu'on pouvait l'attendre d'un professeur de pharmacie.

Bergius est encore auteur d'une foule de mémoires, consacrés, pour la plupart, à la botanique, dans les Actes de l'Académie des sciences de Stockholm, dans ceux de la Société académique d'Upsal, dans les Ephémérides des Curieux de la nature, et même dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres. (T.)

BERGMANN (Jacques), né à Bernau, dans la Moyenne Marche, en 1527, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, où il devint maître ès-arts en 1546, après trois années d'études. Au bout de dix ans, il obtint une chaire de langue grecque et de

mathématiques. En 1559, il se fit recevoir docteur en médecine. Au bout de trois ans, Joachim II, marquis de Brandebourg, lui donna le titre de son premier médecin. En 1581, il passa à la chaire de hautes mathématiques, et, en 1586, à celle de médecine. Il mourut, le 27 janvier 1595, sans laisser aucun ouvrage. (J.)

BERGMANN (JOSEPH), physicien naturaliste et théologien allemand, vint au monde en 1736, à Aschaffenbourg, et entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus. La physique et l'histoire naturelle étant dès lors ses occupations favorites, il obtint, de ses supérieurs, d'aller à Vienne pour se perfectionner dans ces deux sciences. Après l'Autriche, il parcourut la Hongrie toute entière. L'ordre des Jésuites ayant été supprimé en 1773, il revint dans son pays natal, et obtint une place de professeur dans le gymnase de Mayence, puis, bientôt après, une chaire de physique et d'histoire naturelle dans l'Université de cette ville. Il mourut, le 20 septembre 1803, à Aschaffenbourg, où l'Université de Mayence avait été transférée, lors de la réunion de cette ville à la France. On a de lui :

Anfangsgruende der Naturgeschichte. Mayence, tome I, 1782; t. II, *Ibid.*; t. III, 1783, in-8°.

Kurzer Unterricht in der Naturwissenschaft fuer Kinder in den Realschulen. Mayence, 1783, in-8°.–*Ibid.* 1784, in-8°.

Was die Thiere gewiss nicht, und was sie am wahrscheinlichsten seyen? Mayence, 1784, in-8°.

Lehrsaetze mit Anwendungen aus der Experimentalphysik. Mayence, 1784, in-4°.

Bergmann a aussi traduit, du latin en allemand, les Élémens de physique d'Antoine Bruchhausen (Mayence, 1790, 3 vol. in-8°.). Ses manuels sont très-peu connus, et ne méritent pas beaucoup de l'être. (O.)

BERGMANN (THOMAS), parent de Jacques Bergmann, vint également au monde à Bernau, dans l'une des Marches de Brandebourg. Il se rendit, en 1591, à Wittemberg, pour y faire ses études, et passa ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où on lui avait offert le rectorat de l'école de la ville. Il mourut le 17 décembre 1598. Nous n'avons pu découvrir en quelles années ont paru huit ou dix opuscules, problablement académiques, qui lui sont attribués par les biographes. (J.)

BERGMANN (TORBERN), illustre chimistre suédois, naquit, le 9 mars 1735, à Catharinaberg, dans la Gothie occidentale, de Barthold Bergmann, receveur des finances du domaine, et de Sara Haegg. Il puisa les premiers élémens d'une éducation libérale dans l'école de Skara, et lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, ses parens l'envoyèrent à l'Université d'Upsal pour y terminer ses humanités. Les remontrances continuelles d'un

parent sous la surveillance duquel on l'avait placé, ne purent l'empêcher de se livrer presqu'entièrement aux mathématiques, à la physique et à la philosophie, et de s'appliquer avec tant d'assiduité à l'étude que sa santé, naturellement délicate, ne tarda pas à en souffrir. Au bout d'un an il fut obligé, pour la rétablir, de retourner chez ses parens; mais, le temps qu'il passa auprès d'eux ne fut pas perdu, car il le donna presque tout entier à la botanique et à l'entomologie, dont le professeur Hof lui avait déjà inspiré le goût à Skara. Il aimait particulièrement l'étude des insectes, et, pour la rendre plus facile, il imagina une méthode de classification fondée sur l'état des larves, qu'on aurait eu de la peine à croire le résultat des méditations d'un jeune homme de dix-huit ans. On regrette même que son attention ait été détournée ensuite de cette branche de l'histoire naturelle, à laquelle il aurait sans doute fait faire de grands et importans progrès : nous ne possédons de son travail que les planches qui représentent les classes des larves, et qui font partie du premier volume des nouveaux Mémoires de la Société royale des sciences d'Upsal. De Geer et Linné apprécièrent le mérite de ses recherches, et comme il avait envoyé à l'illustre réformateur de l'histoire naturelle une petite collection d'insectes dont la description manquait dans le *Systema naturæ*, celui-ci donna son nom à une espèce du genre phalène.

La santé de Bergmann s'étant trouvée rétablie au bout de quinze mois, il revint à Upsal, où il donna, en 1755, une preuve de l'étendue de ses connaissances en physique et en mathématiques, dans une Dissertation qu'il défendit sous la présidence de Martin Strœmer. Cette thèse roulait sur les phénomènes du crépuscule, qu'il fit dépendre de la réflexion de la lumière, dont les rayons sont renvoyés par la face interne de l'atmosphère, en quelque sorte comme par une voûte. Peu de temps après, il adressa, à l'Académie de Stockholm, deux Mémoires renfermant des recherches curieuses sur les sangsues. Il y établit que le *coccus aquaticus*, production dont on n'avait pas encore pu déterminer la nature, n'est autre chose que les œufs de la sangsue. Linné nia d'abord le fait; mais Bergmann lui en ayant fait voir les preuves, il écrivit ces mots remarquables, *vidi et obstupui*, au bas du Mémoire, en le faisant passer à l'Académie.

Cependant Bergmann ne négligeait pas la physique et les mathématiques pour l'histoire naturelle, qui lui valait des succès aussi flatteurs. En 1758, il soutint, sous la présidence de Ferner, une seconde thèse sur les interpolations astronomiques, à la suite de laquelle on lui conféra le titre de docteur en philosophie. Presque immédiatement après, celui de professeur particulier de physique, pour lequel il défendit une autre thèse

sur l'attraction générale, lui fut accordé également. Les cours que cette place l'obligea de faire, lui fournirent l'occasion d'entreprendre quelques expériences sur l'électricité. Depuis 1754, il suppléait souvent les astronomes à l'observatoire d'Upsal; mais, en 1761, il donna une preuve de son habileté dans la science astronomique en se mettant au nombre de ceux qui observèrent le passage de Vénus devant le soleil. Son zèle et ses talens furent récompensés par une place de professeur adjoint de mathématiques, qu'il ne tarda pas à échanger contre celle d'algèbre, devenue vacante par la mort du titulaire Meldercreutz.

Il lut alors à l'Académie différens mémoires sur l'arc-en-ciel, et sur d'autres points de physique, puis enfin sur l'aurore boréale et le fluide électrique, dont il s'occupait d'une manière spéciale depuis quatre ans. Ses recherches sur l'électricité parurent si intéressantes, que Wilson en publia un extrait dans les Transactions philosophiques. On n'accueillit pas moins bien les lettres sur la propriété électrique de la tourmaline, dans lesquelles il cherchait à accorder ensemble Aepinus et Wilson, qui différaient d'opinion à certains égards. En 1763, l'Académie lui décerna le prix qu'elle avait promis à l'auteur du meilleur mémoire sur les moyens de chasser et de détruire les chenilles qui dévorent les feuilles des arbres, et quelques années après, il en obtint encore un double sur plusieurs aperçus nouveaux relativement à ce point si important d'économie rurale. Durant le cours de sa carrière littéraire, il fournit à l'Académie quarante et un Mémoires, tous curieux ou utiles, soit parce qu'ils contenaient des vues ou des observations nouvelles, soit parce qu'ils éclaircissaient des points encore obscurs. Aussi la compagnie, par reconnaissance, et pour lui fournir les moyens de multiplier ses expériences, lui accorda-t-elle une pension annuelle d'environ six cents francs de notre monnaie sur sa caisse particulière. A cette époque Bergmann donnait la plus grande partie de son temps à la physique : cependant les occupations favorites de sa jeunesse servaient encore de temps en temps à le délasser de travaux plus sérieux; c'est en s'y livrant quelquefois qu'il découvrit une nouvelle espèce de cynips sur l'écorce du chêne, qu'il étudia les mœurs de la mouche à scie, et qu'il essaya de perfectionner l'éducation des abeilles.

Dès 1758, Bergmann avait institué, de concert avec quelques amis, une société, dont les travaux devaient avoir pour but la description de la terre. Chacun des membres eut sa partie; celle de la physique échut en partage à Bergmann. Au bout de huit ans, il publia son travail, dont la première édition, épuisée dans l'espace de six mois, fut traduite en français, en

allemand, en danois, en anglais et en russe. Il y montrait déjà des connaissances plus étendues en chimie et en minéralogie, que n'ont coutume d'en posséder les physiciens ordinaires. Cependant, lorsqu'en 1767 il se mit sur les rangs pour la chaire de chimie, que la retraite de Wallerius laissait vacante, ses envieux firent valoir contre lui qu'il ne devait pas savoir cette science, puisqu'il n'avait jamais rien publié qui y eût rapport. Pour toute réponse, il se renferma pendant quelque temps dans son laboratoire, et en sortit avec son beau Mémoire sur l'alun, qu'on regarde encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre. Ses adversaires n'en devinrent que plus animés : Wallerius lui-même s'abaissa jusqu'à le critiquer sans motif et sans ménagement, et l'on peut croire qu'il aurait succombé dans cette lutte inégale, sans la protection du prince royal, depuis roi sous le nom de Gustave III, qui, en sa qualité de chancelier de l'Université, maintint la balance du côté du mérite, après avoir pris l'avis de personnes impartiales, et défendit les droits de Bergmann avec énergie devant le sénat : exemple bien remarquable d'un prince préférant le talent au crédit, et le faisant triompher de la persécution plus par son éloquence que par son autorité. Bergmann eut plus tard la douce satisfaction de se venger noblement du procédé peu délicat de Wallerius, en prononçant son éloge dans une séance de l'Académie, et de témoigner sa reconnaissance à Gustave, en refusant les offres avantageuses que le grand Frédéric lui fit, afin de l'attirer à Berlin.

Devenu professeur de chimie, Bergmann se voua, sans réserve, à cette science : il se serait reproché de ne pas lui sacrifier jusqu'aux plaisirs les plus innocens. Aussi ne doit-on pas être surpris si le nombre de ses travaux fut immense, et si sa réputation attira, de toutes les contrées de l'Europe, des élèves, qui venaient admirer son activité étonnante, sa patience infatigable, et la clarté lumineuse qu'il savait répandre sur les discussions les plus abstraites et les plus compliquées. Mais sa constitution délicate ne put résister à une aussi grande activité. Il mourut, le 8 juillet 1784, aux eaux de Medevi, qu'il était aller prendre, dans l'espoir d'y trouver un soulagement qu'elles lui avaient déjà procuré plusieurs fois. Depuis 1764, il était membre de l'Académie de Stockholm, dont il fut élu président en 1777. Aurivillius, Hjelm et Vicq-d'Azyr ont prononcé son éloge, les deux premiers, dans l'Académie des sciences de Stockholm, et le dernier dans le sein de la Société de médecine de Paris.

Obligé de nous renfermer dans des bornes très-circonscrites, nous ne pourrons indiquer ici qu'une bien faible portion des travaux de cet illustre chimiste. Bergmann a le premier rangé, parmi les acides, l'air fixe, appelé aujourd'hui acide carboni-

que, et reconnu sa présence dans beaucoup d'eaux minérales. Il a fixé les règles à suivre pour analyser ces dernières, et pour en préparer, par l'art, qui imitent celles qu'on trouve dans la nature. Lui-même fabriqua des eaux parfaitement analogues à celles de Seltz, de Spa, de Pyrmont et de Seidschuetz. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique et de ses combinaisons, ainsi que la découverte du gaz hydrogène sulfuré. Il établit presque dans le même temps que Black les caractères particuliers de la magnésie, qu'on confondait encore alors avec la chaux, et assigna ceux qui distinguent le nickel des autres métaux. Ses recherches sur l'alun et sur le fer serviront pendant long-temps de modèle aux chimistes. Depuis 1775 jusqu'en 1783, il s'occupa sans relâche de sa théorie des affinités chimiques, au sujet desquelles il avait adopté l'opinion de Newton, en les considérant comme une simple modification de la gravitation; mais il sentait lui-même l'imperfection de ses idées à cet égard, puisqu'il disait qu'on aurait besoin de plus de trente mille expériences pour les porter au degré de perfection désirable. L'invention de la doctrine atomique ou de la stœchiométrie remonte jusqu'à lui. Son plus grand mérite, en le considérant sous un point de vue général, consiste à avoir introduit la précision des mathématiques en chimie, et fait ressortir, par son exemple, les avantages de l'application du calcul à cette science. Ce fut aussi l'habitude des considérations mathématiques qui lui permit de pousser la crystallographie bien au-delà du point où l'avait laissé Romé de Lille, et d'apercevoir que les différentes formes des cristaux d'une même substance dérivent toutes d'une forme primitive, modifiée par des molécules semblables, dont les appositions en divers sens obéissent à des lois régulières, et peuvent être calculées, de sorte que l'analyse mécanique, dirigée dans le sens des joints naturels des cristaux, est le seul moyen d'arriver à la connaissance de la forme primitive et fondamentale. Bergmann a fait cette importante découverte en même temps que notre illustre Haüy, qui en partage l'honneur avec lui, mais qui l'a depuis étendue et portée au plus haut point de généralité dont elle soit susceptible. Elle demeura, au contraire, stérile entre ses mains, et il n'en tira aucun secours pour la classification des substances minéralogiques, dont il chercha les premières bases dans les notions acquises sur la nature chimique des substances, faisant ensuite servir les variétés des formes extérieures à l'établissement des coupes secondaires. Enfin, et ce n'est pas là le moindre de ses droits à notre reconnaissance, il fut le protecteur, le maître et l'ami de Scheele : il tira ce grand homme de l'oubli dans lequel il languissait, proclama ses travaux, fit valoir ses talens, établit sa renommée, et assura son bonheur; de pareils traits sont

trop rares parmi les savans, pour qu'on ne leur rende pas un hommage éclatant. Bergmann a publié, outre une édition des Leçons de physique de Théophile Scheffer, les ouvrages suivans:

Dissertatio de crepusculis : Præs. Mart. Strœmer. Upsal, 1755, in-8°.
Dissertatio de interpollatione astronomicâ : Præs. Bened. Ferner. Upsal, 1758, in-4°.
Dissertatio de attractatione universali : Resp. Matth. Rydell. Upsal, 1758, in-8°.
Hurn kunna maskar som gœra skada af frukt traed medelst blommarnas och loefwans affraetande, baest fœrkommas och fœrdrifwas. Stockholm, 1763, in-8°.
Physisk Beskryving oefver jordklolet. Upsal, 1766, 2 vol. in-8°.-*Ibid.* 1769, 2 vol. in-8°.-*Ibid.* 1773-1774, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1770-1774, in-8°.-en allemand par Lambert-Henri Koehl, Gripswald, 1769, in-8°.; *Ibid.* 1780, in-8°.-Extrait en allemand par G. Grosse, Léipzick, 1781, in-8°.
Dissertatio de confectione aluminis : Resp. Gust. Svedelius. Upsal, 1768, in-8°.
Dissertatio de calce auri fulminante : Resp. L.-A. Plomgren. Upsal, 1769, in-8°.
Dissertatio de primordiis chemiæ : Resp. J. Paulin. Upsal, 1770, in-8°.
Chemisk undersokning om kaelle-vattnen uti och naermast kring Upsala. P. Dubb. Upsal, 1770, in-8°.
Dissertatio de fonte acidulari Danemarkensi : Resp. C.-H. Wertmueller. Upsal, 1773, in-8°.
Dissertatio de stibio tartarisato : Resp. J.-A. Level. Upsal, 1773, in-4°.
Chemisk och mineralogisk Afhandling om hvita jaernmalmer. Pet. Jac. Hjelm. Upsal, 1774, in-8°.
Dissertatio de niccolo. Resp. J.-Afzelius Arvidsson. Upsal, 1775, in-8°.
Dissertatio de magnesiâ albâ : Resp. C. Norell. Upsal, 1775, in-8°.
Dissertatio de acido sacchari : Resp. J.-Afzelius Arvidsson. Upsal, 1776, in-8°.
Afhandling om bitter-Selzer-Spa-och Pyrmonter Watters raetta halt och tilredning genom konst. Upsal, 1776, in-8°.
Dissertatio de arsenico : Resp. A. Pihl. Upsal, 1777, in-8°.-Trad. en allemand, Altembourg, 1778, in-8°.; par J.-A. de Wasserberg, Vienne, 1783, in-8°.
Chemisk afhandling om jaernmalms proberande pae vaeta vaegen. Upsal, 1777, in-8°.
Tal om chemiens nyaste framsteg. Stockholm, 1777, in-8°.-Trad. en allemand par Wiegleb, Berlin et Stettin, 1790-1791, in-8°.
Dissertatio de analysi aquarum frigidarum : Resp. J.-P. Schärenberg. Upsal, 1778, in-8°.
Ueber den Hofmarschall Freyherr Carl de Geer. Stockholm, 1778, in-8°.
Anledning til fœrelaesningar œfver chemiens beskeffenhet och nytta. Stockholm, 1779, in-8°.-Trad. en allemand, Léipzick, 1779, in-8°.
Commentatio de tubo ferruminatorio, ejusdemque usu in explorandis corporibus, præsertim mineralibus. Vienne, 1779, in-8°.
Dissertatio de mineris zinci : Resp. B.-R. Geyer. Upsal, 1779, in-8°.
Dissertatio de terrâ siliceâ : Resp. C.-A. Grœnlund. Upsal, 1779, in-8°.
Dissertatio de diversâ phlogistici quantitate in metallis : Resp. A.-N. Thunberg. Upsal, 1780, in-8°.

Dissertatio de mineralium docimasiâ humidâ : Resp. P. Castorin. Upsal, 1780, in-8°.

Dissertatio de analysi ferri : Resp. J. Gadolin. Upsal, 1781, in-4°.-Trad. en français par Grignon, Paris, 1783, in-8°.

Afhandling om blaesrœret. Stockholm, 1781, in-8°.

Dissertatio de terrâ asbestinâ : Resp. C.-G. Robsahm. Upsal, 1782, in-8°.

Dissertatio sistens chemiæ progressus à medio sæculi VII ad medium sæculi XVI. Upsal, 1782, in-4°.-Trad. en allemand par Wiegleb, Berlin et Stettin, 1792, in-8°.

Dissertatio de analysi lithomargæ : Resp. C.-D. Hjerta. Upsal, 1782, in-8°.

Dissertatio de antimonialibus sulfuratis : Resp. F.-G. Mannercrantz. Upsal, 1782, in-8°.

Description de l'étain sulfureux de Sibérie. Paris, 1783, in-4°.

Sciagraphia regni mineralis secundùm principia proxima digesti. Léipzick et Dessau, 1782, in-8°.-Trad. par Mongez, Paris, 1784, in-8°.; *Ibid.* 1792, in-8°., avec des additions de J.-C. de la Methrie.-en anglais, Londres, 1783, in-8°.-en italien, Florence, 1783, in-8°.

Les Dissertations de Bergmann ont été réunies sous le titre suivant :

Opuscula physica et chemica, plerumque antea seorsim edita, jàm ab auctore collecta et aucta. Stockholm, Upsal et Abo, tome I, 1779; tome II, 1780; tome III, 1783.-Trad. en français par Guyton-Morvean, Dijon, 1780-1785, 2. vol. in-8°.-en allemand par Henri Tabor, Francfort sur le Mein, 1783-1784, 3 vol. in-8°.

N.-G. Leske a publié une seconde édition de l'original latin (Léipzick, 1786, 3 vol. in-8°.), à laquelle E.-B.-G. Hebenstreit a joint depuis trois volumes (Léipzick, tome IV, 1787; tome V, 1788; tome VI, 1790, in-8°.), que Henri Tabor a aussi traduits en allemand (Francfort sur le Mein, 1790, 3 vol. in-8°.).

Les six volumes ont été traduits en italien (Florence, 17..-1790, in-8°.).

Bergmann avait inséré un grand nombre de mémoires dans les recueils des Académies de Berlin, de Montpellier, de Londres, et surtout de Stockholm. Il a réuni ces derniers sous les deux titres suivans :

Commentationes chemiæ à secundo Novorum Societatis regiæ scientiarum Upsaliensis Actorum tomo excerptæ. Upsal, 1755, in-4°.

Commentationes chemiæ à quarto Novorum Societatis regiæ scientiarum Upsaliensis Actorum tomo excerptæ. Upsal, 1782, in-4°.

Bergmann (*Jean-Gabriel*) a publié un manuel de médecine populaire intitulé :

Unterraettelse om baesta saettet, at foerckomma och bota roedsoten. Abo, 1783, in-8°. (A.-J.-L. Jourdan)

BERIGARDUS (Claude), plus généralement connu sous ce nom latinisé que sous celui de Claude Guillermet de Beauregard, qui était le sien en français, naquit à Moulins, dans le Bourbonnais, le 15 août 1578. Il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine dans l'Université d'Aix en 1601, et vint ensuite se fixer à Paris. Christine de Lorraine, grande duchesse de Toscane, l'appela auprès d'elle en qualité de secrétaire. Ensuite il devint, en 1628, professeur de mathématiques et de botanique à Pise, puis, en 1640, professeur de philosophie à Padoue, où il mourut en 1663. Il était très-versé dans la langue grecque, et fort habile dans la poésie latine. On a de lui :

Dubitationes in Dialogos Galilæi pro terræ immobilitate. Udine, 1632, in-4°.
Publiées sous le faux nom de Galilæus Lynceus.
Circulus Pisanus. Udine, 1643, in-4°.-Padoue, 1661, in-4°.
Commentaire sur la Physique d'Aristote. (o.)

BERIGARDUS (PIERRE), ou plus exactement *Pierre de Beauregard*, neveu du précédent, et, suivant toutes les apparences, médecin comme lui, naquit à Florence. Il a mis les Aphorismes d'Hippocrate en vers léonins, sous ce titre :

Hippocratis Aphorismi rhythmici. Udine, 1645, in-8°.
Il a publié en outre :
Epigrammata in imagines horti medici Pisani. Udine, 1645, in-8°. (o.)

BERINGER (JEAN-BARTHÉLEMY-ADAM), médecin de l'évêque de Wurzbourg, au dix-huitième siècle, s'occupa beaucoup de l'oryctographie, et décrivit les pétrifications et les fossiles des environs de la ville qu'il habitait; mais il fut assez simple pour insérer dans son recueil les figures et les descriptions d'une multitude de pierres, sur lesquelles de malins ennemis avaient gravé des figures bizarres, et qu'il donna comme de véritables produits de la nature. Lorsque les sarcasmes du public l'avertirent de sa lourde méprise, il fit ce qu'il put pour anéantir tous les exemplaires de son livre, et mourut, dit-on, du violent chagrin que cette disgrâce lui causa. Une aventure à peu près semblable arriva aussi au savant Scopoli, et abrégea de même sa carrière. On a de Beringer :

Connubium Galenico-Hippocraticum, sive Idea institutionum medicinæ rationalium. Wurzbourg, 1708, in-8°.
Dissertatio de peste. Nuremberg, 1714, in-4°.
Plantarum exoticarum perennium catalogus. Wurzbourg, 1722, in-fol.
Lithographiæ Wirceburgensis, ducentis lapidum figuratorum à potiori insectiformium prodigiosis imaginibus exornatæ, specimen primum. Wurzbourg, 1726, in-fol.-Francfort, 1767, in-fol.
BERINGER (*Jean-Louis-Christophe*) a écrit :
Theses selectiores philosophico-physiologico-medicæ. Heidelberg, 1741, in-4°.
Lumbrici in duplicaturâ omenti reperti historia. Heidelberg, 1744, in-4°. (J.)

BERKENHOUT (JEAN) naquit, en 1730, à Leeds, dans le comté d'York. Il était d'origine hollandaise, et fils d'un négociant, qui, le destinant au commerce, lui fit faire quelques études dans une école de sa ville natale, et l'envoya fort jeune en Allemagne pour y apprendre les langues étrangères. Au bout de quelques années de séjour dans cette contrée, Berkenhout, qui s'était fixé à Berlin auprès de l'un des fondateurs de l'Académie royale des sciences de Prusse, le baron de Bielfeldt, prit du goût pour l'état militaire, s'engagea dans un régiment

d'infanterie, et se conduisit assez honorablement pour mériter en peu de temps d'être promu au grade de capitaine. En 1756, il quitta le service du roi de Prusse, pour passer sous les drapeaux de son pays avec le même grade; mais la paix ayant été conclue entre la France et l'Angleterre, en 1763, il alla étudier la médecine à Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1765. Aussitôt après, il fixa son séjour à Isleworth, ville du comté de Middlesex, où il pratiqua l'art de guérir avec distinction. Le gouvernement anglais le députa, en 1778, à Philadelphie, pour entamer des négociations avec le congrès américain, et lui accorda une pension à son retour, pour le dédommager d'un emprisonnement qu'il avait subi sur le soupçon de quelques intrigues politiques. Il mourut, le 3 avril 1791, à Besselsleigh, non loin d'Oxford, où il s'était retiré. Parmi ses ouvrages, nous citerons :

Clavis anglica linguæ botanicæ Linnæi. Londres, 1764, in-8°.-*Ibid.* 1768, in-8°.
Dissertatio de podagrâ. Edimbourg, 1765, in-4°.
Pharmacopœa medica. Londres, 1766, in-8°.-*Ibid.* 1782, in-8°.
Outlines of the natural history of Great Britain and Ireland. Londres, 1769-1770, 3 vol. in-12.
Symptomatologia. Londres, 1784, in-8°.
Letters on education to his son at Oxford. Londres, 1791, 2 vol. in-8°.
(O.)

BERLIOZ (L.-V.-S.), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a publié les deux mémoires suivans qui contiennent des vues très-judicieuses :

Mémoire sur les maladies chroniques.
Mémoire sur les évacuations sanguines et l'acupuncture.
Réunis en un volume in-8°. (Paris, 1816).

BERMINGHAM (Michel), né à Londres, vint étudier et exercer la médecine à Paris, où il fut admis parmi les membres de l'Académie de chirurgie. On lui attribue deux ouvrages, dont voici les titres :

Manière de bien nourrir et soigner les enfans nouveau-nés. Paris, 1750, in-4°.
Traduction des Statuts des docteurs régens de la Faculté de Paris. Paris, 1754, in-12.
(Z.)

BERNAERTS (Guillaume), médecin des Pays-Bas, né, en 1520, à Thielt, dans la Flandre, fit ses cours de philosophie à Louvain, et, après les avoir terminés, s'adonna, dans cette même ville, à l'étude de la médecine. Il obtint la licence en 1541, le bonnet de docteur en 1551, et la place de premier professeur de médecine en 1554, à la mort de Jéremie Drivère.

Il termina sa carrière le 15 mai 1572. On ne connaît aucun ouvrage de sa façon. (J.)

BERNARD, comte de Trevise, naquit à Padoue, en 1406, et mourut en 1490. Il n'était point de Trèves, comme l'ont écrit quelques biographes qui ont lu *Treviranus*, au lieu de *Trevisanus*, son surnom. Sa vie entière et sa fortune, qui était considérable, furent consacrées à la recherche de la pierre philosophale. Il parcourut, à cet effet, toute l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la France, l'Allemagne, la Barbarie, l'Egypte, la Turquie, la Palestine et la Perse. Geber, Rhazès et Albert le Grand n'étaient, suivant lui, que des imposteurs, et, après s'être donné beaucoup de peine, il demeura convaincu qu'il fallait de l'or et du mercure pour opérer le grand œuvre. Cependant, par vanité, il soutint avoir trouvé ce précieux secret; aussi les adeptes, parmi lesquels ses ouvrages sont encore aujourd'hui en grand honneur, prétendent-ils qu'il prolongea sa carrière au-delà de quatre cents ans. Ce qui le rend surtout remarquable pour nous, c'est qu'il pensait que la partie la plus épaisse du sang sert à nourrir les solides du corps, tandis que le sérum est employé à l'alimentation des humeurs. L'importance qu'on a attachée, et que les partisans de la philosophie hermétique attachent encore à ses ouvrages, fait, nonseulement, qu'on les a traduits dans la plupart des langues, mais encore qu'on lui en a attribué plusieurs qui ne sont évidemment pas de lui:

De chimiâ. Strasbonrg, 1567, in-8°.-Bâle, 1583, in-8°.-Francfort, 1625, in-8°.-Geitmar, 1647, in-12.

De chymico miraculo, quod lapidem philosophorum appellant. Bâle, 1583, in-8°.-*Ibid*. 1620, in-8°.-Trad. en français, avec la *Vraie philosophie naturelle des métaux*, Anvers, 1567, in-8°.; *Ibid*. 1569, in-8°.: et par Gabriel Joly, avec les *Sept chapitres dorés* et la *Chrysopée* d'Augurelli, Paris, 1626, in-8°.-En allemand, Strasbonrg, 1574, in-8°.; *Ibid*. 1586, in-8°.; *Ibid*. 1597, in-8°.; Léipzick, 1605. in-8°.; Nuremberg, 1643, in-8°.; Hambourg, 1659, in-8°.; Nuremberg, 1717, in-8.; *Ibid*. 1746, in-8°.

Inséré aussi dans la Bibliothèque chimique de Manget, et dans le tome I du Théâtre chimique.

Responsio ad Thomam de Bononiâ, de mineralibus et elixiris compositione, Roberti Vallensis tabulis illustrata;
dans le tome II de l'*Ars aurifera* (Bâle, 1610, in-8°.) - Trad. en français par Joly, Paris, 1626, in-8°.-Les tables de Robert Vallensis ont été imprimées à part (Montbelliard, 1601, in-8°.).

Traité de la nature de l'œuf des philosophes. Paris, 1659, in-8°.

La parole délaissée;
dans la *Turbe des philosophes, la Parole délaissée de Bernard Trévisan, les deux Traités de Corn. Drebel, avec le très-ancien livre du duel des chevaliers* (Paris, 1672, in-8°.), et dans la *Turbe des philosophes, la Parole délaissée du Trévisan, et les Douze portes d'alchimie*, autres que *celles de Ripleus* (Paris, 1618, in-8°.).

De la philosophie naturelle des métaux; dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques* de Salmon (Paris, 1672).
On lui attribue à tort :
Bernardus Trevisanus redivivus, vel opus de chimiâ historico-dogmaticum, è gallico in latinum versum. Francfort, 1625, in 8°. (O.)

BERNARD (Jean), né, à Nantes, le 14 mai 1702, de Jean Bernard, médecin de cette ville, prit le bonnet de docteur en médecine, à Montpellier, en 1732. Il fut nommé professeur d'humanités à Saumur en 1734, puis il alla pratiquer à la Rochelle, vint à Paris, où il prit le goût de l'anatomie et fit des préparations sous Ferrein. Désirant exercer dans sa ville natale, il revint à Nantes; mais n'ayant pu se faire agréger au Collége de médecine, il retourna à Paris, et y reprit ses travaux anatomiques avec distinction. La Faculté de Douay ne comptait alors qu'un seul professeur; le ministre d'Argenson voulant lui redonner du lustre, créa, en 1746, une chaire d'anatomie et de physiologie pour Bernard qui transporta dans cette ville une collection curieuse de pièces anatomiques dont il forma un cabinet intéressant. Il y enseigna pendant de longues années, et devint membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris et de celle de Londres; mais il exerça peu la médecine, alléguant pour raison son extrême sensibilité. Il était fort gai, et ennemi des grandes cérémonies; il aurait voulu que les grades fussent conférés sans appareil. Toujours il eut la probité de se montrer sévère dans les examens, ce qui contribua beaucoup à la réputation de la Faculté de Douay; car il en est des Facultés comme des femmes, c'est la facilité qui les avilit dans l'opinion publique. Peu d'hommes, dit Vicq-d'Azyr, en parlant de Bernard, ont eu l'esprit plus délié, la tête plus philosophique; il fut peu connu, parce qu'il n'a pas regardé la gloire comme le plus grand bonheur de la vie. Il mourut, des suites d'une hernie étranglée, en 1781, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Ses idées en physiologie sont consignées dans les opuscules suivans :

Dissertatio de variâ variorum ingerendorum et egerendorum verâ viâ, nec non de verâ egestorum ad ingesta ratione hactenùs ignotâ.
Dissertatio de actione elasticâ fibrarum omnium nostri corporis, nec non de actione musculari solis fibris carneis propriâ.
Dissertatio de sanguinis circuitu in homine recens nato.
Dissertatio de chylo et lacte sanguiserorum.
Dissertatio de fabricâ cellulari.
Dissertatio de lacte mammarum et pinguedine.
Dissertatio de solutione quæstionis in physiologicis difficillimâ circà motus musculares continuos musculorum vitalitatis quasi indefessorum, quales sunt cor, diaphragma, etc.
Problema physiologicum cum tabulâ figurativâ ipsius solutionem exhibente, propositum ac solutum in scholis Academiæ Duacenæ, seu hy-

draulice corporis humani, variis tabulis figurativis demonstrata; pars prima. Douai, 1758, in-4°.; *pars secunda*, Douai, 1759, in-4°.
Lettre à M. Needham. Douai, 1756.

BERNARD (Jean-Etienne), savant médecin allemand, d'origine française, était fils d'un ministre évangélique de Berlin, où il naquit en 1718. Il alla faire ses études en Hollande, et se fixa dans cette contrée. Tous ses loisirs étaient consacrés à la littérature, qu'il aimait avec passion, et à laquelle il a rendu d'importans services, en faisant réimprimer, avec des notes et des corrections, les petits médecins grecs, dont les exemplaires étaient devenus fort rares. Retiré, sur la fin de ses jours, à Arnheim, il y mourut au mois d'août 1793. Saxe s'est trompé en plaçant sa mort trois ans plus tôt. On a de lui :

Demetrii Pepagomeni liber de podogrâ, græcè et latinè : quem ope manuscripti Bibliothecæ Lugduno-Batavæ recensuit et notis auxit. Leyde, 1743, in-8°.

Anonymi introductio anatomica, græcè et latinè : Hypatus de partibus corporis, græcè et latinè, cum notis Danielis-Guillelmi Trilleri et J.-Stephani Bernardi : accedunt figuræ anatomicæ cum explicatione græcâ, è codice manuscripto Bibliothecæ Leydensis editæ. Leyde, 1744, in-8°.

La première édition, publiée par Lauremberg, porte la date de 1613, à Leyde, in-4°. *Hypatus* est un mot grec qui signifie consul, et que prit Georges Sanguinatizzi, auteur de l'opuscule annexé au précédent, parce qu'il était décoré de la pourpre consulaire.

Psellus de lapidum virtutibus, græcè et latinè, cum notis Phil.-Jac. Maussaci et J.-St. Bernardi. Accedit fragmentum de colore sanguinis, ex doctrinâ medicâ Persarum, nunc primùm ex Codice manuscripto Bibliothecæ Lugduno-Batavæ editum. Leyde, 1745, in-8°.

Palladii de febribus concisa synopsis, græcè et latinè. Accedunt glossæ chemicæ, et excerpta ex poetis chemicis, ex codice manuscripto Bibliothecæ D. Marci. Leyde et Utrecht, 1745, in-8°.

Synesius de febribus, quem nunc demùm ex codice manuscripto Bibliothecæ Lugduno-Batavæ edidit, vertit, notisque illustravit. Accedit Viatici, Constantino Africano interprete, libri VII pars. Amsterdam, 1749, in-8°.

Thomas Magister de vocibus Atticis, ex dispositione Nicol. Blancardi, cum multis virorum doctorum animadversionibus suisque annotationibus. Leyde, 1757, in-8°.

La préface n'est pas de lui, mais d'Oudendorp.

Theophrasti Nonni epitome de curatione morborum, græcè et latinè; ope codicum manuscriptorum recensuit, notasque adjecit. Gotha et Amsterdam, 1794 et 1795, 2 vol. in-4°.

Cette édition est le chef-d'œuvre de Bernard. Elle lui avait coûté plusieurs années de travail.

On a encore de lui les variantes d'un manuscrit des lexiques d'Erotien et de Galien, dans les *Miscellaneæ observationes criticæ variæ* de Dorville; plusieurs bonnes corrections du texte de Longus, dans l'édition de 1754, qu'il a revue et soignée, sans vouloir y mettre son nom; des remarques sur quelques auteurs grecs, dans le premier volume des *Acta litteraria Societatis Rheno-Trajectinæ*; et des Lettres, dignes d'être lues, dans la *Reiskens von ihm selbst aufgesetzte Lebensbeschreibung* (Leipzick, 1783, in-8°.). Gruner a publié aussi divers opuscules et lettres qu'il lui avait adressés, sous le titre suivant :

Bernardi reliquiæ medico-criticæ. Iéna, 1795, in-8°.
BERNARD, orfèvre, s'est fait une réputation à la fin du dernier siècle, par la bonté des bougies et des sondes qu'il fabriquait, et sur lesquelles il a écrit :
Sondes et bougies. Paris, 1788, in-8°.
BERNARD (*Christophe*), médecin anglais, a publié :
Present state of surgery with some remarks on the abuses committed. Londres, 1703, in-8°.
BERNARD (*François*), médecin de la Faculté de Paris, sous la présidence duquel ont été soutenues les thèses suivantes :
Ergò frequentissima temperamenti mutatio. Paris, 1745, in-4°.
Ergò in ascite paracentesin tardare malum. Paris, 1746, in-4°.
Ergò fami, potiùs quàm temporibus, in adsumendo victu parendum. Paris, 1769, in-4°.
BERNARD (*Henri*), dont on a :
De eo quo differt circuitus sanguinis fœtûs ab illo hominis nati. Leyde, 1733, in-4°.
BERNARD (*Jean-François*), écrivain du siècle dernier, a laissé :
Superstitions anciennes et modernes. Amsterdam, 1733, in-fol. fig.
BERNARD (*Pierre*), médecin français, a écrit :
Les eaux de Greoux en Provence. Aix, 1705, in-8°.
De naturâ rheumatismi. Paris, 1719, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BERNARDI (BLAISE), médecin italien, né à Forli, dans la Romagne, enseigna successivement l'art de guérir à Césène, à Ferrare et à Bologne, et finit par devenir médecin de la maison des Médicis, à Florence, où il mourut en 1612. Ses ouvrages, dont aucun n'a rapport à sa profession, sont :

De memoriâ naturali et artificiosâ, in Quintil. de Instit. orat., l. XI, c. 2.... 1582 (?).
De laudibus vitæ rusticæ ad secundam oden Horatii. Florence, 1613, in-4°. (Z.)

BERNARDI (BONHOMUS), né aux environs de Bergame, exerça la médecine dans cette ville, où il mourut, en 1401, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il passait pour un homme fort instruit. Calvi lui attribue un traité *De venenis* et une *Explanatio obscurarum medicinalium quæstionum*, qui paraissent n'avoir jamais été livrés à l'impression. Ce médecin attachait beaucoup d'importance à l'astrologie, sans le secours de laquelle il ne croyait pas qu'on pût faire rien de bon en médecine : c'était là une des folies du siècle. (J.)

BERNARDI (FLORUS), médecin italien, qui vivait durant la première moitié du dix-septième siècle, est auteur d'une

Brevis exercitatio de ultimo corporis alimento, insérée dans le tome IV des *Responsiones et consultationes medicæ* de Jules-César Claudini (Venise, 1646, in-4°.).
BERNARDI (*François*), médecin italien, a publié :
Prospetto storico critico dell' origine, facoltà, diversi stati e vicende di collegio medico-chirurgico et dell' arte chirurgica di Venezia. Venise, 1797, in-4°. (O.)

BERNARDINI (François), médecin de Vicence, qui florissait au commencement du seizième siècle, est auteur d'un poëme latin, sur la diététique, qui porte le titre suivant :

Præservatio sanitatis. Spire, 1539, in-8°. (z.)

BERNER (Théophile-Éphraïm), médecin allemand du siècle dernier, était professeur à Duisbourg. On a de lui :

De applicatione mechanismi ad medicinam, cui annectitur dissertatio medico-practica de apoplexiâ cum catarrho suffocativo, cum observatione de araneæ puncturâ et ejus medelâ. Amsterdam, 1720, in-8°.
Faits curieux, relatifs à l'apoplexie et à la morsure de l'araignée.
De efficaciâ aeris in corpore humano et usu mechanico. Amsterdam, 1723; in-8°.-*Ibid.* 1738, in-8°.
Remarques sur les fièvres et sur l'abus du quinquina.
Dissertatio de fungo mammarum cancroso;
Dissertatio de congregatione et rupturâ vesicæ urinariæ.
Ces deux Dissertations sont imprimées à la suite de l'ouvrage précédent.
Berner (*Sylvestre*), né à Paris, selon Carrère, le plus infidèle des biographes, a laissé :
De concoctione materiæ, et potissimùm biliosæ. Lyon, 1549, in-12. (T.)

BERNHARDI (Jean-Jacques), né, à Erford, le 7 septembre 1774, est encore aujourd'hui professeur à l'Université de cette ville, où il possède un très-beau jardin de botanique. On a de lui :

Dissertatio inauguralis medica de icteri naturâ. Erford, 1799, in-8°.
Systematisches Verzeichniss der Pflanzen, welche in der Gegend um Erfurt gefunden werden. Erford, 1800, in-8°.
Anleitung zur Kenntniss der Pflanzen; zum Gebrauch bey Vorlesungen. Erford, 1803, in-8°.
Handbuch der Botanik. Erford, 1804, in-8°.
Annalen des Nationalmuseums der Naturgeschichte, herausgegeben von den Professoren dieser Anstalt, uebersetzt und mit Anmerkungen begleitet. Hambourg et Mayence, 1803-1804, 2 cahiers in-4°.
Traduction des deux premiers cahiers des Annales du Muséum d'histoire naturelle de Paris.
Versuch einer Vertheidigung der alten Eintheilung der Functionen. Erford, 1804, in-8°.
Beobachtungen ueber Pflanzengefaesse und eine neue Art derselben. Erford, 1805, in-8°.
Von Beurtheilung des gesunden und kranken Zustandes organisister Kœrper. Erford, 1805, in-8°.
Bernhardi est auteur d'un assez grand nombre d'articles d'histoire naturelle dans les Actes de l'Académie des sciences utiles d'Erford, le Journal de botanique de Schrader, le Journal de chimie et de physique de Gehlen, le Journal de pharmacie de Trommsdorf, et les Ephémérides des mines de Moll. Un des plus remarquables, est celui qui concerne les lichens gélatineux. On lui doit des recherches intéressantes sur la classification et le mode de reproduction des fougères; mais elles ont été promptement oubliées, et méritaient peu en effet de fixer l'attention, car l'auteur suppose que les extrémités tuméfiées des nervures des feuilles des fougères représentent les anthères des plantes phanérogames, et que

l'épiderme se sépare au-dessus d'elles en écailles, pour leur permettre de devenir apparentes au dehors. La minéralogie lui doit moins que la botanique; mais elle ne lui est cependant pas non plus sans quelques obligations. (J.)

BERNHARDI DE BERNITZ (Martin), chirurgien de Stanislas IV, roi de Pologne, a publié:

Catalogus plantarum tam exoticarum quam indigenarum, quæ anno 1651 in hortis regiis Warsaviæ, et circa eamdem in locis sylvaticis, pratensibus, arenosis et paludosis nascuntur. Dantzick, 1652, in-12. – Copenhague, 1636, in-16, avec le *Viridarium* de Simon Pauli.

Ce petit ouvrage n'a contribué en rien aux progrès de la botanique. Il a cependant une sorte d'utilité, en ce qu'il est le seul qui fasse connaître quel était alors l'état de la science en Pologne: on y trouve l'indication des plantes exotiques qui étaient cultivées dans les jardins royaux de Varsovie, et celle des végétaux qui croissent spontanément aux environs de cette ville. Parmi ces derniers, l'auteur en cite plusieurs qui ne sauraient croître spontanément à une latitude aussi haute, et qui sont originaires du midi de l'Europe. Du reste, son catalogue est purement nominatif; il ne parle d'aucune variété, et passe la synonymie sous silence.

Fasciculi duo remediorum. Leipzick, 1676 et 1677, 2 vol. in-4°.

Recueil de recettes anti-arthritiques, achetées par Bernhardi, avec l'agrément du roi.

Bernhardi a inséré plusieurs mémoires, tous relatifs à la botanique, dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (T.)

BERNHOLD (Jean-Michel), né, en 1736, à Maynbernheim, exerça les fonctions de physicien de cette ville jusqu'en 1770, devint alors conseiller du roi de Prusse et médecin pensionné des bailliages d'Uffenheim et de Creglingen, et mourut le 12 janvier 1797. Il est auteur des ouvrages suivans:

Dyonisii Catonis distichorum de moribus ad filium libri IV; recensuit, varias lectiones, alia opuscula, indicemque adjecit. Augsbourg, 1784, in-4°.

Scribonii Largi compositiones medicamentorum denuò ad edit. Rhodianam edidit. Strasbourg, 1786, in-8°.

Cælii Apicii de opsoniis et condimentis, sivè arte coquinariâ libri X; cum lectionibus variis atque indice edidit. (Nuremberg, 1789), in-8°.

Theodori Prisciani, archiatri, quæ exstant tomus I; novum textum constituit, lectiones discrepantes adjecit. (Nuremberg, 1791), in-8°.

Bernhold a donné, dans le Journal de Baldinger, un mémoire intéressant sur les différentes éditions de Théodore Priscien. (J.)

BERNHOLD (Jean-Georges-Jacques), fils de Jean-Michel Bernhold, naquit, le 17 décembre 1762, à Maynbernheim, et obtint la place de médecin pensionné de la ville et du canton de Feuchtwang, dans le pays d'Anspach. On a de lui:

Rudimenta osteologiæ ac syndesmologiæ. Erlangue, 1793, in-8°.

Initia doctrinæ de ossibus ac ligamentis corporis humani; tabulis expressa, cum introductione generali in universam anatomen: accedunt medici vetusti opuscula rarissima, Cophonis ars nempè medendi atque anatome porci. Nuremberg et Altdorf, 1794, in-8°. (J.)

BERNIER (Christophe), chirurgien à Paris, au dix-septième siècle, a laissé:

Questions anatomiques recueillies de divers auteurs. Paris, 1645, in-8°. - *Ibid.* 1648, in-8°.

Ouvrage écrit par demandes et par réponses. L'absurdité révoltante de la plupart des idées qu'il renferme, justifie en quelque sorte les bibliographes de l'avoir, pour la plupart, passé sous silence.

Bernier (*Henri*), médecin de Paris, sous la présidence duquel Charles Dionis a soutenu une thèse intitulée :

Ergo in phlegmone curando repercutientibus resolventibusque præferenda maturantia. Paris, 1738, in-4°.

Bernier (*Jean*) a publié :

Plaidoyer pour les apothicaires de Dijon. Dijon, 1605, in-4°. (T.)

BERNIER (François), né à Jouard, près de Gonnord, dans l'Anjou, on ignore en quelle année, fût reçu docteur en médecine à Montpellier en 1652, et quitta la France, en 1654, pour aller parcourir les contrées orientales. Il passa d'abord en Syrie, où il ne s'arrêta pas long-temps, et se rendit de là en Egypte. Durant une année entière, il habita le Caire : après y avoir été atteint de la peste, il s'embarqua à Suez, et fit voile pour les Indes, où il résida pendant douze ans. L'empereur Aureng-Zeyb l'honora du titre de son médecin. Bernier revint dans sa patrie en 1670, et, quinze ans après, il alla visiter l'Angleterre, où il séjourna peu de temps. De retour à Paris, il s'y fixa définitivement, et y mourut le 22 septembre 1688. Ses excursions lointaines l'ont plus fait connaître que son savoir en médecine, et lui ont valu le surnom de *Mogol*, qu'on lui a donné pour le distinguer de ses homonymes. C'est à lui que nous devons la description de plusieurs contrées, du pays de Cachemire, par exemple, qu'aucun européen n'avait encore parcourues, et de grandes lumières sur l'histoire de l'Inde à une de ses plus brillantes époques. Forster le place, avec raison, au premier rang des historiens de l'Inde. D'un autre côté, on ne saurait, sans injustice, lui contester le mérite d'avoir fait connaître un des premiers les maladies et la médecine de l'Indostan. On a de lui :

Histoire de la dernière révolution des états du Grand-Mogol. Paris, 1670, 2 vol. in-12. - *Suite des mémoires sur l'empire du Grand-Mogol.* Paris, 1671, 2 vol. in-12.

Cette histoire a été réimprimée sous le titre suivant :

Voyages de François Bernier, contenant la description des états du Grand-Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire. Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1710, in-12. - *Ibid.* 1724, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1671, in-8°.; *Ibid.* 1675, in-12.

Cet ouvrage mérite encore d'être lu. Le style en est simple, et les détails sont pleins d'exactitude. On y remarque beaucoup de particularités curieuses et d'observations intéressantes sur les maladies endémiques de l'Inde. Bernier y montre plus de sagacité qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les voyageurs, surtout dans ceux de son temps.

Abrégé de la philosophie de Gassendi. Lyon, 1678, 8 vol. in-12. - Paris, 1684, 7 vol. in-12.

Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son Abrégé de la philosophie de Gassendi. Paris, 1682, in-12.

Réimprimé dans la seconde édition de l'Abrégé.

Bernier défendit le gassendisme contre Jean-Baptiste Morin, professeur au collége de France, dans deux petits ouvrages, intitulés :

Anatomia ridiculi muris. Paris, 1651, in-4°;

Favilla ridiculi muris. Paris, 1654, in-4°.

Ces deux titres font une mauvaise allusion au nom de Morin, que Bernier suppose venir de *mus, muris.*

Traité du libre et du volontaire. Amsterdam, 1685, in-12.

On trouve aussi de lui quelques pièces détachées dans le Journal des savans, l'Histoire des ouvrages des savans, le Menagiana, et le Recueil des pièces curieuses de Bayle. (J.)

BERNIER (Jean), né à Blois, étudia la médecine à Montpellier, y prit le bonnet de docteur en 1647, et vint à Paris en 1674. Quarante années de pratique ne lui ayant procuré ni réputation, ni fortune, il devint chagrin et satirique. Il fut l'un des premiers partisans de l'émétique. Un grand nombre de ses confrères furent l'objet de ses sarcasmes et de ses traits offensans; il maltraita souvent Belay, Brayer, Guénon et Delorme. Quelques-uns de ses écrits ont fait du bruit, mais tous méritent l'oubli dans lequel ils sont tombés. Ce médecin mourut, à Paris, le 18 mai 1698. Ménage l'appelait *vir levis armaturæ*, et disait qu'il devait bien savoir parler puisqu'il ne faisait autre chose : en effet, il passait pour être très-bavard. On a de lui :

Histoire de Blois. Paris, 1682, in-4°.

Essais de médecine, où il est traité de l'Histoire de la médecine et des médecins, du devoir des médecins à l'égard des malades, et de celui des malades à l'égard des médecins ; de l'utilité des remèdes, et de l'abus qu'on en peut faire. Paris, 1689, in-4°.

Supplément au livre des Essais de médecine, avec des corrections et deux lettres. Paris, 1691, in-4°.

Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre suivant :

Histoire chronologique de la médecine et des médecins. Paris, 1695, in-4°. - *Ibid.* 1714, in-4°.

Compilation sans critique, et dictée souvent par la mauvaise foi. C'est plutôt une satire qu'un mémoire pour servir à l'histoire de la médecine : tout y est interverti, mais surtout l'ordre chronologique. On y trouve beaucoup d'anecdotes piquantes, mais qui sont souvent controuvées.

Anti-Ménagiana. Paris, 1693, in-12.

Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont pas encore été donnés. Paris, 1696, in-12.

Publié sous le nom du sieur de Popincourt.

Jugemens et nouvelles Observations sur les œuvres grecques, latines, toscanes et françaises de maître François Rabelais, docteur en médecine; ou le Véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonois, les médailles de Rabelais, celles de l'auteur, et celles du médecin de Chaudray. Paris, 1697, in-12. (T.)

BERNOULLI (Daniel), dont les lexicographes défigurent souvent le nom, en l'appelant *Bernouilli*, fut l'un des plus

grands physiciens et mathématiciens du siècle dernier. Second fils du célèbre Jean Bernoulli l'ancien, il naquit, le 29 janvier 1700, à Groningue, où son père professait encore à cette époque. Ses parens l'emmenèrent avec eux lorsqu'ils revinrent, en 1705, à Bâle, où, dès qu'il eut atteint l'âge requis, il fut envoyé au gymnase public. Ayant été admis, en 1713, parmi les élèves de l'Académie, il s'occupa de la philosophie avec beaucoup d'ardeur, sans négliger toutefois les mathématiques, pour lesquelles il se sentait un goût décidé. Il prit la licence en 1715, et le titre de maître ès-arts en 1716. Son père souhaitait de lui voir embrasser la carrière du commerce; mais Daniel, trouvant moins d'attrait aux calculs de l'intérêt mercantile, qu'à ceux de la haute et transcendentale philosophie, qui semble nous élever au-dessus de nous-mêmes, en déroulant à nos yeux un vaste champ de spéculations dont le vulgaire n'a pas même une idée, trouva plus convenable de se faire médecin, pour concilier ensemble le soin de sa fortune et ses ardens désirs. Il obtint sans peine la permission de son père, puisa les premières notions de l'art de guérir dans les cours des professeurs de Bâle, alla, en 1718, entendre Nebel à Heidelberg, passa l'année suivante à Strasbourg pour s'y perfectionner dans l'anatomie et la chirurgie, et revint, en 1721, dans sa ville natale, où la Faculté de médecine lui accorda la licence, après les examens d'usage.

Cependant Bernoulli, loin de négliger la physique et les mathématiques, consacrait au contraire tous ses momens de loisir à ces deux sciences, et se montrait un des plus assidus aux leçons de son père. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre un voyage en Italie. Il vint, en 1723, à Venise; Michelotti l'y prit tellement en amitié qu'il ne le quittait presque pas, et le menait avec lui chez ses malades. Rizetti et Ricetto, professeurs de physique et de mathématiques, ne lui témoignaient pas non plus moins de bienveillance. L'Institut de Bologne l'admit parmi ses membres en 1724. En 1725, il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur la question relative à la manière de construire les clepsydres. De Venise il alla à Padoue, pressé du désir d'entendre Morgagni; mais une maladie grave ne lui permit pas d'assister aux leçons de l'illustre anatomiste. Vers la même époque, malgré sa jeunesse, la république de Gênes lui offrit, sur la recommandation du marquis Pallavicini, la présidence de l'Académie qu'elle venait d'établir. Quelque flatteuse que fût pour lui cette proposition, il refusa cependant; mais il n'en fut pas de même de l'invitation qui lui fut faite de venir remplir une chaire de physiologie médicale et de mathématiques transcendantes dans la résidence impériale de Russie. Séduit par les

avantages qu'on lui présentait, il partit, avec son frère aîné, Nicolas, appelé, comme lui, en qualité de professeur de mathématiques, et arriva, le 26 octobre 1725, à Saint-Pétersbourg. Quoiqu'il se fût engagé à rester cinq ans en Russie, la mort de son frère, qu'une fièvre lente emporta, le 26 juillet 1726, au tombeau, le délabrement de sa santé, peut-être aussi le chagrin d'être éloigné de sa patrie, et l'âpreté du climat le décidèrent à donner sa démission, qu'on n'accepta point. Cédant alors à d'instantes prières, et vaincu par de brillantes promesses, il consentit à rester; mais Jean, son frère, étant venu le voir, il repartit avec lui, et, après une navigation périlleuse, il débarqua en Hollande, traversa la Belgique et la France, et arriva dans sa patrie en 1733.

Dans le courant de cette même année, le 19 septembre, l'Académie de Bâle le désigna pour remplir la chaire d'anatomie et de botanique. Deux jours après, il prit le grade de docteur en médecine dont il n'était point encore revêtu, et il fit sa première leçon publique le 18 novembre. Malgré son assiduité à remplir ses devoirs de professeur, il n'en continua pas moins de cultiver les sciences qu'il affectionnait le plus, la physique et les mathématiques, ainsi que le prouvent les nombreux mémoires qu'il mit au jour, soit dans les recueils littéraires, soit pour répondre aux questions proposées par des compagnies savantes. Dix fois, en 1734, 1737, 1740, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747, 1751 et 1757, il remporta ou partagea les prix décernés par l'Académie des sciences de Paris. Ce fut avec son père qu'il partagea, en 1734, celui dont l'objet était la solution du problème de l'orbite planétaire. Cette question et celle du flux et du reflux de la mer, sont les seules d'astronomie physique qu'il ait traitées. Fidèle à la théorie de Newton, qu'il avait adoptée de bonne heure, il admit que tous les corps célestes sont entourés d'une atmosphère qui tourne avec eux, mais que l'atmosphère solaire enveloppe toutes les planètes comprises dans son système, et que l'action de cette atmosphère est la cause de l'obliquité de l'écliptique, qui tend naturellement à reprendre un jour et à garder ensuite toujours son parallelisme avec l'équateur : idée qui, du reste, n'était pas nouvelle, car Louville l'avait déjà exposée en 1719. Tous les corps savans de l'Europe s'empressèrent de l'accueillir dans leur sein : il devint membre de l'Académie de Berlin en 1747, de celle de Paris, en 1748, à la mort de son père, de celle de Londres, en 1750, etc. La chaire de physique étant devenue vacante, on la lui offrit, le 16 novembre 1750, avec des émolumens extraordinaires. Il la remplit pendant vingt-six années; mais, en 1777, se sentant trop affaibli au physique, quoique ses facultés intellectuelles n'eussent rien perdu de leur énergie,

il sollicita et obtint sans peine la faveur de céder cette place à son neveu Daniel, fils de son frère Jean. Il mourut le 17 mars 1783. Son neveu a écrit sa vie (Bâle, 1783, in-4°.), et Condorcet a prononcé son éloge devant l'Académie des sciences (Paris, 1785, in-4°. - Trad. en allemand avec de nombreuses remarques, par Daniel Bernoulli, Bâle, 1787, in-8°.).

« Fils et neveu de deux mathématiciens célèbres (Jacques et Jean Bernoulli), que la voix de leurs contemporains avait placés à côté de Newton et de Léibnitz, sa famille, dit Condorcet, eut l'honneur unique jusqu'ici, nous ne dirons pas dans l'histoire des sciences, mais dans les annales du monde, de produire trois grands hommes en deux seules générations. Sans la mort prématurée de son frère (Nicolas), le prodige eût été plus étonnant encore, et l'Europe eût compté deux fois de suite deux frères du nom de Bernoulli parmi ces génies du premier ordre, entre lesquels la génération qui jouit de leurs travaux partage son admiration, en laissant à la postérité seule le droit de marquer leur rang. » Pendant près d'un siècle, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-onze ans, on retrouve le nom de Bernoulli parmi ceux des huit associés étrangers de l'Académie des sciences, au nombre desquels il fut inscrit aussitôt après le renouvellement de la compagnie en 1699, et l'hérédité surprenante de talens aussi éminens dans une même famille, explique et légitime cette hérédité de distinctions honorifiques, qui n'a dès lors rien que la raison n'approuve hautement.

Il ne nous appartient pas d'insister sur les importans services que Bernoulli a rendus aux mathématiques, par ses travaux sur l'hydrodynamique, la mécanique et la physique générale ou particulière, mais surtout en cherchant, plutôt néanmoins par son exemple que par ses préceptes, à détourner les géomètres des calculs de l'analyse pure, pour diriger principalement leur attention sur ceux dont on peut faire quelqu'application utile à la pratique. On trouvera dans le bel éloge de Condorcet, et dans les différentes histoires de la physique et des mathémaques, l'exposé clair et précis de la marche de son esprit et de la nature de ses travaux. Nous ne devons l'envisager ici que comme médecin, et malheureusement, sous ce rapport, on trouve qu'il n'a rien fait qui puisse ajouter le plus petit fleuron à sa gloire. Bien loin de jeter aucun éclat, ses opuscules physiologiques n'en tirent que de son nom, et ils n'auraient pas suffi pour soustraire celui de tout autre écrivain à l'oubli. Il partage avec son père le triste honneur d'avoir contribué à rendre de l'éclat aux doctrines iatromathématiques dont les esprits commençaient à se lasser, et s'il n'appliqua pas lui-même aux mouvemens des humeurs du corps vivant son analyse si exacte des lois auxquelles les fluides obéissent en parcourant

les canaux, d'autres, surtout en Angleterre, se chargèrent avec empressement de ce soin, inutile, nuisible même aux progrès de la physiologie. D'un autre côté, il paraphrasa la théorie du mouvement musculaire imaginée par son père, et l'embellit encore de calculs analytiques. Il supposait que la fibre musculaire est creuse, et garnie, d'espace en espace, d'autres fibres annulaires qui la serrent en se contractant, et lui donnent la forme d'une sorte de chapelet vésiculaire. Bernoulli ne s'aperçut pas qu'il ne faisait ainsi qu'enfoncer la difficulté dans les ténèbres de l'infini, sans contribuer le moins du monde à la résoudre. Il s'est beaucoup occupé de la fameuse expérience de Mariotte, et après nombre d'opérations pour déterminer la grandeur et la situation du point insensible de la rétine, il a cru pouvoir conclure que ce point est circulaire, qu'il a le septième du diamètre de l'œil, son centre situé un peu au-dessus du milieu de l'œil, et à sept vingt-cinquième de ligne de distance du diamètre antéro-postérieur de l'organe. Déduisant de là des conséquences par le calcul, il a essayé d'expliquer les motifs et de démontrer les avantages de la décussation des nerfs optiques. On peut encore lire avec intérêt ses recherches sur l'inoculation. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de respiratione. Bâle, 1721, in-4°.

Bernoulli soutient que l'air passe en nature dans le sang, et que le sternum se porte en avant lorsque la poitrine se dilate. Haller a inséré cette thèse dans sa collection de dissertations anatomiques.

Positiones miscellaneæ medico-anatomico-botanicæ. Bâle, 1721, in-4°.

L'auteur nie l'existence des vaisseaux aériens dans les plantes, et considère les feuilles comme le réceptacle des humeurs les plus grossières du végétal.

Theses logicæ, sistentes methodum examinandi syllogismorum validitatem. Bâle, 1722, in-4°.

Exercitationes quædam mathematicæ. Venise, 1724, in-4°.

Sermo in promotione Garmanni medicinæ doctoris habitus. Bâle, 1737, in-fol.

Hydrodynamica, sive de viribus in motibus fluidorum commentarii. Strasbourg, 1738, in-4°.

On a encore de Daniel Bernoulli beaucoup de mémoires dans les actes des Académies de Saint-Pétersbourg, de Paris et de Berlin. Il en a inséré aussi quelques-uns dans les Actes des savans de Léipzick, et dans les Actes helvétiques. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BERNOULLI (Daniel), neveu du précédent, né, à Bâle, le 31 janvier 1751, s'est fait recevoir docteur en médecine dans cette Université en 1771, et y est devenu, neuf ans après, professeur d'éloquence. On a de lui :

Specimen inaugurale de usu medico tabularum baptismalium, matrimonalium et emortualium. Bâle, 1771, in-4°.

Theses logicæ, atque metaphysicæ. Bâle, 1771, in-fol.

Theses rhetoricæ. Bâle, 1771, in-fol.

Experimentum speciminis græci. Bâle, 1771, in-fol.

Positiones medico-physiologicæ atque botanicæ, cum adnexis physico-mathematicis. Bâle, 1774, in-4°.
Observatio anatomica de fœtu indurato cum adnexis medicis et botanicis. Bâle, 1776, in-4°.
Positiones medicæ. Bâle, 1777, in-4°.
Anmerkungen ueber die a. 1779, *ausgegangene Tabelle der Einwohner zu Basel.* Bâle, 1780, in-4°.
Leben des aeltern Bernoulli. Bâle, 1783, in-8°.
Il a traduit du latin l'éloge de son oncle par Condorcet. (Bâle, 1787, in-8°.) (J.)

BERNOULLI (Jean), surnommé l'Archimède de son siècle, et qu'on peut placer presque sur la même ligne que Descartes et Newton, vint au monde, à Bâle, le 27 juillet 1667. Il était le dixième fils de Nicolas Bernoulli, marchand de cette ville, et moins âgé de treize ans que Jacques Bernoulli, son frère, dont la réputation fut égale, sinon même supérieure à la sienne. Son père qui le destinait à la même profession que la sienne, l'envoya, en 1682, après qu'il eut terminé ses études, à Neufchatel, pour y apprendre la langue française et les élémens du commerce. Mais le jeune Bernoulli, entraîné par le goût des sciences exactes, pour lesquelles la nature l'avait doué d'une aptitude peu commune, négligea tout ce qui n'y avait point rapport. L'année suivante, lorsqu'il revint chez ses parens, ceux-ci reconnaissant en lui une inclination décidée pour les mathématiques, renoncèrent à leur premier projet, et lui permirent de se livrer à ses goûts. N'éprouvant plus alors aucune contrainte, il redoubla d'ardeur, et fit des progrès assez rapides en philosophie pour mériter que le titre de maître ès-arts lui fût accordé vers la fin de l'année 1684. Aussitôt après l'avoir obtenu, il s'appliqua sans relâche à l'étude de la médecine, se présenta pour la licence en 1690, et fut reçu docteur en 1694.

Cependant la médecine n'était pour lui qu'une occupation accessoire et très-secondaire; car, à l'exemple de son frère, il cultivait les mathématiques depuis le commencement de ses classes, et, dans l'espace de deux ans, il se rendit assez habile dans cette science, non-seulement pour connaître tous les travaux des mathématiciens anciens et modernes, mais encore pour arriver à plusieurs découvertes par ses propres méditations. En 1690, il se rendit à Genève, s'arrêta pendant huit mois dans cette ville, et, au mois de septembre 1691, la quitta pour venir à Paris, où il se lia d'amitié avec Malebranche, La Hire, Varignon, et le marquis de l'Hôpital. Ce dernier surtout, habile géomètre, lui témoigna beaucoup d'affection, et le garda pendant quatre mois dans sa terre auprès de Blois; mais, en 1692, cédant aux désirs de ses parens, il repartit pour la Suisse, et fut de retour à Bâle dans le courant du mois de novembre. Ce fut alors qu'il entama sa correspondance philosophique et

mathématique avec le grand Léibnitz, à la recommandation duquel le duc Antoine-Ulric, de Brunswick, lui offrit, en 1693, une place de professeur de mathématiques à Wolfenbuttel, qu'il refusa. L'année suivante, il se maria, et, en 1695, il eut à opter contre deux chaires de mathématiques, l'une à Halle, l'autre à Groningue, qu'on mettait à sa disposition. Il accepta la seconde, et vint s'établir à Groningue, le 28 novembre 1695. L'Université d'Utrecht essaya de l'attirer auprès d'elle, mais celle de Groningue, fière de le posséder, sut le retenir en augmentant son traitement. En 1703, l'Académie de Bâle lui ayant donné une chaire de langue grecque, il l'accepta, sous la condition toutefois qu'il lui serait permis de rester encore pendant quelque temps en Hollande, et il se fit remplacer par le savant helléniste Samuel Battier. Mais, avant son départ de Groningue, le 21 septembre 1705, le sénat académique de Bâle le nomma professeur de mathématiques à la place de son frère qui venait de mourir. Il fut installé vers le milieu du mois de novembre. A cette époque, les curateurs de l'Université d'Utrecht firent auprès de lui une nouvelle tentative, qu'ils renouvelèrent encore en 1705. L'amour de la patrie ne lui permit pas non plus de céder aux sollicitations pressantes que lui firent, en 1714, celle de Padoue, et, en 1719, celle de Groningue. Tout entier à ses travaux littéraires, et dévoué aux intérêts de l'Académie de Bâle, il fut deux fois recteur, et huit fois doyen de la Faculté de philosophie. Toutes les Académies savantes s'empressèrent de l'adopter : il devint membre de celle de Paris en 1699, de celle de Berlin en 1701, de celle de Londres en 1712, de celle de Bologne en 1724, et de celle de Saint-Pétersbourg en 1725. La mort mit fin à sa longue et glorieuse carrière, le 1er janvier 1748.

Nous n'avons pas pu nous dispenser d'accorder à Bernoulli une place dans ce Dictionaire, puisqu'il étudia l'art de guérir, et porta le titre de médecin ; mais nous nous abstiendrons d'énumérer les importans services qu'il a rendus à la science du calcul, et de rappeler ses querelles, quelquefois scandaleuses, tant avec son frère qu'avec d'autres mathématiciens, parce qu'elles nous entraîneraient trop loin du sujet dans lequel nous devons nous renfermer. Un caractère sombre et dur, exalté encore par un amour-propre excessif, fut une source féconde de désagrémens pour lui et pour ceux qui l'entouraient. Jamais il ne pardonna à son frère de lui avoir prouvé qu'il s'était trompé dans la solution du problême des isopérimètres, ni à son fils d'avoir été jugé digne de partager avec lui le prix de l'Académie des sciences de Paris sur la question importante de l'inclinaison des orbites planétaires, et de s'annoncer comme devant un jour balancer dans le monde savant la réputation dont il

était si jaloux. Cependant, en physique surtout, il alla moins loin que Daniel, parce que le même amour-propre mal placé lui fit rejeter les principes de Newton, auxquels il préféra ceux de Descartes durant toute sa vie. Les mathématiciens s'énorgueillissent avec raison de le compter dans leurs rangs, puisqu'il fut l'inventeur du calcul analytique et différentiel; mais les médecins n'ont pas sujet de se louer de lui. Rempli de la science du calcul, qui faisait toute sa gloire, il voulut la porter jusque dans la physiologie, et remit, de cette manière, en faveur les doctrines erronées des iatromathématiciens de l'Italie, dont on commençait à se dégoûter. On sait maintenant ce qu'il faut penser de ces applications imprudentes. Toutes les recherches, toutes les hypothèses de Bernoulli, en physiologie, sont oubliées aujourd'hui, et méritent de l'être. Ce qu'il a fait de mieux, c'est d'avoir prouvé que le corps de l'homme est entièrement renouvelé plusieurs fois durant le cours de la vie: encore même ses calculs ne sont-ils réellement curieux que parce qu'ils l'engagèrent dans des débats assez violens avec les théologiens, et le firent accuser d'impiété, comme fauteur d'une doctrine contraire au dogme de la résurrection des corps. En effet, il prétendait que le renouvellement continuel de la matière fait perdre à l'homme les deux tiers de son poids dans l'espace d'une année : peut-être en est-il ainsi, mais rien ne le prouve, rien n'autorise même à le conjecturer; nous ne sommes certains que du fait de cette rénovation, tout ce qu'on pourrait en dire de plus ne serait qu'hypothèse et mensonge. On a de Jean Bernoulli :

Dissertatio physico-anatomica de musculorum motu. Bâle, 1694, in-4°. -Venise, 1722, in-4°, avec le traité *de separatione liquidorum* de P.-A. Michelotti. - Naples, 1734, in-4°. - La Haye, 1743, in-4°.

Il adopte la théorie de Willis et de Borelli. Suivant lui, la contraction musculaire est le résultat de l'effervescence qui a lieu par le mélange du fluide nerveux avec le sang. La fibre des muscles est à ses yeux formée d'une série de vésicules ovales Elle se raccourcit d'autant plus, que ces vésicules se rapprochent davantage de la forme ronde: voilà pourquoi, prétend-il, un muscle qui se contracte, acquiert en grosseur précisément autant de volume qu'il en perd en longueur Michelotti a pris la peine de défendre toutes ces rêveries contre les objections de Pemberton.

Dissertatio de nutritione. Bâle, 1694, in-4°.

Dissertatio de effervescentiâ et fermentatione. Bâle, 1694, in-4°.

Essai d'une théorie de la manœuvre des vaisseaux. Paris, 1714, in-8°.

Discours sur les lois de la communication du mouvement. Paris, 1727, in-4°.

Virorum celeberrimorum G. Leibnitzii et Joh. Bernoullii commercium philosophicum et mathematicum. Lausanne, 1745, 2 vol. in-4°.

Opera omnia. Lausanne et Genève, 4 vol. in-4°.

La plupart des travaux de Bernoulli avaient été consignés dans les Actes de l'Académie des sciences de Paris et de celle de Saint-Pétersbourg. Ce sont ces Mémoires épars que Cramer, professeur de mathématiques à Genève, a réunis sous le titre d'*Opera omnia*.

Bernoulli (*Christophe*), professeur à Halle, a publié :
Ueber das Leuchten des Meeres, mit besonderer Hinsicht auf das Leuchten thierischer Koerper. Gœttingue, 1803, in-8°.
Versuch einer physischen Anthropologie, oder Darstellung des physischen Menschen nach den neueren Ansichten. Halle, 1804, in-8°.

(1.)

BERNSTEIN (Jean-Gottlob), médecin à Ilmenau, en Saxe, est devenu, en 1796, chirurgien de la cour de Saxe-Weimar, et accoucheur dans l'hôpital public d'Iéna. En 1803, il a pris le titre de docteur en philosophie dans cette dernière Université. Laborieux écrivain, il a publié de nombreux ouvrages, dont voici les titres :

Neues chirurgisches Lexikon, oder Woerterbuch der Wundarzneykunst neuerer Zeiten. Gotha, tom. I, 1783; tom. II, 1784, in-8°. - *Ibid.* tom. I, 1787; tom. II, 1788, in-8°.
Praktisches Handbuch fuer Wundaerzte, nach alphabetischer Ordnung. Léipzick, 1786, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1790, 3 vol. in-8°. - *Ibid.* 1799-1800, 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1819-1820, 4 vol. in-8°.
Bernstein avait déjà publié des supplémens à l'édition de 1790, sous ce titre :
Zusaetze zum praktischen Handbuch fuer Wundaerzte. Léipzick, 1792, in-8°.
Il en a donné aussi pour celle de 1799-1800, qui sont intitulés :
Zusaetze zum praktischen Handbuch fuer Wundaerzte. Léipzick, 1803, in-8°.
Il a fait réimprimer aussi la troisième partie de ce manuel, sous le titre suivant :
Praktisches Handbuch der Geburtshuelfe fuer angehende Geburtshelfer. Léipzick, 1797, in-8°.
Chirurgische Krankengeschichte zur Erlaeuterung praktischer Gegenstaende, jungen Wundaerzten zur Beherzigung mit praktischen Anmerkungen begleitet. Erford, 1792, in-4°.
Anti-Typographus, oder Wiederlegung der Meynung, dass der Borkenkaefer an der Trockniss fichtener Waldungen Schuld sey, aus der Naturgeschichte und mit praktischen Erfahrungen bewiesen. Mit einer Vorrede ueber die nœthigen Vorkenntnisse eines Jaegers oder Forstmannes. Léipzick, 1793, in-8°.
Systematische Darstellung des chirurgischen Verbandes, sowohl aelterer als neuerer Zeiten. Iéna, 1797, in-8°.
Chirurgisches Handwoerterbuch zum Gebrauch angehender Teutschen Wundaerzte. Iéna, 1801, in-8°.
Kupfertafeln mit Erklaerungen und Zusaetzen zur systematischen Darstellung des chirurgischen Verbandes, sowohl aelterer als neuerer Zeiten. Iéna, 1802, in-8°. avec 51 planches.
Ueber Verrenkungen und Beinbrueche. Iéna, 1802, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.
Lehre des chirurgischen Verbandes, zum Gebrauch fuer Vorlesungen, besonders fuer Anfaenger und Unter-Wundaerzte. Iéna, 1805, in-8°.
Epistola ad A. Bonn, sistens observationem luxationis femoris, cui addita sunt meletemata quædam de auxiliis ad extensionem et contraextensionem in utràque luxatione et humeri et femoris rectè adhibendam. Halle, 1809, in-4°.

Bernstein (*Jean-Théodore-Christophe*), médecin à Rossla et Apolda, dans la principauté de Weimar, a mis au jour :

Beytraege zur Wundarzneykunst und gerichtlichen Arzneykunde. Iéna, 1804, in-8°.
Kleine medicinische Miscellen. Francfort sur le Mein, 1814, in-8°. (J.)

BERNT (Joseph), médecin distingué de Vienne, professe actuellement, dans l'Université de cette capitale, la médecine légale et politique, à laquelle il paraît s'être livré tout entier. Nous connaissons de lui les ouvrages suivans :

Monographia choreæ sancti Viti. Prague, 1810, in-8°.
Systematisches Handbuch der gerichtlichen Arzneykunde zum Gebrauch fuer Aerzte, Wundaerzte, Rechtsgelehrte und Polizeybeamte, und zum Leitfaden bey oeffentlichen Vorlesungen. Vienne, 1816, in-8°. – *Ibid.* 1818, in-8°.
Systematisches Handbuch der oeffentlichen Gesundheitspflege zum Gebrauch fuer Aerzte und Polizeybeamte. Vienne, 1818, in-8°.
Beytraege zur gerichtlichen Arzneykunde, fuer Aerzte, Wundaerzte und Rechtsgelehrte. Vienne; tom. I, 1818; tom. II, 1819; tom. III, 1820, in-8°.

Il paraît tous les ans un volume de ce recueil. Bernt s'y écarte beaucoup des doctrines reçues, et, au milieu d'assertions qui ont au moins besoin d'être confirmées, on le voit proclamer des erreurs manifestes. C'est ainsi qu'il reproduit l'opinion, justement condamnée, de Metzger, qui pensait qu'on peut se servir des poumons déjà putréfiés, dans les épreuves de la docimasie pulmonaire. Il regarde comme un des signes les plus propres à indiquer qu'un individu a été jeté ou est tombé vivant dans l'eau, l'espèce de corrugation de la peau, qu'on désigne vulgairement sous le nom de *chair de poule*. Il soutient, contre le sentiment unanime des physiologistes du jour, que les noyés périssent rarement d'apoplexie, qu'ils meurent d'asphyxie, qu'on trouve toujours de l'eau dans la trachée-artère, dans les bronches, et même dans l'estomac, que la glotte n'est jamais resserrée spasmodiquement, ni l'épiglotte abaissée, et qu'on doit par conséquent commencer par incliner le corps d'un noyé, afin de donner issue au liquide, avant de procéder à l'insufflation des voies aériennes.

Vorlesungen ueber die Rettungsmittel beym Scheintode und in plœtzlichen Lebensgefahren. Vienne, 1819, in-8°. avec 5 planches.
Systematisches Handbuch des Medicinal-Wesens nach den K. K. OEsterreichischen Medicinalgesetzen, zum Gebrauch fuer Aerzte, Wundaerzte, Apotheker, Polizeybeamte, und zum Behufe œffentlicher Vorlesungen. Vienne, 1819, in-8°. (J.)

BÉROT, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, n'a encore publié qu'un

Rapport sur les travaux de l'Ecole de médecine de Strasbourg. Strasbourg, 1806, in-4°. (S.)

BERRETTARI (Elpidio), médecin et philosophe italien, qui jouissait d'une certaine célébrité de son vivant, naquit, en 1552, à Pescia-Terra, dans la Toscane. Il fut le fondateur de l'Académie *de' Ambrosi* à Pise, où il enseignait les belles-lettres. Une mort prématurée termina sa carrière en 1583. On n'a de lui qu'un opuscule intitulé :

De risu et fletu. Florence, 1603, in-4°.
Imprimé par les soins de son frère Marins. (o.)

BERRYAT (Jean), exerça la médecine à Auxerre, et mourut, en 1754, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre de celle d'Auxerre, intendant des eaux minérales de France, et médecin ordinaire du roi. Ses titres littéraires sont peu nombreux. On a de lui :

Observations physiques et médicales sur les eaux minérales d'Epoigny. Auxerre, fort petit volume in-12.

Berryat fut l'éditeur des deux premiers volumes de la *Collection académique, concernant la médecine, l'anatomie, la chirurgie, la chimie, la physique expérimentale, la botanique et l'histoire naturelle* (Dijon, 1754, 2 vol. in-4°.). Cette volumineuse compilation, exécutée sans goût et sans esprit d'ensemble, mérite l'oubli auquel elle fut condamnée dès le moment qui la vit paraître ; cependant elle a été continuée par Gueneau, Lavirotte, Buffon, Daubenton, Larcher, Roux, Nadault et Barberet. Les registres de la Société de médecine d'Auxerre contiennent quelques Mémoires de Berryat. (MONFALCON)

BERSANUS (Sébastien), né à Crémone, fut à la fois médecin, physicien, philosophe, astronome, célèbre poète et historien, et président de l'Académie *de' Animati.* Il écrivit, en 1576, selon Arisi :

De podagrâ lib. I.
De nutritivo cibo lib. I.
De lue venereâ lib. II.
De morbo oculorum lib. II.
De dolore stomachi lib. I.
De hydropisiâ lib. I.
La Costanza di amore. (s.)

BERTACCHI (Dominique), né à Campo-Regio, et mort, le 23 septembre 1596, à Ferrare, où il était médecin du duc Alphonse II, a écrit:

De spiritibus libri quatuor, nec non de facultate vitali libri tres. Venise, 1584, in-4°. (z.)

BERTACCIUS. *Voyez* Bertacchi.

BERTALDI (Jean-Louis), médecin d'Emmanuel I, duc de Savoie, naquit à Murello, dans le Piémont, et laissa les ouvrages suivans:

De durationibus medicamentorum compositorum eorumque facultatibus. Turin, 1600, in-4°.

Medicamentorum apparatus, in quo remediorum omnium compositorum vires enodantur. Turin, 1611 et 1612, in-4°.

Tractatus confectionis hyacinthi et alchermes. Turin, 1613, in-4°.-*Ibid.* 1619, in-4°.

Externorum medicamentorum apparatus. Turin, 1614, in-4°.

Scholia in Dispensatorium Jo. Placotomi. Turin, 1614, 2 vol. in-4°.

Regole della sanita, e natura de' cibi d'Ugo Benzo Sanese, arrichite. Turin, 1618, in-12.-*Ibid.* 1620, in-8°. (o.)

BERTAPAGLIA (Léonard), dont le nom a été étrangement dénaturé dans les dictionaires historiques, où on le trouve en effet écrit *Berta Palia*, *Bertopalea*, *Bertepaglia*, *Berutapalea* et *Praedapalia*, se rendit très-célèbre, au commencement du quinzième siècle, comme médecin, et surtout comme chirurgien. On sait fort peu de chose sur son compte. Facciolati et Mazzuchelli nous apprennent seulement qu'il était professeur de chirurgie à Padoue, où ses cours attiraient un nombreux auditoire, qu'il pratiqua aussi l'art de guérir avec beaucoup d'éclat à Venise, et qu'il acquit des richesses considérables; mais ils placent l'époque de son professorat à Padoue vers 1429, tandis que Tiraboschi, d'après Dorighello, la fait remonter un peu plus haut, et assure qu'il enseignait déjà la chirurgie, dans cette Université, dès l'année 1424. Outre plusieurs ouvrages inédits, dont parle Mazzuchelli, et que nous croyons devoir passer sous silence, on a de lui :

Chirurgia, seu Recollectæ super quartum Avicennæ de apostematibus, morbis cutaneis, gangrænâ, carbunculo pestilente, cancro, de vulnere duri nervi, fistulâ, ventositate spinæ. Venise, 1499, in-fol. -*Ibid.* 1546, in-fol., avec les œuvres de Guy de Chanliac, de Roland, de Roger et d'autres.

Cet ouvrage ne présente rien de remarquable; il annonce même beaucoup de crédulité et de faiblesse d'esprit dans son auteur : mais, dit Haller, *miseras astrologicas superstitiones sæculo condonaveris, in viro, qui sæpè tamen anatomizavit.* En effet, Léonard de Bertapaglia dit avoir disséqué deux cadavres humains, l'un en 1439, l'autre en 1440, et ce fait est important à noter. (J.)

BERTAUT (Gilles), né à Châlons-sur-Saône, exerça la pharmacie pendant soixante ans avec une rare probité, et mourut en 1727. Il n'a laissé que l'opuscule suivant :

Réponse à la Lettre d'un ami qui a écrit sur les fièvres en 1709. Châlons-sur-Saône, 1709, in-12. (T.)

BERTELE (Georges-Augustin), né, à Ingolstadt, le 27 août 1767, devint professeur de chimie, minéralogie, botanique, matière médicale, diététique, toxicologie, pharmacologie et art de formuler, à l'Université de Landshut, et mourut, dans cette ville, le 19 juillet 1818, laissant plusieurs petits ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans:

Oratio aditialis de inflexu chemiæ in physicam et medicinam. Ingolstadt, 1794, in-4°.

Ueber Salpeterplantagen. Munich, 1794, in-8°.

Erœrterung der Frage : Ist iedem Menschen eine gewisse Summe von Erregbarkeit angebohren, oder nicht? Landshut, 1801, in-8°.

Versuch einer Lebenserhaltungskunde. Mit Censurfreyheit der Churfuerstlichen Universitaet. Landshut, 1803, in-8°.

Handbuch der Minerographie einfacher Fossilien, zum Gebrauch seiner Vorlesungen bearbeitet. Landshut, 1804, in-8°.

Handbuch einer dynamischen Arzneymittellehre. Landshut, 1805, in-4°. (z.)

BERTHE (J.-N.), médecin de Montpellier, mort dernièrement, a publié :

Eloge de J. Petiot. Montpellier, 1800, in-4°.
Précis historique de la maladie qui a régné dans l'Andalousie en 1800. Paris, 1802, in-8°.-Trad. en allemand, dans le *Neues Journal fuer auslaendische Literatur* (tome VI, n°. 3).
Ouvrage très-bien fait, et qui mérite d'être lu. Il contient des idées remarquables sur le siége et la nature de la fièvre jaune. Il est à regretter que Berthe soit arrivé trop tard en Espagne pour pouvoir l'observer. (s.)

BERTHEMIN (Dominique), né à Vezelize, le 11 octobre 1580, était fort instruit; il avait beaucoup lu, et il a fait des vers passables. C'est lui qui mit les eaux de Plombières en réputation; mieux que ses prédécesseurs, il les analysa, et en fit boire au duc Henri, dont il était médecin ordinaire et conseiller. Jusque-là on s'était borné à en faire usage en bains. Il mourut, à Pont-sur-Madon, laissant :

Discours des eaux et bains de Plombières. Nancy, 1609, in-8°.-*Ibid.* 1615, in-8°. - Mirecourt, 1733, in-8°.
Berthemin prétend, dans cet ouvrage, avoir écrit le premier sur les eaux de Plombières; mais Jean Lebon l'avait précédé. (s.)

BERTHIOLI (Antoine), médecin de Mantoue, est auteur des deux opuscules suivans :

Considerazioni sopra l'olio di scorpioni del Matthioli. Mantoue, 1585, in-4°.
Idea theriacæ et mithridatii. Mantoue, 1601, in-4°. (z.)

BERTHOLD (André), médecin allemand du seizième siècle, a écrit :

Terræ sigillatæ, nuper in Germaniâ repertæ, vires atque virtutes admirandæ, ejusque administrandæ ac componendæ ratio. Meissen, 1583, in-4°. - Francfort, 1583, in-4°. (T.)

BERTHOLLET (Claude-Louis), né à Talloire en Savoie, vers 1756, docteur en médecine, fut admis au nombre des membres de l'Académie royale des sciences en 1780. En 1794, il fut nommé professeur de chimie à l'Ecole Normale; membre de l'Institut national et de la Société royale de Londres en 1795; membre de la commission chargée du choix et du transport des objets d'arts conquis, par les Français, en Italie, en 1796. Il accompagna l'armée d'Égypte, d'où il revint en 1799. Après le 18 brumaire, il fut fait successivement sénateur, comte de l'empire et grand officier de la légion d'honneur en 1804; titulaire de la riche sénatorerie de Montpellier, la même

année; président du collége électoral des Pyrénées orientales en 1806; grand cordon de l'ordre de la réunion en 1813. Depuis le 4 juin 1814, il est membre de la Chambre des pairs. La postérité confirmera les justes éloges accordés à cet illustre savant, que ses travaux sur les applications de la chimie aux arts, ses recherches sur les lois de l'affinité, et ses découvertes nombreuses ont placé au rang des premiers chimistes de l'Europe. Il fut un des membres les plus actifs de cette réunion d'hommes célèbres qui réformèrent la nomenclature chimique en 1787. On lui doit entre autres la découverte de la composition de l'ammoniaque, l'art de blanchir les toiles par le chlore, et des principes fixes pour l'art de la teinture. Jusqu'à ce jour, il a publié :

Observations sur l'air. Paris, 1776, in-8°.
Prospectus d'un cours de matière médicale. Paris, 1779, in-8°.
Précis d'une théorie sur la nature de l'air, sur ses préparations, etc. Paris, 1789, in-8°.
Élémens de l'art de la teinture. Paris, 1791, in-8°.-*Ibid.* 1805, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand par A.-F. Gehlen, Berlin, 1806, 2 vol. in-8°.
Description de l'art du blanchiment des toiles par l'acide muriatique oxigéné. Paris, 1795, in-8°.
Recherches sur les lois de l'affinité. Paris, 1801, in-8°.-Trad. en allemand par Ernest-Godefroy Fischer, Berlin, 1802, in-8°.
Essai de statique chimique. Paris, 1803, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand par G.-G. Bartoldy, Berlin, 1811, in-8°.-en anglais par B. Lambert, Londres, 1804, 2 vol. in-8°.-en italien par Dandolo, Côme, 1804, in-8°.
Faits sur les effets de la vaccination (avec MM. Percy et Hallé). Paris, 1812, in-4°.
Mémoires sur l'emploi des fumigations sulfureuses. Paris, 1817, in-8°.
Il a en outre inséré un Cours de chimie animale dans le Journal de l'Ecole polytechnique (tome I, page 67), et de nombreux articles dans les Mémoires de l'ancienne Académie des sciences, dans ceux de l'Institut et de la Société d'Arcueil, dont il est un des fondateurs, et dans les Annales de chimie. Enfin, il a enrichi de notes la traduction de l'Essai sur le phlogistique par Kirwan, et ajouté un Discours préliminaire à la traduction de la première édition du Système de chimie par Thomson.
Berthollet (*Jean*), dont on a :
De hydrope. Bâle, 1705, in-4°. (s.)

BERTHOLON de Saint-Lazare, surnommé ainsi parce qu'il faisait partie de la communauté de Saint-Lazare, dans laquelle il entra fort jeune, mourut, à Lyon, en 1799, après avoir été successivement professeur de physique à Montpellier et professeur d'histoire à Lyon. Partisan de l'opinion des physiciens qui attribuent les tremblemens de terre au défaut d'équilibre entre l'électricité terrestre et l'atmosphérique, il imagina un moyen qu'il croyait propre à préserver des contrées entières de ces secousses désastreuses. Ce moyen consistait à enfoncer, aussi avant que possible dans la terre, de longues barres de

fer, garnies à leurs deux extrémités d'une couronne de pointes. Il voulait en outre que l'extrémité inférieure des barres fût divisée en plusieurs longues branches, afin d'offrir des conducteurs plus multipliés au fluide électrique. Un moyen aussi bizarre semblait ne devoir pas même mériter qu'on y fît attention, lorsque l'allemand Wiedebourg en prit sérieusement la défense, et poussa le délire jusqu'à soutenir que l'élévation de nombreuses pyramides, sur le sol, serait un excellent moyen pour prévenir les tremblemens de terre. Bertholon, qui était ami de Franklin, s'est beaucoup occupé des phénomènes de l'électricité, auxquels il attribuait presque tous les accidens de l'atmosphère, météores aqueux et ignés, aurores boréales, etc. Mais il n'a rien laissé de bien saillant en physique. Cependant nous ne pouvons passer ici sous silence les opinions qu'il a émises relativement aux effets médicinaux de l'électricité. Partisan de l'opinion, long-temps reçue, et à laquelle on n'a même pas encore entièrement renoncé aujourd'hui, que le bain négatif produit des effets opposés à ceux du bain positif, il imagina de partager les maladies en électriques et non électriques, établissant d'ailleurs, entre les premières, une distinction fondée sur l'exubérance ou le défaut de fluide. Ce fut sur cette base qu'il établit la plus bizarre des doctrines médicales, qu'il appliqua sans réserve, non-seulement, à l'hygiène, mais encore à la thérapeutique. Heureusement personne, en France au moins, ne fit sérieusement attention à ces idées singulières, qui seraient peut-être même tout à fait ignorées, quoiqu'elles aient fourni matière à un assez volumineux ouvrage, sans la peine qu'a prise van Troostwyck de les combattre, et d'en donner une réfutation solide. Les écrits de Bertholon sont :

Mémoire qui a remporté le prix de la Société royale des sciences à Montpellier, en 1780, sur cette question : Déterminer par un moyen fixe, simple, et à portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin en fermentation dans la cuve aura acquis toute la force et toutes les qualités dont il est susceptible. Montpellier, 1781, in-4°.

Sur le basalte de Saint-Tibary. Montpellier, 1781, in-4°.

De l'électricité du corps humain en état de santé et de maladie. Paris, 1781, 2 vol. in 8°. - Trad. en allemand par F.-A. Weber, Berne, 1784, in-8°.; par C.-G. Kuehn, Weissenfels, 1788-1789, 2 vol. in-8°.

Mémoire sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon. Paris, 1782, in-8°.

De l'électricité des végétaux. Paris, 1783, in-8°.

Preuves de l'efficacité des paratonnerres. Paris, 1783, in-4°.

Des avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats. Paris, 1784, in-8°.

De l'électricité des météores. Paris, 1787, 2 vol. in-8°. - Trad. en allemand, Liegnitz, 1792, in-8°.

Théorie des incendies, de leurs causes, des moyens de les prévenir et de les éteindre. Paris, 1787, in-4°.

Bertholon a inséré plusieurs Mémoires dans le Journal de physique. (J.)

BERTHOT (Jean-Alphonse), médecin du seizième siècle, a laissé :

De methodo medendi. Mons, 1588, in-8°. (T.)

BERTIN (Exupère-Joseph), naquit à Tramblay, près de Rennes, le 21 septembre 1712, de François Bertin, médecin très-éclairé, issu d'une des familles les plus considérées de la Bretagne, à laquelle appartient un naturaliste distingué de nos jours, M. Desfontaines. Exupère-Joseph avait trois ans lors de la mort de son père; il ne reçut en héritage qu'une ardeur extrême pour s'instruire, et un goût décidé pour l'enseignement. Il fit ses premières études dans son lieu natal, et vint les terminer à Rennes. Pendant son cours de philosophie, il sentit naître en lui un grand amour pour les sciences physiques. Cette circonstance le fit entrer dans une carrière dès long-temps parcourue avec gloire par ses aïeux. Une anatomie de Verheyen qui tomba entre ses mains, fut étudiée avec une si grande assiduité, que bientôt il sut le livre par cœur, et put guider de vieux médecins dans l'examen d'un cadavre. A son arrivée à Paris, Hunauld le distingua, l'appela près de lui, et lui fit bientôt partager ses travaux honorables. Cependant il trouva plus de gloire que de fortune dans l'enseignement. Reçu docteur à Reims en 1737, et à Paris en 1741, il épuisa, pour obtenir ce titre, ses facultés pécuniaires et celles de ses amis, et se vit obligé de profiter d'une occasion de se procurer les avances nécessaires pour exercer sa profession d'une manière digne de lui; il accepta la place de premier médecin du hospodar de Valachie et de Moldavie.

Au bout de quelques années, le hospodar fut rappelé à Constantinople, et Bertin ne voulant pas le suivre, revint dans sa patrie. En traversant l'Allemagne, il fut volé et poursuivi par des assassins, et peut-être par l'escorte même que l'impératrice, alors en guerre avec la France, lui avait donnée pour l'accompagner jusqu'à la frontière.

En 1744, Bertin, âgé de vingt-cinq ans, fut nommé associé anatomiste de l'Académie des sciences. Il devait cette distinction honorable à ses travaux sur les nerfs du cœur et sur les anastomoses des artères mammaires et épigastriques. Bientôt après, il fit imprimer un Mémoire sur la structure et les fonctions des reins, et, en 1746, il en donna un sur l'estomac du cheval et sur la cause qui s'oppose au vomissement dans cet animal; il dit que ce n'était pas à une valvule, mais à un sphincter que ce phénomène devait être attribué.

Il prétendait que la disposition des différens plans de fibres musculaires qui forment l'estomac, est à peu près la même dans l'homme et le cheval. Les observations qu'il fit sur ce

point d'anatomie, et qu'il ne publia que très-long-temps après, furent le sujet d'une contestation entre lui et Haller. Ce dernier ne put ôter à notre compatriote la gloire de la première découverte.

Fatigué par des excès dans le travail du cabinet, tourmenté par des querelles littéraires, et en proie à des chagrins domestiques, Bertin vit sa santé s'altérer, et ce fut dans le sein de l'Académie des sciences qu'il sentit la première atteinte de sa maladie. Buffon, qui était à son côté, lui donna les premiers secours. C'etait un accès de fièvre que l'on regarda comme inflammatoire, et que L'Epine crut devoir combattre par six saignées en vingt-quatre heures. Un des signes les plus remarquables de cette affection, fut un délire violent qui jetait le malade dans la léthargie, et qui revenait par accès d'une durée variable, laissant chaque jour des intermittences durant lesquelles la santé semblait être parfaite. Cette maladie persista pendant trois ans, après quoi il ne resta aucune trace de son existence. Toutes les facultés de Bertin reprirent leurs forces et leur justesse; il n'avait oublié aucun des détails immenses de l'anatomie, et il offrait la même sagacité dans les recherches qu'il faisait pour les progrès de cette science.

Le premier travail qu'il publia, après son rétablissement, fut sur la circulation du sang dans le foie du fœtus. Nulle part, plus que dans ses trois Mémoires sur ce sujet, il n'a fait preuve d'un aussi grand talent. Il a de même cherché à faire connaître l'effet de la respiration sur les veines du foie, et il pensait que, pendant l'inspiration naturelle, la pression exercée sur les veines hépatiques, fait tuméfier les veines jugulaires, les veines caves et leurs sinus. Lors de l'expiration naturelle, ce gonflement n'existe plus, mais il se manifeste dans l'inspiration et l'expiration forcées. Il découvrit plus tard que, dans un grand nombre d'animaux, les points et les conduits lacrymaux n'existent pas, et que les larmes arrivent dans le sac par une simple ouverture que ce réservoir présente. Cette disposition explique la rareté des fistules lacrymales dans beaucoup d'espèces animales.

En 1748, Bertin fut nommé associé vétéran de l'Académie des sciences, et cependant il ne se crut pas dispensé de travailler et de faire part de ses travaux à cette compagnie savante. Malheureusement tous ses écrits n'ont pas été imprimés, et peut-être avons-nous perdu pour toujours les fruits des recherches de ce savant, dont le caractère élevé faisait valoir les découvertes des autres, avec autant d'intérêt et de zèle, que les siennes propres.

Bertin avait conçu le projet de publier un grand ouvrage d'anatomie; son travail fut pendant long-temps suspendu par

sa maladie, cependant il le reprit, et, en 1754, il en donna la première partie, contenant l'histoire des os.

Cette ostéologie devint un livre classique et un modèle de description, d'exactitude et de profondeur. C'est là qu'il décrit avec soin les lames osseuses placées au devant des sinus sphénoïdaux, et auxquelles on a donné son nom, quoiqu'elles eussent déjà été connues par Schneider. M. Geoffroy Saint-Hilaire dit que sa description ne laisse rien à désirer, et il a désigné cette partie du sphénoïde sous le nom d'*os bertinal*, qui, peu important dans l'homme, devient dans les animaux une pièce osseuse d'un grand intérêt. Partout il a l'usage que Bertin lui avait assigné dans l'homme. Chez tous les animaux, les os bertinaux appartiennent à l'organe olfactif; ils se forment à la partie la plus inférieure, établissant ainsi une sorte de cloison entre les organes de l'odorat et ceux de la vision.

Bertin se retira, en 1750, à Gahard, près de Rennes, où l'éducation de ses enfans fut la plus douce occupation de sa vieillesse, et où il mourut vers la fin du mois de février 1781. Condorcet a prononcé son éloge. On doit le compter parmi les médecins dont s'honore l'ancienne Faculté de Paris, et son profond savoir sur la structure du corps humain le place parmi les premiers anatomistes français. Ses ouvrages sont :

Ergò causa motûs alterni cordis multiplex. Paris, 1740, in-4°. Inséré dans la Collection des thèses d'anatomie de Haller.

Ergò non datur imaginationis maternæ in fœtum actio. Paris, 1741, in-4°.

Lettre au D. sur le nouveau système de la voix. La Haye (Paris), 1745, in-8°.

Opuscule contre la Théorie de la voix par Ferrein. Bertin fait observer que les bords de la glotte ne sont pas comparables à des cordes tendues, et qu'on n'a pas besoin de cette comparaison pour expliquer la voix, puisque l'homme peut, en sifflant, produire des sons très-variés avec les lèvres, qui ne sont point des cordes tendues. Ferrein ayant répondu, Bertin lui opposa ses

Lettres sur le nouveau système de la voix et sur les artères lymphatiques. Paris, 1748, in-12, qu'il publia sous le voile de l'anonyme, et dans lesquelles il défendit son opinion avec force.

Ergò specificum morsûs viperæ antidotum alcali volatile. Paris, 1749, in-4°.

Traité d'ostéologie. Paris, 1754, in-12.–Trad. en allemand par J.-P.-G. Pflug, Copenhague, 1777 - 1778, 4 vol. in-8°.

Consultation sur la légitimité des naissances tardives. Paris, 1764, in-8°. Bertin soutient que puisqu'il y a des naissances précoces, il doit aussi y en avoir de tardives : la conséquence n'est pas rigoureuse et nécessaire.

On a encore de lui de nombreux Mémoires, tant parmi ceux de l'Académie des sciences, que dans l'ancien Journal de médecine.

(G. BRESCHET)

BERTIN (Georges), médecin champenois qui vivait encore, à Metz, vers 1590, a laissé :

De consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione commentarius. Bâle, 1586, in-8°.

Medicina libri viginti methodicè absoluta, in quâ mutuus Græcorum et Arabum consensus, legitima veteris medicinæ adversùs Paracelsistas defensio; vera Animadversionum Argenterii in Hippocratem et Galenum refutatio, dilucida controversiarum et difficilium locorum explicatio. Bâle, 1587, in-fol. (s.)

BERTIN (Réné-Joseph-Hyacinthe), fils aîné du célèbre anatomiste Exupère-Joseph Bertin, né, le 10 avril 1767, à Gohard, petit village près de Rennes, a fait ses humanités dans cette dernière ville, étudié la médecine à Paris, et pris le titre de docteur, en 1791, à Montpellier. Il a servi, en 1792, dans l'armée des côtes de Brest, puis dans celle d'Italie. En 1798, il fut envoyé en Angleterre, comme inspecteur-général du service de santé des prisonniers français; après avoir passé un an dans cette île, il revint en France, et fut nommé, peu de temps après, médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des vénériens, à Paris, place qu'il occupe encore actuellement. En 1807, il a été employé comme médecin des armées françaises en Prusse et en Pologne. On a de lui:

Quelques observations critiques, philosophiques et médicales sur l'Angleterre, les Anglais et les Français détenus dans les prisons de Plymouth. Paris, 1801, in-12.

Traité de la maladie vénérienne chez les enfans nouveau-nés, les femmes enceintes et les nourrices. Paris, 1810, in-8°.

Il a publié aussi une traduction française de la traduction italienne de l'*Entwurf einer einfachen Arzneykunst, oder Erlaeuterung und Bestaetigung der Brownischen Arzneylehre*, de Melchior-Adam Weickard, par Jean-Pierre Frank (Paris, 1798, 2 vol. in-8°.), avec un Discours préliminaire contenant la vie de Brown, l'analyse et la critique de sa doctrine. Il a traduit de même, du latin, les *Elementa medicinæ* de Jean Brown (Paris, 1805, in-8°.), avec les commentaires de l'auteur et les notes de Beddoès.

Dans un Mémoire, lu en 1812 à la Faculté de médecine de Paris, et inséré dans le Journal de MM. Leroux et Corvisart, il a émis, sur des excroissances prétendues syphilitiques des valvules mitrale et sigmoïde du cœur, une opinion dont M. Laënnec s'est emparé depuis. Il a remarqué, le premier, l'hypertrophie des parois du cœur, sans dilatation, et même avec diminution des cavités de cet organe. Il se propose de publier sous peu un Traité des maladies organiques du cœur. (J.)

BERTINI (Antoine-François), médecin italien, qui naquit, le 28 décembre 1658, à Castel-Fiorentino, a fait beaucoup de bruit, dans son temps, par les querelles littéraires qu'il eut à soutenir contre plusieurs de ses contemporains. Envoyé par ses parens aux écoles de Sienne et de Pise, il y cultiva non-seulement les différentes branches de l'art médical, mais encore les mathématiques, les belles-lettres et la poésie, tant italienne que latine. Après avoir pris le titre de docteur en philosophie et en médecine, en 1678, il alla se fixer à Florence, où bientôt

après on le nomma professeur de médecine pratique dans l'hôpital de Santa-Maria-Nuova. Sa réputation s'étendit en peu de temps jusqu'aux confins de l'Italie, mais elle ne paraît pas les avoir dépassés, car le nom de Bertini est enveloppé aujourd'hui d'une profonde obscurité, dont les ouvrages, en tête desquels on le trouve, ne sont guère propres à le tirer. Ce médecin mourut, à Florence, le 10 décembre 1726, laissant :

La medicina difesa contra le calumnie degli uomini volgari e dalle opposizioni de' dotti, divisa in due dialoghi. Lucques, 1699, in-4°. – *Ibid.* 1709, in-4°.

Moneglia, l'un des médecins de la cour de Toscane, dont il avait négligé de parler dans l'éloge qu'il faisait de ses confrères, se tint pour offensé de l'oubli, et critiqua l'opuscule précédent avec amertume. Bertini lui répondit sur le même ton :

Riposta al discorso familiare di Terfilo Samio contra l'autore della Medicina difesa. Lucques, 1700, in-4°.

On trouve dans ce livre la réponse de Bertini et la critique de Moneglia.

Lo specchio che non adula. Leyde, 1707, in-4°.

Diatribe contre Jérôme Manfredi, à l'occasion du traitement d'une religieuse du couvent de Saint-Nicolas de Prato.

Les convenances sont rarement respectées, par les Italiens surtout, dans ces libelles, dictés plutôt par l'amour propre blessé que par l'amour de la science, et qui meurent à jamais, après avoir fatigué ou dégoûté le public pendant quelques semaines. Bertini, qui paraît avoir été d'un caractère très-susceptible, en écrivit encore quelques autres, dont nous ne parlerons pas ici, mais dont on trouvera les titres dans Mazzuchelli, qui a pris le soin fastidieux et bien inutile d'exhumer toutes ces pauvretés littéraires. (J.)

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), fils du précédent, vint au monde, à Florence, le 10 mars 1694. Comme son père, il alla terminer ses études à Pise, où il reçut le doctorat en 1714. Aussitôt après, il revint à Florence, où ses succès dans la pratique lui acquirent l'estime de ses concitoyens. Ceux-ci frappèrent même une médaille en son honneur, afin de lui témoigner leur reconnaissance d'une manière durable. Bertini fut membre de la savante société *Colombaria.* La mort termina sa carrière le 12 avril 1756. Depuis un an, il était sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie.

Dell' uso esterno ed interno del mercurio. Florence, 1744, in-4°.

Réimprimé dans le recueil qui porte le titre de : *Delle febri maligne e contagiose* (Venise, 1746, in-8°.).

Ce discours, que Bertini avait prononcé, en 1744, dans la Société botanique de Florence, fit une grande sensation, et attira de nombreuses et violentes critiques à l'auteur. Celui-ci, sans s'effrayer, continua de soutenir que le mercure est un spécifique souverain dans les fièvres malignes et contagieuses, et qu'on doit même lui donner la préférence sur le quinquina.

Tre articoli del Giornal Fiorentino ora uniti insieme. Florence, 1750, in-12.

Réponse à la critique que Laurent-Cajétan Fabri avait faite du Traité précédent. (J.)

BERTOCCI (Alphonse), médecin italien des seizième et dix-septième siècles, né à Fano, a laissé :

Methodus generalis et Compendium ex Hippocratis, Galeni et Avicennæ placitis desumptum. Venise, 1556, in-8°.-Lyon, 1558, in-12.-*Ibid.* 1588, in-8°. - Francfort, 1608, in-8°.

De generatione pituitæ, humore melancolico, concoctione et præparatione humorum. Francfort, 1681, in-8°. (T.)

BERTOCIUS. *Voyez* Bertocci.

BERTONDELLI (Jérôme), né, le 22 janvier 1607, à Valsugana, dans l'évêché de Feltre, pratiqua pendant quelque temps la médecine à Rome, se fit prêtre à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et mourut le 24 juin 1692. Il n'a laissé que des ouvrages entièrement étrangers à l'art de guérir, et qui annoncent pour la plupart sa pieuse crédulité. En voici les titres :

Ristretto della Valsugana e delle grazie miracolose della Madonna d'Honea in quella situata. Padoue, 1665, in-4°.

Istoria della citta di Feltre. Venise, 1673, in-4°. - *Ibid.* 1675, in-4°.

Relazione della traslazione del corpo di santo Prospero. Bassano, 1679, in-4°.

Miracoli operati per mezzo degli Agnus Dei benedetti d'Innocenzio XI. Venise, 1691, in-4°. et in-12. - *Ibid.* 1695, in-4°. (Z.)

BERTRAM (Auguste-Guillaume) naquit, le 18 août 1752, dans la vieille Marche, à Seehausen, où son père exerçait l'art de guérir. Dès l'âge de quatorze ans, il fut envoyé aux écoles de la ville, d'où il passa ensuite à Halle, et fut admis, en 1771, parmi les élèves de l'Université. Il partagea depuis lors son temps entre l'étude de la médecine et celle des sciences accessoires, particulièrement de l'histoire naturelle et des mathématiques, qu'il aimait passionnément. Bien convaincu que les voyages seuls peuvent procurer des connaissances positives en minéralogie, il profita d'une occasion qui se présenta en 1776, pour aller parcourir les montagnes des Géans, dans la Bohême. L'année suivante, il se rendit à Gœttingue, puis revint à Halle, où le bonnet de docteur lui fut donné, en 1781, après neuf ans d'études. La pratique, à laquelle il s'adonna dès-lors, lui réussit d'abord très-peu; mais avec le temps sa clientelle augmenta beaucoup, et il finit même par devenir un des médecins les plus répandus de Halle. En 1787, il fut nommé professeur extraordinaire à l'Université : l'année suivante, Goldhagen vint à mourir, et on lui donna sa chaire, avec le titre de physicien de la ville ; mais, cette même année, le 25 mars, une fièvre putride termina prématurément sa carrière. On n'a de lui qu'une

Dissertatio de spasmo, ab examinatione conjecturas sistens. Halle, 1781, in 8°.

Il a traduit, de l'anglais en allemand, les Elémens de physique appliquée à la médecine de J. Elliot (Léipzick, 1784, in-8°.).

BERTRAM (*A.-F.*), conseiller du duc de Saxe-Weimar, et médecin à Eisenach, a publié :

Gruendlicher Unterricht von dem Creutzburger Bittersalz. Eisenach, 1745, in-8°.

Unterricht vom Gebrauch und Wirkung des Ruhler Stahlwassers. Eisenach, 1775, in-8°. (J.)

BERTRAND (Elie), né, à Orbe, en 1712, fit ses études à Lausanne, Genève et Leyde, depuis 1728 jusqu'en 1734, devint, en 1739, pasteur d'un village de la Suisse, et obtint, en 1744, la place de premier pasteur de l'Eglise française à Berne. En 1765, il passa en Pologne, où le roi lui donna le titre de conseiller intime, et lui accorda, en 1768, des lettres de naturalisation et de noblesse. Cependant il revint en Suisse, et passa le restant de sa vie à Yverdun. L'époque de sa mort nous est inconnue. Nous ne le citons ici que parce qu'il alliait aux fonctions du ministère évangélique l'étude des sciences physiques, principalement de la géologie et de la minéralogie, sur lesquelles il a composé plusieurs bons ouvrages, qui sont le résultat de ses propres observations, et qui ont contribué aux progrès de ces deux sciences. Ses écrits, assez nombreux, portent les titres suivans :

Le philanthrope. Lausanne, 1738, 2 vol. in-12.

Trois sermons prononcés à Berne, à l'occasion de la découverte d'une conspiration contre l'état. Lausanne, 1749, in-8°.

Le troisième Sermon n'est pas de Bertrand, mais de J.-G. Altmann.

Mémoire sur la structure intérieure de la terre. Zurich, 1752, in-8°.

Instructions chrétiennes, ou Abrégé du catéchisme. Zurich, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1756, in-8°.

Essais sur les usages des montagnes, avec une Lettre sur le Nil. Zurich, 1754, in-4°.

Cet ouvrage contient beaucoup de vues neuves et de remarques intéressantes.

Mémoires pour servir à l'histoire des tremblemens de terre de la Suisse, principalement pour l'année 1755, *avec quatre Sermons prononcés à cette occasion.* Berne, 1756, in-8°.

Les Mémoires ont aussi paru seuls à La Haye (1757, in-8°.).

Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud. Genève, 1758, in-4°.

Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels. La Haye, 1763, 2 vol. in-8°.

Recueil de Traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles. Avignon, 1766, in-4°.

Morale de l'évangile. Neufchâtel, 1775, 7 vol. in-8°. - Trad en allemand par Jean-Adam Emmerich, Meinungen, 1777, in-8°.

Elémens de morale universelle, ou tableau des devoirs de l'homme. Neufchâtel, 1776, in-8°. - Trad. en allemand par Jean-Adam Emmerich, Meinungen, 1777, in-8°.

Le Thevenon, ou les Journées de la montagne. Neufchâtel, 1777, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.

Le solitaire du mont Jura : récréations d'un philosophe. Neufchâtel, 1779, in 8°.

Il a inséré plusieurs Mémoires dans le *Museum Helveticum*, la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, et les Actes de la Société économique de Berne. (J.)

BERTRAND (Jean-Elie), ministre du saint évangile, professeur de belles-lettres à Neufchâtel, et membre de plusieurs académies, naquit en 1737, et mourut fort jeune. Il a donné quelques Mémoires à la Société économique de Berne en 1762, et laissé deux volumes de sermons (Neufchâtel, 1779, in-8°.). (J.)

BERTRAND (Jean-Baptiste), né, à Martigues, le 12 juillet 1670, étudia d'abord la théologie pour remplir les vues de ses parens qui le destinaient à l'etat ecclesiastique; mais, se sentant peu de goût pour la retraite, il tourna ses vues du côté de la médecine, et vint à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, après le laps de temps prescrit par les statuts. De retour dans sa patrie, il se distingua surtout durant l'affreuse peste de Marseille, en 1720, par son dévouement, que le gouvernement récompensa en lui accordant une pension. Il mourut le 10 septembre 1752. C'était un excellent observateur, que l'on doit ranger parmi les meilleurs écrivains sur la peste. Il a laissé:

Réflexions sur le système de la trituration. 1714, dans le Journal de Trévoux.

L'auteur cherche à concilier le système de la trituration avec celui de la fermentation.

Observations sur la maladie contagieuse de Marseille; imprimées à la suite de la *Relation historique de la peste de Marseille en* 1720 (Cologne, 1721, in-12 - Lyon, 1723, in-12), sans nom d'auteur, et que Carrère attribue à Bertrand, mais qui ne peut pas être de lui, puisqu'on loue sa sincérité dans la préface. Cet ouvrage, inconnu à Haller, a été jugé avec sagacité par le professeur Pinel, qui en dit beaucoup de bien, quoiqu'il ne soit pas exempt de divagations humorales. « L'ouverture des cadavres, dit Bertrand, n'a rien découvert de particulier sur la nature du mal, ni sur sa cause : dans les uns, tout a paru dans un état naturel, et dans les autres on n'a trouvé que quelques légères inflammations dans le bas-ventre, qui étaient certainement les dernières productions de la maladie. » Il fait une remarque qui nous paraît importante, c'est que les pestiférés n'exhalent pas de mauvaise odeur : « On sent, dit-il, une odeur douceâtre, surtout quand le malade sue, qui est désagréable sans être trop forte ni infecte; cette *odeur douceâtre se communique à tout ce qui a servi à l'usage des malades, aux meubles et aux chambres même, et ne se perd qu'après que ces choses ont passé à l'eau bouillante, et ont été exposées long-temps à l'air.* » Du reste, il décrit la maladie avec une rare précision, signale les cas où la saignée, l'émétique, l'ipécacuanha, les purgatifs, les narcotiques, les alexitères et les délayans étaient indiqués. « Il est arrivé quelquefois, dit-il, qu'après l'opération de l'émétique ou du purgatif, la fièvre s'est ranimée, et que le pouls est devenu plus plein et plus élevé; et, lorsqu'alors il se manifestait des

symptômes cérébraux, on faisait une saignée du pied. Les sudorifiques volatils, les forts cardiaques et les alexitères n'ont jamais, ajoute-t-il, fait un bon effet, à moins que le malade ne fût dans un abattement extraordinaire. »

En somme, cet opuscule de 32 pages in-12 est un des meilleurs écrits qui ont été publiés sur la dernière peste de Marseille.

Dissertation sur l'air maritime. 1724, in-4°.

Bertrand prouve, contre l'opinion vulgaire, que l'air de la mer n'est point chargé de particules salines.

Lettres à M. Deidier sur le mouvement des muscles. 1732, in-12.

Dans le Journal de Trévoux (août 1712).

Bertrand prétend que la contraction est l'état naturel des muscles. (S.)

BERTRAND (GABRIEL), chirurgien de Paris, a laissé :

Réfutation des erreurs contenues au livret intitulé : L'histoire de tous les muscles du corps humain, composée par C. Guillemeau, par un escolier en chirurgie. Paris, 1613, in-8°.

Question chirurgicale, tirée des sentimens d'Hippocrate : Savoir si en la curation des os fracturés on doit, après les premières bandes, appliquer plutôt les compresses longitudinales, pour affermir, que les transversales, pour remplir l'inégalité du membre rompu. Paris, 1636, in-12.

Les vérités anatomiques et chirurgicales des organes de la respiration et des artificieux moyens dont la nature se sert pour la préparation de l'air. Paris, 1639, in-12.

Partisan des métastases humorales, Bertrand admet que du pus peut être absorbé dans la poitrine par la veine azygos, porté par elle dans les vaisseaux des reins, et introduit ainsi dans l'urine.

Anatomie française, en forme d'abrégé. Paris, 1656, in-8°. (S.)

BERTRAND (NICOLAS), né à Bayeux, exerça la médecine avec distinction à Rennes. On a de lui :

Nova philosophandi ratio de urinis. Rennes, 1630, in-8°.

Exercitatio de paralysi biliosâ; dans le même volume. (T.)

BERTRAND (NICOLAS-BERNARD), fils de Thomas-Bernard Bertrand, naquit à Paris en 1715, et fut reçu docteur régent de la Faculté de médecine de cette ville, en 1748. Il mourut le 29 septembre 1780, laissant :

Ergò verè novo conceptui, autumno finiente, partus felicior. Paris, 1748, in-4°.

Élémens de physiologie. Paris, 1756, in-12.

Cet ouvrage, loué par M. Portal, n'était pas mauvais au temps où il fut fait.

Ergò rarò celebranda terebratio. Paris, 1758, in-4°.

Élémens d'oryctologie. Neufchâtel, 1770, in-8°.

De partu viribus maternis absoluto. Paris, 1771, in-4°.

Haller donne des éloges à cette dissertation.

Ergò pro diversâ hepatis abcessuum indole diversa curatio. Paris, 1772, in-4°. (S.)

BERTRAND (THOMAS-BERNARD), praticien distingué du dix-huitième siècle, naquit, à Paris, le 22 octobre 1682, fut reçu docteur en médecine en 1710, et devint ensuite successi-

vement professeur de chirurgie en 1724, professeur de pharmacie en 1738, doyen de la Faculté en 1740, et professeur de matière médicale en 1741. Après avoir été pendant long-temps médecin de l'Hôtel-Dieu, il est mort le 19 avril 1751. On a de lui :

Ergò catamenia à plethorá. Paris, 1711, in-4°.
Ergò in ascite paracentesin tardare malum. Paris, 1730, in-4°.
Ergò aquæ potus omnium saluberrimus. Paris, 1739, in-4°.
Ergò venæsectio operationum frequentior, simul periculosior. Paris, 1744, in-4°.
Ergò alvis astrictioribus medicina in alimento, et blandá catharsi. Paris, 1747, in-4°.

Parmi les manuscrits, pleins de recherches curieuses, qu'il a laissés, le suivant seul a été publié :

Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750, extraite du manuscrit de feu Thomas-Bernard Bertrand, communiquée par son fils, et rédigée par Jac.-Alb. Hazon. Paris, 1778, in 4°.

BERTRAND (*Michel*), médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont, inspecteur des eaux du Mont-d'Or. On a de lui :

Recherches sur les eaux minérales du Mont-d'Or. Paris, 1810, in-8°.
Ouvrage intéressant, et agréablement écrit.

BERTRAND (*C.-A.-H.-A.*), docteur en médecine de la Faculté de Paris, et médecin au Pont-du-Château, a publié :

Manuel médico-légal des poisons introduits dans l'estomac, et des moyens thérapeutiques qui leur conviennent; suivi d'un plan d'organisation médico-judiciaire, et d'un tableau de la classification générale des empoisonnemens. Paris, 1818, in-8°.
Ouvrage très-faible de doctrine et de style, et contenant des erreurs dangereuses.

BERTRAND (*Guillaume*), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, vient de traduire l'Abrégé pratique des maladies de la peau par Bateman (Paris, 1820, in-8°.). (s.)

BERTRANDI (Jean-Ambroise-Marie) naquit, le 17 octobre 1723, à Turin, où son père, homme ignorant et peu favorisé de la fortune, exerçait la simple profession de phlébotomiste et de barbier. Ce fut à sa mère, femme intelligente et fort entendue, qu'il dut en grande partie les moyens de se lancer dans la carrière qui devait le conduire un jour à la gloire. Dès ses premières classes, il se distingua par beaucoup de vivacité et d'esprit. A l'étude du latin et du grec, il associa celle de la logique, de la géométrie, des mathematiques et de la physique, sans négliger non plus l'éloquence, et dans toutes ces parties il fit des progrès assez rapides pour s'attirer l'estime et la bienveillance des professeurs de l'Université. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, ses parens qui n'étaient pas assez riches pour subvenir aux frais qu'auraient nécessités de plus hautes études et l'acquisition du doctorat, lui conseillèrent de prendre l'état ecclésiastique, qui, plus que tout autre, présentait des ressources et des chances de fortune sous un

gouvernement qui plaçait la dévotion au rang de ses premiers devoirs. Le jeune Bertrandi y consentit sans peine, et s'adonna pendant deux ans à la théologie. Mais comme il paraissait décidé à n'entrer que dans l'ordre des minorites, dont le père Garro, son ancien maître de physique expérimentale, qu'il aimait beaucoup, faisait partie, ses parens, qui, s'il avait pris l'habit monacal, se seraient trouvés privés du soutien qu'ils espéraient de trouver en lui sur leurs vieux jours, n'épargnèrent ni sollicitations ni prieres pour l'engager à quitter une profession qu'ils lui avaient d'abord vu embrasser avec tant de plaisir. Bertrandi ne savait plus quel état choisir, lorsque Sébastien Klingher, professeur de chirurgie, et chirurgien du roi, homme instruit et fort habile dans son art, usant du droit dont jouissaient alors les professeurs de désigner chacun un étudiant pour être élevé dans le collége royal dit *des provinces*, fit tomber le choix sur lui, et le détermina de cette manière à étudier la chirurgie.

A peine entré dans cet établissement, Bertrandi s'y livra sans relâche aux dissections, et trois ans après son admission, il fut nommé répétiteur d'anatomie; l'année suivante, on le fit aussi répétiteur de médecine pratique, en remplacement du titulaire, qui venait de mourir : ces deux places n'avaient point encore été réunies sur la tête d'un seul homme. Peu de temps après, comme il parlait la langue latine avec une grande facilité, on le nomma également répétiteur des institutions de médecine, dont jusqu'alors on n'avait jamais chargé aucun chirurgien, mais seulement les plus habiles docteurs en médecine. Bertrandi devait tous ces avantages à l'amitié de son supérieur, François Caramelli. La mort de ce savant le priva d'un appui qui allait lui devenir plus nécessaire que jamais, pour obtenir la licence. Cependant, malgré cette perte, qui lui fut très-sensible, et quoiqu'il se fût brouillé avec Bianchi, qui ne lui pardonna point d'avoir refusé de trahir les intérêts de la vérité dans ses querelles littéraires avec Morgagni, il soutint les examens de la manière la plus brillante.

Cette même année, expirait la sixième de celles que les statuts permettaient aux élèves de demeurer dans le collége des provinces. Bertrandi allait donc être obligé de s'éloigner, quand l'abbé Riccaldone, directeur du collége, voyant combien il était nécessaire pour instruire les candidats en chirurgie, obtint sans peine du roi la permission de le garder comme répétiteur de chirurgie pratique. Bertrandi reçut en même temps l'ordre d'enseigner la géométrie et la physique. Il resta encore deux ans dans le collége, continuant de se livrer à l'anatomie et à la pratique des opérations sur le cadavre. Après ce laps de temps, en 1749, le 27 mars, il devint membre du collége

royal de chirurgie, et essaya de se faire une clientèle dans la ville de Turin.

Le roi Charles-Emmanuel, qui avait entendu vanter ses connaissances et son habileté, lui proposa, cette même année, de voyager en France et en Angleterre, se chargeant généreusement de l'entretien de sa famille pendant tout le temps que durerait son absence. Bertrandi partit donc de Turin, et vint à Paris, où il arriva vers la fin d'avril 1752. L'ambassadeur sarde le présenta à Louis, qui le prit dans sa maison, et lui accorda bientôt son amitié. Il suivit, avec assiduité, les cours de l'Ecole, et, le 25 octobre 1753, il lut, à l'Académie de chirurgie, son mémoire sur l'hydrocèle. L'année suivante, le 16 mai 1754, il en lut un autre sur la cause des abcès qui surviennent si souvent au foie après les coups ou les chutes sur la tête. Ce fut peu de jours après cette seconde lecture que l'Académie l'accueillit, à l'unanimité, dans son sein, comme associé étranger : la nomination fut confirmée, le 11 juillet, par le roi. Vers cette époque, Bertrandi partit pour Londres, où il logea chez Bromfield, employant tout son temps, comme à Paris, dans les hôpitaux et dans la compagnie des savans. A son retour, il s'arrêta pendant quelques mois à Paris, et reprit ensuite la route de Turin.

Bertrandi arriva dans le Piémont, précédé par la renommée qu'il avait acquise en France; il y fut très-bien accueilli par la cour, et à défaut de place pour lui donner, le roi créa, en sa faveur, une chaire extraordinaire de chirurgie pratique. Le nouveau professeur s'acquitta des devoirs de sa place avec le zèle le plus louable. Tout entier à l'enseignement, il changea, par ses leçons et ses écrits, la face de la chirurgie dans le Piémont, forma d'habiles chirurgiens qui se répandirent dans les provinces, où l'on n'en avait pas encore vu, et détermina le souverain à faire construire un amphithéâtre d'anatomie, à établir une école pour les sages-femmes, puis enfin à fonder une école vétérinaire sur le modèle de celle que Bourgelat venait d'instituer à Lyon, en 1761. Ce fut pour récompense de ses soins et de ses travaux qu'il obtint, en 1758, le titre de premier chirurgien du roi et de professeur ordinaire de chirurgie pratique. Les honneurs, loin de l'éblouir, ne firent que redoubler son zèle; mais une mort prématurée vint l'enlever à la chirurgie, qu'il promettait d'enrichir encore, et à ses nombreux disciples qui le pleurèrent pendant long-temps; au mois d'octobre 1764, il ressentit les premières attaques d'une hydropisie de poitrine, qui mit fin à ses jours le 6 décembre 1765. Sa vie a été écrite par Louis (Paris, 1767, in-8°.) et par Bava di San-Paolo (Vercelli, 1782, in-8°.).

Bertrandi est un des écrivains modernes qui font le plus

d'honneur à l'Italie, sous le point de vue de l'anatomie et de la chirurgie. En 1745, il écrivit une Dissertation sur l'œil, à l'occasion du travail que Caramelli avait publié sur la vision, et il la lut publiquement dans le collége des provinces, mais ne la fit imprimer que trois ans après. On y remarque beaucoup d'ordre, d'exactitude dans les détails et d'érudition; aussi Haller la loue-t-il sans restriction. Bertrandi fait observer que l'œil, quoique sphérique dans l'homme, est cependant toujours un peu plus long que large, que cet organe est bombé en avant et en arrière dans les quadrupèdes, qu'il est au contraire aplati en devant dans les oiseaux, en avant et par derrière dans les poissons. Il avait reconnu que la cornée est plus mince vers son milieu qu'à sa circonférence, et on lui doit un bonne description du tissu lamelleux de cette membrane. Celle qu'il a donnée des yeux composés, ou à facettes, dont les insectes offrent des exemples, sera lue avec intérêt. Suivant lui l'iris est plan et non pas bombé en avant, comme on le croyait autrefois. Il nia l'existence des glandes que Méry admettait dans la choroïde, et prétendit que ce sont de petites varices qu'on a prises pour des glandes. Il a donné une description de la première branche de la cinquième paire excellente, et d'autant plus remarquable qu'il n'avait point encore connaissance à cette époque du magnifique travail de Jean-Frédéric Meckel. Son Traité du foie fut écrit en 1747, et il n'est pas moins intéressant que le précédent. M. Portal paraît ne l'avoir pas lu, ou du moins le juge avec assez de légèreté pour justifier ce soupçon. Il n'est pas vrai que Bertrandi, comme le dit l'historien français, nie qu'il y ait des glandes dans le foie, mais ne le prouve pas : Bertrandi ne nie rien, et reste dans le doute; il ne se prononce ni pour l'opinion de Malpighi qui croyait le tissu du foie glanduleux, ni pour celle de Ruysch qui le supposait vasculaire. Du reste, il a donné une excellente description des ligamens et de la capsule du foie. Indépendamment de la rate ordinaire, il en a trouvé deux autres plus petites. Il a vu l'artère hépatique naître immédiatement de l'aorte, ce qui est assez rare, et la vésicule du fiel manquer chez une femme, ce qui est encore plus rare. D'ailleurs il admettait l'existence des conduits hépatocystiques.

M. Portal n'a pas moins mal jugé Bertrandi sous le rapport chirurgical que sous le point de vue de l'anatomie. L'écrivain italien, loin de nier l'existence de l'hydropisie de la tunique vaginale du cordon, comme il le prétend, blâme, au contraire Sharp, avec assez peu de ménagement, de ne pas l'avoir admise. La méthode qu'il préfère, est celle de Marini, qui consiste à introduire une tente dans le scrotum; mais Sabatier et son froid copiste, Imbert Delonnes, se sont étrangement trompés lors-

qu'ils ont prétendu qu'il attribuait l'invention de ce mode curatif à Marini. L'hypothèse de Bertrandi sur la formation des abcès hépatiques est bien connue : on sait qu'il les attribuait au refoulement du sang dans la veine cave inférieure par la pression de celui qui descend en plus grande abondance dans la supérieure. Cette théorie fut combattue par Pouteau et David, et tous les efforts de l'inventeur, pour la défendre contre les attaques d'aussi dangereux adversaires, n'ont pu réussir qu'à lui donner une vogue momentanée. L'espèce de machine, du reste assez simple, que Bertrandi a conseillée pour la résection des extrémités saillantes des os après l'amputation des membres, ne pouvait non plus être imaginée que par un chirurgien plus versé dans les spéculations que dans la pratique. Tel paraît avoir été en effet Bertrandi : il passait même à Turin pour un praticien peu heureux ; on ne l'estimait que comme théoricien consommé, et malgré tous ses efforts pour se disculper, dans sa lettre au comte Morozzo, son protecteur, on ne peut guère douter qu'une opinion généralement répandue sur le compte d'un homme que la cour comblait de faveurs, que le Piémont admirait, et dont l'Italie entière était fière, n'ait été fondée.

Les ouvrages de Bertrandi, tous remarquables par la clarté et la précision qui y règnent, sont :

Dissertationes anatomicæ de hepate et oculo. Turin, 1748, in-4°.

Trattato delle operazioni di chirurgia. Nice, 1763, 2 vol. in-8°. – Trad. en français par Salier de la Romillais. Paris, 1769, in-8°. – En allemand, Vienne, 1769, in-8°.

C'est un précis des opérations de chirurgie, dans lequel l'histoire de chacune est tracée rapidement, mais d'une manière assez lumineuse. Bertrandi y a semé un grand nombre de réflexions et d'observations. On peut consulter cet ouvrage avec fruit ; mais il ne convient qu'à un chirurgien déjà formé, et en état de discerner le bon d'avec le médiocre, ou même le mauvais.

On a encore de Bertrandi des mémoires parmi ceux de l'Académie de chirurgie, et dans le premier volume des Actes de la Société littéraire, érigée depuis en Académie royale des sciences de Piémont.

Il avait laissé manuscrits différens traités, que Penchienati et Brugnone ont réunis après sa mort avec son Traité des opérations, en 13 volumes in-8°. (o.)

BERTRUCCIO. *Voyez* Bertuccio.

BERTRUTIUS. *Voyez* Bertuccio.

BERTUCCIO ou BERTRUCCIO, appelé aussi Vertuzzo dans d'anciennes chroniques, était de Bologne, ou du moins enseignait la médecine dans l'Université de cette ville. Tiraboschi fait observer qu'il ne prend jamais d'autre nom que celui de Bertruccio, et qu'on ignore sur quoi se fondent les auteurs qui lui donnent le prénom de Nicolas. Il ne diffère point du Bertruccio, dont Fabricius parle dans sa Bibliothèque de la basse latinité, mais qu'il place à tort vers 1450, en le faisant naître

à Léipzick. Bertuccio fut le maître de Guy de Chauliac, qui parle de lui en plusieurs endroits de ses écrits. Il mourut en 1347, selon Muratori. On a de lui :

Collectorium artis medicæ, tam practicæ, quam speculativæ. Lyon, 1509, in-8°. - *Ibid.* 1518, in-4°. - Cologne, 1537, in-4°.
In medicinam practicam introductio. Strasbourg, 1533, in-24. - *Ibid.* 1535, in-24.
Methodus cognoscendorum tam particularium quam universalium morborum. Mayence, 1534, in-4°. (J.)

BERTUCH (Jean-Michel), docteur en médecine de la Faculté d'Iéna, nous a laissé :

Dissertatio de ovario mulierum. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de ægrâ mictu cruento laborante. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de sterilitate. Iéna, 1684, in-4°. (s.)

BERUS. *Voyez* Baehr.

BERZI (François), médecin italien, séjourna pendant longtemps en France, en Angleterre et en Hollande, après quoi il vint exercer la médecine et la chirurgie à Padoue. Il n'a écrit que l'opuscule suivant :

Nuova scoperta a felicemente suscitare il vajuolo per artificiale contatto. Padoue, 1758, in-4°. (o.)

BESANÇON (Charles de), médecin français du dix-septième siècle, a écrit :

Les médecins à la censure, ou entretiens sur la médecine. Paris, 1677, in-8°. - Trad. en italien par Constantin Belli. Lyon, 1678, in-12.
Contre les empyriques.
La médecine prétendue réformée, ou examen d'un traité des fièvres imprimé à Utrecht, et composé par un Hollandais, qui prétend renverser toutes les opinions des médecins anciens et modernes. Paris, 1683, in-12.
Examen du traité des fièvres par Bontekoe. Paris, 1683, in-12.
Probablement le même que le précédent.
Nouveau traité des fièvres. Paris, 1698, in-12.
Il place le siége des fièvres dans le cerveau.
Extrait des registres du parlement, du 27 avril 1776, in-4°. (T.)

BESANÇON (Philippe), médecin français du seizième siècle, a laissé :

Dialogus de Arduennæ sylvæ duorum admirabilium fontium effectibus admirabilibus. Paris, 1577, in-8°. — Trad. en français par Marie le Fèvre, Paris, 1577, in-8°. (z.)

BESARD (Jean-Baptiste), jurisconsulte et médecin français, né, à Besançon, vers l'an 1576, exerça, suivant toutes les apparences, l'art de guérir à Cologne. On ignore en quelle année il est mort, mais on a de lui :

Mercurius gallo-belgicus. Cologne, 1604, in-8°.
Thesaurus harmonicus. Cologne, 1615, in-fol.

Antrum philosophicum, in quo pleraque physica quæ ad vulgatiores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu resolvuntur. Vienne, 1617, in-4°.

Ouvrage rare, dont la première partie contient nne médecine popnlaire bien digne du temps où elle a parn, et dont la seconde est remplie de choses insignifiantes ou absurdes : telles sont des préparations chimiques et la description d'une machine, dont l'auteur ne craint pas d'avancer qne le mouvement serait perpétuel.

Besard (*Raimond*), médecin de Vesoul, a écrit :

Discours de la peste, où sont montrés en bref les remèdes, tant préservatifs que curatifs, de cette maladie, et la manière d'aérer les maisons. Dôle, 1630, in-8°. (1.)

BESLER (Basile), né, en 1561, à Nuremberg, fit ses humanités avec Jérôme Besler, l'un de ses frères, mais profita peu, à ce qu'il paraît, de l'instruction que ses parens lui donnèrent, puisqu'il n'avait presqu'aucune teinture des belles-lettres, et qu'il ne savait même pas le latin. Au lieu d'embrasser la médecine, comme ses deux frères, il tourna ses vues vers la pharmacie, et ouvrit une officine à Nuremberg, où il mourut en 1629. La phytologie eut de très-bonne heure beaucoup d'attrait pour lui, et pour satisfaire plus aisément son goût, il établit dans sa maison un jardin de botanique, ce qui le mit bientôt en rapport avec les personnages les plus distingués et les plus célèbres du temps. Il fit entre autres la connaissance de Jean-Conrad de Gemmingen, évêque d'Aichstaedt, qui le chargea de diriger l'établissement et l'entretien du magnifique jardin dont il avait l'intention d'embellir Saint-Willibald, et dont la plupart des plantes furent achetées dans celui de Joachim Camerarius. Plus tard, le prélat lui confia encore le soin de décrire tous les végétaux qu'on y cultivait. Besler était lié avec l'Ecluse. Il forma un cabinet de choses rares et précieuses, que son neveu, Michel-Robert, continua, et dont Michel-Frédéric Lochner fit une description, que son fils Jean-Henri Lochner publia dans la suite.

Le nom de Besler brille d'un certain éclat dans l'histoire de la botanique, et Plumier l'a consacré en l'appliquant à un genre de plantes (*Beslera*). Cependant Baier a démontré jusqu'à l'évidence que la réputation de ce pharmacien est usurpée, et que tout le mérite des travaux dont on lui fait honneur appartient à Basile Besler, et à Louis Jungermann, professeur de l'Université d'Altdorf. Besler sut, à la vérité, bien choisir ses collaborateurs, mais il fut assez peu délicat pour vouloir s'attribuer en entier un ouvrage dont il ne fit que diriger l'entreprise, étant lui-même hors d'état d'y coopérer en aucune manière; il poussa l'impudence jusqu'à se faire donner, par le doyen et le Collége des médecins de Nuremberg, une attestation qui fut insérée en tête du livre, et par laquelle ils assurent complai-

samment qu'il est le seul et véritable auteur; mais c'est en vain qu'il a pris cette précaution et celle de ne jamais prononcer le nom de Jungermann; le temps a découvert la vérité; les pièces publiées par Baier, et rapportées dans la Bibliothèque de Clément, l'ont dépouillé de sa gloire usurpée, pour la restituer à ceux qui y ont de véritables droits. L'ouvrage dont il s'agit, porte le titre suivant :

Hortus Eystettensis, seu diligens et accurata omnium plantarum, florum, stirpium ex variis orbis terræ partibus singulari studio collectarum, quæ in celeberrimis viridariis urcem episcopalem ibidem cingentibus hoc tempore conspicuuntur, delineationem et ad vivum repræsentationem. Nuremberg, 1613, 4 vol. in-fol. max. - *Ibid.* 1640, in-fol. - *Ibid.* 1750, in-fol.

Il n'avait pas encore paru jusqu'alors d'ouvrage aussi magnifique sur la botanique; aussi fut-il exécuté aux frais de l'évêque d'Aichstaedt, et l'estime-t-on encore aujourd'hui, malgré qu'il en ait paru tant d'autres qui l'ont surpassé et laissé fort en arrière. On y compte trois cent cinquante-six planches, contenant mille quatre-vingt-six figures, dont la plnpart représentent des plantes d'ornement, répétées aussi souvent que leurs fleurs varient pour les couleurs. Quelques-unes donnent l'image de végétanx monstrueux, ou même créés par l'imagination. Ces planches furent gravées sur cuivre, méthode qui n'avait encore été employée que ponr celles de Colonna. Le dessin en est assez bon; mais elles ne sont accompagnées d'aucun détail sur les parties de la fructification, ce qui en diminue singulièrement l'utilité; leur format les rend d'ailleurs incommodes à consulter. Quant à la méthode suivie dans les descriptions, elle se borne à classer les plantes d'après les saisons dans lesquelles on les voit fleurir. Le texte a été rédigé par Jungermann, et la synonymie par Jérôme Besler. La seconde édition est inférieure à la première pour la beauté, et n'est que dans le format grand in-folio.

On a encore sous le nom de Basile Besler :

Fasciculus rariorum et adspectu digniorum varii generis quæ collegit et aeri incidi curavit. Nuremberg, 1616, in-4°.

Continuatio rariorum et adspectu digniorum varii generis, quæ collegit et suis impensis aeri ad vivum incidi curavit. Nuremberg, 1622, in-4°.

La description de son cabinet, par Lochner, ou plutôt celle du sien, jointe à celle du cabinet de son neveu Martin-Robert, avec quelques additions et changemens dans le texte, est intitulée :

Rariora Musei, quæ olim Basilius et M. Robertus Beslerus evulgaverant, commentariolo illustrata. Nuremberg, Francfort ct Leipzick, 1716, in-fol. - Leipzick, 1733, in-fol. (A.-J.-L. JOURDAN)

BESLER (JÉRÔME), frère du précédent, et médecin recommandable de Nuremberg, vint au monde, en cette ville, le 29 septembre 1566. Son père, Michel Besler, fut le premier luthérien qui remplit les fonctions pastorales à Sprottau en Silésie. Après avoir terminé ses humanités, il prit le bonnet de docteur en médecine, à Bâle, en 1592. L'année suivante, il se fit agréger au Collège des médecins de Nuremberg, qui était établi depuis un an, et dont il fut sept fois doyen dans le cours de sa longue carrière, qu'il termina, le 22 novembre 1632. On a de lui :

Dissertatio de hydrope. Bâle, 1592, in-4°.
Epistola medica,
Insérée dans la *Cista medica* de Jean Hornung.
La préface et la synonymie de l'*Hortus Eystettensis.* (J.)

BESLER (Michel-Robert), fils du précédent, et comme lui médecin assez renommé, naquit, à Nuremberg, le 5 juillet 1607. Il fit ses humanités et ses cours de philosophie au collége d'Heilbronn, et fut ensuite envoyé par ses parens à Altdorf, où il passa quelques années, au bout desquelles il se rendit à Padoue. De retour à Altdorf, il y prit le titre de docteur, en 1631. Aussitôt après, il se fit agréger au Collége des médecins de Nuremberg, du vivant même de son père. La mort l'enleva le 8 février 1661. Il aimait passionnément l'histoire naturelle et tous les objets curieux d'arts ou d'antiquités. On connaît sous son nom les ouvrages suivans :

Dissertatio de nutritione. Altdorf, 1625, in-4°.
Dissertatio de sanguine secundùm et præter naturam. Altdorf, 1631, in-4°.
Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium generationi potissimum inservientium, et fœtus, fidelis, quinque tabulis ad magnitudinem naturalem. typis æneis impressis, hactenus nunquam visa delineatio. Nuremberg, 1640, in-fol. royal.
Les planches qui accompagnent ce livre insignifiant, sont fort grossières, et tirées pour la plupart des ouvrages de Jérôme Fabricio d'Aquapendente : on voit de suite que plusienrs ont été faites de mémoire seulement, ou d'après des descriptions.
Gazophylacium rerum naturalium è regno vegetabili, animali et minerali deprømptarum nunquam hactenus in lucem editarum fidelis cum figuris æneis ad vivum repræsentatio. Nuremberg, 1642, in-fol. royal. - Léipzick, 1733, in-fol.
Suite de la description du cabinet de son oncle et du sien. On n'y trouve guère que des planches avec le nom et une très-courte description de chaque objet.
Observatio anatomico-medica singularis cujusdam kalend. januar. 1644, *tres filios naturalis magnitudinis viventes enixæ puerpera vero retentis secundinis extremam quasi habitam spirabat, intra aliquot horarum spatium, dextra divinitus adminiculante summa cum adstantium admiratione et stupore feliciter evasit.* Nuremberg, 1644, in-4°.
Mantissa ad viretum stirpium, fruticum et plantarum in diversis peregrinis telluris partibus sponte repullulantium, Eystettense admirandum celeberrimum Beslerianum. Nuremberg, 1646, in-fol. - *Ibid.* 1648, in-fol. (J.)

BESNARD (François-Joseph), né, le 20 mai 1748, à Buschsweiler, dans l'Alsace, fit ses premières études à Haguenau, chez les Jésuites, et fut ensuite envoyé, par ses parens, à Strasbourg, où il embrassa la carrière de la médecine, qu'il exerça même pendant quelque temps dans cette ville avant sa réception. Aussitôt après avoir obtenu les honneurs du doctorat, il se rendit auprès de Maximilien, comte palatin, qui venait de le nommer son premier médecin. En 1783, il soumit, à l'Aca-

démie des sciences, ses idées particulières sur la nature et le mode de propagation des maladies vénériennes, pour le traitement desquelles il conseillait de renoncer à l'emploi du mercure. Des malades lui furent confiés, sous l'inspection d'un comité choisi parmi les membres de la Société de médecine, pour faire l'essai de sa nouvelle méthode : la révolution vint interrompre le cours de ses travaux. Il retourna, en 1790, dans le Palatinat, exerça d'abord la médecine à Mannheim, et fut ensuite mis à la tête des hôpitaux militaires de Munich. C'est à lui surtout que la Bavière est redevable des bienfaits inappréciables de la vaccine. Suivant toutes les apparences, il a terminé sa carrière, mais nous ignorons à quelle époque. On a de lui :

Theses ex universâ medicinâ. Strasbourg, 1775, in-4°.
Mémoire à consulter sur la maladie de feu M. de Stainville, maréchal de France. Paris, 1788, in-4°.
Verpflegungsanstalten in den Kurpfalzbaierischen Militaerspitaelern. Munich, 1801, in-fol.
Ernsthafte, auf Erfahrung gegruendete Warnungen an die Freunde der Menschheit gegen den Gebrauch des Quecksilbers in verschiedenen Krankheiten. Munich, 1808, in-8°. - *Ibid*. 1811, in-8°. (J.)

BESSE (Jean), né à Peyrusse, étudia la médecine à Montpellier, où il suivit principalement les leçons de Chirac, se fit recevoir docteur dans cette Université, soutint, à cette occasion, une thèse dans laquelle il essaya de prouver que les cordiaux sont des moyens fort incertains contre les fièvres de mauvais caractère, prit ensuite le bonnet doctoral dans la Faculté de Paris, en 1713, et devint, au bout de quelque temps, médecin de la reine douairière d'Espagne. Il termina sa carrière à Paris, dans un âge très-avancé; mais l'époque de sa mort n'est pas connue. On a de lui :

Des passions de l'homme, où, suivant les règles de l'analyse, l'on recherche leur nature, leurs causes et leurs effets. Toulouse, 1699, in-8°.
Recherches analytiques sur la structure des parties du corps humain, où l'on explique leur ressort, leur jeu et leur usage. Toulouse, 1701, 2 vol. in-8°. - Paris, 1702, in-8°.

C'est dans cet ouvrage que Besse a surtout développé la doctrine de son maître Chirac. Adoptant la théorie de la fermentation, il voit des fermens dans tous les organes sécrétoires, et partout des combinaisons d'acide et d'alcali, qui produisent le jeu des fonctions. Si l'on met de côté cette théorie absurde, dont le temps a fait justice, on trouve quelques bonnes observations dans le livre, trop méprisé, de Besse. Ainsi, l'auteur a reconnu que le nerf visuel ne tire pas son origine de la couche optique, comme on le croyait généralement. Il nie que les taches de naissance soient dues à l'influence de l'imagination maternelle, quoiqu'il admette qu'une frayeur subite et considérable, éprouvée par la mère, puisse agir d'une manière mortelle sur le fœtus qu'elle porte dans son sein. Il a vu une grande portion de la substance corticale du cerveau se détruire, à la suite d'une chute, sans qu'il survînt de paralysie.

Dissertatio analytica de febribus. Paris, 1712, in-4°.
Ergò partus à fluxu menstruo. Paris, 1713, in-4°.
Lettre à l'auteur du nouveau livre de l'économie animale et des observations sur les petites véroles. Paris, 1723, in-8°.

Jean-Claude-Adrien Helvétius avait avancé que l'inflammation dépend du passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Besse lui reproche d'avoir pris cette idée dans les ouvrages de Boerhaave sans le citer, et la combat en disant que l'inflammation résulte de l'obstruction des capillaires sanguins. On voit qu'il était plus près de la vérité que son adversaire. Au reste, il s'évertue encore à établir le pouvoir de la fermentation dans toutes les actions qui s'exécutent sous l'influence de la vie. Helvétius ayant répondu avec aigreur à cette critique, qui n'était elle-même pas très-modérée, Besse lui répliqua dans l'écrit suivant :

Replique aux lettres de M. Helvétius, au sujet de la critique de son livre de l'économie animale. Amsterdam (Paris), 1726, in-12.

Il ne fait guère que répéter ici, et développer plus amplement, la doctrine exposée dans le précédent opuscule, entremêlant le tont de personnalités plus ou moins piquantes. On ne lit plus ces écrits polémiques, et il faut avouer que la science n'y perd pas beaucoup.

An in paroxysmis febrium intermittentium venæsectio. Paris, 1730, in-4°.
Ergò ingruente in artubus gangrænâ à causâ internâ, eorum artuum amputatio imperanda. Paris, 1738, in-4°.
Ergo ubi partus difficilis ac desperatus, tentanda etiam in matri vivâ uteri sectio cæsarea. Paris, 1744, in-4°.
Ergò anevrysmati cruralis arteriæ ligatura. Paris, 1752, in-4°.
(A.-J.-L. JOURDAN)

BETBEDER (JEAN), médecin de Bordeaux, où il était membre du Collége des médecins, professeur, praticien renommé, et chargé du service de l'hôpital de Saint-André, a écrit :

Dissertation sur les eaux minérales du mont de Marsan. Bordeaux, 1750, in-12.
Histoire de l'hydrocéphale de Begle. Bordeaux, 1757, in-8°. (Z.)

BETBEDER (PIERRE), médecin de Pau, dans le Béarn, florissait vers la fin du dix-septième siècle. Il a écrit :

Questions nouvelles sur la sanguification et la circulation du sang, et un traité des vaisseaux lymphatiques découverts depuis peu. Paris, 1666, in-12.
Observations de médecine, concernant la guérison de plusieurs maladies considérables. Paris, 1689, in-12. (Z.)

BETERA (FÉLICIEN), médecin de Brescia, florissait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il a laissé :

De cunctis humani corporis affectibus exactissima tractatio. Brescia, 1591, in-fol. - *Ibid.* 1629, in-fol. (O.)

BETHENCOURT (JACQUES DE), médecin français, vivait au commencement du seizième siècle, et pratiquait à Rouen. On croit qu'il était de la famille de Jean de Béthencourt, de-

venu si célèbre par la découverte des îles Canaries, en 1405. Les écrivains, sur la syphilis, lui ont fait une sorte de réputation, en le citant comme le premier Français qui ait publié un ouvrage sur cette affection : le fait n'est vrai qu'autant qu'on veut parler de la syphilis systématique, car les maux vénériens ont été connus et décrits dans tous les temps. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Béthencourt a le premier donné le nom de *vénérienne* à la maladie appelée jusque-là *française*, et qu'il n'a par conséquent pas peu contribué à répandre et à consolider la doctrine qui devait régner avec tant d'empire sur les esprits. Du reste, son livre est plein d'erreurs et d'absurdités. Ainsi, par exemple, il soutint qu'on ne connaissait pas le mal vénérien en France depuis plus de trente ans, assertion qu'Astruc et Girtanner ont adoptée sans examen parce qu'elle servait leur hypothèse. Les mêmes écrivains soutiennent que c'est lui qui a donné la première description de la blennorhagie, quoiqu'on trouve déjà cette maladie indiquée dans le Lévitique. Son livre a pour titre :

Nova pœnitentialis quadragesima et purgatorium in morbum gallicum sive venereum, una cum dialogo aquæ argenti ac ligni guiaci colluctantium super dicti morbi curationis prolaturâ, opus fructiferum. Paris, 1527, in-8°.

Béthenconrt a choisi ce titre de *carême* parce que les médecins prescrivaient un long jeûne aux malades qu'ils soumettaient au traitement par le gayac, et il a appelé son livre *Purgatoire*, à cause de la manière dont la salivation purifie le corps. On prenait alors ces misérables quolibets pour de l'esprit. Béthencourt dérive la syphilis de la colère céleste, d'influences astrales et de la corruption de la semence, d'où l'on peut juger combien peu l'on doit faire de fondement sur les assertions d'un homme qui raisonne d'une manière aussi étrange en physiologie. Au reste, c'étaient là les opinions dominantes du siècle, et quand les progrès des sciences naturelles renversèrent ces théories surannées, les spéculations pratiques qu'elles avaient fait naître, se maintinrent, peut-être parce qu'une longue domination les avait enracinées dans les esprits de la multitude, et que la plupart des médecins deviennent ou ne cessent point d'être *peuple*, quand il est question de leur intérêt. (J.)

BETTI (Antoine-Marie), médecin italien, né à Modène, alla s'établir à Bologne, où, successivement, il devint professeur de logique et de médecine pratique. La mort l'enleva le 16 décembre 1562. Il a laissé :

Tractatus de causâ conjunctâ, deque bilis coctione in febribus. Bologne, 1566, in-8°.

Commentarius in quartum fen primi canonis Avicennæ. Bologne, 1562, in-fol.

Il avait encore écrit, contre Oddi degli Oddi, un petit traité *de prandio et cœnâ*, dont parle Orlandi, mais qui paraît ne pas avoir été livré à la presse. (O.)

BETTS (Jean), médecin anglais, qui vint au monde à Winchester, alla faire ses études à Oxford, et devint membre du

Collége du Christ, d'où il fut chassé, en 1648, par les parlementaires qui le soupçonnaient d'être attaché à la cause royale et au parti catholique. Obligé de se créer une nouvelle carrière, il prit le parti d'étudier la médecine, et reçut le bonnet de docteur en 1654. Londres fut le théâtre qu'il choisit pour exercer, et il ne tarda pas à y acquérir une grande vogue, surtout parmi ses co-religionnaires. Il devint, dans la suite, médecin de Charles II. L'année de sa mort n'est pas connue. On a de lui :

De medicinæ cum philosophiâ naturali consensu. Londres, 1662, in-4°.
De ortu et naturâ sanguinis. Londres, 1669, in-8°.
Livre rempli d'explications absurdes, et dans lequel on trouve peu de faits. Betts attribue la formation du sang à la fermentation. On trouve à la suite celui qui a pour titre :
Anatomia Thomæ Parri annum centesimum quinquagesimum secundum et novem menses agentis, cum clarissimi viri Guilielmi Harvei aliorumque adstantium medicorum regiorum observationibus. (J.)

BETTUS. *Voyez* Betti.

BEUGHEM (Corneille de), magistrat et libraire d'Emmerick, ville du ci-devant duché de Clèves, a publié, sur la bibliographie, un assez grand nombre d'ouvrages, qui n'ont jamais été fort estimés, mais dont le suivant lui mérite néanmoins une place dans ce Dictionaire :

Bibliographia medica et physica. Amsterdam, 1681, in-12. - *Ibid*. 1696, in-12.
Production très-médiocre, fort incomplète, et remplie d'erreurs.
Les autres écrits de Beughem, sur la bibliographie, sont intitulés :
Bibliographia seu bibliotheca juridica ac politica, sine conspectus librorum juridicorum et politico-legalium, qui ab anno 1651 *prodierunt in Europâ*. Amsterdam, 1678, in-12. - *Ibid*. 1680, in-12. - *Ibid*. 1696, in-12.
La France savante, id est Gallia erudita, critica, et experimentalis ab anno 1665 *usque ad annum* 1681. Amsterdam, 1683, in-12.
Table des articles contenus dans le Journal des savans.
Bibliographia mathematica et artificiosa. Amsterdam, 1685, in-12. - *Ibid*. 1688, in-8°.
Bibliographia historica, chronologica et geographica. Amsterdam, 1685-1711, 4 vol. in-12.
Bibliographia eruditorum critico-curiosa, seu apparatus ad historiam litterariam novissimam. Amsterdam, 1689-1701, 5 vol. in-12.
Table alphabétique des noms de tous les auteurs dont les écrits ont été extraits ou analysés dans la plupart des journaux littéraires.
Incunabula typographiæ, sive catalogus librorum proximis ab inventione typographiæ annis ad annum 1500 *in quâvis linguâ editorum*. Amsterdam, 1688, in-12. (J.)

BEURER (Jean-Ambroise), fils d'un apothicaire de Nuremberg, nommé Christophe-Daniel, naquit, en cette ville, le 2 mars 1716. Après avoir terminé ses premières études, il prit beaucoup de goût pour la médecine, et fit de grands progrès dans la chimie, la botanique et l'histoire naturelle. Mais son père, dont de pareilles inclinations contrariaient les vues, l'en-

voya chez un pharmacien de Ratisbonne, dans l'officine duquel il passa trois années. Au bout de ce temps, en 1735, il se rendit à Berlin, où il séjourna environ une année : puis il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France et la Suisse. Il revint, en 1739, à Nuremberg, et prit la d rection de l'officine de son père. L'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit parmi ses membres en 1750. Il mourut le 27 juin 1754.

Beurer n'a publié aucun ouvrage à part ; mais il a beaucoup contribué à l'édition des *Opera botanica* de Conrad Gesner, publiée à Nuremberg (1753, in-fol.). En outre, il a donné différens mémoires, tant dans les *Acta Academiæ naturæ curiosorum*, que dans le *Commercium litterarium Noribergense*, et dans le *Hamburgischer Briefwechsel*. On a aussi de lui trois lettres à Haller (dans l'ouvrage intitulé : *Einiger Gelehrten Teutschen Briefen an den Hrn. von Haller*. Berne, 1777, in-8°., p. 96). Le genre *Beurreria*, qui avait été établi en son honneur, n'a point été adopté par les botanistes. (J.)

BEUTHER (David), inspecteur des mines d'Annaberg, fit quelque sensation, pendant le dix-huitième siècle, à la cour d'Auguste et de Chrétien II, électeurs de Saxe, par les graves soupçons qui s'élevèrent sur sa probité, et par le talent qu'on lui croyait de savoir convertir les métaux en or. On le trouva un jour sans vie dans le laboratoire où le souverain l'avait fait renfermer avec un autre chimiste qu'il devait mettre au courant de ses prétendus secrets. Long-temps après sa mort, parurent, sous son nom, les ouvrages suivans :

Universal und vollkommener Bericht von der hochberuehmten Kunst der Alchymie und seiner in solcher erlangten und erfahren Geheimnissen und Kunst-staecken. Francfort, 1631, in-4°. – Leipzick, 1717, in-8°.

Zwey rare chymische Tractate, darinnen nicht nur alle Geheimnisse der Probier-kunst derer Ertze und Schmeltzund derselben, sondern auch die Moeglichkeit der Verwandlung der geringen Metalle in bessere gar deutlich gezeiget werden, aus einem alten raren von anno 1514 bis 1582 geschriebenen Buche, zum erstenmal in Druck gegeben, dem beygefuegt dieses autoris Universal. Leipzick, 1717, in-8°.

Universal und particularia, worinn die Verwandlung geringer Metalle in Gold und Silber klahr und deutlich gelehrt wird, nebst einem Anhange von unvergleichlich curieusen alchymischen Kupfern, darinn die Kunst vom Anfang bis zu Ende vorgemahlet ist, und einer Vorrede von Beuther's Person und Schriften J.-Chph. Sproegel's. Hambourg, 1718, in-8°. (J.)

BEUTTEL (Jean-Georges), né à Ratisbonne, prit le titre de docteur en médecine à Altdorf, et revint pratiquer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Il n'a publié que deux dissertations, intitulées :

Dissertatio de medicamentis martialibus. Altdorf, 1685, in-4°.
Dissertatio de bile sanâ et ægrâ. Altdorf, 1687, in-4°. (Z.)

BEVEROVICIUS. *Voyez* Beverwyck.

BEVERWYCK (Jean de), en latin *Beverovicius*, naquit, à Dordrecht, le 17 novembre 1594. Sa mère était parente du grand Vésale. Béverwyck étudia le latin et le grec sous Gérard-Jean Vossius, à Dordrecht, ainsi que sous Jean Baudius et Daniel Heinsius, à Leyde, où il se rendit à l'âge de seize ans. Pierre Paw, Everard Vorstius et Jean Heurnius se distinguaient alors dans cette ville par leurs profondes connaissances en médecine. Beverwyck apprit, sous ces hommes célèbres, les élémens de l'art de guérir; après qnatre ans de travail assidu, il qnitta Leyde, se rendit successivement à Caen, à Paris, où il connut Pineau et Riolan, et à Montpellier où il suivit les cours de Jean Varandal et de François Ranchin, à Padoue qu'habitaient Rodriguez de Fonseca, Sanctorius et Jean-Baptiste Sylvaticus, de qui notre jeune Hollandais reçut le bonnet de docteur en philosophie et en médecine. La réputation que Fabrice Bartoletti s'était acquise dans la pratique médicale le détermina à aller à Bologne, et bornant là ses savantes pérégrinations, il revint à Dordrecht, en passant par Bâle et Louvain, villes dans lesquelles il vit Félix Plater, Gaspard Bauhin, Thomas Fienus et Erycius Puteanus. De retour dans sa patrie, il mit en usage les vastes connaissances qu'il avait recueillies dans ses voyages. Bientôt il fixa l'attention de ses compatriotes, et fut successivement nommé médecin de la ville et professeur de médecine en 1625, président du conseil en 1627, bourgmestre en 1629, président de l'amirauté en 1631, et administrateur de l'hôpital des orphelins. Dans toutes ces places, il déploya sans doute le patriotisme qui seul peut ennoblir l'amour du pouvoir, puisque plusieurs fois il fut député de sa ville natale aux états de Hollande. Après une glorieuse carrière médicale et administrative, il mourut, le 19 janvier 1647, regretté de ses compatriotes. Heinsius fit une inscription qui fut gravée sur son tombeau placé dans le principal temple de Dordrecht. Béverwyck n'était pas un médecin du premier ordre, mais il écrivait avec pureté et méthode. Ses ouvrages contiennent, pour la plupart, des faits intéressans qui ont été souvent cités. Il était d'ailleurs très-érudit et très-versé dans la littérature ancienne. On a de lui :

Epistolica quæstio de termino vitæ fatali an mobilicum doctorum responsio. Dordrecht, 1634, in-8°. - Leyde, 1636, in-4°. - *Ibid.* 1639, in-4°. - *Ibid.* 1651, in-4°. - Roterdam, 1644, in-8°.

La meilleure édition est celle de 1639.

Cet écrit, qui eut beaucoup de succès au temps où il parut, a été réimprimé avec les *Epistolæ* de Anne Schurmann et de Sclichmann, Leyde, 1651, in-4°.

Montanus ἐλεγχόμενος, *seu refutatio argumentorum quibus Michaël de Montaigne impugnat necessitatem medicinæ*. Dordrecht, 1634, in-8°. -Amsterdam, 1663, in-4°.-Trad. en allemand, 1673, in-8°. - En hollandais, dans ses œuvres.-Trad. du hollandais en français par madame Boisson, née de Zoutelandt, Paris, 1730, in-12.

Il combat les argumens que Montaigne a employés contre la certitude de la médecine. Les gens de l'art de nos jours ne perdent pas leur temps à réfuter un paradoxe qui occupe la nullité des gens du monde et de quelques savans.

De excellentiá fœminei sexûs. Dordrecht, 1636, in-8°. - *Ibid*. 1639, in-8°.

Béverwyck publia cet opuscule pour plaire à Anne Schurmann, fille savante, qui était en correspondance avec lui. Cette production fut imprimée en hollandais sous le titre de

Uytnemen theydt der vrouwen. Dordrecht, 1643, in-12.

Idea medicinæ veterum. Leyde, 1633, in-12. - *Ibid*. 1637, in-8°.

Abrégé pratique de médecine, compilation des anciens.

De calculo renum et vesicæ liber singularis, cum epistolis et consultationibus magnorum virorum. Leyde, 1638, in-12. - Leyde, 1641, in-12.

Ouvrage utile à consulter.

Schat der Gesondheit. Dordrecht, 1638, in-8°. - Amsterdam, 1663, in-4°. - En allemand, Amsterdam, 1651, in-fol.

Exercitatio in Hippocratis aphorismum de calculo ad Claudium Salmasium. Leyde, 1641, in-12.

Schat der ongezondhcit ofte geneeskonst van de siekten. Dordrecht, 1641, in-8°. - *Ibid*. 1644, in-8°. - Amsterdam, 1663, in-8°.

Mélanges intéressans sur le charlatanisme des uroscopes. Il y réfute le préjugé du peuple, qui prétendait que la peste ne cessait que par la volonté de Dieu.

Hollandze genees middelen. Dordrecht, 1642, in-8°. - *Ibid*. 1692.

Van de Blaauw Schuyt. Dordrecht, 1642.

Αυταρκεια Bataviæ, seu introductio ad medicinam indigenam. Leyde, 1644, in-8°. - *Ibid*. 1663, in-12.

On a blâmé Béverwyck d'avoir voulu restreindre le nombre des médicamens exotiques dont on se sert en Hollande; mais ce reproche est plutôt pour lui un titre d'honneur, surtout à l'époque où il écrivait.

Epistolicæ questiones cum doctorum responsis; accedit Beverovicii, Erasmi, Cardani, et Melanchthonis, medicinæ encomium. Roterdam, 1644, in-8°. - *Ibid*. 1665, in-8°.

Recueil peu intéressant, dans lequel Marie Schurmann explique comment peut guérir un aveugle avec de la poussière mouillée de salive. On le trouve dans la collection des œuvres de Béverwyck, sous le titre de

Anhangzel van eenigen brieven heelkonste of te middelen om alle uytwendige gebreken te genesen. Dordrecht, 1651, in-8°. - Francfort, 1671, in-8°. - *Ibid*. 1674, in-fol.

Chirurgia cum continuatione. Dordrecht, 1651, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en allemand, ainsi que le *Sacht der gezondheit* et le *Sacht der ongezondheit*, en un volume in-folio, imprimé en 1671, puis en 1674, dans le même format.

Tous les ouvrages de Béverwyck ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia*. Amsterdam, 1651, in-4°. - Dordrecht, 1644, in-4°. - Amsterdam, 1672, in-4°. - *Ibid*. 1680, in-8°. (s.)

BEVILAQUA (François), chirurgien italien qui enseignait son art, à Padoue, vers le milieu du siècle dernier, a laissé un

Trattato nuovo de' cancri. Venise, 1743, in-8°. (z.)

BEYER (Adolphe), inspecteur des mines de Saxe, est mort en 1768, après avoir écrit :

Gesegnetes Marggrafthum Meissen an unterirrdischen Schaetzen und Reichthum an allen Metallen und Mineralien. Dresde, 1732, in-fol.
Nachrichten von allen Bergwerken in den Chur-Saechsischen Landen. Léipzick, 1734, in-8°.
Otia metallica, oder bergmaennische Nebenstunden, darin verschiedene Abhandlungen von Bergsachen enthalten sind. Schneeberg, 1748, in-8°. – *Ibid.* 1751, in-8°. (o.)

BEYER (Jean-Hartmann), médecin assez célèbre de Francfort sur le Mein, et fils de Hartmann Beyer, prédicateur évangélique, pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès dans sa ville natale, où il mourut en 1625. Il est l'inventeur des pilules angéliques, autrement nommées *pilules de Francfort*, qui jouissaient autrefois d'une grande célébrité, et dont on cachait soigneusement le mode de préparation. Elles ont pour base la rhubarbe, l'aloès et l'agaric, incorporés dans des extraits de plantes réputées apéritives. Beyer a publié les OEuvres de Jérôme Capivaccio avec une préface de sa façon (Francfort sur le Mein, 1603, in-fol.).

Beyer (*A.-G.*) a écrit
Momenta quædam de contagiis. Gœttingue, 1805, in-8°.
Beyer (*Georges-Guillaume*), dont on a
Dissertatio de vitâ. Halle, 1701, in-4°.
Beyer (*Godefroy*) a publié
Problemata circa arteriotomem. Iéna, 1674, in-4°.
Erotematum medicorum de peste decades IV. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de hemicraniâ. Iéna, 1674, in-4°.
Beyer (*Jean*) a mis au jour
Questiones de plantis. Bâle, 1623, in-4°.
Beyer (*Jean*), autre que le précédent, s'est fait connaître par une
Dissertatio de febre hecticâ. Leyde, 1669, in-4°.
Beyer (*Jean-Germain*) a écrit
Dissertatio de lactis ejusque partium naturâ et viribus. Tubingue, 1586, in-4°.
Beyer (*Philippe-Henri*) a soutenu une thèse intitulée:
Dissertatio de rabie sine hydrophobiâ. Giessen, 1669, in-4°.
Beyer (*Jean-Népomucène*), auteur d'une
Dissertatio inauguralis de ramis ex arcu aortæ prodeuntibus; præs. F. Tiedemann. Landshut, 1815, in-4°. (J.)

BEYNON (Elie), prédicateur évangélique à Merkenheim, près de Neustadt, dans le bas Palatinat, se mêlait, à ce qu'il paraît, de médecine, puisqu'il a écrit, sur cet art, un manuel populaire intitulé :

Der barmherziger Samaritaner, oder Rath allerhand Krankheiten zu heben, nebst einem Anhange von Hausmitteln fuer Schwangere und gebaehrende Frauen und kleine Kinder. Heilbronn, 1665, 2 vol. in-12. – Neustadt, 1668, in-12. – Francfort, 1682, in-12. – Iéna, 1684, in-12. – Léipzick, 1686, in-12. – Neustadt, 1695, in-12. – Nuremberg, 1700, in-12. – Francfort, 1709, in-12. – Nuremberg, 1712, in-12. – *Ibid.* 1738, in-8°. – *Ibid.* 1752, in-8°. – Trad. en français par Louis Franc, Genève, 1665, in-8°. – *Ibid.* 1673, in-8°. (J.)

BIANCHELLI (Mengo), médecin de Faenza, dans la Romagne, suivant Quenstedt, florissait à peu près vers le milieu du seizième siècle. On le nomme en latin *Blanchellus*. Il a écrit un traité :

De morbis particularibus a capite ad pedes, et de omni febrium genere. Venise, 1536, in-fol.

On a aussi de lui un opuscule sur les bains, qui a été inséré dans la collection *De Balneis* (Venise, 1553, in-fol.). (J.)

BIANCHI (Jean), savant médecin et naturaliste italien, plus généralement connu sous son nom latinisé de *Johannes Blancus*, ou, mieux encore, sous celui de *Janus Plancus*, naquit à Rimini, le 3 janvier 1693, d'une famille aisée. Ses progrès furent si rapides dans les belles-lettres et la botanique, qu'à l'âge de vingt ans on crut pouvoir lui confier la place de secrétaire de l'Académie *de' Lincei*. Ayant résolu de se livrer à l'étude de la médecine, il se rendit à Bologne, vers la fin de l'année 1717, suivit surtout avec assiduité les leçons de Bazzani, de Monti, de Trionfetti, de Manfredi et de Beccari, et obtint les honneurs du doctorat en 1719. Dès qu'il fut revêtu de ce titre, il revint à Rimini, où il exerça pendant quelques mois l'art de guérir, se dévouant de préférence au service des pauvres; mais son attachement pour l'Université de Bologne le ramena bientôt dans cette ville. Il s'y rendit pour la seconde fois en 1720, passa ensuite près d'un an à Padoue, et retourna au bout de ce temps à Rimini. Là, non-seulement il vit avec assiduité les malades qui réclamaient ses soins, mais encore il enseigna publiquement la philosophie et la langue grecque. Durant les voyages qu'il fit à plusieurs époques en Italie, il eut soin de rassembler des objets d'histoire naturelle, science qu'il aimait avec passion, surtout la botanique; et, de cette manière, il parvint à se former un très-beau cabinet. En 1741, on le nomma premier professeur d'anatomie à l'Université de Sienne; mais des désagrémens qu'il y éprouva, et peut-être aussi l'attrait qu'avait pour lui l'étude, le ramenèrent, au bout de trois ans, à Rimini, où il s'efforça de faire revivre l'Académie des Lyncées, et mourut le 4 décembre 1774. Il a joui d'une grande célébrité; mais sa vie n'a pas été exempte de contrariétés : des critiques amères vinrent plusieurs fois troubler le repos de sa solitude. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les titres :

Lettera intorno alla catteratta. Rimini, 1720, in-4°.

Il publia cette Lettre sous le nom de Pierre-Paul Lapi.

Lettera ad un amico, intorno alla magnesia arsenicale. Pesaro, 1722, in-4°.

Cette Lettre porte le faux nom de Marc Chillenio. Elle est dirigée contre un charlatan dont Bianchi ne fait pas connaître le nom.

Epistola anatomica ad Josephum Puteum. Bologne, 1726, in-4°.

On trouve aussi cette Lettre dans les *Epistolæ anatomicæ* de Jean-Baptiste Morgagni (Leyde, 1728, in-4°.).

Osservazioni intorno una sezione anatomica e intorno le pillole del Belloste. Rimini, 1731, in-4°.

Bianchi a publié cet opuscule sous le nom de Pierre Ghisi, contre Joseph Pozzi, qui lui répliqua sous celui de Jean-Baptiste Mazzacurati.

De conchis minùs notis, cui accessit specimen æstûs reciproci maris superi ad littus portumque Arimini. Rimini, 1739, in-4°. - *Ibid.* 1760, in-4°.

La première édition renferme cinq planches; il y en a dix-neuf dans la seconde, qui est augmentée du double. Les figures sont assez belles. On trouve, dans cet ouvrage, quelques détails anatomiques sur les zoophytes.

Relazione dell' esequie del cardinal Gio.-Ant. da Via. Venise, 1740, in-4°.

De quibusdam conchis minùs notis epistolæ binæ; altera à Jo.-Phil. Braynio, altera à Jo. Planco;
insérées dans les *Memorie sopra la fisica* (Lucques, 1743, in-8°.), ainsi qu'une autre lettre *De stellâ marinâ echinatâ.*

Fabii Columnæ Lyncei Phytobasanus, cui accessit vita Fabii Columnæ. Florence, 1744, in-4°.

Belle édition, à la suite de laquelle on trouve une notice historique sur l'Académie des Lyncées de Rimini. Bianchi y a joint la Vie de Colonna. Il a enrichi l'ouvrage de notes et d'additions considérables.

De molâ, pisce, epistolæ binæ;
dans les Commentaires de l'Institut de Bologne.

Breve storia della vita di Catterina Vizzani, che per ott' anni vesti abito da uomo, e che in fine fu uccisa, e che fu trovata pucella nella sezione del suo cadavero. Venise, 1744, in-4°. Trad. en anglais, Londres, 1751, in-8°.

De' vessicatorj, dissertazione. Venise, 1746, in-8°.

Insérée aussi dans le tome XXXVII du Recueil de Calogera.

Bianchi blâme l'usage des vésicatoires.

Riflessioni sopra alcuni sonniferi, e sopra altri remedj per una colica nefritica. Milan, 1749, in-8°.

Ces Réflexions sont écrites sous le faux nom de Crisiteo Stilita, et dirigées contre Paul-André Draghi, qui répondit sous celui de Geruncio Maladuci. Bianchi lui répliqua par l'opuscule suivant:

Lettera di Crisiteo Stilita, ovvero riflessioni sopra alcuni sonniferi. (sans date ni lieu d'impression) in-8°.

De monstris ac monstrosis quibusdam. Venise, 1749, in-8°.

Collection assez intéressante de cas de monstruosités et d'anomalies. On distingue l'observation d'un individu du corps duquel s'échappaient des étincelles électriques lorsqu'on le touchait.

Orazione funerale in lode del D. Aless. Gius. Chiappini. Faenza, 1751, in-8°.

Se il vitto Pittagorico di soli vegetabili sia giovevole per conservare la sanità. Venise, 1752, in-8°.

Discorso in lode del' arte comica. Venise, 1752, in-8°.

Osservazioni contro-critiche sopra un Trattato della comedia italiana e delle sue regole. Venise, 1752, in-8°.

Lettera sopra un pretesto supplimento alla storia d'un apostema del lobo destro del cervello. Rimini, 1755, in-8°.

De' bagni di Pisa a pie del monte di San Giuliano. Florence, 1755, in-8°.

Epistola de urinâ cum sedimento cæruleo. Venise, 1756, in-12.

Lettera ad un suo amico sopra d'un gigante che è passato per questa città. Rimini, 1757, in-8°.
C'est l'histoire d'un homme qui avait sept pieds de haut.
Dissertationes habitæ in Academiâ medicâ conjecturantum. Venise, 1759, in-12.
On lui attribue :
Joannes Blancus, sive Janus Plancus;
inséré dans le tome I des *Memorabilia Italorum eruditione præstantium.*
Comme ce Mémoire biographique contient des éloges pompeux de ses talens, il fut censuré amèrement par plusieurs critiques, en réponse aux pamphlets desquels parut le suivant :
Simonis cosmopolitæ epistola apologetica pro Jano Planco. Rimini, 1745, in-8°.
Nous possédons encore de Bianchi quelques Lettres détachées et plusieurs biographies, dans les *Memorubilia Italorum eruditione præstantium*, ainsi que différens Mémoires sur des questions de physique ou de médecine, tant dans l'ancien et le nouveau recueils de Calogera, que dans les *Novelle letterarie* de Florence, et les *Miscellanea in varie operette.* (J.)

BIANCHI (Jean), autre médecin et philosophe italien, de Nice, où il vivait vers le milieu du dix-septième siècle, a publié deux ouvrages, dont le premier fut mis à l'index par la cour de Rome, et dont voici les titres :

Sapientiæ examen, in quo eruditissimi viri peripateticæ et communis doctrinæ apologi dubia proponuntur et solvuntur. Lyon, 1640, in-8°.
Divina sapientia arte constructa ad cognitionem et amorem dei acquirendam. Paris, 1645, in-8°. (J.)

BIANCHI (Jean-Antoine), médecin italien du dix-septième siècle, est auteur d'un insignifiant opuscule qui a pour titre :

Trattato in cui si tratta dell' ammirabile facolta ed effetti della polvere o elixir vitæ di Girolamo Chiaramonte. Florence, 1620, in-4°.
Chiaramonte, peu satisfait de cet écrit, l'attaqua dans sa *Dichiarazione contro il sommario metodo di Gio.-Ant. Bianchi* (Gênes, 1627, in-4°.). (J.)

BIANCHI (Jean-Baptiste) naquit à Turin, le 12 septembre 1681, d'une famille originaire de Milan, et mourut dans la même ville, le 20 juin 1761, avec la réputation de l'un des premiers anatomistes et des plus célèbres médecins de son temps, et la gloire de s'être fait, dès ses premiers pas dans la carrière qu'il avait embrassée, quoique dans une extrême jeunesse, un nom qu'il soutint toujours avec distinction, et qui, dans le cours de sa longue pratique médicale, fut rarement éclipsé.

Dès sa plus tendre enfance, il fut abandonné aux soins d'un aïeul maternel, François Peghini, homme de mérite, qui, remarquant dans son jeune élève un goût décidé pour l'étude, résolut de tout employer pour favoriser ces belles dispositions. Soutenu par le sentiment de la reconnaissance, mais plus en-

core par son penchant irrésistible pour les sciences, Bianchi répondit avec tant de zèle aux peines que l'on se donna pour son avancement, qu'il eut bientôt achevé ses études préliminaires, au point qu'il n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il soutint des thèses publiques sur les parties les plus difficiles de la philosophie. A cette époque, il commença à se livrer à l'étude de la médecine, et les progrès qu'il fit dans cette science furent plus surprenans encore que les succès qu'il avait obtenus précédemment. Leur rapidité fut telle, qu'il fut en état de se faire recevoir et qu'il obtint le titre de docteur à l'âge de dix-sept ans.

Si jeune encore, il paraissait prudent de ne lui pas confier des emplois qui ne devraient être le partage que des hommes formés par un jugement sûr et une expérience solide, et d'attendre que quelques années de plus lui eussent permis de laisser arriver à maturité des fruits qui ne pouvaient y être parvenus encore; mais l'éclat de ses talens avait tellement frappé tous les regards, que l'on crut pouvoir faire en sa faveur une grande, une honorable, mais dangereuse exception: ce fut de lui confier la direction de tous les hôpitaux de la ville de Turin, presque immédiatement après sa promotion au doctorat. Cependant il remplit cette place éminente avec gloire et succès, parce que son zèle, à l'épreuve de toutes les fatigues, et son ardent amour pour la science et tout ce qui pouvait contribuer à son agrandissement suppléaient, jusqu'à un certain point, à ce qui lui manquait du côté de l'âge, et faisaient, pour ainsi dire, oublier sa jeunesse. Passionné pour l'anatomie, et bien persuadé que sans elle la pratique de la médecine n'est qu'une routine aveugle, et le médecin un empirique qui marche à peu près au hasard, il recommandait constamment l'étude et la profession, avec un soin tout particulier. Bien pénétré de cette idée, que l'ouverture des cadavres est le guide le plus sûr du praticien, le seul, pour ainsi dire, qui puisse l'éclairer sur le siége et la cause des maladies, il ne manqua jamais l'occasion de s'instruire par des recherches de cette nature: aussi doit-on le regarder comme l'un des médecins à qui l'anatomie pathologique doit le plus, soit en raison de ses propres recherches et des découvertes qu'il a faites, soit en raison de l'impulsion qu'il a donnée à cette partie de la science, en dirigeant l'attention des praticiens de ce côté.

Envisagé comme savant, on ne peut refuser à Bianchi bien des titres à la célébrité, et, à cet égard, la postérité a sanctionné le jugement qui a été porté sur lui de son vivant. Mais, étudié isolément dans ses divers rapports, les opinions que l'on se forme sur cet homme remarquable ne sont pas toujours également avantageuses, et ce n'est qu'en réunissant ces opinions

isolées que l'on peut porter sur Bianchi un jugement certain et dégagé de prévention.

Bianchi, sans aucun doute, ne fut pas un homme ordinaire. Cette étonnante précocité de talens, qui chez tant d'autres individus n'annonce bien souvent que la stérilité de l'âge mûr, et qui ne fut dans lui que le principe d'une réputation qui s'accrut toujours, est une chose frappante; mais cette précocité même, fruit d'une imagination vive et brillante, dut nécessairement exister aux dépens de la maturité du jugement, et le jeune et célèbre auteur ne pût manquer de faire quelque tort au praticien, ainsi que je le prouverai dans un instant. Il est à remarquer que cette observation est applicable à un grand nombre de médecins italiens célèbres, qui en général ont tous entre eux ce point de contact, et se ressemblent tous sous le rapport de la vivacité de l'imagination et de la précocité des talens. Aussi, par cette double raison, n'est-il pas rare de remarquer à travers la foule de leurs recherches et de leurs observations, beaucoup de légèreté et d'inexactitude, et tel est aussi le cas de Bianchi. Il est inutile d'observer que le reproche que nous adressons ici aux médecins de cette nation est sujet à de nombreuses exceptions, et qu'il y aurait une profonde injustice à ne pas reconnaître les immenses services qu'ils ont rendus à la science, quelquefois même jusque dans leurs écarts. Notre remarque n'est autre chose que la pierre de touche, pour m'exprimer ainsi, qui sert à faire reconnaître la manière d'être des médecins de l'Italie comparés à ceux des autres pays.

Comme professeur, Bianchi a eu des droits incontestables à la reconnaissance de ses contemporains. Il semblait se multiplier pour professer: il était là dans son élément; on a compté jusqu'à treize cours publics qu'il faisait en même temps. Il donnait des leçons sur la philosophie, la chimie, la pharmacie, la pratique de la médecine, etc.; il enseignait les institutes de l'art; mais la partie à laquelle il donnait le plus de soins était l'anatomie; et, malgré une foule d'inexactitudes, résultats de son imagination ardente et de trop de précipitation, cette science lui doit beaucoup. C'est à sa demande que le roi de Sardaigne fit bâtir, en 1715, un amphithéâtre des plus commodes. Sa réputation s'étendit bientôt au dehors, et ce fut à elle qu'il dut sa réception dans diverses Académies célèbres, telles que celles des Curieux de la nature, *degl' Innominati, degl' Intrepidi*. L'Université de Bologne le mit au nombre de ses membres, et lui offrit même, en 1720, la première chaire de médecine théorique; mais Victor-Amédée II, qui voulait soutenir la splendeur de son Université, le retint à Turin, en lui offrant la première chaire d'anatomie.

Comme médecin praticien et rigoureux observateur, Bianchi

laisse prise à la critique. Presque toujours, dans ses ouvrages, la partie spéculative l'emporte sur la partie pratique; encore ne peut-on ajouter une confiance entière à cette dernière, parce qu'elle pèche par l'exactitude. Cela n'est point étonnant, et ce défaut sera toujours le partage des médecins qui, comme Bianchi, accoutumés de bonne heure, et même avant l'âge, à dogmatiser, alors que l'expérience ne leur a encore rien appris, conservent toute leur vie le penchant de leur jeunesse, et caressent avec complaisance les fruits de leur imagination, aux dépens même de la rigoureuse observation. Ce qui a porté le plus grand coup aux ouvrages pratiques de Bianchi, ce sont les censures du judicieux Morgagni, qui a consacré à cette critique ses cinq derniers *Adversaria*; critique qui mérite d'autant plus de confiance que ce dernier était lié avec Bianchi, et que le seul intérêt de la science put le décider à attaquer son ami. A la vérité, ces attaques sont violentes, mais il ne fallait pas moins pour lutter contre l'influence fâcheuse qu'un ouvrage inexact, soutenu par la grande réputation de son auteur, aurait nécessairement exercée en médecine. Ses ouvrages sont :

La pace frutto della giustizia, *orazione*. Turin, 1713, in-8°.

Historia hepatica, seu de hepatis structurâ, usibus et morbis, opus anatomicum, physiologicum et pathologicum. Turin, 1710, in-4°. - *Ibid*. 1716, in-4°. - Genève, 1725, 2 vol. in-4°.

Le second volume est presque entièrement destiné à des planches représentant les diverses parties du foie, avec leurs explications : il est terminé par six Discours sur l'anatomie, qui sont un choix de ceux que l'auteur a prononcés à l'ouverture des différens cours qu'il a professés, ou lors de son installation dans les diverses chaires qu'il a occupées. On trouve dans ces Discours un très-grand nombre d'observations philologiques et anatomiques, et c'est dans l'un d'eux que Bianchi reconnaît et décrit d'une manière succincte les glandes épiploïques.

Le Traité de Bianchi sur le foie est, sans aucun doute, ce qu'il a fait de plus important; aussi est-ce l'un de ceux dont Morgagni s'est emparé, et qu'il a critiqué avec le plus de sévérité. L'auteur divise son travail en trois parties : la première traite de l'anatomie du foie; la seconde comprend toutes les maladies de cet organe, qu'il distingue en affections *à toto solido; à solido vasculari; à fluido; à secretione auctâ, diminutâ, abolitâ, depravatâ, et ad alia etiam organa translatâ;* enfin, *à corpore extraneo* : la troisième partie s'occupe du traitement. Pour bien apprécier cet ouvrage, il est indispensable de prendre connaissance des deux Lettres que Morgagni a consacrées à le critiquer, et dans lesquelles il développe une logique et un talent d'observation bien supérieurs à ceux de l'auteur du Traité. Bianchi entre en matière par des réflexions sur les sécrétions, où il expose un système tout neuf, et s'abandonne entièrement à l'ardeur de son imagination. Suivant lui, toutes les sécrétions ne peuvent être expliquées autrement que par la variété de forme des orifices des canaux excréteurs, laquelle forme est toujours en raison de la différence des humeurs sécrétées. Mais, la chaleur avec laquelle il soutient cette opinion ne saurait tenir lieu de preuves, et les nouvelles idées sur la sensibilité propre de chaque organe, en vertu de laquelle ils se trouvent en rapport avec les fluides qui leur conviennent, réduisent au néant

toutes les objections contre le ferment contenu dans les organes sécrétoires, admis par les anciens auteurs, et que Bianchi combat à outrance, mais du reste avec raison.

Bianchi, dans sa description du foie, répète beaucoup de choses qui appartiennent essentiellement à Malpighi ; telle est la structure glanduleuse de cet organe, que Malpighi avait reconnue avant lui. Il admet l'existence des vaisseaux hépato-cystiques, et regarde justement comme imaginaire la tunique glanduleuse de la vésicule, dont plusieurs anatomistes ont parlé. Il a surtout décrit les ligamens avec un soin tout particulier. Il prétend avoir découvert de petites glandes dans la scissure du foie, et assure avoir vu des rameaux artériels qui s'y rendaient. Mais il en est de ces glandes comme de beaucoup d'autres découvertes de Bianchi, que des recherches ultérieures n'ont jamais pu faire reconnaître ; et c'est ce qui avait donné lieu à Morgagni, et surtout à Haller, d'attaquer vivement notre auteur sur sa véracité, et de l'accuser formellement d'avoir décrit des choses qu'il n'avait jamais vues, et de s'en être rapporté à d'autres pour les expériences. Bianchi repousse avec chaleur l'opinion de ceux qui prétendent que le chyle arrive au foie par les veines mésaraïques, mais il ne donne à la place rien de probable.

Quant à la partie de l'histoire du foie qui traite des maladies, et qui est celle aussi que Morgagni a le plus censurée, comme étant pleine d'erreurs et d'observations inexactes, il serait difficile d'avoir sur elle une opinion différente de celle du célèbre critique. En général, Bianchi tombe dans les écarts d'un homme trop plein de son sujet, et qui cherche à y rattacher une foule d'objets qui n'ont avec lui que des rapports très-indirects. Le rôle qu'il fait jouer au foie et à la présence de la bile dans toutes les maladies est certainement beaucoup trop étendu. Ne tenant point assez compte des liaisons sympathiques qui unissent le foie avec tous les autres organes de l'économie, et en vertu desquelles il ressent toujours plus ou moins les atteintes que les autres éprouvent, il ne reconnaît dans les lésions de ce viscère que la cause presque constante de nos affections, tandis qu'elles n'en sont le plus souvent que le résultat : aussi ne voit-il partout que la bile. Cette opinion, des plus fausses, sur la nature intime des maladies ne pouvait manquer d'entraîner son auteur dans des erreurs graves pour leur traitement ; aussi tous ses moyens se bornent-ils à agir sur les systèmes bilieux et gastrique, et c'est dans ce but unique qu'il administre une très-grande quantité de remèdes et de formules peu usités maintenant. Cependant, malgré les erreurs et les inexactitudes dont cet ouvrage est rempli, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'est pas sans utilité. Sans doute il ne faudrait pas le suivre scrupuleusement ; mais il sera toujours bon à consulter, surtout lorsqu'on prendra pour guide le judicieux Morgagni. Quant aux dix figures qui remplissent presque le second volume, elles sont en général mauvaises et infidèles.

Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes. Turin, 1715, in-4°. – Leyde, 1723, in-8°.

Morgagni a beaucoup critiqué cet ouvrage, et les réflexions qu'il fait à son sujet sont infiniment plus intéressantes que le traité lui-même. Bianchi a tout changé, jusqu'aux noms même des canaux. Il décrit le sac nasal, et lui attribue une figure toute différente de celle qu'il a dans l'état naturel ; il prétend, en outre, que les orifices des conduits sont environnés d'un petit cercle cartilagineux dont il donne la description.

Fabricæ humanæ generalis prospectus. Turin, 1716, in-fol.

De naturali in humano corpore, vitiosâ, morbosâque generatione historia. Turin, 1741, in-8°.

L'auteur est partisan du système des ovaristes. Suivant lui, le germe du fœtus préexiste à l'imprégnation. Cet ouvrage, qui contient l'histoire

de l'homme depuis l'œuf, avant la fécondation, jusqu'à la mi-grossesse, contient encore quelques remarques sur les vers du corps humain.

De lacteorum vasorum positionibus et fabrica. Turin, 1743, in-4°.

Storia del monstro di due corpi che nacque sul pavese in gennaro 1748. Turin, 1749, in-4°.

C'est une assez bonne dissertation sur des enfans nés avec une conformation monstrueuse.

Lettera sull' insensibilita ed irritabilita delle parti nelli uomini e nelle bruti. Turin, 1755, in-8°.

Cette Lettre, dans laquelle l'auteur attaque très-vivement l'opinion de Haller sur la sensibilité, lui valut, de la part de ce dernier, une réplique très-vigoureuse, dans laquelle il lui reproche très-formellement de n'avoir rien vu par lui-même, et d'avoir avancé beaucoup de choses fausses.

Discorsi due sopra una terra salina purgante di fresco nel Piemonti scoperta. Turin, 1757, in-4°.

Bianchi a publié, en 1757, une collection de cinquante-quatre planches, contenant deux cent soixante-dix figures, et à laquelle il a donné le plus grand soin. Il y a réuni les avantages de l'anatomie et de la pratique, et prouvé que ces deux parties doivent toujours être inséparables pour le vrai médecin.

On a encore de lui plusieurs Dissertations, dont il est fait mention dans le Théâtre anatomique de Manget et dans la Bibliothèque des écrivains sur la médecine, du même auteur. Ce sont :

Dissertationes anatomicæ duodecim ;

De pulsium intermittentium causis ;

De miliari eruptione ;

De fœtu Taurinensi molli et succoso, quindecim annis in ventre matris gestato ;

De mammis et genitalibus muliebribus ;

De impedimento circulationis sanguinis.

L'auteur admet la tonicité des artères, et cherche à évaluer le frottement du sang.

De aortæ polypo, indèque enato ingenti aneurysmate ;

De geminâ duræ matris fabricâ, avec figures ;

De ingressu ilei in colone, seu de supposita hucusque intestinorum valvulâ, observatio nova et hactenùs inedita.

La description qu'il donne est assez bonne ; mais il en a emprunté la plus grande partie à ses prédécesseurs.

Explicatio nova mechanismi quo urinæ in vesicâ continentur, et de musculis vesicæ.

L'auteur donne une très-mauvaise description des fibres musculaires de la vessie, et nie l'existence du sphincter ; il soutient que la saillie faite par la prostate vers le lobe de la vessie en tient lieu. Il parle d'un plan musculeux qu'il croit avoir découvert au-dessous de la prostate, admet un muscle releveur et un muscle abaisseur de la vessie, et décrit une glande placée dans le bulbe de l'urètre.

Demonstratio anatomica sinuum basis cerebri.

La description et la planche ne valent pas mieux l'une que l'autre, et Morgagni les a critiquées toutes deux.

Problemata theoretico-practica, castigationes explicationum ad tabulas Eustachii. (REYDELLET)

BIANCHI (Joseph), chirurgien italien, élève de Nannoni, est auteur d'un recueil de quarante observations, qui porte le titre suivant :

Osservazioni chirurgiche. Crémone, 1758, in-8°.

Dans le nombre de ces Observations, on distingue un cas assez curieux de carie des arceaux de la trachée-artère et du cartilage thyroïde. (J.)

BIANCHI (Paul-Émile), Milanais qui enseigna la philosophie à Padoue, a publié un traité :

De partu hominis pro medicis et jurisperitis. Parme, 1621, in-4°.

Bianchi (*Casimir*), écrivain italien dont on a :

Vade mecum botanico, continente gli caratteri secondo la decima edizione del Linneo. Florence, 1763, in-8°. (J.)

BIANCHINI (Jean-Fortuné), né, en 1720, à Chieti, dans le royaume des Deux-Siciles, fit ses études et prit ses degrés à Naples, où il exerça même, pendant quelque temps, la médecine. Il passa ensuite à Venise, d'où il fut appelé, en 1759, à Udine, pour y remplir la place de premier médecin, qu'il occupa jusqu'en 1777. Nommé alors professeur de médecine pratique à Padoue, il se rendit dans cette ville, où il mourut, au bout de deux ans, le 2 septembre 1779. C'était un médecin habile et rempli d'érudition, comme le prouvent les ouvrages qu'il nous a laissés, et dont voici les titres :

Saggio di esperienze intorno la medicina elettrica fatte in Venezia da alcuni amatori di fisica. Venise, 1749, in-4°.

Bianchi démontre, contre les assertions de Jean-François Pivati, de Verrati et autres, qu'il est faux que, quand on renferme une substance odorante dans un vase de verre, et qu'on électrise celui-ci par le frottement, l'odeur et les propriétés médicales de la matière qu'il renferme se propagent, le long du conducteur, à toutes les personnes qui font la chaîne.

Lettere medico-pratiche intorno all' indole delle febri maligne e de loro principali remedj. Colla storia de' vermi del corpo umano, e dell' uso del mercurio. Venise, 1750, in-8°.

Opuscule dirigé contre Jean-Baptiste Morealli.

Osservazioni intorno all' uso dell' elettricità celeste, e sopra l'origine del fiume Timavo. Venise, 1754, in-4°.

Discorso sopra la filosofia. Udine, 1759, in-8°.

La medicina d'Asclepiade per ben curare le malattie acute, raccolta di varj frammenti Greci e Latini. Venise, 1769, in-8°.

Il a traduit en italien (Venise, 1751, in-8°.) les Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes, publiées sous le voile de l'anonyme par Isaac Bellet. (J.)

BIANCONI (Jean-Louis), médecin italien qui s'est rendu plus célèbre dans la littérature que dans l'art de guérir, naquit, le 30 septembre 1717, à Bologne. Ce fut dans le célèbre Institut de cette cité qu'il fit ses études, d'une manière si brillante, qu'à dix-neuf ans on le jugea capable de remplir la place de médecin assistant dans l'un des hôpitaux de la ville. Pendant quatre années entières, il se fortifia dans la théorie médicale, et, en 1742, il se fit recevoir docteur. L'année suivante, l'Académie annexée à l'Institut des sciences, l'admit dans son sein.

Sa réputation se répandit bientôt hors de l'Italie, de sorte qu'en 1744, le landgrave de Hesse-Darmstadt le nomma son médecin, et l'appela auprès de lui. Au bout de six ans, il se rendit à la cour d'Auguste III, roi de Pologne, à qui le pape Benoît XIV l'avait recommandé de la manière la plus honorable. Ce prince l'attacha d'abord à la famille royale, puis à sa personne même, et finit par lui accorder le titre de conseiller, qui, plus tard, fut suivi de celui de comte. La cour de Dresde ayant la plus grande confiance en lui, lui confia, en 1760, une mission délicate en France, qu'il remplit avec beaucoup d'habileté, et, sur le désir qu'il témoigna de revoir le beau ciel de l'Italie, le nomma, en 1764, son ministre résidant auprès du Saint-Siége. A Rome, il quitta la diplomatie et les intrigues de cour, pour se livrer tout entier à ses anciens goûts littéraires : il y publia ceux de ses ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, parce qu'il s'y montre aussi fin observateur que profond érudit, et il en méditait encore d'autres non moins importans, lorsque la mort vint le surprendre à Pérouse, le 1er janvier 1781. Annibal Mariotti a écrit une élégante oraison funèbre à sa louange. Les ouvrages sortis de sa plume portent les titres suivans :

Due lettere di fisica, al signore marchese Scipione Maffei. Venise, 1746, in-4°.

Lettere sopra alcune particolarità della Baviera e di altri paesi della Germania. Lucques, 1763, in-4°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1764, in-8°. - Munich, 1771, in-8°.

Dissertation sur l'électricité. Amsterdam, 1748, in-8°. - Trad. en allemand, Bâle, 1649, in-8°.

Journal des nouveautés littéraires d'Italie. Amsterdam (Léipzick), 1748 et 1749, 3 vol. in-8°.

Lettere sopra A. Cornelio Celso, all' abbate Tiraboschi. Rome, 1779, in-8°. - Trad. en allemand par Charles-Christophe Krause, Léipzick, 1781, in-8°.

Bianconi, dans ces savantes lettres, reporte Celse au siècle d'Auguste, contre l'opinion générale qui le faisait vivre plus tard. Le savant Tiraboschi avoua qu'il avait levé tous les doutes et vaincu toutes les difficultés qu'on pouvait lui opposer. On doit regretter que la mort l'ait empêché de publier la magnifique édition de l'encyclopédiste latin qu'il méditait.

Due lettere postume intorno a Pisa e Firenze. Lucques, 1781, in-4°.

Sur le cirque de Caracalla. Rome, 1790.

Bianconi a inséré un assez grand nombre d'articles dans les *Effemeridi letterarie di Roma*, journal à la création duquel il avait donné la première impulsion. Les plus remarquables de ces articles sont les éloges de Lupacchini, de Piranesi et de Mengs, dont le dernier a été imprimé à part, en 1780, avec des additions. Il avait fait une traduction italienne d'Anacréon, qui n'a pas vu le jour, non plus que la nouvelle vie de Pétrarque, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux, et une dissertation, qu'il se proposait de donner, dans la vue de chercher à dissiper l'obscurité qui enveloppe encore tout ce qui concerne l'exil d'Ovide.

Bianconi a traduit l'*Anatomie* de Winslow en italien (Bologne, 1743 et 1744, 6 vol. in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BIANZALO (Jean-Thomas), médecin piémontais, de Sivigliano, dont le nom est traduit en latin par *Bianzillus*, a publié :

Della natura e qualità de' bagni di Vaudiero e Vinadio. Turin, 1603, in-4°.
Quæstiones medicinales duæ. Montréal, 1604, in-4°. (z.)

BICAISE (Honoré), né à Aix en Provence, dans l'année 1590, fit de bonnes études médicales, et, dès son enfance, se distingua par une grande capacité d'attention. Il ne suivit point les leçons des habiles médecins qui professaient alors à Paris et à Montpellier, il ne quitta point sa ville natale, fut reçu docteur dans son Université, et nommé, bientôt après, professeur dans sa Faculté de médecine, place qu'il remplit avec honneur. La conduite que tint ce médecin pendant les deux pestes qui désolèrent Aix en 1629 et 1649 a, plus que ses écrits, mérité de perpétuer sa mémoire. Bicaise fut fidèle au poste d'honneur; il rendit des services d'une haute importance à ses concitoyens, et publia, lorsque la contagion eut cessé, le résultat de ses observations et de ses méditations. Il est auteur d'un ouvrage sur les Aphorismes d'Hippocrate, dont voici le titre :

Manuale medicorum, seu promptuarium aphorismorum Hippocratis, prænotionum Coacarum, et prædictionum, secundùm propriam morborum omnium nomenclaturam alphabetico digestum ordine. Londres, 1659, in-24. - Genève, 1660, in-12. - Iéna, 1712, in-12. - Paris, 1739, in-12.
Foës a loué cet ouvrage, dont la dernière édition est due à Henri Guyot, qui l'a enrichie de plusieurs sentences de Celse. (MONFALCON)

BICAISE (Michel), fils du précédent, fut son successeur, et devint, comme lui, membre de l'Académie d'Aix. Il n'a rien légué à la postérité. (MONFALCON)

BICHAT (Marie-François-Xavier) naquit, le 11 novembre 1771, à Thoirette, département de l'Ain. Son père, Jean-Baptiste Bichat, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, l'initia de bonne heure aux premiers élémens de l'art de guérir. Cette circonstance, dont on a trop parlé, a été commune à une foule d'étudians médiocres, devenus d'obscurs praticiens. Buisson assure que Bichat obtint de nombreuses couronnes en rhétorique, et qu'il se distingua dans les exercices de la philosophie, particularité peu importante, car il est permis de douter de la hauteur des vues philosophiques des professeurs du Collége de Nantua et du séminaire de Lyon, établissemens dans lesquels Bichat reçut l'instruction scolastique, que l'on s'obstine à nommer éducation libérale. Ce fut aussi à Lyon qu'il débuta, vers 1791, dans l'étude de la médecine ou plutôt de l'anatomie à laquelle il se livra avec ardeur. Ses progrès rapides le mirent à même de remplacer plusieurs

fois son maître, Marc-Antoine Petit, dans l'enseignement d'une science sans le goût de laquelle on n'est jamais qu'un médecin de cabinet ou plutôt qu'un médecin routinier.

Le vif éclat dont avait brillé l'Académie de chirurgie n'avait pas encore disparu sous les débris de cette belle institution qui a plus fait pour la médecine externe que toutes les autres Académies n'ont fait pour les lettres, les arts et les sciences. La médecine, encore enveloppée dans les ténèbres des théories de l'école, n'avait rien de satisfaisant, au premier aperçu, pour un esprit juste et profond. Ces motifs, et peut-être la réputation de Marc-Antoine Petit, décidèrent Bichat à se livrer surtout à l'étude de la médecine opératoire. Peut-être serait-il resté dans l'obscurité, à Lyon, si les troubles politiques ne l'avaient obligé à fuir cette malheureuse ville, en 1793, après le siége.

Refugié à Paris, il conçut le dessein d'étendre ses connaissances, en suivant les leçons de Desault, pour se mettre en état d'embrasser la chirurgie militaire. Mais lorsque le 9 thermidor eut fait tomber l'affreux et ridicule tyran qui pesait sur la France, on conçut l'espoir de voir refleurir les sciences que ce despote inepte semblait avoir voulu anéantir, et Bichat sentit diminuer le désir d'aller exercer l'art de guérir aux armées.

Un jour l'élève chargé, selon l'usage, de lire, en présence du chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu et de tous les élèves, un résumé de la leçon précédente faite par Desault, étant absent, Bichat, jaloux peut-être d'attirer les regards de ce grand homme, s'offrit pour faire ce résumé. Il s'agissait du bandage approprié à la fracture de la clavicule : de grands applaudissemens qui suivirent la lecture de son travail, prouvèrent à Bichat que ses condisciples commençaient à avoir le sentiment de sa supériorité sur eux tous. Dès ce moment Desault désira de connaître, et pressentit le mérite de son jeune élève, il lui offrit sa maison, et le traita comme son fils.

Pansemens à l'Hôtel-Dieu, visite des malades de Desault, réponses aux consultations nombreuses qui affluaient de tous les points de la France, lecture des auteurs et analyse méthodique de leurs écrits sur la chirurgie, Bichat suffit à tout, et trouva encore des momens pour disséquer, répéter les opérations sur le cadavre, et conférer, avec ses condisciples, sur la physiologie et la chirurgie. Riche du fruit de tant de travaux, il pouvait désormais se passer d'appui, lorsque Desault mourut en 1795. Il termina et fit imprimer le quatrième volume du Journal de ce chirurgien célèbre, sur lequel il publia une notice biographique.

Après deux années de préparation, Bichat fit, dans l'hiver de 1797, un premier cours d'anatomie, et dès-lors à la descrip-

tion des parties, il joignit des détails physiologiques et des expériences sur les animaux, établissant ainsi un concours de moyens pour arriver à mieux connaître les lois de la vie. Il fit aussi des cours d'ostéologie et de maladies des os, joignant sans cesse aux idées généralement répandues, des aperçus qui parurent toujours neufs, soit parce qu'il les tirait de son propre fonds, soit parce qu'ils étaient peu connus. Dans l'intervalle des leçons, il continuait ses conférences avec des élèves instruits. Enfin, voulant, disait-il, prouver qu'un jeune homme pouvait mettre dans un cours d'opérations toute l'exactitude nécessaire, il déploya la plus grande habileté dans ce cours, qui jamais n'avait été fait par un homme de son âge, du moins parmi nous.

L'exercice de la parole en public lui occasiona une hémoptysie abondante dont il oublia complétement le danger lorsqu'il fut rétabli. Il reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur, commença, en 1798, un second cours d'anatomie durant l'hiver de la même année, et dirigea les dissections de près de quatre-vingts élèves qui remplirent son laboratoire dès qu'il fut ouvert. Après une journée employée à professer, à préparer les pièces qui servaient à ses démonstrations, à faire des expériences sur les animaux, il consacrait la soirée à la rédaction des *Œuvres chirurgicales* de Desault.

Outre les aperçus de physiologie qu'il prodiguait dans ses leçons d'anatomie, il fit, pour la Société médicale d'émulation, plusieurs Mémoires dans lesquels il jeta les fondemens du système physiologique auquel est attachée la gloire de son nom. Dans d'autres Mémoires il traita plusieurs points intéressans de chirurgie. Enfin, en 1800, il publia le *Traité des membranes* qui commença la réputation brillante que le temps écoulé depuis sa mort n'a pas diminuée. Dans la même année, il commença des cours de physiologie qui attirèrent la foule des élèves, et fit paraître ses *Recherches sur la vie et la mort*. L'année suivante, il mit au jour son *Anatomie générale*. Alors on dut pressentir que l'élève du premier chirurgien du dix-huitième siècle deviendrait un jour le premier médecin du dix-neuvième; mais l'impitoyable mort devait empêcher cet espoir de se réaliser.

Nommé médecin de l'Hôtel-Dieu en 1800, et lorsqu'il avait à peine vingt-huit ans, Bichat voulut introduire dans la médecine pratique, cette clarté, cette méthode qu'il avait mises si heureusement en usage dans ses travaux physiologiques. Il nota avec une scrupuleuse exactitude les symptômes des maladies, et ouvrit plus de six cents cadavres dans un seul hiver. On assure même qu'il s'occupa sérieusement de donner une nouvelle classification des maladies, sorte de grand œuvre dont la recherche était alors à la mode. Mais ce qui valait in-

comparablement mieux, il fit des cours d'anatomie pathologique, et prouva que par la suite il aurait mérité le nom de Morgagni de la France, s'il n'avait pas été arrêté au commencement de sa carrière.

Dans son zèle infatigable, il voulut opérer une réforme dans la matière médicale et la thérapeutique; il administrait les médicamens un à un, afin d'en mieux étudier les effets locaux et sympathiques, qui échappent ou se confondent lorsqu'on donne plusieurs substances médicamenteuses à la fois.

Au moment où, placé sur un théâtre digne de lui, Bichat osait, dans sa généreuse audace, aspirer à l'honneur de reconstruire l'édifice médical en l'établissant sur les bases inébranlables de l'anatomie physiologique et pathologique, au moment où, marchant à pas de géant dans la voie de l'observation et de l'expérience indiquée par M. Pinel, il travaillait à réaliser ce que son illustre maître avait pressenti, la mort vint le saisir.

Des travaux immenses, les fatigues inséparables de l'enseignement, l'abus des plaisirs, et surtout le séjour presque continuel dans les amphithéâtres, où il était entouré de baquets remplis de pièces anatomiques en macération, minèrent rapidement son existence. Un jour, où il éprouvait un malaise, suite des émanations infectes auxquelles il était souvent exposé, il tombe, en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perd connaissance pendant quelques minutes. Le lendemain, après une nuit assez paisible, il ressent un violent mal de tête, veut néanmoins faire la visite de ses malades, et s'évanouit de nouveau. Une application de sangsues, à la tête, dissipe la céphalalgie, et l'on cesse de redouter les suites de la chute. Mais aussitôt des symptômes gastriques se manifestent au plus haut point d'intensité, avec une tendance continuelle à l'assoupissement, suivie, au bout de quelques jours, de phénomènes ataxiques qui durèrent jusqu'au 22 juillet, époque de sa mort, après quatorze jours de maladie, durant laquelle MM. Corvisart et Lepreux lui prodiguèrent leurs soins.

Cette perte fut vivement et généralement sentie; tous les élèves de l'Ecole de médecine accompagnèrent son corps au champ du repos. M. Corvisart écrivit au premier Consul : *Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime : personne en si peu de temps n'a fait tant de choses et aussi bien.* Dix jours après, le gouvernement décida que son nom serait inscrit à côté de celui de Desault sur un monument élevé, à l'Hôtel-Dieu, en l'honneur de ces deux grands hommes.

« Les plus aimables qualités morales, dit Buisson, relevaient dans la personne de Bichat l'éclat de son mérite. Jamais on ne vit plus de franchise et de candeur, plus de facilité à sacrifier

ses opinions, lorsqu'on lui proposait une objection solide. Incapable de colère et d'impatience, il était aussi accessible dans les momens où un travail pénible l'occupait, que dans ses momens de loisirs. Sa générosité fut toujours une ressource assurée à ceux de ses élèves que l'éloignement de leurs familles mettait pour quelques momens dans l'indigence, ou que le défaut de moyens empêchait de se procurer ailleurs l'instruction nécessaire. Habile à distinguer les talens, il les encourageait de toutes les manières possibles dès qu'il les avait découverts. Personne n'était plus porté que lui à donner sa confiance dès qu'il avait cru reconnaître, dans ceux qui l'approchaient, un attachement sincère. On ne résistait point à ses manières aimables et prévenantes, et pour peu qu'on l'entretînt, on connaissait parfaitement son caractère, tant il était éloigné de cette réserve d'expressions, de cette politique affectée, qui servent si souvent à masquer les sentimens véritables. Aussi eut-il pour amis tous ceux qui le connurent, excepté ceux que l'esprit de jalousie sépara de lui. L'envie s'attacha quelquefois à ses pas, et chercha à lui ravir sa réputation, ne pouvant lui pardonner son mérite. Mais il se contenta de mépriser de vaines attaques, et ne se mit jamais en devoir de les repousser directement, toujours prêt à renouveler, avec ses détracteurs, une amitié qu'eux seuls avaient rompue. »

Après avoir tracé cette esquisse rapide de la vie de Bichat et de ses travaux pendant onze ans, dont six furent consacrés à l'enseignement, il me reste à exposer en peu de mots l'influence prodigieuse qu'il a exercée sur la marche de la médecine théorique et pratique.

On a vu que Bichat, après s'être montré le digne élève de Desault, tourna peu à peu toute son attention vers la médecine. Je ne parlerai point ici de ses travaux en chirurgie, ils sont peu importans; mais on me pardonnera sans doute de m'arrêter sur l'impulsion qu'il reçut du temps où il vécut, et principalement sur celle qu'il a donnée à ses contemporains, devenus ses successeurs.

Lorsque Bichat vint à Paris, M. Chaussier, idolâtre d'Hippocrate et de Stahl, recommandait l'étude des lois de la vie, et voulait qu'on les étudiât dans les seuls êtres vivans, indépendamment de toute application physique ou chimique, et même dans l'homme seulement; M. Hallé portait la physiologie dans l'hygiène, qu'il soumettait à de lumineuses divisions; M. Corvisart proclamait l'utilité de l'anatomie pathologique et de l'application de la physiologie à la pathologie; M. Pinel, non content d'avoir rappelé à l'observation, à l'expérience, et au mépris des hypothèses, établissait l'importance de la distinc-

tion des tissus affectés dans les maladies, et fondait sur cette distinction une partie des divisions de sa Nosographie.

Quelle école brilla jamais d'un plus vif éclat? quelles circonstances plus favorables furent jamais offertes au génie? Héritière de Bordeu, de Barthez et de Vicq-d'Azyr, l'école de Paris jetait les bases de ce qu'on put désormais nommer la doctrine médicale philosophique et physiologique.

Personne ne sut comme Bichat profiter de ces heureuses circonstances. Il vit promptement que, malgré les efforts de tous les hommes justement célèbres dont je viens de parler, on n'avait encore fait qu'ébaucher la reconstruction de l'édifice médical, élevé, jusque-là, sur les plans incohérens des médecins physiciens, chimistes, humoristes et mathématiciens. Il voyait, d'une part, l'anatomie descriptive arrivée au plus haut degré d'exactitude, la physiologie de l'état de santé établie sur des faits, et dépouillée, au moins en grande partie, de tout alliage avec d'autres sciences, la chirurgie enfin portée au degré de perfectionnement qu'on pouvait attendre du génie de Desault; mais d'un autre côté, si la description des maladies avait été réduite à un langage simple et clair, si le chaos de la nosologie avait été simplifié, plus peut-être que l'état de la science ne le permettait, la pathologie et l'anatomie pathologique étaient encore isolées de la physiologie, la thérapeutique destituée de toutes règles fixes, abandonnée au *tact médical*, ou plutôt à l'empirisme et à la routine décorée du beau nom d'expérience, enfin toutes les parties de l'art de guérir, isolées les unes des autres, et en opposition sur plusieurs points, au lieu de se prêter un mutuel secours. Il conçut le hardi projet d'élever un système complet de médecine, fondé directement sur les phénomènes de la vie, dépouillé de toute hypothèse, et appuyé sur l'anatomie, l'étude des fonctions dans l'état de santé et dans celui de maladie, la distinction des tissus, la sympathie qui les lie les uns aux autres, l'observation des effets locaux et généraux des médicamens, enfin, les résultats de l'ouverture des cadavres.

Pour réussir dans cette entreprise hardie, il fallait appeler l'attention publique et mériter la confiance générale. C'est ce qu'il fit par ses cours d'anatomie et de physiologie. Il démontra les faits connus, il vérifia ceux qui étaient douteux, il en découvrit de nouveaux, et il coordonna les uns aux autres.

Il débarrassa l'anatomie de cette fastidieuse nomenclature d'angles, de bords et de faces, au moyen de laquelle Desault avait fait de chaque os, de chaque organe, une figure régulière de géométrie : idée fausse, d'où découlait la nécessité de détails rebutans pour le médecin, comme ils sont inutiles au

chirurgien. Mais ce n'était, en quelque sorte, que ramener l'anatomie à ce qu'elle était avant Desault.

Bichat saisit une idée lumineuse de M. Pinel, qui lui-même n'en avait pas senti toutes les conséquences, celle de la distinction des tissus; il y rallia tous les phénomènes physiologiques et pathologiques, et forma, de tous les actes connus de la vie, l'ensemble le plus méthodique qu'on eût connu jusque-là.

Si tous les phénomènes vitaux ralliés à chaque tissu étaient assez bien liés ensemble par leur rapprochement seul, chaque série de faits se trouvait encore isolée de toutes les autres. Pour lier décidément tous ces faits ensemble et coordonner les diverses séries qu'ils formaient, Bichat s'empara de la doctrine des sympathies et de la grande idée de l'*unité vitale*, que Barthez avait présentée sous la forme hypothétique d'un principe existant par lui-même; il les mit sous la tutelle d'une force inhérente à la matière organisée vivante, qu'il nomma *force vitale*, et qu'il supposa répandue à doses diverses, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans les différens tissus de l'organisme.

Descendant de cette idée mère aux phénomènes vitaux qu'il avait rapportés à chacun des tissus dans lesquels ils se manifestent, ce que Barthez n'avait pas su faire, Bichat chercha, parmi ces phénomènes, les plus généraux, afin de les placer, comme intermédiaires, entre l'idée abstraite de la force vitale et les phénomènes secondaires, auxquels il crut devoir les donner pour cause efficiente. Il désigna ces phénomènes généraux sous le nom de *propriétés vitales*.

Les sensations et les contractions musculaires frappèrent d'abord son attention : ce sont les attributs caractéristiques de la classe la plus élevée des animaux. Or, comme il avait admis une *force vitale* à l'aspect général de la vie, il admit une *sensibilité* et une *contractilité* donnant lieu à tous les phénomènes de la *sensation* et de la *locomotion*, et il en fit l'attribut de tous les tissus qui concourent directement à ces deux fonctions.

Mais ces deux attributs ou ces deux *propriétés vitales*, comme il disait, ne suffisaient pas pour coordonner toutes les opérations de la vie. A l'imitation de Bordeu, il supposa, par analogie, et d'après quelques faits, un *goût* et un *mouvement* inappréciables, si ce n'est par leurs effets, dans chacun des tissus qui concourt à l'intromission, au transport, à l'assimilation et au rejet des matériaux nutritifs et des humeurs animales. Ce *goût*, ce *mouvement* obscurs, il les désigna par les noms de *sensibilité* et de *contractilité*; et, pour distinguer ces attributs de ceux dont nous venons de parler, il y joignit l'épithète d'*organique*, comme il avait joint aux précédens celle d'*animale*.

Tous les actes de la vie se trouvèrent ainsi répartis en deux grandes sections, à l'une desquelles présidaient deux propriétés

bien manifestes, tandis que l'autre était soumise à deux propriétés supposées par analogie.

Aristote avait pressenti, et Sanchez avait établi la distinction des fonctions en deux classes, dont l'une renfermait cellcs qui sont relatives à l'entretien des corps vivans, et l'autre celles au moyen desquelles le corps se met en rapport avec tout ce qui l'entoure. Cette vue, plutôt spéculative que physiologique dans Aristote et même dans Sanchez, coïncidait avec la différence que Bichat avait remarquée dans la position, le nombre, la structure et la conformation des organes de la nutrition et de ceux de relation. Il l'adopta, l'étendit et la consacra, en divisant la vie en *vie animale* et *vie organique*, et même il fit abus de cette distinction, car il méconnut en partie la liaison intime et indestructible des deux ordres d'organes et de fonctions, chez l'homme et les animaux qui en sont doués.

Telles sont les idées fondamentales répandues et développées dans tous les ouvrages de Bichat. Lui appartiennent-elles toutes? Oui, comme les idées non encore fécondées que le génie arrache de l'oubli pour en tirer les plus vives lumières, ou qu'il développe mieux que ne l'avait fait l'inventeur. Mères et filles les unes des autres, les idées s'engendrent réciproquement; elles appartiennent à celui qui les introduit et qui leur donne un état dans le monde savant.

Après avoir, dans ses cours et dans ses écrits, établi la théorie dont on vient de lire l'exposition sommaire, et qui se compose d'abord de faits, puis de conséquences plus ou moins rigoureuses, Bichat aurait voulu les appliquer à la science des maladies, à la recherche de leur siége, de leur nature, des effets locaux et sympathiques des médicamens; il travaillait avec ardeur dans ce sens, lorsqu'une mort prématurée le ravît aux sciences et à sa patrie, qu'il illustrait. Il mourut ayant dans la tête le germe d'une pathologie et d'une thérapeutiqne anatomico-physiologiqnes.

Plusieurs faits qu'il avait donnés comme certains, par analogie ou d'après des expériences trop peu mnltipliées, ont été rcconnus faux, ou du moins rectifiés par des travaux ultérieurs. Mais quel physiologiste de nos jours, et je dirai même de tous les temps, a fait plus que lui pour les progrès de cette science?

L'idée de la force vitale, que Bichat a popularisée, est encore en vogue; elle restera parce qu'elle exprime un fait, savoir: la coalition à l'aide de laquelle une certaine quantité de molécules élémentaires agissent les unes sur les autres, pendant un temps limité, d'après d'autres lois que celles qui président aux mutations des corps inorganiques.

La distinction des deux *vies*, qui aujourd'hui n'est plus d'une grande utilité, et qui a été la source de plusieurs erreurs, n'est

plus admise dans toute sa plénitude. On sait tout ce que cette expression a d'impropre; mais cette idée, qui s'est retrouvée dans l'esprit des médecins de tous les temps, est le premier pas vers l'analyse physiologique, et le parti que Bichat en a tiré est immense.

La distinction des deux sensibilités et des deux contractilités a perdu de la faveur dont elle jouissait; on la trouve aujourd'hui insuffisante ou superflue. Au lieu de deux nuances, il faudrait en établir mille : on ne sait où commence l'une, ni où finit l'autre; enfin, il faut réserver le mot *sensibilité* pour désigner l'aptitude à percevoir l'impression que les stimulans font sur les nerfs, et le mot *contractilité* pour indiquer la propriété dont jouissent les parties vivantes qui, sous l'influence d'un stimulus quelconque, se gonflent et se raccourcissent évidemment. Bichat, étranger à l'histoire naturelle, n'a pas vu que sa théorie des propriétés vitales n'était guère applicable qu'à l'homme, et que par conséquent elle péchait d'une manière notable. C'est dans les ouvrages de M. Lamark qu'il faut chercher des idées justes sur les propriétés vitales, considérées dans tous les êtres qui jouissent de la vie. Mais, en retranchant des écrits de Bichat la partie défectueuse de sa théorie, il reste la collection la plus riche et la plus méthodique de faits physiologiques et pathologiques que nous possédions; nous pouvons même présenter à toutes les nations son *Anatomie générale*, et leur demander avec une noble fierté si elles ont un livre qui puisse être comparé à celui-là. Je ne m'attacherai donc pas à relever le jugement très-faux que Sprengel a porté sur ce bel ouvrage, sans doute parce qu'il ne l'a pas compris. Rappelons plutôt celui du célèbre Sandifort, qui, parlant de l'immortel Bichat, disait : *Dans six ans, il aura passé notre Boerhaave.*

Dois-je essayer de caractériser l'influeuce que les travaux physiologiques de Bichat ont eue sur la chirurgie, l'anatomie pathologique, la pathologie interne et la thérapeutique? Ce serait vouloir, malgré les bornes d'un article biographique, peindre l'état actuel de la science médicale, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, en Italie, en Allemagne, et même en Espagne; car, aiusi que les noms de Bordeu et de Barthez, ceux de Bichat et de Pinel ont pénétré chez l'étranger, qui, trop souvent, en a profité sans payer le tribut de la reconnaissance.

La grande idée, l'idée mère, l'idée féconde émise par M. Pinel, et développée par le génie de Bichat, l'étude enfin du rôle que chaque tissu joue dans l'état de santé et dans l'état de maladie, est restée tout entière; elle a produit les plus beaux résultats. Nous lui devons la théorie physiologique des maladies chirur-

gicales de Richerand, de l'action des médicamens de Schwilgué, d'Alibert et de Barbier, des maladies internes de Pinel et de Broussais; nous lui devons le renversement de l'ancienne doctrine pyrétologique, et la plupart des bonnes monographies publiées en France depuis 1800.

La vie de Bichat a été écrite, en 1802, par Buisson et par M. Husson. M. Hallé fit de lui un éloge court, mais vivement senti, en présence de la Faculté de médecine de Paris, et Sue consacra à sa mémoire la première séance de son cours de bibliographie médicale, dans cette même année. Bichat a laissé:

Notice historique sur Desault. Paris, 1795.
Dans le quatrième volume du Journal de chirurgie de Desault.

Description d'un nouveau trépan.
Dans le deuxième volume des Mémoires de la Société médicale d'émulation (page 277).

Il propose de rendre la couronne mobile, afin qu'au moyen d'une vis, on puisse l'élever et l'abaisser, de telle manière que la pyramide, après avoir servi de perforatif, rentre facilement au-dessus des dents de la couronne, sans qu'on soit obligé de l'ôter.

Mémoire sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule.
Dans les mêmes (page 309).

Il prouve que, dans ce genre de fracture, la clavicule ne se déplace pas, ou se déplace si peu que le bandage de Desault est inutile.

Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes.
Dans les mêmes (page 339)

Il pense que l'on peut se passer du porte-nœud de Desault, qui est parfois nuisible au succès de l'opération.

Mémoire sur la membrane synoviale des articulations.
Dans les mêmes (page 350).

Dans cette production, la première que Bichat ait publiée sur la physiologie, il déploie cette logique, cette abondance de faits, cette méthode et cette clarté qui caractérisent tous ses écrits. On voit que la première idée grande et lumineuse qui l'occupa fut celle de la distinction des tissus; et, quoiqu'il l'ait reçue de M. Pinel, ce professeur célèbre doit se féliciter d'avoir jeté un aussi beau germe dans une tête si bien organisée. Ses recherches sur les membranes articulaires, que l'on nommait *bourses muqueuses*, et qu'il appela *synoviales*, sont une partie importante des travaux qu'on ne peut lui contester. Dans cet écrit, Bichat dit sans cesse *lubréfier* pour *lubrifier*, et cette faute a été souvent répétée après lui.

Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation.
Dans les mêmes (page 371).

On aime à suivre, dans cette Dissertation, le développement et la marche de l'esprit profond et de la force de rapprochement de Bichat: c'est en quelque sorte l'esquisse de son *Anatomie générale.*

Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme irrégulière.
Dans les mêmes (page 477).

Ce Mémoire fut le fruit de la lecture des cahiers du cours manuscrit de physiologie de Grimaud, que M. Moreau (de la Sarthe) avait communiqués à Bichat, à MM Alibert et Richerand, amis et condisciples inséparables. Mais Bichat fit ce que n'avait pas fait Grimaud. Celui-ci avait placé les actes d'une des deux vies en quelque sorte hors du domaine de l'organisme; Bichat les rallia tous à deux grandes classes d'or-

ganes, et rejeta l'entremise de tout principe arbitraire ou métaphysique; on peut lui faire un titre d'honneur de ce dont Buisson lui a fait un reproche.

La publication des cahiers du cours de Grimaud a fait voir quelle immense distance sépare la doctrine du successeur de Barthez de celle du disciple de Pinel, de Bordeu et de Vicq-d'Azyr.

Traité des membranes en général, et de diverses membranes en particulier. Paris, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.-*Ibid.* 1816, in 8°. -Trad. en allemand, par C.-F. Dœrner, Tubingue, 1802, in-8°.

Ces deux éditions ont été publiées sous les auspices de M. Husson, qui y a joint sa notice historique sur Bichat.

Dans cet ouvrage, Bichat commence par une idée remarquable: c'est qu'en médecine, *ce qui est à retrancher surpasse ce qui reste à ajouter.*

On doit dire à sa louange qu'il a opéré une grande partie de l'un et de l'autre. « Pinel a établi, dit-il, un judicieux rapprochement entre la structure différente et les différentes affections des membranes: c'est en lisant son ouvrage, que l'idée de celui-ci s'est présentée à moi, quoique cependant plusieurs résultats s'y trouvent, comme on le verra, très-différens de ceux qu'il a énoncés. »

On a reproché à Bichat d'avoir établi des rapprochemens forcés entre les diverses membranes, et surtout entre les diverses parties du système muqueux, et l'on a oublié qu'il dit: « S'il était possible de les rassembler toutes en une même surface, peut-être *aucune* n'offrirait-elle un aspect exactement semblable à celui des autres. »

Dans cet ouvrage, Bichat divise les membranes internes en simples: *muqueuses*, *séreuses* et *fibreuses*; composées: *fibro-séreuses*, *séro-muqueuses*, *fibro-muqueuses*; il range plusieurs membranes difficiles à caractériser, dans une classe séparée, et termine par les membranes accidentelles morbides. Il aurait dû ajouter aux membranes composées les *musculo-muqueuses*, et aller jusqu'aux membranes triples, telles que les parois des intestins; de cette manière, il eût conduit très-analytiquement jusqu'aux organes.

Le Traité des membranes est suivi de deux Traités, l'un sur l'arachnoïde, et l'autre sur les membranes synoviales. Cette production, qui n'est pas sans tache, fut critiquée avec amertume par M. Richerand. Bichat lui répondit en publiant l'ouvrage suivant:

Recherches physiologiques sur la vie et la mort. Paris, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°. (troisième édition). - Trad. en allemand, par C.-J. Veizhaus, Dresde, 1802, in-8°.

Ces Recherches forment le premier écrit régulier et étendu de Bichat. C'est le commencement et la fin d'un traité de physiologie, dont l'Anatomie générale forme le milieu.

Bichat définit la *vie*, la distingue de l'existence des corps inorganiques, et range les fonctions dont elle se compose en deux classes; les unes mettent l'homme en rapport avec ce qui l'entoure; elles ont lieu dans des organes doubles ou symétriques, dont l'action est intermittente et susceptible d'être fortement influencée par l'habitude, et auxquels tont ce qui est relatif à l'entendement doit être rallié: les autres, ayant pour but la nutrition, s'opèrent dans des organes non symétriques, pour l'ordinaire, agissant d'une manière continue, peu susceptibles d'être influencés par l'habitude, et embrassant tout ce qui est relatif aux passions. A ces deux classes de fonctions président deux ordres de propriétés, dont les unes sont physiques et les autres vitales: celles-ci sont latentes ou manifestes. La vie animale est à peine en action dans le fœtus; elle se perfectionne par l'éducation, mais on ne peut perfectionner qu'un organe à la fois. La vie organique domine chez le fœtus; elle n'a nul besoin d'éducation.

La *mort* naturelle commence par la vie animale; dans la mort acciden-

telle, la vie organique finit du centre à la circonférence : c'est le contraire dans la mort naturelle.

La mort subite commence toujours par le cœur, le poumon ou le cerveau. Bichat étudie de quelle manière la vie est successivement enrayée dans tous les organes, selon qu'elle cesse d'abord dans l'un ou l'autre de ces trois viscères.

Dans le court extrait qu'on vient de lire, le lecteur attentif a déjà reconnu quelques propositions trop générales; et même quelques erreurs; mais combien d'aperçus qui sont autant de traits de lumière, et que l'on chercherait en vain dans des ouvrages d'un style plus soigné, où l'on trouve des erreurs plus difficiles à excuser!

Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine. Paris, 1801, 2 vol. in-8°, en 4 tomes. -*Ibid.* 1812, 4 vol. in-8°. -*Ibid.* 1819, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand, par C.-H. Pfaff, Leipzick, 1802-1803, 2 vol. in-8°.

Ainsi que Bichat le dit lui-même, cet ouvrage était nouveau, sous le triple rapport du plan qui y est adopté, de la plupart des faits qu'il renferme, et des principes qui en constituent la doctrine. Toutefois, sous ce dernier rapport, il est beaucoup moins original que sous les deux autres, et c'est aussi sous ce rapport qu'il a vieilli. Cette remarque ajoute, ce me semble, un nouveau lustre à la gloire de Bichat. En effet, le plan qu'il a suivi sera constamment celui qu'il faudra suivre quand on voudra jeter les bases de la philosophie médicale; et la plupart des faits qui lui appartiennent ont subi la sanction du temps : quelques-uns seulement ont été trouvés inexacts, et quelques-unes des conclusions qu'il en a déduites n'étaient pas rigoureuses. Ses travaux pour établir les caractères distinctifs des tissus par le scalpel, la dessiccation, la putréfaction, la macération, l'ébullition, la coction et les réactifs, ont été immenses; ils ont abrégé sa vie. Sa doctrine diffère de celle de Boerhaave, en ce qu'elle a le vitalisme pour base; elle diffère de celle de van Helmont, de Stahl, de Barthez, en ce qu'au lieu de rapporter les phénomènes de la vie à l'*archée*, à l'*ame*, au *principe vital*, elle les rapporte à certaines propriétés, dont les unes se remarquent dans la plupart des organes, et les autres sont présumées dans le reste de l'économie vivante, mais qui toutes sont considérées comme indépendantes des lois physiques et chimiques. Mais, dans cette doctrine, tous les actes de la vie sont surtout rapportés à certains tissus organiques, de l'action desquels ils paraissent plus spécialement résulter, et c'est sous ce rapport, que Bichat s'est montré physiologiste supérieur à Barthez lui-même. En cela, il a plutôt suivi les traces de Bordeu, qui, dans son Traité du tissu muqueux, lui avait donné le précepte et l'exemple, et à qui il ne dut pas moins, ou plutôt à qui il dut plus qu'à M. Pinel.

En général le style de Bichat est très-négligé : à peine il relisait ses écrits. L'Anatomie générale fut composée et publiée dans l'espace d'une année. Bichat n'écrivait que la nuit, et jamais, dit M. Husson, il ne copia une seconde fois ce qui devait le lendemain être livré à la presse. Les deux derniers volumes furent composés avant les deux premiers.

Bichat ne voulut pas faire un traité *élémentaire* de physiologie, parce qu'il se sentait capable de faire mieux, et il fit son *Anatomie générale.*

Je n'entreprendrai pas de donner ici l'analyse de cet immortel ouvrage, parce qu'il est entre les mains de tous les médecins éclairés. Jamais il ne vieillira dans toutes ses parties, et il placerait Bichat, comme physiologiste, sur la ligne qu'occupe Hippocrate comme médecin philosophe, si les écrits des prédécesseurs de Bichat étaient perdus, ainsi que l'ont été ceux des prédécesseurs du médecin de Cos.

Malheur au médecin qui ne voit dans cet ouvrage si lumineux et si profond que les taches légères qui le déparent! la médecine n'est pour lui que le talent de parler sur les mots relatifs à l'art de guérir.

Anatomie descriptive. Paris, 1801 et 1802, in-8°.-*Ibid.* 1814, tome I, refondu par P.-J. Roux, in-8°.

Ce Traité, publié par Bichat, et sous son nom, n'est pas de lui; il n'a fait que le commencement du troisième volume, dont la fin est de Buisson, qui fit la seconde moitié du deuxième et le quatrième : M. Roux est l'auteur du premier et du cinquième.

L'ordre physiologique adopté dans ce Traité d'anatomie n'est ni physiologique, ni anatomique : il ne convient pas aux élèves pour les guider dans leurs travaux; il ne conviendrait peut-être que pour un grand traité d'anatomie comparée, et seulement jusqu'à ce que la philosophie physiologique fût enfin établie.

Ses idées sur la matière médicale et la thérapeutique ont été exposées dans la thèse de M. Pairier (P.-F.-M.) intitulée :

Dissertation sur les émétiques, précédée de considérations générales sur la matière médicale. Paris, 1805, in-8°.,

et dans celle de M. Gondret (Louis-François) :

Dissertation sur l'action des purgatifs. Paris, 1803, in-8°.

Bichat fut l'un des fondateurs de la Société médicale d'Emulation; il en rédigea les réglemens de concert avec le docteur Alibert, et ce fut elle qui reçut les prémices de ses travaux.

Lors de l'établissement de la Faculté de médecine de Paris, il fut de suite désigné pour en être membre, et, à la première séance, il se trouva le plus jeune de tous ceux qui la composaient. (s.)

BICKER (Georges), né à Brême, en 1754, fit ses études dans les écoles de cette ville, et se rendit, en 1774, à l'Université de Gœttingue, où, trois ans après, il obtint le titre de docteur. A son retour à Brême, il exerça la médecine jusqu'en 1817, époque où il est allé se fixer à Cello. On a de lui :

Dissertatio de recto atque tuto mercurii sublimati corrosivi in variis morbis usu. Gœttingue, 1777, in-4°.

Materia medica practica, annexis delectioribus quibusdam medicamentorum connubiis et formulis. Brême, 1778, in-8°. – Traduit en allemand, Manheim, 1781, in-8°.

Erklaerung ueber meine beyden an den Hofrath Baldinger geschriebenen Briefe, ueber den thierischen Magnetismus. Brême, 1787, in-8°.

Réponse à une critique assez vive qu'on avait faite, dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* et le *Berliner Monatsschrift*, de deux lettres sur le magnétisme animal, imprimées dans le journal de Baldinger.

Einige Bemerkungen ueber die Nervenfieber besonders von dem dabey noethigen Verhalten, fuer Unkundige. Brême, 1802, in-8°.

Ueber die Nachtheile der Begraebnisse in den Kirchen und Kirchhoefen der Staedte. Brême, 1812, in-8°.

Il a inséré quelques articles peu importans dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, le *Hannœverisches Magazin* et le *Journal der praktischen Heilkunde* d'Hufeland. (J.)

BIDLOO (Godefroi), anatomiste célèbre et chirurgien hollandais, vit le jour à Amsterdam, le 12 mars 1649. Pendant sa première jeunesse, il montra beaucoup de goût pour la littérature, et cultiva même la poésie avec quelque succès; mais ses parens, qui étaient mennoniens ou anabaptistes, le déterminèrent à suivre la carrière médicale. Il se mit aussitôt à l'étude, et s'attacha plus particulièrement à celle de l'anatomie

et de la chirurgie. Après avoir servi pendant quelque temps dans les armées, comme chirurgien, il prit le bonnet de docteur, et obtint, en 1688, une chaire d'anatomie à La Haye. Six ans après, il fut appelé à Leyde, pour y professer l'anatomie et la chirurgie. Ce fut à peu près vers cette époque que Guillaume III, roi d'Angleterre, le nomma son médecin. Il mourut à Leyde, au mois d'avril de l'année 1713. Son mérite réel est bien au-dessous de la réputation dont il a joui. Si on le considère comme anatomiste, la postérité impartiale et juste a confirmé la plupart des reproches que Ruysch lui adressa, tout en blâmant cependant les voies obliques que son illustre adversaire employa pour le combattre. Sous le point de vue de la chirurgie, on lui trouve un mérite bien moins réel encore, et ses écrits prouvent que cette branche de l'art de guérir était alors fort peu avancée en Hollande. Pour justifier ce jugement, il suffirait de dire que Bidloo, avant d'amputer le sein, commençait par le percer d'outre en outre avec une longue fourchette de fer, afin de pouvoir fixer et soulever la glande. Il soutenait aussi que les hydatides sont constamment le produit de la distension des vaisseaux lymphatiques par la lymphe accumulée entre deux valvules. De même, il préférait la ligature à l'excision, dans tous les cas, même dans ceux où cette dernière est évidemment plus avantageuse. Du reste, il eut le mérite de combattre avec talent l'hypothèse célèbre du fluide nerveux, de prouver que les nerfs ne sont point creux, comme on le supposait, et de dévoiler, par tous les moyens que l'art de l'anatomiste peut mettre en usage, la structure de ces mêmes nerfs, dont il fit voir que les cordons résultent de l'adossement d'un grand nombre de petits filets, unis par du tissu cellulaire. Ses ouvrages, dont on aurait beaucoup de peine à indiquer toujours les éditions premières, qui, pour la plupart, ne se retrouvent plus aujourd'hui, portent les titres suivans :

Variæ anatomico-medicæ positiones. Leyde, 1682, in-4°.

Anatomia corporis humani, centum et quinque tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis, demonstrata, veterum recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenus non detractis illustrata. Amsterdam, 1685, in-fol. - Leyde, 1739, in-fol. - Utrecht, 1750, in-fol.

Cet ouvrage posa les fondemens de la célébrité de Bidloo. Cependant les planches, qui en font le principal mérite, ne sont pas remarquables par leur exactitude : la nature y est partout sacrifiée à l'art, ou plutôt on reconnaît dans toutes qu'elles ont été dessinées et gravées par des personnes étrangères à la connaissance du corps humain. Les contours des parties et leurs terminaisons sont exprimés d'une manière vague, ou même quelquefois entièrement négligés, et souvent on voit que le peintre a substitué des objets imaginaires aux véritables. Quoi qu'il en soit, on recherche encore aujourd'hui ces planches.

Brief over de dieren, die man in't lever der schaapen vind. Delft, 1692, in-4°. - Trad. en latin, Leyde, 1698, in-4°.

Les animalcules que Bidloo décrit dans cette lettre, adressée à Leeuwenhoeck, sont évidemment des produits de son imagination.

De antiquitatibus anatomices, oratio. Leyde, 1694, in-fol.

Oratio in funere Paul Hermann. Leyde, 1695, in-4°.

Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum, contra ineptas animadversiones Friderici Ruyschii. Leyde, 1697, in-4°.

Guglielmus Cowper citatus coram tribunali societatis Angliæ. Leyde, 1700, in-4°.

Cowper ayant acheté d'un libraire d'Amsterdam trois cents exemplaires des planches de Bidloo, les publia sous son nom, en y joignant d'autres explications, et corrigeant quelques inexactitudes du texte. Bidloo réclama, avec juste raison, sa propriété, et dénonça, mais avec dignité et modération, l'odieux larcin de Cowper, à la Société royale de Londres.

Dissertatio de venenis. Leyde, 1704, in-4°.

Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ. Leyde, 1708, in-4°.

Les dissertations qui composent ce recueil, avaient déjà paru séparément.

Les opuscules de Bidloo ont été réunis sous le titre suivant :

Opuscula omnia anatomico-chirurgica, edita et inedita. Leyde, 1715; in-4°. - *Ibid.* 1725, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BIDLOO (Lambert), frère du précédent, et savant apothicaire d'Amsterdam, était passionné pour les belles-lettres. Il a composé plusieurs pièces de poésie en langue hollandaise. On a de lui une :

Dissertatio de re herbariâ,

Imprimée en tête du *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ* de Jean Commelyn (Amsterdam, 1683 et 1685, in-12. - Leyde, 1709, in-12.). (o.)

BIDLOO (Nicolas), fils du précédent, devint médecin du czar Pierre-le-Grand. Outre la description d'un monstre humain à deux têtes, qu'il publia, en 1706, à Moscou, on connaît de lui l'opuscule suivant, qui fut sans doute sa thèse de réception :

Dissertatio de mensium suppressione. Leyde, 1697, in-4°. (o.)

BIELER (Charles-Ambroise) naquit, en 1693, à Ratisbonne, où son père était pharmacien. A l'âge de vingt et un ans, il fut envoyé à Iéna, pour y étudier la philosophie, la chimie, l'anatomie et la médecine. Après avoir terminé ses cours, et pris le titre de docteur, en 1719, sous la présidence de Wedel, il vint pratiquer son art à Ratisbonne, où il termina sa carrière le 14 septembre 1747. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de amore insano. Iéna, 1717, in-4°.

Dissertatio de paralysi. Iéna, 1719, in-4°.

Il a aussi traité la partie des champignons dans l'ouvrage de Weinmann, sur la botanique. (J.)

BIENAISE (Jean) naquit à Mazères, dans le comté de Foix, en 1601, se livra à l'étude de la chirurgie, fut reçu maître au

Collége de chirurgie de Saint-Côme, et acquit bientôt beaucoup de célébrité comme opérateur. On sait qu'il est l'inventeur d'un lithotome caché pour l'opération du bubonocèle : cet instrument, qui a reçu le nom bizarre d'*attrape-lourdaut*, est gravé dans divers recueils. On le voit fort bien représenté dans l'une des planches qui accompagnent la partie chirurgicale de l'Encyclopédie méthodique : il est probable qu'il a fourni au frère Côme l'idée de son lithotome caché. Bienaise fut un opérateur hardi ; il osa remettre en pratique la suture des tendons, qui était généralement abandonnée de son temps, et qui a éprouvé plusieurs chances successives de faveur et de défaveur. Consulté au sujet du cancer que portait la reine Anne d'Autriche, il eut la franchise, très-rare en pareil cas, de déclarer à Louis XIV la nature de la maladie de sa mère et l'impossibilité de la guérison. Il suivit deux fois le monarque aux campagnes de Flandre. Ce chirurgien acquit par ses travaux une fortune considérable, dont il fit un noble usage : il en légua une partie aux pauvres, et assigna des fonds pour l'institution, dans l'école de Saint-Côme, de deux professeurs, l'un d'anatomie, l'autre de chirurgie. Il mourut en 1681. On a de lui :

Les opérations de chirurgie par une méthode courte et facile. Paris, 1688, in-12. - *Ibid.* 1693, in-12.

Cet ouvrage, quoique fort inférieur à celui de Dionis, mérite encore d'être lu. Il a été utile aux progrès de la chirurgie, en faisant voir l'absurdité de la méthode employée pour guérir les plaies, et prouvant, contre l'opinion générale, que tous les prétendus narcotiques, baumes, poudres et onguens, ne font que retarder et empêcher la réunion des bords de la solution de continuité. (MONFALCON)

BIENEWITZ (PHILIPPE), fils du célèbre mathématicien Pierre Bienewitz, et surnommé, comme son père, *Apianus*, naquit à Ingolstadt, le 14 septembre 1531. Il fut envoyé à Strasbourg, en 1549, et, l'année suivante, il visita les Universités les plus célèbres de la France, s'arrêtant successivement à Dôle, à Paris, à Bourges et à Orléans. Son père étant venu à mourir, en 1552, il le remplaça dans la chaire de mathématiques à Ingolstadt. Mais l'état valétudinaire de sa santé fit naître en lui le désir d'étudier la médecine ; c'est pourquoi il entreprit, en 1557, le voyage d'Italie, pour entendre les professeurs qui y brillaient alors. En 1564, il retourna à Bologne, et s'y fit recevoir docteur. La religion luthérienne, qu'il avait embrassée, ne lui permettant pas d'habiter désormais sa ville natale, il se rendit à Vienne, où l'empereur Maximilien l'accueillit avec bonté, et le retint pendant quelques mois, au bout desquels, en 1569, il accepta une chaire de mathématiques dans l'Université de Tubingue. Sa mort date du 12 novembre 1589. On a de lui :

Bavariæ descriptio geographica. Munich, 1561, une feuille. - *Ibid.* 1566, 24 feuilles.

Cette carte de la Bavière fut dressée par ordre du duc Albert, qui, pour récompenser Bienewitz, lui fit un présent de deux mille cinq cents ducats et une pension de cent cinquante florins.

De cylindri utilitate. (Sans date et sans lieu d'impression.) In-4°. - Tubingue, 1588, in-4°.

De usu Trientis instrumenti astronomici novi. Tubingue, 1586, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

BIERLING (Gaspard-Théophile), médecin allemand, natif de Leipzick, fit ses études à Padoue, et revint ensuite exercer sa profession à Magdebourg, où il était pensionné par la ville, et où il mourut en 1693. Il a écrit :

Dissertatio de elephantiasi. Strasbourg, 1665, in-4°.

Adversariorum curiosorum centuria, cum scholiis et appendice medicamentorum. Iéna, 1679, in-4°.

Ce recueil a le genre de mérite qu'on ne saurait sans justice refuser aux collections semblables; mais il est souillé aussi des mêmes défauts, c'est-à-dire par les illusions dues aux théories régnantes, et dont la crédulité, si commune au dix-septième siècle, vient souvent encore accroître le nombre. Parmi les observations rapportées par Bierling, il y en a plusieurs qui sont intéressantes, et d'autres qui sont propres à piquer la curiosité. L'auteur a vu une fois l'urètre s'ouvrir à la racine de la verge. On doit lui savoir gré d'avoir osé s'écarter de la route banale, en proscrivant le régime incendiaire qu'on employait alors contre la petite vérole, et se hasardant même à pratiquer la saignée dans cette affection.

Consilium febrifugum. Magdebourg, 1680, in-8°. - Trad. en allemand, Helmstaedt, 1680, in-8°.

Problema pharmaceutico-medicum an in peste Magdeburgensi medicamenta ανω και κατω evacuantia tutò, præservationis et curationis gratiâ, exhibita fuerint, necnè. Helmstaedt, 1684, in-4°.

Thesaurus theoretico-practicus, continens curationes medicas de præcipuis corporis humani affectibus. Iéna, 1694, in-4°. - *Ibid.* 1697, in-4°.

Bierling était membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, dans les Ephémérides de laquelle il a inséré la plupart des observations dont le recueil forme son premier ouvrage. En preuve de sa crédulité, nous nous contenterons de dire qu'il croit encore aux serpens la faculté de sucer le lait des vaches, et qu'il rapporte, comme une chose surprenante, un cas où une salamandre fut cuite avec les alimens, et avalée, sans qu'il en résultât aucun accident. Encore aujourd'hui, dans beaucoup d'endroits, le peuple regarde les salamandres comme des animaux venimeux. (J.)

BIERMANN (Henri), né à Brême, le 22 juin 1681, reçu docteur à Leyde, où il avait fait ses études, médecin praticien d'abord à Francfort sur le Mein, ensuite à Brême, depuis 1709, et mort le 6 novembre 1717, n'a écrit qu'une

Dissertatio de hæmate et hæmorrhagiâ. Leyde, 1704, in-4°. (J.)

BIERMANN (Georges-Jacques), praticien à Augsbourg, et membre du Collége des médecins de cette ville, où il est mort au mois de mai 1772, a publié :

Versuch, die Frage zu erœrtern, warum manche Leute, ohne Verlust ihres Lebens, laenger unter den Wasser dauern koennen, als andere? Augsbourg, 1747, in-4°. (J.)

BIERMANN (Martin), médecin allemand du seizième siècle, qui professa, pendant quelque temps, l'art de guérir à Helmstaedt, et qui renonça, en 1593, à sa chaire, s'est fait une sorte de réputation par l'ouvrage suivant, dans lequel il attaqua les assertions de Jean Bodin, touchant la démonomanie et les possessions :

Disquisitio de magnis actionibus. Helmstaedt, 1590, in-4°.
Cet opuscule a été réimprimé avec les *Dissertationes physico-medicæ de spectris et incantationibus*, de Tobie Tandler. (Wittemberg, 1613, in-8°.)
Biermann avait déjà publié l'année précédente :
De principiis generationis rerum naturalium internis. Halmstaedt, 1589, in-8°. (J.)

BIERNSTIEL (François-Henri), médecin allemand, de Rastadt, où il naquit en 1746, fut conseiller du prince évêque de Spire, et médecin pensionné de la ville de Bruchsal. Mort le 19 avril 1791, il a laissé quelques ouvrages, intitulés :

Versuch, die wahre Ursache des Kindermords aus der Natur-und Vœlkergeschichte zu erforschen, und zugleich daraus einige Mittel zu Verhinderung dieses Staatsverbrechens zu schœpfen. Francfort et Leipzick, 1785, in-8°.
De dysenteriâ liber, sistens prœter completam dysenteriarum in annis 1778, 1779 et 1780, epidemicarum historiam, hujus morbi singularem naturam, causam et Hippocraticam medendi methodum; unâ cum perbrevi morborum intercurrentium recensione. Manheim, 1786, in-8°.
Gesammelte Aktenstuecke, zu Aufdeckung des Geheimnisses des sogenannten thierischen Magnetismus. Marbourg, 1787, in-8°.
Die Sterblichkeit in dem Kranken-und Waisenhause zu Bruchsal, und die oeffentlichen Verpflegungsanstalten der armen Kranken in dem Fuerstenthum Speyer. Spire, 1789, in-8°.
Biernstiel a publié deux mémoires dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger. (J.)

BIESIUS (Nicolas), médecin, poète et philosophe des Pays-Bas, était de Gand, où il vint au monde le 27 mars 1516. Ce fut dans sa ville natale qu'il fit ses cours de philosophie, et, après les avoir terminés, il se rendit à Louvain, dans l'intention de s'y adonner à la médecine. Mais les circonstances le déterminèrent bientôt à quitter cette Université, et à passer en Espagne, où la philosophie et l'éloquence absorbèrent tous ses momens, dans l'Académie de Valence. D'Espagne, il alla en Italie, et y reprit ses études médicales; lorsqu'il eut reçu le bonnet de docteur, qui lui fut conféré à Sienne, il revint en Flandre. Aussitôt après son arrivée, on lui confia une chaire de médecine, dans laquelle il devait expliquer l'*Ars parva* de Galien. L'empereur Maximilien II finit par l'appeler à Vienne

et le nommer son premier médecin; mais à peine occupa-t-il ce poste pendant un an, car une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours, le 28 avril 1572. Il a beaucoup écrit, mais nous ne citerons ici que ceux de ces ouvrages qui ont rapport à l'art de guérir. Les autres roulent sur la littérature.

Commentarii in artem medicam Galeni. Anvers, 1560, in-8°.
De methodo medicinæ liber unus. Anvers, 1564, in-8°. - Louvain, 1564, in-8°.
De naturâ libri quinque. Anvers, 1578, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°. - *Ibid.* 1613, in-8°.
De medicinâ theoreticâ libri sex. Anvers, 1578, in-4°. (o.)

BIESTER (Joachim), médecin de Hambourg, naquit dans cette ville, en 1644, fit ses études médicales à Utrecht, et pratiqua ensuite à Londres, puis dans sa ville natale, où il mourut en 1734, laissant :

Dissertatio de epilepsiâ. Utrecht, 1672, in-4°.
Disquisitio de peste. Hambourg, 1703, in-4°.
Wahrhhafter Gegenbericht der letzten Krankheit und vermeinten Schlages, wie auch erfolgten Todes aus einem von D. Dieterichs curirtet Steckflusses an Val. Hinzen doct. med. Christ. Dieterichs Berichte entgegengesetzt. Hambourg, 1715, in-4°.
Biester (*Pierre*) a écrit
Dissertatio de phthisi. Leyde, 1664, in-4°. (o.)

BIET (Claude), apothicaire du roi, mort à Versailles, le 18 juillet 1728, à l'âge d'un peu plus de soixante ans, était né à Chauvot, village peu éloigné de Verdun, en Bourgogne. On a de lui, sur les caractères du bon quinquina, les pilules de longue vie, la thériaque et la composition des gouttes d'Angleterre, quatre Mémoires insérés dans ceux de Trévoux (1704, 1707 et 1713), dont Papillon donne les titres tout au long, et en outre un petit opuscule assez insignifiant, qui a pour titre :

Lettre aux doyens et docteurs en pharmacie, au sujet de la thériaque. Paris, 1704, in-12.
Biet ou Byet, Bietus, Byetius (*Thomas*), est auteur d'observations snr la *Descriptio naturæ et usûs fontium acidorum pagi Spaa et jerrati Tungrensis*, de Philippe Gaehring, qui ont été imprimées avec ce traité (Liége, 1592, in-8°.). (z.)

BIFRONS (Jacques), nom, suivant toutes les apparences, latinisé, d'un médecin suisse, du pays des Grisons, dont on a une

Epistola de operibus lactariis. Zurich, 1559, in-8°. (z.)

BILFINGER (Chretien-Louis), médecin allemand, né à Sielmingen, en 1736, et mort le 25 novembre 1803, fut médecin de la ville d'Isny, et publia :

Dissertatio inauguralis de vitro antimonii cerato. Tubingue, 1756, in-4°.

De tetano liber singularis theoretico-practicus quo simul omnis theoria convulsionum novo schemate dilucidatur. Lindau, 1763, in-4°.

On trouve quelques mémoires de sa façon dans la *physikalisch-œkonomischen Wochenschrift* de Stuttgard, et dans la *Nordlinger Sammlung von Beobachtungen.* (J.)

BILGUER (Jean-Ulric de), l'un des plus célèbres chirurgiens que l'Allemagne moderne ait produits, naquit à Coire, capitale du pays des Grisons, le 1er mai 1720. Son père, receveur des impôts, lui fit suivre les cours du gymnase jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque où ses maîtres le jugèrent assez instruit pour qu'il pût se présenter à l'Université de Bâle. Il se rendit donc dans cette ville : le célèbre Zwinger l'y accueillit avec bienveillance. Au bout d'un an, il vint à Strasbourg, où il était recommandé à Vaquin par l'ambassadeur français. Vaquin le logea dans sa maison, dirigea ses études pendant trois années, et le fit recevoir au nombre des chirurgiens de Strasbourg, ce qui lui donnait le droit d'exercer. Bientôt après, il fit un voyage à Paris. Tandis qu'il était occupé à y suivre les leçons de la Faculté et la clinique des hôpitaux, on le nomma chirurgien-major d'un régiment de cavalerie que la duchesse de Wurtemberg venait d'équiper. Ayant accepté cette place, il s'empressa de se rendre à Tubingue pour y subir les examens d'usage, et, en 1741, il entra en fonctions. L'année suivante, son corps ayant passé au service du roi de Prusse, il quitta Stutgardt pour le suivre à Berlin, où il fut obligé de se soumettre à de nouveaux examens, à l'issue desquels on le maintint dans son poste. Après les campagnes de Bohême et de Saxe, en 1744 et 1745, Frédéric le fit passer dans un régiment de cuirassiers, avec un fort traitement. Ce fut lui que le roi chargea de soigner les blessés français tombés au pouvoir des Prussiens après la fatale journée de Rosbach. Peu de temps après, il reçut l'ordre de se rendre à Breslau, pour donner ses soins aux nombreux blessés de l'affaire de Leuthen ; et Boness, chirurgien général des armées prussiennes, étant venu à mourir, il fut choisi pour le remplacer. Il assista, en cette qualité, aux sanglantes batailles de Kunnersdorf et de Torgau, déployant partout un grand zèle et une rare habileté. En 1761, il vint prendre le titre de docteur à Wittemberg, et sa thèse, source principale de la célébrité dont il ne tarda pas à jouir, fut traduite aussitôt dans presque toutes les langues de l'Europe. Vers la fin de la même année, la Société des savans de Gœttingue lui envoya un diplôme de correspondant : il devint aussi membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature. En 1762, il prit le titre de maître en philosophie à Wittemberg. A la paix,

il revint à Berlin, où il fut nommé médecin de la reine. L'empereur lui envoya des titres de noblesse en 1794. Il mourut le 6 avril 1796.

La réputation chirurgicale de Bilguer repose tout entière sur la doctrine qu'il développa, dans sa thèse, au sujet de l'amputation en général. Le Mémoire de Faure, qui venait d'être couronné par l'Académie de chirurgie, faisait un précepte de cette opération dans toutes les fractures comminutives, et par conséquent dans la plupart de celles qui sont occasionées par les coups de feu. Ce fut contre cette décision que Bilguer s'éleva, en démontrant, par le raisonnement, et surtout par les résultats de sa pratique, qu'on abusait à un point étrange de l'amputation, et que les cas qui obligent de recourir à cette grave opération sont moins communs qu'on ne le pense. Ce n'est pas ici le lieu de développer la conduite qu'il prescrit de tenir en pareille circonstance. Nous devons nous borner à faire observer qu'il eut le même défaut que Faure, celui d'être exclusif, mais en sens contraire, et que l'expérience l'a mille fois condamné depuis, en prouvant sans réplique, qu'aux armées, où l'art manque de tant de ressources accessoires, l'amputation est souvent l'unique moyeu de conserver la vie aux blessés, dans des cas de fractures comminutives dont on parviendrait peut-être à procurer la guérisou, au milieu de circonstances plus favorables. Cependant n'oublions pas de dire que Bilguer sut se renfermer à peu près dans les bornes prescrites par la prudence, et qu'il n'avait pas, pour l'amputation, une horreur égale à celle qu'on lui suppose, d'après les déclamations enthousiastes de son traducteur, Tissot, qui, pour frapper davantage les esprits, ne craignit pas d'altérer jusqu'au titre du livre qu'il transportait dans la langue française, et de faire ainsi prononcer à l'auteur une exclusion totale, à laquelle il n'avait jamais songé. Quant aux motifs secrets qu'on a supposés à Bilguer, une infâme calomnie pouvait seule lui en prêter d'aussi odieux. Un conquérant peut bien être prodigue du sang de ses peuples, mais il répugne par trop de le croire assez froidement barbare pour sacrifier aux calculs d'une sordide avarice les chances de salut des victimes de son ambition, et bien plus encore de penser que, parmi les ministres du plus noble de tous les arts, il en trouve qui chargent leur conscience de l'exécution d'un projet aussi machiavélique. Bilguer a écrit plusieurs ouvrages, dont nous allons rapporter les titres :

Dissertatio de membrorum amputatione rarissimè administrandâ, aut quasi abrogandâ. Halle, 1761, in-4°. – Trad. en allemand par l'auteur même, Berlin, 1761, in-8°.; Francfort et Léipzick, 1767, in-8°. – en français, avec quelques remarques de Tissot, Lausanne, 1764, in-8°. – en anglais, d'après la traduction de Tissot, Londres, 1764, in-8°. – en

hollandais, d'après la traduction allemande, avec la préface et les remarques de Tissot, Nimègue, 1781, in-8°. – en espagnol, d'après la traduction de Tissot, par Joseph de la Vega, Madrid, 1782, in-8°.

Anweisung zur ausuebenden Wundarzneykunst in Feldlazarethen. Glogau et Leipzick, 1763, in-8°. – Glogau, 1784, in-8°. – *Ibid.* 1793, in-8°. – Trad. en français, 1764, in-8°.

Chirurgische Wahrnehmungen, welche meistens waehrend dem letzten Kriege in den Kœniglichen Preussischen Feldlazarethen von verschiedenen Wundaerzten aufgezeichnet und gesammelt sind. Berlin, 1763, in-8°. – Francfort et Leipzick, 1768, in-8°. – Trad. en anglais, Londres, 1764, in-8°.

Nachrichten an das Publikum in Absicht der Hypochondrie, oder Sammlung verschiedener, und nicht sowohl fuer die Aerzte, als vielmehr fuer das ganze Publikum gehœrige, die Hypochondrie, ihre Ursachen und Folgen betreffende medizinische Schriftstellern, und daraus gezogenen Beweis, dass die Hypochondrie heutiges Tages eine fast allgemeine Krankheit ist, und dass sie eine Ursache der Entvoelkerung abgeben kann. Copenhague, 1767, in-8°.

Medicinisch-chirurgische Fragen, welche die Verletzung der Hirnschale betreffen; nebst einem Versuch zur Beantwortung der Aufgabe, die Theorie von den Contrafissuren in den Verletzungen des Kopfs, und die praktischen Folgen, welche man daraus ziehen kann, zu bestimmen. Berlin, 1771, in-8°.

Versuche und Erfahrungen ueber die Faulfieber und Ruhren, dem haeufigen Sterben bey den Armeen und in den Feldlazarethen kuenftighin Graenzen zu setzen. Berlin, 1782, in-8°.

Praktische Anweisung fuer Feldwundaerzte, mit angehaengtem Dispensatorium. Berlin, 1783, in-8°.

Erinnerung fuer die Bemerkungen zur Erweiterung der medicinischen und chirurgischen Erkenntniss; nebst einer Abhandlung vom Hundskrampf bey Wunden. Berlin, 1792, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BILHUBER (Joseph-Frédéric), né à Aurach, le 31 août 1758, alla faire ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de docteur en 1779. D'abord médecin pensionné de la ville de Vayhingen sur l'Ens, dans le pays de Wurtemberg, il passa, en 1791, à Ludwigsbourg, où il mourut au bout de deux ans, le 13 avril, laissant :

Dissertatio inauguralis de magnesiâ crudâ et calcinatâ. Tubingue, 1779, in-4°.

Sammlung von Beobachtungen ueber die sogenannte Egel-Krankheit unter dem Rindvieh und den Schafen. Tubingue, 1791, in-8°. (J.)

BILLEREY (Claude-Nicolas), né, vers 1667, à Besançon, devint professeur de médecine dans l'Université de cette ville, où il mourut en 1759. Il était habile dans les mathématiques et l'astronomie. La Bibliothèque publique de Besançon possède un manuscrit de lui, en deux volumes in-quarto, renfermant un traité de matière médicale. Les seules de ses productions qui aient été imprimées, portent les titres de :

Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en 1707. Besançon, 1721, in-12.

Traité du régime. Besançon, 1748, in-12. (Z.)

BILLI (Dominique), chirurgien d'Ancône, qui vivait vers le milieu du siècle dernier, et qui passa plusieurs années à Paris, a laissé un

Breve trattato delle malattie degli occhi. Ancône, 1749, in-8°. (z.)

BILLICH (Antoine-Gontier), célèbre médecin chimiste allemand, né dans la Frise, nous apprend lui-même qu'il dut la connaissance des premiers élémens de l'art de guérir à Henri Arnisæus. Il pratiqua ensuite avec beaucoup de succès à Jevern, et devint médecin du comte d'Oldenbourg. Gendre d'Ange Sala, le premier écrivain un peu clair et précis sur la chimie, il défendit les principes et les ouvrages de cet écrivain contre les critiques auxquelles ils furent en butte. Il a publié :

De tribus chimicorum principiis et quintâ essentiâ. Brême, 1621, in-8°.
Responsio in animadversiones quas anonymus quidam in Angeli Salæ aphorismos conscripsit. Leyde, 1622, in-8°.
De naturâ et constitutione spagyrices emendatæ exercitatio. Helmstaedt, 1623, in-4°.
Assertionum chymicarum sylloge opposita latratui et venenatis morsibus Petri Laurembergii. Oldenbourg, 1624, in-4°.
Petri Laurembergii deliria chymica. Brême, 1625, in-4°.
Observationum ac paradoxorum chymiaticorum libri duo, quorum unus medicamentorum præparationem, alter eorumdem usum succinctè perspicuèque explicat. Leyde, 1631, in-4°.
Thessalus in chymicis redivivus ; id est, de vanitate medicinæ chymicæ seu spagyricæ dissertatio. Ejusdem anatomia fermentationis Platonicæ. Accesser. de eâdem Herm. Conringii et Dan. Sennerti epistola. Francfort, 1639, in-8°. – *Ibid.* 1643, in-8°. (J.)

BILS (Louis de), noble hollandais, seigneur de Coppensdam, puis gouverneur d'Ardenbourg, vécut long-temps à Roterdam, d'où il se rendit à Louvain. Après avoir annoncé, en 1658, qu'il avait le secret de préserver les cadavres de la putréfaction, et de conserver la forme et la flexibilité des membres, sans en extraire les viscères, de telle sorte que l'on pût disséquer un corps sans verser de sang et pendant près de deux mois, il promit de communiquer son secret moyennant cent vingt mille florins, sous prétexte qu'on ne pourrait embaumer à moins quarante cadavres qu'il avait préparés. Moyennant vingt florins, donnés par chaque assistant, il s'engageait à montrer et décrire quatre préparations. Ces promesses firent du bruit; quelques anatomistes ajoutèrent foi au premier noble qui se fût occupé d'anatomie. Nicolas Zas écrivit sous son nom et en sa faveur, à son insu d'abord, s'il faut croire Olaüs Borrick. Jean de Hoorne et Bartholin s'élevèrent contre ses prétentions, quoique, d'ailleurs, le premier fît toutes les démarches possibles pour lui dérober son secret. Un professeur de Francker lui offrit neuf cents francs pour pénétrer dans son amphi-

théâtre, où son domestique et même son fils ne pouvaient entrer. Avant d'accorder l'entrée à ce professeur, il voulut recevoir l'argent promis.

Les Etats de Brabant lui ayant acheté cinq cadavres qu'il avait embaumés, pour une somme de vingt-deux mille florins, ou seulement de deux mille, selon Tobie Andreæ, François Zypæus, professeur d'anatomie de l'Université de Louvain, à laquelle on les livra, fut nommé pour être dépositaire du secret de Bils. Mais à peine quelques semaines s'étaient écoulées, que déjà les cadavres tombaient en putréfaction. Bils prétendit que, par jalousie, les professeurs de cette Université avaient placé les préparations dans un lieu humide, afin d'empêcher qu'elles se conservassent.

Bils ne resta point à Louvain; il alla, en 1669, à Bois-le-Duc, où, dans le temps de la plus grande chaleur, il disséqua pendant sept à huit semaines, s'il faut en croire Andreæ, un cadavre embaumé d'après sa méthode, et qui ne laissa exhaler aucune odeur désagréable. On ignore encore par quel moyen il retardait ainsi le mouvement putréfactif; on sait seulement qu'il liait tous les troncs vasculaires non loin dn cœur, et qu'il enlevait le cerveau après avoir scié la tête.

Bils ne borna pas là ses prétentions, car il proposa une nouvelle théorie du système lymphatique. Il voulait que le chyle passât en grande partie dans le foie par les vaisseaux du mésentère, et que ce viscère fût l'agent préparateur de l'hématose; il prétendait que le sang des vaisseaux mésentériques était d'une couleur cendrée à cause de son mélange avec le chyle, et que la lymphe seulement s'accumulait sous forme de rosée dans le réservoir de Pecquet et le canal thorachique, d'où elle était ensuite envoyée à toutes les parties du corps; enfin, il affirmait qu'un *réceptacle tortueux*, situé près des veines jugulaires et axillaires, était le point central de réunion d'où la lymphe était reportée dans le reste du corps, en passant des troncs dans les ramifications lymphatiques.

Thomas Bartholin écrivit, en 1660, un livre dans lequel il réfuta facilement toutes ces assertions. Hoorne et Sylvius en firent autant : ce dernier nia l'existence du réceptacle cervico-axillaire, et Panl Barbette démontra, à sa manière, que le foie ne préparait point le sang. Bils proposa, à ses adversaires, de leur faire voir ce réceptacle, sur lequel il fondait sa théorie et le mouvement de la lymphe, s'ils voulaient se rendre près de lui, à Roterdam. Aidé de Zas, il publia le dessin de ce lacis, et reprocha au grand Bartholin d'avoir *osé* s'attaquer à un gentilhomme. Zas promit même que Bils irait à Copenhague pour le convaincre, si on l'indemnisait des frais de déplacement. Mais Bartholin ayant envoyé Olaüs Borrich à Roterdam,

Bils refusa de tenir la promesse faite en son nom; il disséqua seulement un chien très-habilement devant Borrich : l'animal perdit au-delà d'une livre de sang. Bils fit voir, à l'envoyé de Bartholin, un vaisseau qu'il prétendit venir de l'intestin et se reudre au foie; mais Borrich lui prouva que ce n'était qu'un lymphatique. Il fit plus, il lui démontra la véritable circulation de la lymphe dans le cadavre d'un supplicié, pour parvenir à le convaincre. Bartholin l'attaqua de nouveau, en 1661, tandis que Antoire Everard, de Middelbourg, et Antoine Deusing, de Groningue, faisaient son apologie. Jean-Henri Pauli, plus exact que Sylvius, prouva que son réceptacle n'était qu'un plexus lymphatique, et qu'il n'avait en aucune façon les caractères d'un agent d'impulsion. Enfin Ruysch réduisit Bils au silence en lui montrant les valvules des lymphatiques, dont il avait jusque-là opiniâtrément nié l'existence.

Bils n'était point savant, mais il disséquait avec beaucoup de dextérité. S'il ne trouva pas le secret de garantir entièrement les cadavres de la putréfaction, toujours est-il certain qu'il eut celui de les conserver beaucoup plus long-temps qu'on ne le peut faire ordinairement. S'il se trompa relativement au cours de la lymphe et aux fonctions du foie, bien d'autres que lui ont commis des erreurs aussi grossières, quoiqu'ils fussent anatomistes de profession. On peut admettre qu'il exagéra l'efficacité du moyen préservatif qu'il disait avoir découvert, et lorsque Bartholin lui reprocha de vouloir le vendre, au lieu de le livrer généreusement au public, il répondit qu'ayant dépensé beaucoup d'argent dans ses recherches, il était juste qu'il le recupérât par la vente de son procédé. Si un argument de cette espèce est mal placé dans la bouche d'un médecin, peut-être ne doit-on pas en exiger davantage d'un homme qui ne cultivait pas l'anatomie par devoir. Il est certain au moins que Bils dépensa toute sa fortune dans ses travaux, ce qui suppose de la bonne foi et du zèle pour la science. Il paraît, au rapport de Clauder, qu'il mourut d'une phthisie développée par les émanations putrides au milieu desquelles il vivait constamment, et cette circonstance doit encore engager à le juger avec plus d'indulgence qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Son exemple engagea les anatomistes du temps à faire de belles préparations. Jean de Hoorne essaya de le surpasser, et Ruysch seul montra plus d'habileté. On s'occupa aussi à rechercher des moyens pour embaumer les corps. Tout cela suffit, ce me semble, pour qu'aujourd'hui, où nous sommes étrangers aux circonstances dans lesquelles Bils vivait, on cesse de flétrir sa mémoire.

On a de lui, ou plutôt sous son nom, car il paraît qu'il emprunta souvent la plume de Zas:

Kopie van zekere ampele acten van L. de Bils, rakende de wetenschap van oprechte anatomie des menschelyken lignaams. Roterdam, 1658, in-4°.

C'est dans cet écrit que Bils proposa la vente de son procédé.

Waaragtig gebruyk der gylluys. Roterdam, 1658, in-4°.

Exposition de ses idées sur le système lymphatique. Il avait fait ses recherches sur des chevaux. Cet opuscule fut aussi publié en latin sous le titre de : *Epistolica dissertatio, quâ verus hepatis circa chylum et pariter ductus chyliferi hactenus dicti usus docetur.* Roterdam, 1659, in-4°.

Responsio ad epistolam Tobiæ Andreæ quâ ostenditur diversus usus vasorum hactenus pro lymphaticis habitorum. Marbourg, 1658, in-4°. – Roterdam, 1659, in-4°. – *Ibid.* 1678, in-4°.

Il prétend que les vaisseaux lymphatiques sont formés de tissn cellulaire, et rend compte de ce qui lui est arrivé à Louvain.

Beschryving van een Wanschepzel. Middelbourg, 1659, in-4°.

Exemplar fusioris codicilli, in quo agitur de verâ humani corporis anatomiâ. Roterdam, 1659, in-4°.

Il parle spécialement, dans cet écrit, de l'art de disséquer sans effusion de sarg, qu'il nommait *anatomia incruenta.*

Kort berigt van de Waarschouwinge van J. van Hoorne en op de Aanmerkingen van P. Barbette. Roterdam, 1660, in-4°.

Il y donne la figure de ce qu'il appelait *ductus rotiferi* et *receptaculum tortuosum.* Cette dissertation fut publiée en latin sous le titre de :

Responsio ad admonitiones J. ab Hoorne, et ad animadversiones P. Barbette, in anatomiâ Bilsianâ. Roterdam, 1661, in-4°.

Epistola ad omnes veræ anatomiæ studiosos. Roterdam, 1660, in-4°.

Epistolica dissertatio ad magnum Thomam Bartholinum. Roterdam, 1661, in-4°.

Bils cherche à s'excuser de ce qu'il a cru devoir demander de l'argent pour publier son procédé.

On attribue encore à Bils :

Specimina anatomica. Roterdam, 1661, in 4°.

Bils parle, dans cet opuscule, d'un fœtus à deux têtes et deux colonnes vertébrales rénnies au sacrum : il en donne la figure.

Auditûs organi anatomia. Roterdam, 1661, in-4°.

Dans une planche on voit les osselets de l'ouie en place et séparés, et, selon M. Portal, l'os lenticulaire.

Les Œuvres complètes de Bils ont été recueillies sous le titre de :

Bilsii inventa anatomica antiqua nova, cum clarissimorum virorum epistolis et testimoniis, ubi adnotationes J. ab Hoorne et P. Barbette refutantur. Amsterdam, 1692, in-4°. (s.)

BIMET (Claude), chirurgien de Lyon, n'est connu que par l'ouvrage qu'il a publié sous le titre suivant :

Quatrains anatomiques des os et des muscles du corps humain, ensemble un Discours sur la circulation du sang. Lyon, 1664, in-8°.

Traité d'ostéologie et de myologie, en mauvaise prose rimée. (o.)

BIMIUS. *Voyez* Biumi.

BINDER (Udalric), médecin de Frédéric, électeur de Saxe, florissait au commencement du seizième siècle. Il a écrit un traité de séméiotique, dont voici le titre :

Epiphaniæ medicorum ; speculum videndi urinas hominum ; Clavis

aperiendi portas pulsuum; Berillus discernendi causas et differentias febrium. (Sans indication du lieu d'impression.) 1506, in-4°.
Il avait laissé en outre:
Regimen sanitatis;
Speculum phlebotomiæ;
Liber unus de simplicibus medicamentis.
Ces différentes pièces ont été imprimées ensemble (1510, in-4°.).
(z.)

BINDHEIM (Jean-Jacques), après avoir exercé la profession de pharmacien à Berlin, passa en Russie, où il habita successivement Saint-Pétersbourg et Moscou. S'il n'a pas contribué aux progrès de la chimie, considérée comme science et d'une manière générale, au moins l'a-t-il enrichie d'un grand nombre de faits particuliers. On lui doit une bonne analyse de la rhubarbe, et des recherches curieuses sur la cause des changemens de couleur qu'éprouvent beaucoup d'huiles essentielles. Il a fait l'analyse d'une multitude de minéraux de la Sibérie et de la Transylvanie, entr'autres celle du sable aurifère de Nagyag. Il a proposé un vernis, dont la résine copal fait la base, pour enduire les vaisseaux de fer et de cuivre, prévenir tant la rouille que le vert de gris, et rendre l'étamage inutile. On a de lui l'ouvrage suivant:

Rhapsodien der philosophischen Pharmakologie, nebst einer Anleitung zur theoretisch-praktischen Chemie, und einer Tabelle ueber die Experimental-Pharmacie. Berlin, 1785, in-8°.
Ses recherches sont pour la plupart isolées, et elles lui ont fourni la matière d'un grand nombre de Mémoires insérés dans les *Chemische Annalen* de Crell, les *Beytraege zu den chemischen Annalen* du même, le *Magazin fuer Apotheker und Chemisten* d'Elwert, les *Schriften der Berliner Gesellschaft Naturforschender Freunde*, les *Neue Nordische Beytraege* de Pallas, les *Neue Schriften der Gesellschaft Naturforschender Freunde in Berlin* et les *Nova acta Academiæ Petropolitanæ.*
(J.)

BINDI (Jean-Baptiste), médecin italien, dont l'histoire est totalement inconnue, a laissé:

Consultatio de novâ epilepsiæ differentiâ. Rome, 1658, in-4°.
Laimographia Centumcellensis, sive historia pestis contagiosæ quæ anno 1656 *in ecclesiasticam ditionem fuit illata.* Rome, 1658, in-4°.
(z.)

BINET (Etienne), chirurgien français, né dans la Picardie, à Saint-Quentin, fit ses études à Paris, où il exerça pendant quelque temps. Ayant pris du service dans l'armée, il devint chirurgien-major des hôpitaux militaires, et mourut, au siége de la Rochelle, en 1627 ou 1628. Carrère, comme le fait observer Eloy, place à tort l'époque de sa mort en 1630, puisque ce fut le 28 octobre 1628 que la Rochelle ouvrit ses portes à Louis XIII. On a de lui un recueil des leçons de Courtin, sous ce titre:

Les œuvres anatomiques et chirurgicales de Germain Courtin, traduites du latin. Paris, 1612, in-fol. - Rouen, 1656, in-fol. (o.)

BINETEAU (Julien), médecin français qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, s'est fait connaître par deux ouvrages, qui portent les titres suivans :

Traité sur l'éducation des enfans et la manière de les élever tant aux sciences qu'aux vertus. Paris, 1650, in-8°.

La saignée réformée, ses abus, son mauvais et trop fréquent usage, corrigé par quantité de raisons naturelles et d'autorités d'Hippocrate et de Galien. La Flèche, 1656, in-12. (o.)

BINNINGER (Jean-Nicolas), né, en 1628, à Montbelliard, étudia la médecine à Padoue, et alla ensuite se faire recevoir à Bâle, en 1652. Devenu conseiller et médecin du souverain de son pays, il fut, en 1670, chargé d'enseigner la médecine dans l'Académie nouvellement établie à Montbelliard. L'époque de sa mort n'est pas connue, mais on a de lui :

Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque. Montbelliard, 1673, in-8°. - Strasbourg, 1676, in-8°.

Recueil assez important de faits, dont beaucoup sont curieux et intéressans. On peut reprocher a Binninger un peu de crédulité, puisqu'il ajoute foi aux obsessions. Quelques-uns des cas qu'il rapporte sont accompagnés des résultats de l'ouverture des cadavres. Il mérite donc une petite place parmi les premiers écrivains sur l'anatomie pathologique. (J.)

BINNINGER (Louis-Reinhard), né, en 1742, à Buchsweiler, dans l'Alsace, et mort, dans cette même ville, dont il était médecin pensionné, le 18 août 1776, a écrit :

Dissertatio inauguralis oryctographiæ agri Buxovillani et viciniæ specimen. Strasbourg, 1762, in-4°.

Il a de plus traduit en allemand le Traité des plaies d'Hugues Ravaton (Strasbourg, 1767, in-8°.), et inséré dans le tom. II des *Acta helvetica physico-mathematico-medica*, la description des fièvres de mauvais caractère qui régnèrent en 1712 à Montbelliard.

BINNINGER (*Georges*), médecin de Montbelliard, a publié :

Index pathologicus theorico-practicus, omnium corporis humani morborum cognitionem et curationem alphabetico et tamen naturali ordine repræsentantem. Montbelliard, 1682, in-4°. (J.)

BION, de Soli, en Cilicie, avait composé, sur les vertus et les usages des plantes, des écrits qui existaient encore du temps de Pline, puisque cet auteur les cite, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. (o.)

BIONDI (Pierre), médecin italien, vivait à Messine, dans la Sicile, vers le milieu du quinzième siècle. Il composa un Traité sur les curiosités de la Sicile, qui a obtenu les honneurs de l'impression, si l'on en croit ce que disent plusieurs écrivains, mais sur lequel il est impossible de trouver aucun renseignement positif. On ignore même dans quelle langue ce

traité était écrit, et Mongitore forme une conjecture au moins hasardée quand il assure que c'était en grec, parce que Jean-Baptiste de' Grossi nous apprend que Constantin Lascari en fit une traduction latine. (o.)

BIONDO (Michel-Ange), né, à Venise, le 4 mai 1497, fit ses études à Naples, pratiqua la médecine dans cette ville, ainsi qu'à Rome, et vint terminer ses jours dans sa patrie vers l'année 1565. S'il avait été moins partisan de Galien et d'Avicenne, peut-être aurait-il plus de droits à notre reconnaissance; mais il admirait tellement ces deux oracles, qu'il n'a pas craint de dire *laudabilius est cum his errare*, *quam cum cæteris parare laudem*. Du reste, ses ouvrages renferment d'excellens préceptes sur la chirurgie, et on ne peut guère lui reprocher, en ce qui concerne le traitement des plaies, que d'avoir omis de ranger la ligature parmi les moyens les plus efficaces pour arrêter l'hémorragie. Il fut un des premiers à montrer les inconvéniens de toutes les substances qu'on interposait, dans des intentions très-variées, entre les lèvres des plaies, et à prouver que, loin de hâter la cicatrisation, elles ne font que la retarder. Il a également recommandé d'avoir toujours égard à l'état des premières voies, qui influe, d'une manière si puissante, sur l'issue de la maladie. On le compte parmi le petit nombre des praticiens éclairés qui ont connu et développé avec sagacité les avantages de l'emploi chirurgical de l'eau, qu'il n'a pas dépendu de lui de rendre universel, car il représente ce topique comme un remède presque divin. Son traité sur le mal français est fort remarquable, en ce qu'il s'élève contre l'opinion qui fait regarder la maladie comme nouvelle et originaire des Indes occidentales. Girtanner, que ce témoignage important aurait contrarié, ne parle point du sentiment qu'il émet au sujet de l'ancienneté des affections vénériennes, et, pour détourner peut-être de la lecture de son livre, dit qu'il est très-obscur et presqu'inintelligible : tant il est rare de trouver la bonne foi et l'esprit de système réunis. Nous avons de Biondo :

Epitome ex libris Hippocratis de novâ et priscâ arte medendi, deque diebus decretoriis. Rome, 1528, in-4°. - *Ibid.* 1545, in-8°.

Libellus de morbis puerorum. Venise, 1539, in-8°.

De partibus ictu sectis citissimè sanandis, et medicamento aquæ, nuper invento. Venise, 1542, in-8°.

Cet opuscule a été inséré, par Gesner, dans sa collection *De chirurgiâ scriptores optimi* (Zurich, 1555, in-fol.).

De diebus decretoriis et crisi, eorumque verissimis causis in viâ Galeni, contrà neotericos, libellus. Rome, 1544, in-4°. - Lyon, 1550, in-8°.

Physiognomia, sive de cognitione hominis per aspectum, ex Aristotele, Hippocrate et Galeno. Rome, 1544, in-4°.

De origine morbi gallici, deque ligni Indici ancipite proprietate. Venise, 1542, in-4°. - Rome, 1559, in-8°.

De maculis corporis liber. Venise, 1544, in-4°.
De canibus et venatione liber. Venise, 1544, in-4°.
De memoriâ libellus. Venise, 1545, in-8°.
De ventis et navigatione, cum accuratâ descriptione distantiæ locorum interni maris et oceani à Gadibus ad novum orbem. Venise, 1546, in-4°.
Biondo a traduit en italien les trois premiers livres de l'Histoire des plantes de Théophraste (Venise, 1549, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BIRCH (JEAN), chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous connaissons les suivans :

Letter to M. Georges Adams on the subject on medical electricity. Londres, 1792, in-8°.
On electricity, explaining fully the principles of that science and the most approved instruments and apparatus, both the illustrate the theory and render the practice useful and entertaining. Londres, 1798, in-4°.
An essay on the medical application of electricity. Londres, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.

BIRCKMANN (ARNAUD), savant médecin allemand du seizième siècle, s'appliqua plus à l'anatomie que ses contemporains n'étaient dans l'usage de le faire. Il fut imité en cela par son frère, Théodore Birckmann. Les deux frères firent tous leurs efforts pour ramener l'art de guérir à la pureté et à la simplicité des principes d'Hippocrate. Ils favorisèrent aussi de tout leur pouvoir les progrès de l'imprimerie. Arnaud, surtout, publia un grand nombre de bons écrivains. Il aida Pantaleon dans les recherches qu'exigeait, de sa part, l'Histoire des Allemands célèbres. (Z.)

BIRELLI (JEAN-BAPTISTE), chimiste ou plutôt alchimiste italien, né à Sienne, est connu par un traité qui a fait quelque sensation au dix-septième siècle, et dont voici le titre :

Opera nella quale si tratta dell' alchymia, e suoi membri, con la vita d'Ermete. Florence, 1601, in-4°. - Trad. en latin, Copenhague, 1654, in-4°. - en allemand, par Pierre Uffenbach, Francfort-sur-le-Mein, 1603, in-4°.; *Ibid.* 1654, in-4°. (Z.)

BIRKHOLZ (ADAM-MICHEL), médecin de Léipzick, né, le 23 novembre 1746, à Prettin, et mort dans la même ville, le 1er juillet 1818, a laissé quelques opuscules intitulés :

Quæstiones quædam physicæ chemicæ generalis definitionibus explicatæ. Léipzick, 1771, in-4°.
Quæstiones quædam physico-medicæ. Léipzick, 1771, in-4°.
Quæstiones quædam physico-medicæ, specimina III. Léipzick, 1777-1779, in-4°.
Dissertatio de respiratione, ejusque fine summo ac ultimo. Léipzick, 1782, in-4°.
Dissertatio de corticis peruviani virtutibus propriis atque specificis. Léipzick, 1785, in-4°.
Universal Katechismus fuer Kenner und Bekenner des allgemeinen Dreyecks und Vierecks in dem Universalreiche, und in den drey Reiche der Natur. Léipzick, 1803, in-8°.
Cicero medicus, hoc est, selectus è M. T. Ciceronis operibus locos, vel

omninò medicos, vel facillimè ad res disciplinasque medicas transferendos, in litterarum medicarum cultorum usum congessit, indice locupletissimo instruxit et præfatus est. Léipzick, 1806, in-8°.

En outre, il a traduit en allemand, de l'anglais, les principes généraux de médecine de Lobb (Léipzick, 1784, in-4°.), la Pharmacopée officinale et extemporanée de Quincy (*Ibid.* 1784, in-8°.), et le Traité de l'eau, par le même (*Ibid.* 1784, in-8°.); du latin, l'Histoire de la fièvre hectique par Trnka de Krzowitz (*Ibid.* 1784, in-8°.), et, du français, le Manuel de médecine pratique de Vachier (*Ibid.* 1787-1794, 10 vol. in-8°.). On a aussi de lui un Mémoire dans les Actes de la Société de Jablonowski.

(J.)

BIRR (Antoine), médecin allemand, plus particulièrement connu comme littérateur et hellèniste, vint au monde, à Bâle, le 20 avril 1693. Doué d'une facilité étonnante pour l'étude, il sut si bien profiter des leçons de ses maîtres, qu'après trois ans d'inscription sur les registres de l'Université, il fut reçu bachelier en 1711. L'année suivante, il prit le titre de maître ès-arts, et, aussitôt après, suivit la carrière médicale, pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. Cependant il ne se fit recevoir docteur en cette Faculté que fort tard, en 1748. Déjà, depuis trois ans, il était professeur de langue grecque. Après avoir fourni une longue carrière académique, il quitta la vie le 29 mars 1762. On a de lui :

Adumbratio historiæ rationalis philosophiæ. Bâle, 1722, in-4°.

Theses de naturalis scientiæ universâ materiâ. Bâle, 1727, in-4°.

Specimen hypomnematum ad Grotium de J. B. et P. Bâle, 1727, in-4°.

De requisitis in demonstratione anatomicâ, specimen I et II. Bâle, 1732, in-4°.

Animadversiones rhetoricæ. Bâle, 1733, in-4°.

Theses ex morali philosophiâ. Bâle, 1734, in-4°.

Subitarius in historiam Helveticam excursus, ea, quæ fœdus nobilissimum antecesserunt, ejusque causas, breviter perstringens. Bâle, 1737, in-4°.

Animadversiones Horatianæ. Bâle, 1743, in-4°.

Animadversiones in B. Clementis epistolas. Bâle, 1744, in-4°.

On lui doit en outre une édition du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Etienne (Bâle, 1741, 4 vol. in-fol.), une du texte grec du Nouveau Testament (Bâle, 1749, in-8°.), et un article, inséré dans le Museum helvétique, sur les causes qui font que l'étude de la langue grecque est négligée par tant de personnes.

Birr (*Martin*), médecin qui vivait à Amsterdam, vers la fin du dix-septième siècle, a publié l'ouvrage suivant, qui lui appartient suivant les uns, et dont il n'est que l'éditeur, selon les autres :

Tractatus de metallorum transmutatione. Amsterdam, 1668, in-8°.

(J.)

BISCACCIANTI (Lelio), médecin italien, né à Fonte, près de Gubbio, pratiqua son art à Venise, vers le commencement du dix-huitième siècle, et se fit une grande réputation par des succès nombreux. Il avait écrit un *Liber consultationum medicinalium et duas quæstiones de visitantium vica et de modo visionis*, dont l'édition ne se trouve indiquée nulle part, quoi-

qu'on assure que cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois tant à Paris que dans les Pays-Bas. (o.)

BISCHOFF (Ignace-Rodolphe), actuellement professeur de médecine clinique et de thérapeutique à l'Université de Prague, et premier médecin de l'hôpital général de cette ville, a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous connaissons seulement les suivans :

Die chronische Krankheiten. Prague, 1817, table in-fol.

Ansichten ueber das bisherige Heilverfahren, und ueber die ersten Grundsaetze der homoeopathischen Krankheitslehre. Prague, 1819, in-8°.

Ouvrage dirigé contre la doctrine médicale de Samuel Hahnemann.

Bischoff (*C.-G.*) a écrit, sur la doctrine atomique, un ouvrage intitulé :

Lehrbuch der Stoechiometrie, oder Anleitung die Verhaeltnisse zu berechnen, nach welchen sich die irdischen Koerper mit einander verbinden. Erlangue, 1819, in-8°.

Bischoff (*Christophe-Henri-Rodolphe*), médecin de Berlin, où il a été, pendant plusieurs années, professeur extraordinaire au Collége médico-chirurgical, est auteur des ouvrages suivans :

Commentatio de usu galvanismi in arte medicâ, speciatim verò in morbis paralyticis. Iéna, 1801, in-8°., avec deux planches.

Darstellung der Gall'schen Gehirn-und Schaedellehre, nebst Bemerkungen ueber diese Lehre, von D. Hufeland. Berlin, 1805, in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°. - Trad. en français par Barbiguières, Berlin, 1806, in-8°.

Il a en outre traduit du français, le Traité des maladies goutteuses de Barthez (Berlin, 1803, 2 vol. in-8°.), et la Méthode iatraleptique de Chrestien (*Ibid.* 1805, in-8°.).

Bischoff (*Jean-Nicolas*) est auteur d'une esquisse de l'histoire de l'art du teinturier, dont voici le titre :

Versuch einer Geschichte der Faerberkunst, von ihrer Entstehung an bis auf unsere Zeiten. Stendal, 1780, in-8°.

Bischoff (*Thaddée*) a mis au jour une

Dissertatio de pulsu senum. Vienne, 1771, in-8°. (J.)

BISOGNO (Janvier del), professeur de médecine théorique à Naples, sa patrie, s'est rendu assez célèbre parmi ses contemporains par les connaissances qu'il avait en philosophie, et par l'habileté qu'on lui supposait en astrologie. Sa réputation lui valut l'honneur d'être appelé à Padoue, pour y remplir une chaire de médecine, qu'il refusa par attachement pour sa patrie. Il avait composé une *Censura sceptica doctrinæ morborum particularium,* dont les lexicographes ne font point connaître l'édition. (o.)

BISSET (Charles), né, en 1717, près de Dunkeld, dans le comté de Perth, pratiqua l'art de guérir à Knayton, dans celui d'York, où il mourut le 14 juin 1791. Il avait été successivement ingénieur et médecin de la marine anglaise; c'est en cette qualité qu'il fit le voyage d'Amérique, dont il sut profiter habilement pour recueillir de nombreuses et importantes observations. On a de lui :

An essay on the theory and construction of fortifications. Londres, 1751, in-8°.
A Treatise on the Scury. Designed chiefly for the use of the British navy. Londres, 1755, in-8°.
An essay on the medical constitution of Great-Britain. Londres, 1762, in-8°. – Trad. en allemand par J.-G. Moeller, Breslau, 1779, in-8°.
Medical essays and observations. New-Castle, 1766, in-8°. – Londres, 1767, in-8°. – Trad. en allemand par J.-G. Moeller, Breslau, 1781, in-8°. (J.)

BISSI (François), né, à Palerme, au commencement du seizième siècle, mourut dans cette ville, en 1598, le 20 janvier. Outre la médecine, il cultivait aussi la poésie et l'éloquence avec assez de succès. Sa pratique heureuse répandit son nom dans toute l'Italie, et lui valut, en 1580, l'emploi de proto-médecin du royaume de Sicile. On a plusieurs ouvrages de sa façon, mais les seuls qui aient rapport à l'art de guérir, sont les deux suivans :

Apologia in curatione ægritudinis Francisci-Ferdinandi Avalos, Piscuriæ marchionis, et Siciliæ proregis. Palerme, 1571, in-8°.
Epistola medica de erysipelate. Messine, 1589, in-8°. (O.)

BISSUS. *Voyez* Bissi.

BISTEN (Jean-Samuel-Frédéric), médecin à Halle, est auteur de l'ouvrage suivant :

Dissertatio de plurium signorum, in morbis cognoscendis et curandis, necessariâ conjunctione. Halle, 1764, in-4°.
Il a traduit, du français en allemand, le Traité de Brouzet sur l'éducation des enfans (Altembourg, 1764, in-8°.). (O.)

BITTERKRAUT (Jean-Christophe), médecin allemand de Saint-Hippolyte, près de Vienne, a publié :

Wehmuethige Klagthraenen der bedraengten Arzneykunst. Nuremberg, 1677, in-4°.
Ce livre, rempli d'anecdotes absurdes et d'histoires improbables, contient cependant beaucoup de documens précieux sur l'histoire du charlatanisme en médecine.
Bitterkraut a traduit en allemand le traité *De origine animalium et peregrinatione populorum* d'Abraham van der Myle (Salzbourg, 1670, in-12). (J.)

BIUMI (Jean-Baptiste), médecin italien qui jouit d'une assez grande célébrité parmi ses contemporains, enseigna d'abord la philosophie dans l'Université de Pavie, et vint ensuite exercer l'art de guérir à Milan. De nombreuses cures qu'il opéra portèrent son nom aux oreilles de l'empereur Charles-Quint, qui le créa comte palatin, et lui confia le soin de sa santé. En 1565, il fut nommé médecin du pape Pie IV, qui lui accorda en outre le titre de proto-médecin de Rome. La libéralité du souverain pontife le mit à même de vivre avec beaucoup de splendeur,

jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1566. Morigia prétend qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont il n'indique pas les titres, et qui n'ont jamais été imprimés. (o.)

BIUMI (Paul-Jérôme), médecin italien, né à Milan, fit ses humanités dans cette ville sous les Jésuites, et alla ensuite étudier la médecine à Pavie, où il fut admis au doctorat en 1685. Il y pratiqua ensuite pendant quelque temps, ayant été agrégé, en 1694, au Collége de médecine. On ignore en quelle année il revint à Milan, mais il y était déjà médecin du grand hôpital, lorsqu'en 1699 on lui accorda la place de démonstrateur d'anatomie. Il est mort en 1731. Ses ouvrages, dont nous allons donner la liste, en négligeant ceux qui n'ont point été imprimés, et qu'Argellati a pris la peine d'énumérer, n'offrent rien de remarquable qu'une prolixité rebutante. Défenseur des vieilles doctrines, Biumi explique tous les phénomènes de l'économie par la fermentation, combat la méthode de Magati pour le pansement des plaies, et proclame, mais sans succès, les avantages des tentes et des bourdonnets. On doit noter que, dans ses ouvrages d'anatomie, à la suite de la description de chaque partie du corps, il place l'énumération des maladies auxquelles cette partie est sujette. Ce qui l'a surtout rendu célèbre, c'est son hypothèse des vaisseaux particuliers allant de l'estomac au foie, et portant le chyle dans ce dernier viscère, pour qu'il y subisse une nouvelle élaboration.

Prognosticorum et Aphorismorum Hippocratis felix recordatio. Milan, 1696, in-4°.
Traduction élégante en vers.

Encomiastum lucis, seu profusa lucis encomia in physiologicis medicinæ novæ fundamentis, e veterum tenebris erutis, atque cultro anatomico, autopsiæque caractere, confirmatis. Milan, 1701, in-8°.

Apparato poetico sacro della chiesa di S. Eustorgio di Milano, in occasione degl' ossequii prestati a di 5 giugno 1707 da S. A. S. il principe Eugenio di Savoja, a sagri corpi di S. Eugenio Vescovo, e de' SS. Vittore e Corona martiri. Milan, 1707, in-fol.

Scrutinio teorico-pratico di notomia e cirurgia antica e moderna. Milan, 1712, in-8°.

Naturalezza del contagio bovino. Milan, 1712, in-12.

Manuale d'avvertimenti, cautele e remedii præservativi e curativi dell' occorente epidemia bovina. Milan, 1712, in-12.

Discorso sopra il lucimento delle carne lessata. Milan, 1716, in-4°.

Hecatombe lyrica, quâ novissima divina mysteria et sanctorum merita recoluntur. Milan, 1722, in-8°.

Esamina di alcuni canalleti chiliferi, che dal fondo del ventricolo per le tronche del omento sembrano penetrare nel fegato. Milan, 1728, in-8°.

Biumi (*François*) a écrit un ouvrage presque entièrement consacré à l'anatomie pathologique, et qui a pour titre :

Observationes anatomicæ, scholiis illustratæ. Milan, 1765, in-4°. (J.)

BIWALD (Léopold-Théophile), physicien allemand, naquit, à Vienne, le 17 février 1731, entra dans l'ordre des

Jésuites, et, à la suppression de cette compagnie, fut nommé professeur d'histoire naturelle et membre du consistoire de l'Université à Graetz, en Syrie, où il mourut le 8 septembre 1805. Il a laissé, sur la physique, quelques ouvrages, généralement assez faibles, dont voici les titres :

Selecta ex Amœnitatibus academicis Linnæi edidit et additamentis auxit. Graetz, 1764, in-4°.
Dissertatio de studii physici perpetuis mediis, et cum scientiis reliquis nexu. Graetz, 1767, in-4°.
Physica generalis et particularis. Graetz, 1768, in-4°.-*Ibid.* 1774, in-4°.
Institutiones physicæ. Graetz, 1786, in-8°. (o.)

BIZZARINI (Pyrrhus), médecin de Radicondoli, dans le territoire de Sienne, est auteur d'un opuscule qui a pour titre :

De hominis intellectione. Sienne, 1597, in-4°. (z.)

BLACK (Joseph), moins célèbre comme médecin que comme chimiste, naquit, à Bordeaux, en 1728. Ses parens, qui étaient écossais, le ramenèrent fort jeune dans leur patrie, et il fut envoyé à l'Université de Glasgow pour y étudier la médecine. Cullen professait alors la chimie, et, sans qu'il ait jamais rien fait pour se distinguer dans cette science, les leçons claires et méthodiques qu'il donnait, contribuaient d'une manière très-puissante à en répandre le goût parmi les Ecossais. Black devint l'un de ses élèves favoris : il l'assistait dans toutes ses expériences, et travaillait à loisir dans son laboratoire. En 1654, il alla se faire recevoir docteur en médecine à Edimbourg, et, à cette occasion, il soutint une thèse fort célèbre, contenant les germes de la théorie qu'il développa, deux ans après, dans les *Essais physical and literary* de la Société d'Edimbourg, au sujet de l'acide carbonique. En 1756, c'est-à-dire l'année même de la publication de ce dernier ouvrage, il fut nommé professeur à la place de Cullen, qui passait à Edimbourg, et au bout de neuf ans, lorsque Cullen quitta sa chaire de chimie dans la nouvelle Université à laquelle il était attaché, ce fut encore Black qu'il eut pour successeur. Ce dernier remplit les devoirs de sa place avec une exactitude et un soin qui contribuèrent encore à accroître sa réputation. Sa santé s'altéra plusieurs années avant sa mort, qui eut lieu le 6 décembre 1799.

Black fut, après Cullen, celui qui contribua le plus à populariser la chimie en Angleterre. Il s'est principalement illustré par ses travaux sur l'air fixe, ou le gaz acide carbonique, qu'on ne doit pas craindre de regarder comme la source de toutes les découvertes qui ont été faites depuis par Cavendish, Priestley, Lavoisier et les autres fondateurs de la chimie pneumatique. En effet, il démontra que la présence ou l'absence de cet acide gazeux détermine l'état de douceur et de causticité des alcalis

et des terres. La chimie a été enrichie par lui d'une belle théorie de la chaleur latente, et d'une explication fort ingénieuse de la fluidité des corps. Les résultats importans de ces deux ordres de recherches, qui ont changé la face de la chimie, suffisent pour placer Black au rang de ceux à qui cette science doit le plus. Mais, loin d'en tirer lui-même aucun parti, il se laissa bientôt surpasser de beaucoup par tous les rivaux qui se lancèrent dans la même carrière que lui, et il eut même la faiblesse, non-seulement de résister pendant long-temps à l'introduction de la nouvelle doctrine chimique, mais encore de refuser de rendre justice aux principaux chimistes français, dont la gloire offensait sans doute son amour-propre ombrageux. Comme médecin, il n'a rien fait qui soit digne de remarque.

Outre le mémoire dont nous avons parlé plus haut, et deux autres insérés dans les Transactions philosophiques de Londres et d'Edimbourg, on ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Dissertatio de humori acido a cibo orto et magnesiâ. Edimbourg, 1754, in-8°.

Ses leçons de chimie, ont paru sous le titre suivant, publiées par J. Robinson, avec une notice sur sa vie :

Lectures on the elements of chemistry. Londres, 1803, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand, par Crell, Hambourg, 1804 - 1815, 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°. (J.)

BLACKMORE (Richard), auteur anglais qui a publié une foule d'ouvrages en tous genres, était fils d'un procureur. Après avoir fait ses premières études dans l'école de son endroit natal, il fut envoyé d'abord à Westminster, puis à Oxford. A la fin de ses cours, il passa en Italie, et prit le titre de docteur en médecine à Padoue. Immédiatement après, il revint dans sa patrie, en traversant la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Ce fut à Londres qu'il résolut d'exercer l'art de guérir, et le Collége des médecins de cette ville ne tarda pas à l'admettre au nombre de ses membres. Son attachement bien connu aux principes de la révolution, lui valut, en 1697, la place de médecin ordinaire du roi Guillaume III, qui, peu de temps après, l'honora du titre de chevalier. A l'avénement de la reine Anne au trône, il fut fait aussi médecin de la cour. Sa mort arriva le 9 octobre 1729. Ceux de ses ouvrages qui ont rapport à la médecine, et qui sont les seuls dont nous rapporterons ici les titres, n'ont contribué en rien à l'espèce de réputation dont il a joui, et qui se fonde principalement sur ses poésies. En effet, sa muse infatigable n'a pas produit moins de six poëmes épiques. Le plus remarquable de tous est en sept chants : il a pour titre, *La création.* Une critique sévère n'y voit qu'un écrivain médiocre et diffus, combattant assez peu adroitement le système des Epicuriens dans la personne de Lucrèce. Sa satire sur

l'esprit, dans laquelle il s'élevait avec beaucoup de chaleur contre l'abus du talent, lui valut une foule de sarcasmes de la part de Steele, de Garth et de Sedley. Pope et Dryden en parlent avec beaucoup de dedain, tandis qu'Addisson et Johnson ne prononcent son nom qu'avec admiration et enthousiasme. La tournure religieuse de ses idées fut sans doute le motif de la partialité de ces pieux écrivains, à qui elle fit oublier la médiocrité de son talent, la diffusion de son style et la faiblesse de ses raisonnemens. Les médecins ont depuis long-temps oublié l'existence des deux maigres opuscules suivans, dont il a cru devoir surcharger la littérature médicale:

Treatise on consumption and other distempers belonging to the breast and lungs. Londres, 1722, in-8°.

Dissertation on a dropsy, a tympany, the jaundice, the stone and the diabetes. Londres, 1727, in-8°. (I.)

BLACKSTONE (Jean), botaniste et pharmacien anglais, est mort, à Londres, en 1753. Le genre *Blackstonia*, établi par Hudson, en son honneur, n'a point prévalu, et a été désigné par Linné sous celui de *Chlora*. On a de Blackstone:

Plantæ rariores Angliæ. Londres, 1737, in-8°. avec 2 planches assez bonnes.

Fasciculus plantarum circâ Harefield spontè nascentium, cùm appendice ad loci naturam spectante. Londres, 1737, in-12.

Specimen botanicum, quo plantarum plurium Angliæ indigenarum loci natales illustrantur. Londres, 1746, in-8°. (Z.)

BLACKWOOD (Henri), médecin d'origine écossaisse, naquit à Paris, fut nommé, en 1624, professeur au Collége de France, et renonça, au bout de trois ans, à cette place, pour se rendre, à Rome, auprès du pape Urbain VIII, qui l'estimait beaucoup. Les médecins de la ville, jaloux de la faveur dont il jouissait auprès du souverain pontife et de tous les membres du haut clergé, le persécutèrent avec tant d'acharnement, qu'il fut obligé de passer à Venise, et bientôt après de revenir à Paris. Il mourut subitement, à Rouen, le 17 décembre 1634. On connaît de lui:

Ergò evacuationi immodicæ potiùs quam retentioni medendum. Paris, 1570, in-4°.

Ergò partus octimestris non vitalis. Paris, 1579, in-4°.

Ergò pisces febricitantibus carnibus salubriores. Paris, 1587, in-4°.

Ergò unus est corporis partium mutuusque consensus. Paris, 1596, in-4°.

Ergò hepatitis arte expugnabilis. Paris, 1594, in-4°.

Ergò hepatitis arte inexpugnabilis. Paris, 1602, in-4°.

Ergò maxima pars morborum a cerebro. Paris, 1602, in-4°.

Elegia in quatuor medicinæ candidatorum gratiam habita. Paris, 1610, in-4°.

Ergò dyspnœam thoracis et pulmonis affectus consequitur. Paris, 1610, in-4°.

Ergò sanguis humorum princeps. Paris, 1611, in-4°.
Ergò similarium temperies facultatum basis. Paris, 1617, in-4°.
Ergò a sanguine apoplexia. Paris, 1619, in-4°.
Ergò peregrinatio in morbis necessaria. Paris, 1624, in-4°.
Hippocratis prognosticorum libri tres. Paris, 1625, in-24.
Non ergò graciles febriculosi. Paris, 1633, in-4°.
Non ergò visceribus nutritiis æstuantibus metallicarum aquarum potum salubrem esse. Paris, 1633, in-4°. (O.)

BLACKWELL (Alexandre), fils d'un théologien écossais, naquit à Aberdeen, et fut envoyé à Edimbourg pour y faire ses études. On n'est pas certain qu'il ait pris le titre de docteur en médecine, cependant Pulteney assure qu'il le reçut à Leyde, sous Boerhaave. Quoi qu'il en soit, Blackwell étant venu à Londres, s'y fit, on ne sait pourquoi, correcteur d'imprimerie, et bientôt après imprimeur. Ayant fait la connaissance d'un riche marchand de cette ville, dont il épousa la fille, il rétablit ainsi sa fortune, dérangée par son inconduite. Mais la dot de sa femme n'ayant pas tardé à être dissipée, il passa en France, puis dans les Pays-Bas et en Allemagne. Au bout de trois ans, il revint à Londres, et établit une imprimerie; la corporation des imprimeurs le força presqu'aussitôt de renoncer à cette entreprise, de sorte qu'il contracta des dettes, fit banqueroute en 1734, et fut mis en prison, où il resta deux années, durant lesquelles sa femme lui prodigua les soins les plus empressés, et parvint même, par sa rare industrie, à lui procurer les fonds nécessaires pour payer ses créanciers. Blackwell, rendu à la liberté, s'occupa d'histoire naturelle, de botanique et d'économie rurale. Il publia un ouvrage sur la manière de dessécher les marais et de faire valoir les terres incultes et stériles. Le duc de Chandos l'ayant pris à son service, lui confia la direction des travaux qu'il faisait exécuter dans ses terres à Cannons. Blackwell, toujours en butte à la mauvaise fortune, échoua encore dans cette nouvelle entreprise. Cependant l'ambassadeur de Suède, ayant envoyé son traité d'agriculture en Suède, l'engagea bientôt, au nom de sa cour, à se rendre à Stockholm, avec de bons appointemens. Il accepta sans balancer, vint en Suède, y dessécha des marais, pratiqua la médecine, et fut même employé comme médecin auprès du roi, qu'il avait guéri d'une maladie grave. Mais ayant été dénoncé aux Etats-Généraux, assemblés en 1746, comme complice d'un projet tendant à changer l'ordre de succession au trône, il fut mis à la question, et condamné à mort. Il perdit la tête sur l'échafaud, le 9 août 1749, et protesta de son innocence jusqu'à son dernier soupir. On a de lui :

New method of improving cold wet and barren land particularly clayey ground practised in great Britain. Londres, 1741, in-8°.
Foersœk til landbrukets blaettring. Stockholm, 1745, in-4°.

Ron om humlegardens plantering, och at færdrifva mullwadar: recept at goda kalfwar; at færdrifva jordmossa: förbaettra en utmagrad och masluppen hardwalls ueng. Stockholm, 1746, in-12. (J.)

BLACKWELL (Elisabeth), femme du précédent, s'est rendue recommandable et digne d'intérêt par son attachement pour son époux, qui lui suggéra l'ingénieuse idée de consacrer ses talens à la botanique, et de chercher, dans cette occupation, une noble ressource contre l'adversité. Son mari languissait dans une prison, où de nombreux créanciers l'avaient fait renfermer. Elisabeth, fille d'un riche marchand de la cité, forma le projet de dessiner et de peindre des planches médicinales, dont on désirait beaucoup un recueil en Angleterre. Sloane, Méad et quelques autres médecins, auxquels elle montra plusieurs de ses essais, l'encouragèrent vivement à persévérer dans son entreprise. Elle vint donc s'établir à Chelsea, en face du jardin de médecine, afin d'être plus à portée de recevoir les plantes fraîches. Rand, démonstrateur de la compagnie des pharmaciens, l'aida de ses conseils, lui procura tous les secours qui pouvaient lui être utiles pour l'exécution de son projet, et recommanda avec zèle, au public, son ouvrage dont elle-même grava les planches et coloria les épreuves, après qu'elle eut terminé les dessins. Deux années lui suffirent pour achever ce grand travail, dont elle retira en effet de quoi libérer son mari. Après avoir déployé, dans cette occasion, une industrie qui lui fit le plus grand honneur, elle renonça sans peine et sans efforts aux succès qu'elle pouvait encore espérer, et rentra dans une obscurité si profonde qu'on ignore ce qu'elle est devenue depuis. Cependant Commerson lui a dédié un genre de plantes (*Blackwellia*) de la famille des rosacées. Son recueil est intitulé :

Curious herbal. Londres, 1737 - 1739, 2 vol. in-fol. - Trad. en latin et en allemand, par Christophe-Jacques Trew, C.-G. Ludwig, E.-G. Bose, et Georges-Rodolphe Boehmer, Nuremberg, 1750 - 1760, 6 vol. in-fol.

Cet ouvrage renferme cinq cents planches, dont les dessins sont, en général, fidèles. A l'époque où il parut, rien d'aussi complet, ni d'aussi bien exécuté, n'avait encore été fait. A chaque planche sont joints l'indication des noms officinaux, en latin et en anglais, une courte description de la plante, le sommaire de ses qualités et usages, et enfin l'aperçu des noms qu'elle porte en différentes langues. Cette partie est d'Alexandre Blackwell, qui crut, en l'ajoutant, rehausser le mérite du travail de sa femme. L'édition de Nuremberg est bien supérieure à celle de Londres. Trew a corrigé plusieurs défauts dans les dessins, substitué quelques figures nouvelles aux anciennes, et revu le texte, de sorte que l'Herbier de Blackwell est devenu un livre presqu'entièrement neuf entre ses mains. Le dernier volume, qui contient les plantes omises par l'artiste anglaise, n'a paru qu'après la mort de Trew, par les soins de Ludwig, de Bose, et surtout de Boehmer. La traduction a été faite par Jean-Frédéric Hekel. Il faut joindre à cet ouvrage, le suivant de Gaspard-Gabriel Grœning.

Nomenclator Linnæanus in Blackwellianum Herbarium selectum, emendatum et auctum : accedit ordo systematicus dicti Herbarii secundum classes, ordines, genera et species, cum characteribus et differentiis : sequitur index alphabeticus nominum officinalium in usum botanophilorum. Leipzick, 1794, in-4°. (J.)

BLAES (Abraham), fils de Gérard Blaes, naquit, à Amsterdam, vers 1650. Il étudia et exerça la médecine avec distinction dans sa ville natale, traduisit du hollandais les Observations de Job de Meekren, en latin, et les publia en 1682 (Amsterdam, in-8°.), après les avoir traduites en allemand (Nuremberg, 1675, in-8°.). (T.)

BLAES (Gérard), en latin *Blasius*, fils de Léonard, naquit, au commencement du dix-septième siècle, à Oostvliet, dans l'île de Cadsand, près de Bruges. Il étudia la médecine d'abord à Copenhague, puis à Leyde, où il prit le bonnet de docteur vers 1646, puis il alla se fixer à Amsterdam, où, après quelques années d'exercice, il obtint une chaire de médecine, en 1660; il fut nommé, peu de temps après, médecin de l'hôpital et bibliothécaire de cette ville. L'Académie des Curieux de la nature l'admit, en 1682, au nombre de ses membres, sous le nom de *Podalire II*, et il mourut dans la même année.

Blaes cultiva l'anatomie et professa la médecine avec succès. Ainsi que Swammerdam, il s'occupa d'anatomie comparée. C'est à l'aide de cette science qu'il put expliquer le rapport de la texture du poumon avec ses vaisseaux. Il trouva que les veines pulmonaires étaient pour l'ordinaire plus petites que l'artère. S'il s'attribua, par une manœuvre peu délicate, la découverte du conduit parotidien que Stenon trouva chez lui, il reconnut, avec Swammerdam, l'existence des valvules des vaisseaux lactés; il prouva qu'elles se rencontrent surtout abondamment sur le mésentère, mais qu'il n'y en a point à l'orifice intestinal de ces vaisseaux. Le premier, il avança que le chyle est toujours identique quels que soient les alimens dont on fait usage, et il indiqua le rapport de la grosseur des glandes chez les enfans et chez les adultes, en même temps qu'il rejeta les glandes graisseuses que Riolan avait cru voir dans l'épiploon. A ces travaux importans, il faut ajouter qu'il a distingué mieux que Casserio l'arachnoïde des autres membranes cérébrales, et qu'il a donné une assez bonne description de la moelle épinière, avec des remarques sur la cavité qu'on y observe, et qui a été niée si souvent depuis; mais il faisait provenir la plupart des nerfs de la dure-mère. Enfin, il a rassemblé toutes les observations qu'on avait faites jusqu'au temps où il vivait, sur la structure des animaux, et il a ouvert souvent des cadavres pour y trouver les traces des maladies qu'il avait observées. Ses écrits contiennent des faits intéressans d'anatomie pathologique sur l'ossifi-

cation des artères, sur la conformation de l'estomac d'un homme qui avait eu des vomissemens fréquens pendant trente-cinq ans, et sur diverses aberrations congénitales de structure organique. L'anatomie comparée le réclame également, car il l'a cultivée avec succès; il a donné, entr'autres, diverses parties de l'anatomie des serpens, de la tortue, du chien et du pigeon. Mais, dans ses ouvrages sur cette science, il y a peu d'observations qui lui appartiennent. On a de lui:

Commentarius in syntagma anatomicum Veslingii, atque appendix, ex veterum, recentiorum, propriisque observationibus. Amsterdam, 1659, in-4°. - *Ibid.* 1666, in-4°. - Utrecht, 1696, in-4°.

Le *syntagma anatomicum* de Vesling, les recherches de Th. Bartholin sur les vaisseaux lactés, de Bellini sur les reins, de Pecquet et de Rudbeck sur le canal thoracique, de Willis sur les nerfs, et de Malpighi sur les poumons, forment la majeure partie de cet ouvrage.

Oratio de iis quæ homo naturæ; quæ arti debet. Amsterdam, 1660, in-fol.

Discours prononcé par Blaes lorsqu'il prit possession de sa chaire.

Medicina generalis, novâ accuratâque methodo fondamenta exhibens. Amsterdam, 1661, in-12.

Publié sous le titre de: *Medicina universa, hygieines et therapeutices fundamenta, methodo novâ, brevissime exhibens* (Amsterdam, 1665, in-4°.).

Dissertatio anatomica de structurâ et usu renum. Amsterdam, 1665, in-12.

Anatome contracta in gratiam discipulorum conscripta et edita. Amsterdam, 1666, in-12. - Publiée en hollandais, Amsterdam, 1675, in-8°.

Anatome medullæ spinalis et nervorum inde provenientium. Amsterdam, 1666, in-12.

Il y donne la description de l'arachnoïde, qui a reçu ce nom de lui.

Observationes anatomicæ selectiores, editæ à Collegio medicorum privatorum.

Blaes fut un des collaborateurs de ce recueil.

Institutionum medicarum compendium, disputationibus duodecim, in illustri Amstelodamensi athenæo publice ventilatis, absolutum. Amsterdam, 1667, in-12.

Miscellanea anatomica, hominis et brutorum variorum fabricam exhibentia. Amsterdam, 1673, in-12.

Observata anatomica in homine, simiâ, equo, vitulo, testudine, echino, glire, serpente, ardeâ, variisque animalibus aliis; accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æque ac anatomen illustrantia. Leyde et Amsterdam, 1674, in-8°.

C'est probablement la seconde édition augmentée de l'ouvrage précédent.

Zootomia, seu anatomes variorum animalium pars prima. Amsterdam, 1676, in-12, avec 88 planches.

Cet ouvrage intéressant, pour le temps où il fut publié, a été réimprimé, avec des additions nombreuses, sous le titre de:

Anatome compilata animalium terrestrium, volatilium, aquatilium, etc. Amsterdam, 1681, in-4°. avec figures.

Observationes medicæ rariores; accedit monstri triplici historia. Amsterdam, 1677, in-12.

La crédulité de l'auteur se montre dans ce titre.

Medicina curatoria, methodo novâ, in gratiam discipulorum conscripta. Amsterdam, 1680, in-8°. (T.)

BLAES (Jean-Léonard) a traduit, du latin en hollandais, la réponse que Thomas Bartholin fit à Bils, en 1661. (T.)

BLAGDEN (Charles), célèbre physicien et chimiste anglais, né le 17 avril 1748, est mort, le 26 mars 1820, à Arcueil, chez M. Berthollet. Il avait été pendant cinquante ans l'ami du célèbre Banks, et à l'époque de sa mort il était secrétaire de la Société royale de Londres. La place de médecin dans les armées anglaises, qu'il remplit pendant plusieurs années, lui fit faire une grande fortune, qu'accrut encore un legs considérable de son riche ami Cavendish. Il avait beaucoup voyagé, et tous les ans, il venait passer six mois à Paris. Il a inséré plusieurs Mémoires dans les Transactions philosophiques, et s'est principalement fait connaître tant par ses observations sur la chaleur que par ses recherches sur la formation de la glace.

On ne le confondra ni avec François Blagden, traducteur du Voyage en Égypte de Denon (Londres, 1803, in-8°.), ni avec R.-B. Blagden, chirurgien de Petworth, dans le comté de Sussex, qui a donné plusieurs observations de médecine et de chirurgie pratique, une entr'autres de guérison spontanée d'un anévrysme dans le recueil de Simmons, intitulé : *Medical facts and observations*.

On a de lui :

Observations on the animal œconomy. Londres, 1815, in-8°. (O.)

BLAGRAVE (Joseph), né, à Reading, vers l'an 1610, s'appliqua à l'art de guérir, dont il fit tous ses efforts pour concilier les principes avec les rêveries de l'astrologie. Il a écrit :

Supplement to Nicolas Culpeper's English physician, containing a description of all sorts of plants, with a new tract of chirurgery. Londres, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1674, in-8°.
The astre logical practice of physic, discovering the true methode of curing all kinds of diseases, by such herbs and plants as grow in our nation. Londres, 1671, in-8°.
Introduction to astrology. Londres, 1682, in-8°. (O.)

BLAIR (Patrice), médecin et botaniste anglais, né à Dondée, et mort, à Boston, dans le comté de Lincoln, vers l'année 1728, exerça d'abord la médecine et la chirurgie dans sa ville natale. Son attachement bien connu à la famille des Stuarts le rendit suspect, et le fit même emprisonner lors de la révolte de 1715. Ce furent sans doute ces persécutions qui le déterminèrent à venir à Londres; mais il s'arrêta fort peu de temps dans la capitale, et, après avoir été reçu membre de la Société royale, il alla se fixer définitivement à Boston, où il passa le restant de ses jours. C'est surtout à la botanique qu'il a rendu des services. On admire encore la manière claire et méthodique

dont il a su exposer les travaux de ses prédécesseurs; mais on peut lui reprocher une partialité excessive, qui lui fit préférer les Anglais aux savans de toutes les autres nations, et même les Ecossais, ses compatriotes, aux Anglais proprement dits. Il a décrit plusieurs plantes de la Grande-Bretagne que personne n'avait encore observées ou du moins fait connaître avant lui. Il s'est élevé contre la méthode que Petiver avait proposée, et qui consistait à juger des qualités des végétaux par analogie, d'après leurs affinités naturelles, c'est-à-dire d'après la ressemblance de leurs caractères, et il a prouvé, par des exemples, combien cette règle pourrait induire en erreur. Le genre *blaeria*, consacré à sa mémoire par Houston, n'a point été conservé; mais Linné a donné ce nom à un autre genre de plantes, voisines des bruyères, qui croissent au cap de Bonne-Espérance. On a de Blair :

Osteographia elephantina. Londres, 1718, in-4°.

L'auteur a donné une assez bonne description du crâne de l'éléphant, des nombreuses cellules dont il est creusé, de la trompe de cet animal, et des muscles destinés à la mouvoir. Cet opuscule avait déjà paru dans les Transactions philosophiques.

Miscellaneous observations in the practice of physik, anatomy and surgery. Londres, 1718, in-8°.

On trouve quelques remarques sur le mode de nutrition des os et sur la formation du cal, dans cet ouvrage qui renferme beaucoup de faits relatifs à l'anatomie pathologique, un grand nombre d'observations intéressantes sur divers points de la botanique, et des figures de plusieurs plantes rares de l'Angleterre.

Botanik essays. Londres, 1720, in-8°. - *Ibid*. 1723, in-8°.

Ce sont des élémens de botanique, recommandables par beaucoup de clarté. Les Anglais n'avaient point encore eu dans leur langue d'ouvrage aussi complet en ce genre. Blair l'a semé d'observations neuves et d'idées très-saines. Il signale, avec un peu trop de sévérité peut-être, les vices du système de Tournefort, et s'attache à démontrer que le germe ne préexiste point dans l'ovaire, mais que la fécondation est nécessaire pour qu'il se forme.

Pharmacobotanologia, or *an alphabetical and classical dissertation on all the British indigenous and garden-plants of the new London dispensatory*. Londres, 1723-1728, 6 décades, in-4°.

Ce Dictionaire alphabétique est demeuré incomplet: il ne va que jusqu'à la lettre H.

Blair a inséré plusieurs Mémoires dans les Transactions philosophiques.

Blair (*Guillaume*), chirurgien d'un dispensaire et d'un hôpital à Londres, a fait beaucoup d'expériences sur l'acide nitrique, comme moyen propre à remplacer le mercure dans le traitement des maladies vénériennes. Les deux ouvrages suivans sont de lui :

The soldiers friend, or *the means of preserving the health of military men*. Londres, 1798, in-8°.

Essais on the venereal disease and its concomitants affections, *illustrated by a variety of cases*. Londres, tome I, 1798; tome II, 1800, in-8°. - Trad. en allemand par C.-A. Struve, t. I, Altembourg, 1799; t. II, Glogau, 1801, in-8°.

Il a inséré aussi des articles dans le *Monthly magazine*, dans les Mé-

moires de la Société de médecine de Londres, et dans les *Medical facts* de Simmons. (J.)

BLANC (Louis le), lithotomiste célèbre, né à Pontoise, exerça la chirurgie avec honneur à Orléans. Il devint chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, et membre de son Académie des sciences et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses écrits l'ont peu fait connaître. La dilatation du canal suspubien, que Thévenin proposa pour la réduction des viscères abdominaux déplacés par cette ouverture, fut donnée, dans le milieu du dix-huitième siècle, par Le Blanc, comme une méthode nouvelle. On sait qu'elle se pratique avec les doigts, ou avec un instrument particulier, nommé *dilatatoire*, espèce de gorgeret qui est terminé par une pointe arrondie. Louis opposa, à cette méthode, les plus solides objections; elle fut défendue par Horn, Lecat, et elle ne compte aujourd'hui ni apologistes ni censeurs. Le Blanc a modifié l'instrument de Louis pour la taille des femmes, en supprimant un tranchant à ce lithotome qui en a deux. Il mourut, à Orléans, dans le cours de l'une des dernières années du dix-huitième siècle. On lui doit les ouvrages suivans :

Lettre à M. Lecat. Paris, 1749, in-12.

Discours sur l'utilité de l'anatomie. Paris, 1764, in-8°.

Nouvelle méthode d'opérer les hernies. Paris, 1768, in-8°.

Réfutation de quelques réflexions sur l'opération de la hernie. Paris, 1768, in-8°.

Précis d'opérations de chirurgie. Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

Ce dernier ouvrage de Le Blanc, le plus important de tous, est aussi le seul que les chirurgiens consultent encore. Il est fort supérieur aux traités d'opérations de Sharp, Dionis, Le Dran, et il était bon à l'époque qui le vit paraître. Le recueil des Mémoires de l'Académie de chirurgie et l'ancien Journal de médecine contiennent un certain nombre d'observations de Le Blanc.

Blanc (*Gilles le*) a publié :

Ergò cor est subjectum febris. Paris, 1613, in-4°.

Ergò pleuritides, ut hieme frequentiores, ità periculosiores. Paris, 1614, in-4°.

Ergò Venus amantum ictero. Paris, 1616, in-4°.

Blanc (*Gilbert*), médecin anglais, est auteur de quelques ouvrages intitulés :

A lecture on muscular motion. Londres, 1791, in-4°.

Observations on the diseases of seamen. Londres, 1799, in-8°.

Il a inséré, en outre, divers Mémoires dans les *Medical facts and observations* de Simmons, les *Annals of agriculture* d'Young, et les Transactions philosophiques. (Monfalcon)

BLANKAARD (Etienne), en latin *Blancardus*, fils du suivant, vint au monde à Middelbourg, on ignore en quelle année. L'exemple de son père l'ayant déterminé à embrasser la carrière de la médecine, il alla étudier cette science à Amsterdam, après avoir terminé ses humanités à Breda, et se fit recevoir

docteur à Franeker. De retour à Amsterdam, il y demeura jusqu'à sa mort, partageant son temps entre le travail du cabinet et la pratique. L'année de sa mort n'est pas connue. Fécond polygraphe, érudit profond, et compilateur infatigable, il a composé de nombreux ouvrages, dont on ne lit plus que deux aujourd'hui, mais qui ont joui, dans le temps, d'une certaine réputation. En voici les titres :

Tractatus novus de circulatione sanguinis per fibras, nec non de valvulis in iis repertis. Amsterdam, 1676, in-12 - *Ibid.* 1688, in-12.

- L'auteur admet la continuité entre les artères et les veines, ou plutôt la jonction de ces deux ordres de vaisseaux par l'intermède d'une fibre creuse, garnie d'un grand nombre de valvules qui permettent au sang de couler de l'artère dans la veine, mais s'oppose à ce qu'il passe de celle-ci dans celle-là.

Lexicon medicum græco-latinum, in quo termini totius artis medicinæ, secundùm neoticorum placita, definiuntur et circumscribuntur. Amsterdam, 1679, in-8°. - Iéna, 1683, in-8°. - Leyde, 1690, in-8°. - Francfort et Léipzick, 1696, in-8°. - Leyde, 1702, in-8°. - Francfort, 1705, in-8°. - Leyde, 1727, in-8°. - *Ibid.* 1731, in-8°. - *Ibid.* 1735, in-8°. - Halle, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - Louvain, 1754, in-8°. - Leyde, 1756, in-8°. - Léipzick, 1777, in-8°. - Trad. en anglais, Londres 1702, in-8°.; *Ibid.* 1708, in-8°.; *Ibid.* 1717, in-8°. - Trad. en allemand, Berne, 1716, in-8°.

Ouvrage généralement estimé, et digne de l'accueil qu'on lui fit dans le monde savant. Les définitions sont en général claires et précises : l'auteur les accompagne presque toutes de l'étymologie du mot et de sa traduction en plusieurs langues. Ce livre doit occuper une place distinguée dans la bibliothèque du médecin érudit, et figure très-bien à côté du beau et savant dictionaire de Castelli.

Collectanea medico-physica ofte Hollands jaarregister der genees en naturkundige anmerkingen van gansch Europa beginnende. Amsterdam, 1680, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1660, in-8°.; *Ibid.* 1698, in-8°.

Collection assez intéressante de faits observés par Blancard lui-même, ou puisés dans d'autres ouvrages, notamment dans les Transactions philosophiques et dans le Zodiaque de Nicolas de Blégny.

De borgerlyke tafel een lang genond leven sonder ziekten, nevens de schola Salernitana. Amsterdam, 1683, in-8°. - Trad. en allemand par Georges de Keil, Francfort et Léipzick, 1698, in-8°.; *Ibid.* 1705, in-8°.

Blancard parle en vrai Hollandais dans ce livre : il prodigue les plus grands éloges à la viande fumée, et conseille aux femmes de fumer aussi du tabac.

Nauuwkeurige verhandeling van de scheustyk en fermentatie meest op grunden van Descartes. Amsterdam, 1684, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1693, in-8°.; *Ibid.* 1696, in-8°.; *Ibid.* 1704, in-8°.

Traité fort médiocre sur le scorbut, avec une théorie de la fermentation fondée sur les principes de Descartes.

Venus beegerd en ontzet, of verhandeling van den poken en derselven toevallen. Amsterdam, 1684, in-8°. - *Ibid.* 1688, in-8°. - *Ibid.* 1696, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1693, in-8°.; Augsbourg, 1710, in 8°. - en français par G. Willis, Amsterdam, 1688, in-8°.

Blancard soutient que la vérole est ancienne, et que ce sont les Européens qui l'ont portée aux Indes orientales. Il place le siége de la blennorrhagie dans la prostate.

Van opvoeding der Kinderen en derselven Ziekten. Amsterdam, 1684, in-8°.

Van de podagra, en vliegende jicht. Amsterdam, 1685, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1690, in-8°.; Hanovre, 1692, in-8°.
Nieuw lichtende forsctyk der medycine. Amsterdam, 1685, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort et Léipzick, 1689, in-8°.; Hanovre, 1690, in-8°.; *Ibid.* 1698, in-8°.; *Ibid.* 1707, in 8°.
Nieuwe konstkammer der chirurgie ofte Heelkonst. Amsterdam, 1685, in-8°. - Trad. en allemand, Hanovre, 1692, in-8°.
Gebruyk en misbruyk van de Thee. La Haye, 1686, in-8°.
Verhandeling van de caffea, en desselfs krachten. La Haye, 1686, in-8°. - Trad. en allemand, avec le précédent, Hanovre, 1705, in-8°.
Collegie over de practyk der medicyne. Amsterdam, 1690, in-8°.
Verhandeling van de hedendang chymie. Amsterdam, 1685, in-8°. - Trad. en allemand, Hanovre et Wolfenbuttel, 1697, in-8°.; *Ibid.* 1718, in-8°.
Schouw-Plaets van de Raupens, Wormgens, Maedens en vliegende Thiergens. Amsterdam, 1688, in-8°. - Trad. en allemand, 1690, in-8°.
Anatome reformata, et concinna corporis humani dissectio. Accedit de balsamatione nova methodus. Leyde, 1688, in-8°. - *Ibid.* 1695, in-8°. - Trad. en hollandais, Amsterdam, 1696, in-8°. - en allemand par Tobie Peucer, Léipzick, 1691, in-4°. - *Ibid.* 1705, in-4°. - L'Art d'embaumer traduit seul en allemand, Hanovre et Wolfenbuttel, 1690, in-8°.; *Ibid.* 1692, in-8°.; *Ibid.* 1697, in-8°.; *Ibid.* 1705, in-8°. - en français par G. Willis, Amsterdam, 1688, in-8°.
Compilation pure et simple, dans laquelle l'auteur a rarement la bonne foi de citer ses sources. Les planches elles-mêmes sont tirées d'autres ouvrages, et ne valent rien.
Anatomia practica rationalis, sive variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio. Leyde, 1688, in-12. - Trad. en allemand, Hanovre, 1692, in-8°.
C'est la meilleure et la plus remarquable des productions de Blancard. Il y donne les résultats de deux cents ouvertures de cadavres, après avoir tracé succinctement l'histoire de la maladie. Ce traité, qu'on peut lire encore avec fruit, brille par l'ordre, la précision et la clarté qui y régnent.
Cartesianische Academie ofte institution der medycinen behelzende de leere der ongezondheit, en haar herstelling. Amsterdam, 1685, in-8°. - *Ibid.* 1691, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1690, in-8°.; *Ibid.* 1693, in-8°.; *Ibid.* 1699, in-8°.; *Ibid.* 1731, in-8°.; *Ibid.* 1735, in-8°.
Application des principes de la philosophie de Descartes à la théorie médicale. Blankaard était grand partisan du cartésianisme.
Pharmacopœa ad mentem neotericorum adornata. Amsterdam, 1688, in-8°.
Niederlændischer herbarius. Amsterdam, 1698, in-4°. -*Ibid.* 1710, in-8°.
Les principaux ouvrages de Blankaard ont été recueillis et publiés sous le titre suivant :
Opera medica et chirurgica theoretica et practica. Leyde, 1701, 2 vol. in-4°. (o.)

BLANKAARD (Nicolas), né, le 11 décembre 1624, à Leyde, fit ses études sous Boxhorn, Golius et Saumaise. A l'âge de vingt ans, il accepta une chaire d'histoire qui lui fut offerte dans le gymnase de Steinfurt. En 1650, il quitta cette place, et vint enseigner l'histoire et la politique à Middelbourg, où l'on venait d'établir un gymnase. Dans le même temps, il fut nommé historiographe des Etats de Zélande. Le gymnase, négligé par le gouvernement, tomba bientôt en décadence, et

Blankaard s'y voyant seul professeur, prit, en 1666, le parti de se retirer et d'aller exercer la médecine à Heeronveen, dans la Frise; mais au bout de trois ans, il quitta la nombreuse clientelle qu'une pratique heureuse lui avait procurée, et vint remplir la place de professeur d'histoire et de langue grecque à Franequer, vacante par la mort de Pierre Moll. En 1690, de graves infirmités le forcèrent de renoncer à l'enseignement, et même d'abandonner toute occupation littéraire. Il mourut, le 15 mai 1703, laissant divers ouvrages, dont aucun n'a rapport à l'art de guérir, et dont les principaux sont, outre une édition de Florus (Leyde, 1650, in-8°. - Franeker, 1690, in-4°.), une de Quinte-Curce (Leyde, 1649, in-8°.), et une fort peu estimée de l'Histoire d'Alexandre par Arrien (Amsterdam, 1668, in-8°.):

Epicteti enchiridion. Amsterdam, 1683, in-8°.
Harpocrationis lexicon decem oratorum. Leyde, 1683, in-4°.
Philippi Cyprii chronicon ecclesiæ Græcæ. Franeker, 1679, in-4°.
Thomæ Magistri dictionum Atticarum eclogæ. Franeker, 1690, in 8°.
- *Ibid.* 1698, in-8°. (z.)

BLANCHELLUS. *Voyez* Bianchelli.

BLANCHINUS. *Voyez* Bianchini.

BLANCUS *Voyez* Bianchi.

BLANDIN (Pierre), médecin de Genève, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, est auteur de quelques lettres médicales adressées à Fabrice de Hilden, et que celui-ci a fait imprimer dans son Recueil d'observations. Il a publié en outre:

Dissertatio de calculo renum. Bâle, 1613, in-4°. (J.)

BLANDRATA (Jean-Georges), né aux environs de Saluzzo, vint à Montpellier, en 1530, pour étudier la médecine, et fut promu au grade de docteur en 1533. Séduit par les nouvelles opinions religieuses qui fermentaient alors dans les esprits, il abandonna la religion catholique pour embrasser celle de Luther, qu'il quitta bientôt après pour celle de Calvin. L'envie de faire fortune et la passion de dogmatiser le conduisirent en Pologne. Il y devint médecin de la femme du roi Sigismond-Auguste, et sut même s'insinuer fort avant dans la confiance de ce prince; mais l'amour de la patrie le ramena, au bout d'un certain temps, en Italie, où ses opinions dissidentes le firent jeter dans les cachots de l'inquisition à Padoue. Assez heureux pour s'échapper, il se réfugia, sans perdre de temps, à Genève, où Calvin ne tarda pas à le livrer entre les mains de la justice, comme partisan des erreurs de Servet. Il ne sauva sa tête qu'en faisant une profession de foi toute calvinienne, et repassa en Pologne

en 1558. Mais la haine de Calvin le poursuivit jusque dans ce royaume éloigné, et on le dépouilla de toutes ses dignités. Sur ces entrefaites, Jean-Sigismond, prince de Transylvanie, le fit venir auprès de lui, en 1563. La faveur du souverain, et l'accès qu'il avait dans les familles, lui fournirent l'occasion d'insinuer ses dogmes religieux dans la Transylvanie, dont le prince et les grands se firent unitaires. A la mort de Jean, en 1570, il conserva sa place de premier médecin auprès d'Etienne Battori, qu'il accompagna plus tard en Pologne. Quels qu'aient été les motifs de sa conduite, il changea de manière de voir sur la fin de ses jours, et s'éloigna des unitaires, pour se rapprocher des Jésuites, qui avaient su gagner les bonnes grâces du roi. Son neveu, qu'il avait institué son légataire, l'étouffa dans son lit, on ignore à quelle époque précisément. Il n'a laissé que des dissertations ou des lettres peu importantes sur la doctrine des sociniens, dont on nous saura gré, sans doute, de ne point rapporter ici les titres, qu'on pourra trouver, au besoin, dans la Bibliothèque des Antitrinitaires de Sandius. (J.)

BLANK (Erasme), né à Nuremberg, étudia la médecine à Halle, et se fit recevoir docteur à Bâle. Le Collége des médecins de Nuremberg l'admit dans son sein en 1703 : il accepta, peu de temps après, la place de physicien à Hersbruck, où il mourut le 15 février 1704, laissant les deux opuscules suivans :

De eclipsi solis, sive potiùs telluris, unà cum appendice calculi eclipseos solaris, idibus septembris uturæ, tùm universè, tùm singulatim, ad aliquot horizontes subducti, et ejusdem typo. Halle, 1699, in-4°.
De usu matheseos in medicinâ. Bâle, 1701, in-4°.
Cette thèse lui a valu d'être compté au nombre des mathématiciens de Nuremberg par Doppelmayr. (J.)

BLANQUET (Samuel), médecin de Montpellier, est auteur de trois opuscules intitulés :

Examen de la nature et vertu des eaux minérales de Gévaudan. Mende, 1718, in-8°.
Discours pour servir de plan à l'histoire naturelle de Gévaudan. (sans lieu d'impression), 1730, in-4°.
Epistola de aquâ quæ in saxa obrigescit. Mende, 1731, in-4°. (O.)

BLAVEN (Arnaud de), qui florissait vers le milieu du seizième siècle, est auteur d'une

Epistola ad Petrum-Andream Matthiolum de multiplici auri potabilis parandi ratione,
qui a été imprimée dans l'édition des œuvres de Matthioli publiée à Bâle en 1674. (Z.)

BLECH (Ephraïm-Philippe), né, à Dantzick, le 22 novembre 1757, fit ses études à Gœttingue, et après y avoir été

reçu docteur, revint dans sa ville natale, où il fut nommé, en 1786, professeur extraordinaire de médecine et d'histoire naturelle, et, trois ans plus tard, professeur ordinaire et proto-médecin. On a de lui :

Dissertatio de aeris dephlogisticati usu in asphyxiâ. Gœttingue, 1784, in-4°.
Rede bey der Gedaechtnissfeyer Hevelii. Dantzick, 1787, in-4°.
Programma. Doctrinæ recentioris de aere delineatio. Dantzick, 1787, in-4°. (J.)

BLÉGNY (Nicolas de), chirurgien de Paris, s'occupa d'abord des bandages herniaires, puis fit des cours publics, et donna des leçons particulières de chirurgie, de pharmacie, et même, dit-on, de *perruques*. En 1678, il fut nommé chirurgien ordinaire de la reine. En 1679, à l'imitation de Bourdelot, il imagina de former chez lui une réunion d'hommes de l'art, qui prit le titre d'Académie des nouvelles découvertes en médecine, et qui publia chaque mois un cahier. En 1683, il fut nommé chirurgien ordinaire du duc d'Orléans. Son journal fut supprimé par arrêt du conseil, en 1682, parce que les auteurs y avaient été traités avec trop peu de ménagement. Mais il parut encore en 1683, toutefois sans le nom de Blégny, qui bientôt s'associa avec Gautier, médecin de Niort, qui habitait alors Amsterdam, et par les soins de qui la continuation de ce recueil fut imprimée dans cette ville sous un autre titre, en 1684. Peut-être est-ce à cette production, peu digne d'attention, qu'on est redevable des *Nouvelles de la république des lettres* de Bayle, qui commencèrent à paraître dans la même année. En 1687, Blégny fut nommé médecin ordinaire du roi, au grand étonnement de tout le monde. Aussi débauché qu'ignorant, il se perdit lui-même. Sa première folie fut de prendre le titre de chevalier, et de vouloir faire revivre un ancien ordre tombé dans l'oubli ; il intentait des procès aux personnes qui, suivant lui, avaient des revenus attachés à cet ordre. Enfin, il établit à Pincourt un prétendu hôpital qui, dit-on, n'était qu'un lieu de débauche, et fut, par ce motif, enfermé au Fort-l'Evêque, le 4 juin 1693 : de là il fut conduit au château d'Angers, d'où il sortit au bout de huit ans, pour se rendre à Avignon, où il se fit quelque réputation dans l'exercice de la médecine. Il y mourut, en 1722, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui :

L'art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et de la mécanique. Paris, 1673, in-12. – La Haye, 1683, in-8°. – Lyon, 1692, in-12. – Amsterdam, 1696, in-8°. – Trad. en anglais, Londres, 1676, in-8°.
Dans cet ouvrage, il met le gaïac sur la même ligne que le mercure.
L'art de guérir les hernies de toutes espèces dans les deux sexes avec le remède du roi, avec la construction, l'usage et les utilités des brayers

et des pessaires à ressort inventés par l'auteur. Paris, 1676, in-12. - *Ibid.* 1693, in-12.

L'emplâtre du prieur de Cabrières et l'eau de Rabel sont deux moyens qu'il propose pour la guérison des hernies.

Nouvelles découvertes dans la médecine, proposées sur la fin du mois de janvier. Paris, 1679, in-12.

Cet onvrage périodique, continué en 1680, 1681 et 1682, fut traduit en latin par Théophile Bonet, sous le titre de *Zodiacus medico-gallicus* (Genève, première année, 1679, in-4°. - *Ibid.* 1680.; deuxième année, 1680; troisième année, 1681; quatrième année, 1682, 2 vol. in-4°.; 1682, 1683, 1685, in-4°.

Ce journal contient des faits dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt, même aujourd'hui. L'idée de cet ouvrage était fort bonne; elle prouve que Blégny n'était peut-être pas aussi ignorant qu'on l'a prétendu. La continuation parut sous le titre de :

Mercure savant. Amsterdam, 1684.

Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère. Paris, 1679, in-12.

Le remède anglais pour la guérison des fièvres. Paris, 1681, in-12. - *Ibid.* 1683, in-12. - Bruxelles, 1682, in-12.

Opuscule sur le qninquina, dont Talbot venait de vendre le secret au roi.

La doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances. Paris, 1684, in-12.

Dans cet écrit sur la chirurgie légale, Blégny montre de la sagacité; il conseille d'être très-réservé sur le pronostic des blessures.

Le bon usage du thé, du caffé et du chocolat, pour la préservation et la guérison des maladies. Lyon, 1687, in-12. - Paris, 1687, in-12.

Secrets concernant la beauté et la santé. Paris, 1688-1689, 2 vol. in-8°. (T.)

BLENDINGER (Abraham), médecin allemand, naquit, le 20 janvier 1650, d'un marchand de Nuremberg. Reçu, en 1679, dans le Collége des médecins de cette ville, il y mourut, le 19 novembre 1727. On n'a de lui que sa thèse, intitulée:

Dissertatio de cancro. Erford, 1677, in-4°. (J.)

BLIZARD (Guillaume), chirurgien d'un des hôpitaux de Londres, a publié :

Experiments and observations on the danger of copper and bellmetal in pharmaceutical and chemical preparations. Londres, 1786, in-8°.

Suggestions for the improvement of hospitals and other charitable institutions. Londres, 1799, in-8°. - Trad. en allemand par J.-A. Albers, Iéna, 1799, in-8°.

A lecture on the situation of the large blood-vessels of the extremities, and the method of making effectual pressure on the arteries in cases of dangerous effusions of blood from wounds. Londres, 1798, in-12.

BLOCH (Georges-Castaneus), né en 1717, et mort en 1773, savant ecclésiastique danois, qui était évêque de Ripen, cultiva la botanique avec quelque succès, et s'attacha surtout à éclaircir les passages de la Bible qui sont relatifs à différens points de cette science. Tel est le but du livre qu'il fit imprimer sous le titre suivant :

Tentamen Phœnicologices sacræ, sive Dissertatio emblematico-theologica de palmâ. Copenhague, 1767, in-8°.

On trouve dans ce livre, plein d'érudition, beaucoup de recherches curieuses et savantes sur le dattier, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture sainte. (1)

BLOCH (Marc-Eliezer), médecin et naturaliste allemand, naquit, en 1723, à Anspach, de parens attachés à la loi mosaïque, et mourut, à Berlin, le 6 août 1799. La pauvreté de sa famille ne lui permit de commencer que fort tard à étudier, et ce fut seulement à l'âge de dix-neuf ans, qu'il entra, comme instituteur, chez un chirurgien juif de Hambourg, dont la conversation et la bibliothèque lui inspirèrent le désir d'apprendre la médecine. Il se rendit donc à Berlin, où il avait quelques parens, et consacra tous ses moyens à l'anatomie et à l'histoire naturelle, qu'il étudiait avec une ardeur incroyable. Après avoir pris le bonnet doctoral à Francfort-sur-l'Oder, il revint pratiquer dans la capitale de la Prusse, où il jouit d'une réputation méritée jusqu'à sa mort. Il a enrichi l'ichthyologie d'un ouvrage éminemment classique. Ses productions sont intitulées :

Medicinische Bemerkungen, nebst einer Abhandlung von Pyrmonter Augenbrunnen. Berlin, 1774, in-8°.

OEkonomische Naturgeschichte der Fische, besonders in den Preussischen Staaten : nach Originalzeichnungen beschrieben und abgebildet. Berlin, 1781 - 1782, 4 cahiers in-4°.

On retrouve ces quatre cahiers dans le premier volume de l'ouvrage suivant :

OEkonomische Naturgeschichte der Fische Teutschlands. Berlin, t. I, 1782; t. II, 1783; t. III, 1784, in-4°., avec 108 planches.

Naturgeschichte auslaendischer Fische. Berlin, tome I, 1785; tome II, 1786; tome III, 1787; tome IV, 1790; tome V, 1791; tome VI, 1792; tome VII, 1793; tome VIII, 1794; tome IX, 1795, in-4°., avec 324 planches. - Trad. en français par Laveaux, Berlin, 1785 - 1788, 6 vol. in-fol., avec 216 planches; *Ibid.* 1695, 6 vol. in-fol., avec 216 planches; *Ibid.* 1796, 12 vol. in-4°.

Cet ouvrage magnifique, et un des plus beaux que nous possédions sur l'histoire naturelle, fait suite au précédent, conjointement avec lequel il renferme quatre cent trente-deux planches enluminées, représentant les poissons de l'Europe et des autres contrées du globe. Bloch n'aurait pu terminer cette belle entreprise, sans l'assistance de plusieurs princes et riches personnages, qui se chargèrent des frais occasionés par la gravure des planches qui ornent les six derniers volumes. On recherche peu l'édition française in-4°.

Abhandlung von der Erzeugung der Eingeweidewuermer und den Mitteln wider dieselben. Berlin, 1782, in-8°.

La Société royale de Copenhague couronna ce Mémoire, qui lui avait été envoyé en réponse à la question de la génération des vers intestinaux, qu'elle avait mise au concours.

Bloch a pris part à la publication du *Natur-Hunshaltungs-und Geschichtekalender fuer Schlesien* (1786) de E.-C.-H. Boerner. On a aussi de lui différens Mémoires qui ont été imprimés, tant dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, que dans ceux de la Société des sciences de Bohême et dans le Magasin de Hanovre.

Bloch (*Jean-Erasme*), jardinier danois, est auteur d'une *Horticulturà Danica*. Copenhague, 1647, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BLOCHWITZ (Martin), né à Oschatz, dans la Saxe, florissait au commencement du dix-septième siècle. Il a écrit:

Dissertatio de paralysi. Bâle, 1626, in-4°.
De anatomiâ sambuci. Léipzick, 1631, in-12. - Trad. en allemand, et publié avec le *Nuezlich kleiner Haus-Apotheke* de Daniel Beckher (Kœnigsberg, 1650, in-8°.; Giessen, 1665; in-8°.; Leipzick, 1685, in-8°.) - en anglais par Cl. Shirley, Londres, 1677, in-8°.
C'est une apologie très-prolixe et fort emphatique des propriétés médicinales attribuées au sureau. (J.)

BLOCK (Jean-Georges), né, à Jever, le 4 août 1694, obtint le titre de docteur à Wittemberg, et vint ensuite pratiquer la médecine à Brême, où il mourut le 22 septembre 1756, ne laissant d'autre écrit que sa thèse:

Dissertatio de sanitatis præsidiis ritè adhibendis. Wittemberg, 1717, in-4°. (J.)

BLOCK (Magnus-Gabriel de), né, en 1669, à Stockholm, fit ses études à Upsal, voyagea ensuite hors de son pays, et fut, jusqu'en 1696, secrétaire du grand-duc de Toscane. Cette année il revint en Suède, mais bientôt il repartit encore pour aller visiter l'Angleterre et la Hollande. Il prit le titre de docteur à Harderwik en 1701. En 1704, on le nomma médecin provincial de la Gothie orientale, et, en 1719, assesseur du Collége de médecine à Stockholm. Cette même année, il obtint des lettres de noblesse. Il mourut en 1722, laissant:

Tractat om motala stræms stadnande. Stockholm, 1708, in-8°.
Anmaerkningar œfver dessa tiders astrologiska och enthusiastika spædomar. Linkoeping, 1708, in-8°. - Trad. en allemand, Stade, 1711, in-8°.
Betaenkande œfver Ester Jœhns dolter. Stockholm, 1719, in-8°.
Il a traduit en suédois l'ouvrage de Spencer sur les miracles (Stockholm, 1709, in-4°.). (J.)

BLOHM (Michel-Diétéric), médecin d'Altona, dont on ne connaît pas l'histoire, s'est particulièrement fait un nom par ses poésies, et surtout par sa traduction, en vers allemands, des six premiers chants de l'Iliade. Ses ouvrages sont:

Versuch einer gebundenen Uebersetzung der Ilias des Homers. Altona, 1752 (les trois premiers chants), 1754 (les deux suivans), 1756 (les six premiers), in-8°.
Das zu seiner Groesse gestiegene Altona, ein Vorspiel. Altona, 1752, in-4°.
Ode an die Kœniginn. Altona, 1752, in-4°.
Damon und Damoetas, eine Eklоge. Altona, 1754, in-4°.
Vermischte Gedichte. Altona, 1756, in-8°. (J.)

BLOMMART (Antoine), né, à Nuremberg, le 20 décembre 1657, étudia la médecine à Heidelberg, où il se fit recevoir

docteur, revint ensuite dans sa patrie, et y mourut le 14 mars 1692, après avoir été admis, en 1683, dans le Collége des médecins. Sa thèse porte le titre de :

Dissertatio de colicâ. Heidelberg, 168 ., in-4°. (J.)

BLONDEAU (Pierre), médecin de Montpellier, qui professait la religion réformée, et qui est mort à Paray-le-Monial, dans le Charollais, a écrit :

Traité contenant les causes et raisons qui ont mu Pierre Blondeau, médecin de Montpellier, de sortir de l'Eglise prétendue réformée pour se ranger à l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Lyon, 1632, in-8°. (Z.)

BLONDEL (François), né, à Liége, en 1613, étudia la médecine à Cologne, devint médecin de l'électeur-archevêque de Trèves, alla s'établir, en 1652, après la mort du prince, à Aix-la-Chapelle, où il fut nommé médecin pensionné de la ville, et surintendant des bains. Il mourut le 9 mai 1703, n'ayant jamais cessé de préconiser et de faire tout ce qui dépendait de lui pour mettre en vogue les eaux minérales sulfureuses d'Aix. Ses ouvrages sont :

Lettre à Jacques Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borset; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage. Bruxelles, 1662, in-12.

Thermarum Aquis-Granensium et Porcetanarum descriptio, congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio. Aix-la-Chapelle, 1671, in-16. – Maestricht, 1685, in-16. – Aix-la-Chapelle, 1688, in-4°. – Trad. en allemand, Aix-la-Chapelle, 1688, in-8°. – en hollandais, Leyde, 1727, in-4°. (O.)

BLONDEL (François), médecin de Paris, qui fut reçu en 1632, devint doyen de la Faculté en 1658 et 1659, et mourut le 5 septembre 1682. Il s'est montré ennemi implacable de la secte chimique qui commençait de son temps à s'élever sur les ruines du galénisme, et il s'est prononcé avec une sorte de fureur contre l'introduction de l'antimoine en médecine. Guy Patin, quoique partisan de ses opinions médicales, et assez enclin à la controverse, le peint néanmoins comme un grand chicaneur; il en parle aussi comme d'un assez mauvais écrivain, tout en rendant d'ailleurs justice à sa grande et profonde érudition, dont il ne savait toutefois tirer qu'un bien mauvais parti, puisqu'elle ne lui servit qu'à se donner la réputation d'un pédant. Outre les trois derniers volumes des Commentaires de Chartier sur Hippocrate, dont il fut l'éditeur, il a publié :

Ergò jejuno vomitus. Paris, 1631, in-4°.
Ergò primipartus vivaciores. Paris, 1632, in-4°.
Non ergò partium typus est ηθοποιος. Paris, 1639, in-4°.

Non ergò vena secanda pleuritico cruenta sputi. Paris, 1642, in-4°.
Statuta Facultatis medicinæ Parisiensis. Paris, 1660, in-12.
Epistola ad Alliotum de curâ carcinomatis absque ferro et igne. Paris, 1666, in-4°.
Non ergò monstra formatricis peccata. Paris, 1669, in-4°.
Elogium Ludovici Savot. Paris, 1673, in-4°. (o.)

BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille, a publié une traduction du traité de chirurgie militaire de Nicolas Godin, sous le titre suivant :

La chirurgie militaire, très-utile à ceux qui veulent suivre un camp en temps de guerre, pareillement à tous autres en condition pestilente ou dysentérique. Anvers, 1558, in-8°. (o.)

BLONDEL (Jacques-Auguste), anglais de naissance, mais français d'origine, fut agrégé au Collége des médecins de Londres, et mourut dans cette ville en 1734, laissant :

Dissertatio de crisibus. Leyde, 1692, in-4°.
The strength of the imagination of pregnant women examined, and the opinion that marks and deformities are from them demonstrated to be a vulgar error. Londres, 1727, in-8°. - *Ibid.* 1729, in-8°. - Trad. en français par Albert Bruno, Leyde, 1737, in-8°. - en hollandais, Roterdam, 1737, in-8°. - en allemand, Strasbourg, 1756, in-8°.
Blondel publia ce livre sans y mettre son nom. Il y démontre que l'imagination de la mère ne peut exercer aucune influence sur l'enfant, puisque celui-ci jouit de la vie en propre, et qu'il ne tient à elle que par des vaisseaux très déliés par rapport aux deux corps. Dans la seconde édition, il combat Turner, qui lui avait fait quelques objections dans son Traité des maladies de la peau, et qui ne se tint pas pour battu, puisqu'il répliqua encore à son adversaire, qui, cette fois, crut que le meilleur parti était de garder désormais le silence. (o.)

BLONDEL (Pierre-Marin), né à Calais, pratiqua la médecine en cette ville, et publia un commentaire sur les pronostics d'Hippocrate, dont Scévole de Sainte-Marthe parle d'une manière assez avantageuse. Ce commentaire a pour titre :

Divi Hippocratis Coi Prognosticorum latina ecphrasis ex mente Galeni. Paris, 1575, in-4°.
Blondel (*Almeric*), médecin à Loudun, dans le Languedoc, a mis au jour un
Liber de venæsectione adversùs Botallistas. Paris, 1620, in-4°. (o.)

BLONDIN (Pierre), né, à Vaudricourt, le 18 décembre 1682, fit ses humanités à Eu, et vint terminer ses études à Paris, où il mourut le 15 avril 1713. Entraîné principalement vers la botanique, il suivit avec assiduité les leçons de Tournefort, qui lui accorda bientôt son estime et son amitié. Ce fut par les conseils de ce grand homme qu'il alla parcourir les provinces occidentales de la France, pour y découvrir de nouvelles plantes. Il en rapporta plus de cent vingt qu'on ne connaissait pas encore. Ses recherches lui valurent l'entrée de l'Académie

des sciences, mais elles ont été perdues pour la botanique, puisqu'il n'a rien publié, et que les Mémoires trouvés dans ses papiers sont demeurés inédits. Fontenelle a prononcé son éloge. (J.)

BLONDUS. *Voyez* BIONDO.

BLOSS (SÉBASTIEN), médecin allemand, qui fut pensionné par la ville d'Ulm, suivant Schenck, a mis au jour plusieurs opuscules académiques, dont nous allons rapporter les titres :

Disputatio explicans Galeni doctrinam de methodo. Heidelberg, 1584, in-4°.
Dissertatio de peste. Heidelberg, 1596, in-4°.
Dissertatio do phrenitide. Tubingue, 1602, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Tubingue, 1604, in-4°.
Dissertatio de facultatibus alimentorum. Tubingue, 1604, in-4°.
Dissertatio de medicinæ parte pharmaceuticâ. Tubingue, 1606, in-4°.
Prodromus refutationis quarumdam exercitationum vanissimarum super disputatione quâdam de peste. Tubingue, 1610, in-4°.
Dissertatio de convulsione. Tubingue, 1612, in-4°.
Dissertatio de morborum causis universalibus. Tubingue, 1620, in-4°.
Disquisitio totius scepsios anatomicæ. Tubingue, 1622, in-4°.
Bloss a publié, en outre, les *Prælectiones in Artem parvam Galeni* de Jacques Schegk, son maître (Francfort, 1589, in-8°.). (Z.)

BLUHM (GERMAIN), médecin à Reval, a publié :

Dissertatio de gelatinosorum humorum corporis humani coagulis. Léipzick, 1767, in-4°.
Versuch einer Beschreibung der hauptsaechlichsten in Reval herrschenden Krankheiten. Marbourg, 1790, in-8°.
Il a inséré aussi quelques Mémoires dans la Bibliotheque médicale de Blumenbach. (Z.)

BLUM (MAURICE), né, à Wittemberg, le 26 août 1596, fit ses humanités dans l'Université de cette ville; dès qu'elles furent terminées, il se rendit, en 1616, à Padoue, pour y étudier la médecine. Le bonnet doctoral lui fut donné à Bâle. Après sa réception, il revint dans sa patrie, où, le 22 mai 1626, il fut nommé professeur, à la place de Wolfgang Schaller, qui venait de mourir. La mort lui permit à peine de porter son nouveau titre, car elle l'enleva le 2 juin de la même année. On a de lui :

Problemata medica. Wittemberg, 1624, in-4°. (J.)

BLUMENBACH (JEAN-FRÉDÉRIC), né, à Gotha, le 11 mai 1752, fit ses études, d'abord à Iéna, puis à Gœttingue, prit le titre de docteur dans cette dernière ville, en 1775, fut nommé l'année suivante conservateur du cabinet d'histoire naturelle, puis professeur extraordinaire de médecine, en 1778 professeur ordinaire, en 1788 conseiller d'état honoraire, et, en 1812, secrétaire de la Société royale des sciences. Membre de la plupart des sociétés savantes du monde civilisé, il est actuellement

premier professeur de la Faculté de médecine à Gœttingue. Les nombreux ouvrages de cet illustre naturaliste sont:

Dissertatio inauguralis de generis humani varietate nativâ. Gœttingue, 1775, in-4°. - *Ibed.* 1776, in-8°. - *Ibid.* 1781, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. - Trad. en français par Chardel, Paris, 1806, in-8°.

Handbuch der Naturgeschichte. Gœttingue, tome I, 1779; tome II, 1780, in-8°. - *Ibid.* 1782, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°. - *Ibid.* 1797, in-8°. - *Ibid.* 1799, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°. - *Ibid.* 1807, in-8° - *Ibid.* 1814, in-8°. - *Ibid.* 1820, in-8°. - Traduit en français par Soulange Artaud, Paris, 1803, 2 vol. in-8°.

Prolusio anatomica de sinubus frontalibus. Gœttingue, 1779, in-4°.

Ueber den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschaeffte. Gœttingue, 1781, in-8°. - *Ibid.* 1789. in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.

Medicinische Bibliothek. Gœttingue, 1793 - 1795, 3 vol. in-8°., chacun de 4 cahiers.

Introductio in Historiam medicinæ litterariam. Gœttingue, 1786, in-8°. Les ouvrages de chaque période que l'auteur indique sont en général choisis avec beaucoup de goût et de discernement.

De oculis leucæthiopum et iridis motu commentatio. Gœttingue, 1786, in-8°.

Geschichte und Beschreibung der Knochen des menschlichen Koerpers. Gœttingue, 1786 in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°.

Institutiones physiologicæ. Gœttingue, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1797, in-8°. - *Ibid.* 1810, in-8°. - *Ibid.* 1820, in-8°. - Trad. en allemand par Joseph Eyerel, Vienne, 1789, in-8°.; *Ibid.* 1795, in-8°. - en français par Puguet, Lyon, 1797, in-12. - en anglais, par J. Elliotson, Londres, 1817, in-8°.

La traduction anglaise a été imprimée avec la machine de l'imprimeur Bensley, à Londres, qui, dans l'espace d'une heure, imprime neuf cents exemplaires des deux côtés.

Nuperæ observationes de nisu formativo et generationis negotio. Gœttingue, 1787, in-4°.

Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi et frigidi sanguinis. Gœttingue, 1787, in-4°.

Synopsis systematica scriptorum quibus indè ab inauguratione Academiæ Georgiæ Augustæ d. XVII septr. MDCCXXXVII usque ad solemnia istius inaugurationis semisæcularia MDCCLXXXVII disciplinam suam augere et ornare studuerunt professores medici Gottingenses. Gœttingue, 1788, in-4°.

Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi sanguinis vivipara et ovipara. Gœttingue, 1789, in-4°.

Collectionis suæ craniorum diversarum gentium Decades V. Gœttingue, 1790 - 1808, in-4°.

La collection de crânes des différens peuples de la terre que Blumenbach possède est si considérable et si complète qu'on peut la considérer comme unique en son genre.

Observations on some Egyptian mummies opened in London, adressed to sir Joseph Banks. Londres, 1794, in-4°. - Trad. en français par Chardel, en tête de sa traduction du traité sur l'unité du genre humain (Paris, 1806, in-8°.).

Programma de vi vitali sanguini denegandâ, vitâ autem propriâ solidis quibusdam corporis humani partibus adserendâ. Gœttingue, 1795, in-4°. Une première édition avait paru en 1788.

Handbuch der vergleichenden Anatomie. Gœttingue, 1805, in 8°. - *Ibid.* 1815, in-8°.

Abbildungen naturhistorischer Gegenstaende. Gœttingue, 1796 - 1810, 10 cahiers.

Beytraege zur Naturgeschichte. Gœttingue, tome I, 1790, in-8°.; 1806, in-8° : tome II, 1811, in-8°.

Preisschrift von der Nutritionskraft. Saint-Pétersbourg, 1789, in-4°.

Specimen historiæ naturalis, antiquæ artis monumentis illustratæ, eaque vicissim illustrantis. Gœttingue, 1808, in-4°.

Inséré aussi dans le tome XVI des Commentaires de la Société des sciences de Gœttingue.

De anomalis et vitiosis quibusdam nisûs formativi aberrationibus. Gœttingue, 1813, in-4°.

Inséré aussi dans le tome II des nouveaux Commentaires de la même Société.

Specimen historiæ naturalis ex auctoribus classicis, præsertim poetis, illustratæ, eosque vicissim illustrantis. Gœttingue, 1816, in 4°.

Inséré aussi dans le tome III des nouveaux Commentaires.

Specimen archæologiæ telluris terrarumque imprimis Hanoveranarum alterum. Gœttingue, 1816, in-4°.

On a encore de Blumenbach un grand nombre de Mémoires et d'articles détaché dans les *Gœttingische gelehrte Anzeige*, le *Gœttingischer Taschenkalender*, le *Neuer Briefwechsel* de Schloezer, le *Gœttingischer Magazin*, la *Chirurgische Bibliothek* de Richter, le *Magazin fuer Apotheker* d'Elwert, le *Magazin fuer das Neueste aus der Physik* de Voigt, le *Magazin fuer die Naturgeschichte des Menschen*, le *Gothaischer Hofkalender*, les *Geographische Ephemeriden* de Zack, les Mémoires de la Société médicale d'Emulation, etc. (A.-J.-L. JOURDAN)

BLUMENTROST (Laurent), docteur en médecine de la Faculté de Leyde, premier médecin du czar, et président de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, est mort, à Moscou, en 1755, dans le mois d'avril. Il reste de lui :

Medicus castrensis, exercitui Moscovitarum præfectus. Kœnigsberg, 1700, in-4°.

Dissertatio de secretione animali. Leyde, 1713, in-4°. (Z.)

BLUMENTHAL (Charles-Auguste), médecin allemand, qui s'est fait surtout connaître par ses querelles littéraires avec Wichmann, au sujet de la doctrine que celui-ci professait relativement à la première dentition, a mis au jour plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Naehere Pruefung der Ætiologie der Zahnarbeit der Kinder. Stendal, 1799, in-8°.

Kurze Uebersicht der natuerlichen Geschichte der Zaehne, wie auch der Ætiologie, Diagnosis, Prognosis und Cur der Zahnarbeit der Kinder. Stendal, 1800, in-8°.

Eine verbesserte Medicinalverfassung ist das vorzueglichste Mittel der grossen Sterblichkeit, besonders auf dem Lande, abzuhelfen : herausgegeben mit Zusaetzen von J.-K. Sybel. Leipzick, 1806, in-8°.

Blumenthal (*Jean-Henri*) a écrit :

Dissertatio de ischuriâ hystero-cysticâ. Leyde, 1773, in-4°.

L'auteur décrit la rétention d'urine à laquelle les femmes enceintes sont sujettes.

BOATE (Gérard), médecin hollandais, qui vivait en Irlande vers le milieu du dix-septième siècle, s'appelait Boot,

de son véritable nom, dont il modifia l'orthographe pour le mettre en harmonie avec la langue du pays qu'il adoptait. Frère aîné du savant médecin Arnaud Boot, il naquit à Gorcum en 1604, et passa, vers l'année 1630, à Londres, où il devint médecin de Charles I. A la mort du prince, il se retira à Dublin, et mourut dans cette ville en 1650. Il est devenu célèbre par l'ouvrage suivant, à la rédaction duquel son frère, qui passa aussi plusieurs années en Irlande, contribua beaucoup.

Irelands natural history being a true and ample description of its situation, greatness, shape, and nature of its hills, woods, etc. Londres, 1652, in-8°. - *Ibid.* 1657, in-8°. - Dublin, 1726, in-4°. - *Ibid.* 1753, in-4°. - Trad. en français par P. Briot, Paris, 1666, 2 vol. in-12.

Dans cet ouvrage, le premier qui ait été publié sur l'histoire naturelle de l'Irlande, et le plus complet qu'on possède encore aujourd'hui, Boate donne aussi une description géographique du royaume, et un aperçu des maladies les plus fréquentes parmi les habitans. On remarque qu'il nie l'existence des fièvres tierces et quartes dans cette contrée. Les deux premières éditions de Londres ne diffèrent point l'une de l'autre : on a seulement, dans la seconde, changé le titre, et supprimé la préface, ainsi que l'épître dédicatoire. Les deux dernières sont augmentées considérablement. On regrette que la suite, promise par Boate, n'ait point paru.

Boate est encore auteur de l'ouvrage suivant :

Philosophia naturalis reformata, id est, philosophiæ Aristotelicæ accurata examinatio, ac solida confutatio, et novæ et verioris introductio. Dublin, 1641, in-4°. (J.)

BOBART (Henri de) vint au monde, à Aurich, le 30 décembre 1655, étudia la médecine à Leyde, où il prit le titre de docteur, et vint, en 1682, exercer l'art de guérir à Brême, où il mourut le 31 janvier 1717. On n'a de lui qu'une

Dissertatio de variolis. Leyde, 1680, in-4°. (J.)

BOBART (Jacques), médecin allemand, né à Brunswick, s'occupa plus particulièrement de l'étude des plantes, et s'établit en Angleterre, où il fut nommé surintendant du jardin d'Oxford, à l'époque de sa fondation, en 1632, par Henri, comte de Derby. Il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1679, ce bel établissement, dont il a publié le catalogue sous le titre suivant:

Catalogus plantarum horti medici Oxoniensis. Oxford, 1648, in-8°. - *Ibid.* 1658, in-8°.

La seconde édition, bien plus soignée que la première, a été revue par Bobart père, Bobart fils et Will-Browne. (J.)

BOBART (Jacques), fils du précédent, et son successeur dans la place de surintendant du jardin de botanique d'Oxford, vivait encore en 1704. On ignore quand il vint au monde et quand il mourut. Linné lui a consacré, ainsi qu'à son père, un genre de plantes (*bobartia*) de la famille des cyperoïdes, famille dans laquelle ce botaniste avait porté beaucoup d'ordre

et de lumière, en la séparant de celle des graminées, avec laquelle Moïson la confondait encore. On lui doit la publication du second volume de l'Histoire des plantes d'Oxford, par Morison (Oxford, 1696, in-fol.), travail en tête duquel il a placé une histoire succincte, et par ordre chronologiqne, de la botanique depuis Théophraste jusqu'à son savant et illustre compatriote. (J.)

BOCANGEL (Nicolas), qu'Eloy nomme à tort *Boccangelino*, naquit à Madrid d'un père génois; il fut médecin de l'impératrice Marie d'Autriche, de sa fille Marguerite, religieuse de l'ordre de Saint-François à Madrid, et enfin de Philippe III, roi d'Espagne. Il a écrit :

De febribus, morbisque malignis et pestilentiâ, earumque causis, præservatione et curatione liber. Madrid, 1600, in-4°. - *Ibid.* 1604, in-4°.
Il avait d'abord publié cet ouvrage sous le titre de :
De las enfermedades malignas y pestilentes, sus causas, remedios y preservacion. Madrid, 1600, in-4°. (V.)

BOCARRO FRANCEZ (Manuel), né à Lisbonne à la fin du seizième siècle, était docteur en médecine de l'Université de Coimbre; mais il fut plus connu comme astronome. Il faisait des vers qui ont eu du succès. En 1619, il publia des observations sur une comète qui parut dans le mois de novembre de cette année. En 1624, il donna, en latin, une histoire abrégée du Portugal. Il n'a rien écrit sur la médecine. (V.)

BOCAUD (Jean), né aux environs de Montpellier, obtint le baccalauréat en 1534, se fit recevoir docteur en 1540, et devint régent à la mort de Denys Fontanon, quatre ans après. Il remplit cette place avec honneur jusqu'en 1558, année où il mourut. On n'a de lui qu'un ouvrage très-peu connu, intitulé :

Tabulæ curationum et indicationum; ex prolixâ Galeni methodo in summa rerum capita contractæ. Lyon, 1554, in-fol. (O.)

BOCCACINI (Antoine), chirurgien à Comacchio, petite ville d'Italie, près de Ferrare, étudia sous Sancassini, et publia divers ouvrages, qui passent pour être de ce dernier lui-même, quoiqu'il y soit loué souvent d'une manière assez peu ménagée. Ces ouvrages, dans lesquels l'auteur exalte les avantages de la méthode de Magati, sont intitulés :

Cinque disinganni chirurgici per la cura delle ferite. Venise, 1713, in-8°.
Cinque disinganni chirurgici per la cura delle ulcere. Venise, 1714, in-8°.
Cinque disinganni per la cura de' seni. Venise, 1715, in-8°.
Al sign. Giam.-Batista Agnesi. Modène, 1721, in-8°. (O.)

BOCCA DI FERRO (Louis), appelé aussi par les biographes *Buccaferri* et *Buccaferra*, et qu'Orlandi met au nombre des savans Bolonais, naquit vers 1482, et prit les grades de docteur en philosophie et en médecine dans l'Université de sa ville natale. Ce fut sous Alexandre Achillini qu'il étudia les principes de l'art de guérir, dont il ne fit néanmoins pas son occupation principale, une chaire de logique, qu'on lui avait conférée, absorbant tout son temps. Jules-César Scaliger, François Piccolomini et Benoît Varchi furent ses disciples. Le cardinal de Gonzague, son élève et son ami, lui persuada de se rendre à Rome, où il enseigna, pendant cinq ans, et avec non moins d'éclat et de succès qu'à Bologue, la philosophie d'Aristote, dans le Collége de la Sapience. Après le sac de Rome par les troupes impériales, il alla reprendre sa chaire de philosophie à Bologne, où il entra dans les ordres, reçut de Charles-Quint le titre de comte palatin, et mourut le 3 mai 1545. Il laissa la réputation du premier philosophe de son temps; mais on ne doit pas perdre de vue qu'il fut toujours servilement attaché au péripatétisme, et que si l'on peut lui accorder encore aujourd'hui quelque mérite, c'est uniquement celui d'avoir exposé d'une manière claire et lumineuse les principes du sage de Stagyre, que ses prédécesseurs avaient défigurés d'une manière si étrange. Il n'a écrit que des commentaires sur les ouvrages de ce philosophe :

In librum primum Physicorum Aristotelis. Venise, 1558, in-fol. - *Ibid.* 1570, in-fol. - *Ibid.* 1613, in-fol.

In quatuor libros Meteororum Aristotelis. Venise, 1563, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-fol. - *Ibid.* 1570, in-fol.

Lectiones in parva Naturalia Aristotelis. Venise, 1570, in-fol.

In duos libros Aristotelis de generatione et corruptione commentaria. Venise, 1571, in-fol.

Diatribe de principatu partium corporis; dans l'*Apologia pro Galeno contrà Vesalium* de François Puteus (Venise, 1562, in-8°). (J.)

BOCCALINI (Jean-François), habile médecin et savant philosophe d'Ascoli, non loin de Brescia, où il vivait vers le milieu du seizième siècle, a écrit :

Apologia adversùs aliquot Donati Mutii in Hippocratem et Galenum convitia. Brescia, 1549, in-4°.

De secandâ venâ in prægnantibus epistola Brescia, 1549, in-4°.

De causis pestilentiæ Venetæ a. 1556. Venise, 1556, in-8°.

Scip. Colossæ dissertatio cum J.-Franc. Boccalino, an usus epithematum antiquis medicis fuerit cognitus. Parme, 1565, in-8°. (Z.)

BOCCIOLONE (Jacobin), médecin et chirurgien de Val d'Uggia dans l'évêché de Novara, florissait au commencement du seizième siècle. Il a laissé :

Fragmentum de exquisitâ tertianâ. Milan, 1677, in-4°. (Z.)

BOCCONE (Paul) naquit, à Palerme, le 24 avril 1633, d'une famille noble, originaire de Savone dans le pays de Gênes. Passionné dès son enfance pour la botanique, il parcourut l'Italie, la Sicile, l'île de Malte, la France, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la Pologne, afin de satisfaire son goût, et d'apprendre à connaître les plantes dans leur patrie même. En 1682, il prit l'habit de l'ordre de Citeaux; quelque temps après Ferdinand II, grand-duc de Toscane, le nomma son botaniste, et, en 1696, il fut reçu membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de Pline. Dégoûté du monde sur la fin de ses jours, et las surtout de voyager, il se retira dans une maison de son ordre, près de Palerme, où il mourut le 22 décembre 1704. En recevant l'habit monacal, il avait pris le nom de *Silvio*, qu'il joignit dans la suite à son prénom, et qu'on lit au frontispice de plusieurs des ouvrages sortis de sa plume. Malgré son activité et ses courses presque continuelles, Boccone a rendu peu de services à la phytographie, et à peine mérite-t-il une place parmi les botanistes du troisième ordre. Cependant Plumier lui a dédié un genre de plantes (*bocconia*) de la famille des papavéracées. On a de lui:

Elegantissimarum plantarum semina botanicis honesto pretio oblata. Catane, 1665, in-fol.

Manifestum botanicum de plantis siculis. Catane, 1668, in-fol.

Della pietra belzuar minerale Siciliana, lettera familiare. Monteleone, 1669, in-4°.

Recherches et observations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna. Paris, 1671, in-12. – Amsterdam, 1674, in-8°. – Trad. en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8°.

Les *Recherches sur l'embrasement du mont Etna* ont été publiées à part (Paris, 1673, in-12.)

C'est un recueil de Lettres adressées à divers savans de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. On y trouve une liste des plantes de la Sicile, et des faits très-curieux.

Icones et descriptiones plantarum Siciliæ, Melitæ, Galliæ et Italiæ. Oxford, 1674, in-4°.

Ouvrage publié à la sollicitation de Morison, qui se chargea de le revoir, et d'en diriger l'impression. Il est orné de cinquante-deux planches, dont les figures sont en général mauvaises, et toujours trop petites. Toutes les plantes que Boccone donne pour nouvelles ne le sont pas.

Museo di piante rare della Sicilia, Malta, Corsica, Italia, Piemonte e Germania. Venise 1697, in-4°.

Ce fut Guillaume Shérard qui détermina Boccone à faire imprimer ce livre. On y trouve cent trente et une planches, contenant trois cent neuf figures assez grossières, et des descriptions incomplètes. Les détails sont mal représentés dans les planches, et on ne reconnaît guère les plantes que par leur port, qui a été saisi avec esprit. Cet ouvrage et le précédent contiennent environ cent vingt plantes qui n'avaient point encore été figurées, ou qui avaient été mal décrites jusqu'alors: on peut en lire la liste dans l'Histoire de la botanique par Sprengel.

Museo di fisica e di esperienze, variato e decorato di osservazioni na-

turali, note medicinali, e ragionamenti secondo i principi de' moderni; con una dissertazione della origine e della prima impressione delle produzioni marine, ed anche intorno l'origine de' funghi. Venise, 1697, in-4°. - Trad. en allemand, Francfort et Leipzick, 1694, in-12; *Ibid.* 1697, in-12.

Ouvrage très-varié, contenant plusieurs faits intéressans, et enrichi de dix-huit planches, qui sont fort mal gravées.

Osservazioni naturali, ove si contengono materie medico-fisiche e di botanica, produzione naturali, fossofori diversi, fuochi sotteranei d'Italia, e altre coriosità, disposte in trattati famigliari. Bologne, 1684, in-12.

Collection de vingt-six observations. Boccone y parle des propriétés médicales de plusieurs végétaux. Haller fait remarquer, avec beaucoup de justesse, qu'il était crédule et trop libéral dans les vertus qu'il attribuait aux végétaux. Partisan des générations spontanées, il s'efforça de prouver que les plantes imparfaites ne proviennent point de semences, mais doivent naissance à une simple mucosité qui s'organise. Les zoophytes étaient, suivant lui, dans le même cas.

On a encore de Boccone une Lettre sur la botanique, insérée dans les *Bizzarie botaniche di alcuni simplicisti di Sicilia* de Nicolas Gervais (Naples, 1673, in-4°.). Il a aussi donné quelques observations dans le Journal des savans (1696), et dans les Mélanges des Curieux de la nature. (A.-J.-L. J.)

BOCHALINUS. *Voyez* BOCCALINI.

BOCK (FRÉDÉRIC-SAMUEL), savant théologien allemand, naquit, à Kœnigsberg, le 20 mai 1716, remplit d'abord l'emploi de prédicateur dans un régiment de dragons prussiens, place qu'il obtint en 1748, et fut nommé, en 1753, professeur de théologie et de langue grecque à Kœnisgberg, et bibliothécaire en chef de l'Université. Cette même année il prit le titre de docteur en théologie. Il quitta sa chaire et sa place de bibliothécaire dans la suite, et mourut en 1786, au mois de septembre. Nous avons de lui une vingtaine d'ouvrages, parmi lesquels plusieurs sont fort estimés. Quelques-uns, dont les titres suivent, ont rapport à l'histoire naturelle, et c'est ce motif qui nous a déterminés à placer Bock dans notre Dictionaire:

Nachricht von einem Preussischen Naturaliencabinet, so sich in dem Saturguschen Garten zu Kœnigsberg in Preussen befindet. Kœnigsberg, 1764, in-8°.

Vorlaeufige Betrachtung ueber das Nutzbare und Anmuthige der Naturgeschichte. Kœnigsberg, 1767, in-8°.

Versuch einer kurzen Naturgeschichte des Preussischen Bernsteins, aus einer neuen wahrscheinlichen Erklaerung seines Ursprungs. Kœnigsberg, 1767, in-8°.

Versuch einer vollstaendigen Natur- und Handlungs-Geschichte der Heringe. Kœnigsberg, 1769, in-8°.

Von der vorzueglichen Geschichlichkeit des Hrn. Georges Motherby, Med. D. bey Einpfropfung der Pocken. Kœnigsberg, 1770, in-4°.

Versuch einer wirthschaftlichen Naturgeschichte von Ost-und West-Preussen, worinnen nicht nur die in den drey Naturreichen des Landes vorkommende Koerper angezeigt und beschrieben, sondern auch bey denselben auf den gesammten Nahrungsstand und auf die Wohlfahrt

der Einwohner sich beziehende Anmerkungen eingestreuet werden. Dessau, 1782-1784, 5 vol. in-8°., avec planches.

Cependant l'ouvrage le plus remarquable de Bock a rapport aux matières de religion, et porte le titre de :

Historia antitrinitariorum, maximè socinianismi et socinianorum, ex fontibus magnamque partem monumentis et documentis manuscriptis. Kœnigsberg et Leipzick, tome I, partie I, 1774; partie II, 1776; t. II, 1784, in-8°.

Il a décrit les oiseaux de la Prusse, par familles naturelles, dans les 8e., 9e., 12e., 13e. et 17e cahiers du *Naturforscher*. (J.)

BOCK (JÉRÔME), plus connu sous le nom de *Tragus*, traduction littérale en grec de celui qu'il portait en allemand, naquit, en 1498, à Heydesback, village peu éloigné de Bretten, dans le bas Palatinat. Ses parens, qui étaient peu fortunés, voulaient lui faire prendre l'habit monacal; mais Bock, qui se sentait peu de goût pour la solitude du cloître et la réclusion, refusa d'embrasser cet état. Il parcourut différentes universités, dans lesquelles il étudia la philosophie, la théologie et la médecine, mais principalement la botanique. Ensuite il exerça la profession de maître d'école à Deux-Ponts, pendant neuf années, au bout desquelles, ayant embrassé la réforme de Luther, il quitta cette ville, où il était en outre intendant du jardin ducal, pour se rendre à Hornbach, où il avait été appelé en qualité de prédicateur évangélique, et où il pratiqua, dans le même temps, la médecine avec beaucoup de succès. Les troubles religieux l'ayant obligé de se retirer à Saarbruck, il y devint médecin du comte de Nassau; mais, au bout de deux ans, il revint à Hornbach, où il mourut, en 1554, de la phthisie pulmonaire, dont il avait ressenti les premières atteintes seize ans auparavant.

On range avec raison Bock parmi les principaux restaurateurs de la science des végétaux, à l'époque de la renaissance des lettres. Il eut, en effet, le mérite de donner une impulsion nouvelle à la botanique, et d'ouvrir, à ceux qui la cultivaient, une route que personne n'avait encore songé à suivre. Au lieu de chercher à connaître les plantes dans les livres, ou par les traditions, il alla les observer sur le sol natal même. A cet effet, il parcourut les Ardennes, les Vosges, le Jura, les Alpes de la Suisse et les rives du Rhin, et, non content de prendre la nature pour ainsi dire sur le fait, il en rapportait les productions chez lui, afin de pouvoir les étudier et les examiner à loisir dans son jardin. On lui a cependant reproché d'attacher trop d'importance aux végétaux de l'Allemagne, et de s'épuiser en vains efforts pour les rapporter à ceux de la Grèce, qui ont été décrits par Dioscoride et Théophraste; car, comme il manquait de noms pour les désigner, il voulut leur appliquer ceux qu'il trouvait dans les livres des anciens, et commit ainsi

plusieurs graves erreurs, qui étaient presque inévitables. Ce fut lui qui, le premier, introduisit, dans la botanique, une certaine méthode, dont on ne trouve encore aucune trace ni dans Brunfels, ni dans Fuchs. Au lieu de suivre l'ordre alphabétique, il en adopta un autre, qu'on peut considérer comme la première tentative qui ait été faite pour arriver à la méthode naturelle. Ses divisions générales sont, à la vérité, fort arbitraires, car il partage les plantes en trois sections, comprenant les arbres et arbustes, les potagères et fourragères, et enfin les sauvages; mais, en parcourant chacune de ces classes, on trouve des rapprochemens qui sont naturels. Bock, par exemple, a réuni ensemble les labiées, et presque toutes les crucifères, aussi bien que les composées. Mais ses descriptions sont parfois obscures, et toujours trop peu étendues. Il a sacrifié presque tous les détails scientifiques au vain désir d'étaler un luxe d'érudition qui était dans le goût de son siècle, et l'on a remarqué qu'il fut le premier à citer les noms hébreux et arabes des plantes. Quoi qu'il en soit de ces défauts, et d'autres encore, qu'on découvre dans les ouvrages de Bock, en les jugeant d'après l'état actuel de la science, ce botaniste n'en mérite pas moins l'honneur que Plumier lui a fait de donner son nom à un genre de plantes (*tragia*) de la famille des euphorbiacées. On a de lui, outre une lettre critique sur les plantes indiquées par les anciens, que Brunfels a fait imprimer dans la seconde partie de son Herbier :

New Kraeuterbuch, vom Unterscheide, Wuerkung und Nahmen der Kraeuter, so in Deutschland wachsen. Strasbourg, 1539, in-fol. - *Ibid.* 1546, in-fol. - *Ibid.* 1551. in-fol. - *Ibid* 1556, in-fol. - *Ibid.* 1560, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-fol. - *Ibid.* 1572, in-fol. - *Ibid.* 1580, in-fol. - *Ibid.* 1586, in-fol. - *Ibid.* 1587, in-fol. - *Ibid.* 1595, in fol. - *Ibid.* 1630, in-fol. - Trad. en latin par David Kyber, Strasbourg, 1552, in-4°., avec 568 figures.

La première édition de cet ouvrage n'est point accompagnée de figures. Toutes les autres en renferment. La plus estimée est celle de 1595. Les figures ont paru aussi à part, sous le titre suivant :

Vivæ atque ad vivum expressæ imagines omnium herbarum in Hyeronymi Bock Herbario depictarum. Strasbourg, 1550, in-4°. - *Ibid.* 1553, in-4°.

Elles ont été dessinées par un artiste de Strasbourg, nommé David Kander. Ces figures sont exactes, quoique inférieures à celles de Fuchs. C'est à tort que Haller prétend qu'elles ont été empruntées à l'ouvrage de ce dernier, puisque Fuchs lui-même parle de son rival comme l'ayant précédé dans la carrière de l'iconographie végétale, et qu'on en trouve beaucoup dans Bo k, qui ne sont pas dans l'ouvrage de Fuchs.

La traduction latine de l'Herbier de Bock est enrichie d'une savante préface, dans laquelle Conrad Gesner, ami de l'auteur, a développé l'histoire de la botanique jusqu'au temps où il vivait.

Bock (*A.-C.*), anatomiste allemand qui vit aujourd'hui à Leipzick, a publié :

Beschreibung des fuenften Nervenpaares und seiner Verbindung mit an-

dern Nerven, vorzueglich mit dem Gangliensysteme. Meissen, 1817, in-8°.
Tabellarische Uebersicht der gesammten Anatomie nach der Lage der Theile abgefasst. Leipzick, 1817, in-8°.
Handbuch der Anatomie des menschlichen Kœrpers, oder vollstaendige Beschreibung desselben nach der natuerlichen Lage der Theile. Meissen, 1819, in-8°.
Boeck (*A.-G.-L.*) a écrit :
De statu quodam cordis abnormi. Berlin, 1818, in-4°. (I.)

BOCKELIUS. *Voyez* Boeckel.

BODAEUS DE STAPEL (Jean), habile médecin et savant botaniste d'Amsterdam, étudia l'art de guérir à Leyde, et apprit la botanique sous Vorstius. Une mort prématurée l'enleva, en 1636, à la fleur de son âge. Elle ne lui permit pas de faire imprimer lui-même l'ouvrage suivant, qui fut publié par les soins d'Egbert Bodaeus, son père, et médecin comme lui, sous le titre de :

Theophrasti Eresii de historiâ plantarum libri decem, græcè et latinè, in quibus textum græcum variis lectionibus, emendationibus, hiulcorum supplementis, latinam Gazæ versionem novâ interpretatione ad margines, totum opus absolutissimis cum notis, tum commentariis, item rariorum plantarum iconibus, illustravit Johannes Bodaeus à Stapel. Amsterdam, 1644, in-fol.

Cette édition de Théophraste a été faite d'après celle de Heinsius. On y trouve en marge les variantes de celles de 1497, 1541 et 1552, et les remarques de Jules-César Scaliger, ainsi que les annotations de Robert Constantin. Jean-Arnaud Corvinus y a joint une préface de sa façon. Quant au commentaire de Bodaeus lui-même, c'est un vrai chef-d'œuvre d'érudition : il renferme une foule de remarques utiles et de discussions savantes. On regrette que les éditeurs n'aient pas donné une autre traduction que celle de Théodore de Gaza, qui est remplie d'inexactitudes et d'erreurs.

Bodaeus avait aussi composé un commentaire sur le traité *De causis plantarum* de Théophraste; mais ce livre n'a pas paru, quoique le père de l'auteur eût annoncé l'intention de le livrer à la presse. (I.)

BODENSTEIN (Adam), était fils d'André, théologien, connu sous le nom de *Carolostadius*, parce qu'il était né à Carlstadt. Adam naquit en 1528; il fut un zélé disciple de Paracelse, dont il traduisit, le premier, en latin, avec beaucoup d'exactitude, plusieurs ouvrages écrits en allemand; il enseigna aussi, de vive voix, la médecine spagyrique, et mourut, à Bâle, en 1577, âgé de quarante-neuf ans, après avoir, à l'exemple de son maître, mené une vie intempérante et vagabonde. Il mourut, selon son épitaphe qu'il dicta lui-même, *nec metuens, nec optans; solo hoc cœloque libero homo liber fide deposuit bonâ : quas spe bonâ alius repetat. Nec omnia, nec omnes mihi placuere : quinam ego omnibus? Non omnibus Cous senex, non eremita spagyricus. Num tu viator omnibus? Deo placuere cura. Abi.* Il a laissé :

Ad fugarros epistola, in quâ argumenta alchymiam infirmantia et confirmantia adducuntur, quibus et eam artem esse verissimam demonstratur, lapisque vere inventus ostenditur.
De podagræ item præservatione tractatus.
De herbis duodecim zodiaci signis dicatis.
Réunis en un volume; Bâle, 1581, in-fol. (T.)

BODERIUS (Thomas), médecin de Rouen, qui vivait vers le milieu du seizième siècle, a écrit un petit traité *De ratione et usu dierum criticorum*, imprimé avec le livre *De decubitu infirmorum*, qu'on attribue à Hermès Trismégiste, et qui n'avait pas encore été publié (Paris, 1555, in-4°.). (O.)

BOË (François de le), en latin *Sylvius*, naquit, en 1614, à Hanau, près Francfort sur le Mein. Sa mère était d'une famille originaire de Cambrai. Il fit ses humanités à Sédan, où il étudia les premiers élémens de la médecine, puis il termina son éducation médicale à Bâle, et y prit le bonnet de docteur, le 16 mars 1637, à l'âge de ving-trois ans. A l'exemple de plusieurs autres médecins qui comme lui sont devenus célèbres, il parcourut successivement la Hollande et l'Allemagne, visita les Universités de ces deux pays, et se lia d'amitié, à Leyde, avec Adolphe Vorstius et Otton Heurnius. L'utilité des voyages, pour les médecins, était alors généralement reconnue; peut-être n'est-il pas inutile de remarquer que les Français ne paraissent dans aucun temps avoir pensé à cet égard comme leurs confrères d'outre-Rhin et d'Angleterre. Riche des connaissances qu'il avait acquises dans ses savantes pérégrinations, De le Boë revint à Hanau, pour s'y livrer à l'examen de son art; il n'y resta que deux ans, et partit pour la France, d'où il se rendit à Leyde, qu'il quitta bientôt. Amsterdam fut la ville qu'il choisit, à l'âge de vingt-huit ans, pour y faire sa résidence. Les malades, qui accordent rarement leur confiance aux jeunes médecins, l'appelèrent de toutes parts; en peu de temps la renommée, si souvent capricieuse, lui attribua les plus glorieux succès, et durant quinze ans sa réputation s'accrut au point qu'en 1658, il fut désigné pour occuper la chaire de médecine pratique à l'Université de Leyde, en remplacement d'Albert Kyper.

Pendant son séjour à Amsterdam, De le Boë avait étudié, avec ardeur, les écrits de Descartes et de van Helmont, et il s'était formé un système médical dans lequel il sacrifia tout au goût dominant du siècle pour la chimie; mais il eut aussi l'heureuse idée de conduire ses élèves au lit des malades, et s'il ne fonda pas le premier, comme on l'a dit, l'étude de l'anatomie pathologique, il pressentit du moins l'utilité des ouvertures de cadavres, et il en pratiqua un grand nombre. Ainsi que l'ont toujours fait les chefs de secte les plus éloignés de la

nature, il recommanda vivement les avantages de l'observation, dogme banal qui prouve que l'expérience n'a d'heureux résultats que lorsqu'on sait en tirer des conclusions rigoureuses.

La grande réputation que ses travaux pratiques lui avaient acquise, la facilité avec laquelle il s'exprimait, l'attrait de l'enseignement clinique, et ses connaissances étendues en chimie, attirèrent bientôt la foule des élèves à ses cours. Les causes qui contribuèrent le plus à mettre son système en vogue, furent la célébrité de l'école dans laquelle il propageait ses principes, l'apparente simplicité de sa théorie, l'utilité réelle des agens chimiques, lorsqu'ils sont méthodiquement employés, le dégoût qu'inspirait l'insuffisance des anciens dogmes, l'amour des innovations, et enfin l'atteinte profonde portée au galénisme par Argenterio, Paracelse et van Helmont. Il ne faut pas moins que des circonstances analogues pour populariser une doctrine, fût-elle même l'ouvrage du génie.

Vers le temps où parut De le Boë, André Libavius, Ange Sala, Pierre Potier, Jean Hartmann, Daniel Sennert, Jean-Chrétien Schrœder et Lazare Rivière avaient, sans trop s'éloigner des principes du médecin de Pergame, introduit, dans la matière médicale, les médicamens chimiques, loués avec tant d'emphase par Paracelse. Les dogmes de van Helmont sur les fermens, et sur l'acide du suc gastrique et du suc articulaire, commençaient aussi à se répandre. De le Boë rassembla toutes les opinions chémiatriques répandues dans les écrits de ces médecins, et, les appliquant arbitrairement à l'appréciation des phénomènes morbides, il établit un système physiologique et pathologique entièrement chimique, dans lequel les actes de la vie occupaient à peine une place. Comme van Helmont, dont il rejeta l'archée, il prétendit que la digestion n'était que le résultat d'une véritable fermentation de la salive, du suc pancréatique et de la bile; il supposait, dans la première de ces humeurs, un sel acidule, dans la seconde, un acide, et dans la troisième, un alcali prédominant, uni à de l'huile et à de l'esprit volatil. Du mélange de ces diverses substances provenait, suivant lui, un dégagement de gaz favorable à la digestion et à la préparation du chyle, qu'il regardait comme l'esprit volatil des alimens, uni à une huile subtile et à un alcali neutralisé par un acide affaibli. Ceci seul suffit pour donner une idée de la théorie de François De le Boë. Il n'avait en aucune manière égard aux solides organiques, qui étaient pour lui tout au plus ce que sont les cornues, les fourneaux et les tubes pour les chimistes. Attentif seulement à l'état des humeurs, il substitua l'acidité et l'alcalescence aux altérations humorales vaguement indiquées par Galien. C'est lui qui introduisit, le premier, le

mot *âcreté* pour désigner le principe chimique dont la présence dans les humeurs constituait, suivant lui, la cause essentielle des maladies. L'âcre était acide ou alcalin, et à divers degrés : c'était une sorte de ferment, comme celui qui met la biere en mouvement. Dans son système, l'acidité des humeurs produisait l'obstruction, et l'alcalescence donnait lieu à la chaleur fébrile. Les fièvres continues dépendaient de l'âcreté de la bile; les fièvres intermittentes, de l'âcreté acide du suc pancréatique; l'ictère, du mélange vicieux d'une bile âcre avec le sang; l'hypocondrie et l'hystérie, de l'extrême acidité du suc pancréatique; la syncope, les palpitations et les autres affections nerveuses, d'une humeur acide et visqueuse qui opprimait les esprits vitaux du cœur. Il attribuait les spasmes et les convulsions à l'irritation des nerfs par l'acide du suc pancréatique ou de la lymphe; l'épilepsie, à des vapeurs âcres dues à l'effervescence du suc pancréatique et de la bile. C'était encore du mauvais état du suc pancréatique qu'il faisait dépendre l'origine de la goutte; il rapportait celle de la variole à l'acidité de la lymphe, et celle de la syphilis, à un acide rongeant introduit dans cette même humeur durant le coït.

Si à ces rêveries absurdes De le Boë avait joint une description exacte des maladies, il ne mériterait pas d'être relégué parmi les chefs de secte qui ont le plus nui à l'espèce humaine. Mais c'est sur des hypothèses aussi insoutenables qu'il osa établir les principes de la thérapeutique. Il employait ou du moins il recommandait confusément, et sur les motifs les plus frivoles, l'emploi de l'opium à haute dose, des préparations antimoniales les plus violentes, des sels volatils, des absorbans, et toujours dans la vue de neutraliser l'acide ou l'alcali prétendus dont il parlait avec autant d'assurance que s'il les avait vu circuler dans les humeurs.

Cette théorie, dont l'influence s'est fait sentir trop long-temps, contre laquelle Stahl s'est si judicieusement élevé, et que Guy Patin combattit avec tant de finesse et d'emportement; cette théorie, que plusieurs médecins affectent de dédaigner, en même temps qu'ils parlent de l'âcreté de la lymphe et de la bile, se répandit avec rapidité en Europe. Le nom de *Sylvius* devint célèbre, et c'est à l'autorité de ce médecin qu'on doit, en grande partie, rapporter l'importance exagérée que l'on accorde aux médicamens chimiques excitans, dont on faisait naguère un si grand abus dans le traitement des maladies, et notamment dans celui des fièvres qui sont caractérisées à l'extérieur par la faiblesse musculaire ou par les convulsions. Combien d'erreurs, vingt fois réfutées, sont encore accueillies de nos jours par des praticiens non moins ignorans que le vulgaire, dont ils parlent avec intention le langage, soit paru ne servile complaisance,

soit par un genre de charlatanisme qui leur est d'un grand secours pour cacher leur ineptie.

De le Boë ne mériterait qu'une place bien peu honorable dans l'histoire de la médecine, s'il n'avait été le premier professeur du continent qui osa embrasser et soutenir l'opinion de Harvey sur la circulation du sang. En 1658, dès qu'il occupa sa chaire de médecine pratique, il contribua, de tout son pouvoir, et de tout l'ascendant de son talent, à répandre et à confirmer cette belle découverte. Ce noble empressement à faire ressortir une vérité nouvelle, prouve que De le Boë fut très-amateur des nouveautés, ou qu'il était de bonne foi dans l'erreur, lorsqu'il appliqua, d'une manière si inconsidérée, la chimie à la médecine.

Un autre sujet d'éloges que je ne dois pas omettre, c'est qu'il ouvrit de nombreux cadavres. A cette époque, il était méritoire de se livrer à des recherches dont on pouvait à peine pressentir l'utilité. Enfin, il cultiva l'anatomie avec succès; on lui doit la découverte de l'os lenticulaire de la caisse du tympan; il assure avoir vu un osselet sésamoïde dans le ligament de l'étrier. Le premier, il démontra que les prétendus vaisseaux lactés du foie n'étaient que des lymphatiques. C'est lui qui établit la distinction des glandes en conglomérées, qui sont pourvues d'un canal excréteur, en lymphatiques ou conglobées, et en simples ou muqueuses. Il réfuta la théorie de Bils sur le cours de la lymphe, et prouva que son *labyrinthe* n'était qu'une chimère. Il décrivit, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, plusieurs parties de l'encéphale, et notamment les sinus de la dure-mère; il dénomma le premier les sinus latéraux et le postérieur, fit des coupes perpendiculaires dans le cerveau pour mieux l'observer, enfin fit mieux connaître les ventricnles latéraux, la cavité du septum lucidum, et les différences que présentent les tubercules quadrijumeaux dans l'homme et chez les animaux. Il vit le prolongement médullaire de la glande pinéale; mais il nia l'existence des veines cérébrales, et prétendit que les sinus communiquaient directement avec les artères de l'encéphale.

De le Boë était très-bel homme, ce qui sans doute ne nuisit pas à ses succès. Son caractère était fort doux. Il était modeste, et ne proposait ses opinions qu'avec beaucoup de réserve et de prudence. Il est donc permis de croire qu'il eût suivi une direction plus en rapport avec les vrais principes de la science de l'homme, s'il eût vécu dans un autre temps. Heureux l'homme, bien organisé, qui naît dans un siècle éclairé, et que les circonstances favorisent, en le plaçant sur un théâtre convenable; fort des lumières du temps, pour peu qu'il apporte quelques faits jusque-là peu ou point connus, il parvient à une

gloire méritée, s'il les rattache habilement à tous ceux qui sont déjà universellement admis.

Le 8 février 1669, De le Boë fut élu recteur de l'Université de Leyde. En quittant cette dignité, il prononça, en 1670, un discours sur l'épidémie qui venait de lui ravir sa seconde femme. Dès-lors sa santé, détériorée depuis long-temps par des travaux sans relâche et par plusieurs maladies, déclina rapidement : il mourut, le 14 novembre 1672, âgé de cinquante-huit ans, et fut enterré dans le chœur de l'église Saint-Pierre de Leyde, où, par une prévoyance remarquable, il s'était fait élever, en 1665, une tombe avec cette épitaphe :

Franciscus De le Boë, Sylvius, medicinæ practicæ professor, tam humanæ fragilitatis, quam obrepentis plerisque mortis memor, de comparendo tranquillo instantis cadaveri sepulchro, ac de constituendâ ruenti corpori domo, æquè cogitabat seriò. Lugduni Batavorum M. DC. LXV.

Son oraison funèbre fut prononcée par Schacht, qui, chose singulière, loua fort sa sobriété, et demanda si quelqu'un l'avait jamais vu, *ebrium, flore Liberi patris aspersum aut madidum?*

De le Boë a laissé les ouvrages suivans :

De motu animali ejusque læsione. Leyde, 1637, in-4°.
Dictata ad C. Bartholini Institutiones anatomicas. Leyde, 1641, in-4°. Précis anatomique très-maigre.
De variis tubis speciebus : Resp. Sibbaldo. Leyde, 1661, in-4°.
De febribus : Resp. Goclenio. Leyde, 1661, in-4°.
Disputationum medicarum decas, primarias corporis humani functiones naturales ex anatomicis, practicis, et chymicis experimentis deductas complectens : quarum I agit de alimentorum fermentatione in ventriculo (Leyde, 1659, in-4°.); *II de chyli è fœcibus alvinibus secretione, atque in lacteas venas propulsione in intestinis perfectâ ; III de chyli mutatione in sanguinem, circulari sanguinis motu, et cordis, arteriarumque pulsu ; IV de spirituum animalium in cerebro cerebelloque confectione, per nervos distributione atque usu vario ; V de lienis et glandularum usu ; VI de bilis et hepatis usu* (Leyde, 1660, in-4°.); *VII de respiratione usuque pulmonum ; VIII de vasis lymphaticis et lymphâ ; IX de febribus prima ; X de febribus altera.* Amsterdam, 1663, in-16. - Leyde, 1670, in-16. - Iéna, 1674, in-12 - Francfort, 1676, in-12.

Cette collection renferme toutes les recherches anatomiques et les opinions physiologiques de l'auteur, surtout la sixième. Dans la cinquième, il établit la distinction des glandes, et, dans la troisième, il expose la circulation du sang, d'après Harvey.

Opuscula varia. Leyde, 1664, in-12. - Amsterdam, 1668, in-12.

Ces opuscules renferment les *Dictata ad Bartholini Institutiones ;* un discours inaugural *De hominis cognitione ;* une dissertation *De medicamentis chymicis ;* l'*Epistola apologetica anti-Deusingiana* (Leyde, 1664, in-12. - *Ibid.* 1666, in-8°. - Amsterdam, 1668, in-12.). Tout cela n'offre aujourd'hui aucun intérêt.

Collegium medico-practicum, dictatum anno 1660. Francfort, 1664, in-12.

Il y a, comme dans tous ses ouvrages, plus de chimie hypothétique que de médecine d'observation.

Oratio de affectûs epidemici Leidensis causis naturalibus dicta. Leyde, 1670, in-12.

Cette épidémie n'épargna aucune classe des habitans de Leyde; la mortalité fut telle, qu'on lui donna le nom de peste. De le Boë, au lieu de la décrire, comme aurait fait Sydenham, disserte à perte de vue sur l'âcre qui y avait donné lieu. Il s'exprime avec le ton de la conviction. En lisant de pareilles productions, on est tenté de se demander s'il y a quelque chose de vrai en médecine, même parmi ce que nous croyons le mieux démontré.

De cordis palpitatione. Leyde, 1667, in-4°.

Praxeos medicæ idea nova, liber I. Leyde, 1667, in-12. - *Ibid.* 1671, in-12. - Francfort, 1671, in-12. - Paris, 1672, in-12. - *Liber II.* Venise, 1672, in-12. - Amsterdam, 1674, in-12. - Hanau, 1675, in-8°. - *Liber III et appendix.* Amsterdam, 1674, in-12.

Ouvrage fort sec, où les divisions et les subdivisions sont multipliées à l'infini. Il n'y a de l'auteur que son absurde théorie, exposée dans un style d'ailleurs fort clair, et d'après un plan très-méthodique. On ne peut toutefois achever la lecture de cet ouvrage sans éprouver un dégoût presque insoutenable.

Les deuxième et troisième livres et l'appendix ont été publiés par Just Schrader. Le chapitre *de lue venereâ* a été traduit en allemand par Blancaerd (Leipzick, 1693), et Gower a traduit tout l'ouvrage en anglais (Londres, 1676, in-8°. - *Ibid.* 1717, in-8°.).

De dolore intestinorum à flatu. Leyde, 1668, in-4°. (avec Ten Rhyne).

De opio ejusque usu medico. Leyde, 1670, in-4°.

Index materiæ medicæ. Leyde, 1671, in-12.

De inflammatione. Leyde, 1671, in-4°.

De le Boë n'a pas toujours méconnu l'inflammation; peut-être même y porta-t-il plus d'attention qu'on ne l'a fait naguère, mais il n'y voyait qu'un effet de l'âcreté spécifique des humeurs, et sa pratique était conséquente à ce principe.

De ischuriâ. Leyde, 1671, in-4°.

Sous le nom de De le Boë, Eloy indique l'ouvrage suivant, qui probablement n'est qu'une réimpression de sa dissertation sur les fièvres, contenue dans ses *Opuscula varia:*

Novissima idea de febribus curandis. Dublin, 1687, in-12.

Joachim Mercklin a réuni cent cinquante histoires de maladies observees sous la direction de De le Boë, sous le titre de *Casus medicinales.*

Enfin, les écrits de ce célèbre chemiâtre ont été réunis plusieurs fois sous le titre suivant :

Opera medica, tam hactenus inedita, quàm variis formis et locis edita, nunc verò certo ordine disposita, et in unum volumen redacta. Amsterdam, 1679, in-4°. - Genève, 1680, in-fol. (cette édition contient le *Collegium medico-practicum*) - Utrecht, 1691, in-4°. - Amsterdam, 1695, in-4°. - Venise, 1708, in-fol. - *Ibid.* 1736, in-fol. (ces trois dernières contiennent les *Casus medicinales* des années 1659 et 1661, outre ceux de l'année 1660) - Paris, 1671, 2 vol. in-8°. (cette édition contient des *Institutiones medicæ* et un traité *De chymiâ*, que De le Boë a constamment désavoués) - Genève, 1731, in-fol.

Dans l'édition d'Amsterdam 1679, on trouve :

De methodo medendi libri duo.

Il a inséré un grand nombre d'histoires d'ouvertures de cadavres, dans les Ephémérides des Curieux de la nature (1ère décurie, années V et VI).

(s.)

BOECKEL (Jean), né, à Anvers, le 1er novembre 1535, fit ses études médicales successivement dans plusieurs Universités

d'Allemagne, d'Italie et de France, prit le bonnet doctoral à Bourges, et alla, en 1564, à Hambourg, où, deux ans après, il fut nommé médecin pensionné de la ville. En 1575, il abandonna cet emploi, pour aller remplir la première chaire de médecine, qu'on lui avait offerte dans l'Université, nouvellement établie, de Helmstaedt. Après avoir enseigné pendant dix-sept ans avec éclat, il revint à Hambourg exercer ses anciennes fonctions, et mourut dans cette ville le 21 mars 1605, laissant divers ouvrages, dont nous allons faire connaître les titres :

De peste quæ Hamburgum civitatem, anno 1565, gravissimè afflixit. Strasbourg, 1565, in-8°.
Synopsis novi morbi quem plerique catarrhum febrilem, vel febrem caturrhosam, vocant, qui non solùm Germaniam, sed penè universam Europam gravissimè afflixit. Helmstaedt, 1580, in-8°.
Anatome, sive descriptio partium corporis humani. Helmstaedt, 1585, in-8°. – *Ibid.* 1588, in-8°.
De genericâ differentiâ partium corporis humani : ad IX caput Artis parvæ Galeni. Wittemberg, 1592, in-4°.
De philtris, utrum animi hominum his commoveantur, necne? Hambourg, 1599, in-4°. – *Ibid.* 1614, in-4°. (J.)

BOECKELMANN (Germain), médecin de Brême, mourut, en 1681, dans cette ville, où il pratiquait son art depuis quinze ans. On ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Dissertatio de syncope. Franeker, 1665, in-4°.
Boeckelmann (*Andries*), chirurgien hollandais, a écrit :
Noodwendig berigt aangaande het afhaelen van een doode vrucht. Amsterdam, 1677, in-8°.
Wederleging van D. Bonaventura van Dortmonds berigt waer in aangeweesen word de quade pratyquen van D. D. en chezzelve onkunde aangaande het afhaelen van een doode vrucht. Amsterdam, 1677, in-8°. (J.)

BOECLER (Jean), nom qui a été porté par plusieurs médecins de Strasbourg, appartenant à la même famille. L'un, fils du célèbre historien, Jean-Henri Bœcler, fut reçu docteur en 1673, et soutint, à cette occasion, une thèse *De vomitu* (Strasbourg, 1673, in-8°.). Il devint ensuite professeur de médecine, comte palatin et chanoine de Saint-Thomas. Sous sa présidence ont été soutenues quelques dissertations peu importantes, dont nous ignorons les dates. Son fils, Jean Bœcler, né en 1681, et mort en 1733, prit ses grades en 1705, voyagea ensuite en France, et devint, en 1708, professeur de médecine à Strasbourg, chaire qu'il échangea, en 1719, contre celle de chimie et de botanique. Nous avons de lui :

Dissertatio de potu frigido. Strasbourg, 1700, in-4°.
Historia instrumentorum deglutitioni præprimis veræ chylificationi inservientium. Strasbourg, 1705, in-4°.
Spiritûs vini atque aceti examen. Strasbourg, 1709, in 4°.

Quæstiones physicæ. Strasbourg, 1709, in-4°. - *Ibid.* 1710, in-4°. - *Ibid.* 1714, in-4°.
Dissertatio de poris corporum, effluviis et odorum historiâ. Strasbourg, 1711, in-4°.
Dissertatio de cataractâ. Strasbourg, 1711, in-4°.
Dissertatio de vino. Strasbourg, 1716, in-4°.
Dissertatio de irâ. Strasbourg, 1716, in-4°.
Dissertatio de morbillis. Strasbourg, 1720, in-4°.
Dissertatio de verâ vitæ et sanitatis moderatione. Strasbourg, 1721, in-4°.
Recueil des observations qui ont été reconnues les plus efficacès dans le traitement des maladies, en Provence, par les plus habiles médecins de Montpellier. Strasbourg, 1721, in-8°.
Theses medicinæ miscellaneæ. Strasbourg, 1726, in-4°.
Dissertatio de variis diætæ etiam nimìs strictæ noxiis. Strasbourg, 1728, in-4°.
Dissertatio de venenis. Strasbourg, 1729, in-4°.
Dissertatio de fonticulo. Strasbourg, 1732, in-4°.
Bœcler a donné, avec Sigismond Henninger, une nouvelle édition, considérablement augmentée, de la *Cynosura materiæ medicæ* de Paul Hermann, qu'il a portée jusqu'à trois volumes (Strasbourg, tome I, 1726; tome II, 1729; tome III, 1731, in-4°.). (J.)

BOECLER (Jean-Philippe), fils du précédent, vint au monde, à Strasbourg, le 21 septembre 1710, se fit recevoir docteur en 1733, obtint une chaire de physique l'année suivante, et, en 1738, fut nommé professeur de chimie, de botanique et de matière médicale, à la place de Jean Salzmann. Mort le 19 mai 1759, il a laissé :

Dissertatio de neglecto remediorum vegetabilium circà Argentinam nascentium usu, specimen I. Strasbourg, 1732, in-4°.-*Specimen II*, *Ibid.* 1733, in-4°.
Oratio de præstantiâ physices. Strasbourg, 1734, in-4°.
Dissertatio de coriandro. Strasbourg, 1739, in-4°.
An nitrum sanguinem resolvet aut coagulat? Strasbourg, 1741, in-4°.
Quæstiones medicæ varii argumenti. Strasbourg, 1745, in-4°.
Dissertatio de cinnabari factitiâ vulgari cinnabari nativæ et antimonii non solùm æquiparandi, sed et præferendi. Strasbourg, 1749, in-4°. (J.)

BOECLER (Philippe-Henri), fils d'un médecin de Strasbourg, nommé Jean-Henri, naquit en cette ville, le 15 décembre 1718. Il étudia d'abord la philosophie et les mathématiques avec tant de succès que, dès l'âge de dix-sept ans, il soutint avec distinction une thèse *De aurorâ boreali*, et que, l'année suivante, le 8 novembre 1736, il fut reçu maître ès-arts. Aussitôt après, il se consacra à la médecine, et obtint le titre de docteur le 19 avril 1742. A peine reçu, il vint à Paris suivre les leçons de Winslow et de Ferrein, passa ensuite à Aix, où l'attira la haute réputation dont jouissait Lieutaud, et passa de là à Montpellier. Revenu dans sa patrie en 1744, il ne tarda

pas à s'y distinguer tellement dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, notamment des accouchemens, qu'on lui accorda le titre de professeur extraordinaire en 1748; peu de temps après, en 1756, il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juin 1759.

Bœcler fut l'un des ornemens de l'Université de Strasbourg, où il se fit remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances, dont on doit cependant juger plutôt d'après la manière honorable dont ses contemporains parlent de lui, que d'après les ouvrages qui nous restent de lui, et qui sont tous assez insignifians. Voici quels sont les titres de ces écrits :

Dissertatio sistens decades thesium medicarum controversarum. Strasbourg, 1741, in-4°.
Dissertatio de somni meridiani salubritate. Strasbourg, 1742, in-4°.
Dissertatio de medicinâ Virgilii, Æn. XII, 397, mutæ artis titulo insignitæ. Strasbourg, 1742, in-4°.
Dissertatio de glandularum thyroideæ, thymi et suprarenalium naturâ et functionibus. Strasbourg, 1753, in-4°.
Dissertatio de statu animarum hominum ferorum. Strasbourg, 1756, in-4°.
Oratio extollens procerum et medicorum Argentoratensium in anatomen merita. Strasbourg, 1756, in-4°. (J.)

BOECKMANN (JONAS), fils d'un prédicateur suédois, naquit, le 16 décembre 1716, à Windberg, commune voisine de Falkenberg, petit ville située dans la province de Halland. Dirigé par son père, et principalement par son frère aîné, que sa mère avait eu d'un premier mariage, il fit des progrès rapides dans les études préliminaires, et, parvenu à l'âge de dix-sept ans, il alla s'inscrire dans l'Université de Lund, où il étudia les langues sous Engestrœm et la philosophie sous OElreich. Il y fut reçu maître ès-arts le 15 mai 1738. Ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique, profession qui ne lui répugna en effet point pendant quelque temps; mais, tout à coup, il conçut le projet de se livrer à la médecine, et, partit, en 1739, pour Berlin, où il alla entendre les cours d'anatomie de Budaeus. Vers le milieu de l'année suivante, il se rendit à Halle, où brillaient alors Cassebohm, Krüger, Juncker, Hoffmann et Schultze, dont il suivit les leçons avec assiduité. Ayant quitté cette Université en 1742, il vint passer quelques mois à Berlin, pour s'y perfectionner dans l'anatomie et la chirurgie, puis il prit la route de Stockholm, où son intention était de se fixer. Néanmoins comme il avait besoin auparavant du titre de docteur, il se rendit à Upsal, où ce titre lui fut accordé le 11 décembre 1743. Peu de temps après, plusieurs riches seigneurs l'appelèrent dans la Sudermannie, d'où il ne revint qu'en 1745 à Stockholm, chargé de bienfaits. Sa réputation toujours croissante détermina, en 1747, le gouvernement à lui

accorder la place de second professeur de médecine à l'Université de Grifswalde, avec celle de physicien de la ville. Quelques années après, en 1753, le roi lui accorda le titre de médecin. Il mourut en 1760, laissant les ouvrages suivans :

Dissertatio de cardine novatorum, sive de erroribus stoicorum fundamentalibus. Lund, 1737, in-4°.
Dissertatio de fanaticismo stoïcorum per novatores recocto. Lund, 1738, in-4°.
Dissertatio de conscientiâ suî ut unico simplicium fundamento. Lund, 1739, in-4°.
Dissertatio inauguralis de venæsectione corroborante. Upsal, 1744, in-4°.
Specimen medicum de sudore corroborante : Resp. J.-G. Colliander. Grifswalde, 1752, in-4°.
Dissertatio epistolica ad Laurentium Gumælium contrà inepta judicia de arthritide, laxantibus balsamicis retropulsa. Grifswalde, 1753, in-4°.
Exercitium academicum, dejectionem corroborantem et simul nexum purgationis alvinæ cum sudore, cutisque cum ventriculo exhibens : Resp. P. Bettander. Grifswalde, 1755, in-4°. (J.)

BOEHM (Jean-Michel), médecin de Strasbourg, n'est connu que pour avoir écrit l'opuscule suivant :

Schediasma medico-practicum de morbo dicto Neapolitano. Strasbonrg, 1738, in-4°.
dans lequel il accorde la préférence à la méthode de la salivation sur toutes les autres, pour le traitement des maladies vénériennes, et qui est rempli de longues formules, accumulées sans choix, sans goût et sans nécessité. (o.)

BOEHM (Michel-Frédéric), autre médecin de Strasbourg, naquit dans cette ville le 4 décembre 1749, et publia :

Examen acidi pinguis. Strasbourg, 1769, in-4°.
Variæ syphilidis therapiæ. Strasbourg, 1771, in-4°. - Trad. en français par Le Fébure de Saint-Ildephont, et insérées à la suite de la Bibliothèque aphrodisiaque (Paris, 1775, in-8°.).

C'est un aperçu très-rapide et plein d'érudition de toutes les méthodes de traitement et de tous les remèdes employés de son temps pour combattre la syphilis. Cette compilation annonce un médecin érudit, ou plutôt un homme qui a su feuilleter et extraire Luisini et Astruc ; mais elle manque de la seule qualité qui puisse donner quelque autorité à ces sortes de mosaïques, où, si l'on veut, de friperies littéraires, c'est d'avoir été faite avec goût et jugement. L'auteur était imbu de la doctrine d'Astruc, et ne soupçonnait même pas qu'on pût la croire erronée. Il va jusqu'à dire que la recherche de l'origine des maux vénériens n'est qu'une minutie indigne de l'occuper. Cette seule phrase annoncerait un compilateur sans génie ; car, s'il est vrai de dire qu'en général les recherches historiques sont peu utiles en médecine pratique, toujours est-il incontestable que sans elles on ne parviendra jamais à éclaircir le traitement si embrouillé et si obscur de la syphilis, ou plutôt des maux vénériens, puisque c'est sur de fausses données ou sur de faux raisonnemens historiques que repose l'échafaudage théorique dont on s'est servi pour mettre en crédit les méthodes curatives actuellement usitées.

On ne le confondra pas avec

Bœhme (*Charles-Gottlob*), auteur des ouvrages suivans :

Umriss der allgemeinen Heilungskunde, zu Vorlesungen entworfen. Berlin, 1785, in-8°.

Brauchbare Anleitung fuer angehende Aerzte, die vorzueglichsten Krankheiten der ersten Wege gruendlich zu heilen. Léipzick, 1788, in-8°.

Heilmethode der wichtigsten Brustkrankheiten zum Besten angehender Aerzte zusammentragen. Léipzick, 1788, in-8°.

Bœhme ou Bœhm (*Martin*) a écrit

Neues Buch von bewaehrten Rossarzneyen. Berlin, 1655, in-8°. – Francfort, 1665, in-8°. – Léipzick, 1689, in-8°. (J.)

BOEHMER (Georges-Rodolphe), célèbre médecin et naturaliste allemand, vint au monde à Liegnitz, en Silésie, où son père, Benjamin, exerçait la profession de pharmacien. Il naquit le 1er octobre 1723, et non pas en 1721, comme l'a prétendu Winz. Après avoir fait ses humanités avec distinction dans le gymnase de sa ville natale, il fut envoyé, en 1742, à Léipzick, pour y étudier l'art de guérir, à l'exemple de son frère aîné, Jean-Benjamin. La médecine ne lui fit pas négliger la philosophie, dont la maîtrise lui fut conférée le 20 février 1749. Platner et Ludwig furent ceux des professeurs de l'Université auxquels il s'attacha le plus particulièrement, et Ludwig surtout prit pour lui les sentimens les plus affectueux. Dirigé par d'aussi bons guides, il ne put manquer de faire des progrès rapides, et, le 20 mars 1750, Quelmalz lui plaça le bonnet de docteur en médecine sur la tête. A dater de cette époque, il consacra son temps à la pratique, et principalement à l'instruction de la jeunesse, sans négliger néanmoins d'accroître la masse de ses propres connaissances. C'est ainsi, par exemple, que la botanique devint l'une de ses occupations favorites, et il y travailla même avec assez d'ardeur et de succès pour mériter de prendre place parmi les botanistes les plus habiles du temps. Aussi, dès l'année 1752, fut-il appelé à Wittemberg, où on lui offrit la chaire d'anatomie et de botanique que la mort de Vater venait de laisser vacante. On a peine à concevoir qu'il ait pu se décider à accepter cette place: en effet l'Université de Wittemberg était alors dans un état peu florissant : la guerre de sept ans l'avait fait tomber dans une décadence totale, et à peine y comptait-on une cinquantaine d'élèves, dont trois ou quatre se consacraient à l'art de guérir. Le fardeau de l'enseignement était d'ailleurs réparti d'une manière fort inégale dans la Faculté de médecine, car Triller, aussi mauvais maître que savant écrivain, ne fit jamais ses cours, et Langguth ne tarda pas à être condamné à une inaction complète par de graves et continuelles incommodités. Bœhmer demeura donc seul professeur en activité jusqu'à la mort de ses deux collèges, qui furent remplacés par Leonhardi et Nuernberger. Tant d'obstacles réunis ne le découragèrent pas : il entretint, presque toujours à ses frais, le jardin de

botanique, forma un assez beau cabinet d'anatomie, et rassembla une riche collection d'instrumens de chirurgie, dont il abandonna la propriété à la Faculté pour un prix très-modéré. Il fit même des cours de chimie, science entièrement négligée avant lui dans l'Université. Sur la recommandation de Haller, on lui offrit, en 1759, les conditions les plus avantageuses pour venir occuper la chaire que Zinn laissait vacante à Gœttingue; mais la guerre lui fit rejeter cette offre, comme aussi celle qui lui fut faite, en 1763, par l'Université d'Erlangue. En 1766, il obtint le titre de médecin du cercle, et, en 1792, celui de physicien de la ville de Kemberg. La place de professeur de thérapeutique lui avait été donnée en 1783. Les Facultés de philosophie et de médecine célébrèrent, en 1799 et en 1800, le jubilé de son double doctorat. Il mourut peu de temps après, le 4 avril 1803, doyen de la Faculté de médecine et de l'Université entière. Jacquin lui a dédié un genre de plantes (*Bœhmeria*) de la famille des urticées. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont nous allons rapporter les titres. La plupart renferment des vues neuves, annonçant un esprit juste et méthodique, doué d'un rare talent pour l'observation.

Dissertatio de plantis caule bulbifero : Resp. C.-G. Kiesling. Léipzick, 1749, in-4°.

Dissertatio de consensu uteri cum mammis, caussâ lactis dubiâ. Léipzick, 1750, in-4°.

C'est la thèse qu'il soutint pour obtenir le doctorat. Il y expose avec beaucoup d'érudition le sentiment des médecins de tous les âges sur la nature et les sources du lait, sur la structure des mamelles, et sur la sympathie qui unit ces dernières à l'utérus. Ensuite il soutient que cette sympathie ne saurait être considérée comme la cause de la sécrétion du lait. Cette partie de sa thèse n'est ni la meilleure, ni la mieux raisonnée.

Flora Lipsiæ indigena. Léipzick, 1750, in-8°.

Gleditsch fit part à l'auteur de ses nombreuses observations sur les champignons, les graminées, etc., dont celui-ci ne manqua pas de profiter. La méthode adoptée dans cette Flore de Léipzick est celle de Ludwig. Quant à la nomenclature et à la détermination des genres, Bœhmer a suivi Haller. Le nombre des plantes dont il donne la description s'élève à huit cent quatre-vingt-cinq genres, en y comprenant, toutefois, quelques végétaux exotiques.

Programma de plantis fasciatis. Wittemberg, 1752, in-4°.

Ce Programme a pour objet les plantes dont les tiges deviennent quelquefois aplaties, larges et monstrueuses.

Dissertatio de vegetabilium celluloso contextu : Resp. J.-C. Rueffer. Wittemberg, 1753, in-4°.

Dans cette Dissertation, Bœhmer examine le tissu cellulaire, et explique le rôle important qu'il joue dans l'économie végétale; mais son travail annonce moins un observateur habile qu'un compilateur laborieux et un homme versé dans la connaissance de tous les ouvrages publiés avant lui sur le sujet dont il s'occupe. L'auteur ne croit pas que le tissu cellulaire des plantes renferme des vaisseaux contenant de l'air.

Dissertatio de febri remedio : Resp. J.-T. Bœhme. Wittemberg, 1754, in-4°.

Programma de virtute febris in sanandis spasmis. Wittemberg, 1754, in-4°.

Dissertatio de polyphago et allotriophago : Resp. Frentzel. Wittemberg, 1757, in-4°.

Eloy attribue faussement cette Dissertation à Philippe-Adolphe Bœhmer.

Programma de melocacto ejusque in cervum transformatioae. Wittemberg, 1757, in-4°.

Programma de experimentis quæ Reaumur ad digestionis modum in variis animalibus declarandum, instituit. Wittemberg, 1757, in-4°.

Dissertatio de crocidismo et carphologiá, signo in morbis acutis plerùmque lethali : Resp. Wagner. Wittemberg, 1757, in-4°.

Dissertatio de nectariis florum : Resp. Meisner. Wittemberg, 1758, in-4°.

Programma de ornamentis quæ præter nectaria in floribus reperiuntur. Wittemberg, 1758, in-4°.

Programma de chirurgiæ curtorum, in vegetalibus institutæ, variis modis. Wittemberg, 1758, in-4°.

C'est un petit traité sur la greffe, la taille et les plaies des végétaux.

Dissertatio de morbo ex hypochondriis : Resp. Schroeer. Wittemberg, 1760, in-4°.

Dissertatio de virtute loci natalis in vegetalibus : Resp. Dœring. Wittemberg, 1761, in-4°.

Programmata duo de serendis vegetabilium seminibus. Wittemberg, 1761, in-4°.

Dissertatio : de nectariis florum additamenta. Wittemberg, 1762, in-4°.

Dissertatio de bello, morborum caussá : Resp. Sinzius. Wittemberg, 1762, in-4°.

Planta, res varia. Wittemberg, 1765, in-4°.

Bœhmer examine les anomalies que présentent les plantes : il s'occupe des monstres et des hybrides.

Adversaria de historiá morbi, Ariadneo in praxi medicá filo : Resp. Berisch. Wittemberg, 1765, in-4°.

Programma de justá medicarum historiarum æstimatione. Wittemberg, 1765, in-4°.

Programma de naturá, vulnerum medicatrice. Wittemberg, 1765, in-4°.

Dissertatio de exanthematum, quæ cum febre sunt, differentiá : Resp. Titius. Wittemberg, 1766, in-4°.

Dissertatio de salibus ammoniacalibus : Resp. Peissel. Wittemberg, 1767, in-4°.

Programma de obstetrice in variolibus præcavendis superstitiosá. Wittemberg, 1767, in-4°.

Programma sistens medicum, in præcavendis variolis impotentem. Wittemberg, 1767, in-4°.

Dissertatio de caussis uterum imprægnatum distendentibus : Resp. Kuhn. Wittemberg, 1768, in-4°.

Programma de naturalibus fœminarum clausis. Wittemberg, 1768, in-4°.

Dissertatio de justá plantarum indigenarum in pharmacopolis reformandis æstimatione : Resp. Hempel. Wittemberg, 1770, in-4°.

Dissertatio de plantis in memoriam cultorum nominatis : Resp. Brevel. Wittemberg, 1770, in-4°.

Programmata sex de plantarum superficie. Wittemberg, 1770-1772, in-4°.

Dissertatio de sambuco in totum medicinali : Resp. Georgii. Wittemberg, 1771, in-4°.

Dissertationes duæ. Natura præstantior arte in re medicá et œconomicá. Wittemberg, 1772, 1774, in-4°.

Programma de corporis naturalis et artificialis differentiâ. Wittemberg, 1773, in-4°.

Programma de novo contrà frigus hybernum arbores defendendi adminiculo. Wittemberg, 1773, in-4°.

Dissertatio de damnis ex lactatione nimium protractâ : Resp. Nuernberger. Wittemberg, 1773, in-4°.

Programmata duo de commodis quæ arbores ex cortice accipiunt. Wittemberg, 1773, in-4°.

Dissertatio : An pastus pecorum in stabulis, potiùs quàm pratis, instituendus. Wittemberg, 1775, in-4°.

Programma de optimo messis tempore. Wittemberg, 1776, in-4°.

Programmn de dubiâ fungorum collectione. Wittemberg, 1776, in-4°.

Dissertationes duæ de vegetabilium collectione, virtutis caussâ. Wittemberg, 1776 - 1777, in-4°.

Ces deux Dissertations ont été traduites en allemand dans le Magasin de Pfingsten.

Programma de justo fænisccii tempore. Wittemberg, 1776, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars prima : De seminum existentiâ, differentiâ et usu. Wittemberg, 1777, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars secunda : De seminum ortu, fœcundatione et conservatione. Wittemberg, 1778, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars tertia : De seminum collectione, duratione ac conservatione. Wittemberg, 1780, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars quarta : De seminum ad sementem præparatione. Wittemberg, 1781, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars quinta : De seminum satione. Wittemberg, 1781, in-4°.

Programma de præparatione seminum per mutilationem. Wittemberg, 1782, in-4°.

Dissertatio de variis coffeæ potum præparandi modis. Wittemberg, 1782, in-4°.

Programma in essentiam coffeæ in novellis publicis nuper commendatæ inquirit. Wittemberg, 1782, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars sexta : De germinationis adminiculis. Wittemberg, 1783, in-4°.

Spermatologiæ vegetalis, pars scptima : De germinatione. Wittemberg, 1784, in-4°.

Dissertatio de uteri structurâ non musculosâ : Resp. Weiss. Wittemberg, 1784, in-4°.

Programmata duo de sanatione mixtâ. Wittemberg, 1784, in-4°.

Commentatio physico-botanica de plantarum semine, antehùc Spermatologiæ titulo per partes, nunc cunjunctim edita et aucta. Accedit Dissertatio de contextu celluloso vegetabilium. Wittemberg, 1745, in-8°.

Cette collection des deux Programmes précédens et des sept Dissertations sur la spermatologie végétale offre un traité complet des graines, envisagées sous le rapport de la physique, de la botanique et de l'économie rurale.

Systematisch-literarisches Handbuch der Naturgeschichte, OEkonomie und anderer damit verwandten Wissenschaften und Kuenste. Leipzick, 1785 - 1789, 9 vol. in-8°.

Ce répertoire bibliographique de tous les livres qui ont paru sur l'histoire naturelle, l'économie rurale et les arts ou sciences qui y ont rapport, en quelque langue que ce soit, est fait avec le plus grand soin, et fort précieux. Bœhmer ne se borne pas à donner un catalogue aride des ouvrages ; il indique aussi presque toujours les recueils périodiques dans lesquels on en peut trouver un extrait plus ou moins étendu.

Programma de cœruleo colore in frequenti florum coronariorum lusu valdè raro. Wittemberg, 1786, in-4°.

Dissertatio de stomatoscopiâ medicâ : Resp. Hartmann. Wittemberg, 1786, in-4°.

Programma quo cyano segetum nuper imputatum virus limitatur. Wittemberg, 1787, in-4°.

Dissertatio de noxâ et abusu clysmatum : Resp. Schæfer. Wittemberg, 1788, in-4°.

Programma : analecta œconomiæ animalis et vegetabilis circà organa et actiones sexûs analogiam illustrantia. Wittemberg, 1789, in-4°.

Programma : species plantarum in tabulis synopticis disponendas commendat. Wittemberg, 1788, in-4°.

Programma : dispositio plantarum in tabulis synopticis nuper commendata, nunc exemplo mesembryanthemi illustrata. Wittemberg, 1789, in-4°.

Programma : genera plantarum in tabulis synopticis disponenda commendat. Wittemberg, 1790, in-4°.

Dissertatio de plantis segeti infestis. Pars prima, generalis. Wittemberg, 1790, in-4°. - *Pars secunda, specialis : sectio prima. Ibid.* 1790, in-4°. - *Sectiones dua et tertia, Ibid.* 1791, in-4°. - *Sectio quarta, Ibid.* 1792, in-4°.

Programma de plantis auctoritate publicâ exstirpandis, custodiendis et è foro publico proscribendis. Wittemberg, 1791, in-4°. - *Continuatio. Ibid.* 1792, in-4°.

Commentationes œconomico-medico-botanicæ, quarum prior de plantis segeti infestis, posterior de plantis auctoritate publicâ exstirpandis, custodiendis, et è foro publico proscribendis. Wittemberg, 1792, in-4°.

C'est une pure réimpression des divers opuscules mentionnés dans les deux paragraphes précédens, et qui sont d'un grand intérêt, tant sous le rapport de l'agriculture que sous celui de l'économie domestique.

Dissertatio : technologiæ vegetabilis specimen primum, de oleis expressis. Wittemberg, 1792, in-4°.

Dissertatio : technologiæ vegetabilis specimen secundum, de salibus à plantis paratis. Wittemberg, 1792, in-4°.

Dissertatio prima de panis multifariâ materiâ. Wittemberg, 1793, in-4°. - *Dissertatio secunda. Ibid.* 1794, in-4°.

Programma emplastrum vesicatorium perpetuum commendans. Wittemberg, 1793, in-4°.

Dissertatio : ophthalmoscopia pathologica : Resp. Herrich. Wittemberg, 1794, in-4°.

Dissertatio de aere atmospherico : Resp. Graun. Wittemberg, 1794, in-4°.

Programma de vegetatione plantarum inversâ. Wittemberg, 1794, in-4°.

Technische Geschichte der Pflanzen, welche bey Handwerken, Kuensten und Manufakturen bereits im Gebrauche sind, oder noch gebraucht werden kœnnen. Léipzick, 1794, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage important d'économie générale est trop peu connu chez nous : il mériterait les honneurs de la traduction, prodigués à tant de livres inutiles ou insignifians.

Dissertatio de paragomphoseos remediis : Resp. Stœhrer. Wittemberg, 1795, in-4°.

Dissertatio de rachitide : Resp. Kriegel. Wittemberg, 1795, in-4°.

Dissertatio de anatomiâ fœtûs maturi : Resp. Grismann. Wittemberg, 1795, in-4°.

Dissertatio de tussi convulsivâ : Resp. Tietze. Wittemberg, 1795, in-4°.

Dissertatio de taxo baccato. Wittemberg, 1796, in-4°.

Programmata duo de rebus naturalibus, vermibus præcipuè intestinalibus fictis, iisdemque cum infarctu comparatis. Wittemberg, 1796, in-4°.

Dissertatio de metastasibus lacteis : Resp. Gutmann. Wittemberg, 1796, in-4°.

Programmatis de foliis arborum deciduis specimina tria. Wittemberg, 1797, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ : Resp. Fischer. Wittemberg, 1797, in-4°.

Dissertatio de plantis monadelphis, præsertim à Cavanille dispositis. Wittemberg, 1797, in-4°.

Dissertatio de medicamentis vegetabilibus suppositiis. Wittemberg, 1798, in-4°.

Dissertatio de hæmorragiâ narium : Resp. Elz. Wittemberg, 1798, in-4°.

Dissertatio de morbis à nutricibus aliisque fœminis ad infantes translatis : Resp. Wagner. Wittemberg, 1798. in-4°.

Programmata quatuor de dignitate pilorum remediisque eorum incrementum, et promoventibus, et impedientibus. Wittemberg, 1798, in-4°.

Programmata quatuor, quibus Quinti Sereni Sammonici carmen de tingendis capillis repetit et illustrat. Wittemberg, 1798, in-4°.

Dissertatio de leucorrhœæ pathologiâ : Resp. Kersten. Wittemberg, 1798, in-4°.

Dissertatio de partû ob faciem ad uteri orificium conversam : Resp. Estrich. Wittemberg, 1799, in-4°.

Dissertatio de hydrope : Resp. Wuensche. Wittemberg, 1799, in-4°.

Dissertatio de vermibus intestinalibus : Resp. Marggraf. Wittemberg, 1799, in-4°.

Commentatio botanico-litteraria de plantis in memoriam cultorum nominatis, inceptâ anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata. Léipzick, 1799, in-8°.

Dans cet opuscule, où brille la plus grande érudition, Bœhmer trace la régle qu'on doit suivre pour donner des noms aux plantes, avec des remarques sur ceux qui ont été imposés par Linné. On le trouve réimprimé dans les *Delecta opuscula* de Ludwig (tome I). Le *Magasin encyclopédique* de Millin (tome IV, page 271) contient un supplément à ce travail.

Dissertatio de scirrho : Resp. Meider. Wittemberg, 1800, in-4°.

Dissertatio de empyemate : Resp. Ruehlemann. Wittemberg, 1800, in-4°.

Dissertatio de toxicodendro. Wittemberg, 1800, in-4°.

Programmata tria de plantis fabulosis, imprimìs mythologicis. Wittemberg, 1800-1801, in-4°.

Dissertatio de tussi suffocativâ : Resp. Crusius. Wittemberg, 1801, in-4°.

Dissertatio de menorrhœæ pathologiâ : Resp. Præger. Wittemberg, 1801, in-4°.

Dissertatio de medicamentis adulteratis simplicibus. Wittemberg, 1802, in-4°.

Lexicon rei herbariæ tripartitum. Léipzick 1802, in-8°.

Bœhmer a, en outre, publié une édition des *Definitiones generum* de Ludwig (Léipzick, 1760, in-8°.), et mis une préface en tête du *Botanisches Handbuch* de Skuhr (Wittemberg, 1791, in-8°.). Il a rédigé le texte des seconde, troisième, quatrième et cinquième centuries des planches de l'édition de l'*Herbier* de Blackwell, publiée à Nuremberg par Trew, fourni celui de la première et de la seconde partie du *Theatrum florum* de Knorr, traité tous les articles de botanique, d'helminthologie et de conchyologie dans le *Schauplätz der Natur*, travaillé à la nouvelle édition allemande des Transactions philosophiques, et donné presque tous les articles de botanique dans les *Commentaria de rebus in historiâ naturali et medicinâ gestis*, publiés à Léipzick sous la direction de Ludwig.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BOEHMER (JEAN-BENJAMIN), frère aîné du précédent, naquit, comme lui, à Liegnitz, le 14 mars 1719. Dès que ses humanités furent terminées, sa mère, aux soins de laquelle la mort prématurée de son père l'avait laissé confié, l'envoya, en 1737, à Léipzick, où il résolut de se consacrer à la médecine, sous la direction des professeurs qui dirigeaient alors cette célèbre Université, Walther, Platner, Hebenstreit, Quelmalz, Hartranft, Ludwig et Krahmer. Platner le prit en amitié, et, non content de le surveiller dans ses études, lui confia le soin des malades que ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas de visiter avec assez d'assiduité. Le titre de docteur en philosophie lui fut conféré le 13 février 1744, et celui de docteur en médecine le 3 septembre de l'année suivante. Trois ans après, en 1748, le roi lui accorda une chaire extraordinaire d'anatomie et de chirurgie; mais, en 1750, Guntz étant parti pour Dresde en qualité de premier médecin de l'électeur-roi, Bœhmer prit sa place, et devint professeur ordinaire. Sa carrière fut courte, car il la termina le 11 mars 1754, enlevé par une maladie longue et douloureuse. On a de lui:

Dissertatio de Psyllorum, Marsorum et Ophiogenum adversùs serpentes eorumque ictus virtute. Léipzick, 1745, in-4°.

Son frère Georges-Rodolphe Bœhmer soutint cette thèse sous sa présidence. Elle est remplie de recherches curieuses, et annonce un homme qui aurait pu servir utilement la science, s'il avait vécu plus long-temps.

Dissertatio de hydrocele. Léipzick, 1745, in-4°.

C'est après avoir soutenu cette thèse sous la présidence de Jean-Zacharie Platner, qu'il fut reconnu docteur.

Programma de ossium callo. Léipzick, 1748, in-4°.

Il prononça ce discours le 7 août 1748, jour de son installation comme professeur extraordinaire. Il attribue la formation du cal à l'épanchement d'un suc osseux dans l'interstice des fibres, et combat ainsi l'opinion de Duhamel.

Panegyricus memoriæ J.-Z. Platneri dictus. Léipzick, 1748, in-4°.

Dissertatio de radicis rubiæ tinctorum effectibus in corpore animali : Resp. C.-A. Gebhardi. Léipzick, 1751, in-4°.

Prolusio anatomica, quâ callum ossium è rubiæ tinctorum radicis pastu infectorum describitur. Léipzick, 1752, in-4°.

Dissertatio de virtutibus fructuum borræorum medicis : Resp. S.-F. Hausleutner. Léipzick, 1753, in-4°.

Bibliotheca medico-philosophica. Léipzick, 1755, in-8°.

Bœhmer a donné, après la mort de Platner, une nouvelle édition de sa *Gruendliche Einleitung in die Chirurgie* (Léipzick, 1749, 2 vol. in-8°.).

Les trois Dissertations que le docteur Portal lui attribue dans son Supplément (tome V, p. 691) ne sont pas de lui. (J.)

BOEHMER (JEAN-SAMUEL-FRÉDÉRIC), jurisconsulte distingué, et l'un des frères du suivant, naquit, à Halle, en 1704, prit le titre de docteur en droit en 1725, devint professeur de jurisprudence, à Halle, en 1726, obtint le titre de comte palatin en 1739, fut nommé directeur de l'Université de Franc-

fort-sur-l'Oder en 1750, et mourut le 20 mai 1772. Nous n'en avons fait mention ici que parce qu'au nombre de ses ouvrages, qui sont assez nombreux, on en trouve un, intitulé :

De legitimâ cadaveris occisi sectione, occasione art. 149. *C.C.C.* Halle, 1747, in-4°. (J.)

BOEHMER (Philippe-Adolphe) naquit, à Halle, en 1717. Son père, Just-Henning, l'un des jurisconsultes les plus célèbres de l'Allemagne, etait directeur de l'Université de cette ville, et chancelier de la principauté de Magdebourg. Philippe-Adolphe, cadet de la famille, fut aussi le seul qui n'embrassa pas la carrière du barreau, que ses trois autres frères, mais particulièrement Georges-Louis et Jean-Samuel-Frédéric, parcoururent avec non moins de succès et d'éclat que leur père. Entraîné vers la médecine par une vocation irrésistible, après avoir passé six années dans le gymnase de Glaucha, faubourg de sa ville natale, il se fit inscrire, en 1732, sur les registres de l'Université, et suivit avec assiduité, pendant six autres années, les leçons d'Hoffmann, de Schultze et de Cassebohm. Hoffmann fut son patron, et lui servit de guide dans la carrière médicale. Ce fut sous sa présidence qu'il soutint sa thèse inaugurale, le 29 janvier 1738, après quoi le titre de docteur lui fut conféré. Il se rendit ensuite à Strasbourg pour s'y perfectionner dans l'anatomie et les accouchemens; néanmoins il resta peu dans cette ville, revint à Halle, et fut, quelques temps après, nommé physicien d'Eissleben, et premier médecin du duc de Saxe-Weimar. En 1741, lorsque Cassebohm passa à Berlin, Bœhmer le remplaça dans la chaire d'anatomie. En 1769, il devint doyen de la Faculté de médecine et premier professeur. En 1787, il fut nommé conseiller du roi de Prusse, et doyen de l'Université. Cette dernière dignité lui fut conservée jusqu'à sa mort, arrivée le 1er novembre 1789. Ses ouvrages sont :

Dissertatio medica de præcavendâ polyporum generatione. Halle, 1736, in-4°.

Bœhmer soutient que les polypes proviennent de la partie fibreuse qui existe dans le sang, et que tout l'art de les prévenir consiste à atténuer le fluide circulatoire pour y diminuer l'abondance de cette partie fibreuse.

Dissertatio epistolaris de numeri septenarii felici augurio. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio medica de cortice cascarillæ, ejusque insignibus in medicinâ viribus. Léipzick, 1738, in-4°.

C'est la thèse qu'il soutint pour obtenir le doctorat.

Præfamen academicum, quo situs uteri gravidi, fœtûsque à sede placentæ in utero per regulas mechanismi deducitur, lectionibus publicis de arte obstetricandi habendis præmissum. Léipzick, 1741, in-4°.

Haller a inséré ce Programme dans ses *Disputationes anatomicæ selectæ* (tom. V, p. 293). Bœhmer soutient que l'obliquité de l'utérus n'entraîne pas toujours un dérangement dans la situation naturelle et accoutumée

de l'enfant, et qu'au contraire cet organe peut n'être point dévié, quoique le fœtus soit plus ou moins oblique.

Observationes binæ anatomicæ de quatuor et quinque ramis ex arcu arteriæ magnæ adscendentibus. Léipzick, 1741, in-4°.

On trouve cette Dissertation dans les *Dissertationes anatomicæ selectæ* de Haller (tome II, page 449). Bœhmer y décrit deux variétés dans la distribution des branches de l'aorte, dont la plus remarquable est celle d'une artère vertébrale et d'une mammaire interne naissant de l'aorte elle-même. Il a vu aussi quatre troncs, au lieu de trois, sortir de l'aorte, et les deux carotides, ainsi que les deux sous-clavières, être ainsi parfaitement distinctes l'une de l'autre, et isolées.

Epistola anatomica problematica de ductibus mammarum lactiferis, experimento novo confirmata. Léipzick, 1742, in-4°.

Cette Dissertation est insérée parmi les *Disputationes anatomicæ selectæ* de Haller. L'auteur y donne une description fort exacte et une assez bonne figure des vaisseaux lactifères.

Dissertatio de febre lacteâ puerperarum : Resp. H.-L. Woltersdorff. Léipzick, 1742, in-4°.

Dissertatio de prolapsu et inversione uteri, ejusque vaginæ relaxatione : Resp. F.-B. Wachter. Léipzick, 1745, in-4°.

C'est l'histoire d'une hernie complète de la matrice, qui, sortie entièrement de l'abdomen, formait au dehors une tumeur grosse comme la tête d'un enfant.

Dissertatio de necessariâ funiculi umbilicalis vi vasorum structuræ, in nuper natis, deligatione : Resp. J. Burchart. Lélpzick, 1745, in-4°.

Insérée dans Haller (t. V, p. 625). Le but de Bœhmer est de prouver par de nombreux exemples combien il importe de lier le cordon ombilical, dont il donne une longue et assez bonne description.

Richardi Manningham Artis obstetricariæ compendium, tam theoriam, quam praxin spectans, morborumque omnium qui fœminis inter gestandum in utero, et in puerperio, nec non infantibus supervenire solent, curationem totam complectens. Hùc accedunt morborum omnium quibus corpus humanum est obnoxium, naturam investigandi methodus vera et accuratissima, illorum curationem efficacissima indigitans, et observationes nonnullæ ad praxin generalem medicinæ attinentes. In usum medicinæ tironum denuò editum, et novis quibusdam additamentis, videlicet præfamine, et duabus disquisitionibus theoretico-practicis, quarum primu de situ uteri gravidi fœtûsque à sede placentæ in utero, per regulas mechanismas deducendo agit; altera verò præstantiam et usum forcipis anglicani in partû difficili ex situ capitis obliquo, intrà ossa pubis immobiliter hærentis, commendat. Halle, 1746, in-4°.

Bœhmer s'est en quelque sorte approprié cette édition du Manuel de Manningham, par les additions dont il l'a enrichie. Le but de sa première dissertation est de combattre l'opinion suivant laquelle l'enfant fait la culbute dans la matrice. Dans l'autre, il décrit le forceps de Chamberlayne, corrigé par Chapman et Griffard, dont il veut qu'on fasse principalement usage lorsque la tête de l'enfant se trouve enclavée entre les os pubis.

Dissertatio de bronchiis et vasis bronchialibus. Halle, 1748, in-4°.

Institutiones osteologiæ, in usum prælectionum academicarum, cum iconibus anatomicis. Halle, 1751, in-8°.

Ce manuel d'ostéologie est fort bon : on y distingue surtout une excellente description des os de la face et de leurs sinus.

Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circà uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis. Halle, 1752, in-fol.

Ce recueil est important pour l'histoire des monstres humains. On y remarque entre autres la description d'un double canal pancréatique.

Observationum anatomicarum rariorum fasciculus alter notabilia circà uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis. Halle, 1756, in-fol.

Ce second fascicule renferme une multitude d'observations, faisant suite à celles qui sont décrites dans le premier; mais on y trouve en outre de précieuses remarques sur l'anatomie pathologique, comme des cas de concrétions calculeuses dans la cavité de l'ntérus, et de moles dans les trompes de Fallope; on distingue aussi la description d'une matrice divisée en deux portions, à chacune desquelles aboutissait un vagin. Le docteur Frédéric Tiedemann a publié naguère une observation entièrement analogue à cette dernière.

Dissertatio de nimis scrupulosâ humani corporis ab aere frigido defensione, ejusque noxâ : Resp. Gross. Léipzick, 1758, in-4°.

Bœhmer développe avec beaucoup de sagacité les inconvéniens qui peuvent résulter de l'habitude de se couvrir trop chaudement la tête. Si la structure et les fonctions du système pileux avaient été mieux connues de son temps, il aurait donné un bien plus haut degré d'intérêt encore à cette dissertation, qu'on ne lira cependant pas sans fruit.

Dissertatio de hemorragiâ suppuratoriâ. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de paracentesi : Resp. Buchholz. Léipzick, 1759, iu-4°.

Dissertatio de herniis incarceratis : Resp. Ziesemer. Léipzick, 1761, in-4°.

Dissertatio de fluoris albi benigni in malignum transitu, sine prævio contagio : Resp. Wiehl. Léipsick, 1761, in-4°.

Dans cet opuscule remarquable, Bœhmer cherche à prouver, contre Astruc et les autres syphilomanes, que l'écoulement lencorrhoïque, chez les femmes, peut acquérir des qualités aussi virulentes que le gonorrhoïque, quoique la personne ne soit pas exposée à l'infection. Il est singulier qu'on ne répugne pas à admettre, d'après les observations récentes du professeur Chaussier, la possibilité que le flux palpébral soit contagieux en quelques circonstances, et qu'on refuse d'accorder la même propriété au flux leucorrhoïque, tandis que peut-être n'est-il pas une seule de nos sécrétions muqueuses qui ne puisse l'acquérir par la réunion de causes plus ou moins variées.

Dissertatio de imperfectâ paralysi seu paresi ex colicâ : Resp. Jahn. Léipzick, 1761, in-4°.

Dissertatio de cancro aperto et occulto : Resp. Tenzer. Léipzick, 1761, in-4°.

Dissertatio de vomicâ pulmonum : Resp. Birner. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de ictero nigro febribus acutis, exanthematicis, symptomaticè superveniente : Resp. Bernhold. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de methodo paresin ex colicâ rationali convenienter curandi : Resp. Bærensprung. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de spasmorum externorum ratione ad viscerâ, indèque oriundâ morborum complicatione : Resp. Struempfler. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de noxiis animi adfectuum in corpore humano effectibus, eorumque remediis : Resp. Ziegler. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de colicâ : Resp. Grote. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de ulcerum externorum sanatione difficili, ab illorum cum morbis viscerum complicatione : Resp. Molzahn. Léipzick, 1762, in-4°.

Programma de uracho humano. Léipzick, 1763, in-4°.

On trouve ce Programme dans l'ouvrage intitulé : *Fasciculus dissertationum anatomico-medicarum*, qui contient en outre les deux opuscules suivans, et un troisième de J.-C. Themelius, intitulé : *Commentatio, quâ nutritionem fœtûs in utero per vasa umbilicalia solùm fieri ostenditur* (Amsterdam, 1764, in-8°.).

Dissertatio de confluxu trium cavarum in dextro cordis atrio : Resp. N. Theune. Léipzick, 1763, in-4°.

Anatome ovi humani, trimestri abortu elisi, figuris illustrata : Resp. C.-A. Madai. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de morborum crisi metastaticâ : Resp. Dresde. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de urinæ se et excretione ob multitudinem arteriarum renalium largiore, casu quodam singulari illustratâ : Resp. Mender. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de naturâ et morbis salivæ, ejusque necessariâ secretione ritè promovendâ : Resp. Scheffler. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de pulmonum cum encephalo consensu : Resp. Wesche. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de necessariâ therapiæ cum externâ conjunctione : Resp. Dietrich. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de ossium ex viscerum læsione mollitie : Resp. Zembsch. Léipzick, 1763, in-4°.

C'est le cas fort remarquable d'un individu imbécille, dont les os étaient dans un état de ramollissement à peu près semblable à celui dans lequel tombèrent les os de notre célèbre femme Supiot.

Dissertatio de ulcere putridam præcavente febrem : Resp. Gutfeld. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de purgantibus, chronica cutis exanthemata nonnunquam exacerbantibus : Resp. Gerbes. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de salutari vis vitæ in morbis actione : Resp. Thalheim. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de transitu febrium benignarum in malignas, præsertim in Frisiâ orientali : Resp. Escherhausen. Léipzick, 1764, in-4°.

Dissertatio de febre scarlatinâ, epidemicè hactenùs grassante : Resp. Ehrlich. Léipzick, 1764, in-4°.

C'est un des meilleurs opuscules de Bœhmer.

Dissertatio de signo spasmi peripherici in febribus continentibus : Resp. Nœller. Léipzick, 1765, in-4°.

Dissertatio de damnis ex retardatâ abcessuum apertione : Resp. Miska. Léipzick, 1765, in-4°.

Dissertatio : An purpura arte exstirpari queat ? Resp. Suessemilch. Léipzick, 1766, in-4°.

Dissertatio de febre catarrhali malignâ epidemicâ, anginâ gangrenosâ stipata : Resp. Herzog. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de nonnullis momentis ad curationem epilepsiæ spectantibus : Resp. Stahl. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de usu salutari extracti aconiti in arthritide, observationibus comprobato : Resp. Andreæ. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de febris lentæ ortu ex intermittentibus : Resp. Splittegarb. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de morbis quibusdam inflammationes simulantibus et dissimulantibus : Resp. Ritter. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de aquis ex utero gravidarum et parturientium profluentibus : Resp. Kœnig. Léipzick, 1768, in-4°.

Dissertatio de solvendis et extrahendis secundinis : Resp. Spannagel. Léipzick, 1768, in-8°.

Dissertatio exhibens historiam peripneumoniæ veræ cum aliis morbis complicatæ, ejusque explicationem : Resp. Picht. Léipzick, 1769, in-4°.

Dissertatio de complicatâ cum abdominis hydrope graviditate, ejusque signis, occasione singularis casûs : Resp. Reimann. Léipzick, 1770, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoïdibus externis : Resp. Wegener. Léipzick, 1770, in-4°.

Dissertatio de methodo spasmis medendi generatim : Resp. Bennecke. Léipzick, 1770, in-4°.

Dissertatio sistens caussas infanticidii impunis : Resp. Richter. Léipzick, 1771, in-4°.

Dissertatio de regimine in febribus acutis moderato optimo : Resp. Abel. Léipzick, 1771, in-4°.

Dissertatio prima de constitutione epidemicâ Halæ ad Salam 1771-1772 observatâ : Resp. Hawarth. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio secunda de constitutione epidemicâ Halæ ad Salam 1771-1772 observatâ : Resp. Hoehl. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de notione malignitatis morbis adscriptæ : Resp. Fuerstenmuehl. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de quorumdam roborantium præstantiâ : Resp. Burchart. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de caussis cur malum hystericum morbum malo hypochondriæ majorem constituat? Resp. Conradi. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de mutatione qualitatum sanguinis, ab ejus transitu per pulmones dependente : Resp. Zimmermann. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de caussis motûs progressivi sanguinis in venis : Resp. Wildegans. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de peripneumoniâ : Resp. Muennich. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de abortu habituali : Resp. Thau. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de inflammatione doloris experte : Resp. Clemens. Léipzick, 1772, in-4°.

Dissertatio de lochiorum pathologiâ et therapiâ. Léipzick, 1773, in-4°.

Dissertatio de regimine puerperarum post partum naturalem. Léipzick, 1773, in-4°.

Brevis medicinæ sciagraphia. Léipzick, 1776, in-4°.

Dissertatio de cruditatibus et impuritatibus primarum viarum. Léipzick, 1776, in-4°.

Dissertatio de *congruo fasciarum in tumoribus pedum usu.* Léipzick, 1776, in-4°.

Dissertatio de vomitu pituitoso. Léipzick, 1778, in-4°.

Dissertatio de arthritide. Léipzick, 1780, in-4°.

Dissertatio de mydriasi oculorum. Léipzick, 1780, in-4°.

Dissertatio de fasciarum cautâ in puerperis applicatione. Léipzick, 1783, in-4°.

Bœhmer a encore inséré une observation sur un sarcome de la matrice, dans le tome IX (p. 59) de l'Appendice des Actes de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre, aussi bien que de l'Académie royale de chirurgie, qui lui avait décerné le titre d'associé étranger.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BOERHAAVE (HERMANN, c'est-à-dire, GERMAIN), l'un des plus grands médecins qui aient existé, naquit, le 13 décembre 1668, au village de Woorhout, près de Leyde. Son père, qui était ministre du Saint-Evangile, avait deux fils, Jacques et Hermann ; il avait, dit-on, formé le projet de faire un médecin du premier et un ecclésiastique du second : le sort en décida autrement. Jacques succéda à son père, laissant après lui la mémoire d'un pasteur éclairé et versé dans quelques branches de la physique, tandis qu'Hermann, devenu médecin, acquit une réputation qui remplit le monde, et fut la gloire de son pays. La première éducation de Boerhaave fut dirigée vers l'étude des langues grecque et latine, dans lesquelles il fit de grands progrès. Vers l'âge de onze ans, il fut attaqué, à la

cuisse gauche, par un ulcère qui résista pendant sept ans à tous les moyens employés pour le combattre. Les lectures et les réflexions qu'il fit à cette occasion furent, à ce que l'on assure, la source de sa vocation pour la médecine. Quoi qu'il en soit, il parvint à se débarrasser de son ulcère par de fréquentes lotions d'urine et de sel marin qu'il se décida à employer. Il se rendit, en 1682, à Leyde, pour se livrer avec la plus grande ardeur à des études d'un ordre supérieur à celles qui avaient jusqu'ici occupé son esprit. Son père étant venu à mourir sur ces entrefaites, il se trouva sans fortune, et il fût resté sans appui, si Van Alphen, qui apprécia ses talens, ne fût venu à son secours pour les besoins les plus urgens. Boerhaave devint très-versé dans l'hébreu, le chaldéen, l'histoire ancienne et moderne, même l'histoire ecclésiastique, et, ce qui lui fut plus utile, la philosophie et les mathématiques.

Parvenu, en 1687, à l'âge de dix-neuf ans, Boerhaave débuta dans le monde littéraire par un discours académique, prononcé sous la présidence de Gronovius, et dont le but était de prouver que Cicéron avait réfuté victorieusement le système d'Épicure. Il profita de cette occasion pour attaquer Spinosa, comme marchant sur les traces du philosophe grec, et ce premier essai de sa plume lui valut une médaille d'or que lui décerna la ville de Leyde. En 1689, il présenta, pour être reçu docteur en philosophie, une dissertation sur la distinction à établir entre l'ame et le corps. Les objets dont nous venons de parler, furent traités dans l'intention de suivre la première direction que son père avait désiré lui imprimer. L'état de sa fortune, qui ne s'améliorait point, l'obligea à tirer partie de ses connaissances en mathématiques, et il se soutint long-temps en donnant des leçons particulières. Cependant les magistrats municipaux de Leyde, qui ne le perdaient point de vue, lui confièrent le soin de collationer le catalogue de la Bibliothèque de Vossius, dont la ville avait récemment fait l'acquisition. Boerhaave ayant alors, pour conserver ses naïves et touchantes expressions, ayant reçu des otages d'un meilleur sort, commença à se livrer à son goût de prédilection pour la médecine.

Il avait vingt-deux ans, et il suivit, dans cette nouvelle étude, une méthode dont nous ne croyons pas qu'il existe un autre exemple dans l'histoire littéraire. C'est ici que l'ampleur de la tête de Boerhaave commence à se montrer. Préférant l'ordre synthétique, il commença par la lecture d'Hippocrate, descendit des auteurs originaux aux commentateurs, de ceux-ci à un petit nombre de compilateurs judicieux, et arriva par cette route longue et pénible jusqu'aux institutions qu'enseignait alors Drélincourt dans l'École de Leyde. Les leçons de ce professeur présentaient l'état actuel de la science dont le nouvel

initié allait reculer les bornes. Boerhaave se livra à l'étude de l'anatomie, première et solide base de l'art de guérir, en lisant attentivement les descriptions de Vésale et de Bartholin, et en assistant aussi, avec autant d'ardeur que d'assiduité, aux dissections et aux autres préparations de Nuck et de Ruysch. Comme l'anatomie ne peut bien s'apprendre que par la pratique, on a remarqué, avec justesse, qu'il ne s'était point élevé, dans cette partie de la médecine, à la hauteur qu'il avait atteinte dans les autres. Il devint fort instruit en botanique et en chimie, comme il en donna depuis des preuves.

En 1693, Boerhaave se fit recevoir docteur en médecine à l'Université d'Harderwick. Sa thèse roula sur un objet de pratique important, l'examen attentif des excrémens comme signes dans les maladies. Il retourna à Leyde, où il fut nommé, en 1701, par l'Université, adjoint à la chaire de médecine dont Drélincourt, avancé en âge, était le titulaire. Boerhaave prononça, dans cette circonstance, un Discours mémorable, dans lequel il recommanda à ses auditeurs, pour les plus justes motifs, de se livrer à l'étude d'Hippocrate. Il s'écarta cependant bientôt du modèle qu'il avait préconisé. Placé dans les circonstances les plus avantageuses pour donner à ses talens un grand développement, il acquit en peu d'années la réputation du plus habile professeur de l'Europe. On put dès-lors facilement prévoir que l'affluence de ses disciples et de ses cliens obligerait à agrandir l'enceinte de Leyde, ce qui eut en effet lieu à plusieurs reprises.

Boerhaave était doué d'une heureuse élocution, d'un grand ordre dans l'exposition, et d'une immense érudition, non de celle qui entasse sans choix, mais de celle qui s'éclaire constamment du flambeau de la critique. Il possédait le talent de présenter des ensembles de doctrines imposans par la réunion d'une grande masses de faits concordans. Il n'excella donc que trop dans cet art séduisant et dangereux, et qui cependant n'est donné qu'aux hommes supérieurs, de ployer et de coordonner en apparence tous les faits en systèmes presque toujours exclusifs. Boerhaave refusa, en 1703, une chaire de professeur en titre dans l'Université de Groningue, et témoigna par là sa reconnaissance pour celle de Leyde. Il se chargea dans cette année de répéter les cours de médecine pratique et de chimie, et prononça un Discours sur l'application des raisonnemens mécaniques à la médecine. Ce sont les premiers pas qu'il fit dans la carrière systématique qu'il parcourut depuis. On dirait vainement qu'il chercha, dans ses leçons et dans ses ouvrages, à concilier les dogmes des vitalistes avec les principes des chimistes et ceux des mécaniciens, et qu'ainsi il fut souvent éclectique. Les traces profondes que ses premières études avaient

laissées dans son esprit, lui faisaient voir, dans les corps vivans, des propriétés, des actions, des fonctions qu'il croyait pouvoir apprécier, expliquer, déterminer par les lois de la physique, les opérations de la chimie et la science des calculs, quoiqu'il dût être prévenu de l'insuffisance de ces moyens par les sages avis d'Hippocrate et de ceux qui l'ont pris pour guide.

En 1709, Boerhaave fut nommé professeur de médecine et de botanique, et il prononça, en prenant possession de sa chaire, un Discours qui avait pour objet de faire sentir combien il était important de rappeler la médecine à sa simplicité primitive. Ce discours est composé dans le même excellent esprit que celui qui roule sur l'étude d'Hippocrate, ce qui n'empêcha pas Boerhaave, malgré ce double hommage, d'insister plus que jamais sur ses idées favorites, et de chercher à donner, ce qu'il obtint facilement, le plus grand crédit à ses doctrines mécaniques. Ses nouvelles fonctions dans l'enseignement, auquel il se livra tout entier, produisirent successivement les deux ouvrages sur lesquels repose principalement sa gloire, et qui éterniseront son nom.

Le premier de ces ouvrages est celui auquel il donna le titre d'Institutions de médecine, et dont la première édition parut en 1708. Jamais ouvrage élémentaire n'avait offert un ensemble aussi imposant et aussi complet sur aucune espèce de science. Le canevas des leçons de Boerhaave, car ce n'était point autre chose, présentait en effet l'ordre que doit suivre dans ses études celui qui, préparé par une éducation libérale, se propose de devenir médecin. Quelques lignes suffisent à Boerhaave pour tracer l'histoire de l'art qui a fourni matière à tant de volumes, la plupart fastidieux. Si on veut avoir une idée de la manière large avec laquelle il trace les grandes révolutions des sciences, il suffit de citer les expressions par lesquelles il trancha les longues discussions élevées sur la découverte de la circulation du sang, revendiquée tour à tour, avec chaleur, par plusieurs nations éclairées.... *Immortalis Harveius demonstrationibus suis omni priorum theoriâ eversa, novam omnino, et certam, jecit huic basin scientiæ.* Aucun anatomiste, prétendant à la découverte, ne perd de ses droits, mais Harvey a le bonheur et le mérite de la démontrer.

Les Institutions de médecine de Boerhaave, qui commencent donc par une histoire rapide de la science et de l'art, sont divisées en cinq livres ou grandes sections : la physiologie, la pathologie, la séméiotique, l'hygiène et la thérapeutique. La physiologie est la partie qui laisse le plus de choses à désirer, parce que l'anatomie, qui lui sert de base, n'est pas toujours exacte et complète, comme l'a fait remarquer Haller, avec le respect qu'il a toujours porté à son maître. Dans la pathologie

on n'estime plus, avec raison, le chapitre qui traite des maladies des humeurs. Boerhaave a réuni, sous le titre de pathologie, l'étiologie et la symptomatologie morbides. La séméiotique traite des signes de la santé et des maladies. L'hygiène se subdivise en prophylactique et en régime propre à conserver longtemps la vie. Dans la section ou le livre consacré à la thérapeutique, on trouve un chapitre très-court sur les indications vitales, car il ne contient que huit paragraphes exprimés chacun par une seule phrase. Le titre promet ce qu'on est loin de trouver entièrement. Les trois premiers paragraphes énoncent, avec une admirable briéveté, des idées mères, favorablement reçues et heureusement exploitées de nos jours.... *Vitæ conditio cognoscitur perspectis ejus viribus : hæc innotescunt per effecta in ægro edita..... quæ sunt exercitationes superstites functionum adhuc permanentium.* Dans le reste du chapitre, Boerhaave est mécanicien et solidiste.

La réputation des Institutions de médecine fut si grande, qu'au rapport de Fontenelle et de Schultens, ils furent traduits en idiomes orientaux, et répandus dans l'empire Ottoman. Cette importante production de Boerhaave fut traduite et publiée en français, conjointement avec les Aphorismes, par notre La Mettrie, auquel la hardiesse de ses opinions et les soupers de Sans-Souci ont donné un autre genre de célébrité. Le commentaire de Haller, travail d'un mérite bien supérieur à celui dont nous venons de parler, parut à Leyde, en 1758, 7 vol. in-4°.

Les Institutions de Boerhaave furent bientôt suivies de ses Aphorismes, ouvrage rempli de choses positives, fruit de l'observation des anciens et des modernes, et qui a eu le précieux avantage d'être commenté par les plus illustres disciples du professeur de Leyde, tels que les Haller, les Van Swieten, les Gaubius, les De Haen et autres. Si tous ceux qui sortirent de l'école de Leyde n'eurent pas le même génie, ne furent pas doués de talens aussi éminens pour agrandir la gloire de leur maître, remplis tous d'admiration et de respect, ils ne négligèrent rien pour la proclamer en tous lieux. Les Hollandais portèrent aussi le nom de Boerhaave partout où abordaient leurs vaisseaux, et cela explique comment un mandarin de la Chine put lui écrire, avec l'assurance que sa lettre lui parviendrait, en se contentant de cette simple suscription : *à Boerhaave en Europe.* Une réputation qui s'étendait sur tous les points du globe dut apporter de grands changemens dans la fortune de Boerhaave. En effet, tous ceux qui nous ont transmis les particularités de sa vie, nous ont appris qu'il avait acquis des richesses immenses et que l'on a fait monter jusqu'à la somme de deux millions de florins. Quelques per-

sonnes, et en assez grand nombre, en ont conclu que Boerhaave devait être avare. Il nous en coûterait pour convenir, sans de bonnes preuves, qu'un si grand homme eût un vice aussi bas. Heureusement nous ne manquons point de motifs qui justifient la source pure de sa fortune. En général, et quoi qu'en pensent les gens d'un monde irréfléchi, les praticiens du plus grand mérite et les plus occupés parviennent rarement à une fortune proportionnée à leur célébrité et à leur utilité : l'ingratitude des malades est bien mieux constatée que l'avarice des médecins. Boerhaave était né et vivait au milieu d'une nation laborieuse, opulente, et qui, essentiellement commerciale, attachait un juste prix à tous les services rendus. Les étrangers qui recouraient aux avis du professeur de Leyde, étaient des hommes considérables par leurs dignités ou leur fortune. Il fut consulté par des princes, des rois, des empereurs. Un riche Anglais lui fit présent d'une belle et agréable maison de campagne, que ses descendans possèdent encore aujourd'hui, pour le remercier de quelques conseils bien simples, mais efficaces, et qui consistaient à prendre de l'exercice en conduisant à la rame un bateau dans des promenades sur l'eau. Il faut compter par dessus tout la frugalité et la simplicité de la vie de Boerhaave, qui étaient d'ailleurs, à cette époque, comme celles de ses compatriotes, le caractère respectable et distinctif de la nation batave. Boerhaave mêlait sagement à ses études quelques récréations indispensables; il jouait habituellement de la flûte, et avec assez d'agrément; il faisait de fréquentes promenades à pied et à cheval. La chaire de botanique qu'il remplissait, et la direction du jardin des plantes, lui fournissaient encore des moyens de prendre souvent un exercice qui concourait, avec un bon régime, au maintien de sa santé.

Le nom de Boerhaave sera toujours cher à ceux qui aiment et cultivent la botanique, parce qu'il accrut considérablement, par ses nombreuses relations, les richesses du jardin public. Il fit connaître, par des descriptions et des figures gravées, plusieurs espèces nouvelles, forma des genres nouveaux, et s'éleva jusqu'à créer une méthode ou un système qui, pour être tombé en désuétude, ne prouve pas moins l'étendue de son savoir en botanique, et fait ressortir de nouveau ce caractère distinctif de son esprit qui le portait à coordonner toutes ses connaissances. On verra par l'énumération des écrits sortis de sa plume, et de ceux dont il fut le promoteur ou l'éditeur, ce qu'il a fait pour la botanique.

Boerhaave ayant été nommé, en 1714, recteur de l'Université de Leyde, prononça, à la fin de son rectorat, un discours sur les moyens d'arriver à connaître la vérité dans les sciences physiques : *De comparando certo in physicis*. Embras-

sant d'un vaste coup-d'œil, dans cette production, les sciences dont il s'occupe, Boerhaave pose les principes rigoureux qui peuvent seuls diriger nos recherches et nous conduire au but désiré ; c'est de savoir nous borner aux faits apparens et matériels, sans remonter à des causes éloignées et finales, hypothétiques ou inabordables. Il fut aussi chargé, vers la fin de 1715, de remplacer, dans la chaire de médecine pratique, Bidloo qui venait de mourir, et qu'il suppléait depuis dix ans. Dans cette école de clinique, Boerhaave développait, avec la puissance de méthode, d'érudition et de sagacité qui lui était propre, ses principes théoriques, et il les appliquait à la pratique de l'art. Il est très-intéressant d'observer, et il faut insister sur cette remarque, que cet écrivain, si dogmatique, et législateur en médecine, pour emprunter l'expression de Bordeu, parlant de nos grands maîtres, s'attachait par-dessus tout, au lit des malades, à recommander à ses disciples de considérer, comme l'objet principal, l'observation ou l'histoire des maladies. Boerhaave mérita, dans cette position nouvelle, les titres de sage, d'habile et même de grand praticien. Qui pourrait, quoi qu'en ait dit sourdement l'envie, s'acharnant sur les jours de sa gloire, ou se traînant sur les marches de son tombeau, qui pourrait lui refuser ces titres, quand on lit quelques observations de maladies tracées avec une perfection qui sera rappelée plus tard?

En 1718, l'Université, après le décès de Le Mort, joignit aux autres chaires de Boerhaave celle de chimie, science qu'il enseignait déjà comme remplaçant depuis 1703. Conformément à son usage, il prononça, en prenant possession de sa chaire, un nouveau discours, dans lequel il se montra toujours égal à lui-même. Ici il fut question de la chimie portant dans la médecine de nouvelles lumières et d'utiles reformes : *De chemiâ suos errores expurgante.* Cet empire qu'il donnait à la chimie rentre dans le système que nous avons exposé, sans l'approuver. Boerhaave, considéré simplement comme chimiste, serait encore un savant très-recommandable ; c'est moins cependant, cette fois-ci, comme auteur systématique que comme expérimentateur habile et judicieux, et comme professeur et écrivain méthodique et lumineux. On a souvent dit qu'il n'avait publié ses Elémens de chimie que pour faire connaître exactement, au monde savant, ses idées et ses immenses travaux, mal pressentis ou défigurés dans plusieurs prétendus extraits de ses leçons fort répandus par des manuscrits et même par des ouvrages imprimés. Il est difficile de croire que Boerhaave ait ignoré seul la sagacité, l'exactitude, la patience, la supériorité de talent qu'il avait apporté dans ses nombreuses et belles expériences. La postérité, presque toujours équitable, a conservé un souvenir reconnaissant des grands services qu'il a ren-

dus à plusieurs parties de la chimie, et entre autres à l'analyse des corps organisés. Son traité du feu est un chef-d'œuvre.

Boerhaave ressentit, en 1712, une violente attaque de goutte, qui fut accompagnée d'une paralysie, ou bien qui la détermina. Cette maladie le força d'interrompre, pour la première fois, son enseignement. Le jour de sa convalescence où il put sortir de sa maison et reparaître aux yeux de ses disciples et de ses concitoyens, fut un jour de joie et de fêtes, et la ville fut le soir complètement illuminée par un mouvement spontané. Voici de ces hommages publics qui semblent appartenir, dans leur simplicité, aux temps antiques, et qui rappellent ce que Rome vertueuse et républicaine fit pour ce Duilius qui gagna la première bataille navale.

Des rechutes qui atteignirent Boerhaave en 1727 et 1729, l'éloignèrent successivement des chaires qu'il avait remplies pendant plus de vingt ans. L'Uuiversité le nomma une seconde fois recteur en 1730. En quittant cette haute magistratnre littéraire, il prononça encore un admirable Discours que l'on pourrait regarder comme le dernier acte de foi et le plus solennel de sa vie médicale. L'honneur et le devoir ordonnent aux médecins d'étudier et de suivre les mouvemens de la nature : *De honore, medici servitute :* tel est le titre et le sujet de ce Discours. Après de longs circuits, Boerhaave revient à son point de départ, et rend un tardif et dernier hommage aux principes du plus grand et du premier de nos maîtres, dont il faut avouer et répéter qu'il s'était très-rarement écarté dans la pratique. Ses douloureuses infirmités s'aggravèrent, et il mourut, le 23 septembre 1738, à l'âge de soixante-dix ans. La ville de Leyde lui fit élever un tombeau d'une élégante et noble simplicité, et qui n'est pas cependant sans magnificence. Une urne cinéraire, contournée de draperies, et présentant, en relief, un fidèle portrait de Boerhaave, est entourée par les génies des sciences qu'il cultiva. On lit sur ce monument la devise chérie de Boerhaave, *Simplex sigillum veri*, et au-dessous cette belle et laconique inscription : *Salutifero Boerhaavii genio sacrum*. Cet empire de renommée qui avait fait planer le nom de Boerhaave sur son siècle, ne s'éteignit point pour descendre avec lui tout entier dans la tombe. Son nom égalera la durée des sciences auxquelles il est attaché. Le brillant éclat de la dernière moitié du dix-huitième siècle, et le commencement de celui qui s'écoule, ne l'ont point obscurci. Lorsqu'une fatale explosion renversa, il y a peu d'années, une partie de Leyde, les voyageurs éclairés de toutes les nations cherchaient avec empressement, au milieu des débris, la maison, l'école, le tombeau de Boerhaave.

On éprouve quelqu'embarras lorsqu'il est question de donner l'ample liste des ouvrages de Boerhaave, et qu'on veut les placer

dans un ordre convenable. Lui-même en a donné, à la vérité, le catalogue dans la préface de ses Elémens de chimie; mais cette énumération ne classe rien. Nous avions été tentés un moment d'adopter l'ordre chronologique, le plus simple de tous, et qui n'est pas sans plusieurs avantages, dont le principal est de donner, en quelque sorte, l'histoire de la pensée des auteurs. Une réflexion nous a détourné de notre première idée. Il existe une excellente classification des écrits de Boerhaave dans un ouvrage récent (la *Biographie universelle*); nous en profiterons ici, car il ne faut pas essayer de recommencer ce qui est bien fait. Voici la manière dont MM. Chaussier et Adelon ont classé les ouvrages de Boerhaave : 1°. ses ouvrages avoués; 2°. ceux qui sont nés de sa doctrine, et qui lui sont généralement attribués, quoique sortis d'une autre plume que la sienne; 3°. enfin les ouvrages nouveaux inédits qu'il a donnés au public, ou ceux des anciens qu'il a fait réimprimer avec des préfaces et d'utiles additions.

I. Ouvrages avoués par Boerhaave :

Oratio academica, quâ probatur benè intellectam à Cicerone et confutatam esse sententiam Epicuri de summo bono. Leyde, 1688, in-4°.

Dissertatio inauguralis de distinctione mentis à corpore. Leyde, 1689, in-4°.

Disputatio de utilitate explorandorum excrementorum in ægris ut signorum Harderwick, 1693, in-8°. - Leyde, 1742, in-4°. - Francfort, 1742, in-8°. - Londres, 1744, in-8°.

Oratio de commendando studio Hippocratico. Leyde, 1701, in-4°. - *Ibid*. 1721, in-4°.

De usu ratiocinii mechanici in medicinâ. Leyde, 1703, in-4°. - *Ibid*. 1709, in-4°.

Oratio quâ repurgatæ medicinæ facilis asseritur simplicitas. Leyde, 1703, in-4°.

Oratio de comparando certo in physicis. Leyde, 1718, in-4°.

Oratio de chemiâ suos errores expurgante. Leyde, 1718, in-4°.

Oratio de vitâ et obitu viri clarissimi Bernhardi Albini. Leyde, 1721, in-4°.

Boerhaave retrace les travaux d'Albinus et sa vie consacrée tout entière à la culture, à la pratique, à l'enseignement de la médecine. Il représente ensuite cet homme savant et vertueux enlevé à une nombreuse famille, privée inopinément de son guide et de son appui. Se livrant alors à un mouvement oratoire des plus pathétiques, il conjure ses collègues et les magistrats qui présidaient à l'instruction, de reporter leur amitié et leur reconnaissance protectrice sur les enfans d'Albinus, et plus spécialement encore sur le jeune Bernard Sigefroi, qui donnait déjà les plus flatteuses espérances, et qui s'est fait depuis un si grand nom comme anatomiste.

Oratio quâ repurgatæ medicinæ facilis adseritur simplicitas. Leyde, 1721, in-4°.

Oratio de honore medici servitute. Leyde, 1731, in-4°.

Tous les ouvrages indiqués ci-dessus composent les opuscules de Boerhaave qui ont été imprimés plusieurs fois.

Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos. Leyde, 1708, in-8°. - Francfort, 1712, in-12. - Leyde, 1713, in-8°. - *Ibid*. 1720, in-8°. - Paris, 1722, in-12. - Leyde, 1727, in-8°. - *Ibid*. 1734, in-8°. -

Paris, 1737, in-12.-Leyde, 1746, in-8°.-Paris, 1747, in-12.-Duisbourg, 1756, in-8°. - Venise, 1757, in-4°. - Londres, 1741, in-4°. - *Ibid.* 1757, in-4°. - Edimbourg, 1752, in-4°. - Vienne, 1775, in-8°.

Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis, in usum doctrinæ medicæ. Leyde, 1709, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - Paris, 1720, in-12. - *Ibid.* 1726, in-12. - Leyde, 1722, in-8°. - Paris, 1732, in-12. - Leyde, 1737, in-8°. - *Ibid.* 1742, in-8°. - Paris, 1745, in-12.-*Ibid.* 1747, in-12.- Louvain, 1752, in-12., avec le traité *De lue venereâ*. - Trad. en anglais, Londres, 1755, in-8°. -En français, Rennes, 1738, in-12; Paris, 1745, in-12.

Les Aphorismes ont été imprimés aussi avec le commentaire de Van Swiéten, dont la première édition parut à Vienne en 1743, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1772, 5 vol. in-4°. - Paris, 1746 - 1754, 3 vol. in-4°.

Cette dernière édition est la première de Paris; la seconde a parn en 1755 et années suivantes: elle est en 5 vol. in-4°. Il y a eu d'autres éditions et traductions, dont il sera parlé dans l'article Van Swiéten.

Index plantarum quæ in horto Lugduno - Batavo reperiuntur. Leyde, 1710, in-8°. - *Ibid.* 1720, in-8°.

On peut considérer comme un nouvel onvrage, augmenté de trente figures et de l'histoire des directeurs du jardin, le livre intitulé :

Index alter plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo coluntur. Leyde, 1720, 2 vol. in-4°., avec figures. - *Ibid.* 1727, 2 vol. in-4°., avec figures.

Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis. Londres, 1718, in-8°. - Leyde, 1719, in-8°. - *Ibid.* 1727, in-8°. - *Ibid.* 1762, in-8°. - Paris, 1720, in-12. - *Ibid.* 1745, in-12. - Francfort, 1720, in-12. - Louvain, 1750, in-12. -Trad. en français par Lamettrie, Paris, 1739, in-12,

Cet ouvrage est un de ceux que l'importunité des disciples de Boerhaave lui arrachait quelquefois; il est très-préférable au traité *De viribus medicamentorum*, avec lequel on l'a souvent mal à propos confondu. ouvrage qui est au-dessous des talens et du savoir de Boerhaave, et qu'en conséquence on regarde comme n'étant pas de lui.

Epistola ad Ruyschium clarissimum pro sententiâ Malpighianâ de fabricâ glandularum in corpore humano. Amsterdam, 1722.

Atrocis nec descripti priùs morbi historia, secundùm medicinæ artis leges conscripta. Leyde, 1724, in-8°.

Atrocis rarissimique morbi historia altera. Leyde, 1728, in-8°.

Les deux derniers écrits ont été réimprimés ensemble par Baldinger (Léipzick, 1771, in-8°.).

Boerhaave, dans le premier, se range du parti de Malpighi, dans la dispute qu'il eut avec Ruysch sur la structure des glandes.

Le second de ces écrits est une observation précieuse, relative à une rupture de l'œsophage, à la suite d'un vomissement. Le troisième offre l'observation d'une grande dilatation du cœur, produite par une tumeur adipeuse.

Si on joint à ces deux belles histoires la description du rhumatisme goutteux, maladie dont Boerhaave eut bien cruellement à souffrir, on est pénétré d'admiration pour ses talens comme praticien.

Oratio cum cathedræ chemiæ et botanices valediceret. Leyde, 1729, in-4°.

Elementa chemiæ quæ anniversario labore docuit in publicis privatisque scholis. Paris, 1724, 2 vol. in-8°. - Léipzick, 1732, in-8°.- Leyde, 1732, in-4°. - Paris, 1733 et 1755, 2 vol. in-4°., avec les Opuscules. - La Haye, 1746, in-8°. -Trad. en français par Allaman, et augmentés de notes par Janin, Paris, 1754, 6 vol. in-12.- en allemand, Léipzick, 1738, in-8°. - en anglais, Londres, 1734, in-8°.

Lamettrie en a donné un précis sous le titre suivant :

Abregé de la théorie chimique tirée des écrits de Boerhaave, avec le Traité du vertige. Paris, 1741, in 12.

dont il y a eu plusieurs éditions anglaises, avec des notes qui ont fait naître des discussions et produit des écrits qui aujourd'hui n'intéressent plus personne.

L'édition des Elémens de chimie de 1732 est la première qu'ait avouée Boerhaave, et qui doive être considérée comme tout entière de lui.

II. Les ouvrages attribués à Boerhaave, extraits de ses leçons par ses disciples, et à la publication desquels il n'a point pris une part aussi incontestable qu'aux précédens, sont :

Tractatus de peste,
qui a paru à la tête des écrits composés à l'occasion de la peste qui ravagea Marseille en 1720.

Consultationes medicæ, sive sylloge epistolarum cum responsis. La Haye, 1743, in-12. - *Ibid.* 1744, in-8°. - Gœttingue, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - Londres, 1744, in-8°. - Paris, 1750, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1745, in-8°.

Prælectiones publicæ de morbis oculorum. (Dictées par Boerhaave en 1708). Gœttingue, 1746, in-8°. (édition de Haller sur une copie défectueuse de Zwinger); Gœttingue, 1750, in-8°. (autre édition de Haller sur un meilleur manuscrit d'Heister). - Venise, 1748, in-8°. - Paris, 1749, in-8°. (reproduisant toutes les fautes de la première édition de Gœttingue). Francfort, 1762, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1750, in-8°.; Leyde, 1751, 2 vol. in-8°. - en allemand, Nuremberg, 1771, in-8°.

Introductio in praxim clinicam, sive regulæ generales in praxi clinicâ observandæ. Leyde, 1742, in-8°.

Praxis medica. Londres, 1716, in-12.

De viribus medicamentorum. (Recueillis dans ses leçons, en 1711 et 1712). Paris, 1722, in-8°. - *Ibid.* 1726, in-12; par Boudon, *Ibid.* 1740, in-12. - Venise, 1730, in-12. - *Ibid.* 1755, in-12. - Trad. en français par Desvaux, Paris, 1729, in-12.

Experimenta et institutiones chemiæ. Paris, 1728, 2 vol. in-8°. (Recueillis sur ses leçons de 1718 à 1724).

Methodus discendi medicinam. Amsterdam, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1754, in-8°. - Londres, 1744, in-12. - Venise, 1747, in-8°. (Recueillie de son cours de 1710).

Haller en publia une édition augmentée, sous ce titre :

Hermanni Boerhaave, viri summi, ejusque præceptoris, methodus studii medici emendata et accessionibus locupletata. Amsterdam, 1751, 2 vol. in-4°. - Venise, 1755, in-8°.

Il est avantageux de joindre à cet ouvrage l'Index des auteurs et des matières de Perehoom.

Historia plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo crescunt. Leyde, 1727, 2 vol. in-12. (sous le titre de Rome). - Londres, 1731 et 1738, 2 vol. in-12. (Recueillie de ses leçons de 1709 à 1728).

Index plantarum quæ in horto Leydensi crescunt, cum appendice e caracteribus earum desumptis ex ore clarissimi Hermanni Boerhaave. Leyde, 1727, in-12.

Commentaria in aphorismos de cognoscendis et curandis morbis. 1728, in-8°. (sous le nom de Padoue).

Prælectiones de calculo. Londres, 1734, in-4°. (Recueillies de ses leçons de 1729).

Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis edi curavit Jac. van Eems. Leyde, 1761, 2 vol. in-8°. - Francfort, 1762, in-8°. (Recueillies de ses leçons de 1730 et 1735).

III. Ouvrages inédits ou manuscrits publiés par Boerhaave, ou éditions nouvelles avec addition d'ouvrages anciens.

Histoire physique de la mer par le comte Marsigli. Amsterdam, 1725, in-fol.

Botanicon Parisiense, *ou Démonstrations des plantes des environs de Paris*, *par Vaillant*. Leyde, 1727, in-fol.

C'est un ouvrage magnifique, où l'on admire surtout les dessins d'Aubriet, gravés par van der Laar.

Historia insectorum, *sive Biblia naturæ* de J. Swammerdam, traduite en latin par Gaubius, avec une préface de Boerhaave. Leyde, 1737, in-fol. - Amsterdam, 1757, 2 vol. in-fol., avec figures.

2°. Boerhaave a donné les éditions suivantes d'ouvrages anciens:

OEuvres de Drelincourt. Amsterdam, La Haye, 1727 in-4°.

Nic. Pisonis selectiores observationes. Leyde, 1718, in-4°. - *Cum præfatione Hermanni Boerhaave; ejusdem Pisonis De cognoscendis et curandis morbis*, *cum præfatione Hermanni Boerhaave*. Leyde, 1733, in-8°. - *Ibid*. 1736, in-4°.

Opera anatomica et chirurgica Andreæ Vesalii, *curâ H. Boerhaave et B.-S. Albini*. Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.

Plusieurs écrivains ont spécialement attribué à Boerhaave la préface qui renferme aussi la vie de Vésale (*Præfatio quâ et vita auctoris continetur*) : nous ne partageons point cette opinion. On reconnaît partout le style d'Albinus, dont la latinité, formée sur le siècle d'Auguste, rappelait, jusque dans ses leçons et ses discours les moins étudiés, l'élégante pureté de Térence. Le tableau satyrique de la lubricité d'un moine espagnol, les plaisanteries caustiques sur l'ignorance orgueilleuse de cette classe d'hommes, la peinture plus animée des fureurs sombres et sanguinaires de l'Inquisition, n'auraient pu d'ailleurs sortir de la plume chaste et réservée de Boerhaave.

Tractatus medicus de lue venereâ, *præfixus Aphrodisiaco*. Leyde, 1728 - 1731, 2 vol. in-fol.

Il avait paru à Venise, en 1566 et 1567, en deux volumes in-fol., une collection d'ouvrages sur les maladies vénériennes. Luisini l'avait réimprimée en 1599. Boerhaave fit reparaître cet ouvrage, en ajoutant une préface qui a souvent été publiée séparément, et, entre autres lieux, à Paris (1752, in-4°.) et à Londres (1728, in-8°.), sous ce titre : *Commentarii novi de lue venereâ*; traduite par Lamettrie, sous le titre de : Système de Boerhaave sur les maladies vénériennes (Paris, 1755, in-12.).

Bartholomei Eustachii opuscula anatomica.

Cet ouvrage, qui avait d'abord paru à Venise (1564, in-4°.), fut publié de nouveau par Boerhaave (Leyde, 1716, in-8°.). On en fit une nouvelle édition à Delft (1736), même format, et avec de fort bonnes gravures.

Bellini de urinis et pulsibus, *cum præfatione Herm. Boerhaave*. Leyde, 1730, in-4°.

Prosper Alpinus de præsagiendâ vitâ et morte, *cum præfatione Hermanni Boerhaave*. Leyde, 1710 et 1733, in-4°.

Ce fut aussi par les soins et la libéralité de Boerhaave, que l'on imprima à Leyde (1735, 2 vol. petit in-4°.) l'ouvrage posthume du même auteur sur l'histoire naturelle de l'Egypte.

Aretæus de causis signisque morborum, *eorumque curatione*. Leyde, 1731, in fol. - *Ibid*. 1735, in-fol.

Boerhaave avait projeté, de concert avec van Groenevelt, de donner les éditions grecques des ouvrages de médecine les plus intéressans. Le public n'a eu qu'Arétée; mais Boerhaave laissa presque complets Nicander et Aëtius.

N'oublions point que Boerhaave a aussi publié ses travaux sur le mercure dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris (1734) et dans les Transactions philosophiques, ou Mémoires de la Société royale de Londres (n°. 430, 443, 444). Il était membre de ces deux célèbres compagnies savantes, et associé étranger de la première.

Ici finit l'énumération des nombreux travaux de Boerhaave.

Ce grand homme a eu plusieurs historiens de sa vie : nous ne parlerons ici que des principaux. Albert Schultens fut celui qui lui rendit le premier cet hommage (Leyde, 1738, in-4°.); Fontenelle publia son éloge dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris pour 1738; Burton en publia un autre à Londres (1743, in-8°.) : ce dernier a été réimprimé en 1747, même format, avec plusieurs Lettres au docteur Mortimer.

Le docteur Maty, né en Suisse, mais qui a passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il a été très-considéré, a donné sur Boerhaave un fort bon écrit, intitulé : *Essai sur le caractère du grand médecin, ou éloge critique de Boerhaave* (Leyde, 1747, in-8°.). On avait fait connaître auparavant le génie et les travaux de Boerhaave; personne n'était entré dans des particularités aussi propres à montrer dans tout son éclat le beau caractère de Boerhaave. On le voit ici, bon fils, bon époux, bon père, ami fidèle et généreux, plein de reconnaissance pour les bienfaiteurs de sa jeunesse, affectionné à tous ses disciples, et le Mécène de plusieurs d'entre eux. Il fut modeste dans la prospérité et au milieu des hommages de l'admiration publique; il fut résigné dans l'indigence, et il le fut aussi dans l'adversité, que le destin ne lui épargna point, puisqu'il ne put conserver qu'un seul de ses enfans.

Eloy, dans son Dictionaire historique de médecine, ouvrage que l'on consulte souvent avec profit, malgré ses longueurs et ses fréquentes inexactitudes, Eloy a donné un article fort étendu sur le professeur de Leyde.

Le chevalier de Jaucourt, l'un des coopérateurs de la première Encyclopédie, a aussi rendu à Boerhaave un touchant hommage à l'article Voorhont (Géographie moderne).

Enfin Baldinger, dans son Programme publié à Iéna (1772, in-4°.), a établi un parallèle fort remarquable entre Boerhaave et Frédéric Hoffmann.

(R. DESGENETTES)

BOEHR (Georges-Henri), médecin de la cour de Berlin, né, le 7 avril 1757, à Freystadt, dans la basse Silésie, a publié :

Dissertatio inauguralis de hydrophobiâ et rabie caninâ. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°.

On ne connaît de lui, outre cet opuscule, que quelques observations insignifiantes insérées dans les nouveaux Actes de l'Académie des Curieux de la nature et dans le Journal de médecine légale de Pyl.

(J.)

BOERNER (Chrétien-Frédéric), vint au monde à Léipzick, le 16 février 1736. Il fit ses études dans l'Université de cette ville, où il prit le bonnet de docteur en philosophie en 1756, et, quatre ans après, celui de docteur en médecine. Durant la guerre de sept ans, il eut occasion de faire connaissance avec le médecin en chef de l'armée prussienne, Cothenius, par l'intervention duquel il obtint une place de médecin militaire. La mort l'enleva le 7 février 1800. Il nous reste de lui:

Dissertatio de nisu et renisu ut caussâ vitæ sanæ. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de nisu et renisu adversæ valetudinis. Léipzick, 1760, in-4°.

Le titre de docteur lui fut accordé après qu'il eut soutenu cette thèse.

Die in den ueblen Folgen der Sebstbefleckung sicher rathende Arzt. Léipzick, 1769, in-8°. – *Ibid.* 1775, in-8°. – *Ibid.* 1776, in-4°. – *Ibid.* 1780, in-4°.

La seconde édition et les suivantes portent le titre de : *Praktisches Werk von der Onanie*. La troisième et la quatrième sont en deux volumes.

Bœrner a donné un grand nombre d'analyses d'ouvrages dans les premiers volumes de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*. (I.)

BOERNER (Frédéric), frère du précédent, naquit, le 17 juin 1723, à Léipzick. Son père, Chrétien-Frédéric, était un théologien célèbre, qui lui fit donner une excellente éducation. Le précepteur à qui sa jeunesse était déjà confiée depuis cinq ans ayant été appelé à l'école de Torgau, Bœrner l'y suivit, et resta trois années dans cette ville. Il revint, en 1739, auprès de ses parens, qui l'envoyèrent encore passer quelque temps à Halle. A son retour, il étudia la théologie, par déférence pour la volonté de son père, et apprit la langue hébraïque. Cependant les leçons de botanique que Plaz lui donnait éveillèrent en lui le goût des sciences physiques, et lorsqu'eu 1744, il alla à Wittemberg, ce fut avec l'intention de renoncer à la théologie et de se consacrer à la médecine. En effet, il suivit avec assiduité les cours de Stenzel, de Vater, de Langguth et de Bosc. Au bout de deux années, en 1746, il partit pour Brunswick, où il pratiqua sous la direction de Jean-Jules Schlaeger. L'année suivante, un Collége de médecine ayant été établi en cette ville, Bœrner y fut agrégé. En 1748, il prit le bonnet de docteur en médecine à Helmstaedt, et, en 1756, le titre de maître en philosophie à Wittemberg. Déjà, en 1750, l'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein, sous le nom de *Cineas II.* Aussitôt après sa réception à Helmstaedt, il était venu s'établir à Wolfenbuttel, où il épousa la fille du bourgmestre; mais, en 1754, il accepta la chaire extraordinaire de médecine qui lui fut offerte à Wittemberg. La guerre étant venue à éclater, il ne se crut pas en sûreté dans cette ville, et vint se réfugier à Léipzick, où il termina ses jours le 30 juin 1761. Sa mort prématurée l'empêcha de mettre fin à divers ouvrages qu'il avait annoncés, et dont on doit regretter la perte. En effet, Bœrner était très-versé dans l'histoire littéraire de la médecine, et personne plus que lui n'était propre à remplir les vides qui existent dans le Dictionnaire de Kestner et dans l'Histoire incomplète de Lange. C'est comme littérateur, ou érudit, et non comme praticien, qu'il figure dans les fastes de la médecine; mais, à ce titre, il y occupe une place d'autant plus honorable qu'il eut peu d'émules, et encore moins de rivaux. Ses ouvrages sont :

Oratio de adorandâ dei majestate ex mirabili narium structurâ. Brunswick, 1747, in-4°.

Ce fut après avoir prononcé ce Discours, que Bœrner fut agrégé au nouveau Collége des médecins de Brunswick.

Dissertatio de arte gymnasticâ novâ. Helmstaedt, 1748, in-4°.

C'est la thèse que Bœrner soutint, sous la présidence de Laurent Heister, pour obtenir le titre de docteur en médecine. Cet opuscule, qui est très-complet et écrit avec beaucoup de soin, prouve combien l'auteur s'était livré à l'étude de l'histoire de la médecine et des beaux arts.

Untersuchung der Frage: Ob dem Frauenzimmer erlaubt sey, die Arzneykunst auszuueben? Léipzick, 1750, in-4°.

De Alexandro Benedicto Veronensi, medicinæ post litteras renatas restauratore, commentatio. Brunswick, 1751, in-4°.

De vitâ, moribus et scriptis Hieronymi Mercurialis Foroliviensis, commentatio. Brunswick, 1751, in-4°.

De Cosmâ et Damiano, artis medicæ diis olim et adhuc hodiè hinc illincque tutelaribus, commentatio. Helmstaedt, 1751, in-4°.

De vitâ et meritis Martini Pollichii Mellerstadii, primi in Academiâ Vitembergensi rectoris magnifici et professoris medicinæ, commentatio. Wolfenbuttel, 1751, in-4°.

Bibliothecæ librorum rariorum physico-medicorum historico-criticæ, Specimen I. Helmstaedt, 1751, in-4°. - *Specimen II*, Helmstaedt, 1752, in-4°.

Bœrner décrit, dans ces deux opuscules, trente-cinq ouvrages rares sur la médecine et l'histoire naturelle. Son travail a paru une seconde fois, enrichi de quelques additions, dans ses *Noctes Guelphicæ* (p. 161).

Super locum Hippocratis in jurejurando maximè vexatum meditationes, ad virum magnif. atque illust. Georgium-Gottlob Richter. Léipzick, 1754, in-4°.

De Æmilio Macro, ejusque rariore hodiè opusculo de virtutibus herbarum, diatribe. Léipzick, 1754, in-4°.

Die gebaehrende Frau samt ihrer Leibesfrucht, in Lebensgrœsse abgebildet. Wolfenbuttel, 1753, in-8°.

C'est une nouvelle édition d'un manuscrit du licencié Mohr, qui avait été imprimé déjà en 1750, et qui le fut encore en 1752, pour la quatrième fois.

De tabe siccâ lethali, à præternaturali planè ventriculi situ, mirabilique duodeni angustiâ. Wolfenbuttel, 1753, in-4°.

Dissertatio epistolaris de medico, reipublicæ conservatore, legumque custode. Léipzick, 1754, in-4°.

Programma de verâ medicinæ origine potioribusque ejus ad Hippocratis usquè tempora incrementis. Wittemberg, 1754, in-4°.

Memoriæ professorum medicinæ in Academiâ Vitembergensi, inde à primis illius initiis renovatæ, Specimen I. Wittemberg, 1755, in-4°. - *Specimen II.* Léipzick, 1756, in-4°.

Noctes Guelphicæ, sive opuscula argumenti medico-litterarii, antehàc separatim edita, nunc collecta, revisa, aucta: accedunt Primitiæ Vitembergenses, sub muneris Professorii auspiciis publicè propositæ. Rostoch, Léipzick et Weimar, 1755, in-4°.

On trouve dans ce recueil la Vie de Benedetti, celle de Mercuriali, celle de Côme et Damien, celle de Pollich, le commentaire sur Macer, celui sur un passage du Serment d'Hippocrate, la Bibliothèque de livres rares, le Discours sur l'origine de la médecine, et un Discours apologétique sur Hippocrate proposé en exemple à tous les médecins, que Bœrner prononça le 29 novembre 1754, à l'ouverture de son cours de médecine, dont il venait d'être nommé professeur extraordinaire à Wittemberg.

Dissertatio de statu medicinæ apud veteres Ebræos: Resp. Sam.-Aug. Wagner. Wittemberg, 1755, in-4°.

Relationes de libris physico-medicis, partim antiquis, partim raris, fasciculus I. Wittemberg, 1756, in-8°.

Bœrner décrit trente ouvrages rares, dans cet opuscule, qu'il ne faut pas confondre avec un autre, roulant sur le même argument, dont il a

été question plus haut. Le second fascicule, indiqué dans quelques catalogues de libraires, n'a bien certainement point été imprimé.

Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ : Resp. Paullo Fabri. Wittemberg, 1756, in-4°.

On trouve, à la suite de cette savante et curieuse Dissertation, une Lettre de Bœrner à Fabri, *de Hungarorum atque Hungaricæ gentis ad ornandam Academiam Vitembergensem studio.*

Institutiones medicinæ legalis, in usus auditorum. Wittemberg, 1756, in-8°.

Ce manuel, destiné à servir de guide aux élèves, remplit bien son but : quoique très-court, il est rangé d'après un assez bon ordre. Bœrner a eu soin d'indiquer à chaque chapitre les principaux ouvrages où il est spécialement traité de la matière qui en fait l'objet.

Versuch einer unpartheyischen Widerlegung S. T. Sr. Hochehrwuerden, Herrn Gottlieb Mueller's, Probsts und Superintendens in Kemberg, gruendlichen Nachricht, von einer begeisterten Weibsperson Anna-Elisabetha Lohmannia, aus philosophisch-und physicalischen Gruenden hergeleitet. Léipzick, 1759, in-8°.

Bœrner publia ce petit écrit polémique sous le nom d'Alethæreus Adeisidæmon. C'est une réfutation de la brochure mystique que le prélat Mueller, de Kemberg, avait mise au jour.

Ergœtzungen bey muessigen Stunden. Wittemberg, 1761, in-8°.

C'est un ouvrage hebdomadaire qui roule sur la morale, et que Bœrner publia sans y mettre son nom. La guerre qui éclata, et la mort qui vint terminer sa carrière, ne lui permirent pas d'en publier plus de vingt cahiers. (A.-J.-L. JOURDAN)

BOERNER (NICOLAS), né à Schmieritz, village situé à peu de distance de Neustadt sur l'Orla, dans la Thuringe, le 27 janvier 1693, perdit son père avant d'avoir atteint l'âge d'un an. Sa mère étant trop peu fortunée pour faire les frais d'une éducation dispendieuse, il entra, comme apprenti, chez un apothicaire de Frankenhausen, nommé Bernhardi. Au bout d'un certain nombre d'années, il fut envoyé à Iéna, chez Voigt, dans l'officine duquel il passa trois ans. Bœrner pouvait donc se croire destiné à la profession de pharmacien, lorsque les circonstances développèrent en lui le goût de la médecine, et lui inspirèrent le désir de l'apprendre. Voulant toutefois commencer par se perfectionner dans l'art pharmaceutique, qu'il sentait bien devoir être fort utile en médecine, il parcourut successivement diverses officines à Francfort, Strasbourg, Landau, Spire et Worms. Après avoir terminé ce voyage, il revint chez lui; mais à peine trois mois s'étaient-ils écoulés, qu'un gros marchand de Francfort lui écrivit de se rendre à Coblentz, où il l'avait recommandé au pharmacien du prince de Trèves. Bœrner se mit sur-le-champ en route, malgré la rigueur de la saison, et arriva, en 1717, à Coblentz. Ayant appris la mort de sa mère au bout d'un an, il se hâta d'aller recueillir son modeste héritage à Schmieritz, et, après avoir mis ordre à ses affaires, il vint à Iéna, bien résolu d'y étudier la médecine, depuis si long-temps l'objet de tous ses vœux. Les deux Wedel,

Slevogt, Teichmeyer et Wucherer furent les maîtres dont il suivit assidument les leçons. Lorsqu'il se crut assez avancé dans la théorie, il voulut s'essayer dans la pratique, et se rendit, d'après les conseils d'un ami, d'abord à Frankenthal, puis à Giessen, où il resta six mois, au bout desquels il revint se remettre sur les bancs à Iéna pendant deux années. Enfin il se fit recevoir docteur en 1725, alla sur-le-champ se fixer à Neustadt sur l'Orla, et mourut dans cette ville vers 1770. L'Académie des Curieux de la nature l'admit, en 1737, au nombre de ses membres, sous le nom d'*Asterion II*. Il a publié les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis exhibens rorem marinum. Iéna, 1725, in-4°.
Cette thèse, qui est de Bœrner lui-même, fut soutenue sous la présidence de J.-J. Fick.

Physic, oder gruendliche und vernunftmaessige Abhandlung natuerlicher Wissenschaften, worinnen nicht nur die saemmtlichen Weltkœrper nach mathematischen Gruenden betrachtet, sondern auch andere zur Naturlehre gehœrige Sachen untersuchet, und die vorkommende Phœnomena hinlaenglich erklaeret werden. Léipzick, 1735, in-8°. – *Ibid.* 1741, in-8°.

Medicus sui ipsius, oder sein Selbst-Artz, in welchen nach vernuenftigen hygieinischen Grundsaetzen Anweisung gegeben wird, wie ein ieder seine Gesundheit erhalten, und mit Gott eines langen Lebens theilhaftig werden kœnne. Léipzick, 1744, in-8°. – *Ibid.*, tome I, 1747; t. II, 1748, in-8°.

Cet ouvrage est, sans contredit, un des meilleurs qui aient paru sur la médecine populaire. L'auteur a eu le bon esprit de sentir qu'on ne peut tracer au peuple que des principes d'hygiène, et que c'est lui nuire que de mettre à sa portée des remèdes plus ou moins énergiques, dont le défaut de connaissances médicales précises lui fait toujours faire une application fausse ou intempestive. On lit avec intérêt un chapitre consacré aux ménagemens qu'exigent les habitudes contractées. Ceux qui traitent des bains, de la gravelle, de la goutte, sont aussi fort intéressans. Un pareil manuel, traduit dans notre langue, et mis au niveau des connaissances actuelles, serait une acquisition précieuse pour toutes les classes de la société.

Kinderarzt, oder Unterricht von Kinderkrankheiten, wie selbige zu verhueten, zu erkennen, und zu curiren, in welchen statt eines Vorberichts erinnert wird, was beym Geschaefte des Kinderzeugens zu beobachten, und wie eine Schwangere sich zu verhalten habe, wenn sie gesunde Kinder zur Welt bringen will, ingleichen wie lang ein Kind im Mutterleibe verweilen, und was bey dessen Geburt beobachtet werden muesse. Dazu noch kœmmt, was von dem Amte und der Pflicht einer Hebammen oder Wehmutter zu gedenken nœthig; Nicht weniger wie viel Zeit ein Kind an der Mutterbrust gelassen, und wie seiner gewartet, auch auf was vor Art solches bis ins zweyte oder dritte Jahr gezogen werden solle. Nebst vorgesetzten Lebens-Umstaenden des Verfassers. Francfort et Léipzick, 1752, 2 vol. in-8°.

C'est un très-bon aperçu sur les soins qu'exigent les enfans, les femmes enceintes, les accouchées et les nourrices.

Bœrner est encore auteur de trois observations, insérées dans les Actes des Curieux de la nature. (J.)

BOESSEL (Georges-Daniel), né à Suhla, dans le pays d'Henneberg, prit le titre de docteur en médecine à Halle, et

vint ensuite exercer la médecine, en particulier les accouchemens, à Flensbourg, ville du duché de Schleswig. On a de lui les ouvrages suivans :

Dissertatio de usu myologiæ medico. Halle, 1730, in-4°.
Grundlegung zur Hebammenkunst vor die Wehmuetterund vor Frauen, die Wehmuetter werden willen. Altona, 1753, in-8°. - Flensbourg et Léipzick, 1756, in-8°.
Das Hauptwerk in der Hebammenkunst. Flensbourg, 1763, in-8°.
Von der Wendung : ob die Wehmuetter bey gefaehrlichen Geburten den Kopf zuerst zur Welt zu helfen versuchen, oder ohne solchen Versuch, das Kind, sobald das Wasser springfertig ist, wenden, und bey den Fuessen herausziehen sollen? Flensbourg, 1764, in-8°. - *Ibid.* et Léipzick, 1793, in-8°.
Das angenehme und unangenehme bey Ausuebung der Geburtshuelfe. Quedlinbourg, 1764, in-8°.
Kurzer Unterricht fuer die Wehmuetter. Flensbourg, 1770, in-8°. - Trad. en danois, *Ibid.* 1770, in 8°. (J.)

BOETTGER ou BOETTICHER (Christophe-Henri) vint au monde, à Cassel, le 12 juin 1737. Il alla, en 1756, faire ses études à Strasbourg, et, en 1761, à Rinteln prendre le bonnet de docteur. Revêtu de cette dignité, il se livra tout entier à la pratique de son art. Cependant il fut nommé, en 1763, médecin et accoucheur de l'hôpital des Enfans-Trouvés, professeur de botanique, et membre du Collége des médecins de Cassel. L'année suivante, il obtint encore la place de médecin de l'hôpital Français, et, en 1780, on lui accorda aussi une chaire d'accouchemens; mais il jouit peu de ce nouvel honneur, car il mourut le 3 septembre 1781. Il est auteur des ouvrages suivans :

Disputatio inauguralis de inflammatione uteri. Rinteln, 1761, in-4°.
Beschreibung der Gesundbrunnen und Baeder bey Hofgeissmar. Cassel, 1772, in-8°.
Cet opuscule est composé de deux Dissertations couronnées, dont les auteurs sont Thilenius et Delius. Bœttger n'a fait que les publier, en y joignant une préface et des notes.
Beschreibung des Botanischen Gartens zu Cassel, als ein Beytrag zur Geschichte der Botanik. Cassel, 1777, in-4°.
Verzeichniss der fremden und einheimischen Baeume und Stauden welche in den angelegten Englischen Parks und Gaerten des Lustschlosses Weissenstein dermalen befindlich sind. Cassel, 1777, in-4°.
Fortsetzung dieses Verzeichnisses. Cassel, 1777, in-4°.
On ne le confondra pas avec
Boettcher (*Jean-Frédéric*), médecin allemand qui alla se fixer dans la Prusse orientale, après avoir pratiqué pendant quelque temps l'art de guérir à Berlin, et qui a écrit :
Abhandlung von den Krankheiten der Knochen, Knorpel und Sehnen. Dessau, tom. I, 1782 - Kœnigsberg, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1789, in-8°. - Tom. II, Kœnigsberg, 1789. - Tom. III, *Ibid.* 1792, in-8°.
Vermischte medicinisch-chirurgische Schriften. Kœnigsberg, 1791 - 1792, in-8°.
Auswahl des chirurgischen Verbandes fuer angehende Wundaerzte. Berlin, 1795, in-8°., avec 15 planches in-4°.

Bemerkungen ueber Medicinalverfassung, Hospitaeler und Kurarten. Kœnigsberg, 1800, in-8°. (J.)

BOETTICHER (André-Jules), né, le 7 juillet 1672, à Wolfenbuttel, fit ses études à Helmstaedt, alla prendre le bonnet de docteur à Leyde, fut nommé, en 1698, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique à Giessen, puis obtint une chaire de pathologie et de séméiotique à Helmstaedt, professa ensuite la médecine pratique dans cette Université, et mourut, le 26 juillet 1719, après avoir été nommé médecin du prince de Wolfenbuttel. On a de lui :

Dissertatio de vocis organo. Leyde, 1697, in-4°.
Dissertatio de ossibus, prima. Giessen, 1698, in-4°. - *Secunda. Ibid.* 1699, in-4°. - *Tertia. Ibid.* 1700, in-4°.
De fatis medicorum. Helmstaedt, 1701, in-4°.
Dissertatio de respiratione fœtûs in utero. Helmstaedt, 1702, in-4°.
Dissertatio de diabete. Helmstaedt, 1704, in-4°.
Dissertatio de peste. Helmstaedt, 1712, in-4°.
Dissertatio de cranii ossibus. Helmstaedt, 1718, in-4°.

Boetticher (*Jean-Théophile*), médecin allemand qui se fit recevoir à Copenhague, et qui vint, en 1714, s'établir à Hambourg, est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de pestilentiâ. Copenhague, 1705, in-4°.
Dissertatio de verâ fluidi nervei existentiâ, ejusque genuino usu, nervorum cavitate et eorum effectu in machinâ humanâ. Berlin, 1721, in-4°.
Dissertatio de morborum malignorum, imprimis pestis et pestilentiæ explicatio. Hambourg, 1713, in-4°. - Copenhague, 1736, in-4°. - *Ibid.* 1744, in-4°.
Scrutinium medicum. Copenhague, 1729, in-8°.
Beschreibung ueber die in den Daenischen und Deutschen Provinzen grassierende Pest, Hornviehseuche. Francfort, 1743, in-8°.

Il a publié aussi quelques observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

BOEUF (Daniel le), né à Ypres, s'y fit dominicain, et rendit de grands services à ses confrères par ses connaissances en médecine. Il mourut le 14 septembre 1613, laissant deux ouvrages manuscrits sur l'art de guérir, qui furent conservés dans la Bibliothèque de son couvent. Il y a de lui une Observation de ménorrhagie dans le tome 5 de l'ancien Journal de médecine. (T.)

BOEZO (Henri), médecin allemand, de Dresde, où il naquit le 17 février 1615, étudia les belles-lettres et la médecine à Wittemberg, prit le titre de maître ès-arts dans cette Université, et alla ensuite se faire recevoir à Leipzick. Le jour même de sa réception, on lui offrit, à Wittemberg, une chaire de médecine, qu'il refusa, parce qu'il en convoitait une autre à Leipzick, qui ne tarda pas, en effet, à lui être accordée. Il fut nommé, en 1654, médecin de la cour de l'électeur, et mourut le 28 mars 1689, ne laissant que quelques Opuscules acadé-

miques, peu importans, sur diverses questions de philosophie et de médecine, dont nous n'avons pu nous procurer les titres. (o.)

BOGAERT (ADAM), né, à Dordrecht, en 1413, fit ses études à Louvain, où il prit le grade de maître ès-arts. S'étant adonné ensuite à la médecine, il reçut le doctorat en 1442, et la même année il fut élevé à la dignité de recteur, qu'il revêtit, en 1474, pour la septième fois. En 1444, on lui accorda un canonicat de Saint-Pierre, et une chaire de médecine, qu'il occupa pendant trente-six ans, au bout desquels il demanda sa retraite. Peu de temps après il mourut, le 18 mars 1483. On ne connaît rien de lui. (z.)

BOGAERT (ADAM), fils du suivant, naquit, à Louvain, vers l'année 1486, et fut reçu docteur en médecine, dans cette même Université, en 1512. Sa femme étant venue à mourir, il renonça au monde, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Saint-Pierre, place à laquelle était jointe une chaire de médecine dont il prit possession en 1522. Après avoir professé pendant trois ans, il prit l'habit de l'ordre de saint François, et mourut le 23 mars 1550. On ne connaît de lui qu'une

Epistola ad Petrum Bruhesium; qui a été insérée dans les *Consilia variorum de arthritidis præservatione et curatione* de Garet. Francfort, 1592, in-8°. (z.)

BOGAERT (JACQUES), fils du premier Adam Bogaert, vint au monde, à Louvain, en 1440. Après avoir étudié la médecine, il alla la pratiquer à Anvers, d'où il revint, en 1480, à Louvain, pour y prendre possession de la chaire de médecine à laquelle son père avait renoncé. Cette même année il se fit recevoir docteur; car, jusqu'alors, il s'était contenté du titre de licencié. Après la mort de sa femme, en 1501, il entra dans les ordres. Sa mort date du 17 juillet 1520. Il avait composé, sur Avicenne, cinq volumes de Commentaires, dont on conserve le manuscrit dans la Bibliothèque d'Anvers. Nous devons probablement peu regretter que cette volumineuse production n'ait point été imprimée. (z.)

BOGDAN (MARTIN), médecin allemand, né à Driesen, dans la Nouvelle Marche, fit ses études à Copenhague, sous le célèbre Thomas Bartholin. Il alla ensuite parcourir l'Angleterre et la France. Ce fut à Bâle qu'il prit le bonnet de docteur en médecine, en 1660. Après avoir passé plusieurs années dans cette ville, il se rendit à Berne, où il avait été appelé en qualité de médecin de la ville et du canton. Admirateur exclusif de Bartholin, il soutint que la découverte des vaisseaux lymphatiques était due à son maître, et que Rudbeck commettait

un odieux plagiat en se l'attribuant. Malheureusement pour lui, il oublia que les injures et les personnalités ne sont jamais regardées comme des argumens péremptoires, et qu'elles nuisent même plus à une cause, qu'elles ne lui sont favorables. Ses ouvrages, complétement oubliés aujourd'hui, portent les titres suivans :

Rudbeckii insidiæ structæ vasis lymphaticis Thomæ Bartholini. Francfort et Copenhague, 1654, in-12.

Apologia pro vasis lymphaticis Bartholini adversùs insidias secundò structas ab Olao Rudbeck. Copenhague, 1654, in-12.

Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, *græcè et latinè*. Paris, 1658, in-8°.

Theses medicæ inaugurales. Bâle, 1659, in-4°.

Tractatus de recidivâ morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem. Bâle, 1660, in-4°.

Observationes medicæ ad Thomam Bartholinum.

Ces Observati ns, au nombre de douze, ont été publiées dans le *Culter anatomicus* de Michel Lyser (Copenhague, 1665, in-8°. - *Ibid*. 1679, in-8°.). Elles ont toutes rapport à la chirurgie, et deux ou trois d'entre elles présentent des détails assez curieux. (J.)

BOHADSCH (Jean-Baptiste), docteur en médecine et professeur d'histoire naturelle à Prague, depuis l'année 1753, est mort dans cette ville, en 1772. Il s'est plus particulièrement distingué comme naturaliste et comme économiste que comme médecin. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de utilitate electrisationis in arte medicâ. Prague, 1751, in-4°.

Disputatio de veris sepiarum ovis. Prague, 1752, in-4°.

Description anatomique du calmar, de ses œufs et de sa poche à encre.

Beschreibung einiger in der Haushaltung und Faerberkunst nutzbaren Kraeuter die er in seinen drey Jahren unternommenen Reisen in Bœhmen entdeckt hat. Prague, 1753, in-4°.

Ouvrage dans lequel il engage ses compatriotes à remplacer plusieurs productions végétales étrangères par celles qui croissent sur leur sol natal.

Experimenta quibus constitit, eas partes esse sensu præditos, quibus Hallerus sentiendi facultatem denegat. Prague, 1756, in-4°.

Dienst-und nutzbarer Vorschlag, wie nach dem Kœnigreich Bœhmen ein ungemeiner Vortheil von sonderbarer Betraechtlichkeit jaehlich zuwachsen kœnne. Prague, 1758, in-8°.

Bohadsch conseille de multiplier partout les plantations de *Robinia pseudoacacia*, pour nourrir les vaches des feuilles et des jeunes pousses de cet arbre, qui croît rapidement et se multiplie avec facilité par ses rejetons.

Disputatio de synocho putridâ epidemicâ, hujus et elapsi anni verminibus stipatâ. Prague, 1758, in-4°.

De quibusdam animalibus marinis, eorumque proprietatibus, vel nondùm, vel minùs notis, liber. Cum XII tabulis æneis. Dresde, 1761, in-4°. - Trad. en allemand, avec quelques additions, par Nathanael-Godefroi Leske, Dresde, 1776, in-4°.

Bohadsch, dans un voyage à Naples, avait eu occasion de disséquer plusieurs mollusques et zoophytes. Il donne le résultat de ses observations, dans cet opuscule.

Abhandlung vom Gebrauche des Waids in der Haushaltung. Prague, 1766, in-4°.

Il propose de cultiver le pastel pour la nourriture des bestiaux.

(J.)

BOHL (Jean-Chrétien), nommé en latin *Bohlius*, médecin du roi de Prusse, et professeur de médecine à l'Université de Kœnigsberg, vint au monde, en cette ville, le 19 novembre 1703. Après y avoir fait ses études, qu'il alla terminer à Léipzick et à Leyde, il prit le titre de docteur dans cette dernière école en 1726, et, peu de temps après son retour dans sa patrie, il y obtint une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1785. Il était physicien du cercle depuis 1734, professeur ordinaire et médecin du roi depuis 1742. On a de lui :

Dissertatio inauguralis medica de morsu. Leyde, 1726, in-4°.

Dissertatio epistolaris ad Ruyschium de usu novarum cavæ propaginum in systemate chylopœo. Amsterdam, 1727, in-4°.

On trouve cette Dissertation dans les Œuvres de Ruysch. Bohl y émet des doutes contre l'opinion de Ruysch, que la substance corticale du cerveau est purement vasculaire.

Dissertatio medica exhibens medicamenta lithontriptica Anglicana revisa : Resp. J.-C. Laubmeyer. Kœnigsberg, 1741, in-4°.

Dissertatio sistens historiam naturalem viæ lacteæ corporis humani, per extispicia animalium olim detectæ, nunc insolito ductu chylifero genuino auctæ, cum notis criticis necessariisque commentariis ad placita Ruyschiana et Boerhaaviana : Resp. J.-C. Laubmeyer. Kœnigsberg, 1741, in-4°.

Cette Dissertation renferme une excellente description des vaisseaux lactés et une bonne figure du canal thoracique.

Dissertatio super nervorum actione, ex collisione. Kœnigsberg, 1762, in-4°.

Programma de insensibilitate tendinum. Kœnigsberg, 1764, in-4°.

Disputatio de virium corporis humani scrutinio medico. Kœnigsberg, 1766, in-4°.

Von den nœthigen Vorsichtigkeit bey denen in lebendigen Geschœpfen anzustellenden Erfahrungen von der Unempfindlichkeit der Sehnen. Kœnigsberg, 1767, in-8°.

Bohl rapporte ses expériences constatant que les aponévroses des muscles de l'abdomen, le périoste, la dure-mère et le tendon d'Achille sont insensibles chez l'homme.

Programma de lacte aberrante. Kœnigsberg, 1772, in-4°.

Bohl a en outre traduit l'un des ouvrages de Ruysch, en latin, sous le titre suivant :

Fr. Ruyschii observationes anatomicæ de musculo in fundo uteri detecto. Amsterdam, 1726, in-4°.

(J.)

BOHN (Jean), en latin *Bohnius*, né, à Léipzick, le 20 juillet 1640, fit ses premières études dans sa ville natale, puis il alla étudier la médecine à Iéna, et revint, en 1659, pour suivre les leçons des professeurs de Léipzick. En 1663, il partit pour aller visiter les plus célèbres Universités, et après avoir parcouru le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, la France et la Suisse, il retourna dans son pays en 1665, y prit le bonnet

de docteur en 1666, et fut nommé professeur d'anatomie en 1668, médecin pensionné de la ville en 1690, professeur de thérapeutique en 1691, et doyen de la Faculté en 1700.

Bohn mérite une place distinguée dans l'histoire de la médecine, parce qu'il fut le premier qui attaqua, avec succès, le système chémiatrique de François de le Boë. Il prouva, par des expériences et des observations, que la bile ne contenait pas d'alcali libre, que cette humeur était vraiment sécrétée par le foie, et que le suc pancréatique n'était point acide. Enfin, après avoir renversé, par des argumens irrésistibles et des faits incontestables, la théorie chimique des fonctions, il alla jusqu'à avouer qu'il n'y avait point de fluide nerveux, puisque les nerfs ne se gonflent pas quand on les lie, et ne laissent couler aucun fluide apparent lorsqu'on les coupe. S'il admit encore des esprits animaux, il se rapprocha du moins beaucoup de la vérité en les considérant comme le résultat de l'introduction dans les poumons des particules les plus subtiles de l'atmosphère qui, après avoir été mêlées au sang, étaient, suivant lui, séparées par le cerveau. Ceci rappelle la *sécrétion* de la pensée, de nos physiologistes modernes, de Cabanis surtout.

En physiologie, Bohn marcha sur les traces de Borelli, sans l'imiter servilement. Ainsi il admit, contre lui, que l'abaissement des valvules suffit pour empêcher le sang de refluer dans les oreillettes, sans que celles-ci se contractent durant la dilatation des ventricules. Il établit que tous les muscles ne sont pas sous l'influence des esprits animaux, ou, comme on le dit aujourd'hui, de la force nerveuse, mais que certains, parmi lesquels le cœur occupe le premier rang, ne sont point soumis à l'influence de la volonté. A l'exemple de Lower, ayant lié les nerfs de la huitième paire, l'animal périt sur-le-champ. Il admettait, entre les extrémités artérielles et veineuses, un parenchyme intermédiaire, sans lequel il ne pouvait concevoir que la nutrition s'effectuât. Trop judicieux pour ne pas saisir avec empressement une vérité aussi importante, il propagea, de tout son pouvoir, la découverte de la circulation du sang, et la démontra avec la machine de Boyle, à Pavie. Enfin, J.-C. Lange, son élève, rapporte qu'il injecta les vésicules bronchiques par l'artère pulmonaire, et le placenta par les artères utérines. S'il combattit les id es erronées de François de le Boë, il l'imita dans le zèle que celui-ci avait mis à répandre la découverte de Harvey. Il défendit le système de la préexistence du germe, et admit les œufs de Regnier de Graaf. Mais, en général, ses recherches sur la génération sont au-dessous de ses autres travaux, car il pensait que le fœtus se nourrissait en partie par la bouche, et que les eaux de l'amnios étaient sécrétées par les mamelons.

Ses recherches sur divers sujets de médecine légale ont surtout puissamment contribué à sa réputation; elles le placent au rang des médecins légistes les plus distingués, et donnent la meilleure idée de son savoir et de sa sagacité. Souvent il fut consulté par divers tribunaux de l'Allemagne, et c'est sans doute cette circonstance qui le détermina à laisser, sur la médecine du barreau, des ouvrages qui sont encore classiques aujourd'hui.

Il mourut, regretté de ses concitoyens et estimé de tous ses contemporains, le 19 décembre 1718, ne laissant qu'un fils et une fille, sur dix-sept enfans qu'il eut de sa femme, avec laquelle il passa cinquante ans de sa vie. On a de lui :

Dissertatio de fasciâ zodiacali. Léipzick, 1661, in-4°.
Dissertatio de sudore et sudoriferis. Léipzick, 1661, in-4°.
Dissertatio de cholerâ. Léipzick, 1666, in-4°.
Dissertatio de chylosi abolitâ et imminutâ. Léipzick, 1667, in-8°.
Dissertatio : an mors sit malum ? Léipzick, 1668, in-4°.
Dissertatio de appetitu. Léipzick, 1668, in-4°.
Dissertatio de masticatione et deglutitione. Léipzick, 1668, in-4°.
Exercitationes physiologicæ XXVI. Léipzick, 1668 - 1677, in-4°.

On trouve dans cette collection le germe des idées développées dans le *Circulus anatomico-physiologicus.* N'ayant pu découvrir à quelle époque toutes ces Dissertations ont été publiées séparément, nous en donnons ici les titres : *de appetitu, masticatione et deglutitione, chylificatione, chyli ab alvinis fecibus separtione, chyli motu, hepatis et lienis officio, sanguificatione, pulmonum et respirationis usa, circulatione sanguinis, sanguine, sero et lymphâ, nutritione, urinæ secretione, διαπνοῇ et sudatione, spirituum animalium elaboratione, sensatione in genere, visione, auditu, olfactu, gustu, tactu, motu animali, somno et vigiliis, generatione, fœtûs œconomiâ, partu.*

Dissertatio de picâ. Léipzick, 1670, in-4°.
Dissertatio de polypo narium. Léipzick, 1672, in-4°.
Dissertatio de lactis defectu. Léipzick, 1674, in-4°.
Dissertatio de hæmorragiâ. Léipzick, 1674, in-4°.
Dissertatio de catarrhis. Léipzick, 1675, in-4°.
Dissertatio de aeris in sublunaria influxu. Léipzick, 1678, in-4°. - *Ibid.* 1685, in-4°.
Dissertatio de variolis hactenùs in patriâ grassatis. Léipzick, 1679, in-4°.
Dissertatio de cephalalgiâ. Léipzick, 1680, in-4°.
Circulus anatomico-physiologicus, seu œconomia corporis animalis. Léipzick, 1680, in-4°. - *Ibid.* 1686, in-4°. - *Ibid.* 1697, in-4°. - *Ibid.* 1710, in-4°.

Cet ouvrage contient toutes les idées de Bohn sur la physiologie : il mérite d'être lu, même aujourd'hui ; mais le style en est fatigant.

Dissertatio de alcali et acidi insufficientiâ pro principiorum, seu elementorum corporum naturalium munere gerendo. Léipzick, 1681, in-8°. - *Ibid.* 1696, in-8°.

Habile chimiste, Bohn n'abusa pas de son savoir, ou plutôt il s'en servit pour débarrasser la médecine des erreurs que l'application inconsidérée de la chimie à la science de la vie y avait introduites.

Observationes quædam anatomicæ circà structuram vasorum biliarorum et motum bilis spectantes. Léipzick, 1682 et 1683, in-4°.

Bohn cherche à prouver l'existence des canaux hépato-cystiques, auxquels personne ne croit aujourd'hui.

Observatio atque experimenta circà usum spiritûs vini externum, in hæmorragiis sistendis. Léipzick, 1683, in-4°.

Dissertatio de torminibus colicis. Léipzick, 1684, in-4°.

Dissertationes chymico-physicæ, chymiæ finem, instrumenta et operationes frequentiores, explicantes. Léipzick, 1685, in-4°. - *Ibid.* 1696, in-4°

Dissertatio de dyspnœâ. Léipzick, 1686, in-4°.

Dissertatio de inflammatione. Léipzick, 1686, in-4°.

Dissertatio de menstruo universali animali. Léipzick, 1687, in-4°.

Dissertatio de atrophiâ. Léipzick, 1688, in-4°.

Dissertatio de vomitu. Léipzick, 1688, in 4°.

De renunciatione vulnerum, seu vulnerum lethalium examen. Léipzick, 1689, in-8°. - *Ibid.* 1711, in-4°. - *Ibid.* 1755, in-8°. - Amsterdam, 1710, in-12.

Cet ouvrage est encore classique. L'auteur y déploie des connaissances profondes, et surtout une grande sagacité. Il ne veut pas que le médecin ou le chirurgien chargé de traiter un blessé rende compte en justice du danger que la blessure peut entraîner avec elle. Ses conseils sur l'art de faire des rapports en justice sont des plus judicieux.

Dissertatio de duumviratu hypochondriarum. Léipzick, 1689, in-4°.

Bohn combat ici les idées de François de le Boë sur l'acide de suc pancréatique et l'alcali de la bile, avec une grande supériorité de savoir en chimie et en physiologie; mais il est loin d'écrire avec autant de goût et de pureté que son antagoniste.

Dissertatio de rationis et experientiæ connubio in praxi medicâ. Léipzick, 1689, in-4°.

Dissertatio de motu cordis. Léipzick, 1690, in-4°.

Medicinæ forensis specimina tria. Léipzick, 1690, 1691, 1692, in-4°.

Programma quo prælectiones therapeuticas vindicat contrà Aristidem (Sbaraleam). Léipzick, 1691, in-4°.

Dissertatio de anatomici et therapeutici studii conspiratione, ac rei anatomicæ notitiâ accuratiori methodo, quàm necessariâ et proficuâ. Léipzick, 1691, in-4°.

Dissertatio de utilitate anatomes subtilioris in praxi medicâ. Léipzick, 1691, in-4°.

Dissertatio de trepanationis difficultatibus. Léipzick, 1694, in-4°.

Dissertatio de hæmorroidibus cœcis. Léipzick, 1694, in-4°.

Dissertatio de anginâ. Léipzick, 1696, in-4°. - *Ibid.* 1709, in-4°.

Dissertatio de symptomate urgente. Léipzick, 1697, in-4°.

Dissertatio de singultu. Léipzick, 1697, in-4°.

Dissertatio de medici officio. Leipzick, 1697, in-4°. - *Ibid.* 1700, in-4°.

Dissertatio valetudinarium parturientium. Léipzick, 1703, in-4°.

Dissertatio de revulsione cruentâ. Léipzick, 1704, in-4°.

Dissertatio de arte naturæ æmulâ. Léipzick, 1704, in-4°.

Dissertatio de officio medici duplici, clinico nimirum et forensi. Léipzick, 1704, in-4°.

Bohn ne veut pas que les tribunaux ajoutent foi aux rapports des chirurgiens de son temps, qui ne valaient pas en effet nos officiers de santé. Il donne des éloges fondés à l'opium.

Dissertatio de medicamentorum chymicorum et galenicorum præpollentiâ dubiâ. Léipzick, 1706, in-4°.

Il conteste la supériorité des médicamens chimiques sur les remèdes galéniques.

Dissertatio de victu salubri. Léipzick, 1707, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi. Léipzick, 1708, in-4°.

Dissertatio de præmaturâ intermittentium fugâ suspectâ. Léipzick, 1709, in-4°.
Dissertatio de experientiâ fallaci. Léipzick, 1710, in-4°.
An medicus sub conscientiæ et existimationis suæ integritate a pharmacorum confectione et exhibitione abstinere queat? Léipzick, 1710, in-4°.
Dissertatio de prophylaxi pestis dubiâ. Léipzick, 1711, in-4°.
Dissertatio de phlebotomiâ culposâ. Léipzick, 1713, in-4°.
Dissertatio casûs ægri somnambuli. Léipzick, 1717, in-4°.
Dissertatio de discussione. Léipzick, 1717, in-4°.
J. Cypriani programma in ejus funere. Léipzick, 1718, in-fol.
Bohn a en outre publié une édition des œuvres de Fabrice d'Aquapendente, et du traité *De urinis et pulsibus* de Laurent Bellini. On a de lui beaucoup d'observations, dans les *Acta eruditorum*. Avant de mourir, il fit brûler tous ses papiers, parmi lesquels se trouvaient les matériaux d'un grand ouvrage, auquel il travaillait, sur la médecine légale. (s.)

BOIN (Antoine); né, à Bourges, le 19 janvier 1769, docteur en médecine de la Faculté de Paris, a été pendant dix ans médecin militaire; il a parcouru, en cette qualité, le nord de l'Allemagne et la Hollande; puis il revint, en 1801, dans sa ville natale; en 1815, il a été nommé membre de la chambre des députés, et il l'est encore aujourd'hui. On a de lui :

Dissertation sur la chaleur vitale. Paris, 1802, in-8°.
Coup-d'œil sur le magnétisme. Bourges, 1814, in-8°.
Mémoire sur la maladie qui régna en 1809 sur les Espagnols prisonniers de guerre à Bourges. Paris, 1815, in-8°. (s.)

BOIREL (Antoine), né vers 1623 ou 1625, lieutenant du premier chirurgien du roi, à Argentan, fut un admirateur zélé des anciens. Il parla plus souvent d'après eux que d'après l'expérience. Cependant l'ouvrage suivant, le seul qu'on ait de lui, contient quelques bonnes observations :

Traité des plaies de la tête. Alençon, 1677, in-18.
« Une personne forte et robuste voyant deux jeunes filles s'entrebaiser, les fit tellement choquer l'une contre l'autre, qu'il y en eut une qui, par la commotion qu'elle reçut au cerveau, perdit pendant six jours la parole, la vue et le sentiment, et n'en revint que le septième, par le moyen de fréquentes saignées et des ventouses. »
On voit que Boirel n'attribue point ces accidens à l'asthénie du cerveau, comme quelques chirurgiens le font encore aujourd'hui. (s.)

BOIREL (Pierre et non Nicolas), docteur en médecine, fils du précédent, a laissé :

Nouvelles observations sur les maladies vénériennes, où l'on apprend en quoy consistent et d'où procèdent la grosse vérole et tous les accidens qui l'accompagnent et qui la suivent, avec les moyens de la guérir, soit par la salivation, soit sans salivation, et sans être obligé de garder la chambre. Paris, 1707, in-18.
Quoique crédule, Pierre Boirel est supérieur à son père Antoine. Il reproche aux médecins de son temps de prendre l'excoriation du vérumontanum pour une carnosité, et nie que la gonorrhée virulente soit le résultat d'un ulcère des épididymes et des prostates. Il distingue une gonorrhée et des chancres benins, et recommande, dans la blennorrhagie, l'usage intérieur de la térébenthine et du sel de Saturne. (s.)

BOIS (Augustin du), médecin inconnu d'ailleurs, sous le nom duquel a été publié un livre ayant pour titre :

Von Brunnen, insonderheit von Egrischen Sauerbrunnen. Bayreuth, 1620, in-12. - Bayreuth et Léipzick, 1671, in-12. (z.)

BOIS (Godefroy de), ami de Haller, qui loue son savoir, naquit, vers 1699, à Cruining dans la Zélande; il exerça la médecine à Harlem, et fut nommé, en 1729, professeur de philosophie à Franeker, puis professeur de médecine et d'anatomie en 1738, de botanique en 1744. Il mourut le 18 janvier 1747. On a de lui :

De sono et auditu. Leyde, 1725, in-4°.
Excellente dissertation qui mérite d'être lue, même aujourd'hui.
Godefroy de Bois écrivit aussi sur la physique et les mathématiques. (s.)

BOIS (Henri du), médecin du dernier siècle, n'a publié qu'une dissertation :

De dysenteriâ. Leyde, 1701, in-4°. (s.)

BOIS (Jacques du), en latin *Sylvius*, est souvent confondu avec François de le Boë, chef de la secte chémiatrique. Jacques du Bois fut au contraire un zélé galéniste. Il naquit, en 1478, à Louville près Amiens. Son père était un ouvrier en camelot de cette ville. Son frère aîné était professeur d'éloquence au Collége de Tournay : ce fut de lui qu'il reçut la première éducation. Il fit de grands progrès dans la langue latine, qu'il parlait et écrivait avec beaucoup d'élégance et de pureté; il apprit le grec et l'hébreu, et s'adonna ensuite à l'étude de la médecine. Il étudia l'anatomie sous Tagault. Avant même d'être reçu, il enseigna la doctrine d'Hippocrate et de Galien, avec un tel succès, que la Faculté lui enjoignit de cesser ses cours jusqu'à ce qu'il eût pris ses degrés. Du Bois partit pour Montpellier, où, suivant Astruc, il prit le bonnet de docteur vers la fin de novembre 1529 : il avait alors cinquante et un ans. Il revint à Paris, où il fut obligé de se faire recevoir bachelier pour obtenir, de la Faculté, la permission de recommencer ses cours. En 1535, il donnait ses leçons au Collége de Tréguier; le nombre de ses élèves alla jusqu'à cinq cents. Il professait avec méthode et avec clarté; sa voix était sonore et agréable; il démontrait l'anatomie, la préparation des remèdes et la botanique, et bientôt Fernel lui-même, qui professait au Collége de Cornouailles, vit diminuer peu à peu le nombre de ses auditeurs. En 1550, du Bois fut nommé professeur au Collége royal, en remplacement de Guido Guidi. Il mourut le 13 janvier 1555. L'Université, en corps, l'accompagna jusqu'au

cimetière des pauvres écoliers, où il avait demandé à être enterré.

Jacques du Bois fut le premier qui substitua en France les cadavres humains aux cochons, dont jusque-là on s'était servi pour les démonstrations anatomiques. Le premier, il parla des injections, et c'est à lui qu'on doit rapporter l'honneur de cette invention. Enfin, il fut le maître de Vésale, et si la jalousie l'aveugla au point d'être injuste envers ce grand homme, avec qui il eut de fréquentes discussions, il n'en mérite pas moins d'être cité parmi les médecins qui ont contribué aux progrès de la science. Admirateur forcené de Galien, il crut à l'autorité du médecin de Pergame plutôt qu'au témoignage de ses yeux, au point qu'ayant fait plusieurs découvertes, il les considéra comme des anomalies de structure, ou bien il les attribua à la dégénération de l'espèce humaine. C'est ainsi qu'il prétendit qu'au temps de Galien le sternum était composé de sept pièces, parce qu'alors les hommes étaient plus grands et plus gros; Fallopio et Eustachi, en blâmant le ridicule de cette assertion, remarquèrent qu'en effet le sternum offre ce nombre de pièces dans le fœtus. Du Bois a découvert les muscles jumeaux et le transversal des orteils; il reconnut un des premiers la valvule semi-lunaire de la veine cave descendante, et prouva, contre l'opinion de Vésale, que le péritoine n'est pas percé aux anneaux; il fit voir que, dans certains cas, outre les deux grands lobes du foie, on en observe deux petits; enfin il décrivit avec exactitude l'appendice cœcal; mais, comme Vésale, il admit que la membrane allantoïde existait chez l'homme. On peut expliquer l'entêtement que du Bois mit à soutenir que ses propres découvertes n'étaient que des variétés de structure, en se rappelant que les anatomistes de cette époque ne disséquaient qu'un très-petit nombre de cadavres; c'est à cette particularité qu'il faut attribuer la lenteur des progrès de l'anatomie et l'imperfection que l'on remarque dans les descriptions qu'ils ont laissées des objets dont on leur doit la découverte.

Il faut dire à la louange de du Bois qu'il ne croyait pas aux rêveries de l'astrologie judiciaire ; mais il était d'une avarice sordide; on le voyait toujours fort mal vêtu; l'hiver, pour s'échauffer, il jouait au ballon, ou montait une grosse balle de la cave au grenier; il ne donnait que du pain à ses domestiques. Il faisait payer ses leçons fort cher, et en exigeait le prix avec beaucoup de rigueur. Lorsqu'en 1616 on démolit sa maison, située rue Saint-Jacques, on y trouva beaucoup de pièces d'or. Il portait le plus souvent des bottes ; dans sa dernière maladie, obligé d'avoir du feu, il ne les ôta point de peur de se brûler les jambes, et il mourut sans les avoir quittées. Le jour de son enterrement, on plaça le distique suivant, at-

tribué à Buchanan, sur la porte de l'église où son corps fut porté :

Sylvius hîc situs est, gratis qui nil dedit unquàm,
Mortuus et gratis quod legis ista dolet.

Jacques du Bois était né dans la pauvreté; peut-être donc doit on excuser son avarice; on pourrait en citer d'autres qui n'ont pas la même excuse, et qui aiment l'argent autant qu'il a pu l'aimer.

Son style était pur et même élégant. Sa vie a été écrite par René Moreau (Paris, 1561, in-8°.). On a de lui :

De vini exhibitione in febribus. Lyon, 1530.

In linguam gallicam isagoge, unâ cum grammaticâ latino-gallicâ, ex hæbreis, græcis et latinis auctoribus.

Grammaire latine et française. Paris, 1531.

Methodus, ex libris Galeni de differentiis morborum et causis symptomatum. Paris, 1539, in-4°. - *Ibid.* 1548, in-4°. - Venise, 1555, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-4°. - Bâle, 1556, in-12. - Paris, 1561, in-8°. - *Ibid.* 1672, in-8°.

Liber de ordine et ordinis ratione in legendis Hippocratis et Galeni libris. Paris, 1539, in-8°. - *Ibid.* 1561, in-8°.

Il répartit le texte d'Hippocrate et de Galien dans un ordre méthodique, en ralliant à chaque maladie ce qui la concerne dans les écrits de ces deux pères de la médecine.

De signis medicis salubribus, insalubribus, et mortis commentarii. Paris, 1539, in-fol. - *Ibid.* 1561, in-8°. - Venise, 1554, in-8°.

Il propose de rassembler tous les écrits des anciens dans des tables synoptiques.

Isagoge brevissima in libros Galeni de usu partium corporis humani; et Epitome liber de facultatibus naturalibus.

Traduit en français par Jean Guillemin (Paris, 1555, in-8°.).

De medicamentorum simplicium præparatione, delectu, mixtionis modo, libri III. Paris, 1542, in-fol. - Lyon, 1548, in-16. - *Ibid.* 1555, in-12. - *Ibid.* 1584, in-16. - Trad. en français sous le titre de : *La pharmacopée française*, par André Caille, Lyon, 1574, in-8°.

Ouvrage qui fut utile au temps où il parut : Baumé lui-même en faisait beaucoup de cas.

Methodus medicamenta componendi ex simplicibus, IV libris distributa. Paris, 1541, in-fol. - Lyon, 1548, in-12. - *Ibid.* 1555, in-12. - *Ibid.* 1558, in-12. - *Ibid.* 1584, in-8°. - Venise, 1556, in-8°.

Il parle des succédannés.

J. Mesue de re medicâ libri III, Sylvio interprete. Paris, 1542, in-fol. - Lyon, 1555, in-8°.

Au jugement de Haller, c'est un des meilleurs ouvrages de du Bois.

In Hippocratis Elementa commentarius. Paris, 1542, in-fol. - *Ibid.* 1561, in-8°. - Venise, 1543, in-8°. - Bâle, 1556, in-16.

Généralités dans le goût de l'école.

Morborum internorum penè omnium curatio brevi methodo comprehensa, ex Galeno præcipuè et M. Gattinarâ. Paris, 1545, in-8°. - *Ibid.* 1554, in-8°. - Venise, 1549, in-16. - *Ibid.* 1572, in-8°. - Zurich, 1555, in-8°. - Cologne, 1579, in-8°. - Lyon, 1549, in-12. - *Ibid.* 1620, in-16.

Cet ouvrage, si souvent réimprimé, n'offre aujourd'hui aucun intérêt.

Vesani cujusdam calumniæ in Hippocratis et Galeni rem anatomicam depulsio. Paris, 1551, in-8°. - Venise, 1555, in-8°.

Libelle contre Vésale, à qui il donne le nom de *Vesanus*.

Observata in variis corporibus secundis. Paris, 1555, in-8°.; 1561, in-8°. - Venise, 1556, in-8°.; 1572. - Paris, 1587, in-8°.

De febribus commentarius ex Hippocrate et Galeno selectus. Paris, 1554, in-fol. - Venise, 1555, in-8°. - *Ibid.* 1556, in-8°. - Lyon, 1560, in-8°. - Paris, 1561, in-8°.

Il n'y a, dans cet ouvrage, rien qui annonce le médecin clinique.

De victûs ratione, paratu facili ac salubri pauperum scholasticorum (Paris, 1542, in-16. - *Ibid.* 1579, in-12.). *De duro et parco victu liber latinus factus* (Paris, 1557, in-12.). *Consilium adversùs famem et victualium penuriam latinè factum* (en français, sous le titre de : Conseil contre la famine, et remède d'icelle, Paris, 1546, in-12.). *De peste libellus latinè factus.*

Tous ces Traités réunis ont été imprimés à Paris (1557, in-16.). Du Bois y enseigne à préparer et à rendre salubres les alimens détériorés; il établit que la boisson nourrit, que les plus vils alimens nourrissent aussi bien que les plus recherchés. Le Traité sur la peste ne contient rien d'intéressant.

De menstruis mulierum, et hominis generatione. Paris, 1556, in-8°.; 1561, in-8°. - Venise, 1556, in-8°. - Bâle, 1556, in-8°., et dans la Collection de Banhin, ainsi que dans celle de Spach. - Trad. en français par Guillaume Christian : *De la génération de l'homme.* Paris, 1559, in-8°. - *De la nature et de l'utilité des mois des femmes.* Paris, 1560, in-8°.

In Galenum de ossibus commentatio. Paris, 1561, in-8°.

Cette ouvrage contient une bonne description du tarse, du germe des dents, de l'unguis et de l'éthmoïde.

De arthritidis præservatione et curatione consilia.

Dans la *Collectio Garetiana* (Francfort, 1592, in-8°.).

Consilia varia medica.

Dans Scholtz (Francfort, 1598, in-fol.) et Welsch.

Les ouvrages de du Bois ont été réunis, par René Moreau, sous le titre de :

Opera omnia. Genève, 1630, in-fol. - *Ibid.* 1635, in-fol.

On a fait contre lui un dialogue intitulé : *Sylvius ocreatus.* Dans cet opuscule, attribné à Henri Etienne, on représente du Bois, qui, voulant passer l'Achéron sans payer, a pris ses bottes, afin de le passer à gué. Jean Melet, sous le nom de Claudius Burggensis, répondit à ce pamphlet par un écrit ayant pour titre : *Apologia in L. Arrivabenum pro D.-J. Sylvio*, qui se trouve dans l'édition des œuvres complètes de René Moreau.

Haller a jugé en peu de mots Jacques du Bois : « Il fut, dit-il, grand admirateur des Grecs, et surtout de Galien, *contempteur* de toutes les découvertes nouvelles, adversaire *acerbe* de Vésale; homme docte, savant, quoiqu'à l'exemple des anciens il restât dans les généralités. » Ces derniers mots sont remarquables; ils caractérisent d'un trait la médecine antique. (s.)

BOIS (Jean du), né à Lille au seizième siècle, étudia la médecine et prit le bonnet de docteur à Louvain, puis il se rendit à Valenciennes, où il exerça la médecine et fut principal du Collége. Lorsque Philippe II fonda l'Université de Douai en 1562, il nomma du Bois à la chaire de médecine. Il mourut dans cette ville le 6 avril 1576, laissant :

De lue venereâ declaratio. Louvain, 1557, in-4°.

De curatione morbi articularis tractatus quatuor. Anvers, 1557, in-8°.

Academiæ nascentis Duacensis, et professorum ejus, encomium. Douai, 1563.

Du Bois y célèbre, en vers, une Faculté naissante, sur laquelle il répandit peu d'éclat.

Tabulæ pharmacorum. Anvers, 1568.

Morbi populariter grassantis præservatio et curatio ex maximè parabilibus remediis. Louvain, 1572, in-12.

De studiosorum et eorum qui corporis exercitationibus addicti non sunt tuendâ valetudine, libri duo. Douai, 1574, in-fol. (s.)

BOIS (Jean-Alexandre du), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a donné:

Fluidi nervei existentia. Montpellier, 1755, in 8°. (s.)

BOIS (Jean-Baptiste du), né à Saint-Lô, à la fin du dix-septième siècle, fit ses études au Collége d'Harcourt, à Paris, puis il entra chez un avocat de sa ville natale, et, au bout de quatre ans, il revint à Paris étudier la médecine. Burette l'accueillit, le reçut dans sa maison, et lui donna les moyens de se faire recevoir docteur de la Faculté de Paris. Un an après sa réception, il fut nommé premier médecin de la princesse douairière de Conti, puis professeur de chirurgie latine et de chirurgie française, et, enfin, professeur au Collége royal, en 1730. Du Bois refusa, après la mort de la princesse de Conti, de suivre le prince de Valachie, préférant le séjour de la France à la perspective d'une grande fortune. Le délabrement de sa santé le détermina, en 1744, à se rendre à Saint-Lô, où il acheva sa carrière dans la culture des lettres, pour lesquelles il avait toujours eu un sentiment de prédilection, qui alla jusqu'à le faire tomber dans d'étranges erreurs, que Bordeu a fort bien signalées dans ses Recherches sur la colique de plomb. Du Bois mourut, à Saint-Lô, en avril 1759. Il était plus connu peut-être comme chansonnier que comme médecin. Il a laissé:

An gracilibus pomaceum vino salubris? affirm.

An fœtus extrà uterum genitus, salvâ matre, possit excludi? affirm. Paris, 1727, in-4°.

An vulneri moderatè suppuranti rara curatio? affirm. Paris, 1734, in-4°.

An curtæ nares ex brachio reficiendæ? affirm. Paris, 1742, in-4°.

An colicis figulis venæsectio? negat. Paris, 1751, in-4°.– *Ibid.* 1756, in-4°.

Cette Dissertation, qui offre une théorie insoutenable, et qui est remplie d'exagérations sur les maux auxquels sont exposés, suivant l'auteur, les habitans de Villedieu-lez-Poëles, adonnés au travail du cuivre, a été critiquée avec beaucoup de raison et de finesse par Bordeu, qui dit de du Bois : « Il avait du talent pour la poésie; il ne manqua jamais, pendant les dix dernières années de sa vie, de présenter ses hommages, en vers français, à un auguste prince dont il avait eu le bonheur d'être protégé lorsqu'il était à Paris, et dont il célébrait régulièrement l'anniversaire. » Le malin critique ajoute, d'après Freytag, *Exigunt carmina festivum ingenium, quamobrem a medicis rarò optima panguntur.* (s.)

BOIS (Pierre-Violette du), chirurgien de Paris au dernier siècle, a écrit :

Nouveau traité des scrophules. Paris, 1726, in-12.
Suite des maladies chroniques. Paris, 1726, in-12. - *Ibid.* 1733, in-12.
Du Bois cherche, dans ce dernier écrit, le moyen de guérir diverses maladies des yeux sans opération. (s.)

BOISSIEU (Barthélemy-Camille de) naquit, à Lyon, le 6 août 1734, d'un médecin distingué, Jacques de Boissieu, et d'une mère recommandable par un rare mérite, qui présida elle-même à son éducation. Le jeune Boissieu fut envoyé à Montpellier; il assista avec zèle et beaucoup de fruit aux cours professés dans la Faculté de médecine de cette ville, soutint avec éclat, en 1755, les épreuves qui conduisent au doctorat, et revint à Lyon honoré de l'estime de Sauvages, qu'il compta parmi ses correspondans. Son premier soin fut de se faire agréger, en 1756, au Collége de médecine de Lyon; le second, d'ajouter à ses connaissances par un voyage et un séjour d'une année à Paris. Il se livrait depuis trois ans à l'exercice de sa profession dans la ville qui l'a vu naître, lorsque l'amour de l'art et de l'humanité le conduisit, en 1762, à Mâcon, qu'une épidémie meurtrière ravageait. Tels furent ses succès qu'il mérita, quelques années plus tard, l'honneur d'être exposé au même danger. L'intendant de Lyon l'envoya, en 1769, au secours des habitans de Chazelle, petit ville qu'une maladie épidémique désolait alors. Il fut admis dans plusieurs sociétés savantes, mais devint victime de son zèle pour l'étude. Ses forces physiques n'égalaient point en vigueur ses facultés morales, elles furent bientôt épuisées. Une pleurésie enleva Boissieu en trois jours, vers la fin de l'année 1770. Les regrets que sa mort prématurée excita, s'augmentèrent de toutes les espérances que donnait son talent. On ne connaît de lui que les deux opuscules suivans :

Dissertation sur les antiseptiques. Dijon, 1769, in-8°.
couronnée par l'Académie de Dijon en 1767.
Dissertation sur les méthodes rafraîchissante et humectante. Dijon, 1772, in-8°.
couronnée par la même compagnie en 1770. (monfalcon)

BOISSONADE (Etienne), qui prend le titre d'étudiant en médecine, fit, en avril 1470, une copie du septième livre du *Philonium* de *Valesco de Taranta.* Voici la suscription de ce manuscrit, qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque de Turin : *Explicit liber Philonii septimus in monte Pessulano anno Domini* 1470 *et die* 18 *mensis aprilis quo erat Martis sancta, per me Stephanum Boyssonade in medicinâ studentem. S. Boyssonade.* Les auteurs du catalogue ont imaginé un auteur qu'ils appellent *Septimus Philonius*, et Manget a

fait, dans sa Biblothèque, une faute pareille. M. Vernazza de Freney, savant académicien de Turin, a relevé ces erreurs avec son érudition accoutumée : ses observations ont été insérées dans le tome XXII des Mémoires de l'Académie.

(BOISSONADE)

BOISSONADE (GÉRARD) exerçait, vers la fin du seizième siècle, la médecine à Agen. Joubert, dans son *Traité du ris*, (page 347), rend un témoignage honorable à sa doctrine et à sa probité, et voici en quels termes : « Monsieur Boissonade, médecin d'Agen, très-docte, expert et diligent homme de bien et d'honneur, m'a témoigné que la paumière (c'est-à-dire, la maîtresse du jeu de paume de ladite ville d'Agen), femme âgée, mourut à force de rire, oyant conter une chose fort inopinée, étrange et ridicule. Il est vrai que ces exemples sont fort rares, etc. » Au commencement de ce livre de Joubert, il y a une inscription latine en style lapidaire (D. GELOTI. S. etc.) et d'assez bon goût, par Gérard Boissonade. Nous observerons, en passant, qu'Astruc ne semble pas suffisamment exact, lorsqu'il donne au Traité du ris de Joubert le titre latin *De risu*, avec la date de *Paris*, 1579. Il est bien vrai que Joubert l'avait d'abord composé en latin, mais il ne le publia pas dans cette langue, et il n'est même pas l'auteur de la traduction française, comme il nous l'apprend dans sa préface; elle est l'ouvrage de Louis Papon, qui a traduit le premier livre, et de Zangmaistre, qui a traduit le second et le troisième. Zangmaistre était un jeune allemand, de noble maison d'Augsbourg, et son familier disciple. (BOISSONADE)

BOLANI (LAURENT), médecin italien, né à Catane, en Sicile, enseignait l'art de guérir et la philosophie dans l'Université de cette ville, vers la fin du seizième siècle. Il n'a écrit qu'un

Opus logicum. Messine, 1597, in 8°. (Z.)

BOLDERIO (GÉRARD), médecin de Vérone, florissait vers la fin du quinzième siècle. Il professait l'art de guérir à Padoue, lorsqu'il fut appelé, en 1461, à Venise, pour y remplir une chaire qu'il accepta. Son frère, Mathieu Bolderio, qui avait enseigné successivement à Bologne et à Ferrare, le remplaça dans l'Université de Padoue. La pratique de la médecine lui valut de grandes richesses. Il écrivit un traité :

De minerâ balneorum Calderianorum, qui a paru dans la collection *De Balneis* (Venise, 1553, in-fol.). (Z.)

BOLDONE (NICOLAS), médecin de Milan, obtint le doctorat en philosophie et en médecine à Padoue, et bientôt après fut appelé en qualité de professeur à Pise, où ses leçons attirèrent

un si grand concours d'auditeurs, que le sénat de Milan, jaloux de le posséder, lui conféra une chaire dans l'Université de Pavie, avec des émolumens extraordinaires. On ignore en quelle année il mourut; mais il fut agrégé, en 1541, au Collége des médecins de Milan. Aucun des ouvrages qu'il avait composés n'a été imprimé. (o.)

BOLDONE (Sigismond), médecin de Milan, naquit, en 1597, dans cette ville, où il commença ses études, qu'il alla ensuite terminer à Padoue. Ce fut dans cette dernière Université qu'il prit le titre de docteur. De là il passa à Urbino, puis à Rome. En 1623, il revint dans sa patrie, et y pratiqua l'art de guérir, après avoir été agrégé au Collége de médecine. Il professa plus tard la philosophie à Pavie, et il allait passer à Padoue, pour y succéder à César Cremonino, lorsqu'il mourut le 3 juillet 1630, laissant quelques ouvrages, la plupart poétiques, dont voici les titres:

Larius. Padoue, 1617, in-8°. – Lucques, 1660, in-12.

Apotheosis in morte Philippi III regis Hispaniarum. Pavie et Anvers, 1621, in-4°.

La caduta de' Longobardi. Bologne, 1636, in-8°.

Poëme héroïque en vingt chants.

Epistolarum tomi II. Milan, 1631, in-8°. - *Ibid*. 1651, in-8°.

Orationes academicæ XXIII. Lucques, 1660, in-12.

à la suite de la seconde édition du *Larius*.

Le traité *De fœtu* que Ghilini lui attribue, paraît n'avoir pas été imprimé. (o.)

BOLMANN (Georges), médecin pensionné de la ville de Hameln, où il vivait vers le milieu du dix-septième siècle, a publié la première description connue des eaux de Pyrmont, sous le titre suivant:

Kurze Beschreibung des Pyrmontischen Sauerbrunnens. Rinteln, 1661, in-8°.

Bolmann (*Jean-Henri*), autre médecin allemand, a écrit:

Kurzer und gruendlicher Bericht von einer wahren aufrichtigen Goldtinctur. Quedlinbourg, 1711, in-4°.

Wohlverdiente und nachdrueckliche Leporinische Zuechtigung wider D. Polyc. Leporins Nachricht von Handschaden eines Knaben, deren bey Losschuessung einer Flinte bekommen. Marbourg, 1716, in-4°.

Kurze aufrichtige Species facti ueber die verwundete Hand eines Knaben von zwelf Jahren. Marbonrg, 1716, in-4°.

Nachricht von zweyerley wahren Goldælen. Werningerode, 1716, in-4°.

Dissertatio de febribus intermittentibus earumque explicatione ac curatione. Marbourg, 1695, in-4°. (o.)

BOLNEST (Edouard), médecin de la reine, en Angleterre, s'est fait connaître par divers ouvrages, dont voici les titres:

Chimia medicina illustrata, or the true grounds and principles of the ert of physik. Londres, 1605, in-8°.

Methodus præparandi vegetabilia ad usus medicos. Londres, 1672, in-8°.
Rational way of preparing animals, vegetables and minerales for physical use. Londres, 1672, in-12. – Trad. en latin, par Jean Lange, Hambourg, 1675, in-8°. (z.)

BOLOGNETTI (Pompée), d'une famille ancienne et considérée de Bologne, obtint, en 1611, le titre de docteur en médecine et en philosophie dans cette Université, et fut créé ensuite professeur de logique. Quelque temps après, on le chargea d'enseigner la médecine théorique, et, en 1623, on lui donna la médecine pratique pour attribution. Il a laissé :

Consilium de præcautione, occasione mercium ab inconsultis eminentis contagii. Bologne, 1630, in-fol.
Remora senectutis. Bologne, 1650, in-4°. (z.)

BOLOGNINI (Ange), chirurgien italien, naquit à Bologne, suivant quelques historiens, ou dans les environs de Padoue, si l'on ajoute foi au témoignage de plusieurs autres, adopté par Morgagni. Les événemens de sa vie sont peu connus. Nous savons seulement, par Alidosi, qu'il enseigna la chirurgie à Padoue, depuis 1508 jusqu'en 1517, et qu'en cette dernière année, il retourna dans sa patrie, où il consacra le reste de sa vie à la pratique. Le traité de chirurgie qu'il a laissé est remarquable par d'excellens préceptes et des idées beaucoup plus saines, sur la thérapeutique des plaies et des ulcères, qu'on ne devrait s'attendre à en trouver dans des temps aussi éloignés. Ainsi, par exemple, il établit en principe qu'un régime convenable est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour obtenir la guérison des ulcères, et que le grand art de traiter les fistules consiste à convertir le trajet de ces sortes d'ulcères en une surface saignante. Malheureusement il ne sut pas secouer le préjugé qui faisait attacher tant d'importauce aux onguens, et son livre est surchargé de formules, indiquant la manière de préparer des composés auxquels il attribuait, avec ses contemporains, des vertus sarcotiques, détersives, mondificatives ou autres. Le temps seul, en rectifiant les idées physiologiques, pouvait introduire, sous ce rapport, une salutaire réforme dans la pratique de la chirurgie. Son traité est intitulé :

De curâ ulcerum exteriorum et unguentis communibus in solutione continui. Bologne, 1514, in-fol. – *Ibid.* 1516, in-fol. – Bâle, 1536, in-4°.
Il a été inséré aussi dans la collection de Gesner et d'Uffenbach. (J.)

BOLSEC (Jérôme), natif de Paris, entra dans l'ordre des carmes. Quelques satires qu'il publia, et la hardiesse avec laquelle il s'exprimait dans ses sermons, l'obligèrent de quitter la France et de se réfugier en Italie. La duchesse de Ferrare l'accueillit, et le nomma son aumonier. Dégoûté de l'état ec-

clésiastique, il mit de côté l'habit de son ordre, apostasia même, se maria, et se livra aussitôt à l'exercice de la médecine. Cette nouvelle carrière ne l'ayant point conduit au but qu'il désirait d'atteindre, il se jeta dans la théologie, et vint, en 1551, à Genève, où il se lia d'amitié avec Calvin; mais, comme il eut l'imprudence de soutenir les dogmes de Pélage, le fougueux réformateur le fit emprisonner et bientôt après bannir de la ville. Berne, où il se réfugia, n'étant pas pour lui un asile assuré contre la haine et les persécutions de Calvin, il rentra en France. La crainte le détermina, au bout de quelque temps, à faire une seconde abjuration, et à rentrer dans le sein de l'église catholique. Il mourut, en 1585, à Lyon, où il pratiquait la médecine. Aucun de ses ouvrages n'a rapport à l'art de guérir, et tous ne contiennent que des invectives contre Calvin et Théodore de Beze : c'est pourquoi nous croyons devoir ne pas en rapporter ici les titres. (Z.)

BOLTEN (Joachim-Frédéric), né, le 11 août 1718, à Horst, dans le duché de Holstein, mourut, le 6 janvier 1796, à Hambourg, où il exerçait l'art de guérir depuis 1740. Il avait été nommé physicien de la ville en 1747, et proto-médecin en 1754. On a de lui :

Dissertatio epistolaris ad D. Georg.-Christ. Maternum de Cilano, continens meditationes quasdam philosophico-medicas de tussis phthisicæ incompescibilis verâ caussâ. Halle, 1739, in-4°.

Dissertatio medico-chirurgica de gangliis generatim. Halle, 1740, in-4°.

Nachricht von einer neuen Thierpflanze. Hambourg, 1770, in-4°. — Trad. en latin, *Ibid.* 1771, in-4°.

Nachricht von einem mit dem kuenstlichen Magneten gemachten Versuch in einer Nervenkrankheit. Hambourg, 1775, in-4°.

Fortgesetzte Nachricht von dem mit dem kuenstlichen Magneten gemachten Versuchen in der Nervenkrankheit der Jungfer B. Hambourg, 1775, in-4°.

Ausfuehrlich beschriebene Krankheitsgeschichte der Jungfer Marianne Branden. Hambourg, 1779, in-4°.

Il a inséré quelques Mémoires dans le Correspondant de Hambourg, dans la nouvelle Gazette de Hambourg, et dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin. On en distingue surtout un sur les ammonites.

Bolten (*Jean-Chrétien*) a écrit :

Dissertatio de revulsionibus generatim. Halle, 1750, in-4°.

Entwurf von philosophischen Curen. Halle, 1751, in 4°. (J.)

BOLZANO (Pierre-Edouard), jeune chirurgien de la Bohême, né en 1793, vint faire ses études à Prague, et s'y distingua bientôt assez pour mériter, après sa réception, que la place d'adjoint du professeur de clinique médicale et de thérapeutique particulière pour les chirurgiens lui fût confiée. Une fièvre nerveuse termina prématurément sa carrière le 12 avril 1818. Il n'a laissé que sa thèse intitulée :

De momentis diagnosticis, quibus phthisis pituitosa ab ulcerosâ distingui potest. Prague, 1816, in-4°. (J.)

BOLZETTA (Ange), pharmacien de Padoue, a écrit, sur la thériaque, un livre intitulé:

Theriaca Andromachi senioris, juxtà placita S. Patavini philosophorum et medicorum Collegii, olim per viros clarissimos Junium Paulum Crassum, Bernhardinum Taurisanum et Marcum Oddum edita, anno 1576 composita, hoc anno in Pharmacopœâ, etc. Padoue, 1576, in-4°. - *Ibid.* 1626, in-4°. (Z.)

BOLZETTA (Attilio), médecin de Padoue, vint au monde dans cette ville, en 1589, et y pratiqua l'art de guérir jusqu'en 1635, époque où il perdit la vie. On a de lui deux traités:

De cordis affectionibus,
De morbis venenatis et venenis,
qui ont été imprimés ensemble (Padoue, 1657, in-8°.). (Z.)

BOMPART (Marcel), médecin du roi de France au dix-septième siècle, a laissé:

Nouveau chasse-peste. Paris, 1630, in-8°.
Lettres d'Hippocrate traduites et commentées. Paris, 1632, in-8°.
Miser homo. Paris, 1648, in-4°.
C'est un tableau rapide des maladies de l'espèce humaine. (T.)

BON (Jean le), en latin *Probus heteropolitanus*, naquit au village d'Autreville (*Altera-Villa*), dans l'ancienne province de Bassigny, près de Chaumont. Il fut médecin du roi de France et du cardinal de Guise. On a de lui:

Therapeia puerperarum. Paris, 1571, in-16. - *Ibid.* 1577. - Bâle, 1586 (dans la Collection de Spach). - Francfort, 1586, in-16. - Genève, 1635. - Paris, 1664, in-4°. (avec la collection des ouvrages d'Houllier).
Etymologicon français. Paris, 1572, in-fol.
Le tumulte de Bassigny. Paris, 1573, in-8°.
Abrégé de la propriété des bains de Plombières. Paris, 1576, in-8°. - *Ibid.* 1616, in-8°.
Discours de la vertu et propriété des bains de Plombières. Paris, 1576, in-8°. - *Ibid.* 1581, in-8°. - *Ibid.* 1616, in-8°.
Les bâtimens, érections et fondations des villes et cités des trois Gaules, avec un traité des bains, fleuves et fontaines admirables, composé en partie par Claude Champion, et augmenté par Jean le Bon Hétéropolitain. Lyon, 1590, in-16.
On attribue encore à Jean le Bon un ouvrage intitulé: *Therapia puerperarum*, des vers, des discours et des traductions. (T.)

BONA (Jean della), né, le 8 septembre 1712, à Perarola, non loin de Vérone, prit ses degrés à Padoue, et devint, par la suite, professeur dans cette école célèbre.

Dell' uso e dell' abuso del caffe, dissertazione storico-fisico-medica. Venise, 1751, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°.
Dissertazione dell' utilità del salasso nel vajuolo. Vérone, 1754, in-8°.

Historia aliquot curationum mercurio sublimato corrodenti perfectarum. Vérone, 1757, in-8°.

Tractatus de scorbuto. Vérone, 1761, in-4°.

Observationes medicæ ad praxin in nosocomio ostendendam anno 1765. Padoue, 1766, in-4°. (o.)

BONA (Pierre), né dans la Lombardie, vivait au quatorzième siècle, et était médecin pensionné de la ville de Ferrare. Grand partisan de la philosophie hermétique, il a publié ses recherches sur la pierre philosophale, sous les titres suivans :

Pretiosa margarita novella, de thesauro ac pretiosissimâ lapide philosophorum. Venise, 1557, in-8°.

Introductio in divinam chemiæ artem, inscripta margarita pretiosa, composita anno 1330, in civitate Polâ, in Istriâ. Bâle, 1572, in-4°. – Montbelliard, 1602, in-8°.

Insérée aussi dans le tome V du Théâtre chimique. (o.)

BONACCIUOLI (Louis), appelé en latin *Bonaciolus*, naquit à Ferrare, où il professa la philosophie et la médecine, et mourut vers l'an 1540. Il s'attacha principalement à l'étude de la structure des organes génitaux de la femme, et des accidens qui peuvent accompagner la grossesse. Mais, copiste servile des anciens, et esclave des préjugés de la scolastique, il sacrifia les faits aux théories, et négligea les descriptions exactes et fidèles, pour se perdre en explications frivoles. C'est ainsi, par exemple, qu'il discuta longuement la question de savoir à quelle époque de la conception l'ame vient s'unir au corps du fœtus. Cependant nous devons convenir qu'il a montré plus de sagacité dans la partie hygiénique, et donné aux femmes enceintes des conseils utiles et salutaires. On a sous son nom :

De uteri partiumque ejus conformatione, quonam usu etiam in absentibus Venus citetur. Quid, quale, undèque prolificum semen, undè menstrua. Strasbourg, 1537, in-8°. – Bâle, 1566, in-4°.

De conceptionis indiciis, nec non maris fœmineique partûs significatione. Quæ utero gravidis accidunt, et eorum medicinæ. Prognostica causasque effluxionum et abortuum. Proceritatis, improceritatisque partuum causæ. Strasbourg, 1538, in-8°. – Leyde, 1639, in-12. – *Ibid.* 1641, in-12. – *Ibid.* 1650, in-12. – *Ibid.* 1660, in-12. – Copenhagne, 1663, in-12.

Ce Traité, que l'auteur avait dédié à Lucrèce, duchesse de Ferrare, et fille d'Alexandre VI, a été réimprimé dans la Collection de Spach (Bâle, 1566, in-4°.).

De fœtûs formatione. Leyde, 1639, in-12, avec le traité *De virginitatis notis, graviditate et partu* de Séverin Pinean.

Tous ces opuscules ne sont que des chapitres détachés d'un même ouvrage, qui avait pour titre *Enneas muliebris.* (sans lieu d'impression (Ferrare ?) et sans date (1503 ?) in-fol. (J.)

BONACORSIUS. *Voyez* Buonacorsi.

BONACOSSUS. *Voyez* Buonacossa.

BONAFIDE ou BONAFIDES. *Voyez* Buonafede.

BONAFOS (Joseph), doyen de la Faculté de médecine de Perpignan, naquit, dans cette ville, le 4 décembre 1725. Fils d'un médecin distingué, il suivit la carrière que son père parcourait avec honneur, et fut reçu docteur en médecine, à Perpignan, en 1746. Il fut désigné pour occuper la place de médecin de l'hôpital général en 1750, et successivement nommé professeur en 1756, médecin de l'Hôtel-Dieu en 1761, de l'hôpital militaire en 1764, recteur de l'Université de Perpignan en 1772, et médecin consultant des armées du roi en 1777. Il mourut, le 5 février 1779, des suites d'une fièvre putride, à l'âge de cinquante-trois ans. Bonafos était un praticien habile et zélé; mais l'exercice de l'art de guérir ne remplit pas tous ses momens. On a de lui :

Dissertation sur la qualité de l'air et des eaux, et sur le tempérament des habitans de la ville de Perpignan.
Dans le recueil des hôpitaux militaires (tome II).
Vicq-d'Azyr donne les plus grands éloges à cette production.
Mémoire sur la nature et les propriétés des eaux minérales de la Presle.
Dans les Mémoires de la Société royale de médecine (1776).
Observation sur une imperforation du rectum dans un enfant.
Dans l'ancien Journal de médecine (tome VII, page 360).
Il a fourni quelques observations, insérées dans le Traité de l'hydropisie de Bacher, et, lorsqu'il mourut, il travaillait depuis long-temps à rédiger un traité complet de médecine pratique, qui n'a pas vu le jour. (s.)

BONALINO (Pierre), médecin de Vérone, où il pratiquait son art vers le milieu du seizième siècle, était disciple de Trincavella. André Chiocco, son parent, nous apprend qu'il avait écrit, contre Dominique Montesauro, un grand nombre de brochures polémiques sur la cause prochaine des fièvres intermittentes, et un autre ouvrage sur la pratique médicale qui n'a jamais eu les honneurs de l'impression. (z.)

BONAMI (François), médecin français, issu d'une famille originaire de Florence, vint au monde, à Nantes, le 10 mai 1710, alla étudier le médecine à Montpellier, passa ensuite trois années à Paris pour perfectionner ses connaissances, et revint, en 1735, à Nantes, où il prit le titre de docteur. Immédiatement après en avoir été revêtu, il fit des cours de botanique, qu'il continua sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée en 1786. Passionné pour cette science, il y consacra presque tout son temps, avec une partie de sa fortune, sans que son dévouement et son zèle lui aient jamais valu autre chose que des complimens stériles de la part des Etats de sa province. Vicq-d'Azyr a rendu un hommage éclatant à la mémoire de ce savant modeste, dont M. Du Petit-Thouars a donné le nom à un nouveau genre (*bonamia*) de plantes, découvert par lui à Madagascar. Bonami fut l'un des fondateurs de la première so-

ciété d'agriculture qui ait existé en France, celle de Bretagne. Ses productions littéraires sont peu remarquables, sinon comme ayant été les premières qui eussent pour but de faire connaître les végétaux de la Bretagne. Bonami y décrit un grand nombre de plantes qui n'étaient pas encore inscrites dans la Flore générale de la France. Ses ouvrages sont intitulés :

Floræ Nannetensis prodromus. Nantes, 1782, in-12.
Addenda ad Floræ Nannetensis prodromum. Nantes, 1785, in-12.
Bonami a consigné dans l'ancien Journal de médecine l'observation très-curieuse d'une jeune fille qui perdit la langue à la suite de la petite vérole, et qui, après avoir cessé de parler pendant quelques années, recouvra peu à peu la faculté de prononcer les mots assez distinctement pour se faire comprendre. Ce cas extraordinaire n'est pas le seul que l'on connaisse.

Bonamico (*François*), de Florence, professeur à Pise, et sans doute l'un des ancêtres du précédent, dont les parens étaient Florentins, a laissé un traité qui a pour titre :
De alimentis libri quinque. Florence, 1603, in-4°. (o.)

BONANUS (Procope), habile et savant médecin hongrois, dont l'époque de la naissance et celle de la mort sont inconnues. Suivant Weszpremi, il avait étudié la minéralogie de toute la Hongrie, aux frais de Georges Lippai, son parent, archevêque de Gran, et formé de ses notes un grand ouvrage orné de plus de deux cents planches. Il mourut avant d'avoir pu publier ce traité, et l'on ignore même ce que le manuscrit est devenu. Les naturalistes doivent regretter la perte d'un travail ayant pour objet un pays aussi riche et aussi peu connu encore que la Hongrie sous le rapport minéralogique. (J.)

BONAVENTURE (Frédéric), gentilhomme d'Urbino, étudia la médecine, pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. Après avoir été employé dans un grand nombre de négociations politiques par le duc François-Marie, il résolut de se consacrer tout entier aux sciences, et, à cet effet, il se retira dans une de ses terres, où il mourut, à l'âge de quarante-sept ans, laissant quelques ouvrages, dont on ne lit plus aucun aujourd'hui, et en projetant d'autres encore qu'il n'eut pas le temps de publier. Parmi ces ouvrages, nous citerons les suivans :

Chemologia, sive tractatus de effectibus, signis et causis ventorum. Urbino, 1594, in-4°.
De octimestris partûs adversùs vulgarem opinionem disputatio. Urbino, 1600, in-fol.
De naturâ partûs octimestris adversùs vulgarem opinionem libri decem, in quibus natura humani partûs traditur. Francfort, 1601, in-fol. - Venise, 1602, in-fol.
Enorme compilation juridico-médicale, dont le but est de prouver qu'un enfant peut vivre à huit mois, et qu'on doit regarder les naissances de dix mois comme légitimes. (z.)

BONCORE (Thomas), médecin italien, fit ses études à Naples, où il obtint le triple doctorat en philosophie, en médecine et en droit. Toppi cite de lui l'ouvrage suivant:

De populari, horribili ac pestilenti gutturis, annexarumque partium affectione, nobilissimum urbem Neapolim ac totum ferè regnum vexante, consilium. Naples, 1622, in-4°. (o.)

BONDI (Dominique), professeur de médecine et de philosophie à Ferrare, où il mourut, s'est rendu assez célèbre, au dix-septième siècle, par ses connaissances dans la langue grecque. Ses contemporains le regardaient comme un des plus habiles hellénistes du temps. (z.)

BONDI (Vincent), né à Mantoue, pratiqua pendant longtemps la médecine à Venise, où il mourut le 4 janvier 1570. On ne connaît de lui que quelques traductions italiennes d'ouvrages de piété, que nous passons sous silence, comme étrangers à notre sujet, mais dont on trouvera la liste dans Mazzuchelli. (z.)

BONELLI (Georges), professeur de médecine à Rome, cultiva particulièrement la botanique, mais contribua peu aux progrès de cette science, quoique placé au milieu des circonstances les plus favorables, et protégé par les papes, qui lui donnèrent souvent des marques de munificence. Ses écrits sur la phytologie portent le cachet de la médiocrité, et annoncent qu'il n'avait pas su se mettre au niveau des connaissances acquises de son temps :

Hortus Romanus, juxtà systema Tournefortianum paulò strictiùs distributus. Rome, 1772-1784, 8 vol. in-fol, avec 800 planches coloriées. Bonelli ne publia que le premier volume. Les autres ont paru par les soins de Nicolas Martelli : ces derniers sont disposés suivant le système de Linné. Les planches sont mal gravées et mal enluminées. Elles ne représentent que des plantes communes, dont on avait des figures meilleures.

Memoria intorno all' oglio di ricino. Rome, 1782, in-8°. (o.)

BONET DE LATES, médecin juif du quinzième siècle, entiché de la chimère de l'astrologie, exposa les prétendus propriétés d'un anneau constellé, dans l'ouvrage suivant, écrit en mauvais latin, et dédié au pape Alexandre VI, de scandaleuse mémoire:

De annuli astronomici utilitate. (v.)

BONET (André), fils de Pierre Bonnet, naquit, à Lyon, en 1556; il se fit recevoir docteur en médecine à Paris. Après la mort de sa femme, qui ne lui donna que des filles, il se retira à Genève, où il exerça la médecine avec succès: toutefois nous n'en aurions point parlé, s'il n'avait été le père de Jean et de Théophile Bonet, qu'il eut d'une seconde femme, avec laquelle il se maria en 1612. (s.)

BONET (Jean), fils aîné d'André, frère de Théophile, naquit, en 1615, à Genève, et prit le bonnet de docteur, en 1634, à l'âge de dix-neuf ans. Il acquit une telle réputation, dans l'exercice de l'art de guérir, qu'à chaque instant il était appelé au loin. Dans une de ses courses, il resta un an, soit à Orléans, soit à Paris, en 1668; il s'acquit l'estime et l'amitié de Guy Patin, de Bourdin, de Vallot, de Daquin, qui le protégèrent contre les ennemis que son mérite lui avait attirés. De retour dans sa patrie, il y mourut en 1688. Il a laissé:

Traité de la circulation des esprits animaux. Paris, 1682, in-12. Théorie cartésienne.

S'il faut en croire les rédacteurs du Journal des savans, cet ouvrage, que son titre caractérise suffisamment, est d'un religieux de la congrégation de Saint-Maur. Jean Bonet travaillait à un traité sur les catarrhes lorsque celui de Schneider parut, et dès-lors il renonça à publier le sien.

(s.).

BONET (Théophile), fils, petit fils et frère de médecins célèbres, les surpassa par ses importans travaux et par l'heureuse impulsion qu'il donna à l'anatomie pathologique. Il fut le précurseur de Morgagni. Théophile naquit, à Genève, le 5 mars 1620. Privé des conseils de son père, mort durant ses premières années, il se mit à étudier la médecine avec ardeur, et, après avoir visité les principales Universités de l'Europe, il se fit recevoir docteur en médecine en 1643. De retour à Genève, il commença à se livrer à la pratique, sans toutefois perdre de vue l'étude des auteurs, genre de travail pour lequel il paraît avoir eu une grande prédilection. Il n'était pas du nombre de ces médecins qui déguisent leur ignorance en se parant du titre honorable de praticien, qu'on ne devrait point prodiguer à des hommes dont une aveugle routine fait tout le mérite. Si je dis que Théophile fut choisi par Henri d'Orléans, duc de Longueville, comte de Neuchatel, pour être son médecin, c'est moins pour relever son mérite que pour prouver qu'il jouissait d'une grande réputation : le suffrage d'un grand honore moins un médecin que celui d'un étudiant. Théophile recueillait avec soin tous les cas fournis à son observation, et les rapprochait de ceux que lui offrait la lecture des bons auteurs; cette heureuse habitude lui permit d'amasser peu à peu une foule de matériaux que ont servi de base à ses ouvrages. Une infirmité qui lui survint le détermina à ne plus exercer; devenu sourd, il se confina dans son cabinet, et après plus de quarante ans de pratique et de recherches, il mit au jour des productions sans lesquelles l'anatomie pathologique ne serait point aujourd'hui au degré de perfection que nous lui voyons. Théophile mourut hydropique, le 29 mars 1689, âgé de soixante-neuf ans.

Théophile paraît avoir puisé dans Baillou la première idée

de ses ouvrages. On lui doit la justice de dire qu'il sentit le premier tout le parti que l'on pouvait tirer de l'anatomie pathologie, car tous les ouvrages relatifs à cette science qui ont précédé le sien, ne sont que d'informes essais. Il prit la véritable marche à suivre dans la recherche du siége et de la nature des maladies, en procédant de l'observation des symptômes, de la recherche des causes, à l'investigation des cadavres, pour découvrir les traces que les maladies laissent dans les organes. Il ouvrit la voie dans laquelle Morgagni a marché avec tant de succès, et l'on doit le placer au nombre des médecins qui ont su discerner le véritable terrain sur lequel il faut établir l'édifice médical. Si l'on considérait Bonet comme un simple compilateur, on prouverait par là qu'on n'a lu aucun de ses ouvrages; il n'en est point qui ne contienne des faits propres à l'auteur, et c'est avec raison que Haller, peu prodigue d'éloges, a dit de lui : *Industrius collector neque propriis destitutus adnotationibus.* On doit marquer la seconde époque de l'anatomie pathologique à l'année qui vit paraître le grand ouvrage de Théophile Bonet. On a de lui :

Pharus medicorum, id est, cautelæ, animadversiones et observationes practicæ. Genève, 1668, 2 vol. in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1684, in-fol.

Réimprimé en latin, sons le titre de :

Labyrinthus medicus extricatus, seu methodus vitandorum errorum qui in praxi occurrunt, monstrantibus G. Ballonio et C. Septalio. Genève, 1679, in-4°. - *Ibid.* 1687, in-4°.

Cet ouvrage est un bon abrégé de ceux de Baillou et de Settala.

Observations et histoires chirurgiques tirées des œuvres latines des plus renommés praticiens, par un docteur en médecine. Genève, 1670, in-4°.

Cet ouvrage est, selon Haller, le même que le suivant, qui est certainement de Théophile Bonet :

Corps de médecine et de chirurgie. Genève, 1679, 2 vol. in-4°.

Collection d'observations distribuées méthodiquement, extraites d'une foule d'auteurs.

Prodromus anatomiæ practicæ, seu de abditis morborum causis ex cadaverum dissectione revelatis, lib. I, c. 1. De doloribus capitis, ex illius apertura manifestis. Genève, 1675, in-8°.

Haller donne, avec raison, de grands éloges à cet ouvrage, qui n'était qu'une sorte d'échantillon du suivant.

Sepulchretum anatomicum, seu anatome practica ex cadaveribus morbo denatis proponens historias et observationes, quæ pathologiæ genuinæ, tum nosologiæ orthodoxæ fundatrix dici meritur. Genève, 1679, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1700, 2 vol. in-fol., avec des additions et des corrections de Manget.

Le titre seul de cet *eximium opus*, comme dit Haller, est un éloge de Théophile Bonet. C'est une compilation; mais l'auteur y a joint de nombreuses et intéressantes observations qui lui appartenaient Il n'est point de bibliothèque de médecin où cet ouvrage ne doive se trouver, quoiqu'il ait été refondu par Morgagni, qui se l'est en quelque sorte approprié dans son immortel traité *De sedibus et causis morborum.*

Mercurius compilatitius, seu index medico-practicus, per decisiones,

cautiones, animadversiones, castigationes et observationes in singulis affectibus præter naturam, et præsidis medicis, diæteticis, chirurgicis et pharmaceuticis, veram et tutam medendi viam ostendens. Genève, 1682, in-fol.

Recueil utile.

Medicina septentrionalis collectitia. Genève, 1684 et 1686, 2 vol. in-fol. Extrait des Mélanges des curieux de la nature et des Actes de la Société de Copenhague

Polyathe, seu thesaurus medico-practicus ex optimis rei medicæ scriptoribus collectus. Genève, 1690, 1691, 1693, 2 vol. in-fol.

Théophile a traduit en latin le Traité de J.-D. Turquet de Mayerne, sur la goutte (Genève, 1671, in-4°. - *Ibid.* 1674, in-4°.), l'ouvrage de Jacques Rohanlt intitulé *Tractatus physicus* (Genève, 1674, in-8°.), et le Journal de Nicolas de Blégny. (s.)

BONFANTE (Ange-Mathieu), médecin de Palerme, était d'une famille originaire de Gênes. Il mourut subitement en 1676. Ami de Boccone, il cultiva la botanique avec ardeur, mais presque tous ses ouvrages sont demeurés manuscrits. Il aimait beaucoup la poésie, et publia deux poèmes intitulés:

La Fortuna di Cleopatra. Palerme, 1644.

L'amore fedele di Blanca da Bassano. Palerme, 1653.

On a encore de lui une

Lettera sulla botanica. Naples, 1673.

Oldoini donne la liste et les titres des nombreux manuscrits qu'on trouva dans ses papiers après sa mort. (z.)

BONFIOLI (Sylvestre), médecin de Bologne, s'occupa moins de son art que des combinaisons chimériques de l'astrologie, sur lesquelles il écrivit plusieurs discours estimés de ses crédules contemporains. On a de lui un

Trattato degl' idoli,
sans nom d'auteur, dans la *Descrizione del museo Cospiano* de Laurent Legati (Bologne, 1667, in-12.). (z.)

BONHARD (Georges-Chrétien), médecin à Epstein, dans le pays de Hesse-Darmstadt, où il s'est fixé au sortir de l'Université d'Iéna, a publié:

Dissertatio inauguralis de usu lienis verisimillimâ. Iéna, 1792, in-4°.

Ueber ein epidemisches Fieber gallichter Art, welches in und um Darmstadt in den Monaten Januar, Februar, Maerz und April im Jahre 1794 herrschend war. Francfort sur le Mein, 1795, in-8°. (J.)

BONHOMME (Jean), chirurgien d'Avignon, a publié une assez bonne description de la tête et de tous les organes qu'elle renferme, sous le titre suivant:

Traité de la céphalotomie, ou description anatomique des parties que la tête renferme. Avignon, 1738, in-4°. - *Ibid.* 1749, in-4°.

Arisi cite un Bonomi ou Bonhomius (*Ascagne*), de Crémone, qui florissait au commencement du quinzième siècle, et qui composa plusieurs ouvrages, entre autres sur les fièvres malignes et les antidotes des poisons, qui n'ont vraisemblablement point été imprimés. (z.)

BONI (Jean-Philippe), médecin et poète sicilien, natif de Piazza, professait à Padoue vers la fin du seizième siècle. On ne connaît de lui qu'un opuscule :

De concordantiis philosophiæ et medicinæ. Venise, 1573, in-4°. (o.)

BONI (Pierre-Antoine), médecin italien, né à Ferrare, où il vivait vers la fin du quinzième siècle, s'est beaucoup adonné à l'alchimie, sur laquelle il a écrit :

Rationes pro alchymiâ et contrà;
dans le recueil *De lapide philosophorum* de Jean Lucinio (Venise, 1546, in-8°.).
Marguerita preziosa o sia introduzione all' arte chimica. Bâle, 1572, in-4°. – Montbelliard, 1602, in-8°. – Strasbourg, 1608, in-8°. – *Ibid.* 1622, in-8°. (o.)

BONINI (Euphrosin), médecin de Florence, était disciple du célèbre Ange Politien. Il a pris une part fort active aux éditions des écrivains grecs publiées par Philippe Junta, et joint des lettres à la plupart d'entr'elles. (z.)

BONIPERTO (Lanfranc), médecin de Milan, vivait vers le milieu de seizième siècle. Il a écrit :

Consulta circà il purgare le cose infette, presentata al tribunale della sanità in congiuntura della peste, che afflisse Milano l'anno 1577.
On trouve cet ouvrage dans les *Avertimenti, ordini e gride* d'Ascagne Centori (Milan, 1631, in-4°.)
Il ne faut pas le confondre avec
Boniperto (*Jérôme*), médecin de Novara, dont nous avons un traité qui porte le titre suivant :
Annotationes in Galeni libros de crisibus. Venise, 1547, in-4°. (o.)

BONIS (Alexandre de), né, en 1662, à Crême, fit ses études à Venise, où il prit le titre de docteur, et pratiqua ensuite l'art de guérir avec beaucoup de distinction. La mort termina sa carrière dans cette ville en 1719. Il était très-versé aussi dans la littérature et les mathématiques. On lui doit la publication des *Dissertationes posthumæ de principio sulphureo* de Dominique Guglielmini, en tête desquelles il mit une préface assez remarquable. Ses propres ouvrages n'ont point été imprimés. (z.)

BONIS (Jean-Baptiste de), médecin italien, qui faisait d'assez bons vers latins, et qui vivait au milieu du siècle dernier, a écrit un petit poème intitulé :

Hydropisia, sive de potu aquæ in morbis, libri quatuor. Milan, 1754, in-4°. (z.)

BONN (André) naquit, à Amsterdam, en 1738. Son père ayant été pharmacien, il faut attribuer en grande partie son goût pour la médecine à cette circonstance. Après s'être livré

à l'étude des langues latine et grecque, il fréquenta les leçons de Burmann, de Roellius et de Camper. Il se rendit ensuite à l'Université de Leyde, où enseignaient alors les professeurs Muschenbrœck, Albinus, Royen, Boerhaave et Gaubius. Dans sa vingt-cinquième année, il fut promu au grade de docteur, après avoir publié sa dissertation *De continuationibus membranarum*, excellente monographie dont Wrisberg parle avec éloge, et dont Bichat semble avoir tiré parti. Après avoir terminé ses études, Bonn se rendit à Paris : il s'y mit en rapport avec Levret, Lorry, Sabatier, Petit, Louis et beaucoup d'autres praticiens de ce mérite. Il eut aussi occasion de faire connaissance avec divers étrangers qui se trouvaient alors dans cette capitale, et parmi lesquels il suffit de citer Wrisberg, Richter, Kœlpin, Wintersohn et Siebold. Au bout d'un an, il retourna à Amsterdam, où il exerça sa profession. En 1771, il fut nommé professeur de chirurgie et d'anatomie, et, à cette occasion, il prononça un discours, dont le titre seul suffit pour donner une idée de son importance : *De simplicitate naturæ, anatomicorum admiratione, chirurgorum imitatione dignissima*. Depuis cette époque Bonn contribua puissamment à former de bons chirurgiens en Hollande. Intimement lié avec le célèbre Jacques Hovius, qui avait donné sa riche collection d'os malades au Collége de chirurgie, il se chargea de publier à ses propres frais l'ouvrage qui a pour titre : *Thesaurus ossium morbosorum Hovianus*. Malheureusement il n'a paru, de cet excellent ouvrage, que trois cahiers, quoique les dessins et les planches des autres os de la collection fussent déjà terminés. Ce célèbre chirurgien, qui a fait beaucoup pour la science qu'il professait alors, est mort en 1818, à l'âge de quatre-vingts ans. (z.)

BONNART (Jean), chirurgien de Paris, prévôt de l'ancien Collége de chirurgie de cette ville, élève de Le Breton, était en même temps barbier, selon l'usage du temps. Il a fait deux ouvrages, dont l'un paraît avoir été une sorte de manuel pour les barbiers-chirurgiens du temps. Il mourut le 15 décembre 1638.

Méthode pour bien saigner. Paris, 1628, in-4°.
La semaine de médicamens, observés des chef-d'œuvres des maistres barbiers de Paris. Paris, 1629, in-8°.
C'est un catéchisme chirurgical fort insignifiant, tel que le Catéchisme médical de M. Reveillé-Parise, sauf la différence des époques. (T.)

BONNEFOI (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, né en 1756, fut surpris par la mort, au milieu de sa carrière, en 1790. Deux mémoires qu'il présenta à l'Académie de chirurgie, et qui furent couronnés, prouvent qu'il aurait contribué

aux progrès de son art, et acquis des droits à une plus grande célébrité, s'il avait vécu plus long-temps. On a de lui :

Mémoire sur l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales. Lyon, 1783, in-8°.

Mémoire sur l'application de l'électricité à l'art de guérir. Lyon, 1783, in-8°.

Analyse raisonnée du Rapport des commissaires sur le magnétisme animal. Lyon, 1784, in-8°. (z.)

BONNET, chirurgien de Turin, a donné une observation très-remarquable d'une plaie pénétrante de poitrine qui a nécessité l'ablation d'une partie du poumon, et dont on a obtenu la guérison. Elle est insérée dans l'ancien Journal de médecine, tome x. (T.)

BONNET (Charles), naturaliste et philosophe célèbre, était fils unique d'un riche bourgeois de Genève, dont la famille jouissait d'une grande réputation, et avait occupé les premières places dans le gouvernement de la république. Il vint au monde, en cette ville, le 13 mars 1720. Son père, qui savait fort bien que l'instruction qu'on recevait, à cette époque, dans les écoles publiques, n'avait d'autre résultat que de remplir la tête de formules stériles, et d'exercer la mémoire aux dépens du jugement, son père eut la sagesse de confier ses premières années à un professeur particulier, qu'il sut bien choisir, et aux soins duquel le jeune Bonnet dut, en grande partie, ce goût décidé pour l'observation qui le distingua dans tout le cours de sa carrière. Cornelius Nepos, Salluste et Horace furent ses auteurs favoris. La lecture de leurs écrits enflamma son imagination, naturellement ardente, et contribua beaucoup à former son style, qui se distingue à la fois par l'élégance et la simplicité.

Bonnet était destiné, par ses parens, à la jurisprudence. Quoiqu'il eût peu de goût pour cette profession, il fit cependant son droit, après avoir suivi les cours de philosophie de Calandrini et de Cramer, et prit même le titre de docteur en 1743. Mais jamais il ne voulut se lancer dans la carrière du barreau. La lecture d'un livre plus que médiocre, le *Spectacle de la nature* de Pluche, lui avait inspiré depuis long-temps une véritable passion pour l'histoire naturelle, qui, en multipliant sous ses pas les objets les plus propres à piquer la curiosité, lui fournissait à chaque instant une occasion nouvelle de se livrer à son penchant pour l'observation. C'est cette passion qui le préserva des écarts de la scolastique, parce qu'il éprouvait une sorte de répugnance pour toute spéculation qui ne reposait pas sur des faits, au moins d'une manière indirecte; car s'il tomba dans d'étranges erreurs en philosophie, elles furent l'effet de son imagination un peu exaltée, et il eût le mérite de raisonner

toujours en conséquence de ses principes, même lorsqu'abandonnant les objets réels, il se lança dans le champ de la métaphysique, qui n'était pour lui que l'histoire naturelle des êtres spirituels, et à laquelle il appliqua également la méthode de l'analyse.

Le bel ouvrage de Réaumur acheva ce que celui de Pluche avait ébauché, et enflamma d'autant plus le zèle de Bonnet, qu'ayant fait part à l'auteur de ses observations sur quelques chenilles, celui-ci l'engagea vivement à les continuer. Bonnet, qui n'avait encore que dix-huit ans, redoubla donc d'ardeur, et lut avec attention la Bible de la nature de Swammerdam et l'Anatomie des plantes de Malpighi, qui lui apprirent quelle méthode on doit suivre pour tirer tout le parti possible de ses recherches. A cette époque, il découvrit que les pucerons sont féconds pendant plusieurs générations sans accouplement, et cette découverte, qu'il communiqua aussitôt à Réaumur, le fit nommer, en 1740, correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Elle lui coûta trois mois entiers de travail assidu, et influa beaucoup sur sa vue, qui demeura faible depuis lors.

Trembley, son compatriote, découvrit, en 1741, la singulière propriété qu'a le polype d'eau douce de régénérer les parties qu'on lui a coupées. Bonnet répéta toutes ses expériences, les multiplia à l'infini, les varia de mille manières différentes, et les étendit à beaucoup de vers et d'insectes, chez lesquels il constata aussi l'existence de cette propriété merveilleuse. L'année suivante, il reconnut que les stigmates des insectes sont les orifices de leurs organes respiratoires, et il compléta l'histoire du tænia, dont il donna une anatomie plus parfaite. Deux ans après, il réunit toutes les observations qu'il avait recueillies jusqu'alors, et en composa un ouvrage qui fut accueilli de la manière la plus flatteuse.

Cependant le mauvais état de ses yeux, qui lui interdisait l'usage du microscope, imprima une nouvelle direction à l'activité de son esprit. Il entendit parler, en 1746, des expériences que Gleditsch avait faites, à Berlin, sur la végétation, et quoiqu'il n'en connût pas les détails, il les répéta, ou plutôt il en fit de nouvelles, qui coincidèrent parfaitement avec celles du célèbre naturaliste allemand. Telle fut l'origine de son Traité sur l'usage des feuilles, l'un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur ce sujet difficile et obscur. Il y démontre que la face inférieure des feuilles est plus propre que la supérieure à absorber l'humidité, car lorsqu'on vient à la diriger en sens contraire, elle ne tarde pas à se retourner d'elle-même vers la terre. Il s'occupa beaucoup aussi du mouvement de la sève, et des canaux qui servent à la transporter.

D'un autre côté, Bonnet, qui était doué d'un esprit trop actif

pour supporter le repos absolu qne sa santé lui prescrivait, s'enfonça peu à peu dans la philosophie générale. Ses expériences sur les zoophytes et les insectes avaient dû naturellement ramener déjà son attention sur les disputes qui s'étaient élevées tant de fois entre les philosophes au sujet de l'ame des animaux. Les ouvrages de Léibnitz et de Malebranche achevèrent de le décider à s'occuper de cette grande question, dans laquelle il porta beaucoup de méthode, et surtout une aversion insurmontable pour les abstractions. Il y consacra cinq années de méditations, dont son *Essai de psychologie* nous offre les plus importantes, réunies dans un cadre très-resserré. Fidèle à ce grand principe, qu'il n'y a point d'effet sans cause, il fit dépendre les modifications que la partie spirituelle de l'homme éprouve, aux différens âges, des changemens correspondans qui surviennent au cerveau. Son goût pour les hypothèses se prononça bien davantage encore dans son *Essai analytique des facultés de l'ame,* ouvrage remarquable, dans lequel il imagina de déterminer, par le raisonnement, ce qui arriverait à un être construit sur le modèle de l'homme, mais qui ne serait animé que par degrés, et chez lequel les facultés dont nous sommes doués, n'entreraient en action que l'une après l'autre. Bonnet eut le défaut de tirer de là des conclusions trop rigoureuses à l'égard des moyens d'apprécier et de distinguer les diverses facultés de l'homme; mais son livre n'en renferme pas moins des préceptes utiles sur l'art de donner une bonne direction à l'intelligence des enfans, et de prévenir tout ce qui pourrait exercer une influence funeste sur le cours naturel et invariable de son développement.

Les spéculations philosophiques ne détournaient toutefois pas entièrement Bonnet du principal sujet de ses méditations. Les êtres vivans lui paraissaient d'autant plus dignes d'attention, que la plupart des physiciens s'occupaient alors du mystère de leur reproduction, source de tant de systèmes contradictoires. Bonnet rassembla toutes ses idées sur ce point de doctrine, dans ses *Considérations sur les corps organisés*, dont le but principal est d'établir son système favori, celui de la préexistence des germes, à l'appui duquel il invoqua non-seulement ses propres observations, mais encore celles de Haller et de Spallanzani. Nous sortirions des bornes dans lesquelles il nous est prescrit de nous renfermer, si nous voulions discuter toutes les hypothèses, les assertions hasardées, les faits douteux ou équivoques, que Bonnet a accumulés dans ce livre. Contentons-nous de dire que, malgré la sévérité apparente de ses raisonnemens, le système qu'il expose ne saurait soutenir un examen tant soit peu sévère, et qu'il a fallu, pour lui procurer une vogue semblable à celui dont il a joui, l'art admi-

rable avec lequel Bonnet savait, non-seulement populariser la scieuce, et la mettre à la portée des personnes les moins instruites, mais encore enchaîner ses idées, déduire des conséquences logiquement vraies de principes inexacts, ou admis trop légèrement, et imprimer à tout ce qui sortait de sa plume un caractère de simplicité fait pour séduire même des esprits très-éclairés.

Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Contemplation de la nature*, livre écrit pour toutes les classes de la société, et qui fut lu avec avidité, parce qu'il est riche de détails, fort de logique, et d'une clarté admirable. C'est là surtout que Bonnet développa le grand principe de Léibnitz que la nature ne fait point de saut; mais au lieu de se borner, comme le philosophe allemand, à l'appliquer aux effets successifs qui dérivent de l'enchaînement des causes et des effets, il l'étendit à l'universalité des êtres coexistans, et établit que les corps forment une échelle non interrompue depuis les plus simples jusqu'aux plus composés. Il a fallu bien du temps et des efforts pour renverser cette hypothèse, dont les progrès récens de la philosophie naturelle en France ont démontré la fausseté.

Ce n'était pas assez pour Bonnet d'avoir appelé l'histoire naturelle au secours de la psychologie, il voulut encore la faire servir à l'établissement de la morale et de la religion. Tel est le but de sa *Palingénésie philosophique* et de ses *Recherches sur le christianisme*, dans lesquelles il essaya de prouver que l'irrégularité de la distribution des maux dans ce monde rend nécessaire un complément qu'on ne peut espérer que dans une autre vie. Par suite de ses principes généraux, il étendit cette nécessité à tous les corps organisés, sans en excepter les végétaux, et, donnant un libre essor à son imagination, il alla même jusqu'à prétendre que, dans sa nouvelle vie, chaque être reparaîtra plus parfait, et plus élevé dans l'échelle qu'il n'était auparavant. Mais comme il sentait bien que la raison ne pouvait point fournir de preuves démonstratives à l'appui de toutes ces hypothèses, il conclut que l'être suprême pouvait y suppléer par des moyens particuliers, ce qui le conduisit à parler de la révélation et du christianisme. Cet ouvrage excita une sorte d'enthousiasme général, et Lavater, qui en donna une traduction allemande, se hâta de l'adresser à Mendelssohn, en le pressant ou de le réfuter, ou de se convertir. Le savant israélite éluda un défi que la prudence ne lui permettait pas d'accepter; il ne fut pas convaincu, parce qu'il n'était pas aussi enthousiaste que le fougueux Lavater, mais il s'empressa d'entretenir, avec Bonnet, une correspondance dans laquelle ces deux hommes, dignes l'un de l'autre, se gardèrent bien de toucher le sujet qui avait été la source de leur liaison.

Les *Recherches sur le christianisme* furent la dernière production de Bonnet, qui ne s'occupa plus ensuite qu'à mettre en ordre la collection complète de ses OEnvres, à laquelle il travailla pendant huit ans. Sa santé chancelante lui commandait impérieusement le repos; elle le retenait dans sa solitude de Genthod, sur les bords du lac, loin des affaires de la république, dans le maniement desquelles il avait pendant long-temps déployé autant de patriotisme que de lumières et d'élévation de sentimens. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 20 mai 1793, sans être jamais sorti de sa patrie, fait qu'on a cité comme une particularité assez singulière chez un naturaliste. Saussure prononça son éloge sur sa tombe, et, par une délicatesse bien remarquable, les magistrats de Genève allèrent en corps faire inscrire le jour et l'année de sa *naissance* sur la porte de sa résidence habituelle. Sa vie a été écrite par Trembley et par M. de Pouilly. Wahl a consacré un genre de plantes (*bonnetia*) à sa mémoire.

Comme naturaliste, Bonnet s'est principalement distingué par son hypothèse célèbre de l'emboîtement des germes, expression dont il avait, au reste, un peu changé le sens, puisqu'il entendait par là toute préordination, toute préformation de parties, capable par elle-même de déterminer l'existence d'nne plante ou d'un animal. Cependant il avouait que toutes les parties du corps organisé ne sont pas en petit dans le germe, précisément comme elles paraissent en grand dans le tout développé. Suivant lui, on doit dire seulement qu'il y a dans ce germe certaines particules qui ont été préorganisées de manière que telle ou telle partie pût résulter de leur développement. Il était difficile d'admettre une hypothèse plus gratuite que celle-là, et cependant ce fut elle qui donna naissance à tout le système philosophique de Bonnet. Car, quand bien même d'autres motifs ne l'y auraient pas conduit, lui qui accordait une ame à tous les corps organisés, et qui se trouvait dans la nécessité de concilier l'indivisibilité de cette ame avec celle du corps de certains de ces êtres, fut obligé de la mettre jusqu'à un certain point sous la dépendance de la matière, et de dire que quand on coupe un polype, par exemple, on ne divise pas l'ame, mais on donne seulement lieu à certains germes de se développer, et à l'ame qui logeait originairement dans ces germes d'éprouver des sensations relatives à la conservation de l'individu. Il se représenta donc l'ame comme un petit corps organique et indestructible, logé dans le corps grossier et périssable, et soutint que comme l'ame a besoin d'un corps organique pour exercer ses fonctions, il est plus raisonnable de penser que ce corps existe déjà en petit dans l'animal, que de supposer que Dieu en créera un nouveau pour les besoins de

cette ame. C'est ainsi qu'il avait l'art d'enchaîner si admirablement ses hypothèses, que le lecteur, sans défiance, se laissait sinon persuader, du moins entraîner.

On voit néanmoins que l'étude de la nature l'avait obligé de s'éloigner des opinions reçues à l'égard de la nature de l'ame; elles lui prescrivirent des concessions analogues en morale. Il ne croyait pas à l'impossibilité d'esprits purs ayant des idées, mais seulement à celle de concevoir leur existence, parce qu'il avait bien reconnu que les sens sont la source première de toutes nos idées. Il résultait de là qu'il n'y a pas, selon lui, de volonté sans motifs, pas plus que d'effets sans cause, et que la liberté morale n'existe pas, à moins qu'on ne la considère comme la faculté exécutrice des choix faits par la volonté. La liberté d'indifférence, disait-il, renverserait la société : les théologiens qui l'admettent ne la supposent pas dans ces discours pathétiques où ils tâchent d'inculquer aux hommes les grands principes de la vertu et de la sociabilité. Ce ne sont pas les motifs d'ailleurs qui déterminent la liberté, mais elle se détermine, en vue des motifs, pour ce qui lui paraît le meilleur, réel ou apparent. Bonnet concluait de là que le grand secret de la morale consiste à se servir habilement, pour diriger la volonté vers le vrai bien, de la faculté qui retient, entraîne, reproduit, arrange, combine et modifie les idées ou les images des choses, c'est-à-dire l'imagination. Il est assez curieux de voir un homme, qui était très-religieux, arriver cependant à un système voisin du matérialisme, et admettre un fatalisme, non pas physique, il est vrai, mais moral. Toujours doit-on avouer que si la plupart de ses assertions sont des hypothèses dénuées de preuves, quoiqu'en apparence établies sur des faits, nul philosophe n'a su présenter un ensemble de doctrine dont toutes les parties soient aussi étroitement liées, et maintenues dans une dépendance aussi intime les unes des autres. Les ouvrages de ce célèbre naturaliste sont :

Traité d'insectologie. Paris, 1745, 2 vol. in-12. - Trad. en allemand, par Gœtze, Halle, 1773, in-8°.

La préface de ce Traité est fort remarquable. Bonnet y fait amplement connaître les principes qui l'avaient dirigé jusqu'alors dans l'étude de la nature. Ses réflexions sur l'art d'observer sont sages et judicieuses. Il montre qu'il n'y a point de ces règles, applicables à tous les cas sans exception, que certains philosophes se plaisent à établir, et qu'il faut toujours mettre beaucoup de réserve et de circonspection dans ce qu'on avance sur la marche et les procédés de la nature. Il signale l'importance de ses observations pour la théorie de la reproduction des corps organisés, et parle déjà de cette échelle des êtres naturels, dont il développa tant l'idée par la suite. Enfin, il ne dissimule pas son opinion, que l'étude de la nature a les connexions les plus intimes avec les questions métaphysiques, de manière qu'on pouvait prévoir dès-lors qu'il ne tarderait pas à faire une application générale de ses principes à la philosophie.

Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes, et sur quelques

autres sujets relatifs à l'histoire des végétaux. Gœttingue et Leyde, 1754, in-4°.-Trad. en allemand par J.-C. Arnold, Nuremberg, 1762, in-4°.; Ulm, 1803, in-4°.

Ce qu'on admire le plus dans ce précieux traité, c'est le talent avec lequel l'auteur a su séparer ce qui résulte de l'observation de ce qui est le fruit du raisonnement. Quoique sa logique soit partout rigoureuse et sévère, il ne donne cependant jamais ses conjectures que pour ce qu'elles sont réellement, des hypothèses plus ou moins probables. Le temps et les recherches des observateurs modernes en ont effectivement modifié et rectifié plusieurs. Bonnet propose de considérer les végétaux ligneux et vivaces comme des corps organisés composés et sociétaires, belle idée que M. de Lamarck a fécondée habilement depuis.

Essai de psychologie. Londres, 1754, in-12.

Essai analytique sur les facultés de l'ame. Copenhague, 1760, in-4°. - *Ibid.* 1769, in-8°.

Contemplation de la nature. Amsterdam, 1764 et 1765, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand par Jean-Daniel Titius, Leipzick, 1766, in-8°.; *Ibid.* 1772, in-8°.; *Ibid.* 1782-1783, in-8°.; *Ibid.* 1803, in-8°.

Cet ouvrage fait époque dans l'histoire de la philosophie. C'est l'un des plus remarquables que les modernes aient écrits sur la téléologie. Bonnet débute par des considérations générales sur l'existence et les attributs de Dieu, comme aussi sur l'ordre et l'harmonie de l'univers. Ensuite il descend dans les détails pour prouver la réalité de cette harmonie. Il examine l'homme, ses organes, ses facultés, ses forces; puis il passe en revue l'économie des plantes et les principaux phénomènes de la végétation; enfin, il s'occupe des animaux, et s'arrête long-temps aux insectes, dont il expose le genre de vie singulier et l'instinct surprenant. Cet ouvrage a plus contribué encore que ceux de Buffon à répandre le goût de l'histoire naturelle; car, s'il est moins brillant, il est écrit avec plus de chaleur, plus de sentiment, plus d'onction. Ce livre parle au cœur, à l'imagination: ce n'est pas, comme celui de Buffon, un pur assemblage de mots arrangés avec méthode et choisis avec art, pour flatter agréablement l'oreille. Cette différence, qui tient à celle du caractère des deux écrivains, est d'autant plus remarquable que Bonnet, adoptant la maxime de Locke dans toute son étendue, aurait pu, comme beaucoup de naturalistes de nos jours, parler un langage sec et dénué de grâces, sans croire manquer aux devoirs que lui imposait le désir de répandre la vérité.

Considérations sur les corps organisés. Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1776, 2 vol. in-8°. - Trad. en allemand par J.-A.-E. Goetze, Lemgo, 1775, 2 vol. in-8°.

Palingénésie philosophique. Genève, 1769 et 1770, 2 vol. in-8°.

Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme. Genève, 1770 et 1771, in-8°.

Les œuvres de Bonnet ont été réunies et imprimées ensemble, sous ce titre:

OEuvres d'histoire naturelle et de philosophie. Neufchâtel, 1779-1783, 8 vol. in-4°., et 18 vol. in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BONNET (CLAUDE), médecin du dix-septième siècle, a laissé:

Epitome universam D. Sennerti doctrinam summâ fide complectens, ab omni hereticæ suspicione libera. Avignon, 1655, in-fol.-Genève, 1685.

Haller attribue, sans raison, cet ouvrage à Théophile Bonet. (T.)

BONNET (MARCELLIN), médecin du dernier siècle, a donné

une Observation très-remarquable sur la présence de l'estomac dans la poitrine d'une jeune fille. (*Ancien Journal de médecine*, tome XXVI). (T.)

BONNET (PAUL ou FABRICE), valet de chambre du roi d'Espagne, a publié un ouvrage sur l'art d'enseigner à parler aux muets :

Reduction de las lettras y arte para ensennar a hablar a los mudos. Madrid, 1620, in-4°. (U.)

BONNET (PIERRE), né, en 1525, en Provence, de parens venus de Rome afin de pouvoir pratiquer librement la religion réformée, exerça la médecine avec distinction, et fut appelé à la cour de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui désirait l'avoir pour médecin. Après quelques années de séjour à Turin, il revint en France, et se fixa à Lyon, où il termina sa vie. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui :

Ergò à pastu frigescere salubre. Paris, 1675, in-4°. (S.)

BONOMO (JEAN-COSME), médecin de Livourne, a publié, sous son nom, une lettre, dont Redi passe pour être le véritable auteur, et dans laquelle il attribue la gale à des animalcules, dont il donne une description fort incomplète. Cette lettre est intitulée :

Epistola che contiene osservazioni intorno a pellicelli del corpo umano. Florence, 1687, in-4°. – Trad. en latin par Joseph Lanzoni, dans les *Miscellanea nat. Curiosorum* (déc. II, ann. X). – Réimprimée dans le t. II des Œuvres de Redi. (O.)

BONSI (FRANÇOIS), gentilhomme de Rimini, grand amateur des chevaux, non content d'apprendre à connaître les qualités et les défauts de ces quadrupèdes, voulut aussi savoir comment on doit s'y prendre pour les délivrer de leurs infirmités. Il étudia en conséquence l'anatomie et la médecine, et publia, sur son art favori, ainsi que sur l'hippiatrie, quelques ouvrages dont nous allons rapporter les titres :

Regole per conoscere perfettamente le bellezze e i difetti de' cavalli. Rimini, 1751, in-4°.

Lettera d'un cocchiere ad un suo figlio, in cui gli dà alcuni utili avertimenti necessarj per esercitare con lode la propria arte. Rimini, 1753, in-8°.

Lettere ed opuscoli ippiatrici o sieno intorno la medicina de' cavalli. Rimini, 1756, in-8°. – Venise, 1757, in-8°. (O.)

BONTEKOE (CORNEILLE DE) était fils d'un bourgeois d'Alcmaer, nommé Decker, et qui fut appelé *Bontekoe* parce qu'il avait fait a pendre à sa maison une enseigne représentant une vache de plusieurs couleurs. Il naquit en 1647, et s'appliqua d'abord à la chirurgie; mais, au bout d'un certain temps, jaloux d'apprendre aussi la médecine, il vint se mettre sur les bancs de l'Université de Leyde, où il se montra l'un des disciples les plus zélés et les plus assidus de François de le Boë

et de Craanen. Dans le même temps, il étudia la philosophie de Descartes, pour laquelle il conçut une sorte d'enthousiasme. Aussitôt après avoir été reçu docteur, il se rendit à La Haye, puis à Amsterdam, et enfin à Hambourg. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, lui ayant conféré le titre de médecin de la cour, il vint à Berlin, où, peu de temps après, il mourut, le 3 janvier 1685, des suites d'une chute qu'il fit dans un escalier. C'est à tort que plusieurs biographes ont prétendu qu'il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder : Bontekoe, qui était dévoré d'ambition, n'aurait pas manqué de rappeler cette circonstance dans sa lettre à Coerding, et il n'en dit pas un seul mot.

Bontekoe fut l'un des plus ardens défenseurs de la doctrine de Sylvius. Combinant ensemble, de la manière la plus étrange, la théorie de l'alcalescence et de l'acidité des humeurs avec les idées nouvelles que la découverte de la circulation faisait fermenter dans toutes les têtes, il fonda, sur cette base, un système de médecine pratique aussi bizarre que mal raisonné. Comme toutes les maladies dépendaient, suivant lui, de l'épaississement, de la viscosité et de la lenteur du sang, ou, pour employer ses propres expressions, d'un état scorbutique des humeurs, il ne trouvait pas de méthode plus convenable pour les guérir, que de laver, de délayer, d'atténuer ces dernières par des boissons abondantes. L'introduction récente du thé en Europe lui fournit un excellent moyen de concilier ses principes théoriques avec les idées mercantiles qui, à cette époque surtout, réglaient en quelque sorte les actions de tous les Hollandais. Il représenta l'infusion des feuilles de cette plante comme une panacée universelle, comme le meilleur remède pour neutraliser l'acide de l'estomac et combattre les fièvres. Il alla même jusqu'à dire qu'elle est excellente pour perfectionner l'éducation physique et morale, en ce que le thé abonde en esprits subtils qui se rapprochent beaucoup des esprits animaux. Aussi voulait-il qu'on en bût jusqu'à cent et deux cents tasses par jour. Mais ce qui prouve que l'esprit national entrait pour beaucoup dans ce système d'éloges ridicules, c'est qu'il ne vantait guère moins le tabac, le café et le chocolat. Il prétendait que, pour se bien porter, on ne doit pas quitter un seul instant la pipe.

Par une suite naturelle de ses idées, Bontekoe attribuait la fièvre au ralentissement de la circulation, de sorte que la saignée et les antiphlogistiques lui paraissaient contre-indiqués et nuisibles. Fidèle à ce système, il aima mieux périr que d'y renoncer, et refusa obstinément de se laisser saigner après la chute qui l'entraîna au tombeau, quoiqu'il y eût congestion cérébrale, et même épanchement de sang, avec fracture du crâne.

L'opium était le seul médicament qu'il estimât. Quant aux autres, il les rejetait tous avec mépris; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de déclamer contre les pharmaciens, contre les galénistes, et de proclamer l'inutilité de la botanique. Son caractère violent, et la manière peu ménagée avec laquelle il combattait ses adversaires, ne lui permirent jamais de séjourner pendant long-temps dans la même ville, où il comptait bientôt autant d'ennemis que de personnes avec lesquelles il avait des relations médicales. Mais s'il a joui durant sa vie d'une assez grande réputation, établie plutôt sur le scandale que sur un véritable mérite, le temps, qui remet chaque chose à sa place, a presqu'effacé son nom des annales des sciences. On ne le cite plus que comme un exemple des graves erreurs auxquelles une théorie exclusive et hypothétique peut conduire, et personne ne lit aujourd'hui ses écrits, dans lesquels on trouverait à peine trois ou quatre idées raisonnables, perdues au milieu d'un déluge d'assertions arbitraires et de déclamations insignifiantes.

Tractat van het excellenste kruyd thee, t' welck vertoout het rechte gebruyck en de groote krachten van' tselbe in gesondheyt en sieckten : beneffens een kort discours op het leven, de sieckte en de doot : mitsgaders on de medicyne en de medicyns van dese tyden speciael van ons rand. La Haye, 1672, in-12. – *Ibid.* 1678, in-8°. – *Ibid.* 1685, in-8°.

Nieuw gebouw van de chirurgie of heelkonst stuckwyze opgetimmert. La Haye, 1680, in-8°. – Trad. en allemand par Jean-Pierre Albrecht, Francfort et Leipzick, 1697, in-8°.

Latste reden van afscheid over de koortsen uytgesproken 15 *jul.* 1681 *tot waarschruschowing voor alle die haar leven lief hebben .... om sig te leten moorden met aderlaten, purgieren, kouddringen.* La Haye, 1681, in-8°.

Vervoolg van de reeden over de koortse dienende tot en vorloper van een uytvoerlyck verhandeling van de fermentatie an de effervescentie ...... kort antwoord op de vuyle lasteringen in seker brief onder de naam van Pieter Bernagie voorgebracht. La Haye, 1681, in-8°.

Vervoolg van het eerste deel alwaer de practyk der chirurgie van een mennigte abuyzen en moorddaadigkeyt overtuigt word. La Haye, 1681, in-8°.

Antwort aan de schryvers van de brief onder de naam van P. Bernagie uytgegeven tegens het nieuw gebouw van de chirurgie. Amsterdam, 1682, in-8°.

Notæ provocativæ in Corollaria quæ Disputationi suæ de ictero opposuerat Gcr. Blasius, quibus respondetur ad calumnias quas effudit, ostenditurque, quæ sit medicorum imperitia, imprimis verò Blasii mendacium, quo auctoris libros de chirurgiâ et febribus famosos libellos esse dixerat, refutatur. Amsterdam, 1682, in-8°.

Reden over de koorsen, doer welk aangeweezen wird, dat de gemeene theorie en practyk vals schadelyk en moorddaadig is. Vermeerderd med een bewys, dat de ervarenheid der ondc doctors zoo opstoffen, geen waere bevinding is, en provocatie oen de doctoren, chirurgyns ond apotheker int besonder van Amsterdam. La Haye, 1682, in-8°. – Trad. en latin par Corneille de Gehema, La Haye, 1683, in-8°.

Kort en vast bervys dat er geen annus climactcristicus ofte moord-

Jaar is, entselve en de 63 en 81 jaar niet te vresen staat. La Haye, 1683, in-8°.

Fragmenta dienende tot en bewys van de beweginge van het acidum methet alkali, als mede de grondtleg tot de ophouw der medecyn en chyrurgie. La Haye, 1683, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1688, in-8°. - en allemand, Francfort et Leipzick, 1691, in-8°.

Korte verhandeling van t'menschen leven, gezondheit, ziekte en dood, begrypende recepten I. over't ligham on zyne werkingen in gezondheit, over de middelen van het leven en gezondheit te bewaaren, en de meeste ziekten voor te koonen door spyze dank slap en thee, coffee, chocolade, tabak en geneezmiddelen, zynde een vervulling van t' over gebouw der chyrurgie : den tr van de kortzen en thee, als mede. 3 verhandelingen over de natuer de bevinding en de zekerheit in de geneesen heelkonde. La Haye, 1684, in-8°. - Trad. en allemand, Bautzen, 1686, in-8°.; *Ibid.* 1688, in-8°.; *Ibid.* 1692, in-8°.; *Ibid.* 1701, in-8°.

Litteræ familiares ad Joan. - Abrah. à Gehema. Berlin, 1686, in-8°.

Verscheyde tractate, handelnde van de voornaamste grondstukken om tod een waare Kennteniss der philosophie en medicyn te konnen geraken. La Haye, 1687, in-8°.

Metaphysica, liber de motu et œconomiâ naturali. Leyde, 1688, in-8°.

De passionibus animæ, liber posthumus cum Geulinkii Ethicâ editus. Amsterdam, 1695, in-12.

Les œuvres de Bontekoe ont été réunies, en langue hollandaise, sous le titre suivant :

Alle die philosophische, medicinale en chymische worken. Amsterdam, 1689, 2 vol. in-4°.

Devaux en a traduit une partie en français (Paris, 1698, in-12.).

(O.)

BONTIUS (GÉRARD), né, à Riswich, en 1538, fit d'excellentes études, et s'adonna particulièrement à la littérature grecque. Il apprit la médecine à Louvain, sous Biesius, et parcourut ensuite plusieurs Universités d'Italie. Devenu professeur de médecine à Leyde, aussitôt après son retour, il remplit cette place pendant vingt-quatre ans, et mourut, recteur de l'Université, le 19 septembre 1599. En mourant, il défendit à ses héritiers de faire imprimer aucun des manuscrits qu'on trouverait parmi ses papiers. (J.)

BONTIUS (JACQUES), l'un des fils du précédent, naquit à Leyde, ainsi que lui-même nous l'apprend, et non à Roterdam, comme le dit Van der Linden. En 1627, il partit pour les grandes Indes, et il habita pendant un grand nombre d'années l'île de Java, en qualité de premier médecin du gouverneur de Batavia et de la compagnie hollandaise des Indes. L'époque de sa mort n'est point connue; mais il vivait encore en 1642. Plumier lui a dédié un genre de plantes (*Bontia*). On a de lui :

De medicinâ Indorum libri quatuor. Leyde, 1642, in-12. - Paris, 1645 et 1646, in-4°. - Amsterdam, 1658, in-fol. - Leyde, 1718, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1769, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1694, in-8°.

Ouvrage remarquable, et l'un des plus précieux que nous possédions

sur la médecine et les maladies des Indes orientales. On y trouve aussi les premières données sur l'histoire naturelle de Java. Les figures sont assez mal gravées ; cependant une mérite d'être citée, en ce qu'elle est la première que l'on connaisse de la plante qui donne le thé et de celle qui fournit le cacao.

L'édition de 1658 est jointe à l'Histoire du Brésil de Guillaume Pison, et celle de 1718 à la Médecine des Egyptiens de Prosper Alpino. (J.)

BONTIUS (Régnier), frère du précédent, vint au monde, à Leyde, en 1576, devint professeur de médecine dans l'Université de cette ville, et médecin du prince de Nassau. Il mourut en 1625, sans avoir rien écrit. (J.)

BONVINIUS (Elie), médecin de Breslau, où il pratiqua pendant toute sa vie, et où il mourut en 1612, a laissé un

Liber de theriacâ. Breslau, 1610, in-8°. (Z.)

BOOGERS (Lucas-Joseph), chirurgien et accoucheur à Vienne, naquit, le 10 avril 1752, à Uffenheim, dans la principauté d'Anspach. Il obtint, en 1789, une chaire d'accouchemens à l'Université de Vienne. Joseph II lui permit de changer son nom en celui de Boers. Il a publié, sous l'un et l'autre de ces deux noms, les ouvrages dont les titres suivent :

Der dramatische Antikritikus. Vienne, 1775, in-8°.

Bemerkungen ueber die von Hrn.-Bernh. Guerard an einer Gebaehrenden zu Duesseldorf gepflogenen ausserordentlichen Entbindungsart, hauptsaechlich die Schaambeintrennung betreffend. Vienne, 1780, in-8°.

Eroerterung der Frage : Warum ein Land und ein Jahr bald mehr bald meniger fruchtbar sey ? Breslau, 1790, in-8°.

Specimen politicum de origine civitatum et de juribus et obligationibus eorum qui civitatem constituunt, occasione hommagii FridericoGuilielmoII, regi Borussiæ, Wratislaviam præstiti. Breslau, 1786, in-8°.

Abhandlungen und Versuche geburtshuelflichen Inhalts zur Begruendung einer naturgemaessen Entbindungsmethode und Behandlung der Schwangern, der Woechnerinnen und neugebohrnen Kinder. Vienne, 1791-1807, 2 vol. in-8°. (P. I, 1791; P. II, 1792; P. III, 1793; P. IV, 1802; P. V, 1805; P. VI, 1806; P. VII, 1807).

Litterarisches und politisches Testament. Breslau, 1800, in-8°. (J.)

BOOT (Arnaud), frère cadet de Gérard Boate, dont nous avons parlé précédemment, naquit, à Gorcum, en 1606. Il fit d'excellentes études, et se rendit surtout très-habile dans la langue grecque, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver avec succès les langues classiques de l'Orient, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Cette première direction de sa jeunesse décida des occupations du reste de sa vie ; car, quoiqu'il se fût adonné à la médecine, et qu'il eût même pris le titre de docteur, il consacra toute sa vie à la littérature, à la philologie, et à la critique des anciens livres sur la religion chrétienne. Cependant son frère l'ayant attiré en Angleterre, il passa dans cette île en 1630, et pratiqua pendant quelque temps l'art de guérir à

Londres. Le comte de Leicester, vice-roi d'Irlande, le prit ensuite pour premier médecin, ce qui lui donna occasion d'aller à Dublin, où il se maria. Mais, après avoir habité la Grande-Bretagne pendant quatorze ans, il fut obligé de la quitter à cause des troubles qui la désolaient. Il se retira à Paris, où il passa sept années, qui furent consacrées tout entières aux belles-lettres. La mort termina sa carrière en 1650. La plupart de ses ouvrages sont étrangers à la médecine; ils ont pour objet divers points de controverse relativement au texte hébraïque de l'Ancien Testament. Paquot en a donné une liste fort exacte. Nous ne devons citer ici que ses

Observationes medicæ de affectibus omissis. Londres, 1649, in-12. - Helmstaedt, 1664, in-4°., par Henri Meibom. - Francfort et Leipzick, 1676, in-8°., avec Borel et Cattier.

Boot a coopéré d'une manière très-active à la rédaction de l'Histoire naturelle de l'Irlande publiée par son frère Boate. (J.)

BOOT (Christophe), médecin de Brême, où il était né en novembre 1672, mourut dans cette ville le 25 mai 1725, après avoir fait ses études à Duisbourg, où il soutint, pour obtenir le doctorat, une thèse intitulée :

Dissertatio de privilegiis medicorum. Duisbourg, 1697, in-4°. (J.)

BOOT (Gérard), médecin allemand, frère d'Arnaud, qui, étant allé s'établir en Angleterre, y changea son nom en celui de Boate, sous lequel ont été publiés ses ouvrages. *Voyez* Boate. (J.)

BORCH (Olaüs), appelé en latin *Borrichius*, célèbre philologue, médecin et chimiste danois, naquit, le 26 avril 1626, à Borch, village peu éloigné de Rypen, dans le Nord-Jutland, où son père, Olaüs-Claudius, prêchait l'évangile. Suivant l'usage du temps, il ajouta le nom de son lieu natal à celui d'Olaüs, qui était le sien, et fut imité, en cela, par son frère Claudius, qu'on regarde comme un des meilleurs poëtes lyriques du Danemarck. En 1644, ayant terminé ses premières études dans les écoles de Coldingen et de Rypen, il vint à Copenhague, où il consacra six années entières à la philosophie, aux belles-lettres et surtout à la médecine, que Worms, Bartholin et Paulli enseignaient alors dans cette capitale. Au bout de ce laps de temps, on le chargea de l'instruction des élèves en sixième, dans l'école de cette ville, et Frédéric III, pour récompenser le zèle avec lequel il s'acquitta de ce soin pénible, lui accorda un canonicat à Lund. On lui proposa ensuite, en 1654, le rectorat de l'école d'Herlow, mais il le refusa, parce qu'il se proposait de voyager en Europe. Cependant six années s'écoulèrent encore avant qu'il pût mettre son projet à exécution, et il en passa cinq auprès des enfans du premier ministre

du roi, qui le fit nommer, en 1660, professeur de philosophie, de poésie, de botanique et de chimie. Il n'accepta cette chaire que sous la condition qu'il demeurerait libre d'aller parcourir l'Europe, et, en effet, avant d'en prendre possession, il visita la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie. Au bout de six ans, après s'être fait recevoir docteur à Angers, il revint à Copenhague, où son temps fut partagé entre l'enseignement public, la pratique et le travail du cabinet. On lui donna sur-le-champ la chaire de médecine pratique, et bientôt après le roi l'honora du titre de premier médecin. Il devint bibliothécaire de l'Université en 1680, assesseur du conseil souverain de justice en 1686, et conseiller de la chancellerie en 1689. Comme il souffrait beaucoup de la pierre sur ses vieux jours, il résolut de se soumettre à l'opération; mais le calcul était si volumineux qu'on ne put en faire l'extraction, et que les chirurgiens n'osèrent pas même essayer de le briser, ou de procéder à la taille hypogastrique : Borch mourut, le septième jour, le 3 octobre 1690, laissant une fortune immense à ses parens. Il légua une somme considérable pour entretenir et loger seize étudians qui n'auraient pas le moyen de se livrer tout entiers aux sciences. Ses ouvrages sont assez nombreux; mais ils annoncent plutôt un médecin fort érudit, qu'un penseur profond et judicieux. Cette réflexion s'applique, au reste, plus particulièrement à ceux qui concernent la chimie, pour laquelle Borch se sentait beaucoup de goût. Il eut effectivement la faiblesse de croire aux chimères de l'alchimie, et se donna le ridicule non-seulement de vouloir réfuter Conring, qui en avait fait voir l'absurdité, mais encore de chercher à prouver qu'elle était déjà connue et vénérée des anciens Egyptiens. Aussi croyait-il véritables les livres attribués à Mercure Trismégiste et autres personnages semblables, ce qui suffit pour donner une idée de son peu de goût et de discernement.

Cabala caracteralis. Copenhague, 1649, in-12.

Borch s'élève contre les idées superstitieuses qui faisaient attribuer de grandes vertus aux amulettes.

Dissertatio de artis poeticæ naturâ. Copenhague, 1650, in-4°.

Parnassus in nuce, vel compendiosa sed absoluta prosodia. Copenhague, 1654, in-4°.

Dissertatio de lexicorum latinorum jejunitate et pendentibus indè nobilium criticorum hæsitationibus. Copenhague, 1660, in-4°.

Deusingius heautomimorumenos, sive Epistolæ eruditorum, quæ immaturis Antonii Deusingii, medici Groningensis, scriptis larvam strictim, sed sincerè detrahunt, et clarissimi nominis viros Gualterum Charletonem, Thomam Bartholinum, Franciscum-Josephum Burrhum, Joannem Pecquetum, Gasparem Sciopium, a supercilio et censurâ ejusdem non minùs ineptâ, quàm improbâ, luculenter vindicant. Hambourg, 1661, in-4°.

Dissertatio de ortu et progressu chemiæ. Copenhague, 1666, in-4°.

Oratio jubilæa evangelica. Copenhague, 1667, in-4°.

Lingua pharmacopæorum, sive Tractatus de accuratâ vocabulorum in pharmacopoliis usuntorum pronunciatione. Copenhague, 1670, in-4°.

Arctos pullata, tumulo Friderici III, regis Danorum, illacrimans. Poema heroïcum. Copenhague, 1670, in-fol.

Arctos respirans, auspiciis Christiani V, Daniæ regis. Poema heroïcum. Copenhague, 1671, in-fol.

Dissertatio de scorbuto. Copenhague, 1671, in-4°.

Hermetis, Ægyptiorum ac chemicorum sapientia ab Hermanni Conringii animadversionibus vindicata. Copenhague, 1674, in-4°.

Seconde édition, fort augmentée, de la dissertation *De ortu et progressu chemiæ.*

De causis diversitatis linguarum dissertatio. Copenhague, 1675, in-4°. - *Ibid.* 1704, in-12.

Cogitationes de variis latinæ linguæ ætatibus, et scripto Gerhardi-Joannis Vossii de vitiis sermonis. Accedit defensio Vossii et Stradæ adversùs Casp. Sciopium. Copenhague, 1675, in-4°.

Réimprimées dans les *Concilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum* de Thomas Crenius (Roterdam, 1692, in-4°.).

Dissertatio de alimentorum cursu, eorumque in chylum, sanguinem, et corporis humani substantiam mutatione. Copenhague, 1676, in-4°.

Dissertatio de malo hypochondriaco. Copenhague, 1676, in-4°.

Dissertatio de ictero. Copenhague, 1677, in-4°.

Dissertationes academicæ de poetis. Copenhague, 1677 et années suivantes, in-4°. - Francfort, 1683, in-4°.

Ce sont sept Dissertations fort intéressantes, qui roulent, les deux premières, sur les poètes grecs, et les autres sur les poètes latins. On les trouve toutes réunies dans l'édition de Francfort.

Docimaste metallica, clarè et compendiosè tradita. Copenhague, 1677, in-4°. - Trad. en allemand par Grégoire Kuss, Copenhague, 1680, in-8°.

Brevis conspectus scriptorum linguæ latinæ præstantiorum. Copenhague, 1678, in-4°. - *Ibid.* 1682, in-4°. - *Ibid.* 1698, in-4°.

De somno et somniferis, maximè papavereis, dissertatio. Copenhague, 1681, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ. Copenhague, 1682, in-4°.

Dissertatio philologica de quantitate penultimâ denominativorum in inus, et verbalium in icis, exceptionibus Georgii-Henrici Ursini, rectoris Ratisbonensis, opposita. Copenhague, 1682, in-4°.

Oratio panegyrica in memoriam Oligeri Vindii. Copenhague, 1683, in-fol.

Dissertatio de mensium defectu. Copenhague, 1684, in-4°.

Dissertatio de urbis Romæ primordiis. Copenhague, 1687, in-4°.

De antiquâ urbis Romæ facie dissertatiò compendiaria. Copenhague, 1687, in-4°.

Insérée aussi dans le tome IV du Trésor des antiquités romaines de Grævius.

Tractatus de usu plantarum indigenarum in medicinâ, et, sub finem, de clysso plantarum et thee specifico. Copenhague, 1688, in-8°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1696, in-8°.

Borch s'élève contre l'abus des médicamens exotiques. Il donne une liste des plantes indigènes à chaque maladie et à chaque grande indication thérapeutique.

Conspectus scriptorum chemicorum illustriorum. Libellus posthumus. Cui præfixa historia vitæ ipsius ab ipso conscripta. Copenhague, 1697, in-4°.

Sorte d'histoire chronologique des alchimistes.

Dissertatio de lapidum generatione in macrocosmo et microcosmo;

insérée dans le tome V des *Acta medica Hafniensia*, et réimprimée avec des additions de Joseph Lanzoni (Ferrare, 1687, in-12.).

Poemata;
dans les *Deliciæ quorumdam poetarum Danorum* de Frédéric Rostgaard (Leyde, 1693, in-12.).

Dissertationes, seu orationes academicæ, in duos tomos divisæ. Copenhague, 1715, in-8°.

Cette collection de dix-huit dissertations de Borch a été publiée par Séverin Lintrup. Paul Vinding y a joint la vie de l'auteur.

On trouve aussi des observations de Borch dans les Ephémérides des Curieux de la nature, et dans les *Acta medicorum Hafniensium*. Ce dernier recueil en contient un très-grand nombre.

Enfin, il y a beaucoup de lettres de lui dans celles de Thomas Bartholin. (A.-J.-L. JOURDAN).

BORDE ou BOORDE (ANDRÉ), qui se donnait à lui-même, en latin, le nom de *Perforatus*, n'est devenu célèbre parmi ses contemporains qu'à raison de la barbarie des mœurs du temps dans lequel il a vécu, et ne mérite d'être arraché à l'oubli que parce que tous ses ouvrages sont écrits avec une originalité piquante, quoique dépourvus d'ailleurs d'élégance et d'harmonie. Il naquit à Pevensey, dans le comté de Sussex, vers le milieu du quinzième siècle, et fut élevé à Oxford. Avant de prendre ses degrés, il entra dans un couvent de Chartreux près de Londres, et, lorsqu'il eut passé quelque temps dans cette maison, il revint à Oxford, où il se mit à étudier la médecine. Ensuite il parcourut l'Europe et une partie de l'Afrique. On présume qu'il prit, dans cette tournée, le titre de docteur en médecine, à Montpellier, en 1541 ou 1542, et qu'ensuite il se fit agréger à l'Université d'Oxford. A son retour en Angleterre, il passa quelque temps à Pevensey, et se fixa enfin à Winchester, où il pratiqua son art avec assez d'éclat. On a prétendu qu'il devint médecin de Henri VII : le fait est douteux, puisqu'il ne faisait pas partie du Collége des médecins, et qu'arrêté pour dettes, il finit ses jours en prison, au mois d'avril 1549. Bale dit qu'il s'empoisonna désespéré de ce qu'on avait découvert une maison de joie qu'il tenait pour le service de ses confrères, et il faut avouer que le relâchement de ses mœurs semble justifier cette accusation. Cependant comme Bale est suspect lorsqu'il s'agit des catholiques, dont il ne parle jamais sans passion, on a soutenu que ce bruit était fondé uniquement sur les visites que Borde faisait à des femmes malades, en qualité de médecin, étant alors le plus habile que l'on connût pour les maladies du sexe. Cette manière de le justifier ne paraît pas très-satisfaisante. Il a écrit sur différens sujets, mais nous ne citerons ici que ceux de ses ouvrages qui ont rapport à la médecine. En voici les titres :

The breviarie of health. Oxford, t. I, 1547; t. II, 1575, in-8°.

Cet ouvrage, que Fuller regarde comme le premier qui ait été écrit en

anglais sur la médecine, contient un précis, par ordre alphabétique, de toutes les maladies et de leurs remèdes, adapté à l'usage du vulgaire. Borde tire les noms des affections du latin, du grec ou de l'arabe, et en donne souvent les étymologies les plus bizarres, les plus ridicules. Il ne se contente pas de passer en revue les maladies du corps; il traite aussi de celles du moral.

Compendyous regimente, or Dietary of health made in mount Pyllor. Oxford, 1562, in-8°.

C'est une production assez sensée, mais dans laquelle il n'y a rien de neuf ou de bien intéressant.

On lui attribue aussi un Traité sur le pronostic, et un autre sur les urines. (z.)

BORDENAVE (Toussaint), chirurgien et physiologiste, né, à Paris, le 10 avril 1728, reçut de son père les premières leçons sur l'art de guérir, commença l'exercice de sa profession à l'armée, pendant la compagne de Flandre, en 1746, et fut reçu maître en chirurgie, à Paris, à l'âge de vingt-deux ans. Il possédait plusieurs langues. Il dut à ses connaissances en physiologie l'honneur d'enseigner cette science au Collége de chirurgie, et à la considération, à la célébrité dont il fut bientôt environné, celui d'être nommé membre de plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères, directeur de l'Académie royale de chirurgie, membre du conseil municipal de Paris, et échevin de cette ville. On voit aujourd'hui peu de médecins appelés à faire partie des administrations publiques; on les exclut avec une affectation marquée des corps municipaux, et même de l'administration des hôpitaux et autres établissemens de charité. Cependant, quels hommes réunissent à plus de zèle, plus de lumières? Pourquoi l'autorité craint-elle de se confier à leur expérience et à leur savoir? Bordenave, qui fit exception sous ce rapport, mourut, à Paris, le 12 mars 1782, d'une attaque d'apoplexie. Il est auteur des ouvrages suivans :

Essai sur la physiologie. Paris, 1756, in-12. – *Ibid.* 1764, in-12. – *Ibid.* 1787, 2 vol. in-12.

Bon ouvrage pour le temps. Son mérite principal est le jugement que montre Bordenave dans l'examen des systèmes qui composent la plus conjecturale des sciences médicales.

Remarques sur l'insensibilité de quelques parties. Paris, 1757, in-12.

Bordenave a traduit les Elémens de physiologie de Haller (Paris, 1768, in 12.).

Parmi les Dissertations assez nombreuses qu'il a données au Recueil de l'Académie royale de chirurgie, il en est quelques-unes qui méritent une mention spéciale. Telles sont celles qui ont les maladies du sinus maxillaire pour objet. Bordenave, après avoir rappelé quelques notions sur la structure du sinus maxillaire, fait l'histoire de ses différentes maladies, examine les méthodes thérapeutiques proposées pour les guérir, et tâche de déterminer, par des conséquences tirées des observations, le choix à faire entre ces diverses méthodes. Les maladies du sinus maxillaire étaient peu connues à cette époque, et la monographie de Bordenave remplit une lacune. Ses Mémoires sont remarquables par l'exactitude des observations qu'ils contiennent, par l'importance et la nouveauté des faits,

par une érudition vaste et bien digérée. On n'a rien publié de plus complet sur la suppuration, la carie et les polypes du sinus maxillaire. Bordenave a proposé, dans une autre Dissertation, un nouveau procédé pour guérir le renversement des paupières; mais ce procédé, comme le remarque Richter, n'est nullement nouveau. Les Mémoires de l'Académie de chirurgie contiennent encore une dissertation très-estimée du même auteur sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies: Bordenave réfute avec succès Hugues Gautier, qui avait vanté la dangereuse application de l'huile de vitriol sur le sac herniaire mis à nu. Ce chirurgien a donné à l'Académie des sciences quelques Dissertations: l'une d'elles a pour objet le traitement des plaies d'armes à feu; une autre la nécessité d'ouvrir promptement les femmes qui meurent enceintes. Bordenave concourut pour le prix proposé par l'Académie de Dijon sur les antiseptiques, et obtint l'accessit. Sa Dissertation a été imprimée (Dijon et Paris, 1769, in-8°.). (MONFALCON)

BORDEU (ANTOINE DE) naquit à Iseste, village de la vallée d'Ossau, en 1693. Il était fils de Théophile de Bordeu, médecin et avocat, descendant d'une famille qui depuis quatre siècles fournissait des médecins et des juristes distingués. Antoine fit ses premières études chez les bénédictins de Lescar. En 1714, il exposa, devant l'assemblée des Etats de la province, les principes de la philosophie cartésienne qui jusque-là n'avait point pénétré dans ce pays. Il se rendit à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur en 1719. De retour à Iseste, il y exerça la médecine jusqu'en 1723, époque à laquelle il se rendit à Pau. Sa réputation s'accrut dans cette ville; il fut nommé commissaire pour l'inspection et la manutention des Eaux-Bonnes, conseiller d'état, et médecin de l'hôpital militaire de Barège, ce qui le mit à portée de recueillir de nombreuses observations sur l'utilité de ces eaux. Après avoir pratiqué pendant cinquante-cinq ans, il mourut, emportant l'estime et l'amitié de ses compatriotes. Il eut pour fils François et Théophile, dont nous allons parler. Il a laissé:

Dissertation sur les eaux minérales du Béarn. Paris, 1749-1750, in-12.
Cette Dissertation est, comme toutes celles que l'on publie sur les eaux, un recueil d'éloges pompeux, destinés à mettre en vogue la source, toujours *précieuse* pour le médecin inspecteur.
Bordeu travailla au Journal de Barèges. Il y a de lui, dans le Journal des savans (1725), des réflexions sur les idées innées. (S.)

BORDEU (FRANÇOIS DE), le plus jeune des fils d'Antoine, naquit, à Pau, en 1737. Après avoir étudié la médecine sous les yeux de son père, il vint à Paris près de son frère, puis il se rendit à Montpellier, où il fut admis au doctorat en 1758. Il devint inspecteur des eaux du Béarn et du Bigorre, et médecin de l'hôpital de Barège, en remplacement de son père. On a de lui:

De sensibilitate et motilitate partium, theses aliquot. Montpellier, 1757, in-4°.

Cette Thèse offre les opinions du frère de l'auteur.

Dissertation sur les dragées antivénériennes jointes aux eaux de Barèges pour les maladies vénériennes.

Précis d'observations sur les eaux de Barèges et autres du Bigorre et du Béarn. Paris, 1760, in-12.

Abrégé du Journal de Barèges, auquel il travailla avec son père et son frère. (s.)

BORDEU (Théophile de), fils aîné d'Antoine de Bordeu, naquit, le 22 février 1722, à Iseste, dans la vallée d'Ossau, en Béarn. Il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine, en sortant du Collège des Jésuites de Pau et de celui des Barnabites de Lescar. En 1741, ses condisciples le choisirent pour qu'il suppléât aux leçons des démonstrateurs, avec lesquels ils étaient en querelle. Bordeu, déjà très-versé dans l'anatomie, combattit, par diverses expériences, l'opinion de Willis sur la densité du cerveau. Ces recherches fixèrent particulièrement son attention sur le système nerveux, et le mirent sur la voie dans laquelle il devait bientôt se signaler. En 1742, il soutint une thèse sur la sensibilité, qui lui valut le titre de bachelier, et qui eut un tel succès, que les professeurs de Montpellier le dispensèrent de plusieurs actes, entr'autres de ceux par lesquels on obtenait la licence. Dans la même année, il publia un travail, non moins remarquable, sur la chylification, et dès-lors, l'un de ses maîtres, le célèbre Fizes, présagea qu'il parviendrait à une haute réputation. En 1743, Bordeu reçut le bonnet de docteur, et prit le titre de médecin-chirurgien, afin de pouvoir démontrer l'anatomie à Pau, où il se rendit en 1744. Il n'y resta qu'un an, après lequel il revint à Montpellier. Durant son séjour dans cette ville, il enseigna, selon son projet, l'anatomie et les accouchemens. Enfin il vint à Paris en 1746. Au lieu de s'y livrer aux distractions sans nombre qu'offre une grande ville, il suivit, avec exactitude, les leçons des médecins les plus célèbres du temps, et surtout celles que François Rouelle faisait alors sur la chimie; il se lia d'amitié avec Jean-Louis Petit; mais désirant d'acquérir des connaissances approfondies sur les maladies, il sentit qu'il ne pouvait y parvenir qu'au lit des malades, aussi observait-il avec soin ceux de l'hôpital de la Charité; et pendant quelques mois il remplaça Medalon, son parent et son ami, dans la visite de l'infirmerie royale de Versailles.

Il repartit, en 1749, pour Pau, avec le titre d'intendant des eaux minérales de l'Aquitaine, dont il avait vanté l'utilité dans des Lettres publiées depuis 1746 jusqu'en 1748. Il conçut le plan d'un journal destiné à recueillir toutes les observations susceptibles de constater les propriétés de ces eaux. Chicoineau, à qui ce plan fut présenté, l'adopta, et encouragea l'auteur, qui s'adjoignit, pour la rédaction de ce recueil, son père et

ensuite son frère, et qui fut bientôt nommé surintendant de ces mêmes eaux. Malgré les devoirs que lui imposait cette charge, et malgré les travaux d'une pratique étendue, Bordeu fit de nouveaux cours d'anatomie et d'accouchemens, et envoya un Mémoire à l'Académie des sciences, sur l'articulation des os de la face, qui lui valut le titre de correspondant de cette illustre Société. Quelque succès qu'il obtînt dans son pays, il le quitta, en 1752, et vint se fixer décidément à Paris.

Bordeu, à peine arrivé dans la capitale, publia son Traité sur les rapports et les fonctions des glandes. Cet ouvrage attira sur lui l'attention; mais il y attaquait des principes consacrés dans la Faculté de Paris; cette production anuonçait aux médecins de la capitale qu'un homme d'un mérite transcendant allait leur ravir une portion de la confiance du public, peut-être même l'envahir toute entière; dès ce moment il eut des admirateurs et des ennemis.

Il avait repris le cours de ses observations journalières sur les malades de la Charité; à peine quittait-il un instant leur lit; on le voyait épier le moindre changement dans le pouls et les excrétions, et préparer ainsi les matériaux d'une nouvelle doctrine. Le premier résultat de ses travaux fut l'article *crise* de l'Encyclopédie, dans lequel il n'osa toutefois prendre un parti décisif, soit qu'il doutât encore, soit qu'il craignît de donner des prétextes à la malveillance, en heurtant des préjugés généralement répandus. En 1753, il obtint le prix proposé par l'Académie de chirurgie, en lui adressant une Dissertation sur les écrouelles, qui est son plus faible ouvrage.

Pour exercer à Paris, il lui fallait obtenir le titre de docteur régent de la Faculté de cette ville. Ne voulant pas devoir ce droit à la protection des grands, il se soumit à toutes les épreuves exigées, et dans trois dissertations sur la digestion, sur la chasse, et sur les eaux de l'Aquitaine, il saisit l'occasion de produire les idées que lui avaient suggérées ses travaux. Il recommanda uu exercice alors fort à la mode parmi les courtisans, toujours singes de leur maître, et fit le panégyrique des eaux de sa province. Dans la dernière, il se montra surtout habile praticien et observateur profond. En même temps il coopéra, ainsi que Venel, à la composition de plusieurs ouvrages qui ont paru sous le nom de La Caze. Il n'y avait jamais eu de médecin expectant à la Charité, lorsque le chapitre des religieux de cet hôpital le nomma substitut de Verdhelan. Quoiqu'il ne fût encore que licencié, il avait gagné leur estime par son assiduité et par le talent avec lequel il annonçait quelle devait être l'issue des maladies. C'est une grande époque dans la vie d'un médecin digne de ce beau titre, que celle où il est chargé de visiter et de traiter chaque jour un grand nombre

de malades, obligés de se conformer à ses prescriptions, et dans un établissement où il est maître des circonstances qui peuvent les influencer. Tout médecin d'hôpital qui ne devient pas, sinon célèbre, du moins habile praticien, est à coup sûr un homme inepte.

Bordeu marcha d'un pas rapide dès qu'il fut placé sur le théâtre où l'appelaient ses talens. Reçu docteur, le 7 octobre 1754, il publia, en 1756, ses Recherches sur le pouls, ouvrage qui, malgré les intrigues de l'envie et les justes objections que l'on pouvait faire à l'auteur sur les distinctions trop subtiles qu'il établissait, le plaça au premier rang des médecins de Paris. Dès-lors des hommes que Bordeu avait peut-être blessés par son esprit fin et railleur, jurèrent sa perte, ce qui n'a rien d'étonnant; mais on a maintenant peine à croire aux moyens qu'ils employèrent.

Il parut, en 1758, dans le Journal encyclopédique, un écrit anonyme dans lequel on accusait Thierry d'avoir fait usage, dans sa thèse, en 1749 et 1757, des idées de Senac, de Quesnay, de La Caze et de Bordeu. Thierry prépara une réponse dans laquelle, dit M. Andry, il s'armait des *prérogatives de l'ancienneté* pour *réfuter* le *jeune* Bordeu sur ses idées paradoxales et sur sa *présomption* qu'*enhardissait* l'inaction de ceux de ses confrères qui eussent pu réduire ses talens à leur juste valeur, mais qui se contentaient d'en déplorer l'abus en *silence*. Thierry avait ou pouvait avoir le droit de réclamer contre les assertions de l'anonyme; mais les privilèges de l'*ancienneté* et de la *régence* allaient-ils jusqu'à lui donner le droit de gourmander son *jeune* confrère? Sans doute Thierry finit par imiter ses silencieux collègues, car sa réponse ne vit point le jour. Il en parut une autre, en 1759, dans le journal où il avait été attaqué. Mais, en 1760, ce même médecin ayant publié une relation d'un voyage qu'il avait fait à Barèges, il parut, sous le nom de Pierre Descaunets, une lettre dans laquelle on le tournait en ridicule, en même temps qu'on prodiguait des éloges à Bordeu. Celui-ci, pour se débarrasser des tracasseries qu'on lui faisait souffrir, montra un billet de Venel qui s'avouait pour l'auteur de la lettre; mais M. Andry affirme que, sur le manuscrit qui avait été remis à l'imprimeur, on lisait plusieurs corrections de la main de Bordeu, et entr'autres celle-ci : au lieu de *Théophile était déjà connu*, il avait, dit-il, mis *était déjà très-renommé*. Thierry, dans l'incertitude et peut-être dans la *douleur* d'un succès, ajoute M. Andry, fit demander à Bordeu qu'il désavouât publiquement l'imputation de plagiat et la lettre de Descaunets, et qu'il lui adressât une lettre particulière dans laquelle il le prierait d'oublier le passé. Ces propositions n'ayant point été acceptées, Thierry proposa l'arbitrage des médecins

de la Faculté, y compris le doyen : Bordeu accepta, sauf la condition qu'il prendrait, de son côté, trois médecins de la Faculté de Montpellier; il indiqua le rendez-vous à Versailles; Thierry refusa, et demanda une assemblée de la Faculté qui eut lieu le 4 avril 1761.

Jusqu'ici j'ai suivi M. Andry dans l'exposition de ces débats dans lesquels Bordeu ne fut peut-être pas sans reproches; mais si je n'abandonnais un guide peu fidèle, j'aurais à me reprocher de laisser dans l'oubli des particularités qui, quelque révoltantes qu'elles soient, doivent être rappelées, afin qu'elles ne se reproduisent jamais. Je ne pense pas avec M. Delpit qu'un voile officieux doive être jeté sur le scandale : transiger avec le vice, c'est devenir son complice. Il est utile de retracer ces haines si humiliantes pour l'esprit humain, qui sont, dit Roussel, le délire de la raison, et que l'histoire ne doit pas craindre de rappeler pour rendre les hommes plus sages, comme les Spartiates montraient à leurs enfans, pour les porter à la tempérance, des esclaves plongés dans l'ivresse et rendus stupides par le vin.

En 1754, le marquis du Bouzet de Poudenas pria Bordeu de le conduire aux eaux de Barèges. Ils partirent tous deux à la fin de juin 1755. Le 5 juillet, le marquis mourut à Cavignac. Bordeu écrivit aux parens de M. de Poudenas, qui envoyèrent l'abbé de Lagardère, à l'arrivée duquel Bordeu déclara que le marquis lui avait confié sa montre et sa boîte d'or, pour qu'il les remît à son frère. De retour à Paris, Bordeu remit ces effets à M. de Poudenas, frère du défunt; mais il exigea un billet payable à terme, pour garantie d'une somme de quarante-deux louis qu'il avait prêtée au malade durant le voyage. La méfiance qu'il témoigna dans cette circonstance contre M. de Poudenas put indisposer celui-ci contre lui. Bientôt des valets répandirent le bruit, dans la famille du défunt, qu'on avait vu Bordeu fouillant dans les poches, et décousant les manchettes de la chemise du marquis, après sa mort. Bordeu avait été protestant, dit-on, et l'on ignorait l'époque de son abjuration; le public est enclin à payer les médecins par de mauvais procédés. Les propos des valets furent accueillis. Les bruits les plus odieux se répandirent : Thierry, Bouvart, chez qui une probité sévère voilait une basse envie et une méchanceté presque passée en proverbe, et leurs acolytes les recueillirent avec avidité, et les propagèrent avec une joie maligne.

Le 4 avril 1761, Bertrand demande, dans l'assemblée de la Faculté, qu'un membre présent s'explique sur ce qu'il avait à dire contre Bordeu. Après quelques refus qui ne pouvaient qu'être simulés, puisqu'il ne laissa jamais échapper l'occasion de dire une méchanceté, Bouvart raconte le voyage de Bordeu

et du marquis, en y ajoutant toutes les particularités que les valets du défunt avaient inventées, et qui avaient été démenties par l'abbé de Lagardère. Dans cette réunion de médecins, que chaque jour on nous offre pour modèles, le nom de *voleur* retentit à l'oreille de Bordeu!

Le 25 avril, il demanda une assemblée; il y en eut une autre le 28. Le 1er mai, un libelle diffamatoire fut imprimé, distribué, et envoyé à Bordeu lui-même. On ignore quel en fut l'auteur; mais il est fâcheux pour la mémoire de Bouvart que cet écrit ait vu le jour au moment où son acharnement contre Bordeu était au comble. Le 26 mai, il parut un mémoire justificatif du célèbre Gerbier, pour Bordeu, qui y demandait que la Faculté ne censurât point sa conduite jusqu'à ce que les tribunaux eussent prononcé entre lui et son accusateur encore inconnu. On lit dans ce mémoire qu'après les explications qu'il donna à la Faculté, Bouvart lui répondit: *Oui, c'est ainsi que faisait Mandrin, il laissait des déclarations lorsqu'il avait volé.* Si l'on rapproche ces paroles de celles qui suivent, on aura une idée fort exacte du caractère de Bouvart. Bordeu lui ayant demandé qu'il retractât ce qu'il avait dit contre son honneur et sa probité, il répondit qu'il n'avait attaqué ni l'un ni l'autre; *Vous ne m'accusez donc point*, lui dit Bordeu? — *Non!* — *Vous me regardez donc comme un honnête homme?* — *Point du tout!* — *Suis-je donc un frippon?* — *Je n'en sais rien!* La Faculté, dans un mémoire justificatif, d'où j'extrais textuellement ce dialogue, déclare *captieuses* les questions de Bordeu et *réservées* les réponses de Bouvart. Quelle réserve! n'est-ce pas celle d'un homme qui sème la calomnie avec adresse, afin de ne point passer pour calomniateur? Considérant que déjà elle avait, dans une autre circonstance, expulsé de son sein un médecin sur lequel il n'y avait encore que des soupçons, la Faculté, sur le rapport de Belleteste, Basseville, de Larivière et Leys, déclara, le 23 juillet 1761, que la *conduite* de Bordeu *était répréhensible de toute manière; qu'elle blessait les lois de l'honnêteté et de la décence qu'un médecin ne doit jamais enfreindre, et qui doivent être les règles invariables de sa conduite*: en conséquence elle arrêta qu'il serait *rayé sur-le-champ du catalogue des médecins de Paris, et exclu de toutes consultations chez les malades, jusqu'à ce qu'il eût obtenu arrêt contradictoire de la cour qui effaçât jusqu'aux moindres traces des imputations qui lui étaient faites.* Ce décret, monument honteux de l'animosité des ennemis d'un médecin justement célèbre, et exemple du danger qu'il y aurait à donner trop de pouvoir aux corporations savantes, ce décret n'avait pour motif que des *ouï dire*, car Bouvart déclara lui-même qu'il ne reprochait pas autre chose à Bordeu, et il ne craignit pas de faire planer

de si horribles soupçons d'après la déclaration d'un *M. de Lajeunesse*, *domestique* du marquis décédé! L'indignation qu'inspire une conduite si peu équitable ne doit pas rendre injuste envers Bouvart: on ne peut croire qu'il se soit froidement décidé à employer la calomnie pour perdre un confrère qui lui causait de l'ombrage; quoique d'ailleurs il affectât toujours un sang-froid imperturbable, peut-être ne fut-il qu'aveuglé par la haine; mais comment le disculper de la part qu'il prit dans cette malheureuse affaire?

Le 17 août 1761, Bordeu fut décrété de prise de corps à Bordeaux. Le procès fut instruit dans cette ville et à Paris; mais, le 24 mars 1764, un arrêt de la cour du parlement le déchargea de toutes plaintes et accusations, et supprima les mémoires écrits contre lui; un second arrêt du 6 août de la même année lui rendit les droits et les prérogatives attachés à la qualité de docteur régent, que la Faculté s'obstinait à lui contester.

Il est difficile de savoir comment, au milieu de si terribles secousses, Bordeu conserva le calme nécessaire pour se livrer à l'observation. En butte à la haine, dit Roussel, il ne lui opposa que la tranquillité d'une ame pure, et, ce qui est encore moins propre à la désarmer, un usage toujours plus éclatant de ses talens. Il fit paraître, dans le Journal de médecine, depuis 1762 jusqu'en 1765, quatre dissertations relatives à la colique métallique. En 1764, il publia, sans y mettre son nom, un opuscule sur l'inoculation, dans lequel, se livrant à des recherches d'érudition critique sur l'histoire de la médecine, il saisit l'occasion de traîner ses persécuteurs au tribunal de l'opinion publique, avec une finesse, une malice et une force qui rappellent le style piquant de Voltaire dans ses écrits philosophiques. Cet ouvrage déplut à la Faculté, ou du moins à ceux de ses membres qui menaient leurs dociles confrères. Bertrand et Dionis furent chargés d'en faire un rapport. Bertrand loua les idées médicales de l'auteur; mais il conseilla à la Compagnie de *vouer* cette production *au mépris*, *de peur de l'accréditer par une condamnation solennelle*. Ce conseil était dicté par la prudence, il fut suivi.

Bordeu était arrivé au plus haut degré de réputation; les princes, les grands, l'assiégaient à toute heure; sans cesse il était appelé ou consulté par écrit. La multiplicité de ses occupations ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux de cabinet. En 1767, il publia ses Recherches sur le tissu cellulaire; treize ans après, parut son Traité des maladies chroniques, dont il voulut faire partager l'honneur à son père et à son frère, en plaçant leur nom sur le titre. Il s'occupait de terminer cet ouvrage immortel, lorsque des accès de goutte vague, des spasmes fréquens, et une mélancolie profonde, dont il était affecté

depuis deux ans, lui rendirent insupportable la méditation, ainsi que l'exercice de la medecine. Fatigué d'une oisiveté qu'il n'avait jamais connue jusque-là, il partit de Paris incognito, afin de ne pas être arrêté par les instances de ses cliens et de ses amis. « Je pars, écrivit-il, je vais voir si les nayades de mon pays voudront me délivrer de mes goutte et rhumatisme. Je leur ai envoyé en ma vie beaucoup de malades qu'elles ont assez bien traités : elles seraient bien ingrates si, lorsque j'ai tant fait pour elles, elles ne faisaient rien pour moi. »

Il fut accueilli avec enthousiasme dans sa province, et après avoir pris les eaux pendant les deux saisons, il revint mieux portant en apparence. Fizes lui avait annoncé qu'il serait un jour exposé à l'apoplexie; ce médecin célèbre avait également prédit à Venel, qu'il serait atteint d'un *dissolution putride des humeurs*; celui-ci étant venu à mourir à la suite d'un mal de jambes qui semblait annoncer cette *dissolution*, Bordeu pensait sans cesse au genre de mort que Fizes lui avait annoncé. Le 23 novembre 1776, rien n'annonçait qu'il fût plus mal qu'à l'ordinaire, et il avait visité ses malades comme de coutume, lorsqu'en retournant chez lui, le soir, il sentit de légères contractions spasmodiques aux cuisses et à l'estomac. Il prit une potion sédative, et s'endormit d'un sommeil paisible : le lendemain il fut trouvé mort dans son lit. Les gens du monde et ses admirateurs dirent que *la mort le craignait si fort qu'elle l'avait pris en dormant.* Semblable au chacal qui vit de cadavres, dit M. Richerand, Bouvart accueillit la nouvelle de sa mort par un propos atroce : *je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement!* A l'ouverture de son cadavre on ne reconnut aucun dérangement remarquable. Il fut inhumé à Saint-Sulpice.

Attaché aux grands, secourable aux petits, donnant indistinctement ses soins aux uns et aux autres, affectionnant ses malades, et les suivant avec assiduité, les rassurant surtout par l'agrément de sa figure, la douceur de ses paroles et les charmes de son esprit, Bordeu les examinait avec soin, leur prescrivait des remèdes, et était économe de leur sang. Attentif à écouter le moindre avis, et ne rougissant point de revenir du sien, il le proposait avec modestie. Il regardait les goûts des malades comme une sorte d'oracle, et respectait leurs importunités; toujours il se montra doux et compatissant envers eux; jamais surtout il ne leur annonça la mort avec cette barbare froideur dont Bouvart faisait parade. Sa conversation était vive, animée et dégagée de cet air de contrainte que lui donne nécessairement la prétention. Ne disputant jamais parce qu'il était modeste, et qu'il connaissait l'inutilité de la dispute, il fut toujours très-éloigné de donner à ses discours un ton affirmatif. L'incertitude de nos

connaissances l'avait familiarisé avec le doute. Le vrai savoir lui paraissait aussi rare que le savoir superficiel est commun. En voyant ce grand nombre de cours, dans tous les genres, qu'on propose tous les jours, il disait : *ne fera-t-on jamais un cours de bon sens.* Il avouait volontiers son ignorance à l'égard des choses communes de la vie, et cette indifférence tenait à une sorte de désintéressement que peu de personnes ont porté aussi loin que lui.

L'éloge de Bordeu fut prononcé à la Faculté, suivant l'usage, par le doyen Désessarts, le 8 novembre 1777. J.-J. Gardane et Roussel ont écrit sa vie, l'un en 1777 et l'autre en 1778. J'ai puisé dans le travail de ce dernier, et surtout dans celui de Roussel, ce qu'on vient de lire sur le caractère de Bordeu. Je ne dois pas omettre ici de citer l'éloge si bien écrit que le professeur Richerand a mis en tête de son édition compacte des OEuvres de ce médecin célèbre.

Toutes les théories médicales qui se sont succédées depuis Hippocrate, se sont renversées les unes les autres, et quelques faits bien observés qui leur servaient de base, sont seuls restés au milieu de leurs débris. Après avoir été présentés sous mille formes mensongères, ces faits qu'on avait ralliés à ceux qui formaient le domaine de la physique et de la chimie du temps, ou que l'on avait subordonnés aux idées métaphysiques ou mystiques dominantes, ont enfin été considérés sous le véritable point de vue suivant lequel ont doit les envisager. Le grand Stahl protesta le premier contre l'application des sciences physico-chimiques à l'étude des maladies; mais, portant trop loin le mépris pour les explications dérivées de la structure des organes, il alla jusqu'à proscrire l'anatomie. Il faut avouer, sinon pour sa justification, du moins pour l'excuser, qu'au temps où il vivait, l'anatomie n'était encore d'aucune utilité pour le médecin. La théorie mixte de Boerhaave parut mettre à profit les progrès de cette science, en l'appliquant à celle des maladies; mais elle introduisit une foule d'hypothèses mécaniques, dont le moindre inconvénient était de faire perdre un temps qui eût pu être employé à l'observation des maladies. Van Helmont avait saisi les rapports d'action qui unissent les organes entr'eux, et qui les placent surtout sous la dépendance du centre épigastrique; dans un langage allégorique, il avait exprimé le résultat général de ses grandes vues physiologiques. Willis avait appelé l'attention sur l'importance du système nerveux. Enfin, la théorie de Stahl commençait à s'introduire dans l'école de Montpellier, lorsque Bordeu vint y étudier la médecine. Docile aux leçons de ses maîtres, il les écoutait avec patience lorsqu'ils décrivaient les maladies, mais le dégoût le saisissait quand se livraient aux fastidieuses discussions qui formaient le

langage des écoles, et dans lesquelles il fallait briller pour se distinguer de la foule des élèves.

Bordeu, à peine âgé de dix-neuf ans, osa se frayer un sentier entre ces routes ingrates et trop fréquentées; il annonça, dans sa thèse, l'intention de soumettre tous les phénomènes de la vie à des lois déduites de leur examen comparatif. Le mécanisme, la chémiatrie et l'animisme lui parurent également peu satisfaisans; il étudia la chimie afin d'avoir le droit de l'expulser du domaine de la physiologie et de la pathologie, sans qu'on pût l'accuser de la bannir parce qu'il ne la connaissait pas; il étudia l'anatomie avec ardeur, l'enseigna même à plusieurs, et bientôt elle lui fournit des armes contre le boerhaavisme; enfin il dépouilla facilement la théorie médicale du jargon dont Stahl, fort pieux, au moins en apparence, l'avait enveloppée. Bordeu fit plus, il se livra assidûment à la lecture des écrits des médecins grecs, et personne ne sut mieux les juger que lui. L'observation opiniâtre des maladies, les phénomènes de la santé et ceux de l'état morbide sans cesse rapprochés et comparés dans sa tête ardente avec les opinions et les faits consignés dans les ouvrages de tous ses devanciers, le conduisirent à établir une physiologie plus rapprochée de la nature qu'on ne l'avait pu faire jusque là.

Il admit que chaque partie du corps vivant sent et se meut à sa manière, et que la vie résulte de l'harmonie d'action de chacune d'elles. Il combattit l'hypothèse des esprits animaux, et pressentit les idées de Haller et des physiologistes plus récens sur l'irritabilité. Les sécrétions ne furent plus le résultat de la compression des glandes; la digestion fut considérée comme une fonction purement vitale; le pouls, qui jusque là n'avait été qu'un moyen de distinguer les maladies, ou plutôt une source d'interminables divagations, devint pour lui une merveilleuse source d'indications sur l'issue probable et le siége des maladies; s'il multiplia trop les distinctions, il en établit plusieurs qu'on a trouvé commode de rejeter pour se dispenser d'apprendre à les reconnaître. Un tissu tout entier qui, répandu dans toutes les parties du corps humain, paraissait avoir été méconnu, précisément parce qu'il était sous les yeux des anatomistes trop occupés de chercher des découvertes propres à faire briller leur habileté, le tissu cellulaire fut décrit par Bordeu avec un soin, que depuis on n'a plus retrouvé que dans les écrits de Chaussier et de Bichat. Il défendit l'inoculation contre tous les préjugés du temps; aujourd'hui que nous possédons la vaccine, ce moyen nous paraît peu digne d'éloges, et les inconvéniens qu'il entraîne, nous le font rejeter avec raison; mais la pratique de l'inoculation a précédé l'introduction de la vaccine, et preparé son triomphe. Bordeu eut encore le mérite

de montrer quel profit on peut tirer de l'étude critique de l'histoire de la médecine. Enfin, c'est à lui surtout que l'on doit les principes suivans, dont la plupart ont été confirmés par le temps.

Le physique et le moral de chaque homme dépendent de l'influence prédominante de tel ou tel organe. La suractivité de l'organe prépondérant, entretenue aux dépens des autres, détruit promptement, ou peu à peu, l'équilibre d'action qui doit subsister entre tous, et d'où résulte la santé. Tous les organes ne sont pas de la même importance. Il y a trois régions organiques auxquelles le reste du corps est subordonné, et qui, par le balancement de leurs mouvemens, entretiennent la vie, et la réfléchissent vers les autres parties dont l'action ne paraît être que les contre-coups produits par l'énergie de ces trois grands mobiles. Mais ces parties importantes et celles qui le sont moins ne feraient rien sans les nerfs; ce sont eux qui leur donnent le sentiment; les chairs, les membres, et même les viscères, ne sont que des parties accessoires, que des instrumens, qu'ils font servir à leurs besoins. Presque toutes les maladies débutent par un état de trouble, par des efforts plus ou moins violens, enfin, par l'*irritation.* A cette première période, succèdent celle de la *coction*, dans laquelle le trouble est moins violent, et enfin, la troisième, ou l'*excrétion*, dans laquelle l'action vitale cherche l'émonctoire le plus propre à expulser la matière qui causait la maladie. Des trois centres d'action, le centre épigastrique est celui dans lequel on remarque le plus ordinairement l'état morbide.

Bordeu conçut la grande et l'éminente idée de rapprocher les maladies chroniques des maladies aiguës : il prépara ainsi le rapprochement plus complet, effectué de nos jours, entre deux nuances de l'état morbide, que des théories mensongères avaient pu seules isoler.

On a dit que l'anatomie de détails n'était pas moins nécessaire au médecin qu'au chirurgien; cette idée, qui remonte à Boerhaave, n'est plus fondée comme elle pouvait l'être au temps de Bordeu. Cet illustre fondateur de l'école physiologique eut besoin de connaissances anatomiques très-profondes pour démontrer les erreurs introduites dans la physiologie par les mécaniciens, qui, abusant de l'analogie, faisaient servir l'anatomie à l'établissement de théories erronées sur les fonctions de chaque organe. Aujourd'hui que, d'après Bordeu, on attribue l'activité vitale à une force spéciale, résultant de l'organisation, et non comparable à la force qui préside aux phénomènes dynamiques des corps inorganiques, l'utilité de l'anatomie de détails est très-restreinte pour le médecin. Il n'en doit savoir que ce qu'il en faut pour assigner à chaque partie le rôle probable qu'elle remplit dans l'exercice de la vie, et pour en re-

connaître les aberrations natives de structure ainsi que les désordres morbides.

Bordeu a prouvé que l'anatomie n'est utile qu'en fournissant des lumières à la physiologie, et celle-ci à la pathologie. Il a montré que le solidisme ne doit pas être établi sur le principe abstrait d'une fibre imaginaire, mais bien sur la distinction des propriétés vitales inhérentes à chaque organe. Il a fait voir que si les humeurs sont altérées dans les maladies, elles ne subissent pas des modifications analogues à la fermentation, à la putréfaction des liquides privés de la vie, et que les seules modifications qu'elles puissent subir, sont *vitales* comme celles des solides. Bordeu a reconnu la nécessité de recourir à l'anatomie pathologique pour découvrir le siége et la nature des maladies; il a saisi l'importance du jeu des sympathies; il a fait voir comment un seul organe étant affecté, tous les autres le sont plus ou moins; l'influence immense qu'exercent les viscères situés immédiatement sous le diaphragme, ne lui a point échappé. En comparant la fièvre au travail d'une digestion pénible, il a fait le premier pas dans la voie où plus tard on devait découvrir la nature des maladies fébriles, sinon de toutes, au moins d'un grand nombre. Bordeu a entrevu que la plupart des maladies dérivent de l'inflammation, et c'est lui qui a le premier donné une théorie physiologique de cet état morbide, que l'on veut aujourd'hui considérer comme le seul qui doive fixer l'attention. Mais si Bordeu a tant fait pour les progrès de la physiologie pathologique, il ne s'est que peu ou point occupé de décrire avec soin les maladies, d'en distinguer les espèces, et même d'en assigner exactement le siége. Enfin, trop imbu de la doctrine de l'expectation, dont il avait puisé le germe dans les écrits des anciens, et vers laquelle l'abus dangereux des traitemens systématiques l'avait porté, il ne fit rien pour les progrès de la médecine pratique, et, jaloux de rendre célèbres les eaux de son pays, il en exagéra la puissance. Emporté par la fougue de son imagination, il ne fit que jeter des vues éparses, mais ces vues sont celles d'un véritable génie médical. Ces vues, recueillies comme autant de semences précieuses, fécondées par Fouquet, La Caze, Roussel, Vicq-d'Azyr, Barthez, Chaussier, Hallé, Pinel, Bichat, Richerand, Alibert et Broussais, et naturalisées dans le sein de l'Ecole de Paris, l'ont portée au degré de splendeur où nous la voyons aujourd'hui.

Bichat est, de tous ceux que nous venons de nommer, celui qui a le plus profité des travaux de Bordeu; mais quoiqu'il le cite en deux ou trois endroits de ses écrits, il ne lui rendit pas un hommage assez solennel. C'est dans Bordeu qu'il puisa toutes les grandes vues physiologiques qui ont fait la fortune de ses

productions, autant que ses propres travaux. Si Bichat est surtout recommandable, c'est parce qu'il sut féconder et continuer les travaux d'un grand homme, dont au reste il se montra le digne successeur. Il lui fut même supérieur sous le rapport de la méthode; mais, en cela, il n'eut peut-être que le mérite d'être né plus tard que le médecin béarnais.

On a vu que Bordeu, malgré son génie, ne put se débarrasser de quelques vieilles idées dont le temps a fait justice, telles que celles de la coction et de l'expulsion de la matière morbifique. Ses écrits offrent en outre de nombreuses hypothèses, plus brillantes que plausibles. Ce médecin célèbre semble ne parler que d'après son imagination, alors même qu'il expose les vérités les plus irrécusables. C'est sans doute pour n'avoir vu que les taches qui déparent ses productions, que Sprengel a cru faire assez en lui accordant à peine une place dans son Histoire de la médecine; peut-être même l'historiographe allemand craignait-il d'être obligé de reconnaître que la France avait donné le jour à un physiologiste supérieur à Haller. Bordeu fut en effet supérieur au professeur de Goettingue; s'il eut une érudition moins vaste, il tira un plus grand profit de ses lectures; les jugemens qu'il porte sur Asclépiade, Thémison, Hippocrate, Galien, Stahl, Van Helmont et sur tous les médecins dont les noms marquèrent des époques dans l'histoire des sciences médicales, sont remarquables par leur profondeur, autant que par la finesse et le piquant de l'expression. Toutefois, les idées se pressaient trop dans la tête de notre Bordeu, pour qu'il lui fût possible de les présenter avec méthode. Il dédaignait la correction du style, quoique le sien fût souvent aussi agréable que brillant. On pourrait dire de lui ce que Roussel dit de Rouelle : semblable à un volcan qui vomit pêle-mêle, avec la lumière et la fumée, des matières brutes, informes et précieuses à la fois, il a ouvert une route à ceux qui sont nés avec le courage et les talens nécessaires pour sonder les profondeurs de la nature.

Il serait difficile de dire pourquoi les médecins de Montpellier ont, en quelque sorte, jeté le voile de l'oubli sur Bordeu, tandis qu'on les voit exalter Barthez à tout propos. Veulent-ils punir le premier de ce qu'il a jeté, sans en avoir eu le projet, les fondemens d'une doctrine dont l'éclat n'obscurcit l'ancienne splendeur de leur école, que parce que, ne pouvant plus occuper le premier rang, ils paraissent vouloir ne rien être. L'immense savoir de Barthez a moins servi aux progrès de la médecine que l'esprit d'observation et les vues physiologiques si lumineuses de Bordeu. Barthez a érigé un monument dont Bordeu avait fourni les plus beaux ornemens et même les fondations. Barthez a traduit, dans un langage froid et systématique, ce que Bordeu avait dit avec tout l'enthousiasme d'une

imagination brûlante et hardie. Telle métaphore brillante de Bordeu est devenue un obscur théorême sous la plume de Barthez. Bordeu saisissait comme un trait de lumière telle particularité dont tout autre que lui eût méconnu l'importance; Barthez rapprochait avec habileté des faits, des inductions qu'il n'aurait pu trouver; mais il posa des principes élevés, auxquels Bordeu n'aurait pu atteindre, et que peut-être même il aurait dédaignés. Enfin, dans le premier, je vois le génie qui enrichit la science, et dans le second, le talent supérieur qui trace la méthode suivant laquelle on doit l'enseigner, l'apprendre et la mettre en usage. N'offrons donc point nos hommages à l'un ou à l'autre de ces deux grands hommes; qu'ils soient à chaque instant devant nos yeux comme les plus beaux modèles que nous puissions imiter, comme les guides les plus fidèles que nous devions suivre. Prodiguer à l'un l'éloge, à l'autre le dédain, ce serait les mal juger tous deux.

Dissertatio physiologica de sensu genericè considerato. Montpellier, 1742, in-4°. – Paris, 1751, in-12., avec les *Recherches sur les glandes.*

Bordeu admet, d'après Leeuwenhoek, que les nerfs sont composés de fibres qui paraissent un peu tordues et plissées; il va même jusqu'à les croire susceptibles de contraction, comme tout récemment Home l'a fait en Angleterre. Mais, à côté de cette erreur, on commence à voir briller les grandes idées auxquelles il était sur le point de donner un si beau développement. On le voit aussi commencer à se servir de l'ironie, qu'il mania toujours avec adresse, et sans jamais aller trop loin; mais on sait que cette arme dangereuse blesse d'autant plus qu'elle semble pénétrer moins. On trouve encore dans cette thèse le germe de la division de la contractilité en organique et animale. Bordeu admet, en effet, que le mouvement vital est double, ou il en admet deux nuances; l'une qui constitue le mouvement tonique de Stahl, fibrillaire de Ferrein, et l'autre le mouvement musculaire: il place l'une et l'autre sous la dépendance du cerveau et des nerfs.

Chylificationis historia. Montpellier, 1742, in-4°. – Paris, 1751, in-12, avec les *Recherches sur les glandes.*

Ainsi que les physiologistes qui lui ont succédé, Bordeu n'adopte exclusivement aucune des hypothèses proposées pour expliquer la digestion; il les admet toutes. Cette fonction est, suivant lui, le résultat de la pénétration des alimens par les liquides que fournissent les glandes salivaires et la membrane interne de l'estomac, ainsi que de la trituration opérée par les contractions de ce viscère. Il croit qu'alors les végétaux commencent à se putréfier, et que, de toutes ces actions soumises à l'influence vitale résulte le chyle. Cette dissertation montre que déjà Bordeu avait en vue de prouver que l'action des glandes n'était point due à la pression qu'exercent sur elles les parties voisines. C'est ainsi que depuis, Bichat, dans quelques Mémoires lus à la Société médicale d'Émulation, et insérés dans son Recueil, jeta en avant quelques-unes des idées mères qu'il a développées dans son Traité des membranes et dans son Anatomie générale.

Lettres sur les eaux minérales du Béarn et de quelques-unes des provinces voisines. Amsterdam, 1746 - 1748, in-12.

Ces Lettres n'offrent rien qui ne se retrouve dans les ouvrages postérieurs de Bordeu.

Observation sur l'usage du quinquina dans la gangrène.

Dans le Traité des plaies de Guisard, et dans les Lettres sur les eaux minérales du Béarn.

Mémoire sur les articulations des os de la face.

Dans le second volume des Mémoires des savans étrangers de l'Académie royale des sciences.

Ce Mémoire est un modèle d'exactitude anatomique et de précision dans l'examen de l'usage des parties. Personne avant Bordeu n'avait écrit avec autant de méthode sur des sujets de ce genre. Il termine en proposant le problème suivant, que le professeur Richerand a résolu : Un homme ayant un grand poids sur la tête, et serrant en même temps violemment quelque chose entre ses dents, déterminer quel est celui des os de la tête qui fait le plus d'efforts. Bordeu, dans cette production, se montre profondément versé dans les plus petits détails de l'anatomie. Depuis lui, aucun médecin de Montpellier n'a mérité cet éloge, si ce n'est Barthez.

Recherches anatomiques sur les différentes positions des glandes et sur leur action. Paris, 1752, in-12. - *Ibid.* an VIII, in-12., avec des notes du professeur Hallé.

C'est dans ces Recherches que Bordeu commença à montrer ce dont il était capable. Il blâme dans ces termes les anatomistes qui s'adonnent exclusivement à étudier les cadavres : « Ils perdent, dit-il, de vue les corps vivans; les préparations qui n'exigent qu'un simple travail mécanique les tiennent tout entiers ; on ne trouve pas même chez eux un livre de pratique. Pour moi, je ne considère jamais l'état sain sans considérer l'état de maladie ; je les examine l'un avec l'autre ; je m'étudie à les reconnaître l'un par l'autre, et je n'hésite pas à mêler les observations des praticiens consommés avec les connaissances des anatomistes les plus adroits. Je ne doute pas que ce soit là le moyen de former un corps de doctrine ou d'*anatomie médicinale* qui nous manque. »

Bordeu examine d'abord l'opinion de Malpighi et de Ruysch sur la structure des glandes, sans se ranger du parti de l'un ou de l'autre. A chaque instant, il raille impitoyablement Lieutaud : voulut-il ainsi appeler l'attention sur lui, ou se laissa-t-il entraîner à la fougue qu'inspire le climat brûlant du midi ? Nous avons dit dans le cours de cet article ce qu'il pensait de l'action des glandes, mais nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage, quoiqu'aujourd'hui chacun pense comme Bordeu à cet égard. On y trouvera une foule d'idées dont les unes n'ont pas encore été mises à profit, et dont d'autres sont devenues le patrimoine de quelques médecins encore vivans, grâces à l'incurie des lecteurs français, peu jaloux de remonter aux sources. Je citerai entre autres l'opinion de Bordeu sur les fonctions du thymus et des capsules surrénales ; ainsi, il dit de ces dernières, que, dans le fœtus, elles ont peut-être deux usages, l'un de séparer une humeur, comme dans l'adulte, l'autre de tenir en quelque façon lieu de reins, ou d'empêcher la sécrétion de l'urine, non-seulement en contenant une certaine quantité de sang qui doit aller aux reins, mais encore en séparant une liqueur propre à empêcher que les humeurs du fœtus ne deviennent urineuses ou excrémentitielles et nuisibles. Dans toutes ces assertions, il est facile de reconnaître l'opinion que M. Broussais a donnée comme étant de lui, lorsque, dans un Mémoire lu à la Société médicale d'Emulation, il dit des capsules, que, dans le fœtus, elles servent de diverticulum aux reins, en empêchant le sang de se porter vers ces organes.

On trouve encore dans cet ouvrage la division des fonctions, telle que Bichat l'a professée.

Dissertation sur les écrouelles.

Couronnée en 1753.

Insérée dans le troisième volume des Prix de l'Académie de chirurgie (1757), dans l'ancien Journal de médecine (septembre 1759), et dans le Journal économique (janvier 1760); imprimée à Paris, avec les *Recherches sur le tissu muqueux*, sous le titre de : *L'usage des eaux de Barèges et du mercure dans les écrouelles* (1767).

Nous voudrions pouvoir rayer ce mémoire de la liste des ouvrages de Bordeu, s'il n'y avait un morceau d'anatomie pathologique qui mérite encore d'être lu, parce qu'il montre que jamais l'auteur n'a méconnu l'utilité des recherches de ce genre, alors même qu'il n'en tirait aucun parti avantageux.

An omnes organicæ corporis partes digestioni opitulentur? Paris, 1753, in-4°.

Cette thèse a la plus grande analogie avec l'*Historia chylificationis*.

An venatio cæteris exercitationibus salubrior? affirm. Paris, 1753, in-4°.

Bordeu avait-il en vue de se rendre agréable aux grands en flattant leur goût pour la chasse?

Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis. Paris, 1754, in-4°.

Cent soixante-dix observations et une foule d'aperçus intéressans distinguent cette thèse, que Bordeu refondit dans son Traité des maladies chroniques.

Ces trois Dissertations sont insérées en extrait dans le Journal des savans (année 1754).

Recherches sur les crises.

Dans l'Encyclopédie (1753) et avec la seconde édition des *Recherches sur le pouls* (Paris, 1768 et 1772).

Malgré son attachement pour la doctrine d'Hippocrate, il n'hésite pas à le blâmer de s'être pressé d'établir des règles générales. Cet article, rempli de l'érudition la mieux digérée, montre avec quel fruit Bordeu avait lu et médité. Il finit par ce trait remarquable : « Il y a des questions, dit-il, qui sont réservées pour les législateurs de l'art. J'appelle *législateur de l'art*, le médecin philosophe qui a commencé par être *témoin*, qui, de *praticien*, est devenu *grand observateur*, et qui, franchissant les bornes ordinaires, s'est élevé au-dessus même de son art. Ouvrez les fastes de la médecine; comptez les législateurs! »

Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Paris, 1756, in-12. — *Ibid.* 1768 et 1772, 3 tomes en 4 vol. in-12.

Cette seconde édition renferme des recherches sur les écrits de l'auteur et les jugemens portés sur sa doctrine du pouls. La première édition a été traduite en anglais (Londres, 1765), et la seconde l'a été en italien.

Il indique les variations du pouls selon le siége de la maladie, selon qu'elle est à la période d'irritation, qu'elle est au plus haut degré d'intensité, ou qu'elle approche de sa terminaison. Un médecin qui dédaigne ce livre et ne le lit point prouve qu'il ignore l'art de discerner les grandes vues cachées par quelques erreurs d'un génie éminemment médical. Depuis le commencement de ce siècle, on s'occupe trop peu du pronostic. On y reviendra.....

Recherches sur le traitement de la colique métallique à l'hôpital de la Charité, pour servir à l'histoire de la colique vulgairement appelée colique de Poitou. 1762-1765.

Dans l'ancien Journal de médecine (tomes XVI, XVII, XVIII, XIX et XXIII).

Ces Recherches, trop peu connues, sont aussi curieuses qu'intéressantes sous le rapport de l'art. Bordeu y fait cette remarque importante, que les malades attaqués de la colique métallique ne sont pas tous, comme on l'a prétendu, insensibles ou indolens lorsqu'on les tâte, même dans

les momens où les douleurs de colique ne se font pas sentir. La plupart, dit-il, éprouvent vers la région épigastrique une tension, un poids incommode, souvent très-pénible, et qui va jusqu'à la douleur lorsqu'on comprime les parties. Il recommande d'ouvrir la colonne vertébrale ; ce précepte a été répété par Frank en 1792.

Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine qui peuvent avoir rapport à l'arrêt de la grand' chambre du parlement de Paris, concernant l'inoculation, et qui paraissent favorables à la tolérance de cette opération. Liége (Paris), 1764, 2 vol. in-12.

Nous ne possédons aucun travail sur l'histoire de la médecine qui vaille celui-ci. Combien il fait regretter que Bordeu se soit presque entièrement adonné à la pratique ! C'est dans cet écrit qu'il faut aller puiser des idées justes sur Hippocrate, Galien, Stahl, Paracelse, Van Helmont et Boerhaave, et non dans des déclamations où chacun de ces grands hommes reçoit le tribut banal de blâme ou d'éloges qu'une servile imitation leur prodigue depuis des siècles.

Recherches sur le tissu muqueux et l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de la poitrine. Paris, 1767, in-12, avec la *Dissertation sur l'usage des eaux de Barèges dans les écrouelles*, Paris, 1791, in-12.

Les recherches sur le tissu muqueux ont été traduites en allemand (Vienne et Leipzick, 1772, in-8°.). Celles sur le tissu cellulaire l'ont été aussi à Munster, 1800, in-8°.

Pour louer dignement ce bel ouvrage, il suffit de dire qu'il donna certainement à Bichat l'idée de son Anatomie générale, et qu'il en devint un chapitre, par un de ces heureux larcins que Bichat a su se faire pardonner en y joignant une foule de remarques qui n'appartenaient qu'à lui.

Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, et sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Barèges, et des autres sources de l'Aquitaine. Paris, 1er vol., 1775, in-8°., avec la *Dissertation sur les écrouëlles.* - *Ibid.* an VII, avec des notes et la vie de l'auteur, par Roussel.

Je ne chercherai point à donner au lecteur une idée de cet ouvrage, qui est encore classique parmi nous, et qui, fouillé à diverses reprises, est encore une mine précieuse dans laquelle on peut trouver les matériaux de plusieurs bons ouvrages. Toute la physiologie et toute la pathologie sont en principes dans cet admirable traité, qui ne vieillira jamais entièrement.

Tous les ouvrages que nous venons d'indiquer, excepté les trois thèses que Bordeu soutint à la Faculté de Paris, et les lettres sur les eaux minérales du Béarn, ont été réunies par le professeur Richerand sous le titre d'*OEuvres complètes de Bordeu* (Paris, 1818, 2 vol. in-8°.).

On a encore de Bordeu :

Hommage à la vallée d'Ossau. in-8°.

Cet opuscule en patois basque n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires.

Les ouvrages suivans, publiés sous le nom de La Caze, sont attribués à Bordeu, ou du moins il en a fourni le fond :

Specimen novi medicinæ conspectûs. Paris, 1749-1751, in-8°.

Institutiones medicæ ex novo medicinæ conspectu. Paris, 1755, in-12.

Idée de l'homme physique et moral, pour servir d'introduction à un Traité de médecine. Paris, 1755, in-8°.

Extrait raisonné du traité de l'homme physique et moral, et des institutions médicales. Paris, 1758, in-8°.

Ce fut lui qui, comme nous l'avons dit, institua le Journal de Barèges, continué par son frère.

Les idées pratiques de Bordeu ont été réunies par Minvielle, qui en a formé un ouvrage intitulé : *Traité de médecine théorique et pratique* (Paris, 1774, in-12). (s.)

BORDING (Jacques), fils d'un marchand d'Anvers, naquit dans cette ville le 11 juillet 1511. Ses parens l'envoyèrent étudier les belles-lettres à Louvain. Au bout de quelque temps, il vint à Paris pour y entendre les leçons de Jacques du Bois; mais ayant été dépouillé, de tout son argent, par des voleurs, il était au moment de quitter cette capitale, où il ne savait plus comment vivre, lorsque ses amis lui firent obtenir une place de régent dans le Collége de Lisieux, où il donna pendant deux ans des leçons de grec et d'hébreu. Au bout de ce temps, l'évêque de Mende, sous la protection duquel il s'était mis, lui fournit les moyens d'aller terminer ses études à Montpellier. A la mort de son protecteur, en 1530, il quitta cette ville, et fut nommé principal du Collége de Carpentras. Quelque temps après, en 1540, il alla prendre le bonnet de docteur à Bologne, et revint aussitôt à Carpentras, où il se proposait de passer le restant de ses jours. Mais comme il avait embrassé la religion réformée, et qu'il ne pouvait par conséquent point espérer de tranquillité en France, il prit le parti de s'établir à Anvers, où il pratiqua et professa avec beaucoup de succès, pendant cinq ans. Ses opinions religieuses lui ayant encore suscité des persécutions dans cette ville, il se retira d'abord à Hambourg, puis à Rostoch, où le duc de Mecklembourg, qui l'avait nommé son médecin, lui avait offert aussi une chaire de médecine. Au bout de sept ans, en 1556, il quitta cet emploi, pour aller en remplir un semblable à Copenhague, où il mourut le 1er septembre 1560, laissant les ouvrages suivans, qui n'offrent rien de remarquable :

Φυσιολογια, Υγιεινη, Παθολογια, *tres medicinæ partes Rostochii et Hafniæ publicè enarratæ, et junctim editæ a Levino Batto*. Rostoch, 1591, in-8°.

Enarrationes in sex libros Galeni de tuendâ valetudine. Accessit auctoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta. Rostoch 1595, in-4°. – *Ibid.* 1604, in-4°. (J.)

BORDONI (Jules), médecin de Padoue, qui vivait au commencement du seizième siècle, n'a publié qu'une traduction italienne de la seconde partie des Vies des hommes illustres de Plutarque (Venise, 1525, in-4°.). Il ne faut pas le confondre avec

Bordoni (*Bienvenu*), autre médecin de Padoue, dont on a :
Disputatio continens theoremata logica, mathematica, naturalia et medica. Padoue, 1563, in-4°. (z.)

BOREL (Pierre), médecin français, naquit à Castres, vers l'an 1620, fit ses études à Montpellier, où il obtint le doctorat en 1640, et commença l'année suivante à pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale. Il y resta jusqu'en 1653, époque où il vint à Paris, et fut fait médecin ordinaire du roi.

En 1674, l'Académie des sciences l'admit dans son sein, comme chimiste. Il est mort en 1689. Ses ouvrages annoncent des connaissances très-variées, mais en général, peu de goût et de discernement : ils ne sont guère consultés aujourd'hui que par les érudits. Ceux qui ont rapport à la médecine, sont surtout insignifians. On ne doit ajouter foi qu'avec beaucoup de réserve aux faits extraordinaires rapportés par l'auteur, qui, non-seulement était fort crédule, mais encore écrivait, à ce qu'il paraît, dans l'intention surtout d'attirer l'attention publique sur lui, et d'accroître ainsi sa clientelle. Voici quels sont les titres des écrits publiés sous son nom :

Catalogue des raretés de Pierre Borel de Castres. Castres, 1645, in-4°. Réimprimé à la suite des *Antiquités de Castres.*

Les antiquités, raretés, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et du comté de Castres d'Albigeois, et des lieux qui sont à ses environs, avec l'histoire de ses comtes, évêques, etc., et un recueil d'inscriptions romaines, et autres antiquités du Languedoc et Provence, avec le rôle des principaux cabinets et autres raretés de l'Europe, comme aussi le Catalogue des choses rares de M. Pierre Borel. Castres, 1649, in-4°.

Historiarum et observationum medico-physicarum centuria prima et secunda. In quâ non solum multa utilia, sed et rara, stupenda, ac inaudita continentur. Castres, 1653, in-8°. - La Haye, 1656, in-8°. - Paris, 1657, in-8°. - Francfort, 1670, in-8°., avec les Observations d'Isaac Cattier, et la Vie de Descartes par Borel. - Francfort, 1670, in-8°., avec les pièces précédentes, les Observations de Jean Rhodion, le traité *De affectibus omissis* d'Arnaud Boot, et les Observations de Pierre-Mathieu Rossius. - *Ibid.* 1678, in-8°. - La Vie de Descartes a été traduite en anglais, Londres, 1666, in-8°.

Cet ouvrage fait peu d'honneur au discernement de Borel, qui y montre une crédulité peu commune.

Bibliotheca chimica, seu catalogus librorum philosophicorum hermeticorum, in quo quatuor millia circiter authorum chimicorum, vel de transmutatione metallorum, re minerali, et arcanis, tam manuscriptorum quam in lucem editorum, cum eorum editionibus, usque ad annum 1653 continentur. Cum ejusdem Bibliothecæ appendice et corollario. Paris, 1654, in-12. - Heidelberg, 1656, in-12.

L'auteur parle de plus de quatre mille auteurs ; mais il mutile la plupart des titres, et souvent même n'indique pas en quelle année les ouvrages furent publiés.

De vero telescopii inventore, cum brevi omnium conspiciliorum historiâ. Ubi de eorum confectione ac usu, seu de effectibus agitur, novaque quædam circa ea proponuntur. Accessit etiam centuria observationum microscopicarum. La Haye, 1655, in-4°.

Trésor des recherches et antiquitez gauloises, réduites en ordre alphabétique et enrichies de beaucoup d'origines, épitaphes, et autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue Thyoise, ou Theuthfranque. Paris, 1655, in-4°.

Réimprimé dans l'édition du *Dictionaire étymologique* de Ménage (Paris, 1750, 2 vol. in-fol.).

Auctarium ad vitam Peirescii. La Haye, 1655, in-4°.

Discours prouvant la pluralité des mondes. Genève, 1657, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1658, in-8°. ; *Ibid.* 1660, in-8°.

Hortus, seu Armamentarium simplicium plantarum et animalium ad

artem medicam spectantium, cum brevi eorum etymologiâ, descriptione, loco, tempore et viribus. Castres, 1666, in-8°. -Paris, 1667, in-8°.
De curationibus sympatheticis,
dans le *Theatrum sympatheticum.* Nuremberg, 1662, in-4°. (o.)

BORELL (Jean) naquit à Fenestrelles, dans le Dauphiné, le 22 décembre 1684. Son père, magistrat municipal de cette ville, fut obligé de quitter la France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se retira à Zurich, avec toute sa famille. Jean fut envoyé à Marbourg en 1705. Il étudia la médecine dans cette Université, s'y fit recevoir en 1707, devint professeur extraordinaire de médecine en 1709, professeur ordinaire en 1711, et professeur de physique en 1715, fut nommé médecin du prince en 1723, et mourut, le 12 janvier 1747, laissant:

Dissertatio de plantis verno tempore efflorescentibus. Marbourg, 1706, in-4°.
Cette Dissertation fut soutenue sous la présidence de Daniel Nebel.
Dissertatio de singultu. Marbourg, 1707, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Marbourg, 1720, in-4°. (J.)

BORELL (Philippe-Jacques), fils de Jacques Borell, naquit, à Marbourg, en 1715. Il fit ses études dans cette Université, alla les continuer à Strasbourg, en 1736, et revint prendre le titre de docteur, dans sa ville natale, en 1737, sous la présidence de Duising. Devenu professeur extraordinaire en 1742, il obtint une chaire ordinaire de médecine sept ans après. Sa mort date du 23 décembre 1760. On a de lui:

Dissertatio de catarrho suffocativo. Marbourg, 1734, in-4°.
Dissertatio de colicâ. Marbourg, 1737, in-4°.
Dissertatio de salivatione artificiali. Marbourg, 1752, in-4°.
Dissertatio demonstrans caussam sanitatis ob nimiam quantitatem nocivam, eamque talem casu singularem illustratam. Marbourg, 1758, in-4°. (J.)

BORELLI (Jean-Alphonse) naquit à Naples le 28 janvier 1608. Les événemens de sa vie sont peu connus, parce que le général de la maison des clercs réguliers de Saint-Pantaléon, appelés des Ecoles pieuses, auprès duquel il termina sa carrière, s'est moins attaché à nous instruire des particularités de sa carrière littéraire, qu'à s'étendre sur sa conduite, dans l'Eloge qu'il fit de lui, et qu'on lit en tête du traité *de motu animalium.* Nous savons seulement, et ses ouvrages le témoignent assez, qu'il eut, pendant toute sa vie, un goût décidé pour les mathématiques et la philosophie. Il enseigna ces deux sciences à Florence et à Pise, et, sur la fin de ses jours, il se retira à Rome, dans la maison des religieux des Ecoles pieuses, où il mourut le 31 décembre 1679.

Borelli fut moins praticien qu'érudit. On doit le considérer comme le fondateur ou le chef de la secte iatromathématique. Le parti avantageux qu'il avait tiré de la statique pour expli-

quer les mouvemens des animaux, lui fit naître l'idée d'appliquer aussi la science du calcul à toutes les fonctions et à tous les phénomènes de l'économie animale; mais il n'exécuta pas lui-même ce projet, qui ne fut développé, dans toute son étendue, que par l'un de ses disciples, Laurent Bellini. Quant à lui, il se contenta de porter son attention sur ceux des phénomènes de la vie qui se montrent soumis, jusqu'à un certain point, aux règles de la mécanique, et on lui doit la justice d'avouer qu'il a rendu de grands services à cette partie de la physiologique. En effet, il reconnut le premier que les muscles sont obligés de déployer une très-grande force, même lorsqu'ils n'ont à surmonter qu'une résistance légère, et il fit voir que cet effet, directement contraire à ce que les anciens admettaient, tient à plusieurs causes réunies, qu'il passa en revue l'une après l'autre; savoir, à l'insertion des muscles plus près du centre de mouvement que ne l'est la résistance ou le poids qu'ils font mouvoir autour de ce centre, à l'obliquité de cette insertion, et à celle de la direction des fibres charnues par rapport au tendon. Dans le même temps, il montra que les os des membres des animaux sont de véritables leviers, sur lesquels les muscles agissent à la manière de puissances qui les font mouvoir. Cette découverte fondamentale aurait suffi pour immortaliser son nom, quand même elle ne l'aurait pas conduit à une multitude d'ingénieux aperçus de détails. Elle doit faire excuser les fautes dans lesquelles il est tombé. Varignon, Parent, Pemberton et Hamberger ont relevé les erreurs relatives aux principes de mécanique dont il s'est servi pour expliquer ou pour calculer les phénomènes que présentent les divers mouvemens progressifs de l'homme et des animaux. Barthez en a relevé d'autres ensuite, et s'est surtout attaché à démontrer que Borelli s'était trompé en faisant entrer dans ses calculs la réaction de la résistance, c'est-à-dire, du sol ou des corps ambians, sur l'être qui se meut; réaction qui ne peut, en effet, avoir lieu que dans l'hypothèse de l'élasticité de ces corps. Borelli a écrit de nombreux ouvrages, dont voici les titres :

Delle cause delle febbri maligne. Naples, 1647, in-12. – *Ibid.* 1648, in-12. – Cosenza, 1649, in-12. – Pise, 1658, in-4°.

Euclides restitutus, seu prisca geometriæ elementa faciliùs contexta. Pise, 1658, in-4°. – *Ibid.* 1679, in-4°.

Apollonii Pergæi conicorum libri V, VI et VII, paraphraste Abulphato Asphahanensi nunc primùm editi. Additus in calce Archimedis assumptorum liber, ex codicibus Arabicis manuscriptis Ser. D. Etruriæ. Abrahamus Ecchellensis Maronita latinos reddidit. Joannes-Alphonsus Borelli curam in geometricis versioni contulit, et notas uberiores in universum opus adjecit. Florence, 1661, in-fol.

Theoricæ medicorum planetarum ex causis physicis deductæ. Florence, 1666, in-4°.

Cassini a jugé digne d'attention ce travail, dans lequel Borelli s'efforce

de déduire la théorie des mouvemens des satellites de Jupiter des observations d'Hodierna. Il y pressentit l'existence de l'attraction.

De vi percussionis liber. Bologne, 1667, in-4°.

De motionibus naturalibus à gravitate pendentibus liber. Reggio, 1670, in-4°.

Meteorologia Ætnea, sive historia et meteorologia incendii Ætnæi anni 1669. Accessit responsio ad censuras R. P. Honorati Fabri contrà suum librum de vi percussionis. Reggio, 1670, in-4°.

Elementa conica Apollonii Pergæi et Archimedis opera nova, et breviori methodo demonstrata à Joanne-Alphonso Borelli. Rome, 1679, in-12, à la suite de la troisième édition de l'*Euclides restitutus*.

De motu animalium. Pars prima, in quâ copiosè disceptatur de motionibus conspicuis animalium, nempè de externarum partium et artuum flexionibus, extensionibus et tandem de gressu, volatu, natatu et ejus annexis. Rome, 1680, in-4°.-*Pars altera, in quâ de causis motûs musculorum et motionibus internis, nempè humorum, qui per vasa et viscera animalium fiunt*. Rome, 1681, in-4°. - Leyde, 1688. in-4°. - *Ibid*. 1711, in-4°. - Naples, 1734, in-4°. - La Haye, 1743, in-4°. - Inséré aussi dans la Bibliothèque anatomique de Manget.

La première partie de cet ouvrage mérite seule d'être lue. La seconde, consacrée aux mouvemens internes, n'est qu'un tissu d'hypothèses gratuites. Borelli n'avait pas renoncé à toutes les idées chimiques, puisqu'il attribuait encore la contraction des muscles à une espèce de fermentation qui s'opérait dans leur intérieur, théorie peu différente de celle de Willis. Il ne se contenta pas non plus de prouver que les muscles exercent une force considérable dans les mouvemens des animaux ; il voulut encore évaluer cette force en chiffres, oubliant qu'il est impossible de calculer rigoureusement les effets d'un mobile dont on ignore la nature et l'énergie. Au reste, il ne faut pas oublier que la mort l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage, que son ami, le général des clercs réguliers des Ecoles pieuses publia tel qu'il fut trouvé après son décès. Chirac en faisait un si grand cas qu'il légua par testament les fonds nécessaires pour l'entretien d'un professeur chargé d'expliquer ce livre et les matières qui s'y rapportent. La volonté du testateur ne fut point exécutée.

Tractatus duplex de vi percussionis et de motibus naturalibus è gravitate pendentibus, ad intelligentiam operis de motu animalium apprimè necessariis ; cum ejusdem responsionibus ad Stephani de Angelis animadversiones in librum de vi percussionis. Leyde, 1686, in-4°.

Osservazione intorno alla virtu inegual degli occhi ;
dans le *Diario romano* (1669), et, trad. en français, dans la quatrième Conférence de J.-B. Denis, du 1er novembre 1672.

Osservazione del' eclissi lunare, fatta in Roma de G.-A. Borelli, la sera del 11 gennaro 1675 ;
dans le *Diario romano* (1675).

De renum usu judicium ;
avec le traité *De structurâ renum* de Laurent Bellini (Strasbourg, 1664, in-8°.). (J.)

BORETIUS (Mathieu-Ernest), médecin allemand, né à Loetzen, en Prusse, le 18 mai 1694, fut destiné, par ses parens, à l'état ecclésiastique, et fit d'abord quelques études en théologie; mais bientôt, entraîné par son goût, il suivit la carrière de la médecine. Le doctorat lui fut conféré en 1720, à Leyde. De la Hollande, il passa en Angleterre, où il séjourna pendant quelques années. En 1723, il devint membre de la So-

ciété de Berlin, et médecin de la cour de Kœnigsberg. Nommé, en 1726, assesseur du collége de médecine, et, l'année suivante, professeur extraordinaire, il obtint, en 1728, le titre de médecin de la ville, et, en 1738, celui de médecin du roi. Ce fut en cette année qu'il mourut, le 4 octobre. Il a laissé divers opuscules, dont voici les titres :

Dissertatio de hieraciis Prussicis. Leyde, 1720, in-4°.
Observationum exoticarum specimen primum, sistens famosam Anglorum variolas per inoculationem excitandi methodum, cum ejusdem phænomenis et successionibus pr uti nuper in carcere Londinensi Newgate, auctoritate publicâ, in sex personis capite damnatis, feliciter fuit instituta. Kœnigsberg, 1722, in-4°.
Dissertatio de alto apparatu. Kœnigsberg, 1723, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ ex depresso cranio. Kœnigsberg, 1727, in-4°.
Anatome plantarum et animalium analoga. Kœnigsberg, 1727, in-4°.
Musæum Boretianum, sivè Catalogus præparatorum anatomicorum rerumque naturalium. Kœnigsberg, 1739, in-4°. (J.)

BORGARUCCI (Prosper), en latin *Borgarutius*, médecin italien, du seizième siècle, né à Canziano, dans le diocèse de Gubbio, fut nommé professeur à l'Université de Padoue, en 1564. Trois ans après, le roi de France l'appela à Paris, et lui donna le titre de son médecin; mais Borgarucci n'ayant pas trouvé dans cette capitale tous les avantages qu'il s'attendait à y rencontrer, il revint dès l'année suivante à Padoue. On a de lui :

Arcana partim medica, partim chemica, III libri, ex Gabr. Fallopio: Venise, 1565, in-8°.
Della contemplazione anatomica sopra tutte le parte del corpo umano. Venise, 1564, in-8°.
Borgarucci relève, dans cet ouvrage, quelques erreurs de Valverde et de Vésale.
Trattato di peste. Venise, 1565, in-8°.
L'afflizione di Venezia nella quale si ragiona di tutti gli accidenti occorsi in Venezia l'anno 1576 per cagion di peste. Florence, 1578, in-4°.
De morbo gallico methodus.
Ce traité a été inséré dans la collection des écrits sur la syphilis, imprimée à Venise (1566, in-fol.). Il est fort insignifiant, et la seule chose qu'on y remarque, c'est que Borgarucci regarde la vérole comme une maladie nouvelle. Il conseille les frictions mercurielles pour la guérir, mais n'ose cependant le faire qu'avec beaucoup de réserve et de restrictions, parce qu'il leur attribue la propriété d'éteindre la virilité.
Borgarucci ayant trouvé à Paris un manuscrit de la Grande chirurgie de Vésale, l'acheta, et le fit imprimer (Venise, 1569, in-8°.). On lui doit une édition augmentée de la *Descrizione d'Italia* de Léandre Alberti (Venise, 1581, in-4°.); une de la traduction italienne des Lettres familières de Cicéron par Jean Fabrini (Venise, 1582, in-fol.), et une de la *Fabbrica del mundo* de François Alunno (Venise, 1584, in-fol.). (O.)

BORGES (Diego), né à Lisbonne, se distingua également

dans la médecine et dans l'astronomie, au dix-septième siècle; il fut enterré dans la cathédrale de Lisbonne; il a écrit :

Discurso astrologico e prognostico diario para o anno de 1604. Lisbonne, 1603, in-8°.

Discorso astrologico e prognostico diario para o anno de 1604; y breve itinerario da monarchia del rey D. Filippe II de Portugal. Lisbonne, 1604, in-8°. - Evora, 1604, in-8°.

Tratado contra os astrologos, que dao o senhorio do anno ao planeta, que he senhor do dia em que o anno começa.

Tratado da conjunçao maxima de Saturno, Jupiter e Marte, que aconteceo a 24 de ontubro de 1603, como dos muitos ecclypses do anno de 1605.

Bonus medicus opportet esse bonus astrologus.

Votos em varias materias.

Consultations imprimées avec les *Decisoens* de Manuel de Fonseca Themudo. (r.)

BORGHESI (Jean), médecin italien, fort peu connu, du siècle dernier, partit pour les Grandes-Indes avec les missions qu'y envoyait la Propagande, et, peu après son arrivée dans ces climats lointains, en 1703, il écrivit, en latin, un itinéraire de son voyage, sous forme de lettre. Cette lettre, qui contient quelques observations médicales, avec des détails sur les productions naturelles, en particulier sur les plantes, a été traduite en italien, et publiée par Jean-Marie Crescenbeni, sous le titre suivant :

Lettera scritta da Pondisceri. Rome, 1705, in-12. (z.)

BORGHESIUS ou BORGESIUS. *Voyez* Bourgeois.

BORIE (Jean-François de), né à Pontac, au Béarn, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Bordeu parle de lui avec éloge dans ses Recherches sur l'histoire de la médecine. On a de lui :

La recherche des eaux minérales de Cauterez avec la manière d'en user. Tarbes, 1714. in-8°. (s.)

BORKHAUSEN (Maurice-Balthasar), né à Giessen, en 1760, et mort à Darmstadt, en 1806, fut maître d'hôtel chez un juge de Darmstadt jusqu'en 1788, et se retira ensuite à Arheiligen, où il vécut en simple particulier, et devint, plus tard, assesseur de la direction générale des eaux et forêts, et de la députation économique du pays de Darmstadt. En 1800, il fut nommé conseiller du prince. Nous lui accordons une place dans ce dictionaire, parce qu'il a consacré presque toute sa vie à l'histoire naturelle, sur les diverses branches de laquelle il a mis au jour des écrits remplis de vues neuves, qui annoncent un observateur doué d'une grande sagacité. Il essaya de remettre en honneur, parmi les botanistes, la méthode de classification des plantes, fondée sur l'insertion des étamines, que

Gleditsch avait inventée long-temps avant lui. On lui doit les ouvrages suivans :

Naturgeschichte der Europæischen Schmetterlinge, nach systematischen Ordnung. Francfort sur le Mein, part. I, 1788; part. II, 1789; part. III, 1790; part. IV, 1792; part. V, 1794, in-8°.

Versuch einer Erklaerung der zoologischen Terminologie : ein Handbuch zum Gebrauch derer, welche die Zoologie studiren wollen. Francfort sur le Mein, 1790, in-8°.

Versuch einer forstbotanischen Beschreibung der in den Hessen-Darmstaedtischen Landen, besonders in der Obergraffchaft Catzenellnbogen im Freyen wachsenden Holzarten. Francfort sur le Mein, 1790, in 8°.

Tentamen dispositionis plantarum Germaniæ seminiferarum secundùm novam methodum, è staminum situ et proportione, cum characteribus generum essentialibus. Darmstadt, 1792, in-8°. – Francfort sur le Mein, 1811, in-8°.

Rheinisches Magazin zur Erweiterung der Naturkunde. Giessen, 1794, in-8°.

Botanisches Woerterbuch, oder Versuch einer Erklaerung der vornehmsten Begriffe und Kunstwoerter in der Botanik. Giessen, 1797, in-8°.

Teutsche Fauna, oder kurzgefasste Naturgeschichte der Thiere Teutschlands. Francfort sur le Mein, 1797, in-8°.

Theoretisch-praktisches Handbuch der Forstbotanik und Forsttechnologie. Giessen, tom. I, 1800, in 8°.; tom. II, 1803, in-8°.

Joannis Milleri Illustratio systematis sexualis Linnæi, denuò edita, revisa, ac translatione Germanicâ locupletata. Francfort sur le Mein, 1804, in-fol.

Die Pflaumen. Darmstadt, 1804 - 1805, in-8°.

Borkhausen a inséré un grand nombre d'articles sur la botanique et l'entomologie dans le *Journal fuer die Liebhaber der Entomologie* de Scriba et dans le *Magazin fuer die Botanik* de Roemer. (J.)

BORLASE (Edmond), fils de Jean Borlase, lord d'Irlande, fut élevé dans l'Université de Dublin, et n'eut pas plus tôt terminé son éducation, qu'il se rendit à Leyde, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1650. A son retour en Angleterre, il obtint le même titre de l'université d'Oxford, et alla ensuite se fixer à Chester. Sa pratique, étendue et heureuse, lui acquit une grande réputation, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1682. Auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, il a publié :

Latham spaw, in Lancashire with some remarkable cases and cures effected by it. Londres, 1670, in-8°.

The reduction of Ireland to the crown of England : with the governorf since the conquest by king Henry II, ann. 1172, and some passages in their government. A brief account of the rebellion, ann. Dom. 1641. Also the original of the University of Dublin, and the College of physicians. Londres, 1675, in-8°.

The history of the execrable Irish rebellion, traced from many preceding acts, to the grand eruption, octob 23, 1641; and thence pursued to the act of settlement 1672. Londres, 1680, in-fol.

Wood prétend que la majeure partie de ce livre est tirée d'un ouvrage sur le même sujet publié par Jean Temple (Londres, 1646, in-4°.). (O.)

BORLASE (Guillaume), écrivain anglais, devenu célèbre par ses profondes connaissances dans les antiquités, et par le zèle avec lequel il travailla, pendant toute sa vie, à enrichir le domaine de l'histoire naturelle, naquit en 1696, à Pendeen, commune de la paroisse de Saint-Just, dans le duché de Cornouailles. Il alla faire ses études au collége d'Exeter, à Oxford, où il prit le degré de maître ès-arts. Ordonné prêtre en 1722, il devint, deux ans après, recteur de Ludgvan, et, en 1732, vicaire de sa paroisse natale. Depuis cette époque, il partagea tout son temps entre les fonctions du sacerdoce et l'étude de la nature, qui ne cessa pas d'avoir des charmes pour lui, jusqu'à sa mort, arrivée en 1772, le 31 août. Placé au milieu d'une des provinces les plus riches de l'Angleterre, sous le rapport minéralogique, il n'eut, pour ainsi dire, qu'à regarder autour de lui, pour rassembler d'innombrables matériaux. Aussi, quoiqu'il ne fût pas très-profond en histoire naturelle, comme il observait avec beaucoup de soin, il a laissé de précieux matériaux à ceux qui voudront un jour disposer dans un ordre systématique toutes les productions que la nature a répandues sur le sol de la Grande-Bretagne. Il fit part de ses premières recherches à la Société royale de Londres, qui en fut si satisfaite, qu'elle l'admit aussitôt dans son sein, en 1749. Depuis lors, il entretint une correspondance très-active avec cette compagnie savante, et il inséra une multitude d'articles plus ou moins importans dans les Transactions philosophiques, de 1750 à 1772. Comme il avait déposé au musée Ashmoléen la collection de tous les objets d'histoire naturelle et d'antiquité décrits dans ses ouvrages, l'Université d'Oxford lui témoigna sa reconnaissance en 1766, en lui décernant le titre de docteur en droit. Les ouvrages sortis de sa plume, sont :

Antiquities historical and monumental of the county of Cornwall. Oxford, 1754, in-fol. - Londres, 1769, in-fol.
Observations of the ancient and present state of the islands of Scilly, and their importance to the trade of Great-Britain. Oxford, 1756, in-4°.
Natural history of Cornwall. Oxford, 1758, in-fol. (O.)

BORN (Ignace de), l'un des plus célèbres minéralogistes de l'Allemagne, naquit le 26 décembre 1742, à Carlsbourg, en Transylvanie, de parens fort riches. A l'âge de treize ans, il fut envoyé à Vienne, pour y faire ses humanités et sa philosophie dans le collége des Jésuites. Ceux-ci, prévoyant bien qu'un jour il s'illustrerait par de grands talens, firent jouer tous les ressorts de leur politique astucieuse, pour l'attirer dans leur compagnie, et y réussirent effectivement. Le jeune Born prit l'habit de l'ordre en 1759, mais il ne le garda que pendant seize mois, au bout desquels il y renonça, ne conservant même

pas pour la société de ses anciens frères la haute estime et le penchant secret qu'on était accoutumé à remarquer dans ceux qui en avaient fait partie.

En quittant Vienne, Born se rendit à Prague, où il étudia le droit, et soutint publiquement une thèse *de finibus juris naturæ*. Après avoir terminé ses cours de jurisprudence, il entreprit un voyage en Hollande, dans les Pays-Bas, et en France. A son retour en Bohême, il renonça au droit, et s'adonna tout entier à l'histoire naturelle, principalement à la minéralogie et à la métallurgie. Favorisé dans ce genre d'études par Peithuer, conseiller des mines, il acquit, en peu de temps, des connaissances assez étendues pour mériter, en 1770, le titre d'assesseur au département suprême des monnaies et des mines, à Prague. L'année même où cette place lui fut accordée, il alla parcourir, en naturaliste, le bannat de Témeswar, ainsi que la haute et la basse Hongrie, et communiqua toutes les observations qu'il put recueillir à Ferber, qui publia ses lettres en 1774, à la grande satisfaction du monde savant, comme luimême fit imprimer plus tard celles que ce célèbre naturaliste lui adressa d'Italie. Pendant cette excursion, Born manqua perdre la vie à Felsœ-Banya, où il resta suffoqué pendant quinze heures, dans une mine. Cet accident porta une atteinte profonde à sa santé, naturellement délicate, et abrégea beaucoup sa carrière.

Dès qu'il fut en état de quitter la Hongrie, Born se hâta de revenir à Vienne, et reçut, en route, sa nomination à la place de conseiller des mines à Prague. L'année suivante, en 1761, il décrivit les machines du jésuite Poda, et, en 1772, il publia l'ouvrage qui prépara sa réputation comme minéralogiste, c'est à dire, le catalogue de son riche cabinet, qu'il vendit plus tard, pour la somme de mille florins, à Grenville, frère de lord Warwick. Ce livre le fit nommer membre des Académies de Stockholm, de Vienne, de Padoue et de Londres.

Cependant, Born ne se livrait pas exclusivement à l'histoire naturelle. Son esprit actif demandait à s'exercer dans un champ plus vaste encore. Il prit beaucoup de part à la publication des portraits des savans et des artistes de la Bohême et de la Moravie, établit un cabinet public d'histoire naturelle à Prague, et institua, en 1775, une société qui a contribué, d'une manière assez puissante, aux progrès des sciences physiques et mathématiques. Marie-Thérèse, en récompense de ses travaux utiles, le nomma conseiller aulique au département des monnaies et des mines à Vienne. Il fut donc obligé de quitter la Bohême, et revint habiter la capitale de la monarchie autrichienne.

A peine installé dans sa nouvelle place, Born fut atteint de

coliques affreuses, durant un accès desquelles il avala, pour se soulager, une dose considérable d'opium. L'effet de ce médicament fut prompt, et les douleurs disparurent; mais le malade tomba dans un sommeil léthargique, dont il ne sortit qu'au bout de vingt-quatre heures, frappé d'une paralysie des membres abdominaux, particulièrement de la jambe droite, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Mais, quoiqu'obligé désormais de se renfermer dans sa maison, et pouvant même à peine se mouvoir dans sa chambre, il n'en conserva pas moins tout le feu et toute l'activité de son esprit. Il s'attacha surtout à perfectionner l'extraction des métaux précieux, et, à cet effet, il conseilla le procédé de l'amalgamation, usité en Amérique, qu'il perfectionna, mais qui ne fut adopté, en Autriche, qu'après bien des obstacles. Sa persévérance et le zèle de Ferber triomphèrent enfin de tous les obstacles. Joseph II ordonna que sa méthode fût suivie dans l'empire, et lui accorda, pendant dix ans, le dixième des sommes qu'elle ferait épargner au trésor, sur les frais d'extraction.

Cependant, sa santé déclinait de plus en plus, et il finit par succomber, le 28 août 1791, victime, probablement, des remèdes qui lui furent administrés par un empirique, auquel il avait accordé sa confiance, ne pouvant trouver, dans les secours d'une médecine éclairée, aucun remède efficace contre les douleurs qui l'obsédaient sans cesse.

Born avait un esprit aussi fin que pénétrant, et un caractère tellement enclin à la gaîté, qu'à l'exemple de Scarron, il charmait toujours ses souffrances par des saillies piquantes. Son début, dans le monde littéraire, fut une petite satyre, intitulée : *La perruque d'état*, qu'on imprima sans son aveu; mais il a donné la preuve la moins équivoque de l'originalité de son esprit, et de la noblesse de ses sentimens, dans son ingénieuse classification des différentes espèces de moines, qu'il range et décrit à la manière des naturalistes, dans un style aussi pur qu'élégant. M. Broussonet a plutôt imité que traduit, dans notre langue, ce livre remarquable, où l'auteur, maniant la plaisanterie avec un art admirable, verse le ridicule sur les institutions monacales, honte et fléau de la civilisation. Il ne fallut pas moins que la protection déclarée de Joseph II, pour le mettre à l'abri de la vengeance de l'archevêque de Vienne, qui réclama hautement contre lui. Depuis long-temps, Born professait cette manière de voir : lorsque Joseph toléra l'établissement de la franc-maçonnerie, que Marie-Thérèse avait proscrite avec sévérité, notre célèbre minéralogiste établit à Vienne une loge, dans laquelle se rassemblèrent bientôt tous les littérateurs et tous les écrivains distingués de la capitale. Le but des assemblées était de discourir sur les choses dont la hié-

rarchie défendait de parler, et, à chaque séance, plusieurs membres lisaient des mémoires sur divers points d'histoire et de morale ou de philosophie, mais plus particulièrement sur l'histoire des mystères anciens et modernes, et des sociétés secrètes.

Ceux de ces mémoires, qu'il n'eût pas été prudent de rendre publics, étaient réunis dans un journal, qui ne se distribuait qu'aux membres de la loge : quant aux autres, Born les fit imprimer à part, et en forma une collection qui présente un haut degré d'intérêt. Son projet était de bannir des loges les idées mystiques ou chimiques qu'on professe dans la plupart, et de créer ainsi une franc-maçonnerie épurée, qui pût être réellement utile au genre humain. Mais l'empereur ayant changé d'opinion, ses efforts furent réduits au néant, et sa loge se dispersa, comme toutes celles qui s'étaient formées en Autriche. Il n'en demeura pas moins fidèle toutefois à ses principes, qui se rapprochaient beaucoup de ceux des vrais illuminés, à la secte desquels il appartenait, et lorsque l'électeur de Bavière enjoignit à tous les illuminés de quitter l'ordre, ou de renoncer à son service, Born renvoya sur-le-champ son diplôme à l'académie de Munich, dont il était membre. Les ouvrages de ce naturaliste sont :

Die Staatsperruecke, eine Erzaehlung. Vienne, 1772, in-8°.

Lithophylacium Bornianum, sive Index fossilium, quæ collegit et in classes ac ordines disposuit. Prague, tom. I, 1772; t. II, 1775, in-8°. Ce fut cet ouvrage qui prépara sa réputation comme minéralogiste.

Schreiben an Hrn. Franz Grafen von Kinsky ueber einen ausgebrannten Vulkan bey der Stadt Eger in Boehmen. Prague, 1773, in-4°.

Briefe ueber mineralogische Gegenstaende auf seiner Reise durch den Temeswarer Bannat, Siebenbuergen, Oben und Niederungern. Francfort et Léipzick, 1774, in-8°. - Trad. en anglais par R.-E. Raspe, Londres, 1777, in-8°. - en français, par Monnet, Paris, 1780, in-12. - en italien, Venise, 1778, in 8°.

Index rerum naturalium Musæi Cæsarei Vindobonensis. Pars prima; Testacea. Vienne, 1778, in-fol.

Cet ouvrage, qui est orné de planches magnifiques et coloriées d'après nature, a été réimprimé sous le titre suivant :

Testacea Musei Cæsarei Vindobonensis. Vienne, 1780, in-fol.

Rédigé par ordre de Marie Thérèse. Joseph II ne fit pas les frais nécessaires pour la continuation de ce splendide ouvrage.

Joannis physiophili specimen monachologiæ, methodo Linnæanâ, tabulis tribus illustratum, cum adnexis thesibus e Pansophiâ P. P. P. Fast, magistri chori et Rectoris ecclesiæ metropolitanæ Viennensis ad S. Stephanum, quas præside A. - R. - P. Capistrano a Mulo Antonii lectore, theologiæ ordinario, horâ IV post prandium, in vestibulo refectorii conventûs defendent P. Tiburtius a vulnere Theresiæ et P. Theodatus, a stigmatibus Francisci, fratris conventualium minorum Augustæ Vindelicorum, sumptibus P. - Aloysii Merz, concinnatoris ecclesiæ cathedralis. Vienne, 1783, in-4°. - *Ibid.* 1784, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1784, in-8°. - en allemand, par Ignace-Lojola Knttenpeitscher, Munich, 1784, in-8°. - en français, par Broussonet, sous le nom de Jean d'Antimoine, Paris, 1784, in-8°.; *Ibid.* 1790, in-8°.; *Ibid.* 1798, in-8°.

Ueber das Anquicken (amalgamiren) der Gold-und Silberhaltigen Erze, Rohsteine, Schwarzkupfer und Huettenspeise. Vienne, 1786, in-4°. - Trad. en français, Vienne, 1788, in-8°.

Catalogue methodique et raisonné de la collection des fossiles de mademoiselle Eléonore de Raab. Vienne, 1790, in-8°. - Trad. en allemand, Vienne, 1791, in-8°.

Freymuethige Briefe ueber den Holzmangel in OEsterreich. Vienne, 1791, in-8°.

De Born a publié, en outre, la *Beschreibung der beym Bergbau zu Schemnitz errichteten Maschinen* (Vienne, 1771, in-8°.) de Nicolas Poda; les *Briefe aus Welschland ueber natuerliche Merkwuerdigkeiten dieses Landes* (Vienne, 1773, in-8°.) de J.-J. Ferber; les *Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Boehmen* (Prague, 1775-1784, 6 vol. in-8°., dans chacun desquels il y a des articles de lui); le traité *Von Schneckensteine oder dem Saechsischen Topasfelsen* (Prague, 1776, in-4°.) de Jean Théophile Kern; les *Physikalische Arbeiten der eintraechtigen Freunde* (Vienne, 1783-1788, 2 vol. in-4°.); enfin, la *Bergbaukunde*, avec Trebra (Léipzick, tome I, 1789; tome II, 1790, in-4°.).

Enfin, on trouve un grand nombre de Mémoires détachés, de sa façon, dans les *Acta litteraria Bohemiæ et Moraviæ*, dans les trois premiers volumes des *Abbildungen Boehmischer und Maehrischer Gelehrte* (Prague, 1773-1778, in-8°.), les *Chemische Annalen* de Crell, le *Teutscher Zuschauer*, la *Bibliothek fuer Denker*, et les *Nova acta Academiæ naturæ curiosorum.* (A.-J.-L. JOURDAN)

BORNEMANN (CHRISTOPHE-GOTTLOB), médecin de Lauban, vint au monde, le 23 mars 1716, à Lœwenberg, petite ville de la Silésie, dont son père, Christophe-Abraham, était médecin pensionné. Ayant fait ses études médicales à Léipzick et à Halle, il prit le bonnet de docteur dans cette dernière Université, en 1738, revint ensuite à Léipzick, et finit par aller terminer sa carrière à Lauban, où il mourut le 28 novembre 1765, emportant l'estime et les regrets de ses concitoyens. Il a laissé :

Andenken der Pfarren und Schullehrer in Loewenberg. Lauban, 1748, in-4°.

On a aussi plusieurs Mémoires de sa façon dans les Actes de la société de la Haute-Lusace (Léipzick et Lauban, 1750-1756, 6 vol. in-8°.), dont il était membre. (J.)

BORNHOLT (HENRI), né à Altona, le 10 janvier 1727, se fit recevoir docteur à Leyde, revint ensuite pratiquer la médecine dans sa ville natale, et passa en 1758, à Hambourg, où il mourut le 13 janvier 1798, laissant :

Sendschreiben an Hrn. Cruse von einigen Ursachen, warum die heutigen Philosophen so uneins sind. Iéna, 1749, in-4°.

Commentatio philosophica de essentiâ animæ humanæ. Altona, 1750, in-4°.

Dissertatio de febre tam naturali quàm artificiali. Leyde, 1769, in-4°.

Glueckwunsch an Adolph-Friedrich Grotendyk, nebst Untersuchung der Frage : warum einige Greise vor andern in ihrem hohen Alter eine dauerhafte Gesundheit besitzen. Hambourg, 1784, in-4°.

Der Banquerotirer. Hambourg, 1790, in-8°.

Die Unvernunft der Religionsspoetter. Hambourg, 1757, in-8°.

Charakteristik eines wahren Arztes. Francfort sur le Mein, 1797, in-8. (J.)

BOROSNYA (MARTIN-NAGI), médecin de la Transylvanie, fit ses études à Halle, où il prit ses degrés, fit quelque bruit par les attaques qu'il dirigea, dans sa thèse, contre Leibnitz et Wolf, fut, à son retour dans sa patrie, nommé médecin pensionné de la ville d'Hermannstadt, et mourut au mois d'août 1733. Il n'a écrit que sa thèse, dont voici le titre :

Dissertatio de potentiâ et impotentiâ animæ humanæ in corpus organicum sibi junctum. Halle, 1729, in-4°. (J.)

BOROWSKY (HENRI) n'a que des droits indirects à occuper une place dans notre dictionaire. C'est à titre de naturaliste que nous lui en accordons une : aussi glisserons-nous rapidement sur l'histoire de sa vie. Né à Kœnigsberg, capitale de la vieille Prusse, le 26 juillet 1746, il professa l'histoire naturelle, d'abord à Heidesheim, puis à Francfort-sur-l'Oder, où il obtint une chaire en 1780. Neuf ans après, on le chargea d'enseigner les sciences économique et caméralistique dans cette Université. Il mourut le 26 juillet 1801. On a de lui :

Der Eremit und der Wanderer. Kœnigsberg, 1769, in-4°.

Ueber die Hinfaelligkeit. Kœnigsberg, 1770, in-4°.

Menalk und Chloris. Kœnigsberg, 1771, in-4°.

Dissertatio de voluptatis et tædii sensatione humanâ. Grifswalde, 1774, in-4°.

Systematische Tabellen ueber die allgemeine und besondere Naturgeschichte, zur weitern Erklaerung in Vorlesungen. Berlin, 1775, 2 vol. in-8°.

Abriss einer Naturgeschichte des Elementarreichs. Manheim et Berlin, 1779, in-8°. - *Ibid*, 1799, in-8°.

Gemeinuetzige Naturgeschichte des Thierreichs, darinn die merkwuerdigsten und nuetzlichsten Thiere in systematischer Ordnung beschrieben, und alle Geschlechter in Abbildungen nach der Natur vorgetragen werden. Berlin et Stralsund, 1780 - 1784, 5 vol. in-8°.

Les tomes VI, VII et VIII ont été publiés par Jean-Frédéric Guillaume Herbst, qui en est l'auteur (Berlin et Stralsund, 1784 - 1787, in-8°.)

Gemeinnuetzige Naturgeschichte der saemtlichen Wallfischarten. Berlin et Stralsund, 1780, in-8°.

Almanach fuer teutsche Landwirthe aufs Jahr 1783. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-8°.

Ueber die Anpflanzung auslaendischer Holzarten zum Nutzen der Forsten in Koeniglich Preussischen Stanten. Berlin, 1787, in-8°.

Die besten, ein-und auslaendische Getraidearten, Futtergewaechse, Fabrik-Gewuerz-Faerbe-und Alpflanzen, in hundert verschiedenen Arten. Berlin, 1798, in-8°.

Ideal einer praktisch-œkonomischen Landes-Akademie fuer die Kœniglich-Preussischen Staaten. Berlin, 1789, in-8°.

Abriss des praktischen Kameral-und Finanzwesens, nach den Grundsaetzen in den Kœniglich-Preussischen Staaten. Berlin, 1795, in-8°.

Plan einer Lehranstalt fuer Landwirthe der hoehern Klasse. Berlin, 1795, in-8°. (J.)

BORRICHIUS. *Voyez* BORCH.

BORRO (BRANDA), médecin de Milan, qui fut agrégé au Collége de cette ville en 1621, acquit une grande réputation parmi ses concitoyens, surtout à cause de l'habileté avec laquelle il prédisait l'issue des maladies, ce qui annonce en lui une tendance bien prononcée au charlatanisme. Nous ne connaissons aucun ouvrage de sa façon, cependant Ficinelli prétend qu'il fit imprimer un petit traité *de re medicâ* (z.)

BORRO (JOSEPH-FRANÇOIS), appelé en latin *Burrus* ou *Burrhus*, fils du précédent, naquit à Milan, le 4 mai 1625, selon Corte. Comme sa famille était fort ancienne, et qu'on attachait alors plus de prix au hasard de la naissance qu'au mérite personnel, il prétendait descendre d'Afranius Burrhus, gouverneur de Néron. Ce fut dans le Collége des Jésuites, à Rome, qu'il fit ses premières études. Aussitôt après les avoir terminées, il s'adonna à la médecine, et surtout à la chimie, pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. Jusqu'en 1654, il mena une vie très-débauchée; mais une aventure scandaleuse qu'il éprouva vers cette époque, le corrigea, ou du moins le rendit plus réservé, et lui fit prendre le masque de l'hypocrisie. Affectant un maintien grave, fréquentant avec assiduité les églises, et fuyant la compagnie des jeunes gens de son âge, il voulut se faire passer pour un inspiré du ciel, que le Seigneur avait chargé d'opérer une réforme salutaire parmi les hommes. En preuve de sa mission divine, il montrait une épée miraculeuse qui lui avait été donnée, disait-il, par Saint-Michel. A ces assertions, se rattachaient quelques idées dogmatiques particulières; il assurait que la Vierge était de nature divine, conçue par inspiration, égale en tout à son fils, et présente au sacrement de l'eucharistie; enfin, il avançait d'autres idées de ce genre, sur lesquelles il ne nous est pas permis de nous arrêter, mais dont plusieurs diffèrent peu de celles que Guillaume-Hyacinthe Bougeant exposa dans la suite. Tant qu'il se contenta de prêcher qu'il ne devait plus y avoir dans le monde qu'un seul bercail, sous la direction du pape, le saint-siége le laissa en repos; mais dès qu'il attaqua les dogmes reçus, et qu'il voulut jouer le rôle de novateur, sa liberté courut de grands dangers. Pour la mettre à couvert, il se hâta de quitter Rome, et vint à Milan; arrivé dans cette ville, il y développa sa doctrine, et établit une association clandestine. Il exigeait que ses élèves fissent plusieurs vœux, entr'autres celui de pauvreté, ce qui lui fournissait une excellente occasion de s'emparer de tout ce qu'ils possédaient, sous le vain prétexte d'en être seulement le dépositaire. Mais il ne sut pas tellement couvrir ses actions du manteau du secret, que l'autorité ne parvint à saisir quelques-uns des cahiers qui contenaient l'exposition de ses opinions religieuses;

Heureusement pour lui, l'arrestation de quelques-uns de ses disciples lui fit ouvrir les yeux, et il prit la fuite en toute hâte. L'inquisition ne s'en saisit pas moins de l'affaire, fit des informations contre lui, et ayant reconnu, ou peut-être seulement supposé, qu'il avait eu l'intention de s'emparer de Milan, rendit, le 3 janvier 1661, une sentence qui le condamnait au feu, comme hérétique, et qui confisquait tous ses biens.

De Milan, Borro prit la route de Strasbourg, d'où les magistrats ne tardèrent pas, suivant Sebizius, à l'engager de sortir. Puis il dirigea ses pas en Hollande. Durant deux années qu'il habita Amsterdam, il étala un luxe extraordinaire, qu'il ne soutenait, selon toutes les apparences, qu'à force de friponneries. Voyant enfin qu'il perdait beaucoup dans l'opinion publique, et que son crédit baissait, il partit pour Hambourg, où il eut l'adresse d'arracher des sommes considérables à Christine, en la berçant de l'espoir qu'il lui découvrirait le secret de la pierre philosophale. Au bout de quelque temps, il passa à Copenhague, où les mêmes jongleries le mirent fort avant dans les bonnes graces de Frédéric III. Mais à la mort de ce prince, craignant le ressentiment de son successeur et des grands du Danemarck, qui ne pouvaient lui pardonner la faveur dont il avait joui sous le règne précédent, il résolut de se retirer en Turquie. Déjà il avait traversé presque toute l'Allemagne, et il touchait aux frontières de l'empire ottoman, lorsque le gouverneur de Guldingen le fit arrêter comme complice d'une conspiration ourdie quelque temps auparavant par plusieurs seigneurs italiens. Son innocence fut bientôt reconnue. Cependant le magistrat ne voulut pas lui rendre la liberté sans prévenir l'empereur. La lettre fut remise au prince en présence du nonce du pape, qui venait d'obtenir une audience particulière. A peine le nonce eut-il entendu prononcer le nom de Borro, qu'il le réclama comme un criminel échappé à la justice romaine. L'empereur promit de le livrer au pape, sous la promesse seulement qu'on lui laisserait la vie. Borro fut donc traîné à Rome, où on le jeta dans les cachots de l'inquisition, après lui avoir fait faire amende honorable. Cependant la réputation dont il jouissait, lui attirait les visites d'un grand nombre de personnages distingués. L'ambassadeur de France, qu'il avait guéri d'une maladie grave, obtint que sa détention fût moins rigoureuse, et même qu'il pût sortir quelquefois. On le transféra, en conséquence, au château Saint-Ange, où il lui fut permis de se livrer à son goût pour les opérations chimiques. Il y mourut le 20 août 1695. On a de lui :

Gentis Burrorum notitia. Strasbourg, 1660, in-4°. Ouvrage anonyme, qu'on lui attribue peut-être à tort.

De vini generatione in acetum, decisio experimentalis. Inséré dans la *Galleria di Minerva* (tome II, p. 25).

Epistolæ duæ ad Thom. Bartholinum de ortu cerebri et usu medico; necnon de artificio oculorum humores restituendi. Copenhague, 1669, in-4°.

La chiave del gabinetto del cavagliere G.-F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifiche, chimiche e curiosissime, con varie istruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosità, e molti segreti bellissimi. Cologne (Genève), 1681, in-12.

Recueil curieux, mais rare et peu connu, de dix Lettres, toutes remplies d'idées extravagantes ou de raisonnemens au moins singuliers. Corte n'en cite pas d'autre édition, quoique beaucoup de bibliographes en admettent une antérieure, qui n'a certainement point existé.

Istruzioni politiche date al rè di Danimarca. Cologne (Genève), 1681, in-12.

On trouve ce livre à la suite du précédent. (J.)

BORROMEO (Antoine-Marie), d'une famille noble de Padoue, entra, en 1682, dans l'ordre des Théatins, et devint professeur de philosophie, de théologie et de droit canon. Clément XI le nomma, en 1713, évêque de Capo-d'Istria; mais il renonça, en 1733, à cette dignité, et mourut le 24 février 1738. Durant un séjour qu'il fit, en 1711, dans les possessions de son ordre, il eut occassion d'observer une épizootie qui ravageait alors le gros bétail, et dont il donna la description dans un petit ouvrage intitulé :

Istoria dell' epidemia de' buoi accaduta l'anno 1711, coll' esame delle cagioni, uso de' remedj, e modo di preservare i buoi sani. Venise, 1712, in-8°.

On a encore de lui deux autres ouvrages, étrangers à l'art de guérir, et qui portent les titres suivans :

De electione vocalis. Rome, 1712, in-8°.

Vita del Card-Gius-Maria Tommasi. Venise, 1713, in-8°. (O.)

BORSIERI DE KANILFELD (Jean-Baptiste), l'un des médecins les plus célèbres de l'Italie moderne, naquit, le 18 février 1725, à Trente, d'une famille illustre et considérée. Tout sembla se liguer contre lui dans sa jeunesse, et les événemens fâcheux se multiplièrent pour hérisser de difficultés la route qui devait le conduire à la gloire. A l'âge de six ans, il fut atteint d'une longue maladie, durant laquelle il perdit un œil. Son père mourut avant qu'il eût atteint l'âge de l'adolescence, et ses frères s'inquiétèrent peu de son éducation : aussi, le désordre qui régnait dans sa famille, et la diminution de l'héritage paternel qui en fut le résultat, nuisirent-ils beaucoup à ses premières études; mais il parvint à surmonter toutes ces difficultés. A quatorze ans, il commença l'étude du latin, sous la direction du père Somasco, et, dans le court espace de deux années, il devint assez habile pour être en état de faire des vers en cette langue et dans la sienne. L'année suivante il se

rendit à Padoue, pour s'y livrer à des travaux plus sérieux; puis il passa à Bologne, où il désirait suivre les cours du célèbre Beccari. Ses progrès furent tellement rapides, que l'Université, pour le récompenser et l'encourager, lui conféra le doctorat en philosophie et en médecine, avant le temps prescrit par les statuts. Borsieri n'en devint que plus assidu aux leçons et à la clinique de ses maîtres. Il avait à peine atteint l'âge de vingt ans, lorsqu'on lui conseilla d'aller à Faenza, dont les environs étaient ravagés par une fièvre épidémique. Il suivit cet avis, et parvint à extirper la maladie, succès qui le fit considérer comme le médecin le plus habile de toute la contrée. On lui offrit, à Ferrare, une chaire qu'il refusa; mais, en 1769, il en accepta une à Pavie, où il alla enseigner la chimie et la pharmacie, la matière médicale et la médecine clinique. Au bout de quelques années, il obtint la charge d'archiatre de la cour archiducale à Milan. L'impression de ses Institutions de médecine pratique absorbait presque tous ses instans, lorsqu'il fut atteint d'une affection des reins, qui l'emporta au tombeau le 21 décembre 1785. Ses principaux ouvrages sont :

De anthelminticâ argenti vivi facultate. Faenza, 1753, in-4°.
Trattato delle acque di san Cristoforo. Faenza, 1761, in-8°.
Oratio de retardatâ medicinæ perfectione. Pavie, 1769, in-4°.
Institutiones medicinæ practicæ. Milan, 1785-1789, in-8°.-Léipzick, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1798, 8 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qu'on a aussi réimprimé à Venise et à Naples, a été traduit en allemand, savoir : le Traité des fièvres, par G.-C. Hinderer (Giessen et Marbourg, 1783-1782, in-8°.), et celui des exanthèmes, par le même (Giessen et Marbourg, 1789-1790, 2 vol. in-8°.). Le fils de Jean Brown, adopté par Cullen, en a donné une traduction anglaise. Il en paraît actuellement une traduction italienne, par les soins de Valérien-Louis Bréra, qui a placé en tête une notice sur la vie de l'auteur, dont nous avons extrait cet article. Le premier volume a paru à Padoue, 1820, in-8°. (z.)

BORY DE SAINT-VINCENT (J. B. C. M.), né, à Agen, vers 1772, entra au service en 1793, et servit sous Moreau. Livré à l'étude de l'histoire naturelle dès sa plus tendre jeunesse, il partit, en 1798, en qualité de premier naturaliste de l'expédition Baudin, et reprit son service dans l'armée à son retour en France. Il était, en 1809, à l'état-major du maréchal Soult, en Espagne. Souvent, on le vit herboriser sur les hauteurs qu'il était chargé de défendre, et lorsque le devoir ne l'appelait point au danger, le feu de l'ennemi ne l'empêchait pas de pousser ses excursions au-delà de nos avant-postes. En 1815, il fut fait colonel, puis député de Lot-et-Garonne, à la chambre des représentans. Exilé dans cette même année, il se retira en Belgique, et pendant son séjour à Bruxelles, il établit, de concert avec MM. Drapier et Van Mons, les *Annales*

générales des sciences physiques, dont la publication continue, quoique M. Bory soit maintenant rendu à son pays. Outre un grand nombre d'articles de botanique et de géologie insérés dans le recueil que je viens de citer, on a de ce naturaliste guerrier :

Essai sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide, ou *Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*. Paris, 1803, in-4°.
Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement pendant les années IX et X (1801-1802), *avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au port Louis de l'île Maurice*. Paris, 1804, 3 vol. in-8°, atlas in-4°.
Justification de la conduite et des opinions de M. Bory de Saint-Vincent, 1815. (s.)

BOSC (Louis-Augustin-Guillaume), né à Paris, le 29 janvier 1759, et fils du suivant, fut successivement secrétaire de l'intendance des postes, en 1784, administrateur de ce service en 1792, et consul de France aux États-Unis, à New-York. Pendant son séjour dans ce dernier pays, il s'occupa de recueillir des objets de zoologie et de botanique. A son retour en France, il fut nommé administrateur des hospices civils de Paris, et il occupa cette place jusqu'en 1799. Il est aujourd'hui inspecteur des pépinières de France, et membre de l'Institut. On a de lui :

Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacés. Paris, 1802, 10 vol. in-18.
Il a fait de nombreux articles dans le Journal de physique ; dans celui d'histoire naturelle, dans ceux des mines et d'agriculture, dans les Mémoires de la Société d'agriculture de Paris et de la Société Linnéenne, dans les Annales d'agriculture, enfin dans le Dictionaire d'histoire naturelle et dans l'Encyclopédie méthodique. (T.)

BOSC D'ANTIC (Paul), né à Pierre-Ségude, dans le Languedoc, en 1726, fut envoyé par ses parens à Montpellier, où il étudia la médecine avec distinction ; mais comme il était protestant, et que sa religion ne lui permettait pas d'être reçu en France, il alla prendre le bonnet doctoral à Harderwyck, en Hollande. Aussitôt après l'avoir reçu, il revint à Paris. Nollet et Réaumur se plurent à encourager les dispositions qu'ils découvrirent en lui pour la physique et l'histoire naturelle, et les sciences accessoires à la médecine paraissant lui offrir la perspective d'une carrière brillante, Bosc abandonna l'art de guérir ; mais ses espérances furent déçues, et de toutes les recherches qu'il entreprit sur la chimie appliquée aux arts, il ne retira d'autre profit, que celui d'avoir enrichi la science et l'économie domestique de plusieurs observations d'une haute importance, relatives pour la plupart à l'art de la verrerie. Cependant, il parvint, en 1758, à établir une manufacture de glaces à Rouelle, et, quelque temps après, une fabrique de verre à

Servier. Tranquille alors sur le compte de sa fortune, qui était établie sur les bases solides de l'industrie et du commerce, il consacra aux sciences tous les instans que ses affaires ne réclamaient pas. C'est à cette époque qu'il publia ses Mémoires sur la faïencerie et sur les moyens de perfectionner l'art de faire le verre en France, écrits remarquables, qui contribuèrent d'une manière puissante à porter ces deux arts au degré de perfection qu'ils ont atteint depuis. Une spéculation, en apparence très-avantageuse, dans laquelle on parvint à l'engager, mais que la mauvaise foi fit manquer, détruisit sa fortune, et le dégoûta pour toujours des entreprises commerciales. Il revint à Paris, et fut bientôt après envoyé en Angleterre pour y étudier la fabrication des armes à feu. A son retour, il reprit modestement l'exercice de sa première profession, partageant désormais son temps entre la pratique de l'art de guérir et la rédaction des notes nombreuses, qu'un excellent esprit d'observation lui avait procurées sur tout ce qui a rapport à l'art de faire le verre. On lui doit aussi quelques recherches sur la cristallisation de la glace et sur l'électricité. Il est mort en juin 1784. Nous avons dû glisser rapidement sur l'histoire de ses travaux, puisqu'ils n'ont point de rapport avec la médecine. On en trouvera le précis dans l'ouvrage suivant, où il a réuni tout ce qu'il avait publié jusqu'alors :

OEuvres contenant plusieurs mémoires sur l'art de la verrerie, sur la faïencerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité et la médecine. Paris, 1780, 2 vol. in-12. (o.)

BOSCH (Jean), appelé en latin *Boscius*, et surnommé *Lenaeus*, était un médecin de Liége, qui enseignait son art à Ingolstadt, vers le milieu du seizième siècle, et qui a laissé :

Dissertatio de peste. Ingolstadt, 1562, in-4°.

Concordia medicorum et philosophorum de humano conspectu, atque foetûs corporaturâ, incremento, animatione mirâ in utero, nativitate, de centauris, satyris, et monstris : Resp. Andr. Hellepyro. Ingolstadt, 1576, in-4°. - *Ibid.* 1583, in-4°. - *Ibid.* 1588, in-4°.

Dissertation qui fait peu d'honneur à Bosch. Il y soutient que les centaures, les satyres, et tous les monstres sont le fruit du commerce des femmes avec les mauvais génies.

Bosch, qui fut nommé, en 1558, professeur à Ingolstadt, prononça, en prenant possession de sa chaire, un discours intitulé :

Oratio de optimo medico et medicinæ auctoribus,

qui a été imprimé dans la première partie du Recueil des discours prononcés à Ingolstadt.

On a encore de lui :

De lapidibus qui nascuntur in corpore humano. Ingolstadt, 1680, in-4°.

Enfin on lui doit une traduction latine du traité Περι του παντος d'Ocellus Lucanus (Louvain, 1544, in-8°.).

Bosch (*Laurent van der*), a publié :

Dissertatio de partu cæsareo. Utrecht, 1695, in-4°. (z.)

BOSCHERINI (Pierre-Auguste), médecin de Corinaldo, a publié :

Dell' acqua minerale di Fontebuono della terra di Santanatolia diocese di Camerino. Camerino, 1673, in-4°. - Trad. en latin, dans le traité *De thermis* d'André Baccio, édition de Padoue, 1711, in-fol. (z.)

BOSCHETTI (Barthélemy), médecin italien, né Vicence, mourut en 1744. Il a écrit :

Dissertatio physico-medica de salivatione mercuriali. Venise, 1722, in-4°. - *Ibid*. 1732, in-4°. - Offenbach, 1734, in-4°. - Venise, 1744, in-4°.
Cette dissertation a été imprimée aussi avec les Œuvres de Sydenham (Venise, 1735, in-fol.). (z.)

BOSCHI (Hippolyte) né à Ferrare, en 1540, était fils de Jean Boschi, célèbre médecin de cetre ville. Lui-même se distingua par l'étendue de ses connaissances anatomiques, et par son habileté en chirurgie. Élève de Canani, il enseignait publiquement cette dernière branche de l'art de guérir dans sa ville natale, où il était en même temps médecin de l'hôpital Sainte-Anne. Il mourut entre 1609 et 1621, laissant :

De vulneribus a bellico fulmine natis. Ferrare, 1596, in-4°. - *Ibid*. 1603, in-4°.
Boschi attribuait les résultats de l'attrition et de la commotion à la brûlure prétendue des parties par le projectile qui les avait traversées.
De facultate anatomicâ perbreves lectiones cum quibusdam observationibus. Ferrare, 1600, in-4°.
Ce traité, assez peu intéressant, d'anatomie, contient toutefois quelques observations d'anatomie pathologique. Ainsi, par exemple, l'auteur avait reconnu que le péritoine ne se déchire pas dans les hernies.
Diario e breve trattato del modo che si deve tenere per conservarsi sano ne' tempi contagiosi. Ferrare, 1600, in-4°.
De læsione motûs digitorum et macie brachii sinistri; inséré dans les *Consilia medicinalia* de Joseph Lautenbach.
De curandis vulneribus capitis brevis methodus. Ferrare, 1609, in-4°. (r.)

BOSCIUS (Jean-Lenaeus), *voyez* BOSCH (Jean).

BOSE (Adolphe-Julien), fils de Georges-Mathieu Bose, naquit à Wittemberg en 1742. Il fit ses humanités et ses premières études médicales sous la direction et sous les yeux de son père, mais ce fut à Leipzick qu'il reçut le doctorat, en 1767. Le titre de maître ès-arts lui avait été conféré dix-sept ans auparavant. En 1768, la faculté de médecine de Wittemberg lui conféra une chaire extraordinaire, qu'il remplissait avec assez de zèle et d'ardeur pour faire concevoir les plus grandes espérances, lorsque la mort l'enleva, le 1er septembre 1770, à la fleur de son âge. Ses ouvrages sont :

Oratio metrica in memoriam G. Peurbachii et J. Regiomontani, die 9 sept. 1757 habita. Wittemberg, 1757, in-4°.

Gedaechtnissrede auf Phil. Melanchthon, bey dem 200jaehrigen Gedaechtnisstage seines Todes, den 5ten May 1760.

Ce discours a été inséré dans la *Memoria Phil. Melanchthonis* de Titius (Léipzick, 1760, in-4°.).

Von der Ruhe der Musen bey dem Geraeusche der Waffen in Wittemberg. Wittemberg, 1763, in-4°.

Commentatio de motu humorum in plantis vernali tempore vividiore. Léipzick, 1764, in-4°

Dissertatio philosophica de charactere plantarum essentiali singulari. Léipzick, 1765, in-4°.

Dissertatio medica de morbis corneæ ex fabricâ ejus declaratis. Léipzick, 1767, in-4°.

Bose soutint cette thèse pour obtenir le titre de docteur en médecine.

Programma de differentiâ fibræ in corporibus trium naturæ regnorum. Wittemberg, 1768, in-4°.

Bose a en outre coopéré à la rédaction de l'Herbier de Blackwell, et fourni de nombreux articles aux *Commentaria de rebus in scientiâ naturali et medicâ* de Léipzick. (I.)

BOSE (Ernest Gottlob), savant et célèbre médecin allemand de Léipzick, où il était né le 30 avril 1763, fut reçu docteur en philosophie, en 1745, et, trois ans après, docteur en médecine. Depuis lors il s'attacha d'une manière spéciale à la botanique, dont il devint professeur en 1755, à la place de Platz, dont la chaire était devenue vacante par l'effet de plusieurs mutations. En 1763, il fut chargé d'enseigner la physiologie, et, dix ans après, on lui conféra le titre de professeur d'anatomie et de physiologie, qui ne tarda pas à être suivi de ceux de doyen perpétuel de la faculté de médecine, et de médecin pensionné de la ville de Léipzick. Il mourut le 22 septembre 1788, laissant un grand nombre d'opuscules académiques, qui roulent pour la plupart sur la botanique, et dont nous allons faire connaître les titres :

Epistola de jure animantium naturali. Léipzick, 1744, in-4°.

Dissertatio de nodis plantarum : Resp. N.-O. Bosseck. Léipzick, 1747, in-4°.

Dissertatio de assimilatione alimentorum. Léipzick, 1752, in-4°.

Dissertatio de radicum in plantis ortu et directione : Resp. Chph.-Gottl. Trautmann. Léipzick, 1754, in-4°.

Programma de secretione humorum in plantis. Léipzick, 1754, in-4°.

Panegyricus memoriæ J.-G. Gunzii dicatus, quo junioris meritique medici mortem præmaturam vitio carere declaratur. Léipzick, 1755, in-4°.

Dissertatio de conatuum pariendi regimine : Resp. Angermann. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de vulnere per se lethali homicidam non excusante : Resp. Muller. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de emesi in febribus acutis. Léipzick, 1759, in-4°.

Dissertatio de anastomoseos vasorum corporis humani dignitate : Resp. Fischer. Léipzick, 1761, in-4°.

Decas librorum anatomicorum variorum. Léipzick, 1761, in-4°.

Dissertatio de nervorum actione ex collisione. Léipzick, 1762, in-4°.

Programma de suturarum cranii humani fabricatione et usu. Léipzick, 1763, in-4°.

Dissertatio de virium corporis humani scrutinio medico. Léipzick, 1766, in-4°.
Dissertatio de morbo miliari. Léipzick, 1767, in-4°.
Programma de venæsectione in puerperis Léipzick, 1768, in-4°.
Dissertatio de diagnosi vitæ fœtûs et neogeniti. Léipzick, 1771, in-4°.
Programma de enterocele ischiaticâ. Léipzick, 1772, in-4°.
Historia corporis villosi. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de ustione in rheumatismo et arthritide. Léipzick, 1772, in-4°.
Programmata dua de lacte aberrante. Léipzick, 1772, in-4°.
Programma de sugillatione in foro cautè dijudicandâ. Léipzick, 1773, in-4°.
Programma de structurâ corporis humani sanitatis diversæ causâ. Léipzick, 1773, in-4°.
Programma de seri sanguinis consideratione in medicinâ clinicâ et forensi. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de diagnosi veneni ingesti et spontè in corpore geniti. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de munimentis viscerum. Léipzick, 1774, in-4°.
Dissertatio de morbis mentis delicta excusantibus. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de miasmate morboso in corpore aberrante. Léipzick, 1774, in-4°.
Dissertationes duæ de respiratione fœtûs et neogeniti. Léipzick, 1774, in-4°.
Programma de caussis morborum occusionalibus. Léipzick, 1774, in-4°.
Adversaria de apostematibus. Léipzick, 1775, in-4°.
Dissertatio de vesicatoriis rectè utendis. Léipzick, 1776, in-4°.
Programma de hepate rupto. Léipzick, 1776, in-4°.
Programma de præternaturali pilorum proventu. Léipzick, 1776, in-4°.
Coalitûs viscerum ventris historia. Léipzick, 1776, in-4°.
Dissertatio de corporis humani læsionibus cautè dilucidandis. Léipzick, 1777, in-4°.
Programmata tria de generatione hybridâ. Léipzick, 1777, in-4°.
Programma de herniæ inguinalis diagnosi. Léipzick, 1777, in-4°.
De herniæ inguinalis curâ animadversiones. Léipzick. 1778, in-4°.
De sanguinis splenicæ conjectura. Léipzick, 1778, in-4°.
Programma de membranarum ortu. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de graviditate variorum morborum medelâ. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de febre λοιμικη Græcis epidemicâ. Léipzick, 1778, in 4°.
Programmata dua de judicio suffocati in partu fœtûs in foro adhibendo. Léipzick, 1778, et 1779, in-4°.
Programma de Scytharum νοσοθηλεια ad illustri. locum Herodoti. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de diverticulis intestinorum. Léipzick, 1779, in-4°.
Programma de consensu solidarum et fluidurum corporis humani partium Léipzick, 1779, in-4°.
Uteri per morbum bifidi exemplum. Léipzick, 1779, in-4°.
Programma de rene per hydatidem penitus distracto. Léipzick, 1780, in-4°.
Programma de gibbosorum ex rachitide molestiis. Léipzick, 1781, in-4°.
Gibbosæ ex rachitide exemplum. Léipzick, 1781, in-4°.
Programma de lacte aberrante. Léipzick, 1782, in-4°.
Programma de causis sanitatem publicam impedientibus. Léipzick, 1783, in-4°.
Dissertatio de corpore delicti medice indagando. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de stasi humorum, a medico clinico et forensi judicandâ. Léipzick, 1783, in-4°.

Programma de fabricâ vasculosâ vegetabili et animali. Léipzick, 1783, in-4°.

Dissertatio de remediis ambiguis et suspectis. Léipzick, 1784, in-4°.

Programma de morbis necessariis. Léipzick, 1784, in-4°.

Programma de judicio vitæ ex neogenito putrido. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de erysipelate intestinorum. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de morte fœtûs ejusque diagnosi. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de vulneribus cordis in foro absolutè lethalibus. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de mutato per morbum colore corporis humani. Léipzick, 1785, in-4°.

Programma de vitâ fœtûs post mortem matris superstite. Léipzick, 1786, in-4°.

Programma de noxis ex nimiâ mentis contentione. Léipzick, 1786, in-4°.

Programma de contagii naturâ animadversiones. Léipzick, 1786, in-4°.

Programma de cauto remediorum diureticorum usu. Léipzick, 1787, in-4°.

Programma de succione, infido calculum extrahendi auxilio. Léipzick, 1787, in-4°.

Programma de scrophulis uteri sterilitatis fœminarum causâ. Léipzick, 1787, in-4°.

Dissertatio de scrophularum naturâ. Léipzick, 1787, in-4°.

Parænesis ad studiosos, studia litterarum cum assiduitate tractanda esse. Léipzick, 1787, in-4°.

De phantasiâ læsâ, gravium morborum matre. Léipzick, 1788, in-4°. (J.)

BOSE (Gaspard), sénateur et professeur de botanique à Léipzick, s'est rendu célèbre par son goût pour l'étude des plantes, dont il rassembla un si grand nombre dans son jardin particulier, que ce jardin ne tarda pas à être le plus considérable de toute l'Allemagne. Il en existe un grand nombre de descriptions. Bose, dont Linné a donné le nom à un genre de plantes (*bosea*), n'a publié que quelques opuscules, entre autres les suivans :

Dissertatio de motu plantarum, sensûs æmulo. Léipzick, 1728, in-4°. Parcourant l'un après l'autre les principaux phénomènes d'irritabilité qu'on observe dans le règne végétal, il en conclut que les plantes ont une espèce d'ame qui préside à leurs fonctions.

Dissertatio de calyce Tournefortii. Léipzick, 1733, in-4°. (Z.)

BOSE (Georges-Mathieu), fils d'un riche marchand de Léipzick, vint au monde le 22 septembre 1710. Il fut admis à la maîtrise en 1727, après quoi il se livra sérieusement à l'étude des mathématiques transcendantes, de la physique et de la médecine. Le doctorat lui ayant été conféré en 1729, il n'en continua qu'avec plus d'ardeur à approfondir les phénomènes de la nature, particulièrement ceux de l'électricité, qu'il fit bien connaître à ses compatriotes. Cependant, l'Académie de Wit-

temberg lui proposa la chaire que la mort de Martin-Gotthelf Lœscher laissait vacante dans son sein. Il accepta cette offre honorable avec empressement, s'acquitta scrupuleusement des devoirs de sa place, mérita l'estime des savans de toute l'Europe, par ses travaux assidus, et finit ses jours à Magdebourg le 17 septembre 1761. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de obstetricum erroribus à medico forensi pervestigandis. Léipzick, 1729, in-4°.
Il soutint cette thèse sous la présidence de Gaspard Bose.
Dissertatio de eclipsi terræ. Léipzick, 1733, in-4°.
Dissertationes duæ in hypothesin soni Perraultianam. Léipzick, 1734 et 1735, in-4°.
Schediasma litterarium, quo contenta Elementorum Euclidis enunciat, et simul de variis editionibus post Fabricium nonnulla disserit. Léipzick, 1738, in-4°.
De marte conglaciante, programma. Léipzick, 1738, in-4°.
Oratio de attractione ex electricitate. Wittemberg, 1738, in-4°.
Otia Wittembergensia critico-physica : disputationes in quibus de Keplero, Neutoni præcursore; Lipsiâ Ptolemæo ignotâ, et tabulâ Peutingerianâ; de porcellanâ, sacchâro, cochenillâ veterum; de dodecade librorum rariorum; de siphone in vacuo; de anatomiâ ranæ in vacuo extinctæ et vivæ agitur : Resp. H. de Lengerken. Wittemberg, 1739, in-4°.
Votiva acclamatio in reditum principis. Wittemberg, 1740, in-4°.
Programma quo sæcularia Torricelliana ab se celebranda indicit. Wittemberg, 1743, in-4°.
Inséré aussi dans le tome XXXII du Recueil de Calogera.
Transitus Mercurii sub sole observatus. Wittemberg, 1743, in-4°. - Trad. en français, *Ibid.* 1745, in-4°.
Programma de electricitate. Wittemberg, 1743, in-4°.
Commentatio de electricitate inflammante et beatificante. Wittemberg, 1744, in-4°.
Cet opuscule a été réuni avec le précédent et le programme *De Marte conglaciante*, sous le titre de :
Tentamina electrica, in Academiis regiis Londinensi et Parisiensi primùm habita, omni studio repetita, et novis accessionibus locupletata. Pars prior. Wittemberg, 1744, in-4°.
Die Electricitaet nach ihrer Entdeckung und Fortgang, mit poetischer Feder entworfen. Wittemberg, 1744, in-4°. - Trad. en français, et en vers, par l'auteur lui-même, Léipzick, 1754, in-12.
Recherches sur la cause et sur la véritable théorie de l'électricité. Wittemberg, 1745, in-4°.
Discours sur la lumière des diamans et de plusieurs autres corps, prononcé à Léipzick le 12 mai 1745, devant leurs altesses royales le prince héréditaire de Saxe et le prince Xavier. Gœttingue, 1745, in-4°. - Trad. en allemand, Wittemberg, 1745, in-4°.
Tentamina electrica, tandem aliquandò hydraulicæ, chymiæ et vegetabilitati utilia. Pars posterior. Wittemberg, 1747, in-4°.
Observatio eclipseos solaris et lunaris partialis habita. Wittemberg, 1748, in-fol.
Programma de Bibliothecæ Badensis fatis. Wittemberg, 1749, in-fol.
Programma de Osymandiæ circulo aureo. Wittemberg, 1749, in-4°.
Observatio eclipseos lunaris totalis habita Witteb. 1750, *d.* 8 *jun.* Londres, 1750, in-4°.
Commercium epistolicum de Sesostridis, Augusti et Benedicti XIV

obeliso ; aliter Plinius historiographus et Diodorus Siculus emendantur. Grifswalde, 1751, in-4°.

Dissertatio sistens placita philosophorum de terræ motûs caussis. Wittemberg, 1756, in-4°.

Programma de sympathiâ, attractioni et gravitati substitutâ. Wittemberg, 1756, in-4°.

Programma indicans eclipseos lunaris 1457, d. III sept., quo natalis Uraniæ trecentesimus felici affulget sidere sæcularia. Wittemberg, 1757, in-4°.

Bose a inséré divers articles dans les Actes des Erudits de Léipzick et dans les Transactions philosophiques. (J.)

BOSQUILLON (Edouard-François-Marie), savant médecin français, mort à Paris en 1816, à l'âge de soixante-onze ans. Ce médecin, que l'on peut à juste titre regarder comme l'un des plus érudits, ne sera pas placé sans doute, malgré l'étendue de ses connaissances, au rang de nos meilleurs praticiens. Egaré bien souvent par des opinions bizarres, quelquefois même asservi par des préjugés, il prit, dans quelques cas, l'erreur pour la vérité, et mit l'esprit de système à la place de l'esprit d'observation. Cette manière d'être de Bosquillon devient d'autant plus remarquable, que, placé par les circonstances dans la meilleure, dans la véritable route médicale, il semblait devoir marcher d'un pas plus sûr, et être plus que tout autre exempt d'erreurs. Je veux parler de la prédilection pour les ouvrages d'Hippocrate, vers lesquels il était entraîné, non pas seulement par goût pour la médecine du divin vieillard, mais encore par son amour pour la langue grecque. Appuyé sur un pareil guide, il devait, ce semble, peu craindre les écarts; mais qu'au lieu de le suivre uniquement, il s'égara dans les commentaires, et força même ou dénatura le sens de son auteur, pour le faire ployer à ses opinions particulières, ainsi que nous le verrons bientôt. S'il se trompa, ce fut du moins de bonne foi, car personne plus que lui, peut-être, ne combattit l'esprit d'innovation. « Quoique, dit-il, toutes les parties de la médecine soient plus perfectionnées, cependant toutes les théories, les plus généralement reçues, ont des fautes considérables, ce qui est dû à ce que l'on a négligé d'observer scrupuleusement les faits, qui seuls peuvent servir de base aux préceptes de médecine pratique. Souvent le désir de créer une hypothèse nouvelle, ou de défendre l'opinion que l'on avait adoptée, a donné lieu de recourir à des applications plus curieuses qu'utiles, et a fait admettre une infinité de faits faux. D'autres, aveuglés par les préjugés, n'ont pas été capables de bien observer. C'est pourquoi la médecine paraît n'avoir fait que très-peu de progrès depuis Hippocrate. » Il n'est certainement pas possible de professer une opinion plus saine et plus raisonnable, mais Bosquillon, en s'exprimant ainsi, fournissait la preuve évidente qu'il n'est pas donné à chacun de se bien connaître.

On ne saurait nier cependant, que Bosquillon n'ait rendu des services à la médecine. Praticien zélé et infatigable, il a recueilli une foule d'observations dont, en les isolant des opinions auxquelles il les rattachait toujours, on pourrait tirer un très-grand parti. Il n'est personne qui ne connaisse son goût pour la saignée. Il était peu de cas dans lesquels il n'y eût recours; et cette prédilection, vraiment portée à l'extrême, avait jeté quelque ridicule sur sa pratique médicale. Ce qu'il y a de particulier, c'est que cette conduite était basée sur l'aphorisme 23, section 1re. « Il y a cependant des cas, dit le divin vieillard, où il est nécessaire de saigner, même jusqu'à défaillance, mais on ne doit le faire qu'après avoir examiné si les forces du malade le permettent. » Il n'est pas besoin d'un grand discernement pour être convaincu que ce passage est précisément la condamnation du traducteur, puisque, loin de recommander de prodiguer la saignée, Hippocrate prescrit au contraire de n'y avoir recours que dans un certain nombre de cas, et toujours en ayant égard aux forces du malade : malheureusement telle n'était pas la manière de voir de Bosquillon, aussi n'est-il pas douteux qu'il a donné un sens faux à l'aphorisme cité. Toutefois, nous dirons que, malgré l'abus évident que ce médecin a fait de la saignée, et à travers les idées peu justes qu'il avait sur les cas d'application, on découvre quelques façons de penser très-saines sur la nature des maladies. La présence des humeurs n'était plus pour lui la cause unique de nos affections; déjà il avait su secouer le joug du préjugé dominant, et reconnaître, dans nos diverses maladies, celles surtout du tube digestif, l'existence d'une inflammation locale, cause, sinon unique, du moins essentielle et première de tous les accidens attribués à la présence d'une humeur morbifique; et cette opinion préalable était absolument la même qui avait été indiquée et prescrite par Bichat, et à laquelle un auteur moderne a donné un si grand développement, qu'il se l'est pour ainsi dire, rendue propre. C'était d'après ces vues que Bosquillon se guidait dans la prescription de la saignée. Ce n'est donc pas dans le remède qu'a été le mal, mais dans l'abus qu'il en a fait, et le mal a été d'autant plus grand, qu'il a jeté de la défaveur sur un moyen dont l'efficacité et la puissance ne sauraient être contestées, lorsqu'il est administré avec prudence et sagacité, et il ne peut l'être que par un esprit dégagé de toute prévention. Quant à son opinion sur la rage, que sa singularité a fait connaître de tout le monde, sans même qu'on ait cherché à la combattre, il prétendait aussi qu'elle avait sa source première dans l'aphorisme 43e de la section 1re, et, suivant lui, cette opinion n'était pas autre que celle d'Hippocrate. Voici ce que dit le père de la médecine : « Les malades pris

d'un violent étranglement, et qui sont d'une faiblesse extrême, chez lesquels on aperçoit cependant quelques signes de vie, n'échappent pas à la mort, quand il s'amasse de l'écume autour de la bouche. » Mais pour faire cadrer cet aphorisme avec son opinion, Bosquillon le commente, et lui fait dire : «L'horreur des liquides s'y réunit communément. Cette réunion constitue une espèce d'agonie, que quelques médecins ont considérée, sans fondement, comme une maladie particulière, et qu'ils ont désignée sous le nom d'hydrophobie. » N'est-ce pas défigurer d'une étrange manière le sens d'Hippocrate, pour le faire servir d'appui à des idées paradoxales. Combien d'autres erreurs ne pourrait-on pas encore signaler? C'est ainsi qu'il nie l'existence de cette maladie, désignée, suivant lui, sous le nom barbare et insignifiant de croup, et c'est l'aphorisme 34 de la 4e section, qui est son autorité. « La suffocation, dit cet aphorisme, qui survient tout à coup dans le cours d'une fièvre, sans que l'on puisse découvrir une tumeur dans le pharynx, est un symptôme mortel », et le traducteur ajoute : ce symptôme indique que le larynx même est le siége du mal, ce qui constitue le caractère essentiel de la maladie qu'on nomme *croup*. Nous bornerons là nos citations; seulement, nous ferons une observation générale, c'est qu'il est remarquable que les œuvres du divin vieillard, cette source inépuisable de vérités médicales, soit devenue le fondement de tant d'erreurs, d'autant plus déplorables qu'elles étaient étayées de l'autorité d'un nom sacré. La faute n'en est pas sans doute au médecin grec, mais bien uniquement à ses commentateurs et traducteurs, qui, chacun selon son idée et son opinion, se sont fait un jeu d'en torturer le sens de toutes les manières. O Hippocrate! que dirais-tu, si tu renaissais parmi nous, en voyant servir de base à de brillantes, mais vaines théories, ces écrits immortels, fruits de l'expérience et de l'observation! Il n'est pas aussi facile qu'on le croit de lire (j'entends de comprendre) Hippocrate. L'exemple d'hommes d'un très-grand mérite, entre lesquels peut être placé Bosquillon, et qui sont tombés dans l'erreur à son sujet, est un avertissement pour tous les médecins de le méditer sans cesse, s'ils veulent éviter de semblables écarts.

Il est pénible, sans doute, d'user de sévérité, quelque juste qu'elle soit, envers un homme qui a bien des titres à la vénération publique, et dont la perte récente a laissé un vide dans les sciences; mais la vérité passe avant tout, surtout lorsqu'une indulgence déplacée pourrait compromettre les intérêts de l'humanité. Quoi qu'il en soit, on doit juger deux hommes dans Bosquillon, le praticien et le traducteur. Nous venons d'émettre franchement notre opinion sur le premier; nous allons maintenant parler du second. Comme traducteur, Bos-

quillon a des droits incontestables à la reconnaissance de tous les hommes qui cultivent les sciences. Il a fait passer dans notre langue un assez grand nombre d'excellens ouvrages anglais. Il était sans contredit un de nos plus savans hellénistes, et c'est sous ces deux derniers rapports qu'il s'était fait une grande réputation. Son mérite bien reconnu lui avait fait confier des emplois très-honorables. Il avait été nommé lecteur du roi, censeur royal, professeur de langue grecque au Collége royal de France, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris; il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et associé honoraire de la société de médecine d'Edimbourg. Nous ne lui devons que des traductions, quelques mémoires insérés parmi ceux de la Société médicale d'Emulation, et un assez grand nombre d'articles répandus dans les divers journaux de médecine, et même dans ceux de littérature. Ces ouvrages sont :

Traduction des Aphorismes et prognostics d'Hippocrate. Paris, 1784; 1 vol. in-18.

Cette traduction est accompagnée d'observations préliminaires sur chaque section, de notes et d'une table analytique des matières. Cet ouvrage, qui est son dernier, et qui n'a été publié que quelques mois avant la mort de l'auteur, est l'un de ceux dans lesquels il montre sa doctrine médicale dans tout son jour, et par conséquent que l'on doit consulter de préférence pour bien connaître Bosquillon. On peut dire de lui, d'une manière générale, qu'il est toujours traducteur fidèle, mais non pas toujours bon commentateur.

Traduction des Elémens de médecine pratique de Cullen. Paris, 1785, in-8°.

Dans le discours préliminaire, le traducteur donne une très-bonne histoire de la médecine. Il recommande d'écrire en français, ce qui n'est pas peu de chose pour un homme versé dans l'étude des langues savantes. Il couvre de ridicule le magnétisme animal.

Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères par Benjamin Bell. Paris, 1788, in-8°. – *Ibid*. 1803, in-8°.

Traduction du Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne par Benjamin Bell. Paris, 1802, 2 vol. in-8°.

Nous ferons, au sujet de cette traduction, une remarque qui peut s'appliquer à toutes les autres, c'est que Bosquillon avait l'art de grossir tellement, par ses notes et ses commentaires, les ouvrages de ses auteurs, qu'il semblait presque se les approprier; et c'est sur quoi il paraît vouloir se justifier, lorsqu'après avoir critiqué le Traité de Bell, il ajoute: « J'ai fait les recherches les plus pénibles pour tenter de suppléer à ces défauts. L'espoir d'être utile m'a entraîné beaucoup plus loin que je n'aurais cru: de manière que mes additions surpassent de beaucoup l'ouvrage dont je donne la traduction. » Aussi est-il permis de regarder cette traduction comme un nouveau traité de la maladie.

Rapport sur un ouvrage ayant pour titre. *Dissertazione sopra la china-china, e il suo uso nelle febri periodiche, di Angelo Melissino, dottore in medicina e chirurgia; Milano*, 1811, in-8°., *p*. 171 (Dissertation sur le quinquina et sur son usage dans les fièvres périodiques, par Angelo Melissino, etc.).

D'accord avec son auteur, auquel il donne les plus grands éloges,

Bosquillon fait observer que le quinquina n'a souvent manqué son effet, que parce qu'on a mal connu les maladies dans lesquelles il a été employé, et qu'on n'a pas su bien apprécier le caractère de périodicité. Mais il se trouve en opposition formelle avec lui, lorsqu'il recommande d'éviter la saignée dans le cours des fièvres intermittentes simples, même après leur terminaison, parce qu'elle pourrait rappeler la fièvre et la rendre très-pernicieuse, de bénigne qu'elle était. Bosquillon assure que sa longue pratique lui a appris qu'une saignée pratiquée à propos est un des meilleurs fébrifuges, et que seule elle suffit souvent pour guérir les fièvres tierces et les quotidiennes du printemps, et même les quartes qui règnent l'automne, surtout lorsqu'elles attaquent des individus robustes et pléthoriques; par la raison que ces fièvres dépendent, dit-il, d'un embarras des viscères du bas ventre, compliqué d'un état inflammatoire, et que la saignée pratiquée dès le début prévient tous les accidens. Il ajoute encore quelques réflexions sur l'administration du quinquina et ses cas de proscription; il profite aussi de cette occasion pour donner des éloges à ceux des Grecs modernes qui se livrent à l'étude des sciences, et qui paraissent se ressouvenir de leurs ancêtres.

On a de Bosquillon un Mémoire sur les causes de l'hydrophobie et les moyens de l'anéantir, inséré dans le tome V des Mémoires de la Société médicale d'Emulation. Dans cet écrit, qui renferme la traduction de quelques fragmens d'auteurs grecs sur une maladie qui paraît être la rage, il donne son opinion formelle sur cette maladie. Il prétend qu'elle ne gît absolument que dans l'imagination, et n'est qu'un effet de la terreur. Il soutient que tous les remèdes que l'on a employés jusqu'à présent, quelque ridicules qu'ils fussent, et parmi eux il place les amulettes et autres semblables, n'ont dû succès qu'en agissant sur l'imagination. Il dit que les éloges que l'on a donnés au fer et au feu sont un reste de l'ancienne superstition. Il fait remarquer que dans la Turquie asiatique et l'île de Candie, qui passaient autrefois pour être le berceau de la rage, et où même, suivant Cælius Aurelianus, elle était pour ainsi dire épidémique, on n'en voit plus maintenant; ce que, dit-il, on ne peut attribuer qu'à la sécurité que l'on a inspirée à ces peuples dès l'enfance. « En conséquence, ajoute-t-il, quelque obscure que puisse paraître l'opinion que je propose, je ne doute nullement qu'en prenant les précautions convenables pour inspirer à nos enfans la même sécurité à l'égard de la rage, on ne parvienne un jour à anéantir entièrement cette maladie, au point que son existence paraîtra aussi incroyable à nos arrière-neveux que celle des sorciers et des revenans. Ils seront même étonnés que l'opinion contraire ait dominé si long-temps, et ils se rappelleront avec plaisir le siècle, d'ailleurs célèbre par tant d'événemens étonnans, où l'humanité a été délivrée d'un préjugé aussi funeste. » Nous avons rapporté ce passage, non pas certainement pour prendre la peine de le réfuter, mais pour montrer jusqu'où allait l'aveuglement de Bosquillon.

Observation sur une affection particulière des testicules, accompagnée d'un fongus produit par cet organe, par Guillaume Lawrence. Trad. de l'anglais, Paris, 1808, in-8°.

On doit, de plus, à ce savant helléniste la connaissance de plusieurs manuscrits des Commentaires d'Oribase. Le manuscrit n°. 2040, désigné par Bosquillon comme l'un des meilleurs, est précieux à consulter, parce qu'on y trouve d'anciennes leçons et de fréquens exemples d'ionismes : il est du douzième siècle, et écrit sur papier coton.

(REYDELLET)

BOSSCHE (Guillaume van den), médecin peu connu de Liége, jouissait, à ce qu'il paraît, d'une grande considération

parmi ses compatriotes, puisqu'il fut nommé médecin et échevin de Dendermonde. Il a livré à l'impression un traité fort médiocre de matière médicale, monument de sa crédulité et de son peu de critique.

Historia medica, in quâ, libris quatuor, animalium natura et eorum medica utilitas exactè et luculenter tractantur. Bruxelles, 1639, in-4°. (o.)

BOSSECK (Henri-Othon), médecin de Léipzick, naquit en cette ville, le 27 octobre 1726, et y étudia la médecine, depuis 1714 jusqu'en 1748. En 1750, il parcourut la Suisse et la France. A son retour dans sa patrie, l'année suivante, il se fit recevoir docteur, et depuis lors, il s'adonna tout entier à la pratique, jusqu'à sa mort arrivée le 30 janvier 1776. Il n'a écrit que des opuscules académiques d'obligation, dont voici les titres :

Dissertatio de caule plantarum. Léipzick, 1745, in-4°.
Dissertatio de nodis plantarum. Léipzick, 1747, in-4°.
Dissertatio de antheris florum. Léipzick, 1748, in-4°.
Dissertatio de flore plantarum. Léipzick, 1749, in-4°.
Dissertatio de motibus naturæ criticis. Léipzick, 1749, in-4°.
Dissertatio de aure humanâ. Léipzick, 1751, in-4°.
Dissertatio de malo ossium schemate. Léipzick, 1751, in-4°. (o.)

BOTALLI (Léonard), né, à Asti, en Piémont, au seizième siècle, étudia la médecine en Italie, sous Lanfranc, Trincavella et Fallopio. Après avoir pris le bonnet de docteur à Pavie, il vint en France, et fut successivement archiâtre de Charles IX, et de Guillaume, duc de Brabant. On a fort peu de détails sur sa vie, et l'on ignore également l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

Lorsqu'il vint à Paris, les médecins du temps, dignes du titre de *stercorarii*, prodiguaient les purgatifs dans toutes les maladies; la saignée était à peu près proscrite, on n'y avait recours que dans des cas très-rares, dans les inflammations phlegmoneuses seulement. Botalli, qui avait eu l'occasion d'observer, en Italie, tous les funestes effets de l'inflammation, moins souvent équivoque dans ce climat brûlant, voulut rendre à la saignée la place importante qu'elle doit occuper dans les méthodes thérapeutiques rationnelles. Il partit donc d'une grande vue pratique, mais il alla au-delà du but que, sans doute, il s'était proposé : tel est l'effet de toute résistance aveugle. Botalli établit en principe ce raisonnement : dans les maladies où le sang est trop abondant ou altéré, il faut, bon ou mauvais, en soustraire une grande partie. Qu'on vienne dire maintenant que les théories n'exercent aucune influence sur la pratique; voilà évidemment l'humorisme qui fournit des argu-

mens auxquels il y avait fort peu de choses à répliquer. Aussi, malgré la vive opposition des médecins de la Faculté de Paris, et les efforts de Bonaventure Grangier, les idées de Botalli prévalurent-elles. On ne purgea plus autant, et on saigna dans tous les cas. Si au lieu de s'attacher à défendre des opinions exclusives, chaque parti avait pesé de bonne foi les preuves du parti contraire, au lieu de proclamer la saignée une sorte de panacée, on eût pu indiquer les cas où cette opération est indiquée, et ceux dans lesquels elle serait pernicieuse. En vain Grangier s'efforça-t-il d'établir cette distinction; à des faits, il ne répondit que par des raisonnemens.

Botalli était érudit. Hippocrate et Galien lui fournirent des armes dont il fit usage contre ses adversaires avec succès; il profitait avec habileté de la discordance si fréquente de ces deux grands hommes, et toujours, il se rangeait du parti de celui des deux qui avait préconisé l'emploi de la saignée. S'il s'était borné à conseiller l'usage de ce moyen, alors trop négligé, il n'aurait mérité que des éloges; mais il osa recommander de tirer des quantités effrayantes de sang, et cela, sur l'autorité très-peu compétente des Arabes. De ce qu'Avicenne avait dit que le corps humain contenait, terme moyen, environ vingt-cinq livres de sang, il conclut qu'on pouvait en soustraire dix-sept livres. Il recommandait aux vieillards valétudinaires, de se faire saigner de quatre à six fois par an. On doit convenir que c'est à lui qu'est due la pratique de saigner les femmes enceintes, lorsque quelque signe de pléthore en indique la nécessité. Dans ce cas, il montrait une modération très-remarquable chez lui, car il ne tirait que dix à douze onces de sang à chaque saignée. Il a fort bien vu que la saignée est indiquée dans plusieurs cas de catarrhe pulmonaire. Enfin, on ne peut lui reprocher que d'avoir eu pour ce moyen trop de prédilection.

Ce fut sans doute Botalli qui fit connaître, en France, l'ouverture de la cloison des oreillettes, que l'on remarque dans le fœtus, car elle porte encore son nom aujourd'hui, quoiqu'elle ait été connue de Galien. Ce médecin doit être mis au nombre de ceux que des paradoxes dangereux ont rendus trop célèbres, mais il porta en France plusieurs idées fort sages des Italiens, sur la nature des plaies d'armes à feu, et sur le pansement de ces plaies. On a de lui :

Commentarioli duo; alter de medici, alter de ægroti munere. Lyon, 1565, in-16.

Opuscule peu important.

Observatio anatomica de monstruoso rene. Lyon, 1565. in-16.

Observatio alia de ossibus inventis inter utrumque cerebri ventriculum. Dans ses *Opera omnia*.

Alia observatio de venâ arteriarum nutrice.
Dans ses *Opera omnia.*
Admonitio de fungo strangulatori. Lyon, 1565, in-16. - *Ibid.* 1577, in-8°.

Il décrit avec soin une espèce de champignons dont la face supérieure du chapeau, quoique convexe, offre une dépression remarquable, dans laquelle l'eau de pluie séjourne. Il pense qu'Hippocrate entend parler de ces champignons dans l'Histoire de la fille de Pausanias (Epidem. VII, 90), et il rapporte un cas d'empoisonnement.

Ratio incidendæ venæ, cutis scarificandæ et hirundinum applicandarum modus. Anvers, 1583, in-8°. - Lyon, 1590, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-8°.

Excellens préceptes sur l'opération de la saignée, dont plusieurs sont trop dédaignés aujourd'hui: une planche ajoute à la clarté du style. Botalli ne regardait les sangsues que comme moyen auxiliaire de la saignée dans les affections très-peu étendues, et chez les personnes qui refusent de se laisser saigner.

De curatione per sanguinis missionem, liber. Lyon, 1577, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-8°. - Bâle, 1579, in-8°. - Anvers, 1583, in-8°.

On lit, dans cet opuscule, cette sentence bien remarquable: *medicus non fit legendo; medicina in actione est.* Botalli s'élève contre les *triviales medici*, qui, *ignavæ plebis exemplo*, exagèrent les accidens de la saignée. On peut, suivant lui, tirer sans inconvénient une livre de sang à un vieillard, et répéter la saignée six heures après, dans le cas de maladie. S'il recommanda la saignée dans presque toutes les affections, il ne prétendit pas qu'elle guérissait toujours. Il vit fort bien que la prétendue putridité des humeurs n'était pas une contre-indication des émissions sanguines; mais il voulait qu'on saignât une ou deux fois par jour dans la pleurésie, et que l'on tirât deux livres de sang subitement pour faire avorter la péripneumonie. On ne doit donner des purgatifs avant la saignée, que dans le cas où les saburres sont notables dans les premières voies.

De catarrho ejusque causis, symptomatibus, signis et curatione, commentarius. Lyon, 1565, in-16. - *Ibid.* 1577, in-8°.
Théorie du temps.

De lue venereâ, ejusque curandæ ratione liber. Paris, 1563, in-8°. - Lyon, 1565, in-16. - *Ibid.* 1577, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1678, in-8°.

Peu de médecins ont eu des idées plus raisonnables que celles de Botalli sur la syphilis. Cet opuscule est fort intéressant.

De curandis vulneribus sclopetorum libellus (en all. Nuremberg, 1678, in-8°.), *cui insertus est commentarius autoris in caput ultimum libri sexti Methodi medendi Galeni, in quo agitur de vulnerum capitis curatione.* Francfort sur le Mein, 1575, in-4°. - Lyon, 1560, in-8°. - *Ibid.* 1565, in-16. - Anvers, 1583.

Cet ouvrage, où se trouvent de judicieux préceptes, contribua probablement beaucoup à la réputation de Botalli.

Opera omnia medica et chirurgica. Leyde, 1660, in-8°.

Cette édition de De Horn est fort bonne; mais les figures sont de l'éditeur. (s.)

BOTANISTES. C'est dans les articles particuliers consacrés dans cette Biographie à chacun des médecins-botanistes, et en général des hommes dont les travaux botaniques ont eu sur la médecine une influence plus ou moins marquée, qu'on doit chercher des notions étendues sur leur personne et sur leurs ouvrages. Présenter une esquisse de l'histoire de la botanique,

rappeler les divers états par lesquels elle a passé avant d'arriver au point où elle est maintenant, jeter un coup d'œil rapide sur les hommes qui, dans tous les siècles, ont le plus puissamment contribué à ses progrès, voilà ce que nous nous proposons dans cet article.

Sect. i. — *Origine et premières traces de l'étude des plantes.* — Toute la science de l'homme, de même que son industrie, naît du besoin. C'est dans sa misère même que se trouve, pour ainsi dire, la source de sa grandeur, le mobile de ce génie qui peut à la fois embrasser la nature dans son ensemble et pénétrer dans ses détails, qui, aux merveilles qu'elle offre partout à notre admiration, joint les merveilles non moins étonnantes de l'art, qui n'est encore lui-même que la nature.

Plus on se reporte vers l'enfance des sciences, plus leur liaison avec nos besoins immédiats est marquée. Ce n'est qu'à des époques bien plus avancées que la curiosité, renfermée d'abord dans les limites de l'utilité positive, croissant toujours à mesure qu'elle rencontre de nouveaux objets, crée enfin ce besoin plus noble, mais factice et inquiet, de savoir, qui ne connaît de bornes que celles de l'univers, et ne peut jamais être entièrement satisfait, parce qu'avec des moyens finis il s'exerce sur une matière infinie.

Parmi les corps naturels, les plantes furent sans doute les premiers qui fixèrent l'attention de l'homme, forcé d'y recourir par le plus impérieux de ses besoins, la faim. C'est aux fruits qu'il dut sa première nourriture. Les probabilités sont d'accord, à cet égard, avec les traditions antiques.

L'instinct apprend à l'animal sauvage à distinguer les plantes propres à le nourrir de celles qui peuvent lui nuire. L'homme sortant des mains de la nature ne peut être privé du même avantage. C'est le même instinct, trop souvent contrarié par notre faux savoir, qui, dans l'état de maladie, lui fait rejeter les alimens ordinaires et rechercher la baie acidule ou la racine amère qu'il eût repoussées auparavant. Mais les habitudes sociales, la civilisation, altèrent bientôt dans l'homme cette faculté, que remplacent l'observation et une expérience qu'il n'acquiert souvent qu'à ses dépens.

La nécessité de se nourrir et de chercher des soulagemens dans ses maux portèrent donc, dès les premiers temps, l'attention de l'homme sur cette foule de végétaux si variés qui l'environnent. Il sut bientôt distinguer, il désigna par des noms ceux qu'il lui importait de connaître, dont le nombre allait toujours augmentant, à mesure que de nouvelles recherches et surtout de nouveaux hasards lui faisaient découvrir d'utiles propriétés. C'est en effet presque toujours au hasard que l'homme a dû ses premières connaissances, germes de ces sciences qui font

son orgueil. Ainsi les Grecs racontaient que les chèvres de Mélampe, en même temps pâtre, prophète et médecin, éprouvant les effets de l'ellébore qu'elles avaient brouté, lui révélèrent la vertu purgative de cette plante, dont l'emploi le rendit célèbre et lui mérita les honneurs divins. Les peuples sauvages de qui nous avons appris les propriétés du k na, du gaïac et de plusieurs autres médicamens précieux, ne devaient sans doute ces connaissances qu'à des événemens fortuits.

Après avoir observé, nommé les plantes propres à servir à ses besoins immédiats, l'homme remarqua, nomma de même celles qui frappèrent ses yeux par leur grandeur, leur beauté, leur singularité. Il en resta long-temps à ce point, que l'antiquité ne passa jamais. Ce n'est qu'à une époque assez récente que tous les v gétaux, comme les autres corps naturels, ont paru mériter également d'être étudiés en eux-mêmes, indépendamment de leurs relations avec l'homme, et qu'on a tenté de faire l'inventaire complet des productions de la nature.

Un assez grand nombre de plantes sont mentionnées, soit à cause de leurs usages, soit à cause de leur beauté, dans les plus anciennes annales, pour nous faire juger qu'à ces époques reculées la végétation de chaque climat était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Mais les preuves d'un état de choses bien différent, qui avait précédé, se trouvent partout dans les entrailles de la terre. Les impressions de feuilles de palmier, de fougères exotiques, de plantes analogues aux *casuarina*, les débris de bambou reconnus en France, ne laissent point de doute que, dans les temps primitifs, la portion du globe que nous habitons n'ait été couverte de végétaux aussi différens de ceux qui l'ombragent aujourd'hui, que les animaux de ce temps, recréés, pour ainsi dire, par le génie de M. Cuvier, l'étaient des nôtres.

Parmi les plantes citées dans les premiers livres de l'Ecriture Sainte, on peut remarquer l'olivier, le cèdre, le figuier, le lin, le coton, le blé, retrouvé de nos jours par Michaux croissant spontanément à peu près dans les mêmes contrées habitées par les patriarches. On sait que les Hébreux attribuaient à leur roi Salomon une profonde connaissances des végétaux depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Cet éloge prouve du moins combien, dès ce temps, l'étude des plantes était en honneur.

C'est des Egyptiens que les Israélites paraissent avoir emprunté leur savoir en tout genre. La médecine et l'agriculture, avec lesquelles se confondait encore la botanique, étaient soigneusement cultivées chez ce peuple singulier. La science de l'Egypte a péri, mais ses monumens, où tant de simplicité s'unit à tant de hardiesse, subsistent encore. Dans le grand

nombre d'hiéroglyphes, figurés sur ces monumens, diverses plantes se reconnaissent, telles que le lotus (*nelumbium speciosum*), la colocase (*arum colocasia*), le *persea* (*cordia mixa*), le *papyrus* (*cyperus papyrus*), la scille (*scilla maritima*). Plusieurs de ces plantes étaient l'objet d'un respect superstitieux; d'une sorte de culte, dont l'origine ne doit être cherchée que dans l'utilité qu'on en retirait. Ainsi l'oignon de scille n'était honoré, dans le temple de Péluse, sous le nom de *κρομμύον*, que parce qu'il était, par sa propriété éminemment diurétique, le remède d'une hydropisie endémique dans cette contrée marécageuse. Le culte ou du moins la vénération des arbres chez tant de peuples de la haute antiquité, celle, par exemple, du chêne et du guy qui croît sur ses rameaux, chez les Celtes, eurent sans doute toujours des motifs analogues.

Si l'on trouve, au milieu des superstitions mélancoliques des Egyptiens, quelques fables plus agréables, c'est la beauté du lotus qui semble les leur avoir inspirées. C'est dans sa mystique et superbe fleur, s'élevant chaque jour au-dessus des eaux du Nil, et s'y replongeant le soir, qu'était né leur Osyris. Elle faisait le trône d'Harpocrate. Ses larges feuilles flottantes servaient de nacelles aux dieux pour naviguer invisiblement sur le fleuve qui féconde l'Egypte.

Avec le savoir de l'Asie et de l'Egypte, les Grecs en reçurent les divinités et les fables, qu'embellit, que multiplia leur brillante imagination; et partout, dans cette mythologie enchanteresse, on voit figurer les plantes. Chaque dieu, chaque déesse a sa plante favorite, qui lui sert de parure ou de symbole : sous l'écorce de chaque arbre des forêts respire une dryade; chaque fleur du bois ou de la prairie fut autrefois un être sensible et malheureux, ainsi métamorphosé par la pitié céleste. Bien moins futiles qu'ils ne le paraissent, ces mythes charmans ne furent souvent que d'ingénieuses allégories, où les premiers sages se plaisaient à envelopper sous des voiles demi-transparens l'explication des principaux phénomènes de la nature.

Homère, dans les poëmes immortels duquel le savant se plaît à rechercher les premières traces de presque toutes les connaissances humaines, nous fait connaître quelques-unes des plantes les plus célèbres de la haute antiquité : le lotus des lotophages (*rhamnus lotus*), dont se nourrissent encore des peuples africains; le moly, révéré des dieux mêmes, qu'on croit être un ail (*allium nigrum*). Son népenthès, s'il n'est pas une simple fiction, ne paraît être que l'opium, dont les Orientaux font encore aujourd'hui le même usage.

SECT. II. — *Botanique des anciens.* — La philosophie, dès son berceau, s'occupa de la physique des végétaux; mais ces

premiers essais, enfans de l'imagination, comme les fables des poètes, leur ressemblèrent plus qu'à la vraie science. On croyait pouvoir deviner la nature sans prendre la peine de l'observer. On attribuait à Pythagore le plus ancien livre grec sur les plantes et leurs propriétés.

Empédocle et la plupart des premiers philosophes, frappés des analogies des plantes avec les animaux, leur supposaient une ame capable de sensations, d'appétits, et même douée d'intelligence. Ils croyaient même, sans doute par une extension de la doctrine pythagorique, que les ames humaines passaient dans les plantes comme dans les animaux. La plante pouvait, avec le temps, passer à l'état d'animal; les deux sexes, unis jusque-là sur le même individu, se séparaient alors. Empédocle voyait les œufs des plantes dans les graines, leur tête et leur bouche dans les racines. Anaxagore reconnut qu'elles absorbent et exhalent de l'air par les feuilles.

Le fondateur de la vraie science médicale, le plus sage des philosophes de l'antiquité, qui sentit qu'on ne peut arriver à des connaissances solides que par l'observation, et offrit lui-même le plus parfait modèle de l'art d'observer, Hippocrate fait mention d'un grand nombre de plantes dans ses ouvrages, mais en médecin seulement, et sans les décrire. C'est du règne végétal qu'il tire presque tous ses médicamens, parmi lesquels on en distingue quelques-uns d'exotiques, tels que le cardamome (*amomum cardamomum*), le gingembre (*amomum zingiber*), le poivre (*piper nigrum*), la cannelle (*laurus cinnamomum*), le cassia (*laurus cassia*).

Recueillir et vendre des plantes était dès-lors une profession. On appelait *rhizotomes*, c'est-à-dire coupeurs de racines, ceux qui l'exerçaient: on les nommait aussi pharmacopoles. Comme la médecine de ces temps reculés trouvait presque exclusivement dans les plantes ses ressources thérapeutiques, il n'y avait pas d'autres pharmaciens que les herboristes. Ainsi que de nos jours, la plupart de ces hommes joignaient à l'ignorance la superstition et le charlatanisme. Quelques-uns cependant se distinguèrent par d'utiles observations, et ont mérité d'être cités par Théophraste lui-même. Tels furent Thrasyas, Alexias, Eudème, Aristophile, Ménestor, Hippon, Diogène, Léophane, Androtion.

Eudème est peut-être le premier qui ait tenté sur lui-même des expériences directes sur les vertus des plantes. Hippon avait observé avec sagacité l'influence de la culture sur les plantes, qu'elle adoucit, et fait quelquefois à tort regarder comme d'espèces différentes.

Aristote avait, dit-on, été rhizotome dans sa jeunesse. Son admirable Histoire des animaux nous fait vivement regretter

les deux livres intitulés Théorie des végétaux, qu'il avait écrits. On s'accorde généralement à regarder comme apocryphe l'ouvrage sur les plantes qui se trouve parmi ceux de ce philosophe, où rien ne rappelle son génie supérieur, où tout au contraire semble déceler la barbarie du moyen âge. Aristote nous apprend ailleurs, qu'il considérait les végétaux comme occupant, dans l'immense chaîne des êtres, la place intermédiaire entre la matière brute et les animaux. Le défaut d'excrémens solides est, à ses yeux, ce qui les différencie le plus essentiellement de ces derniers.

C'est Théophraste qu'il faut regarder comme le véritable père de la botanique, à peine ébauchée par les philosophes et les rhizotomes qui l'avaient précédé. L'esprit de son maître Aristote se reconnaît dans les deux ouvrages qu'il nous a laissés sur les plantes, dont l'un, sous le titre d'*Histoire*, traite surtout de leurs propriétés et de leurs usages, et l'autre, sous celui de *Causes*, de leur structure et des phénomènes de la végétation. C'est surtout en ce qui regarde la physiologie végétale, que Théophraste se distingue de tous les autres anciens. Il observa assez bien les vaisseaux des plantes et le tissu cellulaire qui les environne. La différence entre les arbres à couches concentriques et les palmiers ne lui échappa même pas. Il entrevit au moins la nécessité de la fécondation. Il a dit sur les maladies des plantes des choses très-exactes.

Théophraste n'osa donner une définition de la plante en général, se fondant sur ce que ni la racine, ni la tige, ni la fleur, ni le fruit, n'appartiennent à toutes sans exception : remarque qui prouve en même temps un grand fond d'observations et l'art de les comparer. Après l'Histoire des animaux d'Aristote, le livre des Causes de Théophraste est certainement le traité d'histoire naturelle le plus philosophique qu'ait produit l'antiquité.

Phanias, Dioclès et divers autres, le célèbre Epicure lui-même, avaient écrit sur les plantes des ouvrages que le temps a dévorés.

Bientôt les sciences, négligées dans la Grèce, trouvèrent d'ardens protecteurs dans les rois de Pergame et d'Egypte, dont plusieurs ne dédaignèrent même pas de les cultiver eux-mêmes. L'immense bibliothèque que les Ptolémées avaient formée à Alexandrie, et les productions de toute espèce qu'y apportait de toutes les contrées un commerce florissant, offraient des secours précieux pour avancer l'histoire naturelle. Mais l'esprit d'observation qui avait produit les chef-d'œuvres d'Aristote et de Théophraste, s'était éteint : ne consultant que les livres et point la nature, les savans d'Alexandrie n'ajoutèrent rien à la science.

Le rhizotome Cratévas fut le plus célèbre des botanistes de ce temps. Suivant Dioscoride, il décrivit mieux les plantes qu'on ne l'avait fait, et Pline nous apprend qu'il joignit le premier à ses descriptions des figures coloriées, fort imparfaites, il est vrai; exemple que Denis d'Utique, Pamphyle, Méodore et autres suivirent après lui.

Vers la même époque vivait Nicandre de Colophon, dont il nous reste deux mauvais poëmes sur les poisons et les antidotes, et qui avait aussi écrit des Géorgiques.

Les Romains, vainqueurs de la Grèce, en reçurent le goût des lettres et des sciences; mais l'éloquence et l'histoire nationale leur parurent long-temps seules dignes de les occuper. L'histoire naturelle ne fixa leur attention qu'en ce qui peut servir aux usages de la vie.

Caton le censeur et Varron n'ont traité des végétaux qu'en agriculteurs; mais, sous ce point de vue, on leur doit quelques observations exactes.

Quand les Géorgiques ne donneraient pas à Virgile un rang parmi les anteurs qui ont écrit sur les plantes, comment passer sous silence, dans cette revue, le poète qui les a peintes avec le plus de charmes? *tantus amor florum!* Il en a même décrit quelques-unes, comme l'*origanum dictamnus*, l'*aster amellus*, avec plus d'exactitude peut-être qu'aucun des anciens naturalistes.

Columelle, d'ailleurs si inférieur au cigne de Mantoue, a aussi fort bien décrit diverses plantes, dans son poëme *De re rusticâ*.

Sous le règne de Néron, Dioscoride écrivit sa Matière médicale, qui fut, pendant plus de seize siècles, l'oracle de tous ceux qui se mêlèrent d'écrire sur les végétaux et leurs propriétés. Il s'en faut bien, cependant, que cet ouvrage puisse être comparé à ceux de Théophraste. Dioscoride, qui avait beaucoup voyagé, paraît avoir eu plus de connaissance pratique des plantes que les autres anciens, mais il ne connut pas davantage l'art de les classer et de les décrire.

Pline suivit de près Dioscoride. Son Histoire du monde, ou plutôt l'espèce d'encyclopédie qu'il a composée sous ce titre, est l'ouvrage le plus universel, le plus instructif, qui nous soit resté de l'antiquité. Dans les seize livres qu'il a consacrés au règne végétal, il copie souvent Théophraste, et surtout Dioscoride, et quelquefois il les traduit inexactement, ou applique à une espèce ce qu'ils disent d'une autre. Mais, si Pline connut peu les plantes par lui-même, combien il sut en rendre l'histoire plus intéressante qu'on ne l'avait fait jusqu'alors! Avec quel art il sait lier à leurs usages médicaux, économiques, civils et religieux, les faits remarquables, les anecdotes, les traits

piquans que lui fournit une vaste lecture, une érudition sans bornes! Comme il sait à propos tempérer l'aridité du sujet par des réflexions quelquefois profondes, toujours fines, et exprimées avec une élégante brièveté! Notre immortel Buffon l'a seul surpassé dans l'art de tracer l'histoire de la nature.

Après Pline, jusqu'aux temps barbares, Galien, comme médecin, dans le second siècle, Palladius, comme agriculteur, dans le cinquième, ont seuls droit d'être cités parmi ceux qui se livrèrent à l'étude des plantes. Scribonius Largus, Marcel de Bordeaux, ne méritent que l'oubli.

Rappelons en peu de mots ce qui distingue particulièrement la botanique antique de la nôtre.

Le nombre des plantes connues des anciens ne s'élève pas à plus de douze cents. Ils ne donnèrent d'attention qu'à celles qui se recommandaient par quelques propriétés utiles dans la médecine ou dans les arts, ou par quelque singularité. Ils n'avaient observé qu'un très-petit nombre de cryptogames. Jamais ils ne pensèrent à dresser le catalogue de tous les végétaux d'une contrée, genre de travail si multiplié de nos jours. En général, l'utilité, bien plus qne la satisfactiou d'une avide curiosité, paraît avoir toujours été le but des anciens dans leurs études.

La connaissance des végétaux étrangers aux pays qui environnent la Méditerranée fut toujours très-bornée chez eux. Cependant les voyages des flottes de Tyr, de celles de Salomon, avaient déjà fait connaître, à une époque fort ancienne, divers aromates de l'Inde, mentionnés dans l'Ecriture et dans Hippocrate. La conquête des Indes par Alexandre, et les voyages de long cours entrepris par les ordres des Prolémées, augmentèrent le nombre des plantes exotiques connues en Europe. Le riz, le palmier ou le cycas qui fournissent le sagou, le bananier, le manglier, sont assez clairement désignés par Théophraste. Si les anciens connurent le sucre, ce ne fut que comme une substance très-rare, et dont l'usage ne fut jamais répandu.

Les ouvrages des botanistes de l'antiquité n'offrent aucune trace de l'art de classer méthodiquement les végétaux suivant leurs rapports d'organisation. Ils en connaissaient un trop petit nombre pour sentir, comme on l'a fait depuis, la nécessité d'un pareil ordre.

Leurs descriptions, incomplètes et peu exactes, se bornent souvent à comparer la plante dont il est question à quelque autre qu'ils supposent plus connue, et avec laquelle elle n'a quelquefois que très-peu de rapport. Nous avons vu qu'ils s'aidèrent quelquefois de figures. Leur nomenclature est vague et souvent sans accord. Ce n'est pas le moindre mérite de Dioscoride, que d'avoir ordinairement recueilli avec soin les divers noms que chaque espèce portait de son temps.

L'agriculture, toujours regardée par les anciens comme l'occupation la plus noble, la plus digne de l'homme, fit aussi plus de progrès chez eux qu'aucune autre des connaissances qui ont les plantes pour objet.

Ils paraissent avoir eu de véritables jardins de botanique, où se cultivaient avec soin les plantes médicales ou curieuses. Théophraste mourant légua à ses disciples celui qu'il se plaisait à cultiver lui-même. On cite encore les jardins d'Attale, roi de Pergame, et ceux de Mithridate. Pline parle du jardin d'Antonius Castor, dont les soins charmaient l'honorable vieillesse de ce médecin plus que centenaire. C'est là surtout que le naturaliste romain avait étudié les plantes.

Mais les botanistes de l'antiquité ne paraissent pas avoir jamais connu l'art de former ces jardins secs (comme Linné appelle ingénieusement les herbiers), à l'usage desquels la botanique moderne doit une grande partie de ses progrès.

L'usage d'imposer aux plantes des noms d'hommes, consacré par Linné à éterniser la mémoire des botanistes distingués, mais dont on a fait depuis tant d'abus, ne fut point inconnu aux anciens. C'est à Mithridate, surnommé Eupator, que l'*agrimonia Eupatoria* doit ce dernier nom, comme la gentiane doit le sien à Gentius, roi d'Illyrie. Cet usage, plus d'une fois sans doute, alors comme aujourd'hui, ne fut qu'un genre de flatterie, mais il fut aussi quelquefois l'expression de la reconnaissance, comme lorsque Juba, roi de Mauritanie, très-versé dans la botanique, donna à l'euphorbe le nom de son médecin Euphorbus.

Remarquons en passant, que l'histoire moderne ne nous offre pas, comme celle de l'antiquité, une foule de princes qui se soient fait un nom en charmant leurs loisirs par l'étude de la nature.

Quelque peu avancée que paraisse la botanique des anciens, l'étude en est aujourd'hui beaucoup plus négligée qu'elle ne mérite de l'être. Elle est surtout indispensable pour la pleine intelligence des écrits des médecins de l'antiquité. Le défaut de descriptions suffisantes rend, il est vrai, très-difficile la détermination précise des espèces dont ils ont parlé. Les énormes commentaires des Matthiole, des Bodæus-a Stapel, des Dalechamp, des Bauhin et les travaux plus récens de Sibthorp et de Sprengel, laissent encore une foule de doutes. La traduction de Théophraste que promet M. Thiébaut de Berneaud, et qu'attendent avec impatience les savans, jettera sans doute un nouveau jour sur cette matière.

SECTION III. — *Botanique barbare, ou du moyen âge.* — Avilis par l'oppression, les Romains ne tardèrent pas à négli-

ger les études libérales; une fausse philosophie, des subtilités misérables, des discussions ridicules, occupèrent la plupart des esprits. La haine vouée par l'aveugle superstition aux monumens et aux livres du paganisme, la persécution de ceux qui osaient les étudier, l'incendie des bibliothèques, hâtèrent la décadence des sciences et des arts. Les irruptions des hordes barbares qui, inondant de toutes parts l'empire affaibli, le déchirère t enfin en lambeaux, achevèrent d'amener les ténèbres, chaque jour plus épaisses, qui enveloppèrent l'esprit humain pendant neuf ou dix siècles.

Charlemagne, quoique sans instruction lui-même, sentit pourtant tout le prix du savoir. Peut-être ses efforts eussent-ils amené un heureux changement, sans l'incapacité des faibles héritiers de son vaste empire. Ses Capitulaires nous apprennent qu'il faisait cultiver dans ses jardins un grand nombre de plantes potagères, médicales ou d'agrément. Il paraît même qu'il y avait des serres, désignées sous le nom de *servatoria*.

Les moines seuls, à qui Charlemagne avait confié l'enseignement des sciences, et spécialement de la médecine, conservèrent la connaissance de quelques plantes usuelles, mais sur lesquelles ils n'avaient que des notions grossières ou superstitieuses. Quelques-uns de ces cénobites ignorans essayèrent de donner plus de crédit à leurs misérables rapsodies, en les attribuant à des auteurs connus de l'antiquité, tels qu'Apulée, Æmilius Macer. Walafrid Strabus montra quelque talent, et décrivit passablement plusieurs plantes, dans son poëme intitulé *Hortulus*.

Le nom d'Hildegarde, abbesse de Binghen, mérite d'être rapporté. Son recueil de médicamens, intitulé *Physica*, est plus riche que les autres du même temps. Outre beaucoup de plantes utiles, quelquefois peu communes, dont elle parle, la ciguë se trouve déjà citée comme résolutive par son usage externe.

Un peuple jusque-là peu connu, les Arabes, avait commencé, au septième siècle, à jouer un grand rôle sur la scène du monde. D'abord guerriers fanatiques et destructeurs, ils reçurent des Nestoriens persécutés le goût et les premiers élémens des sciences, qui fleurirent bientôt, à Bagdad, sous les successeurs de Mahomet, puis, avec plus d'éclat encore, dans l'Espagne conquise par leurs armes.

Honain, Rhazès, Avicenne, Sérapion, Mesué, Averrhoës, Beithar, se livrèrent à l'étude des plantes, mais surtout en médecins. Ils s'occupèrent, presque tous, plus de traduire et de commenter les anciens que d'observer la nature. Ils ne servirent guère la science qu'en faisant connaître un grand nombre de

plantes nouvelles des contrées orientales. Beithar, à qui son ardeur pour la botanique avait fait entreprendre de longs voyages, dans un ouvrage précieux, conservé dans la Bibliothèque de l'Escurial, a décrit plus de deux mille espèces, au-delà de celles mentionnées par Dioscoride.

Les croisades, qui auraient dû contribuer à fournir des notions plus exactes et plus étendues sur les végétaux de l'Orient, n'eurent aucune influence favorable sur la botanique. De mauvaises traductions des livres arabes furent la principale source où puisèrent le petit nombre d'auteurs qui traitèrent des plantes dans les onzième, douzième et treizième siècles. La plus triste barbarie caractérise les ouvrages de Constantin d'Afrique, de Platearius l'ancien, d'Albert-le-Grand, de Vincent de Beauvais, le livre intitulé *Herbarius* qui parut de ce temps, et même les préceptes en vers de Jean de Milan, si connus sous le titre d'École de Salerne. L'Italien Crescenzio (*P. de Crescentiis*) mérite seul quelques éloges comme cultivateur.

C'est vers ce temps que paraît avoir commencé l'usage de former des herbiers.

Au quatorzième siècle, on voit les ténèbres se dissiper dans l'Italie, où Pétrarque et Bocace, que le Dante avait précédés, font renaître le goût de la littérature classique, et fixent la langue. Mais la botanique fit peu de progrès. Simon de Cordo, Matthieu Sylvaticus et Jacques de Dondis ne doivent cependant pas être oubliés. Sylvaticus faisait venir des pays éloignés des plantes qu'il se plaisait à cultiver à Salerne. On est surpris de trouver dans ses Pandectes médicales, écrites en 1317, le baccha des Arabes (*cæsalpinia sappan*, L.), déjà désigné sous le nom de bois de Brésil (*presillum lignum*), long-temps avant la découverte de l'Amérique.

Nous voyons au siècle suivant l'empire d'Orient, depuis si long-temps ébranlé de toutes parts, succomber enfin sous l'effort des Turcs. Les Grecs réfugiés en Italie, où la générosité des Médicis leur offre un asile honorable, y portent les débris du savoir antique. La langue de Théophraste et de Dioscoride est mieux connue. L'érudition devient commune. Théodore Gaza, Georges Valla, Marcellus Virgilius, Hermolaus Barbarus, traduisent ou commentent habilement les anciens naturalistes. Le travail du dernier sur Pline, en faisant connaître à la fois une foule d'erreurs de l'encyclopédiste romain, donne l'exemple de l'examen sévère auquel il convient de soumettre même ce qui mérite le plus d'être admiré.

Jean Cuba joignit, le premier, à son *Hortus sanitatis* des figures gravées en bois.

Vers ce temps, deux inventions également précieuses influent

puissamment sur l'état des sciences. Guidés par la boussole, connue déjà depuis plus d'un siècle, d'intrépides marins s'ouvrent une route plus facile aux Indes, et d'autres, bientôt après, découvrent un nouveau monde. Le plus vaste champ est offert à la curiosité des naturalistes. Avant d'ouvrir pour nous cette source féconde de connaissances entièrement nouvelles, la Providence venait de révéler aux hommes l'art le plus propre à les divulguer, à les répandre avec une rapidité inconnue jusqu'alors, l'imprimerie.

SECTION IV. — *Botanique moderne* (*seizième siècle*). — Les ténèbres sont dissipées; la lumière commence à briller de toutes parts du plus vif éclat. Les sciences, quoique plus lentement, suivent les progrès des lettres et des arts. La botanique renaissante va prendre une marche plus sûre, qui la conduira à des résultats tout-à-fait nouveaux.

Nicolas Leonicenus et Jean Manardus portent dans l'étude des anciens plus de critique qu'on ne l'avait encore fait, et achèvent de décréditer les compilations arabes.

On n'avait pas songé d'abord à rien ajouter aux connaissances des anciens; on n'avait eu pour but que de les retrouver. Mais en attribuant aux plantes de l'Allemagne et de la France les noms qu'ils avaient donnés à celles de la Grèce et de l'Italie, on ne put éviter de tomber dans des erreurs continuelles: il fut impossible de s'accorder dans d'aussi vaines recherches. La botanique était réellement moins avancée que du temps de Théophraste. Si l'on connaissait plus de plantes, on avait des idées moins nettes de leur organisation.

On s'aperçut enfin, et ce fut un grand pas de fait, que c'était dans l'observation des plantes elles-mêmes, et non dans les livres, qu'il fallait chercher des notions exactes et solides; que tout n'était pas dans les anciens; que chaque pays offrait une moisson abondante de productions, dont la plupart leur étaient entièrement inconnues.

Le français Symphorien Champier, grand ennemi des médicamens exotiques, n'avait montré que du zèle dans son *Campus Elysius Galliæ*. Othon Brunfels se distingua le premier dans cette carrière, en décrivant d'après nature les plantes de l'Allemagne, dont il donna des figures passables.

Jérôme Tragus suit la même marche, mais avec plus d'érudition et de sagacité. Rejetant l'ordre alphabétique, alors ordinairement suivi, et s'attachant aux ressemblances générales, il offre déjà quelques associations naturelles, en réunissant les labiées, les crucifères, les composées. « Ainsi, suivant la remarque de M. Mirbel, la recherche des rapports naturels date de la renaissance de la botanique, et est antérieure à l'invention

des méthodes artificielles. » Tragus doit encore être loué de s'être, le premier des modernes, appliqué à recueillir les divers noms de chaque espèce.

L'impulsion est donnée ; le goût de l'observation des plantes indigènes se répand partout. Les deux Cordus et L. Fuchs, en Allemagne ; Musa Brassavolus, Matthioli, Anguillara, Maranta, Calceolarius, Pona, Imperati, en Italie ; C. Gesner, Aretius, Fabricius, Fischart, en Suisse ; Dodoëns, dans la Belgique ; Daléchamp, en France ; Turner, en Angleterre ; Estève, Fragosi, Cienfuegos, en Espagne, se livrent avec ardeur à de pareilles recherches.

Les contrées lointaines ne sont pas négligées ; divers voyageurs en recueillent et décrivent les végétaux. Bélon, Guilandino, Cortus, Rauwolf, Prosper Alpino, parcourent l'Orient. Ce dernier surtout observe les plantes de l'Egypte avec une exactitude peu commune. Garcias ab Orto et C. Acosta s'occupent de celles des Indes ; Cluyf pénètre jusque dans l'intérieur de l'Afrique. Monardès publie un recueil des productions de l'Amérique, qu'avaient déjà décrites Oviedo, Gomara, Çarate, Benzoni, et que firent mieux connaître par la suite Hernandez, Pison, Marcgraff.

Plusieurs botanistes de ce siècle méritent une mention plus particulière. Tels sont Fuchs, dont les figures au simple trait peuvent encore, du moins la plupart, être remarquées par leur fidélité ; Matthiole, à qui ses Commentaires sur Dioscoride firent une grande célébrité, mais dont la bonne foi n'égala pas le savoir, et qui se permit jusqu'à des figures d'invention ; Dodoëns et Lobel, qui, tous deux, s'appliquèrent à ranger les plantes d'après l'ensemble de leurs caractères. *L'Adversaria* du dernier offre vraiment la première ébauche digne d'attention d'une distribution naturelle. Dodoëns montra, dans son Histoire des plantes, un esprit sage, un savoir mieux digéré qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé.

Zaluzian, qui s'occupa de perfectionner l'arrangement adopté par Lobel, est le plus ancien auteur qui ait parlé d'une manière exacte des sexes des plantes, et remarqué leur réunion, dans les unes, et leur séparation, dans les autres. Le premier aussi, dans sa *Methodus herbaria*, il imagina de commencer l'histoire du règne végétal par les plantes les moins parfaites, les champignons, les mousses.

Clusius, ou L'Ecluse, offrit le premier exemple de l'art de bien décrire les plantes. A l'exactitude il sut joindre une précision élégante qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Contentons-nous de nommer Joachim Camérarius, Jungerman, Tabernæmontanus, pour passer à deux hommes qui

opérèrent dans la botanique une importante révolution, Conrad Gesner et Césalpin.

Gesner, homme d'un savoir et d'un génie supérieur, reconnut la possibilité de former des plantes des genres réguliers, et de ceux-ci des groupes plus étendus ; il comprit tout l'avantage que la science pouvait retirer d'une pareille coordination, que semble indiquer la nature elle-même ; il signala enfin la fleur et le fruit comme les parties qui devaient servir de base à la classification des végétaux. Mais Gesner ne réalisa point une si heureuse idée.

Ce fut Césalpin qui publia la première classification des plantes qui mérite le nom de méthode, malgré son imperfection. Il n'établit que des classes et point de genres. Il porta surtout son attention sur le fruit et la semence. Il pressentit la valeur qu'on a depuis accordée au nombre des cotylédons.

Plusieurs botanistes essayèrent de réduire dans un seul corps d'histoire toutes les connaissances acquises jusqu'alors sur le règne végétal. Daléchamp laissa un travail imparfait, qui fut continué par Desmoulins. Beaucoup d'erreurs et de répétitions ne doivent pas empêcher de rendre justice au plan largement conçu de cette histoire des plantes et à l'érudition habilement employée qui s'y remarque. A ses figures, assez passables en général, il ajoute souvent les parties de la fructification dessinées à part, comme Gesner en avait déjà donné l'exemple.

Jean Bauhin, qui avait eu quelque part à l'ouvrage de Daléchamp, remplit la même tâche d'une manière plus satisfaisante. Son Histoire générale des plantes, où la saine critique accompagne la plus vaste érudition, où l'on trouve, avec beaucoup de rapprochemens naturels, une synonymie exacte, est encore aujourd'hui l'un des plus utiles répertoires que puissent consulter les botanistes.

Gaspard Bauhin, son frère, avait entrepris sur la même matière un travail plus vaste encore, mais il n'en a pu donner que la première partie et la table. C'est cette table, connue sous le nom de *Pinax*, qui a fait sa réputation. Six mille espèces y sont désignées par de courtes phrases, avec la synonymie de tous les auteurs depuis Tragus. Elle offre, de plus, la première ébauche, bien imparfaite, il est vrai, d'agrégations génériques caractérisées par quelques traits communs. Le *Pinax* peut être considéré comme l'un des pas les plus importans de la botanique vers la clarté et la précision.

Dans tous les temps, quelques amis de la nature se sont fait un plaisir de la culture des plantes ; mais ce n'est que vers le milieu du seizième siècle que commencèrent à se former en Italie ces jardins de botanique où s'offrent rassemblées à grands

frais les végétaux de toutes les contrées, et qui ont tant contribué à l'avancement de la science. Le célèbre protecteur, ensuite hélas! le persécuteur du Tasse, Alphonse d'Est, duc de Ferrare, créa les premiers grands établissemens de ce genre, par le conseil de Musa Brassavolus, son médecin. La plus ancienne chaire de botanique ayant été fondée, en 1533, à Padoue, où professa François Bonafide, un jardin y fut établi quelque temps après. Mais le premier jardin public spécialement consacré à l'enseignement fut celui de Pise (1544), qui eut pour fondateur le fameux Cosme de Médicis, et pour directeur Lucas Ghini. Divers états ou villes d'Italie s'empressèrent de suivre cet exemple.

La France dut à Henri IV le premier jardin public de botanique, établi à Montpellier, et confié aux soins de Richer de Belleval. Quelque temps après, le même prince se chargea de l'entretien d'un pareil établissement, formé à Paris par J. Robin, mais destiné d'abord plutot à offrir des modèles aux peintres d'étoffes, qu'à servir à l'étude de la botanique ou de la médecine.

En 1600, Schwenkfeld, en publiant le catalogue des plantes de la Silésie, et Jungermann celui des plantes des environs d'Altdorf, donnèrent les premiers exemples de ce genre d'ouvrages, devenus de nos jours si communs, sous le titre heureux de Flores, que, bien avant Linné (1763), Lœsel avait donné à son énumération des végétaux de la Prusse.

C'est dans le siècle que nous venons de parcourir que la botanique fit les progrès les plus rapides, et qu'on commença à la distinguer de la médecine, avec laquelle elle était jusque-là restée confondue.

Dix-septième siècle. — Les voyages continuent d'accroître le nombre des végétaux connus. Les plantes de l'Inde, celles d'Amboine et des Moluques, sont décrites et dessinées avec soin, les premières par Rheede, et les autres par Rumph, dont les travaux ne furent publiés que long-temps après, par les soins de Burmann. Le cap de Bonne-Espérance et Ceylan offrent une ample moisson d'espèces à Paul Hermann. Kœmpfer parcourt en naturaliste, en médecin instruit, la plus grande partie de l'Asie et le Japon. Wheler, Sherard, Tournefort, recueillent les productions de la Grèce et de l'Asie mineure; Hans Sloane, Banister et autres, celles de l'Amérique. L'infatigable Plumier surtout en dessine avec fidélité un nombre considérable.

Joachim Jung, quoiqu'assez peu connu, mérite une place parmi les botanistes philosophes. On trouve dans son *Isagoge phytoscopica*, sur la distribution méthodique des plantes, sur les caractères et la manière de les exprimer, sur la nomencla-

ture, des idées justes, souvent profondes, qui ont sans doute contribué à fixer celles de Linné. Jung essaya, le premier, de réduire en axiomes les principes de la science.

La classification des plantes commençait à devenir un point important aux yeux des botanistes. Morisson, dans celle qu'il adopta, considère en même temps, et les affinités générales, qu'il saisit souvent heureusement, et les caractères tirés du fruit ou de la corolle. Il fait prévoir une détermination moins vague des genres. Il offre, dans son travail sur les ombellifères, le premier modèle d'une monographie.

Hermann propose une autre méthode fondée sur les fruits. Rai, plus près du véritable esprit de la méthode naturelle, ne s'attache à aucun organe en particulier. Savant historien du règne végétal, il compte jusqu'à dix-huit mille six cent cinquante-cinq espèces ou variétés.

Magnol annonce positivement l'intention de former des groupes fondés sur l'ensemble des analogies, mais ne réussit pas dans l'exécution. On lui doit l'heureuse idée de désigner ces agrégations sous le nom de familles.

Rivin, prenant la corolle pour base de sa classification, sent le premier que les arbres et les plantes herbacées ne doivent pas former des classes distinctes.

Le nom de Tournefort rappelle, avec ceux de Linné et de Jussieu, les trois principales époques de la botanique moderne. D'abord voyageur ardent, Tournefort recueillit dans les différentes contrées de l'Europe et de l'Orient qu'il parcourut, un grand nombre d'espèces nouvelles; mais sa gloire repose sur des services bien plus importans rendus à la science. Véritable fondateur des genres, à peine ébauchés avant lui, il offrit en outre le premier une méthode régulière, qui joint plus qu'aucune autre à la commodité des classifications artificielles l'avantage de conserver la plupart des affinités naturelles. La botanique devint plus simple, plus facile, plus aimable qu'elle ne l'avait encore été. Tournefort devint le guide de tous ceux qui se livrèrent à l'étude des plantes.

L'anatomie et la physiologie végétales, sur lesquelles Théophraste avait eu quelques aperçus assez exacts, n'avaient encore fixé l'attention d'aucun des modernes. Le microscope offrait, pour acquérir sur ce sujet des connaissances positives, un secours dont les anciens avaient été privés. Hook, Grew, Malpighi, Leeuwenhoek, R.-J. Camerarius en profitèrent habilement, et ajoutèrent une nouvelle branche à la science des végétaux. Perrault, Mariotte, Lahire se livrent à d'importantes recherches sur la marche de la sève, qu'ils croient circuler dans les plantes comme le sang dans les animaux : opinion

combattue par Tonge, Duclos, Dodart, Magnol, qui eurent sur ce sujet des idées plus justes.

Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, dans son livre de la Nature, Vertus et Utilité des plantes, parle distinctement du phénomène que, depuis, Linné désigna sous le nom de sommeil des plantes, et qu'il avait observé sur diverses plantes indigènes, telles que la réglisse, l'*oxalis acetosella.*

Nous avons déjà cité Zaluzian comme ayant parlé d'une manière assez positive du sexe des plantes. Thomas Millington eut sur ce point des notions plus précises: il reconnut dans les étamines les organes mâles, et dans les pistils les organes femelles. Grew et Rai adoptèrent son opinion, que R.-J. Camerarius confirma bientôt après par des expériences. Tournefort cependant refusa toujours de l'admettre.

Van Helmont et Boyle avaient tâché, par d'ingénieuses expériences, de jeter quelque jour sur la nutrition des végétaux; mais les résultats qu'ils en tirèrent, furent combattus par Woodward, et dans le siècle suivant par J. Tull.

Qu'il nous suffise, après avoir parlé des savans du dix-septième siècle, dont les travaux se rattachent le plus essentiellement aux progrès de la science des végétaux, de rappeler au moins les noms de Spigelius, de Renealme, de Swertius, de Jungermann, de Parkinson, de Pancovius, de Rudbeck, de Chabrœus, de Bocconi, d'Aldrovande, de Barrelier, de Zannoni, d'Ammann, de Breyn, de Commelin, de Plukenet, auxquels il en faudrait ajouter beaucoup d'autres, si notre but était de donner la liste de tous les botanistes de chaque période.

Au dix-septième siècle, il n'y eut plus aucun des états de l'Europe qui n'entretînt des jardins de botanique, où d'habiles professeurs enseignaient publiquement cette science.

Dix-huitième siècle. — Vers le commencement de ce siècle, où la botanique devait prendre une face toute nouvelle, tandis qu'une foule d'hommes laborieux, tels que Vaillant, Dillen, Pontedera, Ruppius, Scheuchzer, Monti, Tilli, Micheli, Zannichelli, Blackstone, etc., s'occupaient de la recherche et de l'examen des plantes de l'Europe, de zélés voyageurs allaient recueillir celles des contrées lointaines. Feuillée parcourait le Pérou, Catesby l'Amérique septentrionale, Messerschmid, Gmelin, Krachennikow le nord de l'Asie, Buxbaum les bords du Pont-Euxin et l'Arménie, Shaw la Barbarie et le Levant, Burmann l'Afrique méridionale et Ceylan. Il n'avait encore paru aucun ouvrage aussi magnifique que le recueil de figures coloriées où Catesby fit connaître les espèces qu'il avait observées.

On sentait déjà les vides que laisse la méthode de Tournefort.

Boerhaave, qui n'avait pas besoin de cette gloire, en propose vainement une nouvelle. Knaut et Ruppius ne sont pas plus heureux en reproduisant, sous une autre forme, la méthode de Rivin, ni Pontedera, en essayant de perfectionner celle de Tournefort.

Les classes de plantes les plus difficiles à étudier, avaient attiré l'attention particulière de plusieurs botanistes. Scheuchzer et Monti avaient soigneusement décrit les graminées. Vaillant, dans son Histoire des plantes parisiennes, avait donné la description et la figure exactes de beaucoup de mousses; mais l'ouvrage de Dillen sur ces plantes, auxquelles il joignit les lichens et les algues, et dont il fit lui-même les figures, est resté un modèle unique de sagacité, de patience et d'exactitude. Les mêmes éloges sont dus aux observations de Micheli sur les champignons.

Hales ne se montre pas moins supérieur dans une partie plus importante. Ses expériences physiologiques sur la marche de la sève, sur l'absorption et la transpiration des végétaux, sont encore les plus ingénieuses qu'on ait faites sur le même sujet.

Depuis Tournefort, le champ de la botanique avait acquis une vaste étendue, et une masse considérable d'observations nouvelles attendait la main qui devait les coordonner. L'indécision des caractères génériques, la longueur incommode des phrases qui tenaient encore lieu de noms d'espèces, le peu d'accord qui régnait, et dans la manière de décrire, et dans la nomenclature, rendaient plus sensible, chaque jour, le besoin d'une réforme. Un jeune Suédois, Linné, ose l'entreprendre, et donne bientôt la preuve que le génie, aidé de la persévérance, triomphe de tous les obstacles.

Geoffroy, et surtout Vaillant, venaient de développer la plupart des détails de la fécondation des plantes, mais cette doctrine, combattue par Pontedera, était encore un objet de discussion et de doute parmi les naturalistes. Linné mit enfin dans tout son jour ce phénomène si curieux, si piquant, de la vie végétale, et personne ne douta plus. Les différences sexuelles et es circonstances de la fécondation deviennent entre ses mains les bases de la plus ingénieuse classification. Une foule d'aperçus heureux, d'allusions pleines de charme, distinguent de tout autre ce système où toutes les plantes connues trouvent facilement leur place. Quelques divisions de la méthode linnéenne semblent, il est vrai, fondées sur des considérations trop recherchées, mais ces raffinemens mêmes, présentant toujours d'aimables analogies avec les amours des êtres animés et sentans, n'ont peut-être pas peu contribué à la fortune rapide de ce système, fortune dont les annales des sciences n'offrent pas d'autre exemple.

Le système de Linné n'est qu'un de ses moindres titres au premier rang qu'il occupera long-temps encore, sans doute, parmi les botanistes. Les genres refondus et déterminés d'après des principes plus sévères, les espèces soumises au même examen, l'introduction des noms spécifiques, la création de la langue descriptive, les lois de la science fondées sur la raison, rassemblées dans un livre inimitable, avec la plus élégante, la plus originale briéveté; le modèle le plus parfait des flores donné dans celles de Laponie et de Suède; celui de l'art d'écrire l'histoire des plantes offert dans plusieurs dissertations, sont de bien autres services rendus à la science. N'oublions pas celui dont on paraît se souvenir le moins aujourd'hui. Linné, qu'on a plus d'une fois affecté de ne pas même nommer parmi les fondateurs de la méthode naturelle, est peut-être l'un des botanistes qui en ont le mieux senti toute la dignité, toute la supériorité sur les arrangemens artificiels. Il l'appelait le premier comme le dernier terme de tous les travaux du vrai botaniste; l'essai qu'il en a publié sous le titre modeste de fragmens, est le premier travail important sur cette manière de considérer le règne végétal, et n'a sûrement pas peu contribué aux progrès qu'elle a faits depuis.

Ce que Linné fit pour les végétaux, il le fit de même pour les deux autres règnes de la nature. Jamais homme ne posséda, dans un degré aussi éminent, le génie de l'histoire naturelle, ne réunit dans un si parfait accord l'esprit des grandes vues à celui des détails, l'esprit d'analyse et de méthode aux dons brillans de l'imagination.

Plusieurs fois depuis Linné, on a essayé, en modifiant diversement son système, d'en faire disparaître les vices principaux. Aucune de ces tentatives n'a eu de succès, et ne pouvait en avoir. Dans les sciences comme dans les lettres, les productions qui portent éminemment le cachet de l'originalité ne supportent point qu'on les altère sous prétexte de les perfectionner. Il ne faut point chercher à les corriger, il faut faire autrement, et mieux si l'on peut.

Le système sexuel fut presque, dès qu'il naquit, adopté par les savans. De l'école de Linné, où l'on accourait de toutes parts comme au temple de la nature, sortirent une foule de disciples zélés, d'habiles naturalistes, qui propagèrent dans toutes les parties du monde l'influence du génie de leur maître. Ses ouvrages, traduits ou imités dans toutes les langues, rendirent la botanique accessible, facile, et en répandirent généralement le goût.

Vers le milieu du siècle, se distinguent parmi les botanistes voyageurs, les Suédois Kalm, Hasselquist, Lœfling, Ternstrom, Torea, Osbeck, élèves de Linné; puis Adanson, d'In-

carville, Aublet, Jacquin, auxquels est due la connaissance d'une multitude d'espèces nouvelles.

Malgré la vogue du système linnéen, Royen, Haller, Wachendorf, essayèrent, dans de nouvelles classifications, de concilier les affinités avec la forme systématique. Ces tentatives restèrent sans succès, mais la méthode de Haller, homme qui joignait au talent tous les genres de savoir, rappelle l'un des chefs-d'œuvres de la botanique, la flore de Suisse, où l'on ne sait qu'admirer davantage de l'exactitude ou de l'érudition.

Une foule d'autres classifications plus ou moins artificielles, proposées depuis Linné jusqu'à nos jours, ont successivement été oubliées aussitôt que créées; mais la distribution des plantes en familles ou groupes fondés sur l'ensemble des caractères a fini par attirer de plus en plus l'attention des botanistes.

Nous avons déjà vu la méthode des ensembles pressentie dès les premiers temps de la botanique moderne. Linné en avait offert une esquisse. Heister avait reconnu les principales bases sur lesquelles elle doit reposer. Bernard de Jussieu, en disposant le jardin de Trianon, détermine plus exactement les familles, en forme une série mieux entendue, les classe d'après le nombre des cotylédons et l'insertion des étamines, caractères, dont le premier avait déjà été employé par Royen, et le second par Gleditsch.

Homme d'un génie peu ordinaire, mais trop porté à la singularité, Adanson travaille sous un nouveau point de vue à la distribution des plantes en famille, et trace le premier leurs traits distinctifs.

Aussi modeste que savant, Bernard de Jussieu, n'avait point publié sa méthode. Elle ne fut mise au jour que long-temps après, et perfectionnée par le digne héritier d'un nom si respectable, l'illustre auteur du *genera plantarum*, A.-L. de Jussieu. C'est à lui qu'était réservée la gloire de faire sentir tous les avantages de la méthode des ensembles sur celle qui ne s'appuie que sur des caractères isolés, de la rendre enfin le but principal des travaux des botanistes. Les Français seuls marchèrent d'abord dans cette route. MM. de Lamarck, Ventenat, Decandolle, contribuèrent surtout à rendre plus exacte la détermination des familles. Ce n'est que bien plus récemment que Batsch et Robert Brown ont suivi leur exemple parmi les étrangers.

Plusieurs botanistes ont essayé de rendre plus commode la classification des familles, soit en modifiant la manière de considérer l'insertion, soit en s'attachant à d'autres caractères.

Les plantes de chaque pays sont décrites avec soin, quelquefois même figurées avec luxe. Le nombre des flores s'accroît

tous les jours. Le moindre canton a souvent la sienne. L'indication même seulement des principales dépasserait de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites. Citons cependant parmi beaucoup d'autres qui mériteraient également de l'être, celles de Danemark par OEder, d'Autriche par Jacquin, de Piémont par Allioni, d'Angleterre par Smith, de Londres par Curtis. La flore de la France, exécutée d'abord par M. Lamarck, a reçu de M. Decandolle, avec une forme plus méthodique, de considérables augmentations. On doit de plus à ce dernier un bon abrégé de son propre ouvrage. La *flora gallica* de M. Loiseleur-Deslongchamps, offre un manuel commode pour l'étude des végétaux de notre patrie. M. Mérat a montré dans sa flore des environs de Paris, que Tournefort, Vaillant, Fabregou, Dalibard, Barbeu Dubourg, Bulliard, Thuillier, etc., qui s'étaient successivement occupés du même travail, n'avaient point épuisé la matière. On doit regretter que le bel ouvrage entrepris par MM. Poiteau et Turpin, n'ait point été continué.

La botanique exotique s'enrichit de même par des acquisitions journalières. Il n'est presque plus de contrée du monde, dont la végétation n'ait été observée par quelque botaniste voyageur. De nouvelles et fructueuses recherches dans l'Orient ont occupé Niébuhr et Forskal. Pallas a parcouru le Nord, et Sonnerat le midi de l'Asie. Les voyages de Kœnig aux Indes, de Bruce en Abyssinie, servent également la science. Vahl, Poiret, Desfontaines observent les plantes de la Barbarie et des environs de l'Atlas; Michaux celles de la Perse, et ensuite de l'Amérique septentrionale; Dombey, Ruiz et Pavon, celles du Pérou; Swartz, celles des Antilles; Richard, celles de la Guyane; Palissot de Beauvois, celles d'Oware et de Benin; du Petit Thouars, celles des îles de Bourbon, de France, de Madagascar; Delisle, celles de l'Egypte; Humboldt et Bompland, celles de diverses parties de l'Amérique méridionale. Aucun voyage n'a plus contribué que celui de ces derniers, à l'avancement de toutes les branches des sciences naturelles.

Dans leurs courses autour du monde, Bougainville, Commerson, et les compagnons de Cook, Sparmann, les deux Forster, Solander, et le vénérable Banks, dont la perte a récemment affligé le monde savant, recueillent une foule de plantes nouvelles des diverses contrées qu'ils visitent. Labillardière et Robert Brown font connaître celles de la Nouvelle-Hollande, dont toutes les productions sont si remarquables par leur singularité.

Sans se transporter ainsi dans les régions lointaines pour s'y livrer à de pénibles recherches, plusieurs botanistes ne se sont pas rendus moins utiles par d'amples recueils de descriptions d'une scrupuleuse exactitude. Dans cette classe, se distinguent

L'héritier, Cavanilles, Jacquin, Wildenow, Schrader, Smith, Kitaibel, Host, Waldstein, etc.

Parmi les ouvrages généraux où l'on a eu pour but de réunir, comme l'avait fait Linné dans son *species*, la description abrégée de toutes les plantes connues, on remarque ceux de Vahl, de Willdenow, de Persoon. Mais aucun ne suppose des recherches plus étendues, un travail plus opiniâtre, que celui que M. Decandolle a entrepris sur un plan nouveau, et dont il a publié la première partie. Le Dictionnaire botanique de l'Encycyopédie, par MM. Lamarck et Poiret, offre la plus ample collection de descriptions étendues.

D'autres botanistes ne s'attachant, au contraire, qu'à une espèce, un genre ou une famille, se sont efforcés de ne laisser rien à désirer sur ce point. Les monographies du fraisier, par Duchesne; du citrus, par Galesio; des menthes, par Smith; des chênes d'Amérique, par Michaux; des eringium, par Delaroche; des renoncules, par Biria; des solanum, par Dunal; des malvacées, par Cavanilles, etc., sont du nombre des ouvrages de ce genre, les plus estimés.

Les differentes familles de plantes cryptogames fixent plus que jamais l'attention des savans. Les plus petites parties des plus petits de ces végétaux, sont décrites, figurées, dans le plus minutieux détail. Les travaux d'Hedwig. de Bridel, de Swartz, de Palissot de Beauvois, de Dawson-Turner, de Hooker et Taylor sur les mousses; de Bulliard et de Persoon, sur les champignons; d'Acharius, sur les lichens; de Vaucher et de Girod-Chantrans, sur les conferves; de Dawson-Turner et de Lamouroux, sur les fucus; ceux de Weber, de Mohr, etc., ajoutent beaucoup à nos connaissances sur les productions si variées et si difficiles a étudier, qui composent la classe immense des acotylédones.

L'art de figurer les plantes, en joignant à la plus sévère exactitude tout le charme de l'élégance et du coloris, est porté au plus haut degré de perfection. Les liliacées et le jardin de la Malmaison de M. Redonté, les arbres fruitiers de MM. Poiteau et Turpin, sont des chefs-d'œuvres d'iconographie botanique, qu'on ne peut guère espérer de surpasser.

L'anatomie et la physiologie ne font pas moins de progrès que les autres parties de la science. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Guettard avait donné ses observations sur les glandes et les poils; Duhamel avait, par d'ingénieuses expériences, jeté quelque lumière sur le phénomène important et obscur de l'accroissement des arbres en grosseur, expliqué depuis d'une manière très-différente, par M. du Petit-Thouars. Les recherches de Charles Bonnet sur l'usage des feuilles méritent aussi d'être citées. La structure des végétaux est mieux

connue par les travaux d'Hedwig, de Sprengel, de Linck, de Treviranus, de Rudolphi, et surtout de MM. Desfontaines et Mirbel. Par leurs leçons, ces derniers contribuent à répandre en France le goût de la physiologie végétale.

Les fruits, sur lesquels Gœrtner avait donné un trésor d'observations neuves, sont l'objet de nouvelles recherches pour MM. Richard, Correa, Desvaux, Mirbel.

Les expériences de Priestley, d'Ingenhouz, de Sennebier, de Théodore de Saussure, révèlent la plupart des circonstances du phénomène également important et curieux de l'absorption et de l'exhalation des gaz par les végétaux. Les conséquences qu'on en tire sont pourtant combattues par quelques savans, entre autres par Ruhland.

La doctrine des sexes et de la fécondation des plantes, généralement admise malgré les réclamations de Pontedera, d'Alston, de Spallanzani, de Schelver, trouve de nouveaux adversaires dans Henschel et M. Turpin.

La connaissance des affinités naturelles des plantes, leur distribution en familles plus exactement déterminées, reçoivent des perfectionnemens importans par les observations de Lamarck, de Ventenat, de Batsch, de Correa, de Linck, de Richard, de R. Brown, de Desvaux, de Decandolle, etc. Mais peut-être le désir de porter dans la méthode naturelle une sévérité qui lui paraît étrangère, a-t-il trop fait multiplier les groupes.

MM. Decandolle et Mirbel offrent dans d'excellens ouvrages élémentaires des secours précieux pour l'étude de la science. Un esprit sage, un style agréable, caractérisent celui de M. Poiret; des figures du meilleur choix et d'une belle exécution, des vues neuves et profondes, distinguent l'iconographie qu'y a jointe M. Turpin.

Ce n'est pas ici que doivent être mentionnés les ouvrages où les plantes sont spécialement considérées quant à leurs usages médicaux; mais nous ne saurions oublier les recherches de MM. de Jussieu et Decandolle sur les propriétés des végétaux, comparées avec leur organisation. Rappelons aussi, à cause de l'utilité particulière dont ils peuvent être aux médecins, aux pharmaciens, aux herboristes, les recueils de figures de plantes usuelles de Morandi, de Garsault, de Roques, et surtout la Flore médicale.

Plus de quarante mille végétaux sont aujourd'hui connus; des jardins, des cours publics, des sociétés d'histoire naturelle établis partout, ont rendu presque populaire l'étude la botanique. Le nombre des ouvrages de tout genre publiés dans ces derniers temps sur le règne végétal est presque infini : indiquer au moins les plus marquans, était le seul but que nous pussions nous proposer.

Après avoir parlé des acquisitions immenses, des progrès réels que la science des végétaux a faits depuis Linné, nous ne devons pas dissimuler non plus les abus fâcheux qui se sont introduits, et dont l'oubli de quelques-uns des sages principes établis par le philosophe d'Upsal, est l'une des principales causes. Le moindre amateur s'est trop cru permis de changer à son gré et sans aucun besoin les limites des espèces et des genres, et par conséquent la nomenclature, et de multiplier d'une manière arbitraire et illimitée les groupes et les êtres. On n'a pas été plus réservé sur les termes, et chacun, en créant sans cesse de nouveaux, plus inutiles et quelquefois plus barbares les uns que les autres, s'est, pour ainsi dire, fait une langue à part, dont il se sert presque seul. C'est par ces travers que, tout en marchant vers la perfection sous plusieurs rapports, la botanique est cependant devenue plus embarrassée, plus difficile, et a perdu une partie de ses charmes. C'est en la simplifiant par la séparation des acquisitions réelles de celles qui ne sont qu'apparentes et nominales, c'est en y ramenant l'accord et l'uniformité, qu'on peut la rendre à la fois et plus solide et plus aimable. Il n'est point d'ami sincère de cette science qui ne fasse des vœux pour une réforme, non moins nécessaire peut-être qu'elle ne l'était quand Linné l'entreprit.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cette esquisse bien incomplète sans doute de l'histoire de la botanique, que par le morceau suivant, emprunté de M. Mirbel.

« En suivant les progrès de l'esprit humain dans l'étude de la botanique, on voit qu'il s'est avancé, comme dans les autres sciences, à la faveur des routes nouvelles frayées par quelques hommes célèbres, dont les noms suffisent pour rappeler les différentes phases heureuses ou malheureuses de cette belle partie de l'histoire naturelle. Ainsi nous remarquons :

« Théophraste, ou la naissance de la botanique : les fonctions des organes sont souvent méconnues ; les caractères distinctifs des êtres sont tout à fait ignorés ; les espèces sont confondues ; nulle idée de genres et de méthodes : tout se borne à des méthodes empiriques ;

« Dioscoride et Pline, ou l'étude des livres substituée à celle de la nature : immédiatement après Théophraste, toutes les écoles s'égarent dans cette route, qui n'est abandonnée qu'à la renaissance des lettres.

« Brunfels, Fuchs, Tragus, etc., ou l'observation et la comparaison directe des faits : on revient à la nature, et la science s'élève sur des bases plus solides que dans les premiers temps ;

« Gesner, ou les fondemens de toute bonne classification : la fleur et le fruit sont reconnus pour les parties qui offrent les caractères les plus importans ;

« Clusius, ou l'art de bien décrire les plantes : les descriptions précises et méthodiques s'étendent à toutes les parties et deviennent comparatives;

« Césalpin, ou l'introduction de la première méthode : jusqu'à lui on avait ignoré l'art de séparer ou de rapprocher les espèces par la considération de certaines ressemblances ou différences organiques, et de conduire l'élève, par voie d'induction, à la connaissance des faits;

« Les Bauhin, ou les modèles d'une bonne synonymie : on apprend à rapporter à chaque espèce tout ce que les auteurs en ont dit, quels que soient les noms qu'il leur ait plu de lui donner;

« Camerarius, ou la connaissance des sexes : l'analogie des étamines et des pistils avec les organes mâles et femelles des animaux est démontrée par l'expérience.

« Tournefort, ou l'établissement d'une méthode régulière : les espèces forment des genres, les genres des ordres, les ordres des classes, et l'on arrive, par une analyse sûre et facile, à la découverte du nom et des caractères de la plante qu'on veut connaître.

« Leeuwenhoeck, Malpighi, Grew, ou la naissance de l'anatomie et de la physiologie végétales : les organes internes sont décrits, et la physiologie dévoile les mystères de la végétation.

« Linné, ou l'invention d'une langue philosophique : tous les organes et leurs diverses modifications, après avoir été examinés et comparés avec une scrupuleuse attention, sont définis, nommés et classés selon les lois d'une logique rigoureuse.

« Bernard de Jussieu, ou l'établissement des familles naturelles : les plantes sont rapprochées ou éloignées par la considération de l'ensemble des caractères, et la découverte de la méthode naturelle est proposée comme le but principal de la science. »

Les articles *anatomistes* et *physiologistes* des plantes offriront, sur les progrès des parties de la botanique dont ils se sont occupés, des détails qu'on n'a pas cru devoir faire entrer dans celui-ci. (MARQUIS)

BOTTER (HENRI), né à Amersfort, obtint une chaire à Marbourg, après avoir été successivement médecin de l'archevêque de Cologne, du duc de Juliers et du landgrave de Hesse. Sur la fin de sa vie, il abandonna tous ses emplois pour aller goûter le repos et la tranquillité dans son pays natal. On connaît de lui :

De expurgatione empyematis epistola; insérée parmi les observations recueillies par Georges Horst (Ulm, 1621, in-4°.).

Epistola de scorbuto. Lubeck, 1646, in-4°. (Z.)

BOTTA (ANASTASE), médecin de Crémone, où il florissait vers la fin du treizième siècle, et où il mourut à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, avait composé, suivant Arisi, un traité des fièvres et un commentaire sur Galien, qui paraissent ne point avoir eu les honneurs de l'impression. (z.)

BOTTONI (ALBERT), médecin de Padoue, était issu d'une famille considérée de cette ville. Il y enseigna d'abord la logique, et obtint, en 1555, une chaire de médecine. Sa pratique heureuse et fort étendue lui fit acquérir une fortune immense. Il termina sa carrière en 1596 ou 1598, laissant :

De vitâ conservandâ. Padoue, 1582, in-12.
De morbis muliebribus. Padoue, 1585, in-4°. - Bâle, 1586, in-4°. - Venise, 1588, in-4°.
Inséré aussi dans le recueil de Spach (Strasbourg, 1597, in-fol.).
Consilia medica;
insérés dans la collection des *Consilia medicinalia* de Joseph Lautenbach (Francfort, 1605, in-4°.).
De modo discurrendi circà morbos, eosdemque curandi tractatus;
avec les *Pandectæ* de Jean-Georges Schenck (Francfort, 1607, in-12.).
Il existe une autre édition de ce dernier ouvrage, intitulée :
Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur. Francfort, 1695, in-8°.
On trouve aussi, dans cette édition, un Traité d'Emile Campolongo, et un autre de Barthélemy Hierovius. (o.)

BOTTONI (DOMINIQUE), fils de Nicolas Bottoni, médecin de Léontini, en Sicile, naquit dans cette ville, le 6 octobre 1641. Ses parens l'envoyèrent étudier à Messine, où il fit ses humanités dans le Collége des Jésuites, et apprit la médecine sous Pierre Castelli. Le doctorat lui fut conféré en 1658. Sa réputation ne tarda pas à devenir telle, que les personnages les plus considérables lui confièrent le soin de leur santé; et qu'on le chargea, en 1692, de diriger l'hôpital de Messine. Quelque temps après il fut appelé à Naples, où on le chargea d'enseigner la philosophie, fonction dont il s'acquitta pendant quatre ans. Pour récompenser son zèle, le gouvernement l'éleva au rang de proto-médecin du royaume de Naples; mais, sur la fin de ses jours, le dérangement de sa santé le força de solliciter la permission de retourner en Sicile, où il mourut vers l'an 1731. Ses ouvrages sont :

Pyrologia topographica, id est, de igne dissertatio juxtà loca, cum eorum descriptione. Naples, 1692, in-4°.
Febris rheumaticæ malignæ historia medica. Messine, 1712, in-8°.
Preserve salutare contra il contagioso malore. Messine, 1721, in-4°.
Idea historico-physica de magno trinacriæ terræ motu.
Bottoni envoya ce Mémoire à la Société royale de Londres, pour être inséré dans les Transactions philosophiques. Il fut le premier Sicilien qui entra dans cette compagnie célèbre, dont il fut nommé membre en 1697. (J.)

BOUCHER (Pierre-Joseph), médecin de Lille, où il naquit le 25 mars 1715, devint, par la suite, médecin pensionné et professeur dans sa ville natale. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il s'est fait connaître par une

Méthode abrégée pour traiter la dyssenterie régnante à Lille en 1750. Lille, 1751, in-4°.

On a encore de lui un nombre assez considérable d'observations chirurgicales dans l'ancien Journal de médecine. L'une d'entre elles roule sur une jeune fille par la surface du corps de laquelle sortirent à plusieurs reprises différentes des aiguilles. Boucher, qui était associé étranger de l'Académie de chirurgie de Paris, a inséré dans les Mémoires de cette compagnie d'autres observations, parmi lesquelles on distingue surtout un Mémoire fort bien fait sur les abus de l'amputation et la nécessité de la pratiquer sans délai, quand elle est reconnue indispensable, dans les plaies d'armes à feu compliquées de fracture aux articulations des membres ou au voisinage de ces articulations.

Boucher-Beauval (Jean), médecin de La Rochelle, a publié :

Traité de la colique bilieuse du Poitou. La Rochelle, 1673, in-8°.

Ouvrage qu'il publia sans y mettre son nom. On ne lit au frontispice que les trois initiales J. B. B. (o.)

BOUCHET (Claude-Antoine), fils du suivant, a embrassé la même carrière. Ses études médicales ont été couronnées par des succès brillans. Il a obtenu, au concours, plusieurs des prix de l'école pratique de Paris. Sa dissertation inaugurale sur les *dyspepsies*, est une bonne monographie, et l'une des meilleures thèses de l'école. M. Bouchet fut nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, dans un âge qui est ordinairement encore celui de l'étude. Il a fait le premier, en France, avec succès, la ligature de l'artère iliaque externe dans la cavité abdominale, et l'auteur de cet article certifie que ce chirurgien habile proposa cette opération dans une consultation qu'il convoqua, sans savoir qu'elle eût jamais été faite. Une pratique extrêmement étendue a permis à M. Bouchet de recueillir un grand nombre d'observations intéressantes, qu'il a l'intention de publier. (Monfalcon.)

BOUCHET (Pierre), né à Lyon, le 6 janvier 1752, y mourut le 6 janvier 1794, victime des fatigues et des peines morales, qu'il éprouva pendant et après le siége de cette ville. Un talent très-distingué comme opérateur, la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et bien plus encore une aménité rare et les plus précieuses qualités du cœur, lui méritèrent l'estime et la bienveillance de ses concitoyens, qui chérissent encore sa mémoire. Bouchet n'a pas inventé le serre-nœud à barillet qu'on emploie pour la ligature des polypes, mais il en a fait usage le premier, en le modifiant, pour opérer, par cette méthode, celles de ces excroissances qui naissent dans l'utérus et dans le vagin. Il fit plusieurs opérations de nécrose interne, et spécialement

la trépanation du tibia, avant la publication du traité de David sur la nécrose, et ses observations font la base du mémoire sur cette maladie que Bousselin a fait insérer parmi ceux de la Société de médecine. Bouchet a laissé un fils, héritier de son mérite et de la confiance générale dont il jouissait, et qui, le premier en France, a fait, avec succès, la ligature de l'artère iliaque externe, pour guérir un anévrysme au pli de l'aine.

(Monfalcon.)

BOUCHHOLZ (Frédéric-Georges-Auguste), né à Schwerin, où il mourut en 1802, revêtu du titre de médecin du duc, a publié :

Dissertatio inauguralis. Analecta de variolis ; specimen I, quo continentur de variolarum origine hypotheses, et consilia de variolis exstirpandis. Gœttingue, 1789, in-8°.
Ueber Kuhpocken, ein Bericht an seine Mitbuerger. Schwerin, 1801, in-8°.
Vollstaendige Abhandlung ueber die Kuhpocken, das wahre Schützmittel gegen Blätternansteckung. Berlin, 1802, in-8°.
Il a publié, de concert avec D.-J.-H. Becker, les *Auszuege aus den neuesten medicinischen Probe-und Einladungs-Schriften* (Altona, 1796-1797, in-8°.).

(J.)

BOUCHU (Étienne-Jean), maître de forges, né à Langres le 23 mai 1714, n'était pas médecin, mais il se livra avec beaucoup de goût à l'étude de la chimie. Il exerçait sa profession dans les forges d'Arc-en-Barrois. Toutes ses expériences sur les mines ont été cédées, après sa mort, à l'académie de Dijon. Plusieurs de ses mémoires sont restés inédits. Il avait imaginé d'analyser toutes les mines de fer au moyen d'un fondant, procédé d'autant plus avantageux que la fusion du métal ne se fait ordinairement que dans les hauts fourneaux. Il était membre de l'Académie de Dijon, et correspondant de celle de Paris. Il mourut à Arc, le 16 septembre 1770. Il a écrit :

Art des forges et des fourneaux. Paris, 1762, in-fol.
Observations sur l'art du charbonnier. Paris, 1767, in-fol.
Ouvrage anonyme.
Bonchu est auteur de tous les articles relatifs à la fabrication du fer qui ont été insérés dans la première Encyclopédie.

(J.)

BOUDEWYNS (Michel), médecin d'Anvers, jouit d'une assez grande célébrité parmi ses contemporains. Nommé médecin de sa ville natale, il fut, dans le même temps, chargé de la direction d'un hôpital, et d'une chaire d'anatomie et de chirurgie dans le Collége des médecins, institué de son vivant. Il mourut le 29 octobre 1681, laissant divers opuscules, dont voici les titres :

Est-ne decimestris partus perfectissimus? Paris, 1642, in-4°.
Oratio de sancto Lucâ evangelistâ et medico. Anvers, 1660, in-4°.

Pharmacia Antverpiensis galeno-chymica, à medicis juratis et Collegii medici officialibus, nobiliss. ac ampliss. magistratûs jussu edita. Anvers, 1660, in-4°.

Ventilabrum medico-theologicum, quo omnes casus, tùm medicos, cùm ægros, aliosque concernentes eventilantur, et quod SS. PP. conformius, scholasticis probabilius et in conscientiâ tutius est, secernitur. Anvers, 1666, in-4°. (T.)

BOUDON, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, membre de l'Académie royale de chirurgie, était un homme laborieux, quoiqu'il n'ait publié aucun ouvrage important. Il concourait avec beaucoup de zèle aux travaux de l'illustre compagnie dont il était l'un des soutiens, et les quatre prémiers volumes des Mémoires qu'elle publia renferment un grand nombre d'observations de lui. Les plus remarquables sont relatives à des fractures du crâne, à des pierres chatonnées dans la vessie, à des polypes utérins, à un engouement mortel de matières fécales dans les intestins, à un anneau dans lequel la verge fut introduite, et qui étranglait cet organe. Il avait adopté, pour l'opération de la fistule lacrymale, la méthode qui consiste à perforer l'os unguis; il enfonçait cet os et les cornets supérieurs du nez avec une sorte de trocar qu'il tournait en rond pour agrandir l'ouverture et occasioner un plus grand délâbrement. L'expérience a fait rejeter, et la méthode, et le procédé (BÉGIN)

BOUFFEY (LOUIS-DOMIQUE-AMABLE), médecin du comte de Provence, actuellement Louis XVIII, se retira à Argenton, lors de l'émigration de ce prince; il y était sous-préfet, en 1808, lorsqu'il fut nommé membre du corps législatif. On a de lui :

Mémoire qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Nancy, sur la question suivante : Assigner, dans les circonstances présentes, quelles sont les causes qui pourraient engendrer des maladies; déterminer quel sera le caractère de ces maladies à l'époque où les vents du midi et du couchant nous rameneront un temps pluvieux et moins froid; indiquer les moyens préservatifs de ces maladies. Nancy, 1789, in-8°.

Essai sur les fièvres intermittentes, l'action et l'usage des fébrifuges, et surtout du quinquina. 1798, in-8°.

Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies. 1799, in-8°. – 1813, 2 vol. in-8°. (T.)

BOUHIN (PIERRE), né à Saint-Seyne, près Dijon, pratiquait la médecine dans cette ville, à la fin du dix-septième siècle; il s'y était fait agréger au Collége de médecine, en 1679; et il y mourut âgé de 71 ans, le 1er novembre 1710. Il avait traduit tous les écrits de Paracelse et de Van Helmont, et il ne s'aperçut de l'inutilité de ce travail ingrat, qu'après l'avoir terminé : de dépit, il jeta au feu ses manuscrits. Il a laissé, outre un abrégé de Descartes, et un recueil d'expériences, qui n'ont pont été imprimés :

Lettres à M. Plantade. 1710, in-4°.

Cet opuscule contient des expériences sur le salpêtre et la chaux.

(T.)

BOUILLET (Jean), savant médecin, naquit à Servian, près de Béziers, dans une famille de cultivateurs; le curé de Servian lui donna les premiers principes des sciences. On l'envoya plus tard au College de Béziers, dont il fut l'un des eleves les plus distingués. Bouillet était destiné à l'etude des lois, mais sa vocation etait la médecine; elle ne fut pas contrariée; il commença l'étude de l'art de guerir en 1707, à Montpellier, et prit, en 1711, le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette ville. Quatre années d'etudes médicales ne rassurèrent pas sa modestie; il consacra le même intervalle de temps à des études nouvelles dans la solitude de Servian, avant d'exercer sa profession, et vint enfin, en 1715, demander, aux habitans de Béziers, une confiance dont il s'était rendu digne. Il eut le bonheur, dès sa vingt-cinquièmeannee, de compter au nombre de ses amis, un savant distingué, Mairan; c'est de concert avec lui, qu'il parvint à instituer, dans Béziers, une Academie de médecine dont il fut le secrétaire : celle de Montpellier le nomma, et 1713, son associé correspondant, et recompensa, par cette distinction honorable, un mémoire sur la digestion, dont il lui avait fait hommage. Les debuts de Bouillet, dans la littérature médicale, furent des triomphes; l'Académie de Bordeaux couronna, en 1715, son *Mémoire sur la cause de la multiplication des fermens*, et en 1720, son travail *sur les causes de la pesanteur*. La peste de Marseille, de 1720, menaçait de se repandre et d'envahir le Languedoc. Bouillet consulté, publia, un petit ouvrage sur cette maladie epidemique, et eut le malheur d'affirmer qu'elle n'était pas contagieuse. Il indiqua, en 1725, dans une lettre adressee au médecin du prince de Monaco, quelques substances ameres, qui peuvent être substituees à la rhubarbe, alors chère. Ce medecin était instruit en mathématiques; il les professa, et publia même des observations sur l'immersion de Saturne, en 1742. La mort le frappa à Béziers; il était alors âgé de quatre-vingt-huit ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages, peu estimés aujourd'hui, dont voici les titres :

Dissertation sur la cause de la multiplication des fermens. Béziers, 1719.

Dissertation sur la cause de la pesanteur. Bordeaux, 1720, in-12.

Ces deux Mémoires furent couronnés par des Sociétés savantes, et paraissent avoir peu mérité ces honorables distinctions Fidèle au cartésianisme, Bouillet en professa les erreurs, et ne fit aucun usage des idées de Beccher, de Stahl et de Newton, alors vérités incontestables, et elles-mêmes des erreurs aujourd'hui.

Avis et remède contre la peste. Béziers, 1721, in-8°.

Lettre à M. Pena, médecin du prince de Monaco, au sujet de la rhubarbe. Béziers, 1725, in-4°.

Instruction sur la manière de traiter la petite vérole.

Bouillet y fait sentir tous les dangers du régime échauffant, qui était alors universellement adopté.

Mémoire sur les maladies qui règnent à Béziers, et que l'on appelle coup de vent. Béziers, 1736, in-4°.

Cette maladie était un catarrhe épidémique que Bouillet attribua à la rapidité de la succession des vents chauds et froids.

Description d'un catarrhe épidémique, avec des observations sur les fièvres vermineuses, l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes, etc., etc. Béziers, 1736, in-8°.

Le quinquina n'était point alors d'un usage aussi général qu'il le devint depuis; Bouillet en recommande l'emploi.

Recueil de lettres, mémoires et autres pièces pour servir à l'Histoire de l'Académie de Béziers, jusqu'en 1731. Béziers, 1736, in-4°.

Les premiers Mémoires de cette Académie ont été publiés, en 1736, par Bouillet, qui lui légua à sa mort une portion considérable de sa bibliothèque.

Plan d'une histoire générale des maladies. Béziers, 1737, in-4°.

C'est le prospectus d'un ouvrage, en 7 volumes, qui devait être formé des leçons de Chirac et de Chatelain.

Élémens de médecine pratique, tirés des écrits d'Hippocrate et de quelques autres médecins anciens et modernes. Béziers, 1744, 2 vol. in-4°.

Cet ouvrage est exécuté d'après une idée originale; c'est un choix de dissertations d'Hippocrate, de Baillou, et d'autres médecins, augmenté de quelques dissertations et observations de médecine pratique, par Bouillet; c'est une sorte de bibliothèque de médecine pratique, comparable, mais supérieure, à celle de Manget. La partie de ce recueil qui fut publiée en 1746, est exécutée sur le même plan que la première; Bouillet a joint à ce supplément une dissertation sur la peste, dans laquelle il assure encore que cette maladie n'est pas contagieuse, et une autre sur les fièvres aiguës, auxquelles il veut qu'on oppose les antiphlogistiques. Ces Elémens de médecine peuvent être consultés encore avec fruit; ils sont formés d'écrits avec lesquels tout médecin instruit aime à renouveler connaissance. Bouillet a fait usage, avec succès, du savon contre l'asthme et la goutte; il a fait quelques expériences sur le suc des champignons, que des expériences postérieures, exécutées avec plus de soin et d'après de meilleurs principes, ont fait oublier.

Mémoire sur l'huile de pétrole, et particulièrement sur celle de Gabian, près de Béziers. Béziers, 1752, in-4°.

Observations relatives à l'anasarque. Béziers, 1765, in-4°.

Bouillet le fils a travaillé à cet ouvrage. Le père et le fils affirment que la ponction du thorax peut toujours être faite sans danger, lorsque l'hydropisie de poitrine est bien constatée.

Mémoire sur le moyen de préserver de la petite vérole, la ville et le diocèse de Béziers.

Les découvertes successives de l'inoculation et de la vaccine sont des moyens infiniment plus certains d'affaiblir le danger de la petite vérole que ceux qui ont été proposés par Cantwell, le Camus, Paulet et Bouillet.

Bouillet a donné quelques articles peu remarquables à l'Encyclopédie, et quelques Mémoires à l'Académie des sciences de Paris; il a participé, et ce n'est pas son plus beau titre littéraire, à deux pamphlets, dont l'un a pour but de démontrer qu'un médecin ne saurait, sans pécher, exercer la chirurgie, ni un chirurgien la médecine, et l'autre est adressé

aux maîtres en chirurgie de Béziers. Aucun des ouvrages de Bouillet ne porte l'empreinte d'un grand talent; les plus estimables sont ceux qui contiennent les observations de l'auteur sur la constitution des différentes années, depuis 1730 jusqu'en 1769. (MONFALCON)

BOUILLET (JEAN-HENRI-NICOLAS), fils du précédent, naquit à Béziers, le 6 décembre 1729, suivit la carrière de son père, reçut le bonnet doctoral à Montpellier, vint se fixer dans la ville qui l'avait vu naître, fut reçu dans son Académie, et publia quelques Mémoires dont voici les titres :

Mémoire sur l'hydropisie de poitrine. Béziers, 1758, in-4°.
Mémoire sur les pleuro-péripneumonies épidémiques de Béziers. Béziers, 1759, in-4°.
Observations sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine, du péricarde, avec des réflexions sur ces maladies. Béziers, 1766, in-4°. (MONFALCON)

BOUILLON-LA-GRANGE (C.-G.-B.), professeur à l'Ecole de pharmacie de Paris, montre beaucoup de zele dans l'enseignement de la chimie; il a perfectionné, en 1813, l'extraction du sucre de betterave. Tous ses écrits ont été très-utiles. On a de lui :

Manuel d'un cours de chimie. Paris, 1799, 2 vol. in-8°. – *Ibid*. 1801, 3 vol. in-8°. – *Ibid*. 1802, 3 vol. in-8°. – *Ibid*. 1812, 3 vol. in-8°.
Cet ouvrage a long-temps servi de guide aux étudians.
Tableau réunissant les propriétés physiques et chimiques des corps, disposés méthodiquement. Paris, 1799.
Réflexions sur les Pharmacopées françaises. Paris, 1800, in-8°.
Manuel de pharmacie. Paris, 1803, in-8°.
L'art de composer facilement et à peu de frais les liqueurs de table. Paris, 1805, in-8°.
Publié d'abord sous le titre de :
Nouvelle chimie du goût et de l'odorat.
Essai sur les eaux minérales naturelles et artificielles. Paris, 1810, in-8°.
Dispensaire pharmaco-chimique. Paris, 1813, in-8°.
Il a traduit, avec H.-A. Vogel, le Dictionaire de chimie de Klaproth (1810 - 1811, 4 vol. in-8°.) et la Police judiciaire de M.-W.-H.-G. Remer (Paris, 1816, in 8°.). (s.)

BOULDUC (GILLES-FRANÇOIS), fils de Simon, naquit à Paris, le 20 février 1675; il fut apothicaire du roi, échevin de Paris, et démonstrateur de chimie, au jardin du roi. Il avait étudié la philosophie de Descartes sous Régis, et la chimie sous Saint-Yon, professeur au jardin du roi. En 1699, il fut admis au nombre des élèves de l'Académie royale des sciences; des associés, en 1727. Il mourut à Versailles, le 17 janvier 1742. Il n'a écrit que des mémoires sur les purgatifs, sur le frai des grenouilles, sur le sel cathartique d'Epsom, sur le sel polychreste de Seignette, sur les eaux de Passy, de Bourbon l'Archambaud et de Forges, insérés dans ceux de l'Académie des sciences. (T.)

BOULDUC (Simon), apothicaire de Paris, fut démonstrateur de chimie au jardin du roi, et membre associé de l'Académie royale des sciences. Il mourut en 1729. (T.)

BOURDELIN (Claude), chimiste, naquit en 1621, à Ville-Franche, petite ville du département du Rhône, voisine de Lyon, eut le malheur d'être orphelin dès ses premières années, fut envoyé à Paris, et là, sans appui, sans guide, eut cependant la sagesse de sentir que sa destinée dépendait de sa conduite. Il apprit les langues grecque et latine, et se livra entièrement à l'étude de la chimie et de la pharmacie. Il fit partie de l'Académie des sciences, lorsque cette société savante fut créée en 1666, et se chargea, avec Duclos, de l'examen des eaux minérales de France, travail qu'il exécuta aussi bien que l'enfance de la chimie le permettait. Bourdelin étudia avec soin les plantes usuelles, et fit, pendant trente-deux ans, un grand nombre d'opérations chimiques. C'était un grand ennemi de la saignée; il paraît cependant que son aversion pour cette médication puissante n'était pas le résultat de son expérience personnelle, car il n'a pas exercé la médecine. Bourdelin, n'a rien écrit; il mourut en 1699. (MONFALCON)

BOURDELIN (Claude), fils du précédent, médecin célèbre du dix-septième siècle, reçut le jour à Senlis, le 21 juin 1667. Son éducation fut très-soignée. Le secrétaire de l'Académie des sciences, Duhamel, la dirigea, et avec tant de fruit, que le jeune Bordelin, à peine âgé de dix-sept ans, possédait parfaitement le grec, et avait des connaissances profondes en mathématiques. Né d'un père qui cultivait les sciences médicales avec honneur, il se sentit de bonne heure pour l'art de guérir cette vocation qui est le présage des grands succès, et fut reçu, dès 1692, docteur dans la faculté de médecine de Paris. Ses contemporains et ses biographes ont donné unanimement des éloges à son désintéressement, au zèle, à la générosité avec lesquels il prodiguait aux pauvres et ses soins et sa fortune. Le médecin est l'ami obligé de l'indigent; les fréquentes occasions qu'il a de faire le bien sont le plus grand des avantages qui appartiennent à sa profession. A l'exemple d'autres savans, Bourdelin voyagea pour augmenter et perfectionner ses connaissances; il alla en Angleterre, vit les hommes distingués de cette nation, et ajouta bientôt à ses titres celui de membre correspondant de la Société royale de Londres. Il faisait partie de l'Académie des sciences de Paris, qui le nomma l'un de ses associés anatomistes en 1703. Bourdelin acheta la charge de medecin ordinaire de la duchesse de Bourgogne, et devint premier médecin de cette princesse, après la mort de Bourdelot. Il vécut à Versailles, généralement estimé, et fort aimé du peuple. Une hydro-

pisie de poitrine lui donna la mort le 20 avril 1711. Il n'a laissé aucun ouvrage. Son frère, François Bourdelin, s'adonna à l'étude des langues vivantes, et fut membre de l'Académie des inscriptions. (MONFALCON.)

BOURDELIN (LOUIS-CLAUDE), fils de François, naquit à Paris en 1695, et suivit la carrière de son aïeul; il devint habile en chimie, professa cette science au jardin des plantes, et mourut en 1777, membre de l'Académie des sciences.

(MONFALCON)

BOURDELOT (EDME), mort en 1620, fut médecin de Louis XIII. Il était fort habile, dit-on, dans la *science* de l'origine des noms. Il est peu d'archiâtres dont on ait beaucoup à dire. (T.)

BOURDELOT (PIERRE), fils de Maximilien Michon, chirurgien à Sens, et d'Anne Bourdelot, naquit à Sens, le 2 février 1613. Il étudiait la chirurgie chez son père, lorsque Edme Bourdelot, son oncle, le fit venir à Paris, et obtint de Louis XIII, en 1634, de concert avec Jean Bourdelot, son frère, maître des requêtes de Marie de Médicis, qu'il portât le nom de *Bourdelot*. En 1635, il suivit à Rome le comte de Noailles. De retour à Paris, il fut choisi pour médecin par Henri de Condé. En 1638, il se fit recevoir bachelier. Il accompagna le prince de Condé au siége de Fontarabie, pendant la durée duquel il revenait chaque hiver à Paris. Il y vint pour recueillir la succession de ses oncles, qui se trouva réduite à des meubles et à une bibliothèque considérable. En 1641, il fut reçu médecin du roi, et, en 1642, il prit le bonnet de docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Bourdelot imagina de réunir chez lui, à l'hôtel du prince de Condé, des savans de tout genre. Ces assemblées firent beaucoup de bruit. Les princes y assistaient souvent. Bourdelot s'y distinguait par un esprit plus lumineux que profond. Il était versé dans les beaux arts, et surtout habile musicien; il pinçait fort bien de la guittare : ces talens si étrangers à la médecine, contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation. La même chose est arrivée de nos jours.

Christine de Suède étant tombée malade, Saumaise qui se trouvait auprès d'elle, et qui avait été aux assemblées de Bourdelot, le recommanda à cette reine, qui le fit venir en Suède, en 1651. Son premier soin fut de faire renoncer la reine à toute espèce d'étude, et pour ridiculiser à ses yeux la manie de l'érudition, il l'engagea à faire chanter et danser devant elle Meibom et Naudé, qui avaient écrit, l'un, sur la musique, et l'autre, sur la danse des anciens. Le moyen réussit; la reine se livra au conseil de son *agréable ignorant*, comme elle le disait

elle-même. Jusque-là, on ne peut que louer Bourdelot d'avoir rappelé Christine à des occupations plus en rapport avec la destination naturelle des femmes; mais il fut coupable en éloignant d'une tête couronnée Naudé, Vossius, Bochart et Heinsius, savans illustres qui fréquentent peu le palais des rois assiégés de ces nuées de courtisans, que l'on pourrait comparer aux insectes qui se froissent en foule partout où se dirige un rayon du soleil, tombât-il même sur la fange. Bourdelot devint le favori de Christine, et fit tomber en disgrâce le comte Magnus de la Garde. Alarmés de voir un étranger leur ravir le prix de leur adulation, les nobles dénoncèrent Bourdelot à la cour de France, ils le dénoncèrent à Christine elle-même, et firent tant qu'elle l'envoya en France, en le chargeant de négociations importantes et secrètes. Il partit chargé d'or, et fut reçu à Paris comme on y reçoit l'homme opulent. Mais il lui arriva bientôt ce qui arrive à tout favori dont le crédit repose sur des talens frivoles; à peine fut-il parti, que la reine de Suède l'oublia, et finit même par n'en parler qu'avec mépris. Bourdelot avait désiré de la fortune, il en avait, et il se consola facilement de cet abandon. Les rois sont aimés comme ils aiment.

Bourdelot, par la protection de Christine, avait obtenu *du Mazarin,* comme disait Guy Patin, l'abbaye de Massay; il prit alors le titre d'abbé, sous lequel il est désigné partout. Il reprit ses réunions chez lui, et les continua jusqu'à sa mort, survenue par suite d'une gangrène au talon, provenant d'une brûlure qu'il s'était faite à cette partie, durant un assoupissement profond dans lequel il était tombé, pour avoir pris, par mégarde, un morceau d'opium. Il mourut le 9 février 1686. On a de lui :

Recherches et observations sur les vipères, en réponse à une Lettre de M. Redi. Paris, 1671.

Relation des appartemens de Versailles.

Il a laissé un grand nombre de manuscrits. Ses *Conférences* ont été recueillies et publiées par l'abbé Gallois (Paris, 1765, in-12.). (T.)

BOURDON (AIMÉ), médecin de Cambrai, né dans cette ville en 1638, et mort le 21 décembre 1706, a fait imprimer deux traités d'anatomie qui ont joui d'une assez grande vogue dans le temps, et qui sont intitulés :

Nouvelles tables anatomiques, où sont représentées toutes les parties du corps humain. Paris, 1678, in-fol. - *Ibid.* 1683, in-fol. - *Ibid.* 1702, in-fol. - *Ibid.* 1707, in-fol. - Cambrai, 1707, in-fol.

Nouvelle description de toutes les parties du corps humain et de leurs usages, sur le principe de la circulation, et conformément aux nouvelles découvertes. Paris, 1684, in-12. - *Ibid.* 1687, in-12.

Les planches, au nombre de huit, sont, pour la plupart, copiées de Vésale, excepté celles qui représentent les nerfs, et qui appartiennent à Willis. La description de ces figures forme un traité très-succinct d'anatomie, dans lequel on distingue quelques observations assez intéres-

santes, divers cas de monstruosités, et les résultats de plusieurs expériences sur les animaux vivans.

Bourdon a inséré, en outre, deux observations dans le Journal des savans (années 1684 et 1690) : l'une concerne une fille de vingt ans, affectée à la cuisse de petites pustules d'où s'écoulait une humeur blanchâtre, que l'auteur prit pour du lait; dans l'autre, il est question d'une jeune fille de sept ans qui avait déjà ses règles, et dont les seins donnaient du lait.

BOURDON (*Guillaume*), dont on a :

Le maréchal de poche d'un cavalier. La Haye, 1737, in 8°.

BOURDON (*Isidore*), élève de la Faculté de médecine de Paris, a publié :

Mémoire sur le vomissement Paris, 1819, in-8°.

Opuscule dans lequel il combat l'opinion de Magendie, et démontre que l'estomac prend une part active au vomissement.

Notice sur l'influence de la pesanteur Paris, 1820, in-8°.

Recherches sur le mécanisme de la respiration et sur la circulation du sang. Paris, 1820, in-8°. (J.)

BOURGELAT (Claude) naquit à Lyon en 1712. Ce savant, laborieux et modeste, a rendu de grands services à sa patrie; il a créé la médecine et les écoles vétérinaires. Les anciens observèrent peu les maladies des animaux domestiques; ils les abandonnaient aux soins d'ignorans mercenaires et des gardiens de leurs troupeaux. Aristote et Pline en ont parlé brièvement dans leurs savantes compilations, mais ils n'avaient pas vu par eux-mêmes, et des renseignemens infidèles leur ont fait commettre de graves erreurs. Cependant ces erreurs ont été adoptées pendant long-temps. Végèce, qui a écrit sur la médecine des animaux, s'est borné à réunir les recherches de ses devanciers. De nombreux imitateurs suivirent la même ornière, et Solleysel fut le premier qui, dédaignant les Grecs et les Latins, prit pour guide non leurs témoignages, mais son expérience. Il ouvrit la carrière que Bourgelat devait parcourir toute entière avec tant de gloire; tel est son plus grand mérite, car son *Parfait maréchal* réunit à des faits bien observés, un nombre bien plus considérable d'erreurs et d'absurdités. Bourgelat avait d'abord étudié le droit, et même exercé la profession d'avocat; il plaida une cause injuste, et eut le malheur de la gagner. Les réflexions que cet événement lui suggérèrent, le déterminèrent à changer d'état; il entra dans les mousquetaires; le goût très-vif qu'il éprouvait pour les chevaux depuis son enfance, devint alors une passion, et cette passion assura ses succès. Il fut, en peu de temps, l'élève le plus distingué des maîtres d'équitation de la capitale; il sollicita et obtint la place de chef de l'Académie royale de Lyon, école qui devint célèbre sous un maître aussi habile. Les élèves affluèrent à ses leçons de toutes les parties de la France, et il fut regardé comme le premier écuyer de l'Europe. Mais Bourgelat devait parcourir une plus belle carrière. De concert avec Pouteau et Char-

meton, il disséqua des chevaux, lut avec attention ce que les anciens et les modernes avaient écrit sur la maréchallerie, forma et entretint des relations avec les hommes qui exerçaient cet art avec succès, sentit que la médecine vétérinaire n'existait pas encore, et résolut de la créer. Afin d'y parvenir avec plus de facilité et plus sûrement, il acquit des connaissances positives sur les maladies de l'espèce humaine, et devint bon médecin. L'organisation du cheval n'est pas moins compliquée que celle de l'homme; la vie de l'un et de l'autre est soumise aux mêmes lois, leurs maladies sont analogues, voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les circonstances servirent Bourgelat; il avait inspiré un grand attachement à Bertin, qui, d'intendant de la généralité de Lyon, étant devenu lieutenant-général de police à Paris, et enfin contrôleur-général des finances, fit accorder à son ami la place lucrative de commissaire-général des haras, et satisfit ses désirs les plus vifs, en instituant une école vétérinaire à Lyon. Cette école s'ouvrit le 1er janvier 1762. Le gouvernement fit peu pour elle, mais le zèle de Bourgelat la soutint. Cet homme estimable ne recevait pas d'honoraires; sa fortune était modique, mais son courage était grand. Il forma un grand nombre de vétérinaires à l'observation des maladies des animaux, et leur apprit à voir. Tels furent ses succès, que la Suède, le Danemarck, la Prusse et d'autres nations envoyèrent des élèves à ses leçons. Alors le gouvernement français connut l'importance de cette école, et il fonda celle d'Alfort avec une grande magnificence. Bourgelat fut chargé de la partie principale de l'enseignement dans cet établissement nouveau. Plusieurs sociétés savantes le comptèrent parmi leurs membres; il fut reçu dans les Académies des sciences de Paris et de Berlin. Plusieurs hommes célèbres correspondaient avec lui; il entretint des relations avec Buffon, lord Pembroke, Charles Bonnet, d'Alembert et Hebenstreit. Voltaire lui écrivit une lettre dont voici quelques fragmens : « *J'admire surtout votre modestie éclairée qui ne veut pas encore décider sur la cause et la formation de ces calculs* (calculs trouvés dans la vessie d'un bœuf); *plus vous savez et moins vous assurez; vous ne ressemblez pas à ces physiciens, qui se mettent toujours sans façon à la place de Dieu, et qui créent un monde avec la parole. Vous avez ouvert une nouvelle carrière par la voie de l'expérience; vous avez rendu de vrais services à la société: voilà la bonne physique.* » Bourgelat écrivit à Haller une lettre, que les journaux du temps recueillirent, et dans laquelle il démontrait que le plus sûr moyen d'arrêter la propagation de certaines épizooties, était la destruction des animaux infectés. Frédéric-le-Grand désirait savoir si la charge au trot convenait mieux aux manœuvres de cavalerie que la charge au galop; il consulta

Bourgelat, qui décida en faveur de la première. Ce savant vétérinaire était fort désintéressé; il ne reçut pas une récompense digne de l'utilité de ses travaux, et sa famille, lorsqu'elle l'eut perdu, ne subsista que par les bienfaits du gouvernement. Son buste fut placé dans les écoles d'Alfort et de Lyon. On lit, sur le piédestal de celui qui décore la première, ces mots : *Artis veterinariæ magister*. Bourgelat avait réellement du génie, car il fut inventeur, et à ce titre, son nom passera honorablement à la postérité, quels que soient les progrès ultérieurs de la médecine vétérinaire. On a de lui les ouvrages suivans :

Le nouveau Newkastle, ou Traité de cavalerie. Lausanne, 1747, 1 vol. in-12.

Ce livre se distingue avantageusement par beaucoup de clarté et de précision, Bourgelat fait dans la préface une histoire succincte de l'art de l'équitation; et, dans le corps de l'ouvrage, donne les meilleurs principes sur l'éducation des chevaux, leurs vices, leurs qualités, l'art de les dompter, et le manège. Il a laissé fort loin derrière lui les autres écuyers, car il connaissait la structure de l'animal qu'il étudiait. Ses devanciers, privés de cette science importante, commandaient aux chevaux des actions dont ils ne savaient prévoir les résultats avantageux ou nuisibles.

Elémens d'hippiatrique, ou nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux. Lyon, 1750-1753, 3 vol. in-12. — Trad. en allemand, par Jean-Adolphe Gladbuch, Dantzick, 1772, in-8°.

La théorie que Bourgelat développe dans cet ouvrage, est fondée sur ses observations personnelles; il se fit une loi de ne parler que d'après l'inspection de l'animal mort ou vivant. Son plan était vaste, il embrassait six volumes, et cependant ce n'était qu'une esquisse d'un travail immense dont ce vétérinaire s'occupait. Bourgelat traite, dans le premier volume des Elémens d'hippiatrique, qui parut seul, de la connaissance du cheval, considéré extérieurement, ou de ses formes; il donne des préceptes judicieux sur les moyens de constater l'âge du cheval, sur la distinction des poils, et des principes sur la ferrure, fondés sur le mécanisme de l'ongle même. Ce traité, écrit par demandes et réponses, a veilli; mais il est riche encore d'observations pathologiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Les deux volumes suivans sont un abrégé de l'ostéologie, de la myologie et de l'angiologie du cheval, terminé par la description anatomique de la tête et de la poitrine du quadrupède. Les circonstances ne permirent pas à Bourgelat de terminer et de refondre ses Elémens d'hippiatrique.

Diderot confia à Bourgelat les articles de médecine vétérinaire et de manège de l'Encyclopédie : il ne pouvait faire un meilleur choix. L'auteur des Elémens d'hippiatrique fut l'un des plus estimables collaborateurs de cette entreprise littéraire monstrueuse; tous ses articles sont neufs, et leur ensemble constitue une science qui, alors, n'existait pas encore. On a remarqué ce qu'il a écrit sur l'épilepsie, sur le farcin, sur l'*ébullition*, la gale, l'application du feu; des principes lumineux, des observations vétérinaires précieuses, recommandent le petit nombre de dissertations qu'il fournit à l'Encyclopédie.

Anatomie comparée du cheval, du bœuf et du mouton.

Bourgelat, le premier, car Daubenton est venu après lui, a fait connaître la structure du corps de quelques animaux domestiques; il a fait, pour l'anatomie du cheval, ce que Vésale a exécuté pour celle de l'homme. Son livre a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe, et il eut

plusieurs éditions en France. On trouve à la suite des élémens d'anatomie deux mémoires intéressans, le premier a pour titre : *Recherches sur les causes de l'impossibilité dans laquelle les chevaux sont de vomir.* (Bourgelat explique ce phénomène par la structure de l'estomac chez ces animaux), le second est intitulé : *Recherches sur le mécanisme de la rumination.*

Matière médicale raisonnée, ou précis des médicamens considérés dans leurs effets. Lyon, 1765, in-4°. - *Ibid.* 1771, in-8°.

Cet ouvrage est médiocre, et il se ressent beaucoup plus que les autres productions de Bourgelat de l'enfance de la science.

Traité de la conformation extérieure du cheval, de sa beauté et de ses défauts, des considérations auxquelles il importe de s'arrêter dans le choix qu'on doit en faire, des soins qu'il exige, de sa multiplication, ou des haras. Paris, 1769, in-8°.

Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de Bourgelat; il a été réimprimé un grand nombre de fois; les dernières éditions sont enrichies des notes de M. Huzard; il est divisé en trois sections qui traitent successivement de la conformation extérieure du cheval et de ses différentes parties, et des proportions relatives de ces mêmes parties, dont l'ensemble et la juste harmonie constituent la beauté particulière de cet animal. Bourgelat indique la nature des soins que demande un cheval en santé : il fait connaître ses moyens de reproduction, et les précautions qu'il convient de prendre pour améliorer les races; il s'occupe avec détail de l'histoire des haras, de leur formation, de leur régime, du croisement des races, de l'origine et de l'utilité des courses de chevaux. La troisième partie, qui traite des haras, n'a paru qu'en 1803, et elle a été publiée par les soins de M. Huzard.

Essai théorique et pratique sur la ferrure. Paris, 1771, in-8°.

Bon ouvrage, malgré ses défauts : les vétérinaires le consulteront encore aujourd'hui avec fruit.

Essai sur les appareils et sur les bandages propres aux quadrupèdes. Paris, 1770, in-8°.

Les quatre derniers ouvrages qui viennent d'être indiqués, ont paru sous le titre général d'*Elémens de l'art vétérinaire.*

Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail. Paris, 1775, in-4°.

Règlement pour les écoles vétérinaires de France. Paris, 1777, in-8°.

Bourgelat est auteur de beaucoup d'articles qui ont paru dans divers ouvrages périodiques; il a ajouté des notes au Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux, par Barberet. Il a démontré l'existence des jumarts dans une lettre adressée à Charles Bonnet. Buffon, qui d'abord n'y croyait pas, mieux instruit, s'étaya de l'autorité du célèbre vétérinaire lyonnais.

Grognier (L.-F.), professeur à l'École royale vétérinaire de Lyon, a publié un ouvrage qui nous a été fort utile pour la rédaction de cet article, et dont voici le titre : *Notice historique et raisonnée sur C. Bourgelat* (Paris et Lyon, 1805, in-8°.). (MONFALCON)

BOURGEOIS (Jean), fils de Joachim Bourgeois, pasteur de Westerwitwert, village de la seigneurie d'Ommeland, près de Groningue, naquit, dans cet endroit, le 13 juin 1618. Il fut reçu docteur en médecine à Angers, en 1645, et obtint, l'année suivante, une chaire de mathématiques à Groningue. La perte de la vue qu'il éprouva au bout de quelque temps, ne l'empêcha pas de remplir les devoirs de sa place, et même de suppléer quelquefois ses collègues en leur absence. Une mort pré-

maturée termina sa carrière, le 22 novembre 1652. On a de lui :

Dissertatio de catarrho. Angers, 1645, in-4°.
Oratio de mercurio. Gœttingue, 1646, in-4°.
Plusieurs bibliographes lui ont attribué mal à propos d'autres ouvrages, qui appartiennent au suivant. (J.)

BOURGEOIS (Jean), né à Houplines, village de Flandre, en 1562, le 8 novembre, pratiqua la médecine à Ypres. Au lieu d'étudier les sciences exactes, comme son homonyme, et de se former le jugement par la contemplation habituelle des vérités incontestables du calcul, il adopta sans critique toutes les rêveries des astrologues, et montra la crédulité la moins excusable en soutenant que l'étude de l'influence attribuée aux astres, pourrait faire rejaillir la plus vive lumière sur l'art de guérir. Il nous est parvenu, sous son nom, un ouvrage intitulé :

Præcepta et sententiæ insigniores de imperandi ratione, ex operibus Francisci Guicciardini collecta. Anvers, 1587, in-12.
Bourgeois a traduit en latin, avec quelques notes, le Traité des erreurs populaires de Laurent Joubert (Anvers, 1600, in-12.) et celui de la goutte, de Démétrius Pepagomenus (Saint-Omer, 1619, in-12.) : il se servit, pour ce dernier travail, de la traduction française faite par Frédéric Jamot. (J.)

BOURGEOIS (Louise), sage-femme qui a joui d'une grande réputation à Paris, vers le commencement du dix-septième siècle, et qui assista la mère de Henri IV, Marie de Médicis, dans toutes ses couches, s'est fait, en outre, connaître par plusieurs ouvrages sur son art, dont voici les titres :

Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfans nouveau nés. Paris, t. I, 1609, in-8°. – *Ibid.* 1626, in-8°. – *Ibid.* 1642, in-8°. – tome II, *Ibid.* 1642, in-8°. – tome III, *Ibid.* 1649, in-8°. – Trad. en allemand, tome I, Oppenheim, 1629, in-4°.; tom. II, Francfort et Hanau, 1628, in-8°. – en hollandais, Delft, 1658, in-8°.
Le principal mérite de cet ouvrage est d'être écrit avec beaucoup de franchise et de naturel; mais on n'y trouve ni ordre, ni méthode. L'auteur laisse percer souvent une crédulité ridicule, et vante beaucoup une foule de petits secrets qui annoncent peut-être encore davantage le charlatanisme, ou plutôt une connaissance profonde des moyens propres à capter la confiance des femmes, surtout de celles des grands.
Récit véritable de la naissance de messeigneurs et dames les enfans de France. Paris, 1625, in-12.
Apologie contre les rapports des médecins. Paris, 1627, in-8°. – Trad. en allemand, Francfort, 1629, in-4°.
Les secrets de L. Bourgeois. Paris, 1635, in-8°. – *Ibid.* 1650, in-8°.
Instruction à ma fille. Paris, 1642, in-8°.
Louise Bourgeois s'appelait aussi Boursier.
Une autre femme de sa famille, *Angelique-Marguerite* Boursier du Coudray, sage-femme également, a publié :

Abrégé de l'art des accouchemens. Paris, 1759, in-12. - *Ibid.* 1778, in-8°. (J.)

BOURGES (Jacques de), de Paris, obtint les honneurs du doctorat en 1664, et termina ses jours le 20 avril 1714. On a de lui :

Ergò qui optimo temperamento ingeniosissimi. Paris, 1663, in-4°.
Thèse soutenue sous la présidence de Nicolas Rainssant.
Non ergò infantulis, imminente dentitionis tempore, lac recens oggerendum. Paris, 1663, in-4°.
Ergò viscerum obstructionibus serum lactis. Paris, 1664, in-4°.
Ergò fœminæ brevioris structuræ fecundiores. Paris, 1664, in-4°.
An infantum nævi ab imaginatione matrum? Paris, 1703, in-4°. (O.)

BOURGES (Jean de), né à Dreux, fut reçu licencié en médecine à Paris, en 1468, et docteur, en 1473. Il fut successivement médecin des rois Charles VIII et Louis XII. L'époque de sa mort n'est pas connue. On a de lui une traduction française du Traité de la nature humaine d'Hippocrate (Paris, 1548, in-8°.). (O.)

BOURGES (Jean de), né à Paris, fut reçu docteur en 1620, obtint le titre d'échevin de la ville, en 1646, et parvint, en 1654, au décanat de la Faculté, qui lui fut continué l'année suivante. Il mourut en 1684, laissant :

Ergò temeraria desperatis curatio. Paris, 1619, in-4°.
Ergò anthraci pestilenti phlebotomia. Paris, 1619, in-4°.
Ergò semine morbi hereditarii Paris, 1621, in-4°.
Ergò febribus intermittentibus vomitus. Paris, 1624, in-4°.
Ergò cerevisiæ nutrientes. Paris, 1629, in-4°.
Ergò obstructo lieni chalybs. Paris, 1649, in-4°. (O.)

BOURGES (Jean de), fils du précédent, obtint le doctorat en 1651, et termina sa carrière le 20 avril 1684. Il était médecin de l'Hôtel-Dieu. On a de lui :

Ergò optimum boni succi alimentum. Paris, 1650, in-4°.
Ergò vinum Belnense potuum est suavissimus, sic saluberrimus. Paris, 1652, in-4°.
Ergò Forgensium aquarum vices supplere possunt Passianæ. Paris, 1657. in-4°.
Ergò non statim à cœnâ somnus. Paris, 1674, in-4°. (O.)

BOURGES (Louis de), fils du premier Jean de Bourges, vint au monde à Blois, en 1482, et parvint au doctorat, à Paris, en 1504. Il fut d'abord médecin ordinaire de Louis XII, puis premier médecin de François Ier. Ce fut lui qui hâta la délivrance du roi de France, en faisant croire à l'empereur qu'une maladie dont ce prince vint à être atteint lui deviendrait funeste, parce que le climat d'Espagne ne convenait pas

à sa constitution. Charles-Quint fut la dupe de cet artifice, et la crainte de perdre une riche rançon l'emporta sur la juste défiance qu'une politique adroite et rusée devait lui inspirer. François 1er récompensa généreusement son médecin, dont le crédit à la cour ne diminua pas après la mort du roi, puisqu'il obtint le titre de premier médecin de Henri II, que Fernel ne voulut pas lui disputer. Il mourut, en 1556, laissant :

Ergò arthritis assumptis melius quam admotis curatur. Paris, 1553, in-4°. (o.)

BOURGES (Simon de), né à Chartres, fut reçu docteur à Paris, en 1548, obtint la place de médecin ordinaire du roi Charles IX, et mourut en 1566. Il passait pour un grand helléniste. (o.)

BOURGUET (David-Louis), professeur de chimie à Berlin, est auteur des ouvrages suivans :

Neueste Beschaeftigungen der neufraenkischen Naturforscher. Berlin, 1797, in-8°.
Grundriss der Naturlehre. Berlin, 1798, in-8°.
Chemisches Handwoerterbuch. Berlin, 1798, 1799, 2 vol. in-8°.
Il a traduit en allemand les Principes généraux sur les acides de Guyton Morveau (Berlin, 1796, 1797, 2 vol. in-8°.) et les Recherches sur la chaleur de Pierre Prévost (Halle, 1798, in-8°.). (J.)

BOURRU (Edmond-Claude), bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, est l'auteur de quelques traductions et de quelques opuscules peu recommandables. En voici les titres :

Observations et recherches médicales, par une société de médecins de Londres, ouvrages faisant suite aux Essais d'Edimbourg. Paris, 1765, 2 vol. in-12.
Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies. Trad. de l'anglais de Gilchrist. Paris, 1770, in-12.
L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, et de se guérir de leurs différens symptômes. Paris, 1770, in-8°.
Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes. Paris, 1771, in-8°.
Éloge historique de M. Le Camus. Paris, 1772.
Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre. Paris, 1775, in-8°.
Bourru traduisit cet ouvrage de concert avec Blakrie.

(MONFALCON)

BOUSSUET (François), de Seurre, petite ville de la Bourgogne, où il naquit en 1522, mourut à Tournus, le 26 juin 1572. Passionné pour la littérature, il a écrit en vers sur l'art de guérir, mais il n'a pas su s'élever au-dessus des poètes les plus médiocres. Il a laissé :

De arte medendi libri XII, ex veterum et recentiorum medicorum sententiâ. Lyon, 1557, in-8°.

De naturâ aquatilium carmen in universam Guil. Rondeletii, quam de piscibus marinis scripsit, historiam, cum vivis eorum imaginibus. Lyon, 1558, 2 vol. in-4°. (r.)

BOUSUIT (Nicolas de), médecin flamand, dont Paquot fait mention, sans donner de grands détails sur son compte, naquit dans un village peu éloigné de Louvain. Il fit ses études dans l'Université de cette ville, vers le commencement du seizième siècle, et publia, dans un âge assez avancé, l'ouvrage suivant, qu'il dédia au prince évêque de Liège :

Trium quæstionum quodlibetarum definitio prima. Louvain, 1528, in-4°. (z.)

BOUVARD (Charles) naquit, en 1572, à Montoire, près Vendôme, d'un père enthousiaste de la médecine, qu'il exerçait, au point qu'à l'instant de la naissance de son fils il le prit dans ses bras, et le dévoua à la même profession. La guerre civile étant venue ravager sa province, il ne put voir son vœu se réaliser, et mourut lorsqu'il avait à peine fini de donner ses soins à l'éducation de son fils, qui resta orphelin, sans fortune, mais ayant toujours présent à la mémoire le vœu de son père. Bouvard se rendit à l'Université d'Angers, où il fut admis d'après la recommandation de ses tuteurs, et par égard pour les malheurs dont son père avait été victime. En peu de temps, il y fit de rapides progrès. Marin Liberge, professeur de droit, le distingua parmi ses condisciples, et le fit travailler sous lui. Bouvard ne put continuer plus de deux ans un travail étranger à ses goûts. Il vint à Paris, et y étudia l'anatomie avec ardeur; il disséquait jour et nuit : dans ses momens d'intervalle, il allait herboriser. Il acquit de la réputation comme anatomiste et comme botaniste, réputation qu'alors il n'était pas difficile d'obtenir, à cause de l'imperfection de ces deux sciences. Il prit le bonnet de docteur en 1604, le 27 juillet, à l'âge de vingt-deux ans environ. En 1625, il fut nommé professeur au Collége royal. Après la mort de Jean Héroard, en 1628, il fut fait premier médecin du roi, et surintendant du Jardin des plantes. Le roi l'annoblit en 1629. Fier de la place qu'il occupait à la cour, il voulut, comme c'est l'usage, dominer la Faculté, qui sut résister à ses ambitieuses prétentions. Pour se faire une juste idée de l'orgueil délirant de cet archiâtre, il suffit de rapporter le trait suivant : en 1653, Bouvard ayant prescrit à Louis XIII l'usage des eaux de Forges, les Piètre, qui ne partageaient pas cette opinion, voulurent faire imprimer une thèse intitulée : *An visceribus nutritiis æstuantibus aquarum metallicarum potus salubris? neg.*; Bouvard s'opposa à la publication de cette thèse. Le doyen se plaignit au parlement; l'affaire fut évoquée au conseil du roi; le doyen, mandé à Saint-Germain, reçut du vice-chancelier un

ordre qui défendait de traiter *aucune question relative aux eaux minérales*. Il est fâcheux qu'on n'ait pas transmis au mépris de la postérité les noms des absurdes conseillers qui prirent cette décision sous l'influence de Bouvard. Celui-ci étant parvenu à la présidence de la Faculté, obtint une lettre de cachet qui permettait de *discuter des eaux minérales, pour cette fois seulement*, et qui ordonnait d'*inscrire comme vraie sur les registres de la Faculté la conclusion de la thèse qui a pour titre : An calidis naturis qualiumcunque metallicarum aquarum potus insalubris? neg.* La Faculté obéit, et remit au procureur un extrait, en français, de ce qu'elle avait été contrainte de consigner dans ses registres. Quoi de plus risible que de voir les conseillers d'un roi obliger des médecins à décider selon *leur bon plaisir* sur un point de doctrine! Les détracteurs du temps présent voudraient-ils nous reporter à ce siècle de lumière? Le 20 janvier 1647, Bouvard, toujours plus vain de son titre, obtint de la Faculté *le droit de disputer en robe de conseiller d'état*. Guy Patin écrivait de lui, à Spon : « Il est homme dévot et caffard qui entend deux messes plutôt qu'une, qui va à matines, à vêpres et au salut. *Cetera vir bonus et parum sanus*, qui ne pense qu'à son profit. »

Bouvard mourut d'une maladie du poumon et de vieillesse, tout exténué *ex marcore et senio*, le 25 octobre 1658, âgé de quatre-vingt-six ans, et fut enterré à Saint-Severin. Il avait épousé une fille de Jean Riolan; la sienne fut mariée à Jacques Cousinot, qui lui succéda dans la charge de médecin du roi, en 1642. Bouvard était partisan de la saignée et surtout des purgatifs. On assure qu'il fit saigner Louis XIII quarante-sept fois, et qu'il lui fit prendre deux cent douze médecines et deux cent quinze lavemens en un an. Peut-être cette anecdote a-t-elle donné à Molière l'idée de son *Purgon*. On a de Bouvard :

Historicæ hodiernæ medicinæ rationalis veritatis λογος προτρεπτικος *ad rationales medicos*, in-4°.

Cet ouvrage ne porte point de nom d'auteur ni d'imprimerie; il est sans millésime. On peut, d'après Guy Patin, supposer qu'il fut imprimé en 1655. Bouvard en fut certainement l'auteur. Avant de le publier, il le communiqua à Riolan, qui lui conseilla de le supprimer, parce qu'il était mal fait, et parce qu'il pourrait offenser le cardinal Mazarin, Vautier et Valot. Bouvard craignit les menaces de Riolan; il reprit à Moreau et à Guy Patin l'exemplaire qu'il avait donné à chacun d'eux. Guy Patin disait de cet ouvrage : il est bien chétif, embrouillé, force répétitions, mauvais termes et pauvre latin. L'auteur y combat les Arabes, les empiriques, et recommande la médecine rationnelle des Grecs. Il passe en revue les chirurgiens, les apothicaires, les médecins de cour qui mettent en place des ignorans, et voudraient que l'on réunît le Jardin du roi à la Faculté

Description de la maladie, de la mort et de la vie de madame la duchesse de Mercœur, décédée le 6 *septembre* 1625. Paris, 1625, in-4°.

Cette discription est en vers. (T.)

BOUVART (Michel-Philippe), célèbre praticien du siècle dernier, né à Chartres, le 11 janvier 1711, était fils de Claude Bouvart, médecin de cette ville, qui, très-versé dans la connaissance des langues anciennes, lui donna des leçons dont il sut profiter, car à l'âge de quatorze ans il termina ses etudes. Ce fut encore son père qui lui enseigna la physique et l'anatomie. Bouvart vint ensuite à Paris prendre ses inscriptions. Il suivit assidument les leçons d'Hunault, et, après trois ans de travail, il se rendit à Reims, où il prit le bonnet de docteur, le 5 mai 1730 : il avait alors dix-neuf ans. La plupart des médecins du dernier siècle qui se sont distingués, ont été reçus dans l'âge de l'adolescence, ce qui autorise à penser qu'on exigeait d'eux beaucoup moins qu'on n'exige aujourd'hui. Quel élève pourrait, de nos jours, subir les six examens prescrits par la loi à l'âge de dix-neuf ans, alors même qu'il serait permis de prendre des inscriptions à seize, et de n'en prendre que pour trois années? Cette particularité prouve qu'il y a beaucoup à rabattre des éloges prodigués aux anciennes Facultés.

De retour à Chartres, Bouvart exerça la médecine sous la direction de son père, c'est-à-dire qu'il eut pour héritage une réputation toute faite, pas immense, sans lequel beaucoup de médecins seraient restés dans l'oubli. Il voulut être agrégé au Collége des médecins de Chartres, sous la présidence de son père : les argumentateurs lui firent, dit-on, des questions tellement insignifiantes qu'il resta pour ainsi dire *muet*, *à force d'étonnement :* il acquit par la suite une qualité fort opposée à cette timidité. Dès-lors il s'adonna avec ardeur à la pratique, en même temps qu'il faisait des leçons d'anatomie. Ce fut dans l'hôpital de la Charité de sa ville natale qu'il acquit ce tact médical, ce coup-d'œil pénétrant, cette sagacité et cette justesse dans le pronostic, qui lui ont valu l'immense réputation qu'il s'est acquise parmi nous. Mais, si les circonstances qui ont favorisé le développement des ses rares qualités semblent s'être réunies en sa faveur, il faut bien que ces circonstances ne soient utiles qu'aux hommes de mérite, puisque nous voyons encore aujourd'hui tant de médecins qui ne puisent aucune lumière dans la pratique des hôpitaux. Les sciences médicales n'absorbant pas tous ses momens, il continuait à cultiver les langues anciennes et la littérature. Un ami intime, compagnon de ses études, étant parti pour Paris, il s'établit entre eux un commerce de lettres, et même une correspondance en vers latins, jusqu'au moment où Bouvart put, grâce à la générosité d'une parente fort riche, venir à Paris pour ne plus en sortir.

Bouvart subit ses examens en 1736 avec beaucoup de succès; il se montra profond anatomiste, et très-versé dans la physiologie du temps. On crut même reconnaître, dans une de ses

thèses, le praticien exercé. Ses collègues de licence le choisirent pour faire le discours des Paronymphes : il le prononça le 24 août 1738, et obtint de grands applaudissemens. Les médecins de cette époque étaient plus familiarisés avec la langue latine qu'avec leur langue maternelle. En 1729, Bouvart obtint la régence, en présidant la thèse d'Exupère Bertin, si renommé depuis comme anatomiste. En 1743, l'Académie des sciences le mit au nombre de ses associés. Entraîné par la pratique, il donna peu à cette société savante. Rarement les médecins qui voient beaucoup de malades trouvent assez de temps pour jeter leurs idées sur le papier : ne serait-ce pas pour cette raison qu'ils finissent par dédaigner les livres, afin qu'on ne leur reproche point leur stérilité? Ne faut-il pas attribuer à la même cause l'espèce de vague qui règne dans leurs idées, même pratiques, vague qui ne cesse qu'au lit du malade, chez les praticiens habiles, et qui ne cesse jamais chez les praticiens médiocres.

La Faculté nomma Bouvart professeur en 1745. Il ouvrit un cours de physiologie, en 1747, par un discours remarquable, sur la nécessité de l'expérience et de l'étude en médecine; il prit pour texte cette sentence remarquable, que l'on peut opposer à la tourbe des *praticiens* qui déprécient l'étude afin de se faire pardonner leur ignorance : *Nihil studium sine experientiâ, nihil experientiam prodesse sine studio.* Dans la même année, il fut nommé professeur au Collége royal, à la chaire vacante par la mort de Burette, et prit pour texte de son discours d'ouverture cette autre sentence : *Medicinam homine dignissimam, dignissimam bono cive.* Son discours fut couvert d'applaudissemens. Il commença par un cours de médecine pratique sur les fièvres subintrantes : les préceptes qu'il exposait étaient clairs, précis; ils furent recueillis par ses auditeurs, et imprimés à Amsterdam. Sa santé devenant chancelante, il se démit de sa chaire du Collége royal, en 1756, en faveur de Bellot, au grand regret des nombreux élèves qui trouvaient dans ses leçons une instruction solide. Il abandonna également sa place de médecin à l'hôpital de la Charité et celle de médecin des Enfans-Trouvés. Les recherches qu'il avait faites à la Charité et dans les ateliers l'avaient mis à portée de juger sainement de la nature de la colique métallique. En 1758, il critiqua l'ouvrage que Tronchin avait publié sur cette maladie : le passage suivant de cette critique fera connaître son style : « Qu'on ôte d'abord les passages cités, plus ceux qui ne le sont pas, plus les endroits répétés avec ou sans changement de quelques mots, plus les choses inutiles ou totalement étrangères à l'objet, il restera de net la table des chapitres, qui n'est pas mal faite, plus le petit avis au lecteur, moins les choses qui s'y trouvent en assez

grand nombre. » En annonçant l'ouvrage de Tronchin, Lavirotte, chargé de la partie médicale du Journal des savans, se servit de la critique de Bouvart, sans le citer, puis il annonça cette critique, en en donnant une idée défavorable. Bouvart justement indigné fit paraître une lettre dans laquelle il dit : « qu'il s'était borné, dans son examen, à montrer M. Tronchin faisant partout des emprunts littéraires *sans laisser de reconnaissance à ses créanciers.* »

La réputation de Bouvart fut singulièrement accrue par la publication de ces écrits polémiques, dans lesquels il déploya toutes les ressources de son esprit railleur et de son érudition. Peut-être fit-il bien de n'écrire que sur des sujets d'un intérêt momentané et de nature à piquer la curiosité, en même temps qu'il se montrait, dans la pratique, hautain et despote envers ses confrères, franc jusqu'à la rudesse pour les malades, tranchant dans ses décisions, et immuable dans ses opinions. Par cette conduite habilement calculée sur une connaissance approfondie du cœur humain, il frappa de terreur tous ses confrères, et bientôt ses paroles furent autant d'oracles qu'on n'écoutait qu'en tremblant, et auxquels on ne trouvait ou l'on n'avait rien à répondre. Bouvart n'eût pas été savant médecin et habile praticien, que cette tactique lui eût réussi de même : la réputation, la fortune d'un homme, dépend plus de son caractère que de son mérite ; mais quand on veut, ainsi que lui, renverser de vive force tous les obstacles, on est écrasé, si on ne les surmonte promptement.

En 1764, Bouvart fit un Mémoire contre les héritiers de la marquise d'Ingreville, qui avaient cherché à le flétrir, ainsi que son ami Bourdelin, dans l'opinion publique : ce Mémoire eut un succès prodigieux. Dans la même année, il fit paraître sa célèbre Consultation sur la doctrine des naissances tardives, qui fut attaquée par Exupère Bertin et Antoine Petit. Ces deux anatomistes distingués, consultés séparément, furent d'un avis opposé au sien. Un déluge de citations fut produit des deux côtés. Bouvart et Petit avaient eu jusque-là de l'estime et de l'amitié l'un pour l'autre : dès ce moment, ils furent ennemis irréconciliables. Cette querelle, dans laquelle il y eut des torts réciproques, car l'aigreur fut prodiguée des deux côtés, et surtout, comme on le présume bien, de celui de Bouvart, fut généralement désapprouvée. Lepreux écrivit, à cette occasion, deux Lettres pour défendre Petit, et il démontra clairement que Bouvart avait été injuste et même de mauvaise foi, ou du moins trop léger dans sa critique.

Lorsque Sénac mourut, Louis XV désirait que Bouvart le remplaçât près de lui. Bouvart fit ce que peu de médecins ont fait, et ce que peu de médecins feront, il refusa : il préféra

veiller à l'éducation de ses enfans, et continuer les travaux pratiques, à l'esclavage doré des cours. Appelé par Louis XV dans plusieurs occasions, sa franchise n'expira pas au pied du trône. En 1768, il fut anobli, et, en 1769, décoré du cordon de Saint-Michel : selon l'usage, on assure qu'il n'avait ni sollicité, ni fait solliciter ces distinctions. Le conseiller d'état Bouvard de Fourcueux, descendant de Charles Bouvard, le reconnut dès-lors pour son parent : il lui envoya son cachet, et l'engagea à prendre ses armes. Cette parenté n'était peut-être pas très-clairement établie, si ce n'est par l'analogie du caractère de Bouvart avec celui dont on le fit dès-lors descendre, mais il est à remarquer que le conseiller d'état attendit, pour réclamer la consanguinité, que Bouvart fût anobli. Il ne serait pas difficile de trouver encore aujourd'hui des exemples de l'indifférence que témoignent certains hommes en place pour un parent qu'ils croient placé dans un rang inférieur, quoiqu'il ait embrassé la profession la plus honorable de toutes quand celui qui l'embrasse en est digne.

La fatigue d'une pratique très-étendue et d'une correspondance immense, les progrès d'une douleur chronique de l'estomac et d'une névralgie qui revenaient fort souvent, minèrent peu à peu ses forces. Vers la fin de 1784, il s'aperçut avec chagrin qu'il s'affaiblissait ; ses facultés intellectuelles baissèrent ; il ne pouvait garder le souvenir des événemens récens : dès-lors l'existence lui devint à charge. « Ma carrière est finie, disait-il ; la seule chose qu'il me soit permis de désirer est d'avoir, jusqu'au dernier moment, ce courage moral et physique qui apprécie à leur juste valeur les maux auxquels la condition humaine est sujette. » Sa vue s'éteignait de jour en jour, il maigrissait de plus en plus. Au mois d'août 1786, il fut attaqué d'une fièvre qui cessa pour faire place à une sorte de rhumatisme goutteux : cédant enfin aux instances de Guénet, il consentit à voir M. de Macmahon ; mais il refusa toute espèce de remèdes. « Tant que j'ai pu être utile, disait-il, la vie a eu quelques attraits pour moi ; mon jugement est déjà prononcé ; j'ai oublié le passé ; le présent n'est plus pour moi qu'un point imperceptible ; le futur est ce qui m'occupe. » Il mourut le 19 janvier 1787.

Peu de médecins ont acquis autant de réputation comme praticiens. Son abord était froid et austère : appelé près d'un malade, il l'examinait avec la plus grande attention à plusieurs reprises. Il ne s'adressait guère qu'aux malades, mais il n'entrait point avec eux dans ces longues explications qui leur plaisent tant ; il n'hésitait pas même à leur dire, lorsque l'occasion s'en présentait, que les maux dont ils se plaignaient étaient imaginaires. A peine écoutait-il l'exposé de l'opinion

de ses confrères, ou, s'il le faisait, c'était le plus souvent pour terrasser l'interlocuteur par une apostrophe accablante. C'est ainsi qu'un jour il dit à un médecin devant le malade, avec cet air grave, cette figure impassible, cette parole traînante, qui le caractérisaient : *Héritez-vous de monsieur? — non! — Eh bien! vous l'avez tué comme si vous lui aviez tiré un coup de pistolet!* On redoutait jusqu'à son silence. Lorsqu'il fallait prononcer sur le caractère de la maladie, il disait aux malades eux-mêmes, et absolument avec le même ton : *Vous guérirez* ou *vous mourrez.*

Inflexible dans le plan de traitement qu'il se formait en lui-même, il ne modifiait jamais ses prescriptions; et, lorsque le cas exigeait un de ces coups hardis qu'un médecin consommé peut seul se permettre, il comptait pour rien le soin de sa réputation. Il aimait la chirurgie et estimait les chirurgiens, assistait volontiers aux grandes opérations, et pensait qu'aucune œuvre de la main ne déshonore le médecin. Dénué de tout enthousiasme, il dut peut-être en grande partie son habileté au soin qu'il mit à se préserver de l'engouement que nous sommes tous enclins à contracter pour certains moyens que nous avons vus ou cru voir réussir plus souvent que d'autres. Il employait tour à tour, et toujours avec énergie, les divers remèdes qu'il croyait nécessaires : d'autres fois il restait dans l'expectation la plus complète. Ses contemporains ont souvent été stupéfaits de l'admirable justesse des pronostics qu'il portait. J'en rapporterais ici l'exemple le plus frappant, si pour rapporter certaines choses il ne fallait en avoir été témoin.

Bouvart était érudit, mais pas autant sans doute qu'on l'a cru jadis; il est impossible qu'accablé comme il l'était par les travaux sans cesse renaissans de la pratique, il ait pu continuer à se livrer à des recherches suivies : on doit seulement supposer qu'il sut employer avec succès le temps de sa jeunesse à se meubler la tête de tout ce qu'un médecin instruit doit savoir.

A l'article de Bordeu, j'ai dit ce qu'il eut à souffrir de Bouvart. Plus on réfléchit à la conduite de celui-ci, et plus on la trouve inexplicable. Opposons à cette fâcheuse particularité de la vie d'un homme justement célèbre le tableau consolant de ses vertus. Bouvart était d'une austérité de principes peu commune; il n'avait pas cette sensibilité de détails qui, trop souvent épuisée par les petites choses, ne se retrouve plus dans les grandes occasions; mais les maux réels le touchaient vivement; une grande et belle action pouvait seule l'émouvoir; jamais il n'exigea ses honoraires; il fut généreux à l'aspect du besoin. M. Andry, de qui j'emprunte ces dernières paroles, cite de lui un trait qui jette le plus beau voile sur les défauts

de son caractère, et qui prouve que son cœur ne fut jamais complice de son esprit. Un banquier ayant éprouvé des pertes considérables était sur le point de cesser ses paiemens; il lui survint des symptômes nerveux que Bouvart jugea être l'effet de l'inquiétude et du chagrin. Instruit par la femme du malade de la cause de cet état, il revint peu d'heures après offrir avec simplicité, pour tout remède, la somme de vingt mille francs, nécessaire pour rétablir les affaires du malheureux banquier, dont la guérison fut prompte. Il ne manqua donc à Bouvart que la douceur et l'indulgence, qualités plus communes que le désintéressement. On a de lui :

An ossa innominata, in gravidis et parturientibus diducantur : Aff. resp. Exup.-Jos. Bertin. Paris, 1739, in-4°.

Mémoire sur le sénéka ou polygala de Virginie, dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1744.

De experientiæ et studii necessitate in medicinâ. Paris, 1747, in-4°.

De dignitate medicinæ. Paris, 1747, in-4°.

Examen d'un livre qui a pour titre : *T. Tronchin in Academiâ Genevensi medicinæ professoris, Collegii medici Amstelodamensis olim inspectoris, de colicâ pictonum*, par un médecin de Paris. Paris, 1758.

Il y a dans cet opuscule une érudition solide et des sarcasmes nombreux. Bouvart eut évidemment pour but de porter une atteinte profonde à la réputation d'un praticien que la renommée plaçait à côté de lui.

Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris. Châlons, 28 juin 1758.

Cette lettre, dirigée contre Lavirotte, ne justifie pas Bouvart du reproche d'avoir traité avec trop de sévérité, et même avec injustice, le médecin de Genève.

Mémoire à consulter. Paris, 1764, in-4°.

Consultation contre les naissances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8°.

Il s'agissait de savoir si on devait regarder comme légitime un enfant né à dix mois et dix-sept jours après la mort de son père, âgé de soixante-seize ans, ou né après onze mois et demi de grossesse, à partir du 20 octobre 1762, jour auquel le père, déjà malade depuis le 8 du même mois, fut attaqué d'une gangrène qui le fit succomber le 17 novembre 1762 : la mère était accouchée le 3 octobre 1763. Bouvart se prononça pour la négative, et assurément on ne peut s'en étonner, car les circonstances paraissaient réunies comme à dessein pour faire suspecter la légitimité de l'enfant. Néanmoins cette question est une de celles dans lesquelles on ne peut avouer que des probabilités plus ou moins spécieuses, puisque les actes de la vie ne sont jamais rigoureusement calculables, et surtout parce que le moment de la conception n'a jamais pu être constaté dans les cas présentés comme favorables à la doctrine des naissances tardives.

Consultation sur une naissance tardive pour servir de réponse : 1°. à deux écrits de M. Le Bas, chirurgien de Paris, l'un intitulé Question importante, *l'autre* Nouvelles observations; *2°. à une consultation de M. Bertin; 3°. à une autre de M. Petit.* Paris, 1765, in-8°.

C'est la seconde édition de l'ouvrage précédent, avec la réfutation que Bouvart crut devoir faire des écrits de ses antagonistes.

Lettre pour servir de réponse à un écrit qui porte pour titre : Lettre à M. Bouvart par M. Petit. Paris, 1769.

Ces lettres, dans lesquelles Bouvart déploie toute la force de son esprit mordant, offrent des traces nombreuses de mauvaise foi, que Lepreux a très-bien relevées. Le style de Bouvart était peu correct, quoiqu'il se fût érigé en censeur très-sévère des écrits d'Antoine Petit.

L'ouvrage suivant n'est que le résumé des leçons que Bouvart avait faites au Collége royal :

De reconditâ febrium intermittentium, tum remittentium naturâ, libri II. Amsterdam, 1759, in-8°. (s.)

BOUWINGHAUSEN DE WALLMERODE (François-Maximilien-Fréderic), adjudant-général et colonel, au service du roi de Wurtemberg, né à Heilbronn, a publié, sur l'art vétérinaire, plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Beschreibung eines neuen Verfahrens, das aufgelaufene Vieh durch den Stich zu heilen. Stuttgard, 1776, in-8°. – Noerdlingen, 1790, in-4°.

Praktische Abhandlung von dem Unterschied zwischen der Stengel und Druse der Pferde. Stuttgard, 1777, in-8°.

Anweisung, die Pferde besser und nuetzlicher als bisher, zu beschlagen, nebst den Krankheiten des Hufes, und der Art, solche zu heilen. Stuttgard, 1779, in-8°. – *Ibid.* 1781, in-8°.

Belehrung fuer den Landmann in Schwaben, bey der unter den Pferden und dem Rindviehe seit einigen Wochen umhergehenden tœdtlichen Seuche. Noerdlingen, 1790, in-8°.

Taschenkalender auf das Schaltjahr 1792, fuer Pferdeliebhaber, Reiter, Pferdezuechter, Pferdeaerzte und Vorgesetzte grosser Marstaelle. Stuttgard, 1791 - 1802, in-8°. (J.)

BOVIO (Jérome), de Ferrare, pratiqua d'abord la médecine, entra ensuite dans les ordres, et obtint un canonicat dans sa ville natale, où il mourut en 1596. Outre quelques discours et plusieurs pièces détachées de poésie, il a publié :

Lectura Ant. Montecatini in primam partem tertii libri Aristotelis de animâ. Ferrare, 1576, in-fol. - *Ibid* 1587, in-fol.

Bovio (*Hyacinthe*), médecin de Feltre, est auteur des ouvrages suivans :

Flores medicinales, sive sententiæ, auctoritates et rationes ex Hippocrate, Galeno, Avicennâ et aliis collectæ. Venise, 1668.

Novæ Flores medicinales. Venise, 1675. (z.)

BOVIO (Thomas), médecin de Vérone, où sa famille jouissait d'une grande considération, étudia, pendant quelques années, la médecine à Padoue, embrassa la carrière militaire, et resta pendant vingt-sept ans au service, tant de l'empereur Charles-Quint, que de différens princes de l'empire. Au bout de ce temps, il revint dans sa patrie, et s'y mit à pratiquer la médecine. Il avait obtenu des magistrats la permission de changer son nom en celui de Zéphiriel, qu'il croyait appartenir à un ange tutélaire préposé par la divinité pour veiller sur lui d'une manière spéciale. Il écrivit, à ce sujet, un Traité qu'il adressa au pape Grégoire xiii, et qui, de même que plusieurs autres opuscules de médecine ou de théologie sortis de sa plume,

témoigne assez combien son imagination était exaltée et son jugement faible. Il mourut en 1609. On a de lui :

Flagello contro de medici communi detti rationali. Venise, 1583, in-4°. - Vienne, 1601, in-4°. - Milan, 1617, in-12.
Fulmine contro de medici putatitii rationali. Verone, 1792, in-4°. - *Ibid.* 1602, in-4°. - Milan, 1617, in-12. - Padoue, 1626, in-12.
Melanupygo ovvero confusione de medici sofisti e del Claudio Gelli. Verone, 1595, in-4°. - Milan, 1617, in-12. - Padoue, 1626, in-12.
C'est l'œuvre d'un fou, qui se vante d'avoir guéri sept mille personnes, et de retirer les plus grands avantages de l'or potable qu'il sait préparer.
Ses œuvres ont été réunies sous le titre suivant :
Opera. Venise, 1626, in-12. - *Ibid.* 1676, in-12. (z.)

BOXBARTER (Abraham), né à Augsbourg, le 15 février 1580, fit ses premières études dans le Collége de cette ville, et vint en 1599, à Nuremberg, pour y diriger l'éducation des enfans d'un bourgeois. Au bout de deux ans, il se rendit à Altdorf, et obtint, en 1602, le titre de maître-ès-arts. Deux années après, il suivit les cours de la Faculté de médecine, et en 1606, il partit pour Padoue, où il continua ses études pendant deux ans et demi. En quittant cette célèbre Université, il alla visiter celle de Montpellier, s'y arrêta aussi près de deux années, et y prit le bonnet de docteur, en 1609. Alors il revint à Nuremberg, fut agrégé en 1610 au Collége des médecins de la ville, et passa l'année suivante à Winsheim, où il mourut le 2 mars 1625. Le seul ouvrage imprimé, qu'on connaisse de lui, est une pièce de théâtre, qui fut jouée et qui obtint beaucoup de succès à Nuremberg; elle a pour titre :

Adelphoe, comœdia nova. Nuremberg, 1601, in-8°. (J.)

BOY (Adrien-Simon), fils du suivant, est mort, en 1795, à Alzey, près de Mayence, revêtu du titre de chirurgien en chef de l'armée du Rhin. Plusieurs brochures assez insignifiantes, qu'il a publiées sur divers points de la chirurgie militaire, entr'autres sur le traitement des plaies d'armes à feu, ont moins contribué à sa célébrité, que l'hymne célèbre : *Veillons au salut de l'empire*, qu'il composa avant de descendre au tombeau. (O.)

BOY (Simon), chirurgien de Champlitte, petite ville de la Franche-Comté, où il est mort en 1789, est auteur d'un petit ouvrage qui porte le titre suivant ;

Abrégé sur les maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées. Paris, 1788, in-12. (O.)

BOYER (Alexis), chirurgien en chef adjoint de l'hôpital de la Charité, et professeur de clinique externe à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'ordre royal de la légion-

d'honneur, est né à Uzercht, en Limousin, le 29 mars 1760. Disciple de Desault, en 1779, il fut bientôt choisi par ce grand chirurgien pour l'aider dans l'enseignement de l'anatomie. Il obtint, en 1787, au concours, la place de chirurgien gagnant maîtrise, à l'hôpital de la Charité. Il ouvrit alors des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie. A la création de l'Ecole de santé, il fut nommé professeur de médecine opératoire, et passa, quelque temps après, à la chaire de clinique externe, qu'il occupe en ce moment. Napoléon le nomma, en l'an XII, son premier chirurgien. M. Boyer a fait plusieurs ouvrages estimés. Le premier est un Mémoire adressé au concours de l'Académie de chirurgie; il a pour titre :

Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir.

La suppression de l'Académie empêcha le prix d'être adjugé, et le Mémoire de M. Boyer fut imprimé parmi ceux de la Société médicale d'émulation. La forme des aiguilles que ce praticien recommande est plus avantageuse que celle des instrumens dont on faisait usage avant lui; mais elle ne fut pas généralement adoptée.

Traité complet d'anatomie, ou *Description de toutes les parties du corps humain*. Paris, 1797-1799, 4 vol. in-8°.

Cet ouvrage, qui a eu quatre éditions, dont la dernière est de 1820, est remarquable par la minutieuse exactitude des descriptions qu'il renferme. Il est écrit dans les principes de l'école de Desault; les élèves trouveraient difficilement un guide plus sûr pour diriger leurs premières dissections, et il a rendu les plus grands services à l'enseignement et à l'étude de l'anatomie en France.

Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent. Paris, 1814-1821, 7 vol. in-8°.

Cet ouvrage doit avoir 8 volumes. En publiant, en 1818, le tome 6, M. Boyer donna une seconde édition des cinq premiers dans lesquels il ne fit que très-peu de changemens. On trouve dans cet écrit une saine doctrine, des principes solides, et les résultats d'une longue expérience; mais il y existe peut-être aussi un peu trop de défiance contre les découvertes modernes, que le temps n'a pu encore définitivement consacrer.

M. Boyer est l'auteur d'un grand nombre d'excellens articles de chirurgie dans le Dictionaire des sciences médicales. (J.)

BOYER (Jean-Baptiste-Nicolas) naquit à Marseille, le 5 août 1693. Il fit ses études au collége des Pères de l'Oratoire de cette ville, et partit ensuite pour Constantinople, avec un de ses oncles. Son père voulait qu'il fût commerçant; mais après qu'il eut fait un second voyage en Orient, il lui permit de suivre l'inclination qui le portait à étudier la médecine. Boyer se rendit à Montpellier, où il se fit recevoir en 1717. Il vint ensuite à Paris, où il gagna l'affection de Chirac, de Dodart et d'Helvétius. En 1720, lors de la peste qui ravagea Marseille, il fut un des trois médecins de Paris envoyés par la régence, et il déploya tant de zèle dans cette mission, qu'en 1723 il reçut le brevet d'une pension et fut nommé médecin

du régiment des gardes. Il se fit recevoir docteur de la Faculté de Paris, en 1728. En 1730, il fut appelé à Madrid pour traiter l'ambassadeur de France. En 1734, le cardinal de Fleury l'envoya pour donner ses soins aux troupes françaises occupées au siége de Philipsbourg : dans la même année, Vernage se démit, en sa faveur, de la place de médecin du parlement. En 1742, M. d'Argenson l'envoya dans les environs de Paris, pour qu'il arrêtât les ravages causés par une épidémie qui les ravageait. En 1745, il prit des mesures pour faire cesser une épizootie meurtrière. En 1747, la peste s'étant montrée à Chambly, à Beaumont et dans tous les environs de Beauvais, l'infatigable Boyer s'empressa d'y porter les secours de son art: il reçut, à cette époque, une nouvelle pension. En 1750, la même maladie ayant paru dans Beauvais, il y retourna, et sauva, dit-on, la vie à plus de trois mille habitans : cette ville lui témoigna sa reconnaissance en décidant que chaque année elle lui enverrait *un mouton*. Sa seconde pension fut augmentée; il fut nommé professeur de pharmacie, il obtint des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. En 1755, son zèle le fit partir pour Montargis, où une épidémie meurtrière s'était manifestée. En 1756, la Faculté l'élut doyen, et il fut continué pendant trois ans. En 1757, le service public l'appela à Brest; il y resta trois mois, et revint à Paris, où il fut nommé inspecteur des hôpitaux militaires du royaume. Il fut médecin ordinaire du roi, de la ville de Paris, de Vincennes, de la Bastille, et censeur royal, places qu'il était singulier de le voir réunir à tant d'autres. Du reste, Boyer fut philanthrope, bon citoyen, bon ami, habile et sage praticien. Il mourut le 2 avril 1768, et fut enterré à Saint-Sulpice. Il fit, durant son décanat, une nouvelle édition du *Codex medicamentarius*, aujourd'hui remplacée par celle que la Faculté de médecine de Paris a publiée en 1820. Boyer n'a laissé que les opuscules suivans :

Relation historique de la peste de Marseille. Cologne, 1712, in-12.

Cet ouvrage a été attribué à Bertrand par plusieurs auteurs, et notamment par M. Pinel; l'opuscule de Bertrand est seulement placé à la fin du volume.

Utrum in gravidis totus uterus æqualiter extenditur? negat. Paris, 1729, in-4°.

Méthode indiquée contre la maladie épidémique qui vient de régner à Beauvais. Paris, 1730, in-4°.

An fistulæ ani sectio chirurgica? aff. Paris, 1734, in-4°.

An in omni tumore ut plurimum sit tentanda resolutio? aff. Paris, 1742, in-4°.

Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris. Paris, 1761, in-12.

BOYER DE PEBRANDIÉ (*Pierre*), médecin français, a publié:

Les abus de la saignée, démontrés par des raisons prises de la nature. Paris, 1759, in-12.

En outre, il a traduit de l'anglais le Traité des alimens, d'Arbuthnot (Paris, 1741, in-12), celui de l'air du même auteur (Paris, 1742, in-12), celui des maladies de la peau, de Turner (Paris, 1743, in-12), et celui de la petite vérole, de Lobb (Paris, 1749, 2 vol. in-12). (T.)

BOYLE (Robert), l'un des plus célèbres philosophes anglais, le fondateur de la physique et même de la chimie modernes, était le quatorzième fils du comte de Cork, archi-trésorier et juge suprême d'Irlande, qui mérita le surnom de Grand par la sagesse avec laquelle il administra le royaume confié à ses soins. Boyle vint au monde à Lismore, dans le comté de Cork, le 25 février 1627. Sa mère, qui était très-délicate, n'ayant pu l'allaiter elle-même, il fut confié à une nourrice de campagne, qui, sur la recommandation du père, l'éleva comme s'il avait été son propre fils, ce qui ne l'empêcha pas de conserver toute sa vie une constitution faible et valétudinaire, et lui fit contracter plusieurs mauvaises habitudes, celle entr'autres de bégayer, dont il lui fut par la suite impossible de se corriger. A l'âge de sept ans, il rentra sous le toit paternel, et fut placé sous la surveillance d'un ecclésiastique français qui était chapelain de son père. L'année suivante, il fut envoyé, avec son frère, devenu depuis lord Schannon, au collége d'Éton, dont le directeur, Harrison, lui prodigua les soins les plus affectueux. Ce fut la lecture de Quinte-Curce qui fit naître en lui un goût décidé pour les sciences, et qui développa ses grandes dispositions naturelles : lui-même avouait, dans la suite, qu'il devait plus qu'Alexandre à cet historien, et qu'il avait tiré des guerres et des conquêtes du héros macédonien plus de fruit que le prince lui-même.

Lorsque Boyle eut atteint l'âge de onze ans, son père le retira du collége, l'envoya dans le comté de Dorset, à Stallbridge, où il avait une maison de campagne, et le mit entre les mains du docteur Douch, pasteur de l'endroit. Mais quelques mois après, en 1630, il le rappela à Londres, résolu de le faire voyager avec un de ses frères, François, sous la conduite d'un précepteur français, nommé Marcombes. Les trois voyageurs partirent, au mois d'octobre, de Rya, dans le comté de Sussex, et débarquèrent à Dieppe, d'où ils se rendirent à Genève, en passant par Rouen, Paris et Lyon. Le précepteur de Boyle avait sa femme et ses enfans dans cette ville, où ses deux élèves continuèrent leurs études jusque vers la fin de l'année 1641. A cette époque ils quittèrent Genève, allèrent en Italie, et passèrent l'hiver à Florence : ils habitaient cette ville lorsque Galilée mourut dans un village voisin. L'année suivante, ils reprirent leurs courses ; mais, arrivés à Marseille, ils reçurent une lettre

de leur père, qui les informait de la révolte d'Irlande, et leur enjoignait de repasser sur-le-champ en Angleterre. Des embarras pécuniaires les retinrent néanmoins encore pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne revinrent dans leur patrie qu'en 1644.

Boyle trouva le comte de Cork mort. Il alla passer quelque temps chez sa sœur, lady Ramlagh, qui, de concert avec son frère, lord Broghile, parvint à le mettre en possession des biens que son père lui avait laissés; de manière qu'à son retour d'un second petit voyage qu'il fit en France en 1645, il vint fixer sa résidence à Stallbridge. Ce fut dans cette retraite, où il demeura renfermé jusqu'en 1660, qu'il s'appliqua sans relâche à l'étude de la physique et de la chimie. Il y institua, de concert avec Théodore Hook, Samuel Hartlieb, François Glisson, Thomas Wallis, Jean Wilkins et Christophe Wren, une compagnie savante, sous le nom de *Société des invisibles*, qui, après le rétablissement de Charles II sur le trône, fut érigée en corporation royale, et qui devint ainsi la base de la célèbre Société royale de Londres.

C'est vers ce temps que Boyle se lança pour la première fois dans la carrière littéraire. Il débuta par quelques réflexions morales contre l'habitude des juremens et sur la fausse modestie, qui, bien qu'écrites avec beaucoup d'esprit et de profondeur, furent à peine remarquées. De fréquentes douleurs de gravelle ne l'empêchèrent pas de se livrer avec une ardeur toujours croissante aux sciences exactes, et sa réputation devint bientôt telle qu'en 1651 Nathanael Highmore lui dédia son Traité de la génération. Mais il paraît qu'un esprit enclin à la mélancolie et une imagination inquiète le déterminèrent à chercher plus particulièrement les moyens d'établir solidement la vérité du christianisme. Peu satisfait de tout ce qu'on avait publié jusqu'alors pour la défense de la religion, il prit la résolution de lire les ouvrages originaux sur lesquels elle se fonde, et, à cet effet, il entreprit l'étude de la langue hébraïque. Le fruit de ses lectures et de ses méditations fut son Essai sur l'Ecriture-Sainte. Il commença cet ouvrage vers 1653, et le continua pendant les trois années qui suivirent la bataille de Worcester, et qu'il passa dans ses terres d'Irlande, pour fuir le théâtre des troubles qui désolaient l'Angleterre.

Lorsque la tranquillité fut rétablie dans les trois royaumes, en 1654, époque où Cromwell prit le titre de protecteur, Boyle revint en Angleterre et s'établit à Oxford avec Wilkins, Wallis, Goddard, Willis, Bathurst, Waard, Petty et Hook, membres de la Société philosophique. Cette compagnie tenait ses séances dans la maison d'un apothicaire nommé Cross, et suivait dans ses travaux l'exemple de l'Académie des Lyncées en Italie.

Ce fut pendant sa résidence à Oxford, et en 1658, que Boyle perfectionna, de concert avec Hook, la machine pneumatique inventée, huit ans auparavant, par Otton de Guerike, bourgmestre de Magdebourg. Cette machine lui servit aussitôt à des expériences très-curieuses sur l'air et sur le vide. Ennemi déclaré de la philosophie d'Aristote, qu'on enseignait encore dans les écoles, il la rejetait comme une doctrine établie sur de pures abstractions, et non sur des faits, qui peuvent seuls conduire à la découverte de la vérité. Le même principe l'empêcha de lire les ouvrages de Descartes, malgré la célébrité dont ils jouissaient en Europe, parce qu'il craignait de se laisser éblouir par les brillantes hypothèses du philosophe français. Cependant il surmonta peu à peu cette aversion, et finit même par admettre quelques-uns des principes du cartésianisme, comme on peut en juger d'après un de ses Mémoires où il cherche à rendre raison du mode d'action des remèdes spécifiques par la figure des corpuscules qui concourent à les former. D'ailleurs, il se rapprocha de Descartes par son aversion pour la théorie des quatre élémens.

Mais la physique ne l'occupait pas tellement qu'il négligeât ses recherches critiques sur les livres saints, dans lesquelles il fut aidé par Edouard Pococke, Thomas Hyde, Samuel Clarke, Thomas Barlow, Henri Oldenburg, Jean Beale, Jean Evelyn et Jean Pell. Il fonda des leçons publiques pour fournir de nouvelles preuves des principes de la religion chrétienne, contribua beaucoup, par sa libéralité, à l'établissement des missions destinées à aller prêcher l'Evangile dans les Indes, fit traduire et imprimer à ses frais la Bible en irlandais et en gallic, enfin, donna une pension de douze cents francs au docteur Saunderson, qui avait perdu ses bénéfices, à condition néanmoins qu'il composerait un traité sur les cas de conscience, ce que l'évêque fit effectivement en 1647.

Après la restauration, les ministres engagèrent Boyle à entrer dans les ordres, et le grand chancelier lui offrit même un évêché; mais, après de mûres réflexions, il crut devoir refuser, alléguant des motifs qui sont assez remarquables pour mériter d'être rapportés ici. « Plus je suis intimement convaincu de la vérité du christianisme, dit-il, plus j'ai de vénération pour l'Evangile de Jésus-Christ, et plus je désire voir les dogmes sacrés de la religion se propager, plus aussi je crois n'y pouvoir concourir que comme laïc. En effet, la doctrine salutaire du Christ, annoncée par moi, fera bien plus d'impression lorsqu'on saura que je ne m'en montre le défenseur, ni par profession, ni par partialité, ni par intérêt personnel. Il y a d'ailleurs, dans l'exercice des emplois ecclésiastiques, bien des choses qui me répugnent. Enfin, je n'ai pas besoin d'accroître mes re-

venus, car ma fortune suffit à tous mes besoins. » En effet, comme Boyle étudiait sans cesse, il n'avait, ni le temps, ni le désir de faire de grandes dépenses; aussi lui restait-il, chaque année, des sommes considérables, qu'il employait à soulager la vertu malheureuse, à aider les gens de lettres peu fortunés, et à répandre la doctrine évangélique.

Boyle vivait tout entier pour la Société royale, nouvellement créée (1663), dont il fut un des premiers membres, et une grande partie de la gloire acquise par cette illustre compagnie lui appartient en propre. Il travaillait sans relâche, et, jusqu'à sa mort, il fit paraître chaque année un ou deux ouvrages contenant les résultats de ses recherches et de ses découvertes en physique. Sa réputation se répandit bientôt hors de l'Angleterre, et, en 1662, Robert Southwell fut chargé par le grand-duc de Toscane de l'informer du désir qu'avait ce prince d'entrer en correspondance avec lui sur des matières philosophiques.

En 1665, il mit au jour un ouvrage rempli de considérations sur une foule d'objets, dont les uns n'offrent aucun intérêt, tandis que les autres sont fort importantes, et qui devint célèbre par la critique maligne qu'en fit le docteur Swift, qui le tourna en ridicule dans les *Pieuses considérations sur un manche à balai, suivant la manière du noble Robert Boyle*. Quoiqu'on soit forcé de convenir que Swift a parfaitement saisi le côté ridicule de ce bizarre ouvrage, il paraît cependant avoir emprunté de Boyle l'idée mère de ses *Voyages de Gulliver*. Boyle dit effectivement avoir eu le projet d'écrire un roman, dans lequel un insulaire de la mer du Sud raconterait ses aventures à ses compatriotes, et les informerait des coutumes singulières qui règnent en Europe, particulièrement chez les Anglais. Ce moyen lui paraissait être le plus propre à convaincre les hommes qu'ils se trompent en croyant qu'il n'y a de beau et de bon que ce qu'on tronve ou ce qui se fait dans leur pays.

Cette même année, le gouvernement essaya encore, mais sans succès, de déterminer Boyle à accepter un emploi. Il refusa même la direction du collége d'Eton. Une longue habitude de l'indépendance lui aurait rendu insupportable tout autre genre de vie que le sien.

A peu près dans le même temps, un Irlandais, nommé Greatrak, causa une grande sensation en Angleterre: il prétendait guérir les fluxions par l'apposition de ses mains, qu'il assurait être plus efficaces, contre le goître, que celles même du roi d'Angleterre. Le comte Orrery avait amené ce jongleur à Londres pour guérir la vicomtesse Conway d'un mal de tête opiniâtre. Greatrak ne réussit pas parfaitement dans cette occasion, mais plusieurs autres cures qu'il opéra déterminèrent quelques savans à embrasser sa défense. Un de ses plus ardens apologistes

fut Henri Stubbe, qui attribua son influence salutaire sur les malades aux émanations des substances fermentescibles contenues dans son corps. Stubbe envoya son ridicule Mémoire à Boyle, dont plusieurs personnes avaient déjà cherché à connaître la façon de penser au sujet de Greatrak. Le savant physicien écrivit à son compatriote une longue Lettre dans laquelle il le blâmait surtout de la légèreté avec laquelle il avait embrassé le parti du faiseur de miracles; en même temps, il lui indiqua la marche qu'on doit suivre pour parvenir à la vérité, lorsqu'il s'agit de prononcer dans un cas semblable, et, sans montrer aucun éloignement ni pour l'homme, ni pour sa méthode, il manifesta seulement le désir qu'on mît toute la circonspection convenable dans cette affaire, afin de s'assurer s'il y avait en réalité autre chose que le simple frottement qui produisît des effets. Cette Lettre, qui ne fut publiée que long-temps après, dans la Vie de Boyle par Birch, dessilla les yeux du public. Greatrak retourna en Irlande, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Le même Stubbe causa un violent chagrin à Boyle, en 1669, lorsque, partant de l'aversion que l'illustre physicien professait pour l'aristotélisme, ou plutôt, pour ce qu'on appelait alors philosophie dans les écoles, il se déclara l'ennemi juré de la Société royale, contre laquelle il répandit dans le public des invectives de toute espèce. Il la représentait comme une institution subversive du protestantisme et de toute véritable philosophie. Ses déclamations séduisirent quelques évêques, et il adressa plusieurs fois à Boyle des Lettres dans lesquelles, tout en l'assurant de son respect, il le menaçait de le couvrir de honte, lui et les autres membres de la compagnie. Boyle garda un noble silence, et si quelque chose doit surprendre, c'est qu'on ait conservé ces Lettres, monumens de démence et d'esprit de parti.

Vers la même époque à peu près, Boyle vint loger, à Londres, chez sa sœur lady Ramlagh. Tout son temps était partagé entre la science et ses fidèles amis. Dans les Recherches sur l'origine des qualités, qu'il publia en 1670, on voit percer sa prédilection pour les idées de Descartes, car il dérive les qualités des corps, principalement celles que les anciens appelaient occultes, d'une matière subtile ayant la forme de corpuscules sphériques, qui émane des objets, et qui se répand dans l'intervalle des corps. Boyle ne s'aperçut pas que cette théorie substituait seulement une obscurité à une autre, et que ses corpuscules sphériques n'étaient pas moins hypothétiques que les qualités occultes des anciens.

L'année suivante, il éprouva une attaque de paralysie, et, durant l'épidémie qui ravagea l'Angleterre en 1674, il fut sans

cesse errant d'un lieu à un autre, ce qui ne l'empêcha pas de publier un grand nombre de traités, parmi lesquels se trouvent quelques-uns de ses plus importans écrits, d'enrichir les Transactions philosophiques d'une foule de Mémoires curieux et intéressans, et de donner de nouvelles preuves de la ferveur de ses sentimens religieux, principalement dans son Essai sur la concordance de la raison avec la révélation. Il accepta même la place de directeur de la compagnie des Indes orientales, afin de pouvoir travailler d'une manière plus efficace à la propagation du christianisme, et il fit imprimer à ses frais, par les soins de Thomas Hyde, cinq cents exemplaires de la traduction des Evangiles et des Actes des Apôtres en malai.

La présidence de la Société royale lui fut offerte en 1680; il la refusa, mais ne perdit point de vue la religion et les sciences physiques, sur lesquelles il mit encore au jour diverses productions remarquables. Il aida aussi le célèbre Burnet dans la rédaction de son Histoire de la réformation.

Boyle avait atteint sa soixantième année, lorsqu'il résolut de rendre compte au public de tous ses travaux et de ses découvertes, promettant d'employer les derniers instans de sa vie à rassembler et à mettre en ordre ses notes éparses. Depuis cette époque, il ne reçut plus de visites, quitta la place de directeur de la compagnie des Indes, et ne songea plus qu'à exécuter son projet. Trois ouvrages furent le fruit de ce nouvel effort. Mais un travail aussi assidu et le chagrin que lui causa la dernière maladie de sa sœur, avec laquelle il avait toujours vécu dans la meilleure intelligence, l'épuisèrent tellement qu'il ne survécut à lady Ramlagh que de sept jours. La mort mit fin à sa carrière le 30 décembre 1691. L'évêque Burnet prononça son éloge sur sa tombe. Sa vie a été écrite par Thomas Birch.

Le plus grand mérite de Boyle est d'avoir ramené les physiciens sur la voie de l'observation, en leur montrant, par son propre exemple, que des expériences faites avec soin conduisent à des vérités incontestables, tandis que le raisonnement seul égare l'esprit dans le vaste domaine des hypothèses. Mais nous ne devons pas oublier de dire qu'on a singulièrement exagéré les services qu'il a rendus aux sciences physiques, et qu'on lui a fait honneur d'une foule de découvertes qui ne lui appartiennent pas. C'était un homme fort actif, et qui entretenait une correspondance suivie avec tous les savans de l'Europe : à peine l'informait-on d'une découverte nouvelle, qu'il cherchait à la constater par ses propres expériences, dont il publiait les détails avec la prolixité minutieuse qui caractérise tous ses ouvrages; de sorte que ses compatriotes, naturellement peu enclins à rendre aux peuples étrangers la justice qui leur est due, ne manquaient pas de lui attribuer l'honneur d'avoir découvert

les vérités qu'il annonçait. C'est ainsi qu'on l'a regardé comme l'inventeur de la machine pneumatique, et que le vide opéré par le moyen de cette machine a été pendant long-temps désigné sous le nom de *vide de Boyle*, tandis qu'il ne fit que perfectionner l'instrument inventé par Otton de Guericke. De même, on a dit que, le premier, il reconnut la diminution que l'air éprouve par l'effet de la combustion, tandis que cette remarque avait déjà été faite aussi avant lui par le même Otton de Guericke. Mais, en lui retirant ce qui ne lui appartient réellement pas, il lui reste encore assez de titres pour mériter une place parmi les plus grands physiciens, et pour être considéré surtout comme le principal expérimentateur du dix-septième siècle.

Un trait bien remarquable dans le caractère de Boyle, c'est l'empire qu'il sut exercer sur ses facultés morales, et qui lui permit de les maîtriser assez pour ne s'abandonner à leur impulsion que dans les matières qui pouvaient être du ressort de chacune d'elles. Telle est la source de la différence qu'on observe entre ceux de ses écrits qui ont rapport à la physique et ceux qui roulent sur des questions morales ou religieuses. Dans les uns, le style est clair et simple, mais trop peu concis peut-être, tandis que dans les autres il est recherché et annonce de la prétention, ou, pour mieux dire, un esprit qui s'abuse, et qui, cédant à l'influence des idées dont il a été imbu dès l'enfance, repousse à regret celles vers lesquelles une connaissance profonde de la nature l'entraîne malgré lui. Aussi Boyle convient-il lui-même que, quelque vive et sincère que fût sa foi, cependant elle ne laissait pas d'être troublée de temps en temps par des nuages. De là résultait une anxiété qui remplissait son ame de terreurs, et dont il ne parvint à se délivrer, sur la fin de sa vie, qu'en se partageant en deux hommes, le physicien et le théologien, absolument étrangers l'un à l'autre, et dont chacun parcourait sa carrière sans s'inquiéter de ce qui pouvait arriver à l'autre.

Quelqu'aversion que Boyle eût pour les systèmes, il finit, comme nous l'avons déjà dit, par adopter quelques-uns des principes de Descartes; mais il montra néanmoins plus de penchant encore pour le gassendisme. Sa théorie de la fluidité des corps nous en fournit la preuve. Comme Gassendi, en effet, il croyait que les particules des corps fluides ne se touchent que par un petit nombre de points, et qu'elles laissent beaucoup d'intervalles entre elles; mais il supposait, avec Descartes, qu'elles sont dans un mouvement continuel, et que les intervalles qui les séparent sont remplis d'une matière très-subtile, n'ayant point de résistance, ou n'en présentant que fort peu, et cédant par conséquent à la moindre pression. D'ailleurs, il

avait reconnu que les densités différentes des corps tiennent au degré de chaleur dont ils sont pénétrés.

La doctrine des trois élémens fut une des chimères contre lesquelles Boyle s'éleva avec le plus de force; mais, dédaignant l'ironie, il l'attaqua de front avec une modération qu'on aimerait à retrouver partout. Il fit ressortir l'incertitude de toutes les expériences des alchimistes, la fausseté des conclusions qu'ils tiraient souvent de faits incontestables, et les contradictions sans nombre qui régnaient dans leurs principes. Il montra qu'on se trompait en croyant que tous les produits qu'on obtient de l'action du feu sur un corps font vraiment partie de ce corps, puisque la chaleur opère autant de combinaisons nouvelles que de décompositions. Il attaqua surtout le langage figuré, emblématique, et indigne d'un véritable naturaliste, dont les philosophes spagyriques se servaient, et n'oublia pas de rappeler que tous les termes qu'ils employaient avaient une acception vague et arbitraire. Mais, tout en rejetant les quatre élémens des péripatéticiens et les trois des chimistes, il croyait les atomes de différentes formes et grandeurs, dont la combinaison donne naissance aux corps, susceptibles de s'unir et de se désunir, de telle sorte que ces corps eux-mêmes pussent se convertir les uns dans les autres : ainsi, par exemple, il croyait qu'on peut extraire du mercure des autres métaux, et parvenir à transmuer l'argent en or ou l'or en argent. D'un autre côté, il attaqua vivement l'application que Van Helmont, François de le Boë et Willis avaient faite de la chimie à la physiologie. Les chemiatres en étaient venus jusqu'au point de faire dépendre la vie et tous ses phénomènes de l'effervescence des acides avec les alcalis, ou même de la détonation du nitre avec le soufre. Boyle démontra, par une longue série d'expériences ingénieuses, qu'il est absolument impossible de prouver l'existence de ces corps chimiques dans les substances dont on les supposait parties intégrantes, et que toute explication des fonctions du corps vivant empruntée à la chimie repose sur des hypothèses insoutenables. Ces principes furent ceux qu'Hoffmann développa dans la suite, et sur lesquels il établit sa théorie de l'influence nerveuse.

En combinant ainsi la chimie expérimentale avec la physique, Boyle dissipa donc beaucoup d'erreurs, répandit beaucoup de lumière sur des points encore obscurs, et mit sur la voie de vérités plus générales. Il s'attacha surtout à convaincre ses contemporains des inconvéniens de tous les systèmes qui plongent les esprits dans l'apathie, en donnant à penser que les idées sont enfin arrêtées. Son exemple contribua puissamment aussi à répandre le goût de la chimie, et à la remettre en honneur parmi les savans, qui jusqu'alors l'avaient dédaignée comme

un art mensonger, un tissu de pratiques absurdes et de jongleries. Dans l'impossibilité de présenter ici l'aperçu de tout ce que les ouvrages de Boyle renferment de neuf et d'intéressant, nous nous contenterons de signaler quelques-unes de ses principales observations.

Boyle avait reconnu que l'air est altéré par la combustion et par la respiration, d'où il tira la conclusion naturelle que ce fluide contient quelque substance nécessaire à l'entretien de la flamme et de la vie. Il donnait à cette substance le nom de partie éthérée de l'air, car, bien que persuadé que l'air concourt à la formation du nitre, il n'en blâmait pas moins ceux qui appelaient cette portion de l'atmosphère du nitre volatil. L'augmentation du poids des métaux par la calcination, observée déjà, il est vrai, en 1630, par Jean Ray, ne lui avait point échappé non plus; mais, à cet égard, il fournit une grande preuve du danger de céder à quelque idée fixe et prédominante; car, regardant le feu comme une matière pondérable, il supposa que cette augmentation de poids résulte de la combinaison des molécules ignées avec celles du métal. Ainsi, les nombreuses expériences qu'il entreprit à cette occasion ne firent que le détourner de la vérité, qu'il avait été sur le point de saisir. On n'en doit pas moins, toutefois, voir en lui le précurseur de Mayow, de Hales, de Cavendish et de Priestley, c'est-à-dire, l'un de ceux qui ont amené et préparé l'établissement de la chimie pneumatique, d'autant plus qu'outre les précieuses observations dont nous venons de parler, il en avait fait encore un grand nombre d'autres sur diverses espèces d'airs artificiels, entr'autres sur l'acide carbonique, dont il n'ignorait pas l'action délétère, et sur l'hydrogène, dont il connaissait non-seulement la combustibilité, mais encore l'existence dans plusieurs mines, et la formation lorsqu'on fait dissoudre du fer dans de l'acide hydrochlorique ou dans de l'acide sulfurique étendu d'eau.

Nous devons à ce grand physicien un nombre considérable de traités, dont voici les titres:

New experiments physico-mechanical touching the spring of the air and its effects, made for the most parts in a new pneumatical engine. Oxford, 1660, in-8°. – Londres, 1662, in-4°. – *Ibid.* 1682, in-4°.

On trouve, à la suite de la seconde édition:

A defense of the doctrine touching the spring of the air against the objections of Linus, wherewith the objections funicular hypothesis is examined, and an examen of M. Thom. Hobbes's dialogus physicus de naturâ aeris; with an appendix touching M. Thom. Hobbes's doctrine of fluidity and firmness.

C'est dans cet opuscule que Boyle a consigné la plupart des remarques qu'il avait faites sur la respiration. Il rapporte des exemples d'asphyxie causée par l'acide carbonique qui se dégage des cuves dans lesquelles on laisse fermenter les raisins.

Some motives and incentives to the love af god pathetically discoursed in way of letter to a friend. Londres, 166n, in-8°. -*Ibid.* 1708, in-8°.

Certain physiological essays, and other tracts, viz : I Some considerations touching experimental essays in general. II Two essays concerning the unsuccessfulness of experiments, containing divers admonitions and observations (chiefly chemical) touching that subject. III Some specimens of an attempt to make chemical experiments useful to illustrate the notions of the corpuscular philosophy. IV A physico-chemical essay containing an experiment, with some considerations touching the differing parts and redintegration of Salt-Petre. V The history of fluidity and firmness. Londres, 1661, in-4°. - *Ibid.* 1663, in-4°. - *Ibid.* 1669, in-4°., avec un *Discourse about the absolut rest of bodies.* Londres, 1669, in-12; Trad. en latin, Londres, 1661, in-4°.; Genève, 1661, in-4°; Amsterdam, 1667, in-12; Londres, 1669, in-4°. et in-12.

Boyle ne prend jamais le mot *physiologie* que dans le sens général et philosophique, qui le rend synonyme de physique. Cet ouvrage est un de ceux dans lesquels il a déployé les idées les plus saines On remarque principalement ce qu'il dit des avantages de l'expérience, et de la manière d'expérimenter avec profit.

Sceptical chemist : or chemico-physical doubts and paradoxes, touching the experiments, whereby vulgar spagirists are wont to endeavour to evince their salt, sulphur and mercury, to be the true principles of things. Oxford, 1661, in-8°.- Londres, 1662, in-8°. - Oxford, 1679, in-8°., avec un autre opuscule, intitulé : *Divers experiments and notes about the producibl ness of chemical principles.* - *Ibid.* 168n, in-8°. - *Ibid.* 169n, in-8°. -Trad. en latin, Oxford, 1661, in-8°.; Londres, 1662, in-8°.; Roterdam, 1662, in-8°.; *Ibid.* 1668, in-12.

C'est l'ouvrage le mieux raisonné et le plus complet qui ait jamais été publié contre l'alchimie. Il est écrit avec froideur et modération. Boyle n'employa jamais l'ironie, qui blesse sans convaincre. Maniant avec habileté les armes de la raison, il porte la persuasion dans l'esprit de son lecteur.

Some considerations touching the usefulness of experimental natural philosophy, proposed in a familiar discourse to a friend by way of invitution to the study of it. Oxford, 1663, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1672, in-4°. - Trad. en latin, Londres, 1692, in-4°.

L'édition latine est plus complète que l'anglaise. La seconde partie roule toute entière sur la médecine. On remarque que Boyle conseille la cautérisation avec un fer rouge contre la morsure de la vipère. C'est la plus faible de ses productions, du moins sous le rapport médical; mais elle embrasse un nombre si considérable de détails, qu'on ne saurait en donner même une légère esquisse, et qu'on ne peut qu'y renvoyer le lecteur.

Experiments and considerations touching colours : first occasionally written, among some other essays, to a friend, and now suffered to come abroad as the beginning of an experimental history of colours, with a short account of observations made by M. Boyle about a diamond, that shines in the dark : first inclosed in a letter written to a friend, and now, together with it, annexed to the fougoing treatise upon the score of the affinity between light and colours and observations made octobr. 27. 1663 about M. Clayton's diamond, and read before the royal Society the day following. Londres, 1663, in-8°. - *Ibid.* 1664, in-8°. -*Ibid.* 1664, in-12. - *Ibid.* 1670, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1665, in-12; Amsterdam, 1667, in-12; *Ibid* 1669, in-12; Roterdam, 1669, in-12; Amsterdam, 1671, in-12.

Ce traité, important sous le point de vue de la physique, intéresse aussi le médecin, qui y trouvera quelques détails sur les couleurs acci-

dentelles ou même imaginaires produites par les maladies. C'est là qu'on trouve indiquées pour la première fois les couleurs bleues végétales comme réactif propre à faire reconnaître la présence des acides et des alcalis. Boyle parle d'un homme qui distinguait les couleurs au tact.

Some considerations touching the style of the holy scriptures, extracted from several parts of a discourse concerning divers particulars belonging to the Bible, written divers years fince to a friend. Londres, 1663, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°. - Trad. en latin, Oxford, 1665, in-8°.

Occasional reflections upon several subjects, whereto is premised a discourse about such kind of thoughts. Londres, 1665, in-8°. - *Ibid.* 1669, in-8°.

New experiments and observations touching cold : or an experimental history of cold begun. To which are added an examen of antiperistasis, and an examen of M. Hobbes's doctrine about cold. Londres, 1665, in-8°. - *Ibid.* 1683, in-4°.

Collection de faits, rapportés par les voyageurs, sur les effets d'un froid très-rigoureux.

Hydrostatical paradoxes made out by new experiments for the most part physical and easy. Londres, 1665, in-8°.

Boyle établit en principe qu'un fluide presse également dans tous les sens, principe connu déjà, et développé par Stevin, mais qu'il prouva par de nombreuses expériences. Il en conclut que les mathématiciens, Kepler surtout, s'étaient trompés dans la hauteur qu'ils avaient assignée à l'atmosphère, et que cette hauteur devait être plus considérable que si l'air présentait la même densité dans toutes ses couches, c'est-à-dire, si les inférieures n'étaient pas comprimées par les supérieures.

Origine of forms and qualities, according to the corpuscular philosophy, illustrated by considerations and experiments ; written formerly by way of notes upon an essay about nitre. Oxford, 1666, in-4°. - *Ibid.* 1667, in-8°. - Trad. en latin, Oxford, 1669, in-12; *Ibid.* 1671, in-8°.

Continuation of new experiments physico-mechanical touching the spring and weight of the air and their effects. The first part written by way of letter to the hight honourable the lord of Clifton and Dungarvan. Whereto is annexed a short discourse of the atmospheres of consistent bodies, shewing that evend hard solid bodies (and some such, as one would scarce suspect) are capable of emitting effluvia and so of having atmospheres. Oxford, 1669, in-4°.

Tracts about the cosmical qualities of things, cosmical suspicions, the temperature of the subterraneal regions, the temperature of the submarine regions, the bottom of the sea. To which are prefixed an introduction to the history of particular qualities. Oxford, 1670, in-8°.

Some considerations touching the usefulness of experimental and natural philosophy, proposed in a familiar discourse to a friend, by way of invitation to the study of it. Oxford, 1670, in-4°.

Tracts of a discovery of the admirable rarefaction of the air; new observations about the duration of the spring of the air; new experiments touching the condensation of the air by mere cold, and its compression without mechanical engines; the admirable differing extension of the same quantities of air rarified and compressed. Londres, 1670, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°.

Tracts containing new experiments touching the relation between flame and air, and about explosion; an hydrostatical discourse, occasioned by some objections of doctor Henry More against some explications of new experiments, made by the author of these tracts. To which are annexed an hydrostatical letter dilucidating an experiment about a way of weighing water in water; new experiments of the positive or relative

levity of bodies under water; about the differing pressure of heavy solids and fluids. Londres, 1670, in-8°.

Essay about the origin and virtue of gems; wherein are proposed and historically illustrated some conjectures about the consistence of the matter of precious stones, and the subjects, wherein their chiefest virtues reside. Londres, 1672, in-4°. - Trad. en latin, Hambourg et Amsterdam, 1673, in-12; Londres, 1673, in-8°.

Essay of the strange subtility, great efficacy, determinate nature of effluviums. To which are added new experiments to make fire and flame stable and ponderable; with additional experiments about arresting and weighing of ignéous corpuscles; together with a discovery of the perviousness of glass to ponderable parts of flamme. Londres, 1673, in-8°. -Trad. en latin, Londres, 1676, in-12.

Tracts consisting of observations about the saltness of the sea: an account of a statical hygroscope and its uses, together with an appendix about the force of the air's moisture. A fragment about the natural and preternatural state of bodies. To all which is premised a sceptical dialogue about the positive and privative nature of cold; with some experiments of M. Boyle's referred to in that discourse. Londres, 1674, in-8°.

The excellency of theology compared with natural philosophy, as both are the objects of mens study; discoursed of in a letter to a friend. To which are annexed some occasional thoughts about the excellency and grounds of the mechanical hypothesis. Londres, 1674, in-8°.

Tracts containing. I. Suspicions about some hidden qualities of the air, with an appendix touching celestial magnets, and some other particulars. II. Animadversions upon M. Hobbes's problemata de vacuo. III. A discourse of the cause of attraction by suction. Londres, 1674, in-4°. - *Ibid.* 1691, in-12. - Le premier traité a été traduit en latin, Londres, 1676, in-12.

Experiments, notes, etc., about the mechanical origin of production of divers particular qualities: among which is inserted a discourse of the imperfection of the chemist doctrine of qualities; together with some reflections upon the hypothesis of alcali and acidum; and likewise discourse of the machanical origin of heat and cold; experiments and observations about the mechanical production of tastes; of odours; advertisements about the experiments and notes relating to chemical qualities; experiments and notes about the mechanical origin and production of volatility; of fixidness; of corrosiveness and corrosibility; of the mechanical causes of chemical precipitation; experiments and notes about the mechanical production of magnetism and of electricity. Londres, 1676, in-8°. - *Ibid.* 1690, in-8°. - *Ibid.* 1692, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1676, in-8°.

Historical account of a degradation of gold made by an anti elixir, a strange chemical narrative. Londres, 1678, in-4°. - *Ibid.* 1689, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°.

The aeriul noctiluca, or some new phaenomena, and a process of a factitious self-shining substance. Londres, 1680, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1682, in-8°.

Boyle indique, dans cet ouvrage, la manière de préparer le phosphore, qui lui avait été enseignée par Kraft. C'est à tort qu'on lui a attribué la découverte de cette substance.

Discourse of things about reason, enquiring whether a philosophe should admit there are any such? Londres, 1681, in-8°.

News experiments and observations made upon the icy noctiluca: to which is added a chemical paradox grounded upon new experiments,

making it probable, that chemical principles are transmutable : in that out of on of them others may by produced. Londres, 1682, in-8°.

A continuation of new experiments physico-mechanical touching the spring and weight of the air ant their effects. The second part, wherein are contained divers experiments made both in compressed and also in factitious air, about fire, animals, etc., together with a descript on of the engines wherein they are made. Londres, 1682, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1688, in-8°.

Memoirs for the natural history of human blood, especially the spirit of that liquor; with an appendix. Londres, 1684, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1684, in-8°.

Experiments and considerations about the porosity of bodies. Londres, 1684, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1684, in-8°.

Boyle combat l'opinion de Hook qui prétendait que les mouvemens du cœur sont entretenus par l'air introduit dans le sang pendant la respiration.

Short memoirs for the natural experimental history of mineral waters, addressed by way of letter to a friend. Londres, 1685, in-8°. *Ibid.* 1686, in-12.

An essay of the great effects of even languid and unheeded motion : whereunto is annexed an experimental discourse of some little observed causes of the insalubrity and salubrity of the air and its effects. Londres, 1685, in-8°. - *Ibid.* 1690, in-8°. - *Ibid.* 1697, in-8°.

Of the reconcileableness of specific medicines to the corpuscular philosophy : to which is annexed a discourse about the advantages of the use of simple medicines. Londres, 1685, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1686, in-8°.; Genève, 1687, in-4°. - en français, Lyon, 1689, in-12.

Boyle croyait à l'existence des remèdes spécifiques.

Of the high veneration man's intellect owes to god, peculiarly for his wisdom and power. Londres, 1685, in-8°.

Free enquiry into the vulgarly received notion of nature : made in an essay addressed to a friend. Londres, 1685-1686, in-8°.-Trad. en latin, Londres, 1687, in-12.

The martyrdom of Theodora and Didymus. Londres, 1687, in-8°.

Receipt sent to a friend in America. Londres, 1688, in-12.-*Ibid.* 1692, in-12.

A disquisition about the final cause of natural things ; wherein it is enquired, whether, and (if at all) with what caution a naturalist should admit then. To which are subjoined, by way of appendix, some uncommon observations about wittater-sight. Londres, 1688, in-8°.

Cet ouvrage passe pour être, après celui de Réimarus, le meilleur que nous possédions sur la téléologie, c'est-à-dire snr les causes finales. On y remarque un cas de nyctalopie. Boyle avait reconnu que le diplopie précède quelquefois l'invasion de la cataracte.

An advertisement about the loss of many of his writings, addressed to J. W. to be communicated to those of his friends, that are virtuosi : which may serve as a kind of preface to most of his mutilated and unfinished writings. Londres, 1688, in-fol.

Medicina hydrostatica, or hydrostatics applied to the materia medica ; shewing how by the weight, that divers bodies used in physic have in water, one may discover, whether they be genuine or adulterate. To which are subjoined as previous hydrostatical way of estimating ores. Londres, 1690, in-8°.

The christian virtuoso : shewing that by being addicted to experimental philosophy a man is rather assisted than indisposed to be a good christian. Londres, 1690, in-8°.

Curiosities in chymistry, being new experiments and observations

concerning the principles of natural bodies, written by a person of honour, and published by his operator. Londres, 1691, in-8°.

Experimenta et observationes physicæ; wherein are briefly treated of several subjects relating to natural philosophy in an experimental way. Londres, 1691, in-8°. - *Ibid.* 1718, in-12.

La seconde partie de cet ouvrage n'a point paru.

The general history of the air designed and begun. Londres, 1692, in-4°.

Medical experiments, or a collection of choice remedies, for the most part simple and easily prepared. Londres, 1692, in-12. - *Ibid.* 1693, in-12. - *Ibid.* 1694, in-12. - *Ibid.* 1696, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1698, 3 vol. in-12. - *Ibid.* 1731, in-12. - *Ibid.* 1743, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1692, in-12; *Ibid.* 1704, in-8°.

General heads for the natural history of a country great or small, drawn out for the use of travellers and navigators. Londres, 1692, in-12.

A free discourse against customary smearing, and a dissuasive from cursing. Londres, 1695, in-8°.

Boyle a inséré une foule de Mémoires dans les Transactions philosophiques.

Ses Œuvres, parmi lesquelles nous avons négligé d'énumérer quelques lettres ou articles publiés en tête ou à la suite d'autres ouvrages, ont été réunies, en langue anglaise, par Birch (Londres, 1744, 5 vol. in-fol.), et par Shaw (Londres, 1772, 6 vol. in-4°.) Ce dernier en avait déjà publié long-temps auparavant un abrégé (Londres, 1725, 3 vol. in-4°.). Il en a paru deux éditions latines, à Genève, l'une en 1680, 6 vol. in-4°., l'autre en 1714, 5 vol. in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BOYM (MICHEL), jésuite polonais, alla comme missionnaire à la Chine et aux Indes, en 1643, revint de ces contrées à Lisbonne, en 1652, et, quatre ans après, repartit pour la Chine, où il finit ses jours, en 1659. On a de lui :

Flora Sinensis, id est, fructuum, florum et nonnullorum animalium Sinensium historia, insigni imaginum apparatu ornata. Vienne, 1656, in-fol.

Opuscule plus remarquable par sa rareté que par son mérite réel. Haller ne le connaissait pas, ou du moins il n'en parle point. On en trouve une traduction française dans la collection de Thévenot. Cet ouvrage est accompagné de vingt-trois figures représentant des animaux et des plantes. Les figures sont très-mauvaises : celle de la rhubarbe est entièrement imaginaire. L'auteur donne celle du phénix chinois, ce qui peut faire juger de l'étendue de ses connaissances, ou plutôt de sa crédulité. Cependant on remarque quelques planches importantes, celle entre autres qui représente le litchi (*dimocarpus litchi*). Les descriptions sont détestables. Boym a traduit, en outre, du chinois, les livres qu'André Cleyer publia dans la suite sur la médecine chinoise. (J.)

BOYS (GUILLAUME), né, le 7 septembre 1735, à Deal, dans le comté de Kent, en Angleterre, mourut à Sandwich, le 15 mars 1803. Il n'a rien écrit sur l'art de guérir, mais, livré par goût, à l'étude des antiquités, il a publié sur celles de Sandwich, où il s'était établi pour exercer la chirurgie, différens opuscules, qu'il a depuis réunis en un seul ouvrage, intitulé :

Collections for an history of Sandwich. Canterbury, tome I, 1788; tome II, 1792, in-4°.

Boys (*Jean de*), apothicaire de Paris, qui vivait sur la fin du seizième siècle, a publié :

Observationes in methodum miscendorum medicamentorum quæ in quotidiano sunt usu, ex Græcis, Arabibus et neotericis. Paris, 1572, in-8°. - La Haye, 1640, in-12. - Londres, 1639, in-fol., avec la Pharmacopée de Bauderon. (o.)

BOZZAVOTRA (Jean-Antoine), médecin napolitain, qui fut nommé professeur à Naples, vers l'année 1537, mourut, dans cette ville, le 15 janvier 1557, après avoir joui d'une assez grande réputation, comme praticien. Ses ouvrages sont :

Quæsitus de calido nativo. Naples, 1542, in-4°.

De venæsectione in uterum gerenti, opus adversùs negantes hujus modi auxilium, pro cautione abortûs. Rome, 1545, in-4°.

Operis de venæsectione apologia. Rome, 1545, in-4°.

Tractatus quatuordecim methodi medendi ex Galeno. Naples, 1549, in-8°. (z.)

BRA (Henri de), né à Dorcum, le 25 septembre 1555, était fils d'un médecin assez distingué de cette ville. Il étudia d'abord pendant deux années à Cologne, puis alla passer trois ans à Vienne, et se rendit ensuite à Bâle. Des affaires de famille l'ayant appelé en Hollande, il revint à Dorcum, et y fit ses premiers essais de pratique. Mais, au bout de quelque temps, il partit pour l'Italie, et séjourna une année entière à Rome. Une épidémie qui ravageait alors la péninsule l'empêcha d'en parcourir les provinces méridionales, comme il se l'était d'abord proposé. Après avoir visité les Universités les plus célèbres, et en particulier celle de Paris, il alla prendre le bonnet doctoral à Bâle. Immédiatement après, il retourna dans sa patrie, pratiqua la médecine pendant près de deux ans à Leeuwarde, et obtint, plus tard, le titre de médecin pensionné à Kempen. Il conserva cette place pendant huit années, au bout desquelles il en alla remplir une semblable dans sa ville natale. L'intérêt ne tarda cependant point à le ramener encore une fois à Kempen : le même motif le fit ensuite passer à Zutphen, où il mourut, suivant toutes les apparences, car l'histoire des derniers temps de sa vie est couverte d'un voile fort épais. Il a laissé des ouvrages assez nombreux, mais qui ne sont que de pures compilations, et dont voici les titres :

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium, ad calculum, enumeratio, et quomodo iis utendum sit brevis institutio. Franeker, 1589, in-16. - *Ibid.* 1591, in-16.

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium, ad icterum et hydropem, enumeratio, et quomodo iis utendum sit brevis institutio. Leyde, 1590, in-16 - *Ibid.* 1597, in-16. - *Ibid.* 1599, in-16.

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium adversus epilepsiam

enumeratio, et quomodo iis utendum sit, brevis institutio. Arnheim, 1603, in-16. - *Ibid.* 1605, in-16.

Medicamentorum simplicium et facilè parabilium, pestilentiæ veneno adversantium, enumeratio, et quomodo iis utendum sit brevis institutio. Franeker, 1605, in-16. - Leeuwarde, 1616, in-16.

Bra n'a fait que corriger et augmenter ce traité, qui est de Sneberger.

De curandis venenis per medicamenta simplicia et facilè parabilia, libri duo. Franeker, 1603, in-8°. - Leeuwarde, 1616, in-16...

De novo quodam morbi genere, Frisiis et Westphalis peculiari, observatio, unà cum Johannis Heurnii ad eam responsione; insérée dans le livre XIX des observations médicales de Pierre Foreest (Leyde, 1591, in-8°.). (J.)

BRACHI (Jacques), médecin de Venise, pratiqua d'abord dans sa ville natale; mais il alla ensuite se fixer à Milan, où il mourut, en 1737, laissant:

Pensieri fisico-medici circa gli animali, che muojono ne' recipienti vacui d'aria, e ne' ripieni d'arie fattizie. Venise, 1685, in-8°.

Saggio di osservazioni circa alcuni fenomeni del baroscopio. Venise, 1707, in-8°.

Inséré aussi dans le *Giornale de' letterati d'Italia* (tome XII). (o.)

BRACCESCHI ou BRACCESCO (Jean), alchimiste italien, d'Orzi Nuovi, non loin de Brescia, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était prieur des chanoines réguliers de Saint-Segond, et il a écrit:

Il legno della vita, nel quale si dichiara qual fosse la medicina per la quale li primi padri vivevano novecento anni. Rome, 1542, in-8°.

La esposizione di Geber filosofo, nella quale si dichiarono molti nobilissimi segreti della natura. Venise, 1544, in-8°. - *Ibid.* 1551, in-8°. - *Ibid.* 1552, in-8°. - *Ibid.* 1562, in-8°. - Trad. en latin avec le précédent, et imprimé d'abord dans le recueil d'ouvrages alchimiques de Guillaume Gratarola (Bâle, 1561, in-fol.), ensuite à part (Lyon, 1548, in-4°. - Hambourg, 1673, in-8°.). On les trouve aussi dans la Bibliothèque chimique de Manget.

Sermoni divotissimi del beato Efrem. Venise, 1544 et 1545, in-8°. (J.)

BRACKE (André), né en 1667, à Brême, où il mourut, le 28 décembre 1701, n'a écrit qu'une

Dissertatio de vomitoriis. Leyde, 1692, in-4°. (J.)

BRADLEY (Richard), médecin anglais, mort en 1732, fut professeur de botanique à Cambridge. Ses ouvrages, qui sont fort nombreux, ne renferment, à proprement parler, aucune découverte, mais ils abondent en faits curieux et peu connus sur un grand nombre de points de physiologie végétale et d'agriculture. Ce sont les premiers livres dans lesquels l'agriculture et l'art du jardinage aient été traités d'une manière un peu philosophique. Bradley s'est beaucoup occupé des mouvemens de la sève et de la production des plantes hybrides. Il fut l'un des plus ardens défenseurs de la circulation des fluides végétaux et des sexes des plantes, contre lesquels

d'habiles observateurs élèvent aujourd'hui des argumens difficiles à écarter. L'art de diriger les serres chaudes lui doit aussi de grands perfectionnemens. On voit qu'il a surtout envisagé la botanique sous le point de vue pratique, qui est sans contredit le plus important. Aussi Banks lui a-t-il dédié un genre de plantes (*bradleya*), que Gaertner a adopté depuis. Voici les titres de ses ouvrages :

Historia plantarum succulentarum complectens hasce insequentes plantas, aloen scilicet, ficoïden, cereos, melocardium, aliasque ejus generis, quæ in horto sicco ali non possunt, secundum prototypum puta naturam in tabellis æneis insculptas, earumdem descriptiones huc accedunt et cultura. Londres, décade I, 1716; décade II, 1717; décade III, 1725; décade IV, 1727; décade V, 1727, in-4°. - *Ibid.* 1734, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°.

La dernière édition renferme cinquante figures très-bien exécutées. Les descriptions sont en latin et en anglais.

A new improvement of planting and gardening, both philosophical and practical. Londres, 1717, in-8°.-*Ibid.* 1724, in-8°.-*Ibid.* 1731, in-8°.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties, dont la quatrième porte un titre à part :

The gentleman's and gardeners calendar. Londres, 1718, in-8°. -Trad. en français, Paris, 1723, in-8°.; *Ibid.* 1743, in-8°.

Catalogue of the seedplants mentioned in Townsends tract and to be found in a seedsmans shop. Londres, 1720, in 8°.

The virtue and use of coffea with regard to the plague and contagious distempers. Londres, 1721, in-8°.

Philosophical account of the works of nature. Londres, 1721, in-4°. *Ibid.* 1739, in-8°. - Trad. en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8°.

Ouvrage qui jouit d'une grande réputation pendant plusieurs années.

New experiments and observations relative to the generation of plants, and an account of the extraordinary propagation of abricots, nectarines, plumes, cherries, figs, vines, gooseberries, etc., as they were artificially cultivated this spring. Londres, 1724, in-8°.

Monthly treatises of husbandry and gardening. Londres, 1724, 3 vol. in-8°.

Journal qui a paru par cahiers tous les mois.

Treatise concerning the manner of fallowing ground, rising of grasseeds, and training of line and hemp. Londres, 1724, in-4°.

A survey of the ancient husbandry and gardening collected from the Greeks and Romans. Londres, 1725, in-8°.

Ouvrage rare et recherché.

A general treatise on husbandry and gardening. Londres, 1726, 2 vol. in-8°. - Trad. en français, Paris, 1756, 3 vol. in-12.

Calendarium universale or the gardeners universal calender; an account of the several operations in the kitchen and flower garden, performing all manner of sowing, planting, pruning, herbs flowers shrabs. Londres, 1726, in-12.-Trad. en français par Puissieux, Paris, 1743, in-12.

The country housewife and Lady's director. Londres, 1727, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1728, in-8°.

The country gentleman's and farmers monthly director. Londres, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°. - *Ibid.* 1736, in-8°.

Experimental husbandman and gardener. Londres, 1726, in-fol.

A complet body of husbandry. Londres, 1727, in-8°.

The practical discourses concerning the four elements as they relate to the growth of plants. Londres, 1727, in-8°. - *Ibid.* 1733, in-8°.

The weekly miscellany for the improvement of husbandry, arts and sciences. Londres, 1727, in-4°.

The science of good husbandry or the œconomies of Xenophon, translated from the greek. Londres, 1727, in-4°.

Dictionarium botanicum for the use of the curious in husbandry and gardening, the names of the known plants, their description, culture, the terms of every branch of botanies. Londres, 1728, in-8°.

C'est le premier essai de ce genre en Angleterre.

The riches of a hopgarden explained with the observations of the most celebrated hopplanters in Britain. Londres, 1729, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1759, in-4°.

A course of lectures on the materia medica. Londres, 1730, in-8°.

Bradley a donné en outre une traduction du Traité des arbres par Agricola (Londres, 1721, in-8°. - *Ibid.* 1726, in-4°.). (z.)

BRADY (Robert), plus connu comme historien que comme médecin, naquit dans le comté de Norfolk, on ignore à quelle époque. Il fut admis, le 20 février 1643, au collége de Cambridge, où il prit le titre de bachelier en médecine dix ans après, et obtint le doctorat en 1660. Vers la fin de cette même année, il fut nommé, par le roi Charles, maître de ce collége, après la mort de Breachcroft. En 1670, la cour lui donna aussi la place de gardien des archives de la Tour de Londres, et, au bout de quelque temps, une chaire de médecine lui fut accordée dans l'Université de Cambridge. En 1681 et en 1685, cette Université le désigna parmi ceux qui devaient la représenter au parlement. Il devint ensuite médecin ordinaire de Jacques II. Sa mort date du 19 août 1700.

Brady paraît s'être peu occupé de sa profession, ou du moins il n'a consacré les loisirs qu'elle lui laissait qu'à étudier et écrire l'histoire de son pays; mais, dévoué à la cour, et partisan exclusif du despotisme, il a posé les fondemens du système que Hume a développé dans la suite; c'est-à-dire qu'il s'est attaché à affaiblir les droits de la nation, en cherchant à prouver que l'origine du parlement est établie sur la révolte de Simon de Montfort pendant le règne de Henri III, et que toutes les libertés publiques sont le fruit des concessions faites par les rois. Telles sont les idées principales sur lesquelles roulent les deux ouvrages suivans, qui se rattachent l'un à l'autre d'une manière intime, et qui n'en font même, à proprement parler, qu'un seul:

An introduction to the old english history. Londres, 1684, in-fol.

A complete history of England from the first entrance of the Romans, unto the end of the Reign of king Richard II. Londres, 1685-1700, 2 vol. in-fol.

Il ne faut pas s'en laisser imposer par le titre de ce livre, qui n'est rien moins que complet, et qu'on peut tout au plus considérer comme un abrégé de Mathieu Pâris. Mais on y trouve un grand nombre de documens et de matériaux précieux, dont Tyrrel a profité pour écrire son Histoire générale de l'Angleterre.

A treatise on burgs. Londres, ..., in-fol.
Le seul écrit de Brady, qui se rapporte à la médecine, est
A Letter to Dr. Sydenham.
Cette lettre, écrite en 1679, a été publiée avec les *Epistolæ responsoriæ* de Thomas Sydenham. (o.)

BRAILLIER (Pierre), apothicaire de Lyon, au seizième siècle, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre :

Déclaration des abus et ignorances des médecins. Lyon, 1557, in-8°.
Cet ouvrage, dont le véritable auteur est Bernard Palissy, était dirigé contre celui qui a pour titre : *Abus et tromperies des apothicaires*, et qu'avait donné Sébastien Collin, caché sous le nom de Licet Benancio.
Articulations sur l'apologie de Jean Surelh, médecin à Saint-Galmier-en-Forest. Lyon, 1558, in-8°. (z.)

BRAMBILLA (Jean-Alexandre de), né à Pavie, en 1728, eut l'adresse de parvenir aux honneurs et aux dignités, à force d'intrigues. L'empereur d'Allemagne le décora du titre de premier chirurgien et de directeur de l'Académie Joséphine. Il jouit de ses dignités jusqu'en 1795, époque où elles lui furent retirées, et il alla finir ses jours à Pavie, le 6 août 1800, dans une obscurité profonde. Ses ouvrages, qui portent tous le cachet de la médiocrité, malgré les éloges que de bas flatteurs lui ont prodigués, lorsqu'il dispensait les bonnes graces et les faveurs du souverain, sont intitulés :

Lettera critica in cui si sciogle la questione, se le inflammazioni e le gangrene si debbono abbandonar alla natura sola, o debbono esser soccorse dall' arte medica. Milan, 1765, in-4°.
Chirurgische-praktische Abhandlung von der Phlegmone und ihren Ausgaengen. Vienne, tome I, 1773; tome II, 1775, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°.
Abhandlung ueber den Gebrauch des Oxykrats und der trocknen Charpie. Vienne, 1777, in 8°.
Instruktion fuer die bey den K.-K. Armeen und in den Feldspitaelern angestellt Feldchirurgen. Vienne, 1779, in-fol.
Anonyme.
Storia delle scoperte fisico-medico-anatomico-chirurgiche. Milan, 1780, 3 vol. in-4°. - Trad. en allemand; Vienne, 1789, in-4°.
Ouvrage médiocre, et dans lequel l'auteur ne brille que par l'arrogance ridicule qu'il y étale.
Instrumentarium chirurgicum Viennense, oder Wienerische Instrumentensammlung. Vienne, 1781, in-fol.
Instruktion fuer die Professoren der K.-K. chirurgischen Militaerakademie. Vienne, 1784, in-4°.
Oratio habita Vindobonæ, cum nova Cæsareo-Regia Academia medico-chirurgica, anno 1785 die 7 mensis octobris solemniter aperiretur. Vienne, 1785, in-4°.
Verfassung und Statuten der Josephinisch-medicinisch-chirurgischen Akademie, samt der Ordnung bey Befoerderung zu Magistern und Doktoren der Chirurgie. Vienne, 1786, in-4°.
Reglement fuer die K.-K. Feldchirurgen in Friedenszeiten. Vienne, tome I, 1789; tome II, 1788, in-8.

Trattato chirurgico sopra le ulcere delle estremità inferiore. Milan, 1793, in-4°.

Il a inséré quelques Mémoires dans les Actes de l'Académie Joséphine. (J.)

BRANCALEONE (Jean-François), médecin napolitain, enseignait la médecine avec assez de distinction à Rome, vers le milieu du seizième siècle, et sous le pontificat de Paul III. On a de lui :

De balneis, quam salubria sint tum ad sanitatem tuendam, tum ad morbos curandos, dialogus adversus neotericos. Rome, 1534, in-8°. – Paris, 1536, in-8°. – Nuremberg, 1536, in-8°. – et dans la collection *De balneis*, Venise, 1553, in-fol.

Brancaleone s'appuye de l'autorité de Galien pour exalter les avantages des bains. Il s'élève aussi avec force contre l'abus des purgatifs. (O.)

BRANCHI (Nicolas-Antoine), médecin et alchimiste italien, de Florence, vivait au milieu du siècle dernier, et remplissait une chaire de chimie à l'Université de Pise. Mazzuchelli cite de lui les deux ouvrages suivans :

Indice d'esperienze chimiche che saranno mostrate nel corrente anno 1752. Florence, 1752, in-4°.

Indice d'esperienze chimiche che saranno mostrate nel anno 1754. Florence, 1753, in-4°. (Z.)

BRAND (Michel), médecin de Hambourg, fit ses études à Gœttingue, où il prit ses degrés en 1722, suivant Thiess, qui cite deux ouvrages de sa façon, intitulés :

Sichere Cur wider die, aus einem Tartaro entstehende, fast unertraegliche Schmerzen vom Podagra, dem Patienten, in einem besonderen Arcano offeriret. Hambourg, 1723, in-8°.

Glueckliche Steincur, oder neuerfundenc Kunst den Stein im Menschen ohne Pein und Schmerzen zu zermalmen und zu vertreiben. Hambourg, 1724, in-8°.

Sa thèse a pour titre:

Dissertatio de causis fracturæ ossium absque violentiâ externâ. Groningue, 1722, in-4°.

Brand donna, comme étant de lui, toutes les idées contenues dans cette dissertation, tandis qu'elles avaient déjà été publiées, en 1721, sous le même titre, par Guillaume Ulrich Waldschmidt, professeur à Kiel. (Z.)

BRAND (Paul), médecin de Sunderbourg, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, servit pendant quelque temps dans les troupes danoises, devint ensuite médecin pensionné de la ville de Bergen, et mourut, en 1687, du chagrin que lui causa le décès de sa femme. Il a laissé, outre plusieurs Discours cités par Moller :

Dissertatio de malo hypochondriaco. Copenhagne, 1676, in-4°.

Dissertatio de ovo humano. Copenhague, 1677, in-4°.

On trouve de lui l'Histoire d'une épidémie de dysenterie dans le cinquième volume des *Acta Hafniensia*.

Brand (*Germain*) a laissé :

Dissertatio de sensuum internorum symptomatibus et morbis. Steinfurt, 1660, in-4°.

Brand (*Jean-Chrétien*) a publié :

De secundis ambitui ostii materni interni adfixis. Leyde, 1770, in-4°.

Brand (*Philippe-Henri*) a écrit une

Dissertatio de gangrænâ. Altdorf, 1700, in-4°.

Brand, marchand de Hambourg, ayant été ruiné par de fausses spéculations, se mit à la recherche de la pierre philosophale, dans l'espoir de rétablir un jour ses affaires. Au milieu de ses travaux sur l'urine, il découvrit le phosphore. Kraft lui acheta environ huit cents francs le secret de préparer cette substance, que Kunckel retrouva bientôt après.

(z.)

BRANDAU (Conrad-Henri), médecin allemand, né à Cassel, en 1752, mourut le 6 septembre 1791, à Hanau. Après avoir pris le titre de docteur à Rinteln, en 1777, sous la présidence de Schrœter, il fut nommé, en 1780, professeur de chirurgie et de maladies des yeux, au Collége de Cassel. Au bout de cinq ans, il passa, en la même qualité, à l'Université de Marbourg. En 1786, il se rendit en Russie, où il ne tarda pas à devenir professeur de chirurgie à Saint-Pétersbourg. Trois ans après, on lui confia une place de médecin adjoint de l'un des hôpitaux de Moscou; mais, en 1791, il revint en Allemagne, et alla se fixer à Hanau, ou il termina sa carrière, laissant quelques petits écrits, dont voici les titres :

Dissertatio inauguralis sistens observationes de vocis signo in morbis characteristico. Rinteln, 1777, in-4°.

Programma de chirurgiâ rationali. Cassel, 1780, in-4°.

Dissertatio sistens observationes quasdam de intemperantiâ et morbis ex ipsâ oriundis. Marbourg, 1785, in-4°.

Unterhaltende Aufsaetze ueber mehrern Theilen der Arzneykunst, fuer die, welche Aerzte und nicht Aerzte sind. Marbourg, 1786 et 1787, in-8°.

Rede an der 25jaehrigen Jubelfeyer der Regierung K.-M. Katharina den 28 jun 1787. Saint-Pétersbourg, 1787, in-4°.

Il ne faut pas confondre cet écrivain avec

Brandau (*Mathieu-Erbinaeus de*), médecin alchimiste du dix septième siècle, auteur des deux ouvrages suivans, qui roulent sur le grand œuvre :

Zwoelf Grund-Saeulen, worauf die wahrhafte Natur und Kunst von Verwandlung der Metallen gebauet, sammt einen sonderbaren Process Theoph. Paracelsi, welche er an den hochseel. Herzog Johann zu Liegnitz und Brieg geschrieben. Leipzick, 1689, in-8°.

Beschreibung von Ursprung, Anfang, Mittel und Ende der gueldnen Tinktur und Universal-Arzney, wie auch von der wahrhaften Praxi der alten und neuen Philosophorum, verfertiget. Leipzick, 1687, in-8°.

(j.)

BRANDIS (Joachim-Dieteric), médecin allemand, qui vit encore, est né à Hildesheim, le 18 mars 1762. Il a fait ses

études à Goettingue, et reçu le doctorat dans cette Université. Nommé physicien de Steuerwald, en 1787, il est devenu, l'année suivante, membre du conseil de santé de sa ville natale, puis conseiller du duc de Brunswick à Holzminden. En 1803, le roi de Danemarck l'a nommé son premier médecin, et professeur de médecine à l'Université de Kiel.

De oleorum unguinosorum naturâ. Gœttingue, 1785, in-4°.

Uebersicht der allgemeinen Gesundheitslehre, zur Ankuendigung akademischer Vorlesungen. Gœttingue, 1786, in-4°.

Technologisches Taschenbuch fuer Kuenstler, Fabrikanten und Metallurgen, auf das Jahr, 1786. Gœttingue, 1786, in-12.

Anonyme.

Anleitung zum Gebrauch des Driburger Bades und Brunnens, nebst einer kurzen Beschreibung der dortigen Anlagen und Gegenden. Munster, 1792, in-8°.

Versuch ueber die Lebenskraft. Hanovre, 1795, in-8°.

Versuch ueber die Metastasen. Hanovre, 1798, in-8°.

Erfahrungen ueber die Wirkung der Eisenmittel im Allgemeinen und des Driburgen Wassers insbesondere. Hanovre, 1803, in-8°.

Pathologie, oder Lehre von den Affecten des lebendigen Organismus. Hambourg, 1808, in-8°.

Ueber psychischen Heilmittel und Magnetismus. Copenhague, 1818, in-8°.

En outre il a été l'éditeur du quatrième volume de la *Bibliotheca medicinæ practicæ* de Haller (Berne et Bâle, 1787, in-4°.), et des *Bemerkungen auf einer Reise durch die Pfaelzischen und Zweybrueckischen Quecksilberbergwerke* de François de Beroldingen, chanoine de Hildesheim (Berlin, 1788, in-8°.).

Il a traduit en allemand de l'italien, l'Histoire naturelle du Chili de Molina (Léipzick, 1786, in-8°.), et de l'anglais, les Essais de chirurgie et de physiologie d'Abernethy (Léipzick, 1795, in-8°.), ainsi que la Zoonomie de Darwin (Hanovre, 1795-1799, in-8°.).

Il a coopéré à la traduction allemande des Mémoires de l'Académie des sciences de Suède, publiée par Kaestner.

Il a inséré des articles dans le *Gœttinger Magazin*, le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* de Moritz, les *Beytraege zur Archiv der medicinischen Polizey* de Scherf, la *Medicinische Bibliothek* de Blumenbach, et les *Goettingische gelehrte Anzeige*. (J.)

BRANDT (Jean), né, à Lubeck, en 1677, fit ses études dans cette ville jusqu'en 1697, passa l'année suivante à Léipzick, et vint enfin se faire recevoir à Rostock. Il est mort dans sa ville natale, le 21 avril 1717. Seelen lui attribue trois opuscules, dont nous ne connaissons la date que d'un seul, ayant pour titre :

Dissertatio de variolis. Rostock, 1701, in-4°. (O.)

BRASCH (Jean), médecin allemand, né à Lubeck, en 1671, fit ses humanités dans le gymnase de cette ville, étudia ensuite la médecine à Iéna et à Léipzick, et prit le titre de docteur, en 1697, dans la première de ces deux Universités. Après un

voyage en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, il revint, en 1763, dans sa patrie, où il exerça l'art de guérir, jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 10 janvier 1720. Seelen lui attribue trois opuscules académiques dont il n'indique point les éditions, que nous n'avons pu trouver nulle part. (o.)

BRASAVOLA (Antoine), né à Ferrare, le 16 janvier 1500, se distingua dans les sciences, et surtout dans la médecine, qu'il pratiqua avec succès. Il fut le médecin et l'ami d'Hercule II, prince d'Est, quatrième duc de Ferrare, qu'il accompagna dans ses voyages, et qui le combla de bienfaits. Ce prince ne fut pas le seul qui sut rendre justice au mérite de Brasavola; Paul III, Léon X, Clément VII et Jules III lui accordèrent le titre d'archiatre. L'empereur Charles-Quint, le roi d'Angleterre, Henri VIII, et le roi de France, François Ier, le choisirent pour médecin consultant: il reçut du dernier le cordon de l'ordre de Saint-Michel et le surnom de Musa, à l'occasion d'une thèse *De quolibet scibili* qu'il soutint publiquement pendant trois jours, à Paris, soit que ce prince, ami des sciences, voulût faire allusion à l'étendue des connaissances du médecin de Ferrare, soit qu'il le comparât à Antoine Musa, médecin célèbre du temps d'Auguste, et qu'Horace et Pline n'ont pas dédaigné de célébrer. Brasavola tenait de la munificence du prince d'Est une maison de campagne située non loin de Ferrare; c'est là qu'il se livrait à la culture des plantes étrangères et de celles qui croissaient dans sa terre natale, en même temps qu'il étudiait les auteurs anciens qui ont traité de leurs propriétés. Il réintroduisit dans la pratique médicale plusieurs substances tombées dans l'oubli, notamment l'ellébore noir. Du Châtel attribue ce fait à Antoine Musa, médecin d'Auguste: l'une et l'autre version peuvent être vraies, et l'ellébore ne serait pas la seule substance oubliée et reprise tour à tour en médecine à des époques plus ou moins éloignées. Le mérite personnel et les relations étendues de Brasavola lui ont valu les éloges de presque tous les écrivains qui en ont parlé, notamment de Baruffaldi, auteur du siècle suivant, qui a écrit sa vie dans le plus grand détail. Quelques critiques, parmi lesquels on remarque Mundella et Scaliger, osèrent toutefois ne pas être de l'avis commun; Scaliger nommait Brasavola *ineptæ plebis medicorum cymbalum*: il aurait pu lui reprocher avec plus de justice le peu de ménagemens dont il usa dans ses écrits envers les médecins de son temps. Quoi qu'il en soit, ses nombreux ouvrages attestent qu'il fut un des écrivains les plus laborieux du siècle. Il mourut le 6 juillet 1555, laissant:

Examen simplicium medicamentorum, quorum usus est in publicis officinis. Rome, 1536, in-fol. - Lyon, 1536 et 1537, in-8°. - Bâle, 1538;

io-4°. - *Ibid.* 1543, in-4°. - Venise, 1538 et 1539, in-8°. - *Ibid.* 1545, in-8°. - Lyon, 1544 et 1545, in-8°. - *Ibid.* 1556, in-16.

Cet ouvrage a été attribué à Antoine Musa, du temps d'Auguste, par Linné, dans sa Bibliothèque botanique.

De syrupis liber. Lyon, 1540, in-8°.

Cet ouvrage et beaucoup d'autres sont écrits en forme de dialogue.

Expositiones, Commentaria, et Annotationes in octo libros Aphorismorum Hippocratis et Galeni. Bâle, 1541 et 1542, in-fol.

A l'occasion de cet ouvrage, Mercklio et Manget ont attribué à Brasavola un autre livre intitulé : *In primum Hippocratis librum expositio.* (Ferrare, 1594, in-4°.); mais Bayle, d'après Baruffaldi, pense qu'il est de son fils.

Examen omnium electuariorum, pulverum, et confectionum catharticorum. Venise, 1543, in-8°. - *Ibid.* 1548, in-8°. - Lyon, 1556, in-16.

Examen omnium catapotiorum seu pillularum. Bâle, 1543, in-4°. - Lyon, 1546, in-16. - *Ibid.* 1556, in-16.

Quod nemini mors placeat. Lyon, 1543, in-8°.

In libros Hippocratis et Galeni de ratione victûs in morbis acutis commentaria. Venise, 1546, in-fol.

Examen omnium trochiscorum, unguentorum, ceratorum, emplastrorum, cataplasmatùm, collyrium, et pulverum, quorum Ferraris est usus. Venise, 1551, in-8°. - Lyon, 1555, in-16.

Index refertissimus in omnes Galeni libros. Venise, 1551, in-fol. - *Ibid.* 1557, in-fol. - Venise, 1625, in-fol.

De medicamentis tam simplicibus, quam compositis catharticis quæ unique humori sunt propria. Lyon, 1555, in-16. - Zurich, 1555, in-8°.

Ratio componendorum medicamentorum externorum. Pars I, continens lintuum, pulverum medicinalium, aquarum, decoctionum, oleorumque confectionem, cum tractatu de morbo Gallico. Venise, 1555, in-fol. - Lyon, 1555, in-16. - *Ibid.* 1577, in-16.

Tractatus de usu radicis chinæ et de ligno sancto;

On trouve ce traité à la page 544 et à la page 615, du tome I de la collection *De morbo Gallico* de Luisini (Venise, 1566, in-fol. - Leyde, 1731, in-fol.).

Brasavola est le premier qui ait employé la squine et le gaïac en Italie.

On doit en outre à cet auteur la publication des œuvres posthumes de Celio Calcagnini (Bâle, 1544, in-fol.).

BRASAVOLA (Jérôme), fils du précédent, naquit à Ferrare, le 25 mai 1536. Il suivit les traces de son père, et, quoique d'un mérite inférieur, il ne laissa pas de se distinguer dans l'étude de la philosophie et de la médecine : il possédait, en outre, parfaitement le grec. Il succéda à René Brasavola, son frère, dans la place de médecin d'Alphonse II, cinquième duc de Ferrare. Il mourut en 1594, laissant les ouvrages suivans :

De officiis libellus. Ferrare, 1590, io-8°.

In primum Aphorismorum Hippocratis librùm expositio. Ferrare, 1594 et 1595, in-4°.

Cet ouvrage est attribué à son père par Mercklin et Manget.

BRASAVOLA (Jérôme), arrière petit-fils d'Antoine Brasavola, naquit à Ferrare, le 27 juin 1628. Il fut philosophe lettré, médecin habile, et professeur à l'Université de Ferrare. Il fut tiré de cette Université par les promesses qu'on lui fit à

Rome, où il se rendit en 1651 ou 1652, et acquit une brillante renommée. Il érigea sa maison en académie de médecine, qui était très-suivie. Léon x, en deux conclaves, le déclara chevalier, comte palatin et noble romain. Ses collègues le choisirent pour promoteur perpétuel du Collége de médecine. Quatre pontifes, Innocent xi, Innocent xii, Alexandre viii et Clément xi, ainsi que Christine, reine de Suède, le prirent pour médecin. Il mourut à Rome, le 31 juillet 1705. On a de lui :

Problema an clysteres nutriant, affirmativâ resolutum.
Ce problême et une Lettre, adressée à Lanzoni, se trouvent imprimés dans le *Congressus Romanus habitus in ædibus Hieronymi Brasavolæ* (Rome, 1682, in-4°.).

BRAUN (Adam), né à Mayence, le 3 mai 1765, reçut le triple doctorat en philosophie, en théologie et en médecine. Il a été professeur honoraire, chanoine, et curé catholique, à Marbourg. Nous connaissons de lui :

Ueber die Sorge fuer die weiblichen Brueste. Erford, 1805, 2 vol. in-8°.
Beschreibung eines bequemen Dendrometers oder Baummessers. Celle, 1804, in-4°.
Medicinischer Rathgeber ueber die, besonders unter dem Landvolke herrschenden, schaedlichen Gebraeuche und Vorurtheile. Ulm, 1806, in-8°.
Braun (*Frédéric*), médecin à Gueglingen, dans le royaume de Wurtemberg, a publié :
Sieg der Vernunft ueber die Vorurtheile des unaufgeklaerten Theils der Menschen, bey Behandlung und Pflegung der blatternden Kinder. Heilbronn, 1803, in-8°.
Ueber Spitaleinrichtungen fuer Krankenwaerter. Heilbronn, 1808, in-8°. (J.)

BRAUN (Josué-Adam), professeur de philosophie à Saint-Pétersbourg, depuis l'année 1746, mourut en cette ville, le 3 octobre 1768. Il était né, en 1712, à Asch. Nous le citons ici, parce que c'est lui qui a découvert la propriété qu'a le mercure de se congeler par le froid, et de devenir alors malléable. Ses opuscules sont :

Oratio de insignioribus telluris mutationibus. Saint-Pétersbourg, 1756, in-4°.
Oratio de atmosphæræ mutationibus præcipuis earumque præsagiis. Saint-Pétersbourg, 1759, in-4°.
Oratio de admirando frigore artificiali, quo mercurius est congelatus. Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°. (J.)

BRAUN ou BRAUNERSKIOELD (Laurent), médecin suédois, naquit à Kalmar, fit ses études à Upsal, et alla pren-

dre le titre de docteur en Hollande. A son retour en Suède, il devint médecin de l'amirauté, dans sa ville natale, puis, un peu plus tard, professeur de médecine, d'abord à Abo, ensuite à Dorpat, en 1699. Dans le même temps que ce dernier emploi, il obtint celui de médecin de la province de Livonie. Nous ignorons à quelle époque il est mort; nous savons seulement que, sur la fin de ses jours, il obtint la place de médecin de l'amirauté à Carlscrona, et que le roi de Suède, en lui accordant des lettres de noblesse, lui permit de prendre le nom de Braunerskioeld. Les titres de ses ouvrages sont donnés d'une manière fort incomplète par Gadebusch. Voici ceux que nous connaissons :

Κρησιολογια, *seu de temperamentis.* Upsal, 1682, in-8°.
Dissertation soutenne sous la présidence de Pierre Hoffwenins.
Dissertatio de esu sanguinis. Upsal, 1685, in-8°.
Soutenue sous la présidence de Gustave Feringer de Lillieblad.
Disputationum medicarum I; medicinæ præcognita leviter delineans: Resp. D.-J. Stecksenius. Abo, 1695, in-8°.
De causis cur nemo medicorum Hippocrati sit anteferendus. Dorpat, 1699, in-4°.
Aphorismi physico-medici: Resp. Kilian Stobaeus. Lund, 1717, in-8°.
(J.)

BRAUN (Nicolas), appelé quelquefois aussi *Bruno*, était de Marbourg, où il mourut le 24 avril 1639. Il avait obtenu une chaire dans cette Université. Les ouvrages qu'il a laissés, sont :

Quæstiones medicæ de fumo tabaci. Giessen, 1638, in-4°.
Suivant Stolle, il est l'auteur de la seconde et de la troisième parties de l'Herbier de Jacques-Théodore Tabernæmontanus. (J.)

BRAUN (Salomon), né à Kiel, dans le Holstein, pratiqua d'abord la médecine à Noerdlingen et à Biberach en Souabe, devint ensuite médecin pensionné de la dernière de ces deux villes, et finit par obtenir le titre de médecin du margrave de Bayreuth. L'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein en 1672. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont également inconnues; mais il florissait sur la fin du dix-septième siècle, et il eut un fils, nommé aussi Salomon, qui pratiqua également la médecine à Noerdlingen. Il a écrit :

Teutscher Jordan, oder Biberacher Bad. Augsbourg, 1673, in-8°.
On a aussi de lui diverses Observations dans les Éphémérides des Curieux de la nature, et plusieurs Consultations, qui ont été insérées dans la troisième partie des *Miscellanea medico-practica* de Lentilius. La mort l'empêcha de terminer un Traité de l'œillet des jardins qu'il se proposait de mettre au jour. (J.)

BRAUNE (Chrétien-Godefroi-Charles), né à Nebra sur

l'Unstrut, le 30 juillet 1765, et reçu docteur à Léipzick, en 1798, a publié :

Quædam de carcinomatis semiotice. Léipzick, 1791, in-8°.
Versuch ueber den Pemphigus und das Blasenfieber. Léipzick, 1795, in-8°.
Dissertatio inauguralis Topographiæ medicæ urbis Lipsiensis specimen. Léipzick, 1798, in-8°.
Il a traduit du grec en allemand le Traité des plaies de tête d'Hippocrate (Léipzick, 1785, in-8°.). (J.)

BRAUNE (François-Antoine de), né à Zell, dans le Pinzgau, le 16 mars 1766, et fixé à Salzbourg ; a publié une flore estimée de la province dont cette ville est capitale, sous le titre suivant :

Salzburgische Flora, oder Beschreibung der in dem Erzstifte Salzburg wildwachsenden Pflanzen, nebst Angabe ihrer Wohnorte, Bluethezeiten, Dauer, Gestalt, ihrer Anwendbarkeit in der Heilkunde und Haushaltungswissenschaft, und ihres Nutzens fuer Mahler, Faerber, Bienenzieher, Foerster und Landwirthe. Salzbourg, 1797, 3 vol in-8°.
On trouve un supplément à cette flore dans le *Botanisches Taschenbuch* de Hoppe. (J.)

BRAUSER (Christophe-Theophile), né, à Ratisbonne, le 8 novembre 1731, débuta dans la carrière médicale par entendre les leçons d'anatomie, de physiologie et de pathologie de Louis-Michel Dieterich. Après s'être ainsi familiarisé avec les premiers principes de l'art de guérir, il alla terminer ses études, en 1751, à Goettingue, où Haller, Richter, Segner, Brendel et Rœderer, furent ses maîtres. Il passa cinq années entières dans cette Université, où il fut reçu docteur en 1756. Immédiatement après sa réception, il revint pratiquer la médecine à Ratisbonne. Au bout de quelque temps, le comte d'Ortenburg l'appela auprès de lui en qualité de médecin : il conserva cette place pendant longues années, mais le dérangement de sa santé le détermina, en 1769, à quitter Ortenburg, et à se fixer à Ratisbonne, où il mourut le 9 novembre 1785. On n'a de lui que sa thèse, qui porte le titre de :

An lipothymia venæsectioni semper sine aliquâ probabili causâ superveniens ab eâ abstinere jubeat. Gœttingue, 1756, in-4°.
Cependant il a publié aussi, revue et augmentée d'une préface, une édition du *Versuch einer allgemeinen Vermehrung aller Baeume*, de Georges Agricola, son compatriote (Ratisbonne, 1772, in-fol.). (J.)

BRAVO (Gaspard). *Voyez* Sobremonte-Ramires (Gaspard Bravo).

BRAVO (Jean), né à Piedra-Hita en Castille, était professeur en médecine vers la fin du seizième siècle, et praticien célèbre. On a de lui :

De hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ. Salamanque, 1571, in-8°. - *Ibid.* 1576, in-4°. - *Ibid.* 1588, in-4°.
In libros prognosticorum Hippocratis commentaria. Salamanque, 1578, in-4°. - *Ibid.* 1583, in-8°.
De saporum et odorum differentiis, causis et affectionibus. Salamanque, 1583, in-8°. - Venise, 1592, in-8°.
In Galeni librum de differentiis febrium commentarius. Salamanque, 1585, in-4°. - *Ibid.* 1596, in-4°.
De curandi ratione per medicamenti purgantis exhibitionem. Salamanque, 1588, in-8°.
De simplicium medicamentorum delectu. Salamanque, 1592, in-8°. (T.)

BRAVO (Simon-Gonzalve), né à Béja, en Portugal, le 5 novembre 1651, était fils d'un célèbre avocat. Il alla étudier la philosophie et la médecine dans l'Université de Salamanque, où il prit ses grades dans les deux facultés. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine avec tant de succès, qu'il acquit une grande réputation dans tout le Portugal, et fut nommé professeur de l'Université de Pise, par Cosme III, grand-duc de Florence, mais il n'eut pas le temps de profiter de cette faveur; il mourut dans sa patrie, le 16 février 1722, âgé de soixante-onze ans. Il n'a rien publié. (T.)

BRAVO-CHAMISSO (Jean), né à Serpa, dans la province transtagane de Portugal, étudia la philosophie à Evora, et la médecine à Coimbre, où il devint professeur d'anatomie, le 3 avril 1601. On a de lui :

De medendis corporis malis per manualem operationem. Coimbre, 1605, in-4°.
De capitis vulneribus liber. Coimbre, 1610, in-fol. (T.)

BRAWE (Gérard-Mathieu-Frédéric), médecin allemand, né à Verden, en Westphalie, vint au monde en 1745, et mourut le 26 avril 1787, revêtu du titre de médecin du duc. On a de lui :

Sendschreiben von dem Verdenschen Gesundbrunnen und Bade. Brême, 1786, in-8°.
Il a publié, en outre, quelques Mémoires dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, et dans le *Hannoeverisches Magazin.* (J.)

BRAZ de Abreu (Louis), né à Ourem, en Portugal, le 3 février 1692, étudia la médecine à Coimbre, où il prit le grade de bachelier, et exerça l'art de guérir avec succès, puis, *sous le bon plaisir*, dit Barbosa, de sa femme, qui se retira dans un couvent avec ses filles, il embrassa l'état ecclésiastique; il a écrit :

Portugal medico, ou monarchia medico Lusitana historica, practica, symbolica, ethia, e politica a fundada, e comprendida no dicatado

ambito dos dous mundos creados macrocosmo e microcosmo. Coimbre, 1726, in-fol.

Et plusieurs volumes de poésies estimées. (U.)

BRECHTEL (CHRISTOPHE-FABIUS). Haller cite, d'après Trew, et Carrere a répété d'après lui, qu'un médecin Nurembergeois de ce nom est auteur d'un ouvrage intitulé :

Neuere Art Barbieres Zettel aller gebraeuchlicher Simplicien. Nuremberg, 1603, in-fol. - Trad. en latin sous ce titre : *Nomenclatura pharmaceutica, hoc est liber appellationum et titulorum omnium medicamentorum*. Nuremberg, 1603, in-fol.

Will parle bien d'un personnage ainsi nommé ; mais le sien était un maître d'écriture, qui n'a publié qu'une méthode d'écrire les lettres capitales allemandes (Nuremberg, 1602. - *Ibid.* 1636). Son frère et son père exerçaient la même profession. Peut-être Haller a-t-il commis ici une erreur. (Z.)

BRECHTFELD (JEAN-HENRI), médecin allemand, mort en 1699, fut attaché à la personne de la veuve du roi de Danemarck, Frédéric III, jusqu'à la mort de cette princesse, arrivée en 1684, et se retira, à cette époque, à Hambourg, où il passa le restant de ses jours. On n'a de lui que des observations détachées, qui ont été insérées par Thomas Bartholin dans les *Acta medica et philosophica Hafniensia*. (O.)

BREE (ROBERT), médecin anglais, né dans le comté de Warwick, est actuellement médecin de l'hôpital général de Birmingham. Il a publié un ouvrage intitulé :

A practical inquiry on disordered respiration, distinguishing convulsive asthma, its specific causes and proper indications of cure. Birmingham, 1798, in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1800, in-8°. - en français par Th. Ducamp, Paris, 1819, in-8°.

Ce livre se distingue par des considérations physiologiques remarquables sur la cause des phénomènes de l'asthme. L'auteur les fait dépendre de l'irritation des poumons, du cœur et même des viscères abdominaux. (T.)

BRELER (MELCHIOR), médecin de Fulde, fit ses études à Helmstaedt et à Altdorf. Dès qu'il eût obtenu le bonnet de docteur, il entreprit un voyage en France, en Italie et en Allemagne. A son retour, il fut nommé médecin du duc de Brunswick. Sa mort eut lieu à Hambourg, en 1627. C'était un homme fort instruit, mais plus versé dans la théologie que dans la médecine. Il n'a rien écrit sur cette dernière science ; mais il a laissé sur l'autre quelques opuscules cités par Moller. Nous nous abstenons de rapporter les titres de ces faibles productions, dans lesquelles Breler attaqua sans ménagement le clergé et l'église luthérienne. Il était lié d'une étroite amitié avec le célèbre théologien Jean Arnd. (J.)

BREMBATI (OCTAVE), né à Bergame, d'une famille noble,

le 11 février 1602, devint président et gouverneur à Casal. Mazzuchelli, qui ne dit pas en quelle année il est mort, cite de lui :

Proteo legato, libri IV. Bergame, 1649, in-12.
Petit traité sur la structure des fleurs. Brembati traite aussi de l'influence que l'atmosphère exerce sur elles.
La mineralogia, nella quale vien' descritto l'uso di cavar le miniere, purificarle e separarle per ridurle in perfetto metallo. Bergame, 1663, in-12. (z.)

BRÉMOND (François de), né, à Paris, le 14 septembre 1713, et mort, dans cette ville, le 21 mars 1742, était fils d'un avocat. Les connaissances qu'il avait acquises en physique et en histoire naturelle, le portèrent, en 1739, à l'Académie des sciences. Cependant il ne s'est guère fait connaître que par son rapport favorable au fameux remède de mademoiselle Stephens, contre la pierre, et par un mémoire, assez remarquable, sur la respiration, dans lequel il attribue à une force inhérente au poumon lui-même, les mouvemens de dilatation et de resserrement que cet organe éprouve, pendant qu'il accomplit ses fonctions. Ce mémoire a été imprimé parmi ceux de l'Académie des sciences (1739). Brémond n'a d'ailleurs publié que des traductions de l'anglais, en outre de l'ouvrage suivant :

Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remède de mademoiselle Stephens. Paris, 1742, 2 vol. in-12.
Brémond a donné le premier volume, de concert avec Morand, qui, au contraire, a mis seul au jour le second.
Ses traductions sont celles des Transactions philosophiques (Paris, 1738, 4 vol. in-4°.), enrichie de notes et de réflexions savantes; des Expériences de Hales sur les moyens de dessaler l'eau de la mer (Paris, 1736, in-12); des Tables loxodromiques de Murdoch (Paris, 1742, in-12); des Expériences physico-mécaniques d'Hawksbée (Paris, 1754, 2 vol. in-12). Cette dernière traduction n'a paru qu'après la mort de Brémond, par les soins de Desmarets. (o.)

BREMSER (J.-G.), docteur en médecine et médecin praticien à Vienne, où il est aujourd'hui préposé à la conservation du cabinet d'histoire naturelle, a publié les ouvrages suivans :

Ueber die Kuhpocken. Vienne, 1801, in-8°.
Medicinische Paroemien, oder Erklaerung medicinisch-diaetetischer Spruechwoerter, nebst der Anwendung. Vienne, 1806, in-8°.
Die Kuhpocken, als Staatsangelegenheit betrachtet. Vienne, 1806, in-8°.
Ein Paar Worte ueber die Scharlachkrankheit und die Masern. Vienne, 1806, in-8°.
Kurze Anweisung, wie man sich bey schlechter und der Gesundheit nachtheiliger Witterung gegen Krankheiten ueberhaupt, als gegen ansteckende insbesondere, verwahren kann. Vienne, 1807, in-8°.

Notitia collectionis insignis vermium intestinalium et exhortatio ad commercium, quo illa perficiatur et scientiæ atque amatoribus reddatur communiter proficua. Vienne, 1811, in-4°.

Cet ouvrage est anonyme; mais Bremsler passe pour en être l'auteur.

Abhandlung ueber die Wuermer, welche sich im menschlichen Koerper erzeugen, die davon abzuleitenden Krankheiten, und die dagegen dienenden Mittel. Vienne, 1818, in-4°. (J.)

BRENDEL (Adam), médecin allemand, mort en 1719, était professeur d'anatomie et de médecine à Wittemberg, vers la fin du dix-septième siècle. Quoiqu'il ait joui d'une assez grande réputation comme écrivain, nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur l'histoire de sa vie. Les ouvrages qu'il a publiés portent les titres suivans :

Dissertatio de catalepsi. Wittemberg, 1700, in-4°.

Dissertatio de Homero medico. Wittemberg, 1700, in-4°.

Opuscule curieux, dans lequel Brendel relève tous les passages d'Homère qui peuvent avoir rapport à quelqu'une des parties de l'art de guérir.

Περι την εγκοιμησιν. Wittemberg, 1701, in-4°.

Περι των Φαρμακων εν τοις ιεροισιν εγκοιμεσεις παρα θεων αιτημενων. Wittemberg, 1701; in-4°.

Dissertatio de fluore albo mulierum. Wittemberg, 1701, in-4°.

Dissertatio de hydrope ovariorum mulierum. Wittemberg, 1701, in-4°.

Dissertatio sistens embryonem in ovulo ante conceptionem preexistere. Wittemberg, 1703, in-4°.

Dissertatio de arteriolis intra aortam contentis. Wittemberg, 1704, in-4°.

Dissertatio de nutritione fœtûs in utero materno. Wittemberg, 1704, in-4°.

Dissertatio de curatione morborum per carmina et cantus musicos. Wittemberg, 1706, in-4°.

Dissertatio diversitatem ingeniorum à diversâ cerebri fabricâ et liquoris nervei variâ indole proficisci. Wittemberg, 1707, in-4°.

Dissertatio de lapidicinâ microcosmicâ. Wittemberg, 1711, in-4°.

Dissertatio de balneis veterum valetudinis causâ adhibitis ad Horat. L. I, Ep. XV, 5, 6, 7. Wittemberg, 1712, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu venæsectionis in curandis febribus. Wittemberg, 1715, in-4°.

Dissertatio de febre querquerâ ex antiquitate erutâ. Wittemberg, 1716, in-4°.

Dissertatio de fluxu hepatico. Wittemberg, 1715, in-4°.

Observationum anatomicarum decas prima. Wittemberg, 1715, in-4°.; *Decas secunda.* Wittemberg, 1718, in-4°.; *Decas tertia.* Wittemberg, 1718, in-4°.

Dissertatio de eo quod et quomodo plurimi morbi curentur novo morbo per artem introducto Wittemberg, 1718, in-4°.

Dissertatio botanica XVIII proventuum horti medici de plantis flore perfecto simplici regulari monopetalo. Wittemberg, 1718, in-4°.

Brendel a inséré plusieurs Observations dans les Éphémérides des Curieux de la nature. (J.)

BRENDEL (Jean-Godefroy), célèbre médecin allemand, fils d'Adam Brendel, vint au monde à Wittemberg, au mois de février 1712. Ayant perdu son père de très-bonne heure, il

demeura confié aux soins de sa mère, qui l'envoya faire ses humanités au collége, alors fort célèbre, que l'électeur Maurice avait fondé à Grimma, près de Leipzick. Au sortir de cette école, le jeune Brendel alla faire ses cours de médecine à Wittemberg, où il prit le bonnet doctoral en 17 6. Deux ans après, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Gœttingue, et, l'année suivante, on lui donna le titre de professeur ordinaire. En 1756, Guillaume VIII, électeur de Hesse-Cassel, le nomma son premier médecin. Il termina sa carrière le 17 janvier 1758, après avoir consacré vingt années de sa vie à l'enseignement public. Le goût des mathématiques qu'il avait conçu à Grimma, perce dans presque tous ses ouvrages, et lui a souvent suggéré des hypothèses que la saine physiologie repousse. Les titres de ses nombreuses productions sont :

Dissertatio de vanitate complurium medicamentorum. Wittemberg, 1736, in-4°.

Programma de valvulâ Eustachianâ inter venam cavam inferiorem dextramque superiorem consitâ. Wittemberg, 1738, in-4°.

Programma de chyli ad sanguinem publico privatoque commeatu per venas mesaraicas non improbabili. Gœttingue, 1738, in-4°.

Dissertatio de rachitide. Gœttingue, 1739, in-4°.

Dissertatio sistens observationum medicinalium fasciculum. Gœttingue, 1740, in-4°.

Programma de analogiâ lineæ spiralis et parabolæ. Gœttingue, 1741, in-4°.

Dissertatio de pleuritide verâ et peripneumoniâ. Gœttingue, 1744, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus interceptis, morbis verendorum aphrodisiacos simulantibus. Gœttingue, 1744, in-4°.

Dissertatio de catarrho suffocativo. Gœttingue, 1746, in-4°.

Dissertatio de tympanite. Gœttingue, 1746, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de affectibus soporosis. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de cholerâ humidâ. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de dolore capitis. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de portione febrium. Gœttingue, 1747, in-4°.

Programma de ratione sextuplâ globulorum sanguinis Leeuwenhoeckii. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de pulsu febrili geometricè considerato. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dubia de instrumentis quibusdam chymicis Boerhaavianis. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de pulsu febrili. Gœttingue, 1747, in-4°.

Hypomnemata de ratione globulorum sanguinis Leeuwenhoeckii. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de reliquis hydrargyri à ptyalismo expellendis. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de phosphoro urinario. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de auditu et apice cochleæ auris humanæ. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de tussi convulsivâ. Gœttingue, 1747, in-4°.

In Guid. Grandi animadversiones in Propos. 41, L. II de motu animal. Borelli. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de sale Tacheniano Boerhaavii. Gœttingue, 1747, in-4°.
Analecta quædam de cochleâ auris humanæ. Gœttingue, 1747, in-4°.
Dissertatio de hydrope hæmorrhagiâ narium levato. Gœttingue, 1747, in-4°.
Dissertatio de motu cordis Lancisiano non improbabili. Gœttingue, 1748, in-4°.
Dissertatio de morbo crasso Hippocratis. Gœttingue, 1748, in-4°.
In propos. 41. L. II. Borelli de motu animalium. Gœttingue, 1748, in-4°.
Dissertatio de maximo et minimo geometrico in fabricâ motuque corporis humani Gœttingue, 1748, in-4°.
Dissertatio de calculo vesicæ urinariæ. Gœttingue, 1751, in-4°.
Dissertatio de logarithmis parabolicis Gœttingue, 1751, in-4°.
Dissertatio de aristis chemico-pharmaceuticis. Gœttingue, 1751, in-4°.
Dissertatio observationum chirurgicarum tetras. Gœttingue, 1752, in-4°.
Programma de herniarum natalibus. Gœttingue, 1752, in-4°.
Dissertatio de justâ methodi refrigerantis in morbis æstimatione. Gœttingue, 1752, in-4°.
Programma de fabricâ oculi in fœtibus abortivis. Gœttingue, 1752, in-4°.
Dissertatio de lethargo. Gœttingue, 1752, in-4°.
Programmata III in Coacas Prænotiones Hippocratis. Gœttingue, 1752, in 4°.
Dissertatio de recto calefacientium in morbis usu. Gœttingue, 1752, in-4°.
Dissertatio de valetudine ex hypochondriis. Gœttingue, 1752, in-4°.
Dissertatio de cognatione paraphrenitidis et febrium malignarum. Gœttingue, 1752, in-4°.
Programma de paralysi ex atrâ bile. Gœttingue, 1753, in-4°.
Dissertatio experimenta circà submersos in animalibus instituta. Gœttingue, 1753, in-4°.
Dissertatio de severiori usu evacuantium in quibusdam acutis. Gœttingue, 1754, in-4°.
Dissertatio de phthiseos hecticæque discrimine et setaceorum utrobique usu. Gœttingue, 1755, in-4°.
Dissertatio de abscessibus per materiam et ad nervos. Gœttingue, 1755, in-4°.
Dissertatio de tabescentibus ad nares ducendâ fluxione super locis nonnullis Hippocratis. Gœttingue, 1756, in-4°.
Dissertatio de pleuritide vernali et æstivâ. Gœttingue, 1756, in-4°.
Dissertatio de phrenitide. Gœttingue, 1756, in-4°.
Dissertatio de ascaridodeâ Hippocratis Gœttingue, 1757, in-4°.
Dissertatio de sulphure aurato antimonii non vomitorio. Gœttingue, 1757, in-4°.
Brendel a publié, en outre :
Pharmacopœa collegii medici regii Edinburgensis, in usum lectionum academicorum, secundum exemplar Edinburgense recusa. Gœttingue, 1743, in-4°.
Après sa mort ont paru :
Opuscula mathematici et medici argumenti. Gœttingue, 1769-1775, 3 vol. in-4°.
Recueillis par Henri Wrisberg.
Medicina legalis sive forensis, ejusque prælectiones academicæ in Teichmeyeri Institutiones medicinæ legalis. Hanovre, 1789, in-4°.
Meyer a été l'éditeur de cet ouvrage.
Prælectiones academicæ de cognoscendis et curandis morbis. Léipzick, 1792-1794, 3 vol. in-8°.
Publié par H.-G. Lindemann. (A.-J.-L. JOURDAN)

BRENDEL (Jean-Martin), né à Nuremberg, on ignore en quelle année, étudia la philosophie et la médecine, à Altdorf, devint maître ès-arts en 1651, partit ensuite pour Padoue, d'où il se rendit à Naples, et mourut dans cette ville en 1653. Il a laissé :

Monumentum fragilitatis humanæ momentaneæ, anni climacterici, dissertatio philologica. Altdorf, 1650, in-4°.
Oratio panegyrica in obitum Cph.-Ad. Ruperti. Altdorf, 1650, in-4°.
Oratiunculæ de officio jurisconsulti, et de D. Catharinâ. Padoue, 1652, in-4°. (J.)

BRENDEL (Jean-Philippe), médecin de Schlaitz, vivait au dix-septième siècle. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il n'est connu que parce qu'il s'est rendu l'éditeur d'un recueil des consultations des plus célèbres médecins allemands, portant ce titre :

Consilia medica celeberrimorum quorumdam Germaniæ medicorum collecta. Francfort, 1615, in-4°. (J.)

BRENDEL (Zacharie), né, le 20 octobre 1553, à Burgel, dans la Thuringe, étudia la philosophie et la médecine à Iéna, fit ensuite un voyage en Italie, prit, en 1582, le titre de docteur à Padoue, et, à son retour en Allemagne, fut nommé professeur, d'abord de philosophie, puis de médecine, à Iéna, où il mourut, le 25 août 1626, laissant :

Oratio de vitâ Johannis Schroeteri. Iéna, 1595, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Iéna, 1604, in-4°.
Funebria Jacobo Flachio persoluta Iéna, 1613, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Iéna, 1614, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ. Iéna, 1618, in-4°.
Dissertatio de cachexiâ. Iéna, 1625, in-4°.
Brendel a aussi publié une édition fort augmentée, et enrichie d'une préface de sa façon, du traité *De scorbuto* de Severin Eugalenus (Iéna, 1624, in-4°. (J.)

BRENDEL (Zacharie), fils du précédent, vint au monde, à Iéna, le 1er janvier 1592. Ce fut dans cette Université qu'il fit ses études, et il y prit aussi ses degrés en 1617. Revêtu du titre de docteur, il alla exercer pendant quelque temps à Weimar et en d'autres endroits, mais il finit par obtenir une chaire de médecine à Iéna, où il mourut en 1638, le 13 juin. Les ouvrages sortis de sa plume, sont :

Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1628, in-4°.
Dissertatio de ictero. Iéna, 1629, in-4°.
Dissertatio de cardialgiâ. Iéna, 1630, in-4°.
Dissertatio de plicâ polonicâ. Iéna, 1630, in-4°.
Chymia in artis formam redacta, methodus addiscendi encheiresis, correctio medicamentorum plurimorum, disquisitio de auro potabili.

Iéna, 1630, in-12. - *Ibid.* 1641, in-8°. - Leyde, 167., in-12. - Amsterdam, 1659, in-12. - *Ibid.* 1668, in-11.

Dissertatio de contagio et contagio pestilentiali. Iéna, 1633, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Iéna, 1634, in-4°.
Dissertatio de medicinâ arte nobilissimâ. Iéna, 1635, in-4°.
Miscellanea illustrium quæstionum. Iéna, 1637, in-4°.
Dissertatio de affectu hypochondriaco. Iéna, 1637, in-4°.
Dissertatio de ventriculi imbecillitate. Iéna, 1638, in-4°. (J.)

BRENGGER (Jean-Georges), célèbre médecin d'Augsbourg, pratiqua d'abord l'art de guérir à Kauffbayern, et devint ensuite médecin pensionné de sa ville natale. Il florissait au commencement du dix-septième siècle. On ne connaît de lui qu'une

Epistola ad Philip. Hoechstetterum de quibusdam observatis et dubiis in Observationibus ab eo editis;
qui a été imprimée à la suite des *Observationes medicæ* d'Hoechstetter. (J.)

BRENTA (André), plus connu sous son nom latinisé de *Brentius*, s'est fait une sorte de réputation parmi les médecins philologues, par sa traduction latine des livres d'Hippocrate sur l'insomnie et la nature de l'homme. Après avoir professé, pendant plusieurs années, avec distinction, à Padoue et à Rome, il est mort en 1484, dans cette dernière ville, chargé d'années et regretté de ses nombreux élèves. (z.)

BRERA (Valérien-Louis), né, le 15 décembre 1772, à Pavie, fit ses études dans la célèbre Université de cette ville. Il y obtint le doctorat en philosophie, en médecine et en chirurgie, vers le milieu de l'année 1793. Aussitôt après, il se rendit à Milan, où il passa une année entière. De là, il vint à Vienne, qu'il quitta en 1795, pour aller visiter la Hongrie, la Pologne, la Moravie, la Bohême, la Saxe et la Prusse. Les événemens politiques de 1796, qui dérangèrent la fortune de sa famille, l'obligèrent de revenir en Italie, où il fut admis au nombre des médecins du grand hôpital de Milan. Peu de temps après, on le nomma professeur adjoint de clinique médicale, à Pavie. Mais, à l'époque où Rasori vint prendre la place de Moscati, dans cette Université, prévoyant bien qu'il ne pourrait pas s'accorder avec le fougueux novateur, il donna sa démission en 1798, et se contenta de la place de médecin de l'hôpital de la ville. L'année suivante, Moscati vint reprendre sa chaire, et Brera rentra aussi dans la sienne. La Lombardie étant devenue, peu de temps après, le théâtre d'une nouvelle guerre, il fut envoyé à Crême, pour y diriger le service de santé de l'hôpital. En 1806, on lui donna la chaire de pathologie interne et de médecine légale, à Bologne, et deux ans après, il obtint celle que la mort de Bondioli laissait vacante à Padoue. La direction de l'hôpital civil lui fut confiée en 1809. Depuis les

nouveaux changemens politiques survenus en Europe, il a été nommé conseiller d'état et premier médecin des états Vénitiens; mais sa santé ne lui permettant pas d'habiter Venise, l'empereur d'Autriche lui a rendu sa chaire de thérapeutique spéciale et de clinique médicale, à Pavie, où il professe encore en ce moment. Ses ouvrages sont, outre un grand nombre de mémoires insérés dans différens recueils :

Introductio quam in archigymnasio Ticinensi primæ prælectionis loco medicinæ clinicæ tyronibus die XVII mense decembri publicè habuit. Pavie, 1796, in-4°.

Osservazioni e sperienze sull' uso delle arie mefitiche inspirate nella tisi pulmonare. Pavie, 1796, in 8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.

Programma del modo di agire sul corpo umano per mezzo di frizioni fatte con saliva ed altri umori animalizzati e colle varie sortanze che all' ordinario si somministrano internamente. Pavie, 1797, in-4°.-Trad. en allemand par Weigel, Léipzick, 1798, in-8°.

Sylloge opusculorum selectorum ad praxin, præcipuè medicam, spectantium. Pavie, 1797-1811, 10 vol. in-8°.

On trouve. dans cette volumineuse collection, son Mémoire sur la plique polonaise, qui avai été inséré, en 1795, dans le tome I des Actes de la Société de médecine, de chirurgie et de pharmacie de Bruxelles

Riflessioni medico-pratiche sull'uso interno del fosfore, particolarmente nell' emiplegia. Pavie, 1798, in-8°.

Divisione delle malattie fatta secondo il sistema di Brown. Pavie, 1798, in-8°. - Venise, 1799, in-8°. - Trad. en portugais, Lisbonne, 1800, in-8°.

Memoria sull' attuale epidemia de' gatti. Pavie, 1798, in-8°.

Annatozioni medico-pratiche sulle diverse malattie trattate nella clinica medica dell' Università di Pavia negli anni 1796, 1797, 1798, per servire di continuazione alla storia clinica dell' anno 17..5 del signore G. Frank. Pavie, 1798, in-fol.-Crême, 1806-1807, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par Weber, Zurich, 1801, in-8°.

Anatripsologia, ossia dottrina delle fregagioni, che comprende il nuovo metodo d'agire sul corpo umano per mezzo di fregagioni fatte cogli umori animale e colle varie sostanze, che all' ordinario si somministrano internamente. Pavie, 1799, 2 vol. in-8°. - Bassano, 1814, in-8°. -Trad. en allemand par Eyerel, Vienne, 1800, in-8°.

Avviso al popolo sulla necessità di adottare l'innocente e non pericoloso innesto del vajuolo vaccino, qual preservativo del vajuolo naturale e delle funeste conseguenze che ne derivano. Crême, 1801, in-4°.

Esposizione ragionata dell' apoplessia dipendente della gangrena della vesica orinaria, cui dovette soccombere il cel. prof Lazzaro Spallanzani coll' aggiunta di alcune pratiche deduzioni. Pavie, 1801, in-4°.

Lezioni medico-pratiche sopra i principali vermi del corpo umano, vivente e le cosi dette malattie verminose. Crême, 1802, in-4°. - Trad. en allemand par Weber, Zurich, 1803, in-8°. - en français par Bartoli et Calvet, Paris, 1804, in-8°.; *Ibid.* 1807, in-8°. - en anglais par Coffin. Boston, 1817, in-8°. - en russe, Saint-Pétersbourg, 18.., in-8°.

L'auteur prépare une nouvelle édition refondue de ce traité.

Idee analitiche sopra i rapporti della materia colla vita. Crême, 1803, in-8°.

Memorie fisico-mediche sopra i principali vermi del corpo umano per servire di continuazione e di supplimento alle lezioni. Crême, 1811,

Giornale di medicina. Padoue, 1812-1817, 12 vol. in-8°.

Depuis 1817, il a publié ce journal, de concert avec MM. Ruggieri, Caldani et Dall'Oste, jusqu'à ce jour, sous le nouveau titre de : *Nuovi commentarj di medicina e di chirurgia.* Padoue, 1818-1821, in-8°.

Ce recueil se continue.

Prospetti de' risultamenti ottenuti nella clinica medica della S. R. Universita di Padova ne' sei anni scolastici 1809-1815 col riassunto sessenale. Padoue, 1816, in-8°.

Les programmes suivans ont été publiés jusqu'en 1820 sous sa direction par MM. Dall'Oste et Terrani, ses élèves, dont le premier occupe déjà une chaire ordinaire de médecine dans l'Université.

Memorie medico-cliniche per servire di interpretazione ai prospetti clinici. Padoue, 1816, in-8°.

Prospetti delle lettere tenute innanzi la sezione centrale di Padova del Cesareo Regio Istituto di scienze, lettere ed arti nel corso di tre anni accademici. Padoue, 1818, in-4°.

Faisait suite aux Mémoires de l'Institut italien, commencés à Bologne en 1806, et continués depuis à Milan.

Tabula anatomico-pathologica ad illustrandam historiam vermium in visceribus abdominis degentium, hydropem ascitem, vel graviditatem simulantium. Vienne, 1818, in-4°.

Inséré, en italien, dans le tome premier des *Nuovi saggi della C.-R. Accademia di scienze e lettere di Padova.*

De' contagi e della cura de' loro effetti, lezioni medico-pratiche. Padoue, 1819, 2 vol. in-8°.

Analisi delle opere sui vermi dell' uomo e degli animali recentemente pubblicate dai signori Bremser e Rudolphi, per servire di schiarimento, d'illustrazione ed supplimento all' articolo comunicato dal signor. G. Montesanto. Padoue, 1820, in-8°.

Brera a traduit en italien, de l'anglais, l'ouvrage de Parck, sur le traitement des maladies du coude et du genou (Milan, 1794, in-8°.), de l'espagnol, l'Essai d'Andres sur la littérature de Vienne (Vienne, 1795, in-8°. : sa traduction est en italien et en allemand), de l'allemand, les trois premiers volumes des Elémens de chirurgie de Richter (Pavie, 1798 in-8°. Les autres furent traduits par Volpi), de la même langue les Elemens de médecine pratique de Weickard (Pavie, 1799-1804, 5 vol. in-8°., dont il y a eu ensuite d'autres éditions à Florence, à Venise et à Naples).

Il a mis, en outre, des notes et une préface à une nouvelle édition de la *Ratio instituti clinici Ticinensis* de Joseph Frank (Pavie, 1797, in-8°.). En 1797, il commença, avec Brugnatelli, la publication des *Commentarj medici*, qu'il continua seul en 1798, et qui fut terminée en 1800, au troisième volume de l'ouvrage. Il donne en ce moment une nouvelle édition complète, en italien, des Institutions de médecine pratique de Borsieri : cet ouvrage formera douze gros volumes in-8°., dont les deux premiers ont déjà paru : on y trouvera une foule de pièces inédites ou peu connues.

Enfin, on a de lui des Mémoires sur différens objets, publiés dans les Actes de la Société médicale de Bruxelles, dans ceux de l'Académie de Bologne, et dans les Journaux dont il a dirigé ou dirige encore la rédaction. (1.)

BRESCHET (Gilbert), chef des travaux anatomiques de la Faculté de Paris, depuis 1818, et membre du bureau central d'admission dans les hôpitaux et hospices civils, est né à

Clermont-Ferrand, le 7 juillet 1784. Successivement élève externe et interne des hôpitaux de Paris, il a remporté plusieurs fois les prix de la Faculté et ceux de l'Institut. On a de lui :

Dissertation sur les hydropisies. Paris, 1812, in-4°.
L'auteur soutint qu'il y a beaucoup d'hydropisies dans lesquelles les moyens excitans ne font qu'exaspérer le mal, et pour lesquelles les saignées et les délayans conviennent. Il attribua ces hydropisies à une exaltation dans les propriétés organiques des tissus, à un état subinflammatoire, qu'il appela *irritation sereuse*, comme il donna le nom d'*hydropisie active* au flux qui en résulte. On trouve dans cette thèse quelques idées qui se rapprochent de celles que M. Broussais a fait connaître depuis. Lorsque M. Breschet était élève interne à l'Hôtel-Dieu en 1804, 1805 et 1806, il recueillit un grand nombre de faits démontrant que, dans les fièvres dites adynamiques, il y a souvent des inflammations intestinales, et une éruption comme aphtheuse, suivie de larges ulcérations. Ces observations se faisaient sous les yeux de M. Recamier.
Essai sur les veines du rachis. Recherches historiques et expérimentales sur la formation du cal. Considérations et observations anatomiques et pathologiques sur la hernie fémorale ou mérocèle. Art de l'anatomiste, de la dessiccation et des autres moyens de conservation des pièces anatomiques. Paris, 1819, in-8°.
Recueil des thèses publiées à l'occasion de concours pour la place de chef des travaux anatomiques.
M. Breschet a traduit de l'anglais le Traité de M. Hodgson sur les maladies des artères et des veines (Paris, 1818, 2 vol. in-8°.).
Il a inséré, en outre, de nombreux articles ou mémoires dans le Dictionaire des sciences médicales, l'Encyclopédie méthodique, le Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales, le Journal universel des sciences médicales, les Transactions philosophiques, le *Journal der Chirurgie* de Graefe, le Bulletin de la Faculté de Paris, et le *Quarterly journal of foreign medecine.* (I.)

BRESMAL (Jean-François), né, vers l'an 1660, à Tongres, fut envoyé à Louvain pour y étudier la médecine. Après avoir passé quatre ans dans cette Université, il vint en France afin d'y prendre le titre de docteur, qui lui fut accordé en 1688. A son retour dans les Pays-Bas, il pratiqua la médecine à Liége, où il mourut, suivant toutes les apparences. On a de lui :

La circulation des eaux, ou l'Hydrographie des minérales d'Aix et de Spa. Liége, 1699, in 12. – *Ibid.* 1718, in-12.
Descriptio, seu analysis fontis S. – Aegidii, mineralis, ferruginei, propè Tungros. Liége, 1700, in-16. – Trad. en français, Liége, 1701, in-12.
Hydro-analyse des eaux minérales chaudes et froides de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Liége, 1703, in-12. – Aix-la-Chapelle, 1741, in-12.
Description des eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet. Liége, 1710, in-12.
Parallèle des eaux minérales, actuellement chaudes et actuellement froides, du diocèse et pays de Liége, avec un avis au public, pour le préserver de la peste, des fièvres pestilentielles et malignes, et d'autres maladies de pareille nature. Liége, 1721, in-8°. (O.)

BRESSY (Joseph), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a publié :

Recherches sur les vapeurs. Paris, 1789, in-8°.
Cet ouvrage est spécialement consacré à faire connaître les bons effets des vapeurs grasses dans le traitement de la pneumonie.
Essai sur l'électricité de l'eau. Paris, 1797, in-8°.
Théorie de la contagion et son application à l'inoculation de la vaccine. Paris, 1802, in-12. (T.)

BREST (Vincent), chirurgien français, fit ses études à Montpellier, en 1710 et 1711. Etant allé ensuite en Angleterre, il y prit maîtrise, s'établit à Londres, et devint ventonseur du prince de Galles. L'espérance d'une fortune plus brillante le détermina, en 1732, à passer en Russie; mais le premier médecin du Czar le contraria tellement dans ses projets d'élévation, qu'il prit le parti de quitter le nord. Il revint à Londres en 1734, et alla, peu de temps après, en Portugal, où, suivant toutes les apparences, il termina sa vie errante. On n'a de lui qu'une misérable rapsodie, annonçant un charlatan effronté et peu instruit :

Dissertation sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes et autres, et sur la manière de s'en servir avec succès sans salivation. Londres, 1735, in-8°. (Z.)

BRETIN (Philibert), né à Auxonne, prit le titre de docteur à Dijon, en 1574, et mourut dans cette ville, le 29 juin 1595, à l'âge de quarante-cinq ans. Il a écrit :

Poésies amoureuses. Lyon, 1576, in-8°.
Mélanges commençans par un poëme de l'origine de la perfection de l'homme, où se reconnaît la pauvreté de sa nature. Lyon, 1576, in-8°.
On a de lui une traduction française, *repurgée*, de Lucien (Paris, 1582, in-fol.).
Tabourot, Labbe, Teissier et La Croix du Maine lui ont attribué encore d'autres ouvrages, entr'autres un traité *De claris medicis*, qui n'ont jamais existé, ou qui, du moins, n'ont point eu les honneurs de l'impression. (O.)

BRÉTONNAYAU (René), médecin de Vernantes, dans l'Anjou, exerçait sa profession à Loches, vers la fin du seizième siècle. Malgré les éloges que lui a prodigués La Croix du Maine, le seul ouvrage qui nous ait été transmis sous son nom, et qui est en vers, n'annonce pas moins un médecin peu habile qu'un versificateur plus que médiocre. Cet ouvrage, dont M. Portal se trompe quand il assure que le contenu est en latin, a pour titre :

La génération de l'homme et le temple de l'ame, avec autres œuvres poétiques extraites de l'Esculape de René Brétonnayau. Paris, 1583, in-4°.

On lui attribue encore :

Histoire étrange d'une femme qui a porté enfant vingt-trois mois, et qui, enfin, a été tiré par le côté os à os. Tours, 1580, in-8°. (J.)

BREUER (Jean), fils d'uu des magistrats de Lentschau, dans le comté de Zips, fit ses études à Wittemberg, où il prit le degré de docteur en 1664; mais, à son retour dans sa patrie, il s'occupa bien moins de pratiquer la médecine que de suivre le commerce de la librairie, auquel ses ancêtres avaient été tous adonnés. Il a publié trois opuscules, intitulés :

Dissertatio de vitâ hominis. Wittemberg, 1661, in-4°.
Dissertatio de arthritide. Wittemberg, 1663, in-4°.
Dissertatio de ictero flavo. Wittemberg, 1664, in-4°. (J.)

BREUNIG (Jean-Georges), né, le 21 octobre 1638, dans la haute Lusace, fit ses études à Iéna et à Léipzick, reçut le bonnet de docteur en médecine dans la première de ces deux villes, et revint ensuite pratiquer l'art de guérir dans sa patrie, où il mourut, en 1691, d'une attaque d'apoplexie. Les trois opuscules qui lui ont été attribués ne sont pas de lui : ce sont des thèses qu'il a seulement défendues publiquement. (z.)

BREYER (Charles-Louis-Frédéric), fils du médecin de Charles, duc de Wurtemberg, naquit à Louisbourg, le 12 décembre 1740. Il étudia la médecine et la chirurgie à Tubingue, puis à Strasbourg, devint, en 1767, médecin de la cour de Wurtemberg, et fut appelé en 1768, à Anspach, par le margrave Alexandre. Ce fut lui qui eut le mérite d'introduire le premier l'inoculation dans cette partie de l'Allemagne. Ayant accompagné le prince d'Anspach à Paris, il obtint de Louis XIV, quoique protestant, la survivance de la place de médecin du château de Saint-Hubert, mais des affaires de famille ne lui permirent pas de venir s'établir en France, comme il en avait formé le projet. De retour dans sa patrie, il y vécut pendant quelque temps de sa pratique et d'une pension que lui faisait le margrave. En 1767, il fut présenté, à Francfort, au prince de la Tour-Taxis, vint la même année à Ratisbonne, et y fut nommé, en 1777, médecin de la cour. Il mourut le 29 mars 1799, ne laissant d'autre écrit que sa thèse, intitulée :

Cystotomia lateralis Moreaviana, nova eademque receptis longè prestantior, quià omninò tutior. Tubingue, 1764, in-4°. (J.)

BREYN (Jacques), négociant de Dantzick, naquit dans cette ville, le 14 janvier 1637. Sa famille était originaire du Brabant. Dès son enfance, il manifesta un goût décidé pour l'histoire naturelle, et en particulier pour la botanique. Il alla faire ses études à Leyde, mais revint bientôt après à Dantzick,

pour mettre ordre aux affaires de la succession de son père, qui était mort pendant son absence. Dès qu'il fut libre, il retourna en Hollande, où il visita les principaux jardins, afin d'y voir et d'y étudier toutes les plantes rares qu'on y cultivait. Cependant, quelque passion qu'il eût pour la botanique, à laquelle il consacra une partie de la fortune considérable qu'il devait à son négoce et à un mariage brillant, il refusa de professer cette science dans l'Université de Leyde, où on lui offrit une chaire. Il se contenta de parcourir les jardins les plus célèbres, d'en former lui-même un très-beau, et de publier les résultats de ses observations dans un ouvrage dont la magnificence surpasse tout ce qui avait été fait jusqu'alors de plus beau en ce genre. La mort, qui l'enleva le 25 janvier 1697, l'empêcha de terminer le grand travail qu'il avait entrepris; mais ce qui nous reste de lui suffit pour lui mériter une place honorable parmi les botanistes du second ordre, et pour justifier l'honneur que lui a fait Plumier, en consacrant son nom à un genre de plantes (*breynia*), qui cependant n'a pas été conservé, car Linné l'a réuni à celui des capriers. On a de Breyn :

Plantarum exoticarum aliarumque minus cognitarum centuria prima. Dantzick, 1678, in-fol.

Les planches de ce splendide ouvrage ont été dessinées par Stech, et gravées avec une rare perfection par Saal. Parmi les plantes qu'elles représentent, il s'en trouve beaucoup du Brésil et du cap de Bonne-Espérance. Plusieurs n'avaient encore été ni décrites ni figurées. On lit à la fin l'Histoire du thé par Ten Rhyne.

Prodromus fasciculi plantarum rariorum primus, plantarum anno 1679 in horto Beverningkii observatarum. Dantzick, 1680, in-4°.-*Ibid.* 1739, in-4°.

Prodromus fasciculi plantarum secundus, sive rariorum anno 1688 in hortis Hollandiæ observatarum catalogus. Dantzick, 1689, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°.

L'édition de 1739, publiée par Jean-Philippe Breyn, renferme aussi le prodrome précédent. Elle contient trente planches, avec la vie de l'auteur.

On trouve de Breyn, dans les Ephémérides des Curieux de la nature, vingt-cinq Mémoires sur des plantes exotiques rares et curieuses. (J.)

BREYN (Jean-Philippe), fils du précédent, et passionné comme lui pour la botanique, vit le jour à Dantzick, en 1680. Il fit également ses études à Leyde, où il prit le bonnet de docteur en médecine, en 1700. Il voyagea en Hollande, en Italie, en France et en Espagne, pour observer les productions naturelles de ces contrées. L'Académie des Curieux de la nature se l'associa, sous le nom de Callimaque. Il est mort en 1764, laissant :

Dissertatio de galactosi. Leyde, 1699, in-4°.

Cette thèse fut soutenue sous la présidence de Frédéric Decker.

Dissertatio de radice gin-seng, seu nisi et chrysanthemo bidente Zey-

lanico acmella dicto. Leyde, 1700, in-4°. - Dantzick, 1700, in 4°. - *Ibid.* 1731, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°., avec la seconde édition des Prodromes de son père.

La figure du ginseng est assez mauvaise.

Dissertatio de fungis officinalibus. Leyde, 1702, in-4°.

Breyn soutient que les champignons sont en grande partie composés de résine.

Dissertatio de alcyonio miræ et elegantis structuræ epistola ad Lochnerum. Dantzick, 1717, in-4°.

Epistola de melonibus petrefactis montis Carmel. Léipzick, 1722, in-4°.

Dissertation sur l'agneau vegétal de Tartarie, appelé vulgairement Borametz Dantzick, 1726, in-4°.

La substance dont il s'agit dans cet opuscule, et qu'il reconnut pour appartenir à un végétal, sans pouvoir déterminer auquel, est la souche d'une espèce de poly, ode (*polypodium borametz*).

Historia naturalis cocci radicum tinctorii, quod polonicum vulgò dicitur, præmissis quibusdam coccum in genere et in specie, coccum ex ilice quod grana kermes et alterum Americanarum quod cochinilla Hispanis dicitur, spectantibus. Dantzick, 1731, in-4°.

Réimprimé, avec un supplément, dans les Actes des Curieux de la nature (1733).

Schediasma de echinis. Dantzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de polythalamiis, nová testaceorum classe. Dantzick, 1732, in-4°.

Il a donné, en 1739, une nouvelle édition des Prodromes de son père. On trouve aussi des opuscules de sa façon dans les Éphémérides des Curieux de la natnre et dans les Transactions philosophiques. (I.)

BRICCIUS. *Voyez* BERETZK.

BRIFFAULT (BERNARD), né le 26 septembre 1716, à Dijon, où il mourut en 1779, exerça la chirurgie avec distinction dans cette ville, et publia une brochure polémique qui a pour titre :

Réponse aux écrits des sieurs médecins Dupré et Guibaudet, pour justifier le contenu au certificat qu'il donna au sieur médecin de Salins, le 15 juillet 1697, de l'état où était le corps de feu madame Courderoye-Valot, pour l'ouverture duquel il fût employé le 1er *juin de la même année*. Dijon, 1698, in-4°. (Z.)

BRIGANTI (ANNIBAL), médecin napolitain, né à Chieti, florissait au seizième siècle. Il est auteur des ouvrages suivans:

Avvisi ed avertimenti intorno al governo di precavarsi di pestilenza. Naples, 1577, in-4°.

Avvisi ed avertimenti intorno alla preservazione e curatione de' morbilli e delle vajuole. Naples, 1577, in-4°.

Due libri dell' istoria de'i simplici aromate ed altre cose, che vengono portate dall' Indie orientali pertinenti all' uso della medicina di Garzia dall' Orto, medico portughese, cun alcune brevi annotazioni di Carlo Clusio, e due altri libri parimente di quelle si portano dall' Indie occidentali di Niccolo Monardes, medico di Siviglia, tradotti in italiano. Venise, 1582, in-4°. - *Ibid*. 1605, in-8°.

Briganti peut être considéré comme le véritable auteur du traité qu'Altomare publia sur la manne, celui-ci ayant profité du travail qu'il avait laissé inédit, sans avoir la délicatesse de le citer. Ainsi c'est Briganti

qui a le premier démontré que la manne ne tombe pas du ciel, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais qu'elle est le résultat d'une sécrétion fournie par une espèce de frène. (o.)

BRIGGS (Guillaume), médecin anglais, né à Korwich, en 1641, fut envoyé de très-bonne heure, par ses parens, au Collége de Cambridge, dont il fut nommé membre, en 1688, après avoir obtenu la maîtrise ès-arts. Son inclination le portant vers la médecine, il alla passer quelques années à Montpellier, où il suivit surtout avec assiduité les leçons de Vieussens. En 1678, il prit le titre de docteur à Cambridge, et, bientôt après, il fut nommé membre du Collége des médecins de Londres, titre qu'il céda, en 1682, à son frère. La même année, le roi Charles II lui confia la direction de l'hôpital Saint-Thomas. Par la suite, il devint médecin ordinaire de Guillaume III, et mourut le 4 septembre 1704. L'organe de la vue fut celui à l'étude duquel il s'appliqua le plus; mais la description qu'il en a donnée, quoiqu'assez exacte, laisse cependant encore beaucoup à désirer. Quant à ses hypothèses physiologiques, elles ne méritent pas seulement qu'on s'y arrête un moment. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses productions, c'est qu'il paraît avoir entrevu les conduits excréteurs de la glande lacrymale. On a de lui :

Ophthalmographia, sive oculi ejusque partium descriptio anatomica. Cambridge, 1676, in-12. - Londres, 1685, in-12. - Leyde, 1686, in-12.
Briggs a traduit en latin la Théorie de la vision d'Isaac Newton, et inséré deux Observations dans les Transactions philosophiques. (o.)

BRIGTH (Timothée), médecin anglais, de Cambridge, vivait à la fin du seizième siècle. C'est là tout ce qu'on sait sur son compte; mais on a de lui divers ouvrages, intitulés :

De dyscrasiâ corporis humani therapeuticâ. Londres, 1583, in-8°.
Treatise on melancholy. Londres, 1586, in-12.
Hygieine, seu de sanitate tuendâ, medicinæ pars prima. Francfort, 1588, in-8°. - *Ibid.* 1596, in-16. - Mayence, 1647, in-12.
Therapeutica, hoc est de sanitate restituendâ, medicinæ pars altera. Francfort, 1589, in-8°. - *Ibid.* 1598, in-16. - Mayence, 1647, in-12. (z.)

BRILLI (Hippolyte), plus connu sous son nom latinisé de *Brillus*, était né à Lendenaria. Il pratiquait la médecine à Venise, vers le commencement du seizième siècle. Les biographes lui attribuent deux ouvrages, dont voici les titres :

Tractatus de colico affectu, cum annotationibus. Venise, 1537, in-8°.
Opusculum de vermibus in corpore humano genitis. Venise, 1540, in-8°. (o.)

BRINKMANN (Jean-Pierre), né, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Orsoy, dans le duché de Clèves, est mort à

Saint-Pétersbourg, le 26 juin 1785, durant un voyage qu'il avait entrepris en Russie. Il était conseiller du prince de Juliers et de Berg, et directeur du conseil de médecine à Dusseldorf. On a de lui :

Beweis der Moeglichkeit, dass einige Leute lebendig koennen begraben werden. Dusseldorf, 1772, in-8°. - Léipzick, 1777, in-8°.
Kurfuerstlich-Pfaelzisches Medicinal-Edikt von 8 Janius 1773. Dusseldorf, 1773, in-fol.
Abhandlung von der Gaehrung. Clèves et Dusseldorf, 1773, in-8°.
Beytraege zu einer neuen Theorie der Gaehrungen. Cleves, 1774, in-8°. - Dusseldorf, 1789, in-8°.
Brief ueber die Wuerkung des Blattereiters bey der Inokulation. Dusseldorf, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1789, in-4°.
Patriotische Vorschlaege zur Verbesserung der Medicinalanstalten, hauptsaechtlich der Wundarzney-und Hebammenkunst auf dem platten Lande. Dusseldorf, 1778, in-8°.
Bemerkung ueber die neuerdings vorgeschlagene und an einer Kreisenden verrichteten Operation der Durchschneidung der Schaambeine. Dusseldorf, 1778, in-8°.
Anweisung fuer Aerzte und Wundaerzte, um bey gerichtlichen Untersuchungen vollstaendige visa reperta zu liefern, und wie die Rechtsgelehrten wissen koennen, ob von Seiten der ersteren das gehoerige beobachtet worden. Dusseldorf, 1781, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°.
Vergleichung der Erziehung der Alten mit der heutigen, und Untersuchung, welche von beyden am meisten mit der Natur uebereinstimme. Dessau et Léipzick, 1784, in-8°. - Dusseldorf, 1788, in-8°.
Patriotische Vorschlaege zur Verbesserung der chirurgischen Anstalten und Verhuetung des Einreissens der Epidemie bey der Armeen. Dusseldorf, 1784, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°. (J.)

BRISIANUS (Jérôme), médecin italien, de Salo, près de Brescia, vivait vers la fin du seizième siècle. Il a publié :

Geræologia. Trente, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-8°.
Arca medicinæ in quâ multorum errores in hâc Facultate reteguntur et antiquus suus honor medicinæ restituitur. Venise, 1791, in-4°.
Physiologiæ libri duo. Venise, 1596, in-4°. (Z.)

BRISSEAU (Michel), fils du suivant, vint au monde à Tournay. Admis au nombre des médecins de cette ville, en 1696, il passa dans la suite à Douai, où il prit le doctorat, et devint même professeur. Il est mort au mois de mars 1743. On a de lui :

Observations. Douay, 1716, in-12.
Réimprimées avec l'Anatomie chirurgicale de Palfyn (Paris, 1734, in-8°.).
Parmi ces observations, plusieurs sont curieuses, et méritent d'être consultées. Nous citerons surtout celles qui ont rapport aux plaies de tête et aux épanchemens dans le crâne.
Brisseau a inséré, dans les Mémoires de l'Académie des sciences (1743), l'Histoire d'un paralytique qui avait perdu le sentiment, mais non la faculté de mouvoir la partie devenue insensible. (O.)

BRISSEAU (Pierre), né à Paris, en 1631, étudia la médecine et se fit recevoir docteur à Montpellier. En 1677, il fut admis dans le Collége des médecins de Tournay. Après avoir servi dans les hôpitaux militaires de cette ville et de Mons, pendant les guerres de Louis XIV, il se rendit à Douai, où il termina sa carrière le 10 septembre 1717. Il est auteur de plusieurs ouvrages.

Traité des mouvemens sympathiques, avec une explication de ceux qui arrivent dans le vertige, l'épilepsie, l'affection hypochondriaque et la passion hystérique. Valenciennes, 1682, in-12. - Mons, 1692, in-12.

Dissertation sur la saignée. Tournay, 1692, in-12.

Nouvelles observations sur la cataracte. Tournay, 1706, in-12.

Brisseau, dans cet ouvrage, doublement remarquable par son contenu, et parce que la Faculté refusa de l'approuver, démontre, par des observations irréfragables faites sur le cadavre, que la cataracte dépend de l'opacité du cristallin. Il attribue le glaucome à celle de l'humeur vitrée.

Lettre touchant les remèdes secrets. Tournay, 1707, in-12.

Suite des observations sur la cataracte. Tournay, 1708, in-12.

Cet ouvrage a été réimprimé avec les Nouvelles observations (Paris, 1709, in-12), et traduit en allemand par Jean-Gaspard Sommer (Berlin, 1743, in-8°.). (o.)

BRISSON (Mathurin-Jacques), habile naturaliste français, né à Fontenai-le-Comte, le 30 avril 1723, mourut, le 23 juin 1806, à Broissi, près Versailles. Il fut successivement membre de l'Académie des sciences et de l'Institut. Grand partisan de la théorie électrique de l'abbé Nollet, auquel il avait succédé dans la chaire de physique au collége de Navarre, il attaqua sans ménagement celle de Franklin, contre laquelle ses efforts échouèrent cependant. Comme il ne nous intéresse que d'une manière fort éloignée, nous glissons rapidement sur son histoire personnelle, pour passer à l'indication des ouvrages sortis de sa plume :

Regnum animale in classes novem distributum, sive synopsis methodica, sistens generalem animalium distributionem. Paris, 1756, in-4°. - Leyde, 1762, in-8°.

Ornithologie, ou Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces et leurs variétés. Paris, 1760, 6 vol. in-8°.

Cet ouvrage, le plus complet qui eût encore paru avant celui de Buffon, est écrit en latin et en français, mais avec toute la sécheresse d'un livre didactique qui ne renferme que des descriptions. Brisson y a décrit quinze cents oiseaux, dont cinq cents sont figurés dans deux cent soixante et une planches en taille-douce. La classification suivie par l'auteur, diffère peu de celle de Linné. Le texte latin a été réimprimé, sans les planches, à Leyde (1763, 2 vol. in-8°.).

Dictionaire raisonné de physique. Paris, 1781, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1800, 4 vol. in-4°.

Ouvrage qui fut utile, mais que les progrès de la physique ont fait oublier depuis long-temps.

Observations sur les nouvelles découvertes aërostatiques, et sur la probabilité de pouvoir diriger les ballons. Paris, 1784, in-8°, et in-4°.

Pesanteurs spécifiques des corps. Paris, 1787, in-4°.

La plus importante des productions de Brisson, après son Ornithologie. Abstraction faite de quelques erreurs, presqu'inévitables au milieu de tant d'essais et d'expériences, ce livre est encore classique aujourd'hui pour les physiciens, et surtout pour les minéralogistes, qui ne peuvent se dispenser de le consulter à chaque instant.

Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique des substances minérales. Paris, 1797, in-8°.

Elémens et principes physico-chimiques. Paris, 1789, 3 vol. in-8°. -- *Ibid.* 1800, 4 vol. in-8°.

Instruction sur les nouveaux poids et mesures. Paris, 1799, in-8°.

Instruction sur les poids nouveaux comparés aux mesures et poids anciens. Paris, 1800, in-18.

Brisson a traduit du latin l'Histoire naturelle des échinodermes de Jacques-Théodore Klein (Paris, 1754, 3 vol. in-8°.), et de l'anglais l'Histoire de l'électricité de Priestley (Paris, 1771, 3 vol. in-12). On a de lui quelques Mémoires parmi ceux de l'Académie des sciences.

(1.)

BRISSOT (Pierre), né à Fontenai-le-Comte en 1478, prit le bonnet de docteur à la Faculté de médecine de Paris, en 1514. Très-versé dans la littérature grecque, il reconnut promptement jusqu'à quel point les Arabes avaient défiguré les principes des médecins de l'antiquité, et dès-lors abandonnant leur doctrine pour toujours, il fit tous ses efforts pour rappeler ses contemporains à la médecine hippocratique. Hippocrate avait recommandé de saigner dans la pleurésie les veines correspondantes au côté douloureux; les pneumatistes voulurent ensuite, guidés par de vaines idées théoriques de dérivation et de révulsion, qui n'ont jamais présenté la moindre clarté à ceux qui les ont adoptées, les pneumatistes, dis-je, voulurent que l'on saignât du côté opposé au côté douloureux, et le plus loin possible. Oribase, afin de concilier ces deux opinions, fit des distinctions subtiles qui obtinrent pourtant de la faveur, et l'éclectisme peu éclairé d'un compilateur détourna peu à peu de la méthode recommandée par Hippocrate. Brissot, très-versé dans la connaissance de la médecine antique, essaya de la remettre en honneur, et, pour y réussir, il invoqua le témoignage de l'expérience. Dans les inflammations du côté gauche de la poitrine, par exemple, on saignait alors du pied droit, et on ne laissait couler le sang que goutte à goutte, dans la vue de déplacer les humeurs portées vers le point douloureux, et afin de ne pas trop affaiblir le malade. On voit que toutes les erreurs sont vieilles, et rien ne prouve mieux combien il est utile d'étudier avec soin l'histoire de l'art. Une épidémie de pleurésie s'étant manifestée dans Paris, en 1514, Brissot chargea un de ses élèves de saigner gratuitement les malades indigens des faubourgs à la manière d'Hippocrate, c'est-à-dire au bras, du côté affecté, et de tirer une certaine quantité de sang. De nom-

breux succès résultèrent de cette pratique. Brissot, fort du témoignage de l'expérience, se déclara ouvertement contre la méthode des Arabes, et, comme on l'a judicieusement remarqué, il eut le rare bonheur de voir deux membres les plus anciens et les plus instruits de la Faculté de Paris, Villemore et Helin, adopter son opinion. Helin avait eu la douleur de perdre son fils unique après qu'il eut été saigné à la manière arabe. Ces deux partisans de Brissot ne suffirent pas néanmoins pour le défendre des ennemis qu'il s'était faits par sa franchise et par la hardiesse avec laquelle il osa attaquer un préjugé qui avait pour lui une longue suite de siècles. Pour se soustraire à leur haine, et dans le désir de contribuer aux progrès de l'histoire naturelle, il quitta la France, et se rendit en Portugal.

Pendant son séjour à Ebora, en 1518, une pleurésie épidémique s'étant développée, lui fournit l'occasion de mettre sa méthode en pratique : les nouveaux succès qu'il obtint lui attirèrent l'inimitié de Denis, médecin portugais, qui, non content de le décrier de vive voix, écrivit contre lui une longue satire. Brissot lui répondit dans une dissertation excellente, qui ne parut qu'après sa mort. A des subtilités scolastiques, il opposa des faits tirés de l'expérience. La plupart de ses idées sur l'usage de la saignée dans les fluxions de poitrine sont encore en vogue aujourd'hui. On ne saurait trop louer l'esprit d'indépendance qu'il montra dans cette lutte honorable, où s'il ne défendait pas la cause de la vérité, du moins détruisait-il des erreurs; car lui-même a fort bien prouvé qu'il paraît à peu près indifférent, dans la pleurésie, de saigner d'un bras ou de l'autre ; mais on lui a l'obligation de l'espèce de proscription dans laquelle est tombée la saignée du pied, relativement au traitement des inflammations de poitrine. Brissot était fort adonné à l'étude, qu'il préférait aux travaux de la pratique. Pour ne pas être distrait, il ne voulut point se marier, et dès qu'il avait la plus légère somme en sa possession, il refusait de voir des malades, plus jaloux d'acquérir de la science que d'amasser des richesses. Souvent il se renfermait dans son cabinet jusqu'à ce que le besoin d'argent l'en fît sortir.

Avant d'avoir pu réaliser le projet qu'il avait formé d'aller étudier les plantes de l'Amérique sur les lieux même où elles croissent, Brissot mourut à Ebora, en 1522, de la dysenterie, à l'âge de quarante-quatre ans, laissant l'ouvrage suivant, qui fut publié, pour la première fois, en 1525, par Luceus d'Ebora, son ami :

Apologetica disceptatio de vená secandâ in pleuritide. Bâle, 1529, in-8°. sans pagination. - Paris, 1535, in-4°., 1538, 1622, 1630, in-8°. Venise, 1539. - L'édition de 1622 et celle de 1630 ont été considérablement augmentées par René Moreau.

Cet ouvrage fit grand bruit lorsqu'il parut; il fut approuvé par l'Université de Salamanque et déféré par les antagonistes de Brissot à l'empereur Charles-Quint, comme aussi dangereux en médecine que ceux de Luther en religion. Il est du petit nombre des bons livres publiés au seizième siècle, et il fait époque dans l'histoire de la médecine pratique; il en est peu dont on puisse en dire autant. (T.)

BRITO NOGUEIRA (IGNACE DE) naquit à Lisbonne, le 10 mars 1586, et reçut le bonnet en droit romain, à Coimbre; on loue beaucoup son désintéressement et son immense savoir. Il ne fut pas médecin, mais il a, outre un grand nombre d'ouvrages étrangers à notre sujet, composé les traités suivans; qui s'y rapportent :

Polyptoson OEsculapii;
Il y traite de l'anatomie, de diverses recettes et de la chiromancie.
Virtudes das ervas, plantas, e das suas qualidades.
Virtudes das pedras, ossos, pontas de animaes, peixes, e ores, seas intestinos, e tambem do corpo humano. (V.)

BROCARDUS (MARINUS), médecin italien, qui vivait à Venise vers le commencement du seizième siècle, se montra grand partisan des doctrines arabes, et composa un petit traité ayant pour titre :

Dissertatio de morbo gallico.
Cet opuscule a été imprimé dans la collection de Luisini. Brocardus paraît surtout avoir en vue de combattre Leoniceno; mais, adversaire trop débile, il n'allègue que des argumens frivoles et l'autorité de nos imposans contre son rival. Il admet la nouveauté de la syphilis, et soutient qu'elle est le résultat de la conjonction des astres. (J.)

BROCKLESBY (RICHARD), médecin anglais, naquit à Minehead, dans le comté de Sommerset, le 11 août 1722. Elevé d'abord dans la maison de son père, à Cork, il fut, quelques années après, envoyé au collége de Ballytore, pour y faire ses humanités. Dès qu'il les eut terminées, il se rendit à Edimbourg, pour y étudier la médecine, puis à Leyde, où il obtint le titre de docteur, sous la présidence du célèbre Gaub. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, et, au bout de cinq ans, il fut admis au nombre des licenciés du Collége de Londres, puis successivement agrégé aux Universités de Dublin et de Cambridge. Le docteur Shaw lui fit obtenir, en 1758, une place de médecin dans les troupes anglaises, qu'il accompagna durant une partie de la guerre de sept ans. Fatigué du service, il sollicita sa démission, en 1763, et revint à Londres, où, s'adonnant tout entier à la pratique, il acquit bientôt une réputation et une fortune qui allèrent toujours croissant jusqu'à sa mort, arrivée le 12 décembre 1797. Indépendamment de plusieurs Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, il a écrit les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis de salivâ sanâ et morbosâ. Leyde, 1745, in-4°.
An essay concerning the mortality of the horned cattle. Londres, 1746, in-8°.
Eulogium medicum, sive oratio anniversaria Harveiana habita in theatris Collegii Regalis medicorum Londinensium, die XVIII octobris. Londres, 1760, in-4°.
OEconomical and medical observations, from 1738 to 1763, tending to the improvement of medical hospitals. Londres, 1764, in-8°. (J.)

BROEKHUYZEN (BENJAMIN DE), médecin hollandais, exerça d'abord sa profession dans les armées, puis fut chargé des hôpitaux de Bois-le-Duc, et finit par terminer sa carrière, en 1686, à Londres, où Charles II l'avait appelé pour être un de ses médecins ordinaires. On a de lui un ouvrage intitulé :

OEconomia corporis animalis, sive cogitationes succinctæ de mente, corpore et utriusque conjunctione, juxtà methodum philosophiæ Cartesianæ deductæ. Nimègue, 1672, in-12. - Amsterdam, 1683, in-4°. - La Haye, 1687, in-4°.
Les trois éditions de ce livre portent des titres différens, ce qui fait que quelques bibliographes les ont données pour autant d'ouvrages distincts. (Z.)

BROEN (JEAN), médecin hollandais, qui enseignait l'art de guérir à Leyde, a laissé quelques ouvrages, intitulés :

Tempus vitæ et mortis. Leyde, 1678, in-12.
Exercitatio physico-medica de duplici bile veterum. Leyde, 1685, in-12.
Disciple de Craanen, et grand partisan du cartésianisme, l'auteur compare les glandes à des cribles, et explique ainsi les sécrétions. Il combat les théoriques chimiques de François de le Boë.
Animadversiones theoretico-praticæ in Henrici Regii praxim medicam. Leyde, 1695, in-4°.
Opera medica. Roterdam, 1703, in-4°.
Cette édition publiée, après la mort de l'auteur, par Pierre de Pelt, renferme les deux opuscules précédens, plus trois autres ouvrages dont les manuscrits furent trouvés parmi les papiers de Broen. (O.)

BROEUCQUEZ (ANTOINE-FRANÇOIS DE), fils du suivant, naquit, en 1723, à Bellœil, fit ses premières études à Mons, termina ses humanités à Douay, et suivit ensuite les cours de médecine de l'Université de Louvain, où il fut admis à la licence en 1747. Vingt ans après, il mourut à Mons, où il exerçait son art avec distinction. On a de lui :

Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfans, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte. Mons, 1754, in-12.
Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescens. Mons, 1757, in-12. (O.)

BROEUCQUEZ (JEAN-FRANÇOIS DE), né à Mons, en 1690, étudia la médecine à Louvain, sous Verheyen, et obtint la licence en 1712. Sa famille était originaire de Bellœil, près

d'Ath. Ce fut dans cet endroit qu'il se rendit d'abord pour exercer sa profession. Après y avoir séjourné pendant quatorze ans, il vint s'établir à Mons, où il mourut, le 11 juillet 1749, débarrassant ses confrères d'un concurrent dangereux et peu sociable. Il a laissé :

Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina: Mons, 1725, in-12.

Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies. Mons, 1729, in-12. (O.)

BROGIANI (Dominique), médecin italien, vint au monde à Florence, en 1716, fit ses études à Pise, prit, en 1738, le titre de docteur en médecine dans cette Université, et y devint, la même année, professeur extraordinaire. En 1747, on lui conféra une chaire de professeur ordinaire, et, en 1754, il fut chargé d'enseigner l'anatomie. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. Ses ouvrages sont :

Miscellanea physico-medica ex Germanicis Academiis deprompta. Pise, 1747, in-4°.

De veneno animantium naturali et acquisito. Florence, 1752, 2 vol. in-4°. (Z.)

BROMEL (Magnus de), archiâtre du roi de Suède, et président du Collége des médecins de Stockholm, vint au monde dans cette ville, en 1679. Il avait pour père Olaüs Bromel, dont il sera parlé dans l'article suivant. Après avoir étudié la médecine à Leyde et à Oxford, il prit le bonnet de docteur à Reims, et revint, en 1725, à Stockholm, où il mourut vingt-six ans après. Gezelius cite de lui deux ouvrages, intitulés :

Lithographiæ suecanæ specimen primum. Upsal, 1726, in-4°. - *Specimen secundum*, *Ibid*. 1727, in-4°. - Trad. en allemand, Stockholm et Léipzick, 1740, in-8°.

Inledning til noedig kundscap om Barg-arter, mineralier, metaller, samt fossilier. Stockholm, 1730, in-8°. (J.)

BROMEL (Olaüs), père du précédent, né, en 1639, dans la province de Nericie, en Suède, mourut, en 1705, à Stockholm, où il exerçait la médecine. Il aimait beaucoup la botanique. Cependant il n'a point contribué aux progrès de cette science, de sorte qu'il méritait peu l'honneur que lui fit Plumier de consacrer son nom à un genre de plantes (*bromelia*), que Linné a illustré depuis en y faisant entrer l'un des fruits les plus beaux et les plus délicieux, l'ananas. Les ouvrages de Bromel sont :

Dissertatio de pleuritide. Upsal, 1667, in-4°.

De lumbricis terrestris, illorumque in medicinâ proprietatibus, atque recto usu. La Haye, 1673, in-4°.

Lupulologia eller en tractat om humlegardars plantering med underraettelse om eke och boke hagans, unge-ekars, bokars, tallars, biorkans,

alars och hagetorns haeckar plant, och ansning. Stockholm, 1687, in-12. - *Ibid.* 1740, in 8°.

Chloris Gothica, seu catalogus plantarum circà Gotheburgum nascentium Gothembonrg. 1694, in-8.

Catalogus generalis, seu prodromus indicis specialioris rerum curiosarum, tam artificialium quam naturalium, quæ inveniuntur in Pinacothecâ Olai Bromelii. Stockholm, 1698, in-8°. (J.)

BROMFIELD (Guillaume), célèbre chirurgien anglais, né en 1712, et mort à Londres, le 24 novembre 1792, a publié :

Account of the english nightshades and their effects, also practical observations on the use of corrosive sublimate and sarsaparilla. Londres, 1757, in-8°.

Narration on certain particular facts who have ben misrepresented relative to the conduit of M. Bromfield. Londres, 1759, in 8°.

Thougths concerning the present particular method of treating persons inoculated for the small-pox. Londres, 1767, in-8°.

Chirurgical observations and cases. Londres, 1773, 2 vol. in-8°.-Trad. en allemand, Léipzick, 1774, in-8°.

Il a inséré, en outre, quelques Observations dans les Transactions philosophiques. (Z.)

BRONGNIART (Alexandre), ingénieur des mines, directeur de la manufacture royale de porcelaines de Sèvres, membre de l'Académie des sciences et de la légion-d'honneur, a publié :

Traité élémentaire de minéralogie avec son application aux arts. Paris, 1807, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est fort estimé sous le rapport des descriptions et de l'indication des usages des différens corps dont il traite.

M. Brongniart a écrit, de société avec M. Ligny, l'*Histoire naturelle des insectes*, 10 vol. in-8°., qui fait suite à la collection des Œuvres de Buffon.

Il a, en outre, cherché, dans la structure du cœur et dans celle des organes des sens et du mouvement, les motifs de sa division des reptiles en ordres et en genres. (T.)

BRONGNIART (Auguste-Louis), mort à Paris, le 24 février 1804, fut successivement apothicaire de Louis XVI, professeur de chimie au Collége de pharmacie, et professeur de la même science au Jardin des plantes. Si l'on excepte quelques articles épars dans le Journal des sciences, arts et métiers, il n'a publié qu'un ouvrage, intitulé :

Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances, ou Procédés de chimie, pour servir à l'intelligence de cette science. Paris, 1778, in-8°. (O.)

BRONZERIO (Jean-Jérôme), médecin italien, né, en 1577, à Abbadia, non loin de Rovigo, dans les états de Venise, prit le titre de docteur en philosophie et en médecine à Padoue, en 1597. Après avoir habité successivement plusieurs villes de la Lombardie, il vint se fixer à Bellune, où il mourut en 1630, laissant plusieurs écrits, dont les deux suivans sont les seuls qui aient rapport à la médecine :

De innato calido et principatu jecoris. Padoue, 1626, in-4°.
De principio effectivo semini insito. Venise, 1627, in 4°. (z.)

BROSSE (Ange de la). *Voyez* Ange de Saint-Joseph.

BROSSE (Guy de la), né à Rouen, on ignore en quelle année, était grand oncle de Fagon, et devint médecin de Louis xiii. Son nom est cité avec honneur dans les fastes de la botanique, parce que ce fut lui qui conçut le premier l'idée d'établir un jardin des plantes à Paris, et qui parvint, par sa persévérance infatigable, à réaliser cet utile projet. Aidé du crédit d'Héroard, premier médecin du roi, il obtint des lettres patentes, en 1626; mais ce ne fut que sept ans après, à la sollicitation de Bouvard, que le jardin cessa d'exister en projet seulement, et fut réellement établi. Guy de la Brosse en eut l'intendance, redoubla de zèle pour faire fleurir une institution qui lui avait coûté tant de peines, et fit venir de toutes parts des plantes pour l'enrichir. La mort l'enleva, en 1641, à ses occupations favorites. Les opuscules qu'il a laissés n'ont presque plus d'intérêt aujourd'hui, sinon comme monumens littéraires, car ils contribuèrent beaucoup à vaincre la répugnance, ou plutôt les tergiversations continuelles du cardinal de Richelieu, et à lui arracher, pour ainsi dire, les moyens de maintenir un établissement dont la France devait être un jour si fière. Voici quels en sont les titres :

Traité de la peste. Paris, 1623, in-8°.
Dessin du jardin royal pour la culture des plantes médicinales, à Paris, avec l'Edit du roi touchant l'établissement de ce jardin en 1626. Paris, 1628, in-8°.
De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du Jardin royal de médecine Paris, 1628, in-8°. - *Ibid* 1640 in fol.
Avis pour le jardin royal des plantes, que le roi Louis XIII veut établir. Paris, 1631, in-4°.
Avis défensif du jardin royal des plantes médicinales. Paris, 1636, in-4°.
C'est le même ouvrage que le précédent sous un autre titre.
Description du jardin royal des plantes médicinales, établi par le roi Louis le Juste, à Paris; contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin. Paris, 1636, 1641, 1665, in-4°.
Eclaircissement contre le livre de Beaugrand, intitulé Géostatique. Paris, 1637, in-fol.
L'ouverture du Jardin royal des plantes médicinales, à Paris. Paris, 1640, in-4°. (J.)

BROUSSAIS (François-Joseph-Victor) né à Saint-Malo le 17 décembre 1772, a fait ses humanités au collége de Dinan. Après avoir servi comme chirurgien, pendant six ans, dans la marine militaire, il vint étudier à Paris, s'y fit recevoir docteur, et y pratiqua jusqu'en 1805, époque où il reprit du service dans l'armée de terre, qu'il suivit en Hollande, en Allemagne, en Italie et en

Espagne. Il était médecin principal d'un corps d'armée lorsqu'à la paix, en 1814, il fut nommé médecin ordinaire et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, dont il est aujourd'hui médecin en chef. Il vient d'être nommé membre de l'Académie royale de médecine. On a de lui :

Recherches sur la fièvre hectique, considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différens systèmes, sans vice organique. Paris, an XI, in-8°.

Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique : ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des combinaisons diverses de ces maladies avec leurs différentes méthodes de traitement. Paris, 1808, 2 vol. in-8°. - *Ibid*. 1816, in-8°.

« M. Broussais a rempli, dit M. Pinel, une *lacune* qui existait en médecine, relativement à l'histoire des phlegmasies. » Quelque restrictions que M. Pinel ait mises ensuite à cet éloge, il n'en est pas moins le plus flatteur de tous ceux qu'un médecin puisse obtenir, et je me plais d'autant plus à le rappeler ici, qu'il a été confirmé par l'universalité des médecins, même par ceux qui ne partagent point les opinions de M. Broussais sur la pyrétologie.

Selon M. Broussais la théorie n'est que *le résultat des faits réduits en principe*. Tel est le but vers lequel il tend. Considérant l'inflammation dans tous les tissus, et partant de faits nombreux et bien observés, liés entr'eux par l'étude physiologique de leurs rapports, il pose les principes suivans :

1°. Toute exaltation locale des mouvemens organiques, assez considérable pour troubler l'harmonie des fonctions, et pour désorganiser le tissu où elle est fixée, doit être considérée comme une *inflammation*.

2°. L'inflammation a pour résultat : A. dans les faisceaux capillaires sanguins épais et doués de beaucoup d'énergie : *douleur*, *tumeur*, *rougeur et chaleur*; par les progrès de la maladie : *résolution*, *gangrène*, *induration rouge*, *suppuration*, *abcès*, *ulcère simple*, *guérison sans autre désorganisation que la condensation et la destruction du tissu cellulaire*; par la prolongation dans les degrés peu énergiques : mêmes phénomènes, et de plus un *développement des faisceaux lymphatiques* qui ne permet plus la guérison sans désorganisation. B. Dans les faisceaux capillaires sanguins moins énergiques et de peu d'épaisseur : *tumeur* et *rougeur*; mais quelquefois la *chaleur* et la *douleur* manquent; par les progrès, qui sont toujours moins prompts : *résolution*, *gangrène*, *induration rouge* souvent entremêlée de faisceaux lymphatiques dégénérés, *suppuration* par exsudation, et *ulcère* quelquefois rongeant à cause d'un mélange d'*induration blanche*. C. Dans les faisceaux capillaires blancs, la *tumeur* seule est constante, la *rougeur* manque, la *douleur* a lieu quelquefois, la *chaleur* n'existe point; par les progrès, dans les glandes : *résolution*, *induration*, *suppuration blanche et tuberculeuse*; dans les tissus cellulaires : *endurcissement lardacé*; dans tous, *ulcères rongeans*, *incurables*, à moins que ces parties endurcies ne soient détruites.

3°. L'inflammation influence d'autant plus puissamment les fonctions, qu'elle est plus énergique. Ainsi A. dans les phlogoses sanguines de caractère phlegmoneux, on observe *fièvre*, *malaise*, *altération profonde des fonctions nerveuses*, *dérangement des sécrétions*, et par les progrès de la maladie, lorsqu'elle se prolonge dans l'état chronique avec suppuration, ulcère, etc. : *fièvre hectique très-vive*, *consomption*, *marasme*. B. Dans les phlogoses sanguines des organes peu fournis de capillaires rouges ou étendus en membranes : *fièvre moins aiguë*, *troubles nerveux*

souvent très-considérables, *dérangemens correspondans des sécrétions*; tous ces accidens ne sont pas constans, et souvent quelques-uns ne paraissent que dans un degré peu prononcé. Dans les progrès de la maladie et l'état chronique avec suppuration, ulcères, etc. : *fièvre hectique* peu vive, souvent à peine marquée, *consomption* lente, *marasme* difficile, à moins que la phlogose n'occupe l'organe qui préside à l'assimilation, car alors l'exténuation est prompte, considérable, et ne dépend pas de la fièvre; l'hydropisie est possible, surtout si l'hectique est faible. C. Dans les phlogoses lymphatiques : aucune *fièvre*, point de *troubles sympathiques*, à moins d'une complication des irritations. Si la phlogose se prolonge très-long-temps avec ulcération, lorsqu'elle est purement lymphatique : *altération de la nutrition*, *dérangement des sécrétions séreuses et lymphatiques*, *hydropisie*; lorsqu'à la phlogose lymphatique se joint une phlogose sangnine : *fièvre hectique* des plus rapides, *marasme* considérable.

Tels sont les principes sur lesquels repose la doctrine de M. Broussais relativement aux inflammations de tous les tissus, et qu'il déduit des nombreuses observations de catarrhes bronchiques, de pneumonies, de pleurésies, de gastrites, d'entérites, et de péritonites qui forment la majeure partie de son traité. Mais ces maladies ne sont pas les seules dont il ait parlé dans cet ouvrage; il traite, en passant, de la plupart des autres maladies, et c'est du développement des idées consignées dans cette excellente production, qu'est résultée la nouvelle doctrine médicale qu'il propage dans ses leçons cliniques et dans ses cours. Considérée sous un autre rapport, l'Histoire des phlegmasies chroniques n'est pas seulement l'ouvrage d'un bon observateur, c'est encore celui d'un excellent praticien.

Lettre sur le service de santé intérieur des armées. Xerès de la Frontera, 1811, in-4°.

Cet opuscule, très-sagement écrit, contient d'excellens conseils pratiques.

Mémoire sur la circulation capillaire, tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate, et des glandes lymphatiques; dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome VII, 1811.

Il assigne au foie, pour usage probable, outre la sécrétion de la bile, celui de favoriser le retour du sang au cœur, en accélérant le mouvement de ce liquide dans des capillaires indépendans de ceux qui président à la sécrétion biliaire.

Mémoire sur les particularités de la circulation avant et après la naissance, dans lequel on essaie de déterminer les fonctions de plusieurs organes dont on n'avait pas encore assigné les usages. (1816); dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome VIII, 1817.

L'auteur pense que la glande thyroïde, le thymus, la rate et les capsules surrénales sont autant de *diverticules* du sang.

Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, dans lequel on détermine, par les faits et par le raisonnement, leur influence sur le traitement et sur la terminaison des maladies, suivi d'un plan d'études, fondé sur l'anatomie et la physiologie, pour parvenir à la connaissance du siége et des symptômes des affections pathologiques et à la thérapeutique la plus rationnelle. Paris, 1816, in-8°.; avec cette épigraphe :

Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siége le mal?

Bichat.

Trad. librement en allemand par François Ruenlin, Berne, 1820, in-8°.

Ouvrage remarquable par la hardiesse des vues de l'auteur, et la vivacité avec laquelle il y attaque ses adversaires, autant que par le ton d'une profonde conviction qu'on y voit régner d'un bout à l'autre.

M. Broussais y combat le brownisme et la doctrine pyrétologique de l'auteur de la Nosographie philosophique, ainsi que la théorie des lésions organiques généralement admise au moment où il écrivait. L'*Examen* a causé une profonde sensation. Si toutes les opinions de l'auteur n'ont pas obtenu la sanction universelle, on s'accorde généralement à dire qu'il a rendu un grand service en s'élevant contre l'usage exclusif des toniques et des stimulans dans toutes les maladies fébriles, avec faiblesse extérieure, et tel médecin qui dit ne point admettre ses idées théoriques se conforme pourtant à ses vues pratiques. L'*Examen* n'est donc pas seulement un ouvrage polémique; M. Broussais y a jeté les bases d'une doctrine médicale, fondée sur l'étroite union de la physiologie, de la pathologie et de l'anatomie pathologique.

J'ai analysé cet ouvrage dans le *Journal universel des sciences médicales* (tomes VII, VIII, X et XI), et M. Bégin en a fait l'extrait dans le *Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales* (tomes II, III et IV).

Réflexions sur les fonctions du système nerveux en général, sur celles du grand sympathique en particulier, et sur quelques autres points de physiologie (1818),
dans le Journal universel des sciences médicales, tome XII.

Ces réflexions forment un fragment important du cours de physiologie pathologique de M. Broussais. Le même recueil contient en outre plusieurs articles critiques très-piquans dans lesquels il y expose divers points de sa doctrine avec plus ou moins d'étendue. (s.)

BROUSSONNET (Pierre-Marie-Auguste), fils d'un médecin de Montpellier, vint au monde en cette ville, le 28 février 1761. Destiné dès sa plus tendre enfance à la profession médicale, il s'appliqua de très-bonne heure aux études qu'elle réclamait de sa part, et dans lesquelles il fit d'assez rapides progrès pour mériter, non-seulement que le doctorat lui fût conféré dès l'âge de dix-huit ans, mais encore que l'Université, jalouse de posséder un talent qui s'annonçait sous des auspices aussi favorables, demandât qu'il eût la survivance de la chaire que son père remplissait. La demande fut écartée, à cause de la jeunesse du candidat; mais Broussonnet, qui s'était rendu à Paris pour l'appuyer, profita du séjour de la capitale, et ne négligea aucune des ressources qu'elle lui offrait pour accroître la masse de ses connaissances. L'histoire naturelle fixa toute son attention, et il eut la gloire de transporter enfin dans la zoologie la nomenclature et la méthode descriptives de Linné, dont on n'avait fait d'application jusqu'alors qu'à la science des végétaux. Plein d'enthousiasme pour l'étude de la nature, il entreprit quelques voyages dans cette vue. Il visita particulièrement l'Angleterre, où, accueilli par le célèbre Banks, il ne tarda pas à être admis au nombre des membres de la Société royale de Londres. Broussonnet revint à Paris après avoir passé trois années dans la Grande-Bretagne. Daubenton le fit sur-le-champ nommer son suppléant au Collége de France, et, en 1784, il devint aussi le suppléant de cet illustre naturaliste à l'Ecole vétérinaire. Une série de mémoires

qu'il lut à l'Académie des sciences, et dont plusieurs sont d'un haut intérêt pour la physiologie et l'histoire naturelle, lui ouvrirent les portes de cette compagnie. Quelque temps après, il réorganisa, de concert avec l'intendant de Paris, la Société d'agriculture, dans le sein de laquelle il remplit avec un grand zèle les fonctions de secrétaire, qu'on lui avait confiées, ne laissant surtout jamais échapper l'occasion de répandre les procédés et les découvertes qui semblaient promettre quelque avantage à l'agriculture et à l'économie rurale. C'est ainsi, par exemple, qu'il introduisit en France les premiers beliers mérinos, les premières chèvres d'Angora et le mûrier à papier, arbre du Japon, dont avant lui on ne connaissait chez nous que l'individu mâle. C'est aussi dans les mêmes vues qu'il publia un Mémoire où il développa avec beaucoup de clarté l'art de faire de la toile avec les tiges du genêt d'Espagne. La révolution vint l'arracher aux sciences et troubler son repos. En 1789, il fut désigné pour faire partie du corps électoral de Paris, et, depuis cette époque, placé toujours dans des postes éminens, il eut le talent de se faire peu remarquer, même à l'Assemblée législative, dont il avait été nommé membre. A l'époque de l'établissement de la Convention nationale, il quitta Paris, et se retira dans sa ville natale. L'esprit de faction l'y poursuivit; on l'arrêta comme ayant été du parti de la Gironde, mais il eut le bonheur de s'échapper et de se réfugier en Espagne. Ortega et Cavanilles l'accueillirent à Madrid; mais ils n'eurent pas assez de crédit pour lui assurer un asile. Poursuivi en Espagne par les émigrés royalistes, comme il l'était en France par les partisans de la révolution, Broussonnet fut encore obligé de fuir. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui faisait voile pour les Indes. Une tempête l'obligea d'entrer dans le port de Lisbonne, où de nouvelles persécutions l'assaillirent encore. Ne sachant plus où se retirer, il erra pendant quelque temps dans les Algarves et l'Andalousie, puis passa en Afrique, auprès de l'envoyé des Etats-Unis à la cour de Maroc, qui le prit pour son médecin. Dès que l'horizon politique s'éclaircit en France, Broussonnet profita de sa radiation des listes d'émigrés pour revenir dans sa patrie, où, pendant son absence, et contre les statuts, l'Institut, par une exception honorable, l'avait nommé parmi ses membres. Envoyé comme consul aux Canaries, il se disposait à aller remplir les mêmes fonctions au cap de Bonne-Espérance, lorsque le ministre de l'intérieur lui accorda la chaire de botanique à Montpellier. Broussonnet se hâta de prendre possession de cette chaire, qu'il remplit dignement. Il fut porté, en 1805, au corps législatif, et mourut, le 27 juillet 1807, d'une attaque d'apoplexie. Son nom a été donné par L'Héritier au mûrier à papier, que les botanistes

considèrent aujourd'hui comme un genre distinct (*broussonnetia*), et M. Cuvier a prononcé son éloge devant l'Institut. Ses ouvrages sont :

Variæ positiones circa respirationem. Montpellier, 1778, in-4°.
Ichthyologiæ decas prima. Londres, 1782, in-fol.
Année rurale ou calendrier à l'usage des cultivateurs. Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12.
Elenchus plantarum horti Monspeliensis. Montpellier, 1805, in-8°.
Broussonnet a traduit de l'allemand l'Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord par Jean-Reinhold Forster (Paris, 1789, 2 vol. in-8°.), et du latin la Monachologie d'Ignace de Born (Paris, 1784, in-8°.). Il a réimprimé les Opuscules de Pierre Richer de Belleval (Paris, 1785, in-8°.), travaillé à la Feuille du cultivateur, établie par Jean-Baptiste Dubois (Paris, 1788 et années suivantes, 8 vol. in-4°.), et enfin fourni un grand nombre de Mémoires au recueil de l'Académie des sciences et à ceux de l'Institut. (o.)

BROWALLIUS (Jean), évêque d'Abo, en Finlande, vice-chancelier de l'Université de cette ville, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm, naquit, le 30 août 1707, à Westeras, où son père André avait été pendant quelque temps professeur au gymnase, place qu'il quitta ensuite pour celle de prévôt à Bro, en Westmanie. Jean commença ses études à Upsal, en 1720, et y devint maître ès-arts en 1729. En 1731, il obtint le titre de prédicateur auprès du baron de Cronberg, et, bientôt après, celui de chapelain de l'église de Saint-Nicolas, à Stockholm. Au bout de deux ans, il sentit naître en lui le goût de l'histoire naturelle, à laquelle il s'adonna sans relâche. On peut dire qu'il a contribué à répandre parmi les Suédois le goût de cette science, dont il fut nommé professeur à Abo, en 1737. Mais, comme il se sentait entraîné irrésistiblement vers l'éloquence de la chaire, il demanda, en 1739, la cure de Pikis, qui lui fut accordée. Reçu docteur en théologie, en 1740, et, six ans après, professeur de cette science à Abo, il sut tellement se concilier l'estime et la considération générales, qu'en 1749 il fut revêtu de la dignité épiscopale, après la mort de Jean Fahlenius. Il finit ses jours le 25 juillet 1755. Ses opuscules sur l'histoire naturelle n'ont rien de bien saillant. Ce qu'il a fait de plus remarquable, c'est d'avoir cherché à combattre l'opinion célèbre de Celsius, qui prétendait que la masse des eaux avait diminué de tous temps, et qu'elle continuait encore de baisser. Linné, pour lui témoigner sa reconnaissance de la chaleur avec laquelle il l'avait défendu contre les attaques de Siegesbeck, consacra un genre de plantes (*browallia*) à sa mémoire. Ses ouvrages sont intitulés :

Meditationes de vocibus in quantum veritati vel prosint vel obsint. Upsal, 1727, in-8°.

Dissertatio de duratione mentis. Upsal, 1729, in-8°.

Tankar om naturkunnigheten. Stockholm, 1737, in-8°.

Tankar œfver natural-historiens nytta vid ungdomena undervisning. Stockholm, 1727, in-8°.

Discursus de introducendâ in Scholis et gymnasiis historiæ naturalis lectione;
imprimé dans le *Criticâ botanica* de Linné (Leyde, 1737, in-4°.).

Dissertatio de scientiâ naturali, ejusque methodo: Resp. Pet. Hedenblad. Upsal, 1737, in-8°.

Dissertatio de vaporibus: Resp. Ol.-Er. Huss. Abo, 1738, in-8°.

Dissertatio de conglaciatione: Resp. Er.-S. Backmann. Abo, 1738, in-8°.

Examen epicriseos Sigesbeckianæ. Abo, 1739, in-4°.
réimprimé avec l'*Oratio de necessitate peregrinationum* de Linné (Leyde, 1743, in-8°.).

Dissertatio de irâ. Prima. Abo, 1740, in-8°. - *Secunda, Ibid.* 1744, in-8°.

Dissertatio de Euripis et imprimis Norvagico Moskensi, vulgò Mahlstrommen: Resp. Henr. Ingman. Abo, 1740, in-4°.

Dissertatio de coercitione Hæreticorum: Resp. M.-J.-G. Hartman. Abo, 1740, in-4°.

Dissertatio de sudore lapidum: Resp. Joh. Aeimelaeus. Abo, 1741, in-4°.

Dissertatio de vi inertiæ: Resp. G.-L. Engellmarck. Abo, 1741, in-8°.

Dissertatio de origine montium: Resp. L. Dahlman. Abo, 1741, in-4°.

Dissertatio de fundamento telluris, ex occasione Job. XXVI: Resp. A. Taulerus Abo, 1741, in-4°.

Dissertatio de gravitate: Resp. G. Hartman. Abo, 1741, in-4°.

Dissertatio de convallariæ specie vulgo lilium convallium dictâ, ex occasione loci Cantic. II. 1: Resp. H.-H. Lilius. Abo, 1741, in-4°.

Dissertatio de caussis frigoris hiemalis: Resp. J.-A. Torneroos. Abo, 1742, in-8°.

Dissertatio de tenebris Ægyptiacis: Resp. J.-M. Florin. Abo, 1742, in-8°.

Dissertatio de genuinis criteriis divinæ revelationis, certitudinem ejusdem apodicticam evincentibus: Resp. C.-F. Mollerus. Pars prima, Abo, 1742, in 4°. - *Pars secunda, Ibid.* 1744, in-4°.

Aphorismorum chemicorum centuriæ III. Abo, 1742, in-4°.

Dissertatio mercatorem eruditum delineans: Resp. J. Backmann. Abo, 1742, in-4°.

Dissertatio de diluvio: Resp. Er. Lemquist. Abo, 1742, in-4°.

Dissertatio de fulmine: Resp. C.-N. Polviander. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de numero regnorum naturæ, et in specie nuper addito quarto, seu aqueo regno: Resp. J. Estlander. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de emolumento ex itinere per provincias patriæ instituto: Resp. P.-C. Bonsdorff. Abo, 1744, in-4°.

Agricultura Tavastensium: Resp. H.-E. Carling. Abo, 1744, in-4°.

Harmonia fructificationis plantarum cum generatione animalium: Resp. Salom. Hannelius. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de usu historiæ providentiæ divinæ. Pars prima. Abo, 1744, in-4°. - *Pars secunda, Ibid.* 1745, in-4°.

Dissertatio de primis scientiæ naturalis initiis: Resp. J. Palin. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de usu, quem ex scientiâ naturali in exercitio potestatis suæ imperans capere potest: Resp. Sv. Ringh. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de usu montium ad aquationem terræ : Resp. E.-E. Edner. Abo, 1744, in-4°.

Dissertatio de œconomiâ : Resp. J. Lundviik. Pars prima. Abo, 1744, in-4°. - *Pars secunda. Ibid.* 1745 in-4°.

Dissertatio de pugnis literatorum ridiculis : Resp. J. Falander. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de superstitionibus in patriâ : Resp. Laur. Trolle. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de doctâ ignorantiâ : Resp. A. Hoell. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de demonstratione existentiæ et attributorum Dei a posteriori, sive ex operibus in regno naturæ : Resp. J. Elenius. Abo, 1745, in-4°.

De dogmatibus erroneis metaphysico-hypotheticis in physicâ, decas aphorismorum : Resp. P. Swebilius. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de nexu inter virtutes intellectuales et morales : Resp. G.-G. Holmudd. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de usu scientiæ naturalis in theologiâ revelatâ : Resp. J. Laibiander. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de consideratione finium in rerum naturâ : Resp. N. Agander. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio unitatem Dei independenter a principio indiscernibilium demonstratam exhibens : Resp. P. Krogius. Abo, 1745, in-4°.

Observationcula circa artem antiq. gentium celebriorum numismata adornandi, in specie numi Sabinæ expositionem : Resp. H. Carling. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de fine studiorum genuino : Resp. P. Haegg. Abo, 1745, in-4°.

Dissertatio de transmutatione specierum in regno vegetabili. Abo, 1745, in-4°.

Decas aphorismorum de providentiâ divinâ : Resp. G. Arenius. Abo, 1746, in-4°.

Betaenkande om Vattu-Minskningen. Stockholm, 1755, in-8°.

(A.-J.-L. J.)

BROWN (Jean), anatomiste et chirurgien de Londres, était attaché à la personne du roi Charles II, et à l'hôpital de Saint-Thomas à Londres. Il a écrit plusieurs ouvrages :

Adeno-chiradologia, sive de glandulis et strumis anatomica et chirurgica tractatio of glanduls and struma's or of kings evil's swellings. Londres, 1678, in-4°.

Compleat description of wounds both in general and particular. Londres, 1678, in-4°.

Comple.t treatise of præternatural tumores both general and particular. Londres, 1678, in-4°.

A compleat treatise of the muscles or they appear in human body. Londres, 1681, in-fol. - Leyde, 1688, in-fol. - Londres, 1697, in-fol.

Myographia nova, sive musculorum omnium in corpore humano hactenus repertorum accuratissima descriptio. Londres, 1684, in-fol. - Amsterdam, 1694, in-fol. - Trad. en allemand par Chrétien-Maximilien Spener, Berlin, 1704, in-fol.; Léipzick, 1715, in-fol.

Trente-sept mauvaises planches ornent cet ouvrage. Quoique Brown les donne comme de lui, il les a tirées surtout de Casserio. Quelques-unes ont été empruntées à De Graaf et à Charles Etienne.

On a encore de lui la description du foie d'un hydropique dans les Transactions philosophiques. (J.)

BROWN (Jean) naquit en l'année 1735 ou 1736, à Buncle, village du comté de Berwick, en Ecosse. Ses parens, qui étaient pauvres, le mirent en apprentissage chez un tisserand; mais son dégoût pour cette profession toute mécanique et son aptitude à l'étude les engagèrent bientôt à permettre qu'il changeât de destination. Les membres de la congrégation enseignante chargée de l'éducation gratuite du peuple ayant remarqué la facilité prodigieuse avec laquelle il avait appris à lire et à écrire, l'engagèrent eux-mêmes à se rendre à l'école latine de Dunse, dans l'espoir qu'il pourrait leur être utile un jour en entrant dans leur compagnie, et peut-être lui fournirent-ils les premiers moyens nécessaires pour cet objet. Arrivé à Dunse dans le dessein d'y commencer la carrière des lettres, le jeune Brown, âgé alors de quatorze ans, fut confié aux soins de Cruikshanks, qui était un habile maître, et il se livra au travail avec tant d'ardeur et de succès, que, dans l'espace de deux ans, il parvint à lire avec la plus grande facilité tous les classiques latins, et à faire des progrès remarquables dans la langue grecque. Au bout de ce temps, toutes ses ressources étant épuisées, il fut réduit à la nécessité de travailler comme moissonneur dans les campagnes. Son maître l'ayant su, récompensa ses talens et sa constante application à l'étude, en l'admettant dans son école à titre de répétiteur ou d'assistant : il y demeura jusqu'à l'âge de vingt ans. Pendant toute cette partie de sa jeunesse, il n'eut que des habitudes très-sévères, et se montra fort religieux. Sa réputation de bon humaniste et d'homme pieux lui procura alors la place de précepteur dans une bonne maison du bourg de Dunse; mais la raideur de son pédantisme et l'excès de sa dévotion intolérante et chagrine l'en firent bientôt sortir. Privé de cet emploi, il se rendit à l'Université d'Edimbourg, et y commença régulièrement les études théologiques : il y fit de si rapides progrès qu'il fut dans peu de temps en état de prononcer un discours public sur un sujet donné de l'Ecriture-Sainte, exercice académique qui était un préliminaire indispensable pour entrer dans les ordres du clergé écossais. Là se termina sa carrière théologique; il l'abandonna entièrement, sans qu'on en sût d'abord le motif, et il se retira à Dunse, dans la même école où il avait été assistant. Il y reprit la même place, et y passa encore une année, qui tourna au profit de son instruction littéraire. Une des deux chaires latines de l'école supérieure d'Edimbourg étant venue à vaquer, il reparut un instant dans cette ville pour disputer la place au concours, mais il fut vaincu par ses concurrens.

Ce fut alors qu'on remarqua que le jeune Brown s'était relâché de la rigueur de ses principes religieux : il commença à se montrer licencieux dans ses principes et dans sa conduite;

plus tard, il alla jusqu'à faire ouvertement profession d'irréligion. Le séjour d'Edimbourg, qui avait été l'écueil de sa foi chrétienne, lui inspira sans doute le goût de la médecine. Il désirait d'entrer dans cette nouvelle carrière; mais les dépenses qu'elle exigeait rendaient la chose difficile. Pour surmonter cet obstacle, il s'établit à Edimbourg avec la double qualité d'étudiant en médecine et de maître de latin. Une lettre pompeuse qu'il écrivit en cette langue à tous les professeurs, lui valut la faculté de suivre gratuitement tous leurs cours. Il se procurait quelques moyens d'existence en traduisant en latin les dissertations inaugurales des candidats qui ne possédaient pas assez parfaitement cette langue. Bientôt il fut en état de composer lui-même les thèses qu'on lui demandait.

On ne sait rien de particulier concernant les quatre premières années de ses études médicales; il paraît qu'il y déploya toute l'ardeur de son caractère; mais cette ardeur sans mesure et sans frein se dirigea aussi vers les plaisirs les plus dangereux, au point que sa constitution, naturellement forte, en fut altérée.

Brown espéra ensuite trouver, dans l'établissement d'une pension destinée aux étudians en médecine, des ressources plus étendues, et même les moyens de suffire aux dépenses de toute une famille. Il se maria avec cette perspective, en 1765, et le succès répondit à ses espérances. En peu de temps, sa maison fut remplie de pensionnaires; mais le défaut d'ordre et d'économie le perdit; au bout de deux ou trois ans, il fut réduit à faire banqueroute.

Brown reçut alors la plus flatteuse marque de confiance de la part du célèbre Cullen, auprès duquel il avait su se rendre très-utile par sa connaissance approfondie de la langue latine, que Cullen ne savait qu'imparfaitement : non seulement cet homme célèbre le prit pour donner des leçons à ses enfans, et ne négligea rien pour lui procurer d'autres élèves, mais il lui permit de répéter à ses fils les leçons des autres professeurs en médecine, et il lui donnait lui-même des notes pour l'aider dans ce travail. Une étroite liaison s'établit entre ces deux hommes, et dura plusieurs années, pendant lesquelles ils se donnèrent mutuellement des preuves d'un attachement véritable. Brown, en nommant son fils aîné Guillaume-Cullen Brown, lui donna ainsi pour prénoms les noms de baptême et de famille de sou illustre protecteur. Mais l'amitié, qui est fille de la protection et de la reconnaissance, est sujette à se changer en haine quand la différence des rangs et du but de l'ambition ne met pas un obstacle insurmontable à toute rivalité. Les causes de la rupture qui eut lieu entre ces deux médecins ne sont pas parfaitement connues, et les récits divers qu'on en a faits ne sa-

raient être supposés exempts de toute partialité : voici ce qui paraît le plus vraisemblable. Cullen avait promis à Brown depuis long-temps de travailler à lui faire obtenir la première chaire qui viendrait à vaquer dans le Collége de médecine ; le docteur Grégory, chargé de l'enseignement de la médecine théorique, étant alors absent et livré à d'autres occupations, on songea à le remplacer ; Brown se présenta pour cet emploi, et rappela à son ami son ancienne promesse. Il paraît que Cullen, dont on ne pouvait contrarier les opinions sans danger de le blesser, avait déjà conçu de la jalousie contre son secrétaire : il fut sans doute irrité de ce qu'un homme qui dépendait de lui jusqu'à un certain point, et auquel il avait rendu tant de services, n'avait pas adopté ses opinions médicales ; enfin il se voyait déçu de l'espoir qu'il s'était plu à nourrir, que son secrétaire continuerait après lui l'enseignement de sa doctrine. Celle de Brown commençait à être connue, et Cullen ne pouvait lui pardonner ce qu'il regardait comme une sorte de trahison ; aussi, loin de le servir dans ses prétentions à la chaire vacante, il contribua à l'évincer, et à la faire donner à Duncan. Cependant leur rupture n'éclata pas encore ; mais Cullen saisit bientôt une occasion nouvelle de s'aliéner l'esprit de son ancien ami. Lorsque celui-ci se présenta pour entrer dans la Société philosophique qui a publié les Essais d'Edimbourg, il lui en fit fermer la porte. Brown, irrité au dernier point, s'abandonna aux plus violentes récriminations contre son ancien maître, et se plaignit publiquement de son manque de foi. Mais pouvait-il se dire lui-même exempt de tout reproche ? A défaut de renseignemens historiques à cet égard, interrogeons la nature du cœur de l'homme ; elle est toujours la même, et ne saurait nous induire à erreur. N'est-il pas vraisemblable, en effet, que le caractère emporté et impérieux de Brown, joint à ses prétentions, alors mal déguisées, au sceptre de la médecine, avaient dû indisposer Cullen, et aigrir l'esprit d'un protecteur contre un homme qu'il s'était accoutumé à voir long-temps dans sa dépendance, et qui aspirait trop ouvertement à s'élever à son niveau ? De son côté, Brown était d'un esprit trop fier et trop ambitieux pour ne pas ressentir quelques atteintes de jalousie à côté d'un homme de sa profession, son égal, que la fortune et la réputation plaçaient si fort au dessus de lui. Cette jalousie, mutuelle sans doute, quoique dissimulée, éclata en cette occasion décisive, et se changea en inimitié déclarée. Cette fin était inévitable : deux hommes d'un tel talent, professant des doctrines opposées, tous deux avides de célébrité, ne pouvaient rester long-temps unis.

Brown, devenu le plus grand ennemi de son ancien protecteur, publia bientôt après ses Elémens de médecine. Les éloges

que cet ouvrage lui attira de la part de ses amis le déterminèrent à en faire la base d'un cours public, dans lequel il donna tous les développemens convenables à son système; et, quoique ses leçons ne fussent pas entendues par un auditoire nombreux, elles acquirent cependant assez de célébrité pour faire secte, et pour qu'on désignât sous le nom de Browniens les étudians qui les suivaient. S'il ne porta pas la conviction dans tous les esprits, il sut du moins inspirer assez d'enthousiasme pour sa doctrine et d'intérêt pour sa personne, pour que ses disciples les plus zélés ne dédaignassent pas, afin de l'entendre, de fréquenter la prison où sa mauvaise fortune l'avait fait enfermer après son désastre : ce fnt aussi par leur secours qu'il en sortit.

Sa théorie toute nouvelle des effets de l'opium excita une telle admiration qu'clle parut mériter que le marbre en éternisât la mémoire. Le Collége des médecins d'Edimbourg lui ayant, à cette occasion, décerné un buste pour être placé dans l'une des salles de l'Université, y fit graver ces paroles singulières, qui sont un des apophtegmes les plus remarquables de son ouvrage : *Opium me herclè non sedat.*

S'il est vrai, cependant, qu'à l'époque où les hypothèses de Cullen commençaient à être abandonnées dans l'école d'Edimbourg, un certain nombre des étudians les plus instruits s'étaient rangés sous les étendards de son adversaire, on ne doit pas oublier qu'à ces jeunes gens estimables se joignait la partie la plus étourdie et la plus dissolue de l'Université. La mauvaise conduite de cette jeunesse, les imprudences de leur maître dans sa conduite privée, et ses déclamations offensantes lorsqu'il parlait en public de ses confrères, n'avaient cessé de discréditer et le système et son auteur. Brown se trouva bientôt en état de guerre déclarée avec tous les professeurs, et cette position difficile aurait exigé de sa part, pour être supportable, beaucoup plus de ménagemens qu'il n'était capable d'en garder. Forcé à lutter contre une opposition puissante, il eut recours à la violence et à l'injure : il perdait tout sentiment de raison et de justice, toutes les fois qu'il croyait son système menacé. Les querelles entre les partisans et les adversaires de la nouvelle doctrine furent alors portées jusqu'à l'animosité la plus violente, et, dans cette lutte si vive, où se trouvaient engagés Cullen, Monro, Duncan, Robert Jones et un grand nombre d'autres médecins moins connus, l'avantage ne fut pas en général du côté du réformateur. Les moyens auxquels il eut recours pour arracher la victoire à ses ennemis ne furent pas toujours honorables. Poussé par le désir de faire triompher ses principes, et d'introduire de façon ou d'autre sa doctrine dans la pratique médicale, il rechercha quelquefois des occasions de succès par de basses intrigues qui déshonorent les médecins lorsqu'ils

s'oublient au point de s'abaisser jusqu'à elles. Une affaire malheureuse, dans laquelle il avait agi sourdement auprès de quelques subalternes pour faire administrer secrètement des remèdes de sa façon à un malade que ses médecins voulaient traiter d'une tout autre manière, et où il eut l'imprudence de chanter victoire lorsqu'il fut démontré qu'il avait été dupe lui-même de ses propres artifices, acheva de le perdre dans l'opinion publique. Dès-lors tout espoir de succès, s'il avait pu jamais en concevoir, fut perdu sans retour.

Quiconque connaît l'esprit des corporations croira sans peine que, dans l'Université d'Édimbourg, si violemment attaquée par le nouveau réformateur, les moyens de défense durent prendre aussi le caractère de l'hostilité; aussi Brown accusait-il sans cesse les professeurs, et non sans quelque raison, de s'être faits ses persécuteurs, et de n'être pas moins intolérans à l'égard des étudians qui avaient adopté ses principes. Cette opposition obstinée de la part des professeurs se montrait dans la sévérité inusitée qu'ils déployaient dans les examens que ces jeunes gens devaient subir avant leur admission aux grades de l'Université, et même dans des restrictions condamnables apportées à la liberté dont doit jouir tout candidat dans la composition de sa thèse et le choix des opinions qu'il lui plaît de défendre en public. De leur côté, les browniens s'efforçaient en toute occasion de déverser le blâme et le ridicule sur la pratique de leurs adversaires; ils cherchaient même, en parlant sans cesse des inconvéniens de la chétive nourriture que le pauvre reçoit dans les hôpitaux et les prisons, à intéresser la pitié publique en faveur du nouveau système, qui exigeait un régime meilleur et plus substantiel. Enfin, les disputes entre les étudians furent portées à un tel degré de violence, que la Société médicale d'Édimbourg se crut obligée d'arrêter qu'un de ses membres qui en provoquerait un autre en duel par suite de discussions de cette nature qui auraient eu lieu dans son sein, en serait exclus pour toujours.

Brown avait été élu président de la Société en 1775, et réélu en 1780; c'est vers ce temps et quelques années après qu'il faut fixer l'époque de la guerre la plus acharnée qu'il eut à soutenir. On ne peut pas dire au juste en quelle année il avait été fait lecteur et gradué en médecine; ce qui est certain, c'est qu'après avoir suivi les cours à Edimbourg pendant dix à onze ans, il eut, on ne sait pourquoi, la fantaisie de se rendre à Saint-André pour y prendre le grade de docteur. Ses élèves, qui l'accompagnèrent en grande pompe dans ce trajet, s'efforcèrent de donner à son passage tout l'air d'une marche triomphale. Le héros de cette fête se plaisait beaucoup, dans la suite de sa vie, à raconter les circonstances de la cérémonie, et à repré-

senter les professeurs tenus en respect par sa réputation et sa présence.

L'auteur de la nouvelle doctrine, qui avait besoin de ne négliger aucun moyen de succès, ayant remarqué qu'un grand nombre d'étudians cherchaient à se faire initier aux mystères de la franc-maçonnerie, imagina de faire tourner au profit de son système la curiosité de ces jeunes gens. En conséqueuce il institua, en 1784, sous le nom de l'*aigle romaine*, une loge nouvelle dont il fut le vénérable, et dans laquelle tous les discours dont sa place lui faisait uu devoir furent prononcés en latin, qu'il parlait avec autant de facilité, autant de véhémence et non moins de plaisir que le patois de son village. Ce fut probablement pour la première fois qu'on essaya de rendre dans cette langue morte tous les termes de la maçonnerie, ce qui divertit beaucoup les frères. Il avait aussi tenté d'établir, à l'aide des enthousiastes qu'il avait su faire, un petit hospice destiné à recevoir les pauvres malades, et à les traiter suivant toute la rigueur des principes. On en espérait beaucoup pour l'honneur de la doctrine; mais le peu de moyens pécuniaires des browniens ne leur permit pas de soutenir cet établissement.

Brown, dépourvu de toute pratique médicale, et qu'on n'appelait jamais que dans les cas désespérés, voyant de plus en plus l'impossibilité de se soutenir à Edimbourg au moyen de l'enseignement de la médecine, se décida enfin à mettre à exécution un dessein qu'il avait long-temps médité, et pour lequel il avait reçu quelques encouragemens. En 1786, il s'embarqua pour Londres, répétant sans doute en lui-même, s'il ne le fit pas à haute voix, cette exclamation si connue que Scipion adressa à son ingrate patrie, qui ne devait pas garder ses ossemens : sa situation était à peu près la même, et l'orgueil de Brown était capable de lui faire illusion sur la différence des personnages.

A son arrivée à Londres, il était encore d'une telle simplicité qu'il fut dupe, dès le premier jour, d'un genre d'escroquerie très-connu dans les grandes villes : un inconnu l'ayant abordé dans la rue, et lui ayant prodigué sans aucun motif plausible beaucoup de prévenances, le mena dans une taverne, et lui gagna au jeu plus d'argent qu'il n'en possédait; aussi fut-il obligé, pour s'acquitter, d'avoir recours à la générosité du libraire Murray. Malgré la détresse où il se trouvait, le malheureux Brown sentit assez la dignité de sa profession pour rejeter avec mépris la proposition que lui fit un charlatan d'une somme assez forte pour obtenir de lui la permission de vendre, sous le nom de *pilules excitantes du docteur Brown*, une composition faite avec les médicamens les plus stimulans. Il est

aisé de prévoir ce qui me reste à dire, et quelle a dû être la fin d'une vie aussi mal réglée. Le changement de résidence n'amena pas chez Brown un changement de conduite. L'orgueil avait eu sa part dans la résolution qu'il avait prise de quitter Edimbourg pour venir tenter la fortune dans la capitale de l'Angleterre. Son caractère, qui avait toujours été difficile, était devenu, par le malheur, plus intraitable que jamais. Il parlait avec exagération, et sans aucune mesure, des probabilités qu'il y avait que son système triompherait enfin de ses adversaires; mais cet espoir était peu fondé. Brown commença en effet un cours particulier de médecine qui fut peu suivi, et qu'il ne put terminer. En 1787, il publia sous le voile de l'anonyme ses *Observations sur les anciens systèmes de médecine*. Il ne pouvait espérer un accueil favorable de la part de ses confrères de Londres : l'ascendant tout puissant de l'opinion publique amène seul la corporation des médecins d'une grande ville à ménager un novateur intolérant qui s'annonce comme devant tout envahir. Cet ouvrage de Brown était donc adressé au public plutôt qu'aux hommes de l'art; mais l'auteur manqua entièrement du genre de talent convenable pour rendre la science populaire, et il n'était ni assez patient ni assez riche pour attendre ce qui aurait pu lui arriver d'avantageux s'il eût réussi à faire de sa doctrine l'objet de la curiosité générale.

Toujours adonné à son ancien genre de vie, aussi irrégulier que licencieux, Brown n'en méditait pas moins de grands desseins pour sa renommée et pour sa fortune. Il était au moment de commencer un second cours de médecine, malgré le peu de succès du premier, et, quoique âgé d'environ cinquante-deux ans, il se livrait aux illusions de l'espérance avec toute l'ardeur et l'aveuglement de la jeunesse, lorsqu'il fut frappé tout à coup d'une violente attaque d'apoplexie. Il mourut dans la nuit suivante, après avoir avalé, suivant son ancienne coutume, un gros de laudanum au moment du sommeil.

Brown a laissé après lui une veuve, deux fils et quatre filles, sans aucun moyen d'existence : la bienfaisance de quelques amis y pourvut pour le moment; mais le public ne prit aucune part à cette action généreuse. Son fils aîné a suivi avec distinction la carrière de la médecine, et, quelques années après la perte qu'il avait faite, il se rendit dans cette vue à Edimbourg. Le temps et la mort avaient effacé les torts du réformateur audacieux, et l'on chercha à réparer dans la personne de son fils ceux qu'on se reprochait peut-être. Guillaume-Cullen Brown reçut le meilleur accueil de la part des étudians et des professeurs. Il a écrit la vie de son père.

On vient de voir que la vie de cet homme célèbre n'a rien

d'extraordinaire; ses qualités naturelles ont été plns remarquables. Sa physionomie était vive, spirituelle, et offrait un certain caractère d'originalité qui approchait du comique. La force de son corps égalait celle de son esprit, et il se plaisait, dans l'âge mûr, à raconter les preuves qu'il avait données daus sa jeunesse de cette force corporelle que tout son extérieur annonçait. Dès son enfance, il avait été connu comme un vigoureux marcbeur. A l'âge de quinze ans, dans un jour d'été, il fit une marcbe de cinquante milles; quelques années après, il lui arriva de marcher pendant trente-deux heures consécutives, à l'exception d'une beure pendant laquelle il prit un seul repas. Les biographes anglais de qui j'emprunte ces détails ont l'air de se complaire ainsi que lui dans le récit de ces prouesses, qui sont dans le goût de leur nation. Brown était doué d'une très-grande susceptibilité morale; toutes ses sensations étaient vives. Quel que fût l'objet dont il était affecté, d'abord ses impressions se concentraient profondément en lui-même, mais bientôt elles réagissaient au dehors avec une égale énergie. Ses sentimens étaient forts, ses résolutions souvent courageuses; mais tout cela n'était pas appuyé sur des principes solides, et jamais il ne sut adopter un système de conduite avantageux à lui-même et juste envers les autres. Aussitôt qu'il fnt dégagé des liens de la superstition, son esprit indépendant et audacieux le poussa dans l'excès le plus opposé; plus tard, toutes ses actions parurent dictées par la passion et la violence. Néanmoins la bonté et la franchise de son cœur lui firent des amis, dont plusieurs le chérirent tendrement vers la fin de sa vie: ses intimes disaient qu'il était le *meilleur compagnon du monde*; et, ce qui vaut mieux encore, il fut bon père et mari tendre. Il avait montré une assez grande force d'esprit pour se soutenir au milieu de toutes ses disgraces, et pour conserver une certaine dignité dans le malheur; mais il affecta, au sein de la pauvreté, de mépriser les riches, qu'il eût été plus beau de regarder d'un œil indifférent. Brown était passionné de bonne foi pour son système de médecine, dont la fortune à venir lui paraissait assurée, et, ce qui est le propre de tout esprit fortement prévenu uni à un caractère ardent, sa conviction personnelle le portait à exiger impérieusement une semblable conviction dans autrui. Son imagination était tellement vive et mobile qu'elle était susceptible de s'exalter pour des objets d'une bien moindre importance, et qui n'auraient dû en avoir aucnne à ses yeux: en voici un exemple. Quoique dès l'année 1770 tous les souvenirs qu'avait laissés autrefois la maison de Stuart fussent presque entièrement effacés autour de lui, Brown devint tout à coup l'admirateur de l'aristocratie écossaise et des efforts qu'elle avait faits pour mettre le prétendant sur le trône. Quelques années après, il adopta des sentimens tout opposés, sans

qu'on pût assigner une cause à un aussi grand changement. Mais les premiers sentimens qu'il manifesta, l'espèce de superstition jusqu'où ils furent poussés chez lui, s'expliquent plus facilement par l'attention qu'il donnait alors aux antiquités de son pays. Cette étude, qui fait aimer les anciens souvenirs et tout ce qu'il y a d'héroïque dans l'histoire du pays, ne pouvait manquer de toucher une ame naturellement ardente et passionnée. Les connaissances archéologiques qu'il acquit par ce moyen furent sans doute ce qui lui valut d'être nommé, quelque temps après, secrétaire adjoint de la Société des antiquités d'Edimbourg.

Brown était doué d'une mémoire prodigieuse. On rapporte que lorsqu'il vint à Edimbourg, il lui suffisait d'avoir lu une seule fois deux pages de latin pour les répéter de mémoire sans se tromper d'un seul mot : il n'en est que moins excusable d'avoir été un médecin si peu érudit. On pense qu'il avait commencé par lire les auteurs, mais, après avoir arrêté sa théorie, il lui arrivait bien rarement d'en consulter aucun, et il semblait les avoir tous oubliés. Il ne sortait jamais du cercle de ses propres idées, et il s'impatientait lorsqu'il lui arrivait par hasard de rencontrer une difficulté qu'il ne pouvait pas résoudre facilement; mais il n'en était pas moins opiniâtre à soutenir l'universalité de ses principes, auxquels il n'admettait aucune exception : il allait même jusqu'à invoquer, à l'exemple de Mahomet, l'autorité de sa doctrine pour faire taire les scrupules, plutôt que de chercher par des raisons à persuader les esprits incertains.

Cicéron et Bacon étaient ses auteurs favoris. Il cherchait avec affectation, dans ses compositions étudiées, à imiter l'orateur romain, mais il ne parvenait qu'à se faire un style d'une obscurité rare. Il paraît cependant qu'il aurait été capable d'écrire d'une autre manière, et d'unir la précision des idées à la pureté du langage : c'est au moins ce que peuvent faire penser plusieurs dissertations qu'on dit être de lui. Il s'en trouve dans les tomes III et IV du *Thesaurus medicus* publié à Edimbourg en 1785, mais elles ne portent pas le nom de leur véritable auteur. Il serait assez curieux d'aller à leur recherche dans ce recueil, où il ne serait peut-être pas bien difficile de les reconnaître. Quant à Bacon, Brown l'admirait, moins peut-être pour le coup-d'œil si vaste et si élevé dont il a embrassé toutes les sciences humaines, qu'afin de justifier, par l'exemple de ce grand génie, le peu d'égards avec lequel il traitait lui-même ses prédécesseurs. Il affectait encore plus de dédain pour la littérature, les talens et les doctrines médicales de ses contemporains et de ses rivaux à l'école d'Edimbourg; et, à l'exception d'un des professeurs, qui était un grand naturaliste et s'occu-

pait fort peu de médecine, tous les autres étaient l'objet de ses sarcasmes et de son mépris. Ces sentimens haineux, il les témoignait sans ménagement comme sans pudeur, dans les conversations qu'il soutenait fréquemment dans des cercles composés en grande partie de ses élèves, où il dominait sans rivalité, et où il déployait d'ailleurs une force extraordinaire d'imagination. Mais son élocution, toute remplie de figures hardies et souvent bizarres, était si peu agréable que les étrangers qui le voyaient dans ces réunions, désiraient rarement se rencontrer avec lui. Sa voix était en général rauque et presque *croassante*, suivant l'expression anglaise, mais, quand il s'animait, elle perdait sa rudesse accoutumée, et devenait parfois agréable. Son accent écossais n'avait non plus rien de prévenant pour une oreille anglaise, et sa manière de parler était si incorrecte, qu'à moins d'y être accoutumé, on était quelquefois incertain sur le véritable sens de ses discours. Avant de remplir les fonctions d'instituteur à Edimbourg, il avait pris cependant un maître d'anglais pour lui-même, mais les restes de son patois campagnard ne purent jamais s'effacer entièrement, ou plutôt il se plaisait à conserver les traces du langage de son enfance; il aimait aussi à rappeler le bourg de Dunse, où il avait été élevé, plutôt que le lieu de sa naissance, dans le dessein sans doute d'associer son nom, dans la postérité, à celui du célèbre Duns Scott, surnommé le *docteur subtil*, et qui avait joué un si grand rôle dans les controverses théologiques, au commencement du quinzième siècle.

Brown avait pour coutume, quand il faisait l'exposition de son système, de lire d'abord et de traduire un paragraphe de ses Élémens de médecine, comme un texte que le reste de sa leçon était employé à commenter. Dans le discours préliminaire qu'il prononçait à l'ouverture de chacun de ses cours, il cherchait toujours à produire une vive impression sur l'esprit de ses auditeurs, et à leur donner une haute idée de ses découvertes en médecine, en les comparant à celles de Newton. Son imagination aisément enflammée l'égarait souvent, mais lui donnait en même temps les moyens d'exprimer avec énergie les idées dont il était dominé. Cette exaltation de son esprit répandait un certain éclat sur l'exposition des principes fondamentaux de son système, mais il ne savait pas se soutenir à la même hauteur dans les détails: l'ardeur du maître s'éteignait alors, et la langueur s'étendait bientôt jusqu'aux élèves. Quand il se sentait indisposé en commençant sa leçon, il lui arrivait quelquefois de prendre dans une de ses mains une bouteille d'eau-de-vie de genièvre, une fiole de laudanum dans l'autre, et, avant de commencer à parler, il avalait quarante à cinquante gouttes de laudanum dans un verre de cette eau-de-vie; répétant

quatre ou cinq fois cette dose pendant la durée de la leçon : son imagination s'échauffait bientôt par ces stimulans, dont il avait contracté l'habitude, et par les efforts de sa propre volonté, et s'exaltait même jusqu'à la frénésie.

Les seuls ouvrages imprimés que Brown ait avoués sont ses *Elémens de médecine,* connus de tout le monde, et ses *Observations sur les anciens systèmes de médecine*, qui ont eu beaucoup moins de publicité sur le continent; mais on le soupçonnait d'être aussi l'auteur des Recherches etc., publiées sous le nom du docteur Robert Jones. Jamais cependant les élèves qui ont été le plus admis dans son intimité ne lui ont entendu dire un mot qui pût confirmer ce soupçon. Brown avait conçu le projet de faire un traité élémentaire de morale, en latin, d'après les principes de la philosophie, et qui aurait été intitulé *Elementa morum ;* mais rien n'indique qu'il en ait jeté sur le papier seulement les premières lignes.

Doctrine de Brown. — L'homme et les autres êtres vivans ne diffèrent des corps inorganiques que par la propriété d'être affectés par les choses externes, de manière à ce que les fonctions qui sont l'attribut de la vie puissent s'exécuter.

Toutes les choses capables d'agir ainsi sur le corps vivant et de déterminer l'exercice de ses facultés, sont susceptibles d'être distinguées en deux ordres ; celles qui viennent du dehors, ou qui sont contenues dans les vaisseaux ou les autres cavités organiques, telles que les alimens solides ou liquides, l'air, le sang, les fluides sécrétés, et presque tous les objets extérieurs; certaines fonctions du corps lui-même, comme les contractions musculaires, l'action cérébrale qui accompagne les sensations, l'exercice de la pensée et les passions.

La propriété sur laquelle agissent ces deux sortes d'influences s'appelle *incitabilité*, et elles sont elles-mêmes nommées *puissances incitantes. L'incitation* est le résultat de l'action des puissances incitantes sur l'incitabilité, ou l'incitabilité mise en jeu par les incitans; c'est la vie elle-même tout entière. Ainsi, la vie est un état forcé; elle a besoin d'être incessamment entretenue par l'action des incitans. Quand ceux-ci cessent d'agir, la mort s'ensuit aussi sûrement que lorsque toute incitabilité est éteinte.

Il est impossible de savoir ce qu'est l'incitabilité considérée en elle-même, ni de quelle manière elle est affectée par les puissances incitantes. Mais, quel que puisse être ce principe, dont la nature échappe à tous nos moyens d'investigation, que ce soit un fluide particulier qui tantôt augmente en quantité et tantôt diminue, ou une propriété qui quelquefois s'exalte et d'autres fois languit, il est certain que c'est de lui que dépendent tous les phénomènes de la vie. Tout être qui com-

mence à vivre est pourvu d'une certaine incitabilité : elle se retrouve même dans les plantes, quoiqu'à un degré inférieur, mais sujette aux mêmes lois que dans les animaux; d'où il résulte que l'agriculture n'est, à proprement parler, qu'une branche de la medecine. Le degré d'incitabilité varie dans les différentes especes d'animaux, dans les différens individus, et aux différentes époques de leur vie. Selon qu'elle est plus ou moins intense, l'animal est plus ou moins vivace, c'est-à-dire, plus ou moins susceptible d'agir en raison des impulsions qu'il reçoit du dedans ou du dehors. L'incitabilité étant inconnue, mais soumise à des lois qui lui sont propres, on ne saurait peindre ses différens états qu'en leur appliquant des termes détournés de leur acception véritable, qui ne se rapportent qu'à des objets matériels, et qui, pour cette raison, ne doivent point être pris à la rigueur, quand on est forcé de s'en servir pour exprimer des idées d'une nature abstraite. Le sens des mots *épuisement*, *augmentation*, *renouvellement* de l'incitabilité, si fréquemment employés par l'auteur de cette doctrine, et sur l'inexactitude desquels il a pris soin de prévenir ses lecteurs, a donc besoin d'être rectifié par le jugement.

L'incitabilité a son siége dans la substance médullaire du cerveau et des nerfs, et dans la fibre musculaire; elle ne saurait être différente dans les différentes parties de ce système : c'est une propriété *une et indivisible* dans tout l'organisme. Néanmoins les diverses puissances incitantes agissent toujours avec plus de force sur une partie que sur les autres, et la plus vivement affectée est ordinairement celle sur laquelle l'action de la puissance incitante a porté directement; mais la somme totale de l'affection répandue sur tout l'organisme surpasse infiniment l'affection locale.

Les stimulans (terme abrégé, synonyme de *puissances incitantes*) sont généraux ou locaux. Les premiers produisent immédiatement l'incitation de tout le système; les secouds n'agissent sur l'organisation en général que d'une manière secondaire : leur action est bien moins fréquente, et d'une bien moindre importance dans la théorie médicale.

Les sensations, la locomotion, les opérations intellectuelles et les affections morales sont le résultat commun et simultané de toutes les puissances incitantes. Cet effet étant partout identique et semblable à lui-même, le mode d'action des divers stimulans est également un et identique. Il n'y a ainsi qu'une sorte d'incitation ou d'excitement, et toute action prétendue spécifique est une chimère. Il peut arriver seulement que l'action des puissances incitantes se dirige plus particulièrement sur un organe que sur un autre, quand il est doué naturellement d'une plus grande somme d'irritabilité; mais il ne peut

y avoir de différence que dans le degré, et l'incitation ne peut jamais être augmentée dans un point quelconque de l'économie animale, quand elle est diminuée dans l'ensemble du système, ou réciproquement. En un mot, dès que l'incitabilité est modifiée quelque part en plus ou en moins, elle l'est partout au même instant et de la même manière, car elle est *une et indivisible.*

L'incitation, cause prochaine de la vie, est renfermée dans certaines bornes, au-delà et en-deçà desquelles la vie ne saurait subsister. Elle est proportionnelle à la force du stimulus. Si l'action du stimulus est modérée et en rapport parfait avec la somme d'incitabilité répandue dans l'économie, la santé sera le résultat de cet heureux accord. Mais, si cette action stimulante est trop faible ou trop forte, il en résultera, dans le premier cas, accumulation de l'incitabilité dans les organes, ou *faiblesse directe*; dans le second cas, épuisement de l'incitabilité par la violence du stimulus, ou *faiblesse indirecte.* De ces deux sortes de faiblesse résultent deux classes de maladies, l'une par défaut, l'autre par excès d'excitation; elles embrassent toutes les infirmités humaines. La mort peut aussi en être la suite immédiate, quand la faiblesse, soit directe, soit indirecte, est portée au dernier degré. Toute action des puissances incitantes use plus ou moins l'incitabilité qu'elle a mise en jeu, et qui supporte ainsi une déperdition constante et inévitable dans l'exercice de la vie. Tous les incitans agissent, à cet égard, de la même manière, et ne diffèrent entre eux que par le plus ou le moins d'énergie de leur action sur l'incitabilité.

Il existe toujours, pendant la vie, une certaine dose d'incitabilité répandue dans tout l'organisme, quelque faible qu'elle soit; et, comme l'action plus forte ou plus faible des puissances incitantes ne cesse jamais d'être mise en jeu, on doit croire que toutes ces puissances jouissent d'une vertu stimulante qui peut être plus ou moins énergique, sans jamais cesser d'être de même nature. Ainsi, une trop grande quantité de sang stimulera trop fortement; une trop petite ne peut lui ôter sa propriété stimulante, mais elle fait que ce liquide, trop à l'aise dans les vaisseaux, stimule trop faiblement, et détermine la faiblesse directe: il en est de même du froid, comparé à la chaleur, et de toutes les autres puissances incitantes. Il n'y a donc point de véritables débilitans; cette qualification ne peut pas être employée avec précision dans un sens absolu; tous les corps de la nature qui ont l'air de produire sur les fonctions animales un effet sédatif ne sont en réalité que des stimulans trop faibles. Les passions qu'on appelle débilitantes, et même les contagions les plus destructives, ne sont probablement pas autre chose: comme le froid excessif, elles font mourir, seule-

ment parce qu'elles sont incapables d'entretenir l'excitation nécessaire à la vie.

Pathologie. — L'incitation étant l'unique source de la vie, de la santé et des maladies, et l'état des solides et des humeurs dans le corps vivant étant uniquement déterminé par la mesure de l'incitation, il en résulte qne l'état de santé et celui de maladie ne sont pas d'une nature différente, mais seulement des effets divers du même principe d'action. Il existe des maladies générales et des maladies locales : les premières sont toujours générales dès leur origine; elles supposent une *opportunité* préalable, et proviennent de l'affection primitive de l'incitabilité; leur traitement doit être dirigé sur tout l'organisme. Les maladies locales affectent toujours, dans leur principe, un point déterminé de l'économie, et sont le produit d'une lésion locale; elles ne deviennent générales que pendant leur cours, mais très-rarement, et ne supposent jamais l'opportunité. Leur traitement doit être purement local, si ce n'est dans le cas où, s'étendant enfin à tout le reste du corps, elles présentent quelque ressemblance avec les maladies générales.

L'*opportunité* aux maladies est un état intermédiaire entre la maladie et la santé, à laquelle elle ressemble encore; elle ne diffère de la maladie que par le degré.

Les maladies générales ne peuvent se présenter que sous deux formes (l'une et l'autre toujours précédées d'opportunité), les maladies *sthéniques* et les maladies *asthéniques*. Les premières naissent d'une incitation immodérée, et les secondes d'une incitation trop faible. La proportion numérique des unes aux autres est telle, que, sur cent maladies, trois seulement sont sthéniques, et quatre-vingt-dix-sept asthéniques. Il n'existe ni maladies spécifiques, ni idiosyncrasie, ni maladies héréditaires d'aucune sorte. Tous les individus atteints de la même maladie ou de la même diathèse (opportunité) sont malades de la même manière, et les diverses maladies ne diffèrent entre elles que par le degré de l'incitation.

Un médecin appelé près d'un malade n'a que trois choses à déterminer : 1° si la maladie est générale ou locale; 2° lorsqu'elle est générale, si elle est sthénique ou asthénique; 3° enfin, quelle en est la mesure. Il ne lui reste plus qu'à établir l'indication (car il ne saurait y en avoir plusieurs), et à la remplir par les moyens les plus convenables. Il ne faut point s'en rapporter aux symptômes; ils sont toujours trompeurs; mais on doit surtout avoir égard à la nature de l'opportunité, sthénique ou asthénique, qui a précédé la maladie déclarée, et agir en conséquence. La plus grande difficulté du traitement consiste à saisir la juste proportion du stimulus nécessaire. Il ne doit être ni trop faible ni trop fort; autrement il laisserait

subsister une partie de la maladie, ou il pourrait déterminer une diathèse opposée, qui serait encore une autre maladie. Si l'individu malade est tombé dans la faiblesse directe, faute d'une quantité suffisante de stimulus, il faut augmenter graduellement l'action des puissances incitantes, mais avec précaution, dans la crainte qu'un stimulus trop fort, agissant sur une incitabilité accumulée par défaut d'incitation, ne devienne nuisible, et même, dans certains cas, ne détermine la mort. C'est ce qui arrive lorsqu'un membre congelé, c'est-à-dire très-affaibli par l'absence de son excitant naturel, qui est la chal.ur, tombe promptement en gangrène. D'un autre côté, dans les cas de faiblesse indirecte, ou, ce qui est la même chose, quand la faiblesse a été produite par une action trop vive ou trop prolongée des puissances incitantes, il est nécessaire de les réduire par degrés à la proportion convenable. Ainsi, un homme qui a fatigué sa constitution par l'abus des liqueurs spiritueuses, ne doit pas être réduit tout à coup à l'usage de l'eau pure, mais ramené peu à peu aux habitudes de la sobriété.

La pléthore sanguine est le stimulus le plus puissant, et par conséquent la cause la plus active de la diathèse sthénique; par la même raison, la disette du sang est le débilitant le plus nuisible. Il s'ensuit que la saignée est le remède le plus efficace dans la première diathèse, et la réplétion méthodique des vaisseaux, dans la seconde.

On n'aurait qu'une idée imparfaite du système de Brown, si, en voulant se borner à connaître ses principes généraux, on négligeait de le suivre jusque dans les applications qu'il en faisait lui-même à quelques-uns des points principaux de la pathologie. Sa manière de considérer l'inflammation doit donc tenir une place dans l'exposition de ce système, surtout au moment où ce phénomène important fixe plus particulièrement l'attention des médecins. Selon Brown, l'inflammation du poumon dans la péripneumonie, regardée généralement comme le principe de cette maladie et la cause de tous les symptômes qui l'accompagnent, n'en serait au contraire que l'effet; c'est la diathèse inflammatoire qui constituerait, à proprement parler, la maladie. Point de péripneumonie sans elle : il peut y avoir seulement lésion et inflammation par une canse externe, que les seuls moyens topiques guériraient, s'il était possible de les appliquer sur l'organe lésé; mais la péripneumonie exigera toujours le traitement d'une affection générale. De même, dans la pleurésie, l'affection locale manifestée par la douleur de côté est le résultat de la diathèse inflammatoire générale, plus ou moins vive, suivant son intensité; mais elle ne se prononce jamais que dans une diathèse très-grave. En général, toute affection locale survenue spontanément dans

une maladie générale doit en être regardée comme la suite, quelque redoutable qu'elle soit, et les remèdes doivent être dirigés, non sur la partie principalement affectée, mais sur tout l'organisme. Dans ce cas, comme dans tous ceux de même nature, l'état du pouls n'est point réglé par l'influence directe de l'affection locale, quel que soit l'organe affecté, mais par la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, et la célérité plus ou moins grande de son cours, qui en est la suite. De cette seule cause résultent tous les caractères connus du pouls.

Il y a quatre sortes d'inflammations : deux *sthéniques*, l'une générale, l'autre locale; deux *asthéniques*, également générale ou locale. L'inflammation sthénique générale est *un état commun à la partie enflammée et au reste du corps, mais plus prononcé dans la première que dans toute autre*, parce qu'avant le développement de la maladie, l'incitation y était plus forte. Elle ne survient jamais que lorsque la diathèse sthénique est très-intense; mais il n'en faut pas conclure qu'il ne saurait y avoir de maladie sthénique sans inflammation véritable, car cela a lieu dans la frénésie. L'inflammation *sthénique locale*, au contraire, est produite par des causes purement locales, et consiste dans un vice organique ou dans une solution de continuité. Si la partie a peu de sensibilité, le mal ne s'étend pas au-delà; si au contraire elle est douée d'une sensibilité vive, comme l'estomac et la surface interne des intestins, le trouble se répand dans toute l'économie, et simule une maladie générale. C'est aussi ce qui arrive toutes les fois que l'inflammation attaque localement un organe essentiel à la vie. Brown rejette entièrement la théorie de l'*épine* de van Helmont, si ingénieusement développée par Vicq-d'Azyr. Il nie expressément qu'une affection primitivement locale puisse jamais produire une véritable inflammation générale, à moins qu'*accidentellement* elle ne coïncide avec une diathèse inflammatoire. Si au contraire la diathèse est asthénique, il en résulte un typhus. Il est plus difficile d'exposer clairement ce que Brown entendait par inflammation *asthénique*, car l'explication qu'il essaie d'en donner est l'endroit le plus obscur de son ouvrage. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est qu'en attribuant la cause prochaine de toute inflammation à la stase et au séjour du sang dans la partie enflammée, cet engorgement peut être également l'effet, soit d'une trop grande abondance de sang, qui produit l'inflammation sthénique, soit de la lenteur et de l'embarras de la circulation, d'où résulte l'inflammation asthénique. Elle est générale lorsque la diathèse asthénique, qui la produit, est seulement un peu plus prononcée dans un lieu que dans un autre, comme on le voit dans la goutte, l'esquinancie putride, gangréneuse, etc., et se dissipe par les stimulans. Elle n'est que locale lorsqu'une

lésion par cause externe suivie d'inflammation se rencontre accidentellement avec la diathèse asthénique générale.

Puisque l'action de toutes les puissances incitantes qui entretiennent la vie est toujours identique par sa nature, et ne diffère d'elle-même que par le degré de son énergie, il s'ensuit que celle de tous les remèdes appliqués dans l'état de maladie est également identique. Aussi, l'art de traiter les maladies n'est-il que l'art de manier les divers stimulans et de les adapter, suivant les proportions convenables, à l'état actuel de l'incitabilité, dans le dessein de ramener peu à peu le degré modéré d'incitation qui constitue la santé. Le traitement des maladies sthéniques, et principalement de l'inflammation, consiste dans la saignée, les purgatifs doux, le vomitif, *qui est d'une grande utilité*, le repos du corps et de l'esprit, le froid, qui est surtout le plus grand remède du catarrhe, *toujours produit par l'action des stimulans et surtout de la chaleur.* Si, après l'emploi de ces remèdes, énumérés ici dans l'ordre de leur efficacité, la maladie persiste, il faut les recommencer dans le même ordre, sans avoir égard aux différens temps de la maladie, mais seulement à son intensité, saigner, purger, etc. En voyant ce passage de Brown, on le croirait copié de Molière. Une nourriture végétale, sous forme liquide, et les boissons acidulées peuvent être mises en usage; mais les alimens tirés des substances animales doivent être prohibés, comme le stimulant le plus fort et le plus nuisible.

Les maladies asthéniques, au contraire, guérissent par les stimulans. On emploie d'abord les plus diffusibles, et on passe par degrés aux plus permanens. L'opium est le plus diffusible et le plus énergique des stimulans : partout ailleurs que dans la diathèse sthénique, il excite toutes les facultés physiques et morales; il *chasse le sommeil*, et produit un état de veille plein d'activité et de gaieté. Il ne jouit néanmoins d'aucune vertu spécifique, et ne se distingue des autres puissances incitantes que par une plus grande énergie; son excès seul endort, comme le font tous les stimulans pris à trop forte dose. Brown, qui s'était en quelque sorte passionné pour ce médicament, en fait ici un éloge animé, qui est sans contredit la page la plus éloquente de son livre. Dans sa pratique, il en faisait un usage presque universel, et l'employait même, ainsi que le vin, dans l'intention de dissiper le coma, quand il lui paraissait trop profond ou trop prolongé. Après l'opium, il mettait en usage contre les maladies asthéniques ou la diathèse de même nature, une chaleur modérée, les diverses sortes de liqueurs spiritueuses, ensuite les stimulans dont l'action est moins vive et plus permanente, tels qu'une nourriture substantielle, propre à réparer la masse du sang appauvri, les assaisonnemens, les boissons

fortes, l'exercice du corps et de l'esprit, les sensations agréables, toutes les passions excitantes, un sommeil modéré, un air pur, et il ne cherchait jamais dans ces agens thérapeutiques que des moyens divers de produire toujours le même effet en augmentant l'incitation.

Ces deux genres opposés de traitement composaient toute sa thérapeutique, et leur application seule variait d'après l'ordre dans lequel Brown avait rangé toutes les maladies, suivant la place qu'elles occupent dans son échelle de l'incitation. Il établit une distribution semblable parmi les symptômes, dont il donne une étiologie purement systématique. Mais il a soin d'avertir, comme en passant (et c'est sans doute l'observation la plus sage et la plus pratique que renferme son ouvrage), que, dans l'exercice de la médecine, il faut moins avoir égard au nom des maladies et à leur classement méthodique, qu'à l'intensité de l'excitation dans chacune d'elles. Il faut ajouter à cette judicieuse observation, que Brown était dans l'usage d'estimer l'état actuel de l'incitation, dans une maladie donnée, surtout d'après la prédisposition ou l'opportunité, ordinairement indiquée par les habitudes antérieures du sujet. Quoiqu'il jugeât de ces considérations secondaires avec la préoccupation de son esprit, disposé à voir partout la diathèse asthénique, toujours est-il vraisemblable que ces réflexions générales ont dû plusieurs fois balancer ce que son système avait de trop exclusif.

Tels sont, dans la doctrine de Brown, les seuls principes du traitement des maladies générales proprement dites, qui dépendent toujours, comme nous l'avons vu, d'une diathèse sthénique ou asthénique. Ce traitement est bien plus simple encore dans les maladies primitivement locales, qui, portant le trouble dans toute l'économie, simulent ainsi une véritable maladie générale. Ces maladies sont la gastrite, l'entérite, l'hémorragie avec inflammation subséquente, enfin l'inflammation qui résulte d'une blessure dans une partie très-sensible.

La gastrite ne reconnaît d'autres causes que les stimulans mécaniques ou chimiques appliqués immédiatement sur la membrane interne de l'estomac, tels que le verre pilé, les poisons âcres, le poivre de Cayenne, etc. Cette maladie étant purement locale, et ne dépendant point de l'incitation générale augmentée ou diminuée, ne saurait exiger un traitement général, et ne présente d'autre indication que celle de défendre l'organe lésé de toute impression irritante, au moyen de boissons mucilagineuses et adoucissantes, et, pour le surplus, de laisser à l'inflammation le temps de suivre son cours. Les causes de l'entérite sont les mêmes que celles de la gastrite, et l'inflammation locale qui résulte de leur action porte également le

trouble dans tout l'organisme, en raison de la sensibilité encore plus grande des intestins. Elle exige un traitement local parfaitement semblable à celui de la gastrite. Toutes les autres *prétendues* phlegmasies, telles que la splénite, l'hépatite, la néphrite *vraie*, la cystite *sans calcul*, ne pouvant être le produit d'une *irritation* locale immédiate, excepté dans les cas de blessure de l'organe, doivent être considérées comme le résultat d'une diathèse générale.

Enfin, il est des maladies organiques purement locales qui sont l'effet immédiat d'une cause quelconque qui a détruit la continuité des parties par une action vulnérante, corrosive ou vénéneuse, et d'autres maladies locales qu'on doit regarder comme le produit ou la dégénération d'une maladie primitive générale : telles sont la suppuration, les pustules de la variole, l'anthrax, le bubon, la gangrène, la tumeur et l'ulcère scrofuleux, le squirre. Il n'entrait pas dans le plan de Brown de s'occuper du traitement de ces différens genres de maladies locales, et on peut juger que ses principes généraux leur eussent été difficilement applicables.

Une exposition plus étendue du système de Brown serait ici hors de place : uu travail de cette nature a été déjà exécuté, avec plus ou moins de succès, par un grand nombre de commentateurs et de critiques dont il sera question dans ce dictionaire. J'ai dû me borner à faire connaître les bases de cette théorie célèbre, et en abandonner les développemens ainsi que les modificatious qu'elle a reçues, à l'histoire philosophique de l'art. Les personnes qui voudront connaître les principales applications qu'en faisait Brown lui-même aux différens états physiologiques et pathologiques, et la classification qu'il a donnée de ces états divers, suivant le degré de l'incitation dans chacun d'eux, n'ont qu'à consulter la Table de Lynch, corrigée par Pfaff, et publiée, pour la première fois, en français, dans la traduction de M. le professeur Fouquier. Je n'entrerai point dans de semblables détails; mais je ne pense pas qu'il soit également superflu d'insister sur l'idée-mère de Brown, et de la présenter sous une forme sensible, au moyen d'une comparaison empruntée au docteur Christiu, et tirée des usages de la vie domestique. Ce médecin suppose un foyer établi sur un gril à la manière anglaise, rempli d'un charbon peu combustible et dont la combustion ne peut être entretenue qu'à l'aide de l'action permanente d'une machine en guise de soufflet, d'où partent plusieurs tubes dirigés vers le foyer, où ils versent constamment plusieurs courans d'air. Le combustible, au moyen d'un tuyau fixé sur le derrière de la cheminée, est constamment renouvellé dans une proportion correspondante à la quantité détruite par cette combustion non interrompue. Dans

cette supposition, le gril représente l'organisation humaine; le charbon qui le remplit la *matière de la vie*, l'incitabilité de Brown, la force sensoriale de Darwin; le tuyau, au moyen duquel le combustible est entretenu, c'est la faculté inhérente à tous les corps vivans de reproduire en eux-mêmes l'incitabilité incessamment usée, et incessamment renouvelée; le soufflet à plusieurs tubes et à plusieurs courans d'air, représente les divers stimulans, susceptibles de mettre en jeu, à divers degré d'énergie, l'incitabilité vitale; et la flamme qui s'élève dans le foyer, par suite de ce mécanisme, est l'image de la vie, c'est-à-dire du résultat de l'action des incitans sur l'incitabilité.

Tel est le système de Brown réduit à sa plus simple expression; cet auteur se félicite beaucoup d'avoir, le premier, considéré le corps humain comme un tout indivisible, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, et d'avoir abandonné l'étude des fonctions en particulier et de leurs rapports mutuels, portée, suivant lui, *jusqu'au ridicule*, *dans la doctrine des sympathies, sous le nom de consensus.* Quelle que fût cependant la rigueur de ses principes et l'importance qu'il mettait à conserver l'unité et la parfaite régularité de son système, qui en faisaient, disait-il, la plus grande beauté, il n'a pu s'empêcher quelquefois de les modifier légèrement, quand leur stricte application eût été trop choquante par son opposition manifeste aux faits les plus vulgaires; mais il a fait trop rarement de semblables concessions aux résultats incontestables de la pratique médicale.

Aucun auteur systématique n'a moins connu que lui l'ensemble et les détails de la médecine, et l'on a de quoi s'étonner, à chaque page de son livre, de l'assurance imperturbable avec laquelle il accommode les faits particuliers de la pathologie aux conséquences de sa théorie. Comme nosographe, il est au-dessous de tout, et je ne connais pas de traité de médecine populaire qui ne renferme des histoires de maladies fort supérieures aux siennes; quoiqu'il ne cesse de parler, suivant l'usage, de l'immensité des faits qui plaident en faveur de sa doctrine, on reconnaît à tout moment le défaut absolu d'observation et le jugement le plus superficiel. Rien en lui ne peut faire penser qu'il ait plus étudié les livres que la nature, ou s'il a lu, c'est sans avoir médité; il ne cite presque jamais, ne combat aucune théorie, et croit les avoir toutes anéanties par cela seul qu'il a exposé la sienne. Il conseille cependant à ses élèves d'apprendre *ce qu'il y a de nécessaire en anatomie*, d'ouvrir des cadavres, et d'*étudier l'illustre Morgagni.* S'il l'eût fait lui-même, il y aurait trouvé sa condamnation écrite à chaque page. Mais, comme s'il eût prévu ce résultat, il prend soin d'avertir qu'on ne doit jamais espérer de découvrir, dans le ca-

davre, l'origine d'une maladie générale : or, toutes les maladies qui ne sont pas le produit d'une cause extérieure, vulnérante ou irritante, sont pour lui des maladies générales. Ailleurs il ne cesse de recommander de négliger les symptômes qui *sont incertains* et *trompeurs*, et de s'en tenir aux causes qui, dit-il, *sont certaines*. Mais ces causes, suivant lui si certaines, sont de pures abstractions. Il rejette ainsi, de l'étude de la pathologie, les deux ordres de faits qui doivent servir de base à toute théorie solide, les lésions de fonctions et les lésions d'organes.

On a cru, en Angleterre, que quelques idées hypothétiques jetées en avant par Cullen ont fait éclore, dans l'esprit de son élève et de son rival, le système qui l'a rendu célèbre. Les rapports qui ont existé entre ces deux hommes peuvent favoriser cette supposition, qui paraît encore confirmée par l'usage très-étendu qu'ils ont fait l'un et l'autre du mot *excitement*, d'où les autres termes employés dans la doctrine de Brown auraient pu être déduits par une analogie facile. Mais le sens qu'ils y attachaient l'un et l'autre n'était pas le même, comme on le verra dans l'exposition du système de Cullen. Brown n'a emprunté que très-peu de choses à la physiologie de son maître ; mais ce fut réellement à quelques observations importantes du célèbre Hunter, qu'il dut la rectification de quelques-unes de ses idées fondamentales, qui avaient paru inexactes et mal exprimées lors de la première publication de son système. Brown n'avait point isolé alors les actions propres au corps vivant des puissances vitales qui les produisent ; *excitement* et *force* étaient pour lui des termes synonymes. Après plusieurs controverses assez vives, dans lesquelles la nécessité de cette distinction fut soutenue avec chaleur, Brown distingua nettement l'action vitale de la force dont elle est l'effet, et adopta le terme d'*excitabilité* ou *incitabilité* pour exprimer la faculté d'agir, et pour tenir lieu à lui seul des mots *sensibilité*, *irritabilité* et *inhabileté*, qu'il écarta de son système. Mais, quelle qu'ait pu être sur ses opinions l'influence contestée de quelques-uns de ses contemporains, c'est dans un plus grand éloignement qu'il faut aller chercher ses véritables modèles. Sans contredit, le *strictum* et le *laxum* de Thémison, chef de la secte des méthodistes, ont pu lui fournir sa première idée de deux états opposés dans l'économie animale, et sa division de toutes les maladies en sthéniques ou asthéniques ; mais il puisa surtout les véritables élémens de son système dans les écrits de Frédéric Hoffmann. On sait que cet auteur faisait consister la vie dans le *mouvement*, et les maladies dans *les vices du mouvement*, susceptible, selon lui, de devenir trop fort ou trop faible. Dans le premier cas, il produit le *spasme* (diathèse sthénique de Brown), et dans le se-

cond l'*atonie* (diathèse asthénique). Sa classification des maladies a lieu d'après ce principe unique, et les altérations des humeurs ne sont que l'effet consécutif de l'atonie ou du spasme. Mais en adoptant ces principes pour la base de sa théorie, Brown en a poussé plus loin la rigueur ; car, en différens endroits de ses ouvrages, Hoffmann paraît oublier les lois de son mouvement vital pour s'abandonner à l'humorisme, comme disciple de Sylvius, tandis que le systématique Écossais, inébranlable dans ses idées, ne les perd jamais de vue, et ne voit rien au-delà. Brown n'a fait également qu'imiter Hoffmann en donnant le vin et les autres stimulans pour guérir la goutte et les autres maladies analogues ; mais le professeur de Halle avait des idées tout s différentes à l'égard de l'opium, qu'il considérait comme détruisant les spasmes, en déterminant une atonie générale, et dont, par cette raison, il redoutait prodigieusement l'abus.

Malgré ses erreurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Brown a rendu quelques services à la médecine en l'affranchissant complétement des théories physiques qui la dominaient, et en insistant avec opiniâtreté, même avec une sorte de violence, sur l'action vitale, comme sur la seule cause de tous les phénomènes de la santé et des maladies, et même de la manière d'agir des médicamens. Les expériences de Pringle et de Macbride sur les substances septiques et antiseptiques avaient, à cette époque, une grande vogue en Angleterre, et par conséquent aussi, la théorie toute physique de l'action des médicamens sur les solides et les fluides animaux, les propriétés réelles ou supposées des corps privés de la vie, tenaient alors une place plus ou moins grande dans toutes les théories médicales. Cullen lui-même rapportait les premiers phénomènes vitaux à un fluide hypothétique, doué des mêmes propriétés que le fluide électrique. Il fallut que Brown possédât une certaine dose d'énergie morale pour affranchir son esprit d'une erreur ancienne et accréditée, en ramenant tout dans l'homme, absolument tout, à la vitalité ; mais il en fit une abstraction d'un ordre si élevé que tous les phénomènes de détail lui échappèrent. Comment les aurait-il aperçus et jugés, à la hauteur où il s'était placé? Ce fut une faute énorme, qui tendait à faire rétrograder la physiologie. Après les expériences de Haller, il n'était plus permis de confondre sous une même dénomination la sensibilité et l'irritabilité, qui peuvent bien n'être que deux modifications du même principe de vie, mais qui ayant une manière d'agir différente, et présidant à deux ordres distincts de phénomènes vitaux, doivent être étudiées isolément, sinon dans leur nature inconnue, du moins dans leurs effets, quand on veut apporter quelque exactitude dans l'exposition systématique des actions

propres à l'animalité. Au lieu de cela, que fait Brown? Il passe en revue toutes les facultés, et les attribue indistinctement à l'incitation : autant valait dire à la vie.

On serait dans l'étonnement du bruit qu'a fait une pareille théorie, et de l'importance qu'ont mise à la répandre, à la commenter, beaucoup de médecins recommandables, si on ne savait qu'aussitôt qu'une hypothèse est lancée avec un certain éclat dans la masse des idées généralement répandues, elle ne manque jamais de trouver des hommes d'esprit pour se l'approprier et la défendre. A plus forte raison devait-il en être de même d'un système de médecine qui s'adressait aux passions du médecin et à celles du malade, en favorisant la paresse de l'un et l'intempérance de l'autre. On peut avec certitude prédire grande vogue à toute doctrine qu'il sera possible de réduire à deux idées. Quand même cette doctrine supposerait une multitude de connaissances positives, et exigerait pour son application méthodique l'art le plus fin et le jugement le plus exquis, soyez sûr que les esprits les plus superficiels, qui font partout la multitude, s'en empareront, la réduiront uniquement à ses élémens, faute d'en comprendre tout l'artifice, et en abuseront en l'appliquant partout sans choix et sans discernement; mais en même temps ils lui donneront une grande étendue, et la rendront populaire, car ils sont peuple eux-mêmes, et, comme lui, susceptibles d'entraînement et d'enthousiasme. Tel fut le caractère essentiel du système de Brown, qu'il joignait à cet avantage le piquant de la nouveauté sur quelques questions traitées en sens tout opposé aux idées reçues, et dont auparavant on pouvait ne pas être complétement satisfait : de ce nombre furent ses nouvelles théories des effets de l'opium, du froid et de la chaleur.

Des circonstances particulières contribuèrent encore au succès de la doctrine de l'incitation. Nous avons vu que son auteur était mort sans une véritable célébrité; mais peu de temps après lui, dès l'année 1792, Beddoes s'aperçut que les opinions de Brown avaient été assez amplement répandues par les communications verbales (plus que par son livre, alors peu connu) pour influer sur toute la pratique de la médecine en Angleterre. Ses anciens élèves surtout, inspirés par le souvenir des discours prophétiques dont ils avaient été enivrés, poursuivaient sans se décourager le triomphe tant de fois promis à leur zèle. Bientôt le mouvement des esprits dans la direction des principes de Brown se manifesta dans des brochures où l'on recommandait l'emploi de l'opium pour soutenir l'action des forces vitales; dans d'autres écrits, on s'efforçait de lui dérober son langage et ses idées, comme s'il était possible de l'en dépouiller. La doctrine de Brown, malgré les tentatives de quelques enthou-

siastes, et malgré trois publications successives, n'avait cependant obtenu qu'un succès équivoque et une médiocre attention du public en Angleterre; peut-être la personne de l'auteur, trop connu dans ce pays, contribua-t-elle à répandre sur son système le peu de considération dont elle avait joui? Il fallut que ce système franchît la mer pour trouver en Allemagne et en Italie le véritable théâtre de la gloire de son auteur.

Hoffmann, Stahl, Boerhaave, avaient tour à tour cessé de régner: il n'y avait alors en Europe aucun système complet de médecine posé sur les bases du vitalisme, et l'on était dégoûté de tous les systèmes physiques, dont l'insuffisance et les vices nombreux étaient généralement sentis. Je ne parle pas de Barthez: son nom était célèbre, mais on lisait peu ses écrits, et il n'a jamais fait école hors de Montpellier. Brown était venu dans ces circonstances favorables; l'extrême simplicité de sa doctrine, opposée aux théories difficiles et compliquées des systèmes précédens, devait disposer en sa faveur. Néanmoins, et la doctrine, et son auteur, étaient également inconnus sur le continent, malgré les vives controverses auxquelles ils avaient donné lieu dans leur patrie, lorsque Christophe Girtanner entreprit de s'approprier le système de Brown, dont il avait eu connaissance dans un voyage qu'il fit en Angleterre et en Ecosse. Déjà il avait fait annoncer dans le Journal de physique de l'abbé Rosier, au mois de Juin 1790, qu'il s'occupait d'un travail important sur la théorie générale des êtres organisés, considérés dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Il avait même poussé l'astuce et l'audace jusqu'à dire qu'il avait reçu une lettre de Duncan, qui lui annonçait que ses nouvelles idées avaient été en général bien accueillies à Edimbourg. Enfin deux ans après (en 1792), il publia en Allemagne son prétendu système, qui n'était autre que celui de Brown, mal dissimulé, et même gâté par l'application vicieuse des idées chimiques nouvellement en vogue. Brown du moins avait su se garantir de cette faute; il s'était borné à l'exposition du fait primitif de la vie, dégagé de toute hypothèse physique. Girtanner, au contraire, voulut rendre raison de l'incitabilité de Brown, qu'il chercha à déguiser sous le nom d'*irritabilité*, en lui attribuant pour principe d'action la base de l'air vital, ou l'oxigène, qui jouissait alors de la faveur universelle; et il expliquait, au moyen de la déperdition et de l'accumulation alternatives de ce principe, les phénomènes que Brown, plus sage en ce point, s'était contenté de présenter sous un point de vue physiologique. C'était d'ailleurs la même théorie pathologique, la même dichotomie médicale: deux maladies, deux remèdes.

Ainsi, la doctrine de l'incitation avait pénétré furtivement en Allemagne, et le nom de son auteur y était encore inconnu.

C'était en passant par l'Italie qu'il devait y pénétrer. Jean Locatelli, professeur de clinique à l'hôpital de Milan, ayant rapporté d'Angleterre un exemplaire des Élémens de medecine de Brown, Moscati s'en servit pour en faire une édition, qu'il décora d'une préface dans laquelle le nouveau système recevait beaucoup d'éloges; mais c'était les louanges d'un homme sage qui mettait de la mesure en tout, et déclarait même formellement ne point adopter les principes fondamentaux de la doctrine, tout en faisant valoir ses avantages. Malgré le style incorrect et obscur de l'auteur original, cette publication fut accueillie avec transport dans les écoles, et tout à coup l'Italie fut convertie au brownisme, par une sorte d'illumination soudaine. Toute objection fut repoussée par l'enthousiasme qu'inspirait le nouveau système. Mais cet aveuglement total dura peu; les yeux commencèrent bientôt à s'ouvrir, et, quoique le brownisme continuât d'être dominant et respecté à Milan, à Turin et à Pavie, ses plus chauds partisans ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il y avait à reprendre et à corriger dans cette œuvre du génie, qui d'abord avait semblé parfaite. Plusieurs modifications furent proposées, parmi lesquelles la plus importante, sans contredit, est la théorie du contro-stimulus, soutenue et développée par le professeur Rasori, homme d'une imagination ardente et même un peu bizarre, d'un esprit fougueux et frondeur, et, en cela, digne de son émule. Si cette nouvelle théorie n'attaque pas les fondemens de celle du novateur écossais, elle y apporte au moins des changemens notables, en reconnaissant l'existence des débilitans directs, doués de la propriété de diminuer l'incitation et d'affaiblir l'action des stimulans ordinaires. De plus grands changemens furent introduits dans la pratique. Rasori, tout en admettant le principe des deux ordres opposés de maladies, avait totalement renversé leur proportion numérique. Selon lui, ce sont les maladies asthéniques qui sont rares, et les maladies sthéniques deviennent communes. Il fallait sans cesse stimuler avec Brown; il faut contro-stimuler avec Rasori, c'est-à-dire, calmer, tempérer, affaiblir l'effet des stimulans naturels par des débilitans directs et puissans. Remarquons en passant l'influence des vérités pratiques bien constatées sur les théories les plus hypothétiques. Brown, qui voyait partout la faiblesse directe menaçant la vie de ses malades, avait été conduit à donner une propriété éminemment stimulante à l'opium, pour se rendre compte de ses effets. Par une raison contraire, Rasori est obligé de ranger parmi les débilitans, ou les contro-stimulans, l'arnica et la serpentaire de Virginie, regardés généralement comme de puissans toniques; mais l'expérience empirique la plus certaine et la plus commune n'a jamais pu le forcer à rendre justice à la vertu

inimitable du quinquina, qu'il a frappé d'une réprobation aussi opiniâtre qu'inutile.

Les choses en étaient venues à ce point dans l'Italie septentrionale, que le brownisme y était déjà déchu, mutilé, abandonné, même d'une partie de ses premiers admirateurs, peut-être même au moment de disparaître dans les controverses, et à cause dégoût qu'elles finissent par inspirer, lorsqu'il trouva, pour se maintenir en scène, un autre théâtre et de nouveaux acteurs.

Weikard, médecin de l'impératrice de Russie, fit connaître en même temps à l'Allemagne, en 1795, et la fraude de Girtanner, et la véritable doctrine de Brown, en publiant une mauvaise traduction de l'ouvrage de Robert Jones, d'après la seconde réimpression qui en avait été faite, l'année précédente, à Hildburghausen. Cette publication de Weikard, qui s'était déclaré en même temps le partisan fanatique de la nouvelle doctrine, porta le trouble et la discorde au sein de l'Allemagne médicale; toutes les imaginations s'échauffèrent; chacun prit parti pour ou contre le nouveau système, et l'esprit de secte, qui, comme une plante indigène, naît et se perpétue si aisément sur le sol germanique, domina bientôt partout et divisa les Universités. Il faut voir dans l'Histoire de la médecine du savant Kurt Sprengel le récit des principaux événemens de cette guerre, les étendards que suivirent les différens chefs, le nom et les exploits des combattans, parmi lesquels Girtanner lui-même n'eut pas honte de paraître. Le plus illustre d'entre eux fut sans doute Jean-Pierre Frank, dont la profession de foi (elle se trouve dans la préface de la Médecine clinique de son fils, Joseph Frank, année 1797), attendue avec une impatience exagérée, ne satisfit aucun des deux partis, quoiqu'en général elle fût très-favorable au brownisme. Mais ses fougueux sectateurs exigeaient une dévotion entière et aveugle à la nouvelle doctrine; ils oubliaient que le chef de la première école clinique de toute l'Allemagne avait des connaissances trop étendues, un esprit trop sage et trop éclairé pour adopter sans restriction un système de médecine quelconque; qu'il se vantait, à juste titre, de n'en avoir embrassé ni inventé aucun, et d'avoir toujours professé dans son école les principes d'un éclectisme raisonné.

Le brownisme a produit en Allemagne une foule de ramifications qu'il serait fort difficile de faire connaître exactement sans avoir lu tous les écrits qui s'y rapportent. La plus importante de ces modifications est la théorie de l'excitement. On l'a combiné aussi avec des idées de toute espèce; Roeschlaub, avec le mysticisme le plus ridicule; Reil, avec le chimisme absolu; Kilian, Troxler, et ensuite Reil lui-même, avec le

naturisme. Girtanner en a donné une excellente Histoire critique et littéraire (Gœttingue, tome I, 1797; tome II, 1798, in-8°.).

Les controverses animées et quelquefois violentes auxquelles le brownisme avait donné lieu en Allemagne, ne passèrent pas le Rhin; la France en fut préservée par la philosophie de Condillac, qui avait pénétré dans tous les esprits. Les disciples du logicien sévère qui exigeait que les faits d'une théorie fussent si étroitement liés les uns aux autres, qu'aucune hypothèse ne pût se glisser entre eux, ne pouvaient tolérer un système de médecine tel que celui de Brown. On ne voulait alors que des faits isolés, observations ou expériences, et l'on redoutait de faire un pas de plus pour les coordonner en corps de doctrine. Le nom seul de *système* épouvantait, et l'empirisme seul paraissait raisonnable; aussi la doctrine de l'incitabilité fut-elle d'abord reçue avec une sorte de réprobation générale : on n'en parlait qu'avec mépris, et l'on affectait même d'en peu parler, de crainte de lui accorder trop d'importance. Les journaux ne furent point remplis de cette polémique virulente qui avait agité l'Italie et l'Allemagne, et aucun médecin de nom n'osa se déclarer ouvertement brownien, pas même les traducteurs de Brown, qui se renfermèrent avec timidité dans le rôle impartial d'historiens ou de critiques.

Mais le brownisme, proscrit en chaire et dans les écrits les plus estimés, se réfugia dans la pratique vulgaire, et trouva, par la commodité de son application au lit du malade, un accès facile dans l'esprit du plus grand nombre des médecins. Les plus célèbres d'entre eux ne lui furent pas en tout contraires, et ceux mêmes qui le flétrissaient en public du nom réprouvé de *système*, n'en adoptaient pas moins ses principes de thérapeutique. Les maladies, classées suivant la méthode des botanistes, furent souvent traitées d'après celle de Brown, quand elles n'étaient pas livrées à l'*expectantisme* pur. La médecine de Stahl lutta seule, en quelques points, avec avantage, et obtint sa part d'influence. Cette domination obscure et non avouée des principes du brownisme sur l'exercice de la médecine en France a persisté avec plus ou moins de force, et, à quelques exceptions près, jusqu'au moment où une nouvelle doctrine médicale, toute contraire à celle de Brown, dans ses applications pratiques, est venue disputer un empire qu'on lui cède à regret. Quel que puisse être désormais le résultat de la lutte qui s'est engagée à l'occasion de cette nouvelle doctrine, posée sur la triple base de l'anatomie, de la physiologie et de l'anatomie pathologique, telles que les ont faites quelques hommes d'un rare talent et vingt-cinq ans de travaux assidus au sein de la Faculté de Paris, le sort de Brown est accompli.

Son système, dépouillé de tout prestige, et incapable depuis long-temps d'agiter les esprits, vient de perdre le peu qui pouvait lui rester d'influeuce : il n'a plus qu'à occuper la place qui l'attend dans l'histoire de l'art. Là seront consignés, pour la leçon des médecins futurs, et comme un mémorable exemple du danger des hypothèses, le système exclusif de l'incitabilité, l'éclat passager dont il a brillé, et le nom de son auteur, moins honorable que célèbre. (G.-B.-A. COUTANCEAU)

Les seuls ouvrages authentiques de Brown, sont les deux suivans :

Elementa medicina. Edimbourg, 1780, in-12. - Londres, 1784, 2 vol. in-8°. - Edimbourg, 1788, in-8°. - Milan, 1792, in-8°. - Hildburgshausen, 1794, in-8°. - Trad. en anglais par Thomas Beddoes, Londres, 1795, 2 vol. in-8°. avec une préface biographique, et un portrait de l'auteur. - en allemand, d'après le texte latin, par M.- A. Weikard, Francfort sur le Mein, 1795, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.; et, d'après le texte anglais de Beddoes, par C.-H. Pfaff, Copenhague, 1796, in-8°. -*Ibid.* 1798, in-8°. - *Ibid.* 1804, 2 vol. in-8°. - en français, d'après l'original latin, avec des additions et des notes de l'auteur, tirées de la traduction anglaise, et la table de Lynch, modifiée par Pfaff, par Fouquier, Paris, 1805, in-8°.

Observations on the old systems of physic. Londres, 1787, in-8°.

Cet ouvrage a été imprimé sans nom d'auteur; mais il fut composé par Brown lui-même, qui s'y attache à réfuter les objections qu'on avait faites contre son système, et à ruiner celui de Cullen ainsi que les autres doctrines professées, de son temps, à Edimbourg.

On pense aussi qu'il faut regarder Brown comme l'auteur du traité intitulé :

Inquiry into the state of medecine, on the principles of the inductive philosophy. Edimbourg, 1781, in-8°.

Cet ouvrage, dont le frontispice porte le nom de Robert Jones, offre une très-grande ressemblance avec les *Observations* de Brown, non-seulement pour le fond des choses, mais encore pour le style et les expressions écossaises. C'est sans doute cette ressemblance qui a fait naître l'idée qu'on eut dans le temps, que cet ouvrage avait été composé par Brown lui-même. Au surplus, on assure qu'il a été écrit aussi vite qu'il aurait pu être copié, ce qui fait qu'il est plein de défauts; mais il renferme quelques passages où les idées du novateur sont exprimées avec élévation et avec force.

BROWN (*Charles*), chirurgien anglais, né en 1778, et mort le 10 juillet 1800, a laissé:

On scrophulous diseases, showing the goods effects of factitious air; illustrated with cases and observations. Londres, 1798, in-8°.

Inkle and Yarico, a poem. Londres, 1799, in-4°.

BROWN (*Guillaume-Cullen*), fils du célèbre Jean Brown, a donné une traduction anglaise des Institutions de médecine de Borsieri (Edimbourg, 1800, in-8°.). Il a aussi écrit la vie de son père.

BROWN (*Joseph*), médecin de Londres, est auteur des ouvrages suivans :

Lectures on anatomy against the circulation of the blood. Londres, 1701.

Institutions on physik. Londres, 1714, in-8°.

A practical treatise of the plague. Londres, 1720, in-8°.
Il a publié une traduction anglaise des Œuvres de Théodore Turquet de Mayerne (Londres, 1701, in-fo..).
BROWN (*Samuel*) a publié :
On the bilious malignant fever. Boston, 1797, in-8°.
On the nature, origin and progress of the yellow fever, with observations on its treatment; comprising an account of the disease in several of the capitals of the united states, but more particulary as it has prevailed in Boston. Boston, 1800, in-8°.
BROWN (*Thomas*), de l'Université d'Edimbourg, est auteur de l'ouvrage suivant :
Observations on the Zoonomia of Erasmus Darwin. Edimbourg, 1798, in-8°. (J.)

FIN DU SECOND VOLUME.